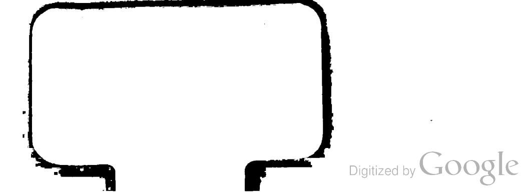


Bibliothèque d'Élite.

HISTOIRE

DU ROI

JEAN ... ESKI

DE ... NE,

N. ... Y,

...ea jura

Nouv... ntée.

LIBRAI... SSELIN,

ÉDITE... LITE,

MDCCCXLIV.

Paris Imprimé par Béthune et Plon.

HISTOIRE

DU ROI

JEAN SOBIESKI

ET DE

LA POLOGNE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PLON.

HISTOIRE

DU ROI

JEAN SOBIESKI

ET DE

LA POLOGNE,

[Narcisse-Achille]

PAR N. A. DE SALVANDY,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

. . . . . Ferrea jura
Insanumque forum!

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET AUGMENTÉE.



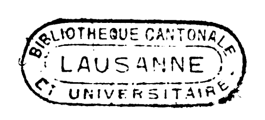
PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE,

30, RUE JACOB.

M DCCC XLIV



1827.—1830.—1844.

PREMIERE ÉDITION.

1827.

4 octobre 1827 [1].

M. le comte Plater, gentilhomme litvanien, éditeur de Lettres récemment découvertes du roi Jean Sobieski, nous avait demandé une notice biographique sur ce grand homme. Mais la Pologne est un pays tellement à part qu'il semble impossible de bien saisir le moindre récit détaché de ses annales, sans avoir dans l'esprit l'ensemble de sa constitution. Et sa constitution est son histoire même. Au lieu d'une notice, on a fait un livre. C'est ce livre qu'on publie.

L'auteur s'est consacré tout entier à essayer de rendre cette composition digne de son nouveau caractère. Nulle étude n'y a été négligée. L'ouvrage aurait droit à quelque bienveillance par les soins qu'il a coûtés, si le public était un juge près de qui les efforts dussent suffire.

Ce n'est donc plus simplement la vie d'un grand homme

[1] Sous le ministère de M. le comte de Villèle.

qu'on a essayé de reproduire, mais celle de tout un peuple. Il a fallu resserrer dans un cadre étroit le tableau de l'époque entière qui précède l'avénement d'une branche de la maison de Wasa au trône des Jagellons (1587), parce qu'on ne découvre jusqu'alors dans l'histoire de Pologne que l'éternel retour des mêmes guerres et des mêmes discordes. La forme biographique, qui dominera le reste du récit, permettra d'entrer plus avant dans ces détails de mœurs que recherche le public de nos jours, qui l'initient en effet au secret des institutions, et dont le tableau donne en quelque sorte une physionomie à l'histoire.

Les difficultés qui abondent toujours dans l'examen des temps reculés se trouvaient aplanies par des recherches antérieures pour une composition plus vaste, où seraient exposées la filiation des races, leurs migrations, leurs vicissitudes. Là sera démontrée, ce semble, comme la loi sous laquelle les nations se sont formées et ont grandi, une haute dispensation de la Providence, qui est admise ici sans discussion : c'est qu'au lieu de partager ses dons d'une façon égale entre chaque branche de la famille humaine, Dieu a fait du mélange des races et des sociétés, la condition de leurs progrès et de leur puissance.

Ce n'est qu'au dix-huitième siècle que les Polonais ont écrit généralement dans leur langue nationale. Jusqu'alors tous les monuments sont tracés dans celle de l'Église, qui était leur langue politique et officielle. Les recherches étaient donc faciles. Cependant, on ne s'est pas contenté du témoignage des livres et des documents. Plus de deux cents volumes des gazettes et journaux du temps ont été interrogés, seulement pour l'étude de l'époque principale. C'est une source d'instruction trop négligée d'ordinaire. Le lecteur

aurait peine à supposer combien de lumières nouvelles jette sur l'histoire cette sorte d'écrits, informes dans leurs commencements et marqués si souvent au coin de l'ignorance ou de la partialité. Le passé s'y montre vivant. On l'y voit renaître avec ce va-et-vient journalier d'intérêts, de passions, d'intrigues, de craintes, d'espérances, dont se compose l'existence active des hommes et celle des nations. On y suit le monde dans son labeur de chaque jour. Le mensonge n'est qu'une révélation de plus; car ses artifices ne sauraient abuser la critique tenue en garde de tous côtés par les contradictions, par les démentis, et plus que tout par la suite des événements. Enfin on y trouve une chronologie à la fois constante et minutieuse que vous chercheriez vainement ailleurs. C'est un avantage dont l'auteur de cet ouvrage est particulièrement frappé. Il ose penser que les maîtres de l'art tiennent trop peu de compte de l'ordre des faits; en négligeant de conduire les événements de front comme fait la fortune, les plus illustres dépouillent souvent la narration historique de son premier attribut, celui de présenter un miroir fidèle des temps passés. N'est-ce pas en effet dans la perpétuelle réaction des choses de ce monde les unes sur les autres que réside le véritable esprit de l'histoire? Quand on raconte de suite tous les événements qui ont eu lieu au pied des Alpes, comment discerner leur influence sur ceux dont le théâtre était aux bords du Rhin ou à Versailles? Il n'est pas d'anachronisme si restreint que les ressorts les plus importants de la politique d'un règne ne puissent s'y perdre tout entiers. Une délibération du parlement anglais, placée à sa date, en apprendra plus que tous les mémoires du temps sur la paix de Nimègue; la marche de Jean Sobieski sur Vienne donnera la clef

du siége de Courtray ; l'arrivée d'un ministre turk près le conseil aulique suffira pour expliquer l'invasion du Palatinat par Louis XIV. On s'est donc attaché à reproduire les événements dans leur succession première, à tenir à la fois dans la main tous les fils, à écrire l'histoire par mois et presque par jour ; et c'est moins pour le plaisir de la difficulté vaincue, que par conviction de l'utilité de la tentative et de l'excellence de la méthode. Les inconvénients qui pourront en résulter dans l'ouvrage, ne dissuaderont pas l'auteur. D'autres feront mieux que lui.

Une autre opinion qui se lie à celle-ci est de penser que les historiens ont tort de s'enfermer si exclusivement dans le sujet qu'ils traitent, que leur lecteur ignore ce qui se passe dans le reste de l'univers. Toutes les révolutions se tiennent par quelques points. On ne sait pas bien les annales d'un peuple ou celles d'une époque, quand les regards, toujours fixés sur un coin de terre, ne s'étendent point au delà, pour saisir les rapports de l'événement particulier qui occupe l'écrivain avec la destinée générale des nations. Combien d'hommes, en lisant Rollin pour la première fois, s'imaginent que Cyrus et ses conquêtes ont précédé de plusieurs centaines d'années le temps où les historiens et lui-même font vivre Romulus !

L'histoire qu'on soumet au public serait dépourvue de toute instruction si on voulait procéder ainsi ; car ce qui rend utile l'étude des annales polonaises est précisément l'observation des contrastes de mœurs, de coutumes, de lois qui distinguent ce vieux peuple de tous les autres, et qui ont fait sa ruine. Une fois parvenus au grand siècle, à celui où le génie de la France, personnifié dans son roi, éblouit le monde du double éclat des lettres et des armes, alors il

n'y a plus en quelque sorte d'histoire particulière. Le monde roule sur un axe unique. Louis XIV tient à tout. Il est près de tout remplir. Si c'est par des torts trop souvent, et par des fautes, qu'il intervient dans les affaires des différents États, ces torts qui ne l'empêchent pas d'être respecté, ces fautes qui ne l'empêchent pas d'être puissant et formidable, sont autant de témoignages de sa grandeur. La plupart des historiens, pour n'avoir eu que des points de vue incomplets, ont mal compris et mal jugé les desseins du cabinet de Versailles dans ce long période où il remua l'Europe. L'écrivain étranger s'est toujours occupé de sa nation sans discerner les mille fils qui la rattachaient, ou comme instrument ou comme obstacle, au vaste système de Louis. Le Français de son côté n'a vu que la France dans le tableau de ce règne qui embrassa le monde. Le Nord surtout s'est dérobé aux regards, parce que les mémoires et les correspondances ne s'étendaient point jusque sur ces régions lointaines. Nous avons essayé d'y porter la lumière, de montrer ce que fut dans le septentrion ce siècle créateur qui a changé la face de l'univers. On verra comment alors le Nord et le Midi participèrent aux mêmes vues, comment tombèrent partout les barrières antiques, comment la Pologne en particulier intervint dans toutes les transactions, en mettant dans la balance des destinées de l'Europe un poids qui fut trente ans immense, l'épée de Jean Sobieski.

L'ouvrage pouvait s'arrêter sur le seuil du dix-huitième siècle, à cet âge de renouvellement qui commence avec la mort de Jean, la vieillesse de Louis et la maturité du czar Pierre. Alors la Pologne est en vue, de tous les points de la scène du monde. Les rares événements de son histoire font partie de l'histoire générale. Elle est comprise

dans toutes les affaires et du Nord et du Midi ; à son insu, elle y est comprise comme la proie qu'on se dispute, qu'on attend, qu'on partage. Qui n'a les deux longs règnes de la maison de Saxe et le règne fatal de Stanislas dans la mémoire? quel livre ne les reproduit? Rhulière surtout les a racontés, et, bien que ce soit un historien plus habile qu'exact, il est si habile qu'il y aurait eu trop de témérité à reprendre en détail ses récits. On s'est borné à résumer, dans une conclusion rapide, cette pacifique et triste époque où un grand peuple, à peu près calme et prospère, s'efface graduellement, sans le voir ni le sentir, jusqu'à l'heure suprême où tout à coup il disparaît de la carte du monde.

Les temps qui ont précédé la maison de Saxe étaient ensevelis pour nous dans des ténèbres profondes. La vie de Sobieski a seule été écrite en France avec succès; l'auteur, l'abbé Coyer, obtint ces louanges, en quelque sorte souveraines, de Voltaire, auxquelles le public conformait docilement son suffrage. Mais il fut loin de les devoir autant à la vérité des détails et à la connaissance des faits, qu'à son style élégant et à ses opinions philosophiques. Nul écrivain n'est plus que lui sous le charme des institutions de cette malheureuse république que ses institutions ont tuée : rien n'est pénible comme une semblable illusion pour des lecteurs de nos jours qui ont sous les yeux l'arrêt cruel prononcé par la fortune. Dans la passion de liberté qui fit le génie du dernier siècle, ses plus grands hommes furent exposés à juger des choses par les noms. Ils sévissaient contre la royauté de Warsowie en haine de la royauté de Louis XIV. Peut-être était-il tout simple que l'histoire comme la philosophie fussent partiales : c'était l'opposition de ce temps-là.

Aujourd'hui, l'histoire doit reprendre son rôle d'institutrice sévère pour tous. Un régime désordonné, où les masses gémissaient sous un joug de fer, ne recevra point le grand nom de liberté, seulement parce que le roi aussi était esclave; on n'aura garde non plus de crier à la tyrannie comme le biographe de Sobieski, toutes les fois que la couronne essaiera de rappeler aux principes conservateurs une nation que l'anarchie dévore.

Peut-être dira-t-on que le moment [1] est mal choisi pour publier une histoire dont la moralité après tout est le péril des excès de la liberté. Le lecteur pourra penser que ce ne sont pas les peuples, dans les circonstances où nous sommes, qui ont besoin d'avertissements. A cela l'historien répondrait qu'il est de l'avis d'un philosophe qui avait habitude de dire, quand il voyait sur sa route se dresser une montagne : Nous allons descendre.

Post-scriptum. — 1er avril 1829 [2].

Cette préface fut écrite lors du dernier rétablissement de la censure. Qu'on pardonne à l'auteur de l'avoir conservée! Il lui importait de constater que la sollicitude dont l'ouvrage est empreint pour les intérêts de l'ordre, remplissait sa pensée précisément dans le feu de la lutte animée où il était engagé pour la défense des libertés publiques. Les lecteurs retrouveront dans le livre entier le sentiment d'une mission haute et nouvelle que nos institutions assignent à l'histoire. Ces institutions généreuses doivent l'a-

[1] Pendant le règne de la censure.

[2] Sous le ministère de M. le vicomte de Martignac.

voir purifiée et ennoblie en l'affranchissant. Quand elle peut tout dire, dire la vérité à tous est pour elle un devoir, une nécessité, une puissance. Ses écarts seraient sans excuse. Sa voix libre doit d'équitables arrêts. La prévention et la partialité ne se pardonnent qu'à la servitude.

Ainsi ces institutions glorieuses étendront leur salutaire empire sur les générations même qui ne sont plus. Désormais, justice sera faite envers et contre tous. Le passé sera interrogé, point envahi par nos doctrines. Nous lui demanderons des leçons pour les esprits, non des armes pour les passions. Nous reconnaîtrons le bien qu'il y eut dans ses œuvres, en travaillant à ce qu'il y en ait davantage dans les nôtres. Du spectacle des révolutions qui ont ébranlé les trônes, perdu des nations dans la poussière, créé enfin ou détruit des États, nous ne tirerons que des conseils d'ordre et de sagesse. La sagesse doit être la suite comme elle est la condition de la liberté.

Au temps de Louis XIV, un seul pouvoir régnait. Alors Bossuet appela l'histoire l'institutrice des rois. Aujourd'hui, ses devoirs se sont étendus : ses enseignements sont dus aussi aux nations.

SECONDE ÉDITION.

1830.

22 mai 1830 [1].

Dans le temps que la marche de la Russie sur les Balkans, la renaissance sanglante de la Grèce et nos luttes domestiques pour l'établissement du gouvernement constitutionnel étaient les grands intérêts qui occupaient tous les esprits, les Annales polonaises pouvaient offrir un double aliment à l'attention publique.

L'histoire de la Pologne n'est rien moins que celle de l'Orient et du Nord tout entiers, tant les destinées de ce vaillant peuple ont toujours été mêlées aux révolutions des nations voisines. Comment tracer le tableau de ses vicissitudes sans embrasser dans le même cadre les progrès de la puissance russe, les travaux des Gustave-Adolphe, des Christine, des Charles-Gustave, la fortune des margraves de Brandebourg, les combats et la chute de la liberté hongroise, l'agrandissement de la maison d'Autriche, et, plus que tout, les longues conquêtes de ces Turks qui, pendant trois cents ans, s'avancèrent pas à pas sur l'Europe consternée ? C'est au héros de la Pologne qu'il était réservé de marquer le terme fatal de leur grandeur ; et ce ne fut pas pour Jean Sobieski, comme on le suppose, l'affaire d'une grande journée : il y employa trente ans de travaux

[1] Sous le ministère de M. le prince de Polignac.

et de victoires. Si l'Europe ne lui avait pas été infidèle, il aurait rétabli l'empire grec et rejeté le croissant en Asie. En ce temps-là, l'histoire de Pologne ne fait plus qu'un avec la nôtre. C'est le complément du *Siècle de Louis XIV*. Tout ce que Voltaire a laissé dans l'ombre, les affaires du Nord, les ressorts de la conduite des cabinets sont ici en lumière. On voit à découvert cette grande politique de Mazarin et de Louis : elle triomphe aux Pyrénées, à Oliwa, à Nimègue, fléchit à Ryswick, se relève à Utrecht; tour à tour elle humilie Rome, secourt Candie, foudroie Alger, abandonne Tékéli, livre Vienne, bat en ruines ou sauve l'Empire; enfin elle couronne la maison de Bragance, soutient les Wasa, perd les Stuarts, étend le sang de France sur tous les trônes du midi, et trouve dans la Pologne tantôt le point d'appui, tantôt l'écueil de ses desseins. Un jour nouveau éclaire la conduite de Charles XII et la carrière de Pierre-le-Grand. On comprend trop aisément pourquoi cette Pologne, qui naguère contrecarrait la France et délivrait l'Allemagne, disparaît de l'Europe avant les musulmans qu'elle fut près d'en bannir. Son sort est écrit d'avance dans toutes les pages de son histoire. Aussi cette histoire a-t-elle le triste avantage d'offrir en quelque sorte une action achevée; les mœurs singulières des Polonais, le mouvement de leur vie politique, le jeu de leurs institutions, leurs longs combats, tout, jusqu'au dénouement inévitable, répand un intérêt animé sur ce vaste drame.

Mais ce drame ne promet pas seulement d'attachants spectacles : il renferme aussi de grandes leçons. Car nulle part ailleurs ne se font si bien sentir les périls dans lesquels des institutions mal pondérées peuvent jeter un grand peuple. Là éclate la nécessité, pour les nations libres, de la

modération et de la sagesse, plus encore que du courage. Là se découvre sans effort la limite où l'anarchie commence, le point d'arrêt au delà duquel les garanties, de protectrices qu'elles doivent être, ne sont plus que menaçantes, que désastreuses. Quand on a eu le bonheur de rendre quelques services à la cause des libertés de son pays, on croit avoir acquis le droit de prémunir ses concitoyens contre tous les entraînements que les luttes civiles portent avec elles; on a contracté le devoir d'affermir à tout événement dans les esprits comme autant d'ancres nécessaires, les principes conservateurs sur lesquels reposent la paix, la force et l'indépendance des empires.

Tel est le double intérêt qui a fixé long-temps nos études sur la Pologne. Ce travail, malgré tous les efforts pour le rendre digne de la confiance publique, a rencontré, parmi les nombreux témoignages d'une indulgente bienveillance, des reproches sévères et de sévères conseils. Il en est contre lesquels nous ne réclamerons assurément pas : on s'entend sans peine avec les critiques qui ne dénient que le talent.

Il en est d'autres qu'on ne croit pas devoir non plus combattre. A moins d'adopter les formes du naïf et habile historien des ducs de Bourgogne, l'histoire est condamnée, en jugeant les faits, à professer des systèmes. Par exemple, on a pensé que les Slawes habitaient de toute antiquité les vastes contrées couvertes aujourd'hui de leurs descendants. La prétendue dynastie de Leszek a paru un assemblage de traditions confuses des temps barbares et d'imitations grossières d'Hérodote. On a cru voir dans le règne des Jagellons, princes descendus des forêts de la Litvanie, une sorte d'invasion dernière du nord qui avait rivé

les fers des masses asservies, étouffé les semences d'un tiers-état, extirpé à jamais tout commerce et toute industrie. Sans imaginer le moins du monde, comme un écrivain l'a prétendu étrangement, que la civilisation fût restée sur la terre des Kopernik, des Kochanowski, des Zamoyski, ce qu'elle était aux temps des Slawes, on a établi que la constitution polonaise était demeurée à l'état barbare : on a dit que ce roi, tout à la fois général, juge, président des assemblées délibérantes et entouré d'entraves à tous ces titres, n'était que le chef de tribu, le *Krol* des premiers temps ; on a ajouté que ces assemblées souveraines qui se réunissaient les armes à la main, rendant la justice, réglant l'administration, décidant la paix et la guerre, donnant audience aux ambassadeurs et montrant le sabre à leur roi, étaient toujours les *champs de Mars* des races primitives; que c'était par cette fidélité aux coutumes de la vie sauvage, que la Pologne avait péri. Toutes ces assertions et plusieurs autres, la plupart nouvelles, ne pouvaient manquer d'être contestées. Quelqu'un est allé jusqu'à prétendre qu'on a supposé à tort l'existence ancienne de serfs en Pologne; que les vieilles lois ne parlent pas d'eux parce que tous les habitants étaient égaux et libres ; que le mot de noble, qui s'y trouve sans cesse, n'avait pas de sens précis; qu'en l'an de grâce 1495 seulement, quelques millions d'hommes se firent, de propos délibéré, les esclaves de cent mille d'entre eux. Que répondre, sinon que sur tous les points débattus on a une façon de voir qui est le résultat d'un examen attentif et impartial des faits? On y persiste. Le public jugera.

Enfin, l'historien de Sobieski doit-il justifier les couleurs sous lesquelles il a peint le grand homme qui tient le premier rang dans son ouvrage comme dans les annales de

la Pologne ? Tout ce qu'il peut dire, c'est que, s'il avait été partial, ce serait à son insu. Il prie des critiques, de qui assurément il ne décline pas la compétence, M. Léonard Chodzko, M. Michel Podczaszynski, M. d'Herbelot, de remarquer que dans les États libres, il y a perpétuel conflit sur toutes les renommées comme sur toutes les doctrines ; souvent les opinions contraires se transmettent de générations en générations ; elles passent, pour ainsi dire, dans le sang des partis. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, les écrivains anglais jugent diversement, selon les divers points de vue, Straffort et Sidney, Charles Ier et Guillaume III. Or, Sobieski était lié au parti de la France, au parti polonais, au parti des grands. Lui opposer, comme autant de faits établis et de jugements sans appel, toutes les accusations du camp de la petite noblesse, du camp litvanien, du camp de l'Autriche, ne serait pas justice, mais esprit de parti. Il n'est pas une seule de ces accusations qui n'ait été fidèlement relatée. Si la plupart pâlissent en présence des faits, à qui la faute ?

Loin de nourrir une prévention aveugle, on a signalé dans sa vie publique et privée des fautes que nul auparavant n'avait relevées, notamment son mariage si étourdi, si funeste, avec Marie d'Arquien, et l'abandon de Tékéli. Mais apparemment ce n'était pas un homme que, malgré ses torts, on pût s'abstenir d'admirer, ou même n'admirer qu'à demi ; car le plus sévère de ses détracteurs, qui est aussi à la vérité le plus indulgent des critiques, termine en ces termes l'acte d'accusation qu'il dresse contre sa mémoire [1] :

« Disons que Sobieski a eu sa part dans les malheurs de » la Pologne : mais avouons en même temps qu'il ne pou-

[1] *Revue encyclopédique.*

» vait la perdre plus glorieusement. Quels que soient les
» torts de sa politique, il lui reste une renommée impérissable ;
» sa valeur fut digne des anciens preux, et sa science
» de la guerre fit l'admiration du monde, au temps de Turenne,
» du prince de Condé et de Charles de Lorraine.
» La campagne de 1672 contre les Turks nous a rappelé
» ces jours d'éternelle mémoire, où Napoléon, tombant du
» trône, illustrait par un combat chaque canton de la Champagne ;
» et certes, les prodiges de Kalusz, de Buczacz et
» de Chocim ne sont pas inférieurs à ceux de Brienne, de
» Montmirail et de Champaubert. Quant à la délivrance
» de Vienne, c'est un des exploits les plus éblouissants dont
» l'histoire ait gardé le souvenir ; c'est un de ces triomphes
» qui suffisent à immortaliser un prince et une *nation*.
» Le lendemain de cette bataille, Sobieski était vraiment le
» héros de la chrétienté, le Charles-Martel du dix-septième
» siècle, et certes il est plus d'un homme de guerre qui
» eût troqué toute sa vie contre cette seule journée. »

Ces lignes d'un ennemi ne risquent-elles pas de paraître plus partiales que l'histoire même qu'elles se proposent de contredire ? A coup sûr, elles la justifient.

Viennent des accusations plus sérieuses, des accusations qui sont près de blesser l'homme même. Celles-là exigent une réponse.

Ainsi, l'auteur inconnu d'une longue controverse attribue l'Histoire de Pologne à un esprit précisément contraire à celui qui l'a dictée. Il semble avoir pris à tâche de la signaler comme une apologie de l'anarchie polonaise. Il veut bien donner des lumières sur ce qu'il faut entendre par le mot de liberté. Il regrette qu'on ait *pallié* les leçons sévères qui naissent des annales de la Pologne ; *une seule*

fois on a fait une *justice tardive!...* Cette seule fois est le livre tout entier; cette justive tardive, empreinte sur le frontispice, est tracée sur toutes les assises, comme la sentence divine sur les murs du palais de Baltazar. Il faut le dire : on est plus près de comprendre l'écrivain qui dénonce une tendance au despotisme. Celui-là ne prouve qu'une chose, assurément fort permise, c'est qu'il ne connaît pas l'auteur. Comment se persuader que l'autre ne connaissait pas le livre?

Il a un autre soin. Bien que ce livre réhabilite sous de nombreux rapports l'ancien gouvernement russe; bien qu'il restitue au tzar Alexis, père de Pierre-le-Grand, sa gloire trop méconnue; bien que dans l'expression d'une sympathie profonde pour le généreux caractère des Polonais et pour leurs malheurs, il se soit abstenu *comme d'une tâche cruelle, de tout ce qui pouvait irriter sans fruit ce vaillant peuple contre les lois auxquelles la Providence l'a soumis,* l'écrivain dont on parle s'est plu à signaler dans l'historien de Jean Sobieski un ennemi déclaré de la Russie; et en conséquence il se donne beaucoup de peine pour défendre contre ce qu'il appelle d'injustes *répugnances,* un empire suffisamment défendu, ce semble, par la grandeur de son territoire, la puissance de ses armées, les progrès de sa civilisation et la gloire de ses princes.

Disons-le : l'histoire a une haute et religieuse mission : cette mission, on l'a d'abord exposée; on a ensuite essayé de la remplir. Quiconque méconnaît l'intention n'a pas voulu ou n'a pas su lire.

La préface, qui a été conservée plus haut, aurait dû dispenser de toute explication. Le public y voit que, lors-

que l'Histoire de Pologne fut écrite et fut imprimée, c'était dans le feu même de l'ardente lutte engagée alors pour la défense de libertés qui sont le complément nécessaire de la restauration, qui, sous des mains loyales et fortes, seraient ses plus sûrs remparts. En prenant à cette lutte une part active, je ne pensais pas seulement aux questions du jour : j'attachais mes regards sur le lendemain ; et, comme il est dans ma foi la plus intime que toutes les fautes entraînent des fautes, toutes les réactions des réactions, je redoutais ce lendemain comme je le redoute encore ; je le redoutais et le redoute dans l'intérêt de l'ordre légitime, dans l'intérêt de l'autorité souveraine dont je combattais les conseils. J'écrivis pour frapper à l'avance les esprits, par un triste et mémorable exemple, de la vérité des deux maximes qui sont la moralité de l'ouvrage, et qui le terminent : LA NÉCESSITÉ DE LA JUSTICE DANS LA DOMINATION, LA NÉCESSITÉ DU POUVOIR AUPRÈS DE LA LIBERTÉ.

Quand ce travail parut, les circonstances étaient autres. Il y aurait eu mauvaise grâce à me vanter de cette sollicitude pour les droits du pouvoir souverain, dans un moment où je le servais. Aujourd'hui que, par ma démission du siége que j'ai eu l'honneur d'occuper dix mois au conseil d'état, mes relations avec l'autorité sont changées comme les conjonctures, je professe sans hésiter, sur le danger des abus de la liberté, ma pensée tout entière : l'estime publique m'en tiendra compte.

NOUVELLE ÉDITION.

1844.

Paris, 11 juin 1844.

J'ai retrouvé des loisirs. Je les consacre aux lettres. C'est justice. Ma plume a été l'appui de ma jeunesse. Elle a fait la force de mon âge mûr. Elle fera un jour le charme et la consolation de cet autre période de ma carrière vers lequel trente et un ans de vie publique et le poids de bien des vicissitudes inclinent naturellement mes regards.

Peut-être est-ce l'attribut particulier des lettres d'offrir tant d'aliments à l'âme et à la pensée, qu'elles favorisent dans les sentiments et dans la conduite, par l'emploi de ces forces intérieures que nous portons tous en nous, le calme qui convient presque toujours au sortir des affaires, qui doit toujours convenir au retour de la vie. Elles ont cela d'excellent qu'on peut leur devoir, dans tous les sens du mot, le bien inestimable que l'écrivain consulaire a nommé : *otium cum dignitate !*

Ce n'est pas que la politique, c'est-à-dire l'étude ou le maniement des intérêts publics, rende jamais à lui-même complétement l'esprit qui s'y est une fois dévoué. Comment en serait-il autrement? Quel autre travail aussi attachant et aussi noble que celui qui donne autorité à l'homme sur ses semblables, au citoyen sur son pays! Mais la vie littéraire n'est, à vrai dire, qu'une autre forme de la vie

publique. Elle applique les mêmes pensées, elle poursuit le même but ; elle peut se consacrer également à défendre une cause, à servir des principes, à gouverner. Aussi l'homme politique porte-t-il dans ses ouvrages tous les sentiments qui l'ont dominé, toutes les idées au service desquelles il a mis sa vie. La destinée qu'elles lui ont faite dans le monde, les révolutions qui ont traversé, ennobli, rompu sa marche, s'y font partout sentir. Le livre est l'homme même.

L'*Histoire de Pologne*, dont je présente au public une édition nouvelle, s'est trouvée, depuis vingt ans, étrangement mêlée à toutes mes vicissitudes. Écrite dans l'opposition la plus légitime, je pense, mais aussi la plus active et la plus résolue qui fut jamais, elle se rattache également, par les principes et les intentions qui l'ont dictée, aux deux parts de ma carrière, remplie sous la Restauration par la défense des libertés publiques qui étaient les conditions d'existence de la monarchie, consacrée plus particulièrement à la cause de l'ordre après 1830, mais dominée invariablement, depuis le lendemain même des désastres et de la chute de l'Empire, par un intérêt unique, la stabilité, l'union, la force au dedans, en vue de la sécurité, et, s'il se pouvait, de l'ascendant au dehors.

Il est un sentiment que n'auront pas connu les générations qui entrent aujourd'hui à flots pressés dans toutes les avenues du monde et des affaires : c'est l'impression profonde, ineffaçable, que fit sur les générations viriles du temps ce passage du régime triomphant, magique, insensé, de la domination du grand peuple sur tous les peuples, du grand empire sur tous les empires, à ces représailles de

la fortune qui menèrent deux fois l'étranger dans nos murailles. Quand les grandes monarchies s'agrandissaient encore de toutes les ruines que nous avions faites, y compris les nôtres, quand elles s'appropriaient tout ce que nous avions abattu de républiques, d'électorats, de royaumes, la Providence nous laissait, pour fruit de tant de conquêtes et de victoires, les plus grandes qu'il y ait eu dans l'univers, le royaume de Louis XVI sur le continent, de Louis XIII sur les mers! Nous avions en spectacle, au sein de la patrie, l'amertume des cœurs, l'irritation des partis, la nouveauté des institutions, la fragilité du trône, les passions du pouvoir, et autour de nous l'inquiétude des cours, les appréhensions des peuples, l'union hostile des cabinets, la répartition plus hostile encore des forces et des territoires. C'étaient là les éléments au milieu desquels la France, vaincue et isolée, avait à fonder sa politique, pour occuper cependant, au milieu de l'Europe ainsi constituée, la place qui appartient à son histoire et à son génie, qui est nécessaire à l'indépendance de tous les États, qui fait partie de l'équilibre du monde. Témoin des derniers efforts de nos armées, premier interprète de la douleur publique dans le silence qui accompagna les traités de 1815, ces pensées, depuis lors, ont pesé sur moi toujours : elles ont gouverné toutes mes actions. Elles rendent nos querelles bien petites, et le désintéressement, l'abnégation bien faciles!

Comme on a pu le voir plus haut, dans les préfaces antérieures, la pensée de l'*Histoire de Pologne* fut conçue, les matériaux furent rassemblés pendant la réaction qui suivit la chute du ministère modérateur du duc de Richelieu, lorsque le chef du cabinet (le comte de Villèle),

ayant appelé les éclats de la disgrâce royale, à propos d'un dissentiment de Chambre, sur l'ex-ambassadeur de France au congrès de Vérone, celui-ci répondit à l'outrage par les éclats de sa polémique vengeresse. Il était le premier écrivain du siècle : il s'appelait Chateaubriand; il tenait de ses services et de son génie le droit de couper endeux, pour sa querelle, le parti dominant. Il appela dans l'arène tous les sentiments français. Toutes les oppositions s'y précipitèrent. J'entrai dans la lutte pour défendre et faire prévaloir les opinions constitutionnelles et nationales qui m'étaient propres; j'y entrai avec l'ardeur de la jeunesse, combattant tous les jours et avec toutes les armes pour la cause des institutions méconnues, mais non sans m'inquiéter à l'avance des entraînements de la victoire, prévoyant déjà et redoutant tout ce que les conséquences extrêmes de la lutte, si le trône la prolongeait, pouvaient apporter avec elles de perturbations et de dangers. C'est alors que fut tracé ce Tableau des révolutions et des catastrophes de la Pologne, fidèle image de tout ce que la liberté sans contrepoids et l'égalité sans frein renferment de périls domestiques pour l'Etat le plus puissant, de périls extérieurs pour la plus vaillante nation du monde. Il fut tracé au point de vue des intérêts et des droits du pouvoir, dans le but de prémunir les esprits, par un grand exemple, contre l'abus des principes mêmes pour lesquels nous combattions.

Lorsque l'ouvrage parut, le cabinet modérateur de 1828 était venu suspendre la marche de la réaction. J'étais entré dans les affaires sous ses auspices. Je prenais part à la préparation des lois politiques dans les conseils, à leur défense dans les deux Chambres. Aux leçons d'ordre et de sagesse

écrites à toutes les pages, ce livre, inspiration pure et libre des scrupules d'une loyale opposition, risquait de passer pour l'illumination soudaine de ce récent apprentissage des emplois et du pouvoir...

La halte dura peu. Je suivis le ministère dans sa retraite, et la seconde édition de l'*Histoire de Pologne*, où je pus expliquer toute ma pensée, rendit témoignage du désintéressement des conseils : l'événement se chargea de justifier les présages.

En effet, peu de jours s'écoulèrent : les présages étaient réalisés. Le trône tombait abattu sous le poids de ses fautes. La Charte royale eut le même sort. La pairie suivit. Tous les pouvoirs anciens et nouveaux chancelèrent ; toutes les institutions fléchirent ; tous les principes sociaux furent battus en brèche à la fois. La France sembla suspendue sur des abîmes. Au dehors, des difficultés de plus, désormais avouées et patentes, s'ajoutaient aux difficultés occultes, mais à peu près aussi réelles, de la Restauration. C'était un devoir de se jeter dans ces luttes nouvelles, dans ces destinées orageuses de la patrie ; il y avait à ressaisir maintenant et à défendre les idées conservatrices qui font les conditions d'existence des sociétés humaines. La force, que l'Empire trouva, immense et fragile, dans sa gloire, la Restauration dans son principe, ne pouvait plus se chercher, éparse et ignorée d'elle-même, que dans la puissance de tous les intérêts positifs, y compris, s'il se pouvait, les intérêts moraux, constitués en parti politique et en gouvernement régulier : heureux si, également conservateur et généreux, ce parti nouveau, qui devenait le point d'appui nécessaire du pouvoir, savait élever et affermir toutes choses dans notre patrie, fonder la stabilité dans les insti-

tutions à l'aide de la paix et du temps, pacifier, vaincre, rapprocher les esprits, rendre à la France, par la modération tout ensemble, la droiture et la fermeté de la conduite, la liberté d'action et le choix possible des alliances, qui sont les deux conditions de la puissance et de la dignité! Lui seul, grandement conduit, pouvait tout cela. Car on ne fonde pas une politique intérieure et extérieure à travers les orages. On ne bâtit pas sur les pentes. Il faut s'affermir sur les plateaux, avec l'élévation d'esprit qui travaille toujours à élargir les bases du pouvoir, avec la fermeté de principes qui ne consent pas à les déplacer! Telle était la tâche marquée à tous : j'y ai travaillé selon mes forces pendant ces quatorze années. La majorité conservatrice a suivi des chefs différents; des directions diverses se sont personnifiées dans le 22 février, le 12 mai, le 13 avril, le 29 octobre. Sans les confondre, maintenir la majorité, quels que fussent ses guides, la rallier au milieu de ses épreuves et de ses divisions, n'importe au profit de quels hommes, pourvu que ce fût au profit de l'ordre et des lois, tel m'a paru toujours, dans ces commencements d'une ère et d'un régime, parmi tant d'obstacles et de périls, le premier des intérêts publics.

Lorsque le cabinet du 29 octobre prit les affaires, dans les conjonctures qu'on se rappelle, le jour même où il se constitua, M. le ministre des affaires étrangères, après tout ce qui s'était passé, me fit l'honneur de venir me demander mon concours. La réponse fut digne des grands intérêts qui nous préoccupaient tous deux, et personne, pendant ces quatre années comme toujours, n'a accepté plus complétement les servitudes nécessaires du gouvernement représentatif. Quand la dissidence aurait pu paraître légitime,

j'ai constamment vaincu les rébellions de mon jugement, subordonnant toujours l'opinion sur les faits qui passent à la conviction générale et permanente sur les principes et sur la situation. Une seule fois, je me suis cru le droit, peut-être le devoir, envers la majorité comme envers moi-même, d'avoir un avis sur un mot que le ministère avait pris, abandonné, repris, qui était obligatoire ce jour-là, qu'il était obligatoire la veille de ne pas voter, qui violentait sans profit pour personne toutes mes idées et tous mes souvenirs de gouvernement. Ancien ministre du 15 avril, je n'ai pas voulu placer une injure entre toute une fraction de la société française et le parti conservateur, le trône qu'il sert, les institutions qu'il défend. Membre et vice-président d'une assemblée politique, je ne me suis pas cru le droit, je n'ai pas voulu établir le précédent de juger des collègues, même avec l'expédient de n'en pas convenir. Citoyen d'une patrie profondément divisée, et qui peut, à un coup de tambour, se voir menacée de toutes parts, je n'ai pas voulu, en présence d'une jeunesse qui grandit, étrangère à nos révolutions passées, sensible aux blessures présentes, joindre gratuitement une irritation à nos irritations, une discorde à nos discordes.

J'avais prévu toutes les suites de mon vote, hormis l'éclat. Je me suis démis du service du roi et de l'État. Je l'ai fait sans humeur et sans bruit, satisfait d'avoir été appelé le premier, dans ces quatorze ans, à l'honneur de mettre une grande situation sur un vote, résolu à respecter encore, dans la dignité de ma conduite, les dignités que le hasard de nos commotions a placées sur ma route, surpris seulement de me voir de temps à autre calomnié

pour ma modération, comme j'aurais pu l'être pour des emportements.

En tout état de cause, il ne pouvait me convenir d'imiter ce que j'ai blâmé. La coalition m'a fait une situation difficile, qui est anormale dans un gouvernement représentatif. Ceux de ses chefs qui gouvernent aujourd'hui, exercent le pouvoir pour le compte de l'ancienne majorité et avec elle; ils ont repris leur place dans le sein du parti conservateur et à sa tête. A moins d'une nécessité sensible à tous, je ne puis marquer un dissentiment sans m'exposer à blesser la majorité même, à la diviser par la lutte, peut-être à la déposséder par le succès. Le pouvoir, tel que je le connais, ne vaudrait ni de tels sacrifices, ni de telles chances, ni de tels combats. Je n'ai pas assez de passion, pas assez d'espérance pour le poursuivre à tout risque et à tout prix. On peut, sous le poids d'années déjà longues, sentir sur les intérêts publics comme à vingt ans. On n'a plus le présomptueux courage qui nous fait prendre des initiatives plus grandes que nos forces et des responsabilités plus certaines que les résultats. Dans cette situation, librement, volontairement, je m'efface, je m'abstiens, je me subordonne. C'est quelquefois une loi pénible. Ce qui me l'a rendue facile à accepter, c'est une inexprimable lassitude de la vie publique, sentiment malheureux qui s'est rencontré plus d'une fois dans ces dernières années, qui tient à bien des causes, qui tient principalement à tout ce qu'il y a d'obstacles, en nous et hors de nous, aux grandeurs de la France.

Voilà mes pensées, puisqu'on les a interrogées du haut même de la tribune. Elles m'ont ramené aux études qui m'ont fait tout ce que j'ai été, à des travaux anciens et in-

terrompus, que je me suis hâté de reprendre, à ce livre depuis long-temps abandonné.

Je le publie de nouveau avec confiance. Cette édition a été bien réellement corrigée, revue et augmentée. Elle a été revue avec un soin digne du public et du sujet. Des mains polonaises s'y sont employées; la sollicitude du savant pour les intérêts de la science et la sollicitude plus vive de l'exilé pour les souvenirs de la patrie ont valu à mon livre un précieux concours. Ma reconnaissance a besoin de nommer M. Léonard Chodzko.

L'*Histoire de Pologne* est de circonstance toujours. Elle peut offrir un spectacle utile, comme à l'époque où elle vit le jour pour la première fois; non pas que les entraînements révolutionnaires soient comme alors imminents et redoutables. Mais ce ne sont pas les seuls dangers qui doivent être présents à la pensée de la France. Les annales de la nation polonaise sont instructives pour tous les États libres par trois grands vices que cette vaillante nation portait dans son sein, par trois grandes moralités renfermées dans son histoire.

L'un de ses vices fut de dériver toujours au courant de ses institutions et de ses penchants, sans se rendre compte de la révolution successive qu'elle opérait ainsi par le cours du temps dans la constitution de tous les pouvoirs, ses remparts nécessaires contre l'étranger, remparts plus démantelés, plus affaiblis, plus abaissés par chacun des jours qui s'écoulaient.

Un autre de ses malheurs fut qu'en discutant incessamment dans les diètes, au milieu de mille orages, tous les événements du monde, presque toujours au point de vue étroit et passionné des partis, elle n'imagina jamais de se

rendre un compte sérieux de cette autre révolution, toute extérieure et également insensible, qui rompait de plus en plus autour d'elle l'équilibre du monde, et, la laissant jusqu'au bout aussi puissante que chacun des grands États d'alentour, finit par montrer de tous côtés suspendue sur sa tête la menace permanente de coalitions plus fortes qu'elle.

Enfin, quand il lui arriva de comprendre les changements de l'état du monde, le déplacement des forces, l'agrandissement de puissances long-temps inférieures, l'état stationnaire, et dès lors rétrograde, d'une seule au milieu de ce progrès menaçant, ce fut sans trouver dans cette découverte un avertissement et une leçon. Rien n'éclaira sa confiance héroïque et funeste dans le nombre de sa population et la grandeur de son territoire, dans ses souvenirs de gloire et son courage; rien ne lui fit comprendre la nécessité d'appuyer ce courage intrépide à une organisation puissante qui lui permît au besoin de mettre en ligne toutes ses forces. Rien non plus ne l'instruisit à fortifier ses forces mêmes du secours d'une politique vraiment nationale au dedans et au dehors. Nulle application à rapprocher les esprits, à apaiser dans son sein les discordes séculaires; nul effort suivi et résolu pour rompre autour d'elle l'union des cabinets, pour opposer un bon système d'alliances à la triple alliance qui peu à peu en venait à la resserrer dans un étau de fer, ne marquent ses époques de guerre stérilement victorieuses, ses époques de paix stérilement agitées.

Sans doute, c'est le malheur des nations libres de vivre au jour le jour. Tout incessante qu'y soit la discussion des intérêts publics, l'imprévoyance est leur danger. Elles sont

naturellement divisées; elles sont exposées toujours à manquer de suite dans les desseins, à n'en mettre que dans les passions, à moins qu'il ne s'établisse, comme en Angleterre, à force de lumières et de patriotisme, un esprit public si ferme et si éclairé que toutes les volontés, même celles des partis, sachent concourir au même but; que la nation et le gouvernement aient les yeux ouverts sur les mêmes intérêts, que des conseils changeants soient simplement des instruments plus énergiques d'une politique qui ne change jamais. Alors il y a la double puissance d'un grand gouvernement et d'une grande nation, un double levier, une force immense et admirable. Cette force, en quelque sorte traditionnelle et insulaire, s'est constituée plus aisément chez les Anglais, grâce à leur aristocratie et à leur océan. Elle est plus difficile, elle est aussi plus nécessaire à des états démocratiques, continentaux, entourés, pressés, assiégés de grandes monarchies militaires, comme était la Pologne, comme est la France dans l'état nouveau du monde. Je bénirais le jour où je fis mon livre, s'il portait les esprits à réfléchir parmi nous combien une nation vaillante, compacte et puissante entre toutes les autres, a encore besoin de toutes ces choses qui ont manqué à la Pologne : un grand esprit public, c'est-à-dire l'accord sur les premiers intérêts nationaux entre tous les citoyens, un gouvernement fort, une politique fondée sur les intérêts permanents du pays qui prévienne les périls, et une organisation prévoyante de toutes ses forces qui, au besoin, puisse les conjurer. On compte ainsi dans la balance du monde pour le poids de ses résolutions ou de ses résistances extrêmes; ce qui n'est pas seulement une manière de conjurer les périls, mais de les prévenir, de trouver des

alliés nouveaux, de conserver à un meilleur prix ceux que l'on a, enfin de perpétuer la paix, cette vraie gloire de notre temps, en offraut moins d'aliments à l'inquiétude des esprits, moins de prise aux chances de la guerre.

Voilà les leçons que donnent les annales de la Pologne : elles méritent toujours d'être méditées. Il y a vingt ans, j'écrivais dans ce dessein. J'y persiste. La bonne littérature est celle qui suggère de ces pensées aux nations ; la bonne politique, celle qui réalise.

HISTOIRE

DU ROI

JEAN SOBIESKI

ET DE

LA POLOGNE.

EXPOSITION.

C'est un digne prix de vertus éclatantes et d'éclatants services, qu'on puisse rattacher à un nom consacré et placer en quelque sorte sous ses auspices l'histoire de tout un peuple. Les temps modernes n'ont pas produit de grands hommes qui aient plus de droits à cet hommage que le roi de Pologne Jean Sobieski. Car il soutint, trente ou quarante ans, sa patrie sur le penchant d'une ruine inévitable; il couronna de gloire le déclin d'un grand peuple. Et ce n'est point le seul de ses titres à l'admiration de la postérité : on peut dire qu'il mit fin à ce long duel de l'islamisme et de la chrétienté, qui, depuis plusieurs siècles, tourmentait l'Orient et l'Occident, et par là il a changé toute la face des affaires du monde.

On ne sait plus assez aujourd'hui que la campagne de Vienne, restée à jamais célèbre, est loin d'avoir été la plus décisive des grandes actions de Sobieski, ni la plus extraordi-

naire. Cette campagne, dont les contemporains s'expliquèrent les triomphes par un miracle, ne fut que le renouvellement de miracles tout aussi grands, et la suite de longs desseins. Jean était né, il avait grandi, il vécut pour abattre la puissance ottomane. Tel a été le but, telle a été l'œuvre de sa vie. Il employa un demi-siècle de combats à reconquérir sur les musulmans, l'Ukraine, les principautés, la Hongrie; à sauver sans retour de leur joug, avec son pays, et la Moskowie, et l'Allemagne, et Venise, et l'Italie. Ce fut lui dont le bras posa la borne que les Bajazet et les Soliman ne devaient plus franchir. C'est devant ses victoires que cette dernière invasion de barbares, jusque-là toujours invincible et conquérante, est venue briser sa furie. Depuis lors, le torrent n'a fait que retirer ses flots; l'Europe avait repris, elle a conservé l'offensive; partout, ce camp destructeur a replié ses tentes; le Danube a échappé à sa domination comme le Don et le Borysthène, la mer Noire comme le golfe Adriatique; enfin, les Grecs, se relevant du milieu des ruines, ont pu redire au monde leur grand nom oublié : ils réalisaient une pensée de Sobieski. A leur exemple, la nationalité chrétienne s'est réveillée dans tout l'Orient; la croix vaincue reprend successivement ses droits; et ainsi s'est trouvé, de jour en jour, mieux justifié par la fortune le prêtre qui s'écria dans Vienne délivrée : IL FUT UN HOMME ENVOYÉ DE DIEU, QU'ON NOMMAIT JEAN !

L'histoire doit à Sobieski cette louange, qu'aujourd'hui encore il reste l'homme de guerre de tous les siècles qui a gagné le plus de batailles dans les situations les plus désespérées, celui qui a le plus souvent sauvé son pays les armes à la main. Soldat et prince, tous ses jours s'écoulèrent dans le perpétuel sacrifice de ses penchants, de sa fortune, de sa vie, aux intérêts de la Pologne. Au milieu du déchaînement des factions, lui seul semblait, athlète infatigable, occupé à la défendre; ses efforts pour conserver à son pays des lois et des frontières, tiennent du prodige. Cette passion domina le cours entier de son existence. Il réussit à dompter les ennemis qui tenaient la république assiégée et envahie de toutes parts, plus facilement

qu'à vaincre ceux qu'elle portait dans son sein. Ensuite, il expira ; et, ce puissant champion abattu, la Pologne mit en quelque sorte aussi le pied dans la tombe. Elle ne fit plus, sous les successeurs de Jean III, qu'achever de mourir.

Sobieski occupa, au milieu de ses contemporains, une place immense. Dans le siècle des grands hommes, sous l'œil de Louis XIV, madame de Sévigné, plusieurs années avant la campagne de Vienne, disait déjà simplement, pour désigner le roi de Pologne : le *héros*, le *brave roi*. C'est que nul héros, jusqu'à lui, n'avait jeté un si grand éclat dans le monde, soit parce qu'il fut donné à peu d'hommes d'accomplir tant de choses extraordinaires, soit peut-être parce que les circonstances au milieu desquelles il vécut servirent merveilleusement les intérêts de sa gloire.

Une grande révolution s'accomplissait en Europe ; révolution féconde, qui avait son siége en France et son arbitre au Louvre. De la longue et vaste lutte de la réforme étaient nés, au sein de la chrétienté, des intérêts communs, devant lesquels s'abaissaient les barrières d'État à État. Les courses victorieuses de Gustave-Adolphe au travers de l'Allemagne, la grande politique de Richelieu, les catastrophes des Wasa, des Stuarts, de la maison de Rurik, les émigrations que ces bouleversements provoquèrent, celles qui suivirent nos troubles civils, les victoires enfin, et, sinon la monarchie, du moins en quelque sorte la royauté universelle de Louis XIV, plus que tout les progrès du temps, achevèrent d'aplanir toutes les frontières. Digne transition du règne des armes à celui de la parole, la Fronde avait disposé la noblesse militante des siècles passés à se résoudre en cette aristocratie pacifique, communicative, discoureuse, qu'on appelle la grande compagnie. La littérature, vive et libre expression de la société moderne, y prit place de plein droit. Les salons, en se formant, élevaient, à leur insu, sur les ruines des puissances féodales, une autre puissance toute française, celle de l'esprit et de l'opinion, qui, de sa nature, ne connaît pas de barrières, et qui était déjà *cosmopolite,* avant que le mot existât.

Les gazettes avaient aussitôt pris naissance. Les gazettes, milices nouvelles de cette nouvelle autorité, combattaient, comme les armées de Montécuculli et de Turenne, pour ou contre Louis XIV, pour ou contre tous les intérêts et toutes les renommées. Il n'était pas de gouvernants, y compris Louis XIV, qui ne demandassent à ce tribunal, dont l'empire et presque l'existence étaient encore des secrets pour ses fondateurs même, la sanction des arrêts de la victoire.

Louis, qui mettait une partie de sa sécurité, comme de sa splendeur, dans les succès de cette société docile et fière de grands désarmés, de femmes brillantes, de gens de lettres à la fois hommes de cour et hommes de génie; Louis les encourageait lui-même à occuper leurs loisirs de ce qui se passait au delà des Pyrénées, des Alpes, du Rhin. La *Gazette de France* et *le Mercure Galant*, les deux feuilles politiques du grand siècle, furent remplies cinquante ans du nom de Sobieski, et des récits, souvent fabuleux, de ses exploits.

Dans ce temps-là, mille hasards tenaient particulièrement fixés sur la Pologne les regards de la cour et du monde de France. Depuis le passage de Henri III sur le trône de Pologne, les rapports s'étaient multipliés entre les deux États. On voit les seigneurs polonais se presser à la cour de Henri IV. Plusieurs assistaient à sa mort, entre autres le père du roi Jean, Jacques Sobieski, personnage illustre de ce temps, qui a laissé une curieuse narration du crime et du châtiment de Ravaillac. Les alliances de famille s'étaient formées entre une foule de grandes maisons des deux pays, à l'ombre d'alliances et de migrations royales. Une Française de haut parage avait successivement partagé la couche de deux frères, les prédécesseurs de Sobieski[1]; le dernier des deux[2] était venu donner à

1. Marie-Louise de Gonzague et de Nevers, mariée en 1645 à Wladislas Wasa, IVe du nom, et en 1649 à Jean Kasimir, frère et successeur de Wladislas.

2. Jean Kasimir, jésuite en 1643; cardinal en 1646; roi de Pologne en 1648; marié à sa belle-sœur, Marie-Louise de Gonzague et de Nevers, en 1649; retiré en France en 1668; abbé de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en 1669; remarié, a-t-on dit, en 1672, à Marie Mignot, veuve du maréchal de L'Hôpital; mort dans son abbaye de Saint-Martin de Nevers, en 1673, et enterré à Krakowie.

la France le spectacle, dirons-nous d'une vie royale commencée et finie dans les ordres, ou d'une existence monastique traversée par les sécularisations, le mariage et la royauté? Cependant, la fille d'un gentilhomme français[1] montait avec Sobieski sur le trône de Pologne; et Sobieski lui-même tenait à notre patrie par une foule de liens: un séjour de quelques années, les plus doux souvenirs de sa jeunesse, son apprentissage du métier des armes commencé dans la garde de nos rois, des parentés qui le rattachaient de tous côtés à la cour de Louis XIV, des relations avec nos plus grands hommes, enfin ses affections et ses penchants. L'Europe faisait honneur de son élection à l'assistance et au crédit du cabinet de Saint-Germain. Louis encourageait une opinion qui n'était point sans vérité; qu'il voulait qu'on supposât plus vraie encore qu'elle ne l'était, en voyant à quel haut rang la renommée de ce prince était montée: de sorte que, dans le temps même où il ne laissait pas que de prendre quelque ombrage de tant de gloire, la France continuait à s'applaudir des succès de ce règne lointain, comme d'une partie des grandes actions de son roi.

Ce fut alors que les périls de Vienne et sa miraculeuse délivrance vinrent frapper les hommes d'État, les gens de guerre, les beaux esprits, les âmes pieuses, les femmes. Jamais, depuis plus d'un siècle, les Ottomans n'avaient tant menacé l'Europe au cœur. Un homme de moins, et Vienne tombait devant eux; l'Allemagne fléchissait sous leur débordement; le torrent pouvait arriver par le Milanais au pied du Vatican; c'est là qu'un vizir ambitieux prétendait le porter. Louis XIV allait avoir à recommencer, sur le Rhin ou les Alpes, l'œuvre de Charles-Martel sur la Loire. Et, en ce temps-là, les croyances religieuses, vives et sincères qu'elles étaient, fortifiaient dans tous les cœurs cette secrète révolte de l'humanité qui se soulève à l'aspect des barbares. On conçoit l'éclat immense que répandit en Occident l'apparition victorieuse de

1. Marie Kasimire de la Grange d'Arquien.

Sobieski, victorieuse comme une marche du grand Condé, et magique comme une résurrection des croisades.

Le libérateur de Vienne, jeté aux extrémités de l'Europe entre Gustave-Adolphe et le tzar Pierre, resta plus de vingt ans le seul point élevé de cet horizon; et, s'il fut le seul des princes du Nord qui attira les regards de ses contemporains, il fut aussi le dernier des chefs de la Pologne sur qui se fixèrent ceux de la postérité. Il n'eut pas, à vrai dire, de successeur. Après lui vinrent Charles XII et Catherine; après lui, l'anarchie et le partage.

Cette grande vie intéresse autant qu'elle étonne. Peu d'hommes reçurent de la Providence de plus riches présents. Doté des dons de l'âme comme de ceux du corps, comme de ceux du génie, nul ne rassembla de plus curieux et de plus touchants contrastes. Grand citoyen, grand orateur, grand capitaine, grand roi, il fut aussi l'un des plus spirituels et des plus excellents hommes qui aient vécu; brillant chevalier, il portait, au milieu des soins du cabinet ou de la guerre, les passions de la vieille galanterie, le culte des femmes, la foi dans son Dieu. Chrétien fervent, son esprit se nourrissait des plus hautes spéculations de la philosophie; enfin, amant fidèle de l'étude sous la tente, fidèle disciple des arts sur le trône, mari passionné jusque dans la vieillesse, mari docile et timide jusque dans la puissance et la guerre, prince parvenu qui reçut de la royauté moins d'éclat qu'il ne lui en donna par sa gloire, son histoire propose également d'utiles leçons dans le spectacle de ses vertus et dans celui de ses misères. Là se montre l'un des plus singuliers exemples de ce que peuvent les faiblesses de l'homme, pour gâter et les dons du ciel et les faveurs de la fortune; là on apprend quel prix cette mystérieuse fortune met à ses présents, et combien un grand homme, un monarque victorieux peut être à plaindre. Mais la pitié qu'inspire Sobieski entouré des respects du monde et des trahisons de sa famille, salué par la chrétienté reconnaissante du nom de son libérateur, et en butte à l'ingratitude de sujets factieux qui s'agitent sous sa main

vénérable, pour mettre leur patrie en lambeaux; cette pitié inattendue répand un triste intérêt de plus sur le drame d'une si belle vie. Ce n'est point ce *je ne sais quoi d'achevé* que la vertu emprunte au malheur, suivant l'expression du premier des historiens modernes[1]; c'est tout simplement ce quelque chose d'incomplet qui se rencontre à la fois et dans les plus grands caractères et dans les plus belles destinées. Il y a une haute moralité à voir quelles longues peines suivent des entraînements d'un jour, jusque sous le bandeau des rois.

Français, nous avons essayé de retracer l'histoire de l'illustre roi de Pologne, sans craindre que l'éloignement des temps, ou celui des lieux, en affaiblît l'intérêt au sein de notre patrie. Le temps n'a fait que consacrer de plus en plus la mémoire du *héros*, du *brave roi* en resserrant les liens qui attachèrent toujours le génie de la France aux destins de la Pologne.

C'est un fait digne de remarque que, les deux peuples s'étant rencontrés nombre de fois sur le champ de bataille, ce fut toujours pour s'y voir côte à côte; en face, jamais. La France seule compta quelques-uns de ses fils parmi les défenseurs malheureux de l'indépendance polonaise. Nos enseignes, à leur tour, dans ce naufrage d'un grand peuple, ont recueilli sa vaillance : elles ont hérité de ses exploits. La sympathie nationale s'est accrue sous le double charme de la gloire et de l'adversité.

Aujourd'hui que la destinée des grands États de l'Orient et du Nord préoccupe tous les esprits, peut-être nous saura-t-on gré d'avoir essayé de réunir dans un même tableau les traits principaux de l'histoire polonaise, ceux qui font le mieux connaître l'étrange constitution de cette république de nobles armés, ceux qui font le mieux comprendre sa chute fatale. En rattachant ce rapide tableau à la vie de Jean Sobieski, comme à un centre et en quelque sorte à un phare commun, nous avons considéré que cette vie se lie elle-même à la plu-

1. Bossuet.

part des grands intérêts du temps où nous sommes. Elle embrasse tout le siècle de Louis XIV. Sobieski a vu l'état des affaires changé en Europe ; le Brandebourg érigé en puissance ; Tékéli abattu avec la vieille constitution hongroise dont ce brave comte fut le dernier défenseur ; la maison d'Autriche affermie sur tous ses trônes électifs, et une vaste monarchie héréditaire assise au centre du continent sur les ruines de plusieurs grands États ; la Moskovie enfin organisée, disciplinée, agrandie dans l'ombre, sous des princes auxquels ne manquèrent que le prestige de Pierre-le-Grand et son époque. On ne peut retracer toute cette histoire, sans suivre dans leur principe les progrès de la Russie comme la décadence de la Porte ; et la chute de la Hongrie, de Venise, de la Pologne, comme le réveil de la Grèce. C'est surtout la Pologne dont le règne de Jean Sobieski semble comprendre toutes les destinées ; la Pologne qui ne pouvait être effacée du rang des nations sans que tous les États ne fussent ébranlés sur leurs fondements, et la politique moderne changée tout entière d'objet et de maximes ; la Pologne, vaste débris, grande et terrible leçon qui semble avoir été proposée par la divine sagesse, au début de ce combat de tous les pouvoirs et de toutes les libertés auquel nous assistons, pour instruire le monde du péril de deux excès, de deux fléaux déplorablement réunis sous l'empire de la constitution polonaise : l'oppression et la licence.

LIVRE PREMIER.

TABLEAU HISTORIQUE DE LA POLOGNE

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS

JUSQU'A LA NAISSANCE DE JEAN SOBIESKI.

(Av. J.-C. . . . — An. de J.-C 1624.)

SOMMAIRE.

Singularités de l'histoire de la Pologne. Leurs causes. — Origine, établissements, destinée des Slaves. Leur esprit d'oppression et d'indépendance. — Introduction des civilisations grecque et latine. Scission entre les Russes et les Polonais. Penchants et gouvernements divers des deux peuples. — Commencements de l'histoire polonaise. Dynastie fabuleuse. Leszko. Krakus. Le Franc Samon. Wanda. Przémyslas. Popiel. — Guerres de Charlemagne. Christianisme. — Dynastie de Piast. Miéczyslas I. Boleslas-le-Grand. — Résultats contraires de la conversion des Polonais et des Russes. Affermissement de la liberté en Pologne. — Miéczyslas II. Kasimir I. Boleslas l'Intrépide. Opposition de saint Stanislas. Servitude des masses. Premiers démembrements de la Pologne. — Wladislas I. Boleslas-Bouche-de-Travers. Wladislas II. Partages. — Boleslas-le-Frisé. Miéczyslas le-Vieux. Kasimir-le-Juste. Wladislas III. Leszko-le-Blanc. — Établissement de l'ordre Teutonique. Invasion des Tatars. — Boleslas-le-Pudique. Leszko-le-Noir. Boleslas VI. Przémyslas II. Wladislas Lokiétek. Wenceslas de Bohême. — Kasimir-le-Grand. Ses institutions. Bourgeoisie. Juifs. Sénat. — Louis d'Anjou, roi de Hongrie. Pacta conventa. — Hedwige d'Anjou. Maison de Jagellon. Union de la Litvanie et de la Pologne. Ses difficultés. Wladislas II. — Les Turks en Europe. Bataille de Varna. Prise de Constantinople. — Kasimir IV. Introduction du système de représentation en Pologne. — Jean Albert. Alexandre I. Sigismond I. Sigismond-Auguste. — Réunion définitive de la Litvanie. Système d'administration. Grandes charges. Fin des Jagellons. — Henri de Valois. Étienne Batori. Sigismond Wasa. — Sigismond perd la Suède. Il conquiert et laisse échapper la Moskowie. — Désastre du Kobilta du côté de la Turquie. Mort du grand Zolkiewski. Paix de Khotzim. Amurat IV. — Naissance de Jean Sobieski.

La Providence gouverne les choses humaines par un tel enchaînement, que, lorsqu'on veut retracer quelques scènes des

révolutions d'un peuple et en pénétrer les causes, on est involontairement ramené, de degrés en degrés, jusques à son berceau. Il suffit d'un regard jeté sur les annales de la Pologne, pour reconnaître qu'à la différence de la plupart des autres sociétés modernes, cette vaillante nation, toujours guerrière et jamais conquérante, n'a fait depuis les premiers temps que décheoir par sa durée. Une autre particularité de son histoire, c'est que l'autorité royale a été s'y affaiblissant, durant les derniers siècles, dans la même mesure que le corps de l'État se démembrait au profit de l'étranger. Tandis qu'ailleurs la liberté, la richesse, la grandeur, sont biens qui s'enchaînent et marchent d'un pas égal, là, au contraire, l'État a précipité sa ruine, aussi rapidement que la liberté augmentait ses conquêtes. C'est que les mots de liberté et d'égalité, associés par la Pologne pour la première fois dans le monde, n'y formaient qu'une devise trompeuse. Cette liberté, privilége exclusif de l'ordre équestre, cette liberté était simplement pour la noblesse, pour la classe dominante, la funeste puissance d'interdire au-dessus de soi tout pouvoir, tout droit au-dessous de soi, c'est-à-dire de se vouer à faire face à tous les périls en restant sans roi et sans peuple, en tenant dans une même sujétion et une même impuissance ses princes et ses serfs : c'est là ce qu'elle appelait égalité; classe si orgueilleuse et si jalouse qu'elle décorait de ce nom le nivellement ombrageux exercé par elle sur elle-même. D'où il advint que là ne put jamais s'accomplir ce concert bienfaisant de la royauté et des communes, qui ailleurs a créé des nations compactes dans la rivalité même des classes, et qui a ainsi assuré l'indépendance en préparant la véritable liberté.

Ces bizarreries funestes tiennent à une seule cause : c'est que, dans l'origine, les tribus de qui les Polonais descendent ne furent ni conquérantes ni conquises. Elles ne se mêlèrent et ne s'unirent point aux autres races. Les résistances, les lumières, les goûts, le sang même de nations vaincues ne corrigèrent point les penchants du caractère primitif. Seule dans le monde, la nation polonaise s'est conservée jusqu'à nos jours telle que la fit sa vie primitive. La société s'y est maintenue indépendante des législations, des coutumes, des mœurs étrangères. Les pratiques de l'existence ombrageuse et libre des forêts y sont devenues, y sont restées des insti-

tutions; on a vu ainsi, par son histoire, ce qu'eussent été les races du Nord, si leur orgueil natif ne s'était pas tempéré dans le commerce et l'alliance de populations à la fois plus patientes, plus inventives et plus dociles. On sait, par son gouvernement, ce que serait le système représentatif, s'il était vrai que ce beau système eût été, suivant l'expression de Montesquieu, trouvé dans les bois.

La nation polonaise est en même temps la plus nouvelle de l'Europe, si on ne la considère que depuis son entrée en scène dans l'histoire; et la plus ancienne, si on remonte jusqu'à son premier établissement. Lorsque la digue, que l'empire romain opposait aux torrents de barbares amoncelés sur ses frontières, tomba enfin devant leur long effort, ces peuples débordèrent de toutes parts à travers les champs du Midi; et, poussés les uns par les autres, comme les vagues dans la tempête, ils ne s'arrêtèrent qu'à des parages lointains, de proche en proche, et à la longue. Les Vandales arrivèrent jusqu'aux ruines de Carthage; les Visigoths et les Suèves, à l'Espagne; les Angles et les Saxons, aux Iles-Britanniques; les Franks, aux bords de la Seine, à ceux de la Loire, aux pieds des Pyrénées et sur les revers des Alpes. Ce grand mouvement de tous les hôtes du Septentrion vers des patries meilleures, est ce qu'on appelle l'invasion des barbares.

Mais les races transplantées eurent long-temps à défendre leurs nouvelles demeures contre toute une arrière-garde de nations moins favorisées du ciel. L'ébranlement s'était communiqué jusque dans le fond du Nord, aux dernières extrémités de l'Asie. Les hordes les plus éloignées accoururent. Durant plusieurs siècles, chacune battit de sa furie, comme autant de barrières fatales, les royaumes naissants qui faisaient obstacle à ses progrès. C'est ainsi qu'Attila et ses Huns vinrent au cœur des Gaules épouvanter les Franks et les Bourguignons déjà mis en possession d'établissements doux et solides; ainsi que les Hongrois trouvèrent dans les résistances victorieuses des Allemands le terme de leurs conquêtes; ainsi encore que les Saxons de Witikind se brisèrent contre le glaive impitoyable de Charlemagne. Plus tard, ces derniers essaims de Skandinaves intrépides, qui étreignirent un moment l'Europe naissante par tous ses rivages et toutes ses frontières, à l'occident sous le nom de Danois et de Nor-

mands, à l'orient sous celui des Varègues que conduisait Rurik, ne purent autre chose que se fondre victorieusement dans les peuples qui bordaient déjà l'Océan ou la mer Noire. Et, quelques siècles après, ce fut grâce à la Hongrie, à la république de Venise, à la Pologne, trois États qui ont peut-être sauvé tous les autres et qui ne sont plus, que, lorsque Tchengis-kan, lorsqu'après lui les Osmanlis parurent, ces dernières colonies de barbares ne parvinrent à entamer l'Europe que par ses extrémités.

L'histoire moderne tout entière roule sur cette grande tourmente. Il a fallu quinze siècles aux nations pour se fixer et s'affermir sur les domaines qui étaient échus à chacune d'elles dans ce long partage de la terre.

Au milieu du flux et reflux des races humaines, un peuple se rencontra que la fortune tint enchaîné dans les vastes contrées où l'avait mené la première migration, celle qui se perd dans la nuit des âges; ce peuple couvrait de ses chariots errants, de ses immenses troupeaux, les steppes immenses de la région qui s'étend des monts Karpates au mont Oural et au Kaukase, de la mer Noire à la mer Baltique. La Sarmatie, assez semblable à la Pologne des grandes époques, n'était pour ce peuple qu'une partie de ses domaines. Il se donnait le nom de Slave, Slovanié, de Slawa ou Slowo, qui signifie parole, cri de guerre, gloire. C'est de lui que les Polonais et les Russes descendent, sans parler de toute une ceinture de Slaves mêlés qui enveloppe les confins de la Russie et de la Pologne, et qui comprend les principautés, la Servie, la Hongrie, la Moravie, la Bohême, les Lusaces, le Mecklembourg, la Poméranie. Les Polonais, seuls entre tous, demeurèrent sans nul mélange avec des races étrangères : ils ont subsisté jusqu'à nos jours, avec leur génie propre et leur liberté native, comme un grand débris de l'ordre antique, étouffé lentement par les progrès du nouveau.

Nulle famille de nations, sans excepter les Celtes, ne s'était établie tout à la fois sur un aussi vaste territoire que la race slavonne. Appuyée à quatre mers, la Baltique, l'Adriatique, le Pont-Euxin, la mer Caspienne, c'est à peine si l'Elbe, l'Inn et les Alpes d'Illyrie lui servaient de frontières au couchant; au nord et au midi, elle n'en avait pas. Dès la plus haute antiquité, sous le nom de Scythes ou Tschoudes, terrible dans

l'histoire, ses invasions couvrent la Grèce et l'Asie. Plus tard, ses diverses tribus étendent encore leurs courses depuis les Pélages jusqu'aux Mongols, depuis les Teütons jusqu'aux Finnois et aux Skandinaves. Les Wénètes, qui ont créé Venise, paraissent les mêmes que les Wendes de Mecklembourg, dont le nom et l'empire, au XIIIe siècle, continuaient d'occuper tout le nord de l'Allemagne; les Kriwiczaniens de Smolensk, les mêmes que les Khrobates, fondateurs d'un autre empire plus central, dont la Kroatie d'aujourd'hui est un débris, et dont Krakowie fut la capitale; les Kosaks, objets de tant de controverses, les mêmes encore que les Czechy (Tschekhs, nom des Bohêmes dans la langue nationale). On retrouve dans les Triballes de la Thrace les Driwères ou Drevlaniens des bords du Prypeç et du Dniéper. Les Ross's, Roxolans, Ruthènes qui ont donné leur nom aux diverses Russies, erraient depuis les monts Karpates jusque vers les rivages du lac d'Aral. Il y avait, sur les deux versants du Kaukase comme dans les plaines de la Vistule, des Lesgiens ou Léchites, peuples qui ont bâti Gnèzne, et nommé le corps entier de la nation polonaise, Polacy (de *pole*, champ). Aujourd'hui encore, nous trouvons des Esclavons, des Slovaks, des Slovènes, des Serviens, Serbes ou Sorabes, parmi les provinces des états modernes, en Turquie, en Autriche, en Saxe, et jusque dans la Sibérie, c'est-à-dire à toutes les extrémités de la domination slavonne, parce que ce sont autant de formes du mot Slave: la prononciation seule diffère.

Nous croirions facile de démontrer, contre l'opinion commune, que toutes les branches de ce vaste tronc portèrent, dès la plus haute antiquité, le nom général dont, après bien des siècles et sous bien des jougs divers, tant de nations s'enorgueillissent toujours. N'en reconnaît-on pas l'exacte traduction dans les dénominations d'Auchètes (les glorieux) et d'Alazones (les glorieux encore), attribuées par la géographie grecque aux Scythes campés vers les bouches du Danube? La Sar-matie, et mieux la Sauro-matie, n'était-elle pas simplement le pays des Serves ou Sorabes? N'est-ce point de ces peuples que naquit à Rome le vieux mot de *servitude*, comme d'eux aussi est né dans l'Europe moderne celui d'*esclavage;* apparemment parce que, confinant à toutes les nations et toujours en guerre avec elles, ils durent plus souvent approvi-

sionner de leurs guerriers les marchés de captifs [1] ? Étrange jeu des choses humaines, qui, dans le monde moderne comme dans le monde ancien, voue à un tel usage le nom de la race la plus jalouse de sa liberté qu'il y ait sur la terre !

On comprend maintenant pourquoi les Slavons apparaissent tout à coup, lors de la chute de l'empire romain, nombreux et formidables, sans qu'on réussisse à découvrir nulle part leurs filiations, leurs travaux, leurs progrès. Cachés sous le voile des formes ou des traductions grecques et latines, ils n'ont dû faire bruit dans l'univers, à titre de Slaves, qu'au temps où, la langue de Byzance et celle de Rome cessant de régner, il fut donné à toutes ces nations, héritières de l'empire, d'instruire enfin de leur nom le monde qu'elles subjuguaient. Du reste, cette révolution s'accomplit sans autre profit pour eux. Ils ne purent marcher en avant, resserrés qu'ils étaient entre les deux grandes routes que suivirent les barbares : les uns, qui descendaient du Nord en remontant l'Elbe ou le Weser ; les autres, qui accouraient de l'Orient en remontant le Danube, pour arriver au Capitole, le commun rendez-vous. Toute la zone méridionale du territoire des Slaves disparut sous le flot des hordes d'Asie ; et quand, de cette inondation, il ne resta plus que le balancement d'une mer agitée long-temps par la tempête et cherchant à rasseoir ses eaux, les pâtres guerriers de ces contrées se trouvèrent contenus pour jamais, du côté de l'occident, par les établissements des peuples nouveaux qui se constituaient en Allemagne, et plus que tout par les expéditions de ces Franks, nos ancêtres, dont la domination encore flottante continuait de faire face au cours de l'Elbe, en s'étendant déjà jusqu'au pied des Pyrénées. Quand tout songeait à conquérir, les Sarmates ne furent occupés qu'à se maintenir et à se défendre.

1. Il n'est pas contesté que Slave ait fait esclave. Quant au latin *servus*, on remarquera qu'il n'a de racines ni dans le grec, ni dans les langues sémitiques. Il faut en dire autant de *laus* (gloire), de *salus* (force, salut), et des dérivés de ce dernier, *salvare* et *servare*, qui ne sont qu'un même verbe que l'interversion fréquente du *l* et du *r* fait prononcer différemment. Ces mots viennent évidemment de Slawa. La prononciation, qui a substitué les Serves aux Slaves, a également prévalu dans *servare*, plus usité que *salvare*. Le latin fit dans le principe un grand nombre d'emprunts aux langues septentrionales, et particulièrement aux langues slavonnes, qui depuis le lui ont rendu. Cette curieuse particularité s'explique aisément par la diversité d'origine des peuples qui concoururent à bâtir la ville éternelle.



Seuls, ceux des Slaves qui regardaient l'Orient, les Roxolans, du VIe au VIIIe siècle, purent tenter les hasards. Leurs armées, suivant une pente en quelque sorte fatale, descendirent nombre de fois sur le Bas-Empire. Constantinople les vit avec épouvante assiéger ses murailles. Ils remplissent dès lors cette scène sanglante. On les suit semant, comme par avance, leurs colonies jusques au travers du Péloponèse; ils mêlent leur sang à celui de Lacédémone, et laissent après eux ces Maïnotes indomptables qui devaient protester jusqu'à nos jours, dans leurs montagnes, pour la liberté de la Grèce. Vinrent alors des restes d'Alains et d'Hérules, les Awares, les Piéczyngs, les Bulgares, qui écrasèrent, dans leur marche, ces bandes entreprenantes. Le Slave vit borné pour long-temps le cours de ses conquêtes. Mais son nom reste à l'Esclavonie et à la Servie. Sa langue, adoptée par les maîtres du sol, continue de régner de la mer Noire au golfe Adriatique. Là s'élèveront peu à peu, groupées le long du Danube, une foule de souverainetés qui demeureront comme une vaste proie à disputer éternellement entre les dominations voisines. Après mille ans, aujourd'hui même, la plupart n'ont pas vu encore se fixer leur destinée. On dirait que ce qu'il y a de sang slavon chez le Moldave, le Bosniaque, le Servien, le Dalmate, le Walaque, résiste à la servitude, sans suffire pour la liberté. Ces principautés flottantes semblent, pour le nouvel empire slave qui se reconstruit sous nos yeux, des pierres d'attente, bien plus que des obstacles ou des barrières.

Mal servis par la fortune, les Slaves primitifs n'étaient pas organisés pour la conquête : avec les usages, les goûts, les besoins du plus grand nombre d'entre eux, le monde policé n'avait rien qui tentât leur courage. Ils ne connaissaient de richesses que leur bétail et leur javelot, de boisson que le sang et le lait des cavales, de vêtements que la wilczura, ou peau de loup attachée sur les épaules, qui avait sans doute fait dire au bon Hérodote que les peuples de ces contrées se changeaient en loups à volonté; singulier témoignage de l'exactitude littérale et trompeuse du Père de l'histoire!

De tels hommes devaient chercher de vastes pâturages, des steppes sans bornes, des déserts. Leur plus vive passion était l'amour de cette liberté sauvage qui se compose d'une existence sans domaine, d'une société sans lois, d'une patrie sans

frontières. Ces peuples, qui eussent regardé comme un commencement de servitude la nécessité de s'occuper des soins de la vie, avaient des esclaves, captifs faits dans les combats, ou populations anciennement subjuguées, pour paître leurs troupeaux, conduire leurs chars, fabriquer leurs instruments de guerre. Là, les esclaves ne portaient point, comme chez les Germains, un joug léger; c'est en bêtes de somme que les traitaient leurs maîtres. Ces maîtres altiers ne leur auraient pas permis, dans les plus grands périls, de prendre les armes; les malheureux ne pouvaient que mettre la main à les façonner, ou tendre au tranchant un cou docile. Ils ne constituaient point, comme chez les peuples nouveaux dans leurs établissements, une seconde nation pressée dans les villes et destinée à relever la tête quelque jour : c'était l'esclavage à la façon des Grecs, pratiqué par des barbares.

Deux grandes révolutions s'accomplirent : l'une changea en société civilisée la société sauvage des Slaves; l'autre, en lois positives leurs coutumes antiques. La première n'a point d'époque fixe : la civilisation est toujours comme ce fleuve fécond dont on ne connaît pas les sources. Dépossédée de ses frontières du midi, et pressée à l'ouest entre les monts Karpates et la Baltique, la Slavonie, comme on disait alors, occupait encore un territoire immense. Ses extrémités opposées touchaient à l'Europe et à l'Asie. Les peuplades campées sur l'Oder et le Danube regardaient Rome et l'Occident; celles qui paissaient les rivages de la Dzwina, du Dniéper et du Don, pesaient sur Byzance et la Grèce. La diversité de situation produisit la diversité de destinée.

Les habitudes de la vie sédentaire et cultivée pénétrèrent au milieu des Slaves, plus hâtives chez ceux qui étaient voisins de l'empire grec, plus lentes chez ceux que l'Allemagne séparait des dernières clartés de l'Italie. Ainsi, dès lors, une différence de génie se prononça dans ces immenses steppes de la Sarmatie, selon les établissements divers : les uns, inclinés vers la mer Noire, eurent plus tôt des cités populeuses et un ordre régulier; les autres, appuyés à la Baltique, pressés de tous côtés par des barbares, furent plus longtemps à se plier aux heureuses servitudes de l'État policé. Kiiow, sur le Dniéper que nous appellerons de son vieux nom de Borysthène, Novogorod, plus au nord, avaient un nom

déjà, que Gnèzne et Krakovie, ces deux berceaux, ces deux sanctuaires de ceux de l'Occident, existaient à peine. Là les demeures restèrent encore, pendant plusieurs siècles, des huttes que Gibbon [1] n'ose pas, dit-il, de peur d'encourir le reproche de flatterie, comparer à celles du castor. Ce fut l'esprit des anciens temps qui présida à l'ordre nouveau. Les habitations se fixèrent sans se rapprocher. Née du besoin de l'indépendance, cette coutume le perpétua : éloignés et faibles, les propriétaires du sol furent obligés de se réunir en armes constamment, soit pour le conseil, soit pour la guerre. Ainsi se transmit de génération en génération, dans ces régions longtemps sauvages, le régime des assemblées nationales, des champs de mars, comme disaient nos pères, le seul que comprirent les Pélages, les Celtes, les Germains, les Scythes, toutes ces nobles branches de l'espèce humaine, amies de la liberté, des femmes et des combats, qui couvrirent par deux fois le sol de l'Europe, et qui ont fait le génie du monde moderne.

Les choses ne se passèrent pas ainsi chez les Slaves d'Orient. Ils fléchissaient sous le poids des hordes finnoises et mongoles. Là, le feu du sang slavon se perdait par degrés dans les flots de peuples sans nombre qui roulaient autour de leurs établissements; là aussi régnaient déjà d'autres besoins et d'autres mœurs. Dans le temps même qu'à l'occident de l'Europe les Normands, mal contenus par l'épée de Robert-le-Fort et de sa race, fondent sur nos rivages des royaumes, quelques aventuriers varègues ou normands, c'est-à-dire skandinaves, un Rurik, un Oleg, un Igor, font accepter aisément à Novogorod, à Kiiow leur empire; une organisation prompte et forte naît de la conquête. Bientôt une hiérarchie graduée enchaîne, réunit, fortifie tout. Le premier élan de cette puissance nouvelle amène les Oleg, les Igor, la célèbre Olga sous les murs de Constantinople; ces princes y concluent, les armes à la main, des traités de commerce et des mariages. Ainsi commença la monarchie russe. Partout ailleurs, on continua à ne connaître ni alliance, ni domination étrangère; ce fut la Pologne.

La Pologne allait recueillir, sans aucune modification, la société que nous avons décrite, ardente, fière, partagée en deux classes éternellement distinctes : l'une faite pour le travail et

1. Tom. VII, p. 279.

la domesticité, l'autre pour l'indépendance, le mouvement, la guerre, le pouvoir; société malheureuse, qui ne connaîtra d'autre principe que la force, et déduira de ce principe, pour les uns la liberté, pour les autres l'oppression sans mesure. Ce n'est point cette autorité protectrice et souveraine, qui chez les Russes s'établit bientôt, qui tempère le servage en généralisant l'obéissance, et fait de la nation entière un seul corps, qu'une seule volonté régit, que tous les bras défendent. Ce n'est pas non plus cette chaîne de droits et de devoirs balancés, qui, grâce à la conquête, sous le nom de gouvernement féodal, devait descendre dans le reste de l'Europe depuis le trône jusqu'à la glèbe, ayant autant de contre-poids que d'anneaux. La féodalité, loi de fer, sous le poids de laquelle les races superposées se confondirent et se mêlèrent; qui enchaîna aux mêmes obligations des vaincus forts de leur civilisation, de leurs lois, de leur culte, et des vainqueurs forts de leurs mœurs et de leurs conquêtes; qui balança bientôt la noblesse et le sacerdoce par les communes et la royauté, puissances rivales, hiérarchies jalouses, mères à la longue de l'égalité légitime par leurs combats, et de la véritable liberté par leurs victoires successives ou par leurs transactions; la féodalité, qui, dans les voies de la Providence, devait, après un travail douloureux de plusieurs siècles, enfanter des biens sans nombre, manquera aux Polonais, et de là vient que la Pologne n'est plus. De là vient qu'elle a donné le spectacle d'une nation sans peuple, d'armées sans discipline, sans persévérance, sans infanterie, de frontières sans places fortes, de cités sans bourgeoisie, sans commerce, sans industrie; le spectacle enfin d'une république où les contre-poids sont partout et le pouvoir nulle part..... De là vient qu'héroïque, chevaleresque, brillante par la foi et le courage, ayant toujours combattu et vaincu presque toujours, la Pologne n'est plus.

La Pologne, en langue nationale Polská, c'est-à-dire champ des Lakes, s'appela ainsi des Lesgiens, Lechowiens, ou Léchites, tribu puissante que nous avons signalée plus haut. et qui du Kaukase avait porté ses établissements au centre de la Sarmatie indépendante, sur les deux rives de la Vistule. L'autre part de la Slavonie, la part orientale, dans ses démembrements multipliés, n'ayant pas encore de constitution et

d'assiette communes, n'avait pas non plus de nom général. Celui de Russie existait déjà. On le voit donné au x[e] siècle, par les empereurs d'Orient, aux grands-princes de Kiiowie : dès lors même, Constantinople avait une garde slawe qui le portait. Mais plusieurs contrées le revendiquaient en même temps, et presque toutes ont fait partie de la Pologne. Ce nom, venu probablement des Roxolans ou Ruthènes, comprenait une région immense, indéterminée. C'étaient la grande et la petite Russie, la Russie noire, la Russie blanche, la Russie rouge ; désignations bizarres, qui ont suscité mille débats dans le monde savant, qui tiennent, dit-on, simplement à la couleur populaire du bonnet national dans ces diverses contrées. La Russie rouge, où est Léopol ou Lemberg (Lwow) capitale de la Galicie, est un riche district au pied des monts Karpates, qui servait de centre en quelque sorte et d'appui au territoire de la Pologne ; la plupart de ses fleuves y prennent leur source ; la plupart de ses grandes maisons y avaient leurs domaines : ce fut le berceau de Jean Sobieski. Plus au nord, la Russie noire, qu'arrose la rivière centrale du Prypeç, faisait partie intégrante de la Litvanie, et la liait à la Pologne. Plus loin, la Russie blanche, où est Smolensk, bornait la Litvanie du côté du grand-duché de Moskovie, et passa également, sous les Jagellons, à la couronne de Pologne. On confondait en outre, sous la désignation générale de *terres russiennes*, toute la partie méridionale des provinces polonaises, la Pokutie, la Wolynie, la Podolie, enfin les vastes champs de l'Ukraine, avec la Kiiowie qui fut le siége de la race de Rurik, mais qui ne devait pas tarder à retomber au pouvoir de la Pologne, et qui y est demeurée jusque vers le temps où naquit Pierre-le-Grand.

C'est plus loin, dans la grande et la petite Russie, vastes plaines qui s'étendent du Borysthène vers l'Oural, qu'après bien des migrations et des vicissitudes se constitua, presque de nos jours, sous le nom de grand-duché de Moskovie, cet État puissant auquel Pierre-le-Grand se hâta de donner, par avance, le nom d'*Empire de toutes les Russies*. A cette époque, la plupart des Russies faisaient partie intégrante de la Pologne.

Jusque-là, les *grandes-principautés* de Kiiow, de Pereaslaw, de Souzdal, de Moskowie devaient seules frapper de loin

à loin l'Occident du bruit de leurs révolutions, sans porter une dénomination commune.

Ainsi, les deux zones, nous ne disons pas encore les deux nations, n'eurent d'abord ni dénominations tranchées, ni frontières certaines. Elles se distinguèrent promptement par les institutions et par les mœurs. Et une circonstance fatale jeta entre elles des barrières de plus. Tandis qu'attirées par les deux grands foyers de la civilisation chrétienne, elles s'appuyaient, l'une à Gnèzne et Krakowie, l'autre à Kiiow, à Novogorod, à Moskou plus tard, entre toutes deux erra, grossie des pirates du Nord, la nombreuse famille des Lettons et Drevlaniens, ou hôtes des bois, qui consommèrent la séparation des deux autres en restant jusqu'au XIVe siècle, dans les steppes de la Litvanie, nomades, païens et indisciplinables.

Le territoire polonais se divisa de bonne heure en quatre grandes régions. La Pologne teutonique, où dominaient les Czèkhs (Bohémiens) au midi, au nord les Wendes, comprit la Bohême, le Mecklembourg, le Holstein, la Lusace, les Marches de Brandebourg, la Silésie. Cette contrée, s'étendant de l'Oder à l'Elbe, du Danube à la mer Baltique, confinait à la Franconie ou France orientale, et au Danemark; le sang slave y était partout mêlé de germain. Elle ne tarda pas à passer tout entière sous d'autres lois, et contribua à former l'empire germanique.

La Poméranie, le littoral où devait s'élever Dantzig, les champs marécageux qu'envahit la race septentrionale des Borusses ou Prussiens, et qui s'appelèrent les Prusses royale (ou polonaise) et ducale; le duché long-temps indépendant des Mazours (Mazowie), où Warsowie fut fondée plus tard; celui de Kuïavie, avec les capitales de Gnèzne et de Posen, en un mot tout le centre et le nord, arrosé par la Wistule et l'Oder, coupé par la Warta, portait le nom de Grande-Pologne. C'était réellement le pays des Léchites.

La Petite-Pologne, où était Krakowie, se composait du vieux royaume des Chrobates, de celui d'Halicz ou Galicie, de la Russie-rouge, qu'on appelait simplement la Russie. On peut lui rattacher les terres russiennes, la Podolie, la Pokutie, la Bukowine, les deux Wolynies, l'Ukraine occidentale; vastes et fertiles provinces qui s'étendaient au midi jusque sur les frontières des Hongrois, des Bessarabes et des Moldaves, éter-

nels champs de bataille, déserts sanglants où devaient se vider, jusqu'à nos jours, toutes les querelles des races et des monarchies qui se sont établies sur ces confins.

Enfin, il y eut la Pologne Litvanienne, comprenant, outre le grand-duché de Litvanie, lors de la réunion, la Kourlande et la Semigalle, qui avaient toujours été ses annexes, et les Russies blanche et noire qui l'étaient devenues.

Telles sont les contrées qui constituèrent la Pologne. C'était à peu près tout ce que les anciens avaient nommé le pays des Sarmates, c'est-à-dire la plus vaste région qu'enfermât dans ses limites aucun État moderne. A cette époque de confusion et de morcellement, où il y avait dans le monde autant de nations que de tribus armées, et autant de souverainetés que de provinces envahies, les peuples, répandus sur l'immense territoire que nous venons de décrire, trouvèrent dans l'attachement aux coutumes natives un lien commun. Rien n'avait rompu parmi eux, rien ne devait rompre, dans la suite des temps, la chaîne des traditions et des usages. Le langage, les mœurs, les vêtements mêmes se sont maintenus fidèlement, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, semblables aux temps primitifs, différents de tout ce qui était ailleurs. Aux plus beaux jours de la Pologne, les fourrures, la pelisse flottante, les bonnets de peau de bête fauve aux riches aigrettes, l'arc, le carquois, le luxe des armes continuèrent de distinguer le costume national. Les nobles se faisaient remarquer, il y a peu d'années encore, par cette étroite couronne de cheveux qui avait ceint, du temps des Scythes, leur tête rasée; mode singulière où on a voulu trouver une imitation des formes monastiques et une injonction du Saint-Siége, mais qui remontait au berceau même de la race sarmate. Il n'est pas jusqu'au goût d'une vie errante qui ne se soit transmis chez les descendants de cette race nomade, au milieu de tous les raffinements de la civilisation. Aller à la campagne sous des tentes, voyager de campement en campement, était encore, chez la noblesse polonaise, l'un des passe-temps de l'opulence, l'une des marques de la grandeur.

Ce fut cette communauté de penchants et de pratiques qui produisit chez les peuples de Pologne la communauté de gouvernement et de destinée. En formant un même empire, ils restèrent fidèles à la coutume de régler par tribus, par contrées, ou même dans des assemblées générales, les inté-

rêts communs. Camp terrible, ces comices, où tous les maîtres du sol étaient convoqués, prononcèrent sur les affaires publiques, sur les discussions privées, sur les périls, sur le butin. Les gouvernants, les citoyens, les nobles, qui, dans ces conseils armés, décidaient de la paix et de la guerre, étaient aussi les combattants qui, sous le nom de *pospolite*, mettaient à exécution le décret de guerre. L'absence eût donc été en même temps une abdication et un déshonneur. Tout noble, c'est-à-dire tout propriétaire, tout homme libre, accourait.

Et comme, aux yeux de cette race altière, la volonté de l'homme libre fut chose que nulle puissance humaine ne devait plier à ses lois, le principe fondamental de tout ce régime finit par être l'unanimité des suffrages. Mais l'unanimité ne saurait se rencontrer dans des masses délibérantes, ne fussent-elles pas ignorantes et passionnées. La majorité ne pouvant contraindre ses adversaires, parce qu'il y aurait eu oppression sur des égaux, ni s'abstenir de prononcer pour leur complaire, parce qu'il y aurait eu interrègne, on s'égorgeait.

Vous présagez tout ce qu'il devait se développer d'inimitiés et de discordes sous ces auspices. Tandis que les mœurs, les affections, le sang, la fortune porteront les membres de ce grand corps à rester unis, un esprit contraire les tiendra divisés. Cet étrange combat durera autant que la Pologne. Les provinces nourriront entre elles des rivalités profondes. Entretenues par le feu des assemblées, les guerres intestines descendront plus bas encore. Les woiewodies, ou palatinats dans lesquels chaque province va se diviser pour l'administration de la justice et la conduite de la guerre, conserveront, la plupart du temps, les noms, les limites des établissements primitifs d'antiques peuplades. On videra souvent, dans les diètes, des différends dont l'origine remontait au temps des Slaves. Cette hiérarchie d'inimitiés arriva jusqu'aux familles; plus tard les dissidences religieuses vinrent partager en deux moitiés égales, en deux camps ennemis le corps entier de l'État; la Pologne fut un immense champ-clos, qui ne devait connaître ni paix ni trêve, jusqu'à ce que tout passât sous le joug de l'étranger. Et pourtant telle était la puissance de ce même sang, de ces mêmes traditions, de ces mêmes mœurs, qui resserraient par autant de liens ce grand corps, qu'on voit, avec le laps du temps, tomber successivement sous les coups de l'étranger ses fron-

tières toujours plus étroites, sans que jamais l'esprit national fléchisse. L'État se démembre et ne se divise pas. Il y a un esprit public qui domine tous les désordres. Avec cent mille maîtres et tout un peuple qui sert, il a une seule loi, une seule patrie, une seule nation.

Les commencements historiques de la nation polonaise, c'est-à-dire les temps où cette société imparfaite cessa d'errer dans ses vastes déserts pour asseoir ses destinées, sont peu ou mal connus. Les plus anciens historiens de la Pologne, Martinus Gallus et Mathieu Cholewa, écrivaient dans le XIIe siècle; l'évêque Kadlubko, dans le XIIIe. Jusqu'alors, et même long-temps après, les annales de ces contrées lointaines sont à peine vaguement indiquées par des moines de l'Occident qui faisaient arriver d'Alexandre-le-Grand, aux chefs des Slaves, l'investiture de leur souveraineté; ou par des philosophes de Byzance, qui en étaient revenus à croire, sur la foi d'Aristote, que le Danube prenait sa source vers les Colonnes d'Hercule. Aussi les récits des premiers temps ne sont-ils que de grossières imitations de toutes les histoires de l'antiquité classique, chargées de noms barbares et de miracles apocryphes. Comme dans ces histoires, la narration s'enfonce avec assurance dans la nuit des âges! C'est toujours la même série de faits qui se représente de règne en règne sous des noms différents. Par malheur un écrivain judicieux s'est rencontré, qui, troublé d'avoir à dire la vie d'une foule d'enfants de Noé, de neveux des Gracques, de beaux-frères de Jules-César, s'est avisé de rapprocher les temps, de faire vivre ses héros à des époques sensées; il les échelonna entre les années 550 et 842. Dès lors, ces fabuleuses majestés ont pris dans l'histoire la place qu'il leur assigna; la critique ne les a pas encore détrônées. Et, cependant, il suffit de remarquer le retour fidèle des mêmes incidents, le défaut de documents écrits, l'arbitraire des dates, la confusion où tous ces peuples étaient plongés au temps seulement de nos Clovis et de nos Charles-Martel, pour faire sévère justice de ces récits.

C'est ainsi que brille à la tête des fastes de la Pologne une première dynastie, celle de Leszko (Lechko), composée de princes sans lien entre eux pour la plupart, mais, d'anneau en anneau, rattachant directement à Japhet les annales polonaises. Le fondateur de cette dynastie, celui qui lui donne son nom, le

premier roi du pays, le premier auteur de la civilisation et des lois, est un Leszko, dont le règne, plusieurs fois reproduit sous des noms différents, ne manque jamais d'être suivi d'un interrègne durant lequel douze palatins ou woiewodes administrent l'empire. Ce Leszko a toujours un frère, comme le fondateur de Rome; leur vie est d'inégale durée; des crimes ou des prodiges en terminent le cours; et les chroniqueurs ne se divisent que sur la question de savoir s'il faut les donner pour fils aux premiers des patriarches, ou pour contemporains aux Ptolémées. Or, le nom de Lech, Leszek ou Leszko, n'est autre chose que le nom même des Léchites; c'est celui de la nation entière. Le règne de Leszek doit être relégué avec ceux des Ægyptus, des Tros, des Romulus, des Scytha, des Francus, et cent autres guerriers législateurs qui créèrent des empires et les dotèrent de leurs noms. A leur exemple, celui-ci a porté la terreur de ses armes partout où sont arrivées, en effet, les conquêtes des nations slaves. C'est sur les bords du Weser qu'il s'est arrêté. Ensuite il est revenu bâtir sa capitale au centre de son empire. L'emplacement de Gnèzne (gniazdo, nid) lui a été désigné par un nid d'aiglons. De là vient l'aigle blanche en champ de gueules (rouge) déployée sur les drapeaux de la Pologne. Le frère de Leszko, qu'on prépose à la fondation du royaume de Bohême, porte le nom de Czech ou Tcheque, qui n'est autre que celui de la Bohême dans la langue nationale. Ce royaume eut long-temps une histoire commune avec la Pologne; et, quelquefois sous d'autres noms, souvent sans ce voile, les mêmes narrations ouvrent les fastes des deux peuples, ce qui atteste leur longue communauté de destinée.

On ne saurait méconnaître un souvenir historique dans la tradition, qui, près d'un siècle après le règne de Leszko, attribue la fondation de Krakowie à un Hrac, Krakus, ou Francus, dont les moines polonais n'ont pas manqué de faire un Gracchus sorti de Rome, cinq cents ans avant J.-C., pour venir civiliser leur patrie. La Pologne, entre ses douze palatins, le reconnut pour roi à ses vertus. Ce fut lui qui enseigna aux Slaves d'Occident l'art de bâtir des villes, lui qui adoucit les mœurs, lui qui fit un corps de peuple de ces tribus errantes. Comme tous les héros de l'antiquité, il eut un monstre à détruire, le dragon Mange-tout, autrement dit d'une façon

plus classique, Holophage, qui semait la terreur dans toute la campagne de Krakovie. Cet Alcide soutint aussi de longues guerres contre les peuples de la Gaule; sans doute, a-t-on prétendu, ceux que Sigovèse et Bellovèse entraînèrent loin du pays des Æduens, six siècles avant J.-C.; ou bien encore, les Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, allèrent épouvanter Rome et la Grèce! Ce second Leszko avait aussi un frère, mais qui lui donna la mort, en attribuant à un sanglier ce coup funeste. Le Tertre de Krakus, à Krakowie, garde la dépouille du héros. La Bohême, sous un nom semblable, celui du roi Cracus, raconte la même histoire. Maintenant, voici peut-être la vérité.

La chronique de Frédégaire et l'auteur inconnu de la Vie de Dagobert rapportent que, la quarantième année du règne de Clotaire [623], un Frank ou Gaulois, nommé Sam ou Samon, s'associa plusieurs marchands du Sundgau, passa chez la puissante tribu slave des Wendes, les secourut dans une guerre qu'ils soutenaient contre les Huns, et fut proclamé roi. Cet aventurier, à qui les chroniqueurs étrangers donnent le nom de marchand, peut-être pour le déconsidérer, était, suivant toute apparence, un de ces Franks du VIIe siècle qui résistaient encore au joug du christianisme, ou, comme les Polonais prétendent le prouver aujourd'hui, un Slave voyageur qui avait séjourné parmi les Franks. Quoi qu'il en soit, le séjour des contrées méridionales, ou, comme on disait alors, des provinces romaines, avait dégrossi ce barbare. Il put étonner les Slaves par les prodiges de son savoir, leur apprendre quelques-uns des arts de la paix et de la guerre, et mériter ainsi de rester leur chef une trentaine d'années. Appelés par lui, ou attirés par sa fortune, des marchands du pays des Gaules arrivèrent en Slavonie; quelques-uns furent massacrés. Dagobert se plaignit. Les deux races franque et slave confinaient alors sur les rives de l'Elbe ou du Weser. L'envoyé du roi des Franks eut avec Samon un dialogue que nos historiens nationaux ont évidemment altéré, mais qui fait connaître l'esprit et les mœurs de ce temps, où les écrivains voient des palais dans la hutte sauvage de tous les princes, et une cour dans leurs compagnons plus sauvages encore. L'histoire est trop souvent à refaire.

Samon aurait dit : « Nous sommes les hommes de Dagobert,

» et cette terre est à lui, à condition qu'il voudra conserver
» amitié avec nous.

» — Il n'est pas possible, répondit l'envoyé, que des chré-
» tiens, serviteurs de Dieu, fassent amitié avec des chiens. »

Samon répliqua : « Si vous êtes les serviteurs de Dieu,
» nous sommes les chiens de Dieu; et puisque vous agissez
» perpétuellement contre lui, nous avons reçu la permission
» de vous déchirer à coups de dents. »

Les effets suivirent de près les paroles. Il y eut un choc violent des deux races. Les Franks auraient été vaincus par ceux du Nord, et Samon continua trente ans de faire respecter ses lois.

Il est permis de supposer que le fondateur de Krakowie, Krakus, n'est autre que le Samon de nos chroniqueurs. Il put rester dans la mémoire comme un exilé de Rome, puisqu'il abandonnait les provinces romaines, et qu'il en apportait les biens; il dut être appelé le Frank par la tradition; et l'alphabet de l'ancienne langue polonaise ne possédant pas d'équivalent au *digramma*, on se trouva obligé d'écrire Hracus, Krak ou Gracus; ce qui fait, par exemple, que la France et la Grèce se confondent parfois dans les vieux historiens de la Pologne. A l'appui de notre conjecture se produit une distraction de Frédégaire, qui, oubliant que Samon conduisait les Wendes, leur donne ailleurs pour duc, sous la rubrique de la même année, un certain Walluc, c'est-à-dire, Gallus ou Gaulois. Ce dernier nom, en réveillant la pensée de la province de Galicie et de sa capitale, pourrait nous fournir une preuve de plus. Celui de Samon semble même n'avoir pas été entièrement perdu. Ne peut-on pas le retrouver dans la légende de plusieurs des rois qui suivent, d'un Pr-sémy-slas, d'un Ziémovit, d'un Ziémo-myslas, c'est-à-dire Samon le Fort et le Glorieux, tous précédés ou suivis, comme Krakus, d'un Leszko, comme Samon régnant une trentaine d'années avec gloire, laissant un souvenir respecté, vivant au milieu des prodiges, et assignés à des temps où n'ont point pénétré les clartés de l'histoire?

Krakus avait laissé deux fils, Krakus II et son frère Leszko, qui donnèrent encore, comme Romulus et Rémus, le spectacle d'un meurtre fraternel. A ces princes succède une femme, la reine Wanda, leur sœur, sorte de Sémiramis cruelle et char-

mante, dont la légende poétique est simplement l'histoire de la nation wende, en jouant sur son nom, qui voulait dire appât. Ses longues guerres avec les autres peuples d'Allemagne sont personnifiées dans le duc Rittiger, qui s'avance à la tête d'une grande armée pour subjuguer la belle Wanda, et conquérir à la fois son trône et sa main. Elle court vaillamment à sa rencontre, le joint sur les bords de l'Elbe; là, deux fois elle mène ses guerriers au combat. Ils triomphent, Rittiger vaincu se donne la mort de sa propre main; et, de retour dans sa capitale, l'héroïne finit, comme la reine d'Assyrie, par un suicide et une apothéose. Un jour, elle avait sacrifié aux dieux; elle se précipite dans la Vistule, et son corps, miraculeusement retrouvé, consacre dans les environs de Krakowie un tertre populaire et révéré comme celui de Krakus.

Après la reine Wanda, après un nouvel interrègne longtemps troublé par des incursions de Hongrois, d'autres disent de Grecs que guidait Alexandre-le-Grand, les historiens découvrent, dans les forêts de la Sarmatie, un orfévre habile, Pr-sémy-slas, qui mérita le trône en sauvant, par ses artifices et ses stratagèmes, les Polonais prêts à périr. Ce nouveau Sémo ou Samon, qui régna sous le nom de Leszko, a pour héritier, après un nouveau règne de douze palatins, un autre Leszko, qui gagna le trône, donné en prix à la course comme chez les Perses, à la suite d'incidents renouvelés d'Hérodote. Son fils, Leszko V ou VI, rallie tous les Slaves sous ses lois, et lutte contre Charlemagne avec gloire. A ces règnes brillants succède la longue tyrannie des Popiels, deux monarques dont le nom est aussi celui d'une ancienne divinité de la contrée et qui ont pour capitale Gnèzne, la ville sainte de la Pologne idolâtre, le siége primatial de la Pologne chrétienne. Leurs prédécesseurs parent le trône des vertus de l'âge d'or. Eux seuls sont des monstres effroyables. Popiel II fit jeter ses douze oncles dans un lac, d'où ils ressortirent en rats affamés qui le dévorèrent avec toute sa race. Dans ces princes se personnifie et meurt le paganisme.

Tous ces rois, qui n'ont probablement ni régné, ni vécu, portent le nom de dynastie de Leszko, ou première dynastie. Les mêmes nuages s'étendent sur l'origine de la seconde. Celle-ci, très-réelle, gouverna cinq cents ans (jusqu'en 1370) la Pologne; elle prolongea jusqu'au XVIIe siècle son existence sou-

veraine dans les duchés de Silésie, de Moravie, de Poméranie. L'histoire la trouve à la tête de la nation polonaise, quand, vers le milieu du IXe siècle, la lumière du christianisme commença d'y pénétrer. Cette nouvelle famille de rois, dont le berceau se perd encore au milieu des fables, reçoit le nom de Piast, d'un laboureur obscur qu'on lui donne pour fondateur. Deux étrangers, deux messagers du ciel s'étaient présentés à la table du roi Popiel, qui les avait repoussés. Piast les accueille. C'était le jour où son fils, âgé de sept ans, recevait cette tonsure des Sarmates, que les Polonais ont conservée jusques aux derniers temps. Les deux envoyés de Dieu rasèrent de leurs propres mains le front de l'enfant, et lui promirent qu'il régnerait un jour, et ses fils après lui. En effet, les bénédictions dont ils avaient rempli la demeure de Piast déterminèrent les palatins à élire l'heureux laboureur pour leur prince, après la chute de Popiel, quoiqu'il comptât près de cent ans. Toute cette histoire n'est évidemment qu'un souvenir et une image de la lutte de l'idolâtrie et de la foi chrétienne. Ces événements se passaient vers 860 ou 880.

On peut conjecturer que le premier chef habile entre les Polonais qui sut, après le Frank Samon, reprendre son ouvrage en ralliant, comme à un centre commun, ces tribus errantes, fut surnommé Piast, mot qui veut dire *moyeu* et soutien. Ce surnom se sera transmis aux chefs de la Pologne, comme un titre de gloire et une sorte de distinction nationale. En effet, après la chute de la nombreuse lignée de rois qui en fit son patrimoine, et qui reste désignée ainsi tout entière dans l'histoire, on a toujours appelé *Piasts*, dans l'élection des rois, les citoyens polonais présentés comme candidats à la couronne en opposition aux princes étrangers qui la briguaient : Jean Sobieski, par exemple, fut un Piast.

Quoi qu'il en soit de ces obscurités, le jeune Sémo-vit ou Ziémowit succéda à son père, et constitua la Pologne sous sa main puissante. Un autre Leszko, son fils, régna avec la même gloire; puis un autre Sémomy-slas ou Ziémomysl. Celui-ci avait un fils qui naquit aveugle. Le jour où la Pologne se pressait autour de l'enfant pour assister à la cérémonie de sa tonsure, ses yeux s'ouvrirent tout à coup. Ce miracle présageait un grand événement : parvenu au trône, le jeune prince se con-

vertit aux clartés de l'Évangile avec tout son peuple. Il s'appelait Miéczyslas, l'un des grands rois de cette grande race des Piasts. Avec lui [962] les temps historiques commencent pour la Pologne.

La Pologne jusqu'alors n'apparaît que par les fréquentes rencontres des Franks avec les tribus limitrophes, les Wendes, les Bohèmes, les Chrobates, qui leur interdirent pour jamais toute tentative de se répandre sur le Midi. Les Slaves de ces contrées, tour à tour les ennemis ou les alliés de Witikind, furent de ces peuples à qui Charlemagne fit une telle guerre, que « l'aimable empereur, au dire du moine de Saint-Gall, ordon- » nait de toiser les jeunes garçons et les enfants même avec » une épée, et de décapiter ceux qui excéderaient en hauteur » cette mesure. » C'est chose curieuse que d'entendre nos chroniqueurs, barbares héritiers du langage et de l'orgueil des Romains, prodiguer à tout ce qui n'était pas compris dans le nouvel empire le titre de barbares. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cette prétention était reconnue, et qu'elle était fondée. Il y avait une différence profonde de civilisation suivant les différentes fortunes. Les peuples qui n'avaient pas changé de patrie n'avaient pas non plus changé de condition. Les Slaves n'opposaient aux soldats franks, heureux possesseurs de toutes les armes des légions romaines, que des arêtes taillées en flèches ou en javelots, et redoutables seulement par le venin de vipère dont ils les empoisonnaient. Telle était la supériorité des barbares du Midi sur ceux du Septentrion, qu'on voit dans les chroniques un capitaine de Charlemagne partir pour une de ces expéditions en s'écriant avec une jactance véritablement caractéristique : « Que m'im- » portent ces petites grenouilles? J'en portais çà et là sept, » huit et même neuf enfilées sur ma lance et murmurant je » ne sais quoi... C'est bien à tort que, notre seigneur roi et » nous, nous fatiguons contre de pareils vermisseaux ! »

En effet, l'avénement au pouvoir change promptement les races aussi bien que les simples hommes. Les maîtres des provinces romaines étaient, comme des parvenus, déjà méconnaissables dans leur existence nouvelle. Ils imposaient si bien à l'univers de ce temps-là, qu'on rencontre les chefs des Slaves comparaissant en justiciables aux plaids de Louis-le-Débonnaire. C'était Rome, sa puissance tombée, ses souvenirs,

son ombre que les nations croyaient honorer en s'inclinant devant les hôtes farouches assis sur ses ruines.

Et ce n'était pas seulement Rome, mais Byzance qui étaient restées augustes dans les respects du monde barbare. Il semblait que quelque chose du vieil effroi des aïeux à ces noms consacrés fût passé dans le sang des fils. L'autorité des lumières, de l'opulence, d'une religion plus sainte leur rendait en crédit ce qu'elles avaient perdu en puissance. C'est là un des plus beaux tributs que la civilisation ait reçus de la barbarie.

La ville de Constantin, toute battue qu'elle était par les orages, se montrait encore à la tête d'un empire; et, nous l'oublions trop, cet empire, par son génie et ses armes, s'est soutenu mille ans contre tous les assauts. Rome ne possédait que son nom; mais ce nom était si grand qu'il semblait suffire seul pour élever la chaire de saint Pierre au-dessus de tous les trônes ou plutôt de tous les pavois barbares d'alors. Par ce piédestal séculaire, par sa sanction divine, cette chaire miraculeuse courba peu à peu la barbarie, maîtresse du monde, sous le joug de son apostolat de paix et de charité. Mesurant la puissance des souvenirs, du nom et des formes de la domination romaine, Charlemagne, admirable génie, l'homme de tous les siècles qui laissa son siècle le plus loin derrière soi, n'avait pas en vain imaginé de ressusciter en Occident le pouvoir même, le nom et la majesté des Césars. Un pape y consentit. Il avait fait un empereur qui prétendait maintenant faire des rois. Le sacerdoce et l'empire se disputaient depuis lors le privilége de conférer aux chefs des nations nouvelles les honneurs de la royauté. Le pontife chrétien qui officiait au capitole exerçait sur l'univers la mission de Samuel; le barbare qui s'appelait empereur revendiquait l'héritage d'Auguste et de Trajan.

Cette innovation favorisa singulièrement les progrès du christianisme et ceux de la civilisation dans le reste du monde. Clovis s'était paré des titres de patrice et de consul, pour briller de quelques-uns de ces reflets de gloire qui partaient toujours du trône des Césars. Le chagan (shahkan) des Hongrois, le duc des Slaves de Bohême briguèrent ce titre de roi, qui devait faire d'eux des membres de la république chrétienne, et leur assurer un appui contre les hordes farouches du Nord. En cessant d'être un pouvoir domestique pour

devenir à la fois une dignité impériale et un sacerdoce chrétien, la royauté semblait ne devoir plus dépendre du caprice des sujets. Pour accomplir cette révolution, les chefs se voyaient d'abord obligés de convertir les peuples; et les peuples, auxquels des cultes sauvages ne suffisaient déjà plus, étaient promptement illuminés des clartés ou éblouis des mystères d'une religion, qui, cherchant ces cœurs farouches, les faisait battre enfin pour autre chose que les joies du combat et celles du pillage. D'ailleurs, la polygamie tombait devant l'Évangile; l'esclavage semblait devoir être adouci par sa parole. Le christianisme se trouvait avoir pour sectateurs les serfs et les femmes, les nations et les rois.

Vers la fin du x[e] siècle, l'Évangile pénétra chez tous les peuples d'origine slavonne. Les Litvaniens seuls et les Prussiens restèrent, pour plusieurs siècles encore, avec leur impur fétichisme, tradition méconnaissable des religions orientales. Mais la religion chrétienne, par la manière dont elle s'établit dans les duchés du Borysthène et de la Vistule, éleva entre eux une barrière plus grande que celle des distances, des inimitiés locales, des penchants contraires. Après avoir eu des apôtres communs venus de Byzance quand le schisme d'Orient n'avait pas éclaté, les provinces polonaises, qui étaient tournées vers l'empire grec, passèrent sous le joug du schisme destiné à couper en deux le monde chrétien; celles qui regardaient Rome et l'Europe restèrent attachées aux lumières de l'Église latine. Il y eut un lien et une force de plus pour la Slavonie orientale, une cause de plus de déchirement pour la Pologne : d'un côté, l'Église et l'État ne firent qu'un corps; l'État, de l'autre, se divisa entre deux religions, deux rits, deux sacerdoces, deux souverains-pontificats étrangers tous deux.

C'était l'époque où les comtes de Paris, le roi Eudes, le duc Hugues-le-Grand, Hugues-Capet enfin, se frayaient le chemin au trône des Carlovingiens, en sauvant la France du joug des Normands. Les dynasties de Piast et de Rurik, qui se constituaient en même temps, avaient, dit-on, compté quatre ou cinq règnes; Olga, princesse de Kiiow, que les historiens grecs appellent archontesse de Russie, était allée, depuis quelques années, abjurer dans Byzance le culte des dieux slaves, lorsque Miéczyslas, en Pologne [965], Wladimir, en Kiiowie [967], comprirent le baptême parmi les clauses d'une alliance de fa-

mille que le premier formait avec les rois de Bohême, le second avec les empereurs de Constantinople. Dombrowka et la princesse Anne eurent la gloire d'être les Clotildes de ces nouveaux Clovis. Il fallut que le pape Jean XIII envoyât des prélats tirés de France et d'Italie pour occuper les siéges créés aussitôt dans les duchés illettrés de la Pologne. Quand Miéczyslas, pour prix de sa conversion, réclama ce titre de roi qui faisait l'envie de tous les chefs barbares, qu'Étienne de Hongrie sut obtenir, il essuya un refus glorieux pour le Saint-Siége. Benoît VII déclara ses peuples trop abandonnés au brigandage et trop cruels envers leurs esclaves pour avoir à leur tête un prince honoré de l'onction sainte.

Quelques années après, l'empire fut moins difficile que le sacerdoce. Le fils de Miéczyslas, Boleslas-le-Grand [992], l'un des plus grands hommes de la maison de Piast, guerrier terrible, qui fit un moment rentrer dans le sein de la mère-patrie les royaumes de Kiiowie et de Bohême, Boleslas, disons-nous, reçut des mains mêmes de l'empereur Othon III, dans une fête à Gnèzne [1000], le bandeau des rois, avec le titre de protecteur de tous les Slaves. La politique alors et la religion étaient si étroitement liées l'une à l'autre, que l'empereur conféra au nouveau roi la mission de convertir tous les infidèles. Toujours plus puissante, Rome contesta cette investiture; ce qui n'empêcha point Boleslas, vingt ans plus tard, après toutes ses victoires des bords de l'Elbe à ceux du Borysthène, de se faire sacrer solennellement [1024]. Mais long-temps les successeurs de Boleslas renoncèrent au nom royal, pour ne pas engager avec les souverains pontifes une lutte périlleuse. Ils se bornèrent au titre de ducs porté par leurs ancêtres.

Cependant la race slavonne, étrangère jusque-là au mouvement du monde et destinée à y tenir une si grande place, était entrée enfin presque tout entière dans la grande famille des nations chrétiennes et policées : d'un côté, elle était mêlée à toutes les transactions ou à tous les périls de Constantinople et de l'Orient; de l'autre, elle entrait dans toutes les affaires de l'empire, siégeait par ses princes dans les diètes, influait sur toutes les révolutions par ses armées. Des deux côtés le génie politique se formait sous l'action d'une religion nouvelle, qui faisait pénétrer l'autorité divine dans tous les intérêts du monde. Et, chose remarquable, il arriva que la foi latine dé-

veloppa chez les Slaves d'Occident les éléments de la liberté, chez les Slaves d'Orient la foi grecque développa ceux de l'obéissance publique. Il devait arriver encore que la liberté serait mortelle aux premiers, que le pouvoir absolu ferait des seconds un empire formidable. Tel est le tour que prennent quelquefois les choses humaines!

Kiiow était alors le siége d'une civilisation superficielle, grossière, dépravée. C'étaient les corruptions du Bas-Empire transportées chez les barbares. Les arts et les vices mêmes de la Grèce eurent besoin du concours des classes inférieures : elles se relevèrent. La noblesse, au contraire, restait ignorante et devenait efféminée : c'était déposer sa force. Les grands princes surent recueillir cet héritage, et, comme les travaux, les études, les austérités du sacerdoce répugnaient à la mollesse des seigneurs, les serfs purent prétendre à ces honneurs et à ce pouvoir nouveaux; ils inclinèrent vers l'autorité souveraine avec l'obséquieux empressement des fortunes nouvelles. Le mariage des popes changea bientôt le clergé en une sorte de classe moyenne, distincte du gros de la nation par ses lumières, de l'aristocratie par son extraction et ses habitudes : elle se trouva liée d'intérêts avec le trône, et fit de l'obéissance passive une superstition de plus pour le peuple le plus supertitieux de la terre.

Par l'introduction de la langue grecque et la haine qu'ils vouèrent à l'Église latine, les popes fermèrent tout accès aux législations plus éclairées, aux coutumes plus indépendantes de l'Occident. Cette milice sacrée servait ses princes comme elle allait quelque jour servir les sultans dans Byzance. A sa voix, une sorte de discipline mystique unit tous les Russes dans un culte religieux pour la volonté du maître. Aussi, durant une suite de plusieurs siècles, ne vôit-on de guerres civiles que par l'hésitation de l'obéissance entre des frères qui se disputaient, les armes à la main, l'héritage sanglant du trône. Un historien remarque que, dans des dissensions religieuses, à peu près les seules que les annales russes présentent, on a vu des hérétiques préférer la mort au plus grand malheur qu'ils comprissent, l'obéissance ; au plus grand crime qu'ils connussent, la révolte : bizarre et terrible peuple, chez qui la soumission ne savait finir, la rébellion commencer qu'au suicide !

Toutes ces causes ont fait de la Russie une nation, et presque une armée, de sujets dociles et intrépides, qui, d'abord arrêtée par les entraves où la tint pendant deux siècles l'invasion des Tatars, a ensuite grandi rapidement en civilisation et en puissance. C'est qu'autant le pouvoir absolu est insupportable aux peuples adultes, autant sa tutelle robuste est secourable à leur premier âge. La liberté leur serait mauvaise alors, comme aux jeunes hommes les excès précoces. Le despotisme est un maître sévère qui développe, qui éclaire par une rude discipline et des moyens violents; la liberté, une institutrice indulgente qui énerve, corrompt et tue. Ceci nous ramène à la Pologne.

Entourée de nations à demi sauvages, et ne communiquant avec elles que par le pillage et la guerre, la Pologne n'avait point allégé, pour les masses asservies, le poids de leurs fers. Les honneurs de l'église ne pouvaient descendre jusqu'à des êtres incultes et dégradés. Le maître, le noble, la vraie nation, se saisit sans partage de ce nouveau moyen d'empire, et l'intervention de la puissance religieuse fut un poids de plus qui écrasa la classe déshéritée.

En même temps que l'esclavage ne se trouva point adouci, l'autorité royale ne se trouva point fortifiée. Le clergé ne forma jamais un ordre; composé de nobles, il fit toujours corps avec la noblesse; il eut rarement des intérêts à part; c'était, non comme évêques, mais comme chefs de l'ordre équestre, que les chefs de l'église polonaise intervenaient dans les affaires publiques. Ce ne fut pas aux sujets qu'ils parlèrent d'obéissance, ce fut aux rois. Plus d'un prince tomba devant cette opposition laïque des évêques. Le sacerdoce, en donnant à la multitude ombrageuse des assemblées d'habiles interprètes, et en quelque sorte des tribuns sacrés, ne fit, par cette fatalité qui tourna tous les incidents contre la Pologne, que préparer au trône des périls nouveaux, à l'anarchie une nouvelle puissance.

Il est juste de dire que, même vis-à-vis du Saint-Siége, le clergé polonais n'eut pas de politique et d'attitude à part. Quelque chose de l'indépendance nationale a toujours régné dans les rapports de la Pologne avec le Vatican. Le vicaire de J.-C. obtenait plus de respect que d'obéissance. Jamais le principe catholique, tout souverain qu'il fût dans les deux tiers du royaume, n'exerça une domination oppressive. Les pas-

sions, les discordes protestantes, qui allaient ensanglanter la Bohême et toute l'Allemagne, furent inconnues à la Pologne. Mais cet avantage même priva l'autorité royale des points d'appui que les divisions des sectes, des corporations, des pouvoirs lui auraient offerts. Cette noblesse uniforme, compacte, animée d'un seul esprit, n'offrait aucune prise à son action.

Ajouterons-nous que l'introduction de la langue latine comme langue religieuse, et par suite comme langue politique du pays, produisit dans les formules une confusion qui ne tarda point à passer dans les pouvoirs? Le mot de république polonaise fut employé d'abord dans le sens général où le prenaient les Romains, sans y attacher la condition de formes particulières de gouvernement. Les étrangers l'entendirent bientôt dans l'opposition qu'il a présentée, chez la plupart des modernes, aux doctrines et aux institutions de la monarchie. Les Polonais finirent par le comprendre comme on faisait au dehors. C'est une chose curieuse que de suivre, dans les écrivains ou les orateurs des trois derniers siècles, les progrès que fit cette méprise et les résultats qu'elle a enfantés. On en vint à s'épouvanter de tout rapport avec les royautés héréditaires et puissantes du reste de l'Europe, comme d'une infidélité aux traditions des ancêtres, aux institutions antiques de l'État, au nom même adopté par la patrie.

Les publicistes nationaux ou étrangers qui ont traité de la république polonaise, se sont donné grand'peine pour chercher dans les obscurités de l'histoire quelque lumière sur les formes primitives et la constitution de l'autorité royale. L'histoire ne pouvait que leur prêter un jour trompeur. On trouve des précédents pour l'ordre héréditaire ; on en trouve pour l'ordre électif. Les écrivains ont, au gré de leurs passions, épaissi ces nuages. La vérité est que long-temps les peuples de Pologne ne possédèrent pas de droit public. Ils n'avaient que des coutumes; le *krol* fut dans ses palais de bois, comme auparavant sous les tentes, président des assemblées, général et juge : ce poste appartenait à qui le recevait du vœu de tous. Seulement, il arriva que ce vœu fut renfermé longtemps entre les membres d'une même famille ; parce que les parents du chef avaient pu se former de longue main une clientèle, qu'ils avaient pu s'honorer par des commandements et des batailles. C'est ainsi qu'en dépit de choix arbitraires,

d'élections sanglantes, de dépossessions, de catastrophes, la maison des Piasts réussit à perpétuer sa domination cinq cents ans. Alors, les nobles, épars sur un vaste territoire, ne sentaient pas la royauté. Dès que la civilisation eut compliqué les ressorts, l'impatience native se tint toujours en éveil. La vieille liberté sarmate fut mise constamment en pratique. Une grande nation demeura ce qu'avaient été les hordes nomades : un camp où le glaive régnait, où le sang était toujours prêt à couler.

Après Boleslas-le-Grand vint le règne du faible Mieszko, ou Miéczyslas II, son fils [1025], qui laissa le Mecklembourg, la Bohême, le Brandebourg, la Silésie, presque toute la rive gauche de l'Oder, se détacher pour jamais du faisceau de la domination polonaise : ces peuples se sentaient attirés par les conditions plus égales et plus douces de la constitution germanique. Il ramena au joug les Poméraniens prêts à suivre cet exemple, maintint la Moravie, réprima sur ses autres frontières les tentatives de Yaroslaw Ier, duc de Kiiowie, et mourut [1034] laissant partout affaibli, dans les tribus et les duchés frontières, le lien national que son père avait noué si fortement. Son fils Kasimir, encore mineur, fut salué roi. La reine-mère Richsa, ou Richensa, recueillit la régence. Cette princesse, fille d'Ehrenfroy, comte palatin du Rhin, et nièce d'Othon III, avait porté en Pologne l'esprit de l'Occident. Elle voulut régner ; elle tenta de rallier les peuples, d'améliorer le sort des classes inférieures, d'adoucir, pour les paysans, les dures lois du servage. Elle avait attiré à la cour et dans le gouvernement, comme nous avons vu les tzars le faire depuis, un grand nombre d'étrangers, d'Allemands en particulier, pour propager ses utiles réformes. La noblesse s'indigna des instruments et du but. La reine lutta trois années contre les menaces et les soulèvements. A la fin, il lui fallut fuir [1036] ; et ce qui semble protester contre les réprobations dont les historiens polonais poursuivent sa mémoire, c'est qu'à peine réfugiée sous l'autorité de l'empereur Conrad elle prit le voile aussitôt, quoique jeune encore, et mourut, près de trente ans après, en réputation de sainteté. Les mains du jeune Kasimir étaient trop débiles pour accomplir cet accord du peuple et de la royauté, auquel avait échoué sa mère. Lui aussi fut contraint de fuir, mais en laissant derrière soi l'anarchie, les dévastations, le meurtre, la terreur.

Les serfs se soulevèrent. Ils avaient reçu le christianisme comme un bienfaiteur, et ses promesses temporelles n'étaient pas tenues. Ils venaient d'entrevoir de meilleures destinées, et elles leur échappaient. Soit calomnie de chroniqueurs hostiles, soit en effet égarement de ces esprits irrités, ils se révoltèrent à la fois, assure-t-on, contre la noblesse et contre l'Évangile. Ils incendiaient les châteaux, les abbayes, et relevaient les autels des faux dieux. En même temps, Brzétyslas, duc de Bohême, et Yaroslaw, duc de Kiiowie, mettaient à feu et à sang les provinces sans défense. Dans ce péril, la noblesse recourut à des miracles, à des concessions, enfin à la royauté : ses députés cherchèrent par toute l'Europe le jeune roi proscrit [1040].

Suivant de vieux historiens, ce prince, le premier des rois de Pologne du nom de Kasimir, serait aussi le premier que la France aurait vu passer du trône de Pologne dans un de ses cloîtres : de la Hongrie et de l'empire, il s'était retiré, à l'ombre de vœux éternels, dans l'abbaye déjà célèbre de Cluny ; il vivait en paix, pieux et ignoré, sous l'autorité du roi de France Henri Ier, tout occupé alors de disputer la province de Normandie au vaillant bâtard qui allait conquérir l'Angleterre ; les grands de Pologne se rendirent près de la reine Richsa, lui firent soumission, et obtinrent le secret de la retraite de son fils ; arrivés à Cluny pour rendre à Kasimir sa couronne perdue, le jeune religieux, à leur aspect, s'étonna ; les grands, de leur côté, en voyant revêtu du cilice le prince qui devait conduire leurs armées, hésitèrent ; mais le Saint-Siége intervint, brisa la chaîne sacrée, et le jeune bénédictin régna [1040].

Tout ce récit est contesté aujourd'hui. Il l'est par Naruszewicz, Lelewel, Léonard Chodzko. Suivant ces autorités, d'autres Piasts ont habité nos monastères. Mais Kasimir aurait passé à la cour de l'empereur Conrad le temps de son exil. Deux circonstances avaient donné crédit à la version de son séjour à Cluny. Il fit, en faveur de l'ordre de Saint-Benoît, de nombreuses fondations : l'antique couvent de Tyniec, par exemple, fut enrichi par ce prince. D'un autre côté, le roi de France et lui devinrent alliés par leur mariage avec une sœur et une fille du grand-duc de Kiiowie, Yaroslaw. L'amitié de Kasimir et son intervention expliquaient cette alliance du petit-fils de Hugues-Capet avec la petite-fille de Rurik.

4

Quoi qu'il en soit, Kasimir rétabli régna avec éclat et avec fruit; il soumit les factions; il courba sous ses châtiments les nobles, les clercs, les paysans; il réprima, chez les starostes et les castellans, les commencements d'indépendance féodale, qui n'auraient été que de l'anarchie de plus, et par ces satisfactions fit rentrer les serfs dans le sommeil dont cette classe déshéritée ne devait plus sortir. En même temps, il châtia rudement les Mazoviens, les Prussiens et autres tribus du voisinage de la mer Baltique, conjurés pour se séparer de la Pologne.

Par ces travaux, Kasimir Ier avait mérité le surnom de Restaurateur de la Pologne. Il laissa un fils [1068] d'un génie plus grand que lui, homme de guerre éminent, l'effroi des étrangers, mais destiné, malgré sa gloire, à expier, par ses malheurs, la paix intérieure du règne précédent. Boleslas II était son nom. Ses ennemis l'avaient surnommé l'Intrépide. Monté sur le trône à l'âge de seize ans, en quelques années il eut dicté des lois à la Bohême, écrasé les Prussiens sur les bords de la Passarge, ramené en Hongrie le prince Béla proscrit, poussé les armes polonaises jusqu'à Belgrade, couronné son allié malgré l'empereur Henri IV, et imposé deux fois aux peuples de Kiiowie le duc Iziaslaw, l'un des princes entre qui Yaroslaw avait fait la faute de diviser l'héritage de saint Wladimir. Une troisième fois, Boleslas reparut dans ces contrées; il soumit la Wolynie, emporta Kiiow [1068], et resta sept années dans cette capitale, soit pour affermir sa domination, soit pour s'abandonner, comme les historiens l'ont prétendu, aux jouissances d'une civilisation à moitié grecque et asiatique. Les mêmes historiens racontent sérieusement que, durant cette longue absence des guerriers de la Pologne, les dames polonaises, à l'exception d'une seule qu'ils nomment, la belle et chaste Marguerite de Zembocin, livrèrent les domaines et les droits de leurs maris oubliés à d'indignes paysans. Ils supposent que Boleslas, rappelé par les désertions et les mécontentements, égala ses fureurs à ces désordres, qu'il fit voler la mort sur la tête des coupables; il alla, assure-t-on, jusqu'à obliger les femmes de son vaste empire d'allaiter de jeunes chiens, et de paraître toujours en public portant suspendus à leur sein nu ces étranges nourrissons. D'autres racontent simplement, que, de retour de ses victoires, le jour de

Noël 1077, il se fit couronner et sacrer roi, sans avoir reçu ce titre, ni de l'empire, ni du Saint-Siége. Parmi ces obscurités, une seule chose est certaine, c'est que Boleslas vit, au milieu de sa nation, se dresser contre lui un adversaire plus redoutable que tous les princes ses voisins. Ce fut l'évêque de Krakowie, Stanislas Szczepanowski. Ce prélat était déjà en grande odeur de sainteté. Il faisait des miracles. Il se porta le chef de tous les mécontents. Procédant avec lui comme avait voulu faire l'empereur Henri IV avec Grégoire VII, Boleslas recourut à la force contre cette puissance sacrée, au glaive contre la parole; de sa propre main, dit-on, il égorgea l'évêque sur les marches de l'autel [1079]. On suppose que Stanislas, étranger, né en Bohême, conspirait avec la Bohême contre le roi de Pologne. D'autres croient à tous les crimes de Boleslas, aux légitimes et formidables remontrances du pontife. Quoi qu'il en soit, Grégoire VII, ce conquérant sacré devant qui s'étaient humiliés Robert Guiscard, Salomon de Hongrie, le malheureux empereur Henri IV, fit entendre ses foudres. Au fond, la querelle n'était pas ecclésiastique. C'est de concert avec le vœu des nobles que Grégoire VII lance l'interdit, délie les peuples de leurs serments, sanctifie l'évêque, dépose le roi: et le roi, jeune encore et glorieux, tout à coup abandonné, banni, réduit à errer sans pain et sans asile dans toute l'Europe [1080], trouve, on ne sait dans quel coin obscur, quelques-uns disent en Karyntie, à Ossiah, une mort ignorée. Depuis ce temps, tout roi de Pologne, avant d'être couronné, allait verser des pleurs sur le tombeau de saint Stanislas, et demander pardon au pontife, au Saint-Siége, à Dieu, du forfait de son prédécesseur. Depuis lors aussi, l'histoire répète fidèlement les anathèmes de Grégoire VII, et ceux des écrivains nationaux, contre la mémoire de Boleslas. Tous racontent les crimes sans nombre qui avaient soulevé les colères de l'évêque de Krakowie. C'est ainsi que la proscription des princes, et après leur mort les accusations de la postérité, échos fidèles des accusations contemporaines, ont châtié tous ceux qui firent effort pour plier la classe dominante aux lois de l'autorité royale. Rien de plus étrange que de voir les annalistes modernes de cette malheureuse nation, quelles que soient leurs opinions politiques, répéter docilement ce qu'ils nomment les cris de la Pologne contre des despotes farouches,

Ce sont les faits, la plupart du temps, qui crient, et crient en vain, contre ces jugements. L'écrivain qui recueille les fastes de la Pologne doit sans cesse infirmer les arrêts de la fortune et ceux de l'histoire.

Les Polonais, au contraire de ce qui s'est vu dans le reste du monde, ne laissèrent le pouvoir s'affermir qu'aux mains des princes imbéciles. Là, ce furent les grands rois qui tombèrent; ils se perdaient en tentatives impuissantes pour soumettre aux lois les hommes libres et adoucir aux serfs l'esclavage.

Ainsi, l'autorité suprême, qui allait s'enrichir partout ailleur des dépouilles de la puissance féodale, ne fit en Pologne que s'affaiblir par le progrès du temps. Toutes ses prétentions d'agrandissement venaient se briser contre une masse de propriétaires guerriers, compacte, indépendante, courageuse, où il n'y avait prise nulle part pour les menaces ni les fractionnements. Dans leur fierté jalouse, ces propriétaires, ces guerriers, ces nobles ne supportaient entre eux aucune distinction; ils repoussèrent long-temps les ordres étrangers; ils ne connurent point, jusque vers le XVIIe siècle, les titres nobiliaires, non plus que les institutions et les charges, dont ces titres sont aujourd'hui à peine une ombre et un souvenir. Ils allaient jusqu'à vouloir que chacun fût égal à tous. C'est donc, pour vrai dire, à une démocratie de nobles que la royauté avait affaire. Les Piasts employèrent quatre cents ans d'efforts pour créer, au sein de cette démocratie, des grands; au delà de ces nobles, une bourgeoisie. Ils échouèrent. Ils échouèrent sur le premier point long-temps, aussi bien que sur le second. Dans une hérédité de plus en plus orageuse, et à la fin rompue, nul dessein ne put être exécuté avec persévérance. A la différence des autres États, ce furent là les sujets qui eurent une politique uniforme et suivie.

Ailleurs, le temps établit des hiérarchies. L'ordre héréditaire se propagea depuis la royauté jusqu'au moindre fief, par le besoin réciproque d'assujettir la nation vaincue, et d'assurer à chaque noble sa part de conquête. L'hérédité, ses droits, son indépendance, toutes les franchises qu'elle représentait, s'étendirent par degrés du *bénéfice* noble jusqu'aux offices et aux immunités des communes. En Pologne, les woiewodes, ou chefs de guerre, d'administration, de justice, qui prirent

de l'Empire le nom de palatins; les castellans, lieutenants des woiewodes; les starostes, sortes de bénéficiers, de magistrats, de commandants d'armes inférieurs, qui semblèrent un moment prêts à fonder une aristocratie en se perpétuant dans leurs charges, finirent par n'être pas toujours nommés par le prince. Leur autorité, celle surtout des palatins, excita également les ombrages du faible roi auquel ils devaient obéir, et des nobles inquiets auxquels ils devaient commander. Il n'y eut donc, pour ainsi dire, ni lien ni autorité nulle part.

On ne s'étonnera point que de tels hommes joignissent à cet orgueil qui ne supporte rien au-dessus de soi, celui qui abat, foule aux pieds, écrase tout ce qui est au-dessous. De peur d'avoir à partager la puissance avec des inférieurs élevés en richesse et en lumières, ils attachèrent le déshonneur à toute profession utile comme à une marque de servitude. Leur maxime, comme il arriva en Espagne plus que partout ailleurs, fut que la noblesse ne se perd pas par l'indigence et la domesticité, qu'elle se perd par le commerce et l'industrie. Leur politique s'affermit dans l'ancienne coutume d'éloigner du métier des armes la masse entière des serfs, et parce qu'on avait appris à les craindre, et parce qu'on persistait à les mépriser. Enfin, s'effrayant de toute émancipation comme d'un péril, de toute supériorité comme d'un empiétement, de tout travail comme d'une déchéance, la société polonaise se constituait en hostilité avec les principes sur lesquels se fondent l'honneur et la force des sociétés humaines.

Affaiblis de cette manière contre l'étranger par leur liberté à la fois et par leur tyrannie, inférieurs par degrés à tout ce qui les entourait en nombre autant qu'en discipline, les Polonais furent le seul des peuples militaires connus dans le monde, à qui la guerre et la victoire ne donnèrent jamais ni des conquêtes, ni la paix. Des combats uniformes et incessants contre les peuples limitrophes, presque tous enfants de la même famille, branches d'un même tronc, et peut-être pierres d'attente d'un même Empire, remplissent toute la suite de ses annales, et la remplissent d'exploits sans fruit, de triomphes sans lendemain. Ces exploits, souvent prodigieux, mais invariablement bornés à une campagne annuelle de quelques semaines, ne réussissent qu'à faire vivre la Pologne un an de

plus, qu'à la défendre passagèrement contre des voisins, acharnés déjà sur elle comme une proie dévouée. Elle vit la Moravie, les Marches, le Brandebourg, la Poméranie, la Prusse royale et ducale, passer successivement sous d'autres lois, comme avaient fait la Bohême, la Silésie, le Mecklembourg, sans songer à fonder, dans un gouvernement à la fois bienfaisant et fort pour tous, un rempart qui la protégeât contre la marche progressive de l'étranger. Elle ne parvint même pas à s'astreindre à un service militaire régulier, continu, pouvant joindre la suite à la valeur, et la conquête à la victoire. Elle devait subir jusqu'au bout tous les périls d'un gouvernement intermittent et d'une anarchie périodique, d'une classe dominante et exclusive, d'une folle et fausse égalité.

Il lui arriva un malheur de plus. La couronne ducale, car pendant deux cents ans il n'y eut point de rois, fut déférée au frère de Boleslas, à l'exclusion de son fils. Ce prince, Wladislas Herman [1081], vit tous les peuples que la main ferme de Boleslas avait contenus, mettre à feu et à sang toutes ses provinces. Les ducs de Kiiowie, ceux de Litvanie, ceux de Prusse, ceux de Poméranie, ceux de Bohême, étaient près de se rencontrer dans leurs invasions au cœur de la Pologne. L'empereur Henri IV, libre et maître depuis la mort de Grégoire VII, entendit assurer à l'empire les frontières de l'Oder. Wladislas le désarma en se reconnaissant son vassal pour tous les territoires que la Pologne possédait encore au delà du fleuve. Il consentit à payer tribut au duc de Bohême Wratislas, que l'empereur avait fait roi; ces orages remplissent son règne pieux et faible de vingt années. Il le termina, en partageant entre deux fils qu'il avait, Boleslas, seul légitime, et Zbigniew, le territoire de la Pologne. Ce fut le principe d'un nouvel affaiblissement pour l'autorité royale, de déchirements nouveaux pour l'État.

Boleslas III, qu'on appelait Bouche-Torse [1102], trouva dans Zbigniew un compétiteur, un ennemi, un conjuré infatigable. Il était lui-même plein d'ardeur et de courage. Dès l'âge de neuf ans, il avait paru dans les armées. Il en avait dix-sept maintenant. Il régna trente-sept années. Toujours à cheval, courant pour combattre et vaincre d'une frontière à l'autre, il gagna plus de batailles que son père n'en avait laissé perdre. Mais il ne put que refouler tous ces princes coalisés, toutes ces

tribus altérées de carnage. Avec ces campagnes annuelles, qui n'étaient, si l'on peut parler ainsi, que des coups de collier héroïques, mais stériles, il ne parvint ni à subjuguer ses ennemis par les conquêtes, ni à les désarmer par des traités. Son succès le plus grand fut la conversion des Poméraniens au christianisme. C'était une promesse d'adoucissement dans les mœurs et dans les esprits. Du reste, les grands-princes de Kiiowie portèrent la guerre jusqu'en vue de Krakowie ; une défaite du côté de la Hongrie désola son âme altière : l'empereur Henri V, et plus tard l'empereur Lothaire, l'obligèrent de faire hommage dans les diètes de l'Empire pour la Silésie, la Moravie et la Poméranie. En retour, il y fut traité en roi, et porta l'épée de Charlemagne, qui ne pouvait être placée dans de plus vaillantes mains. Les trahisons de son frère Zbigniew continuaient de tout agiter. En les punissant, après une longue patience, de la mort, ou, selon d'autres, de la perte de la vue, il diminua peu ses périls, et se donna des remords qu'il porta en vain, de pèlerinage en pèlerinage, aux tombeaux de saint Adalbert à Gnezne, de saint Étienne de Hongrie à Belgrade, de saint Gilles des Boucheries, près de Nîmes. Saint Gilles, à qui son père avait dû, par une pieuse invocation, le bienfait de sa naissance, ne put calmer son cœur troublé ; et il mourut, en faisant plus de mal à la Pologne par son testament qu'il ne lui avait fait de bien par ses batailles. Il partagea ses États entre quatre de ses fils. Le partage et toutes ses conséquences, guerres intestines, guerres extérieures, dévastations, anarchie, pesèrent cent soixante ans sur la Pologne.

Le XIIe et le XIIIe siècle furent, pour la race slave tout entière, un long incendie. Dans le même temps, la même calamité déchira toutes ses dynasties et toutes ses nations. Les grands-duchés de la race de Rurik, qui avaient brillé, d'abord, d'une civilisation et d'une puissance si hâtives ; les duchés idolâtres de la Litvanie ; ceux de Pologne ; le royaume des Obotrites ou Slaves, comme on l'appelait toujours, et qui comprenait le Mecklembourg jusqu'à la Saxe ; le royaume de Bohême ; le royaume ou duché de Moravie ; le royaume des Kroates, qui se composait encore de presque toute l'Illyrie ; la Hongrie, enfin, se trouvèrent à la fois divisés en autant d'États que chaque famille régnante comptait de princes, et engagés dans autant de guerres civiles qu'il y avait de préten-

tions rivales. Il ne resta de positivement florissants que le despotat de Servie, au midi, malgré ses luttes avec les Comnène, et l'opulente république de Novogorod dans le nord. Toute cette famille de nations qui parlait la même langue, qui avait encore les mêmes mœurs, et, sous deux rits différents, servait le même Dieu, sembla retomber dans l'état barbare, tandis que dans le reste du monde, l'échange armé d'idées et de richesses que produisaient les croisades, l'émancipation des communes en France, en Italie, en Allemagne, l'affermissement de la royauté partout, la puissance enfin de l'unité catholique et l'esprit d'égalité propre à son gouvernement, entraînaient tous les peuples, d'un pas ferme et uniforme, dans des voies nouvelles de civilisation et de liberté.

La Pologne maintint, de propos délibéré, le système de démembrement introduit par ses rois. Le fils aîné de Boleslas, Wladislas II, avait été reconnu par une assemblée nationale [1139], suzerain des princes co-partageants. Sa femme, Agnès d'Autriche, petite-fille de l'empereur Henri IV, nièce de l'empereur Conrad III, de la maison de Souabe, alors régnant, l'excita à vouloir davantage. Ils réunirent une nouvelle assemblée, et tous deux plaidèrent, par les grandes raisons politiques, la cause de l'unité nationale. Un cri s'éleva contre Wladislas, contre Agnès surtout, cri qui a retenti dans la postérité, que répètent encore aujourd'hui, chose étrange, les écrivains patriotes, défenseurs et martyrs de la nationalité polonaise. Agnès et Wladislas étaient coupables d'ambition et de tyrannie! Le sang coula à flots. Ils furent chassés, et un autre des fils de Boleslas-le-Hardi, Boleslas IV, dit le Crêpu, s'assit [1149], pour le compte de ses frères, sur ce trône mutilé. Il y siégea vingt-quatre années, payant ce triste droit par des concessions à tous les princes du sang de Piast, à tous les seigneurs factieux, à tous les ennemis extérieurs. Il désarma Conrad III, et après lui Frédéric Barberousse, à force de soumissions, entre lesquelles il faut compter l'envoi de troupes pour prendre part aux guerres des Guelfes et des Gibelins, les premiers escadrons polonais que vit l'Italie. Il céda la Silésie aux fils de son frère proscrit, qui la partagèrent en trois principautés, et y perpétuèrent le sang des Piasts pendant quatre cents ans, mais en liant sans retour cette province à l'Empire germanique. Il vit, sans s'en inquiéter, un grand

politique, Albert-l'Ours, fonder, avec l'assistance de ces princes, sur la Sprée [1155], dans une contrée naguère polonaise, le margraviat indépendant, et peu après l'électorat formidable de Brandebourg. L'heureux Albert fit passer sous ses lois allemandes tout ce qui restait d'États slaves sur la rive gauche de l'Oder. Enfin, Boleslas, seul roi de ce nom qui n'ait pas été guerrier, laissa un autre de ses frères, Henri, duc de Sandomir, qui avait fait briller le nom polonais dans la Terre-Sainte, périr sous les coups des barbares de Prusse. Les Piasts exilés profitèrent de ce désastre pour rentrer à main armée; la rébellion grondait de tous côtés autour de Boleslas dans les terres de Krakowie, qui étaient presque tout son royaume, quand il mourut [1173]. Un autre de ses frères, Miéczyslas III, ou le Vieux, ainsi nommé de l'air de gravité qui l'avait caractérisé dès l'enfance, était encore assez jeune pour donner à l'histoire, sur ce débris ou cette ombre de trône, le spectacle d'un prince quatre fois chassé au profit de ses rivaux, quatre fois recommençant ce règne intermittent.

Des rois, à chétifs royaumes et à nombreux compétiteurs, étaient commodes à renverser; c'était, par tradition, l'évêque de Krakowie qui prononçait les résolutions souveraines de la noblesse. On peut conjecturer que le temps dans sa marche commençait à réussir où les rois avaient échoué : il brisait le niveau d'une fausse et oppressive égalité. Le perpétuel contact avec l'Allemagne, les besoins de la paix et de la guerre, la force des choses, faisaient germer une bourgeoisie dans les principales cités. La guerre civile en permanence avait obligé de compter çà et là avec les masses. Il est remarquable que le premier prince qui régna à travers le règne de Miéczyslas, Kasimir II, fils de Boleslas Bouche-Torte, possesseur des duchés de Sandomir et de Lublin, sembla porté au trône du duché de Krakowie par une sorte de parti populaire. Il obtint le surnom de Juste, en affranchissant les classes inférieures de quelques-unes de leurs plus dures sujétions; par exemple, du droit qu'avaient les nobles d'être hébergés dans leurs voyages, comme en Occident l'étaient les rois. Kasimir, pour faire accepter ses réformes, constitua tous les gouverneurs de province, les évêques, les grandes charges, en un conseil supérieur qu'il convoqua pour la première fois à Lenczyça [1180], et qui a été plus tard le sénat. Il y fit sanctionner ses lois bienfai-

santes. Inquiet sur la solidité de cette sanction, il sollicita celle du Saint-Siége; et le même pontife (Alexandre III) qui venait d'instituer à Venise le mariage du doge avec la mer Adriatique, se hâta de légitimer, par son autorité, ces tentatives d'union d'un souverain polonais avec le peuple de Pologne. Par malheur, pour mieux assurer son règne, Kasimir se mit à partager le peu qu'il avait d'États entre tout ce qui restait de princes du sang des Piasts, laissés jusque-là sans souverainetés. Kasimir, dit l'un de nos meilleurs écrivains modernes, Kasimir, doué d'un esprit conciliant, ne garda pour lui que Gnezne, à titre d'ancienne métropole! Mais ce n'était pas assez de sacrifices. Les palatins, les nouveaux sénateurs l'expulsèrent, probablement par une réaction contre sa politique; et Miéczyslas fut rappelé [1190], selon les historiens, aux acclamations des Polonais. L'année suivante [1191], d'autres acclamations rappelèrent Kasimir. Trois ans après [1194], il mourut, et son fils, Lezko ou Leszek-le-Blanc, encore enfant, hérita de ces vicissitudes. Après six années, le prince et sa mère, la duchesse Hélène, qui avait la régence, mais qui était en réalité placée avec lui sous la tutelle du palatin et de l'évêque de Krakowie, furent renversés par les deux co-régents [1200], malgré des bulles protectrices d'Alexandre III, au profit de l'éternel Miéczyslas-le-Vieux. Celui-ci mourut enfin [1200]. Après un interrègne, son fils, Wladislas-Jambes-Déliées, hérita des prédilections de la noblesse, et régna [1203], c'est-à-dire qu'il eut de la Pologne les deux capitales, Gnezne et Krakowie, tout le reste appartenant, parmi des luttes sanglantes, au reste de la maison de Piast. Quand il avait la guerre, c'était avec le duc de Galicie, ou avec celui de Breslaw ou de Ratibor. Mais il s'avisa, dans ces limites, de vouloir exercer son autorité selon l'esprit de Kasimir. Il fut aussitôt détrôné, et ce fut le fils de Kasimir, Leszko-le-Blanc [1206], qui se vit de nouveau couronné à sa place, et le fut par le même palatin, par le même évêque qui avaient, à tant de reprises, renversé le père!..... Il y a une nation moderne qui semble animée du même génie que les Polonais l'étaient alors. Ils jouaient à la navette avec les rois; elle le fait avec les ministères. Tout a semblé quelquefois y rouler sur deux hommes, alternant au pouvoir comme Wladislas-Jambes-Déliées, ou le vieux Myéczyslas et Leszko-le-Blanc. C'est que

les mêmes causes engendrent toujours les mêmes effets. Il y a des courants d'intérêts et d'idées dont les luttes produisent dans l'histoire le va-et-vient des dynasties, ou des princes, ou des ministres, ou des religions, selon les lieux et les temps. On accuse l'inconstance des nations. Point! C'est la constance des partis qu'il faut voir, et leurs changements de fortune.

Cette fois, enchaîné au joug des maîtres véritables du pays, le faible Leszko-le-Blanc conserva vingt ans son autorité asservie, jusqu'à ce qu'ayant contesté à un gouverneur de la Poméranie, Swientopelk, le droit de faire comme les princes du sang royal, de s'ériger en souverain, ce seigneur le massacra [1127].

Parmi toute cette anarchie, un grand événement s'était passé. Leszko-le-Blanc avait donné à son frère Conrad le duché de Mazowie, province centrale où leur père Kasimir-le-Juste, en tenant sur les fonts baptismaux deux enfants de bûcheron qu'il nomma War et Sawa, et dotant leur père d'une chaumière plus riche, avait, à ce qu'on raconte, jeté les fondements de Warsowie (Warszawa). Le nouveau duc de Mazowie disputait la régence, par la voie des armes, à la foule des contendants, pendant la minorité de son neveu, Boleslas IV: il se trouva impuissant à défendre son État contre les hôtes farouches du littoral, ces Borusses, ces Prussiens, qui depuis l'origine tenaient en échec le christianismé et la république. La couronne de Danemark les avait pendant quelques années contenus, en profitant de l'anarchie de la Pologne pour étendre sa domination tout le long de la Baltique, depuis le Holstein jusque vers la Livonie; elle avait formé de ce vaste littoral un empire des Wendes ou des Vandales, dont les rois de Suède et de Danemark se sont depuis partagé le titre et les prétentions. Cet empire venait de s'écrouler devant une révolte (1223) glorieuse du comte Henri de Mecklembourg. Le duc Conrad restait sans appui contre les Prussiens. Il réfléchit que les établissements, formés par les Allemands en Livonie et en Kourlande pour trafiquer avec Novogorod, s'étaient remis à la protection d'un ordre militaire que l'évêque de Brême Albert [1207], fondateur de Riga, avait institué à l'instar de ceux du Temple et de Saint-Jean-de-Jérusalem, sous le titre des chevaliers Porte-Glaives de Livonie. Or, dans la croisade où Frédéric Barberousse trouva la fin de sa carrière, la no-

blesse allemande avait établi une congrégation d'hospitaliers, de confesseurs et de guerriers, qui portait le nom d'Ordre Teutonique; Frédéric II, après être allé reprendre Joppé, Nazareth, Jérusalem, venait d'abandonner la Terre-Sainte, sur la nouvelle qu'il y était poursuivi des excommunications de Grégoire IX, et menacé dans ses possessions d'Italie : le duc de Mazowie proposa à l'Ordre Teutonique sans emploi, et à Herman de Saltza, son grand-maître, un asile, un territoire, une croisade, les Prussiens à convertir et à vaincre, de vastes domaines à prétendre [1225]. Guerriers qui préféraient les païens à tous les autres ennemis, infirmiers qui pansaient les malades la cuirasse au dos, prêtres qui disaient la messe le glaive au flanc, sujets de l'Empire qui ne demandaient qu'à travailler à sa grandeur, ils acceptèrent. L'empereur et le Saint-Siége leur conférèrent toutes les terres qu'ils pourraient conquérir; en attendant, ils reçurent de Conrad le palatinat de Kulm pour baptiser les Prussiens dans le sang et défendre la Pologne contre ces colonies sauvages. La Pologne devait avoir bientôt ses défenseurs à combattre; ce furent d'autres guerres acharnées; et le jour allait arriver où, souverains des Prussiens convertis par le fer et le feu, et sujets des margraves de Brandebourg, ces chevaliers constitueraient au profit des margraves, avec les lambeaux de la Pologne, une puissante monarchie, et, chose bizarre, la première des souverainetés protestantes du continent.

En même temps que l'Ordre Teutonique, d'autres hôtes parurent sur les confins de la Pologne. Ceux-ci ne s'annonçaient pas comme des missionnaires et des alliés; l'incendie volait devant eux. La dévastation, la mort, des barbaries effroyables formaient leur cortége. Là où ils avaient passé, il ne restait pas pierre sur pierre; il ne restait pas derrière eux âme vivante. Tout ce qui ne tombait point égorgé, les femmes, les enfants, des populations entières, troupeaux chargés de plaies et de chaînes, se voyaient traînés à coup de fouet en esclavage. C'était une inondation de Tatars, les hordes de Tchingis-Kan, qui venaient rendre aux peuples nouveaux de l'Europe les maux que ces peuples autrefois avaient versés sur l'Empire romain. Tchingis-Kan, à la tête de ses barbares, avait recommencé dans le monde le rôle et la domination d'Attila. Pesant d'une main sur la Chine, de l'autre il menaçait l'Europe. Les

Turks seuls, dans l'Asie soumise et tremblante, osèrent se dresser contre lui; il les écrasa. Ce fut ensuite le tour des Slaves. La mer d'Azoff, les villes de Krimée, les opulentes cités des diverses Russies, Moskou, qui venait d'être fondée en même temps que Warsowie, Novogorod, la première des cités du Nord pour le commerce et la richesse, Kiiow, toutes ces grandes proies, attiraient le farouche kan. Les ducs russiens, sous la conduite de Mstislaw, l'un d'eux, furent renversés (31 mai 1223) dans les champs de Kalka, et leurs débris furent rejetés au delà du Borysthène. Le terrible Tchingis-Kan mort, son fils Otkaï, sous la conduite de Batu-kan, lance de nouveau ses hordes sur l'Europe. Elles passent sur Kiiow (1238), qu'elles laissent en cendres, débordent sur la Russie-Rouge, balayent un royaume grec de Halicz ou de Galicie, qui s'était formé parmi tous ces déchirements au pied des Karpathes; puis, ils portent vers le duché de Pologne leur torrent destructeur. L'Europe s'ébranla d'épouvante. Une lettre de saint Louis à sa mère atteste les sollicitudes que le grand et saint roi élevait vers Dieu.

Boleslas V, qu'on a nommé le Pudique pour les vœux de chasteté qu'il avait faits, régnait alors [1239]. Sorte de moine couronné qui priait au lieu de régner et de combattre, il se croyait obligé de laisser également stériles à ses côtés sa femme et son épée; il abandonna son royaume sans défense aux barbares. A sa place, quelques palatins, celui de Krakowie, Wladimir à leur tête, s'attachèrent, par des combats héroïques, à retarder au moins leur marche [1240]; car, quel bras aurait pu l'arrêter? Un des Piasts proscrits, le duc de Breslaw, l'essaya dans les champs de la Silésie [1241]. Il ne put que mourir glorieusement. L'Allemagne crut toucher à sa dernière heure.

Cependant ces combats et ces défaites même sauvèrent l'Occident. Les Tatars fatigués s'écoulèrent par la Moravie sur la Hongrie, où Batu-kan les attendait avec sa principale colonne. Eux aussi se divisèrent. Ce fut en deçà du Borysthène, entre le Volga et la mer Noire, qu'ils fixèrent leurs établissements, ayant tous les duchés de la maison de Rurik pour tributaires et pour vassaux, tenant toute cette partie de la race slave sous un joug de fer, détruisant ou du moins arrêtant pour long-temps dans ces contrées les progrès de la

civilisation grecque, privant ainsi la Pologne de l'utile voisinage de peuples policés, et fixant de plus en plus le long de ses confins une guerre opiniâtre qui devait être marquée par quatre-vingt-onze invasions en trois cents ans.

Misérable émule du grand roi saint Louis, Boleslas pesa cinquante ans sur ses peuples du poids de sa dévote imbécillité. Son zèle pieux ne lui servit même pas à empêcher le Saint-Siége d'envoyer un légat pour conférer à l'État de Galicie, dans la personne du duc Daniel Romanowicz, qui promettait de faire abandonner le schisme grec à ses sujets, les honneurs du titre royal, que les papes et l'Europe ne reconnaissaient plus aux chefs de la Pologne. Dans le même temps, la même grâce descendit de Rome sur un païen, le chef des Litvaniens Mendog, guerrier sauvage et idolâtre comme tout son peuple; il s'inclina sous le baptême, et promit d'y plier son peuple avec lui, afin d'obtenir ce nom de roi réservé à la république chrétienne, et que ses chefs spirituel ou temporel, le pape et l'empereur, pouvaient seuls donner. Dans cette malheureuse Pologne, tout se trouva royaume, hormis la Pologne même.

Ainsi séparé de ses nationaux du centre et du nord, réduit presque à la république actuelle de Krakowie, plus une part du grand-duché de Posen, *le duché* de Pologne n'avait de relations pacifiques que du côté de l'Allemagne. Le génie allemand, communal et industriel, y portait ses entreprises, son négoce et ses idées. Fils de Leszko-le-Blanc, Boleslas obéissait à l'esprit de Kasimir-le-Juste. Il recevait bien les Allemands. Il encourageait le commerce. Il accomplit quelques œuvres utiles. Sous son règne fut ouverte cette célèbre saline de Wiéliczka [1252]. Mais il fit la faute d'ajouter, à toutes les démarcations qui existaient déjà, une division nouvelle : il dota les bourgeois allemands du privilége de conserver leurs lois, et rendit exécutoire pour eux le droit de Magdebourg, au lieu d'en appliquer les principes, s'il le pouvait, à tous ses sujets. Une arme fut ainsi donnée aux ombrages déjà soulevés contre les étrangers, et c'est là sans doute une des causes qui étouffèrent bientôt ces germes d'un tiers-état, que les événements, en dépit des mœurs et des lois, avaient, pendant près d'un siècle, développés à la surface de la Pologne

Peut-être aussi fut-ce une des causes des soulèvements re-

naissants contre lesquels Boleslas eut à se défendre. Les princes conjurés appelèrent eux-mêmes les Tatars à leur aide. Une nouvelle invasion fut effroyable [1260]. La résistance et le sac de Sandomir font époque dans l'histoire de la vaillance et de la férocité humaines. La chrétienté en frémit. Boniface VIII consacra ce souvenir par une messe expiatoire. Krakowie eut bientôt le même sort.

Boleslas avait fui. En compensation de tous ces malheurs, il obtint la canonisation de saint Stanislas, évêque de Krakowie, que nous avons vu tomber en 1079 sous les représailles sanglantes de Boleslas-le-Hardi, et qui était devenu depuis lors le patron de la Pologne. Cette gloire obtenue, lui-même mourut enfin l'an 1279, à deux siècles de date.

Son neveu, issu de germain, Leszek ou Leszko-le-Noir, petit-fils de ce terrible duc Conrad, le frère de Leszko-le-Blanc, et le chef du parti des vieilles mœurs, monta au trône, et se plaça à la tête du parti des idées et des formes nouvelles, qui était malheureusement celui des Allemands, celui de l'étranger. Tous les périls l'entourèrent. Les Tatars, les ducs de Litvanie, ceux de Galicie, coalisés, vinrent lui livrer bataille et succombèrent aux champs de Goslicé [1280] en vue de Krakowie. Ce fut pour le chef de la Pologne un succès éclatant d'entrer à quelques lieues de là, dans Léopol ou Lemberg, capitale de la Russie-Rouge, aux pieds des monts Karpathes. L'évêque de Krakowie, cette fois Paul de Przemankow, lui suscita d'autres périls: il conspirait avec les Palatins et Castellans d'alentour, avec le duc des Litvaniens encore plus rebelle aux idées de l'Occident. Leszko fit arrêter le prélat, et pour entraîner ses troupes à la rencontre du farouche Troyden, duc de Litvanie, qui saccageait Lublin, il eut besoin de l'assistance de l'archange saint Michel. Il vainquit [1282]; mais en vain : la révolte des Palatins et Castellans sous les ordres de Conrad, et celle des Mazoviens l'obligea de fuir en Hongrie. Les bourgeois de Krakowie se défendirent glorieusement jusqu'à ce que Leszko reparût avec une armée hongroise [1285]. Cette fois, ne gardant plus de mesure, se faisant bourgeois de Krakowie, il prit le costume allemand et laissa croître ses cheveux. Un nouveau grand-duc de Litvanie, Witeness, assez puissant pour se défendre d'un côté contre les Chevaliers de Livonie, tandis que de l'autre il menaçait les princes de Pologne, jugea le

moment favorable pour avancer sur Leszko. Le duc de Krakowie, car comment le nommer autrement? pour avoir des guerriers qui le défendissent, imagina d'en demander à toute l'Allemagne et à tout l'Occident, sous le prétexte d'une croisade, et, quand il l'eut formée, il la dirigea contre le duc de Warsowie Conrad II, le perpétuel ennemi, comme son père, de l'esprit et des princes de la Pologne méridionale. Les Tatars survinrent. L'invasion fut effroyable. Le torrent ne s'arrêta qu'aux pieds de Krakowie. La défense des bourgeois fut héroïque. Le flot destructeur se brisa contre leur courage, et se retira entraînant, dit-on, vingt mille jeunes filles dans les steppes de la Tatarie. Leszko s'était réfugié dans son asile ordinaire, la Hongrie. Il revint pour perdre, contre Conrad II, une bataille sanglante, et en mourut de désespoir [1289], prince brillant et malheureux, qui n'eut que le tort de vouloir trop ces réformes du génie national, qu'il fallait vouloir et accomplir, pour sauver la Pologne.

Entre la foule des princes du sang de Piast, qui prétendirent à son héritage, l'évêque de Krakowie désigna au trône Boleslas VI, fils de Conrad II. A peine inauguré, les bourgeois le chassèrent. Ils appelèrent à sa place un Piast de Silésie, Henri le Probe [1290], qui vit sur-le-champ la noblesse se rallier autour de Wladislas Lokiétek ou le Bref, frère de Leszko-le-Noir, et ne vécut juste que le temps d'être à son tour expulsé. Wladislas le fut presque aussitôt [1291] par le duc de la grande Pologne, Przemyslas II, qui devait à son vaste patrimoine et à l'appui de l'archevêque de Gnesne l'avantage de balancer l'influence de l'évêque de Krakowie et de partager l'ordre équestre. Dans ces déchirements, la bourgeoisie se releva, et suscita un quatrième roi à ce lambeau de royaume. Wenceslas, roi de Bohème, était jeune, brave. Il mit l'évêque de Prague, Tobie, à la tête de ses armées; car tous les partis se disputaient l'appui de l'Eglise. Ici montrerons-nous [1292] Boleslas VI, Wladislas IV, Przémyslas II, Wenceslas I, se disputant, les armes à la main, l'honneur de couvrir de leur nom ce long interrègne, l'étranger arrivant de toutes parts pour déchirer cette proie sanglante, les Tatars et l'Ordre Teutonique, Othon de Brandebourg et les ducs de Litvanie se rencontrant au cœur de la Pologne, pour s'y disputer ses débris? Toutes les dynasties slaves, celle de Silésie, celle de Po-

logne, celle de Litvanie, celle de la Grande-Russie, qui de plus était courbée sous le joug tatar, donnaient dans le même temps le même spectacle, autant de principautés que de princes, autant de guerres que d'États : le miracle est qu'il soit sorti deux grands peuples, de ces déchirements.

Enfin, maître de la Grande-Pologne et de la Poméranie, Przémyslas parut l'emporter. La Petite-Pologne jointe à ses domaines, Gnezne et Krakovie réunis sous les mêmes lois, représentaient un royaume. Il fut sacré à Gnezne [1295]. Boniface VIII, comme pour encourager ces reconstitutions nationales, en les couvrant du bouclier saint dé l'Eglise, autorisa Przémyslas à reprendre ce titre de roi dont ses prédécesseurs étaient dépouillés depuis le meurtre de saint Stanislas, il y avait deux cent vingt-cinq ans. La vieille Léchie, pacifiée, respirait; sept mois se passèrent, et Przémyslas disparut assassiné. Jean de Brandebourg, margrave d'Anhalt, Othon-le-Grand, margrave de Brandebourg, un autre prince de cette maison, enfin Jean, fils du duc de Mazowie, comptaient parmi les assassins. Il y avait de plus des seigneurs polonais, Zaremba, Nalencz. La Pologne entendit les punir. Tuer un serf allait bientôt exposer à une amende. Que ferait-on pour avoir tué un roi? On supprima aux meurtriers le droit de porter des couleurs écarlates. Le sang d'un roi y suppléait!

La Grande-Pologne, à Posen, proclama le frère de Leszko-le-Noir, Wladislas-le-Bref [1296]. Il ne justifia point toutes les espérances que l'on avait fondées sur lui; et l'évêque de Posen l'excommunia : c'était le renverser. Wenceslas, qui avait réuni sur sa tête les couronnes de Hongrie et de Bohême, vint recevoir à Krakowie [1300] celle de Pologne. Sa puissance et sa politique le maintinrent cinq années. Il mourut [1305]; son fils, Wenceslas V, fut assassiné peu après, par ordre, a-t-on dit, de l'empereur Albert, fils de Rodolphe de Habsbourg, qui pensait déjà pour sa maison à réunir toutes ces couronnes. Avec le jeune roi finissait la dynastie slave de Bohême. La maison d'Autriche tenta de lui succéder. Ce fut la maison de Luxembourg, rameau de la maison de Bourgogne, qui recueillit son héritage en attendant l'empire; le dernier lien qui unissait le Czéchie et la Léchie se trouva rompu pour jamais. Dans cet interrègne, Wladislas Lokietek, frère de Leszko-le-Noir, que la Grande-Pologne avait chassé, repris, chassé,

recommença [1306], aux acclamations de la Petite-Pologne, son troisième ou quatrième règne qui devait durer trente années.

De ce prince date le rétablissement de la Pologne. Bien que confiné encore, sauf le Palatinat de Lublin et les terres de Krakowie, entre la Vistule et l'Oder, l'avantage d'avoir sous la main les trois capitales, Krakowie, Gnezne, Posen, et un réel génie, firent triompher Wladislas de toutes les conjurations des ducs de Galicie, de Mazowie, de Litvanie, des Chevaliers Teutoniques, maîtres de la Prusse, et des marquis de Brandebourg, leurs fidèles alliés, enfin, des rois de Bohême, et des princes de Moravie et de Silésie. Il pacifia les frontières, après avoir perdu Dantzig, en souscrivant à la perte d'une moitié de la Poméranie; il fit accepter aux nobles son empire, en l'appesantissant sur la bourgeoisie des cités; il noya dans le sang les résistances municipales, bien qu'elles eussent maintenant pour appui l'évêque de Krakowie, Silésien de naissance et Allemand de parti. Il retira au tiers la plupart de ses priviléges, celui d'élire les conseillers, celui de faire instruire les enfants et d'arriver aux emplois ecclésiastiques. Partout il rassembla, il remit en honneur, en l'appropriant à l'esprit du temps, le vieux droit national, à la place du droit germanique, sur lequel se fondaient ces commencements de communes. Ensuite, il se fit solennellement couronner à Krakowie [1319], et décida que dans cette ville, berceau de la Pologne et sépulture des rois, s'accomplirait désormais leur sacre. Ce fut lui aussi qui attacha irrévocablement l'aigle blanche à l'écu de la Pologne. Il prépara une politique nouvelle, en s'alliant, par le mariage de son fils Kasimir, au sang de Gédymin, duc de Litvanie, le fondateur de Troki et de Wilna, qui avait étendu ses armes et sa puissance, des républiques de Pskow et de Nowogorod devenues ses vassales, jusques aux pieds des Karpathes et sur tout le cours du Borysthène. La belle Anna Aldona entra dans Krakowie [1325], apportant au jeune Kasimir la plus belle dot que jamais fille de guerrier ait offerte à un fils de roi, vingt-quatre mille captifs, que Gédymin rendait à la Pologne. Wladislas eut une autre gloire. Les Polonais datent l'acte de leur constitution politique de la diète tenue à Chenciny [1331], château à quelques lieues de Krakowie, où se tint la première assemblée générale, dans la-

quelle la division en deux corps soit nettement tracée, et où le concours plein et absolu de l'ordre équestre tout entier fut positivement proclamé et établi. Dans les siècles orageux d'où on sortait, des synodes, des colloques sénatoriaux, des assemblées irrégulières de la noblesse dans les provinces, avaient semblé faire oublier ces réunions générales et avouées des temps primitifs. On y revenait, en se constituant. Les assemblées germaniques pour l'élection du chef temporel de l'empire, les assemblées romaines pour l'élection du chef de la chrétienté, cessaient par degrés d'être tumultueuses, populaires, armées. Les premières, qui avaient compté jusqu'à des soixante mille votants pressés sur les bords du Rhin ou du Danube, en se restreignant pour le nombre, s'étendaient pour les rangs et les classes. Sous l'empereur Albert, on avait vu encore, à la diète de Nuremberg, se presser cinq ou six mille représentants divers de l'Allemagne; mais du moins les communes y étaient représentées. Partout, en France sous Philippe-le-Bel, sous Louis Hutin, sous Philippe de Valois, en Italie où leur génie allait enfanter des merveilles, en Suisse dont elles fondaient la liberté, leur voix comptait. En Pologne, les institutions se régularisent, sans changer de caractère. Les assemblées vont dominer plus que jamais, et un seul droit, une seule force continuera d'y régner.

Wladislas termina son active carrière, en gagnant, à l'âge de soixante-treize ans [1333], après la bataille de Plowcé, en Kuïavie, où, dit-on, vingt mille Prussiens et Chevaliers Teutoniques périrent, une autre bataille sanglante sur les éternelles bandes de Silésiens et de Moraves. Son testament fut encore plus remarquable que sa vie. « Jamais de concessions de ter- » ritoires, dit-il à son fils Kasimir, sur son lit de mort, aux » Chevaliers Teutoniques et aux margraves de Brandebourg. » Plus heureux que votre père, puissiez-vous les chasser du » royaume où la piété de nos ancêtres leur ouvrit un asile! »

Kasimir III, à qui s'adressait ce conseil, plus facile à donner qu'à suivre, allait présider pendant près de quarante ans avec éclat aux destinées de la Pologne. Spirituel et calme; doux, mais ferme; brave, mais pacifique; habile dans la guerre, plus habile dans la paix; amoureux des sciences, des lettres, des arts, et trop amoureux des plaisirs, il sut promptement se rendre respectable au dedans et au de-

hors. Des victoires signalèrent ses commencements ; et il ne combattit que pour pacifier. La paix lui était nécessaire pour pouvoir se passer du secours armé de sa noblesse et revenir à cette politique éclairée de Kasimir-le-Juste, son aïeul, et de Leszko-le-Blanc, que son père Wladislas avait trop abandonnée. Il acheta la paix au prix d'un sacrifice nominal, en acceptant des faits contre lesquels il n'y avait pas de recours. Il souscrivit par le traité de Wisegrad, à Jean de Luxembourg, roi de Bohême, la suzeraineté des duchés de Silésie, et il reconnut, par le traité de Kalisz, à l'ordre Teutonique, sous l'autorité de la couronne de Pologne, la possession de la Poméranie et de la Prusse ducale, que ses prédécesseurs n'avaient pas su défendre. Après la ligne de la Saale, après celle de l'Elbe, après celle de la Sprée, la barrière même de l'Oder septentrional et une partie du littoral de la Baltique se trouvaient perdues. Mais le Brandebourg et la Bohême contraints de poser les armes sans prétendre à des conquêtes nouvelles, l'ordre Teutonique dépossédé de la Kuïavie, les ducs de Mazowie, qui s'étaient faits les vassaux de la Bohême et de l'empire, reconquis à la couronne de Pologne, le duché de Galicie ressaisi les armes à la main, la Wolynie assujettie à son tour, ce vaste territoire, jusqu'à la Moldavie, rendu et enchaîné à la Pologne par dix ans de travaux, les Litvaniens réprimés, les Tatars rejetés pour jamais derrière le Borysthène, en un mot, le royaume de Boleslas-le-Grand retrouvé et ses frontières fixées, tels furent les fruits d'une politique ferme, active, patiente. La Pologne respira.

L'heureux Kasimir sut forcer toutes les classes de sujets à l'obéissance. Les lois régnèrent ; leur niveau courba les têtes jusqu'alors indociles. Toujours mêlée avec l'administration et le commandement militaire, la justice, que le droit canonique avait déjà réglée et adoucie, fut dépouillée, dans les diètes successives, de ce qui lui restait de formes barbares. On vit de sages règlements établis. Kasimir s'appliqua à resserrer par les lois les liens des provinces polonaises qu'il avait ressaisies, et, en respectant l'Eglise grecque dans la Russie-Rouge et la Wolynie, il fit régner partout la même administration et la même politique.

Kasimir osa prendre en pitié la servitude des classes inférieures ; son règne se composa d'efforts pour les relever de leur

misère. Nous avons vu, dans le siècle affreux qui venait de s'écouler, le travail de la civilisation pour produire, à l'aide même des calamités du temps, l'établissement d'une classe moyenne. Il fallait bien, sous le poids de tant d'invasions, enrégimenter les paysans; et le métier des armes, les faveurs de quelques-uns des rois créèrent parmi eux des existences favorisées. L'introduction croissante des arts de l'Europe propageait dans les villes une bourgeoisie plus éclairée que l'ordre équestre, enrichie par ses travaux, empressée à recueillir la dépouille des maîtres du sol ruinés par la guerre, initiée par l'amour de l'étude à la connaissance des lois romaines, et par la connaissance des lois aux charges de l'administration, alors qu'une administration judiciaire et politique se formait. Depuis Leszko-le-Noir, les libertés municipales, sous le nom du droit de Magdebourg, avaient pris racine dans les provinces limitrophes de l'Allemagne, et résisté en plusieurs lieux à la réaction de Wladislas-le-Bref. Kasimir fit plus; il consacra pour les paysans le droit de devenir soldats; il institua pour les nobles qui assassinaient des serfs la peine d'une amende de dix écus; il régla les priviléges des corps d'état, leur accorda une juridiction, aplanit devant les plébéiens l'accès du sacerdoce, appela même aux diètes les bourgeois de quelques-unes des villes les plus florissantes. Il voulait élever les communes au rang d'un ordre dans l'État. La diète de Wisliça est fameuse en ce qu'elle a laissé les premiers monuments importants de la législation polonaise; elle institua des garanties nécessaires, et réforma sur beaucoup de points les statuts de la diète de Chenciny; on remarque que les actes étaient libellés ainsi : Nous, de concert avec les prélats, les barons, les nobles et *Nos sujets,* avons ordonné...

Kasimir III, sans avoir été élevé en France comme on le disait du premier des Kasimir, semblait rempli de l'esprit de l'Occident. Pour mûrir plus vite son ouvrage, il prenait au dehors, il appelait de toutes parts une bourgeoisie toute faite, qu'il transplantait dans les déserts de la Pologne. Des ouvriers, des négociants, des juristes, des professeurs, accoururent d'Allemagne dans ses cités agrandies. Une vie nouvelle sembla animer le pays entier. On vit soixante places fortes construites, des monuments élevés, les arts conviés de tous les coins de l'Europe, une riche université fondée sous la protection

d'Urbain V, au sein de Krakowie. Cette université, instituée [1347] treize ans avant celle de Prague, sur le modèle de l'université de Paris, reçut et conserva le nom de ville de Sorbonne, en mémoire de ce que des docteurs de la Sorbonne de France étaient venus enrichir de cette institution la capitale que le Frank Samon avait bâtie. L'université de Vienne eut la même date et la même origine.

On ne peut assez remarquer comme, à cette renaissance de la civilisation, l'esprit français régnait sur la chrétienté. Un pape français, Urbain V, occupait la chaire de saint Pierre, et venait de la restituer à la ville éternelle. Sous la maison de Luxembourg, la Bohême brillait de lumières inusitées; déjà la science, par cette ardeur juvénile de la raison humaine, y tournait aux hérésies qui allaient dominer l'Allemagne en la mettant en feu. Charles de Luxembourg, filleul de Charles-le-Bel, beau-frère de Philippe de Valois, était arrivé à l'empire que son génie législateur constitua aussitôt et pacifia. La maison de France, par Charles-Robert d'Anjou, roi de Naples, était montée sur le trône de Hongrie, et Kasimir avait fait désigner par les diètes, pour son successeur, Louis d'Anjou, le roi de Hongrie régnant, de sorte que la France voyait le sang de ses princes s'étendre, depuis le Portugal et les Deux-Siciles jusqu'à la Pologne, sur presque tous les trônes de l'Europe.

La Pologne aussi brillait d'un éclat nouveau. Kasimir maria à l'empereur Charles IV, veuf de Marguerite de France, sa petite-fille Elisabeth, fille d'un Piast de Stettin, et il célébra cette alliance impériale avec une pompe inconnue [1363]. Krakowie posséda à la fois dans ses murs le roi de Danemark Waldomar III, Pétrin de Luzignan, roi de Chypre, le roi de Hongrie Louis d'Anjou, l'empereur Charles IV, nombre de princes, les Piasts de Silésie et de Mazowie réconciliés, le duc de Bavière, tout l'Empire. Tous ces princes furent émerveillés des richesses que leur étalait cette capitale du Nord et des fêtes qui leur furent prodiguées. Telle était la condition où les classes industrieuses et éclairées s'étaient élevées promptement, à l'ombre de la protection royale, qu'un bourgeois d'immense richesse, Nicolas Wierzynek, conseiller municipal de Krakowie, reçut un jour à sa table toutes ces têtes couronnées. Il était revêtu de la charge de trésorier de la couronne. Kasimir, riche de son administration et de la paix, étonna ses hôtes

en donnant en dot à la jeune impératrice cent mille florins d'or : Wierzynek distribua cent mille florins en présent à ses convives.

C'était le temps où, dans l'Europe entière, le peuple des cités faisait effort pour prendre rang parmi les puissances, où les empereurs reconnaissaient les triomphes de la liberté helvétique, où se rencontrèrent à la fois les tentatives de l'Anglais Wat Tyler, la domination de Rienzi, le dernier tribun des Romains, la querelle des Phallburgers d'Allemagne, le règne enfin des fameux états de Paris, et la rapide fortune d'Étienne Marcel; c'était le temps de la publication de la bulle d'or par l'empereur Charles IV, et des débuts du roi de France Charles-le-Sage.

A force de bienfaits, le roi de Pologne encourut ces remontrances de l'évêque de Krakowie, devant lesquelles ses prédécesseurs étaient souvent tombés du trône. Le prélat trouvait un trop plausible prétexte dans les faiblesses et les désordres croissants du prince. Kasimir sut plier à propos, mais sans déposer ses droits au titre de *roi des paysans* dont ses contemporains le poursuivirent, et que la postérité ratifie en mettant à la place le surnom de Grand.

Grand en effet, Kasimir III avait travaillé trente-sept ans à donner à la Pologne ce dont elle a manqué, un peuple et des lois. Malheureusement cette vie glorieuse eut un terme; les suites d'une chute de cheval, à soixante ans, y coupèrent court [1370]. Et il y a un instinct, nommé esprit de corps, qui ne meurt pas, qui éclaire les grandes aggrégations d'hommes, plus sûrement que ne feraient les calculs du génie, sur les intérêts communs. L'aristocratie se voua à détruire les créations du grand roi avec autant de persévérance et plus de succès que le trône n'en avait eu pour les préparer; des princes étrangers ou de race barbare allaient survenir qui abandonnèrent la politique des Piasts à la merci des passions dominantes. Toutes les institutions de Kasimir III furent par degrés abolies; on alla jusqu'à interdire aux bourgeois le droit d'acheter des terres. Et de ce règne magnifique, le seul où il y eut gloire au dehors et paix au dedans, parce qu'une autorité puissante veilla sur la patrie, il ne resta bientôt que la plaie d'une race étrangère appelée par le prince pour hâter les progrès de la civilisation et ceux de la richesse publique, mais qui ne fit que contri-

buer, par le vice du temps, à les corrompre et à les étouffer.

Les historiens ont reproché au grand Kasimir d'avoir propagé les Juifs en Pologne, où ils sont devenus, par leur accroissement, leurs priviléges et leur isolement combinés, un véritable fléau, et d'avoir fait à la république ce fatal présent par amour pour une autre Esther, enfant du peuple proscrit. Kromer a même raconté qu'il avait laissé deux de ses filles grandir dans la religion de leur mère. Nul chrétien au monde ne l'eût fait alors; ce sage monarque l'eût osé moins qu'un autre. On doit même dire que si le nom, si l'histoire, si l'image de la belle Esther n'étaient partout, si on ne voyait pas son tertre à Krakovie, de même qu'on y voit celui de Krakus, on irait jusqu'à révoquer toute cette histoire en doute, comme une calomnie et une vengeance de parti, en considérant que le même récit, que le même reproche se rencontrent dans les annales polonaises, au sujet de Kasimir-le-Juste, coupable aussi de pencher vers le commerce, vers l'industrie, vers la finance, et par suite vers les seuls hommes qui s'y entendissent. Quoi qu'il en soit, la vérité est sûrement que Kasimir ouvrit son royaume aux Israélites, comme il l'eût ouvert à l'industrie, au commerce, à la finance même. Il arriva ensuite que, fournissant à la noblesse toutes les ressources d'une civilisation croissante, sans prétendre à une existence politique, sans éveiller la crainte d'une rivalité importune, le peuple juif conserva en Pologne ses immunités, tandis que la bourgeoisie polonaise perdit ses droits. Il prit la place de cette bourgeoisie naissante, sans la suppléer. Il envahit l'État tout entier, sans pouvoir jamais se mêler à la nation et faire corps avec elle. Ce qui, dans la pensée de Kasimir, devait propager le commerce, le perdit sans retour : les nobles eurent plus que jamais horreur et mépris pour les professions utiles. Ces professions suffirent pour ravir au sang sa vertu. La richesse, fruit du travail, faisait déchoir les familles nobles elles-mêmes des prérogatives qu'elle aurait dû conférer. Multipliée seule par des lois protectrices, mais étrangère au culte, aux institutions, aux destinées de la patrie, opulente et avilie, attirant à soi tout l'or de la noblesse, sans devenir aux masses un soutien ni un échelon, épuisant l'État, sans lui rendre en force ce qu'elle lui prenait en richesse, cette population, avide et

corrompue, parce qu'elle était dégradée par les lois, reste depuis cinq siècles attachée au sol des provinces polonaises, comme une lèpre dévorante.

La maison de Piast avait présidé aux destins de la république cinq cent vingt ans, si l'on admet son fondateur douteux et sa chronologie plus douteuse encore, ou du moins quatre siècles entiers, à ne compter que de Miéczyslas, premier prince chrétien. Cette maison, féconde en grands hommes, cessa de régner (1370) avec Kasimir III, le plus grand de tous : il n'avait laissé que des filles. Ce n'est pas que les princes de son sang manquassent à la Pologne ; car ceux d'entre eux qui conservaient les duchés de Silésie, de Poméranie, de Mazowie, la troublèrent deux cents ans encore de leurs prétentions et de leurs discordes. Mais on a vu que les assemblées avaient consenti, depuis longues années, à appeler au trône le roi de Hongrie Louis d'Anjou, neveu de Kasimir par sa mère, qui était fille de Wladislas-Lokiétek. Le sang Capétien prit possession de la Pologne ; une seule branche de cette race glorieuse étendit ses rameaux depuis les Deux-Siciles jusque sur les deux versants des monts Karpathes. Un étranger tint paisiblement le sceptre pour la première fois ; nouveauté mémorable, parce qu'à ce règne de dix années se rattachent, avec l'avénement d'une autre dynastie célèbre, les révolutions les plus importantes de l'histoire polonaise.

Kasimir III avait probablement préféré le roi de Hongrie aux princes de Pologne, dans l'espérance de confondre sous les mêmes lois ces deux royaumes qui confinaient au florissant duché de Servie, à la Moravie, à la Bohême, à toutes les principautés russes, et pouvaient un jour réunir tous les rameaux de la Slavonie. Il ne vit pas qu'il affaiblissait plus la Pologne, par cette application nouvelle et extrême du principe électif, qu'il ne la fortifiait par une accession précaire et des chances douteuses. D'un autre côté, la noblesse consentit à sacrifier le sang de ses rois, en vue du prix dont elle comptait bien se faire payer la couronne par les nouveaux venus. Elle dicta ses conditions. En dressant l'inventaire des prérogatives royales, elle obligea les candidats à le souscrire tel qu'elle le rédigeait. A chaque règne, les choses allaient se passer ainsi. Ce fut là l'origine de ces chartes successives qu'on a nommées *pacta conventa*. Le roi élu devait les consacrer de son serment : elles

étaient fixées de nouveau à toutes les vacances du trône, p
l'assemblée qui précédait l'élection; elles étaient toujours a
ceptées avec empressement par des compétiteurs avides
plaire. La dégradation du trône se trouvait ainsi mise au co
cours entre tous ceux qui aspiraient à s'y asseoir.

Dès la première fois, la diète stipula que toutes les char
seraient inamovibles. Les rois ne pouvaient plus que les co
férer. Ils allaient avoir des généraux plus maîtres qu'eux
l'armée, des ministres plus maîtres qu'eux des affaires,
grands officiers qui seraient moins leurs serviteurs que le
geôliers.

Le roi de Hongrie sembla ne porter qu'avec indifféře
cette couronne démantelée. Dans un règne de dix ans, il
parut que deux fois parmi ses nouveaux sujets. Il eut la gl
de maintenir la paix au dedans et au dehors; mais on l'
cuse de n'avoir pas craint d'aliéner du territoire de la Polo
deux ou trois provinces, au profit de son gendre, le margr
de Brandebourg, Sigismond de Luxembourg, qui était fil
l'empereur Charles IV. Il tenta de réunir les terres russie
et la Galicie à la couronne de Hongrie. Il alla jusqu'à
voquer à Bude une diète polonaise, dans l'espoir d'obt
plus aisément à ces dispositions une ombre de sanction. D
Polonais seulement parurent; onze souscrivirent aux a
qui leur étaient présentés: le douzième, un évêque, Lubrai
eut la gloire de braver les périls du refus.

On a raconté que, peu après, une diète s'assemble en P
gne; Louis s'y rend à la tête d'une armée. Au moment où
présente dans l'assemblée, il voit, aux pieds de son tr
abattues sous la hache du bourreau, par ordre de la d
les têtes des onze citoyens infidèles. Et c'est sur des stip
tions qui auraient été désavouées de cette façon sangl
que, quatre cents ans plus tard, l'Autriche et la Prusse se
raient fondées pour démembrer la Pologne, en frappan
médailles sur lesquelles on lisait: *Vindicata jura*, les
ressaisis, la justice vengée!

Comme le dernier des Piasts, Louis ne laissa que des
(1382). L'aînée avait épousé le margrave de Brandeb
Sigismond, dont le frère, Wenceslas de Luxembourg, v
de succéder à l'empereur Charles IV, leur père. La sec
trop jeune, Hedwige, n'était pas mariée.

Pour amener les Polonais à élire le margrave, Louis avait corrompu la noblesse à force de concessions et de libertés. Il avait permis toutes les exactions, tous les empiétements. Le Code de Wislica particulièrement était tombé en désuétude. Sigismond, sous ces auspices, se présenta pour recueillir la couronne. Il arriva sous Krakowie, à la tête d'une armée brandebourgeoise. Les Polonais le repoussèrent. La seconde fille de Louis fut élue, sous l'unique condition que la nation la marierait. Hedwige d'Anjou monta donc sur le trône, de son chef : l'huile sainte coula sur son front (1383). Elle régna. Jeune, belle, d'une beauté, dit-on, incomparable, elle régna au milieu des transports de ce peuple chevaleresque. Elle ne s'était montrée que lorsqu'elle avait eu quinze ans. Célèbre pour sa bonté populaire, pour sa piété, pour son esprit, pour son courage, pacifique et guerrière, redoutable aux Piasts, ses compétiteurs, autant que chère à la noblesse et aux paysans, la fille de saint Louis est restée dans les souvenirs comme une forme poétique, à la fois la Blanche de Castille et la Jeanne d'Arc de la Pologne. Elle allait être la Clotilde de tout un peuple.

Parmi les rivaux qui se disputaient sa main et sa couronne, il en est un à qui sa main était promise et son cœur donné dès le berceau. C'était Guillaume de Hapsbourg, duc d'Autriche, son cousin, beau prince qui avait grandi à ses côtés, avec qui, disait-elle en sa naïve confiance, elle avait été élevée dans le même lit. Il était venu à Krakowie pour demander Hedwige, non pas à elle-même, mais aux Polonais. Elle l'avait accueilli avec éclat dans sa cour et dans son palais. Il se vit contraint de fuir devant un rival en qui sa royale amante repoussait un idolâtre, ou tout au moins un schismatique et un barbare, en qui la Pologne rechercha une dot formée de tout un peuple; c'était le grand-duc de Litvanie, Jagellon.

La Litvanie était allée croissant toujours. Gédymin avait réconquis la Samogitie et la Sémigalle en deçà du Niémen, la Russie-Blanche au delà de la Dzwina, la Sévérie et l'Ukraine au delà du Borysthène. Les nombreux enfants de Gédymin s'étaient partagé son puissant héritage, et l'avaient agrandi. Trois fois, ils avaient courbé sous leurs lois Moskou naissante et le duché dont elle était devenue la capitale. Ils contenaient les chevaliers porte-glaives d'une main, et, de l'autre, repoussaient les Tatars. Enfin, ils touchaient à la mer Noire et à la

Baltique. En rentrant dans le sein de leur race, tous ces peuples apportaient à la Pologne des habitudes belliqueuses, une contrée fertile et des frontières. Étendue autrefois des bouches de l'Elbe aux environs du pont Euxin, et maintenant pressée, comme une étroite lanière, entre les Prussiens et les Hongrois, les Brandebourgeois et les Tatars, sans avoir de limites certaines à peu près nulle part, la vieille Léchie, par cette accession, réparait à la fois toutes ses pertes. Dès lors, la Dzwina qui roule au nord, et le Borysthène au midi, fécondaient également ses domaines; Kiiow redevenait une de ses capitales. Tandis que les descendants de Rurik continuaient de transplanter sur la Moskva et le Wolga cette monarchie de saint Wladimir, si brillante d'abord, maintenant si abattue sous le joug des kans de l'Orde (ou la Horde) d'or, les contrées russes se trouvaient presque tout entières assujetties à la Pologne. C'était la plus vaste et la plus compacte des souverainetés d'alors; c'eût été facilement la mieux défendue. Comment douter qu'elle ne soumît sans peine l'ordre Teutonique et ses Prussiens indociles; qu'elle ne ressaisît la frontière de l'Oder? Appuyée alors à de grands fleuves sur ses deux flancs, à la mer Baltique dans le nord, aux monts Karpathes et à la mer Noire dans le midi, cette vaillante nation pouvait défier le monde. Tels étaient les biens que promettait le grand-duc Jagellon.

Aussi faut-il dire que la noblesse polonaise mit à vouloir ce grand contrat et à y persévérer, l'esprit de suite, la sagesse opiniâtre qui ne semblent propres qu'aux aristocraties plus restreintes. Il y eut des exemples rares de patriotisme. Les Piasts inclinèrent leurs prétentions devant cet habile choix. Ils votèrent pour Jagellon. Il est beau à une dynastie de se montrer digne de la couronne, en la perdant.

Un seul cœur protesta. Enfant de contrées sauvages, toujours vêtu de peaux de bêtes fauves, Jagellon aurait épouvanté Hedwige, quand elle n'aurait pas aimé. Elle lutta long-temps contre son peuple. Enfin elle se soumit, vaincue par une perspective sainte, celle de gagner, avec lui, les vingt autres petits-fils de Gédymin et toute sa nation, aux autels de Jésus-Christ. En effet, il vint à Krakowie s'incliner devant le Dieu de Clovis et de saint Louis, avant de recevoir la main de la petite-fille de ces grands rois, petite-fille aussi de saint Étienne et de Boleslas-le-Grand. Il prit, sur les

fonts baptismaux, le nom de Wladislas II. Il scella dans les *pacta conventa* la réunion perpétuelle et irrévocable des deux couronnes, et il partit aussitôt avec Hedwige, pour tenir la promesse de porter l'Évangile à ses Litvaniens. Hedwige allait, prêchant les populations étonnées avec sa parole, avec sa beauté, avec sa foi angéliques. Quelquefois, c'était Jagellon qui se chargeait de convertir ses sujets récalcitrants, tantôt en missionnaire, en prédicateur fervent, tantôt, a-t-on prétendu, en roi impérieux, en maître impitoyable. D'ordinaire, pour aller plus vite, on rangeait par troupes ces néophytes sauvages sur les bords d'un fleuve; et tandis que, le glaive à la main, Jagellon recueillait leurs serments de renoncer au serpent sacré, et les faisait descendré tous ensemble au milieu des eaux, un prêtre prononçait sur chaque troupe les paroles du baptême, et donnait un seul nom pour tous. Singulier spectacle, qu'à la fin du quatorzième siècle il y eut en Europe toute une nation pour laquelle les jours de Clovis ne se fussent pas encore levés! Et veut-on un miracle qui témoigne de la puissance de cette religion sainte ainsi donnée à la Litvanie! Un jour l'université de Wilna rivalisera avec celles de Prague et de Krakowie. Quelques années se passèrent à peine, que la Wilia arrosait une terre ouverte à tous les bienfaits de la civilisation; ces vastes contrées faisaient partie de l'Europe policée! Les lumières du monde étaient venues avec celles de la foi.

Malheureusement, les peuples de Litvanie différaient de penchants, en bien des points, avec leurs nouveaux concitoyens. Repoussés vers Novogorod ou Kiiow par les combats des chevaliers porte-glaives, ce qui avait pénétré de christianisme parmi eux leur était venu de ces contrées; la religion grecque eut toujours plus de faveur dans leurs provinces que le rit latin. Elle régnait dans la Russie-Blanche, dans la Russie-Noire, dans la Russie-Rouge, dans la Wolhynie; elle fit des progrès au sein de la Petite-Pologne même, et envahit le bas clergé. Le Saint-Siége laissa en vain entrevoir des concessions aux faiblesses de ces contrées si voisines de l'état barbare. Les ecclésiastiques, et leurs troupeaux avec eux, restèrent soumis au schisme russe.

C'était aussi vers les mœurs politiques des duchés orientaux que les Litvaniens se sentaient portés. Mêlés anciennement de Finnois et de Mongoles, ils s'étaient pliés depuis

long-temps à l'ordre héréditaire, et formaient, errants dans les forêts, un état despotique; tel était sur eux l'empire de leur grand-duc qu'un historien, presque contemporain, raconte que, condamnés par lui à mourir, ils dressaient eux-mêmes la potence, et, de peur de déplaire par des retards, consommaient leur supplice en toute hâte : sujets si dociles, qu'ils craignaient la disgrâce jusque sur l'échafaud.

Avec cette diversité de penchants, les deux branches de la famille slavone eurent de la peine à se confondre. La Litvanie lutta long-temps à main armée contre la réunion. Un autre prince du sang de Gédymin, le célèbre Witold, la tint près de quarante ans en révolte contre Jagellon. Ces inimitiés nationales, souvent adoptées par les rois eux-mêmes, suscitèrent plus d'un siècle d'orages. Cependant, on ne peut douter que l'accession du grand-duché, tout incomplète qu'elle fût long-temps, n'ait grandement fortifié et soutenu long-temps le corps épuisé de la Pologne. Elle eut plus de repos intérieur. Elle présenta aux périls extérieurs un plus large front.

Au milieu de cette lutte intestine, Jagellon continuait la restauration nationale de Wladislas-le-Bref et de Kasimir-le-Grand. Tandis qu'il combattait dans le nord les rebelles et les Tatars, Sigismond de Luxembourg, qui avait hérité de la Hongrie, à défaut de la Pologne, en vertu des droits de la reine Marie, sa femme, crut le moment propice pour envahir le royaume qui lui avait échappé. Les Hongrois s'étaient répandus tout-à-coup dans la Russie-Rouge. Hedwige, avec ses dix-neuf ans, courut à eux (1389); à cheval, à la tête de sa vaillante Pospolite, elle rejeta les bandes ennemies au delà des monts Karpathes, reprit toutes les places, et assura sans retour cette frontière contre de nouveaux assauts. Sigismond, dès-lors, abandonna ses prétentions : il tourna son activité sur l'Empire, puis il alla perdre la fatale journée de Nicopolis contre les Turks, avec toute la fleur de la chevalerie française, qui était accourue sous la conduite de Jean de Bourgogne, comte de Nevers (1396). Peu après, Hedwige aussi mourut (1399), chère aux Polonais, et immortelle dans leur souvenir.

Le grand schisme de l'Occident, la lutte des papes, les hérésies et les révoltes de la Bohême, la déposition de l'empereur Wenceslas, les querelles au sujet des électorats vacants de Saxe et de Brandebourg, mettaient l'Allemagne en feu,

comme y était l'Italie, comme y était la France. Jagellon profita de ces troubles pour plier au respect de ses droits l'ordre Teutonique. L'ordre, à la bataille de Grunwald (1410), avait, dit-on, en ligne cent quarante mille hommes. Jagellon en conduisait quatre-vingt-dix mille. Il écrasa les chevaliers. Le grand-maître Ulrich de Jungingen y périt.

Les Polonais, après tant de siècles, revirent les rivages de la mer Baltique ; on raconte qu'ils dansèrent de joie à l'aspect de ces flots d'azur. La paix de Thorn (1411) restitua à la Pologne le district de Dobrzyn, à la Litvanie la Samogitie. Le grand-maître de l'ordre, le duc de Poméranie, le woiewode souverain des Moldaves, celui des Walaques parurent dans les diètes, pour rendre hommage à la nation polonaise, comme ses clients et ses vassaux.

La Bohême, dans ses guerres hussites, luttant à la fois contre le concile de Constance, contre son roi Wenceslas, contre le nouvel empereur Sigismond de Luxembourg, s'offrit à Jagellon, déjà le rival heureux de Sigismond. Le sage monarque refusa de ceindre, au prix de tant de difficultés, une couronne de plus. Il avait assez à faire d'employer sa puissance à pacifier ses États en brisant les résistances de la Litvanie et les factions de la Pologne. Élever la première à la civilisation, la seconde à l'ordre, au respect des lois, était une entreprise qui passa ses forces. Toutefois, il réussit à tempérer l'ardeur des brigandages domestiques et à introduire dans les rangs désordonnés de la pospolite, ou levée en masse des nobles, le commandement et la discipline.

En effet, un nouveau spectacle se présente. La nation, l'État achèvent de se constituer. Aux coutumes d'une société barbare succèdent de plus en plus des lois ; mais le droit, en se montrant sur cette terre à part, ne fit que prêter aux traditions de la force, ravivées par l'esprit litvanien, son nom et son autorité.

Les Polonais cédaient au besoin de convertir en droits écrits tous ces usages d'indépendance qu'ils s'étaient contentés de tenir du temps, du hasard, de leur caprice, de leur épée. Les diètes, toujours tumultueuses, superbes, armées, attaquant d'une façon insultante les nombreux mariages du roi, prenant des habits de fête quand il suivait en deuil la pompe funéraire des princesses qui avaient pris la place d'Hed-

wige, les diètes donnèrent cependant un corps de lois à leur pays. Celle de Grodno posa le principe tutélaire que nul ne pouvait être détenu s'il n'était juridiquement procédé contre lui. Jagellon imagina quelquefois de ne convoquer en diète que la noblesse de la Grande ou de la Petite-Pologne, et il porta plus loin cette nouveauté. Occupé d'assurer de son vivant l'élection de l'un de ses fils, il recueillit les suffrages des nobles dans leurs propres foyers, en réunissant l'ordre équestre, par palatinats ou même par starosties, en diétines. Il y avait là une pensée politique. Mais les diètes générales ne furent pas supprimées, et les diétines restèrent.

Jagellon avait régné quarante-sept ans avec gloire. Il en comptait plus de quatre-vingt-quatre (1433). Un magicien hussite et peu après une comète annoncèrent sa fin prochaine. L'année suivante, il tenait la diète, lorsque l'évêque de Krakowie, Zbigniew Olesnicki, qui lui avait sauvé la vie sur le champ de bataille de Grunwald, et qui allait représenter la Pologne dans le concile de Bâle, fit, en présence de l'assemblée, ses adieux au vieux monarque qui la présidait; et de peur, dit-il, de ne plus le retrouver sur le trône à son retour, il lui retraça, parmi d'unanimes applaudissements, tous les torts de son caractère et toutes les fautes de sa politique. Jagellon plia la tête. Peu après, il mourut (1434); prince qui n'eut d'autres reproches à se faire que d'avoir enchaîné ses intérêts, soit par sentiment de barbare, soit par calcul de nouveau venu, aux passions de l'ordre équestre. Il n'avait réussi à se le concilier ni par sa dévotion et ses pèlerinages, ni par ses conquêtes et sa gloire, ni même par ses efforts pour détruire l'ouvrage du grand Kasimir, en appesantissant sur les classes moyennes le joug qui les étouffa.

A ce grand roi succéda, au milieu des orages, un enfant, Wladislas III, l'aîné de ses fils, qui comptait à peine dix ans. Les Chevaliers Teutoniques et des rébellions intérieures, surtout en Litvanie, se donnèrent de nouveau carrière, à la faveur d'une minorité. Mais l'œuvre de Jagellon lui survécut comme sa race. Le royaume et le grand-duché n'eurent qu'un chef. Formée des deux peuples, la république pouvait maintenant montrer des armées de deux cent mille hommes. La mère de Wladislas, régente du royaume, disputa pour son second fils Kasimir la couronne de Bohême [1438] à l'empe

reur Albert d'Autriche, gendre de Sigismond, le premier de la maison de Hapsbourg qui ait réuni les trois couronnes de Bohême, de l'Empire et de la Hongrie. A la mort d'Albert [1439], la Hongrie, par le conseil du grand Corvin Hunyade, woiewode de Transylvanie, se plaça elle-même sous l'autorité du jeune roi de Pologne. Dès lors le Moldave, le Transylvain, le Walaque, le Kroate, les peuples de Dalmatie que menaçait un péril nouveau et terrible, se rangèrent sous la protection des armes polonaises. C'est un bonheur qui a trouvé les puissances modernes de l'Europe bien ingrates, qu'un État puissant se soit rencontré alors sur les confins de la chrétienté. Elles ont oublié de quels périls l'étoile des Jagellons les sauva.

Une race nouvelle, descendue récemment du Kaukase sur l'Asie-Mineure, tenait l'Europe sous la menace de ses invasions. Il n'y avait de barrière que l'empire d'Orient, c'est-à-dire ce qui restait des rares débris de l'empire romain. Les provinces de la monarchie des Comnènes, des De l'Ange, des Brienne, étaient depuis plusieurs siècles au pillage entre toutes les nations. Les Génois s'étaient saisis de quelques îles de la mer Égée; les Vénitiens, de Corfou, de Négrepont, du Péloponèse; des seigneurs français, de Constantinople et de la pourpre impériale, riches dépouilles retombées ensuite au pouvoir des Lascaris et des Paléologues. L'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem siégeait à Rhodes; les Lusignan régnaient en Chypre. Il ne restait que Constantinople, dont la longévité courageuse semblait un dernier miracle des génies unis de la Grèce et de Rome. Héritiers des califes, les petits-fils d'Othman, le hardi fondateur de l'empire turc, tenaient sous leurs lois Antioche, Éphèse, Sardes, Pruse. Mais l'Asie-Mineure ne pouvait leur suffire. Les bandes musulmanes avaient paru de ce côté de l'Hellespont, sur les rivages de la Macédoine et de la Thessalie. Les derniers venus d'entre les Barbares, les Turks étaient aussi les plus redoutables. Ils n'apportaient pas simplement la conquête; ils apportaient le brigandage, le rapt, l'apostasie, la mort. Déjà leurs armées s'étaient frayé passage, par le fer et le feu, sur le corps de l'empire grec, jusqu'à la Transylvanie et aux principautés des bords du Danube. L'antique et florissant duché de Servie avait soutenu avec éclat le poids de la lutte, jusqu'à la journée de Kossovo ou Cassovie [1383], où le despote Lazare et

le sultan Amurath perdirent également la vie, et où les Serviens perdirent leur liberté. Ensuite était venue [1396] la funeste bataille de Nicopolis, où l'élite des princes et chevaliers de France et d'Allemagne, accourus pour sauver la chrétienté, avait été moissonnée. Depuis lors, l'Europe restait sans boulevard. Ce fut pour se défendre de ce danger toujours plus voisin que la Hongrie appela le jeune roi de Pologne au trône de Saint-Étienne et de Gisa [1340]. Cet enfant (il venait à peine d'être majeur) s'élança au secours de l'Europe ébranlée. Le vieux Jean Hunyade, qui avait balancé la fortune d'Amurath à Cossovo, marchait sous les drapeaux de Wladislas, ou plutôt les guidait. Les Polonais traversèrent avec joie le Danube [1443]; avec joie ils donnèrent la main à leurs frères de Servie, et s'avancèrent, en faisant fuir l'infidèle devant eux, à travers les Balkans, jusques en vue de ses campements d'Andrinople. C'était un duel de trois cents ans qui s'engageait entre les deux peuples. Ses préludes furent marqués par un grand désastre pour la Pologne.

Amurath avait proposé, conclu la paix. Wladislas et Huniade l'avaient jurée [15 juillet 1444]. Sur les instances du Saint-Siége, ils la rompirent. La guerre se ralluma. Il fallait empêcher Amurath, qui était retourné en Asie, d'arriver au secours des siens. Les confédérés se portèrent le long du Danube sur Varna, le point d'appui des Barbares. Là paraît tout à coup le terrible Amurath que les Génois, à prix d'or, ont transporté, avec quarante mille des siens, d'une rive à l'autre du Bosphore. Le combat fut terrible [11 novembre 1444]. Le génie d'Huniade promettait la victoire, l'ardeur de Wladislas la fit perdre. Il courut héroïquement aux tentes impériales, y trouva la mort, et sa tête, promenée sur les piques des infidèles, fut le signal d'une déroute effroyable. Tranquilles dès lors, pour long-temps, du côté de l'Occident, l'effort des Barbares se porta sur la ville de Constantin, que le dernier des Constantin ne put défendre. Cet empereur d'Orient, sans empire, tomba comme il convenait à un prince qui avait l'étrange fortune d'être à la fois le dernier représentant de Rome et de la Grèce: il tomba sous les débris de sa capitale et de son trône. Il mourut les armes à la main.

L'empire romain avait commencé, il finit par un Auguste;

l'empire de Byzance commença, il finit par un Constantin. Qui le recommencera ?

Quand cette catastrophe arriva, on put croire la barbarie triomphante. Les diètes de l'Empire s'émurent. L'empereur Frédéric III, qui fixa la couronne impériale dans la maison d'Autriche, le pape Nicolas V, la Hongrie sous son roi Mathias Corvin, fils du woïewode Huniade, l'Espagne sous Ferdinand et Isabelle, la France même sous Charles VII, négocièrent pendant plusieurs années des croisades défensives contre Mahomet II et l'islamisme victorieux. A Strasbourg, au même moment, un événement se passait qui valait mieux pour le salut de la civilisation et de ses conquêtes : Guttemberg y trouvait l'imprimerie.

Cependant la catastrophe de Varna s'était fait sentir à la Pologne, et par les misères d'un interrègne de trois années [1447], et par le fléau d'un règne hostile. Toujours occupés de la réunion du grand-duché [1448], les Polonais avaient élu le second fils de Jagellon, Kasimir IV, prince léger, faible, revêtu, depuis ses plus jeunes années, du titre de grand-duc de Litvanie, ne respirant que pour les intérêts de cette Litvanie de ses aïeux, accusé de porter une haine insensée à l'autre moitié de ses peuples, incapable enfin de comprendre et de continuer la politique des Wladislas. Son règne de cinquante ans sembla un long complot contre la Pologne. Déposséder les Polonais des états héréditaires de sa maison, démembrer sans cesse leur couronne au profit du grand-duché, ne se détacher des calculs de ce patriotisme étroit et sauvage que, pour compromettre la Pologne dans de vaines et ruineuses querelles du côté de la Bohême et de la Hongrie, afin de reconquérir à ses fils ces deux royaumes, telle fut toute la suite de ce règne désastreux. Mahomet II, vainqueur de Byzance [1453], parcourait la mer Noire avec ses vaisseaux, la Chersonèse avec ses armées. Les Tatars et leurs kans se soumettaient à son autorité. Il subjuguait la Bessarabie, insultait les Moldaves, assiégeait Belgrade, réunissait à ses domaines les Serviens et les Bosniaques, attaquait la Karinthie, jetait l'épouvante dans Venise, lançait des partis sur la Pouille et l'Italie, faisait trembler le pape au Vatican ; et les cris de l'Occident, non plus que ceux de la Pologne, ne purent déterminer Kasimir à reprendre l'œuvre de son frère : il ne sut

qu'envoyer des présents au successeur des kalifes, afin de désarmer sa colère. Cependant, la maison de Rurik brisait, après deux cents ans, le joug des Tatars, affaiblis par les résistances de la Pologne et les victoires des Ottomans. Iwan III Vassilievitsch (fils de Bazile), dit le Superbe [1462], rétablit au Kremlin le trône de sa maison. Ce grand homme étendit sa domination jusque sur l'Asie, visita le Borysthène par ses victoires, et soumit à ses lois la république de Novogorod, alors vassale de la Pologne, annonçant ainsi aux Jagellons les périls où la grandeur de ses fils mettrait un jour leur patrie. Il fit plus : il imagina d'épouser [1472] Sophie Paléologue, fille unique du dernier empereur, qui vivait à Rome pauvre et ignorée, et par là se crut le droit de prendre pour son empire l'aigle noire et les armes de l'empire grec qui n'était plus; tant remontent loin, en réalité, les vues d'une politique et les ressorts d'une grandeur qui ne nous sont que si récemment apparues! Ces spectacles ne purent ébranler l'inaction de Kasimir. Il ne semblait même pas s'émouvoir des incursions annuelles des Tatars et du ravage de ses provinces.

Plus prévoyants que leur chef, les Polonais montrèrent une patience et une circonspection rares chez des masses, pour conserver l'alliance de la Litvanie. Ils supportèrent jusqu'au bout l'empire ennemi du fils de Jagellon, et quelques succès, presque domestiques, couronnèrent leur politique habile. Après une guerre opiniâtre de douze années, que tant de guerres depuis deux cent quarante ans avaient précédées, le grand-maître de l'ordre Teutonique vaincu prit place aux côtés du roi dans la diète de Piotrkow, comme sujet de la Pologne [1466]. La paix de Thorn avait réduit les chevaliers à la possession de la Prusse orientale. La réunion de la partie occidentale qui comprenait Malborg, Kulm et Warmie, enrichit le royaume de palatinats nommés pour cela, depuis lors, Prusse royale. La Vistule ne coula plus que sous les lois des fils des Slaves; affermi dans les mains de ce vaste empire dont les fleuves unissaient la Baltique et le Pont-Euxin, dont les provinces touchaient à l'Europe et à l'Asie, Dantzig lui donnait une place de commerce, un port, un chantier, quelques fabriques, des arts, et plus tard l'imprimerie du célèbre monastère d'Oliva.

A cette époque, une autre grande révolution s'accomplit. Les assemblées nationales, au lieu de se composer du corps

entier des hommes libres, sous le nom d'ordre équestre, commencèrent à se tenir par députés. Cette révolution pouvait être une source de bienfaits : elle n'enfanta que des malheurs.

Les peuples de l'Europe ancienne, formés du mélange des colonies de l'Orient avec cette généreuse race blonde dont nous sommes issus, ne connurent de liberté politique, de discussion des intérêts généraux, qu'active, directe, commune à tous les membres de la cité; ils ignorèrent cette délibération au second degré, ce concours au pouvoir public par délégation, que les modernes appellent gouvernement représentatif. Aussi l'étendue des États décida-t-elle de leur destinée. Il n'y eut point de milieu entre les tempêtes de la place publique d'Athènes et la servitude des monarchies asiatiques : dès que les comices de la cité de Romulus ne purent contenir tous les citoyens, la république romaine passa sous le joug d'un maître.

L'Église chrétienne, qui mit en lumière tant de hautes doctrines et d'idées nouvelles, eut la gloire d'offrir au monde, dans le naufrage des institutions antiques et des antiques maximes, le modèle de ce gouvernement admirable qui donne à tous les intérêts droit de suffrage, en pouvant au besoin embrasser toute la terre; qui conserve à la liberté sa vertu, en rejetant ses vices mortels; qui maintient la tribune et supprime le forum avec ses orages. L'institution des conciles éleva sur les ruines de l'ordre ancien un ordre nouveau. Là se trouva représenté tout entier le monde romain; là, l'Église, qui embrassait l'univers, s'assembla, par ses délégués, pour régler les affaires communes. L'Église resta jusqu'au dix-septième siècle une monarchie représentative ; elle est aujourd'hui encore le dernier royaume électif qu'il y ait au monde. L'Empire, en renaissant, s'était constitué sur le même modèle, c'est-à-dire : chef élu, lois fixes, assemblées dépositaires des pleins pouvoirs de tous les membres de ce grand corps. Toutes les nations empruntèrent peu à peu ces formes tutélaires au droit ecclésiastique, alors l'unique dépôt des traditions de la sagesse humaine. Ce fut la religion des peuples vaincus, ce fut le clergé, leur représentant héréditaire, qui instruisirent les vainqueurs à tenir encore des assemblées souveraines au sein de vastes territoires, comme autrefois dans leurs forêts natales : combinaison admirable qui accorda pour eux la domination avec la liberté ! On voit que le système représentatif

n'a pas été trouvé dans les bois, comme Montesquieu l'a dit : il l'a été dans les catacombes de Rome, au temps des souffrances de l'Église, dans les sanctuaires de Nicée, de Sardique, de Byzance, au temps de ses triomphes.

A l'époque où ce récit est parvenu, celle de Kasimir IV, de Ferdinand et d'Isabelle, de la chute de Grenade et des projets chevaleresques de Charles VIII de France sur Constantinople et la Grèce, de l'empereur Maximilien Ier et du grand schisme d'Occident, il n'y avait pas en Europe un peuple qui n'exerçât par députés le droit de régler ses affaires en conseil national. Aucun n'avait abdiqué sa puissance primitive dans les mains de la royauté absolue, et cependant les vieux Champs-de-Mars n'étaient plus : les cortès, les états-généraux, les diètes de l'Allemagne et du Nord, les parlements, avaient pris la place de ces comices sauvages. Les Polonais maintenaient seuls l'usage antique d'appeler chacun à discuter, en corps de nation et sous les armes, les intérêts de tous. Chez eux florissait, pour leur malheur, un régime véritablement découvert dans les bois.

Ils furent obligés enfin d'emprunter une institution aux sociétés nées de la conquête. Mille causes les y poussèrent. Les soins de la guerre et de la paix, toujours plus multipliés dans un état de civilisation croissante, avaient rapproché sans mesure les assemblées nationales. Les nobles passaient leur vie sur les chemins pour aller au loin, tantôt délibérer, tantôt combattre ; et comme, en dépit des mœurs et des lois, en dépit même de l'égalité des partages, le temps rompait l'antique niveau de la société polonaise, et constituait par degrés une inégalité inévitable, celle des fortunes, beaucoup d'entre eux ne pouvaient supporter les dépenses de cette existence errante : le patronage des riches répugnait encore, le pillage des routes ne suffisait déjà plus. Le brigandage commençait à être mal famé, parce que chacun à son tour avait à gémir des spoliations, sans être jamais satisfait des profits. Les idées de police avaient tant gagné, qu'une diète se rencontra qui permit l'arrestation des chevaliers pris en flagrant délit d'outrage aux femmes, d'assassinat, de vol et d'incendie ; cette nomenclature atteste les mœurs du temps. On alla même bientôt jusqu'à décréter, contre les nobles, coupables de tels attentats, une année entière de prison.

La difficulté de nourrir ces comices [1] de cent mille citoyens à cheval, les obligeait à terminer en deux ou trois jours les affaires publiques, ou plutôt à se séparer après avoir affamé le pays et entamé la guerre civile, sans avoir résolu les questions débattues. Enfin, l'espoir d'amortir les haines des provinces, en évitant de trop fréquentes rencontres, les conspirations de Kasimir, qui commandaient une perpétuelle vigilance, tant de motifs, et plus que tout les progrès du temps, amenèrent par degrés les nobles à élire, dans les diétines établies depuis Jagellon pour régler les affaires de chaque palatinat, des nonces, ou députés territoriaux [2], investis des droits de tous [1465].

Par malheur, le régime bienfaisant de la délégation des pouvoirs ne pénétra dans la constitution polonaise que d'une façon incomplète. Il se modela sur elle, au lieu de la réformer : son introduction laissa debout tous les vices antiques, ne divisa point les pouvoirs, ne servit pas à les affranchir plus qu'à les séparer. Le roi était toujours le chef, le *krol* des premiers temps, général, juge, administrateur, président des assemblées, et entouré d'entraves à tous ces titres; chargé d'attributions exorbitantes, et impuissant; assiégé de ministres, de généraux inamovibles, et obligé de défendre en personne les projets, les actes de son cabinet, contre les représentations, quelquefois les cris emportés des diètes; roi qui ne pouvait obtenir de l'ascendant sur les esprits que par l'appareil de ses victoires au dehors, ou le crédit de sa propre éloquence. Ces diètes qui se réunissaient le sabre à la main, où le chef de la nation était assis recueillant en face toutes les agressions et obligé de s'en défendre selon sa science et son génie; ces diètes, qui traitaient de toutes les affaires de l'État, réglaient l'administration, rendaient la justice, faisaient seules les lois, donnaient audience aux ambassadeurs, décidaient la paix ou la guerre; ces diètes souveraines, quoique moins nombreuses désormais et moins bruyantes, ne furent en définitive que les Champs-de-Mars des races du Nord dans les forêts, ou au jour de la conquête.

[1] C'est le nom que les Polonais donnaient en latin à leurs assemblées. Il était d'une exactitude remarquable.

[2] *Nuncii terrarum;* ce qu'on traduit ordinairement en français, d'une manière ridicule : nonces terrestres.

C'était la même confusion de pouvoirs, les mêmes éléments de désordre, la même licence, la même tyrannie. Par la révolution que nous signalons, la Pologne se borna à parer de l'une des formes de l'Europe policée le dernier des gouvernements barbares.

Il arriva de cette innovation, en apparence salutaire, que la royauté, déjà si faible et si fragile, cessa en quelque sorte d'exister; les sessions revinrent à des temps rapprochés et fixes. Le sceptre, qui, du moins, jusqu'alors passait par intervalles des mains de la nation, c'est-à-dire de la noblesse, dans celles de son chef, resta fixé dans les diètes; ou plutôt ce n'était pas seulement la royauté qui semblait abolie. Tout gouvernement se trouva dissous; car les diètes mêmes ne réussirent pas à se saisir du pouvoir. On peut dire que, toujours épouvantés de voir se concentrer quelque part la force publique, les Polonais prirent le parti de s'en passer.

Ainsi, le système des députations ne s'établit que peu à peu. Des provinces y résistèrent. La Prusse royale conserva même toujours le droit d'envoyer aux assemblées, s'il lui plaisait, tous ses gentilshommes; et dans toute la Pologne l'ordre équestre n'eut jamais la pensée de renoncer à aucune de ses prérogatives. Il se réserva le droit de continuer à prononcer en masse, quand bon lui semblerait, sur les intérêts de la patrie. Les diètes générales, où tout le monde se précipitait, subsistèrent donc toujours; mais, étant plus rares, elles furent plus complètes, et, comme elles n'avaient lieu que pour de grandes affaires, telles que l'élection d'un roi, on y apportait de la passion en même temps que de l'inexpérience et de l'ivresse du pouvoir: autant de causes d'anarchie.

Les diètes ordinaires étaient une nouvelle puissance; on s'occupa de leur chercher des entraves, ainsi qu'on avait fait à l'autorité royale. Quelquefois la multitude nobiliaire, épouvantée des droits qu'elle avait confiés, accourait, comme par une terreur panique, pour assiéger ses mandataires, suivre de l'œil leurs travaux, opposer, s'il le fallait, des armes à des lois. C'était ce qu'on appelait *tenir la diète sous le bouclier*. C'est sous le glaive qu'il fallait dire.

Cependant, l'ordre équestre avait pris des précautions multipliées pour garder le pouvoir en le déléguant. Il inventa, pour maintenir sa liberté, la servitude du mandat impératif,

Les palatinats enfermaient leurs nonces dans un cercle de questions prévues, leur remettaient des cahiers obligatoires, et tenaient, après chaque session, des diétines appelées post-comitiales, pour leur demander un compte rigoureux de la manière dont ils avaient rempli le mandat. Ainsi, les affaires se trouvaient décidées par les provinces, avant d'être débattues par l'assemblée nationale; et, comme l'unanimité des suffrages paraissait toujours une condition nécessaire pour conserver les droits de chacun, nulle conclusion n'était possible quand il y avait divergence dans les instructions des diétines. Les législateurs, épars maintenant sur la face de la république, ne pouvaient plus comme autrefois s'entendre, s'accorder, se contraindre même, le sabre à la main. Aussi devait-il arriver que les majorités passeraient outre en dépit des protestations de leurs adversaires. Pour parer à cette tyrannie, on prit l'unique parti qui restât : celui de constituer en faveur des minorités dissidentes le privilége de la guerre civile. Les *confédérations* s'établirent, ligues armées d'un nombre quelconque de nobles, qui se choisissaient un maréchal ou président, et opposaient les décrets aux décrets, la force à la force; c'étaient des diètes dissidentes qui élevaient tribune contre tribune; elles eurent quelquefois le roi pour chef, quelquefois pour captif; institution déplorable et insensée, par laquelle était ouverte à tous les mécontentements une voie légale pour mettre en feu la patrie! La Pologne est assurément le seul pays qui eût inventé de prévoir et de constituer la révolte! Une chose confond, c'est que la vaillance de la noblesse polonaise ait réussi à servir de contre-poids si long-temps aux fautes de son orgueil. Et pourtant combien elle était encore loin d'être à bout d'exploits, de victoires et de folies!

Kasimir IV, dont le règne embrasse toute la seconde moitié du XVe siècle, avait vu les commencements de l'imprimerie, la chute de Constantinople, la renaissance des lettres antiques dans le monde moderne; il avait vu l'établissement de l'autorité absolue en Europe par cet esprit nouveau qui de Louis XI devait se transmettre à Henri VIII, à Charles-Quint, à Louis XIV; il vit, en outre, les tentatives de Charles-le-Téméraire pour ériger en royaume indépendant la France orientale; le fatal mariage qui porta en effet, avec la main de Marie de Bourgogne, toute cette France de la Somme au Rhin, l'Aus-

trasie de la première race, à la maison d'Autriche; le long et faible règne de l'empereur Frédéric III, qui, par sa seule durée, fixa l'empire héréditaire aux mains de cette habile maison; ces guerres de Jean Huss, qui arrosèrent de sang, dans toute l'Allemagne et surtout en Bohême, les germes de la réforme; enfin, au midi de l'Europe, la monarchie espagnole fondée par un autre grand mariage, mais politique et légitime, celui de Ferdinand et d'Isabelle; et, grâces à cette union, l'islamisme perdant de ce côté tout ce que l'étoile de Mahomet II lui avait conquis de l'autre. La chute de Grenade illustra l'année 1492. Cette même année Kasimir mourut laissant la Pologne engagée dans la guerre avec les Tatars, avec les Russes, avec les Hongrois, chez qui deux de ses fils se disputaient par le fer et le feu la couronne de Mathias Corvin. Il avait eu d'Élisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert, six fils qu'avaient élevés deux hommes illustres, le chanoine Dlugosz (Longinus), l'un des grands historiens de la Pologne, et Philippe Bonaccorsi, réfugié italien, plus célèbre sous le nom grec qu'il s'était donné, de Callimaque. L'un de ces princes ne vivait que dans le ciel; il était étranger aux choses du monde. Le plus jeune, Frédéric, occupait un poste d'où l'on détrônait les souverains en renonçant à l'être: il était évêque de Krakowie. Les quatre autres furent rois.

L'aîné de ces princes, Wladislas, ne le fut qu'au dehors. Appelé, dès 1471, à l'âge de quinze ans, après Georges Podiebradzki, à la couronne de Bohême, il venait de disputer victorieusement celle de Hongrie à son frère puîné, Jean-Albert. Toutes deux restèrent son partage. Jean-Albert eut pour dédommagement la Pologne. Après lui, Alexandre; après Alexndre, Sigismond devaient se succéder sur le trône de Jagellon.

Jean-Albert, malgré la compétition d'un duc de Mazowie du sang de Piast, fut proclamé roi sous le nom de Jean Ier, et son frère Alexandre prit le titre de grand-duc de Litvanie. Un de leurs frères, Sigismond, eut le duché de Ratibor. Jean avait jeté un grand éclat par sa bravoure dans la guerre annuelle contre les Tatars de Krimée et dans sa campagne de Hongrie. Son règne trompa ces présages. Il ne marqua que par une expédition désastreuse en Walaquie [1497] dont les suites furent terribles. Bajazet II, qui avait envahi, en Morée, en Dalmatie, en Frioul, le vaste empire de la république de

Venise, tourna aussi ses armes contre la Pologne. Ainsi commença sous le règne de Jean Ier un ordre nouveau d'invasions, les plus menaçantes de toutes; elles ne devaient finir que sous Jean III et grâces à ses victoires. Les Ottomans, unis aux Walaques [1498], franchirent le Dniester, parurent en Podolie, en Galicie, dans la petite et la grande Pologne. Après Léopol, ils ravagèrent Sandomir; ils insultèrent Radom, Warsowie, menacèrent dans Krakowie le roi épouvanté, et se retirèrent enfin sur leur place d'armes de Bialoygrd ou Ackermann, à l'embouchure du Dniester dans la mer Noire, entraînant plus de cent mille captifs, jeunes garçons et jeunes filles, qui allaient instruire des misères de la Pologne tous les harems de l'Europe et de l'Asie. Vinrent ensuite une invasion de Tatars, puis, des hostilités du tzar Yvan III dit le Superbe, qui prétendait obtenir la Dzwina et le Borysthène pour frontière, et menaçait la clef de la Russie-Blanche, Smolensk, puis enfin, une révolte de l'ordre Teutonique; et, comme si ce n'était pas assez de ces périls, l'ordre équestre dans les diètes ne s'attachait qu'à continuer ses spoliations sur les classes inférieures et sur les rois. Les lois interdirent aux paysans certains vêtements, certaines dépenses, le droit d'acquérir des terres, celui d'envoyer plus d'un de leurs fils aux écoles. Des statuts en même temps subordonnèrent tous les actes de l'autorité royale, la paix et la guerre par exemple, au vœu des diètes, et le vœu des diètes au mandat des diétines. Ce fut une diète de 1496 qui institua la nécessité légale de l'unanimité dans les assemblées. C'était le principe du *liberum veto*, c'est-à-dire de l'anarchie même, écrit dans les lois. On comprend que Callimaque, odieux à la noblesse pour ses tentatives en faveur de la royauté, lançât sur cette folle noblesse une prophétie dont trois siècles de prodiges ne purent que retarder l'accomplissement : « Le roi sera votre esclave, avait-il dit; mais à » votre tour vous le deviendrez de vos ennemis! »

Jean-Albert, quoique jeune, mourut avec le XVe siècle [1501]. Son frère Alexandre passa sur le trône de Pologne parmi les invasions accoutumées des Tatars, auxquelles se joignaient maintenant celles des Moskovites et des Moldaves. Yvan IV, après un empire glorieux de quarante-quatre années, et Alexandre, après cinq ans d'un règne stérile et agité, moururent presque en même temps [1506]. Alors, Sigismond, le dernier vi-

vant des fils de Kasimir IV, recueillit l'héritage de tous ses frères. Il présida aux destinées de la Pologne pendant toute la première moitié du XVIe siècle. Tandis que ce grand siècle découvrait le Nouveau-Monde, luttait contre la réformation, renouvelait la politique sous la main de Jules II et de Léon X, de François Ier et de Charles-Quint, d'Henri VIII et de Gustave Wasa, d'Emmanuel-le-Grand et des Médicis; tandis qu'il mettait en commun les affaires du monde et y faisait entrer la Suède, la Moskowie, la Porte Ottomane, en conservant un grand rôle à la papauté, à Venise, à la France, à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'empire, la Pologne allait avoir dans Sigismond, et après lui, dans Sigismond-Auguste, son fils, des chefs dignes de figurer sur ce vaste théâtre. Paul Jove a dit de Sigismond Ier qu'il n'y avait de son temps que trois héros : Charles-Quint, François Ier et Sigismond. Ce prince, à l'avance, avait si bonne renommée qu'à la mort d'Alexandre, la Litvanie la première s'était hâtée de le proclamer son grand-duc. La Pologne aussitôt l'élut pour roi. Son frère Wladislas, qui continuait de régner sur la Hongrie et la Bohême, s'effaça devant lui. Le premier acte du nouveau règne fut de changer l'antique formule : *Appelé au trône par la grâce de Dieu et du Sauveur*, pour y mentionner *le consentement de tous, des prélats, des grands, de toute la noblesse et du peuple*. Le mot de *peuple* annonçait que cet hommage à la puissance nationale se liait à une vue plus juste des vraies conditions de force et de durée. Sigismond s'appliqua à tempérer les excès, à remédier aux abus. Il constitua les finances. Il encouragea les lettres, excita les sciences, développa les arts. Mais, jusque dans ce règne ferme et sage, se manifesta la fatalité qui pesait sur la Pologne. Tout croissait alors, y compris l'église catholique, contre qui Luther se levait, et qui, à ce même moment, recevait de Christophe Colomb le complément de son universalité. Rome, en effet, doublait son empire d'un hémisphère de plus, car la terre venait de s'agrandir d'un monde. Les domaines de presque toutes les nations allaient aussi, par les colonies, s'étendre sous ces cieux nouveaux. La Pologne resta étrangère à ce mouvement.

Dans le vieux monde lui-même, de grands potentats constituaient de grands empires. L'Europe semblait s'avancer vers la conclusion définitive de la longue révolution qui avait

mis les peuples barbares en possession de ses provinces; et tandis que la Pologne voyait s'établir sur toutes ses frontières des dominations vastes et puissantes, pour son propre compte elle rétrogradait.

Le tzar Vassili IV (Basile), fils d'Yvan, qui avait peine à maintenir son indépendance contre les Tatars, mais qui achevait de bâtir le Kremlin, et prenait, vis-à-vis l'empereur d'Allemagne, le titre d'*empereur de Russie*, après avoir abattu la république de Novogorod, renversa celle de Pskow [1519], tributaire de la Litvanie, en fixant déjà toutes ses convoitises sur cette autre république indisciplinée et orageuse des Jagellons. Il rêvait la réunion de la province Litvanienne à sa Grande-Principauté de Moskou; il conviait à la trahison les chefs de la noblesse polonaise; il donnait place sur son trône et dans son lit à une Glinska pour récompenser quelqu'une de ces trahisons; il appelait à la révolte l'ordre Teutonique, la Livonie, les Walaques; il envoyait de tous côtés ses ambassadeurs à la Suède, au Brandebourg, à l'empire, à Venise, à Rome même, cherchant à former déjà le nœud extérieur qui devait un jour étouffer la Pologne. Une guerre de dix années commença [1514] par l'envahissement de la Russie-Blanche et la perte de Smolensk. Vainement Sigismond, à la tête de sa noblesse, illustra les bords de la Bérézina, de la Wilia, de la Dzwina, du Borysthène, par de brillantes victoires : il ne put ressaisir cette clef de la Litvanie; il la sacrifia pour obtenir la paix [1525], et la république entamée resta ouverte à des périls de plus.

D'un autre côté, la maison de Brandebourg fondait une autre monarchie doublement redoutable : parce qu'elle était aussi mal bornée que la Pologne et mieux régie. Un prince de branche cadette, Albert de Brandebourg, était grand-maître de l'ordre Teutonique. Imitant le hospodar de Moldavie, celui de Walaquie, le kan de Krimée, tous les voisins de la Pologne, il avait prêté aux Moskovites le secours infatigable de ses diversions. A ce moment la réforme envahissait Dantzig, Kœnigsberg, la Prusse royale, la Prusse ducale, l'ordre Teutonique lui-même et jusqu'au grand-maître, qui rompit ses vœux et se maria [1524] en méditant de s'emparer des domaines de l'ordre pour les transmettre à sa postérité. Sigismond ne put retrouver la paix qu'en se faisant l'instrument

de ces desseins. Il souscrivit à la sécularisation d'Albert et de ses chevaliers; puis il conféra à ce prince le duché de Prusse à titre personnel et héréditaire, moyennant hommage vassalitique à la Pologne. En effet, les ducs de Prusse furent vus recevant à genoux dans les diètes l'investiture du nouveau duché. Mais aliéner les rivages de la Baltique, mais assurer Kœnigsberg, Memel, Tilsit, Marienwerder à une maison qui possédait Berlin et tout le cours de l'Oder, c'était une faute ou un malheur irréparables. Comment ne pas voir que de tels sujets, quand le duché de Prusse et l'électorat de Brandebourg se trouveraient réunis dans les mêmes mains, seraient bientôt des ennemis et des maîtres? L'année de la bataille de Pavie [1525] vit toutes ces transactions désastreuses pour la Pologne. L'extinction de la branche des Piast, qui avaient conservé le duché de Mazowie, et, par suite, l'entière réunion de ce duché à la couronne, furent une compensation incomplète à ces funestes événements.

A ce moment, Soliman II, vainqueur de Rhodes [1525], franchissait le Danube et inondait la Hongrie. La Hongrie avait pour roi Louis Jagellon, fils de Wladislas Jagellon. Sigismond, bien que les Tatars fussent à Lublin, au cœur de la Pologne, envoya une armée au secours de son neveu. Louis Jagellon tombe à Mohacz [1526] comme le premier des Wladislas de sa race, quatre-vingt-deux ans auparavant, était tombé à Varna. Sa fille, Anne Jagellonne, avait été fiancée à la fois, par une étrange précaution de la sagesse autrichienne, à Charles-Quint et à son frère l'archiduc Ferdinand. Ce fut à celui-ci qu'elle porta, en effet [1527], les deux couronnes de Bohême et de Hongrie, que des princes polonais ne devaient plus ressaisir, que la maison d'Autriche ne devait plus laisser échapper. C'est ainsi que la postérité de Rodolphe de Habsbourg avait dû successivement à des mariages l'Espagne et la totalité du Nouveau-Monde, les Pays-Bas et la moitié de la France carlovingienne, Naples et la moitié de l'Italie, la Hongrie et la moitié de l'Allemagne. Après l'abdication de Charles-Quint, la maison d'Autriche se divisera en deux grandes monarchies : l'archiduc Ferdinand, fondateur de la branche allemande, joindra l'empire à ses deux royaumes électifs et aux états héréditaires; Philippe II, fils de Charles-Quint, et la branche espagnole, après lui, recueilleront tout le reste de cette vaste

domination sur laquelle *le soleil ne se couchait pas*. Mais la monarchie espagnole, à qui Charles-Quint avait communiqué, tant qu'il vécut, l'unité de sa dignité impériale, de sa puissance et de son génie ; cette monarchie, tranquille et assurée au centre, avec des annexes éparses dans toute l'Europe et dans tout l'univers, était destinée à se voir sans relâche battue en brèche par le temps. Assiégée, au contraire, de périls, mais compacte, la monarchie autrichienne, qui avoisinait et menaçait la Pologne, ne pouvait manquer de se montrer tout ce qu'elle a été, inquiète et ambitieuse, circonspecte et envahissante. Déjà, le soin qu'elle mettait à introduire en Pologne les titres de comtes et de princes du Saint-Empire, pour s'enchaîner par là les familles illustres, éveillait de sérieux ombrages. Les diètes plusieurs fois proscrivirent ces distinctions, qui restèrent toujours en petit nombre. Elles étaient repoussées par un sentiment national qu'il serait inexact de mettre tout entier sur le compte d'une jalouse égalité.

Les Turks continuaient à s'étendre, non plus comme un torrent qui renverse tout dans sa course, mais comme un lac grossi par la tempête, et agrandissant à la fois tous ses rivages. Les Bajazet II, les Sélim Ier ne s'étaient avancés sur l'Europe, du côté de la Dalmatie, de l'Épire, de la Hongrie, de la Krimée, qu'autant qu'il l'avait fallu pour assurer leur domination sur les deux rives du Danube, en rendant la paix désirable à toutes les couronnes. L'avénement de la maison d'Autriche au trône de Hongrie parut à Soliman II menaçant pour sa puissance. Il emporte Belgrade, soumet la Hongrie entière, et, entamant hardiment l'empire, il apparaît aux yeux du roi Ferdinand et de Charles-Quint étonnés sur les glacis de Vienne [1530]. C'était un duel de cent cinquante ans qui s'engageait entre la Porte et l'Empire. Les siéges de Vienne devaient le commencer et le finir.

La politique des sultans était d'asseoir leur état sur des bases solides. La Syrie et l'Égypte, en attirant le poids de leurs armes, laissèrent respirer l'Europe ; ils voulaient ne voir derrière eux que l'Océan indien, les sources du Nil, des déserts ; et avant de se remettre en marche pour envahir sérieusement l'Occident, ils avaient encore à renverser les souverainetés chrétiennes, éparses comme des citadelles ennemies au milieu de leurs conquêtes. C'est ainsi qu'après

Rhodes, qui avait vu les compagnons de L'Isle-Adam multiplier des merveilles de vaillance, Chio, dernière possession des Génois, la plupart des îles que Venise conservait dans les mers de la Grèce, les places du Péloponnèse, tous ces grands débris d'une gloire de deux mille ans, tombaient successivement en la puissance des sultans. Cependant, l'Autriche et la Styrie découvertes servaient de théâtre, en dépit du nom et des armes de Charles-Quint, aux incursions des Barbares qui occupaient la Hongrie. De l'autre côté, les kans de Krimée, les princes chrétiens de la Moldavie et de la Walaquie, pour sauver leur pouvoir, s'étaient reconnus les vassaux de la Porte; ils ne formaient plus que l'avant-garde de ses armées. Les Walaques, par leurs agressions à peu près impunies, désolèrent les trois dernières années de la vie de Sigismond et avertirent la Pologne des épreuves plus grandes qui l'attendaient.

Parmi tant de dangers et de travaux, Sigismond sut associer son royaume au mouvement général des esprits en Europe. Le genre humain alors semblait doubler ses forces par tous les leviers de la science, de la littérature, de l'art, du génie. L'intelligence humaine faisait partout des miracles. L'Italie jetait sur le monde des lumières inconnues. Arioste, Le Tasse, Raphaël, les Médicis florissaient. Bramante bâtissait Saint-Pierre; Michel-Ange construisait sa coupole dans le ciel. Un chanoine de Thorn faisait plus: il soumettait le firmament à son compas; il arrêtait le soleil et lançait la terre dans l'espace. C'était Kopernik.

La Pologne fut loin d'avoir une aussi riche part que le midi dans ces soudaines et vives clartés qui constituent la renaissance; mais la république fournit aussi son contingent de gloire: des universités puissantes, les exemples du roi et de sa cour, nombre d'imprimeries éparses dans le royaume, répandaient le goût des arts et des lettres antiques. Armée de la langue latine et de ses traditions, l'éloquence politique renaissait par cette tribune polonaise élevée au niveau de la royauté et discutant face à face avec elle. La langue nationale, cultivée avec goût et avec succès, enfantait des chefs-d'œuvre. La poésie, l'histoire, la théologie, toutes les branches de savoir comptèrent des maîtres illustres. Jean Kochanowski, le prince des poètes polonais, est encore au-

jourd'hui populaire. La musique adoucit les mœurs. La peinture et la statuaire décorèrent les demeures des grands. Des monuments s'élevèrent. Les historiens contemporains sont sévères pour la reine Bona Sforze, femme de Sigismond. Ils accusent sa vie privée comme sa vie publique; ils lui imputent des dilapidations, des intrigues, et ces conseils de pouvoir absolu que l'histoire polonaise reproche à toutes les reines nées dans d'autres cours et sous d'autres lois. Il est du moins une gloire qu'on ne peut lui refuser, c'est d'avoir transporté sous le ciel de la Pologne, d'y avoir entretenu avec amour ce rayon vivifiant des lumières de l'Italie.

Sigismond-Auguste succéda en 1548 à son père plus qu'octogénaire, qu'on nomme pour cela Sigismond-le-Vieux. Héritier des traditions et des penchants d'une grande époque et d'un grand règne, il prolongea de vingt-quatre années cette ère de travaux éclatants et pacifiques. Il eut de plus la gloire de maintenir la paix entre toutes les communions chrétiennes quand l'Inquisition travaillait à s'introduire en Pologne, que l'Allemagne était en feu et que la France cheminait vers les horreurs de la Saint-Barthélemy. Du reste, il vit se développer autour de lui toutes les difficultés qui avaient tourmenté et entravé son père. La première fut pour son mariage avec une de ses sujettes, mais du rang le plus illustre : c'était Barbe Radziwill, d'une vieille maison de Litvanie, puissante dès le paganisme, devenue princière du fait de l'empereur Maximilien et du consentement de la république; famille si grande qu'on put se demander si les tempêtes, soulevées par ce mariage dans la noblesse et le clergé, tenaient à leur fierté indignée de plier sous une sujette, ou à leur envie inquiète de l'élévation d'égaux si près de ne plus l'être. Sigismond opposa une fermeté indomptable aux fureurs des diètes. Enfin, après deux ans, il eut la joie de couronner la femme qu'il aimait. Elle survécut peu à ce triomphe : sa mort [1551] fut attribuée au poison, à un médecin italien, à la reine douairière Bona Sforze; et les regrets de la Pologne, universels et fanatiques, mirent la belle et douce Barbe Radziwill à côté de l'héroïque et charmante Hedwige d'Anjou. Bona s'enfuit en Italie. Au milieu de ces troubles, les Tatars envahirent les palatinats méridionaux; les Turks s'avancèrent à travers les débris de la Hongrie contre le roi de Hongrie, peu après l'empereur Fer-

dinand, qui tenait par une foule de nœuds à la Pologne. Fils et héritier d'Anne Jagellonne nièce de Sigismond-le-Vieux, et mari d'Isabelle Jagellonne sœur de Sigismond-Auguste, il était lui-même beau-père du roi de Pologne, deux archiduchesses, ses filles, ayant épousé ce prince, avant et après Barbe Radziwill. A tous ces titres, Sigismond-Auguste s'engagea dans la guerre de Hongrie pour défendre à la fois la chrétienté, ses frontières et tant de liens de famille. Une autre guerre l'attendait.

Yvan IV Vassiliévitsch (fils de Basile), surnommé le Féroce ou le Terrible, était parvenu à la majorité en même temps que Sigismond montait sur le trône. Son ambition se dirigea tout à la fois vers la mer Caspienne, vers la mer du Nord, vers la mer Baltique. Tandis que Kasan et Tobolsk tombaient devant lui, il étendait la main sur l'Esthonie et la Livonie, colonies allemandes dont les empereurs d'Allemagne avaient fait des marches de l'empire, que les Danois, les chevaliers Porte-Glaives et l'archevêque de Riga se disputaient, et qui seules, depuis la chute des républiques de Nowogorod et de Pskow, séparaient les tzars, de la Baltique et de l'Europe; Yvan-le-Superbe, il y avait cinquante ans passés, avait déjà tenté de s'en saisir. Il s'était brisé contre le courage des chevaliers. Yvan-le-Terrible résolut de réussir. Il envahit [1558] Narva, Wessemberg, Dorpat. Les chevaliers furent vaincus en bataille rangée [1560]. Dans leur détresse, ils recoururent à la Pologne; ils se soumirent à la république [1562]. Leur grand maître, Gothard Kettler, reçut en fief héréditaire les duchés de Kourlande et de Sémigalle sous la mouvance de la couronne. Riga et le reste de la Livonie, l'évêché de Dorpat et l'Esthonie, qu'il fallait reconquérir, furent réunis au grand-duché de Litvanie. Cette transaction, qui semblait fortifier les Polonais, leur fut fatale. Les Moskovites tournèrent leurs armes contre la Pologne : la lutte, interrompue par quelques trêves, ne devait finir qu'avec la Pologne même. Le premier effort livra aux Moskovites la ville et le territoire de Poloçk [1563]. Par Smolensk, ils avaient pris pied sur le Dnieper; par Poloçk, sur la Dzwina. Ils devaient mettre deux siècles à arriver jusqu'à la Vistule; mais, depuis les jours d'Yvan III, leur étoile était de ne pas s'arrêter.

La conquête de la Livonie fit à la Pologne d'autres ennemis redoutables. Les Suédois, pleins du génie de Gustave Wasa,

qui venait de descendre au tombeau chargé d'ans et de gloire, cherchaient toutes les occasions de marquer en Europe. Ils commencèrent à embrasser les deux rives de la mer Baltique. La ville de Revel et l'Esthonie se donnèrent au nouveau roi Éric XIV. Par là, les deux puissances confinèrent. Suivant une pente fatale, ceux du nord devaient peser de tout leur poids sur ceux du midi. La Pologne se trouvait être à la fois la barrière qui séparait de l'Europe la Suède et la Moskowie. Pour se frayer des passages, l'une et l'autre allaient l'écraser.

Par une étrange fatalité, le même moment vit une sœur de Sigismond-Auguste, que Sigismond mariait malgré le roi Éric, à Jean Wasa, frère de ce prince, et que ce prince fit arrêter, un ambassadeur polonais que le tzar Yvan mit aux fers insolemment, enfin des seigneurs illustres, entre autres le prince Démétrius Wisniowieçki, que les Turks saisirent en Moldavie, étaler dans les prisons de la Suède, de la Moskowie, de Constantinople, le spectacle de tout ce qu'on osait déjà contre la Pologne. Hors Catherine Jagellonne, tous expirèrent dans les tourments.

Sur ces entrefaites, Chypre, par sa chute, sembla tirer l'Europe [1571] d'un long sommeil. Les empereurs Ferdinand Ier et Maximilien II, occupés sans cesse, l'un après l'autre, à demander des secours à l'Empire contre les Turks, et toujours distraits de cette guerre par leurs efforts pour apaiser la réforme et incliner le concile de Trente à la conciliation, avaient laissé la puissance ottomane s'affermir sur les deux rives du Danube. Sélim II menaçait Corfou, ce dernier boulevard de l'Italie, quand la bataille navale de Lépante, gagnée dans les parages d'Actium par les flottes unies de l'Espagne et de Venise, attesta le réveil et les alarmes de la chrétienté. Mais cette victoire ne fut qu'une joute magnifique. Don Juan d'Autriche, à peine triomphant, se retira. Les Turks vaincus dictèrent des conditions de paix plus dures qu'auparavant aux Vénitiens victorieux ; ils reprirent tranquillement le cours de leurs envahissements. On peut dire que, si cette grande journée mérita de rester dans tous les souvenirs, c'est surtout parce qu'il se rencontrait sous l'étendard de la croix un soldat ayant nom Cervantes, qui ne rapporta de la mêlée que la main destinée à écrire *Don Quichotte*.

Sigismond-Auguste cessa de vivre l'année même de la ba-

taille de Lépante [1572]. Ses derniers jours furent empoisonnés par la douleur de ne pouvoir obtenir, au prix de quelque grand effort, des transactions définitives et glorieuses. Il appelait en vain aux armes la pospolite. Elle lui donnait des assemblées pour délibérer, au lieu d'armées pour combattre. On se dispersait sans avoir ouvert la campagne contre l'ennemi; on ne l'ouvrait que contre le roi.

L'œuvre utile de ces dernières années, de ce temps qu'on a nommé l'âge d'or des Sigismond, fut la réunion définitive de la Litvanie et de ses diverses dépendances, les terres russiennes, la Kiiowie, à l'empire polonais. Une diète tenue à Lublin en fixa les conditions. Le grand-duché, tout en restant distinct du royaume, prit l'engagement de ne plus séparer ses destinées. Les perpétuelles incursions des Tatars, les progrès des Moskovites imposèrent silence à de trop longues antipathies. Les Litvaniens souscrivirent la loi de réunion, comme ils élevaient autour de Wilna des retranchements et des murailles.

Il fut stipulé qu'il n'y aurait plus pour les deux peuples qu'une même diète, un même prince, de mêmes lois. Les deux états, du reste, conservaient leur constitution particulière aussi bien que les deux cours. On distinguait les charges de la Litvanie de celles de la couronne. Le royaume eut, aussi bien que le grand-duché, ses ministres, ses grands-officiers, ses généraux, son armée, fatal élément de désordre dans le désordre, et de destruction dans la destruction.

L'édifice bizarre de ce double gouvernement se composait de dix suprêmes dignitaires : deux grands-maréchaux, celui de la couronne, c'est-à-dire de la Pologne, et celui de la Litvanie; deux chanceliers, deux vice-chanceliers, deux grands-trésoriers, deux maréchaux de la cour. Il importe de dire les attributions de ces grandes charges, dont le nom se reproduira sans cesse dans le cours de cette histoire.

Les grands-maréchaux de chacun des deux états y étaient les personnages les plus éminents. La police, l'administration, les relations avec l'étranger, se réunissaient dans leurs mains; c'étaient eux qui fixaient le prix des denrées, faisaient les règlements somptuaires, maintenaient l'ordre dans les diètes; ils prononçaient la peine de mort sans appel, et il fallait leur sanction pour qu'une sentence capitale prononcée par les tribunaux

pût être exécutée dans les domaines de la Litvanie, ou dans ceux de la Pologne. Comme les grands-maréchaux, chaque grand-chancelier avait une cour de justice. Tous les magistrats du pays les reconnaissaient pour chefs; ils tenaient le sceau du royaume ou du duché, et les vice-chanceliers exerçaient dans une sphère indépendante des attributions semblables. Tous quatre portaient la parole royale aux diètes, et répondaient aux ambassadeurs. Les grands-trésoriers étaient les gardiens des archives, des joyaux et du trésor, les contrôleurs-généraux des finances, les administrateurs suprêmes des revenus publics. Les fonctions des maréchaux de la cour se rapprochaient de celles des grands-maréchaux : leur pouvoir était moins vaste dans l'état; il s'étendait à plus de détails dans la maison du prince. Des ministères inférieurs et des charges de second ordre complétaient ce système d'administration et de cour, où tous les emplois étaient des dignités, toutes les dignités des charges de palais, et toutes les charges des postes inamovibles. Investis d'attributions confuses, armés de toute puissance, les grands-officiers semblaient former autour du trône une barrière qui le séparait des peuples. C'est dans leurs mains que venaient s'arrêter et se confondre tous les fils du souverain pouvoir.

L'armée était régie comme l'état : deux chefs, sous le nom de grands-hetmans ou grands-généraux, présidaient sans contrôle aux destinées militaires des deux pays. Levées de troupes, organisation, armements, discipline, châtiments, distribution des quartiers, ordres de marche, préparatifs de guerre, commandement suprême, enfin les arsenaux, les caisses, les forteresses, les camps, tout était livré à deux hommes. Jamais l'épée du connétable ne conféra un si vaste pouvoir; jamais sujets dans une monarchie, jamais citoyens dans une république, ne furent ainsi revêtus de force et d'autorité au péril de la chose publique. Inamovibles comme les hauts dignitaires de l'état, ces deux collègues, ou plutôt ces deux compétiteurs de puissance et de gloire, avaient sous leur commandement deux lieutenants, qui, sous le nom d'hetmans-de-campagne ou vice-grands-généraux, étaient inamovibles et presque redoutables à l'égal des grands-hetmans. On verra dans la suite de cette histoire les luttes de pouvoir et d'orgueil, sans cesse renaissantes dans un ordre de choses où la royauté pouvait toujours ressentir l'envie, et où les rangs inférieurs

n'avaient jamais à ressentir la crainte. Rien n'était plus propre à féconder les germes de mort que la république de Pologne portait dans son sein.

Avec Sigismond-Auguste finit la descendance masculine du roi Jagellon. Cette noble race s'éteignit en laissant un legs magnifique aux Polonais, la Litvanie et les Terres-Russiennes. Elle avait régné sur eux cent soixante-dix ans. Ils n'auraient jamais voulu chercher des rois ailleurs, et peut-être l'ordre héréditaire, en donnant au pouvoir royal plus de force, fût-il parvenu à préserver le pays des derniers excès, des dernières calamités.

Ce n'est pas que le sang de Gédymin fût épuisé. Plusieurs maisons puissantes étaient sorties, avec les Jagellons et plus anciennement qu'eux, de ce vieux trone. Tels étaient les princes Radziwill, Czartoryski, Sanguszko, Wisniowiecki; mais, Litvaniens, étrangers à la Pologne, ennemis pour la plupart de la branche régnante de leur race, considérés seulement comme des égaux par la noblesse polonaise, ils n'étaient pas en position de réunir les deux couronnes. A dater de ce moment, l'ordre électif régna sans partage.

Les Jagellons avaient hérité d'une princesse du sang de France. Un prince de la maison de France leur succéda.

Les candidats étaient nombreux : d'abord beaucoup de seigneurs polonais, ensuite le roi de Suède Jean III, beau-frère du feu roi Sigismond par ce mariage qu'avait improuvé le roi Éric, l'empereur Maximilien II, le tzar Yvan, qui parlait déjà de réunir toute la Slawonie, le duc d'Anjou Henri de Valois, frère de Charles IX, que Jean de Montluc et Gilles de Noailles, ambassadeurs de France, défendaient habilement contre le souvenir encore tout sanglant de la Saint-Barthélemy. Charmée d'une haute renommée et d'une naissance plus haute encore, la diète [1573] déféra la succession du dernier des Jagellons au dernier des Valois. L'aigle polonaise orna sa poitrine de l'écu aux trois fleurs de lis. La Pologne avait stipulé un secours de quatre mille Français pour lui restituer le port de Narva et l'assister contre les Moskovites. Henri Ier, qui fut bientôt pour la France Henri III, ne fit que passer sur ce trône lointain. A peine arrivé [1574], il apprit la mort de Charles IX; et, las de ce peuple qui l'avait adopté sur la foi de sa gloire

trompeuse, il s'évada de son royaume électif, pour venir plier et s'avilir sous la couronne de ses pères. Il profita du trouble d'une fête pour s'enfuir. Les Polonais le croyaient endormi dans son palais, qu'il courait à franc étrier sur la route de Vienne et de Venise. Le palais de Saint-Marc garde la mémoire des hommages décernés par la république à ce roi fugitif que deux trônes se disputaient. Il n'est resté à la Pologne qu'une trace de son passage. A son intronisation, le nom d'ordre fut attribué à la royauté pour la première fois. La constitution se composa de trois ordres : le Roi, le Sénat et l'ordre Équestre.

Après Henri de Valois, les suffrages se portèrent sur un soldat que de beaux faits d'armes et une conduite habile avaient déjà élevé au principat de la Transylvanie. Étienne Batory [1575] régna à la condition d'épouser Anne Jagellonne, sœur de Sigismond-Auguste, beaucoup plus âgée que lui. Il régna avec énergie et avec gloire. Il balança la fortune d'Yvan, reprit Poloçk, conquit toute la Livonie, assiégea Pskow et dicta la paix. Batory marqua son règne par l'établissement de troupes régulières. Par malheur, on ne tarda point à voir la soldatesque, dans ses mécontentements, imiter les palatinats dans leurs dissidences. Les armées aussi se *confédérèrent*; elles se confédérèrent contre les diètes, contre le roi, contre leurs généraux; elles déposaient alors le grand-hetman, soit celui de la couronne, soit celui de la Litvanie, quelquefois tous les deux, s'élisaient un maréchal ou président, délibéraient avec des formes régulières, et faisaient valoir leurs délibérations les armes à la main. Le nom de *rokosz*, attribué aux séditions militaires, les consacra comme une nouvelle branche de la puissance souveraine. De la sorte, cette institution d'une armée permanente, qui devait assurer les frontières, ne fortifia que l'anarchie.

A la mort du sage et vaillant Batory [1585], une élection orageuse investit de la suprême magistrature le fils aîné du roi de Suède Jean III et de Catherine Jagellonne, neveu de Batory, neveu de Sigismond-Auguste, et nommé Sigismond comme lui; l'hérédité a des racines si profondes dans l'esprit des peuples, que l'élection même fait effort pour s'y rattacher en dépit des passions et des lois. Sigismond Wasa était Jagellon par les femmes. Par ce choix, les Wasa allaient présider quatre-

vingts ans, en trois règnes, aux destins de la Pologne : quatre-vingts ans où se développèrent tous les germes funestes qu'elle portait dans son sein ; quatre-vingts ans qui eussent consommé sa ruine, si un génie puissant n'était venu détourner les menaces de la Fortune.

Sigismond III arriva au trône [1587] à travers les feux de la guerre civile, et il devait en rester entouré quarante ans. Entreprenant et léger, frivole et dévot, partagé entre les fêtes, la danse et la controverse, alchimiste zélé, trop zélé catholique, élu par les Polonais pour l'ardeur que le roi Jean, son père, par le conseil de Catherine Jagellonne, mettait à renverser en Suède le luthéranisme de Gustave Wasa, et bientôt inquiétant la Pologne de son orthodoxie militante, y allumant pour la première fois le feu des guerres religieuses, accusé, dès lors, sans repos, de livrer aveuglément sa conscience et son royaume à la compagnie qui venait de surgir parmi les épreuves de l'église pour la défendre contre les assauts de la réformation ; du reste, bon et généreux, aimable et instruit, plein de résolution et de suite dans ses desseins, enfin l'un de ces princes qui ont tout ce qu'il faut pour régner et qui peuvent perdre les états parce qu'ils ne prennent pas la peine d'étudier l'esprit des peuples, ou pensent pouvoir impunément le violenter, peut-être aussi un de ces rois qui sont beeucoup calomniés par l'histoire, contre lesquels elle prend fait et cause sur la foi des passions contemporaines, tel était Sigismond Wasa. Il allait perdre par goût de prosélytisme, ou par scrupule de foi, deux couronnes héréditaires, et appeler, parmi de grandes actions, des calamités nouvelles sur le royaume que l'élection lui avait donné. L'empereur Rodolphe II, dont il épousa successivement deux nièces, disait de lui que, pour avoir le ciel, il renonçait à la terre.

Ces alliances avec l'Autriche furent les premiers griefs de la Pologne. Il avait commencé par avoir trois frères de l'empereur pour compétiteurs : l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas ; l'archiduc Albert, tour à tour vice-roi de Portugal, archevêque de Tolède, puis sécularisé, marié ; et l'archiduc Maximilien. Celui-ci avait même prétendu soutenir sa candidature les armes à la main. Il avait fallu que le grand-hetman de la couronne, Zamoyski, qui était en même temps grand-chancelier, marchât à ce prince et le défît : il resta

un an prisonnier. Le pape Sixte V, l'empereur Rodolphe obtinrent de Sigismond III [1589] sa liberté ; depuis lors, des liens toujours plus étroits s'établirent entre les cours de Vienne et de Krakowie.

Les Polonais accusèrent leur souverain de soumettre son gouvernement à une influence également ennemie de leur puissance et de leur liberté. L'esprit oppressif du cabinet de Vienne, disait-on, tentait son ambition ; c'était un modèle qu'il aurait voulu avoir la hardiesse d'imiter : en haine des institutions de ses sujets, il se mettait dans la dépendance de l'étranger..... La guerre civile naquit de ces discordes, et régna autant que Sigismond.

Les nobles se *confédéraient* sans cesse contre son pouvoir ; on vit l'ordre équestre déclarer, lui présent, la vacance du trône. Par malheur, Zamoyski était à la tête des opposants. C'était lui, dans les diètes, qui interpellait le roi sur ses plans de tyrannie. Chef des armées, maître de l'État dont il avait le sceau, il était trop grand pour être un sujet. On ne saurait dire, si, dans ces luttes violentes du prince et du citoyen, le premier était coupable d'usurpation ou seulement d'envie, et si le second était avide de pouvoir ou seulement de liberté.

Jusque-là les cultes dissidents avaient vécu en paix. A Krakowie et dans la Petite-Pologne, à Dantzig et dans la Prusse, les catholiques et les protestants en vinrent aux mains ; les églises et les temples furent saccagés, le sang coula. Des tentatives du Saint-Siége pour ramener les sectateurs du schisme grec suscitèrent des troubles dans la Galicie, la Litvanie, les provinces russiennes, sans porter d'autre fruit que l'accession de l'église peu nombreuse, connue sous le nom des Grecs-Unis. Tous ces troubles étaient imputés aux passions du roi.

La mort du roi Jean III, son père [1592], entraîna des complications plus grandes. Sigismond se rendit en Suède ; il recueillit une seconde couronne, et laissa bientôt ce royaume agité de toutes les alarmes qu'il avait semées sur le maintien du nouveau culte. En son absence, la régence était exercée par son oncle, Charles, duc de Sudermanie, dernier fils de Gustave Wasa. Les mêmes noms, à deux cents ans de date, devaient couvrir les mêmes événements. Le duc Charles, après quelques an-

nées, se laisse entraîner par le cri des peuples, le provoqua peut-être et régna [1597]. Le protestantisme révolutionnait alors le monde. Il avait soulevé les Pays-Bas contre Philippe II et mis l'archiduc Mathias à leur tête. Il venait d'immoler en Angleterre Marie-Stuart sous les coups d'Élisabeth. En France, il balançait la Ligue et n'était vaincu que par Henri IV. Il coupait en deux le corps germanique par les unions et confédérations renouvelées de la ligue de Schmalkalden. En Suède, il portait au trône la branche cadette à la place de la branche aînée et scellait dans le sang ce changement. Le comte de Sparre, chancelier de Sigismond, et ses autres ministres eurent la tête tranchée. Le duc de Sudermanie, reconnu roi, prit le nom de Charles IX. La guerre s'alluma dans la Livonie, guerre acharnée qui, de proche en proche, devait embraser l'Europe. La république, dans le même temps, était engagée dans une autre guerre contre les Transylvains, les Walaques, les Moldaves, les Tatars. Zamoyski était partout. Avec des lieutenants dignes de lui, et surtout avec Chodkiewicz, autre guerrier illustre de ce temps-là, il gagnait de tous côtés des batailles et revenait dans les diètes exposer ce qu'il avait fait pour la république, reprocher à Sigismond ses fautes, ses complots, soulever la Pologne contre son second mariage avec une archiduchesse, jusqu'à ce que fatigué de gloire, d'opposition et d'ans, l'ardent vieillard descende dans la retraite [1602] d'où il ne sort plus, que pour revenir, une fois encore, le pied dans la tombe, protester contre ce qu'il appelle le despotisme de son roi. Sigismond III, en lui répondant, s'emporte. Sa main pose sur son épée. La diète tout entière se soulève. D'un geste, Zamoyski commande le silence et s'écrie : « Ne touchez point » à votre épée, de peur que la postérité vous appelle César et » nous appelle Brutus. Nous faisons les rois, et nous écrasons » les tyrans. Régnez! ne gouvernez pas! » On voit que cette distinction est ancienne. Peu après, le tribun illustre expirait.

Telle était la Pologne. Au milieu de ces émotions, la guerre était conduite en Livonie avec vigueur. Sigismond avait échoué dans une expédition en Suède. Il combattait pour conserver l'Esthonie. Les places de l'Esthonie et de la Livonie étaient prises et reprises. La chrétienté retentissait de ces actions sanglantes et répétées où Charles IX formait l'armée qui devait servir à Gustave-Adolphe. Les batailles de Wolmar, de

Weissenstein de Kirchholm, instruisaient l'Europe à admirer les Polonais et à redouter les Suédois. Chodkiewicz était obligé souvent de quitter la guerre extérieure pour venir comprimer et noyer dans le sang les confédérations intestines. La guerre de Livonie durait ainsi, avec plus de gloire que de résultats, depuis douze années, quand d'autres événements vinrent en agrandir le théâtre.

La Moskovie, avec la mort d'Yvan IV, s'était effacée. De deux fils qu'il avait laissés, l'un, le tzar Fœdor (Théodore), avait été emprisonné et détrôné par son beau-frère et son ministre, Borys Godounoff, qui régnait en son nom; l'autre, le jeune Dmitri ou Démétrius, avait été poignardé par ordre de l'usurpateur. Le trône ainsi vacant, et la race de Rurik éteinte, du moins dans sa branche régnante, Borys se fit décerner la couronne dans les formes qui avaient survécu, chez ces peuples, aux libertés slawes. Sigismond avait profité de cet affaiblissement de l'autorité souveraine pour assurer la paix à la Pologne par une trêve de vingt ans. Un intérêt étrange la fit rompre.

Un compétiteur se présentait contre Borys. Il se présentait sous le nom du prince Démétrius assassiné. Toute la noblesse polonaise pressée autour de lui le reconnaissait à ce titre. Il s'agissait de l'établir sur le trône des tzars. Qui était ce premier des faux Démétrius que compte l'histoire? On suppose un jeune religieux grec parfaitement obscur, mais qui promettait de se convertir à la foi catholique et d'extirper le schisme d'Orient. Cependant, où serait le miracle quand l'infortuné fils d'Yvan aurait échappé à ses assassins? et comment, sans présomptions puissantes, un pauvre moine eût-il obtenu chez les plus grands seigneurs de la Pologne un asile, du crédit, des armées? Ce qui est certain, c'est que le palatin de Sandomir, Mniszech, allié aux Wisniowiecki, de la race de Jagellon, permit à sa fille Marina d'aimer cet aventurier. Le pays s'intéressait à son triomphe. Les jésuites levaient pour lui une armée. Cette armée, toute polonaise, franchit le Dniéper à Kiiow [1504], arrive à Moskou, ne trouve plus Borys, qui venait de mourir, et couronne le prétendant. Marina Mniszech alla régner à ses côtés dans Moskou; il se hâta de tenir envers la Pologne toutes ses promesses. Les jésuites l'entourèrent, il professa hautement la foi catholique; et déjà il mettait la main

à l'œuvre pour renverser l'église grecque, quand tout à coup il tomba assassiné [1606].

A la tête des conjurés marchait Vassili (ou Bazile) Schouïsky, prince d'une branche éloignée de la maison de Rurik. Il se fait proclamer tzar, expulse les Polonais, s'allie aux Suédois, et voit un nouveau Démétrius se donner aux provinces pour le prince qu'il a égorgé dans Moskou. L'insurrection fait des progrès. Marina, captive dans le nord, s'échappe, rejoint l'imposteur. A son aspect, elle n'hésite point; elle se jette dans ses bras; elle le reconnaît pour son époux, le montre aux peuples comme le même tzar dont ils avaient adopté la naissance douteuse, et consacré la fortune. Dans ce conflit, Bazile envahit la Litvanie déjà menacée par les Suédois. Sigismond se porte sur Smolensk et l'assiége. L'armée suédoise et l'armée moskovite, qui comptaient plus de 40,000 hommes, se concentrent à Klouschino pour marcher contre le roi de Pologne et lui faire lever le siége. Heureusement un grand homme se rencontra pour courir hardiment au-devant des ennemis à la tête de huit mille Polonais, leur livrer bataille, les écraser (4 juillet 1610), faire prisonniers le général des Suédois Pont de La Gardie, l'élite de la noblesse russe, les fils du tzar Bazile, pénétrer enfin dans la capitale, établir son quartier-général au Kremlin, et charger de chaînes le tzar lui-même, qu'il envoya achever son règne et sa vie en captivité à la cour de Sigismond.

Zolkiewski, c'est le nom de l'heureux guerrier, n'entendait point borner ses soins à vaincre. Il pacifia par sa sagesse, il calma promptement l'immense contrée qu'il venait de parcourir en vainqueur; Marina s'agitait en vain pour soutenir contre les Moskovites et contre les Polonais eux-mêmes son faux Démétrius, qui périt dans une émeute, tué par ses propres soldats. Cependant, Zolkiewski reçut des grands assemblés l'acte d'élection de Wladislas Wasa, fils aîné de Sigismond, à la couronne des tzars. C'était le plus grand événement et le plus heureux qui pût se présenter à la Pologne. Les Moskovites, leur dynastie éteinte, leur gouvernement détruit, demandaient seulement la présence de l'enfant qu'ils proclamaient leur maître; à la vérité, ils le demandaient, pour l'élever dans la religion grecque. A ces nouvelles, Sigismond hésita. Ne pouvant accepter la perspective offerte à son fils, au prix

dont il la fallait payer, il eut le tort de ne rien résoudre. Nulle réponse ne put lui être arrachée. Zolkiewski, qui pressait une décision, et qui demandait que la Pologne ne refusât pas aux Moskovites un empereur, se vit rappelé. Chodkiewicz le remplaça. Il prit Smolensk. Mais les Moskovites s'agitaient dans leur défaite et leur incertitude. Les jésuites se hâtaient trop de leur apprendre qu'on entendait les avoir conquis pour le compte de la foi romaine : la révolte assaillit l'armée polonaise dans les murs de Moskou. Un combat de trois jours [mars 1611] se termina par un effroyable incendie. Les cent mille maisons de bois de cette capitale furent dévorées. Cependant les Polonais maintinrent quelques mois encore leurs drapeaux sur les murailles du Kremlin, attendant des résolutions et des secours. A la fin [janvier 1612], toutes les provinces soulevées autour d'eux, il fallut se retirer, ou plutôt fuir... Fuir à travers ces déserts glacés, ces neiges effroyables, cette atmosphère homicide, où le jour est sans lumière, la terre sans abri, où la faim moissonne ce que le froid épargne ! En lisant dans les auteurs contemporains [1] le récit du désastre de cette capitale détruite de fond en comble par les flammes et de cette retraite héroïque, on croit avoir sous les yeux quelques pages d'une histoire plus récente. Pendant ce temps-là, des pompes triomphales honoraient l'entrée de Zolkiewski à Warsovie : comme, dans l'ancienne Rome, un souverain captif ornait de son infortune ces fêtes destinées seulement à relever des victoires perdues et à couvrir des résultats irréparables.

Dans le nombre des prisonniers, ornements de ce triomphe, marchait, à la suite du tzar Bazile Schouïsky, un des chefs de l'église russe, l'archevêque Fœdor Romanoff. A ce même moment son fils montait au Kremlin, porté par les Moskovites sur le trône des grands-princes. L'archevêque Théodore était gendre d'Yvan IV. Liée ainsi à l'ancienne dynastie et sortie d'un grand mouvement national, la maison de Michel Romanoff était réservée aux plus hautes destinées. Son élévation fut scellée du sang de Marina Mniszech. Cette malheureuse tzarine cherchait d'autres Démétrius pour ressaisir à

[1] *Stanislai à Kobierzcycko Kobierzycki, Castellani gedanensis, Historia Wladislai, Poloniæ et Sueciæ principis, ab infantiâ ejus ad excessum Sigismundi III, Poloniæ Sueciæque regis;* in-4°, lib. VI.

tout prix ses grandeurs évanouies : elle fut noyée dans le Wolga [1612].

Les soins nécessaires pour affermir la nouvelle dynastie marquèrent un point d'arrêt dans la fortune de la Moskovie. L'avénement du jeune Gustave-Adolphe au même moment, détourna la Suède de ses tentatives hostiles contre la Livonie. Bien que les entreprises du sultan Achmet du côté de la Moldawie menaçassent d'une guerre à laquelle il fallait préposer Zolkiewski, Sigismond voulut profiter des embarras de Gustave-Adolphe et de Michel Romanoff pour frapper un grand coup sur la Russie. Un conseil d'hommes graves fut commis à la conduite de Wladislas, qu'on se décidait enfin [1617] à montrer aux Moskovites ; il s'avança rapidement et glorieusement : à Wiasma, les populations le proclamèrent tzar ; mais il était trop tard. C'était trop tard aussi que la campagne s'était ouverte. Il ne put que mettre le siége devant Moskou. Par un expédient qui devait réussir un jour à la Russie, des propositions de paix furent essayées pour endormir la prudence des politiques et l'ardeur des assaillants. Puis, ce fut une sédition militaire qui coupa court à toutes les opérations. Enfin, des fonds qui arrivèrent de Warsowie pour l'apaiser, et un secours de 20,000 Kosakes qu'amena leur hetman, venaient de rendre à Wladislas la force d'agir, quand le tzar proposa sérieusement une trêve de quatorze ans. Elle fut conclue [1618]. La Pologne renonçait pour Wladislas à la couronne de Rurik. Elle recouvrait Smolensk, la Sévérie et la ligne de la Desna, fort au delà du Borysthène. C'était pour Sigismond III un dénoûment glorieux.

Par malheur, d'autres difficultés se manifestaient alors. C'était le début de la crise qui, sous le nom de guerre de trente ans, mit le monde en feu. L'empereur Mathias, et, après lui, l'empereur Ferdinand II, étaient, comme Sigismond Wasa, des représentants couronnés de la réaction du monde catholique contre l'œuvre de Luther et de Calvin. Une collision obscure eut lieu en Bohême à l'occasion d'un temple insulté. Toute l'union protestante de Halle et, par suite, toute l'Allemagne furent entraînées dans la querelle. L'Angleterre le fut par un mariage d'une fille de Charles I[er] avec l'électeur palatin, l'Espagne par les Pays-Bas, la Suède par la Poméranie, la Pologne par la Hongrie. Telle fut la guerre de trente

ans. Sigismond prêta main-forte à l'empereur [1618] pour écraser le woiewode de Transylvanie Bethlem, Gabor qu'il eût été peut-être plus politique de défendre. Bethlem aspirait à la couronne de Hongrie; mais il s'appuyait à tous les princes protestants. Mis en péril par l'intervention de l'armée lissovienne (on appelait ainsi des troupes polonaises sous les ordres d'Alexandre Lissowski, qui avaient fait des prodiges de valeur), le woiewode souleva les Turks contre la Pologne [1618].

Dans leur ambition patiente, les Turks continuaient de se saisir des débris de la domination chrétienne en Orient, retardés dans leur marche par les agressions de la Perse, les révolutions des janissaires, les vices du sérail, mais prêts à s'avancer sur l'Europe, terribles et inexorables, le jour où les derniers retranchements des chrétiens dans les mers de la Grèce seraient tombés en leur pouvoir. La Porte se contentait de tenir en alarmes les Vénitiens, les Polonais, l'Empire, le Saint-Siége, en prenant successivement les places de Hongrie, de Kroatie, de Dalmatie, et en exigeant çà et là des tributs. Les principautés du Danube ne luttaient plus contre son autorité. Un traité venait de lui abandonner formellement la suzeraineté de la Moldavie; ses troupes avaient pris possession de la forteresse de Chocim, qui défendait les approches du Dniester et l'entrée de la Wolhynie. Le danger s'approchait ainsi graduellement de Krakowie, de Vienne, de Venise. Ces trois capitales avaient les barbares à leur porte.

Peu après l'acte qui soumettait la Moldavie à la Porte, le woiewode ou hospodar des Moldaves, Gáspar de Gratz, Allemand parvenu au pouvoir par le commerce et par l'intrigue[1], encourut les disgrâces du divan. Il offrit aussitôt son hommage à la république, promit ses troupes, annonça des merveilles [1619]. Sigismond se hâta d'accepter sa foi, son territoire, son armée. Mais il n'y avait pas d'armée; le woiewode était seul et fugitif. Les Moldaves, indifférents, attendaient ce que déciderait le sort des armes. Tout l'effort de la puissance musulmane se trouva appelé en pure perte sur la Pologne.

Soixante mille hommes, osmanlis et tatars, s'apprêtèrent à déborder sur la Moldavie. Le grand-hetman, Zolkiewski, n'en

[1] Tous les historiens l'appellent Gratien ou Gratian par une fausse traduction des histoires latines, dans lesquelles il n'est désigné sous le nom de Gratianus que par allusion au lieu de sa naissance, Gratz, capitale de la Styrie.

avait pas huit mille pour leur tenir tête [1620], et des déserts le séparaient de son pays. Par un rare privilége, récompense de tant de glorieux travaux, ce général réunissait alors, comme l'avait fait Zamoyski, deux hautes charges de l'État, celles de grand-hetman et de grand-chancelier de la couronne. Il avait vaincu à Céçora sur le Pruth, dans un premier engagement. Peu après [16 septembre], dans une bataille générale, il était parvenu à tenir la fortune indécise; tout à coup, le découragement à l'aspect des pertes de la journée et du nombre toujours croissant des ennemis, le souvenir de présages sinistres, tels que la chute de l'étendard du grand-hetman, par-dessus tout la discorde des généraux et les efforts de quelques-uns d'entre eux pour enlever à leur chef ses soldats et sa gloire mettent dans le camp polonais le désordre, la sédition, la terreur, la fuite. Zolkiewski se perd en efforts pour apaiser la révolte et dompter l'épouvante. Il rallie à peine une partie de sa troupe, n'ambitionnant plus que de la sauver et de mourir.

L'intrépide vieillard range en un carré long, sur sept lignes et tout attelés, les chariots sans nombre dont une armée polonaise marchait toujours embarrassée; il distribue son artillerie en tête et en queue sur les deux fronts extrêmes de ce camp retranché; il place dans l'intérieur les blessés, les munitions, les femmes, la cavalerie; il assigne aux fantassins la partie de ces murailles profondes qu'ils doivent défendre, puis un soir [29 septembre], quand le soleil est couché et la prière finie, il ébranle la citadelle mouvante et tourne vers la Pologne. A peine trois mille combattants habitaient cette forteresse assaillie nuit et jour par cinquante mille hommes, et renfermant dans son étroite enceinte la disette, la maladie, le désespoir, la rébellion. Il fallait se frayer passage au travers d'épaisses forêts, de steppes incultes, de difficultés inouïes. Zolkiewski sut maintenir dans l'obéissance ces troupes soulevées, dans l'ordre prescrit ces remparts de chariots, dans l'hésitation ces assiégeants sans nombre, que le prodige d'une telle marche étonne et arrête. Sept jours et sept nuits se sont écoulés; quatre-vingts lieues de terrain ont été franchies. L'ennemi fatigué ne suit plus qu'avec peine cette retraite héroïque. Les Polonais, tombant de faim, de sommeil, de lassitude, font halte [5 octobre] aux bords du Kobylta, à deux

lieues du Dniester, non loin de Chocim, en face de Mohilow, presque sur le sol de la patrie : ils n'ont pas la force d'aller jusque-là.

L'armée militante était, selon l'usage, suivie d'une seconde armée de valets de troupe, race turbulente et avide, qui n'avait pas craint, dans la sédition de Cécora, d'exercer des rapines jusque sur le camp même. Inquiets des châtiments qui les attendent de l'autre côté de la frontière, ces misérables imaginent de se saisir de tous les chevaux, de mettre encore une fois le camp au pillage, puis de s'enfuir, laissant leurs maîtres comme enchaînés sous les coups des barbares. Ce désordre en effet réveille et ranime les Turks. Les restes sanglants de l'armée chrétienne sont surpris ; ils sont accablés dans leur confusion et leur faiblesse. Des gladiateurs de feu avaient été vus, disait-on, s'entre-détruisant dans les nues ; ce funeste présage achève de livrer sans défense aux assaillants implacables les nobles et leurs soldats si lâchement trahis. Dans cette extrémité, on présente à Zolkiewski le seul cheval de troupe qui se rencontre encore, pour qu'il sauve sa précieuse vie, dernier espoir de la Pologne. Il ne répond qu'en tirant le sabre pour étendre le cheval à ses pieds. Mais son bras affaibli par les années ne sait plus frapper, à peine le sang a coulé sous son cimeterre ; on le presse de voir dans son effort trompé un avertissement et un ordre du ciel : « Non, répond-il ; là » où reste le troupeau, là reste le pasteur. » Et, en avant de tous ses compagnons, il se place, sentinelle dévouée de la république, au poste du danger. Son armée est noyée dans le sang, sa famille entière tombe moissonnée autour de lui : il combat encore, ayant une de ses mains qui pendait, coupée à moitié par le yatagan de l'ennemi. C'est ainsi qu'il reçoit, en tombant sous le coup des infidèles, la bénédiction de son confesseur, le père Wybierski, de la société de Jésus, qui, debout à ses côtés, ne cesse qu'en même temps de prier et de vivre [7 octobre].

Le lendemain, Skinder pacha, séraskier qui commandait en chef les Turks, parcourait le champ de bataille. Il reconnut Zolkiewski parmi des monceaux de morts, à sa barbe blanche, à son front encore empreint de génie et d'autorité. On dit que, lui-même vétéran renommé, il n'envoya à Constantinople la tête du grand homme qu'après l'avoir contemplée long-temps avec émotion. Peu après, à la suite d'une querelle qu'il eut

avec un sultan des Tatars au sujet de ces dépouilles sanglantes, le vieux séraskier fut mis à mort.

La république resta quelque temps sans apprendre ce désastre du Kobylta. La nouvelle lui en fut portée par une invasion des hordes victorieuses qui promenèrent jusqu'aux extrémités de la Petite-Pologne la dévastation et l'incendie. On fait monter à deux cent mille le nombre des femmes, des prêtres, des nobles, que ce torrent destructeur entraîna dans sa retraite; riche proie qui allait être distribuée entre les marchés de la mer Noire, pour alimenter la Sublime-Porte d'esclaves et de janissaires. Un écrivain contemporain [1] remarque qu'au milieu de la consternation et de la terreur publiques, le désespoir de la femme de Zolkiewski émut la nation entière. Deux grands coups avaient frappé en même temps la vieillesse de l'illustre veuve, car son fils Jean Zolkiewski était aussi tombé au pouvoir des barbares tout couvert de blessures. Elle voulut ressaisir du moins les restes de l'époux qui avait fait sa gloire, et alla chercher ce tronc mutilé sur le champ de mort. Elle le reconnut à une blessure que le grand-hetman avait reçue dans une de ses victoires. La république éleva dans ce lieu même un monument visité souvent depuis lors par le Turk, le Tatare, le Moskovite, et long-temps respecté religieusement. On y lisait : « Apprenez de moi combien il est bon et » doux de mourir pour la patrie. »

Le bâton de grand-hetman, l'anneau de grand-chancelier furent reportés solennellement au roi et à la diète. Les comices reçurent ces insignes avec autant de respect que de douleur; un fils du grand Zamoyski mérita les louanges de tous les historiens du temps en prononçant au milieu de l'assemblée une oraison funèbre du héros, où il commençait par raconter la vie de Codrus, de Brutus, de Décius et de Paul Émile.

Des honneurs plus grands accueillirent les restes mêmes de Zolkiewski. A leur approche, les cités et les provinces s'étaient levées, la noblesse accourut en armes. Peut-être n'avait-on pas vu de deuil si grand depuis les funérailles de Germanicus. Les narrations qui nous en sont restées ont été écrites dans l'intention de provoquer ce parallèle. Près de ce cercueil qu'accompagnait de ville en ville un peuple immense, qu'en-

[1] Joannes Innocentius Petrikius: *Historiæ rerum in Poloniâ gestarum, anno* MDCXX et MDCXXI. *Cracoviæ,* 1637.

touraient toutes les bannières des troupes, toutes les enseignes des palatinats abaissées vers la terre, marchaient trois femmes : la veuve vénérable de Zolkiewski, puis Sophie Zolkiewska, sa fille, mariée à un Danilowicz, des anciens rois de Galicie, palatin de Russie (la Russie-Rouge), et enfin sa petite-fille, Théophile Danilowiczowna, à peine sortie de l'enfance et annonçant déjà un grand caractère. Dans le sein de la jeune Théophile semblait battre le cœur même de son aïeul Zolkiewski. Au milieu de tout ce deuil, elle n'avait de larmes que pour les humiliations de la Pologne. Ces trois femmes, en déposant les restes du grand-hetman dans sa ville de Zolkiew, parmi les cendres de ses ancêtres, inscrivirent sur son tombeau ce vers du poète :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !

Le vœu était prophétique : de ce sang illustre sortira un vengeur.

Il était nécessaire à la république. Jamais elle ne s'était trouvée en de plus grandes extrémités. La diète les aggrava en prenant les moments de relâche que laissait l'hiver pour inquiéter, par des menaces de réunion, le schisme grec, croyance héréditaire des provinces les plus exposées à l'invasion. Les émeutes, les sacriléges, les pillages, les destructions d'églises, les incendies semblèrent préparer les voies aux barbares. Un évêque grec tomba égorgé dans le temple, et se vengea par des miracles. D'un autre côté, un bras régicide se leva sur Sigismond. Le criminel fut conduit à un théâtre dressé dans la plaine pour son supplice ; il y fut traîné avec des tenailles brûlantes. Une fourche de fer cloua sa main droite sur un bûcher où le feu la consuma ; le glaive fit tomber les lambeaux que le feu ne put dévorer. La main gauche fut tranchée à son tour ; alors seulement le patient obtint la grâce d'être livré enfin aux bourreaux, qui l'écartelèrent. On prétendit, à tort, assure-t-on, que ce misérable était schismatique.

C'est au milieu de ces tristes scènes que la campagne s'ouvrit [1621]. Le jeune empereur Osman venait d'être porté par les janissaires au trône de son oncle Mustapha, qu'on laissait vivre dans un coin du sérail. Il se mit en marche chassant devant lui trois cent mille combattants. Toute la chrétienté s'en émut. Des volontaires accoururent d'Allemagne et de France ;

la Grande-Bretagne elle-même envoya des secours. Le successeur de Zolkiewski, Chodkiewicz, à la fois grand-hetman de la couronne et de la Litvanie, ce qui ne s'était pas vu encore, mais capitaine d'un âge avancé et d'une santé chancelante, prit le commandement de l'armée, en ayant sous ses ordres Wladislas. La diète donna pour appui à l'inexpérience du prince et à la vieillesse du capitaine une commission de citoyens renommés qu'elle investit de sa toute-puissance pour la paix et la guerre. Cette commission avait à sa tête le principal personnage de la république, le castellan de Krakowie, comme tel premier sénateur séculier de la Pologne, qu'on appelait Jacques Sobieski.

L'armée comptait à peine quarante mille hommes de toutes les nations. Des ennemis plus meurtriers que les Turks et les Tatars, le typhus, la faim, l'assaillirent; une sédition militaire fut sur le point de la dissoudre. Ces bandes si peu unies, manquant de tout, arrivèrent sur le Dniester, le franchirent, reprirent au delà du fleuve la place de Chocim, qui le couvre. Osman parut alors, à la tête de cent mille combattants; l'armée polonaise, appuyée aux murs de Chocim, soutint avec courage le choc des masses ennemies. Trois fois elle les rompit; Chodkiewicz, le sabre à la main, donnait l'exemple à tous. A la fin, ses forces s'épuisèrent. Il laissa le commandement à Lubomirski, et mourut. Cette contrée était fatale aux grands capitaines de la Pologne. Une bataille acharnée, à laquelle présidaient Jacques Sobieski et la commission, les vengea. Osman se reconnut impuissant à forcer tant de patriotisme et de courage. Il offrit ou accepta la paix.

La place de Chocim en fut l'unique prix; car la promesse de payer avec exactitude aux Tatars une redevance que les premiers Sigismond leur avaient accordée sous le nom de présent, ne formait pas une condition nouvelle. Il fut établi que la Moldavie, sujet de la guerre, ne serait plus régie que par des chefs chrétiens. Elle devait former une barrière entre la Porte et la Pologne. La république accueillit ce traité avec joie et reconnaissance; l'Europe y applaudit. Cette guerre héroïque, cette paix heureuse de Chocim, jetèrent un grand éclat. Jacques Sobieski l'avait signée. La petite-fille de Zolkiewski, Théophile Danilowiczowna, jugea digne de son alliance le citoyen illustre qui avait lavé l'injure du Kobylta.

Le traité de Chocim était si intolérable à l'orgueil ottoman, que les janissaires, sans oser le rompre, renversèrent le sultan qui l'avait souscrit. Amurat IV, que le malheureux Osman eut pour successeur, fut un grand homme. Mais le bonheur voulut qu'il employât son ardent génie sur sa frontière asiatique, à détruire l'ouvrage de Shah-Abbas et à donner du côté de Bagdad à la puissance ottomane des fondements plus solides. Michel Romanoff, de son côté, se voyait obligé, pour s'affermir, de respecter la trêve qui avait maintenu à la Pologne les conquêtes utiles de Zolkiewski. Enfin, Gustave Adolphe, après s'être emparé de Riga [1621] et d'une moitié de la Kourlande, s'estima heureux de consentir aussi une trêve de plusieurs années. Ce fut encore Jacques Sobieski qui la conclut. La paix régna donc tout à coup sur toutes les frontières. Après des triomphes éclatants, après Moskou pris, après un tzar et un sultan vaincus, la république désarma. C'était presque la première fois.

Les Tatars seuls encore continuaient à troubler son repos. Ils venaient dans le cœur même de ses provinces chercher de prétendus arrérages de leur tribut. Dans une de ces incursions jusques au fond du palatinat de Russie (la Russie-Rouge), pendant l'été de 1624, trois femmes les arrêtèrent au pied de leurs murailles : la veuve de Zolkiewski, sa fille, madame Danilowiczowna, et l'ardente Théophile, la jeune madame Sobieska : elles avaient été près de tomber dans leurs mains. Ces trois femmes soutinrent un siége intrépide, et ils disparurent.

Peu après, un grand événement se passait dans le château même qui venait d'être témoin de ce siége étrange et héroïque. Ce château s'appelait Olesko. C'était une petite place au pied des monts Karpathes, sur les confins de la Galicie et de la Wolhynie, au centre du plateau le plus élevé du territoire polonais, dans une contrée où presque tous les fleuves de la Pologne prennent leur source pour aller ensuite arroser les provinces les plus lointaines, les uns en fuyant au nord jusqu'à la rencontre de la mer Baltique, les autres en allant à travers l'Ukraine et les principautés chercher au loin le Pont-Euxin. Le château, disons-nous, simple et antique manoir, est bâti dans une situation magnifique, sur le sommet d'une verte colline que baigne un torrent dont les eaux, en se divisant, s'épanchent

vers les deux mers. Un jour de cette même année (1624), le 2 juin, un orage violent éclata sur ce mont escarpé, sur ce château antique. La tempête l'ébranla jusqu'aux fondements. A ce moment, un enfant naissait. La petite-fille de Zolkiewski, Théophile, lui donna le jour. Les roulements du tonnerre étaient effroyables, au point qu'ils rendirent sourds à ses côtés, pour le reste de leur vie, quelques-uns de ses serviteurs; elle devint mère en souriant à la foudre et aux éclairs. Comme la courageuse mère, les flatteurs, qui de temps immémorial se pressaient en Pologne sous le toit des grands, virent dans cet ébranlement du ciel et de la terre de glorieux présages; les mathématiciens, interrogés sur l'horoscope du nouveau-né, lui prédirent des destinées extraordinaires. Il devait confirmer les biens présents de la Pologne et y ajouter une gloire immense. Ce fut Jean Sobieski.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

JEUNESSE DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE DE WLADISLAS WASA.

(1624-1648.)

SOMMAIRE.

Naissance de Jean Sobieski. — Distinctions de famille et blason de la noblesse polonaise. — Écrit de Jean Sobieski sur sa généalogie. — Son enfance. — Guerre de Trente-Ans. — Mort de Sigismond III et de Gustave-Adolphe. — Wladislas Wasa. — Génie guerrier du prince, et règne pacifique. Progrès des arts et des lettres. — Travaux du palatin Jacques Sobieski, père de Jean. — Grande existence de ce seigneur et de tous ses égaux. Patrimoine de Zolkiew. Vie domestique. — Éducation extraordinaire de Jean Sobieski. —Ses voyages. Son séjour en France. — Mazarin. Mariage de Wladislas Wasa avec Louise de Gonzague des ducs de Nevers.—Rapports entre la France et la Pologne. Adoption des mœurs et usages de France. —Sobieski mousquetaire de la maison de Louis XIV. Sobieski chez la duchesse de Longueville. —La Fronde. Conférences d'Osnabruck. Agitation en Pologne. Licenciement de l'armée. Persécution des hétérodoxes. Persécution des Kosakes. — Histoire de ces peuples. Leurs mœurs. Leur indépendance nationale et leur servitude personnelle. Leur insurrection. —Bogdan-Chmielnicki leur hetman. Son histoire. Ses griefs. Ses vengeances. Ses victoires. — Mort de Wladislas. Interrègne. — Paix de Westphalie. État de l'Europe. — État de la Pologne. Défaite de Pilawce. Terreur de la diète d'élection. Siége de Zamosç. — Retour de Jean Sobieski.

Les historiens ont coutume, aussi bien que les orateurs, lorsqu'ils remontent au berceau des grands hommes, de faire d'abord profession d'indifférence ou de mépris pour les hasards de la naissance, sauf à poursuivre ensuite le fil de généalogies vraies ou fausses jusque dans les nuages. Nous serons de tout point plus sincère. L'illustration du sang, à nos yeux, ne repose pas sur une illusion ni sur un préjugé, plus que la gloire même, dont elle est le reflet passant du front des pères sur celui des fils. C'est un patrimoine comme tout autre; mais, plus qu'aucun autre, il est une récompense

pour qui le transmet, un engagement pour qui le recueille; et l'histoire, dans tous les cas, serait obligée d'en tenir compte, quand même il ne faudrait y voir qu'une faveur de la fortune, qui aplanit l'accès de la puissance et de la renommée.

En Pologne, plus encore que dans le reste de l'Europe, la noblesse s'était fort tard soumise à l'usage des noms héréditaires. Avant ce changement, les branches d'un même tronc n'avaient qu'un lien commun; elles ne conservèrent depuis, dans la rareté des titres écrits, qu'un moyen de reconnaissance : ce fut le blason. Les armoiries polonaises se distinguaient par leur simplicité. L'écu était le plus souvent un champ uni, avec une seule pièce et deux au plus. On appartenait à la souche de la flèche, de l'otelle, des deux poignards, du fer de cheval, de la double ou triple croix, de la lance, du bouclier. Il n'y avait pas plus de cinq cent quarante de ces armoiries distinctives pour le corps entier de l'ordre équestre. Le grand nombre de maisons, qui se trouvaient quelquefois comprises sous un seul de ces signes héréditaires, permet de penser que dans le principe ils avaient désigné non une famille, mais un clan tout entier. C'était encore là une des traditions de la vie primitive. Ainsi se marquaient les tribus chez les Scythes aussi bien que chez les Arabes.

Héros et roi, Jean Sobieski ne pouvait manquer d'aïeux. Nous avons vu son extraction du côté maternel; sa race paternelle formait l'un des quarante rameaux de la tige *du bouclier*. Cette tige respectée portait le nom commun de Ianina: elle tirait son origine de Jean ou Ianik, palatin des anciens temps, resté célèbre pour ses faits d'armes. Il est à remarquer qu'un nobiliaire, composé pendant l'enfance même de Jean, porte qu'entre tous les Ianina les Sobieski avaient pour attributs particuliers le dévouement à la patrie, l'amour des périls et de la gloire [1]. L'écrivain ajoute que quelques historiographes rattachaient le fondateur de leur race aux princes du sang de Piast. Cette version pouvait-elle être négligée lorsque la fortune fixa sur un descendant de Ianik la couronne

[1] Sobiescii, in palatinatu Lublinensi, quorum quilibet præstantiùs esse existimat operam suam patriæ impendere, quàm in otio tranquillam vitam, voluptatum copiâ auctam, agere.... gloriosum enim unicuique ducitur, si propriis periculis quærat universorum tranquillitatem.

(*Orbis Polonus, authore Simone Okolski*, Cracoviæ, 1641.)

de Pologne et les regards du monde? Alors on trouva que Wissimir, oncle de Kasimir-le-Grand, à la veille de combattre les tribus païennes et barbares qui infestaient la Galicie et la Russie-Rouge, avait reçu un bouclier de trempe céleste, des mains mêmes de saint Michel; l'arme divine était restée le partage de Ianik, que l'on supposa fils de Wissimir. C'était en mémoire de ce grand événement que tous les Ianina portaient un bouclier dans leurs armes.

De quelque intérêt qu'il pût être pour un roi nouveau de laisser sa famille devenir toute royale par son origine et se lier au ciel même par des miracles, Sobieski n'accepta point le secours offert par la flatterie à l'ambition de ses fils. Après lui, fut trouvée dans ses papiers une note écrite de sa main, où il parle de ses ancêtres et en particulier de son père, dans les termes qu'on va lire.

NOTE MANUSCRITE DU ROI JEAN III.

« Le nonce apostolique désire connaître l'histoire de ma » maison; je le satisferai, sans me perdre dans la nuit des » temps, ni même remonter jusques à Ianik, palatin de Sando- » mir, sous le règne de Leszko-le-Noir, guerrier célèbre dont » les victoires sur les Yadzwings sont attestées par de grands » mohilas, ou montagnes tumulaires, élevées dans mon patri- » moine de Sobieska-Wola. Je passe sous silence d'autres » personnages de haute renommée et leurs glorieuses expédi- » tions contre les ennemis de la patrie. Les seules guerres » que j'aimerais à rappeler sont les guerres sacrées; les héros » dont je suis le plus fier de descendre sont ceux qui baignè- » rent de leur sang la terre des infidèles, et me transmirent » en héritage de longues vengeances à exercer sur les bar- » bares. Je ne parlerai ici que de l'un de mes ancêtres, Marc » Sobieski, palatin de Lublin, rival de l'illustre Zamoyski, » sous le grand règne d'Étienne Batory. Ce prince disait sou- » vent que, s'il lui fallait, comme dans les temps anciens, se » reposer sur un seul homme de la défense de la patrie, il » n'hésiterait pas à désigner pour champion de la Pologne » Marc Sobieski.

» Du reste, je ne raconte pas les hauts faits du palatin de » Lublin : il n'eut que des chrétiens à combattre. Sous l'em-

» pire de Batory et dans les commencements de Sigismond III, » les Turks laissèrent la Pologne en paix.

» Le souvenir de Jacques Sobieski, fils de Marc, reste pro» fondément gravé dans mon cœur : c'était mon père. Il fit » ses premières armes sous le grand Zolkiewski, dans cette » ancienne guerre de Moskovie qui livra au jeune Wladislas » le trône des tzars; dans l'expédition suivante, il fut au » nombre des chefs chargés, sur le refus de Zolkiewski, de » commander l'armée, et de présenter le prince aux peuples » qui l'avaient choisi pour maître. Blessé au bras à l'assaut » de Moskou, mon père assista cependant depuis lors à toutes » les campagnes de ces temps orageux, toujours suivi de ses » hussards d'ordonnance qu'il entretenait à ses frais, et que » leur valeur éclatante comme leur riche tenue faisaient nom» mer la troupe d'or. Ce fut lui qui dans la campagne glo» rieuse de Chocim, membre d'une commission investie des » pleins pouvoirs de la diète pour la conduite des hostilités, » réussit à conclure la paix avec l'empereur Osman. Depuis » ce succès, il fut chargé de toutes les négociations de la ré» publique avec les Suédois, les Kosaks, les Tatars, les » Moskovites, les Turks. Quatre fois les nonces le mirent à » leur tête dans les diètes, en l'élisant maréchal, et il finit par » arriver, de charge en charge, au poste de premier sénateur » séculier de la Pologne, sous le titre de castellan de Kra» kowie..... »

Le royal historien, en parlant de son père, néglige des détails attachants que fournit un journal rédigé par ce seigneur même. On voit, dans ce journal, que, né en 1580, le sénateur Jacques Sobieski était venu, sous le règne de Henri IV, compléter par un voyage en France son éducation politique. Il approcha ce grand prince. Comme plusieurs autres seigneurs polonais, il fut témoin de sa mort. Il assista avec eux aux longues et effroyables tortures qui vengèrent sur l'assassin ce forfait exécrable. Le peuple, dans son émotion et sa colère, avait été près de s'en prendre à ces étrangers, que signalait leur costume singulier, du crime qui le privait de son roi. La relation de Jacques Sobieski est l'un des documents les plus curieux qu'on puisse lire pour connaître, non-seulement Henri IV, son esprit, son gouvernement, mais Paris et la France à cette époque. Il est curieux de

l'entendre s'écrier, quand il prévoit l'ère lointaine où les faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré feront partie intégrale de la ville, que « Paris est un miracle, non-seulement la » plus grande ville de tout le royaume, mais de toute l'Europe » et de tout l'univers. »

Après avoir rapidement exposé sa généalogie paternelle, Jean III présentait dans sa note un récit détaillé de la vie entière de Zolkiewski, de sa mort au Kobilta, et du mariage de Jacques Sobieski, son père, avec la petite-fille de ce grand homme. La note manuscrite explique quelle série de fatalités firent arriver aux Sobieski l'héritage du vainqueur de Moskou. Zolkiewski avait un fils dans lequel il semblait devoir revivre. Tombé aux côtés de son père, et racheté de l'esclavage au prix de sommes énormes, Jean Zolkiewski ne revint de Constantinople que pour mourir des suites de ses blessures. Il laissait une sœur, cette Sophie Zolkiewska-Danilowiczowna, femme du descendant des anciens rois de Galicie. Elle avait aussi deux enfants, dont un fils. Elle apprit un jour que ce fils, le jeune Danilowicz, entraîné par une ardeur héréditaire au milieu des Tatars, avait trouvé la mort dans la tente et sous le cimeterre d'un de leurs sultans. Pour la seconde fois, une fille se trouva dépositaire de tout cet héritage de gloire. C'était la courageuse Théophile, dont nous connaissons le patriotisme antique. Sœur du brave et malheureux Danilowicz, petite-fille du grand-hetman Stanislas Zolkiewski, enfin femme de Jacques Sobieski, premier sénateur séculier de la Pologne, et par là belle-fille du célèbre palatin de Lublin, Marc Sobieski, elle tenait de tous côtés à des citoyens illustres.

« C'est de Théophile Danilowiczowna-Sobieska, continue » la note manuscrite, que je reçus le jour, en présence de sa » mère et de sa grand'mère veuve du conquérant de la Moskovie. Ma naissance fut accompagnée de phénomènes tels » que ceux dont abonde l'histoire des Romains. La vie de » Zolkiewski avait été tout entière tissue de prodiges, et la » prédiction d'une vieille femme, qui, dans son enfance, lui » annonça tous les grands événements de sa carrière, n'est » pas la moins remarquable de ces merveilles. J'eus un frère » aîné, nommé Marc comme notre aïeul, deux sœurs et deux » frères plus jeunes; ces deux derniers ne vécurent pas. Marc

» ne devait parvenir à l'âge d'homme que pour être égorgé,
» comme l'avait été le jeune Danilowicz, par les Tatars.
» Tous les miens ont ainsi trouvé la mort sous les coups des
» infidèles pour la défense de notre religion sainte. Moi seul
» étais réservé à d'autres destins par la volonté divine. »

Tel est le rang dans lequel la Providence fit naître Jean Sobieski; tels sont les événements qui entourèrent son berceau, et les prodiges que trouvait tout simple d'y ajouter l'imagination confiante des peuples à cette époque. Il allait grandir sous les auspices des premiers serviteurs de la république, sous l'œil d'une mère que la guerre avait frappée à coups redoublés dans les affections de son enfance; elle ne pouvait manquer d'élever son fils pour la vengeance, et c'était surtout dans les rangs de l'infidèle que ses ressentiments, son patriotisme, sa foi lui montraient la vengeance et la gloire. On peut dire que la naissance de Jean fit toute sa destinée.

Un jour serein éclaira le cours presque entier de son enfance. La guerre de Trente-Ans fixait sur les champs de bataille de l'Allemagne l'attention et l'effort de toutes les puissances germaniques. En Orient, les révolutions du sérail et les mouvements de la Perse sous le second Schah-Abbas; au nord l'affaiblissement passager de la Moskovie sous l'autorité incertaine d'une dynastie nouvelle, écartaient de la Pologne ses dangers les plus redoutables. On dirait que la fortune préparait un sursis de vingt ans à la république pour laisser croître son défenseur. Seule, la Suède, inquiète des protestations de la branche aînée des Wasa, tournait ses armes [1625] contre la Livonie, la Kourlande, la Prusse-Royale. Gustave-Adolphe, que son génie et les passions protestantes qui avaient couronné sa race appelaient à la tête de la ligue allemande, sollicita la paix, consentant même à laisser Sigismond réunir les titres de roi de Suède et de Pologne; il lui accordait le retour de la couronne à sa descendance, en cas d'extinction de la branche cadette. Tout fut inutile; Sigismond voulait le trône de ses pères, ou, plus probablement, il voulait à tout prix le triomphe de la cause catholique, et il se dévouait, sur la foi des secours promis par l'empereur Ferdinand, à détourner de l'Empire le jeune foudre de Gustave-Adolphe.

Gustave sema d'abord la terreur dans la Litvanie, ensuite

dans la Grande-Pologne même. Pendant trois ans passant à tous moments de Stockholm à Riga ou à Pillau, il emporta Brunsberg, Elbing, Mariembourg, Dirshaw, les deux Werdern, soumit l'évêché de Warmie, fit briller ses enseignes en vue de Warsowie même. On le vit enlever les archives, les bibliothèques, les collections polonaises, pour enrichir Upsal de ces dépouilles. Les Horn, les Wrangel, les Banier, les Torstenson préludaient, sous l'œil de leur maître, aux travaux plus grands qui devaient les illustrer; Oxenstiern, préposé à l'administration des districts envahis, s'instruisait au gouvernement d'un royaume. Les Polonais, de leur côté, combattaient avec courage et souvent avec succès. Il arriva à Sigismond et à son fils Wladislas (1626) de battre Gustave en personne à Gniewo (Mewa); Koniecpolski battit ses lieutenants à Hammerstein. La Pologne n'en fléchissait pas moins sous l'ascendant de Gustave. Alors, les impériaux, sous prétexte d'assister la république, viennent alimenter la guerre. Ils cèdent partout à la fortune des Suédois. Wallenstein leur envoie, pour réparer leur défaite, le duc de Saxe-Lawenbourg, qui ne rétablit pas les affaires des alliés; la journée de Brodniça [1629] leur fait plus de mal que ne leur fait de bien celle de Stum, où le roi de Suède blessé faillit rester dans les mains des Polonais.

Cependant, les Tatars, de leur côté, mettaient l'Ukraine, la Russie, la petite Pologne à feu et à sang. Leurs courses, étendues jusque non loin de Krakowie, semblaient ne devoir s'arrêter qu'aux lignes suédoises. La république envahie avait toujours le sein déchiré par les dissensions. Elle était en proie, ici, aux soulèvements de la troupe, qui, sous forme de *confédérations*, demandait, en armes, sa solde et du pain, ailleurs aux discordes religieuses que Sigismond n'avait que trop propagées chez le seul peuple tolérant qu'il y eût alors. A ce moment, Richelieu intervint [1629]. Le baron de Charnacé ouvrit en son nom des négociations qui furent acceptées. Sigismond se résigna à sortir de ce grand conflit religieux où son zèle l'avait entraîné. Il reconnut à Gustave-Adolphe son titre. Gustave reconnut ses droits. Une trêve de six ans fut signée à Altmark (Starygrod). La république rentra dans son repos, et *le Lion du Nord,* contentant sa passion, se jeta sur l'Empire. La ligue catholique sentit promptement ses coups; ja-

mais l'Europe n'avait vu tant de grands capitaines et tant de grandes actions. Jamais, non plus, elle n'avait vu de guerres où les Anglais et les Transylvains, les Suédois et les Espagnols, les Danois et les Piémontais se rencontrassent face à face sur un même champ de bataille. Entre tant de contendants, la France, par la main de Richelieu, saisissait la balance.

Trois ans se passèrent, et la scène du monde vit disparaître dans la même année et presque dans le même moment [1632[les deux Wasa, dont les prétentions rivales l'avaient si longtemps agitée. Gustave trouva la mort, comme il lui appartenait, sur un champ de victoire, à Lutzen, nom qu'attendaient d'autres grands souvenirs; Sigismond, prince pacifique, après un règne marqué par les plus grandes guerres qu'ait eues la Pologne, termina dans son lit ce règne agité, mais, à tout prendre, glorieux, de quarante-quatre années. La perte de l'archiduchesse Constance, sa seconde femme, entraîna sa mort. Des deux sœurs qu'il avait successivement épousées, il laissa, entre autres enfants, deux fils destinés à se transmettre l'un à l'autre la main d'une princesse française, la couronne élective de leur père et leurs prétentions de branche aînée au trône de Suède. Le premier des deux, Wladislas Wasa, s'était, jeune encore, signalé à la guerre; le second, Jean-Kasimir, rompant les brigues qu'une faction formait pour lui, sollicita loyalement, en faveur de son frère aîné, les suffrages des Polonais. La diète d'élection s'assembla sous la présidence de Jacques Sobieski, l'un des compagnons d'armes ou plutôt des guides de Wladislas dans les expéditions de Moskou et de Chocim. Le choix de ce seigneur pour maréchal de la diète était un présage favorable. Il fit valoir les titres de Wladislas et le vœu désintéressé de Jean-Kasimir avec son éloquence entraînante, que les poésies du temps ont célébrée[1].

[1] Les vers suivants du père Kirkor, jésuite, donneront une idée de la réputation du palatin, et de l'état de la poésie latine en Pologne à cette époque :

> Remigio famæ cœlo subvecte Sobiesci,
> Plena cui eloquii flumina ab ore cadunt :
> Martigenas scutum hoc loquitur, patriæque periclis
> Impensos vestram sæpe dedisse domum :
> Tu mihi major eris, namque uno pectore virtus
> Herculea et Tulli consociata tuo.

Toi qui t'élèves jusqu'aux cieux sur l'esquif de la renommé, toi de qui la bouche épanche à flots des torrents d'éloquence, ô Sobieski, ce bouclier proclame que ta race fut féconde en enfants de Mars, en héros dévoués à la patrie. Mais tu seras à mes yeux plus grand que tous, puisque dans ton sein tu rassembles l'âme d'Hercule et celle de Cicéron.

Cette fois, Jacques Sobieski se surpassa. Un historien contemporain raconte que les étrangers émerveillés ne comprenaient pas dans un homme de guerre ces trésors de faconde et de savoir [1].

La rupture de la trêve par Michel Romanow et le siége de Smolensk par les Moskovites hâtèrent les délibérations de la diète. Les sénateurs et les nonces se rendirent au vœu des deux fils de Sigismond; et l'un, à peine roi, courut gagner des batailles sur le tzar et tenir en respect les Tatars, tandis que l'autre, après avoir quelques années voyagé en Europe, s'embarquait à Gênes pour l'Espagne, était traversé dans son dessein par la tempête, échouait sur les côtes de Provence, et se voyait retenu en captivité, on ne sait pourquoi, par Richelieu, jusqu'à ce que dissuadé de ses pensées du monde et tourné vers la vie du cloître par ardeur de foi, ou, a-t-on dit, par chagrin d'amour, il se fit recevoir jésuite en Italie, pour s'ennuyer bientôt de ses liens, et y échapper sous le chapeau de cardinal.

Cependant, Wladislas avait mené vivement la guerre de Moskovie. Une campagne d'hiver, de combat en combat, le conduisit jusque sous les murs de Moskou. Là, le tzar demanda la paix. Il l'obtint [1634]. Elle fut conclue à Viasma. Wladislas renonçait à son vain titre de tzar; le tzar, à quelque chose de plus réel, à ses prétentions sur l'Esthonie, la Livonie, la Kourlande, la Russie-Blanche, la Séverie, Czernichew, tout le cours de la Dzwina et tout celui du Borysthène.

La paix mit fin également à des menaces de guerre qui s'élevaient du côté de la Porte Ottomane, sous le faible Ibrahim. Mais, du côté de la Suède, de grands préparatifs annonçaient l'expiration prochaine de la trêve. Une trêve nouvelle de vingt-six années fut conclue [1635] à Stumdorf par les soins de Jacques Sobieski. La jeune reine Christine avait reçu en héritage, à l'âge de cinq ans, avec le sceptre de Gustave-Adolphe, la guerre sanglante d'Allemagne. Représentant de la branche aînée des Wasa, Wladislas ne consentait point à déposer le titre de roi de Suède qu'il tenait du droit de sa naissance. Un traité définitif ne pouvait pas terminer cette longue querelle. Le sage Oxenstiern, en abandonnant par une trêve les conquêtes de Gustave-Adolphe sur la Pologne moins Pillau, qu'il res-

1 *Piaseckii chronica*, lib. ultimus an. 1633.

titua au Brandebourg, s'estima heureux de réserver toutes les forces de la Suède pour la guerre ou la paix de l'Empire.

Quelques incursions des Tatars, quelques rébellions de l'Ukraine furent dès lors tout ce qui troubla la Pologne. Wladislas ne songea qu'à maintenir la paix au dedans et au dehors. Pour l'assurer du côté de l'Allemagne comme partout, il résolut d'épouser l'archiduchesse Cécile-Renée, sœur de l'empereur Ferdinand II. Il alla conclure en personne ce mariage à Vienne. Jacques Sobieski était du voyage. On ne peut lire sans émotion la relation qu'il a laissée de sa visite scrupuleuse des ligues de Soliman devant cette capitale. Le palatin ne soupçonnait pas quelle gloire quarante-cinq ans plus tard couronnerait aux mêmes lieux le nom de Sobieski.

Malgré cette alliance avec le chef ardent de la confédération catholique, Wladislas affermit son gouvernement dans les voies de tolérance et de liberté dont Sigismond, son père, avait trop détourné la Pologne; il tenta même de ramener à une seule communion les églises dissidentes. Le conventicule de Thorn échoua, comme avait échoué en France, dans le siècle précédent, le colloque de Poissy; les évêques ne purent pas se plier à entendre jusqu'au bout la lecture de la profession de foi des réformés. Mais enfin la mansuétude personnelle du roi réussit à tempérer l'ardeur des dissensions, et, quoique taxée d'indifférence, cette mansuétude fut un bienfait.

Un règne tranquille, pour la première fois depuis les temps barbares, ouvrit à la civilisation les chemins du Nord. Le génie actif du monarque rendit féconds tous les biens de la paix; il tourna son ardeur du côté des travaux utiles. Le goût des arts et des monuments du midi s'étendit sous ces tristes cieux. A des églises, à des palais de bois, il s'en mêla de brique et de pierre. Des ponts rapprochèrent les bords des fleuves, et franchirent les marais; des routes furent tracées. A la voix de Wladislas, Warsowie, qui devenait peu à peu la capitale du royaume, s'enrichit de créations élégantes et utiles. Une statue qu'il éleva au roi Sigismond, son père, fut pour les places publiques de cette capitale un monument nouveau. Le peintre Dolabella vint d'Italie étonner la Pologne des prodiges de son art. Son habile pinceau décora d'une façon royale les murs du palais d'Uïazdow. Les plafonds représentèrent l'histoire entière du grand-hetman Zolkiewski, sa victoire de Klouschino,

son entrée triomphale dans les comices de Warsowie avec le tzar captif; peintures glorieuses que Charles XII admira, et que Pierre Ier eut la petitesse de détruire quand il disposait, en faveur d'Auguste de Saxe, du trône de Pologne.

Ami des arts comme le roi, Jacques Sobieski profitait de son immense fortune pour enrichir son pays et décorer ses châteaux de toutes les merveilles de Rome et de Florence. On vit, à son exemple, nombre de grands s'environner de statues et de tableaux, orner de bibliothèques leurs demeures agrandies, rechercher l'entretien des érudits de plus en plus nombreux, aider le savoir indigent à payer l'assistance de la presse du monastère d'Oliwa, près Dantzig, ou de celle de Krakowie, qui étaient maintenant presque les seules du royaume. Des seigneurs puissants employèrent leur opulence à fonder des écoles. Le grand Zamoyski avait donné cet exemple, que ses héritiers suivirent : leur ville de Zamosç dut à ses propriétaires une académie florissante. Quelques hommes de rang illustre parlaient déjà des langues étrangères; Wladislas correspondait en italien avec la mère de Louis XIV. Jacques Sobieski était renommé pour son amour des lettres françaises, grecques et latines; ses écrits déposent de son application à toutes les branches de savoir cultivées de son temps. Voulant doter Marc et Jean, ses deux fils, d'une éducation qui les rendît utiles à la république dans la paix comme dans la guerre, il aurait pu ne pas confier à des maîtres étrangers la tâche d'éclairer leurs jeunes âmes; c'est de peur de se voir sans cesse enlever à ses soins paternels par les intérêts de la chose publique qu'il s'assura le concours de Stanislas Orchowski, savant renommé. On a de Jacques Sobieski l'un des traités d'éducation les plus précieux pour la justesse et la hauteur des aperçus. Il voulait que Marc et Jean apprissent de bonne heure que, nés citoyens d'un état libre, ils devaient tout à leur pays, et pouvaient aussi en tout attendre.

Alors palatin de Belz, la proximité de son gouvernement et les loisirs de la paix lui permettaient de vivre presque constamment à Zolkiew, chef-lieu du patrimoine des Zolkiewski. C'est là que Marc, Jean et leurs jeunes sœurs passèrent leur enfance élevés dans la magnificence qui distinguait les grands seigneurs au milieu des misères profondes de la Pologne. Ville forte de la Russie-Rouge aux pieds des monts

Karpathes, centre d'un commerce qui s'étendait à la Hongrie, à la Russie-Rouge, à la Moldavie, à la Krimée, et séjour d'un grand nombre de juifs opulents, Zolkiew ne formait, avec ses cinquante villages et ses vingt milles de territoire, qu'une portion de la fortune de Jacques Sobieski. Il s'occupait à enrichir ce domaine en l'embellissant; il voulait tracer des routes sur la crête des montagnes qui l'entourent, dessécher les vallées, créer des jardins magnifiques, dans ces magnifiques aspects, autour du palais, tout entier de brique, que les Zolkiewski avaient laissé.

De tels patrimoines étaient des souverainetés. Une armée sous le nom de garde, des sentinelles à toutes les portes, une maison montée sur le modèle des cours et composée des mêmes charges, des légions de valets nobles qui conservaient leur droit d'élire le monarque et pliaient sous les coups de fouet d'un maître, une musique italienne pour accompagner du bruit des instruments toutes les actions de la vie domestique, enfin un grand luxe de fourrures, de pierreries, de chevaux, de mets rares, de précieux parfums étaient les attributs accoutumés de l'opulence, mais d'une opulence encore indigente et grossière. Les amis invités à séjourner dans ces palais, où brillaient partout le marbre, la soie et l'or, étaient obligés d'y apporter leur lit sous la selle de leurs chevaux; les convives, d'apporter leurs couverts à des festins où se rencontraient tous ces raffinements. Chaque laquais prenait sa part de tous les plats présentés au seigneur qu'il servait, et ne remplissait sa coupe d'argent que pour commencer par en vider lui-même la moitié. La gaieté de ces banquets se perdait presque toujours dans le vin, quelquefois dans le sang: à l'exemple des maîtres, les valets tiraient le sabre; c'était pour se disputer les débris et porter à leurs femmes ces délices inconnues. Dans ces appartements ensanglantés par des combats sauvages et décorés des chefs-d'œuvre de l'Italie, la fumée du tabac se mariait à un luxe d'aromates qui égalait quelquefois en dépense la fortune de riches seigneurs du reste de l'Europe [1]. Les femmes entourées d'hommages, mais bornées strictement dans leurs dépenses à l'usufruit de certaines

[1] Le docteur Connor, médecin de Jean Sobieski, dans son utile ouvrage, *Description of Poland*, estime ce service à plus de seize mille impériales par an, c'est-à-dire environ soixante-dix mille francs de nos jours.

branches de revenu, et dans leur pouvoir à la surveillance de certaines branches d'administration, ne pouvaient étendre leurs attributions qu'à force d'humiliations et de prières : elles trouvaient tout simple de se jeter aux pieds d'un mari; pour la plus frivole envie, on les voyait embrasser ses genoux.

L'éducation se ressentait de ce mélange des nouveaux raffinements et des pratiques anciennes. On apprenait la danse, l'escrime, la musique, dès le berceau. Marc et Jean y excellèrent. Jean surtout maniait avec un égal succès le pinceau, la flûte, la guitare, brillait à cheval et s'annonçait pour un athlète terrible au sabre, à la hache, au javelot, à l'épée. Les sciences et les lettres marchaient de front avec les arts. Le palatin initia lui-même ses fils à l'étude des littératures étrangères, des mathématiques, de l'histoire, de la philosophie. Il leur apprit sept ou huit langues, leur rendit familière la connaissance des principes de l'art de la guerre et des secrets de la politique, s'appliqua enfin à développer en eux le génie de l'éloquence parlementaire, à laquelle il devait lui-même une partie de sa puissance. Leur faisant prendre pour tribune le premier meuble qu'offrait le hasard, il les obligeait à justifier leurs actions ou leurs vœux les plus simples, en termes faciles. Ainsi a fait, depuis, le grand lord Chatham, pour donner à l'Angleterre William Pitt.

Le génie actif de Jean était prompt à tout saisir. Il eut bientôt autant de savoir que son père, et il promit encore plus d'éloquence. Jamais jeune homme n'avait reçu de la Providence tant de dons à la fois. Chez lui l'esprit s'alliait à l'adresse, la grâce à la beauté, un cœur aimant à un indomptable caractère, et une application passionnée pour les travaux de l'intelligence à non moins d'ardeur pour les fatigues et les périls. Son intrépidité, son air martial surprenaient et quelquefois effrayaient jusqu'à son père, quand il le voyait, armé simplement d'un arc et d'une hache, ou d'un filet et d'un poignard, courir dans les montagnes l'ours, le sanglier, l'élan ou le bison sauvage.

Madame Sobieska avait sa part dans cette éducation héroïque. Ses pieuses mains avaient réuni dans l'église de Zolkiew les cendres de son frère, le brave Danilowicz, et celles du jeune Jean Zolkiewski, son oncle, aux restes de son aïeul le grand-hetman. Jacques Sobieski était même parvenu à obte-

nir d'Osman, moyennant rançon, la restitution de la tête du vainqueur de Moskou et de Cécora, long-temps attachée aux portes du sérail. Le marbre, l'or, les tableaux, les statues décoraient l'asile de ces dépouilles révérées. Des architectes et des peintres, conviés de tous les coins de l'Europe, exécutaient ces travaux sous l'œil de Théophile. Elle bâtit avec splendeur un monastère de dominicains et le dota plus richement encore, pour assurer de perpétuels honneurs aux sépulcres de ces martyrs de la foi et de la patrie. Chaque jour elle conduisait sa jeune famille au milieu de cette famille morte, qui était tombée sous le fer des barbares; elle remplissait le cœur et la tête de ses fils de tous les exemples, de tous les devoirs laissés par leurs devanciers. Jean Sobieski raconte, dans un écrit qui nous a été conservé [1], que, montrant à ses enfants le bouclier qui brillait dans le blason de leur race, la palatine leur répétait le mot des mères Spartiates : avec ou dessus. L'aristocratie, certes, légitime ses supériorités, quand elle porte dans les âmes cette exaltation généreuse, qui n'accepte l'illustration et la grandeur que comme des bienfaits à reconnaître, des dettes à payer.

Ce récit de la catastrophe du Kobilta, recommencé sans cesse sous la voûte du lieu saint, entre l'autel et les tombeaux, produisit sur Jean Sobieski une impression extraordinaire que les années ne purent effacer. Quand ses parents le voyaient ainsi ému, ils lui lisaient un mémoire adressé, du champ de mort, par le grand-hetman au roi Sigismond, pour dire à ce prince un dernier adieu, et frapper son esprit de cette pensée, que tous les efforts de la Pologne devaient être sans cesse dirigés contre la puissance musulmane; qu'Étienne Batory avait été enlevé au milieu de sa carrière, quand une ligue sainte, formée par ses soins, allait réunir toute la chrétienté contre l'infidèle; que c'étaient là les desseins qu'il fallait reprendre, qu'il fallait suivre avec persévérance, pour sauver de ce joug destructeur, qui s'approchait peu à peu, et la république polonaise, et le monde chrétien tout entier. Ces idées se gravèrent ainsi pour jamais dans la jeune imagination de Jean Sobieski; c'était Annibal au même âge, faisant à son père, à sa patrie, aux dieux, le serment de haïr les Romains.

[1] Zaluski *Litteræ hist. familiares*, t. III.

Chose étrange ! madame Sobieska, qui devait se connaître en mâles courages et les aimer, ne pouvait se défendre d'une prédilection singulière pour l'aîné de ses fils. Marc avait plus de douceur, plus de docilité. Comment l'humeur impatiente de Jean, la vivacité de ses émotions, son esprit impérieux, et ses emportements même, ne lui annonçaient-ils pas le vengeur qu'elle demandait au ciel ? ce cœur impétueux alarmait par son trouble précoce la vertu d'une mère. A quinze ans, entraîné déjà, malgré les résistances d'une piété sincère, vers toutes les faiblesses que l'histoire a le tort de pardonner aux grands hommes, il avait aussi les inclinations généreuses qui pallient ces faiblesses aux yeux du monde et les ennoblissent. Son âme se montrait dès lors ouverte à toutes les passions qui la dominèrent depuis. Il était facile de prévoir que la patrie et la gloire, l'étude, les femmes et les combats se partageraient sa vie.

Le palatin comprit la nécessité de donner désormais à ses fils des maîtres meilleurs que lui-même, l'expérience, les voyages, le spectacle du monde, et il résolut de les envoyer visiter l'Angleterre dans sa révolution, la France au milieu des désordres de la minorité de Louis XIV, l'Italie, l'Allemagne, la Porte-Ottomane. C'était surtout à Paris et chez les Turks qu'ils devaient séjourner : à Paris, pour achever le cours de leur éducation dans cette grande cité, nommée dès ce temps la capitale du monde policé ; chez les Turks, pour commencer leur vie d'hommes, en mesurant de près le colosse qu'ils devaient combattre le reste de leurs jours. Le dessein de Jacques Sobieski était même de les faire passer en Asie, afin qu'ils pussent étudier ce terrible adversaire dans le siége même de sa puissance.

En ce moment (1644), des apprêts immenses inquiétaient l'Europe. Le dernier boulevard de la chrétienté dans les mers d'Orient, le royaume de Candie, d'où les Vénitiens dominaient à la fois les rivages du Péloponnèse, de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, telle était la proie que convoitaient les grands ministres de l'imbécile Ibrahim. La chute de la Canée signala d'une façon désastreuse les débuts de cette longue et sanglante guerre, après laquelle ce peuple conquérant pourrait enfin porter à son gré sur les nations civilisées tout le poids de sa puissance. La guerre qui continuait

dans l'Empire et que le cardinal de Richelieu avait étendue à l'Italie, la décadence rapide de l'Espagne depuis la séparation des deux branches de la monarchie autrichienne, et l'avénement d'un enfant au trône de France, avec tous les troubles d'une régence, semblaient ne préparer que des facilités à la grandeur ottomane.

Cependant les jeunes Sobieski étaient partis de Zolkiew. En leur donnant sa bénédiction : « Mes enfants, avait dit leur « père, ne vous occupez en France que des arts utiles; car, « pour ce qui est de la danse, vous aurez le temps de vous « perfectionner avec les Tatars. »

Le grand règne de Louis XIV venait de commencer. Anne d'Autriche accueillit les jeunes étrangers dans sa cour. Par elle, le cardinal Mazarin régnait sous le nom de Louis au berceau; il régnait avec gloire. Étranger et entouré d'ennemis, il faisait à la France l'honneur de travailler à la distraire de sa naturelle inquiétude par des victoires. Turenne et le duc d'Enghien, que nous nommons le grand Condé, se chargeaient d'en gagner d'immortelles. Mais la gloire même ne suffisait pas à apaiser les esprits. Le parlement commençait à s'annoncer pour un compétiteur redoutable de l'autorité royale. La lutte n'était pas encore déclarée; on y préludait par des arrêts et des chansons. Quelques graves magistrats, quelques femmes brillantes semblaient tenir la guerre civile en réserve, comme une dernière ressource de cette étrange coalition de prétentions tribunitiennes et de folles amours sous laquelle se cachaient, à l'insu de tout le monde, les intérêts de la féodalité déchue et ceux des communes agrandies. Durant toute l'administration du cardinal Mazarin, la galanterie fut à la fois une mode et une passion, un délassement et une puissance. Grands, beaux, bien faits, pleins d'esprit et d'élégance, recommandés par un nom illustre, Marc et Jean comptèrent aisément des succès précoces dans un monde enthousiaste, changeant, rempli d'intrigues et d'orages. Les plaisirs couronnèrent de fleurs les débuts de Jean Sobieski; nous verrons ces premières joies que les vieillards vantent à la jeunesse, lui créer sur le trône même, après un laps de trente années, des difficultés sérieuses et de bizarres chagrins.

Cependant, bien que jeune et livré à lui-même, les séductions

qui l'environnaient ne lui firent pas perdre de vue le devoir d'apprendre à bonne école le métier des armes. Il s'enrôla dans celle des compagnies rouges, que Richelieu avait établies pour sa garde et qu'il légua à la couronne. Louis XIV enfant comptait parmi ses mousquetaires un grand roi.

Paris fut alors frappé (1645) du spectacle d'une ambassade polonaise, qui fit son entrée au nombre de plus de huit cents gentilshommes, dans leurs costumes à moitié asiatiques, où l'originalité le disputait à la magnificence. Les Sobieski en augmentèrent l'éclat par leur suite et leur richesse. Cette ambassade, conduite par un Leszczynski, dont le sang devait deux siècles plus tard régner au Louvre, venait contracter avec la France une alliance royale qui resserra les rapports déjà fréquents des deux contrées, et hâta les rapides progrès de la Pologne. Veuf de l'archiduchesse Cécile-Renée et déçu dans l'espérance de réunir, par un mariage avec sa cousine Christine de Suède, les deux branches de la maison de Wasa, Wladislas demanda la main d'une Française que plus d'un lien unissait au sang de France, qu'une étroite amitié attachait à madame la princesse mère du grand Condé, et qu'Anne d'Autriche dotait d'un présent de 600,000 livres. Elle était issue de cette brillante maison de Gonzague, illustre surtout par les femmes, qui régnait depuis long-temps dans Mantoue, et dont un rameau, par une alliance avec Isabelle de Clèves, avait hérité des duchés de Nevers et de Rethel. Charles II de Gonzague et Clèves, duc de Nevers et de Rethel, venait de rentrer, par l'extinction de la branche aînée de sa maison et l'appui de la France, dans la possession de Mantoue et du Montferrat. Il avait de Catherine de Lorraine, fille du duc de Mayenne, deux filles illustres toutes deux : la seconde, Anne de Gonzague, célèbre sous le nom de princesse palatine, épousa Edouard de Bavière, fils de l'électeur palatin, contre lequel grondaient depuis vingt ans les foudres des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III. C'était l'aînée, Louise-Marie de Gonzague et de Nevers, appelée la princesse Marie, qui montait alors au trône de Pologne. Alors âgée de trente-quatre ans, elle était reconnue pour l'une des plus belles, des plus tendres et des plus spirituelles personnes de la cour de France à une époque où l'esprit et la beauté pacifiaient le royaume et le mettaient en feu par passe-temps. Ses amours avec le malheureux Cinq-Mars sont

restés célèbres par la catastrophe que la main terrible de Richelieu leur donna pour dénoûment; ce fut probablement par un scrupule de fidélité romanesque, conforme aux idées du temps, qu'en se rendant aux vœux du roi de Pologne, après un deuil de plusieurs années, elle déposa le nom sous lequel le favori l'avait aimée, pour prendre le seul qu'elle porta dans ses liens nouveaux. La princesse Marie devint la reine Louise.

Le mariage fut célébré d'abord à Paris, en présence de Louis XIV, dans la chapelle du Palais-Royal (1645), ensuite à Krakowie (1646), où eurent lieu les cérémonies du couronnement. Les deux époux se montrèrent peu satisfaits l'un de l'autre. La Pologne, ou, comme on disait alors en France, la Scythie, parut à l'esprit délicat de la reine un affreux exil, malgré toutes les pompes sous lesquelles les grands essayèrent de cacher à ses yeux l'indigence du peuple et l'aspérité du ciel. Ils lui prodiguèrent, à l'occasion du couronnement, les présents et les fêtes. Au retour de la ville du sacre elle se rendit à Zolkiew, et séjourna, avec Wladislas et toute la cour, chez Jacques Sobieski, alors castellan de Krakowie. La castellane lui donna un vase de vermeil du poids de cent marcs, enrichi des médailles les plus précieuses des empereurs romains. Madame Sobieska donna de plus au roi et à l'ambassadeur français, marquis de Brégy, douze chevaux tigrés dont les gazettes d'alors célébrèrent la beauté.

Wladislas, qui avait cinquante ans passés, devenu infirme et morose dans les ennuis du repos, aimait à vivre solitaire, simple, étranger à ce faste sous lequel la noblesse polonaise prétendait effacer les vestiges de son antique grossièreté. Louise, pour s'accoutumer à sa patrie adoptive, eut besoin de s'environner des souvenirs de sa chère patrie. Sa maison était toute française. L'essaim de ses jeunes filles d'honneur continuait à l'entourer. Elle fonda, sous l'invocation de Marie, une communauté de religieuses venues de France, au milieu desquelles elle allait souvent déposer sa grandeur et passer en retraite des semaines entières. La voix ravissante de sœur Antonide Mignot, l'une des saintes filles, réconciliait Warsowie avec ce couvent étranger. Des jésuites français arrivèrent en foule et répandirent l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de la physique. Nos ingénieurs, nos officiers d'artillerie, de brillants aventuriers se pressèrent dans cette

cour où toutes les avenues de la fortune ainsi que de la gloire leur étaient ouvertes; ils instruisirent la pospolite à donner enfin le savoir pour appui au courage.

Nos arts les plus humbles prirent aussi la route du Nord. Les cuisiniers français étaient déjà en grande renommée ; il n'y eut pas jusqu'à nos cabaretiers qui accoururent pour établir dans les villes cette hospitalité commode qui se donne à prix d'argent, en place de celle qu'il fallait auparavant chercher de château en château. Car on ne connaissait alors que les karczmas, sorte de grandes halles, ouvertes à tout venant, où les chevaux, le bétail, les hommes dormaient côte à côte, sans que le voyageur eût d'autres vivres que ses provisions, d'autre lit que ceux qu'on portait ajustés sous la selle. Il fut aisé de parcourir la Pologne, même en hiver. Utiles suppléments des traîneaux, les voitures devinrent communes. On put faire, sans attendre les glaces et les neiges, jusqu'à dix lieues par jour, ce qui était alors une grande nouveauté. Un service de chariots, établi pour le transport des marchandises et des lettres, mit les Polonais en rapport avec le reste du monde. Aux profusions d'un faste asiatique commencèrent à se mêler les facilités et les délicatesses du monde policé. On imagine si les modes françaises firent invasion. L'habit de la cour de Saint-Germain ne tarda pas à remplacer dans le palais les fourrures qui faisaient le fond du vêtement national de la Pologne. Bientôt madame de Motteville n'aurait plus eu raison de dire que, « dans leur magnificence sauvage, les « seigneurs polonais avaient des diamants, mais n'avaient « point de linge. »

Ces changements étaient l'ouvrage du facile ascendant de la reine. Le cardinal Jean-Kasimir, revenu d'Italie, donna à la cour l'exemple de la passion de lui plaire ; elle devait, sous deux règnes, pendant vingt ans, prolonger son utile empire. A travers le bruit des armes, et lors même que son autorité fatigua ces nobles, tout surpris et en quelque sorte repentants d'obéir, elle régna sur les esprits et sur les mœurs. Elle poliça les fêtes et le luxe de ses sujets. Elle adoucit leur piété farouche, qui se complaisait dans les flagellations, les plaies, le sang ; son confesseur Fleuri charma toute la contrée par l'alliance du savoir et de la philosophie. La langue de Rotrou, de La Calprenède, de Voiture, de Corneille, fut apprise et parlée. La

jeunesse polonaise venait en foule admirer la patrie de la reine : un voyage de Paris devint un complément nécessaire de l'éducation, une marque de la grandeur.

La ville de Thorn exprima bien ce commerce des deux pays qui glorifiait l'un et civilisait l'autre, en écrivant sur un arc de triomphe élevé à la princesse de Nevers :

Vistula nunc Gallis bibitur, Ligerisque Polonis.

La Vistule aujourd'hui coule pour les Français,
La Loire pour les Polonais.

Les filles de la reine, mariées peu à peu aux plus nobles seigneurs de la Pologne, formèrent une sorte de lien permanent entre les deux royaumes. Les grandes maisons ne tardèrent pas à se trouver unies par des nœuds de parenté. Eugénie de Mailly-Lascaris, cousine des Condé, épousa Christophe Paç, chancelier de Litvanie, homme d'esprit et d'ambition, qui allait jouer un rôle important dans les affaires de son pays. Michel Paç, vaillant officier qu'attendaient les premiers postes dans l'armée litvanienne, l'émule et l'ennemi de Sobieski toute sa vie, s'unit à une demoiselle de Lussé. Une autre Française fut demandée par Morsztyn, depuis grand-trésorier. Parmi toutes les filles d'honneur, il en était une que distinguaient également et la faveur de Louise, et sa beauté précoce, et son esprit plus précoce encore, et les vœux des courtisans les plus illustres. C'était Marie-Kasimire de La Grange d'Arquien, petite-nièce du maréchal de Montigny, et fille de la marquise d'Arquien, qui avait été gouvernante de la reine Louise, alors princesse de Nevers. Louise, sur le trône, ne cessa d'aimer d'une vive tendresse cette jeune fille, qui l'avait accompagnée à peine âgée de onze ans, déjà pleine de séduction et exerçant autour de soi un inexprimable empire; tout y cédait, sa maîtresse, les grands et les rois.

Tandis que cette enfant charmante grandissait à Warsowie pour d'illustres hymens et un fatal ascendant, trois hommes, de qui elle devait dominer la destinée, contractaient à Paris l'habitude d'aimer la France et tout ce qui en retraçait le souvenir : Jean Zamoyski, l'un des plus magnifiques seigneurs de ce temps, y étalait son luxe fabuleux; le jeune Stanislas Iablonowski terminait ses études à l'université; enfin, So-

bieski devenait homme dans le salon de la duchesse de Longueville, et il ne se lassait ni d'entendre converser les héroïnes de la Fronde, ni de contempler le grand Condé.

Condé, jeune d'âge et déjà vieux de gloire, avait été ramené à Paris par les préliminaires de la paix de Westphalie. La république de Venise, en faisant accepter sa médiation à la France et à l'Empire, avait préparé cette grande paix qui allait rendre le repos à la chrétienté tout entière, et fonder pour cent cinquante ans le droit public de l'Europe sur la liberté des consciences, l'indépendance des couronnes et l'ascendant de la France (1647). Condé sut deviner l'homme de génie dans l'étranger de vingt ans qui tenait souvent attaché sur lui un œil avide, au milieu de la foule illustre fixée aux pieds de sa sœur par la magie du rang, de l'esprit et des grâces. Dans ces cercles dignes de mémoire, se rencontraient Bassompierre, La Force, d'Estrées, derniers représentants du siècle passé; Turenne, Créqui, Fabert, l'abbé de Gondi, Balzac, madame de Sévigné déjà renommée, Péréfixe, Mézeray, Omer Talon, Matthieu Molé, l'orgueil et la force de l'âge présent; puis une jeunesse, parée de grands noms, qui ne brillait encore que d'un éclat héréditaire, ou qui portait presque ignorés et perdus des noms peu après si grands : les Catinat, les Luxembourg, d'autres d'Estrées, les Pascal, les Bossuet, les Colbert, les Vauban, Jean Sobieski enfin, troisième génération de grands hommes, dont la réunion offrait sous les mêmes lambris l'élite des beaux génies de ce siècle puissant, et peut-être de tous les siècles.

Distingué par le héros de Norlingue et de Rocroy, le jeune Polonais lui dit qu'en le voyant il oubliait sa naissance pour ne penser qu'à ses victoires. Un commerce particulier d'entretiens et bientôt de lettres s'établit entre eux; il dura toute leur vie. Le prince et le mousquetaire parlaient de politique, et, citoyen d'un état libre, Sobieski étonnait Condé, en proposant pour remède aux maux de la monarchie la convocation des États-Généraux, qui, rassemblés dans ce travail des esprits, dans cet équilibre des forces, auraient peut-être épargné à la France la rude épreuve du despotisme de Louis XIV et de la réaction de 1789. Le prince et le mousquetaire parlaient aussi de marches et de batailles, et tous les mots du maître allaient se graver comme des oracles dans

l'esprit de l'avide disciple : il n'eut que trop tôt à faire usage de ces leçons.

Les paisibles prospérités de la Pologne touchaient à leur terme avec la guerre de Trente-Ans. Les conférences de Munster et d'Osnabruk n'avaient pas encore rendu le calme aux peuples de l'Allemagne et de toute la chrétienté, qu'en Pologne déjà les tempêtes se déchaînèrent [1646].

Les premiers coups vinrent du dedans. Les misères des masses asservies, la tyrannie impitoyable et l'aveugle turbulence des classes dominantes, enfin les vices de la monarchie élective, ces trois grandes plaies de la constitution polonaise, firent le mal. Les invasions extérieures l'accrurent. L'existence de l'État ébranlé fut long-temps un problème ; et peut-être sa chute aurait-elle attristé l'Europe un siècle plus tôt, si un homme ne s'était pas rencontré qui lui donna cent ans de vie.

L'ordre équestre semblait s'appliquer avec le même zèle à diminuer les forces de la patrie et à augmenter ses périls. Des tribuns ombrageux avaient pris l'alarme en voyant le roi conserver sur pied quelques troupes, plus belles que nombreuses. On lui supposa l'intention d'en faire usage pour assurer l'élection de son fils unique, né du premier lit, enfant presque au berceau, et la diète n'eut pas de relâche qu'il n'eût licencié cette vieille armée à laquelle Zolkiewski et lui-même avaient montré tous les chemins de Moskou. Tant d'ingratitude blessa vivement l'âme de Wladislas. Au bout de peu de mois, son fils mourut ; et ce second chagrin le jeta lui-même (1647) dans une langueur dont, par malheur, il ne devait pas se relever.

L'armée à peine dissoute, les comices se mirent à décréter des lois de sang contre les anabaptistes et les ariens ; ou plutôt contre le socinianisme, doctrine fort accréditée dans le Nord, plus puissante en Pologne qu'ailleurs, et là seulement élevée à la dignité de culte reconnu. Les provinces russiennes ne comptaient pas moins de six mille gentilshommes atteints par la proscription. On continua en même temps à inquiéter l'église grecque, qui régnait souverainement dans ces contrées. Il n'en fallait pas tant pour y allumer un incendie redoutable. Cependant la diète sut encore se faire de ce côté de plus dangereux ennemis.

La république était alors en possession d'un immense terri-

toire : si fertile, que les grands, seuls propriétaires du sol presque entier, l'appelaient terre de lait et de miel ; si vaste, que ses limites incertaines s'étendaient du Dniester au Tanaïs, et de la mer Noire jusque non loin de Moskou. L'Ukraine est son nom; le Borysthène, dans sa marche droite et rapide, la partage en deux moitiés presque égales. Celle qui s'étend de la rive droite vers la Hongrie, se divise en Podolie et Wolhynies haute et basse ; celle que baigne la rive gauche comprend les steppes sans bornes au milieu desquels se perdit Charles XII. Ce sont aujourd'hui quelques-uns des plus beaux gouvernements de l'empire russe. Par là les Polonais se trouvaient maîtres du cours entier de ce grand fleuve qui réunit le lac Ilmen et presque la Baltique au Pont-Euxin, et qui semblait former, en deçà de la Desna et de ses autres affluents, une barrière que le Nord ne pourrait jamais franchir.

Les habitants de l'Ukraine sont devenus fameux depuis cette époque. Ils s'appelaient, de temps immémorial, les Kosaks, peuple singulier, issu de toutes les races qui envahirent ces contrées, mêlé principalement de Bosniaques et de Tatars, grossi de tous les serfs fugitifs, de tous les gentilshommes proscrits ou mal famés des palatinats voisins, recruté même, a-t-on dit, d'aventuriers allemands, espagnols, français, familiarisé par besoin et par goût avec le métier de la guerre, et formant, sous le joug des seigneurs polonais qui possédaient les fermes et sous la suzeraineté de la couronne qui possédait les places fortes, une république indépendante de pâtres grossiers, de soldats laboureurs.

Ces pâtres, ces laboureurs, toujours sous les armes, avaient fatigué par leur résistance le peuple de Tchengis-kan. Sans arrêter ses courses, ils bornèrent à peu près ses domaines, du côté de l'Europe, à la Bessarabie et à la Krimée, résidence des sultans de la maison de Gieray. Les Kosaks trouvaient, pour braver à la fois le kan, le tzar et le grand-seigneur, une place de sûreté inaccessible dans les cataractes du Borysthène ; chute magnifique, après laquelle le fleuve, impétueusement lancé sur les plaines qui avoisinent la mer Noire, les couvre au loin de ses eaux écumeuses, et forme une sorte de mer intérieure semée d'îles verdoyantes, qui sont les plus riches des pâturages, les plus fertiles des jardins, les plus fortes des citadelles. Hélas ! elles auraient pu

devenir, si la Pologne l'avait voulu, les plus sûrs des ports et des chantiers, les plus florissants des comptoirs! Les Kosaks, laissés à eux-mêmes, entretinrent dans ce Delta du Pont-Euxin une sorte de camp permanent et terrible, à l'ombre des innombrables rochers sur lesquels se brise le fleuve, et qu'on nomme dans la contrée Porohi[1]. Ces Kosaks, dits Zaporogues, du nom de leur retraite, étaient des brigands aussi redoutables sur mer que sur terre. Ils désolaient, en Europe et en Asie, toutes les nations voisines. La Pologne employait sans cesse son faible ascendant à essayer de réprimer leurs courses. Mais ils n'obéissaient qu'à un chef toujours élu par eux, et ce chef bravait souvent les lois de la république. Le palatin Jacques Sobieski, dans les commentaires latins qu'il a laissés pour l'instruction de ses fils Marc et Jean, sur la guerre et la paix de Chocim, parle en ces termes des institutions, des mœurs et des penchants de la nation kosake.

« Au retour des expéditions guerrières, quelques vétérans » retournent à leurs quartiers du Borysthène. Le grand nom» bre, enrichis par le pillage, ne songent plus qu'aux affaires » de leur ménage, et campent, en quelque sorte, au milieu » des villes qui appartiennent à la couronne ou à la noblesse, » avec leurs femmes et leurs enfants[2]. Ils se dédommagent » des ennuis du repos par de fréquentes assemblées, et leurs » comices sont d'autres guerres souvent sanglantes. C'est là » qu'ils élisent leur hetman ou chef suprême, en jetant leurs » bonnets de peau dans les airs. Cette inconstante multitude » brise souvent son ouvrage; mais tant que l'hetman règne » il a droit de vie et de mort. Quatre conseillers l'assistent; » un notaire public correspond pour lui avec le roi, au nom » de la nation et de son chef. La ville de Trechtymirow, en

[1] Marches d'escalier.

[2] Ce récit d'un homme éclairé, qui avait des terres chez les Kosaks, que la paix et la guerre appelèrent souvent parmi eux, détruit la fable fort accréditée du perpétuel célibat de la nation zaporovienne On a dit partout que ces peuples n'avaient point de femmes, qu'ils n'en souffraient point parmi eux, que seulement ils en tenaient un certain nombre cantonnées dans quelques îles, y faisaient des incursions au hasard, et n'adoptaient parmi les fruits de ce commerce sauvage que les enfants mâles. Le scepticisme de Voltaire ne l'a point préservé de cette erreur (*Histoire de Russie*, liv. I). Même sans le secours de l'explication que donne Jacques Sobieski, il était aisé de reconnaître qu'on avait confondu les mœurs d'un camp avec l'existence de la nation. Toutes les fois que les historiens parlent d'une société contre nature, on peut être certain qu'il y a méprise ou fausseté. Ceci s'applique aux Amazones.

» Kiiowie, que leur donna Étienne Batory pour récompenser » de fidèles services, leur sert d'arsenal, de marché, de ma- » gasin, de trésor. Là est le dépôt de tout le butin enlevé » par leurs pirates dans les places turques de la Romélie et » de l'Asie-Mineure. Là aussi sont précieusement conservées » les chartes d'immunités accordées aux Kosaks par la répu- » blique. Là flottent les étendards que le roi, dans son in- » signe bienveillance, daigne leur envoyer toutes les fois » qu'ils prennent les armes pour le service de l'État. C'est » autour de l'étendard royal que la nation s'assemble dans » ses comices. Sous cette enseigne respectée se placent alors » l'hetman et son conseil. L'hetman ne s'adresse à la multi- » tude que le front découvert, l'air respectueux, prompt à se » disculper de tous les griefs, habile à solliciter humblement » sa part des dépouilles de l'ennemi. Des acclamations, des » cris féroces sont pour la nation l'unique manière de ré- » pondre.

» Ces farouches paysans aiment la guerre de passion. La » plupart ne connaissent point la francisque. Le pistolet est » une arme commune à tous. Grâces à leurs troupes agiles » et courageuses, la Pologne peut braver l'infanterie des plus » puissants princes de la terre; et ils sont aussi utiles dans le » revers que pour la victoire. Battus, ils forment de leurs » chariots rangés sur plusieurs lignes un camp retranché au- » quel nul autre rempart ne peut être comparé. Derrière ces » *Tabor*, ils défient les assauts du plus redoutable ennemi. »

Jacques Sobieski raconte encore que, non moins adroits écumeurs de mer, ils ne craignent pas de descendre le fleuve et ses cataractes, de sillonner le Pont-Euxin d'un bout à l'autre, montés sur de frêles canots. Ils savaient en garnir le flanc de larges fascines de jonc, qui tenaient ces esquifs suspendus sur la tempête. Le P. Avril, de la société de Jésus, qui voyagea dans ces contrées, rapporte que chaque barque ne pouvait, la plupart du temps, recevoir qu'un seul homme, avec ses avirons, ses vivres, ses armes; et on voyait son corps sortir à moitié entre deux capotes inégales de cuir tendu, qui, recouvrant le léger navire, lui donnaient l'air d'une conque glissant au-dessus des eaux [1]. Ces forbans in-

[1] *Voyage du père Avril en Pologne et en Asie*, in-4°, liv. IV.

trépides surpassaient ainsi des galères à la course; ils les enlevaient à l'abordage, et allaient en vingt-quatre heures porter l'épouvante jusque dans la rade de Constantinople. Le sérail frémit souvent de leur audace. Leurs invasions semaient l'alarme à Trébizonde comme à Byzance, aux bords où les historiens placèrent la toison d'or comme à ceux où régnait le kan des Tatars. Comment la Pologne n'apprit-elle pas d'eux à devenir une puissance maritime, et à saisir cet empire de la mer Noire dont le tzar Pierre, arrivé au trône sans avoir un pouce de terre sur ces rivages, comprit si bien la grandeur?

Loin d'élever ses vues aussi haut, l'ordre équestre ne songea même point à l'utilité dont lui était l'attachement de tels peuples. On oublia que peu de liens les unissaient à la Pologne : leur religion était celle de Byzance, celle de la Moskovie, celle de toutes les populations voisines, depuis les monts Karpathes jusqu'aux monts Oural. Dans la Russie-Rouge, la Litvanie, la Russie-Blanche, les paysans faisaient cause commune avec les Kosakes; tous ces hommes, rapprochés par les croyances, l'étaient encore par le malheur : tous portaient un insupportable joug.

Dans la Grande et la Petite-Pologne, le pouvoir sans bornes des propriétaires était tempéré par l'habitude de vivre avec leurs serfs. Les excès étaient rares; les mœurs valaient généralement mieux que les lois. Mais ici les nobles n'habitaient jamais sur leurs terres, espèces de *bénéfices* lointains dans des contrées sauvages. Il fallait plier sous la puissance infinie de maîtres qu'on ne voyait pas, et, par suite, sous la tyrannie, sans cesse présente, des juifs que l'ordre équestre avait pour intendants et pour créanciers d'un bout du royaume à l'autre. On devine si cette tyrannie était sordide, brutale, cruelle; car il y a quelque chose de pire mille fois que la puissance des grands ou des rois les plus absolus : c'est la domination des subalternes. Le joug d'affranchis en pouvoir dut être inventé afin de trouver les limites de la patience humaine.

Comment ne pas sentir les vices et la fragilité d'un ordre de choses où les mêmes hommes, rassemblés en corps de peuple, élisaient leurs chefs, décidaient la paix ou la guerre, et, revenus à la glèbe, se courbaient sous le fouet d'un in-

tendant; de telle sorte que c'était une nation libre, formée d'un troupeau d'esclaves!

Dans cette situation extraordinaire, les Kosaks s'étaient souvent agités pour obtenir des priviléges; en d'autres termes, des garanties, une protection, de la sécurité. Leur hardiesse alla même jusqu'à solliciter pour leurs chefs l'entrée des diètes. Suivant l'usage, ces doléances provoquèrent une oppression plus dure; et de l'oppression naquit la révolte. La révolte, longue et sanglante, troubla le règne de Sigismond Wasa; Zolkiewski dut, à plusieurs reprises, la réprimer. Elle renaquit sous Wladislas. Comme il arrive presque toujours au commencement des révolutions, l'insurrection fut d'abord vaincue, par suite châtiée, châtiée avec cruauté. La tyrannie banda tous ses ressorts. Ces nobles, qui faisaient gouverner la contrée par des sectateurs du culte judaïque, prétendirent y prohiber la profession du culte grec. On renversa les temples. Les popes furent proscrits. La nation enfin se vit tourmentée à la fois dans son orgueil, dans ses intérêts et dans ses croyances. Une famille opulente, les princes Koributh-Wisniowieçki, du sang de Gédymin comme les Jagellons, excitait par son exemple l'émulation des seigneurs à appesantir sur leurs Kosaks un joug de fer. C'était oublier que de semblables serfs avaient du cœur et des armes, des prêtres et des voisins.

Les Kosaks assemblés portèrent d'abord au pied du trône leurs misères. On raconte que Wladislas Wasa, ulcéré contre son inquiète noblesse [1], leur répondit simplement : « N'avez-vous point de sabres? » Car les rois n'étaient aussi que des serfs couronnés. Ils avaient les mêmes griefs et les mêmes oppresseurs. Il est cependant difficile de croire à ce cri de colère que la Pologne aurait entendu comme l'Ukraine, et qui l'aurait justement soulevée. Les unanimes regrets payés, peu après, par la nation polonaise tout entière à la mémoire de Wladislas semblent le démentir. Quoi qu'il en soit, les sabres brillèrent; et, comme ce sont toujours les incidents les plus vulgaires qui donnent le branle aux mouvements préparés par de grandes causes, un moulin, capricieusement enlevé, mit en feu l'Ukraine, la Pologne et tout le Nord.

[1] *Anecdotes de Pologne* par le chevalier de Beaujeu, pseudonyme pour Daleyrac, chambellan de la reine, femme de Sobieski.

Il y avait un Kosak blanchi sous les drapeaux de la république, capitaine d'expérience et de courage, ne manquant même pas de lecture, précédemment investi du poste éminent de notaire de sa nation, et connu de toute la Pologne par son hardi génie. Bogdan-Chmielniçki était son nom. Il avait conçu le dessein d'aller, avec six cents navires, bloquer Constantinople, tandis que Wladislas, soutenu par la république de Venise, et fort des difficultés de la longue guerre de Candie, s'avancerait par terre, à la tête d'une armée, pour mettre le siége devant la capitale des Ottomans. Cette entreprise rappelait les courses slaves des huitième et neuvième siècles, et attestait la pente éternelle de l'esprit russien. Elle avait facilement séduit le roi : la diète s'y refusa, et s'y refusa par une de ces défiances insensées des nations libres, de peur que Wladislas ne cachât, sous des projets apparents d'agrandir la république, un complot pour fortifier l'autorité royale. Ving ans auparavant ce même Chmielniçki, avait défendu Zolkiew contre l'incursion des Tatars, et empêché Théophile Danilowiczowna de tomber dans leurs mains. Alors jeune fille, de noble sang, de grande beauté, la mère de Jean Sobieski aurait probablement été vendue à Constantinople pour donner des héritiers au trône ottoman.

Tel était Bogdan. Ce Kosak possédait, aux environs de Czehrn, près du Borysthène, un moulin qui avait plu à l'intendant des Konieçpolski propriétaires de tout ce territoire. Une première fois, l'intendant avait traduit Bogdan, sur un prétexte frivole, au tribunal de leur maître commun, Alexandre Konieçpolski, grand-enseigne de la couronne. Selon la sentence de ce seigneur, il fut mis en prison; et il aurait été pendu, si Jacques Sobieski, averti, n'était intervenu et ne l'avait sauvé. Castellan de Krakowie, comme tel le seigneur le plus qualifié du royaume, le seul sénateur séculier qui partageât avec le primat le titre d'Altesse [1], Jacques était un protecteur puissant. Par malheur, il mourut. Il mourut au moment où Wladislas venait de le choisir pour représenter

[1] Le castellan de Krakowie avait le singulier privilége d'être au-dessus non-seulement de tous les autres castellans, mais même de tous les palatins du royaume. On attribue cette subversion des hiérarchies à ce que, dans une bataille, le palatin de Krakowie prit la fuite, et son castellan rétablit les affaires. Depuis lors ce sénateur est le premier des sénateurs laïques; le second de tous après l'archevêque de Gnezne, primat du royaume,

la Pologne au congrès de Westphalie. Le plus habile des négociateurs polonais ne concourut pas à la rédaction d'un pacte qui allait fixer pour long-temps la politique de l'Europe, et l'intendant de Konieçpolski n'hésita plus à s'emparer du moulin qu'il convoitait.

Bogdan-Chmielniçki voulut porter plainte [1648]. On entreprit d'assassiner ce factieux. D'autres disent qu'on le flagella. Toujours est-il qu'il s'enfuit, courut chez les Zaporogues, alla chercher un asile à la cour du kan des Tatars. Là il apprit que l'intendant, l'infâme Czaplinski (il faut garder ce nom), venait d'outrager sa femme et d'égorger l'un de ses fils sur le cadavre de la mère, deux fois sa victime. A cette nouvelle, Bogdan reparaît. Cette fois, cent mille hommes l'environnent en armes; bientôt il en a trois cent mille. La race entière des Kosakes s'est levée, ivre de rage et de vengeance. Un roseau à la main, pour unique indice de sa dignité, Bogdan marche à leur tête, hetman terrible qui a sa tribu et ses injures à venger [1].

Au premier bruit de sa marche, le jeune Étienne Potoçki a résolu de s'élancer à sa rencontre jusque dans les îles du Borysthène. Il est écrasé (16 avril) à Zolte-Wody. Un seul des siens survit à ce désastre pour aller en informer la Pologne. Son père, Nicolas Potoçki, grand-hetman de la couronne, accourt avec ce qui reste d'armée à la république. Il succombe à son tour, à Korsun, sous les coups d'un paysan et de bandes sauvages (26 mai); ses troupes sont exterminées. Czarnieçki, vaillant soldat, général habile, et Potoçki lui-même, tombent vivants aux mains de Bogdan, qui les épargne. Le plus à plaindre d'entre les siens, lui seul con-

[1] Tout ce récit est fort confus et fort divers dans les historiens du temps, partiaux pour la plupart, comme on peut croire. La seule chose sur laquelle ils soient d'accord, c'est une cruelle iniquité, cruellement châtiée. La relation officielle de Pastorius de Hirtemberg, soigneusement dégagée, comme on doit le supposer, de détails désavantageux pour les Polonais, se contente de dire que Bogdan-Chmielniçki eut le grave tort de venger sur l'État même les injures privées *qu'il pouvait avoir reçues : Privatam quam à Czaplinskio, subpræfecto Koniecpolskiano, accepisse videbatur injuriam, publico malo ulcisci statuit.* Dans notre narration, nous nous sommes conformé aux versions les plus naturelles, non les plus atroces, celles de deux contemporains généralement exacts et impartiaux : *Martini Zeller Iter in Poloniam, posterior descriptio, Ulmæ*, 1656 ; et *Laurentii Joannis Rudawski Historia Poloniæ, ab anno* 1658, *usque ad annum* 1660, avec les notes de Laurent Mizler, conseiller et médecin de la cour de Pologne.

servait quelque modération au comble de l'infortune, au faîte de la puissance.

Cependant, Wladislas n'était plus. C'était là un nouveau malheur, et plus grand qu'aucun autre. Le chagrin de ces désastres et la perte de son fils venaient de conduire au tombeau, dans la force de l'âge, le 20 mai, après seize ans d'un règne prospère, l'un des plus bienfaisants et des plus sages princes qu'ait eus la Pologne. Une lettre du Kosake victorieux, datée du 2 juin, arriva à son lit de mort, demandant respectueusement la paix au lieu de la dicter. Mais ce grand roi descendu dans la tombe, Bogdan ne respira plus que la guerre. L'interrègne livrait le pouvoir sans contrôle à la noblesse, et partant à l'anarchie, à la colère, aux tentatives de vengeance. Un évêque, le primat Lubienski, avait pris les rênes de l'État de sa main mal assurée. Le prince Jérémie Koributh-Wisniowiecki se jeta au travers des négociations avec quelques troupes, parvint à ressaisir une de ses villes insurgées, et répondit aux habitants, qui demandaient à genoux la vie, par un appareil inouï de bûchers, de croix, de haches, de tenailles brûlantes. Il criait au bourreau : « Frappe » de manière qu'ils sentent le supplice. » Le vœu du monstre fut entendu. Cent mille paysans russiens sentirent le supplice de leurs frères, et coururent aux armes.

En un moment, toute la Kiiowie fut en feu ; les nobles, anabaptistes et ariens, que la diète s'était mise à proscrire, prirent place dans les rangs de leurs serfs soulevés pour tirer vengeance de la république leur commune ennemie. Ces furieux n'avaient pas assez de tourments pour deux classes d'hommes : les jésuites, en qui ils voyaient les persécuteurs de l'Église grecque ; et les juifs, ces fléaux du servage. La Podolie, la Pokutie, les Wolhynies passèrent, comme le reste de l'Ukraine et le palatinat de Russie (la Russie-Rouge), sous les lois de Bogdan. La Litvanie s'ébranla ; les Tatars de Bessarabie, ceux de Krimée, déposant leurs vieilles haines de religion et de voisinages, vinrent se rallier aux étendards des révoltés pour les aider à mettre la république en lambeaux. Cette coalition de musulmans, de sociniens, de Grecs, presque tous incultes et féroces, allait renversant les églises, incendiant les monastères, ne laissant vivre, parfois, les religieuses et les prêtres que pour se donner la joie, comme on l'a vu ailleurs

un siècle plus tard, de les contraindre au mariage sous le poignard. Malheur au corps entier de la noblesse ! les hommes étaient taillés en pièces sans pitié; les femmes les filles, chassées à coups de fouet, toutes nues, devant les escadrons, jusqu'à ce qu'elles expirassent dans les plaies, la fatigue, le désespoir, la honte : les barbares fouillaient les sépultures des grandes maisons pour supplicier les morts quand il n'y avait plus à tuer de vivants, lavant ainsi le sang par le sang, et habiles à surpasser le prince Jérémie Wisniowieçki en raffinements d'atrocité. En ce moment, l'Europe remplissait les temples pour bénir Dieu d'un bienfait immense : la conclusion définitive du traité de Westphalie.

La noblesse polonaise, plus que jamais sans guide et sans lien dans l'interrègne, se disposa à un effort décisif pour arrêter la plus effroyable invasion qui fût jamais. Le grand-enseigne de la couronne, Alexandre Konieçpolski, et le prince Jérémie, les promoteurs de la rébellion par leur tyrannie; tous les palatins, tous les grands, coururent à la rencontre des hordes ennemies, mais en se disputant entre eux l'autorité suprême. Tout ce qu'on put réunir de gentilshommes et de troupes mercenaires formait quarante mille combattants; ils joignirent l'ennemi non loin du château d'Olesko, que nous connaissons, dans les champs de Pilawce (23 septembre), et, frappée d'on ne sait quelle terreur panique, cette noblesse altière et vaillante se mit tout à coup à fuir, vaincue et débandée sans combat. Il semblait que, pour la punir d'avoir tant accablé ces misérables paysans au temps de leur soumission et de leur faiblesse, Dieu lui envoyât cette honte de ne pas pouvoir affronter leur défi armé.

La fuite de Pilawce livrait la république entière à Bogdan. Il s'avança au cœur même de la Petite-Pologne, en marquant sa route par l'extermination et l'incendie. Une fois sorti des palatinats schismatiques, il ménagea les églises romaines mais continua de faire main-basse sur les châteaux. Les nobles seuls le trouvaient sans pitié. Il épargnait les serfs; il les appelait à la jouissance de cette liberté dont ils entendaient depuis tant de siècles gronder au-dessus de soi le nom et les violences. L'habile hetman donnait ainsi à son entreprise la couleur d'une jacquerie. Dans cette même année, le tzar Alexis, fils glorieux de Michel Romanoff, et digne père de

Pierre-le-Grand, était contraint de s'humilier devant les séditions soulevées par un ministre en butte à la haine publique; un duc de Guise appelait aux armes le peuple de Naples, et recherchait l'héritage du pêcheur Mazaniello; à l'exemple du Portugal la Catalogne s'agitait, travaillée par une vieille passion d'indépendance; l'Espagne était réduite enfin à reconnaître l'émancipation de la république de Hollande, les janissaires préparaient le cordon pour le misérable sultan Ibrahim, Louis XIV enfant fuyait devant le peuple de Paris, et Charles Ier s'achemînait du côté de Londres pour porter sa tête royale au long parlement qui demandait cette grande victime. L'histoire des hommes est le récit d'une tempête de quelques mille ans; la tourmente battait déjà en ruine les vieux pouvoirs.

En Pologne, point de roi, point de généraux, la plupart des grands captifs chez les Tatars, trente mille gentilshommes immolés par les Russiens ou les Kosaks à leurs vengeances, la torche enfin et le glaive promenant de tout côté leurs ravages; telle se montrait la république. Dans cet abandon, il n'y eut point anarchie. Jamais tant de calme n'avait régné dans les palatinats; c'était le calme de la terreur et celui des tombeaux.

Le palatinat de Russie avait passé sous les lois de Bogdan. Il fallut enlever du trésor de Krakowie, exposé désormais à leurs premiers coups, le sceptre, la couronne, les joyaux de la royauté, qui, depuis cinq mois, n'avaient point de maître. Une diète extraordinaire, assemblée à Warsowie pour mettre fin à ce sanglant interrègne, songeait à fuir jusqu'aux bords de la mer Baltique, et à s'enfermer dans les murs de Dantzig. La reine Louise de Nevers, malade et mourante comme la république, ne pouvait prêter à ce grand corps qui périssait l'appui de son ferme génie. Ses filles d'honneur, ayant à leur tête Marie-Kasimire d'Arquien, imaginèrent d'aller à pieds en pèlerinage, implorer, pour le rétablissement de la reine, l'assistance d'une Notre-Dame miraculeuse qu'on révérait à douze lieues de Warsowie. Malgré ses seize ans l'intrépide Marie-Kasimire mit fin à cette laborieuse entreprise, que le succès suivit. La reine reprit assez de forces pour déclarer que la veuve du roi de Pologne ne quitterait point la capitale qu'il n'eût un successeur; elle demandait si l'ordre équestre vou-

drait la livrer à des serfs révoltés. La noblesse, réunie tout entière à cheval pour choisir un roi, se résolut à soutenir le choc des assaillants. Déjà, le château de Zamosç avait arrêté toute cette multitude innombrable autour de son étroite enceinte.

Ce château avait été bâti et fortifié par le grand Zamoyski sous Henri de Valois et sous Étienne Batory. Le propriétaire actuel était l'un des plus braves et des plus singuliers seigneurs du royaume. Prince ou comte du saint empire romain, bientôt palatin de Sandomir, c'était à lui que l'affection de la reine réservait la main de sa jeune favorite. Ce fut le premier mariage et la première élévation de l'ambitieuse Marie d'Arquien. Jean Zamoyski était revenu de France afin de s'enfermer dans sa forteresse, et il comptait de vaillants auxiliaires dans les officiers français dont sa maison était remplie. Il en trouva aussi dans les nombreux disciples de l'Académie que ses ancêtres avaient fondée, que ses soins assidus faisaient fleurir. Le bienfait porta ainsi sa récompense. Des troupes allemandes soutinrent ces volontaires. Tous les nobles des palatinats voisins vinrent chercher un asile derrière les murailles de Zamosç pour ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs femmes, leurs enfants, leurs joyaux, leur or. Là se réfugièrent, honteuses de la déroute de Pilawce, les princesses Wisniowieçka, dont l'une, Griselda, était sœur de l'intrépide Zamoyski. Elle amenait avec elle son fils, le jeune Michel Koributh, que nous verrons porter la couronne. Là aussi vint, avec ses deux filles, Théophile Sobieska, parente des Wisniowieçki. N'ayant plus de plus grand intérêt que ses fils, la castellane de Krakowie apportait ses trésors qu'elle gardait pour sa patrie et pour eux. Le seigneur du lieu avait lui-même une immense fortune. Sa magnificence fabuleuse était célèbre dans toute l'Europe. On savait qu'il n'y avait pas un de ses banquets où les tables ne fussent chargées de monceaux de ducats, livrés, sous la forme de mets divers, à l'appétit des convives. Zamosç était ainsi de tout point la plus belle proie qui eût jamais brillé aux yeux des Kosaks et des Tatars. L'espérance de l'avoir tout entière intacte les tint en quelque sorte enchaînés aux pieds des remparts. Ils n'osaient ni perdre de vue les murailles, ni presser l'assaut, respectant déjà, comme l'avare, toutes ces richesses qui leur restaient à conquérir.

En ce moment, accoururent de Constantinople, où leur

était arrivé le bruit des malheurs publics, les petits-fils de Zolkiewski. L'empire turk ne savait pas quel précieux dépôt se trouvait en sa puissance. Les deux Sobieski renoncèrent à leur voyage d'Asie, pour accourir à la défense de la Pologne ; ils passèrent au milieu de deux ou trois cent mille captifs, que les Kosaks et les Tatars entraînaient pour les vouer au supplice de l'exil, de l'apostasie, de l'esclavage. Les villes étaient désertes et incendiées. De la mer Noire à la Vistule, ce n'était plus qu'un vaste champ de bataille jonché de débris : ce n'était plus qu'un sépulcre immense.

Les bandes qui entouraient Zamosç formaient autour de la place une ceinture plus épaisse que forte. Dans les ennuis d'un siége, des querelles s'élevèrent entre les barbares sur le partage du butin ; et ceux de Krimée abandonnèrent Bogdan pour aller mettre en sûreté dans leurs demeures les fruits de cette campagne, aussi productive que rapide. Les Kosaks et les Russiens restèrent seuls ; ils pensaient plus à jouir qu'à combattre. Sûrs de leur butin, étonnés de manger dans des plats d'argent, de boire dans des coupes d'or, de coucher sur de riches fourrures, de parer leurs fronts de bonnets de martre rehaussés d'aigrettes de diamants, ces paysans éblouis passaient les jours et les nuits dans des orgies où ils s'amusaient à faire entre eux les rôles de nobles, de palatins ou d'évêques : pour jouer ainsi, en quelque sorte, la comédie de leur rapide fortune, ils oubliaient le drame réel de la guerre. Le génie de leur chef et son autorité luttaient en vain contre l'entraînement de masses en délire. Les Sobieski franchirent aisément ces lignes désordonnées. Les ponts-levis de Zamosç s'abaissèrent devant eux ; ce fut en pleurant qu'ils tombèrent aux genoux de leur mère, qui s'écria :

« Mes fils, venez-vous pour nous venger ? » Puis : « Je ne » vous reconnaîtrais pas pour mes enfants, continua Théo- » phile, s'il se pouvait que vous ressemblassiez aux combat- » tants de Pilawce ! »

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE DE JEAN-KASIMIR WASA.

(1648-1668.)

SOMMAIRE.

Diète électorale. Le cardinal Jean-Kasimir Wasa et l'évêque de Breslaw, son frère, compétiteurs. Duel de Jean Sobieski. Élection de Jean-Kasimir, et son mariage avec sa belle-sœur Louise de Nevers. — Transaction avec Bogdan-Chmielniçki. Prompte rupture. Marche guerrière de la cour. Démétrius Wisniowieçki. Les Paç. Georges-Lubomirski. Jean Zamoyski. Marc et Jean Sobieski. Mazeppa. — Jérémie Wisniowieçki cerné par Bogdan. — Jean-Kasimir cerné. — Paix de Zborow. — Nouvelle rupture. La princesse Rosanda de Moldavie. Guerre civile et alliances des Latins et des Grecs. Bataille de Beresteczko. Nouvelle transaction. — Nouvelle rupture. Bataille de Batow. Recours des Kosaks au tzar Alexis; son génie, sa politique. Invasion des Moskovites. — Invasion des Suédois. Charles-Gustave successeur de Christine. — Scission des protestants et des Grecs. Fuite de Jean-Kasimir. Soumission générale à Charles-Gustave. — Insurrection générale contre les Suédois. Restauration de Jean-Kasimir. Bataille de Warka. Fuite de Charles-Gustave. — Invasion des Prussiens. Nouvelle invasion des Suédois. Bataille de Warsowie. Fuite de Kasimir. — Invasion des Transylvans. — Guerre entre les Moskovites et les Suédois. Retraite des Suédois et des Prussiens. Fuite des Transylvans. Restauration de Jean-Kasimir. — Paix de Welau. Mort de Bogdan. — Paix d'Hadiacz. Paix d'Oliwa. Paix de Copenhague. Paix des Pyrénées.

La noblesse, formée en diète d'élection, sous l'autorité du primat du royaume, Mathias Lubienski, et réunie en armes depuis cinq semaines (6 octobre 1648), ne réussissait pas à s'entendre pour donner un roi à la Pologne. Les candidats étaient nombreux et puissants : Georges Rakoczy, woïewode souverain de Transylvanie; le tzar Alexis Michaïlowitsch, fils de Michel Romanoff; le cardinal Jean-Kasimir, frère du feu roi; Charles-Ferdinand, évêque de Breslaw et de Ploçk, autre frère de Wladislas Wasa. Aussitôt après la mort de

Wladislas, Jean-Kasimir s'était hâté de déposer la pourpre romaine, de prendre le titre de roi de Suède, et de briguer près de l'ordre équestre un plus réel héritage. Le grand Georges Rakoczy se perdait en promesses, et le tzar se montrait non moins prodigue en menaces; arrivé au trône récemment, et plus belliqueux que son père, il parlait de soutenir sa candidature à la tête de cent mille hommes. Les offres démesurées du premier, l'arrogant langage du second, les perdirent tous deux. Ce fut alors que Jean-Kasimir vit un rival inattendu se mettre sur les rangs. C'était l'évêque de Breslaw. L'Europe eut l'étrange spectacle de deux frères élevés aux premiers honneurs du sacerdoce et se disputant la couronne chez un peuple de soldats. Ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que le trône de Wladislas n'était pas le seul, ni peut-être le premier objet des poursuites des deux princes, tout le monde savait que leur rivalité s'étendait jusque sur la main de la veuve de leur frère.

Deux partis puissants divisèrent l'assemblée. L'un voulait qu'on sauvât la république en traitant avec l'insurrection victorieuse; l'autre, suivant l'usage, ne comprenait pas les transactions. Fugitifs et désarmés, ceux-là votaient toujours l'extermination des rebelles. Ils reconnaissaient pour chef le prince Jérémie. C'était lui qui soutenait l'évêque de Breslaw, dont le caractère dur et superbe donnait des garanties à ces haines obstinées. Jean-Kasimir, au contraire, ralliait les esprits sages. Tout ce qu'il y avait de protestants menacés, de sociniens proscrits, de schismatiques inquiets pour leurs autels faisait cause commune avec les Polonais, qui ne voyaient plus d'autre alternative que de transiger ou de périr. On ne doutait pas qu'il ne se fût déjà mis en relation avec Bogdan : il proposait le renouvellement des anciennes clauses des *pacta conventa* qui assuraient la liberté des cultes; enfin, il avait pour lui son caractère aimable, l'appui des couronnes, les vives recommandations de la France et, par-dessus tout, les brigues, les trésors de la veuve de Wladislas. S'il faut en croire les mémoires du temps, la reine aimait dans le cardinal un prince mieux fait, plus jeune, plus occupé d'elle que celui auquel le sort l'avait unie. Peut-être aussi lui savait-elle gré d'être romanesque autant qu'elle-même, beaucoup moins résolu, et, à tout prendre,

moins habile. Elle ne pouvait douter que s'il obtenait la couronne, ce ne fût pour en partager avec elle l'éclat et le fardeau. L'évêque de Breslaw était loin de lui promettre un roi aussi débonnaire, ni un époux aussi docile.

Jean Sobieski se rendit au champ électoral. Là s'ouvrait sa vie politique. A voir ce jeune homme devant le trône vacant, on dirait un athlète qui mesure du regard la carrière qui l'attend. Mais cette carrière devait être semée d'écueils. Ses premiers pas en rencontrèrent qui devaient troubler tout le cours de sa vie. Une querelle qu'il eut, on ne sait pourquoi, avec un Paç, d'une maison ancienne de Litvanie, mit toute une maison nombreuse et puissante en hostilité implacable contre lui. Cette querelle sanglante, qui fixa sur lui tous les regards de la noblesse, le charma probablement comme un brillant début; et la haine des fiers Litvaniens, irritée chaque jour par des rivalités de patrie, de faveur, de pouvoir, de renommée, entrava quarante ans sa fortune.

Jean-Kasimir fut élu (22 novembre). Il s'occupa aussitôt de faire asseoir sa belle-sœur sur le trône à ses côtés. Obligé d'abord de conduire Wladislas à la dernière demeure des rois et d'attendre les autorisations du Saint-Siége, il voulut montrer sa chaîne à tous les yeux, suivant l'usage de ce temps, et fit son entrée à Krakowie, la ville du sacre et des funérailles (le 17 janvier 1649), en habit français. La princesse qui exerçait cet empire avait quarante ans : après quelques mois [juin], il l'épousa ; leur union fut féconde. Mère pour la première fois à cet âge, Louise put aussi se croire reine pour la première fois; car ce fut à peu près elle seule qui régna.

Le premier des Kasimir avait, dit-on, comme le dernier, quitté la religion pour l'empire; la princesse qu'il épousa s'appelait du même nom que la princesse de Nevers. On supposait qu'il avait commencé sa vie dans une abbaye de France, et c'est ainsi que le nouveau roi devait finir.

Trop passionné pour l'église, et trop faible pour le trône, Jean-Kasimir était en quelque sorte aussi trop juste, trop honnête homme pour son époque et pour son pays. Le cri public l'appelait en vain à la tête de la pospolite rassemblée. « Nous ne devions point, disait-il, brûler le moulin de Bogdan-» Chmielnicki, encore moins outrager sa femme et l'égorger » avec son fils; nous ne serions pas réduits maintenant à

» chercher le moyen de châtier des crimes trop bien justifiés
» par les nôtres. »

Le premier acte de Jean-Kasimir avait été d'écrire au chef des Kosaks, de lui proposer l'oubli du passé et la restitution des anciennes chartes ; il joignait à ses propositions pacifiques l'étendard royal et le bâton de commandement, signes consacrés de la bienveillance de la couronne pour la nation kosake et pour son hetman. Bogdan incline aussitôt ses lèvres sur la lettre royale, se saisit du bâton et de l'étendard, contremande, malgré le récri des siens, l'assaut qu'il allait enfin livrer au château de Zamosç, et va fixer ses tentes à dix lieues plus loin. Des conférences sont ouvertes. Le succès en était prochain, quand la noblesse irritée se confédéra. Le prince Jérémie Wisniowieçki se met à sa tête. Résolu d'empêcher à tout prix la honte d'une transaction, et ne redoutant pas la honte d'une perfidie, il court se jeter avec son armée au travers des négociations, et envahit le camp des insurgés sans défiance. Le massacre fut grand. Bogdan se retira, avec ce qu'il put rallier, sur la Wolhynie et l'Ukraine. Il se retira le cœur gros de vengeance. Le roi ayant envoyé de nouveaux plénipotentiaires, le terrible hetman leur fit scier le corps.

Ce fut au milieu des joies de leur mariage que Jean-Kasimir et la reine reçurent la nouvelle de ces terribles représailles. On ne pouvait plus hésiter ; il fallait tirer l'épée. Toute cette cour, trop divertie et trop brillante pour concevoir des chances funestes, se jeta dans la guerre, parée de toutes ses pompes, comme pour voler à d'autres fêtes. La reine voulut suivre les premières marches. Le couple royal s'embarqua (24 juin) sur la Vistule pour en remonter le cours vers les terres russiennes. Tandis que les volontaires, la garde du roi, celle des grands, les simples gentilshommes, le gros de l'armée couraient sur le rivage enseignes déployées, le fleuve s'était chargé d'esquifs dont le luxe faisait reconnaître toutes les grandeurs de la Pologne. C'étaient les Radziwill, les Czartoryski, les Sanguszko, tous princes du sang de Gédymin comme les Koributh ; puis, les Ossolinski, les Ostrorog, les Sapieha ; deux Potoçki chargés d'ans, et leurs fils dignes d'eux ; plusieurs Leszczynski, dont l'un était vice-chancelier de la couronne ; un Dönhoff, seigneur de Pomé-

rélie, qui se disait issu du sang de Piast. La plupart des chefs de l'armée, le grand-hetman de la couronne, l'hetman de campagne, une foule d'officiers de nom et de mérite, manquaient à ce rendez-vous de toutes les hautes renommées : ils étaient encore prisonniers chez les Tatars. Mais on distingue déjà dans la foule ceux qui les remplaceront un jour : Georges Lubomirski, bientôt après grand-maréchal de la couronne, honoré par de beaux faits d'armes, et long-temps l'une des colonnes de la république ; l'ardent Zamoyski, toujours prêt à briller dans les siéges, dans les combats, dans les fêtes ; les Paç, l'espoir de la Litvanie ; Démétrius Wisniowieçki qui va faire ses premières armes, et dans lequel la Pologne trouvera un capitaine moins cruel que son oncle le prince Jérémie, plus heureux et aussi brave ; les deux Sobieski enfin, qui se font remarquer par leur jeunesse, leur armure éclatante et leur nombreux cortége. Pour parler comme un historien du temps, tout le monde cherche à deviner dans leurs traits s'ils auront quelque chose du génie qui fit de leur père les délices et l'ornement de la république [1]. Louise de Nevers et ses femmes paraient, de leurs atours étrangers, cette pompe guerrière ; et, dans le cortége, à peine se distinguait des femmes, grâce à la richesse de sa parure et à la beauté de ses traits, un page de la reine, plus connu alors pour ses galanteries que pour ses faits d'armes, et destiné à paraître, soixante ans plus tard, aux côtés de Charles XII et de Pierre-le-Grand, comme chef de ces Kosaks contre lesquels il allait éprouver son courage : on l'appelait Mazeppa.

Le peuple, qui se pressait sur les bords de la Wistule pour contempler ces magnificences inconnues, cherchait dans la foule le prince Jérémie à la taille de géant, à l'air farouche, en qui les paysans aimaient un zèle impitoyable pour la foi catholique ; et les nobles, un impitoyable mépris pour les classes inférieures. Il avait couru, avec le grand-enseigne Konieçpolski et presque toute la Pospolite, à la rencontre de Bogdan qui regardait tranquillement venir l'orage. Le vieux Kosak avait rallié toute l'Ukraine et toutes les terres russiennes à son étendard ; le kan des Tatars marchait en personne à son secours. On apprit qu'un choc terrible avait eu

[1] *Okolski, Orbis Polonus*, t. I, p. 3(2.

lieu (30 juin) à Zbaraz, ville de Wolhynie, non loin d'Olesko et de Zolkiew, dans le voisinage de Wisniowieç, patrimoine et résidence des Wisniowieçki. Voir les escadrons polonais, les battre, les cernèr avec ses bandes innombrables de Kosaks et de paysans, avait été pour Bogdan l'affaire de quelques heures. Toute cette armée resta assiégée dans son camp, avec peu de provisions, point de concorde et non plus d'espérance. La fleur de la noblesse était là captive. En quarante-six jours, vingt assauts et soixante-quinze sorties attestèrent la fureur et le courage des deux armées. Bogdan fit offrir aux Polonais la vie sauve, pourvu que Konieçpolski et le prince Jérémie fussent livrés à ses justices.

A ces nouvelles, Jean Kasimir et la reine s'étaient séparés. Le roi, en mettant le pied sur le rivage de la Wistule, pour arriver plus vite à l'ennemi, laissa la reine évanouie dans les bras de sa jeune Marie-Kasimire d'Arquien. Jean Sobieski et toute la noblesse se précipitèrent sur les pas du roi, ne pensant qu'à la vengeance.

On mit six jours pour arriver à Lublin, ville considérable de la Petite-Pologne, située à trente lieues à peine de Warsowie. Jean Kasimir s'y arrêta pour organiser son armée, puis il se remit en marche, inquiet de ne pas arriver à temps pour tenter la délivrance de sa noblesse. Il fallait six semaines pour parvenir à la frontière de la Wolhynie et de la Russie-Rouge. Là, à peine en vue de Zborow (13 août), à quelques lieues encore du champ fatal de Zbaraz, l'armée de Jean Kasimir vit tout à coup devant soi Bogdan, ses Russiens et ses Tatars, dont les ailes immenses semblaient se déployer au loin pour enfermer le dernier espoir de la Pologne dans leur cercle de fer. L'hetman avait laissé une partie des siens continuer le siége du camp retranché de Wisniowieçki ; le kan Isla marchait à ses côtés, prince habile et brave, chef de la puissante maison de Giéray, destinée à l'héritage de la dynastie d'Othman, et lui-même magicien renommé pour sa puissance infinie. Le bruit de ses prodiges, l'aspect d'une multitude innombrable de barbares, le cri effroyable des hordes de Circassie et de Krimée, portèrent d'abord l'inquiétude dans les rangs polonais. Après une bataille de deux jours, ils se débandèrent (15 août). La nuit était venue. Le roi, une torche à la main, courait au milieu de ces soldats

qui fuyaient, se disant trahis, se croyant perdus. Ils n'écoutèrent point la voix du prince; la révolte se joignit au désordre de la défaite et du désespoir. Les chefs eurent en vain recours à la persuasion et à la force : tout semblait perdu, quand un officier, qu'un nombreux cortége de gentilshommes environne, s'élance au plus épais des masses ennemies, brillant de jeunesse et de courage. Un arc et un carquois d'argent flottaient sur sa pelisse, sa main balançait une pesante hache d'armes; son œil était plein de feu : la fierté de sa contenance étonne les escadrons débandés, que frappe bientôt et qu'entraîne l'autorité de sa parole. C'était la voix même de la patrie qui se faisait entendre à ces âmes troublées. Tous s'arrêtèrent. Ils pleuraient, dit-on, sur leur honte, et c'est avec ces larmes de repentir qu'ils suivirent, aux pieds de Kasimir, le jeune chef dont l'éloquence avait vaincu leurs terreurs. Tels furent les débuts de Jean Sobieski. En mémoire de cette action, il fut pourvu de la starostie de Iaworow. On appelait starostie une sorte de bénéfice militaire et d'administration civile, qui se liaient à la gestion des revenus royaux, et à la possession viagère de vastes territoires. Les grands accumulaient dans leurs mains ces fiefs passagers, principaux aliments de leur opulence. Jamais ils ne purent les rendre héréditaires. Le droit de les conférer faisait la force du trône. La starostie de Iaworow fut toujours chère à Sobieski; roi, il venait encore l'administrer en personne tous les ans : avant lui, son père et le grand Zolkiewski l'avaient possédée.

Cependant, l'armée, ralliée à l'étendard royal, attendit le choc des barbares. Mais elle se trouva comme perdue au milieu de ces masses sans nombre; elle fut défaite. Cernée de toutes parts, elle n'eut d'autre alternative que de poser les armes ou de périr. La noblesse à Zbaraz, le roi et l'armée à Zborow se voyaient livrés à la merci de ces paysans provoqués d'une façon si coupable, bravés d'une façon si orgueilleuse et si légère. Dans l'un des deux camps était Marc Sobieski; Jean était dans l'autre.

Jean Kasimir assemble tous ses officiers; il tient conseil à cheval, et les grands reconnaissent qu'une seule ressource leur reste; elle est à peu près sans espoir; c'est de demander la paix. Le roi écrit en même temps au kan des Tatars et au chef des rebelles dont il vient de mettre la tête à prix. De leur

réponse dépendait le sort de la république. On l'attendait avec de mortelles perplexités. La lettre suivante arriva bientôt : nous la traduisons en l'abrégeant :

« Sire,

» Je prends Dieu à témoin que j'ai toujours été le plus
» humble esclave de votre couronne. Mon père m'enseigna la
» fidélité dès le berceau, en mourant pour la république. Si je
» verse aujourd'hui un sang précieux, à qui la faute? Que
» V. M. le demande aux grands qui l'entourent. Ils lui diront
» quelles violences, quelles injures, quelles barbaries nous
» ont mis les armes à la main.

» Je suis prêt, sire, à satisfaire tous les vœux de Votre
» Majesté. Pour ce qui me touche, nul orgueil ne m'aveugle.
» Je ne veux qu'une chose : la certitude de vivre en paix à
» l'ombre de vos lois.

» Au camp de Zborow, le 16 août 1649. »

Cette lettre rendait la vie à la Pologne. Les conditions exigées avant la rupture de la trêve furent reproduites et accordées. La couronne promit de rendre aux Kosaks Tretchimirow sur le Borysthène, et d'autres places de sûreté qu'ils avaient possédées; de confier les fonctions civiles et militaires des terres russiennes et de l'Ukraine à des sujets schismatiques; d'instituer des siéges dans le sénat pour des évêques grecs; de tolérer une armée permanente de 40,000 hommes dans les provinces insurgées. Les Kosaks demandaient encore l'expulsion des Juifs, celle des Jésuites et l'extradition de l'intendant Czaplinski, de son maître le grand-enseigne de la couronne et du prince Jérémie. Mais ils n'insistèrent pas sur les questions de vengeance. Les Polonais leur sacrifièrent les Israélites, ou du moins le promirent; ils défendirent vivement la société de Jésus, comme un contre-poids aux concessions qui venaient d'être assurées en faveur du schisme grec.

De son côté, le kan des Tatars stipula pour sa part, dans la rançon de la Pologne, le payement exact du vieux tribut que la république avait promis anciennement à son peuple sous le nom de présent. La paix enfin signée à ces conditions, Bogdan, son roseau à la main, vint dans le camp royal, au milieu des

Polonais qui se pressaient autour de lui [18 août], fléchir le genou devant Kasimir, demander grâce pour ses crimes, et recevoir en pompe le bâton de commandement qui confirmait son autorité sur les Kosaks. Ce barbare prononça un discours où se confondaient, comme dans son caractère, la modération et la rudesse. Il finissait par dire aux grands que le serpent qu'on veut écraser ne peut manquer de relever la tête.

La noblesse polonaise n'était pas capable d'entendre cette leçon. Elle n'imaginait pas de limites à sa domination plus qu'à sa liberté. A peine hors des Fourches Caudines, son orgueil s'indigna des concessions de Kasimir à une race méprisée. L'indignation s'accrut d'un succès marqué que le prince Janus Radziwill remporta dans une rencontre à Loïow, sur le Borysthène. La paix de Zborow fut partout accusée, sans cesse enfreinte. Le grand-hetman Potoçki, qui arrivait de captivité, assembla des troupes aux environs de la Russie-Rouge. Tout respirait la guerre. En même temps, de toutes parts, étaient adressées au Saint-Siége, à l'empire, à toutes les cours, les prières de la Pologne, qui demandait assistance pour cette téméraire entreprise. La religion et l'orgueil conspiraient ensemble à y précipiter la république. Une année ne s'était pas écoulée, que la diète proclamait le dessein de soumettre par les armes ses sujets indociles. Il n'y eut point de menaces, point de mépris dont on ne se montrât prodigue envers eux. Depuis lors, Warsowie les a vus faire sentinelle à la porte de ses palais.

Bogdan Chmielniçki, avant de repousser les agressions, voulut châtier les outrages. Tous les princes du voisinage se disputaient le cœur et la main de la belle Rosanda de Moldavie. La sœur de cette princesse était unie à un Radziwill. On dit que le woiewode Radula, son père, fidèle allié de la Pologne, l'avait promise au prince Jérémie, qui, marié alors à Griselda Zamoyska, aurait recouru au divorce pour contracter ces nouveaux liens. Le jeune Timothée Chmielniçki avait vu Rosanda. Elle avait fait sur lui une impression profonde. Résolu d'assurer à son fils cette noble conquête, Bogdan envahit avec ses Kosaks, les terres de Moldavie, dicta la paix dans Yassy, et obligea le woiewode à promettre l'union de la princesse avec Timothée, soit que le vieil hetman n'y cherchât qu'un affront pour Jérémie Wisniowieçki, soit qu'il fût

déjà saisi de la passion de tous les potentats parvenus pour les grandes alliances, soit enfin qu'il voulût par ce mariage relever tout son peuple, plus encore que sa famille, d'une humiliation héréditaire[1].

On pourrait croire que sa politique était habile, s'il fallait en juger par les cris que les Polonais poussèrent et par les tentatives qu'ils firent pour renverser les espérances du jeune Chmielnicki. A voir les fureurs de la Pologne, on eût dit que la nation en était blessée au cœur comme Jérémie.

La politique de Bogdan était désormais changée. Ce ne fut plus en sujet qu'il suivit ses démêlés avec la république. L'heureux Kosak avait résolu de traiter de puissance à puissance. Non content d'appeler à la liberté tous les serfs, et tous les pauvres à la propriété, il voulait lever l'étendard contre la religion romaine, et se mettre à la tête d'une sorte de croisade pour le triomphe de l'église grecque. Le clergé grec, à la voix du patriarche de Constantinople, faisait briller à ses yeux les plus belles promesses de puissance et de gloire. La Russie-Blanche, la Litvanie, presque toute la Petite-Pologne ne passeraient-elles pas du côté de ses drapeaux? Et enlever ces provinces à la couronne, ce serait former de ses débris un état plus puissant, plus compacte qu'elle-même.

La Porte était, dans ce temps-là, le refuge de tout ce qu'il y avait en Europe de chrétiens opprimés par leurs maîtres. La Hongrie, déjà réduite à ses comtés du Nord par les conquêtes des Turks, songeait à se placer tout entière sous leur égide, pour se défendre contre les desseins despotiques de l'empereur Ferdinand III. Les Transylvans, les Moldaves, les Walaques, les Albanais, les Dalmates, reconnaissaient les sultans pour suzerains, ne trouvant guère cette suzeraineté

[1] Les rédactions des actes de Bogdan étaient bizarres. Son traité avec le hospodar était ainsi conçu :

I. Princeps Valachiæ Valachiam pleno iure obtineto.

II. Filius Chmielnicii, principis Valachiæ gener esto.

III. Tartaris Cosacisque nunc sexcenta millia thalerorum numerato.

IV. Polonis nequaquam faveto.

Peu de temps après, il fit adresser par le kan des Tatares la sommation suivante à la Pologne.

I. Miles Polonus e castris dimittatur.

II. Hiberna non in Russia, sed in ipsa Polonia habeantur.

III. Contra Chmielnicium arma ne promoveantur. (Rudawski, p. 65.)

plus oppressive que celle des républiques de Venise ou de Pologne, et voyant dans Constantinople moins la capitale de l'Islamisme que le siége révéré de l'église d'Orient. Le patriarche détermina sans peine les Kosaks à traiter, comme tous ces peuples, avec le divan.

Mahomet IV régnait alors (1651), ou plutôt c'étaient les janissaires, la sultane Valideh et un grand ministre qui régnaient au nom de cet enfant, depuis la chute de son père Ibrahim. Un règne glorieux de quarante années avait commencé sous la tutelle d'une aveugle soldatesque et d'une femme captive dans le sérail. Mais cette femme sut, avec le tact pénétrant de son sexe, distinguer Kiuperli Ogli. Fils d'un pope grec, ce grand homme se trouva maître de la monarchie musulmane, et le génie de la race vaincue éclata dans la manière dont ce vizir, et, ce qui est plus extraordinaire encore, son fils et son neveu, après lui, gouvernèrent la nation conquérante. Kiuperli travailla d'abord à rétablir quelque ordre dans les administrations et les finances, surtout à plier au joug de la discipline l'indisciplinable milice des janissaires, exaspérée par les efforts que les derniers sultans avaient tentés pour la détruire. Cette tâche était si grande que le vizir bornait à la conduite de la guerre de Candie toutes les vues de sa politique. Il n'eut garde cependant de refuser à Bogdan son patronage. Il lui conféra le titre de prince de l'Ukraine, en le déclarant vassal de la Sublime-Porte, et ordonna aux Tatars de combattre pour sa cause. Ce furent là les seuls secours que reçurent les Kosaks. Il ne leur arriva de Constantinople qu'un sabre bénit, des reliques et des missionnaires. Le sabre était un riche présent du patriarche. Les reliques, en propageant l'espérance des palmes du martyre, entraînèrent jusqu'aux enfants et aux vieillards dans ce camp mi-parti infidèle. Enfin les missionnaires firent au loin des conquêtes; à leur tête marchaient l'archevêque de Corinthe, dont la présence excita la ferveur du clergé, un abbé d'Athènes, que l'hetman prit pour ministre, et des moines du mont Athos, qui se mirent à courir la Wolhynie, la Podolie, la Russie-Rouge, les provinces litvaniennes, en prêchant avec ferveur le meurtre des nobles et l'incendie des châteaux.

De son côté, Kasimir avait rempli l'Europe de ses armements. Non content des cent mille gentilshommes à cheval

que lui promettaient le ban et l'arrière-ban de la Pospolite convoquée tout entière dans Lublin, il avait profité du désœuvrement des vieilles bandes de Tilly, de Wallenstein et de Piccolomini, pour appeler à sa défense cinquante mille soldats de l'empire. Une ambassade magnifique vint, à grand bruit, lui remettre, au nom du pape Innocent X, un casque et une épée. Le légat plaça le casque sur ce front qui avait porté la pourpre romaine. Il remit à la reine Louise la rose d'or, qui est le témoignage consacré de la satisfaction du Saint-Siége envers les têtes couronnées. Il ne fallait pas moins que la gloire de défendre la cause de Dieu pour déterminer Jean Kasimir à quitter Louise de Nevers et le séjour de Warsowie. Enfin, il se porta une seconde fois à la tête des armées, après être allé jusqu'en Litvanie compléter ses apprêts guerriers par un pèlerinage à la chapelle miraculeuse de Zurowice.

Le feu de la rébellion s'étendit rapidement jusque dans la Litvanie. La Wolhynie, la Russie-Rouge presque entière, tous les palatinats enfin compris entre les monts Karpathes et le Borysthène, prirent parti pour la cause unie du schisme et de la liberté. Le nom seul de la liberté fut assez puissant pour étendre l'embrasement aux pays catholiques. Après un sommeil de tant de siècles, les paysans s'agitèrent dans les environs de Krakowie et de Posen, soulevés par les gentilshommes sociniens qui avaient à venger leurs autels, à reconquérir une patrie. De toutes les oppressions sortaient ainsi un péril et une vengeance.

Bogdan était déjà établi à Zbaraz, sur les confins du palatinat de Russie, livrant à la destruction les domaines des Wisniowieçki, au milieu desquels il campait. Il n'avait plus qu'un pas à faire pour lier cette dernière révolte à celle qui grondait du Dniester au golfe de Kourlande. L'armée royale s'avança tout entière à sa rencontre, fortifiée par les exercices du jubilé qu'elle venait d'accomplir en pleine marche. Le camp était assis à Beresteczko, propriété des Leszczynski, non loin de Zolkiew et d'Olesko. Jean Kasimir se préparait à passer outre, lorsque le kan de Krimée, revenu en personne, et Bogdan, son allié, parurent à la tête de leur multitude innombrable de Tatars, de Zaporogues, de popes, de paysans armés; ils étaient, dit-on, plus de trois cent mille. Les Polo-

nais rentrèrent dans leurs lignes, et tout se prépara pour un choc terrible.

La noblesse litvanienne avait été obligée de rester dans ses foyers pour les défendre. La Pospolite de plusieurs des palatinats de la couronne était encore en retard; mais jamais les volontaires n'avaient autant marqué par le zèle et le nombre. Les grands, les évêques, les chapitres, comprenant que c'était pour eux une guerre de salut, s'étaient hâtés de lever des régiments à leurs frais, et, avec les troupes mercenaires, il n'y avait pas moins de cent mille combattants. En face de hordes éparses et bruyantes, cette armée semblait avoir quelque ordre et quelque discipline. La misère de la foule des gentilshommes était cachée sous des peaux d'ours, de loup, de tigre quelquefois. Les gazettes du temps rapportent que Zamoyski se faisait remarquer de l'armée moins par son escorte de quinze cents chevaux, de deux mille valets ou charretiers, et de trois mille bœufs, que par sa grande écharpe blanche et son habit français. Près de lui s'était rangé le jeune Stanislas Iablonowski, qui arrivait de France pour prendre son rang comme volontaire parmi les défenseurs de la patrie. Ses amis d'enfance, les Sobieski, s'apprêtaient à guider ses débuts. Les deux frères marchaient à la tête de leurs propres levées. Ils s'étaient illustrés déjà, depuis l'ouverture de la campagne, dans plusieurs rencontres par d'heureux faits d'armes; une troupe de mursas, ou chefs des tribus tatars, qu'ils avaient faits prisonniers, attestait leur courage.

Jean Kasimir, après une nuit passée en prière, rangea ses troupes en bataille [30 juin] au point du jour. Il les forma sur trois lignes, plaça au centre dans la première son infanterie allemande, avec sa garde royale que commandait un Radziwill, distribua sa cavalerie légère sur les ailes, son artillerie sur le front, fit laisser, sur les retranchements du camp auquel son armée restait appuyée, toutes les lances de sa grosse cavalerie, pour doubler aux yeux de l'ennemi le nombre des escadrons; et, confiant la droite à l'expérience du grand-hetman Potoçki, à l'habileté du grand-maréchal, à la valeur des Sobieski, la gauche à l'épée des princes Wissniowieçki et de Zamoyski, il se chargea de commander le centre en personne. Un brouillard épais, en prolongeant jusqu'à neuf heures du matin l'obscurité de la nuit, lui avait permis de faire tran-

quillement ses apprêts; une fois terminés, l'armée s'inclina sous la bénédiction de l'évêque de Culm, Lesczynski, grand-chancelier du royaume. En ce moment, le brouillard se déchira, dit un contemporain [1], comme un rideau qui aurait laissé voir les deux armées. Des deux côtés, il y eut un instant de surprise et de terreur. Les Polonais crièrent au miracle. Mais ils virent déployés autour d'eux, en amphithéâtre, sur les collines qui terminaient la plaine, leurs cent mille adversaires. Le terrible Bogdan Chmielniçki touchait leur aile gauche, et avait couvert son front d'un vaste *tabor*, citadelle de chars également redoutable pour l'attaque et utile pour la retraite; les Tatars fermaient le vaste demi-cercle, en agitant dans les airs leurs flèches empoisonnées, et poussant des cris horribles. On reconnaissait, à un immense drapeau blanc qui flottait près de lui, le kan Isla entouré de tous les sultans ses fils, et les Polonais observaient avec inquiétude ces princes renommés pour leur science dans la magie comme pour leur courage : on aurait bravé leurs armes; on redoutait leurs enchantements.

De son côté, l'ennemi était troublé. Les serfs soulevés de la Russie avaient lâché pied, en voyant leurs maîtres en face, pour la première fois et de si près. L'archevêque de Corinthe, pour relever leurs courages, promena son crucifix dans les rangs, soutenu de tous ses moines grecs qui criaient comme lui : Religion et liberté, de même que dans les lignes polonaises l'évêque grand-chancelier de la Pologne courait à cheval le saint-sacrement à la main, exaltant le miracle dont l'armée venait d'être témoin, promettant des prodiges nouveaux, et criant avec Jean Kasimir : Religion et patrie.

Cinq heures s'étaient écoulées dans ces hésitations. Enfin, le roi donna le signal : le prince Jérémie Wisniowieçki s'élança sur les bandes dont il avait soulevé la vengeance; plusieurs palatinats le suivirent. L'ennemi à son tour se précipita du haut des collines au-devant du choc, et les champs de Beresteczko furent en feu. On combattit long-temps avec des succès divers. La victoire semblait passer tour à tour des esclaves aux maîtres, des drapeaux de l'église grecque à ceux de l'église latine. Marc et Jean Sobieski montèrent plusieurs

[1] Pastorius de Hirtemberg, *Bellum Scythico-Cosaïcum*,. *Dantisci*, 1652.

fois à l'assaut de ces hauteurs hérissées de fer; Marc vit la fuite des barbares. Jean resta sur le champ de bataille, atteint à la tête d'une blessure qui fit d'abord désespérer de lui.

C'étaient les Tatars qui s'étaient débandés les premiers. Jean Kasimir avait fait voir de près à leurs sultans le casque qu'Innocent X lui avait donné. Rome et la Pologne l'emportaient. Bogdan, au désespoir, s'éloigna un moment de ses Kosaks, qui tenaient encore, pour courir après le kan fugitif, et le ramener s'il se pouvait au combat; mais rien ne put vaincre le prince de Krimée. Et, soit ressentiment de reproches trop vifs, soit simplement calcul perfide, ce barbare saisit son allié et l'entraîna captif, dans sa fuite précipitée, sur la Kiiowie.

Les Kosaks s'enfermèrent dans leur tabor au nombre de trente mille. Animés par l'archevêque de Corinthe, ils tinrent dix jours entiers en échec l'armée royale fortifiée de l'artillerie de tous les châteaux voisins. Ce ne fut que pressés par la faim, et assiégés régulièrement, qu'ils se résolurent à sortir de ce camp retranché qui devenait un tombeau. Vingt mille périrent dans les marais. Trois cents de ces malheureux, enfermés dans une île, arrêtèrent quelque temps la poursuite des vainqueurs. Frappé de leur courage, le grand-hetman Potoçki leur offrit la vie. Pour toute réponse, ils jetèrent au fond de l'eau ce qu'ils avaient d'or, afin de n'être pas une proie profitable, et ils continuèrent à faire payer cher leur défaite. Un seul était resté debout : il trouva moyen, au dire des relations polonaises, de tenir trois heures en suspens toute l'armée. Des Allemands, le poursuivant dans les marécages, finirent par l'abattre à coups de faux.

Les troupes royales saisirent dans le tabor des Kosaks le secrétaire intime du kan des Tatars, celui de Bogdan, la mitre, la sainte-ampoule, les ornements de l'archevêque de Corinthe, et, dit-on, le sabre bénit qu'il avait apporté à l'hetman. L'ardent apôtre du schisme grec périt dans la fuite, sauvé par cette mort des supplices que lui réservaient des ennemis exaspérés et victorieux. Les débris de l'insurrection se réfugièrent derrière le Borysthène, Ce revers entraîna la soumission des rebelles en Litvanie. Ceux de Krakowie et de Posen furent abattus du même coup. A peine assurée de son succès, la Pospolite se sépara en toute hâte. Le roi n'était pas moins impatient que l'armée de retrouver ses foyers. Il

vola aux pieds de la reine, dont sa tendresse, ardente et infidèle, ne savait ni se passer long-temps, ni se contenter toujours. Ainsi, le camp royal se trouva dissous par la victoire, comme le camp ennemi l'était par le revers; et toute cette grande guerre qui avait embrasé la Pologne, sembla finie.

Elle n'était que suspendue. Le vieux Bogdan, délivré à prix d'or des fers de son allié de Krimée, accourut pour recueillir les débris des siens sur le Borysthène. Toujours inébranlable, habile à faire entendre aux Kosaks et aux paysans que leur désastre n'était pas l'ouvrage des Polonais, mais des Tatars, et que, s'ils désarmaient, la mort punirait inévitablement leur révolte, il sut les ramener par la terreur au courage. Lui-même, opposant toujours une atrocité à un revers, comme on brûle ses vaisseaux, fit mettre en croix la femme du misérable intendant Czaplinski, après l'avoir fait entrer dans son lit. Tous les nobles polonais qui tombaient sous sa main étaient enterrés vivants. Ces hardiesses achevèrent de rassurer les tribus inquiètes; tout courut aux armes. Les Russiens et les Kosaks, dit un journal du temps [1], ressuscitaient autour de lui.

Il parla bientôt de pacification, moins en sujet vaincu qu'en ennemi menaçant. Jean Kasimir inclinait à l'écouter. Les fureurs du prince Jérémie et du grand-enseigne de la couronne l'arrêtèrent. Mais Jérémie mourut sur ces entrefaites à la fleur de son âge. Pieux, cruel et brave, il emporta les regrets unanimes de l'armée. Son fils, que cette guerre avait ruiné, devait un jour être roi. Wisniowieçki mort, Konieçpolski malade s'éloigna; et Bogdan vint avec assurance traiter de la paix dans la tente du grand-hetman Potoçki, après avoir reçu Marc Sobieski en otage. Le grand-hetman se hâta de signer la paix [28 septembre], acte de politique et de justice qui, donnant aux insurgés des garanties contre l'oppression, en donnait à la république contre la révolte. Cette paix stipula, du côté de la Pologne, l'entière liberté du culte grec; du côté des Kosaks, la réduction de leur armée régulière à 20,000 hommes. La couronne conférait à Bogdan la starostie de Czehryn.

Mais toutes les tentatives de transaction étaient inutiles. Il ne pouvait plus y avoir de pacte entre les maîtres qui avaient

[1] Pastorius de Hirtemberg.

appris en frémissant le secret de leur faiblesse, et les serfs qui avaient trouvé dans les revers même la preuve de leur force. L'hiver se passa dans des chocs sans cesse renouvelés entre les deux peuples, dans les efforts des chefs pour disculper leurs sujets et pour les contenir, dans les négociations stériles, les combats renaissants, partout le désordre et l'anarchie.

A ce moment, un nonce de Litvanie, Sycinski, d'Upita [1652], eut la fatale gloire de donner le premier exemple du *liberum veto*, de ce droit de rompre les diètes et de rendre toute délibération impossible, en subordonnant à la liberté, ou plutôt au despotisme d'un seul, la souveraineté de tous. Le fils de Bogdan, Timothée Chmielniçki, résolut de profiter du trouble public pour en venir à ses fins en épousant Rosanda de Moldavie. Il prit le parti d'aller chercher lui-même cette princesse à la tête d'une puissante armée. Les Polonais imaginèrent de le surprendre dans sa marche sur la principauté. Ils l'assaillirent [2 juin] au nombre de quarante mille hommes à Batog, sur le Boh, dans la province de Podolie qui confine à la Bessarabie. Ils furent cernés, pris, exterminés. Sept grands tertres, élevés à cette place, rendent encore aujourd'hui témoignage du désastre de la Pologne.

A cette nouvelle, la république se crut perdue. On s'enfuyait, de Krakovie même, jusques en Allemagne. La cour songea à se retirer sur la Baltique. Jamais l'effroi ne fut plus grand. L'élite de la noblesse, la plupart des officiers importants de la couronne avaient péri. Au nombre des victimes de cette grande journée, on comptait Marc Sobieski. Il tomba, dit-on, au pouvoir du kan des Tatars, qui lui fit trancher la tête. Jean, de son côté, retenu au lit par une nouvelle blessure qu'il n'avait pas reçue pour son pays, ne s'était pas trouvé à la sanglante mêlée de Batog. La mort de l'un de ses fils, l'absence de l'autre, furent pour l'âme de Théophile Sobieska deux coups presque également cruels. Cette femme, qui rappelait Sparte, s'enfuit désolée loin de la Pologne. Elle n'y retourna jamais.

Le désastre de Batog est raconté de mille façons diverses. Les chefs de l'armée polonaise périrent-ils les armes à la main? reçurent-ils la mort dans le camp ennemi? est-ce le kan des Tatars qui commit cette barbarie? est-ce Timothée

Chmielnicki, ou bien son père? comment le savoir, quand, à l'époque dont nous écrivons l'histoire, les rapports étaient si éloignés, si lents et si incertains, qu'un an après, nous le voyons dans les journaux du temps, on n'était pas fixé sur le sort des chefs de l'armée : on les supposait prisonniers en Krimée, esclaves à Constantinople, réfugiés en Italie! Cependant, Jean Sobieski crut toujours que son frère avait été massacré après la victoire. Il imputait cette atrocité à ceux qui avaient déjà immolé ainsi son oncle Jean Danilowicz, et ce fut sur les infidèles qu'il se crut obligé toute sa vie de punir cet attentat. En effet le génie de Bogdan n'était pas de commettre des crimes inutiles. Il n'égorgeait guère, que trahi et vaincu. Vainqueur, vainqueur au delà de toute espérance, il désavoua sa victoire près du roi de Pologne; ce furent des ambassadeurs qu'il envoya à Warsovie, au lieu des hordes victorieuses qu'on attendait; il fit tout pour rétablir cette paix sans cesse troublée par des séditions ou des batailles. Timothée cependant ne s'occupa que de continuer sa route pour Yassy, où l'appelait, dit-on, un amour partagé. Malgré les déclarations hostiles des diètes polonaises, le fils du Kosak conduisit paisiblement à l'autel la princesse de Moldavie.

Maîtresse d'elle-même cette fois, la diète déclara la guerre; elle vota des impôts, fit des levées, convoqua par trois fois la Pospolite; elle ne savait que menacer les terres Russiennes et l'Ukraine de ses vengeances. Un an s'écoula dans ces clameurs. Les Polonais parlaient d'extermination, et n'avaient pas d'armée. Tandis qu'ils forçaient le vieux Bogdan à s'occuper malgré lui de rentrer en lice, ils se voyaient obligés à pousser jusque dans la diète de Ratisbonne un cri de détresse, dans l'espérance d'obtenir des secours; et par la note officielle qui les sollicitait, ils se déclaraient perdus [1]. Ils montraient

[1] La note s'exprimait ainsi dans deux passages :

IV. Occupatâ Poloniâ, multùm barbaris et ferocibus gentibus virium accederet, ex vario genere hominum, qui incolunt Poloniam.

V. Prætextus ipse libertatis augeret potentiam Cosacorum. Multos enim invenirent in Silesiâ et Germaniâ, qui, causâ libertatis, partes illorum sequerentur.

VII. Quamdiu adhuc extat Poloniæ regnum, jam fessum et conquassatum, posset *Cæsarea majestas* et imperium mediocri auxilio obviare impendentibus malis, pacique et securitati Germaniæ consulere. Quod si regnum Poloniæ concidet, et ab hostibus, qui ad illuc hoc anno delendum omnes vires suas exerunt, occupabitur, amisso hoc regno, difficile jam esset Cæsareæ

l'Allemagne même envahie bientôt par les Kosaks aux cris d'insurrection et de liberté. Et en effet ils n'étaient plus en mesure de lutter contre les paysans de la Russie polonaise et les hordes de l'Ukraine. Tel était le déclin de la Pologne dans l'opinion du monde, que le kan des Tatars, dont Jean Kasimir marchandait l'alliance, trouvait tout simple de demander, entre autres conditions, le droit de saccager deux provinces.

Au dedans, il n'y avait partout que division et découragement. Le roi était parvenu à créer, par ses galanteries, une nouvelle source de discordes sanglantes. La vice-chancelière, séduite par d'augustes amours, avait pris son mari en une haine furieuse. Elle s'était mise à guerroyer avec lui dans les rues de Warsovie, et jusque dans le palais du monarque. Les querelles des deux époux et les vengeances du trône mirent aux prises la cité, la diète et l'armée. Radzieiowski, c'est le nom du vice-chancelier, fut banni du royaume, dépouillé de ses honneurs, privé de ses biens, sans que les réclamations d'une opposition courageuse pussent déterminer la diète à prendre contre Kasimir le parti de la justice et celui des lois, soit qu'une succession de trois règnes dans la même maison eût rapidement fortifié l'autorité royale; soit qu'il y ait chez les peuples libres, les plus inquiets et les plus jaloux, des moments où la volonté personnelle du prince, par une réaction inexplicable, prime tous les pouvoirs. Radzieiowski, réfugié à Stockholm, alla remplir de ses inimitiés la cour et les conseils de la reine Christine. La fille de Gustave-Adolphe n'était déjà que trop irritée de l'obstination des Wasa de Pologne à conserver leur titre de rois de Suède. C'était un obstacle insurmontable à une pacification

majestati et imperio, inundationem hanc barbarorum et victores eorum exercitus comprimere.

Nous croyons devoir traduire ces curieux passages :

La Pologne conquise ajouterait beaucoup aux forces de ces nations féroces et barbares à cause de la diversité des races qui l'habitent.

Le nom de liberté mis en avant augmenterait la puissance des Kosaks; *ils trouveraient en Allemagne et en Silésie beaucoup de partisans qu'attacherait à leur cause l'amour de la liberté.*

Tant que le royaume de Pologne existera encore, tout accablé et tout ébranlé qu'il est, S. M. I. et l'empire pourront, avec un faible secours, détourner les maux qui les menacent, et veiller ainsi à la sûreté de l'Allemagne. *Si le royaume de Pologne tombe au contraire et devient la proie des ennemis résolus à le détruire, ce royaume une fois perdu sans retour, il serait difficile à S. M. I. et à l'empire d'arrêter le débordement des barbares victorieux.* (Rudawski, p. 135.)

définitive entre les deux royaumes. Elle ouvrit l'oreille aux propositions de Bogdan.

Le farouche hetman, provoqué au combat, s'y disposait en souverain autant qu'en capitaine. Résolu d'étendre au loin ses alliances, il ne se contenta pas d'avoir profité des ressentiments et des intrigues de Radzieiowski pour se lier avec le Nord; il s'était attaché Rakocy, woïewode de Transylvanie; il tourne ses regards [1655] du côté des Moskowites. Communauté d'extraction, de langue, de croyance, tout est là. Les Polonais n'ont pas compris ce péril. Par miracle, il se trouve qu'Alexis Mikhaïlowitsch s'étonne d'abord, hésite, refuse enfin; invité à la guerre par l'ambition et la vengeance, il est retenu par la crainte d'un coupable exemple et d'une contagion funeste, quand il s'agit d'une guerre faite à des boyards au nom de serfs insurgés. Ce prince était le seul des souverains de ce temps qui n'eût point consenti à fléchir devant la fortune de Cromwell.

Alexis était un grand homme. Digne devancier du tzar Pierre Ier son fils, il a été trop effacé dans l'histoire par ce règne éclatant. Plus tempérant que Pierre-le-Grand, plus humain, plus enclin aux vertus de la royauté, et non moins appliqué aux affaires, il hâta les hautes destinées de sa maison et de son empire par son zèle pour la civilisation et les arts aussi bien que par son habile ambition. Les Yvan avaient étendu la Moskovie des confins de la mer Baltique au delà de la mer Caspienne. Ce fut lui qui la mit en communication avec le reste du monde par ses ambassades fréquentes, lui qui y créa un ordre régulier en introduisant la police dans les villes et la discipline dans l'armée, lui encore qui propagea les lettres latines, sans abjurer le génie russe, réforma les mœurs, affermit enfin, par des traités et des conquêtes, par des bienfaits et de la gloire, l'héritage chancelant des Romanoff. Il sut l'agrandir autant que le pacifier; toutes les frontières furent reculées par ses armes. On peut dire qu'il constitua la Moskovie et la dégrossit; son fils n'eut qu'à la montrer au monde, et, souvent pour la policer à l'européenne, il la faussa.

La piété d'Alexis était ardente. Le patriarche de Moskou lui fit un pieux devoir de prêter l'oreille aux cris de ses coreligionnaires de Pologne, menacés dans leurs croyances. Déjà des griefs s'étaient élevés entre les deux couronnes. Alexis se

plaignit de publications qui racontaient, d'une façon injurieuse pour sa maison, les victoires de Zolkiewski. La diète répondit, d'abord, que la presse était libre; puis, sur de nouvelles instances, elle fit brûler les écrits hostiles par la main du bourreau [1]. C'était proclamer sa faiblesse, et la faiblesse n'a jamais sauvé les états. Alexis se plaignit alors de ce qu'anciennement on avait oublié une syllabe dans la nomenclature infinie des titres que prenaient ces barbares; sur ce grief, il assembla, du côté de la Litvanie, une de ces immenses armées que les tzars traînaient toujours après soi dans leurs expéditions. Le bruit de ses apprêts ne détourna point la Pologne des desseins hostiles qu'elle nourrissait contre les Kosaks. Une comète, qui parut alors, n'y put rien; une croix de feu qui se montra dans le soleil, un grand incendie qui ravagea Warsovie, une peste affreuse, des conjonctions de Mars et de Saturne, tous ces phénomènes se succédèrent, non sans agiter les esprits, mais sans faire réfléchir la république sur ses dangers. Les politiques criaient que ces présages ne menaçaient que les ennemis de la couronne. Vainement les mathématiciens de la sorbonne de Krakowie annonçaient-ils que c'était la Pologne qui était menacée par le ciel irrité. On ne les crut pas; et, pour la plus grande gloire de l'astrologie, la fortune ne justifia que trop leurs oracles.

Kasimir se mit enfin en campagne sous ces tristes auspices, à la tête d'une nombreuse armée; les rares volontaires qui, depuis le désastre de Batog faisaient seuls tête à l'insurrection, se réjouirent à son approche. Jean Sobieski était du nombre. Enchaîné pendant quinze mois par un pieux dévouement dans les plaines de la Wolhynie, mille petits combats exerçaient son courage sans satisfaire son ardeur pour la vengeance, ni sa passion pour la gloire. Les âmes communes s'irritent dans ces luttes inutiles, où de grands coups s'accomplissent loin de tous les regards, sans que la patrie sache

[1] On trouve dans les écrits d'un diplomate autrichien du temps des réflexions sur ce fait très-judicieuses, et décisives dans la question de la liberté de la presse. Les voici :

Quamvis combustæ paginæ illæ fuerunt, memoria tamen eorum quæ continebant combusta nequaquam fuit; imo per flammas illas illuminata, luculentius claruit. Excitata inde hominum curiositas fuit ad noscendum quid tandem esset id quod Moschovitæ tantâ contentione occultatum vellent, ut ejus propagatores ad ignem damnarentur. (Page 366, *Voyage en Moskowie du baron de Mayerberg*, déjà cité.)

ce qu'on fait pour elle. Jean Sobieski, heureux de servir son pays même à l'insu du monde, se dédommageait des ennuis d'une campagne stérile en réunissant dans ses tentes toutes les jouissances du monde policé. La peinture, la musique, la philosophie remplissaient ses loisirs. Les productions des grands hommes de la France et de l'Italie traversaient l'Europe pour aller à grands frais charmer l'esprit d'un jeune officier qui faisait la guerre à des barbares dans une contrée à moitié sauvage. Il suivait avec un intérêt curieux les expériences et les découvertes de Gassendi, de Galilée, de Huygens, de Wallis, de Borelli, d'Harvey, de Cassini. Avec les travaux qui changeaient la face du monde, marchaient de pair, dans ses méditations, ceux de Descartes qui faisaient une révolution au delà de ces limites. Son imagination, passionnée pour la recherche de la vérité, restait attentive, parmi toutes les distractions de la guerre, aux controverses qui agitaient alors le sein de l'Église. La secte naissante des quakers, celle des memnonites, celle des fauteurs de la cinquième monarchie, celle encore des préadamites, intéressaient cet esprit curieux et infatigable, aussi bien que la grande querelle des jansénistes et la guerre de Port-Royal. Pendant toutes ses expéditions, les doctes écrits d'Arnaud, de Voetius, d'Hersent, de Labadie, les fameuses petites lettres de Pascal, venaient fidèlement, de compagnie avec une tragédie de Corneille ou une comédie de Molière, prendre place dans la bibliothèque de campagne de ce seigneur polonais qui partageait ses journées entre le plaisir d'étudier et celui de combattre.

L'approche du roi ne fit pas naître sous les pas du jeune staroste la récolte de gloire qu'il s'était promise. Toute cette armée, qui avait coûté tant de temps et d'efforts à réunir, s'usa dans des marches perdues, dans des escarmouches inutiles. Nul succès décisif ne marqua une guerre qui devait, disait-on, abattre sans retour l'insurrection. On s'avança jusqu'à la frontière de la Bukowine et de la Moldavie; on mit le siége devant une petite place, Soczawa, où Timothée Chmielnicki, qui s'y était renfermé, fut blessé à mort [9 octobre]. L'église grecque fit du jeune barbare un saint et un martyr. L'église latine triompha de cette victoire, unique résultat d'une campagne que Jean-Kasimir avait prolongée jusque sous les neiges et les glaces de l'hiver. Il était facile

de prévoir que Bogdan furieux voudrait des vengeances et saurait en trouver.

Le malheureux père sollicita le tzar Alexis [1654], de lancer enfin sur la république ses quatre-vingt mille combattants assemblés depuis si long-temps à la frontière. Le tzar, encore incertain, s'en remit à la décision d'un jugement de Dieu usité dans le Nord. Deux taureaux furent baptisés des noms de Pologne et de Moskovie, puis on les lâcha l'un sur l'autre. Si le polonais était vaincu, Alexis promettait d'obéir à l'ordre d'en haut; ce fut le moskovite qui succomba.

Toutefois, le patriarche sut faire parler l'ambition et la foi plus haut que de vaines terreurs. Il ne se lassa point de représenter l'avantage religieux et politique de réunir sous un même sceptre l'église grecque tout entière, et l'appui que trouverait cette entreprise dans les provinces qui relevaient de l'antique métropole de Kiiow. C'était presque la moitié de la Pologne. Pour lever tous les obstacles, Bogdan, qui était moins occupé d'ambition que de vengeance, qui voulait maintenant faire un mal éternel à la république, Bogdan, rompant tout pacte avec elle, et portant aux tzars sa fortune, n'hésita pas à se déclarer avec tout son peuple le vassal de l'empire moskovite; il rendit hommage à Alexis comme au suzerain de l'Ukraine et des terres russiennes. Deux armées moskovites s'avancèrent [janvier 1654], l'une sur la Russie-Blanche et Smolensk, l'autre sur les terres russiennes et Kiiow, afin de saisir ces vastes proies; et la Pologne, pour prix de ses oppressions et de ses témérités, vit, en quelques jours, passer sous d'autres lois tout le cours de la Diesna, tout celui du Borysthène, depuis le lac Ilmen, jusqu'aux rives de la mer Noire. Sans que personne le comprît alors, la face du monde était changée.

Une diète fut promptement assemblée [18 février]. La noblesse ne revenait pas de ces nouvelles extraordinaires, et tandis qu'elle perdait le temps à s'étonner des grands coups par lesquels la Providence châtiait sa folle tyrannie, Bogdan remettait aux mains du tzar, outre le Palatinat de Czerniechow et toute la rive gauche du Borysthène, Kiiow, la ville sainte de tous les Russes, le berceau de la maison de Rurik, long-temps la métropole des Grecs du nord, et depuis mille ans la ville la plus policée de ces régions.

Au lieu d'amasser en toute hâte des moyens de défense, les Polonais ne songeaient qu'à imputer au trône les malheurs publics. Plusieurs diétines avaient donné, dans leurs cahiers, aux nonces qui les représentaient, l'instruction d'exiger que le roi ne reparût pas à la tête des armées, et qu'un général plus habile se chargeât de combattre et de vaincre les ennemis de la patrie. La diète fut toute remplie des mauvais sentiments que la Pologne portait à son roi. Elle se rompit, après quelques semaines [28 mars], sans avoir pu rien résoudre. Les excès de Kasimir dans l'affaire du vice-chancelier avaient rendu redoutable aux plus bienveillants ou aux plus timides l'agrandissement de l'autorité royale. L'injustice fit sentir l'usurpation. On remarqua qu'au lieu de déférer le pouvoir suprême sur les troupes à un grand-hetman, il garda en main le bâton de commandement, innovation heureuse qui aurait émancipé la royauté, mais qui fut prise dans la même haine que ses fautes et ses revers. Il se vit contraint de remettre à un Radziwill, au prince Janus, le bâton ou bulawa de la Litvanie, à un Potoçki, palatin de Kiiovie, presque aussi vieux que le dernier grand-hetman, le bulawa de la Pologne; et, il advint du vice des institutions que, dans la suite de la guerre, le prince ne fut pas exempt du soupçon de poursuivre de son envie les chefs de l'armée, au détriment de son pays, et au péril de sa couronne.

Une seconde diète [juin] n'eut point de résultats meilleurs. Des tracasseries domestiques la remplirent. Cependant, Bogdan et ses alliés ne s'endormaient pas. Les Moskovites s'apprêtaient à prendre en Europe la place de la Pologne. Du côté de la Litvanie, Smolensk, malgré ses larges murailles et ses trois cents tours, tomba devant eux, et le bruit de sa chute entraîna au Midi Mohilow, au Nord Witebsk, Poloçk, tout le cours de la Dzwina. Toute la Sévérie était réunie sans retour à la Moskovie. Du côté de l'Ukraine, Péréaslaw sur la rive orientale du fleuve, sur la rive droite Human qui avoisine la Bessarabie, Braclaw qui couvre le Boh et semble commander le Dniester, assurèrent jusque sur les frontières de la Russie-Rouge toutes ces conquêtes. Tous les paysans de Litvanie égorgeaient leurs maîtres, et couraient à leurs frères en criant : Liberté! Des combats où la valeur luttait vainement contre le nombre, ne firent que

réunir aux mains du tzar les profits et les honneurs de la victoire. Radziwill fut écrasé par Troubetzkoï. Jean-Kasimir ne s'avança jusqu'à Grodno que pour être témoin de ces désastres. Potocki et ses Polonais soutinrent mieux que ceux de Litvanie l'assaut de l'ennemi. Braclaw repris, quelques rencontres heureuses balancèrent les revers de cette fatale campagne. Là était Jean Sobieski. Une grande bataille, livrée sous les murs d'Human, fit briller son courage; on le vit planter son enseigne sur les lignes des Kosaks et des Tatars. Quoique ses charges vinssent se briser aux pieds des hauteurs qu'occupait Bogdan, les Polonais purent s'attribuer les honneurs de cette journée, qui ne changea rien cependant aux justices du ciel.

En ce temps-là [1654] se produisaient de toutes parts sur la scène du monde des acteurs comme des événements nouveaux. Cromwell, sous le nom de protecteur, régnait à la place des Stuarts, au milieu des respects de toutes les têtes couronnées. Louis XIV, sorti de minorité, mais non de tutelle, avait commencé à Reims et à Stenay, parmi des pompes et des combats, son grand règne. Innocent X mettait le pied dans la tombe, et le génie du cardinal de Retz, en portant au pontificat le cardinal Chigi, qui fut Alexandre VII, préparait à son insu de nouveaux chocs, de nouveaux triomphes au jeune Louis. Louis devait trouver un rival plus vivace et plus redoutable dans l'archiduc Léopold, à qui l'empereur Ferdinand, son père, travaillait à concilier les couronnes électives des Bohêmes, des Hongrois, des Romains, et qui devait les porter cinquante ans. En Asie, un autre règne de cinquante ans allait étonner ce siècle : le terrible Aurengzeb, à la fois le Léopold et le Louis XIV de l'Asie, annonçait, par des scènes sanglantes, dans le royaume de Golconde, sa domination cruelle, artificieuse, dévote et magnifique. Faible contemporain de tant de grands princes, Mahomet IV poursuivait, par les mains de son grand ministre, la réforme intérieure de l'empire et la longue guerre de Candie. Le sénat de Venise, inébranlable aux coups de l'Ottoman, faiblissait devant la société de Jésus, et lui rouvrait, après trente ans, le giron de la république pour complaire à Louis XIV, tandis que l'Allemagne et la Hongrie s'agitaient pour obtenir la suppression de ces pères, dont l'étrange destinée est, que sous chacun de leurs pas

naisse un orage. Enfin, dans le Nord, la dynastie des Wasa que la religion avait scindée en deux branches ennemies, achevait de descendre du trône de Suède : le monde tenait les regards fixés sur une princesse de vingt-sept ans qui achetait, au prix de ce trône, alors l'un des premiers de l'Europe, l'indépendance de la vie privée, le libre retour à la foi catholique, les jouissances des arts et le ciel de l'Italie [6 juin].

Christine n'abdiqua le sceptre du grand Gustave-Adolphe, son père, qu'après s'être montrée digne de le porter. Mais, en le déposant, elle détrôna sa maison. Dernière représentante de la branche cadette et protestante des Wasa, elle désigna pour successeur son cousin-germain Charles-Gustave, comte des Deux-Ponts, de la maison Palatine, fils d'une sœur de Gustave-Adolphe, prince jeune encore, illustré déjà à la tête des armées suédoises et de la ligue protestante, dans les dernières campagnes de la guerre de trente ans. Il était, dès lors, dans le génie de la Suède de prendre pour chefs de ses dynasties les capitaines fameux du continent.

L'élévation de Charles-Gustave n'était rien moins que la déchéance des Wasa ; Jean-Kasimir, le premier, bientôt même l'unique rejeton de cette race glorieuse, protesta contre l'exclusion qui lui était donnée. Il nourrissait cet espoir éternel des dynasties détrônées. Charles-Gustave s'indigna de protestations, à la fois injurieuses et impuissantes. Alors vinrent les retraites mal déguisées, les faiblesses visibles qui l'enflammèrent. Prompt à saisir une occasion de rompre la trêve qui devait contraindre les deux états à la paix quelques années encore, il s'aperçut que, dans une lettre du roi de Pologne, deux *etc.* seulement suivaient ses titres, au lieu de trois voulus par les traités. Pour cet *etc.*, il déclara la guerre, comme le tzar Alexis l'avait déclarée pour une syllabe. Kasimir put s'accuser d'avoir attiré sur son royaume, démembré par les Moskovites, par les Kosaks, par les Tatars, une invasion de plus.

Il faut tout dire : Charles-Gustave ne cherchait que des prétextes. Puffendorf[1] raconte longuement, sans surprise et sans colère, que ce prince, à peine couronné, voulut porter la guerre quelque part pour entretenir le feu de la vaillance suédoise, et que, flottant d'abord entre trois puissances également

[1] *Historia Caroli Gustavi*, t. I, l. I. In-folio.

accessibles à ses ravages, il dédaigna le Danemark, craignit la Moskovie, se décida pour la Pologne : il y voyait des ennemis faibles et une belle proie. Quelle sagesse ! le sénat de Suède intervint : les sénateurs discutèrent, non la justice, mais les chances de l'agression, et approuvèrent tout. Depuis lors, la Suède a vu par la guerre tout grandir, hormis elle-même. Elle a vu notamment la Moskovie, restée sans contre-poids, lui ravir la Livonie, l'Estonie, la Carélie, l'Ingrie, la Finlande, enfin toute la rive orientale de la Baltique et le sceptre du Nord. Les voies de la Providence sont fécondes en châtiments.

Kiuperli Ogli fut plus habile que Charles-Gustave. Inquiet des conquêtes du tzar, découvrant avec son rapide coup d'œil ce qui pouvait sortir de ces agrandissements, il se hâta de se rapprocher de la Pologne, de rompre ses alliances avec Chmielnicki, d'ordonner au nouveau kan de Crimée, Mahomet Gieray, frère et successeur d'Isla, des armements en faveur de la république; Jean Sobieski reçut le commandement d'un corps nombreux de Tatars. Mais qu'était ce secours, alors que les Kosaks poursuivaient leurs ravages dans toute la Podolie et la Wolhynie, que le torrent des Moskovites arrivait de la Russie-Blanche et des terres russiennes dans la Russie-Rouge et dans la Russie-Noire, qu'ils emportaient, avec Olesko et Zolkiew, ces manoirs de Sobieski, Leopol, la capitale de la Galicie, pénétrant jusqu'aux sources du Bog et du Dniester, inondant enfin toutes les Russies pour la première fois? De son côté, Charles-Gustave apparut terrible, inexorable, repoussant d'une façon insultante toutes les négociations et toutes les prières. Au milieu même de la trêve, en dépit de la foie jurée, il s'avançait [juillet] de la Poméranie suédoise sur la Grande-Pologne, à la tête des vieilles bandes qui avaient long-temps fait la loi dans la Pologne et dans l'Empire? En même temps, la flotte qui l'avait apporté allait bloquer Dantzig. Jean Sobieski fut choisi pour remplir près de ce prince une nouvelle mission de paix ou plutôt de capitulation. Il refusa. Charles-Gustave en était venu à ne plus même recevoir aucune des lettres du roi de Pologne, trouvant tantôt que son titre était mal indiqué, tantôt que le nom de *seigneur* n'était pas écrit deux fois (domino, domino), tantôt que son amitié devait être plus que très-honorable (colendissimam). Sobieski

aima mieux combattre un tel ennemi que de travailler à le fléchir.

Une armée de soixante mille hommes justifiait les insolences du roi de Suède; il avait pour lieutenants les Wittemberg, les Horn, les Lewenhaupt, les Banier, les Oxenstiern, les Steimbock, les Wrangel, les Lagardie, la plupart héros de la guerre de trente ans, ou leurs fils et leurs émules. Cependant, ses manifestes annonçaient une guerre de religion plus que de conquête. Tandis que le Moskovite combattait au nom du schisme, le Suédois se déclarait armé pour la querelle des réformés qu'alarmait le zèle catholique des Wasa. Une foule de princes, le duc de Croy, le landgrave de Hesse, Adolphe de Nassau, le margrave de Bade, le comte palatin de Sulzbach, le prince d'Anhalt, le duc de Mecklenbourg, s'étaient précipités dans cette croisade protestante; le vice-chancelier Radzieiowski, qui était allé à Stockholm provoquer la guerre, et que les diètes avaient proscrit, apportait à l'invasion suédoise le secours de ses alliances et de ses ressentiments. Il appelait la Pologne à la révolte, au nom de la liberté de conscience en péril.

L'appel fut entendu. Un parti gémissait des empiétements vrais ou prétendus de la maison de Wasa sur la vieille liberté républicaine. Un autre appartenait à la cause du libre examen ou y inclinait. Un troisième, plus nombreux encore, sans aller jusqu'au schisme, trouvait dans l'ascendant prétendu de la société de Jésus un motif suffisant d'opposition armée. Un quatrième s'était formé, que lassaient l'empire d'une femme et l'ascendant de la France. A l'approche de Charles-Gustave, tous s'émurent. Dès les premiers mouvements, ils passèrent hautement, à Uscie sur la Noteç, du côté de Radzieiowski. Deux palatinats entiers, ceux de Posen et de Kalisz, arborèrent les drapeaux du roi de Suède. Sieradz en fit autant. La Mazovie suivit cet exemple. Le palais d'Uïazdow, riche monument de Wladislas, vit un monarque étranger régner dans ses murs. Jean-Kasimir voulut traiter alors. Charles-Gustave répondit qu'il recevrait ses propositions dans Warsovie. Il entra [30 août] dans cette capitale. Quinze jours après, il mettait le siége devant Krakowie. Czarnieçki pendant un mois et plus défendit cette capitale. Elle succomba enfin [17 octobre]. A ce moment, Kasimir, fugitif avec la reine,

demandait à la Silésie un asile que son royaume ne lui offrait plus. Pour avoir revendiqué la Suède, il avait perdu la Pologne.

Les mêmes scènes se passaient en Litvanie. Le grand-hetman du duché, Janus Radziwill, qui penchait pour les opinions protestantes, s'était prononcé des premiers pour la défection. Les Moskovites maîtres de Wilna, le clergé se jeta dans leurs bras. Ce fut pour la noblesse une raison de préférer la domination de Gustave. Une armée polonaise existait encore qui combattait, sous les ordres du grand-hetman Potoçki, pour l'indépendance nationale, cédant depuis un an le terrain au Kosak et au Moskovite, de colline en colline, de combat en combat, jusqu'à ce qu'enfin ces braves se trouvèrent dans les plaines de Lublin, aux bords de la Vistule, adossée à une autre armée ennemie, celle du roi de Suède. Là combattaient le grand-enseigne Alexandre Konieçpolski, impuissant à réparer par sa bravoure les maux qu'il avait appelés sur son pays par ses violences. Là, le grand-maréchal Lubomirski, le prince Démétrius Koributh Wisniowieçki, Stanislas Iablonowski, Jean Sobieski enfin grandissaient en renommée. Sobieski était placé déjà au nombre des chefs de l'armée par son habileté à manier une troupe nombreuse, et à se faire suivre des Tatars, aussi bien que de ses paysans, changés à la hâte en soldats. Ce ne fut point là que Jean-Kasimir était allé chercher un refuge. Il ne s'était senti en sûreté que sur les terres de l'Empire. A ce spectacle, l'armée, battue par les Kosaks, écrasée par les Moskovites, délaissée par son roi, l'armée ne vit qu'un moyen de sauver le nom et les débris de la Pologne; c'était de lui donner pour protecteur l'ennemi même qui la tenait conquise : Charles-Gustave fut proclamé. En trois mois une agression déloyale et hautaine avait donné à ce prince la double couronne des Jagellons.

Kasimir demandait partout des secours. Il rappela au marquis de Brandebourg ses obligations envers la république. Il lui offrit de l'en affranchir désormais, s'il voulait cette fois les remplir. Frédéric-Guillaume, prince ambitieux et habile qu'on a surnommé le grand-électeur, régnait alors. Il voulut ou sembla vouloir disputer à Charles-Gustave la Prusse et la Poméranie. Soit connivence, soit force des choses, Charles n'eut qu'à paraître; les remparts de Thorn, de Mariembourg, d'El-

bing, tombèrent devant lui; Guillaume se reconnut, pour la Prusse ducale, vassal de la Suède. La Suède, par cet acte conclu à Konigsberg [1656, janvier], promettait au Brandebourg les provinces polonaises qui, depuis, lui ont été en effet attribuées. C'était la première fois que les idées de démembrement se produisaient dans les traités.

Charles-Gustave n'était pas au terme de ses desseins. Inquiet de voir le tzar Alexis annoncer par un jeûne de vingt-sept jours quelque grande entreprise, il se hâta d'étendre ses armes jusqu'aux approches de la Baltique. Il courut soumettre la Livonie, et obligea le duc de Kourlande à le reconnaître aussi pour suzerain. La Pologne avait perdu l'un après l'autre tous les fleurons de sa couronne.

A ce moment le royaume de Suède formait un empire qui embrassait le double rivage de la Baltique, et s'étendait de la chaîne des monts Karpathes jusque dans le nord. C'était la plus vaste et la plus formidable domination de l'Europe. L'Allemagne fléchissait sous les héritiers de Gustave-Adolphe; enfin la cause protestante, qui régnait en Angleterre, en Danemark, en Hollande, et que la politique de Mazarin favorisait à l'exemple de Richelieu, se trouvait près de dominer le monde. Elle dominait la Pologne entière. Dans tout le royaume, il n'y avait de résistance que sur un rocher, dans un monastère, de la part de quelques religieux et de quelques gentilshommes intrépides. Le supérieur des Paulins, Augustin Kordecki, faisait du couvent escarpé de Czenstochowa une citadelle imprenable.

Charles-Gustave n'était pas fait pour les longues prospérités; il les perdit par la violence et la déloyauté qui les lui avaient données. Toutes ses promesses enfreintes, l'esprit national des Polonais sans cesse blessé, des prétentions à une royauté héréditaire hautement proclamées, la levée de contributions énormes, l'étalage de fréquents supplices, le gibet infligé à des nobles et à des prêtres, l'enlèvement de toutes les magnificences des palais de Wladislas et de Jean-Kasimir arrachées en hâte afin de décorer Stockholm de ces trophées, il en fallait moins pour exaspérer la Pologne. Les Suédois, couverts de plumes et de galons, vêtus à la guerre comme la noblesse française à la cour, affectaient l'air français en toutes choses, et, sous leurs effrayantes pelleteries, les Polonais ne leur semblaient que des barbares. Leur roi, dans son orgueil brutal, ne se don-

nait pas la peine de ménager la fierté de semblables sujets. Il fallait que les gentilshommes, pour arriver à lui, déposassent leur cimeterre; autant eût-il valu leur demander d'abdiquer la noblesse.

Mais ce n'était là que des difficultés secondaires: il y en avait une plus grande : c'est que la Pologne était catholique. Livrée à l'étranger par ses discordes, elle devait se sauver par ses croyances. Ce n'est pas que le roi de Suède ne tentât de les ménager. Il le tentait vainement. Les armées se recrutaient alors de mercenaires qu'on ramassait à l'étranger en leur promettant, en échange du bail qui engageait leur vie, la licence et le pillage. Leur interdire la dévastation, c'était rompre un marché; en dépit de Charles-Gustave, ses troupes outrageaient sans cesse le culte national de la Pologne; on voyait partout les rits romains insultés par le fanatisme protestant, les monastères traités comme des places prises d'assaut, les costumes sacerdotaux revêtus en dérision par une soldatesque ivre de débauche et de sang. La révolte fermenta dans tous les cœurs.

D'ailleurs, le monde, attentif aux conquêtes du roi de Suède, commençait à s'en émouvoir. L'empereur Ferdinand III se sentait menacé par cette reprise des victoires et des desseins de Gustave-Adolphe. Le pape Alexandre VII voyait le seul royaume catholique du nord échapper à ses lois; en Autriche, en Allemagne, en Hongrie, le clergé s'agita. La société de Jésus, qui avait à combattre pour elle-même en combattant pour l'Église, tendit tous ses ressorts. Tandis que les curés, les moines, les religieuses de Pologne fuyaient la persécution et l'insulte jusque dans l'asile royal de la Silésie, les jésuites occupaient hardiment les postes désertés, fulminant l'anathème contre les Polonais résignés, lançant l'interdit sur les villages, les cités, les châteaux, les camps, et appelant aux armes, au nom de la religion en péril, les populations serviles que la noblesse tenait, depuis des siècles, désarmées. Par miracle, tout engourdies qu'elles fussent dans le servage, les masses s'agitèrent. Il s'agissait d'intérêts supérieurs à ceux de ce monde; on n'avait pu leur interdire de les connaître, de les aimer et de les défendre; elles se firent arme de tout. Charles-Gustave, maître de la république, eut tous ses quartiers tenus en état de siége par les vengeances d'une multitude furieuse. La religion sauvait cette république, que la liberté

avait perdue. Le peuple rompait les chaînes de cette noblesse qui n'avait su que le mépriser et l'asservir.

Au cri du clergé qui l'entourait, à la prière de la reine, sur la foi d'illustres mathématiciens d'Allemagne, Jean-Kasimir quitte la Silésie; il s'avance le long des monts Karpathes; il se montre à la Galicie, et bientôt il a une cour, un gouvernement, une armée. Déjà le grand-maréchal Lubomirski, Jean Zamoyski, un autre seigneur d'un mérite éminent, Wielopolski, Czarniecki enfin, s'étaient *confédéres* pour sa cause à Tyszowce, dans le palatinat de Belz. On appliquait cette fois la langue et les usages de l'anarchie à une prise d'armes légitime. La *confédération* rallie tous les courages. Charles-Gustave voit tous les Polonais s'évader de sa tente; Radzieiowski lui-même, désormais assez vengé, flotte entre ses ressentiments et son pays. Les soupçons de son nouveau maître ne tardent pas à l'environner; ce sont les Suédois qui lui font expier sa trop longue trahison dans un cachot. Enfin, le prince Démétrius Wisniowiecki, le grand-enseigne de la couronne, et Jean Sobieski que les contemporains louent d'avoir repoussé les grâces personnelles du monarque étranger tandis que les autres grands tendaient les mains aux starosties et aux dignités, tous ces vaillants chefs accourent près de Kasimir et entraînent avec eux les débris de l'armée.

Dès lors la fortune change; le tzar Alexis, que commençaient à inquiéter les prospérités de la Suède, laisse les restes de la Pologne se débattre sous le joug de Charles-Gustave. En même temps, Bogdan suspend ses coups. Il a vu un noble Polonais, envoyé de Jean-Kasimir, embrasser ses genoux pour obtenir son alliance : il est vengé. Lui aussi, d'ailleurs, s'effraie de la rapide grandeur des Moskovites; content désormais de régner sur l'Ukraine, jaloux de ressaisir la Kiiowie, il restera spectateur de la lutte nouvelle qui commence. Charles-Gustave, qui ne croyait plus qu'il y eût une Pologne, se trouve de nouveau avoir la Pologne à combattre.

Il accourut dans les palatinats menacés; il arriva dans la petite Pologne, sous les murs de cette même forteresse de Zamosç, qui avait, huit années auparavant, arrêté Bogdan et les Tatars. Zamoyski était alors l'époux fortuné de la belle Marie-Kasimire d'Arquien; au milieu des fêtes de leur mariage, un affreux incendie avait ravagé le château, et telle

était l'opulence des seigneurs de ce lieu, qu'ils perdirent pour trois millions de pierreries, de bijoux, de tableaux, sans que leur fortune en fût entamée. Maintenant c'était la guerre qui venait les assaillir. Charles-Gustave fit pleuvoir les boulets sur les assiégés. Zamoyski se riait de ses fureurs. Invité à une conférence, il s'excusa près du monarque sur la nécessité d'assister aux noces d'un de ses valets. Vingt jours de bombardement suivirent cette insulte; sommé de nouveau de rendre les ruines fumantes de son château, qui avait disparu sous les bombes, il répondit que l'artillerie suédoise n'avait encore fait de mal qu'à une vieille femme qui regardait par la fenêtre, et à une truie qui passait dans les cours. Zamoyski ajouta que son dernier baril de poudre lui servirait à se faire sauter avec Marie-Kasimire, et sa sœur la princesse Griselda Wisniowieçka, veuve du prince Jérémie. De ces deux femmes, l'une devait être reine, l'autre mère de roi.

Cependant Jean-Kasimir marchait à la rencontre de son compétiteur, avec une armée où le vieux Potoçki exerçait sa charge de grand-hetman, mais en effet commandée par Étienne Czarnieçki, général intrépide qui était partout à la fois, que rien ne pouvait fatiguer ni abattre, plus terrible que jamais lorsqu'il était vaincu, comme le taureau irrité par sa blessure Ce fut sous lui que Sobieski, digne disciple d'un tel maître, acheva de se former à l'art de la guerre. Promu à un commandement supérieur, il se rendait redoutable aux ennemis par sa résolution prompte et habile. Il engagea, le long du cours supérieur de la Wistule, une guerre de partisans qui détruisit tous les postes suédois. Une de ses manœuvres délivra les assiégés de Zamosç, qui étaient aux abois. Par des combats heureux à Golomb, à Przémysl, à Sandomir, l'armée polonaise ouvrit glorieusement la campagne. Charles-Gustave accourut. Il s'avança au cœur même de la petite Pologne. Il pénétra jusqu'à Iaroslaw, sur le San, au pied des monts Karpathes, ayant à sa droite Krakowie, Leopol à sa gauche, découvert et compromis de toutes parts. La retraite lui devenait nécessaire et difficile. Il était presque bloqué au milieu des marais, entre la Vistule et le San : ce fut avec peine qu'il parvint à se frayer passage sur le corps de Sapiéha et des Litvaniens qui venaient au secours de leurs frères de Pologne. Dans le même temps, Czarnieçki, ayant avec lui le

grand-maréchal, le prince Démétrius, Jean Sobieski, descendait à marches forcées la Wistule, et allait à Warka, sur la Piliça [5 avril], tailler en pièces le margrave de Bade, qui amenait du renfort au roi de Suède son beau-frère.

Le bruit de ce désastre précipita la retraite de Charles-Gustave. Il évacua Warsovie et il se retira sur la Prusse, en se vengeant mal de ses revers, par le soin qu'il eut de faire pendre en effigie les dignes citoyens qui l'avaient vaincu. Sa colère voulait de plus grands coups. Il tourna toutes ses forces contre l'unique place qui eût bravé sa puissance : c'était Dantzig, le seul port, le seul entrepôt, le seul comptoir de la Pologne. Cette opulente cité fit des efforts prodigieux, toute protestante qu'elle était, pour se défendre de la domination suédoise. La Hollande, chez qui les intérêts du commerce primaient aussi ceux de la religion, s'effraya de voir la Baltique passer tout entière sous les lois d'un seul maître : le grand pensionnaire Jean de Witt envoya dans ces parages une flotte puissante. Tromp et Ruyter y commandaient. Dantzig fut sauvé; et, par le traité d'Elbing auquel Charles-Gustave souscrivit, les états généraux prirent sous leur garantie le Danemark, le Brandebourg, et la municipalité de Dantzig.

Jean-Kasimir, rentré contre toute attente dans quelques-unes de ses provinces, plaça, par acte authentique, sous la protection de la vierge Marie, le malheureux royaume dont les Moskovites, les Suédois, les Kosakes se disputaient toujours le territoire. Soit leçon de l'adversité, soit conseil de la politique, l'acte reçu par le nonce du Saint-Siége, et signé par tous les grands, reconnut que les maux sans nombre des dernières années étaient les punitions trop méritées de la longue oppression des classes inférieures. Le roi, le sénat, l'ordre équestre promettaient d'affranchir le peuple de toute charge nique. Pourquoi le repentir ne devait-il pas durer au delà du châtiment?

Le roi et son intrépide Czarniecki rentrèrent dans Warsowie en violant sur Wittemberg la capitulation par laquelle ce général avait rendu la capitale. Charles, furieux, jura d'anéantir la Pologne. N'osant plus aspirer à la conquérir seul tout entière, il offrit le partage au tzar, au kan, à l'hetman des Kosaks, à la Porte, au prince de Transylvanie, Rakocy, à l'électeur de Brandebourg : le mot de partage de la Pologne

se trouvait mis à l'ordre du jour entre toutes les puissances. L'électeur de Brandebourg, vassal avide d'agrandissement plus qu'inquiet d'une félonie, et le prince de Transylvanie conclurent sur-le-champ un traité de démembrement, et se mirent en mesure de l'exécuter. Sans attendre Rakocy, Charles-Gustave et Frédéric-Guillaume marchèrent ensemble à travers le Bug sur la capitale du royaume. Tous deux grands capitaines et politiques ambitieux, tous deux fondateurs de leur dynastie, l'un inflexible et superbe, l'autre capricieux et rusé, celui-ci eut pour petit-fils le grand Frédéric, celui-là Charles XII.

Une bataille de trois jours [28, 29, 30 juillet] leur disputa l'entrée de Warsowie. Ils arrivaient par la rive droite de la Wistule. La ville règne le long de la rive gauche; le village de Praga occupe seul l'autre bord. Les Polonais, et les Tatars leurs alliés, couvraient les approches de ce faubourg. Le roi était au milieu de ses lignes, et la reine, séparée par le fleuve de l'ennemi et de Jean-Kasimir, contemplait le choc des deux armées du haut d'une redoute, sur un point escarpé du rivage, entourée de ses femmes, assise sur un tambour, défendue par une casaque de Tatar contre l'ardeur d'un soleil brûlant. Dans une de ces trois sanglantes journées elle porta le ravage au milieu des rangs suédois, en pointant à propos les pièces de sa batterie sur leurs escadrons. Une autre Française, la palatine de Sandomir, madame Zamoyska, était aux côtés de sa royale amie, apprenant d'elle les devoirs d'une épouse et d'une reine. Dans cette bataille sans cesse renaissante, la noblesse polonaise fit des prodiges sous les yeux de ces femmes qui admiraient ses exploits. Jean Zamoyski avait redoublé de vaillance. Sobieski enfonça à plusieurs reprises les épais bataillons des Allemands et des Suédois; les Tatars qu'il commandait n'avaient jamais été plus terribles : ils allèrent planter leurs lances sur la poitrine de Charles-Gustave jusqu'au milieu de ses gardes. Jean-Kasimir combattit lui-même en soldat. Mais Czarniecki avait affaire à deux généraux encore plus savants que lui, et, après cette longue bataille, Warsowie retomba [1er août] au pouvoir de l'étranger.

Tout semblait perdu. Un miracle pouvait seul sauver la république; le miracle s'accomplit. Le tzar Alexis avait de grandes pensées. Ses ambassades de quatre à cinq cents personnes sillonnaient l'Europe et l'Asie. Il négociait en même

temps à Paris et à Pékin ; à Pékin pour ouvrir la Chine et ses trésors lointains au commerce moskovite ; à Paris, pour briguer l'alliance de Louis XIV, et prendre rang, par cette alliance, entre les chefs des nations civilisées. La cour de France, embarrassée dans les liens qui l'unissaient à la Suède, était loin de désirer la chute des Wasa de Pologne et de la reine Louise de Gonzague et de Nevers. Mazarin, qui n'avait pu répondre aux cris de Kasimir que par des promesses stériles d'intervention diplomatique, intervint en effet auprès du tzar ; le tzar, de son côté, qui n'avait d'autre port, du côté de l'Europe, que le comptoir d'Archangel, ne nourrissait pas de plus grande passion que d'apercevoir enfin ces rivages de la Baltique que les Suédois s'appliquaient à lui dérober. Il avait la sagesse de tenir à l'acquisition d'une rade sur cette grande mer plus qu'à la conquête de royaumes tout entiers. Il se mit donc tout à coup [septembre] à inonder de ses immenses armées la Livonie, entreprit le siége de Riga, déborda sur l'Ingrie, la Carélie, la Finlande, et porta le fer et le feu jusque dans ces forêts et ces marécages où devaient un jour s'élever les magnificences de Pétersbourg. Charles-Gustave put comprendre l'imprévoyance qu'il avait eue de tourner son humeur guerrière contre la Pologne, parce qu'elle était sans défense. On peut dire que, dans cette criminelle et imprévoyante politique, la faute châtia le tort ; et si on y regardait bien, on verrait qu'il en arrive toujours ainsi.

La diversion inattendue des Moskovites avait rétabli les affaires des Polonais. Toute la rive gauche de la Wistule, moins Krakovie, appartenait à Kasimir. De sa personne, il s'était habilement et courageusement jeté dans Dantzig. Les Suédois n'avaient plus pied en Litvanie ; pendant les derniers mois de l'année, des combats de tous les jours, où les héros de la république répétaient sans cesse les mêmes prodiges, avaient balancé glorieusement la fortune. On ne saurait croire comme l'Occident, attentif à cette longue guerre, en suivait les vicissitudes avec un intérêt passionné. Les gazettes, chaque jour plus multipliées en Europe, étaient remplies des relations de ces événements qui plaisaient aux imaginations du Midi par la différence des mœurs et des religions, par l'éloignement des lieux, par la hardiesse des entreprises. On vit avec admiration le brave Czarniecki, qui avait échoué dans une tentative

pour arriver jusqu'à Dantzig et y enlever Jean-Kasimir, se porter rapidement, à 80 lieues de là, sur les armées coalisées que séparait la Wistule; cerné par l'une, courir à l'autre, à travers le fleuve, en dépit des glaçons; puis redescendant à marches forcées vers la Baltique, pénétrer dans la place de Dantzig découverte, y prendre enfin le roi et l'emmener triomphalement, par Choynice, Gnezne, et Siéradz, à Czenstoczowa, où l'attendaient la reine Louise et les défenseurs de la Pologne. L'Europe applaudissait déjà au salut des *Scythes policés*, lorsque tout à coup on apprit qu'un nouvel assaillant venait d'entrer en lice.

Le prince de Transylvanie, Georges Rakocy, était puissant par la valeur de ses peuples et l'étendue de ses alliances. Il arriva avec cinquante mille hommes [1657] pour prendre le lot qui lui était promis dans le partage de la république. Ce prince, plus ambitieux qu'habile, aspirait à se créer un empire. Les Moldaves et les Walaques marchaient sous son drapeau. Calviniste, il ralliait les vœux des protestants de la Hongrie; Bogdan, qui avait retrouvé dans les Polonais tout leur orgueil, le jour où la Providence suspendait ses rigueurs, Bogdan avait joint son armée à celle du woïewode de Transylvanie, tandis qu'il contenait de sa personne les Tatars envoyés par Kiuperli-Ogli au secours de la Pologne. Le grand-maréchal Lubomirski tenait alors un corps suédois bloqué dans Krakowie. Il compromit sa renommée en levant le siége, sous prétexte de courir à la rencontre des Transylvains et de leur fermer les chemins. Rakocy était son parent : Rakocy s'avança sans obstacle, occupa Krakowie, et donna bientôt la main, dans les plaines d'Opatow, à Charles-Gustave, qui s'avançait de Warsowie au-devant de son allié. Les deux princes se rencontrèrent, l'un à la tête des Hongrois et des Kosaks, l'autre à la tête des Prussiens et des Suédois. Ce camp rassemblait, sous leurs costumes divers, avec leurs magnificences opposées, des Finois et des Allemands, des Lapons et des Bulgares, des protestants, des schismatiques, des musulmans, des hommes d'Europe et des tribus d'Asie. Les coalisés sillonnèrent sans résistance la Pologne. L'infatigable Czarniecki, Sapiéha, Jean Sobieski, le grand-maréchal, rendaient de toutes parts des combats inutiles. Personne ne doutait que la Pologne ne se fût relevée un moment pour tomber sans retour.

Un historien contemporain ne sait s'il doit attribuer les faciles progrès des conquérants à la corruption profonde de son siècle, qui avait desséché les vertus antiques, ou bien aux progrès de la philosophie, qui enseigne, assure-t-il, la peur des blessures, autrefois si douces à recevoir pour la patrie et la liberté [1]. La passion, dans tous les temps, inspire les mêmes folies.

Ce qui était en effet destructif pour la Pologne, c'était la faiblesse née de sa longue anarchie. La paix des autres états devait lui être mortelle, en laissant le champ libre à l'ambition de ses voisins, et il y avait paix alors dans presque toute l'Europe. Cette paix était près de finir. Au moment où la république polonaise paraissait effacée du rang des nations, l'aspect des affaires changea encore comme par un coup de théâtre. Toutes les puissances contemplaient avec une envie et une inquiétude croissantes les progrès du successeur de Gustave-Adolphe. L'Autriche surtout prit l'alarme. L'empereur Ferdinand III conclut avec Kasimir une alliance offensive et défensive, à la condition de la réversion de la couronne de Pologne à sa maison [27 mai]. Il mourut trois jours après, et son fils Léopold, roi des Romains, commença son règne agité en envoyant aux Polonais l'armée promise par le traité : en même temps il s'occupa de détacher de l'amitié de la Suède l'électeur de Brandebourg, qui chancelait suivant son usage, et il y parvint. Des sacrifices de territoire et la rupture du lien vassalitique le déterminèrent aisément à passer du côté de la Pologne. La Hollande armait contre Charles-Gustave. Enfin le Dànemark, fatigué de trembler pour son compte à chaque nouveau coup porté sur la république, attaqua brusquement les Suédois du côté de la Skanie, du Holstein et de la Poméranie. Pendant ce temps-là, le tzar Alexis poussait la guerre plus vivement que jamais contre les lieutenants de Charles-Gustave sur la Baltique. Charles-Gustave abandonné tout à coup de ses alliés, tout à coup entouré d'ennemis, comprit que la Pologne lui échappait sans retour, et il s'évada en quelque sorte de Warsovie pour courir à la défense de ses états menacés.

Sa résolution fut si rapide, qu'il n'avertit même pas Rakocy de la retraite de son armée. Le woïewode, en voyant sa

[1] *Rudawski*, liv. V, p. 178, in-folio.

solitude, prit l'épouvante et replia en toute hâte ses enseignes. L'un des deux conquérants de la Pologne s'échappait au midi à marches forcées, et l'autre au nord. Charles-Gustave dans sa retraite, mit tout à feu et à sang; ses généraux allongeaient cette fuite précipitée pour incendier des villes de plus. Enfin ce fléau passa, la grande Pologne se trouva délivrée, et Czarniecki s'attacha aux traces des Transylvains, qui cherchaient en désordre à regagner leurs montagnes. Une armée de Tatars accourait pour leur fermer les passages; les Autrichiens venaient aussi en force couper la retraite du prince calviniste. Rakocy épouvanté demanda, sur les bords du Boh, à capituler. Czarniecki voulait le détruire. Lubomirski fit prévaloir des conseils plus pacifiques, en s'autorisant des ordres de la reine, qui ménageait dans le woïewode un allié utile tour à tour contre les impériaux, les Kosaks et les Turks. Sauvé des Polonais par la convention de Miedzyboz, en Wolhynie [23 juillet], il alla tomber dans les lignes des Tatars, qui l'écrasèrent; et, pour châtier ses entreprises ambitieuses, la Porte le déposa.

En six semaines, la Pologne avait vu disparaître les trois armées qui la désolaient. Il n'y restait plus que les impériaux, alliés superflus, dont la présence semblait un secours moins qu'un danger. Le traité de Welau [19 septembre] confirma l'amitié de l'électeur de Brandebourg. Charles-Gustave, obligé de repousser la guerre qui venait de toutes parts le chercher jusque dans ses foyers, voulut traiter alors, et ses dépêches reçurent les mépris que son brutal orgueil avait autrefois opposés à celles de Kasimir : on ne les ouvrit même pas. Czarniecki avait rapidement passé des bords du Boh à ceux de l'Oder. Il rendit à la Poméranie guerre pour guerre et ravage pour ravage; de son côté l'hetman de campagne de la Litvanie, Gosiewski, prenant les devants sur le tzar, envahit la Livonie et parut sous Riga. Après dix ans écoulés depuis l'insurrection des Kosaks, et trois de l'invasion des Suédois et des Moskovites, la Pologne était sauvée; elle reprenait l'offensive, grâce à quelques grands hommes, à son courage et à la fortune.

En ce moment [le 15 août] disparut de la scène du monde, à Czehryn, un homme qui y avait joué un grand et singulier rôle, politique, capitaine habile, ayant en Europe l'état de souverain et vivant toujours en paysan ou en soldat, recevant dans la même salle où reposaient sa femme et ses enfants les

ambassades de toutes les têtes couronnées, extraordinaire assemblage de grossièreté et de génie, de barbarie et de générosité, le fléau de la Pologne par ses victoires, et peut-être son sauveur par ses ménagements. Un coup d'apoplexie foudroyante enleva le vieux Bogdan Chmielnicki, qui, depuis dix ans, tenait dans les événements contemporains autant de place que Cromwell, et qui est presque oublié de l'histoire. Cromwell avait paru sur la scène des affaires, tard comme lui et dans le même temps; il lui survécut aussi de peu de mois. Tous deux alliaient à une foi vive, à un génie hardi, cette prétendue sagesse qui ne recule devant aucun crime, et cette vigueur qui concilie au crime même le respect des hommes. Enfants de leurs œuvres, souverains sans aïeux, ils ne cherchèrent dans le pouvoir d'autres jouissances que celle de ne plus obéir. Tous deux furent suscités pour détruire. Ils remplirent bien leur tâche et ne fondèrent pas. Leur empire finit avec eux. C'est le sort de tous ces hommes que les révolutions couronnent. Les plus grands n'ont qu'une grandeur viagère et stérile. Pourquoi?

Bogdan voulait former un état indépendant, uni par les liens d'une étroite fédération à la Pologne. Sa soumission à la Moskovie n'avait été qu'une menace pour les Polonais. Après lui, ce fut une réalité; et si la république, cruellement démembrée, périt plus tard des suites de cette grande mutilation, la nation kosake fut la première asservie. Elle tomba sans retour sous le joug des tzars.

Ce fut d'abord la guerre civile qui succéda au vieil hetman. Le fils qui lui était resté, Georges Chmielnicki, sorte de Richard Cromwell, n'était pas de force à recueillir son héritage. C'est à peine d'ailleurs s'il comptait seize ans. L'Ukraine et la Russie se divisèrent en deux camps, séparés par le Borysthène. Georges Chmielnicki, reconnu au delà du fleuve, se jeta dans les bras d'Alexis. Jean Wyhowski, son compétiteur, recourut à la Pologne. Par le traité d'Hadziacz [16 septembre], il obtint de Kasimir l'érection de ses provinces en duché distinct comme la Litvanie. Les Kosaks devenaient hommes libres et citoyens de la Pologne. Une noblesse était instituée parmi eux et devait siéger dans les diètes. Leurs évêques prenaient place dans le sénat. Ainsi, en perdant le littoral du Pont-Euxin et les steppes lointains de l'Ukraine, la république eût conservé encore la

ligne du Dnieper. Les terres russiennes, moins Kiiow, que le sort des armes pouvait restituer, seraient demeurées partie intégrante de la Pologne.

Tout prospérait aux Polonais. Ils purent même porter la guerre au dehors [1658]. Charles Gustave avait poursuivi la fortune du Danemark, d'île en île, sur une mer glacée, et dicté enfin la paix de Rotschild, que lui-même brisa aussitôt, dans l'espérance de se dédommager de la conquête manquée de la Pologne par cette autre proie qu'il avait dédaignée à l'époque de son avénement. Il allait retrouver, jusqu'aux bords du Sund, Czarnieçki et les Polonais toujours attachés à ses pas. Copenhague était assiégée avec son roi. Czarnieçki accourt le long de la Baltique à la tête d'une armée. En même temps une flotte hollandaise arrivait aussi au secours du roi Frédérik, ne voulant pas laisser tomber les clefs de la mer Baltique en des mains si redoutables. Les Suédois éprouvèrent des revers sur terre et sur mer. Czarnieçki eut la gloire d'y concourir; ses troupes donnèrent l'exemple nouveau d'une cavalerie poursuivant la victoire d'île en île, de mer en mer, jusqu'à ce que les Suédois furent parvenus à repasser le Sund. Ce grand homme contribua à sauver le Danemark comme il avait délivré la Pologne.

La Pologne n'avait plus à désirer que la reprise de Thorn, la retraite des Autrichiens auxiliaires et la paix. La paix se négociait sous les auspices de la France. Thorn fut bravement enlevée aux Suédois par l'armée polonaise à la vue des Autrichiens, qui tenaient en vain la place assiégée. Les plaintes éclatantes de Jean-Kasimir décidèrent enfin, au prix de dix-huit mois d'efforts, ces alliés suspects à rentrer dans l'Empire, qui, après un interrègne de dix-huit mois que prolongeait la candidature de Louis XIV, venait d'échoir, par les suffrages des octovirs[1], à l'archiduc Léopold : il voulut à ses commencements rassurer l'Allemagne et la chrétienté. Une invasion moskovite, qui eut lieu alors [1659], ne servit qu'à offrir aux Polonais de nouvelles occasions de gloire. L'hetman des Kosaks fidèles, Wyhowski, remporta une bataille glorieuse à Konotop, dans l'Ukraine [17 juillet], en attendant Czarnieçki.

Au milieu de ces prospérités, le roi s'occupa de récom-

[1] Les huit électeurs. Le Hanovre n'avait pas encore droit de suffrage.

penser les immenses services qui lui avaient rendu une patrie et une couronne. Le bâton de second hetman de Pologne était vacant; la faveur de la reine le porta dans les mains de Lubomirski, déjà grand-maréchal de la couronne. L'infatigable Czarnieçki fut simplement nommé palatin de Russie. Iablonowski avait été élevé au poste de quartier-maître général; il avait reçu [avril] dans un assaut, en Holstein, une blessure qui fit craindre pour ses jours. La balle qui l'avait frappé ne sortit de sa cuisse que bien des années après, la veille de sa mort. Le vaillant Sapiéha, l'habile Gosiewski, Démétrius Wisniowieçki, que les Suédois tenaient alors prisonnier, n'eurent aucune part à cette distribution de récompenses et de faveurs. Christophe Paç, le chef de cette famille qu'un duel avait faite ennemie de Sobieski, reçut le grand sceau de la Litvanie.

Le grand-enseigne de la couronne, Alexandre Konieçpolski, avait suivi de près au tombeau ce terrible Bogdan, que ses violences avaient déchaîné contre son pays; le poste de grand-enseigne fut donné à Jean Sobieski: l'étendard de la Pologne ne pouvait être placé en de plus dignes mains.

Il semblait qu'après tant et de si rudes épreuves, la république, toujours aux prises avec les Suédois, en Prusse, en Kourlande, en Livonie, ne dût s'occuper que de terminer les négociations, de guérir ses longues blessures, d'y porter remède en humiliant l'orgueil intraitable de sa noblesse devant les aveux inutilement contenus en l'acte qui avait mis la Pologne sous la protection de la vierge Marie. Mais qui se rappelle les promesses quand la nécessité est passée? Au lieu de chercher à donner une population puissante aux déserts de la Pologne en adoucissant la destinée des classes inférieures, au lieu de créer par de bienfaisantes lois des artisans et des soldats, de la richesse, de la force, une nation enfin, la première diète que Warsowie réunit dans ses murs, après tant d'adversités, avait décrété contre les ariens, en haine de Charles-Gustave et de l'appui que le parti protestant lui prêtait, l'exil, la confiscation, la mort. Une autre diète s'assembla. Les traités faits avec les Kosaks de la rive droite du Borysthène, reçurent l'approbation souveraine de l'assemblée; mais aux termes de cet acte, le métropolitain grec de Russie voulut prendre séance. L'évêque de Krakowie s'indigna; le prélat schismatique ne put obtenir justice, et les Russiens, massacrant les chefs qui s'étaient

soumis à la Pologne, se réunirent à leurs frères d'au delà du fleuve, et renouvelèrent, sous les auspices du fils de Bogdan, leurs serments d'adhésion à l'empire du tzar. Le Kosake Wyhowski n'échappa à leur fureur qu'en fuyant chez les Polonais, qui lui conservèrent l'état de palatin de Kiiowie; encore leur orgueil malade souffrait-il de cette vaine concession qui ne pouvait rien réparer. La plaie de l'insurrection était rouverte, la vaste principauté des terres russiennes, un moment ressaisie à la faveur du traité d'Hadziacz, se trouva cette fois, comme l'Ukraine, perdue sans retour. Les Moskovites débordèrent aussitôt sur la Litvanie et les provinces méridionales, empressés à soutenir par les armes la résolution de Georges Chmielnicki, et à river le joug qu'il venait de se donner. Dans ce désordre, une nouvelle invasion du côté de l'ouest ou du nord aurait suffi pour que la Pologne se vît replongée dans l'abîme dont elle venait à peine de sortir.

La France éloigna ces périls; ce fut la dernière grande action du gouvernement de Mazarin. Le cardinal et la reine Louise s'étaient plus étroitement unis dans les derniers temps. Tous deux aimaient beaucoup la France; ce fut un lien entre eux. La reine de Pologne chérissait d'une tendresse filiale sa première patrie; le ministre italien tenait à sa patrie adoptive par son génie et par son orgueil. Il lui avait donné l'Alsace et les trois Évêchés au temps de la fronde, parmi les déchaînements de la haine publique. Le traité de Westphalie et la pacification de l'Allemagne furent son ouvrage; l'habile ministre, qui se sentait s'affaiblir, voulut honorer la vieillesse de son pouvoir en donnant ainsi la paix au reste du monde. Il venait de couronner, par le fameux traité des Pyrénées, la longue guerre qu'il avait recueillie dans la succession de Richelieu, qu'il avait conduite dix-huit ans avec gloire: et on ne peut douter qu'en négociant le mariage de Louis XIV avec la fille du roi d'Espagne Philippe IV, il ne préparât pour son royal pupille l'immense héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. Maintenant, il s'occupait à réconcilier les couronnes du nord. Mais, tandis que sa main semblait uniquement attachée à pacifier, sa pensée s'appliquait aussi de ce côté à doter la maison de France d'une couronne de plus. Certes, toute cette politique avait du patriotisme et de la grandeur.

La reine Louise avait dû son élévation à l'influence que son amie, madame la princesse, fille des Montmorency, mère du grand Condé, exerçait sur Anne d'Autriche. Sans enfants depuis plusieurs années, elle voulait assurer au petit-fils de sa bienfaitrice, nonobstant le traité conclu avec l'empereur Léopold, l'héritage de Jean-Kasimir. Le duc d'Enghien d'ailleurs devenait son neveu en épousant une fille de sa sœur, la princesse palatine, Anne de Gonzague et de Nevers. Quoique Mazarin ne dût faire grâce à Condé proscrit que par la paix des Pyrénées, il n'était pas entré moins vivement dans les projets qui destinaient un royaume au fils de ce prince. Louise espérait couronner ainsi à la fois ses affections de patrie, d'enfance et de famille, tout en sauvant la Pologne des malheurs de nouveaux interrègnes. Mais la proposition de choisir un héritier présomptif de la couronne, du vivant même du monarque, était une entreprise tellement contraire aux préjugés de la république et à ses lois, que le succès demandait de longs efforts; ces efforts exigeaient la paix. La reine travailla de toute sa puissance [1660] à vaincre les opiniâtres hésitations de Kasimir, qui prétendait toujours régner sur la Suède; le cardinal surmonta les répugnances de Charles-Gustave, qui prétendait toujours régner sur la Pologne; des conférences décisives s'ouvrirent enfin près de Dantzig. dans le vaste et célèbre monastère d'Oliwa, sous les auspices de Louis XIV.

La Pologne avait précédemment abandonné du côté du Brandebourg, en faisant la paix avec le grand-électeur, Draheim, Elbing, quelques cantons de la Prusse royale, et la suzeraineté de la Prusse ducale; il fut convenu que les électeurs de Brandebourg cessaient d'être les sujets de la république : ils devaient bientôt y être rois. A l'orient, l'Ukraine et les terres russiennes restèrent perdues. La Russie-Blanche et la Litvanie même demeurèrent en litige entre les Moskovites et les Polonais. C'était un procès dont les armes devaient décider un jour. Afin de traiter avec la Suède, il fallut que Jean-Kasimir renonçât enfin, pour les fils qu'il n'espérait plus, à ce funeste et vain titre d'héritiers des Wasa, triste témoignage des droits perdus de sa race et des fautes obstinées de son père. Il dut rouvrir les portes du royaume et celles de la cour au vice-chancelier Radziéiowski, dont l'exil avait tant contribué aux agitations des dernières années.

Limitée désormais par le cours de la Dzwina dans le nord, la république allait perdre du côté de la Suède l'importante possession de la Livonie et ses droits sur l'Esthonie, sans que les Suédois trouvassent dans ces acquisitions, que la Moskovie leur disputait déjà les armes à la main, une ombre de ce vaste empire de la Baltique qu'ils avaient rêvé, ni même une compensation aux sacrifices énormes d'une si longue guerre. Ils sortaient ainsi de leurs triomphes, malades et abattus; la Pologne sortait de ses ruines, mutilée, fumante, épuisée d'argent et d'hommes, partageant avec l'Europe le désastreux secret de sa faiblesse. De part et d'autre, c'était bien la peine de perdre tant d'années, et de mettre le nord en feu pour arriver là! Les Moskovites seuls tiraient parti de cet embrasement. Ils s'étaient avancés sur l'Europe de plus de cent lieues de profondeur sur une hauteur de trois cents lieues. Les tzars avaient désormais le pied sur la Baltique; ils étaient maîtres du Borysthène, et touchaient à la mer Noire.

Une fièvre maligne assura le succès des négociations d'Oliwa, en emportant tout à coup [23 février] l'un des principaux auteurs et des plus grands coupables de ces révolutions. Charles-Gustave avait régné six ans, combattu toute sa vie avec gloire, promené ses victoires de royaume en royaume, et il mourait vaincu par les Danois dans la Suède même. Il n'avait passé sur le trône de Christine que pour y être, par son ambition inique et brutale, le fléau des nations. Puffendorf a raconté sa vie et loué sa mémoire : il l'a louée, heureusement sans nul génie. Ce prince, habile capitaine et roi funeste, ne mérite le souvenir de l'histoire que pour être flétri par ses justices. La Suède avec lui s'efface de la scène du monde. Son fils Charles XI, encore au berceau, n'eut pas trop d'un long règne pour rendre à la monarchie de Gustave-Adolphe les forces éphémères que devait dépenser bruyamment, en pure perte et sans retour, la vanité de Charles XII.

Peu après la mort de Charles-Gustave [mai], le woïewode de Transylvanie, Rakocy, fut blessé à mort sur le champ de bataille d'Hermanstadt, en défendant sa principauté contre la Porte, qui voulait le déposséder. La Providence frappait tous les fléaux de la Pologne. Il expira le 6 juin.

Presque au même jour [7 juin], de grands événements se

passaient dans le monde. L'héritier des Stuarts, recouvrant ses droits quand le dernier des Wasa venait de résigner les siens, recevait à Londres, des mains du général Monk, la couronne ensanglantée de son père. Le roi de Danemark et la reine de Suède, tutrice de son fils, déposaient les armes par le traité de Copenhague, autre ouvrage de Mazarin; et une petite île de la Bidassoa, l'île des Conférences, voyait les deux plus puissants princes du monde, le roi d'Espagne et Louis XIV, jurer cette grande paix des Pyréuées, grosse de tant de changements. Louis XIV remit la jeune infante, Marie-Thérèse, aux mains d'Anne de Gonzague et de Nevers, sœur de la reine de Pologne, à qui la charge de surintendante avait été donnée comme gage de la secrète alliance qui unissait les cours de St-Germain et de Warsowie. Ce fut à Saint-Jean-de-Luz, au milieu des pompes du mariage, que Mazarin apprit la restauration de Charles II, qui, l'année précédente, dans ce même lieu, n'avait pu obtenir audience ni de D. Luis de Haro, ni de lui; il apprit en même temps la conclusion du traité d'Oliwa, signé enfin le 3 mai. Son Éminence, comme on disait alors avec respect dans l'Europe entière, était ivre de joie; le cardinal ne savait pas qu'il léguait à la France plus de guerres que son génie mourant n'en apaisait. Il croyait par ses traités conquérir tranquillement des royaumes. Il ne douta point du succès de ses vœux en Pologne quand il vit le Danemark profiter des premiers instants de paix extérieure pour pacifier le dedans sans retour, en opérant une grande et décisive révolution au profit de l'autorité royale. Cette monarchie élective et libre offrait alors, au grand applaudissement de Mazarin, le spectacle d'une bourgeoisie qui rendait le trône à la fois héréditaire et absolu, pour échapper à l'oppressive et ruineuse liberté des grands. Les Danois réglèrent, par contrat [23 octobre], la révolution qui, dans le reste du monde, s'accomplissait insensiblement et presque à l'insu des peuples, des nobles et des rois. Mais on a eu tort de dire que le despotisme, en quelque sorte constitutionnel, du Danemark fût le plus légitime qu'il y eût sur la terre. Ce despotisme ne s'établit que par la violence; il n'y eut pacte qu'entre la couronne et les ordres inférieurs; le pacte ne devait être que viager; il fut acheté et conclu, Dieu sait à quel prix; la noblesse n'y mit point les mains; elle protesta par la guerre et par le mar-

tyre; la hache du bourreau décima ses rangs; elle fut enfin écrasée, et soit que ces sortes de révolutions s'accomplissent par la hache des démagogues ou par celle des rois, qu'elles aient pour fin le despotisme ou la liberté, elles doivent être également condamnées; car rien n'est légitime dans les sociétés humaines sans le concours des classes riches, éclairées et polies.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

ET DU RÈGNE DE JEAN-KASIMIR WASA.

(1660-1668.)

SOMMAIRE.

Paix générale en Occident. Guerres sur toute la frontière orientale de l'Europe. — Invasion des Kosaks et des Moskovites en Pologne. Succès de la république. Victoire de Lubare. Victoire de Slobodyszcza. — Désordres intérieurs. *Liberum veto*. Scission de la haute et de la petite noblesse. Mécontentements contre le roi et la reine. — Projet d'adopter le duc d'Enghien pour héritier présomptif de la couronne. Sénatus-consulte. Diète. *Confédération* de l'armée polonaise. — Prise de Wilna. Confédération de l'armée de Litvanie. Excès des troupes. Tentatives de pacification. Anarchie générale. — Proscription des sociniens. But politique des confédérés. Guerre au clergé. Chef de la confédération. Lubomirski. Traité. — Guerre de Moskovie. Passage du Borysthène. Conquêtes de Sobieski. Désastres de Kasimir. — Les comtes de Guiche et de Louvigny en Pologne. Armée française à Saint-Godard en Hongrie. — Lubomirski au ban de la république. Guerre civile. — Sobieski grand-maréchal et hetman de campagne de la couronne. Son mariage. — Suite de la guerre civile. Traité de Langonie. — Mort de Lubomirski. Mort de la reine. — Invasion des Kosaks, des Tatars, des Turks. Dénûment de la Pologne. Progrès des barbares. — Sobieski grand-hetman. Plan extraordinaire. Bataille de 17 jours. Victoire et paix de Podhaïce. Triomphe de Sobieski. — Dégoûts de Kasimir. Projets d'abdication. Déclaration au sénat. Mouvements des partis. Abdication solennelle de Jean-Kasimir. — Fin de sa vie. Fin des Wasa.

Le cardinal Mazarin ne revint des Pyrénées que pour languir quelques mois, et mourir [7 mars 1661]. Il semblait que sa tâche fût terminée : l'Europe était, grâce à lui, paisible. La guerre ne grondait plus que sur la frontière orientale du monde policé. Là, trois nations barbares, les Kosaks, les Moskovites et les Ottomans, tenaient toujours en échec les états voisins du Nord. Distrait long-temps de la guerre de

Candie par des troubles intérieurs, Méhémet Kiuperli commençait à serrer la république de Venise de plus près, et à reporter sur l Europe le poids de ses armes. L'empire prenait l'alarme en voyant les Turks, sous prétexte de disposer de l'héritage de Rakocy, pousser leurs progrès au cœur de la Hongrie. Les Suédois se diposaient, malgré leur lassitude, à défendre vigoureusement la Kourlande et la Livonie contre l'ambition croissante du tzar Alexis. La malheureuse Pologne, qui aurait eu tant besoin de repos, n'avait pas seulement à combattre les Kosaks exaspérés ; les conférences d'Oliwa à peine ouvertes, le tzar avait mis sous la garantie de ses armées la libre donation des deux Ukraines. Les Polonais s'étaient délivrés autrefois de son agression, en lui promettant l'héritage de Jean-Kasimir, promis aussi secrètement à Rakocy, à Léopold, au fils du grand-électeur. Ce qui transpira des projets de la reine instruisait trop bien Alexis de l'oubli où étaient tombés les engagements de l'adversité. Il voulut une vengeance, et inonda la Pologne de ses Scythes demi-nus.

L'hetman de campagne de Litvanie, Gosiewski, fut battu et pris sous Wilna. Wilna, Grodno, Minsk, presque tout le grand-duché passèrent sous les lois des Moskovites. La nation kosake, tout entière ralliée à ses drapeaux, porta la terreur jusque dans le palatinat de Russie et sous Leopol, sa capitale. Jean Sobieski se vit, dans son manoir de Zolkiew, assailli par l'invasion.

Assurée cette fois du côté de l'Occident et du Nord [1660], la république poussa la guerre avec ardeur dans la première campagne. Le prince moskovite Khawanskoï, qui commandait en Litvanie, et assiégeait Lachowice, au cœur du grand-duché, fut écrasé dans la journée de Polonka [26 juin], près Slonim, sur la frontière de Pologne, par Sapiéha, Paç et Czarnieçki. Il ne se releva que pour être écrasé de nouveau près de Mohilow. Le prince Dolgorouki, près de Czausy, sur la Pronia, eut le même sort. Le prince Trubezkoï ne fut pas plus heureux en Ukraine. Le général Shérémétieff vint aussi, avec cent mille hommes et un train de cent pièces de canons, se briser à Lubare, en Wolhynie [17 septembre], devant l'armée de la couronne que commandaient le vieux grand-hetman et Lubomirski. L'aile gauche, sous les ordres du

grand-enseigne, fit des merveilles. Sobieski eut ses dragons détruits dans leur laborieuse victoire. Les coups de l'ennemi désespéré abattirent à ses côtés tous ses officiers. Préservé par miracle, il poursuivit avec vigueur la retraite toujours menaçante des barbares. Shérémétieff s'enferma, près de Cudnow, dans un camp fortifié comme dans une citadelle; les généraux polonais, sur l'avis de Sobieski, l'y laissèrent sous la garde d'un gros de Polonais et de Tatars, et, ils coururent hardiment sur son allié, Georges Chmielnięki, qu'ils trouvèrent retranché à Slobodyszcza [17 septembre] sur des hauteurs hérissées d'artillerie. Il comptait soixante-dix mille hommes, Kosaks ou Moskovites. Le grand-enseigne était arrivé; il fait ses dispositions, livre l'assaut, plante l'étendard de la Pologne sur les parapets de l'ennemi, taille en pièces toute cette armée, et Georges Chmielnięki épouvanté vient à la tête de quelques milliers des siens [19 septembre] faire sa soumission à la république. Ce faible fils de Bogdan voulait en vain reprendre l'œuvre de son père; il cherchait à se soustraire au joug de l'étranger, et cette tentative passa ses forces. Las de trouver partout la servitude, il échappa aux liens de l'ambition par ceux du cloître; ce fut le Richard de ces Cromwell sauvages.

Cependant Shérémétieff attendait dans son camp de Cudnow que Georges vînt le délivrer. C'est l'armée polonaise victorieuse qu'il voit paraître. Le choc fut terrible, la défense acharnée (14 octobre). Sobieski eut deux chevaux tués sous lui. A la fin (17 octobre) Shérémétieff, toute son armée, soixante-sept bouches à feu, un matériel immense tombèrent au pouvoir des Polonais.

L'Europe, désœuvrée alors, prêtait plus d'attention encore que les années précédentes, aux événements du Nord. La double victoire de Slobodyszcza et de Cudnow jeta au loin un éclat merveilleux. Jean Sobieski prit place dans l'estime du public de France et d'Europe parmi les grands capitaines de son temps. On ne se lassait pas d'admirer ce qu'il avait fait, tandis que lui-même s'affligeait de n'avoir pas fait assez. Les résultats d'une aussi grande journée auraient pu être plus brillants encore. Kiiow aurait dû être emporté, l'Ukraine envahie, la Moskovie menacée. Mais les prospérités de cette campagne étaient finies. La faute n'en fut point à Sobieski; couronné de gloire, il voulait porter plus loin ses armes : le grand-maréchal arrêta

son jeune lieutenant, et l'obligea de mettre son armée en quartiers d'hiver. Lubomirski fut accusé de s'appliquer à tenir les regards de cette armée tournés vers la Pologne plus que sur la Moskovie, de parler aux troupes de solde et non de guerre, de tendre à la sédition, point à la victoire. Expliquons ces mystères.

La Pologne souffrait alors d'une blessure plus profonde que la guerre des Moskovites. Le mal qui la tourmentait ne pouvait avoir pour remède ni des victoires ni des traités. Le mal mortel était au cœur.

Les vices de la constitution polonaise avaient produit tous les malheurs des dernières années, et les dernières années n'avaient fait que les accroître. Le vieux principe de la nécessité de suffrages unanimes dans les résolutions des diètes avait reçu, sous le règne de Jean-Kasimir, une application nouvelle. Les comices de 1652 discutaient les moyens de se défendre contre les Kosaks et les Tatars. Un gentilhomme s'évada en lançant son opposition à tous les actes qui pourraient suivre; et l'assemblée, se soumettant à l'arrêt qui annulait son pouvoir, consacra ce droit étrange que l'Europe connaît sous le nom de *liberum veto*.

La constitution polonaise était arrivée ainsi au dernier terme de ses folies. Jusqu'alors, on avait pris soin de donner pour garantie à la nation contre ses rois, la souveraineté pleine, active, toute-puissante des diètes; et aux minorités, pour garantie contre les résolutions du grand nombre, l'arme terrible des *confédérations*. Maintenant, cette prérogative subversive était transportée à un seul homme; un seul homme pouvait imposer à la volonté publique le joug de ses caprices : nation singulière qui, dans sa passion de la liberté personnelle, reconnaissait à chacun le droit de tyrannie contre tous!

Il est vrai qu'en Pologne nul pouvoir ne restait sans contre-poids : on revint de tous points aux vieilles pratiques. Contre les diètes, les garanties étaient le mandat impératif, la reddition des comptes aux commettants, les confédérations ou les Rokosz, la guerre civile. Contre le *liberum veto*, ce fut l'assassinat.

Toutefois, un homme se trouvait sans peine qui prenait l'instant de prononcer le mot fatal et fuyait, laissant les nonces et les sénateurs, comme des lions enchaînés, furieux, mais impuissants. Dès lors nulle affaire ne put être conclue:

Tout gouvernement se trouva dissous; et, faut-il le dire, ce furent les vices du *liberum veto* qui firent son crédit et sa durée. La petite noblesse dont il flattait l'orgueil par cette diffusion du despotisme; les factions qu'il armait du pouvoir d'empêcher, sinon de faire; les cours étrangères qui siégeaient, grâce à lui, dans le conseil national, car elles n'avaient besoin que d'acheter un homme pour maîtriser l'état tout entier, tous ces intérêts contraires prirent le *liberum veto* sous leur sauvegarde : c'était y prendre l'anarchie.

Ce qui rendit surtout le *liberum veto* terrible, c'est qu'une nouvelle révolution s'était accomplie dans le sein de la société polonaise; une cause plus active de discordes s'était greffée sur toutes les discordes antiques.

Nous avons vu quelles dissensions travaillaient la république : dissensions entre les grandes charges de la Lituanie et de la Pologne, entre leurs deux armées, entre les deux peuples; dans chacun des deux états, dissensions entre les grands, entre les palatinats, entre les sectes contraires; il y avait de plus maintenant une irréconciliable dissension entre la petite et la haute noblesse.

L'égalité, qui était dans les mœurs et dans les lois, n'avait pu empêcher quelques familles de se perpétuer dans les charges, de s'illustrer à chaque génération par des négociations et des batailles, d'appeler constamment à soi la fortune qui va toujours où sont les honneurs; et cette république, chez qui les substitutions et le droit d'aînesse étaient inconnus comme toutes les institutions féodales, qui n'avait admis qu'avec peine quelques majorats au nombre de six ou sept à peine, comptait pourtant alors les maisons les plus opulentes de la chrétienté. Quand, sous le régime même des hiérarchies, l'aristocratie s'écroulait partout ailleurs, elle croissait en Pologne sous le régime d'une ombrageuse égalité. Là se voyaient maintenant des seigneurs dont les vastes domaines surpassaient en étendue un comté d'Angleterre, qui marchaient entourés, comme autrefois en France, de quelques milliers de gentilshommes, tour à tour leurs clients et leurs égaux, tour à tour les domestiques d'un concitoyen et les législateurs de la république. Leurs femmes ne paraissaient que dans des carrosses chargés d'or, attelés de six chevaux, escortés de compagnies d'armes, quelquefois de régiments tout entiers, et

brillant des feux de plus de cinquante torches portées en avant par des Tatars. Mais aucun titre ne décorait encore ces nobles superbes, à moins qu'ils n'en eussent reçu du saint-empire et des cours étrangères. Ils n'avaient dans l'état de rang et de pouvoir que par les charges, point par la naissance. La petite noblesse se plaisait à les humilier dans les diètes. Il arriva ainsi que cette tardive aristocratie, exorbitante quoique sans privilége, sans utilité quoique opulente, devint un élément de discorde et un danger de plus pour la Pologne. Se trouvant mal à l'aise dans une constitution où il n'y avait point de place pour elle, et ne pouvant s'appuyer à une royauté vaine, elle s'appuya d'abord à l'anarchie; plus tard ce fut à l'étranger.

A ces causes générales de désordre il s'en joignait de particulières qui n'étaient pas moins décisives. Jean-Kasimir, en vieillissant, s'abandonnait davantage aux deux influences qui avaient dominé sa vie : la religion et les femmes. Les pères de la société de Jésus voyaient en lui moins un roi qu'un frère, fidèle à leur ordre jusque sur le trône, et il trouvait dans le titre d'*orthodoxe* que ses luttes contre les ariens lui avaient obtenu du Saint-Siége une gloire propre à balancer devant la justice divine des désordres publics, tels que l'enlèvement de madame Radzieiowska et les autres amours qui continuaient, malgré son âge, à charmer le cours de sa soumission conjugale.

La reine, dans sa piété, consentait à partager l'empire avec les directeurs du roi; et, comme en se livrant de plus en plus à Dieu elle ne savait pas oublier la France, on la voyait enchaîner autour du trône une foule de Français de tous les rangs. Sa faveur partiale appelait au faîte des honneurs tout ce qu'il y avait de grands seigneurs unis à des Françaises. Elle passait des semaines, des mois entiers en dévotion dans les couvents de religieuses de France qu'elle avait fondés; c'était du fond de ces cellules, en quelque sorte étrangères, qu'elle gouvernait souverainement la république.

Les deux prédilections croissantes de Louise et de Jean-Kasimir avaient rempli de désordres la Pologne et la cour. Les hérétiques persécutés n'étaient plus seuls à murmurer contre le joug des jésuites; une grande partie du clergé lui-même commençait à se plaindre de la domination exclusive de cet ordre, destiné par une fatalité bizarre à être toujours menaçant dans l'adversité, toujours menacé dans la puissance.

Le joug de la politique française devenait de plus en plus importun à tout ce qui avait un patriotisme ombrageux ou des ambitions déçues. Ceux-là surtout s'en montraient blessés et impatients, qui appartenaient par des intérêts particuliers, des traditions, des habitudes, des relations de voisinage, à l'influence de la maison d'Autriche. Il suffisait même d'avoir un grief contre la cour, pour se déclarer ennemi de la France, ennemi des jésuites, ennemi de la reine ; ces trois intérêts se trouvaient confondus. Il en fallait moins pour susciter des orages.

Ce fut au milieu de ce choc de passions ennemies que la reine se voua tout entière à obtenir en dépit des lois, pour le fils du grand Condé, le titre d'héritier présomptif de Kasimir qui vieillissait. Le jeune duc d'Enghien, nous l'avons dit, Henri-Jules de Bourbon, avait épousé la fille aînée d'Anne de Gonzague, de cette célèbre princesse palatine, sœur de la reine de Pologne. Un intérêt de famille justifiait donc sa sollicitude pour la gloire de la France; son esprit élevé considérait aussi les intérêts de la Pologne. Le régime électif, joint à tous les autres éléments d'anarchie, ne pouvait manquer de ruiner bientôt la république sans retour. Les potentats voisins sillonnaient son sein d'intrigues, comme peu auparavant d'expéditions guerrières : il fallait s'assurer les suffrages long-temps à l'avance, et tous ces princes, qui briguaient déjà la couronne du vivant des rois, savaient maintenant trop bien qu'il était possible de la conquérir. Léopold, qui s'était mis en possession de la politique comme des couronnes électives de son père, Léopold remplissait de ses négociations souterraines la Galicie et les palatinats contigus, incertain s'il se bornerait à revendiquer ces provinces d'après la prétendue donation du XIVe siècle, ou bien s'il n'attendrait pas de ses chances électorales la possession de la monarchie polonaise tout entière. Louise voyait ces manœuvres. Son âme française s'indignait de la pensée d'avoir pour successeur un prince du sang d'Autriche. Quand les grands, qu'elle essayait de gagner à ses projets, lui objectaient la constitution et les libertés de la république : « Illustres et très-chers, leur répondait-elle suivant » les formules du pays, que Vos Sincérités servent donc l'Au» triche sous prétexte de liberté. Elles seront le jouet de » Vienne, comme les malheureux magnats de Hongrie ! »

Louise avait employé deux années à convaincre les séna-

teurs. Deux Leszczynski, l'un grand-chancelier, l'autre primat du royaume, prêtaient à ses desseins l'appui considérable de leur autorité. Le chancelier de Litvanie, l'un des Paç, dominé par Eugénie de Mailly-Lascaris, comptait parmi les premiers instruments de ce complot qui n'avait pas d'agent plus actif que le grand-référendaire Morsztyn, mari d'une autre Française, citoyen dévoué dont la vie se passa à conspirer pour la France. Louise, inquiète des sentiments de Lubomirski, que sa charge et son influence personnelle rendaient également redoutable, avait voulu le désarmer en portant dans ses mains le bulawa de second hetman de la couronne, dû aux travaux de Czarniecki. Il paya cette grâce, en effet, d'efforts soutenus pour gagner le reste du sénat. Des faveurs, des starosties, des dignités, étaient les arguments les plus décisifs. Un serment écrit répondit bientôt de presque tous les suffrages dans cette illustre assemblée; il ne restait plus à mettre dans le secret du testament de Jean-Kasimir que Jean-Kasimir lui-même. Ce prince reçut la confidence des volontés dernières que lui prescrivait la reine. Il réunit aussitôt [1661, janvier] les sénateurs à Czenstoczowa, monastère du palatinat de Krakovie, consacré par les dévotions et les pèlerinages de toute la contrée; il leur demanda d'enfreindre les règles établies en désignant à l'avance pour héritier de la couronne son jeune neveu, neveu de Louis XIV; il obtint l'assentiment d'un sénatus-consulte; et courant aussitôt les palatinats de la république, il alla caresser toutes les diétines qui élisaient les nonces de la diète prochaine, dans l'espoir de les séduire aux projets que la reine et ses autres conseillers avaient fait adopter à sa confiante sagesse.

Mais déjà le secret des délibérations de Czenstoczowa avait été trahi. Une voix ennemie l'avait répandu dans les provinces aussi bien que dans l'armée, et il suffisait de l'adhésion de la plupart des grands pour déterminer à une opposition passionnée le peuple des nobles tout entier. En effet, sur le premier bruit qui en courut, recri de la petite noblesse au nom de la liberté méconnue, *confédération* des palatinats, Rokosz des troupes qui redemandaient leur paye le sabre à la main et parlaient aussi de la liberté en péril, scission des diètes, perpétuel usage du *liberum veto*, anarchie universelle, combats sanglants. Des années devaient s'écouler ainsi.

L'opposition était d'autant plus redoutable qu'elle comptait plus d'un grand à sa tête. Quelques seigneurs n'avaient pu plier ou leur ambition ou leurs préjugés, aux desseins de la reine Louise. Tel était Jean Zamoyski, que son dévouement à la royale amie de sa femme et même à la France ne pouvait défendre d'une antipathie insurmontable pour une si grande infraction des lois. On ne tarda point à remarquer que Lubomirski avait changé d'opinion et de conduite. Il gardait maintenant un silence absolu; la faction française ne pouvait plus compter sur son concours, soit que les maximes absolues, proclamées en France depuis Henri IV, inquiétassent décidément son attachement héréditaire de seigneur polonais aux libertés publiques, soit que son ambition se plût à voir la couronne rester flottante, ou bien que sa foi, tolérante et suspecte d'hérésie au dire d'un évêque, historien royaliste de ce temps, se pliât malaisément à la domination des conseillers habituels du roi. Peut-être aussi n'aimait-il point la France; son titre de prince de l'Empire, ses alliances en Autriche, ses grands biens en Hongrie pouvaient l'incliner vers Léopold. On conçoit que Léopold réprouvât tout ensemble dans le choix du fils de Condé l'élévation d'un compétiteur, l'agrandissement de la maison de Bourbon, et l'affermissement de la Pologne.

La première diète qui s'assembla [2 mai] fut remplie de fureurs et de séditions. Le roi ne craignit pas d'y proposer l'élection anticipée de son successeur, et, bien qu'il promît de respecter la liberté des élections, qu'il assurât que son unique pensée était de parer aux inconvénients d'un interrègne, des cris d'indignation lui répondirent. Disputer aux Polonais l'interrègne, c'était leur ravir la constitution et tous ses biens. Czarniecki, en apportant dans le sein des comices une centaine de drapeaux, trophées de la journée de Slobodyszcza et des autres victoires de cette campagne, ne put apaiser le tumulte. Jean-Kasimir tenta vainement de la dominer par ces prévoyantes paroles [4 juin 1661] : « Dieu veuille que je sois » un faux prophète! mais je vous dis que si vous ne remédiez » pas au mal, la république deviendra la proie des nations » étrangères. Les Moskovites s'efforceront de détacher les pro- » vinces russiennes jusqu'à la Vistule peut-être. L'expectante » maison de Prusse voudra s'emparer de la Grande-Pologne. » L'Autriche se jettera sur Krakowie. Chacune de ces puis-

» sances préférera partager la Pologne que la posséder tout » entière avec vos libertés d'aujourd'hui ! » Pour couper court à ces grands avertissements, le *liberum veto* rompit la diète ; cette assemblée resta marquée du titre de Condéenne, en mémoire de ce qu'elle avait entendu la proposition du trône ; et la guerre civile fut déchaînée.

Soulevée par une main invisible, l'armée s'était unie dans un pacte de confédération sous des généraux de son choix (Swiderski et Zyromski). Elle prétendait imposer des conditions plus ou moins violentes, savoir : la convocation d'une diète nouvelle ; la mise en jugement des sénateurs qui avaient consenti à l'élection d'un héritier présomptif de la couronne ; la réintégration du vice-chancelier Radzieiowski dans ses honneurs ; l'éloignement du brave Czarnieçki auquel les soldats ne pardonnaient pas son austère discipline, ni les nobles l'estime dans laquelle il avait l'infanterie ; la promotion de Sobieski à un poste éminent ; le payement de trente millions de solde arriérée ; enfin la diminution des immenses revenus du clergé.

Cette dernière demande changeait l'aspect des affaires. Une révolution sociale se produisait à la place d'une simple révolte pour le redressement de griefs militaires ou politiques ; tandis que les troupes de la couronne jetaient en avant ces nouveaux brandons, les troupes de Litvanie se confédéraient à leur tour sous l'autorité des Paç, favoris de la reine, en faveur du projet de succession. Les Litvaniens, malgré deux siècles de réunion à la Pologne, ne s'étaient pas encore associés à ses mœurs politiques. L'hérédité du trône n'avait rien qui les blessât. Ils s'irritèrent d'être laissés sans secours aux prises avec les Moskovites. Le roi se porta à leur tête avec l'infatigable Czarnieçki. Il avait la prétention de regarder les peuples de Litvanie comme le patrimoine de sa famille, au droit des Jagellons. C'était méconnaître l'acte de réunion qui avait à jamais lié leur sort à celui de la Pologne sous le règne de Sigismond-Auguste. C'était oublier aussi que les Wasa ne régnaient sur eux qu'à titre électif. La reine se flattait de l'espoir de les faire passer sous les lois du duc d'Enghien, en les léguant à ce prince ; pour affermir leur dévouement, Jean-Kasimir les conduisit à l'ennemi. Une bataille gagnée à Glembokié [6 nov.] sur le général d'Alexis, Khavanskoï, et la reprise de Wilna [29 déc.] sur les Moskowites, que deux officiers français, La

Couettière et Saint-Jean, y tenaient assiégés depuis plusieurs mois, signalèrent cette courte campagne.

L'officier qui commandait pour le tzar dans la capitale de la Litvanie avait, dit-on, signalé sa défense par des cruautés inconnues même dans ces contrées sauvages. Les vainqueurs ont assuré qu'il s'était donné le plaisir de charger d'hommes ses canons. Ce qui est certain, c'est que, trahi par le peu de soldats qui lui restaient, il voulut se faire sauter avec la citadelle; qu'on l'arrêta; qu'il fut livré à Kasimir; que ce prince eut la faiblesse de le laisser condamner à mort, sous prétexte d'expressions trop hautes envers lui; et comme on ne trouvait pas de bourreau pour exécuter la sentence, on obligea le cuisinier de ce malheureux à l'égorger [1]. Cette barbarie exaspéra les Moskovites. On ne peut dire ce qui serait arrivé, si des troubles intérieurs n'avaient aussi occupé l'attention d'Alexis, et rendu plus facile la tâche des hommes qui, comme Michel Paç, Czarniecki et le grand-enseigne, songeaient encore à défendre, contre les invasions du tzar, le sol de leur pays.

Sobieski essaya de raffermir la chose publique par un sacrifice volontaire. Il s'était réuni à Czarniecki et à quelques autres généreux citoyens pour fournir la paye de l'armée polonaise, espérant détruire le premier de ses griefs, et l'entraîner ainsi tout entière vers l'ennemi. Mais cette armée était de jour en jour plus exigeante et plus redoutée. Il arriva même que d'habiles instigations détournèrent [1662] sur des questions de solde l'attention des corps litvaniens, uniquement préoccupée jusque-là de la question d'hérédité. Mécontents de ne pas recevoir leurs arrérages, ils dirigèrent contre Kasimir la *confédération* qu'ils avaient commencée pour sa querelle. Toutes-puissantes par ce renfort, les troupes de la couronne ne

[1] Les historiens polonais, et tous les historiens d'après eux, racontent la mort du gouverneur moskovite comme un juste châtiment, et supposent que le cuisinier s'offrit de gaieté de cœur à tuer son maître. Ce malheureux, suivant nous, a été calomnié par l'histoire. Il nous paraît que les Polonais furent seuls coupables; coupables d'un jugement ou plutôt d'une vengeance très-inique. Ils punirent moins les cruautés que l'obstination courageuse de la défense. Ce qui l'indique assez, c'est que la sentence ne se fonde que sur le reproche d'expressions trop hautes envers Jean-Kasimir; c'était donc une gratuite et barbare violation du droit des gens. Nous empruntons notre version à une autorité qui ne paraît pas suspecte ici, à la *Gazette de France*, rédigée avec beaucoup de faveur pour la Pologne, prodigue de détails sur le siége de Wilna comme sur toutes les affaires du Nord, et uniforme dans ses différents récits de cet événement. (Voyez la *Gazette de France* de 1662, p. 196 et tous les numéros précédents.

gardèrent plus de mesure. Soixante mille hommes marchèrent sur Warsovie, enseignes déployées, ayant pour cri de guerre : Point d'héritier présomptif, suppression des richesses du clergé, Dieu bénisse la Pologne! A ce moment [12 février] une diète s'assemblait : ils demandèrent que leurs députés y siégeassent, et allèrent jusqu'à prétendre que tous nés gentilshommes, tous faits pour élire des rois et l'être eux-mêmes, ils étaient plus puissants que l'assemblée, et pouvaient aussi bien qu'elle décréter des lois.

Une loi déclara criminelle la proposition de Kasimir; tout semblait devoir être terminé. Mais l'affaire des soldes arriérées restait entière, et la lutte des partis avait désormais de plus grands mobiles. La petite noblesse formait comme une classe moyenne toute militaire, bien ignorante, bien oppressive, bien ennemie des arts, mais portant envie à l'opulence des grands, de la couronne, de l'Église, et rêvant une sorte de loi agraire. Il y avait là toute une révolution.

Les plus sinistres rumeurs étaient répandues. On parlait de l'arrivée de troupes étrangères. Condé était attendu, disait-on; la couronne avait mandé des Allemands, des Français, des Hongrois, des Turks pour sa défense. Tous ces bruits portèrent l'exaltation au comble. Le clergé, qui se croyait menacé dans ses biens, accrut l'emportement des factions par sa propre colère. Le sang coula dans la diète comme dans la plaine. Warsowie craignait d'être saccagée, quand un jour [1er mai], à six heures du matin, la diète fut rompue, et les troupes furieuses coururent les provinces, ne campant que sur les terres de l'Église, frappant sur les monastères des impôts énormes, poursuivant enfin, dans tout ce qui portait l'habit ecclésiastique, les prédilections de Jean-Kasimir.

Le sénat résolut d'ouvrir une négociation avec les confédérés. Le roi se rendit avec la reine à Zolkiew, dans la cour[1] de Sobieski [26 août], pour négocier ou combattre. Quatre cents officiers se présentèrent devant le monarque, munis des pleins pouvoirs de l'armée; mais un mauvais génie semblait rendre tous les efforts inutiles. Une capitation qui devait peser sur tous les ordres fut décrétée pour satisfaire aux demandes pécuniaires des soldats, et huit millions de livres tournois

[1] Nom que les grands de Pologne donnent à leurs palais.

seulement purent être réunis dans cette vaste Pologne, épuisée tour à tour par la guerre ou l'anarchie, et stérile à force de liberté, à force de servitude. En vain le roi empruntait à tous les Juifs du royaume; en vain la reine offrait en gage aux confédérés ses pierreries, les confédérés refusèrent toutes les transactions. On en vint aux mains. Les troupes que les grands avaient levées pour le service de la couronne [12 décembre] furent battues; le traité de Wolborz, sorte de covenant militaire, lia le sort de l'armée de Litvanie et de l'armée de la couronne. L'une et l'autre offraient d'étranges spectacles. La première, devenue maintenant la plus violente des deux, mit à mort son hetman de campagne, le brave Gosiewski, suspect d'adhésion aux vues de Kasimir. Elle demandait la tête du chancelier Paç, serviteur dévoué de la reine; et le maréchal de la seconde ayant fait pendre un valet de troupe, en réparation de quelque grand attentat, tous les valets des hussards ou des autres corps nobles coururent aux armes, et, plus nombreux que les gens de guerre, ils tinrent assiégée, ils soumirent à leurs conditions impérieuses, cette même armée qui faisait la loi à son pays. C'était la rébellion dans la rébellion, l'anarchie dans l'anarchie.

Ce temps était partout rempli de révoltes et d'exécutions sanglantes. Les catholiques en Irlande, les puritains en Écosse, à Londres les derniers des régicides, dans le reste de l'Angleterre des bourgeois qui tenaient pour la liberté, en Danemark des nobles qui parlaient aussi de liberté et protestaient sur les échafauds contre l'établissement du pouvoir absolu, en Hongrie les hérétiques et les magnats, en Prusse les Polonais réunis par les traités aux domaines du grand-électeur, en Moskovie les tribus conquises sur toutes les frontières de cet empire qu'Alexis avait porté du Niémen à la grande muraille, tant de malheureux à titres divers, tous ces martyrs des passions du temps fatiguaient de leurs supplices les gibets, les bûchers, les chevalets, la roue, tous les instruments de torture et de mort en usage et en action partout et toujours dans ce siècle qui était le grand siècle. A Naples, quarante mille gentilshommes, bourgeois, femmes, prêtres, venaient de payer ainsi, en quelques mois, pour leur nation infortunée qui avait été prise d'une fantaisie de révolution... C'était là pourtant un des moments de repos de la chrétienté.

On voit chez les historiens une paix profonde régner alors contre l'usage dans tout l'Occident; horrible paix que ne troublait pas cette boucherie organisée de la race humaine! Bénissons Dieu de nous avoir fait vivre dans des temps meilleurs.

En Pologne l'insurrection restait triomphante, et c'était aussi par des massacres, par des incendies, qu'elle signalait sa victoire. Le roi, pour consoler Louise des revers de sa puissance en donnant des satisfactions à sa piété toujours plus exigeante et plus craintive, ne trouva rien de mieux que de se mettre à tenir fermement la main à la proscription en masse des sociniens et autres hérétiques. Cette mesure ne pouvait manquer d'être très-applaudie. La Pologne croyait-elle avoir trop de ses fils pour la défendre, alors que les Turks et les Moskovites, attirés par ses discordes, amassaient de puissantes armées sur ses frontières? Et comment ceux qui ne pensaient pas avoir le droit d'opposer à l'opinion d'un seul la volonté de tous s'attribuaient-ils le pouvoir de donner des lois à la conscience, et de châtier ses dissentiments par la proscription!

Cependant l'armée, tout en appuyant de ses clameurs la destruction des hérétiques, faisait au clergé une guerre plus cruelle qu'eux. Elle proclama le principe que les biens ecclésiastiques appartenaient à l'état. Ses commissaires, réunis à Wolborz, mirent bientôt la main à l'œuvre pour distribuer à leurs commettants cette vaste proie. Les terres et villes qui formaient le domaine de la couronne furent également confisquées. Le cercle de la révolution s'agrandissait ainsi. C'était une réforme profonde que les confédérés prétendaient accomplir. On ne peut douter qu'il n'y eût du protestantisme dans cette audace contre le sacerdoce; une certaine émulation des procédés de la révolution anglaise se trahissait dans le langage et les conseils des novateurs.

La rébellion n'avait point de chef visible. Mais c'était sur le grand-maréchal Lubomirski que s'attachaient tous les regards. Toujours silencieux depuis qu'il avait rompu avec la reine, et neutre en quelque sorte entre les vues de la couronne et la sédition qui les entravait, c'était dans sa main, en apparence inactive, que l'on croyait voir se réunir tous les fils de cette grande trame. C'était à ses émissaires que l'opinion générale attribuait tous les progrès de la révolte. On lui imputait les pamphlets sans nombre qui appelaient l'ordre éques-

tre aux armes. Ces manifestes accusaient la cour de perpétuels efforts pour établir le droit divin des Stuarts. Qui n'avait entendu Louise de Nevers vouer au ridicule les lois aussi bien que les mœurs antiques? Qui ne l'avait vue ébranler les plus saintes institutions, et travailler à conformer le gouvernement aux maximes de Richelieu et de Mazarin? La constitution nationale n'était-elle pas remplacée par le mot *A la mode*... à la mode des Français tombés dans la servitude [1]! Ces cris avaient un retentissement dans toutes les âmes. Les grands ne pouvaient réfuter des reproches justifiés par la tentative qu'ils venaient de faire de concert avec la couronne. L'opinion ne tarda pas à s'établir dans l'armée qu'il fallait à la république polonaise un protecteur comme avait été celui d'Angleterre, pour sauver, disait-on, les libertés publiques, et le nom de Lubomirski retentit partout dans les camps, habilement associé à celui de Zamoyski, seigneur aussi loyal que populaire, afin de mieux écarter les soupçons de préméditation et de complot [1663].

Le clergé s'assembla à Warsowie pour balancer l'autorité de l'assemblée militaire de Wolborz, prendre en main, dans l'impuissance des diètes et de la royauté, la conduite des affaires, traiter avec les factieux, et sauver par les négociations ou par les armes la splendeur menacée du sacerdoce. Les négociations échouèrent; il fallut recourir aux foudres de l'Église. L'excommunication fut lancée contre les confédérés, et, comme renfort de ces armes sacrées, la couronne résolut d'appeler dans le royaume cent mille Tatars qui ne demandaient pas mieux que de défendre le trône et l'autel pour saccager la Pologne.

Le grand-maréchal assistait, silencieux suivant son usage, à cette délibération. Il frémit, protesta malgré lui par un brusque mouvement du pied et de la main contre le projet d'appel aux barbares; et, le lendemain, ce qui s'était passé dans le conseil n'était un secret pour personne. La furie de l'armée fut à son comble. Les hussards et les autres corps nobles criaient que ce n'était point avec des lances qu'on devait trancher les dif-

[1] Ecce nunc novâ facie omnia; constitutiones et leges antiquæ contemptu abrogatæ: Richelii et Mazarini conceptus appretiati; mores antiqui jocis et ludibriis expositi; *A la moda* regnat, etc., etc.

(Extrait d'un manifeste du temps; Biblioth. roy., m. 1172.)

férends qui troublaient l'état, qu'une hache suffirait, et la proposition de déférer à Lubomirski le protectorat servait à ce mot de commentaire.

Toujours intrépide, la reine sortit de ses monastères, se porta avec Jean Kasimir au-devant des factieux, alla s'établir dans la starostie de Iaworow, manda Sobieski constamment occupé, pendant ces désordres, à repousser les agressions de l'étranger, emmena avec elle Czarniecki et quelques troupes fidèles, puis choisit pour plénipotentiaires près les confédérés Jean Zamoyski, Florian Czartoryski, prélat respecté, et Lubomirski.

Lubomirski n'avait que le choix de détrôner son maître ou d'obéir. Il obéit ; et, une transaction ayant été conclue, il en réclama hautement l'honneur, dans le même temps que ses adversaires l'accusaient d'avoir, à Iaworow même, essayé d'accomplir sa trahison. Il passait, disait-on, les journées à embrasser les soldats qui le saluaient du nom de protecteur, ou même de celui de roi.

Il est difficile de démêler, au milieu de toutes les assertions, de toutes les clameurs contraires, si le grand-maréchal fut innocent de ces complots et calomnié par la cour, ou bien si, coupable des manœuvres dont ses ennemis l'accusèrent, il pâlit au moment décisif devant les périls, devant les crimes, devant les désastres d'une révolution. C'est à ce dernier sentiment que nous nous sommes arrêté ; une lecture attentive de toutes les pièces du procès qui suivit a fixé nos doutes. Les apologies même de Lubomirski nous ont paru attester ses vastes desseins. Et sa faiblesse, quand il fallait frapper de grands coups, s'explique suffisamment par l'état général de la république.

L'armée de Litvanie, également effrayée de l'approche des Tatars et des attentats dont il était bruit dans le camp polonais, s'était laissé détacher par les Paç du pacte de la confédération. Elle le déchira. La petite noblesse de Pologne semblait elle-même étonnée du point où elle était venue. Le bruit des anathèmes de l'Église faisait tous les jours une sensation plus profonde, et beaucoup de ceux qui ne reculaient point devant les maux de l'anarchie s'épouvantaient des menaces de régicide.

Quoi qu'il en soit, un traité fut conclu à Iaworow. Le roi livra à l'armée le trésor de l'État, donna des garanties pour

le reste des arrérages, renonça à ses projets de succession, promit de se porter sur-le-champ à la rencontre des Moskovites, qui se disposaient par d'immenses apprêts à tirer un parti décisif des déchirements de la république. L'armée se pressa triomphante et soumise autour de Jean-Kasimir et de Louise de Nevers. L'acte de confédération servit à charger un mortier. Les soldats y mirent le feu en mêlant le cri de Vive le roi! au cri national de Dieu bénisse la Pologne! et Sobieski put se mettre en marche, à la tête de l'avant-garde, pour les terres russiennes [11 août].

Lubomirski se regardait comme le pacificateur de l'état; il se donnait pour le sauveur du trône, et Jean-Kasimir refusa de le recevoir. Il voulait être de l'expédition, y faire sa charge d'hetman de campagne, et la reine lui dit simplement: « Illustre et très-cher, Votre Sincérité fera bien de ne pas suivre le roi; car il se méfie de vous. » Le lendemain ses compagnies d'ordonnance, sa garde furent cassées, on assura que Kasimir avait dit tout haut : « Les chiens s'abreuveront du sang des protecteurs. »

Lubomirski s'éloigna. Aussitôt la révolte ressaisit son empire. Elle semblait voler de troupe en troupe, et de cantonnements en cantonnements. A peine éteint, l'incendie s'était rallumé plus violent que jamais. Les efforts du roi, ceux de la reine, ceux de Jean Zamoyski, ceux de Czarnieçki furent impuissants pour l'apaiser. Sobieski accourut; il parla avec son éloquence impérieuse d'honneur et de patrie; son ascendant entraîna enfin dans la route du devoir, au-devant des ennemis de la république, cette armée qui, depuis trois ans, ne faisait du mal qu'à son pays.

Le grand-enseigne balaya devant lui les bandes kosakes ou moskovites jusqu'au Borysthène, et Jean-Kasimir revit à Ryszczew, entre Tretchimirow et la métropole de Kiiowie, ce beau fleuve échappé, depuis quatorze ans, à ses lois. Il fallut le franchir. Les Tatars devaient marquer le chemin à la cavalerie polonaise. Ils se placèrent, suivant la coutume de leur nation, sur des radeaux de bottes de paille ou de roseaux, tenant par la queue leurs chevaux lancés à la nage et les chassant à coups de fouet vers l'autre bord. Le roi suivit avec toute l'armée [13 septembre]. Il passa en vue de la vieille capitale des Russiens; et, sa gauche appuyée au grand-hetman

Sapiéha et à Michel Paç, maintenant second hetman de Litvanie, qui suivaient tous deux la grande route de Moskou par la Russie-Blanche, sa droite commandée par Jean Sobieski et soutenue par les Tatars, il s'enfonça fièrement [1664], avec Czarnieçki et Zamoyski, dans les terres de l'Ukraine, triomphant de poursuivre les Kosaks et les Moskovites au cœur même de l'hiver jusque dans leurs foyers. Sobieski, chargé de soumettre les tribus kosakes, faisait tout plier, tout fuir. Cinquante villes lui ouvrent leurs portes. On remonte ainsi la Diesna. On passe Nowogrod, on arrive devant Gluchow, clef de toute la Moskovie. Jean-Kasimir opère, sous les murs de cette place, sa jonction avec l'armée de Litvanie [février], et, fort de ce puissant secours, il entreprend un siége dont le succès ouvrira à ses invasions l'empire des tzars.

Deux jeunes Français, Guiche et Louvigny, fils du maréchal de Grammont, qui avaient voulu voir ces contrées lointaines, s'élancèrent les premiers à l'assaut. Ils ne purent que montrer leur inutile valeur à ces barbares, qui avaient alors des Français en tête pour la première fois. Le comte de Guiche fut blessé sur les murailles même de Gluchow. Les assauts n'intimidèrent pas la garnison; il fallut entreprendre un siége régulier. Jean-Kasimir se consolait de ces retards en contemplant la vaste étendue de territoire conquise par ses armes. Il voyait Sobieski maître de l'Ukraine, les Kosaks partout vaincus, ces peuples assujettis... Assujettis! non : ils ne devaient plus l'être à la Pologne; du moment où l'armée polonaise a établi ses tentes, des armées furieuses sortent de terre autour d'elle, et, ayant à peine en tête quelques poignées d'ennemis, elle est accablée sur les derrières et sur les flancs de bandes innombrables; elle est assiégée dans le camp de Gluchow plutôt qu'assiégeante. L'habile Alexis, qui avait attendu ce moment pour s'avancer avec toutes ses forces, approchait à grandes marches. Jean-Kasimir commanda la retraite et se porta sur la Litvanie. Le grand-enseigne eut ordre de se replier dans la direction du Borysthène. Il sut le faire sans perte. Mais l'armée royale souffrit et du froid et de la faim, et de son désordre et de sa terreur. Les Litvaniens, le roi à leur tête, n'arrivèrent qu'à moitié détruits sous le canon de Mohilow. Les Moskovites, désespérant d'entamer la Pologne du côté où la couvrait la retraite savante de Sobieski, poursuivirent de place en place

18

la fuite de l'armée royale, et achevèrent par des victoires les conquêtes commencées pour eux par les frimas [mars].

Irrité de ces désastres, Jean-Kasimir s'en vengea sur quelques Kosaks sans défense. Il enleva Georges Chmielnicki à sa retraite pieuse pour le jeter dans les fers, et fit fusiller, sous prétexte de trahison, l'hetman Wyhowski, qu'il avait investi du palatinat de Kiiowie en récompense de son attachement à la Pologne. C'était perdre une seconde fois par la violence les domaines déjà perdus par les revers.

Chose singulière! Cette malencontreuse campagne ne devait être profitable qu'à la France. L'expérience que le comte de Guiche y avait acquise, sur la façon extraordinaire dont la Desna, le Borysthène, les fleuves les plus larges et les plus rapides peuvent être franchis, éclaira son audace huit ans après, dans une des grandes journées du règne de Louis XIV. Le passage du Rhin, alors tant célébré, fut son ouvrage. Quand ce vaillant seigneur proposa son plan à Condé, monsieur le prince, qui comprit sans doute où il avait puisé une telle assurance, lui répondit que ces aventures ne pouvaient être tentées qu'avec des Polonais ou des Tatars [1]. L'événement prouva qu'on pouvait aussi les risquer avec des Français.

Les deux fils du maréchal de Grammont avaient été punis par l'exil de quelque indiscrétion dans la grande affaire des amours du roi; et ils se consolaient de l'exil par la gloire. C'était aussi par la gloire que toute la noblesse de France se consolait de la paix au milieu de laquelle Louis XIV achevait de grandir; on voyait sans cesse nos gentilshommes porter aux extrémités de l'Europe, sous les bannières de la chrétienté, son aventureuse vaillance. Cette même année, les Turks, qui s'avançaient sur l'empire, qui même inquiétaient déjà Presbourg et Vienne, sans que Montéeuculli pût les arrêter, furent surpris de rencontrer en Hongrie, à Saint-Godard, près de Javarin ou Raab, lieux que le drapeau même de la France devait plus tard illustrer, une nombreuse armée de gentilshommes français. Là, le comte d'Auvergne, le chevalier de Lorraine, les Rohan-Guémenée, les Mouchy, les Crussol, les Béthune, les Saulx, les Saint-Agnan, les Harcourt, les Villeroy, le marquis de La Feuillade, prodiguaient leur sang pour

[1] Mémoires du comte de Guiche sur les affaires de Hollande, t. II.

l'empire, pour la croix, pour la renommée. A eux, à leur brillant courage appartint l'honneur d'arrêter le cours des entreprises musulmanes dans la journée de Saint-Godard [2 août]; et Achmet Kiuperli, qui avait hérité de son père ce poste éminent de grand-vizir, si précaire jusqu'alors, fut réduit à retourner vaincu aux pieds de Mahomet son maître. Léopold eut sa capitale sauvée, et le lendemain il conclut une trêve de vingt ans, qui détournait sur les autres puissances l'ambition et les armes ottomanes.

Moins heureux, Jean-Kasimir, comme pour se distraire de la guerre extérieure et de ses revers, semblait s'attacher à rallumer dans son royaume l'incendie de la guerre civile. Wyhowski n'était pas une victime qui pût suffire à ses colères; il fallait une tête plus haute. Nous avons vu que Lubomirski n'avait pas obtenu la permission de suivre l'armée à son départ; mandé ensuite, il n'était pas venu. On s'en prit à lui des résultats de la campagne; on l'accusa de complots au dedans et au-dehors; on prétendit qu'il s'était entendu avec Wyhowski pour soulever les terres russiennes et l'Ukraine; et tandis que, pour obéir au vœu des soldats, le roi rendait sa faveur au vice-chancelier Radzieiowski, dont l'injuste bannissement avait suscité tant de malheurs, il résolut d'écraser le grand-maréchal de la couronne, le plus puissant seigneur du royaume par sa charge, l'un des plus puissants par sa fortune. La reine Louise comptait ensuite reprendre sans obstacle les projets auxquels son cœur de sœur, de reine et de Française ne savait pas renoncer. C'est le propre des pouvoirs contredits de croire que frapper l'opposant qui les blesse, ce soit détruire l'opposition même. Se peut-il qu'après quelques mille ans les gouvernements ne sachent pas encore qu'un homme n'a que des forces d'emprunt? Il les puise dans les intérêts et les sentiments publics. C'est là qu'il faudrait que la hache pût atteindre.

Jean-Kasimir mit Lubomirski au ban de la république, comme traître au roi et à la patrie. Les confédérations provoquées, leurs entreprises sur les biens du clergé dirigées ou soutenues, les secrets du sénat divulgués, les soldats payés pour élire criminellement un protecteur ou même un nouveau roi, l'étranger servi par des intelligences et des complots, tels étaient les principaux chefs d'accusation. Pour tourner contre le grand-maréchal les préjugés de la petite noblesse, on lui

faisait même un crime d'avoir violé la loi d'égalité universelle, en ornant ses armes d'une couronne ducale; il était prince de l'empire, et ses domaines étaient de ceux que leurs propriétaires avaient, dans les derniers temps, pris l'habitude de qualifier des titres de duchés ou de comtés, sans encourir les réclamations d'aucuns pouvoirs. Étourdi de ce coup, Lubomirski se perdit en soumissions [1]. Mais la reine, le roi, le clergé voulaient des vengeances; ils ne se laissèrent pas fléchir. C'était courir au-devant de la guerre civile; elle éclata.

Lubomirski s'enfuit d'abord jusque sur les terres de l'empire; tant d'intérêts se rattachaient à sa cause, que l'Autriche et la Pologne furent aussitôt remplies d'armements faits pour sa querelle, et tandis que Sapiéha et Michel Paç continuaient à soutenir péniblement l'assaut du prince de Circassie et de ses Moskovites victorieux, que Sobieski voyait l'appui vacillant des Tatars manquer tout à coup à la république, et que Czarnieçki se dévouait à parcourir secrètement la Krimée et l'Ukraine pour ramener des alliés à la Pologne, le grand-maréchal proscrit rentra à la tête de quelque vingt mille hommes, étrangers, petite noblesse, protestants, troupes des anciennes confédérations, qui avaient repris leur furie; c'est avec cette escorte qu'il s'approchait de la capitale épouvantée pour répondre aux sommations de la couronne.

La diète s'assembla. Le roi siégeait sur son trône [27 octobre]. Un huissier cite à comparaître le très-magnifique et très-illustre comte de Wisnicz, prince Lubomirski, grand-maréchal et deuxième grand-hetman de la couronne, hetman de la petite Pologne, staroste de Krakowie et d'une douzaine de places. L'huissier somme Sa Domination de répondre aux accusations de lèse-majesté. Sa Domination ne répond pas. Au bout de quelques jours, le fils de Lubomirski paraît; et ce jeune homme accuse hardiment le trône au lieu de défendre son père.

La reine est seule coupable, dit-il; Sa Majesté sacrée a violé tous les droits de la Pologne. Elle a prétendu, elle prétend encore séparer la Litvanie de la couronne, et léguer le grand-duché au sang de France, comme patrimoine héréditaire des Jagellons. Pour faire fleurir les lis au milieu des neiges de la

[1] On a nié ce fait. Voyez les *Lettres de Lub.*, page 78 de sa défense précitée.

Sarmatie[1], aucun attentat ne lui a coûté. Elle a altéré les monnaies afin de corrompre les lois et les consciences. Elle a voulu livrer l'ordre équestre au cimeterre des Tatars; déjà elle a livré dès long-temps les destins de la patrie à un comité de Parisiens inconnus, domestiques, chapelains, religieuses, dames d'honneur, que l'ambassadeur de France gouverne. Non contente d'opprimer la république, elle passe le temps à insulter ses usages, ses lois, ses mœurs; on l'a entendue dire que, pour cent mille florins, elle achèterait la Pologne entière; et si le grand-maréchal est en butte à toutes ses fureurs, pourquoi? sinon parce qu'il n'a pas voulu se prêter à perpétuer un tel régime, par une élection coupable; parce qu'il s'est refusé, suivant l'expression même de Sa Majesté sacrée, à accommoder les vieilles têtes du sénat aux modes de France avec des peignes de fer[2]! Fallait-il souffrir qu'une main de femme pliât au joug l'antique liberté sarmate? Quels présages de l'empire de ses neveux, que les attentats, les exils, les proscriptions, peut-être aussi les assassinats!

Lubomirski se présentait ainsi comme le vengeur et le martyr des droits de son pays. Le couple royal, oubliant les immenses services qu'il avait rendus contre Charles-Gustave, et ne pensant, suivant l'usage des têtes couronnées ou peut-être de tous les hommes, qu'aux griefs récents, la cour fit jouer tous ses ressorts pour le perdre. Le clergé voulait le châtiment de ses entreprises autant par politique que par vengeance. Les grands n'étaient pas moins animés contre le chef des complots incendiaires de la petite noblesse; le grand-chancelier Leszczynski, les Paç, toutes les créatures de la reine, le vice-chancelier Radzieiowski, ambitieux de faire sa paix avec la cour et peut-être curieux de se venger, par le moyen de Jean-Kasimir, des échecs que le parti suédois avait reçus du zèle intrépide du grand-maréchal, d'autres encore employaient leur crédit et leur fortune à acheter des dépositions ennemies. Les tortures en donnèrent comme la corruption; on prétendit que les jésuites, pour multiplier les témoignages, promettaient à bas prix[3] l'absolution des faux serments.

[1] Tout ceci est textuellement extrait de la défense de Lubomirski.

[2] Quia venerandæ senatorum canitiei, ut gallico componerentur ritu, ferreos pectines non admovit.

[3] *Plaidoyer de Lubomirski*, p. 83.

Enfin les débats se fermèrent. L'instigateur de la couronne prit ses conclusions, et le roi siégeant sur son tribunal, les nonces frémissant et agitant le sabre autour de la salle du sénat, les sénateurs, auxquels était adjointe une députation des représentants de l'ordre équestre, prononcèrent sur ce grand procès. Lubomirski fut déclaré coupable à l'unanimité [22 decembre]. Sur cinquante-trois juges, quarante-cinq le condamnèrent à la perte de ses honneurs et de ses biens. Trente-six votèrent de plus la mort. A cette nouvelle, Lubomirski épouvanté s'enfuit de son armée et chercha un asile sur les terres de l'Empire.

La cour triomphait, et cependant il s'en fallait beaucoup que la fortune eût prononcé son dernier arrêt [janvier 1665]. Un certain Téléphus rompit la diète. Une nouvelle diète, assemblée aussitôt après, aurait pu provoquer une transaction décisive ; elle fut encore rompue. Toutes celles qui suivirent eurent le même sort. On peut dire que le *liberum veto* régnait sur la Pologne, et avec lui la terreur et l'anarchie.

L'anarchie s'organisa. Léopold était intervenu près du roi et de la diète, en faveur du prince de l'empire proscrit. Le bruit d'armements toujours plus formidables en Silésie encouragea les mécontents de l'intérieur, et les deux partis se disposèrent méthodiquement à la guerre civile. On pressent la manière dont les forces étaient partagées. La cour avait pour appui la Litvanie, les palatinats de l'est, les grands, leur clientèle et le clergé. Le parti contraire s'appuyait sur les grandes villes, et en général sur les palatinats de l'ouest, moins préoccupés des intérêts de l'ordre que de ceux de la liberté, disposés par leurs relations avec l'Allemagne, à la réforme du clergé, et exploités de longue date par les intrigues de l'Autriche. L'Autriche ne demandait pas mieux que de s'avancer au cœur de la Pologne en donnant la main aux révolutionnaires et aux hétérodoxes, tandis qu'elle travaillait en Hongrie à extirper le protestantisme et la liberté par le fer et le feu.

Dans cette lutte, où tous les intérêts étaient si étrangement confondus, le succès devait dépendre de la décision de l'armée. Une partie demeurait confédérée pour la querelle de Lubomirski ; d'autres paraissaient fidèles au sénat et à la royauté ; le reste flottait encore. Dans ce péril, le roi remit au vain-

queur de Slobodyszeza [1663], pour s'assurer les corps chancelants, le bâton de grand-maréchal de la couronne, dont Lubomirski venait d'être judiciairement dépossédé. Sobieski se trouvait ainsi le premier des ministres, le premier des dignitaires de la Pologne. Czarniecki hérita du bâton d'hetman de campagne, ou second hetman, qu'un caprice de faveur avait donné quelques années auparavant à Lubomirski ; un caprice contraire le remettait enfin aux mains de celui qui était depuis long-temps reconnu pour le premier général de la Pologne.

Par malheur, ces mains fatiguées ne devaient pas le porter. Czarniecki, à ce même moment, épuisé à force de travaux plutôt que d'ans, mourait dans une simple cabane de Wolhynie, où, surpris par la souffrance, il avait cherché un abri. Le lieu consacré par cette grande perte publique s'appelle Sokolowka, près Dubno, sur le Styr. A l'illustre guerrier succéda encore Sobieski. Sobieski avait été étranger jusqu'alors aux mouvements des factions. La faveur publique attachée à son nom, ses sentiments français, son autorité sur l'armée, fixaient sur sa personne la préoccupation et la faveur royales. Pour prix de seize années de sacrifices et de combats sans relâche, il devenait tout à coup le citoyen le plus considérable de son pays par la première des charges politiques et la seconde des charges militaires. Ce choix entraîna la plupart des régiments indécis sous l'étendard de la royauté.

Le nouveau grand-maréchal quitta les frontières [mai], dont il était depuis si long-temps le fidèle gardien. Il lui fallut venir à Warsowie pour recevoir les bulawas ou bâtons de ses charges, et disposer ses moyens de défense contre l'invasion des troupes impériales.

Dans ce voyage il vit madame Zamoyska, qui devint veuve alors. La Pologne perdait prématurément le palatin de Sandomir, Zamoyski, le plus populaire de ses grands seigneurs, et l'un des plus éclairés comme des plus braves. La palatine, cette brillante Marie-Kasimire d'Arquien, était dans tout l'éclat de sa beauté. Elle comptait à peine trente et un ans. Sous ses voiles funèbres, sa taille, ses traits, son regard, sa conversation avaient une magie contre laquelle Sobieski fut sans défense. On a dit qu'il l'aperçut alors pour la première fois ; on s'est nécessairement trompé. Marie-Kasimire avait accompagné la cour dans plusieurs circonstances à Zolkiew

même, et, quoique Sobieski passât sa vie dans les camps, il serait difficile de croire qu'il n'eût pas en personne reçu de tels hôtes. Nous avons vu que tous deux, aux premiers jours de leur jeunesse, faisaient partie de cette marche triomphale sur la Vistule, par laquelle Jean-Kasimir ouvrit, seize années auparavant, la grande et terrible guerre dont les dernières secousses agitaient maintenant la Pologne. Il n'était pas homme à ne pas remarquer la jeune Française, qui tenait la cour à ses pieds. L'amour de Jean pour la France, pour sa littérature et ses arts, dut former un premier lien entre eux; la précipitation extraordinaire de leur union attesterait seule des rapports déjà anciens. Jeune encore, passionné, plein d'esprit, brillant de grâce, Jean mettait aux pieds de madame Zamoyska des honneurs, des richesses, de la gloire. La reine, qu'il intéressa au succès de ses amours, saisit vivement l'espoir de s'assurer en lui un serviteur plus fidèle à sa cause, plus docile à l'empire d'une femme, que le palatin de Sandomir; et, comme la passion de Jean ne comprenait point de retards, que la guerre, qui grondait sur toutes les frontières, le rappelait, qu'il ne se sentait pas le courage de s'éloigner, même pour la patrie et la gloire, s'il n'était heureux, malgré les lois du deuil, commencé à peine, le mariage fut résolu.

En Pologne, c'étaient le roi, les grands, les maîtres, qui engageaient la foi de leurs subordonnés. Matthieu Matczynski, jeune officier qu'unissait à Sobieski une de ces amitiés guerrières communes chez les Spartiates et chez les autres races du Nord [1], alla donc en grande pompe [2 juillet], une couronne de romarin et de pierreries à la main, demander à la reine sa dame d'honneur. Le messager célébra, suivant l'usage, dans une longue harangue, les exploits miraculeux et les incomparables vertus du héros qui l'envoyait. La reine répondit, par la bouche de son chancelier, en portant au ciel les attraits, la modestie, les dons brillants de madame Zamoyska. Elle promit la main de la palatine et lui plaça au front la précieuse couronne déposée à ses pieds par le fidèle Matczynski.

Il était dans les vieux usages de la nation que tout mariage

[1] Nous ferons voir ailleurs que les Spartiates étaient une tribu de la race blonde et probablement d'origine slavone qui se maintint indépendante et glorieuse au milieu des races étrangères ou mêlées, en conservant long-temps intactes, sous le nom de lois de Lycurgue, ses coutumes primitives.

durât trois jours, et la gravité des circonstances ne pouvait faire fléchir devant son empire une institution féconde en plaisirs. Un matin donc [5 juillet], avant le lever du soleil, le grand-maréchal se rendit au palais en personne, précédé de Kosaks et d'heiduques de sa garde qui agitaient des torches, suivi de quelques milliers de gentilshommes, ses domestiques ou ses clients, tous couverts de livrées éclatantes et de riches armures, lui-même resplendissant de diamants et d'or, son cheval pliant sous le poids des armes de luxe, ferré d'argent et caparaçonné d'un tissu de perles fines, d'émeraudes, et de saphirs. La reine mena les deux époux dans sa chapelle, et fit célébrer sous ses yeux, par le nonce du Saint-Siége, Odescalchi, cette union que d'étranges événements suivirent. Peu après, la princesse qui l'avait formée ne vivait plus; le prêtre qui la consacra était pape sous le nom d'Innocent XI; Sobieski était roi, et Marie d'Arquien ceignait la couronne de sa bienfaitrice.

Sur le seuil de la chapelle, l'heureux couple rencontra la foule des religieux, des prosateurs, des poètes parasites qui venaient entretenir, en harangues latines, le grand-maréchal et sa compagne des mérites sans nombre de tous deux. Quatre semaines auparavant, les mêmes voix et les mêmes discours auraient consacré les louanges du brave Zamoyski! Ces épithalames occupèrent le jour tout entier. A quatre heures du soir, le banquet royal fut servi; à une heure du matin il durait encore. Le roi, la reine, l'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de France, le nonce du pape, l'archevêque de Gnesne, et les deux époux, dans leurs atours magnifiques, s'étaient assis à une table dressée sur le trône même. Deux autres tables immenses réunissaient, l'une toutes les dames et jeunes filles de rang illustre, l'autre les sénateurs et les grands de la république. Les parents des mariés, sous le nom de gospodarz et gospodini ou maîtres et maîtresses de la maison, remplissaient la tâche de faire boire l'assemblée. Les seigneurs se pressaient autour de la table royale, portant, à genoux, la santé de Leurs Majestés Sacrées, qui étaient tenues de faire honneur à ces appels d'un zèle infatigable. Quatre tonneaux de vin de Hongrie coulèrent; on ne compta pas les pièces de bière abandonnées dans les salles voisines aux gentilshommes de la suite et aux valets. Enfin, un tapis de drap rouge étendu dans la salle du festin à la place des tables, qui disparurent,

annonça le bal destiné, suivant l'usage, à terminer cette première journée. Le bruit des fêtes étourdissait ainsi la cour sur ses dangers. La guerre étrangère et civile grondait alors aux portes de Warsowie.

La matinée du lendemain fut consacrée à la réception des présents. Madame Sobieska, qui n'avait pas encore quitté le palais, se montra éclatante de parure et de beauté, sur le trône même de Louise de Nevers, dont elle semblait faire un premier essai. Le chancelier de la reine était à ses côtés. Matthieu Matczynski lut tout haut la liste des seigneurs, réunis, la veille, au banquet royal; et à mesure qu'il appelait les convives, des envoyés se présentaient, en leur nom, pour mettre aux pieds de la mariée le cadeau de noce qu'ils lui destinaient. La vanité, plus que l'affection, établit une émulation de largesses entre tous les grands de la cour; le chancelier de la reine, qui répondait pour madame Sobieska aux compliments des messagers chargés de ces offrandes, fit l'admiration générale par son habileté à trouver, du matin au soir, des formules et des louanges nouvelles. Un second banquet et un second bal remplirent le cours entier de la nuit suivante.

Enfin, le troisième jour se leva. Le roi et la reine conduisirent en nombreuse cavalcade la grande-maréchale à son époux. Il traita magnifiquement la cour. Les tables étaient chargées de surtouts d'or. Les longues franges destinées à remplacer les serviettes, et clouées suivant l'usage de peur qu'on ne les volât, étaient garnies de dentelles. On faisait monter à quelque cent mille livres le prix du banquet; ce n'étaient que quartiers de chevreuil, élans tout entiers, pieds d'ours, queues de castor, autres mets dispendieux et délicats. Des flots de vin de France les arrosèrent. L'assemblée mangeait peu, mais buvait beaucoup. La pipe polonaise, dont les autres nations enviaient encore le secret, épaississait, par des flots de fumée, les nuages qui troublaient déjà tous les yeux. Les clameurs joyeuses ou les querelles ne tardèrent pas à couvrir le bruit des instruments; les musiciens, descendant de l'orchestre, vinrent prendre leur part de l'ivresse commune. Des légions de valets firent en même temps invasion pour se saisir des débris du festin. Dans leurs combats, les cristaux furent mis en pièces. Les riches couverts, apportés par les convives,

disparurent aussi, mais ce n'était pas qu'ils fussent brisés; la plupart des sénateurs et des évêques n'étaient point en état, plus que leurs laquais de reconnaître leur argenterie, et de la défendre. Les filles, les femmes des palatins ne pouvaient plus prendre ce soin au milieu d'un désordre toujours croissant; tout ce qui se tenait debout avait les armes à la main. Les coups de sabre étaient échangés aussi souvent que les toasts. Ce n'était plus qu'une orgie sanglante, et une affreuse mêlée.

A la faveur du tumulte, les époux s'évadèrent. Le roi, la reine, les dames, une foule de grands les suivirent. On installa gaiement l'illustre couple dans la couche nuptiale, non sans que les jeunes seigneurs se plaignissent d'être privés le lendemain, dans ce mariage de veuve, des marches triomphales et des promenades de trophées usitées dans les autres mariages. Les propos des assistants se mêlaient encore au bruit des combats ou des fanfares de la salle voisine, que Jean-Kasimir était déjà sorti de la chambre d'hyménée et des murs de Warsowie pour aller, la nuit même, sans rentrer au palais, se réunir à son armée, afin d'arrêter les progrès de Lubomirski maître de la petite Pologne tout entière. Tandis que Sobieski était tout entier à ses amours et à son bonheur précipité, bonheur que la Providence devait lui faire payer cher, Lubomirski se vengeait du nouveau grand-maréchal, du nouvel hetman de campagne, en saccageant le château, le musée, les haras de Zolkiew et l'héritage entier de Zolkiewski.

Le grand-hetman Potoçki, chargé de quatre-vingts ans, prit le commandement des troupes royales. Le clergé les fortifia des foudres de l'église, et la guerre embrasa le royaume depuis les monts Karpathes jusqu'à la mer Baltique. Sobieski remplit son poste dans l'armée; il défendit contre les confédérés les approches de Warsowie, et Lubomirski domina dans tous les palatinats de l'ouest et du nord.

Après quatre mois de marches stériles et de vains combats, les deux armées se trouvèrent en présence sous les murs de Thorn [7 novembre]. Une grande bataille semblait devoir vider cette querelle confuse. Les forces étaient égales; deux chefs habiles se montraient à la tête des deux partis : ils craignirent de verser des flots de sang en pure perte, peut-être de compromettre leur renommée, et Lubomirski d'un côté, Sobieski et le roi de l'autre s'éloignèrent sans coup férir.

Effrayé d'une première campagne sans résultats décisifs, Lubomirski demandait à traiter, et à traiter avec celui qui avait hérité de ses honneurs. Il trouvait dans Sobieski le génie le plus propre à pacifier ces longues discordes. Tel était l'ascendant que le grand-maréchal prenait de jour en jour par son désintéressement, par sa modération, par son dévouement à la chose publique, que, les débats des diétines de Russie ayant exigé sa présence [1667], on attendait avec impatience, dit une gazette française de ce temps, son retour à Warsowie. « Car, est-il ajouté, son intelligence dans les affaires ne le » rend pas moins considérable dans le conseil que sa valeur » dans les armées[1]. » On ne savait pas alors que celui qui obtenait ces louanges serait bientôt un roi.

Une trêve fut conclue. La Pologne respira. Une diète extraordinaire devait prononcer sur les différends de Lubomirski et de la couronne. Cette assemblée dépositaire de tant d'espérances se réunit enfin [17 mars]. Elle siégeait depuis près de deux mois, quand le nonce Maskowski se lève, salue le roi avec un respect insolent, et s'élance hors des comices en les déclarant dissoutes. Le *liberum veto* poursuivait ses œuvres; Maskowski, disait-on, avait reçu deux mille écus pour cet attentat, et les deux partis s'en renvoyèrent l'accusation. On l'imputait à Léopold, à la reine, à Lubomirski; quels que fussent les coupables, la Pologne expia cette trahison par de nouveaux malheurs.

Lubomirski reparut en armes au cri de liberté. La reine, malade de chagrin et avide de vengeance, courut se mettre à la tête de l'armée. Les deux camps [19 juillet] se joignirent à Montwy, non loin d'Inowroclaw, dans le palatinat de Kuïavie, contrée marécageuse, coupée de lacs et de rivières, où Jean-Kasimir, fort de vingt-cinq mille hommes quand son adversaire n'en avait pas vingt mille, perdait, en attaquant, l'avantage du nombre. Toutefois, n'écoutant que l'ardeur dont l'enflammait la reine, il donne l'ordre à ses troupes de franchir le Noteç qui le séparait des rebelles. Vainement Sobieski a voulu l'arrêter en lui représentant les périls d'une position mal choisie, en parlant de paix, en présageant un revers. Jean-Kasimir s'est élancé, sa cavalerie se perd dans les marais; Lubomirski la

[1] *Gazette de France* du 20 février 1666.

foudroie, la disperse, la ramène vaincue. Sobieski ne peut que sauver les débris de l'armée royale, se retirer sur Warsovie, couvrir cette place, retarder par des manœuvres savantes les progrès des confédérés, et profiter à la fois de ses ressources pour ressaisir la victoire et de sa faiblesse pour imposer la paix à Jean-Kasimir. Inquiet d'avoir en tête un si habile adversaire, Lubomirski ne demandait pas mieux que de déposer les armes. Un traité fut signé [31 juillet] à Lengoniwçz sur la Piliça. Par ce traité, le roi renonçait à ses plans d'élection, la plus chère pensée de la reine Louise. De son côté, le chef des rebelles, content d'avoir obtenu gain de cause pour la lettre de la constitution et pour la politique de l'Autriche, renonçait à ses honneurs. Il vint, dépouillé de ses charges, fléchir le genou dans le camp de Jarossyn devant son maître vaincu, et se retira, aux termes du traité, en Silésie, pour y attendre dans l'exil le pardon du roi et celui de la Pologne.

Au même moment, le comte de Palfi, représentant de l'opposition hongroise, expiait au fond des cachots sa foi imprudente dans les libertés de sa patrie. Le comte du Buat avait la tête tranchée à La Haye sur un échafaud. L'incendie de Londres accusait la fureur opiniâtre des partis britanniques. En faisant écorcher vif à Moskou un sectaire qui niait qu'un second baptême fût nécessaire aux chrétiens convertis au schisme grec, le tzar Alexis, d'ordinaire si habile, ouvrait témérairement son empire à des dissensions sanglantes, et un synode de toute l'Église d'Orient, convoqué à Moskou pour les finir, devait encore les exaspérer! Le grand siècle ne fut un âge d'or ni pour les peuples, ni pour les grands, ni pour les têtes couronnées.

Sobieski avait profité des premiers instants de la trêve pour voler sur les frontières; on le vit mener au combat sous un même drapeau les troupes confédérées et les troupes royales, battre les Moskovites et tenir en respect les Tatars, alliés changeants qui menaçaient la république de leur furie. Au milieu de ses victoires, une nouvelle diète s'assembla pour travailler à fermer les longues blessures de la patrie. Elle venait d'être rompue, comme toutes les précédentes, par le *liberum veto*, quand une attaque d'apoplexie [7 février 1607] délivra Lubomirski de l'exil, et délivra de lui la Pologne : génie vaste, inquiet, ambitieux, habile, qui ne fut ni sans reproches, ni sans excuses;

qui eut de grands torts après avoir rendu de grands services, voulut plus qu'il n'osa, et finit par être funeste à la république autant qu'il lui avait été utile. La reine, en apprenant sa mort, triompha. Elle crut toucher au moment d'accomplir ses projets. Elle-même était aux portes du tombeau.

Il y avait dix-huit ans passés que Jean-Kasimir et Louise de Nevers étaient montés sur le trône du grand Wladislas. Il y avait dix-huit ans passés que le fléau des invasions et de l'anarchie frappait à coups redoublés sur la Pologne. Religieux et irrités, les Polonais attribuaient toutes leurs infortunes au mariage d'un cardinal avec sa belle-sœur. Mais Dieu ne punit que les rois pour les fautes des rois; il ne punit les nations que pour les fautes des nations. Kasimir expiait la faiblesse volage et entêtée de son caractère; Louise, sa domination impérieuse, indiscrète, égoïste peut-être; les Polonais, leurs lois insensées. La mort de Lubomirski sembla devoir tout pacifier. Le roi et la reine ne doutèrent pas que le sceptre ne devînt plus léger pour leur main fatiguée. Point! Les haines de l'ancien grand-maréchal et ses ombrages revivaient dans le corps entier de la petite noblesse. Les soldats s'étaient mis à livrer les provinces au pillage pour avoir leur solde; le peuple épuisé mourait de faim ou vivait dans le désespoir. Enfin, tous les cabinets étrangers convoitaient les dépouilles de la république. Tel était le spectacle que présentait la Pologne.

Au bruit des discordes sanglantes de la république, quatre-vingt mille Tatars s'élancèrent à travers les plaines de la Wolhynie, changées en déserts par les dernières invasions. Réconciliés avec cette race ennemie par le goût du pillage, les Kosakes accoururent sur leurs pas; le torrent arriva jusqu'au cœur de la Pologne. Madame Sobieska fut sur le point d'être enlevée dans Zolkiew; repoussé par le grand-maréchal, le flot, en se retirant, laissa derrière soi la terreur. Le Turk, qui se sentait rassuré par la guerre de Flandre contre la noblesse française et contre les Impériaux, faisait d'immenses efforts pour terminer enfin l'interminable guerre de Candie et venger les injures de Saint-Godard en étendant ses établissements dans la Hongrie. Il arma à grand bruit, afin de venir en Pologne consommer l'œuvre de son avant-garde de barbares.

Dans ces périls, la cour se hâta de mettre un terme à la

guerre prolongée de Moskovie. Une trève de seize ans fut conclue à Andruskow, le 30 janvier [1667] ; mais Alexis ne l'accorda qu'au prix de la cession définitive d'une grande partie de la Russie-Blanche, de la Sévérie entière, de l'Ukraine, des deux rives du Boryskène, de tout ce que l'insurrection des Kosakes et la fortune du tzar avaient, depuis quinze ans, détaché du royaume de Pologne.

Ce royaume malheureux semblait une proie réservée à ses voisins. Rulhière assure avoir vu dans le département des affaires étrangères les pièces d'une négociation ouverte dès ce temps-là entre les puissances limitrophes pour procéder au partage. Louis XIV détourna la tempête ; il se hâta de donner connaissance au roi de Pologne du complot des cours. Sa conscience se serait refusée à laisser périr un peuple qui professait la même foi que lui. Ceci explique les avertissements répétés par Jean-Kasimir en pleine diète, et depuis lors regardés comme prophétiques.

Sans doute, ce furent les dangers même de la république qui affermirent l'esprit prévoyant de la reine dans ses efforts pour détourner, par une élection anticipée, les malheurs des interrègnes. Une diète avait été convoquée. Le roi l'ouvrit malade et languissant ; il renouvela sa proposition fatale, ne pensant pas que, Lubomirski tombé, il y eût d'opposition à ses plans si sages. La Pologne entière se leva ; et cette fois les grands, lassés de voir la lutte persévérante de la couronne contre le vœu des lois, abandonnèrent, pour la plupart, les intérêts de la reine. Chaque palatin se trouva un autre Lubomirski. Ceux qui se seraient le moins effrayés de l'établissement de la royauté héréditaire n'étaient pas les moins prompts à redouter l'invasion de la royauté absolue. Le cri du sénat, aussi bien que de la chambre des nonces et des diétines, était : Point d'imitation de Richelieu et de Mazarin ! Cette singulière conséquence du gouvernement fondé en France par le terrible génie du grand cardinal n'avait pas été remarquée encore : ce fut cette introduction du despotisme dans la constitution française, qui enleva un trône au sang de Louis XIV, et peut-être une nation à l'Europe, une digue à la Russie, un boulevart à l'Occident.

Un soir [9 mai] la reine se promenant dans ses jardins aux bords de la Vistule avec le chancelier de Litvanie, Christophe

Paç, essayait de vaincre les résistances de ce seigneur, autrefois le plus chaleureux défenseur, maintenant l'adversaire le plus décidé d'une entreprise qui aurait couronné, dans le duc d'Enghien, un prince dont il se trouvait l'allié par sa femme, Eugénie de Mailly-Lascaris, comme il l'était de la reine. Louise s'anima au point de tomber évanouie ; elle ne reprit ses sens que pour s'écrier : *Ergò moriendum ;* il faut donc mourir. C'était un des mots prononcés par Cinq-Mars, jeune, amoureux, plein d'ambition, et condamné à porter sa tête sur le billot fatal, vingt-cinq ans auparavant. Au bout de quelques heures, la reine avait cessé de vivre. La grande-chancelière de Litvanie, sa cousine madame Sobieska, la femme du grand-référendaire Morstyn, les filles de la Visitation que la reine avait appelées à Warsovie, un médecin de Paris [1], renommé dans la pratique de l'astrologie, entouraient leur bienfaitrice mourante. C'était comme une France qui se pressait autour de cette princesse, coupable d'avoir trop regretté, trop aimé la France. Sa mort sembla une délivrance au peuple sur qui elle avait régné vingt-deux ans. On oubliait que son grand cœur avait soutenu la lutte nationale contre l'étranger, et que son heureux génie avait ouvert la Pologne à tous les arts. Grâce à elle, l'Occident réservait maintenant pour les Moskovites les noms de Scythes et de barbares. Amie des lettres et des sciences, elle encourageait de ses deniers toutes les entreprises utiles ; sa protection s'étendait sur les arts, jusque dans les contrées lointaines. La France avait encore part à ses bienfaits ; l'*Astrologia gallica* n'aurait pu voir le jour, ce qui aurait paru alors un grand malheur, si sa main généreuse n'avait donné deux mille écus, somme considérable, dans le délabrement surtout des finances de la Pologne, pour élever ce monument aux progrès de la plus haute des sciences et à la gloire de sa patrie.

[1] On cherche ici un médecin qui veuille aller en Pologne ; mais on veut qu'il soit astrologue, chimiste, et qu'il ne saigne guères. Je suis d'avis qu'on leur en fasse faire un tout exprès, si ce n'est qu'on leur en trouve un à la foire Saint-Germain. (*Guy Patin*, lettre 311, 18 avril 1664.)

Nous avions en Pologne un de nos médecins nommé M. Germain, homme d'honneur et savant ; il y était allé pour la reine, et y a demeuré quelques années auprès d'elle. Enfin, dès qu'elle est morte, *ex syncope cardiacâ*, il est revenu à Paris, et il m'a aujourd'hui rendu sa visite, et m'a appris que *tout* ce pays-là est bien barbare pour la médecine. Heureux sont ceux qui vivent en France et y demeurent dans les grandes villes telles que sont Paris et Lyon. Les autres même sont encore bien grossières. (*Id.*, lettre 405, octobre 1667.)

Kasimir, en butte de tous côtés à des tempêtes, restait sans conseil et sans courage. La nouvelle d'imminents périls arriva; les Tatars et les Kosakes, qui avaient été repoussés d'abord, revenaient à la charge avec une nouvelle furie et des forces nouvelles; cette fois, les Turks faisaient décidément leurs dispositions pour envahir la Pologne et la subjuguer. Le roi recourut en vain, suivant l'usage, aux cours étrangères dont les Polonais imploraient l'assistance dans tous leurs périls sans jamais l'obtenir. Louis XIV avait commencé le cours de sa vie guerrière; ennemi pour un moment de la Grande-Bretagne, et pour toujours de l'Empire, il remplissait la Flandre de ses victoires. La mort d'Alexandre VII laissait le Saint-Siége vacant. Venise n'avait les yeux que sur Candie; la prévoyance ambitieuse d'Alexis se complaisait dans les dangers de la Pologne; Léopold était plus empressé de donner à son allié, veuf de la veille, une femme qu'une armée. A peine la reine Louise avait le pied dans la tombe, qu'une ambassade autrichienne était venue étaler aux yeux du monarque sexagénaire, pour distraire sa douleur et séduire sa légèreté, les mérites divers de la foule accoutumée des archiduchesses.

Le Brandebourg seul promit à la république quelques compagnies. Mais qu'était le secours du grand-électeur dans ces extrémités? La Pologne n'avait ni troupes ni finances, et, comme le roi, elle semblait avoir perdu tous ses soutiens. Les héros de la guerre de vingt ans n'étaient plus. Leurs derniers représentants, le vieux Sapiéha, grand-hetman de Litvanie, et le grand-hetman de la couronne, Potoçki, qu'Henri IV avait compté parmi ses pages, venaient de succomber sous le faix des ans. Michel Paç, qui succéda au premier, ne possédait quelque ascendant et quelque renom que dans le grand-duché. Le prince Démétrius Wisniowieçki languissait. Iablonowski n'était encore qu'un soldat renommé. « Heureusement, écrivait alors un contemporain [1], » il nous reste Sobieski, seul général au monde à qui on ne » puisse être agréable si on ne l'est à Dieu, le seul qui sache » être prodigue de sa fortune comme de sa vie pour le salut de » son pays, le seul à qui il soit arrivé de paraître à sa patrie » un plus sûr boulevard que des places fortes et des armées. »

[1] *Andreæ Chrysostomi Zaluski* Epistolæ historico-familiares, t. I.

Kasimir, pour retrouver lui-même et donner à son pays un appui robuste, réunit au bâton de grand-maréchal que Sobieski avait déjà, celui de grand-hetman de la couronne. Jamais encore le même citoyen n'avait possédé à la fois ces deux offices, dont l'un est le premier des postes civils, l'autre le premier des postes militaires. Un seul homme devenait ainsi également puissant dans la guerre et dans la paix. Il avait sous sa main le palais, l'administration, l'armée; mais les Polonais ne murmurèrent pas de voir le vainqueur de Slobodiszcza porté si haut. Si quelqu'un pouvait renverser les Tatars, c'était celui qui avait déjà su les vaincre et les commander.

Sobieski fut arraché, pour sauver son pays, aux douceurs du premier repos que sa vie agitée eût connu jusqu'alors, un repos embelli par l'amour et le mariage. Les deux époux se séparèrent [18 juin], Marie-Kasimire pour fuir l'invasion et revoir la France, le grand-maréchal pour courir à l'ennemi.

L'invasion fut soudaine et effroyable. Les Kosakes s'élancèrent les premiers, et virent accourir à eux, au cri de religion et de liberté, le paysan de Wolhynie, toujours ardent à écraser ses maîtres. Ils avaient à leur tête un homme moins habile, plus grossier et encore plus féroce que Bogdan Chmielnicki. Sans avoir les mêmes griefs, Doroszenko était plus altéré de sang. Il marquait sa route par une longue traînée d'assassinats et d'incendies; les Tatars l'aidaient à ne pas laisser âme vivante ni pierre sur pierre. Ils étaient plus de quatre-vingts mille. Toute la maison de Gieray, ayant à sa tête le sultan Galga, c'est ainsi que se nomme le frère du kan de Krimée, conduisait ses hordes terribles. Le kan Adel Gieray avait confié à ses lieutenants l'étendard triangulaire consacré par la foi des peuples, et trois mille janissaires les appuyaient, avant-garde d'une armée de plus de deux cent mille hommes, qui s'assemblaient en grande hâte sur les bords du Danube. Au même instant parut à Warsowie un envoyé turk qui déclarait la guerre. Achmet Kiuperli était impatient de tourner contre la chrétienté la puissance musulmane depuis long-temps perdue dans des fureurs intestines. La république crut voir fondre sur ses provinces toutes les forces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie.

Moins de dix mille reitres et nationaux demi-nus étaient tout ce que la Pologne avait à opposer à ce débordement de

barbares, ou plutôt elle n'avait que Sobieski. Le chanoine Zaluski, que nous verrons un des hommes considérables de son temps, écrivait alors : « Mon oncle, le vice-chancelier de » la couronne, s'est écrié à la lecture des dépêches qui an» noncent l'invasion des ennemis, leurs forces et notre fai» blesse, que notre bonne étoile nous avait donné ce héros, » seul capable d'affronter, avec une poignée d'hommes, des » amas d'ennemis. Rien ne peut ébranler ce grand cœur. Le » trésor est vide : ses revenus y suppléent. Nous n'avons pas » de troupes, mais lui seul est une armée. Il grève de dettes » son patrimoine pour acheter des armes, établir des maga» sins, enrôler des soldats. »

La sédition avait dispersé, autant que la terreur, le peu de troupes à moitié allemandes qui défendaient les frontières ; ce que le nouveau grand-hetman en put rallier refusait de marcher au combat s'ils n'étaient payés de leurs arrérages. Ils réclamaient douze millions : l'État ne les avait pas. Sobieski sut leur persuader de se contenter de faibles à-comptes avec des hypothèques pour le surplus de leur créance; il grossit leurs rangs, à force de sacrifices et de levées à ses frais, rassembla ainsi en quelques semaines vingt mille hommes autour de son étendard, et se portant en avant, il obligea les bandes immenses des assaillants à une marche plus circonspecte et plus lente, par quelques grands coups frappés avec bonheur sur leurs avant-postes. Il courut ensuite à Kamiéniéc, ravitailla cette place, unique boulevard de la Pologne ; puis se confia, pour tout sauver, à un coup d'audace, de désespoir, de génie.

Il avait imaginé de diviser sa faible armée, de lancer sa cavalerie dans des routes convenues sur le front et les ailes des barbares, d'aller droit à eux avec moins de cinq mille hommes, de se ranger pour les laisser passer devant lui, puis de se jeter, comme une victime dévouée, dans le camp de Podhaïce, au milieu de leurs hordes sans nombre. Il compte les obliger ainsi à suspendre leur marche, à ne s'appliquer qu'à le détruire; et, à l'abri des fortifications de son camp comme du sein d'une citadelle, il leur fera une guerre d'extermination où il périra, mais après les avoir épuisés. Ses plans arrivèrent au grand Condé, qui ne les trouva que magnanimes; il ne croyait point à d'autre succès pour le grand-hetman,

que celui de mourir quelques jours avant sa patrie. Les Polonais en jugèrent comme le héros de Chantilly. Dès que la troupe se vit éloignée de la cavalerie, jetée sur les derrières de l'ennemi sans espoir de vaincre ni de fuir, séparée de son pays par les lignes profondes du Kosake et du Tatar qui couvraient déjà et la Galicie, et la petite Pologne, et la Litvanie, les soldats se soulevèrent. Ils se croyaient trahis ; ils se jugeaient perdus. Sobieski n'eut qu'à passer dans les rangs et parler ; sa singulière magie triompha d'abord de ces terreurs. Ils tombèrent à genoux, virent sans effroi l'ennemi s'arrêter, revenir sur ses pas, marcher à eux pour les écraser. Ils reçurent le choc sans s'émouvoir. Tout en disputant le terrain pied à pied, le grand-hetman s'élança dans un défilé, fortifié à l'avance, au milieu duquel les barbares, qui le poursuivaient, tombèrent par milliers ; après avoir fait un horrible carnage, il s'enferma enfin [28 septembre] dans le camp retranché qui l'attendait.

Podhaïce, qu'il avait choisi pour théâtre d'un héroïque sacrifice ou d'un combat fabuleux, est une petite ville forte, patrimoine des Potoçki, à quatorze lieues de Léopol, sur les frontières du palatinat de Russie. Le siége fut mis aussitôt devant les murailles par ces bandes immenses. On vit alors ce qu'on a depuis admiré au début des campagnes d'Italie : le chef d'une petite armée, devant les sommations d'ennemis qui semblaient devoir la mettre en poussière, répondant en les déclarant perdus et en menaçant leur tête. Toute la puissance des assaillants vint en effet se briser contre le camp de Podhaïce. Une bataille de seize jours, seize jours éternels pour la Pologne qui, tout entière en suspens, priait Dieu dans ses temples, et espérait en Sobieski, cette bataille inouïe usa l'immense armée qui avait contre soi des fortifications et du génie, qui avait pour soi le nombre, et les conjectures du grand Condé.

Sobieski avait compté que Jean-Kasimir profiterait de ce laborieux sursis pour réunir la Pospolite, et opposer à l'invasion, après la chute de Podhaïce, le corps entier de la noblesse. Mais Jean-Kasimir restait sans armée. La noblesse de la grande Pologne, éloignée du théâtre des dangers, ne répondit pas à l'appel de la couronne, parce que la saison des neiges était venue, et que les chevaux pouvaient périr de faim

et de misère. La petite Pologne refusa de marcher parce que la grande déniait ses services à la patrie; et pour punir l'une et l'autre Pologne, en les livrant toutes deux à l'extermination, le palatinat de Russie (Russie-Rouge) déclara qu'il renonçait à se défendre, qu'il ouvrirait aux tribus de l'Ukraine et de la Krimée tous les passages. Jamais nation ne s'était ainsi abandonnée elle-même. Par bonheur, elle ne fut pas abandonnée de Sobieski.

La dix-septième journée du siége de Podhaïce s'était levée [15 octobre]. Il sortit des fortifications avec sa faible armée déjà décimée par ses succès, et la rangea en bataille au pied de ses retranchements. Les divisions de cavalerie, auxquelles, en ouvrant la campagne, il avait donné rendez-vous sous les murs de cette même place pour tel jour, arrivèrent fidèlement au moment convenu. Les paysans du voisinage, las des dévastations des Tatars et frappés d'admiration pour les prodiges qu'accomplissait le grand-hetman, accoururent en armes. Les valets, d'ordinaires épars, se rallièrent autour du héros et lui formèrent une seconde armée plus nombreuse, non moins brave que la première. Enfin, il fit à Dieu une prière et engagea la bataille. Déjà épuisées de leurs longs assauts, manquant de tout, ébranlées par la surprise et le respect, assaillies à la fois de toutes parts, les hordes ennemies plièrent bientôt, s'enfuirent, furent mises en pièces; au lieu de la mort, l'habile capitaine trouva la victoire, une victoire complète et décisive. Le sultan Galga, pour réunir ses débris, demanda la paix. La république était sauvée.

Sobieski n'avait garde de repousser les dispositions pacifiques d'ennemis trop nombreux pour que leur désespoir ne pût encore être terrible. Il chargea son compagnon, Stanislas Iablonowski, palatin de Russie, qui avait glorieusement combattu, de traiter avec les barbares. Les négociations furent faciles et promptes. Les Kosakes et les Tatars n'avaient pu rester en bons termes durant toute une campagne. On savait même que les Zaporogues venaient d'attaquer la Krimée, invasion que la Gazette de France racontait, en donnant les Kosakes de l'embouchure du Borysthène pour des Kalmouks, qui adoraient la toison-d'or, ajoutait-on, parce qu'ils habitaient Colchos[1]. Le sultan Galga conclut [17 octobre] une

[1] *Gazette* du 7 décembre 1667.

alliance offensive et défensive avec la république qu'il était venu renverser.

Doroszenko fit un traité à part; il promit de se soumettre quelque jour à la couronne, et de restituer à la noblesse les terres qu'elle avait possédées en Ukraine. C'étaient des clauses sur lesquelles on pouvait peu compter; mais elles attestaient l'utile effroi de ces vaincus innombrables; et, en effet, à peine la paix de Podhaïce était signée, qu'ils se mirent à évacuer à marches forcées les palatinats envahis. Les populations fugitives purent rentrer dans leurs domaines. Elles trouvèrent aux lieux où étaient leurs villes, des cadavres, des ruinés, du sang. Le reste de la Pologne, sauvé miraculeusement de tels désastres, courait dans les temples rendre grâces à Dieu des succès de Sobieski. Jean-Kasimir s'y précipita. Jamais un seul homme n'avait répandu une si vive joie sur tout un peuple.

L'Europe retentit des merveilles de Podhaïce. Le grand Condé sut gré à la fortune du démenti qu'elle lui avait donné, Toujours en prévenance avec la gloire, Louis XIV voulut, au retour de sa rapide conquête de la Franche-Comté, tenir sur les fonds baptismaux, avec la reine d'Angleterre, veuve de Charles I[er], le premier-né du grand-maréchal de Pologne. L'enfant auquel Marie d'Arquien donna le jour à Paris sous ces brillants auspices s'appela Jacques comme son grand-père le castellan de Krakowie, et Louis comme le roi de France. La république ne demeura point en reste d'hommages. L'armée de Podhaïce fut reçue partout sous des arcs de triomphe; et lorsque, après avoir suivi pas à pas la retraite des barbares, exterminé les maraudeurs, ravitaillé Bialaçerkiew sur le Borysthène, assuré toutes les frontières, Sobieski annonça qu'il allait venir, aux termes des lois, rendre compte à la nation rassemblée en comices des actes de son commandement, la diète se leva tout entière en répondant que la république reconnaissante savait qu'il l'avait sauvée.

Tranquilles du côté de l'étranger, les Polonais mettaient à profit les loisirs que leur accordait la fortune pour s'abandonner sans contrainte à toutes leurs dissensions. Le roi les inquiétait toujours et ne pouvait plus les contenir. Au lieu de se prononcer sur les offres de mariage dont le poursuivait l'Autriche, il s'était borné à étaler à tous les yeux dans son palais les portraits d'archiduchesses que lui avait adressés Léopold. On ne

doutait pas que cet hommage, malicieux peut-être, ne cachât une inébranlable fidélité aux intérêts de la cour de France, et aux inspirations de Louise de Nevers. C'était Louise en effet qui régnait toujours du fond de son tombeau sur l'État et sur son chef. Déjà on commençait à répandre le bruit de l'abdication prochaine de Jean-Kasimir, et on voyait dans cette résolution une dernière tentative pour assurer l'élection du prince français, neveu de la feue reine. De là les cris, les fureurs, les confédérations, les rencontres sanglantes. La faction de Lubomirski était pleine de vie; elle siégeait toute-puissante au sein de la chambre des nonces. Dans la haine que lui inspiraient contre la France ces projets d'élection inconstitutionnelle, elle voulait chasser de Warsovie le représentant de Louis XIV, et le roi, le sénat, les hommes sages luttaient avec peine contre les passions acharnées, qui, habilement nourries par l'or de l'empereur, prétendaient envoyer au roi de France ce grand et vain outrage. Le sabre intervenait sans cesse dans les débats, et semblait devoir seul les décider. Tout à coup les discordes cessèrent; on avait appris l'arrivée prochaine du grand-maréchal, et tout courut à sa rencontre, la diète, la cour, Warsovie tout entier [1er mars 1668]. Les trois ordres le complimentèrent, et il prit place dans les comices au milieu des bénédictions d'un peuple avide de contempler ce grand homme, de qui la renommée disait qu'il avait en soi autant de vertus que la nature humaine en pouvait réunir [1].

Enfin il se leva pour rendre le compte qu'il devait à la loi; et, au milieu d'un religieux silence, il raconta ses travaux avec une modestie antique. Dédaignant les fleurs dont alors l'éloquence était prodigue, il étonna également, et par la simplicité de son langage qu'on ne savait comment concilier avec sa réputation de savoir, et par le charme singulier de ses paroles qu'on n'avait pas moins de peine à concilier avec cette simplicité extraordinaire. C'était la première fois qu'on entendait redire des batailles sans ouïr parler ni de Bellone, ni d'Ajax, ni de l'archange Michel. « Nos succès, dit-il, en terminant d'une voix » émue, témoignent de la puissance et de la bonté de Dieu. » Comment méconnaître la grandeur de celui qui a su, avec

[1] Zal., ep. 10.

» de si faibles moyens, accomplir de tels prodiges! Il nous a » sauvés ; puisse-t-il nous donner maintenant la modération, » la concorde et la puissance! »

L'évêque de Kulm, vice-chancelier de la couronne, lui répondit au nom de la république, en reportant sur lui une portion des actions de grâces qu'il avait élevées vers Dieu; mais sans imiter son simple langage. Le prélat rappelait que « les monstres font reconnaître Hercule ; les tempêtes, Typhis; » les combats, Achille ; et les occasions, la vertu ; » il célébra longuement « cet autre Apollon facile à louer en le nommant » plus grand que les grandes choses, non moins grand que les » plus grandes, égal enfin à tout ce qu'il y a de grand sur la » terre [1]. » Les applaudissements qu'excita le discours d'Olszowski confirmaient ces louanges, et valaient beaucoup mieux.

Les premiers instants d'effusion passés, les partis reprirent leur furie. Les nonces territoriaux poursuivaient dans le malheureux Jean-Kasimir les souvenirs de la reine Louise. Ce prince, oubliant dans un moment de colère l'usage adopté par les rois des derniers siècles de ne parler du haut du trône que par la bouche d'un chancelier, s'emporta jusqu'à répondre aux cris de la diète : « Si vous êtes las de moi, je ne le suis pas » moins de vous [7 mars] ! » A ces mots, les sabres brillèrent de tous côtés, et la diète fut rompue.

Dès lors, Jean-Kasimir ne fit plus mystère de ses desseins. Il ne s'était pas relevé du coup que lui avait porté la mort de la reine. Sans remplir son cœur changeant, cette princesse soutenait son âme. Privé de cet appui, il succombait au fardeau de la royauté. Des dégoûts avaient abreuvé d'amertume son long empire; bon et généreux, il se sentait en butte à la haine publique. Sa faible main ne soutenait plus le sceptre que dans le double espoir de le léguer au neveu de Louis XIV, et de faire rentrer, avant de mourir, au sein de l'Église catholique, l'Église grecque, son antique rivale. Mais le synode rassemblé à Moskou avait trompé son attente ; il ne se fiait plus aux promesses d'Alexis, qui mettait sa conversion au prix de la couronne de Pologne, bien résolu à trahir ses promesses plutôt que sa foi ; Kasimir se persuadait toujours que

[1] Facile est Apollinem laudare in quo tot tantaque laudum argumenta sunt, magnis majorem, majoribus non minorem, maximis parem nominando.

si l'élection de son successeur se faisait lui vivant, il aurait assez d'empire pour transmettre au duc d'Enghien l'héritage des Jagellons ses aïeux. Les triomphes de Louis XIV dans la Franche-Comté, qui ne firent qu'exciter la jalousie universelle, lui semblaient pour le prince de France des titres de plus. Ce malheureux roi croyait que sa retraite devait surprendre et briser tous les cœurs, en même temps qu'il craignait de ne pouvoir rester sur le trône sans affronter les complots, les révolutions peut-être, et jusqu'à cette hache des parlementaires anglais dont la faction de Lubomirski avait menacé sa tête. A tant de sollicitudes contraires ajoutons la plus décisive. Dans la tristesse du veuvage, sa conscience s'était ouverte au repentir des nombreuses fautes de sa vie; âgé alors de cinquante-neuf ans passés, et fatigué à la fois par les travaux et les plaisirs, il croyait sincèrement qu'une fois dans la retraite, il ne vivrait plus que pour les intérêts du ciel, pour les jouissances de la piété, pour l'amour de son Dieu. Sa passion était maintenant de descendre du trône, à la fois comme du séjour des plaisirs et du séjour des orages.

Il consulta d'abord toutes les têtes couronnées. Les souverains s'accordèrent à le dissuader. Le pape offrit même à sa conscience tous les remèdes (*medicinas*) propres à la guérir de ses terreurs. Mais sa résolution était bien arrêtée; il convoqua le sénat [12 juin], et les grands apprirent avec effroi sa ferme volonté de résigner la couronne au milieu de l'effervescence générale des esprits. Vainement essaient-ils de fléchir ses déterminations; ils échouent, et lui déclarent que la république assemblée peut seule briser son ouvrage, qu'il faut des comices pour rompre les liens qui attachent le prince à ses peuples. En même temps, soit soupçon des arrière-pensées de leur roi, soit obéissance au sentiment des masses, ils décrètent que la nouvelle élection ne saurait précéder l'abdication définitive. Il fallait à la Pologne son interrègne.

Au bruit du dessein extraordinaire de Kasimir, les esprits furent saisis d'épouvante. Il semblait que le malheureux monarque eût miné le sol de la Pologne pour la livrer malgré elle au duc d'Enghien. La noblesse monte partout à cheval comme si la patrie était en danger, ou plutôt avec bien plus d'ardeur. Les palatinats se confédèrent; c'était à se croire revenu au temps de la guerre de Lubomirski. Il ne manquait à la

faction que son chef et des adversaires. Dans le tumulte, l'évêque de Béziers quitte Warsovie, craignant pour son caractère et peut-être pour ses jours. Attentive à ces désordres, l'Europe songeait à en profiter. Tous les princes convoitaient ou l'héritage de Kasimir ou ses dépouilles. Les Moskowites surtout armaient à grand bruit. Les Turks continuaient leurs apprêts immenses ; une grande invasion était pressentie. Le sénat remit aux mains de Sobieski le droit royal de convoquer la Pospolite ; et, tandis que sa patrie était en feu, il alla sur les frontières s'occuper de la défendre.

La diète d'abdication s'assembla, munie, sur tout ce qui regardait la retraite et la pension du roi, d'instructions défiantes, injurieuses, avares. L'irritation des esprits s'aggravait par leur incertitude. La gaieté avait reparu sur le front de Kasimir ; il partageait ses journées entre le soin des affaires, l'administration de la justice, les plaisirs de la table. On se demandait s'il avait renoncé à ses desseins, ou bien s'il ne comptait pas être obligé par le vœu public à garder la couronne, et mettre alors sa condescendance au prix de l'adoption du duc d'Enghien pour héritier présomptif du trône. Au milieu de ces doutes, il ouvrit la diète sans trahir sa pensée, donna sa main à baiser aux nonces avec une rare aménité. Des cris pour demander l'abdication s'élevèrent. Les hommes graves firent comprendre l'odieux de ces brutalités ; et, malgré une opposition puissante, les nonces se réunirent au sénat dans une tentative officielle que les grands jugeaient bienséant de faire auprès du roi pour le retenir au gouvernail. Mais si la démarche des sénateurs était sincère, les sentiments hostiles de l'Ordre équestre et son vœu pour un changement de règne n'étaient que trop faciles à démêler dans les louanges prodiguées par le maréchal de l'Ordre à la résolution magnanime dont on semblait vouloir dissuader le prince. Jean-Kasimir eût-il éprouvé quelques regrets, il aurait compris que se rétracter n'était plus en sa puissance. Au point où les choses étaient venues, il lui fallait descendre du trône ou en tomber : il n'aspira qu'à en descendre.

Après s'être complu à prolonger quelques jours l'anxiété publique par un silence plein de mystères, apparemment dans l'espoir que l'élection de son neveu lui serait enfin proposée comme transaction et comme dénouement, il envoya le

vice-chancelier déclarer à la diète, inquiète et attentive aussi bien que tout le public, son inflexible volonté. Les débats s'ouvrirent alors sur le revenu qui serait assuré à l'ex-roi; des menaces, des appels aux armes accueillirent les humbles demandes du dernier représentant des trois dynasties qui avaient régné sur la Pologne. Les nonces, voyant partout des arrière-pensées et des trahisons, faisaient sortir de chacun de leurs soupçons mille outrages pour le vieux monarque. Ses ennemis les plus acharnés lui disputaient maintenant le droit de rompre le lien qui l'unissait à la république, de vouer, disaient-ils, la patrie au veuvage; et pourquoi ces subites tendresses? Pour avoir un prétexte de contester des aliments à son exil! Après dix jours, ces débats cessèrent; une pension de trois cent mille florins fut votée; Jean-Kasimir se rendit au palais de la diète, dans la chambre du sénat où se pressaient, avec toute la noblesse de Warsowie, les flots d'un peuple immense. Là, il prit place sur le trône de ses pères pour la dernière fois, et élevant la voix au milieu d'un silence qui n'était interrompu que par les sanglots des officiers de sa maison, il s'exprima ainsi d'un accent haut et ferme [1] :

« Le moment est venu où la dette d'affection paternelle, » contractée envers cette république par ma maison, depuis » deux cent quatre-vingts ans et plus [2], doit être enfin acquittée. Chargé d'ans, épuisé par les travaux de la paix et » de la guerre, fatigué des misères de vingt et une années qui » viennent de s'écouler, votre roi, votre père, renonce à ce » qui est le plus estimé du monde et remet en vos mains la » couronne. Polonais, je choisis pour trône le sépulcre, et survivant à mes propres funérailles, je ne me réserve, en » échange d'un sceptre, que quelques pieds de terre, notre » dernière demeure à tous. »

Ici, une vive émotion saisit l'assemblée. Les serviteurs du prince, les grands, les évêques tombèrent à genoux sur les marches de son trône; les nonces étaient touchés de ces dernières paroles du dernier fils des Jagellons. Des larmes roulaient dans tous les yeux; le bruit des sanglots troubla seul

[1] Ce discours ne se trouve que plus ou moins paraphrasé dans les historiens français. Notre traduction est littérale.

[2] Jean-Kasimir datait, non de l'avénement des Wasa, mais de celui des Jagellons.

quelques moments cette enceinte, qui avait retenti de tant de violences et de malédictions. Jean-Kasimir ordonna froidement au grand-maréchal de faire sa charge. Sobieski, plus ému qu'un autre, frappa la terre de son bâton d'or; le silence se rétablit, et le roi continua :

« Puissé-je mériter qu'une fois enseveli dans la terre de ma » patrie, entre les cendres de mes aïeux, votre postérité garde » ma mémoire, et dise que je fus le premier dans les combats, » le dernier dans les retraites et les revers; que je renonçai » aujourd'hui, par passion du bien public, à la grandeur » royale, et rendis l'empire à ceux même qui me l'avaient » donné, dans l'intérêt de la Pologne ! L'amour du peuple me » fit monter sur ce trône par ses libres suffrages : maintenant » mon amour pour la république m'en fait descendre. Beau- » coup de mes prédécesseurs transmirent le sceptre à des fils, » à des frères. Je rends le mien à cette patrie bien-aimée dont » je fus et le fils et le père. Me voici devenu de prince, soldat; » de maître, sujet; de roi, citoyen. Je cède la place à plus » fort et plus jeune que moi, à qui la volonté de Dieu et les » libres suffrages de la nation défèreront mon héritage. Plaise » au ciel d'inspirer à la république un choix conforme aux » intérêts de sa puissance et de sa gloire ! Dans ma solitude, » libre de soins, je n'élèverai pas vers le Très-Haut de plus » fervente prière.

» Polonais, il ne me reste plus qu'à vous rendre grâce à tous » de vos services, de vos conseils et de votre dévouement. Si, » malgré mes efforts et mes vœux, mon gouvernement a pu » faire des mécontents, ce dut être la faute des circonstances, » la faute de la destinée. Je les prie de me pardonner... »

Ici, ce fut le roi que sa vive émotion empêcha de poursuivre. Ses forces étaient épuisées; il donna son cahier au vice-chancelier, qui poursuivit en ces termes :

« De mon côté, je remets toutes les offenses. En vous disant » adieu, je vous serre tous sur mon cœur reconnaissant, qui » gardera souvenir de vous tant qu'il battra encore. Je vous » donne à tous et à chacun ma bénédiction paternelle. Quelles » que soient désormais les distances qui me séparent de la » Pologne, je ne serai jamais séparé de cœur de cette mère » chérie, à laquelle j'ordonnerai que mes cendres soient ren- » dues, pour ne pas reposer ailleurs que dans son sein. »

Il est, pour les partis comme pour les simples hommes, des instants où la conscience reprend ses droits sur eux, où ils connaissent le repentir. Par malheur, ces instants de remords et de sagesse sont rapides. Le discours de Kasimir fit une impression plus vive que durable. Les diplômes d'abdication furent lus et signés au milieu d'une douleur sincère. Les deux Ordres saluèrent leur roi d'adieux respectueux et tendres. Puis il monta en voiture, sortit des murs de Warsovie, erra encore une année entière en Pologne, apparemment croyant appuyer de sa présence la candidature du duc d'Enghien, mais suspect et importun à ses sujets, nuisant par ce séjour extraordinaire à ses desseins comme à sa renommée, obligé enfin, par la méfiance publique, à quitter ce royaume de ses aïeux, dont il semblait ainsi n'avoir su toute sa vie ni se contenter, ni jouir, ni se passer.

Enfin il dit adieu à la Pologne pour aller à Paris, à Évreux, à Nevers reprendre sa première vocation dans les abbayes de Saint-Taurin, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Martin, que Louis XIV lui avait données. Mais il ne fut cette fois fidèle à Dieu que comme il l'avait été à Louise de Nevers. Il passa le peu d'années qui lui restaient à vivre, entre la princesse Palatine sa belle-sœur, Ninon de Lenclos et la veuve du maréchal de l'Hôpital. La maréchale, Marie Mignot, obtint surtout ses hommages, femme singulière qui n'aurait pas eu une destinée moins étrange que lui, s'il était vrai que, née blanchisseuse et mariée d'abord à un conseiller au parlement de Grenoble, elle épousa enfin le roi de Pologne. On l'a prétendu, et peut-être trouverait-on qu'elle avait d'anciennes relations avec la cour de Pologne, par cette Antonide Mignot que nous avons vue remarquable par sa beauté, sa voix et ses dévotions, entre les religieuses de la reine. Quoi qu'il en soit, Jean-Kasimir finit par aller mourir, après cinq ans d'abdication, dans son abbaye de Nevers, aux lieux mêmes où la reine Louise avait pris naissance. Nous verrons la nouvelle d'un grand désastre survenu à la Pologne hâter ses derniers instants, qui furent, comme toute sa vie, partagés entre de nobles douleurs, des préoccupations tendres, de tendres regrets et de pieux devoirs.

Ainsi, cette grande et puissante maison de Wasa finit tout entière, en ses deux branches, dans les exils volontaires, comme

peu après les Stuarts dans un exil forcé, comme peu avant les Ruriks, dans les fratricides. La double descendance de Gustave Wasa, après tant de chocs et d'orages, mourait épuisée et stérile, loin des trônes paternels. Même dégoût de la puissance avait saisi Christine, jeune alors, sur le trône de Suède usurpé par des crimes, et le vieux Kasimir sur le trône de Pologne conservé au prix de tant de misères. C'était bien la peine de troubler la paix des nations pendant tant d'années, et de se disputer, au prix de flots de sang, un empire, un titre, une ombre!

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

SUITE DES TRAVAUX DE JEAN SOBIESKI,

ET RÈGNE DE MICHEL KORIBUTH WISNIOWIEÇKI.

(1668-1673.)

État de l'Europe. Louis XIV et l'empereur Léopold. Accord des deux princes sur les affaires de Pologne. — Candidatures. — Diète de convocation. Armements des grands. — Diète d'élection. Sédition de la petite noblesse, et exclusion de Condé. Brigues du duc de Neubourg et du prince Charles de Lorraine. Choix subit d'un Piast. — Histoire et caractère de Michel Korybuth Wisniowieçki. Sa surprise de son élévation. — Mobiles de son règne. — Influence des Paç. — Départ de Sobieski pour l'armée. Son retour pour le couronnement. — Chute de Candie. Mariage de Michel avec l'archiduchesse Éléonore. Influence de l'Autriche. — Recours des Kosakes et des Hongrois au protectorat de la Porte. Invasion des Tatars. Armements des Turks. *Campagne miraculeuse* de Sobieski. — Dissensions domestiques. Résolution des grands de détrôner Michel. Leurs intelligences avec la reine Éléonore, avec Léopold, avec Louis XIV. Mort du duc de Longueville. Complots découverts. Guerre civile. — Invasion de Mahomet IV. Chute de Kameniéç-Podolski. — Mort de Jean-Kasimir. — Danger de Sobieski au dedans. Ses efforts prodigieux. Ses succès contre les ennemis du dehors. Paix honteuse de Buczacz. — Guerre de la confédération de Golemb et du camp de Lowicz. Anarchie. Dispositions à une révolution sociale. — Transaction inespérée. Triomphe de Sobieski. Son pouvoir. — Rupture de la paix de Buczacz. Préparatifs de guerre. — Plan de campagne de Sobieski. Difficultés. Complots de Michel et des Paç. Succès de Sobieski. Victoire de Chocim. — Mort de Michel Koributh.

Jean-Kasimir se trouvait à la fois le dernier des Wasas, le dernier des Jagellons, le dernier des Piast. Les compétiteurs ne pouvaient manquer de se présenter en foule : celui d'entre eux qui serait adopté par la Pologne semblait destiné à commencer une quatrième lignée de rois. Aussi le monde fixa-t-il [1668] ses regards sur les assemblées polonaises et sur leurs factions, à peine distrait de ce spectacle par les grands coups qui signalaient alors, derrière les remparts de Candie, fumante depuis vingt-cinq ans, mais libre encore, les derniers efforts de la constance vénitienne, et les prouesses impuissantes de la valeur française.

L'Europe continuait à jouir des bienfaits d'une paix générale, mais d'une paix grosse de sentiments jaloux, de négociations ennemies, d'apprêts guerriers. Louis XIV commençait à remplir et inquiéter le monde de sa grandeur. On avait vu tour à tour, à sa voix, six mille Français, sous la conduite d'un prince de son sang, Beaufort, le Roland de la Fronde, voler au secours de ces ruines de Candie, battues par plus de cent mille hommes; Coligny sauver l'empire à Saint-Godard; Turenne assister la Hollande contre l'espèce de flibustier qui s'appelait évêque de Munster; Schomberg assurer, à l'autre extrémité du continent, le triomphe de l'indépendance portugaise, enfin Louis en personne, à la tête de ses armées, emporter en deux campagnes la Flandre et la Franche-Comté, sur cette maison d'Autriche qu'il avait défendue en Hongrie, qu'il dépouillait sur le Tage, l'Escaut et le Doubs. Ces entreprises et d'autres encore, le duc de Lorraine réduit à merci, Dunkerque recouvré par les menaces et l'or, Avignon saisi et Alexandre VII contraint de constater dans Rome même, par une pyramide expiatoire, l'inflexible exigence de la majesté de Louis XIV, les Barbaresques façonnés, en même temps que le Saint-Siége, à respecter le nom français, toutes ces choses, à la fois profitables et brillantes, s'étaient accomplies en quelques années, et, pour ainsi dire, en pleine paix, sans coûter d'efforts, sans troubler le cours des réformes intérieures; les réformes! car on doit nommer ainsi ces banqueroutes, ces extorsions fiscales, ces altérations des monnaies, ces violences juridiques par lesquelles Colbert procédait à la création de finances prospères; il faut même y comprendre cet effroyable appareil de supplices, ces recours quotidiens au fouet, à la corde, à la roue, aux bûchers, que l'histoire a oubliés, mais qui ont rempli le grand règne, et qui fondaient l'ordre dans l'état, en propageant l'obéissance dans la noblesse, la police dans les cités! Tout cela se passait au bruit de fêtes éclatantes où se déployaient la magnificence du prince et la civilisation croissante des sujets. Rigide dans ses maximes et relâché dans ses exemples, portant le faste du trône jusque dans ses désordres, considérant l'oubli altier de toutes les lois religieuses et morales comme un privilége et un attribut du souverain pouvoir, ce dur et superbe despotisme se rendait terrible a l'étranger par sa force, respectable à la nation par son utilité

et par sa grandeur. Il se parait, aux yeux des peuples, de toutes les pompes du génie, des arts, de la religion, de la gloire. Tandis qu'au dedans la crainte, inspirée à tous par le maître, la crainte, ressort de gouvernement nouveau chez les Français, pouvait aisément se cacher sous l'admiration pour s'excuser et s'ennoblir, au dehors les légitimes appréhensions des puissances rivales avaient eu à peine le temps d'éclater au milieu de coups également imposants et rapides. L'ambition de Louis XIV ne s'était manifestée que par éclairs; l'Afrique, la Grèce, l'Allemagne, la Péninsule, la Flandre, l'Italie avaient vu tour à tour passer ces foudres, de sorte que l'Europe en restait éblouie plus que troublée. Seule, une chétive république, qui avait eu à conquérir son sol sur l'Océan et sa liberté sur la monarchie espagnole, la Hollande, osa se préoccuper hautement de donner le frein au génie ambitieux du grand roi. Elle chercha des appuis et en trouva. La triple alliance fut son ouvrage. Les vengeances s'amassèrent dans les conseils de Saint-Germain; et, les états-généraux travaillant dans le monde entier à grouper autour de soi les jalousies et les résistances, une lutte décisive ne pouvait manquer d'entraîner et d'ébranler le monde.

Trois princes du nom de Charles régnaient alors aux extrémités de l'Europe; et tous trois, mineurs ou bien incapables, affaiblissaient leurs États de leur propre faiblesse. Charles XI de Suède n'avait pas encore recueilli l'héritage de Charles-Gustave des mains du conseil de régence auquel présidait sa mère. Charles II d'Angleterre semblait répondre à Louis XIV de l'alliance docile de son peuple : il avait corrompu la restauration par ses désordres insolents; il la compromettait par ses entreprises ennemies; il la flétrit et l'énerva par sa dépendance vénale. Charles II d'Espagne n'était qu'un enfant invalide et orgueilleux, et déjà la monarchie espagnole commençait à ressembler à son roi. Le père Nitard, qui régnait sous le nom de la reine-mère, en soulevant contre soi la haine publique, achevait d'épuiser, par les agitations d'une guerre civile, l'Espagne chancelante et son jeune maître. Cet enfant, souverain de tant de royaumes, ne comptait entre les têtes couronnées que pour la valeur de son testament.

Les états secondaires, la république de Venise, les principautés d'Italie, le Danemarck, les Électorats, étaient dans

les intérêts de Louis XIV, ou présentaient peu d'obstacles à son esprit de conquête et de domination. Frédéric-Guillaume, grand homme sur le champ de bataille et même dans le cabinet, n'avait que beaucoup de bonne volonté pour contrecarrer l'ambition de la France. Toujours inquiet et souvent irrésolu, parce qu'il était faible et entouré de voisins redoutables, il menaçait tour à tour la Pologne, dont il bravait la détresse, et la Suède ou la France dont la force l'irritait. Mais tout son génie ne pouvait suffire à jeter un poids décisif dans la balance des systèmes et des pouvoirs contraires.

Louis XIV n'avait sur les trônes que deux rivaux considérables, le tzar Alexis et l'empereur Léopold. Séparé du monde policé par trois obstacles, l'Empire ottoman, la Hongrie et la Pologne, Alexis ne pouvait gêner les conseils de la France dans des projets de conquête, tant que son active politique n'aurait pas aplani enfin devant lui une de ces grandes barrières; la Pologne lui semblait la plus accessible par les négociations aussi bien que par les armes. Léopold, menacé sur ses frontières de l'Est et du Midi par les Ottomans, que l'administration du second Kiuperli Ogli rétablissait dans leur vigueur première, ne pouvait tenir tête à la France, s'il n'avait pas ses frontières du Nord assurées par une alliance considérable et solide. Il ne pouvait vouloir de point d'appui plus solide que la Pologne. Ainsi la Moskowie, pour prendre son rang entre les puissances européennes, l'Autriche pour garder le sien, la France pour régner, convoitaient également l'ascendant à Warsowie; le tzar Alexis, Louis XIV, Léopold, furent, par leurs représentants, les compétiteurs réels dont les brigues remplirent l'interrègne.

Le tzar faisait marcher une armée à l'appui des prétentions qu'il annonçait pour un de ses fils. Quatre-vingt mille hommes, rassemblés sur les confins de la Litvanie, semblaient poser devant les Polonais l'alternative de l'élire ou de le combattre. Le prince de Condé, ou le duc d'Enghien son fils, le duc d'Enghien, neveu de la feue reine, candidat selon le cœur de Jean-Kasimir, et ce qui valait mieux, selon le cœur et le choix de Jean Sobieski, continuait à réunir les suffrages de la faction de France mutilée par ses longs revers. La faction impériale portait un jeune prince de haute renommée, l'amant d'une archiduchesse, l'héritier d'une maison illustre

et malheureuse, le représentant d'une foule de héros chers à l'histoire, et lui-même honoré déjà par des faits d'armes qui promettaient à sa race un grand homme de guerre de plus : c'était Charles de Lorraine, neveu du brave et infortuné duc Charles III, que Louis XIV tenait dépouillé. Charles III avait consenti, par le traité de Montmartre [1662], la cession de son duché à la couronne de Louis, sous la condition que tous les rejetons de sa race seraient élevés au rang de princes du sang de France. Mais ce traité ne laissa pas que de provoquer de vives oppositions. Les Vendôme, les Courtenay, les Rohan, les ducs et pairs, le chancelier Séguier protestèrent contre la prétention du roi « de faire des princes du sang autrement qu'avec la reine, » tandis que, de son côté, le jeune Charles, fils du cardinal François de Vaudémont-Lorraine et héritier présomptif du duché, s'enfuyait loin de la France, pour ne pas souscrire à cette adoption ruineuse.

La cour impériale recueillit son infortune. A peine âgé de vingt-cinq ans, il avait déjà payé cet asile par de glorieux services contre les Turks. L'impératrice mère, Éléonore de Gonzague, s'était prise pour lui d'une affection toute maternelle. Elle aimait sa jeunesse, sa mine guerrière, ses faits d'armes, sa piété abondante en pratiques et en aumônes, ses malheurs, sa naissance : une Gonzague lui avait donné le jour. Elle vit avec plaisir sa fille aînée, l'archiduchesse Éléonore, porter à l'illustre aventurier des sentiments plus tendres, sûre que l'amitié de l'empereur, la fortune et son génie le mettraient quelque jour en possession d'un établissement considérable. L'empereur en effet ambitionnait pour lui l'héritage des Jagellons. C'eût été couronner un allié sûr, et bientôt un frère; le sang d'Autriche, la politique de Vienne, une haine implacable pour la France, auraient régné sur la Pologne.

Étranges complications de la politique! L'orgueil et l'intérêt de Louis XIV voulaient qu'il portât le duc d'Enghien ou le grand Condé; l'orgueil et l'intérêt autant que l'amitié rendaient désirable à Léopold le succès de Charles de Lorraine. Et l'empereur abandonna la candidature du prince, né son vassal et devenu son lieutenant; le roi de France, après tant d'années de manœuvres et d'efforts, abandonna celle de ses neveux.

Louis XIV, impatient d'écraser la Hollande, s'appliquait

sans relâche à interdire aux États-Généraux les alliances puissantes. Léopold, de son côté, était occupé en Hongrie à exterminer les vieilles libertés de ce royaume, et pour l'accomplissement de ce dessein, il avait besoin de rester en paix partout ailleurs. Les deux jeunes potentats, depuis leur avénement, semblaient se mesurer comme deux rivaux qui prévoient la lutte, la redoutent, et s'attachent à en retarder le signal inévitable. Déjà, ils s'étaient entendus sur une affaire plus grande encore que l'élection de Pologne, l'héritage de la branche espagnole de la maison d'Autriche. Un traité secret avait d'avance réglé la part que tous deux comptaient prendre dans cette succession qui n'était pas ouverte, qui ne le fut, il faut le dire à leur gloire, que plus de trente années après. Car, malgré le traité de partage, Charles II vécut, grandit, régna : c'est là un des plus frappants témoignages des progrès qu'avaient faits depuis les temps barbares, les mœurs politiques des têtes couronnées.

Le ministre de la cour impériale, qui avait réglé avec Louis XIV les conditions du partage, décida aussi Léopold à traiter, à l'amiable, des affaires de Pologne. C'était le prince de Lobkowitz, homme d'esprit et de sens, souple, artificieux, aimant peu la guerre, aimant beaucoup la diplomatie, l'ennemi personnel du prince de Lorraine dont les penchants et les allures lui étaient de tout point contraires, suspect enfin d'un attachement intéressé à la cause de la France, peut-être seulement parce que sa politique pacifique et expectante gênait l'ardeur guerrière du reste de la cour. Dans la question de la succession de Jean-Kasimir, le premier intérêt de l'Autriche était l'éloignement du prince français, et le premier intérêt de la France, l'éloignement du candidat autrichien; les deux couronnes étaient d'accord pour redouter également le Moskowite. Le prince de Lobkowitz eut l'art de persuader aux deux monarques d'abandonner leurs protégés naturels, et de réunir tous leurs efforts contre le tzar en les portant de concert sur un prince neutre. Ce fut le duc de Neubourg, de la maison palatine, allié des Jagellons, prince sexagénaire mais puissamment riche, que les deux maisons rivales, à la grande surprise de l'Europe, portèrent pour leur candidat commun. Louis XIV trouvait, à le soutenir, l'avantage de s'assurer dans le palatinat et la Bavière, comme dans la Pologne, des alliés consi-

dérables ; après tout ce qui s'était passé depuis la levée de bouclier de Lubomirski, il ne comptait plus sur le succès des Condés ; et Léopold espérait que son cabinet, par cette manœuvre, repousserait les prétentions d'Alexis, sans réussir en réalité à renverser les chances favorables du prince de Lorraine.

Ainsi, l'accord officiel des deux cours ne servit qu'à augmenter les sollicitudes et le trouble de la républiqne par l'apparition d'un compétiteur de plus. Le duc de Neubourg se mit sur les rangs à grand bruit, croyant à l'appui sincère des deux puissances prépondérantes, fier du crédit de sa maison dont une branche cadette régnait en Suède et les branches aînées en Allemagne, se réclamant de l'alliance qu'il avait contractée, trente ans auparavant, à Warsowie même, avec une sœur de Wladislas, par-dessus tout, comptant sur l'empire de l'or. La faction de France continua cependant de tenir bon pour le prince français : elle ne croyait pas aux protestations de la cour de Saint-Germain. Le Lorrain, sans se décourager davantage, délégua le comte de Chavagnac, réfugié français au service de Léopold, et le jésuite Richard, son confesseur, pour demander en son nom la couronne. L'appui du clergé était promis à ce prince. Il connaissait les sentiments personnels de l'empereur, et s'assurait que toute la Pologne croirait plaire à Vienne en ne déférant pas aux invitations du comte de Schafgotsch, qui arrivait avec un grand fracas, pour recommander le prince palatin au nom de S. M. impériale. Enfin Alexis, qui se confiait dans les vœux de tous les palatinats soumis à l'église d'Orient, se réjouit de voir des divisions nouvelles au sein du camp catholique, et il espéra plus que jamais dans l'ascendant de ses quatre-vingt mille hommes. Tels étaient les concurrents entre lesquels flottèrent partagées, un an presque entier, les passions de la Pologne.

L'archevêque de Gnezne, primat de Pologne, Praznowski, avait pris les rênes du gouvernement, selon l'usage, en qualité d'interroi. Comme presque tous les grands, il tenait pour le parti français. La petite noblesse, toujours préoccupée de son inimitié pour les souvenirs de la feue reine, toujours inquiète de l'ascendant de la France, réclamait à grands cris l'expulsion de tous les ambassadeurs. Les représentants de l'Europe s'éloignèrent, et la diète de convocation, celle qui pré-

21

cède et détermine la réunion de la diète extraordinaire où s'accomplit l'élection des rois, fut ouverte [5 novembre]. Elle le fut au milieu des chants de triomphe de l'ancienne faction de Lubomirski, encouragée dans ses emportements par la présence indiscrète de Jean-Kasimir, qui semblait rester en Pologne pour s'y faire outrager. Les grands voulaient que l'élection fût fixée au mois de février, afin d'avoir, dans cette saison difficile et dispendieuse, un concours moins nombreux. La petite noblesse voulut le mois de mai, et l'obtint. Alors les vivres sont à bas prix, aussi bien que les fourrages; et puis, c'était prolonger de quelques mois la violente liberté de l'interrègne.

Ces défaites annonçaient assez aux sénateurs que tous leurs efforts pour porter la couronne au front d'un prince français seraient impuissants. L'électeur de Brandebourg, en profitant de l'anarchie où la république était plongée, pour envahir sans prétexte la ville de Draheim, indiquait trop bien ce que seraient pour la Pologne ces voisins ambitieux, naguères des clients et des vassaux; il indisposa ainsi l'ordre équestre tout entier contre les princes allemands, et compromit les intérêts de Neubourg qu'il recommandait. Le père Richard, confesseur de Charles de Lorraine, ne compromit pas moins les intérêts de son maître, en demeurant, malgré le vœu de la république, caché dans Warsowie pour y prolonger et y étendre ses intrigues. Dans ces complications, des propositions d'élever au trône un Piast, c'est-à-dire un citoyen polonais, se firent jour au milieu des diétines; les armements de quelques grands seigneurs donnaient à penser qu'ils n'étaient pas loin de songer au rang suprême. Ç'auraient été des combinaisons et des discordes de plus.

En ce moment, madame Sobieska revenait de France. Elle avait quitté sa patrie, tandis que l'une de ses sœurs, fille d'honneur de la reine, allait épouser au Louvre Gaston de Béthune, petit-neveu du grand Sully. Si la grande-maréchale de Pologne ne resta point pour assister aux fêtes royales du mariage, c'est qu'apparemment un instinct ambitieux la rappelait au milieu des factions et des intrigues du sein desquelles allait sortir un roi. Ce vœu : un Piast! un Piast! avait frappé son oreille à son débarquement sur la plage de Dantzick; son cœur lui dit que cette couronne flottante ne pouvait manquer

de se fixer au front du plus digne, et elle profita de ce que le grand-maréchal était occupé [1669] à défendre les frontières de l'est contre la turbulence renaissante des Kosakes, pour prendre part aux mille négociations dont les dames de haut parage se disputaient les fils.

La proposition de mettre un Piast sur le trône ne fit pas fortune dans les diétines anticomitiales. Les intrigues étrangères et les rivalités domestiques y étaient également contraires, et jamais tant de rivalités, jamais tant d'intrigues n'avaient troublé le sein de ces assemblées. Elles semblaient, en prenant des déterminations opposées, s'appliquer à rendre nuls d'avance les travaux de la diète d'élection. Ici, on décidait l'exclusion de Condé, là celle de Lorraine; ailleurs on se donnait le plaisir d'exclure Jean-Kasimir, qui n'avait assurément pas la prétention de se mettre sur les rangs. Quelquefois on décidait que le nouveau roi ne pourrait pas prendre un confesseur dans la société de Jésus, ou bien on demandait la mise en cause de tous les sénateurs qui avaient trempé dans la condamnation de Lubomirski.

Toutes ces résolutions étaient accompagnées et suivies de combats sanglants. La noblesse à cheval se rendait à Warsowie en corps nombreux, qui se livraient bataille sur les chemins. Les grands faisaient leur entrée dans la capitale avec un luxe de chevaux et de clients armés qui semblaient présager d'affreux déchirements. Le prince Michel Radziwill, vice-chancelier et le second hetman de Litvanie, se présenta avec seize cents dragons ou heyduques, sans compter ses gentilshommes. Le prince Boguslas, de la même maison, avait une escorte de quatre mille nobles ou soldats. Le cortége des Paç était plus formidable encore. Les Sapiéha effacèrent plus tard toutes ces menaçantes magnificences. Enfin, le prince Démétrius Wisçniowieçki, second hetman du grand-duché, amena toute une armée.

Les grands de Pologne, pour ne pas être surpassés par ceux de Litvanie, arrivaient non moins puissamment accompagnés. Ces légions, engagées à des passions et à des intérêts contraires, firent ruisseler le sang à grands flots dans les rues de Warsowie; chaque nuit comptait vingt assassinats, et tandis que les seigneurs étalaient cette effroyable opulence, la république ruinée ne pouvait ravitailler l'important boulevart

de Kamiéniéç, menacé par les Kosakes et les Tatars. Telle était l'étrange situation des affaires, que la construction du pavillon de bois, dressé dans la plaine pour les réunions du sénat, avait entièrement épuisé le trésor indigent de la république.

Jean Sobieski fit son entrée à son tour, et, pour mieux remplir le devoir de sa charge, qui était de maintenir l'ordre envers et contre tous, il se présenta à la tête de son armée; la république lui assigna pour demeure le palais de Wiasdow, où sa femme eut le plaisir de faire admirer une magnificence royale. Le choix des juges qui devaient composer le tribunal souverain du grand-maréchal lui fut abandonné; sa verge inflexible rétablit un moment l'empire des lois au milieu de cette anarchie. Il fit sentir d'abord son autorité aux ministres étrangers dont le sénat venait d'autoriser le retour. A l'exemple des grands seigneurs polonais, les représentants des couronnes se faisaient honneur d'une multitude de domestiques armés. L'ambassadeur d'Alexis n'avait pas moins de six cents boyards à sa suite. Tous ces aventuriers, champions obligés des intérêts de leurs maîtres, ajoutaient, par leurs combats, l'image d'une guerre étrangère à la guerre civile, qui désolait trop réellement Warsowie.

La diète s'était réunie enfin [2 mai] : son premier acte fut de casser la procédure suivie contre Lubomirski. Les emportements qu'annonçait ce début ne se firent pas attendre. Le camp électoral ressemblait à un champ de bataille, moins la discipline. Les grands, avec leurs troupes d'ordonnance, et l'ordre équestre, tout entier à cheval, semblaient deux armées toujours prêtes à en venir aux mains.

Cinq semaines s'écoulèrent en provocations sanguinaires, en chocs homicides, en fureurs stériles. A la fin, la petite noblesse se précipite sur la salle des délibérations du sénat, l'assiége de ses flots irrités, et demande à grands cris que l'exclusion soit donnée au prince de Condé. Cette petite noblesse, pour qui n'avaient pas été les grandes alliances, ni par suite les faveurs du règne précédent, était l'instrument de la réaction que les impériaux suscitaient habilement contre les prédilections françaises de ce règne. Le cliquetis des armes ne suffisait plus à la rage des assaillants. Le pistolet à la main, ils menacèrent l'ordre entier des sénateurs d'extermination.

Les palatins, les évêques entendirent les balles siffler sur leurs têtes. Quelques-uns périrent. Le grand-maréchal se leva. Il voulut faire parler les lois; il fit parler son autorité, parler sa gloire. Mais les furieux, gorgés de vin par les émissaires de Léopold, ne reconnaissaient plus cette voix respectée, et le primat du royaume, Prazmowski, après avoir lutté contre les cris de la faction, prononça enfin, sans nommer Condé, le simple mot : « J'exclus. »

Cette victoire obtenue, le champ restait libre aux autres compétiteurs. Les ambassadeurs vinrent entretenir la diète du vœu et des promesses de leurs maîtres. On vit l'assemblée souveraine donner audience tour à tour au nonce apostolique et à l'envoyé du kan des Tatars, à un ministre anglais et au représentant de la Porte-Ottomane. L'évêque de Béziers, Bonzi, ambassadeur de Louis XIV, refusa de paraître, en châtiment de l'outrage que l'ordre équestre s'était permis envers un prince du sang de France. Neubourg fut recommandé par la Suède, le Brandebourg, l'Angleterre, tous les électeurs, l'empereur enfin. Il paraissait avoir ainsi l'assentiment de toutes les couronnes, et son plus solide appui peut-être était une brochure éloquente de Leibnitz, qui annonçait, à vingt-deux ans, par ce plaidoyer politique, ce qu'il serait un jour. Son envoyé promettait un an de solde à l'armée, la construction de forteresses, d'écoles, de monuments, l'entretien de deux cents gentilshommes à l'étranger. Lorraine, moins riche, ne promettait guère qu'un pont de pierre sur la Wistule; mais il offrait de disputer la couronne l'épée à la main. Cette sorte de cartel fut transmise aux comices par le père Riquet de la société de Jésus, qui porta la parole pour le comte de Chavagnac, incapable de s'exprimer en latin. Le discours du religieux fut trouvé très-beau. Un rayon de soleil, qui éclaira la plaine pendant cette harangue belliqueuse, parut au grand nombre une sanction et, en quelque sorte, un jugement de Dieu.

Le tzar Alexis, malgré ses quatre-vingt mille hommes, n'avait point trouvé crédit dans les comices. La petite noblesse du grand-duché de Litvanie et des autres palatinats grecs n'était pas assez forte pour soutenir ses prétentions contre le cri du clergé latin et l'or des couronnes. La lutte restait donc engagée entre Neubourg et Lorraine. La faction de France presque entière était devenue palatine. Les Leszczynski, le

Dönhoff, les Iablonowski, l'archevêque Interroi, Sobieski, la plupart des grands, ne pouvant plus espérer Condé, portèrent leur influence du côté de l'allié de Louis XIV. Toutefois, le prince bavarois avait moins de chance que n'aurait eu le vainqueur de Rocroy ou son fils. La faction s'était divisée. Les Paç, quelques Radziwill, d'autres seigneurs, engagèrent leur foi à l'Autriche, qui parlait pour Neubourg et payait pour Lorraine. Le sang ruisselait sous les deux bannières dans le champ électoral. Tandis que les hommes essayaient de fixer à coups de sabre les destins de la patrie, les femmes de haut rang, madame Paç, Eugénie de Mailly, qui tenait pour Lorraine, madame Sobieska qui flottait, la princesse Michel Radziwill, sœur de Sobieski, attachée comme son frère aux intérêts de Neubourg, sa fille, mademoiselle d'Ostrog, l'une des plus belles personnes de la Pologne, qui avait adopté le parti de l'Autriche, discutaient, le verre à la main, ces grands intérêts; elles s'occupaient d'enivrer les ambassadeurs, de leur arracher de l'or, de leur vendre à haut prix le crédit d'un père ou d'un époux; les négociations, commencées à table, se poursuivaient dans des rendez-vous nocturnes, où les affaires prenaient la place des plaisirs; les couvents de Warsowie servaient d'asiles à tous ces mystères d'intrigue et de vénalité.

Madame Sobieska recevait la nuit, sur les deux heures du matin, à l'insu de son mari, Chavagnac, le ministre de Charles de Lorraine, en tenant, durant ces conférences, l'évêque de Béziers, ambassadeur de France, caché derrière une tapisserie. Elle ne savait pas qu'un jeune seigneur, son parent, qui conduisait Chavagnac à ces rendez-vous perfides, lui avait vendu le secret de ses artifices, au prix d'une montre d'or. Trompée ainsi au profit de celui qu'elle croyait tromper, elle avait entrepris pourtant avec assez de bonheur de concilier les factions rivales et d'accorder les intérêts de Louis XIV avec le succès probable du Lorrain, en promettant au prince Charles la voix influente de son mari et sa vaste clientèle, sous la condition que ce prince, désertant, avant d'être élu, l'alliance de l'Autriche, engagerait sa foi au roi de France par un traité sincère et solide. Cette négociation était habile mais son succès, fort improbable, demandait au moins du temps. Sobieski avait éprouvé une vive douleur en apprenant

ces négociations clandestines ; il les désavoua. Sa femme voulait le fléchir ; et le terme fixé pour les travaux de l'élection approchait.

Les factions, lassées de s'égorger, étaient convenues enfin de clore, le lendemain [19 juin], leurs effroyables débats. Il était question de mettre les noms des compétiteurs dans le saint ciboire, d'où les tirerait, à l'autel, les yeux bandés, le ministre du Dieu vivant. Soit que madame Sobieska voulût obtenir de nouveaux délais, pour assurer la réussite de ses plans ; soit que la faction de la France, redoutant un revers, résolût de jeter dans l'arène une pomme de discorde de plus ; soit aussi que des esprits sages cherchassent de bonne foi un terme moyen, et que la grande-maréchale voulût tenter de fixer la couronne au front de son époux, le jour décisif, tandis que le sénat siégeait encore dans le palais, que les palatinats n'étaient pas tous réunis au champ électoral, que l'archevêque de Gnezne, le grand-maréchal de la couronne, le maréchal (ou président) de l'ordre équestre Potocki, enfin tous les dignitaires de la république, et aussi tous les chefs du parti français, étaient encore absents, le cri inattendu, un Piast, un Piast ! part du milieu des lignes de Kalisz. Ce sont un sous-chambellan de ce palatinat, ami de madame Sobieska, le palatin de Podolie, et Iablonowski qu'elle domine, qui ont, les premiers, lancé cette motion imprévue. Un autre seigneur, Opalinski, propose aussitôt le jeune Michel Wisçniowieçki, gentilhomme de nom illustre, mais ignoré, ruiné, valétudinaire, sans talents et sans services, comme sans renommée, recommandable seulement parce qu'il était fils du prince Jérémie, qui s'était rendu si populaire et si fatal par sa haine féroce contre les Kosakes. Il le propose, suivant toute apparence, pour épuiser, sur une candidature première, les premiers dissentiments[1]. Mais rien n'égale la sagacité des masses ; la petite noblesse démêle dans cette proposition un complot de ceux de France, et ne pouvant mieux punir leur vote indiscret qu'en le prenant au sérieux, elle s'assemble à la hâte, sous la présidence d'un Lubomirski en l'absence des grandes charges,

[1] Le docteur Connor rapporte que l'ambassadeur anglais Yard lui avait dit tenir directement des palatins, auteurs de cette élection, qu'ils n'avaient proposé Visçniowieçki que pour introduire un Piast et présenter ensuite un plus digne roi. (*Descr. of Pol letter* 3.)



et l'ordre équestre tout entier se met à remplir les airs de l'acclamation décisive : Vive le roi Michel Korybuth Wisçniowieçki ! On se regarde, on s'étonne. Les sénateurs accourent. A mesure qu'ils se présentent dans la plaine de Wola, des coups de sabre, des outrages, des huées les accueillent. On les oblige de redire le cri d'inauguration. Le grand-hetman de Litvanie, Michel Paç, le répète avec ardeur, moins satisfait de voir le trône ouvert à l'un de ses parents que fermé à son rival, au grand-hetman de la Pologne. Cette satisfaction jalouse gagne les cœurs de quelques palatins; ils recueillent les voix. D'escadrons en escadrons courent les houras joyeux en l'honneur de Michel Korybuth Wisçniowieçki. En moins de deux heures, ce Michel est roi.

On ne pouvait contester à l'élu de la Pologne la grandeur de la naissance. Il descendait de Korybuth, frère du roi Jagellon, et un moment roi de Bohême. D'ailleurs la mémoire du prince Jérémie était restée chère à l'ordre équestre, par son zèle furieux contre les hérétiques et les Grecs, aussi bien que contre les Kosakes. Mais l'humble existence de Michel avait tenu son extraction en oubli : il était parvenu, à force de nullité personnelle, à étendre jusque sur son berceau le voile de sa propre obscurité. On pensa si peu, par cette élection, rendre hommage au sang de Gédémin, que c'étaient les palatinats de Litvanie qui hésitaient le plus à répéter le cri des deux Pologues. Ce que la petite noblesse accueillit en lui avec transport, ce fut une vie que ne recommandaient ni les richesses, ni les charges, ni le talent, ni la gloire. On apprenait ainsi que le système électif n'avait pas même, sur l'ordre héréditaire, l'avantage de préserver les États de l'empire de la médiocrité.

Les guerres des Kosakes, si follement provoquées, avaient ruiné la maison de Wisçniowieçki. Le jeune Michel ne vivait que d'une pension de trois mille six cents livres qu'il tenait de la feue reine. Toute son ambition avait été d'obtenir dans la maison d'une archiduchesse d'Autriche une clef de chambellan. Il comptait déjà trente ans, et nul fait d'armes n'avait honoré son courage. Son corps débile ne se fût pas plié aux travaux de la guerre. Les plaisirs de la table, les satisfactions d'un appétit monstrueux, faisaient toutes ses jouissances. L'étude de l'italien et du français, langues qu'il entendait assez

bien, pour les avoir apprises à la suite de Louise de Nevers, sa bienfaitrice, était toute son illustration. Au bruit d'un tel choix, Kasimir s'écria : « Quoi! ils ont couronné ce pauvre » homme! » Lui-même eut la droiture de s'étonner de son élévation, d'en rougir, même d'en pleurer. Il se cachait, comme Claude, pour dérober sa tête à ce fatal honneur. Quand on l'eut trouvé dans la foule des électeurs du Palatinat de Sandomir, qu'on l'eut mis sur un char, traîné au milieu des comices, salué de génuflexions et de houras unanimes, il ne douta point que ce ne fût une raillerie, et que ses concitoyens ne se jouassent de lui. On le contraignit enfin à rester couvert devant la nation découverte et inclinée. A cette vue, il pleura : c'est l'unique éloge que cette ombre de roi dût mériter.

Le liberum veto fut sur le point de rendre un service à la Pologne, en évitant à la diète cette honte, à la république cette calamité. Quelques coups de sabre firent justice des oppositions. Les jeunes Zamoyski voulurent peu après protester contre l'avénement. Fils du premier lit du vaillant Jean Zamoyski, ils étaient en procès alors avec leur tante la princesse Griselda Wisçniowieçka, qui s'était emparée de leur héritage : cependant les menaces les ramenèrent; Sobieski apporta aussi son suffrage, pour ne pas prolonger les malheurs de la patrie. La force obligea le primat Prazmowski à proclamer solennellement le nouveau monarque, et les mathématiciens se mirent à prédire de longues prospérités au nouveau règne. L'ordre équestre assura qu'un aigle blanc avait plané sur la tête *du peuple électeur,* et qu'une colombe avait ombragé de ses ailes le prince élu.

Beaucoup de gens de bonne foi crurent en effet à une grâce d'en haut, en voyant accomplie en quelques moments, sans effusion de sang, sans brigues, sans recommandation des couronnes, cette élection singulière. L'adulation ne s'en tint pas au miracle. Le palatin de Kulm, en remettant à Korybuth, au nom des comices, le diplôme de sa promotion au rang suprême, déclara que le jeune monarque laissait bien loin derrière soi les plus braves et les plus habiles des Boleslas, des Kasimir, des Wladislas; les orateurs officiels l'appelèrent la rosée du ciel, le soleil levant de la république, et, ces solennités accomplies, il régna.... ou plutôt pour lui régnèrent la

discorde, l'anarchie, la guerre, la désolation, tous les fléaux enfin suspendus depuis des siècles sur la Pologne.

A peine revenu de son étonnement, et contraint de prendre au sérieux sa grandeur, le malheureux Korybuth se précipita de l'excès de l'humilité dans celui de l'orgueil. A ce faîte des honneurs et de la puissance, la tête a tourné quelquefois à plus forts que lui. La royauté ne lui suffisait plus; il lui fallait la tyrannie. Animé déjà de l'esprit de la cour qui l'avait porté au pouvoir, il ne se soumit à jurer les *pacta conventa* qu'avec une restriction mentale dont il ne tarda point à se vanter; tous les obstacles irritaient déjà ce fantôme; et le plus grand de tous, à ses yeux, ne pouvait manquer d'être Sobieski. Ces deux hommes étaient prédestinés à une lutte mortelle. Tous deux devaient sentir que l'un n'était pas fait pour obéir à l'autre : la monarchie héréditaire n'a point de ces périls. Michel, roi obscur, parvenu incapable, s'aperçut tout d'abord qu'il n'était pas le citoyen le plus grand de la république; il se prit d'une haine violente pour un sujet plus glorieux et plus puissant que lui. Cette haine est tout son règne; il ne vécut que pour faire du mal au grand-maréchal, au grand-hetman de la couronne, et tous les coups qu'il voulut porter à son lieutenant retombèrent sur la patrie.

Déjà des démêlés de famille avaient, depuis long-temps, divisé la princesse Griselda Zamoyska Wisniowiecka et la maison de Sobieski. Le prince Démétrius, second hetman de la couronne, s'était fait, suivant l'usage, l'ennemi personnel de son supérieur. Son cousin devenu roi, il espéra écraser le grand-hetman. Les mêmes sentiments, les mêmes rivalités rallièrent autour du nouveau monarque la maison entière des Paç. Michel, celui d'entre eux que ses services avaient élevé au poste de chef des armées de la Litvanie, était, comme il arrivait toujours, en guerre ouverte avec le chef des armées polonaises. Il ne supportait pas sans douleur le spectacle de l'éclat qui environnait son collègue; ses frères, ses parents, depuis les débuts de Sobieski dans les comices où Jean-Kasimir fut élu, étaient entrés dans tous ses ressentiments contre le héros de la Pologne. Inquiets de voir leur ennemi arriver au trône, ils avaient vivement embrassé la proposition d'y élever l'obscur Wisniowiecki : ils pouvaient, à bon droit, le regarder comme leur créature. En possession de toutes les

charges importantes de la Litvanie, de l'évêché de Wilna, du palatinat de Troko, de la starostie de Samogitie, enfin du bâton de guerre et des sceaux du grand-duché, ils apportaient à Korybuth le secours de leur vaste crédit. Christophe Paç, le grand-chancelier, homme d'expérience, ministre habile, s'empara du nouveau règne et l'asservit. Une haine, une jalousie, sans doute aussi une origine communes, servirent de lien entre le trône, le prince Démétrius et les ambitieux Litvaniens. Ordre de choses étrange que celui où l'envie pouvait réunir dans les mêmes complots, contre un grand citoyen, ses inférieurs, ses collègues et son roi!

Cependant, au milieu de la surprise générale de l'avénement, quand tout le monde se demandait qui avait fait un semblable choix, et que la petite noblesse l'imputait au ciel pour n'en pas répondre, les grands, que cette élection blessait comme un revers personnel et comme une calamité publique, s'étaient groupés autour du primat et de Sobieski pour détrôner Michel. Le primat Prazmowski, homme ardent, dont le pouvoir, dans l'interrègne et dans les comices, avait été violemment méconnu, voulait prendre à tout prix sa revanche en renversant le misérable maître qu'une élection illégale lui avait donné. C'était livrer la patrie aux hasards de la guerre civile : Sobieski s'y opposa. Mais, dans cette malheureuse Pologne, les affaires publiques et les intérêts privés se tenaient de si près que la guerre civile avait été sur le point d'éclater pour une querelle de quelques grands entre eux.

Le prince Michel Radziwill avait reçu de Jean-Kasimir le bâton de grand-maréchal de la Litvanie. L'ambitieux Michel Paç prétendait à cette charge de plus; il voulut en dépouiller l'illustre possesseur. Radziwill avait épousé la duchesse veuve d'Ostrog, sœur de Sobieski : les grands embrassèrent sa querelle; la petite noblesse prit aussitôt fait et cause pour Michel Paç. Les deux partis se rencontrèrent dans la plaine; toute la Pologne était là sous les armes. On avait évité les déchirements dans la question de la royauté, on les retrouvait pour une dispute de deux seigneurs. Sobieski intervint; il déclara qu'abandonner à la fois son beau-frère et la justice n'était pas en sa puissance, qu'il tirerait enfin du fourreau son épée patiente, et l'on vit alors ce qu'il aurait pu faire : à l'instant, le parti des Paç fléchit; le prince Radziwill resta en posses-

sion de ses honneurs; et, fatigué du spectacle des discordes auxquelles il voyait la république livrée pour long-temps, Sobieski s'enfuit vers de plus dignes champs de bataille, à la tête de son armée.

Les Kosakes désolaient de leurs incursions les provinces frontières. La Pologne avait oublié long-temps la naissance de Michel : l'Ukraine en gardait la mémoire; le fils du prince Jérémie sur le trône leur parut une insulte, une menace vivante, une perpétuelle hostilité. Le terrible Doroszenko profita des divisions de la noblesse pour exercer ses fureurs : tels étaient ses ravages, que le prix courant d'un esclave polonais, prêtre ou gentilhomme, mais qui avait passé la force de l'âge, était tombé dans les marchés des Tatars, à une prise de tabac. Le grand-maréchal s'occupa de réunir une armée, de châtier ces courses, de rappeler aux Kosakes la terreur de son nom, et il ne s'éloigna un moment de ses tentes que pour aller à Krakowie rehausser de sa présence l'inauguration de Korybuth. Les Paç, le prince Démétrius, les Lubomirski, toujours liés d'intérêts avec la petite noblesse, le vice-chancelier Olzowski engagé aussi dans cette faction, s'étaient seuls rendus, avec le peuple des nobles, à l'appel de Wisniowieçki. Prazmowski ne se résolut à faire le sacre [29 septembre] que pour ne pas créer un précédent en faveur des prétentions de l'évêque de Krakowie. Tous les grands se tenaient obstinément à l'écart. Aucune femme, si ce n'est la grande-chancelière de Litvanie, ne para ces fêtes de sa présence. Pour ne pas tremper dans les déchirements de la république, Sobieski vint porter le sceptre devant ce roi, qu'il jugeait plus qu'un autre indigne de le tenir.

Madame Sobieska, ses amis dévoués, entre autres Iablonowski, dont le zèle s'affligeait de n'avoir pu, en demandant un Piast, arriver à proposer pour roi le vainqueur de Slobodysza et de Podhaïce, quelques esprits sages, qui auraient voulu réconcilier les factions, profitèrent de la démarche magnanime du grand-maréchal, pour essayer de rétablir la concorde entre le roi et lui. Ils espéraient déterminer l'alliance de Michel avec la jeune et belle duchesse d'Ostrog, fille de la princesse Sobieska Radziwill. Mais d'autres desseins préoccupaient l'orgueilleuse Griselda Wisniowieçka, et son fils, et la nouvelle cour. Le cri qui avait fait un roi de Korybuth retentis-

sait, pour ainsi dire, encore, que déjà le comte de Schafgotsh, ministre de l'empereur, s'était précipité dans l'intimité de l'heureux Wisniowieçki pour lui offrir la main de la sœur aînée de son maître. Il était dans la destinée de la maison d'Autriche d'avoir toujours des archiduchesses en réserve pour tous les potentats, qu'ils fussent princes, gentilshommes ou soldats heureux. Celui-ci n'avait pu parvenir à être chambellan de la princesse qu'on lui proposait pour compagne : c'était Éléonore. Elle se dévoua sans peine aux projets de Léopold ; le maladif et inglorieux époux qu'on lui présentait était roi ; le brillant duc de Lorraine avait été malheureux dans son ambition : il devait être aussi trompé dans ses amours.

Mais la Pologne n'était pas aussi facile à entraîner qu'Éléonore. En réaction quelques semaines auparavant contre l'influence française, c'était maintenant l'influence autrichienne dont les esprits s'effrayaient. La maison d'Autriche avait toujours été impopulaire dans la république. Nul prince de son sang n'était parvenu à obtenir la couronne ; on attribuait aux mariages de Sigismond Wasa avec des archiduchesses les préoccupations despotiques imputées à son règne. Plus les Paç pressaient cette alliance pour donner du relief et, au besoin, un appui à leur ombre de roi, plus les grands criaient que ce serait la ruine des libertés publiques : la petite noblesse déconcertée ne savait que répondre à des plaintes qui partaient aussi de ses rangs d'un bout du royaume à l'autre.

Déjà, disait-on, l'influence de la politique autrichienne se faisait sentir dans les conseils de Michel. Il se jouait décidément des *pacta conventa*. N'avait-il pas déclaré à Prazmowski lui-même, au prélat dont la main ennemie venait d'épancher l'huile sainte sur son front, qu'il ne se croyait pas tenu de garder envers les hérétiques ses serments protecteurs ? N'avait-il pas aussi, malgré le vœu de la constitution, disposé des charges vacantes avant d'être sacré ? Quelques starosties restaient encore ; la diète de couronnement le prie de les réserver pour les seigneurs polonais réfugiés de l'Ukraine, dépouillés comme lui de leurs champs paternels par les victoires de la nation Kosake : dès le lendemain, il les distribue à ses favoris ! Dans le même moment, il acceptait la toison-d'or, que le grand Étienne Batori avait dédaignée ; et, en se parant du collier de l'ordre, il prêtait le serment ordinaire des chevaliers : mal-

heureux roi, ajoutait-on, qui oubliait à la fois ce qu'il devait aux libertés publiques et ce qu'il devait à la royauté! Un cri d'indignation s'éleva contre les influences auxquelles toutes ces transgressions étaient imputées, et une considération plus décisive vint fortifier l'opposition universelle que le mariage provoquait.

Au milieu des fêtes du couronnement arriva la nouvelle de la chute de Candie [septembre]. Après vingt-cinq années de combats, trois d'un siége régulier, la mort de cent mille Ottomans, et des prodiges de constance, cette place était tombée au pouvoir de Mahomet IV. Une foule de volontaires français, sous la conduite du duc de la Feuillade, le jeune et vaillant comte de Saint-Pol-Longueville, le chevalier de Vendôme, depuis grand-prieur de France, qui n'avait pas quinze ans, le chevalier d'Harcourt, d'autres princes des maisons de Lorraine et de Bouillon, des Lusignan, des Dampierre, des Beauvau, des Colbert, des Castellane, le maréchal de Bellefonds, le marquis de la Mothe-Fénelon et ses deux fils, le jeune Sévigné, s'étaient en vain jetés dans la place; beaucoup avaient péri. Après eux, le duc de Beaufort trouva, dans les ouvrages avancés des Turks, une mort qu'il avait cherchée tant de fois dans les guerres civiles, dans les guerres étrangères, dans les combats singuliers, sur toutes les mers. Avec ce brave prince, qui avait été le roi des halles de Paris, qui n'était plus que le docile lieutenant de Louis XIV, tombèrent une foule de gentilshommes entre lesquels on citait la compagnie presque tout entière des mousquetaires de la maison du roi, qui avait compté dans ses rangs Jean Sobieski. Le duc de Navailles prit seul le commandement de ces débris. Des conflits d'autorité, et peut-être le sentiment de son impuissance à défendre une place qui n'avait pour remparts que des décombres, pour garnison que des squelettes mutilés, le déterminèrent à faire voile pour la France. Les Maltais, les Génois, tous s'enfuirent. De tous les étrangers, de tous les Français il ne resta que Montbrun de Saint-André : son habile courage ne suffisait plus. Le grand François Morosini, qui avait illustré le nom vénitien par cette défense admirable qu'on appela une guerre de géants, fut contraint de songer à la couronner par une honorable transaction. Il lui en coûtait plus de traiter que de mourir. Mais ce sacrifice était plus utile à la république, et il fit mieux que capitu-

ler. Il prit sur soi, sans autorisation du sénat, de pacifier l'Orient, espérant pouvoir faire payer, au prix de conditions glorieuses, les ruines qu'il allait livrer. Achmet Kiuperli, heureux de mettre à fin la laborieuse entreprise dans laquelle ses prédécesseurs échouaient depuis tant d'années, fit à son adversaire un pont d'or : une paix définitive fut conclue ; et Candie passa au pouvoir des barbares.

Quelques restes de soldats et de colons vénitiens, s'embarquèrent tout sanglants pour l'Italie. Les Candiotes, descendants de ces Grecs d'Idoménée que les gazettes du temps appellent simplement les naturels du pays, se retirèrent dans les hauts lieux, invaincus et libres. Le grand vizir épuisa ses efforts pour les rappeler dans les villes ouvertes et dans les plaines, en interdisant à ces courages indomptés l'accès des places fortes. Les promesses échouèrent comme les menaces ; ils s'obstinèrent à tenir cachés, dans ces montagnes poétiques où se cacha l'enfance des dieux, leur vieille nation, ses adversités, ses espérances et ses autels. Le calme renaquit sur les mers. Tranquille maintenant du côté de cette citadelle chrétienne, qui dominait auparavant, et inquiétait tant les domaines de l'islamisme, et que trois princes du sang chrétien avaient défendue, la puissance ottomane tourna toutes ses vues vers l'Occident et le Nord. Venise, épuisée par la guerre et rassurée par sa paix récente, Venise seule respira. Du reste, la chrétienté tout entière se sentit menacée.

Le coup était si cruel, le danger si prochain, que Clément IX (Jules Rospigliosi), l'un des plus dignes pontifes qui aient honoré la chaire apostolique, en mourut de douleur. Les conseils de Vienne et la diète de Krakowie s'en émurent. Mais Léopold pressa plus vivement le mariage qui lui promettait l'alliance de la république polonaise. La Pologne au contraire s'alarma davantage des liens qui semblaient devoir l'enchaîner à la fortune de l'Empire, et pouvaient même attirer sur elle seule la colère de l'Ottoman. Les grands et les nonces de l'ordre équestre s'agitèrent. Louis XIV envoya à leur aide l'habile M. de Lionne, son ministre, qui n'avait pas encore entrepris une négociation où il n'eût réussi. Cette fois, ses grâces et son esprit échouèrent devant la résolution intéressée de Michel. Michel avait besoin de compter sur les secours d'un voisin puissant pour le maintenir contre l'irritation croissante des partis. La

diète était pleine d'orages ; lui-même traînait toutes les affaires en longueur, pour arriver au terme des six semaines sans que son mariage et le procès des Zamoyski eussent occupé l'assemblée. Tout à coup, un nonce nommé Olizar la rompit. C'était la première fois que la diète de couronnement expirait dans les déchirements du *liberum veto*.

Aussitôt le roi, les grands, l'ordre équestre, de jeter feu et flamme contre ce coup d'état, en se l'imputant à l'envi ; la noblesse, de courir aux armes dans les palatinats ; l'armée, de se confédérer. Tout devient confusion et anarchie. Plus épouvanté que jamais, Michel se jette décidément dans les bras de l'Autriche. Il précipite le mariage sans avoir l'indispensable aveu du sénat. Le vice-chancelier Olszowski va chercher à Vienne l'archiduchesse, et ne peut lui porter les présents d'usage, faute d'avoir pu obtenir quelques bijoux à crédit chez les juifs de Warsovie. Les rigueurs de l'hiver n'effraient pas Éléonore [janvier 1671] ; une débâcle même, qui emporte le pont du Danube, n'arrête point l'amante du duc de Lorraine, impatiente de voler vers l'époux couronné qui l'attend. Elle passe le fleuve sur les glaces, manque de périr, fait jusqu'à dix lieues par jour, traîne des régiments après soi pour intimider la noblesse qu'on disait résolue à la repousser, arrive enfin sur le seuil de la république polonaise, au monastère de Czentochowa, fameux en miracles. Des miracles, le plus grand était la fortune de Michel. L'heureux monarque est accouru sur cette extrême frontière. Il y reçoit Éléonore [28 février]. Le lendemain, elle est reine de Pologne, et, à la pointe du jour, son royal époux part en poste pour aller assiter à l'ouverture de la diète de Warsovie, et braver les assauts d'une opposition désormais inutile.

Le vice-chancelier Olszowski s'était retiré dans son évêché de Kulm ; il n'osa point affronter les comices. Tous les grands se tenaient loin de la capitale, refusant de reconnaître cette reine qui leur était imposée sans l'assentiment de la république, par une violation des *pacta conventa ;* ils armaient à grand bruit pour venger la querelle des lois. Les nonces, qui avaient été élus dans l'esprit de la haute noblesse, parce que l'influence des grands était puissante sur les diétines, et que Michel, par ses fautes autrichiennes, leur prêtait des forces, les nonces répondaient par des cris dociles aux cris des sénateurs absents.

Les Paç, leurs Litvaniens et l'or de l'Autriche, luttaient seuls contre l'indignation générale. Sous les yeux de Michel, un nonce royaliste eut le bras emporté d'un coup de sabre, en pleine diète, par un de ses adversaires. Le revenu de la reine ne put être fixé. On parlait tout haut de chasser le roi.

Au milieu de ces désordres, la Pologne avait à repousser une invasion furieuse des Kosakes, sans presque s'en apercevoir, grâces à un grand homme, qui savait avec quelques poignées de soldats, allemands pour la plupart, et mal armés, mal nourris, mal vêtus, plus mal payés, diviser l'ennemi, le battre, le rejeter au-delà du Dniester. C'était toujours Sobieski. Le roi était obligé de lui écrire pour le remercier de ses immenses services, au nom de la république ; et on se demande si ce fut une intention malicieuse du ministre tenant la plume, ou une naïve confession de Michel, qui glissa dans la dépêche royale cette louange singulière, que « l'envie » elle-même était réduite à reconnaître qu'après Dieu, c'était » lui seul, chef d'une si faible armée, à qui la Pologne devait » encore une fois son salut. »

Le grand-maréchal voulait qu'on se hâtât de profiter de ses victoires pour pacifier l'Ukraine par des concessions. Conseillé par l'Autriche, et fidèle aux souvenirs de sa famille, le roi embrassa le parti de l'entêtement et de la fierté. La diète aurait prononcé entre les deux opinions ; Michel la fit dissoudre [17 avril], comme toutes les précédentes, à l'aide du *liberum veto*, et les Kosakes appelèrent à leur secours une puissance formidable.

La nation kosake, inquiète et belliqueuse comme la Pologne, comme elle mal régie et mal bornée, luttait en vain contre l'influence fatale qui la vouait à la servitude. Bogdan avait su la maintenir indépendante ; il ne put la constituer. Libre par lui du joug de la Pologne, elle retrouva, après lui, le danger de l'esclavage dans l'alliance des Moskowites, secoua ces liens menaçants, et se mit à chercher de tous côtés une main qui fût secourable sans être pesante. Ainsi faisaient inutilement, depuis tant de siècles, les Moldaves, les Walaques, les Transylvans, les Serviens, tous ces frêles débris de la domination slavonne. Les Kosakes du Don, sous la conduite de Stefan Bazin, s'étaient jetés en furieux sur l'empire des czars, avaient envahi ses provinces orientales, asservi les rivages de la mer Cas-

pienne, menacé, sur tous les chemins de Moskow, la fortune d'Alexis, et sauvé ainsi la Pologne des vengeances que méditait ce prince après l'élection de Korybuth. Les Kosakes de l'Ukraine n'étaient pas éloignés de traiter avec la république. Sobieski savait à la fois les vaincre et les apaiser. Mais, repoussé par Wisniowiecki et menacé par les armes de son lieutenant, Doroszenko prit le parti de recourir à la protection du Grand-Seigneur, comme les princes du Danube. Le métropolitain de Kiiow, Tukaski, l'encourageait à tourner ses regards vers la capitale de l'église d'Orient. La suzeraineté du Turk semblait à tous les dissidents moins onéreuse que celle des couronnes catholiques. En ce moment, l'empire ottoman retentissait d'armements mystérieux. Pour affermir autant qu'honorer son administration, et imposer aux janissaires par sa gloire, Achmet Kiuperli Ogli s'apprêtait à quelque immense effort contre la chrétienté, sans bien savoir où porteraient ses coups, quand deux peuples chrétiens vinrent se placer sous la protection de la Porte, pour échapper à de plus rudes maîtres : c'étaient les Kosakes d'un côté, ce furent les Hongrois de l'autre.

Les Hongrois faisaient depuis long-temps de vaines tentatives pour défendre contre la maison d'Autriche qui régnait sur eux par droit électif, leurs libertés héréditaires. Les protestants surtout étaient menacés sans cesse dans leurs franchises. Poussés à bout, ils tirèrent l'épée. Les plus grands seigneurs du royaume marchaient à la tête de l'insurrection, ou pouvaient facilement y être impliqués : la cour impériale, dit-on, fut ravie. C'était pour elle une occasion magnifique de livrer la liberté hongroise au glaive de ses soldats allemands, d'enlever les villes, de raser les places fortes ; de déposséder les magnats de leurs châteaux paternels et les réformés de leurs temples, de détruire enfin des institutions importunes, au risque de faire de ce royaume, ou plutôt des comtés du Nord, qui en étaient les derniers débris, une proie facile pour le Turk, maître de Strygonie, de Bude, de Serin, de Newhausel même, des deux tiers enfin de la contrée. Cette campagne de Léopold contre ses sujets fut courte et heureuse. Il ne restait plus qu'un château à emporter. Chavagnac le serrait de près. Une jeune fille parvint seule à descendre du haut des murailles, et à s'évader au travers du camp autrichien. Cette prétendue jeune fille cachait

sous ses vêtements un grand homme. Ce fut le vaillant comte Eméric Tékéli.

La liberté hongroise sembla sortir, avec cet enfant, du milieu des ruines et se dérober au glaive impitoyable. Eméric trouva un refuge à la cour d'Abaffi, prince de Transylvanie. Là se réunirent tous les proscrits. Là tous les mécontents dirigèrent leurs regards, attendant des secours. La guerre civile s'organisa, et les chefs, trop faibles seuls contre l'empereur, implorèrent l'assistance de la Porte, et peut-être sa suzeraineté.

Le grand-vizir continuait ses préparatifs avec sa lenteur et sa circonspection ottomanes. Il voulait les avoir terminés avant de jeter le gant à la chrétienté. Il ne donna d'abord aux magnats de Hongrie que des promesses, peut-être pour laisser la politique autrichienne exaspérer davantage tous les cœurs ; et comme les Kosakes étaient divisés, qu'Hanenko, chef des Zaporogues, placé hors de la portée des Polonais et près des terres du kan, près de la mer Noire, près de l'Osmanli, se liait par des traités avec la république, Kiuperli lança sur la Pologne, pour affermir Doroszenko dans ses prétentions à l'hospodorat, un effroyable débordement de Tatars.

Sobieski était toujours l'unique boulevard de sa patrie. Il lui fallait soutenir seul l'effort des hordes déchaînées ; seul lutter contre ce torrent, borner l'étendue de ses ravages par des manœuvres savantes et des coups heureux, l'obliger enfin à rebrousser chemin, et à laisser libres les champs désolés de la Wolhynie. Michel Paç et ses Litvaniens se gardaient de marcher au secours du grand-hetman de la couronne, et le roi songeait-il à convoquer la Pospolite, ce n'était point pour reconquérir et défendre les frontières. C'était pour défendre son orageuse royauté contre la colère des grands.

Michel ne s'appartenait plus. Léopold l'avait entouré d'Allemands, officiers d'Éléonore, qui dominaient ses conseils. Le primat, le grand-trésorier, tous les sénateurs mécontents, se confièrent à Louis XIV. Une correspondance en chiffres fut saisie, qui révélait le secret de leurs intelligences avec la cour de Saint-Germain. L'ordre équestre s'indigna. On répandit le bruit qu'une flotte de cinquante voiles allait paraître dans la Baltique, portant à la Pologne la volonté de Louis, ses armées, ses trésors et le bras de fer de Condé. On assura que c'était la France qui avait déchaîné les Tatars, qu'elle les tenait à sa

solde, que ces brigands ne se servaient plus que de monnaie française. Un libelle, trouvé sur le maître-autel de la cathédrale de Saint-Jean, exaspéra les esprits en imputant ces trahisons aux premiers citoyens de la république, et entre autres au plus grand de tous. Les sénateurs épouvantés, Prazmowski, le prince Michel Radziwill, madame Sobieska, Morsztyn, s'enfuirent à Dantzick, pour armer sous la protection des libertés de cette ville, et se tenir près des secours. La faction autrichienne et la faction française partageaient ainsi la Pologne; malheureuse nation qui apprenait avec une indignation impuissante, par le nom même des partis contraires, qu'elle n'était plus qu'une proie saignante entre les serres de l'étranger!

Les complots de la faction de France avaient assuré dix-huit mois de vie au malheureux Michel. Sûr d'obtenir la majorité dans les élections prochaines, il espérait pouvoir traiter les grands de la Pologne comme son beau-frère traitait ceux de la Hongrie, incarcérés, mis à la question, jugés par le conseil aulique. C'était surtout Sobieski qu'il voulait renverser. Le prince Démétrius Wisniowiecki faisait appliquer à la torture les Tatars captifs, pour obtenir d'eux la déclaration que le grand-hetman, leur obstacle et leur terreur de tous les temps, les avait appelés sur la Pologne. Ces malheureux ne comprenaient pas l'interrogatoire qu'on leur faisait subir, au milieu des supplices: ils croyaient rêver; aucun n'accorda un mensonge aux fureurs des bourreaux. Sobieski, pour toute vengeance, fit brûler au milieu de son armée le libelle royal, dénonça aux diétines, dans une circulaire où l'indignation était tempérée par le mépris, les manœuvres de son lieutenant, et sauva le poste important de Bialacerkiew, non loin du Borysthène, des entreprise de Doroszenko et de ses alliés.

Les grands revinrent en armes, de Dantzick, pour assister aux diétines, qui furent la plupart rompues et ensanglantées. Prazmowski ne craignit pas de se présenter à la diète [septembre]. Au moment où le prélat parut, Michel et ses ministres donnaient connaissance à l'assemblée de lettres subversives qu'il avait écrites aux palatinats. L'archevêque, sans s'étonner, se lève, avoue ces lettres, les justifie, les étaie d'un acte d'accusation éloquent contre le monarque qui a trahi sans cesse les lois, l'honneur national et ses serments. Michel étonné obtient des nonces actuels, la plupart dévoués à ses intérêts, la levée de

la Pospolite, pour tenir la diète sous le bouclier, et imposer aux grands par les fureurs de la multitude nobiliaire. Cependant il ne peut arracher la condamnation de Morstyn et des amis du grand-trésorier, dans l'affaire des négociations clandestines avec la France. Il ne réussit pas davantage à obtenir des modifications au *liberum veto*, que tous les partis condamnent parce que tous s'imputent les ruptures précédentes, qu'aucun ne veut abandonner parce que tous spéculent sur les ruptures à venir. La diète elle-même demande l'éloignement des officiers d'Éléonore. L'autorisation du sacre de cette princesse est tout ce qu'accorde l'assemblée, et l'archiduchesse ceint le bandeau royal, conduite à l'autel, en l'absence d'ambassadeurs plus qualifiés, par Jean de Witt, qui s'était donné la peine de venir solliciter l'accession impuissante de Michel à une nouvelle Triple-Alliance.

Rien n'avait été réglé pour le ravitaillement de Kamiéniec, point de mire de toutes les expéditions étrangères, et dont les murailles tombaient en ruines. Le roi refusa même la Pospolite, inutilement rassemblée, au généralissime qui demandait à grands cris des secours. Il contestait à Sobieski les prérogatives de sa charge, aux troupes leur solde et leur pain, pour affaiblir ce dernier rempart de la république qui l'importunait ; Sobieski dévorait tous ses outrages : il fournissait à tous les besoins avec ses revenus, occupé seulement de rester à son poste, loin des intrigues et des complots des partis. Il voyait tout s'agiter sur les frontières ; les Tatars porter en avant toutes leurs hordes ; la Moldavie se hérisser de bataillons arrivés du fond de l'Asie ; l'immense attirail de guerre de Candie, trois ou quatre cents pièces de canon, se déployer sur le Danube. Une flotte nombreuse armait dans les ports de la mer Noire. Achmet Kiuperli et son maître passaient, au cœur de l'hiver [décembre], de perpétuelles revues dans le vaste camp d'Andrinople. Sept cents chameaux arrivèrent dans les monts de la Thrace, comme au temps de Sésostris, chargés de denrées récoltées sur les rives du Nil. Issu du sang des Grecs, le vizir recrutait surtout ses troupes dans l'Attique et le Péloponèse, et des forteresses élevées partout sur le sol de la Grèce, pour assurer sa soumission paisible, annonçaient assez des projets d'expéditions lointaines. Contre qui grondaient ces tonnerres ?

Sobieski ne se lassait pas de crier que l'orage était réservé

à la Pologne : autrement, pourquoi ces mouvements de troupes le long de la mer Noire? Pourquoi ces trois cents bâtiments de transport réunis dans Constantinople? Le kan des Tatars ne venait-il pas d'être déposé pour faire place à Sélim Gieray, l'ennemi personnel des Polonais? La prise de possession de l'Ukraine n'était-elle point le premier intérêt de la Porte, fortifié, par cette acquisition inattendue, de l'accession d'un peuple belliqueux, maîtresse alors de tous les affluents de la mer Noire, établie au centre des états du Nord, et libre de porter à son gré ses coups sur la Moskowie, la Pologne et la Hongrie? Toutes ces représentations étaient inutiles : aveugles comme leur roi, tandis que Michel refusait à Sobieski la Pospolite, de peur de fortifier un lieutenant dangereux, les diétines refusaient au roi la levée de dix mille soldats, dont il voulait se réserver le commandement direct au préjudice du grand-hetman, et les refusaient de peur de fortifier la couronne.

Cependant Achmet Kiuperli Ogli cachait peu ses desseins; il en vint même à emprisonner six envoyés polonais aux Sept-Tours. Mais il prodiguait à Léopold, qu'il ne voulait pas avoir à combattre en même temps, des promesses d'amitié. La Porte ayant déclaré que nul appui ne serait donné aux Hongrois rebelles, Vienne triompha. Les échafauds furent aussitôt dressés: tout ce que la Hongrie possédait de grand par les services et la naissance y monta [avril] : le comte Zrini, qui avait, ainsi que tous les siens, illustré et prodigué sa vie sur les champs de bataille en combattant pour Léopold; le comte Frangipani, le comte Nadasti, le plus grand seigneur et le plus illustre capitaine du royaume, l'ami particulier de l'empereur, furent les premiers martyrs. Nadasti était condamné sur un roman de conspiration et d'empoisonnement qui n'était pas sérieux; il fut égorgé entre quatre murailles. Le cabinet de Vienne faisait argent de ces meurtres; des confiscations immenses lui servaient à dégager le domaine impérial grevé de dettes, et l'empereur mettait sa conscience en repos en faisant dire quatre mille messes pour ses nobles victimes. Si la Porte venait à donner des ombrages, aux exécutions succédaient les amnisties. La confiance succédait-elle à l'effroi dans le gouvernement impérial, de toutes parts se multipliaient, à l'encontre des protestants, des riches, des nobles, les exécu-

tions lucratives. La révolution française n'a pas inventé l'affreuse recette de battre monnaie sur le billot.

Louis XIV avait l'œil sur les troubles de l'Orient : lié d'intérêts avec la Porte, il tenait par elle Léopold en échec du côté de la Hongrie; et, négociant toujours avec les grands de Pologne le détrônement de Michel, il appelait sur la république, pour punir et fatiguer sa soumission aux influences autrichiennes, le poids de la puissance ottomane. L'Empire se trouvait ainsi enserré dans les liens de la politique française, et loin de penser à troubler ces combinaisons, Alexis fit un traité particulier de paix et de commerce avec le kan des Tatars. Vainqueur à la longue de Stefan Bazin et des hordes du Don, il avait à rétablir l'ordre dans ses vastes états. Des espèces de potences collectives, formées de grandes et nombreuses lignes de fortes perches qu'on prolongeait à l'entour des villes, en permettant de pendre à la fois des centaines de Kosakes et de paysans désarmés, donnaient au tzar l'espoir d'en finir quelque jour avec les factieux. Mais il avait encore beaucoup à faire : l'extermination a du moins le désavantage d'être moins expéditive que la clémence.

Rien ne gêna donc les hordes de Bialogrod et de Krimée dans leurs projets hostiles contre la Pologne. Cette terrible avant-garde du Turk, conduite par le nouveau kan, grossie de quelques milliers d'Osmanlis, escortée de Doroszenko et de ses Kosakes, fortifiée du secours des exhortations religieuses du métropolitain de Kiiow, se présenta sans rencontrer d'autre obstacle que la faible et indigente armée de Sobieski. Le malheureux Michel, qui n'avait pas la consolation de pouvoir pendre ou décapiter ses adversaires, mais que la levée de bouclier de la petite noblesse maintenait au pouvoir contre leurs complots, pensa à marcher avec sa Pospolite au secours de la patrie. Il s'avança, entouré de ses escadrons inutiles, jusqu'au château de la veuve de Lubomirski, alla ensuite visiter sa mère à Zamoysce, et se garda de passer outre ; plus loin il eût rencontré les Tatars.

Sobieski n'avait pu songer qu'à jeter quelques troupes dans les villes et aux passages d'une défense facile. Il couvrit de sa personne Kamiéniéç, affaiblit tour à tour les bandes éparses qui saccageaient les provinces, mit l'épouvante dans leurs rangs par la promptitude de ses mouvements et la grandeur de ses

coups, les obligea enfin de lâcher prise, quand déjà ils s'étaient désaltérés aux flots de la Wistule, et que Warsowie les croyait à ses portes. Ses manœuvres savantes, qui le montraient présent partout, firent hésiter les paysans des deux Wolhynies, prêts à se jeter dans les bras des Musulmans, pour soustraire leur foi et leur liberté au joug d'un Wisniowiecki; l'étonnement de la population avait gagné les Tatars.

Dès que Sobieski les voit ébranlés, il rallie ses différents corps, et, par une marche hardie à travers la Podolie qu'occupent les barbares, il se porte sur le Borysthène. Les brigands, chargés de dépouilles, tremblent pour leur retraite; ils se précipitent dans le désordre d'une armée vaincue; l'habile capitaine les divise, les bat en maintes rencontres, s'enfonce dans les terres où règne Doroszenko, et que, depuis bien des années, les pas d'une armée polonaise n'ont point foulées; il emporte tour à tour Czetwertinka, Batow, Stanislawow, Human, Mohilow, Braclaw, Iampol, Raszow, places importantes, l'ancienne ceinture de la Pologne sur la limite des déserts de la Bessarabie; il rétablit ses communications avec les Moldaves, rouvre les vieilles voies du commerce au milieu de cet embrasement, et rend respectable à l'étranger cette république déchirée, que ses fils oublient de défendre. La Pologne avait vu l'armée litvanienne se débander sans coup férir; Michel Paç écrivait simplement à son collègue, impatient de ses retards, qu'il n'avait plus d'armée, et les palatinats rappelaient leurs détachements de Pospolite, pour ne pas se dévouer, disaient-ils, à des sacrifices que les autres provinces n'affrontaient pas. « Gloire et reconnaissance immortelle au Très-Haut, écrivit à Sobieski le vice-chancelier de la couronne; il a relevé par votre main puissante cette patrie qui s'était abandonnée, qui se refusait à elle-même ses secours. Nous ne pouvons dignement célébrer, mais nous bénissons de bouche et de cœur, nous admirons, nous vénérons, les héroïques exploits par lesquels vous avez dépassé les vœux mêmes de votre pays [1]. » Attentive à cette guerre, que les mystérieux et éternels armements des Turks rendaient importante pour toute la chrétienté, l'Europe l'appela une *campagne miraculeuse* [2].

[1] Epistolæ Andreæ Olzowski, procancellari regni ad illustrissimum regni mareschalcum, supremum exercitûs ducem, 22 octob. et 20 nov. 1671, p. 307 et 309.

[2] *Gazette de France* du 26 décembre 1671.

Ces triomphes ne suffisaient pas à Sobieski. Il aurait voulu pouvoir dicter la paix aux Kosakes et aux Tatars, l'obtenir ainsi glorieusement de la Porte, et il demanda du renfort. Sur ces entrefaites, trois ponts furent jetés sur le Danube par le grand-vizir, pour porter en avant les forces amassées depuis si long-temps dans la Romélie, et Sobieski réclama des secours. On lui répondit qu'il n'en devait pas attendre; que la campagne était finie; le prince Démétrius s'en retourna même dans la capitale, emmenant tout ce qui voulut le suivre. Par bonheur, des troubles, suscités à Constantinople par la sultane Valideh, entretenus par les janissaires, fortifiés par une agression des Arabes sur la Mecque, obligèrent Kiuperli à suspendre ses vengeances. Mais que ne pas redouter pour l'avenir d'un peuple livré, par le choc de passions égoïstes, à ce délaissement? La fatigue, le chagrin peut-être, mirent le grand-hetman aux portes du tombeau [décembre]. La grande-maréchale accourut de Dantzick, où elle se tenait toujours réfugiée, pour donner ses soins à son mari mourant. La Pologne, affaissée comme lui, était tout entière en proie à de sombres terreurs. Trois femmes blanches avaient été vues traçant sur les portes des villes de mystérieux caractères que nulle main humaine ne pouvait effacer. Elles-mêmes ne pouvaient être saisies. Les fontaines coulaient du sang; les présages, les prophéties funestes, se multiplièrent. Au milieu de prospérités inattendues, tout le monde pressentait des malheurs.

Une foule de complots opposés déchiraient le sein de l'État comme autant de cancers dévorants. Michel profita de la maladie de Sobieski pour avancer sa conspiration contre ce grand homme. Il lui contesta toutes ses prérogatives, prétendit même le dépouiller de sa garde, séparer de lui sa suite. L'armée de la couronne se sentait blessée dans tous les coups dirigés sur le chef qui lui donnait depuis tant d'années et la victoire, et sa solde, et du pain. Cette armée, que le grand-hetman, à son départ, avait eu peine à établir en quartiers d'hiver sur ces frontières lointaines, dans des solitudes ennemies, cette armée qui ne se voyait plus nourrie, payée, vêtue, et qui soutenait seule depuis si long-temps le poids de la guerre, se débanda tout à coup; quelques compagnies restèrent à peine sous les drapeaux. Mais, abandonnant leur poste pour se rapprocher de leur général sur son lit de souffrance,

elles vinrent à Sambor, dans le palatinat de Russie, prendre leurs quartiers, après s'être réunies, par un acte de confédération, dans la promesse de n'obéir qu'à des chefs de leur choix.

Michel, qu'aucun obstacle ne gênait en Ukraine, puisque son grand-hetman et son armée n'y étaient plus, Michel s'avisa de prendre ce temps pour y lever les revenus de sa maison, dépossédée depuis vingt années par les victoires de Bogdan, réintégrée, à ce qu'il croyait, par celles de Sobieski. Les exacteurs de la princesse Griselda furent reçus à coups de hache et de lance. Les villes, reconquises un moment, rouvrirent leurs portes à Doroszenko. L'effroi gagna toute la Wolhynie; les émissaires du métropolitain Tukalski purent la parcourir en tous sens; et en haine des souvenirs du prince Jérémie, par zèle pour la foi grecque, ces provinces se mirent à invoquer de leurs vœux les Turks comme des frères, les Tatars comme des libérateurs.

Cependant un chiaoux s'était présenté sur les frontières, au nom du grand-seigneur, et s'avançait dans le royaume. Il parut à Warsowie : on attendait avec impatience son message. C'étaient des plaintes impérieuses du sublime sultan son maître, sur l'invasion que l'armée polonaise et Sobieski s'étaient permise au sein de provinces qui avaient sollicité, qui avaient obtenu la protection de la Porte ottomane. Mahomet IV déclarait que l'Ukraine faisait désormais partie de son empire, que Doroszenko était constitué prince de la nouvelle Woïewodie, qu'en l'outrageant on avait outragé le trône même des fils d'Osman. La Pologne n'avait qu'à choisir entre des réparations ou la guerre.

Ce coup de foudre accabla d'abord les Polonais. Michel seul n'en fut pas ému. On ne put obtenir de lui qu'il pensât à des préparatifs de défense. Assembler des soldats, c'était donner des partisans à Sobieski s'il se rétablissait; et pourquoi prévoir la guerre? Les Turks ne sont-ils pas plus prodigues de menaces que d'effets? L'Empire n'était-il pas d'ailleurs une proie plus digne de tenter leur ambition? Ils ne fondraient certainement que sur la Hongrie.... En ce moment, les officiers du sérail employaient toute une armée à creuser des glacières dans les montagnes de Chocim, sur les rives du Dniester, pour assurer le service de la bouche du sultan, pendant les fatigues d'une campagne d'été.

La colère que la faction française avait ressentie de l'élection hostile de Michel Korybuth, n'était que trop justifiée et trop entretenue par ce règne ignare, inerte, hostile, qui n'avait d'action çà et là que contre la gloire et contre les lois. Inutile fardeau, embarras funeste de la république, les grands résolurent de déposséder Michel; et, comme la crainte de susciter une guerre de plus à leur pays en irritant Léopold, arrêtait encore quelques sénateurs, le primat s'avise de mettre dans la confidence de ses complots l'empereur même, qui les approuve pour avoir en Pologne un roi plus capable de le bien servir. Aussi exigea-t-il seulement qu'un prince orthodoxe, ami de l'Autriche et célibataire, hérite du trône de son beau-frère Korybuth, et que l'archiduchesse Eléonore n'en descende pas. Elle-même est initiée à ces mystères; elle y prête les mains de grand cœur, sous la condition qu'on s'assurera d'avance l'assentiment du Saint-Siége à son mariage avec le nouveau roi, et que ce nouveau roi sera le premier dépositaire de sa tendresse, le brave et malheureux Charles de Lorraine. Toutes ces transactions furent traitées suivant les formes de la diplomatie; nous avons encore l'*instrument* par lequel l'empereur réglait que l'infortuné Michel restituerait la dot d'Éléonore, fallût-il confisquer sur la princesse Griselda Wisniowieçka son château de Zamosce, et il était stipulé que le sang de France ne pourrait être appelé au trône, dans l'intérêt des franchises publiques, toujours périclitantes, disait S. M. I., sous les lois d'une maison aussi essentiellement despotique! Le monarque, qui était si attentif pour les libertés polonaises près des grands de Pologne, continuait son extermination méthodique des grands et des libertés de la Hongrie. Dans le même moment, les protestants étaient définitivement proscrits, et le comte de Tettembach, après un an d'hésitation et de sursis, venait de périr tué par le bourreau.

Sobieski, dont les jours n'inspiraient plus d'alarmes, et dont l'opinion puissante devait, en un moment décisif, fixer les destins publics, fut consulté par les grands seigneurs sur tout ce qui pouvait se passer [1672. janvier]. « Quoi! s'écria-t-il, » vous déserteriez vos alliances et vos maximes, vous feriez » une révolution! Pourquoi? pour que la patrie reste sous le » joug de l'étranger; pour que l'on continue de décider à » Vienne des actes de la Pologne! Ne savez-vous pas ce que

» l'Autriche a fait de la Bohême et de la Hongrie? Ne savez-» vous plus ce qu'elle a déjà fait de nous? N'est-ce point la cour » impériale qui a instruit Korybuth à mépriser des lois? Ne re-» connaissez-vous pas ses conseils dans cette inaction stupide » qui nous livre sans défense aux coups de l'Ottoman, et ap-» pelle ainsi, sur notre pays, un orage destiné d'abord à » l'Empire? Loin de nous à jamais l'influence de cette maison » également astucieuse, égoïste, altière et oppressive! »

Madame Sobieska et tous les palatins qui l'entouraient, n'eurent pas de peine à lui démontrer que l'État était perdu si les rênes ne passaient à des mains plus actives, plus fortes, plus loyales, plus habiles ; on ajoutait que dans l'effervescence de l'indignation publique, une catastrophe était devenue inévitable. « Si Dieu veut qu'une révolution s'accomplisse, dit-il, » qu'elle soit utile à l'indépendance comme à la liberté! qu'elle » nous délivre des Autrichiens comme des Musulmans, et res-» tons fidèles à nos vieilles maximes! Il est une famille de rois » qui pourrait par sa puissance nous défendre, et ne peut par » son éloignement nous asservir. Si vous voulez des alliés » utiles et sûrs, prenez un Bourbon ; des rois d'illustre nais-» sance, un Bourbon ; des chefs éclairés, un Bourbon. Si vous » voulez talents et vertus, prenez le comte de Saint-Pol, au-» jourd'hui duc de Longueville. »

Ce prince ne semblait par devoir exciter les vieux ressentiments de la petite noblesse comme le duc d'Enghien, puisque ce n'était plus l'héritier adopté par Louise de Nevers. Dernier rejeton des Dunois [1], il était fils de la célèbre duchesse de Longueville, et neveu du grand Condé. La fronde l'avait vu naître : l'hôtel-de-ville le tint sur les fonts baptismaux, et lui donna le nom de *Paris*. A peine devenu homme, il était allé combattre pour la chrétienté à Candie, et s'y était illustré entre Beaufort et Vendôme. C'était l'âme de saint Louis, le cœur de Dunois et l'esprit de sa mère. Les grands le choisirent.

Ici revenait la difficulté de l'Autriche. Mais la haine de Prazmoswki avait une merveilleuse fécondité d'expédients. L'archevêque dépose dans le sein d'Éléonore la nouvelle confidence des grands, lui promet, sans doute à l'insu de Sobieski,

[1] Son frère aîné venait de prendre les ordres sous le nom d'abbé d'Orléans.

le cœur du jeune prince français, et voit dans cette alliance une combinaison qui accorde tous les intérêts, qui peut-être même pacifiera le monde. L'archiduchesse lutte pour Lorraine, reçoit un portrait de Longueville, et se rend. C'était abandonner à la fois un amant et un époux; c'était trahir l'Autriche en même temps que l'ordre équestre. Cachant donc à l'empereur, à Lorraine, au roi, aux Paç, et à tous les chefs de la faction de Korybuth les négociations secrètes qu'un frère du primat Barmouski conduisait à Paris avec la cour de France, elle attendit l'événement sans inquiétude, sûre qu'elle était que, de quelque manière que la fortune se prononçât entre Charles de Lorraine, le neveu de Louis XIV ou Korybuth, elle aurait toujours un royaume et un époux. On venait de voir une reine de Portugal, Marie de Savoie, accuser près du Saint-Siége le roi Alphonse VI comme mari, afin de le perdre comme roi, et, ce procès gagné en cour de Rome, couronner son beau-frère don Pèdre en l'épousant. Cet exemple encourageait apparemment Éléonore.

Nous avons, de compte fait, quatre conjurations parallèles contre le malheureux Michel : celle de l'empereur, celle de la reine, celle du primat, celle des autres grands; il y avait de plus les complots de Michel, des Paç, de Démétrius contre Sobieski; ceux de l'ordre équestre contre les sénateurs, ceux des populations schismatiques contre la Pologne; ajoutons encore la confédération de l'armée de Sambor, pour ses priviléges, sa solde, et son grand-hetman.

Une diète s'assembla sous ces auspices. Michel, qui ne se faisait pas illusion sur les sentiments de sa femme et de son beau-frère, voulut se concilier l'Autriche, au risque d'exaspérer davantage la république. Il ne trouva rien de mieux que de se vêtir à l'allemande pour donner acte de sa sujétion; c'était prendre livrée. Tout portés qu'ils fussent pour lui, les nonces frémirent. Aux cris excités dans l'assemblée par cette malencontre succédèrent les querelles, les réconciliations, les vengeances particulières : deux mois furent employés ainsi. Des affaires publiques, de la pénurie du trésor, de la désorganisation de l'armée, de l'invasion imminente du Turk, pas un mot. Seulement, une députation des troupes de Sambor vint porter plainte contre un décret fort illégal, fort inconvenant, et de plus fort ingrat, de Michel, qui supprimait une partie de la

rente promise à Jean-Kasimir. Les tribuns militaires saisirent cette occasion de présenter, dans un éloge emphatique de ce Kasimir, naguère l'objet de tant de haine, une satire sanglante du pauvre monarque qui les écoutait; quelques nonces applaudirent. La diète cassa le décret, et elle-même fut aussitôt rompue par le *liberum veto* [12 mars]. Les grands accusèrent Michel de cet attentat; Michel en accusa les grands.

Sobieski, dans son active convalescence, ne se lassait pas d'écrire au roi et à la diète, qu'il était plus que temps d'aviser à refaire une armée; qu'il fallait traiter avec Doroszenko, déjà effrayé du métier d'hospodar et de la perspective du cordon; que Kamiéniéç surtout, Kamiéniéç, le boulevard et la clef de tout le Nord, attendait des réparations, des vivres, une garnison, un commandant sûr; que les hostilités s'ouvriraient bientôt; qu'il savait par ses juifs de Zolkiew, qu'une flottille de six cents bâtiments légers avait déjà transporté, des côtes d'Asie à l'embouchure du Borysthène, cent vingt mille hommes, soixante mille chevaux, des chameaux en grand nombre, et des mortiers, des munitions pour assiéger dix autres Candies. Michel répondait toujours que traiter avec des rebelles serait messéant, qu'armer contre les Turks était superflu. Ce fut chose convenue à Warsowie que la faction de la haute noblesse rêvait cette grande guerre pour inquiéter le gouvernement du roi; et le même mois (avril) vit Louis XIV publier son manifeste contre la Hollande, Mahomet IV arborer l'étendard du prophète, et le jeune comte de Tékéli rentrer sur les terres de l'obéissance de l'empereur, en ralliant les protestants et les nobles à un drapeau qui portait écrit : *Pro libertate hungaricâ*.

Une nouvelle diète avait été convoquée. Les nonces territoriaux partagèrent la sécurité de leur roi; ils s'indignaient de l'obstination des grands seigneurs à troubler de leurs cris d'alarmes le sommeil de la patrie. Korybuth, charmé de ces dispositions et résolu d'en tirer parti, manda tous les sénateurs absents. Ils vinrent bien accompagnés. Sobieski vint à son tour; Michel l'avait poursuivi de sommations réitérées; la diète avait déclaré qu'elle ne continuerait pas ses travaux qu'il ne l'eût éclairée de ses lumières. Il arriva donc, mais en même temps advint ce que le roi n'avait pas prévu. Tous les sénateurs se précipitèrent à sa rencontre.

Les nonces se rendirent en corps, conduits par leur maréchal, au-devant du défenseur fidèle de la patrie. La population entière se pressa sur les chemins ; il semblait que ce fût tout une révolution et aussi tout un avenir meilleur qui était attendu. Michel, pour ne pas rester seul dans son palais, et pour opposer couronne à couronne, prit le parti d'aller aussi lui-même, avec sa garde allemande, au-devant du lieutenant qu'il travaillait depuis trois ans à renverser ; et, de peur de paraître offensé de ces hommages, il donna permission au vice-chancelier de la couronne de célébrer le héros, ce qu'il fit magnifiquement : « Aimable, disait-il, dans la conver-» sation, grave dans ses réponses, ferme sans être dur dans » ses maximes, sévère et non cruel dans ses jugements, res-» pecté de ceux même qu'il frappait, et prouvant qu'il en vou-» lait au crime, non au coupable, à la maladie, non au ma-» lade ; ce héros vêtissait la toge sans déposer le hoqueton ; » unissait, par un noble mariage, l'honneur de Bellone à la di-» gnité de Mars, restait Mars en devenant sénateur, et joignait » la pompe de ses lauriers à celle d'honorifiques faisceaux [1]. » L'assemblée, ravie de tant d'éloquence, répéta ces louanges tout d'une voix.

Prazmowski était impatient de porter les derniers coups. Il interpelle en pleine diète Michel sur son trône, lui reproche toutes les violations des *pacta conventa*, toutes ses soumissions aux ordres de Vienne, l'accuse enfin du dessein de livrer la patrie aux barbares, et lui déclare qu'il doit descendre du trône de gré ou de force. C'était la seule alternative qui lui fût laissée.

Korybuth pâlit, les nonces poussèrent des cris de rage. Sobieski, auquel les conjurés étaient loin d'avoir confié toutes leurs manœuvres, essaya en vain de pacifier les esprits : la diète fut rompue. Le roi s'enferma dans son palais ; les nonces s'enfermèrent avec lui. Tout ce qu'il y avait de Litvaniens dans la capitale se pressa autour des Paç, et Warsowie présenta l'aspect d'une ville prise d'assaut, quand la citadelle tient encore.

Les conjurés, maîtres de l'arsenal et de toute la cité, attendaient d'un instant à l'autre leur candidat au trône, dont l'arri-

[1] Acta comitiorum, 359.

vée était promise. Il ne vint pas. Il assistait avec tout ce qu'il y avait de princes du sang de France au célèbre passage du Rhin. Les Hollandais, qui avaient fait montre de défendre le rivage, venaient de mettre bas les armes ; soit fougue brutale et fumée de vin, comme dit Voltaire, soit méprise, comme disent la plupart des relations contemporaines, et faute d'avoir entendu ces demandes, ces promesses de quartier, le duc de Longueville s'élança [12 juillet], le sabre à la main, au milieu des bataillons ennemis ; un feu terrible accueillit sa furie, et la France pleurait les triomphes achetés cher par cette grande mort.

Tandis que Iablonowski, la princesse Michel Radziwill, une foule de seigneurs, madame Sobieska, se pressaient à Dantzick, sous prétexte de se dérober aux périls de l'invasion ottomane, mais en effet pour conduire le jeune prince sous des arcs de triomphe au trône de Pologne, son cercueil traversait les Pays-Bas et la Picardie, pour venir près des ossements de ses aïeux, chercher un tombeau. Le public, dit madame de Sévigné, était *assommé* de ce désastre. La seule consolation fut d'apprendre qu'aussi indépendant des exemples de Condé que des passions de Louis XIV, le jeune prince s'était secrètement confessé, avant de partir pour l'armée, à un prêtre de Port-Royal qui lui avait fait attendre deux mois l'absolution.

On peut croire que les grands de Pologne ne furent pas moins *assommés* de cette mort que le public français. L'archevêque voulut, sur-le-champ, trouver un successeur au neveu du roi de France ; il fallait, après l'éclat qu'on venait de faire, l'avoir sous la main. Ernest de Brunswick se présenta ; mais il était luthérien, évêque d'Osnabruck, et marié ; et quoiqu'il ne demandât pas mieux que de lever tous les empêchements, changer à la fois d'état, de religion, de femme, c'était bien des choses. De tels arrangements exigeaient du temps. L'entreprise manqua.

Korybuth, l'empereur, les Paç, instruits du dessein des grands par leur ébahissement même, avaient eu le temps de se remettre du trouble de ces découvertes. Éléonore redevint attachée à son époux, et rentra dans le parti de son frère. L'Autriche promit main-forte. Le grand-hetman de Litvanie répondit de ses soldats, et la petite noblesse, qui ne pouvait s'empêcher d'aimer Michel en haine des grands, qui tenait à

lui comme à sa conquête et à son image, se leva pour le défendre. Il put reprendre l'offensive. ..

Au milieu de cette anarchie, une nouvelle arriva, que les Turks étaient décidément en guerre avec la Pologne, que même l'empereur Mahomet IV, le grand vizir, deux cents mille hommes et trois cents quarante bouches à feu battaient en brèche les murs ruinés de Kamiéniéç-Podolski. Le sultan faisait alors ses premières armes; il avait quitté Andrinople le jour même du passage du Rhin et de la mort du duc de Longueville. A ce bruit, la Pologne sembla tomber des nues. On eût dit que le cabinet de Warsowie n'eût jamais entendu parler de Turks, d'armements, de déclarations de guerre. Dans cette extrémité, Michel et la Pospolite qui l'entourait prirent le parti de nier l'évidence. On déclara ces nouvelles controuvées, ces alarmes factieuses. Lançant alors un manifeste où il taxait le roi de trahison, Sobieski indigné partit pour courir aux barbares.

Le journal officiel de France raconta que le grand-maréchal et la grande-maréchale étaient partis de Warsowie, l'un par terre, l'autre par mer [1], pour la province de Russie située au pied des monts Karpathes. Ceci ferait croire que la France n'était guère plus avancée alors en géographie que la Pologne ne l'était en bon sens et en sagesse. Nous aurons bientôt une autre raison de le penser.

La république ne paraissait pas devoir manquer de défenseurs; car elle était hérissée de lances. Tout avait couru aux armes. Michel rassemblait autour de soi la Pospolite. Le primat avait une armée dans sa résidence épiscopale de Lowicz. Tous les grands recrutaient. La hache des Litvaniens brillait après un long repos; et l'empereur envoyait des troupes au secours de ses alliés. Mais Michel suppliait son beau-frère de garder ce secours importun que commandait Lorraine; il était moins alarmé de l'invasion des Turks que d'une prophétie populaire, annonçant que l'année ne finirait pas sans qu'un Lorrain ne régnât sur la Pologne. Ceux de la haute noblesse pensaient surtout, dans leurs armements, à sauver leur vie. Les Litvaniens juraient d'exterminer les ennemis du roi; l'ordre équestre ne croyait qu'à un danger imminent, celui de tolérer

[1] Numéro du 20 août.

plus long-temps de grandes fortunes ; qu'à une nécessité prochaine, celle d'accomplir par quelque loi agraire un rapide nivellement. En conséquence, la Pospolite se confédéra avec le monarque contre les adversaires de ce prince, désignés sous le nom de mécontents et d'ennemis du peuple électeur. Cette confédération, formée pour le salut de la religion, de la république et du roi, sous la foi de serments terribles, se disposait à proscrire et non pas à combattre. Des tables fatales, où toutes les illustrations de la Pologne prenaient place, allaient être dressées. Korybuth n'avait qu'une affaire, c'était d'y faire inscrire Sobieski. Pourquoi non? Corneille et Jean de Witt venaient bien d'être jetés dans les fers et appliqués à la torture ; c'étaient là les affreuses vengeances du parti qui avait voulu confier les destins de la Hollande aux mains du jeune prince d'Orange ; et le peuple d'Amsterdam, trouvant les formes trop lentes pour le supplice de ces grands hommes, se mit à les massacrer [19 août 1672] !

Les dangers de Sobieski ne pouvaient trouver indifférents les compagnons de ses travaux. Au bruit de tant de fureur et d'oubli des lois, l'armée de Sambor se lève, vole auprès de son général, l'entoure, et jure de défendre, de venger, de suivre au bout du monde celui qui, depuis près de vingt ans, lui a ouvert tous les chemins de la victoire. « J'accepte vos serments, ré» pond-il, et la première chose que j'exige de vous, c'est de » sauver la Pologne. »

L'heure des grands dangers était en effet venue. Mahomet IV s'avançait, à marches forcées, sans rencontrer d'autre obstacle que le génie de Sobieski. Mais cette fois le grand-hetman n'avait plus affaire à des hordes indisciplinées qu'on étonnait avec une manœuvre, et qu'on rejetait au-delà des frontières avec un succès. C'était l'armée de Candie, son artillerie formidable, son savant capitaine et le prestige de la présence du chef des osmanlis, qu'il fallait renverser. La lutte ne pouvait être ni soutenue ni tentée. Les troupes de Sambor n'allaient pas à quatre mille hommes. A peine furent-elles de six mille, quand Sobieski eut à la hâte rallié ses compagnons et armé ses paysans. Avec cette poignée de combattants, que pouvait-il faire devant les lignes épaisses sous lesquelles tremblaient l'Europe et l'Asie? Il essaya de jeter des renforts et des vivres dans Kamiéniéc : ce fut en vain, il était trop tard ; créature de

Michel, le gouverneur avait cru faire merveille en refusant l'entrée de la place à l'ennemi de son maître. Cet homme pensait encore à la guerre civile, tandis que les Musulmans faisaient jouer les mines sous ses remparts.

Kamiénéç-Podolski (ou de Podolie), est situé sur une roche escarpée, dont le Smotrycz baigne le pied, en vue du Dniester, sur la frontière de la Moldavie, entre la Transylvanie et la métropole de Kiiow. Cette ville, capitale de la Podolie, était la seule place forte de quelque considération qu'eussent les Polonais. Après avoir tout fait inutilement pour décider la cour à entretenir ses murailles, Sobieski s'épuisa en efforts pour pouvoir disputer aux Turks cette grande proie. Les Turks l'avaient déjà saisie. Moins d'un mois de siége leur suffit pour se rendre maîtres d'une forteresse, dont on disait jusqu'alors que Dieu seul avait pu la bâtir, et que lui seul pourrait la prendre. Kiuperli dut cette conquête au même art de miner les places qui avait obligé Morosini à capituler enfin sur des monceaux de pierres : le gouverneur polonais avait peu de munitions, peu de soldats ; il s'étonna et se rendit. Quelques artilleurs se firent sauter sur leurs bastions plutôt que d'avoir leur part d'un désastre si grand.

La Moskowie, la Pologne, la Hongrie, se trouvaient démantelées du même coup. Si ce coup était rude pour la république, s'il inquiéta l'Empire, c'est ce dont fera juger la lettre suivante, curieux témoignage de l'influence de cette catastrophe en Europe, de la lenteur des communications en ce temps-là, du tour des esprits dans la grande compagnie, et de l'ignorance où l'on était décidément de la géographie du Nord sous Louis XIV. Madame de Montmorenci écrivait en ces termes à Bussy-Rabutin exilé.

« Paris, ce 12 novembre 1672.

« M. de Turenne ne donnera point bataille. On dit que les » troupes allemandes se retirent à cause d'une révolte de pro» testants en Hongrie. Les troupes de Brandebourg se retirent » aussi à cause de l'irruption que le Turk a faite *dans la* » *Prusse ducale où il a pris Kamiéniéç,* dont le roi de Pologne » (Jean-Kasimir) est si fâché, qu'il en est tombé en apoplexie.

» Je vous envoie un couplet qu'on dit être du comte de » Guiche ; c'est sur l'air des ennuyeux.

» Le roi de Pologne (Jean-Kasimir) tombe de deux jours » l'un en apoplexie. Je ne croyais pas qu'on fût sujet à ce mal » comme à la migraine : c'est que les rois ne sont pas faits » comme les autres hommes. On dit que la P*** l'est allé voir » pour l'épouser, ou pour lui faire donner l'extrême-onction. » Je vous dirai au premier ordinaire lequel des deux sacre- » ments il a reçu. »

C'est de la princesse palatine, Anne de Gonzague, qu'il était ici question. Sa sœur, la reine Louise, avait épousé les deux frères : Jean-Kasimir aurait épousé les deux sœurs, si les désirs d'Anne eussent été remplis. Mais soit que Gourville ait eu raison de prétendre que ce prince était engagé dans d'autres liens, soit qu'il ne voulût pas charger sa dernière heure d'un sacrement hasardeux et inutile, l'abbé de Saint-Germain ne reçut, sous les auspices de sa belle-sœur, que l'extrême-onction. Il mourut (14 décembre) en pleurant les malheurs de sa patrie, et quelques rentes qu'il laissait suscitèrent l'ambition de la reine Christine de Suède, sa cousine, dans ses cloîtres de Rome. Elle se porta pour l'unique héritière de son royal cousin, avec autant de passion que lui-même s'était porté pour son successeur au trône de Suède ; l'Europe fut remplie de ces réclamations. Les Wasas avaient plaidé de plus nobles procès ; c'était abdiquer une dernière fois.

Le bruit de la chute de Kamiéniéç n'était parvenu qu'au bout de trois semaines à Warsowie. Michel et ses nobles furieux persistèrent dans le parti de ne voir dans ces nouvelles que des manœuvres ennemies ; sur la publication des dépêches du grand-hetman, on cria à l'imposture et à la trahison.

Bientôt cependant arrivèrent de toutes parts des flots de gentilshommes, de prêtres, de femmes, de paysans qui fuyaient, emportant leurs richesses et traînant après soi leurs troupeaux. La Pospolite, dont le roi était environné, leur assura que Kamiéniéç était inexpugnable, que les Turks n'avaient pas violé le sol de la république, qu'ils n'y songeaient même pas. Et comme ces malheureux criaient qu'ils n'avaient que trop vu les barbares ; que l'Ukraine, exaspérée par une politique hautaine et vexatoire, s'était empressée d'ouvrir devant eux les chemins ; que les Tatars et les Kosakes, leurs terribles avant-coureurs, avaient déjà mis la Podolie et les deux Wolhynies à feu et à sang ; que l'empereur ou, comme l'on disait, le

César de Constantinople, marchait à la tête de l'armée ottomane; que cette armée avait touché le seuil du palatinat de Russie; qu'en trois jours Warsowie pouvait la voir à ses portes, la Pospolite indignée se mit à maudire les traîtres qui avaient apparemment donné des habits de musulmans à leurs gardes et à leurs serfs, pour semer ainsi la terreur dans le royaume. Michel se hâta d'appeler à la défense de son trône, non contre l'étranger, mais contre les factions, tous les nobles fidèles, et cette multitude en délire se confédéra, le roi à sa tête, pour défendre contre les mécontents le prince que le vœu national avait élu.

Cependant Mahomet IV était arrivé sous les murs de Léopol, l'une des plus grandes et des plus riches cités de la Petite Pologne, la capitale de la Russie Rouge, à quatre-vingt-quinze lieues de Warsowie. Sobieski écrivait qu'il n'avait nul moyen de la défendre. Les habitants imploraient le secours de la république. L'infidèle avait déjà incendié les faubourgs. La Vistule ne roulait que des embarcations chargées d'une noblesse fugitive. Il fallut se soumettre enfin à croire que la Pologne était en guerre avec les Ottomans, et grande fut la surprise, plus grande la frayeur. La capitale se trouva déserte en deux jours. Avec Kamiéniéç, la patrie semblait perdue. Mais Michel ne fit point comme Jean-Kasimir, il n'en mourut pas, et se contenta de tourner ses regards du côté de Thorn et de la Baltique. La Pospolite eut peine à l'entraîner avec elle au-devant des armées musulmanes.

La confédération royale planta ses tentes à vingt-six lieues de Warsowie, au confluent du Wieprz et de la Vistule, dans le bourg de Golemb, du palatinat de Lublin. Comme les coureurs de l'ennemi ne tardèrent pas à paraître, nombre de confédérés disparurent, et Michel se hâta d'envoyer dans le camp des Turks pour demander la paix et la conclure à tout prix.

La moitié du royaume était envahie. Le grand-hetman, l'unique champion de son pays, guerroyait avec quelques milliers d'hommes sur le front de la vaste ligne qu'occupaient, dans les palatinats de Lublin, de Belz et de Léopol, les bandes musulmanes. Il faisait de sa petite armée une muraille mobile qui couvrait partout la république.

Toujours présent là où il sait que son bras peut frapper de grands coups, il apprend que les fils et le frère du kan des

Tatars, après une course heureuse au cœur du royaume, se retirent à travers les défilés des monts Karpathes, entraînant un butin immense. Aller à eux, franchir le Dniester à la nage malgré les cris de ses soldats qui le suivent au travers des glaçons, arriver au milieu des montagnes de Stryi, tenir sa petite troupe cachée dans les forêts de Bednarow, pour pouvoir choisir le lieu et l'heure de l'attaque, présenter bientôt le combat aux sultans vingt-cinq ou trente fois plus forts que lui, les battre près Kalusz, les poursuivre, les exterminer, tout cela est l'affaire de peu de jours [octobre]; et en courant après Nuradin et Galga, princes du sang de Gieray, qui fuyaient, Sobieski arrive devant une vaste troupe de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les barbares emmenaient en esclavage. Ces malheureux étaient trente mille. Leurs chaînes tombent; ils entourent le héros qui les a brisées, qui même prodigue l'or pour leur donner des vêtements et du pain. Ils tendent vers lui leurs mains reconnaissantes, se disputent les bords de son manteau pour les presser contre leurs lèvres et les mouiller de pleurs. Ils n'ont pas assez de cris, pas assez de bénédictions, pour le payer de ce bienfait immense qui les rend à leurs familles, en même temps qu'à la liberté, et lui, le cœur éperdu de joie, ne sait que tomber à genoux et bénir à son tour le Dieu qui a permis que sa vie comptât une telle journée.

Il se relève, et tente davantage. Le gros de l'armée turque était sous Léopol. Une avant-garde de quarante mille hommes s'était avancée de cette place sur la Vistule. Mahomet IV campait à Buczacz, vers les frontières de la Petite Pologne et de la Podolie, satisfaisant, au milieu de ces montagnes sauvages, sa passion de la chasse, et croyant conduire la guerre du sein des délices de son sérail, enrichi des beautés du Nord. La milice entière des janissaires et des spahis le défendait contre tous les dangers. C'est là que Sobieski veut porter ses coups. Il dérobe sa marche, se glisse à travers les fleuves, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisir et de pillage, y sème la terreur et la mort, le disperse, pénètre jusqu'aux tentes impériales, s'empare du quartier même des femmes, et enseigne la peur, le désespoir, la fuite, au jeune potentat qui, du pied des monts Karpathes, faisait trembler sous ses lois Athènes et Memphis, Jérusalem et Babylone.

La victoire de Kalusz et le coup de main de Buczacz étourdirent ce qui restait du camp royal de Golembe. Rassurés par les négociations que Korybuth avait entamées, les confédérés s'occupaient alors de s'ériger en tribunal pour faire le procès à la plupart des sénateurs, au lieu de concourir à sauver du joug ottoman leur malheureux pays. Ils ne crurent pas pouvoir se dispenser de députer près du grand-hetman afin de le remercier de ses travaux ; ils l'invitèrent en même temps à se rendre au sein de la Pospolite, et à se lier à eux par le serment de la confédération. Le grand-maréchal se contenta de répondre qu'il avait quelque chose de plus pressé à faire : c'était de combattre les Turks et les Tatars.

Mais déjà il n'y avait plus de guerre. Michel l'avait terminée en un jour. Il la termina en se livrant à la merci des barbares. Par son traité conclu secrètement à Buczacz [18 octobre], il avait abandonné à la Porte l'Ukraine, la Podolie, Kamiéniéc, tout ce qu'elle voulait enfin; et, non content de se désister aussi des prétentions de la Pologne sur les provinces du Danube, il abaissa la république au rang de ces provinces, en stipulant l'humiliation d'un tribut annuel, comme signe de dépendance et de vasselage. Le chef des Polonais n'était plus qu'un hospodar.

Les procédés de Wisniowiecki prouvaient qu'il avait profité à l'école du cabinet de Vienne. Signer ce traité sans le concours des conseils nationaux, c'était manquer à la constitution du pays autant qu'à sa gloire. Quand les conditions qu'il s'efforçait de tenir cachées furent enfin à peu près connues, un cri général d'indignation s'éleva. Les grands surtout tonnèrent. Ils auraient attaqué cette transaction, eût-elle été constitutionnelle et glorieuse; illégale et honteuse, les confédérés de Golembe la défendirent. Voilà les partis!

Comme au temps de la guerre de Lubomirski, une révolution sociale et politique menaçait la Pologne. Qu'aurait-elle produit? on ne peut bien le dire; mais probablement des maux sans compensation, le nivellement plus que l'égalité, une anarchie sans gloire. L'abrutissement et l'exhérédation des classes inférieures, la dépopulation, la pauvreté, la faiblesse qui naissent de ce premier principe mauvais, étaient des causes de destruction dont les effets n'eussent sans doute pas été moins rapides, alors même que du sein d'une révolution se-

raient sorties, pour la classe privilégiée, pour la classe propriétaire et libre, des combinaisons nouvelles.

Les grands, toujours liés d'intérêt avec la France, avaient changé de maximes depuis que la lutte était ouverte. Dans le principe, ils avaient attaqué la constitution, maintenant ils étaient appliqués à la défendre. Ils avaient voulu d'abord se rapprocher des formes de la royauté héréditaire et fortifier la couronne, parce que c'était fortifier leur puissance ; ils voulaient aujourd'hui renverser un roi élu sous l'empire d'influences et de passions ennemies.

Ivre d'audace après la retraite des Turks, comme toute faction qui revient d'un grand effroi, la confédération de Golembe ne connut plus de mesure. Elle se mit à égorger ceux de ses membres qui conseillaient des tempéraments. C'est ainsi que les révolutions procèdent. La condamnation à mort des cent citoyens les plus illustres du royaume, la confiscation de leurs biens, l'expropriation même des femmes, l'injonction à tout gentilhomme de se réunir aux confédérés sous les mêmes peines, tels furent les premiers actes de cette assemblée extraordinaire, qui s'intitulait kolo ou cercle, comme l'ordre équestre dans les diètes générales, et qui, se réunissant à cheval dans un camp sous l'œil du roi, mais en réalité sous la présidence d'un simple gentilhomme élu maréchal, promulguait ainsi, en l'absence du sénat, des jugements et des lois. Cent mille nobles accoururent pour avoir leur part de cette curée de la puissance publique. Michel, qui commençait à s'effrayer de leur violence, prit le parti de faire venir à Zamoysce, pour sa garde, Hanenko et ses trois mille Zaporogues, restés fidèles à la couronne. La Pospolite, blessée apparemment de ces défiances, imagina de décerner à Hanenko la possession des biens et des revenus ecclésiastiques du primat qu'elle avait proscrit. Seulement il fallait que le chef des Kosakes conquît sur l'intrépide archevêque et sur le camp de Lowicz cette étrange dotation.

Mais Hanenko était schismatique. La décision du kolo parut généralement sacrilège. Clément X s'offensa de la condamnation d'un prélat, légat-né du siège apostolique, et supprima la rose d'or que ses prédécesseurs avaient coutume d'envoyer aux rois de Pologne en témoignage de bienveillance. A la nouvelle de cette disgrâce les confédérés se troublèrent, et dès lors tout

leur fit ombrage ; ils résolurent de sommer le grand-maréchal de se rendre parmi eux, s'essayant ainsi à frapper contre lui de plus grands coups. C'est le propre des factions d'être poussées aux dernières violences par la peur même ou le remords qui devraient les arrêter.

Les députés de la Pospolite furent accueillis dans l'armée avec des malédictions. Sobïeski eut peine à sauver leurs jours. Les confédérés fulminèrent enfin les décrets contre le vainqueur de Kalusz ; ils défendirent à ses soldats de lui obéir. Ses soldats, à la nouvelle de ces emportements, tombent à genoux, tirent le sabre, jurent éternelle adhésion à leur illustre chef ; fiers d'avoir rendu mille combats pour la patrie, ils s'indignaient des attentats d'une Pospolite qui n'a pas combattu ; le lendemain, après une communion générale, ils s'engagent, par un pacte de confédération, à défendre envers et contre tous la religion, la république, la constitution et le grand-hetman. La Petite Pologne se joignit à eux de toutes parts ; Michel vit marcher sur lui une armée plus nombreuse que tout ce qui s'était depuis long-temps porté à la rencontre de l'étranger.

Il se passa dans le camp royal un événement fort extraordinaire. Les valets d'armes de la Pospolite, les palefreniers, les conducteurs de ses soixante mille chariots, occupaient leurs loisirs à saccager la contrée. Les mots de liberté et d'égalité, les projets de loi agraire à l'encontre des grands, qui retentissaient sans cesse dans la tumultueuse assemblée de leurs maîtres, finirent par émouvoir ces âmes engourdies. Eux aussi s'érigèrent en cercle délibérant ; ils eurent une tribune, lancèrent à leur tour les décrets, et ce second kolo fut de plus un bazar où le butin fait sur les chaumières et les châteaux du voisinage était méthodiquement vendu à l'enchère. Chacun pouvait se présenter pour racheter son bien.

Nulle contrée au monde n'offrit jamais un tel spectacle. Il y avait à la fois cinq confédérations armées et délibérantes ; celles des grands, des troupes, des Litvaniens, de l'ordre équestre et des valets. Il y avait de plus sur les frontières une armée autrichienne, que Léopold, au milieu de ses embarras en Hongrie et dans l'Empire, Léopold, toujours à la veille d'avoir la guerre avec les Turks et avec Louis XIV, trouvait moyen d'entretenir en Moravie, dans l'espoir de

donner enfin à Éléonore son amant, et au duc de Lorraine une couronne.

Tout autre pays, avec tant de foyers brûlants, aurait vu éclater mille fois les embrasements de la guerre civile. En Pologne, la guerre civile ne s'alluma point. Cette malheureuse nation s'entendait en discordes. C'était affaire réglée, pour ainsi dire, par les coutumes et par les lois. Sauf quelques assassinats et quelques brigandages de plus, les choses allaient leur vieux train ; et, lorsqu'on s'y attendait le moins, ces factions furieuses se dispersèrent sans coup férir [décembre].

Dépourvue de vivres et de fourrages dans un pays épuisé, inquiète de l'audace des valets, et lasse de délibérer tout le jour sous un ciel glacé, la Pospolite prit le parti de rompre ses lignes, en laissant cinq mille gentilshommes pour représentants ou gardiens de sa puissance. Les grands licencièrent une partie de leurs troupes ; l'armée prit ses quartiers d'hiver ; et Sobieski, fatigué du spectacle de l'anarchie, alla dans ses domaines attendre des jours meilleurs.

Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses états, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France. C'était de magnifiques témoignages de son estime royale. Mais Sobieski n'aurait pu se résoudre à abandonner sa patrie, et la fortune lui réservait encore plus que ne pouvait offrir Louis XIV.

La confédération royale, en se séparant, avait délégué son souverain pouvoir à une *Convocation,* sorte de diète qui pouvait être ainsi établie dans les temps d'orage, avec le privilége de siéger en une seule chambre, de délibérer à la pluralité des suffrages, et de n'être point rompue par le *liberum veto.* On voit que la constitution polonaise avait mille recherches pour les factions. Elle abondait en précautions et en garanties pour leurs intérêts. Quelques confédérés pouvaient ce que ne pouvait point la république entière, et la république n'avait pas sur leurs assemblées la terrible puissance qu'un seul homme exerçait si souvent contre le corps auguste de la représentation nationale. Comme ailleurs on organise l'ordre, ainsi en Pologne on avait organisé l'anarchie.

La Convocation s'assembla [1673. 4 janvier]. Dépositaire des pleins pouvoirs de la petite noblesse, elle se montra d'abord pleine du même esprit et des mêmes passions. Elle reconnaissait pour son maréchal (ou président) le maréchal de

la confédération de Golembe, Stanislas Czarniecki, *pisarz*, ou, en d'autres termes, ordonnateur des armées de la couronne. C'était un homme de parti chez lequel la finesse s'alliait à la violence; le neveu de cet Étienne Czarniecki que nous avons vu si grand. Aussitôt cette élection terminée, le procès des mécontents fut repris. Il fut poussé avec fureur. Tous les monastères, toutes les corporations, toutes les troupes, toutes les villes reçurent l'ordre de prêter le serment de la confédération. On décréta une nouvelle armée, en nommant de nouveaux dignitaires pour la commander. La révolution semblait devoir s'accomplir sans obstacle.

Cependant un parti modéré avait pénétré dans l'assemblée; il osa se produire; deux prélats respectés, le prince Florian Czartoryski et l'évêque de Krakowie étaient à sa tête. Derrière eux se montrait Éléonore, qu'étonnaient les brutalités d'un parti populaire, et qui sentait que Charles de Lorraine ne saurait arriver au trône sur les ruines de toutes les grandes maisons du royaume. Les Paç, qui avaient frayé à l'archiduchesse le chemin du trône de Korybuth, étaient entrés dans toutes ses vues. Eux-mêmes reconnaissaient enfin que l'imbécile Michel ne pouvait plus régner. La paix de Buczacz était pis qu'une abdication et qu'un suicide; car il y avait de plus la honte, une honte universellement sentie. Les Litvaniens, chauds défenseurs de l'autorité royale, mais aussi éloignés du penchant à une égalité farouche que des maximes d'une turbulente liberté, entrèrent à l'envi dans le parti nouveau qui s'interposait pour finir de trop longues discordes. C'est ainsi qu'en tout temps et en tous lieux des combinaisons imprévues viennent toujours dissoudre les factions qui abusent de la puissance. Les masses se retirent d'elles; et ce poids inerte, mais décisif, fait bientôt pencher la balance. Ainsi se révèlent et se perpétuent, au milieu de mouvements contraires qui ne semblent que des caprices de la destinée, les éternelles lois du monde politique, les inévitables justices du ciel.

L'ouverture de négociations fut décidée; la reine se porta pour médiatrice, et Sobieski accourut à Lowicz pour fléchir l'esprit superbe du primat, tourner vers des idées conciliantes le parti des grands, recevoir les députés de la convocation, et rendre le repos à la république. L'entreprise était difficile. A Warsowie, on parlait d'amnistie; à Lowicz, on ne voulait que

justice, et par ce mot on entendait le châtiment des factieux qui avaient jugé sans pouvoir et condamné sans procès, quand Dieu lui-même, disait-on, avant de prononcer la sentence d'Adam coupable, le cite à comparaître en ces termes : Adam, où es-tu?

Les grands voulaient de plus le rétablissement des anciennes formes de la république, la suppression de la confédération royale, la réunion d'une diète légitime, une foule de garanties secondaires, enfin la rupture de la paix de Buczacz, et l'exposé des moyens qu'aurait Michel de défendre la Pologne.

Au milieu de ces débats, les esprits s'échauffèrent. Le parti violent espérait briser les négociations. Koributh, effrayé du rôle qu'avait pris la reine, conspirait avec les perturbateurs de la paix publique. Parmi les conseillers mêmes d'Éléonore, plusieurs voyaient avec chagrin l'importance que ressaisissait le grand-maréchal dans cette transaction. Tout à coup un pauvre gentilhomme prend la parole dans l'assemblée, et déclare qu'il a d'importantes révélations à faire; que la patrie a été vendue à l'infidèle; qu'un homme a livré Kamiéniéç moyennant douze millions, et que cet homme est Sobieski. A ce nom, la Convocation se lève indignée. Cent voix demandent que le calomniateur soit jeté dans les fers. Les instigateurs de cette délation abominable ont peine à calmer la vertueuse colère des assistants. Michel intervient: Toute dénonciation ne doit-elle pas être accueillie dans l'intérêt même de l'accusé? N'y va-t-il point de la gloire du grand-hetman? Sa fidélité le député Lodzinski n'a-t-il pas annoncé des preuves et des documents? On ne peut refuser de l'entendre, sauf à faire justice de lui s'il était reconnu plus tard pour calomniateur. Ces réflexions du trône sont appuyées par quelques orateurs, ennemis personnels du capitaine que l'Europe avait surnommé la terreur des Turks, et le roi recommanda au maréchal de l'assemblée de veiller à la sûreté de Lodzinski. Le complot était atroce; il réussit mal à ses auteurs.

Sobieski, frémissant, jura qu'il aurait vengeance. Son armée voulait marcher sur Warsowie, et laver cette injure dans des flots de sang; il parvint à calmer cette furie, et s'achemina vers la capitale accompagné de tous les grands. La nouvelle de son arrivée produisit à Warsowie une impression extraordinaire. La maison royale de Wiasdowa, toute décorée des trophées

de Zolkiewski, fut aussitôt préparée pour le proscrit illustre. Le roi envoya le grand-chambellan complimenter celui dont il avait voulu mettre la tête à prix. La Convocation le fit supplier de venir prendre place dans son enceinte ; il semblait que ce fût lui qui apportât l'amnistie à tout un peuple de coupables.

Ses conditions furent modérées : l'abolition de toutes les procédures illégales, le changement de la Convocation en diète régulière, c'est-à-dire le maintien des nonces actuels, avec la réintégration du sénat ; enfin la rupture du traité de Buczacz, voilà pour la république ; pour ce qui était de lui, il voulait le prompt jugement de l'infâme Lodzinski, et des excuses de tous les membres de l'assemblée qui avaient paru prêter l'oreille aux mensonges de son accusateur. Toutes ces conditions obtinrent l'assentiment de l'assemblée ; les cris des opposants se perdirent dans les transports de la joie publique, et les plus furieux s'enfuirent désolés loin de Warsowie.

Un mémoire, que le grand-maréchal expédia sur les moyens politiques et militaires de soutenir la lutte avec honneur contre les Ottomans, excita un enthousiasme unanime. La diète, légalement constituée, sollicita de nouveau le bienfait de sa présence par un pressant message. « Pouvait-il, disait-» elle, y avoir de conseils nationaux sans le héros de qui il » était permis de croire, suivant le système de Pythagore, que » toutes les âmes des grands capitaines et des bons citoyens » revivaient en lui seul, puisqu'il n'est pas une de leurs vertus » qui ne brillât en lui? »

Il vint prendre sa place dans la diète au milieu d'une pompe triomphale [14 mars]. L'évêque de Posen, un Potocki, et quelques nobles inconnus, qui avaient attaqué sa renommée, allèrent lui demander pardon de ces emportements sur le seuil de son palais. Le maréchal de la confédération, Czarniecki, plia le genou sur son passage et implora la grâce du malheureux délateur qui s'avouait coupable d'un détestable mensonge. Mais Sobieski ne se contenta pas de ses excuses, il voulut un jugement. Lodzinski, qui s'était évadé, fut ressaisi dans la maison du prince Démétrius. Ce misérable ne confessa pas seulement son infamie. On reconnut que toutes les circonstances qu'il avait rapportées étaient mensongères et absurdes ; on sut encore qu'une somme de mille francs et la promesse de

n'être pas abandonné l'avaient porté à cet attentat. Condamné à mort, il attendait toujours que le roi vînt à son aide et le sauvât. Le roi, condamné en quelque sorte avec lui, ne pouvait rien pour son salut. Mais nulle sentence capitale ne peut être exécutée sans l'intervention du grand-maréchal, et Lodzinski vécut.

La diète poursuivit et termina tranquillement ses travaux. Qui eût dit que cette assemblée, née parmi tant de convulsions, serait la première, depuis bien des années, qui eût réglé avec quelque calme les affaires de l'État, et achevé en paix sa carrière? On n'eût pas non plus prévu cette rapide révolution, qui, sans coup férir, par le simple effet de la puissance d'une bonne renommée, rappela autour de Sobieski les hommages de la Pologne. Le maréchal de la diète, dans le discours d'adieu, célébra « cette modération et cette sa» gesse d'une divinité propice, ou, si on pouvait croire So» bieski un homme, cette sagesse du héros qui sauvait *tour* » à tour la liberté par ses vertus et l'indépendance par ses » exploits. La nature, ajoutait l'ancien chef des confédérés de » Golembe, la nature, étonnée de tant de grandeur, regarde » ses mains, et s'interroge sur cette vaste création sans pou» voir se répondre : elle avait oublié qu'il fût en sa puissance » de produire de tels ouvrages ; car, dans tout le cours des » siècles passés, elle n'a point enfanté d'homme égal au sau» veur de la république, et sans doute elle n'en enfantera » point dans le cours des siècles futurs [1]. » De nos jours on a dit plus laconiquement : « Dieu créa Bonaparte, et se reposa. »

La diète avait décrété la formation d'une armée de soixante mille hommes, pourvu à l'entretien des places fortes, établi des impôts de guerre, et cherché au dehors des alliances. Elle maintint aussi une résolution précédente de la Convocation qui avait accordé à la ville de Grodno l'avantage d'être, comme Warsowie, le siége des comices. Une diète sur *trois* devait se tenir désormais dans le grand-duché. Le cri des Litvaniens, dont alors l'influence était grande, les Paç, Michel, avait obtenu cette innovation ; on ne put la révoquer. La Litvanie promit en retour une coopération puissante dans la campagne qui allait s'ouvrir contre l'infidèle. C'était ache-

[1] De Actis in Comitiis pacificationis, 465.

ter bien cher une promesse, car c'était établir une nouvelle distinction nationale, et infirmer l'œuvre des Jagellons. Les derniers débats apprenaient trop combien le souvenir et peut-être l'espoir d'une scission vivait profondément dans les cœurs.

La diète avait remis aux mains du grand-maréchal des pleins-pouvoirs pour la paix et la guerre. Michel ne régnait plus. L'autorité, aussi bien que les influences, se partageaient entre Éléonore et Sobieski. Les conseils se tenaient chez la reine, et la volonté de Jean y était décisive. Le primat Prazmowski n'eut pas la joie de contempler ce triomphe; cet inquiet génie s'éteignit dans sa victoire. Mais ses cinq médecins furent anoblis; Michel avait même été contraint de l'aller visiter sur son lit de mort. Ce prince devait peu lui survivre : on assura que l'archevêque l'avait ajourné devant Dieu.

L'été s'écoula en préparatifs de guerre, des préparatifs comme on pouvait l'attendre de la Pologne : point d'hommes, point de matériel, point d'argent. Les impôts n'avaient pas été acceptés par les diétines de relation, ou n'étaient point payés. On comptait cent mille livres dans le trésor : c'était à peine de quoi accréditer des ambassadeurs près les puissances chrétiennes pour solliciter des secours. Le nonce du Saint-Siége avait à remettre une offrande de cent mille livres envoyée par Clément X. Le légat craignit que, dans le délabrement des finances, cette faible subvention fût employée à tout autre usage que la guerre sainte, et il ne s'en dessaisit que pour la confier à Sobieski. La diète avait permis qu'on eût recours à la vente du trésor de Krakowie. C'étaient des joyaux et des tapisseries dont la valeur était estimée très-haut. Les juifs en donnèrent un faible prix, qui excita aussitôt les avides prétentions des soldats et celles de la Litvanie. La guerre civile fut sur le point de s'allumer pour cette misérable proie; les différends ne s'apaisèrent que lorsque Sobieski eut été constitué dépositaire du trésor en attendant que les arrérages de l'armée fussent payés, et que le procès du grand-duché avec la Pologne fût jugé par la république. Jusque-là, tout recrutement se trouvait suspendu. On n'avait de soldats que pour troubler la paix, point pour faire la guerre avec sécurité.

Il était heureux, avec tant d'affaiblissement et de misère, que l'Europe fût détournée par ses propres déchirements de projets et d'entreprises hostiles. Le Grand-Électeur, qui avait

d'abord été injurieux et par conséquent menaçant pour les Polonais, qui était allé jusqu'à faire arrêter un homme à Warsowie pour le faire mourir à Kœnigsberg, le Grand-Électeur pliait sous la fortune de Turenne, et sa mobile politique cherchait dans les traités des ressources qu'il n'avait pas trouvées dans les combats. Léopold, voyant la Porte-Ottomane engagée dans de longues hostilités contre la Pologne, enlevait Montecuculli à ses expéditions sanglantes de Hongrie. Pour empaler par centaine des protestants et des nobles abattus, il ne fallait plus qu'un bourreau; le grand capitaine allait chercher sur le Rhin des travaux plus dignes de son génie. Le roi d'Espagne, en continuant de vivre, avait trompé les calculs des deux potentats qui s'étaient partagé son héritage. Rien ne les empêchait plus de se combattre, et l'empereur entraînait tous les États soumis au sang d'Autriche dans la lice qu'il se déterminait à ouvrir contre l'ambition de Louis XIV. Louis, qui avait cru écraser la Hollande faible et seule, la trouvait forte du génie de Guillaume, et assistée de l'Europe entière. Les Stuarts même étaient ébranlés par les cris du parlement dans leur alliance mercenaire avec le roi de France. Le roi de France comptait autant d'ennemis que de frontières; mais, ayant autant de grands capitaines que d'ennemis, doué de ce génie du courage, de la persistance, de la majesté qui impose aux hommes et presque à la fortune, il présentait à ses adversaires un front aussi haut qu'à ses sujets. Il levait des impôts et des armées, emportait Maestricht [juin], intimidait Strasbourg, après avoir obligé Frédéric-Guillaume à crier merci, et menaçait la Franche-Comté, de la même manière qu'il jetait en exil Bellefonds, Villeroi, Lauzun, qu'il pardonnait à Catinat une désobéissance expiée par des pleurs, qu'il tenait Fouquet dans les fers, La Fontaine dans la disgrâce, et versait les pensions sur Boileau, Racine ou Molière, alliant ainsi toujours l'éclat à la force, toujours la grandeur et la gloire à la tyrannie.

La Porte-Ottomane restait l'étroite alliée du roi, ou plutôt, comme elle disait très-bien, du sultan de France. Louis excitait sa colère contre l'Empire. Mais Achmet Kiuperli voyait la Pologne s'agiter pour briser ses chaînes, et il mettait sa gloire à conserver au jeune empereur, son maître, la satisfaction d'avoir, en une campagne, conquis deux vastes pro-

vinces, emporté l'une des places les plus fortes de l'Europe, rangé parmi ses tributaires le royaume des Jagellons, étendu ainsi en quelque sorte jusqu'à la Baltique un empire qui touchait à la mer Caspienne, au golfe Adriatique, à la mer des Indes, et aux sources du Nil. Le tribut n'était pas payé. Michel n'avait pu d'abord trouver les vingt-deux mille ducats qu'il devait; maintenant, la république ne songeait plus à les chercher. Kiuperli était de nouveau obligé de porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube; des mouvements militaires chez les Persans, des rébellions en Égypte, des désordres à Constantinople, dans le Péloponnèse une rapide insurrection de Maïnotes et de tous les Grecs de la Morée que soulevait le chevalier d'Harcourt, général des galères de Malte, enfin ses propres desseins sur la Hongrie, partageaient l'attention du visir. Il résolut d'avoir réparation de l'embarras imprévu que lui donnait la Pologne. Sept ponts jetés sur le Dniester annoncèrent assez quel nouvel effort il allait tenter. Mahomet IV s'avança aussitôt de sa personne sur le Danube. Ce prince ne rêvait que vengeances et conquêtes. C'était maintenant le royaume entier qu'il voulait soumettre, et dans ses parties de chasse, dans ses revues, à table, la nuit même, on l'entendait crier : Dantzick! Dantzick! C'était trahir le secret des plans ambitioux et de la puissance colossale que rêvait Achmet Kiuperli.

Le tzar Alexis craignait pour Kiiow et son Ukraine en deçà du Borysthène. Il remplit l'Europe d'ambassades chargées de proposer une ligue contre l'Ottoman, supplia le Saint-Siége même de se placer à la tête de la croisade nouvelle, ne trouva d'accueil que chez les Polonais; et, les voyant plus compromis que forts, il prit le parti de traiter avec la Porte, résolu d'attendre, de ses affinités religieuses et politiques avec les populations limitrophes, des chances qui pourraient compenser pour lui les dangers de ce funeste voisinage. Secondé par son beau-père, le sage ministre Narishkin, il s'occupa plus que jamais de former une armée régulière, de lui donner une discipline, d'étendre à la noblesse et aux cités les habitudes et les bienfaits de l'ordre, d'ouvrir au faste, qu'il aimait, ces contrées sauvages, de ramener au giron de l'église grecque les populations dissidentes, d'appuyer enfin à la civilisation, à l'obéissance et à la religion, la durée de son pouvoir et la gran-

deur de son empire. C'était précisément ce que faisait en France Louis XIV. Le tzar venait d'avoir, de la fille de Narishkin [30 mai v. st.], sa femme, un cinquième fils, qui, séparé du trône par tant de degrés, devait y monter bientôt pour continuer et affermir avec une gloire immense l'ouvrage de son père. Ce fut Pierre Ier.

Les Polonais restaient seuls pour soutenir le poids de la guerre contre les ennemis du nom chrétien ; la paix de Buczacz rompue par son ascendant, Sobieski répondait de l'avenir! Dans une position si difficile, pressé entre tant d'inimitiés et de périls, cette responsabilité avait de quoi effrayer l'âme la plus hardie. Fallait-il attendre le choc de bandes terribles, sans point d'appui, sans places fortes, sans confiance, avec tous les désavantages de la défensive, quand les apprêts de l'ennemi, seraient terminés, et qu'on ne pourrait plus songer à le combattre? ou bien devait-on l'aller chercher au cœur de la Podolie, à travers des montagnes, des marécages, des forêts, des déserts? L'hiver commençait à sévir, et la nation manquait toujours de concorde, de finances, d'armée; et le grand-hetman de Litvanie se faisait éternellement attendre au rendez-vous; et le roi Michel multipliait autour du grand-hetman de Pologne les embûches et les entraves. Il finit par ne rien imaginer de pis pour son lieutenant que de se porter à la tête de l'expédition projetée. Il n'était pas éloigné de donner à entendre que c'était une manière d'éviter les trahisons. Des trahisons, la plus grande était sa présence. On eût dit que la Porte elle-même présidait à ses conseils, tant le génie de Sobieski avait de fils à rompre pour entraîner en avant ce roi hostile, ce collègue jaloux, ces soldats inquiets. Sous la tente et dans les marches, on entretenait la troupe de ses privations inutiles et de ses prochains malheurs. Dans les conseils de guerre, Michel Paç, au lieu d'avis, prodiguait des railleries : traitant de croisade ridicule cette guerre d'honneur et de salut, il assurait qu'il avait pris des munitions pour marcher droit à Jérusalem. Il fallut trois semaines à Michel pour se rendre de Warsowie au camp de Skwarawa, à quelques milles de Léopol. La volonté patiente du grand-hetman de la couronne surmonta tous les obstacles; l'armée fut organisée et le plan d'opération résolu. Comme le conseil hésitait encore, le vice-chancelier Olszowski s'écria que *le*

sort en était jeté, qu'on avait passé le Rubicon; et, malade de dépit ou de peur, a-t-on dit, dévoré d'ailleurs par un ulcère qui le rongeait depuis long-temps, le roi ne songea plus qu'à fuir.

L'inquiétude irritait ses maux; il avait laissé la reine se disposant à faire un pèlerinage au monastère de Czentoczowa, et il craignait qu'elle ne se rapprochât point sans secrets desseins du camp impérial de Silésie. Sobieski invita Korybuth à s'occuper du moins d'assembler une armée nouvelle pour que la patrie ne restât pas sans défense si l'élite de la Pologne venait à périr avec lui sous les coups des barbares. Michel le promit, et disparut emportant son bonçuk ou lance de guerre à pomme d'or, à panache de plume d'aigle, qui n'avait pas encore vu les champs de bataille. Abaissé jusqu'alors devant la lance royale, le bonçuk du grand-hetman de la couronne se releva; l'armée le salua de ses hourras joyeux, reçut la bénédiction d'Olszowski, et courut au-devant des infidèles.

Cinq espèces de troupes composaient les armées litvaniennes et polonaises. Il y avait, 1° les mercenaires, soit Hongrois, Moldaves et Walaques, soit Kosakes ou Tatars, et la plupart Allemands, qui eussent été peut-être le nerf et la force de ces armées, si, au moindre retard dans la solde, ils n'eussent tourné leurs armes contre le gouvernement qui avait affermé leur courage; 2° les quartiens, ou troupes permanentes, ainsi nommés de ce que le quart des revenus royaux était consacré à les entretenir ; 3° et 4° les volontaires, nom également attribué aux compagnies ou régiments d'ordonnance dont se composait la garde des grands seigneurs, et aux levées extraordinaires que la noblesse faisait à ses frais dans les graves conjonctures ; 5° enfin la pospolite, c'est-à-dire la convocation de tous les gentilshommes qui, après trois sommations du roi, étaient obligés de se rendre à la guerre sous les ordres de leurs palatins, mais ne devaient à l'État que quelques mois de service, ne pouvaient être entraînés au delà des frontières, et sachant bien se battre, savaient peu manœuvrer et encore moins obéir. On a vu que cette levée en masse ne servait guère qu'à montrer la faiblesse de la république et ses discordes. On n'y recourait presque plus que dans les guerres civiles. Les légions de valets d'armes, de domestiques, de conducteurs d'équipages qui encombraient les camps, pour-

raient être comptées comme une sixième branche de la force militaire de la Pologne, si ces hommes, naturellement braves et belliqueux, n'avaient porté dans les rangs plus de désordre par leur pillage que d'utilité par leur concours.

Toutes ces troupes de nature diverse manquaient de lien. Obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance, ne connaissant pas les rudes bivouacs de nos armées, elles marquaient leur passage par la dévastation, et s'embarrassaient d'un attirail effroyable de fourgons, destinés moins à porter les provisions et les tentes qu'à rapporter du butin. Elles n'avaient point de corps du génie. L'artillerie, composée de quelques batteries de pièces d'un petit calibre, ne possédait d'habiles officiers que quelques aventuriers français, quoique cette arme, depuis longues années, fixât tous les soins de son général, Martin Kontski, reconnu pour l'un des hommes de guerre les plus habiles de ce temps. L'infanterie était peu nombreuse, une partie des mercenaires et des quartiens la composait; mais dédaignée, nue, souvent sans chaussure et sans armes, elle servait à creuser les fossés, jeter les ponts, abattre les forêts, beaucoup plus qu'à paraître sur le champ de bataille. On considérait toujours les fantassins comme des serfs à qui la pioche et la cognée convenaient mieux que des armes. Nous avons vu le brave Étienne Czarnieçki encourir la haine de l'ordre équestre malgré ses immenses services, par son estime pour cette arme précieuse. Sobieski voulait avoir dans ses lignes une moitié de gens de pied; mais deux obstacles presque également difficiles à vaincre s'étaient toujours rencontrés, les préjugés du pays et la pénurie du trésor.

Le corps entier de la pospolite, les volontaires, les valets d'armes même, et une partie des mercenaires et des quartiens, combattaient à cheval. La cavalerie légère était peu estimée; les quartiens, les reîtres, les Walaques, la composaient, distribués en régiments de dragons ou compagnies volantes, qui, pour être la partie la moins noble de la gendarmerie polonaise, n'en était pas la moins ferme et la moins expérimentée. Ces corps étaient d'ordinaire vêtus à l'allemande et se confondaient dans le nom de troupes étrangères. C'était la grosse cavalerie qui passait pour la force de l'armée; là du moins se réunissaient l'orgueil, la richesse et le nombre. On divisait ces escadrons éclatants en pancernes et hussards,

ceux-ci, armés de toutes pièces, bardés de fer, eux et leurs chevaux, portant casque et cuirasse, munis d'arcs, de carabines, de lances pesantes, de cimeterres; ceux-là couverts d'une cotte de mailles qui tombait de la tête sur les épaules, et n'ayant que le sabre et le mousqueton : tous remarquables par la richesse de leurs équipages et suivis de valets aux accoutrements bizarres, aux peaux de bêtes fauves, aux grandes ailes de plumes noires par lesquelles ils croyaient épouvanter l'ennemi. Tous ces corps s'enorgueillissaient de ne compter dans leurs rangs, comme le disait leur adage, que des hommes mesurés tous dans le même boisseau, c'est-à-dire également nobles, également pourvus du droit de n'obéir qu'à Dieu et à leur épée, également destinés peut-être à succéder un jour au trône des Piasts et des Jagellons. Les hussards et les pancernes portaient le nom commun de Towarzisz, qui veut dire compagnons. C'est ainsi qu'ils s'appelaient entre eux, et que le roi les appelait lui-même, comme n'étant que *primus inter pares,* le premier entre des égaux.

Le camp de Skwarawa se composa surtout de ces compagnies brillantes. La grande noblesse avait partagé avec Sobieski la responsabilité de la rupture du traité de servitude et d'ignominie : elle voulut partager les périls de l'entreprise. Au dernier moment tous accoururent. Il n'y eut pas une maison illustre qui ne comptât dans les rangs plusieurs de ses fils. Depuis la première expédition de Jean-Kasimir contre les Kosakes, il ne s'était pas vu d'armée où brillassent tant d'illustrations et tant de richesses. Depuis long-temps même la Pologne n'en avait pas eu d'aussi nombreuse : plus de trente mille hommes se trouvèrent réunis. Dans ce nombre, Michel Paç n'avait amené que huit mille Litvaniens. On ne comptait presque pas de troupes allemandes. Kontski avait quarante pièces de canon, et Michel s'était dessaisi de sa garde, corps superbe et instruit, qui malheureusement n'était que de quinze cents hommes.

Ces apprêts avaient été lents ; le 11 octobre seulement, le lendemain du départ de Michel, Sobieski put porter ses enseignes en avant.

Son plan de campagne était simple et vaste : Kamiéniéç ne pouvait pas être repris ; les Polonais, sans ingénieurs, sans mortiers, sans discipline, sans trésor et surtout sans constance, ne pouvaient entreprendre un tel siége, l'entreprendre en présence des

Kosakes, des Turks et des Tatars. Il fallait aller droit aux troupes ottomanes, les battre, les rejeter hors des provinces chrétiennes, traiter à quelque prix que ce fût avec Doroszenko, ramener les Moldaves et les Walaques au protectorat de la Pologne ; et Kaminiéç, placé dès lors loin de la portée des secours, à cent cinquante lieues du territoire turk, retombait de lui-même aux mains des Polonais. Déjà on savait que les Kosaks s'agitaient, toujours impatients, sous le poids de la nouvelle domination qu'ils s'étaient donnée. Les Infidèles avaient exaspéré les paysans grecs de la Podolie par leurs efforts pour s'y domicilier sur-le-champ comme d'anciens maîtres ; Sobieski s'était assuré des intelligences nombreuses à Vassy et à Boukharest ; pour rallier les hospodars à ses drapeaux, il n'avait qu'à y rallier la victoire.

Voici l'état des forces ennemies. Les Tatars accouraient ; ils étaient déjà arrivés sur le Borysthène, et le colonel Rapp les arrêtait quelques instants dans Bialacerkiew. Ces hordes avaient plus de soixante mille chevaux. Doroszenko était sous les armes avec ses Kosaks ; mais on le redoutait peu, il ne se déciderait qu'après la fortune. Les Ottomans couvraient de leurs troupes toute la Podolie ; ils avaient changé tous les villages en places fortes et toutes les églises en mosquées. Au centre de la province, Kamiéniéç et Braclaw renfermaient des garnisons puissantes avec des remparts rétablis, une artillerie formidable et des munitions pour trois ans. Sur l'extrême frontière, du côté de la Moldavie, et dominant le plateau de la rive méridionale du Dniester, s'élevait Chocim, où le séraskier Hussein, qui commandait dans toute la contrée, campait à la tête d'une armée de vétérans qu'on portait au nombre de quatre-vingt mille hommes. Il y avait là quarante mille spahis et janissaires. C'était la force de l'empire turk. Caplan pacha, en pleine marche à travers la Moldavie, se portait avec trente mille hommes sur la première ligne d'opérations, et d'autres troupes étaient échelonnées depuis Jassy jusques au camp du Grand-Seigneur sur le Danube et à celui d'Andrinople.

Le dessein de Sobieski était de tourner la Podolie, de laisser derrière soi Kamiéniéç et Chocim, d'aller, au travers de la Moldavie, droit à Caplan pacha : après l'avoir détruit, on passerait sur le ventre des corps dispersés, pour traiter avec les hospodars et revenir sur la Pologne, afin d'exterminer, à Chocim, à Braclaw, sous Kamiéniéç, dans une campagne d'hiver,

ces troupes de l'Afrique et de l'Asie, surprises d'être attaquées du côté du midi, de ne plus communiquer avec la Porte, de n'avoir pour retraite que les champs de la Litvanie ou les rivages de la Vistule. Avant que Mahomet IV ne se fût ébranlé, que la belle saison ne fût venue, une paix glorieuse aurait rendu à la Pologne le repos dont elle avait tant besoin et les respects de l'étranger.

Sobieski, pour couvrir sa marche, avait envoyé le grand-enseigne de la couronne, Sieniawski, officier qui avait de la tête et du cœur, sur le front de l'ennemi, avec ordre d'enlever tous les avant-postes. L'heureux grand-enseigne était parvenu à jeter l'alarme sur la ligne entière des Turks, jusqu'au cœur de l'Ukraine, en soumettant les villes de Satanow, de Jarmolincé, de Zynkowicz et de Bar. A l'aide de cette diversion, le grand-hetman parvint, avec son armée, aux rives du Dniester. Les bords n'étaient pas défendus; mais, à la vue de ce fleuve, chargé de glaçons, qu'il fallait franchir à la nage pour mettre cette barrière entre soi et la patrie, l'armée s'étonna. Les ordres du grand-hetman, transmis par le prince Démétrius aux Polonais, par Michel Paç aux Litvaniens, ne s'exécutèrent pas. Michel Paç lui-même refusa obéissance. On avait traversé des montagnes et des marais au milieu desquels jamais troupes ne passèrent. Maintenant, il s'agissait de s'enfoncer dans les terres ennemies, solitudes effroyables où on ne trouverait ni cités, ni hameaux, mais où se rencontrerait à chaque pas une armée. L'entreprise s'offrit aux imaginations dans toute sa grandeur. Devant soi, autour de soi, des Turks sans nombre; derrière, des déserts sans ressources et sans fin!.... Quelle était cette tentative de l'homme qu'on avait accusé d'avoir vendu Kamiéniéç aux infidèles? S'y prendrait-il autrement s'il voulait leur livrer à la fois tous les défenseurs de la patrie? Des mouvements extraordinaires entre le second hetman de la couronne et le grand-hetman de la Litvanie accréditèrent ces terreurs. Sourdement encouragée, la rébellion passa de rang en rang; et les soldats coururent tous à la fois aux armes, impatients de les tourner contre l'auteur de tant de maux déjà soufferts, préludes de maux plus grands.

Sobieski vint à eux. C'était le même regard devant lequel la révolte faiblissait bien des années auparavant quand il n'était pas encore rayonnant de gloire. C'était toujours cette élo-

quence impérieuse qui avait mille moyens de faire arriver au fond des cœurs les noms de devoir et de patrie. Pourtant des mercenaires fatigués, une noblesse mutinée l'entendaient mal. « — Des vivres! criait-on, des vivres[1]! — Nous en trouverons » dans les plaines de la Moldavie. — Du repos! — Je vous en » promets à tous sous les tentes des barbares, si vous êtes » vainqueurs; sinon, nous en aurons dans le ciel. » L'armée répondait qu'elle voulait s'en retourner dans ses foyers. « — Vous n'avez qu'une manière d'y revenir, c'est de me » suivre, de combattre, de vaincre. Car autrement ma résolu- » tion inébranlable est de m'enterrer ici, et maintenant il ne » dépendrait pas de vous de n'y être pas enterrés avec moi. » Voyez où vous êtes! Qui vous sauverait? » Le Dniester fut franchi.

On rencontra sur l'autre rive le prince des Walaques, Étienne Petryczaïko, errant et fugitif. Il s'échappait du camp des Turks, et promit l'appui des siens; d'heureuses nouvelles arrivèrent aussi du hospodar de Moldavie. On sut en même temps que Caplan pacha pressait sa marche. C'était à lui que Sobieski voulait courir, et déjà on avait laissé derrière soi la vaste forêt de la Bukowine; on avait côtoyé le Pruth et ses rives marécageuses pendant plusieurs jours; deux jours de repos avaient à peine refait l'armée de sa lassitude: l'épouvante saisit officiers et soldats. Le conseil de guerre déclara qu'on n'irait pas plus loin; les généraux annoncèrent même la résolution de ramener leurs troupes si on prétendait les entraîner malgré eux. Sobieski ne comprenait pas ces alarmes. Il avait tant de fois fait des miracles avec des poignées d'hommes, que, se trouvant à la tête de près de quarante mille combattants, il croyait pouvoir défier la fortune et tout renverser devant soi.

L'obstacle qui l'arrêtait était plus fort que lui. Il lui fallut renoncer à passer outre. Attendre Caplan de pied ferme et donner ainsi au séraskier Hussein le temps d'accourir à son tour était impossible. Il tourna vers Chocim, jugeant que, s'il pouvait triompher d'Hussein et de son armée, il reviendrait ensuite sur Caplan, et poursuivrait ses grands desseins. Son plan était changé, non détruit.

Chocim est un château-fort, situé à quatre lieues de Kamié-

[1] *Relatio Chocimensis victoriæ*, p. 473. Zal. *Gazette de Hollande*, novembre. *Gazette de France*, décembre.

niéç, mais hors du territoire polonais, sur les escarpements de la rive droite du Dniester, inexpugnable du côté du fleuve, et entouré partout ailleurs de ravines profondes; un pont jeté sur les ravines le liait au camp retranché où Hussein pacha avait établi son armée. Ce camp, défendu par d'anciens ouvrages, s'étendait le long du Dniester sur de hautes collines dont le pied, hérissé de rochers aigus, se perdait du côté de la Moldavie, le seul qui fût abordable, dans des précipices taillés à pic et d'impénétrables marécages. L'art des Ottomans avait joint des fortifications régulières à celles de la nature, et la plaine que dominait au loin cette colonie militaire à la manière des Romains était coupée de canaux et de ruisseaux rapides dont on avait encore armé les rives d'épaisses palissades. Une artillerie puissante achevait de rendre cette place d'armes formidable; là reposaient, sous des tentes magnifiques, le généralissime turk et ses soixante ou quatre-vingt mille vétérans. Tout à coup l'armée polonaise parut [9 novembre]; elle déploya sur-le-champ autour des retranchements ennemis ses nombreuses enseignes, et prit position presque sous le feu des batteries musulmanes.

Déjà une fois les mêmes lieux avaient vu décider les destins de la Pologne. Cinquante ans auparavant, le palatin Jacques Sobieski avait conquis et signé glorieusement la paix sous les murs de Chocim. C'était ce même camp au pied duquel, après le désastre du Kobilta, la puissance du jeune empereur Osman était venue se briser. Mais cette fois les rôles étaient changés. Les Turks tenaient le camp retranché, et le fils de Jacques combattait dans la plaine. Le petit nombre avait à livrer l'assaut; le grand nombre n'avait qu'à se maintenir derrière des remparts mieux fortifiés, mieux armés de canons qu'au temps où Osman et ses trois cent mille hommes ne surent pas emporter ce poste sur la faible armée de Wladislas. Aujourd'hui on n'y comptait que des soldats blanchis dans les succès; et les assaillants étaient de jeunes troupes, presque toutes levées à la hâte, mal armées, indisciplinables; ils campaient dans un champ aride, sans point d'appui et sans refuge comme sans provisions; l'hiver et ses misères infinies étaient pour eux des ennemis de plus : ils avaient à vaincre le ciel et la terre. Des fossés profonds, des lits de torrents, des murailles de rochers étaient l'unique champ de bataille qui leur fût offert pour

joindre un ennemi pourvu de tout, tranquille sous ses tentes somptueuses, et se confiant dans son nombre ainsi que dans ses remparts. Ces lieux, pleins de si grands souvenirs, accablaient l'ame des Polonais, loin de l'exalter. La nuit s'écoula dans les pressentiments sinistres; le général avait, comme ses soldats, le cœur dévoré d'angoisses. L'entreprise qu'il allait tenter était surhumaine à tous les yeux, excepté aux siens. Il n'y avait pour son armée de salut que dans le succès, et, trop fondé à craindre que les trahisons de la haine et de la peur ne le lui ravissent, il sentait les reproches de son pays et ceux de la postérité peser sur sa mémoire.

Le lendemain, il disposa tout pour l'attaque. Le grand-hetman de Litvanie lui déclara l'attaque impraticable, et annonça la résolution de fuir. « Fuir n'est plus possible ! s'écria Sobieski. Nous ne pourrions qu'aller chercher honteusement » la mort dans les marais, sous les coups des barbares, à » quelques lieues d'ici : mieux vaudrait la trouver sous leurs » murailles. Mais pourquoi ces terreurs? rien ici ne m'étonne... » hormis ce que j'entends. Vos menaces sont notre unique dan- » ger. Vous ne les exécuterez pas. Si la Pologne doit être ef- » facée du rang des nations, et, à ce qui se passe, on pourrait » croire qu'un tel destin nous est réservé, vous ne voudrez » point que nos enfants puissent dire que si un Paç n'avait » pas fui, ils auraient une patrie. »

Le Litvanien, vaincu par les cris des Sapieha et des Radziwill, promit de combattre. Sobieski rangea ses bandes chancelantes en bataille, et les Turks se préparèrent à braver, derrière leurs retranchements, l'attaque désespérée des chrétiens. Iablonowski, appuyé au Dniester, commandait l'aile droite; le brave palatin avait devant soi le château même de Chocim. La Litvanie formait l'extrême gauche, et avait affaire à un camp séparé, moins fort d'assiette et de résolution; quelques milliers de Walaques et de Moldaves y combattaient avec le prince Georges Cantacuzène, hospodar de Moldavie, sous l'étendard du croissant. Le prince Démétrius, Stanislas Czarnieçki, le grand-enseigne, tenaient le centre avec le grand-hetman. Les quarante pièces de campagne, distribuées sur le front de ce vaste demi-cercle, battaient en brèche les palissades qui défendaient les approches des retranchements. Kontski fit, sous le feu de l'Ottoman, des prodiges de courage

et d'adresse. Dès le soir, un assaut put être tenté ; et, quand la nuit fut venue, l'armée chrétienne des deux principautés, en passant du camp des infidèles sous le drapeau chrétien, fit entrer avec elle la confiance dans les escadrons polonais : on ne déserte guère que pour le côté où doit être la victoire.

Le temps était affreux [11 novembre]. La neige tombait à flots; les rangs en étaient obstrués. Avec ce ciel ennemi, Sobieski tint ses troupes sous les armes et manœuvrant pendant le cours de la nuit tout entière. Le matin les trouva perdues dans la neige, engourdies de froid et de souffrance. Ce fut alors qu'il donna le signal si long-temps attendu par les deux armées. « Compagnons, » s'écria-t-il en parcourant les lignes, ses habits, sa moustache épaisse, ses armes, couverts de frimas; « compagnons, je vous livre un ennemi plus qu'à moitié vaincu. Vous avez souffert : les Turks sont épuisés. Ces hommes d'Asie ne pouvaient tenir aux vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler ; le froid les a vaincus pour nous. Voyez-les tomber par troupes, et nous, nous sommes debout encore; nous aurons la force de courir jusqu'à eux ! Il n'en faut pas plus pour sauver la république de la honte et du vasselage. Soldats de la Pologne, songez que vous combattez pour la patrie, et que Jésus-Christ combat pour vous. »

Sobieski avait entendu trois messes depuis le lever de l'aurore. On ne comptait pas celles que Iablonowski et beaucoup d'autres seigneurs s'étaient fait dire. Ce jour-là était la fête de saint Martin de Tours. Les chefs fondaient un grand espoir sur sa puissance ; et les religieux, qu'ils avaient amenés avec le reste de leur maison, parcouraient la ligne, rappelant les grandes actions de cet illustre apôtre des Français, et tout ce qu'on devait attendre de son zèle connu pour la foi. Il était Slave de naissance. Comment douter du triomphe, quand sa gloire était plus que jamais intéressée, dans un tel jour, à faire des miracles?

En effet, le grand-hetman avait poussé une dernière reconnaissance le long des retranchements ennemis; il revint portant sur ses traits la victoire, et criant : « Mes compagnons, » dans une demi-heure nous logerons sous ces tentes dorées ! » Il avait reconnu que le point sur lequel il comptait porter les coups décisifs n'était défendu que par quelques troupes à

moitié assoupies; et, ordonnant plusieurs fausses attaques pour distraire l'attention de Husseim, il pointa sur les palissades qu'il voulait franchir une batterie déjà dressée. Tous les soldats se souvinrent qu'on avait voulu traîner ces pièces ailleurs, et qu'une puissance surhumaine les avait clouées au lieu d'où maintenant elles foudroyaient heureusement les obstacles et frayaient un chemin pour arriver à la victoire ou au martyre. Qui pouvait méconnaître dans ce prodige la main de saint Martin de Tours?

En ce moment, l'armée s'inclina sous la bénédiction d'un père de la Société de Jésus, Przeborowski, confesseur du grand-hetman; la prière finie, Sobieski, mettant pied à terre, lança son infanterie sur la tranchée qui venait d'être ouverte; le sabre à la main, lui-même la guidait « avec toute la ré» solution, dit une gazette du temps [1], qu'on pouvait attendre » d'un si grand homme. » Les valets d'armes s'étaient élancés sur ses traces, pour se gorger de butin. Cette race avide et féroce ne craignait pas de conquérir sa proie. Les fossés furent atteints, comblés, franchis; on arriva d'un bond au pied des rochers. Le grand-hetman, après ce premier effort, avait à peine eu le temps de remonter à cheval, que déjà, sur les hauteurs du camp escaladé, flottaient l'étendard de la croix et l'aigle de la Pologne; Potrykowski, Dönhoff, Koryçki, avaient les premiers pris possession des remparts et arboré leurs enseignes. A cette vue, un houra de triomphe et de joie s'éleva des rangs polonais jusqu'au ciel. Les Turks furent consternés. Ils avaient été étourdis de cette attaque si brusque, à une heure où ils ne croyaient plus que les chrétiens persistassent dans la folie de tenter l'assaut. Cette terrible nuit d'une vaine attente les avait en effet désemparés. A la fois rassurés et abattus, ils ne s'étaient défendus un moment contre les assaillants que par l'avantage de la position et du nombre. Précisément alors, Husseim, trompé par une démonstration de Czarnieçki, se précipitait vers l'autre extrémité du camp. Les spahis pensèrent qu'il fuyait, et le désordre fut à son comble.

Cependant, les janissaires couraient aux armes; ils formaient leurs rangs, et les milliers de valets, dont l'audace

[1] *Mercure hollandais*, année 1673, p. 164.

avait emporté cette citadelle escarpée, en se livrant sur-le-champ au pillage des tentes ottomanes, étaient devenus eux-mêmes pour l'infidèle une proie facile. Par bonheur, Sobieski avait eu le temps d'employer ses fantassins à niveler le sol, et à frayer des sentiers à travers les rochers jusqu'au sommet des collines. Les compagnies des Leszczynski s'y précipitent. La division de Iablonowski s'élance ; ses hussards et ses pancernes, le poing armé de la lance aux flammes éclatantes, escaladent à cheval ces escarpements qu'il ne semblait pas que l'infanterie même pût gravir. Inactif jusqu'alors, Paç se réveille ; et toujours le rival de Sobieski, il court avec les siens, au milieu de tous les obstacles et de tous les périls, pour essayer d'arriver le premier dans le camp de l'infidèle. C'était trop tard. Déjà la lance de guerre du grand-hetman de la couronne brillait sur les hauteurs ; appliqué à rétablir l'ordre au milieu de ses escadrons qui arrivaient débandés par l'assaut et par le succès, Sobieski se disposait à livrer bataille au sein de cette ville de tentes qui n'était que surprise, qu'il pensait avoir à conquérir.

Mais l'étonnement et le désordre des assiégés, les cris des femmes renfermées dans les harems, les grands coups de cette cavalerie bardée de fer, invulnérable, armée de toutes pièces, composée de jeunes gentilshommes qui brûlent de signaler leur foi et leur courage, ces charges sous lesquelles tout est écrasé, ne laissent aux Turks ni le temps de se reconnaître, ni celui de se défendre. Ce n'est point un combat, c'est un carnage. Soliman, pacha de Bosnie, à la tête de plusieurs milliers de janissaires, essaie de se frayer un passage au travers des escadrons, et de chercher dans la plaine un champ de bataille ou un refuge. Le prince Démétrius Wisçniowieçki, le prince Constantin son frère, et les Potoçki, dont les troupes n'ont pas donné encore, accueillent Soliman ; ils le taillent en pièces. Démétrius et les Litvaniens arrivent ensemble, sur ces débris, dans la place envahie. Alors il n'y a plus que cris de désolation et de terreur, qu'efforts désespérés pour fuir. Un pont de bateaux unissait les deux rives du Dniester et mettait Chocim en communication avec Kamiénieç. C'est là que les Turks affluent, se tuant entre eux, pour arriver à l'étroit passage. Vain espoir ! Sobieski a pensé à tout. Son beau-frère Radziwill s'est glissé dans le fond des ravines ; il se trouve

comme par miracle maître du pont et de la porte qui le commande; l'unique ressource des fuyards est de se jeter du haut de la falaise dans le fleuve. Vingt mille hommes tombent : la moitié ont péri sur la grève; le reste trouve la mort dans les eaux rapides et à demi glacées qu'ils essaient de franchir. Insatiables de carnage, des hussards, conduits par Athanase Myaczynski, les poursuivent à cheval dans le lit du Dniester, et les sabrent jusqu'à extermination au milieu des flots. On dit que pendant plusieurs lieues ces flots funestes ne roulaient que du sang et des cadavres.

L'effroyable boucherie dura trois heures; la hache, la lance, le cimeterre, avaient, dans l'enceinte seule du camp, jonché le sol de quarante mille morts, la moitié janissaires et spahis. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Husseim, présent de Mahomet IV; il l'envoya comme un hommage filial au chef de l'église, selon quelques historiens : selon Chodzko, ce trophée resta toujours à la Pologne. Le prince Michel Radziwill avait abattu de sa main le malheureux séraskier. Une foule de pachas se rencontraient parmi les morts. La plaine était couverte de blessés et de fugitifs que les vainqueurs recevaient à merci par lassitude de tuer; mais d'un bout des retranchements à l'autre il n'y avait plus, dans les bandes infidèles, âme vivante. Alors le père Przeborowski, dressant un autel au milieu de ce sépulcre fumant, donna sa bénédiction aux soldats de la croix. Ce n'était pas celle qu'un autre père de la société, au même lieu, il y avait quarante ans passés, donnait à Zolkiewski, et à son armée, dont la dernière heure avait sonné. Cette fois, triomphants, fatigués de vaincre, les yeux mouillés des pleurs de la reconnaissance et de la joie, les Polonais, inclinés sur leurs armes, entonnèrent l'hymne de louange au Dieu des armées.

Parmi les combattants s'était signalé, aux côtés du grand-hetman, son jeune beau-frère, le comte de Maligny-la-Grange d'Arquien : il ne peut se tirer un coup de canon dans aucun coin du monde, sans qu'un Français ne s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de madame Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Jean Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous en reportaient l'honneur à l'apôtre de France et au grand-hetman.

De cette immense armée ottomane qui tenait la Moskowie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarmes, rien ne restait que le château de Chocim et des monceaux de ruines. Le vainqueur employa le jour saint [12 novembre] à ensevelir ces débris sanglants sous un mohila, sorte de montagne et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du nord dont ils étaient les derniers représentants. Le grand Zolkiewski, au fond de son tombeau, put se sentir vengé.

Deux historiens de Sobieski, fort amoureux de la gloire de leur héros, racontent que des représailles barbares, ou une politique plus barbare encore, le déterminèrent à tuer après la victoire tout ce que la victoire avait épargné. Nous n'avons trouvé nul fondement à ce récit dans aucune relation contemporaine. Des historiens peu partiaux pour l'illustre Polonais, tels que Connor, ne parlent pas de cette monstruosité : on y verra au contraire que les grands seigneurs polonais, lorsqu'ils rentrèrent dans leur pays, traînaient entre autres trophées un immense attirail de captifs. Le fort de Chocim restait à prendre ; il capitula, et le pacha de Kamiénieç fut si touché de la manière dont le vainqueur traita la garnison, qu'il lui renvoya, en présent, une centaine de prisonniers polonais. Tout cela dément la barbarie qu'on suppose. Elle est démentie encore par le caractère de Sobieski ; elle l'est par sa politique, car il voulait conquérir la paix : c'était assez des victimes tombées les armes à la main, pour rendre la Porte-Ottomane tout à fait pacifique, ou bien tout à fait intraitable.

A la nouvelle de ce désastre, Caplan pacha, qui venait grossir l'armée de Chocim, mit le feu à son camp de Cécora, et s'enfuit au-delà du Danube. Toutes les garnisons turques se replièrent, en laissant pour monuments de leur passage la dévastation et l'incendie. Jassy fut saccagé en même temps qu'affranchi ; les Moldaves et les Valaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces ; et l'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grâce dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, disait-on [1], sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut tout entière de joie et d'admiration, comme si elle échappait tout entière à l'ignominie du tribut, et à des chances de servitude.

[1] *Gazette de France*, année 1673. Relation de la bataille de Chotcim.



Prompt à user de la victoire, Sobieski enleva ses troupes au repos et au pillage pour aller prendre possession des deux provinces qui se livraient à lui, et nettoyer la rive gauche du Danube en coupant les ponts afin de ravir aux Turks tout moyen et tout espoir de retour. Paç se repentait apparemment d'avoir fait son devoir; il ne parlait que de tourner son bonçuk du côté de la Litvanie et d'entraîner ses troupes. Cette menace touchait peu désormais le généralissime; il poursuivit sa course victorieuse. L'armée de la couronne était en pleine marche pour aller planter sur le Danube les enseignes de la Pologne : tout à coup arriva la nouvelle que le roi Michel n'était plus.

On eût dit que la journée de Chocim était trop grande pour compter dans ce triste règne. La maladie qui consumait Korybuth l'avait enlevé, dans les murs de Léopol, la veille même de la bataille [10 novembre], après un mois de souffrances aiguës; et, comme il y a dans la mort une vue plus équitable des choses de ce monde, il nomma par son testament, au nombre de ses exécuteurs testamentaires, Jean Sobieski. Ce malheureux prince avait détruit sa santé par sa voracité effrayante, que nul avis des médecins, nulle remontrance de sa mère ne purent jamais contenir; c'était la seule jouissance qu'il connût. On l'avait vu, recevant de la municipalité de Dantzick mille pommes de la Chine, dévorer en quelques heures ce présent. Sa cour citait de lui d'autres traits extraordinaires. C'était par là qu'il se distinguait du commun des hommes.

Aussi ses entrailles étaient-elles horriblement rongées d'ulcères. Près de mourir, il appela en vain Éléonore; cette princesse s'était trop tard acheminée vers lui. De tous les sénateurs, de tous les grands qui formaient son ministère ou sa maison, le vice-chancelier Olszowski se dévoua seul à l'assister dans son affreuse agonie. L'infortuné aurait expiré dans le silence et dans la solitude, si ses derniers regards n'eussent rencontré un aga et tout son cortége de musulmans se croyant victorieux, qui faisaient grand bruit pour arriver jusqu'à son lit de douleur, et y déposer les paroles du divan. Olszowski eut peine à les éloigner. Une caisse mystérieuse que ces messagers funestes ne voulaient ouvrir qu'aux yeux du roi les faisait soupçonner d'apporter à Korybuth le Caftan d'honneur ou plutôt de servitude. Michel expira sans recevoir

le honteux présent qu'il avait encouru, sans entendre les cris de joie que suscita la nouvelle de la glorieuse réparation des hontes de Buczacz, sans voir tous les palatinats députer vers Sobieski leurs plus illustres citoyens, et dresser des colonnes triomphales à la gloire du sauveur de la patrie. Cette mort prématurée lui fut une délivrance aussi bien qu'à son pays.

Ainsi finit Michel Korybuth Wisniowieçki, à l'âge de trente-cinq ans, après quatre ans et quelques mois de royauté. On ne peut considérer ce règne sans une pitié profonde. Tout y est calamité pour le prince aussi bien que pour les peuples. Il vit au milieu des trahisons. A ses disgràces privées se joignent de toutes parts les malheurs publics. Il n'éprouve de l'ambition que ses désespoirs. Son âme est toujours en proie ou à l'envie ou à l'épouvante. Enfin ses chagrins semblent passer ses fautes. On dirait que la Providènce châtie la médiocrité à l'égal du crime chez ces hommes, privilégiés ou misérables, qui ont accepté la tâche de gouverner les hommes.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

INTERRÈGNE ET ÉLECTION.

(11 novembre 1673 — 24 juin 1674.)

SOMMAIRE.

L'archevêque de Gnezne interroi. Formalités de l'interrègne et précautions extraordinaires contre les dangers du dedans et du dehors. — Fêtes en Pologne à la nouvelle de la victoire de Chocim. Trouble dans l'armée à la nouvelle de la mort du roi. Désertion des Paç. Désertion générale. Les Turks rassurés. — Impressions de l'Europe. Nombreuses candidatures. — Diète de convocation. Diétines anté-comitiales. — Tentative et armements de l'Autriche. Armements de la Porte. Armements des Moskovites. — Camp électoral; champ de Vola. — Guerre de la Litvanie et de la Pologne. — Faction d'Autriche, faction de France. Duc de Lorraine, duc de Neubourg. Retraite des autres candidats. Discorde universelle. Préparatifs hostiles. — Ouverture de la diète. Travaux préliminaires. Propositions des deux compétiteurs. Motion des Paç pour l'exclusion d'un Piast. — Arrivée de Sobieski. — Introduction des ambassadeurs. — Succès du plénipotentiaire de Louis XIV. Le parti de France relevé. Motion de Sobieski en faveur du grand Condé. — Trouble dans le camp litvanien. — Tentative de transaction repoussée par Éléonore. Emportements des Paç. Terreur. Factions en bataille. — Hymnes sacrés. Délibération régulière. Sobieski proposé. Sobieski élu. — Protestation des Paç. Dispositions à la guerre civile. — Retour des Litvaniens au camp électoral. Motion de Sobieski en leur faveur. Élection unanime du roi Jean Sobieski. — Derniers efforts d'Éléonore. Proposition de divorce repoussée par Sobieski. Discussion sur les *Pacta conventa*. Nouvelle d'une invasion des Turks. Conclusion définitive des débats. Avénement solennel de Jean III. — Sensation au dedans et au dehors. — Destinée de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore.

L'archevêque de Gnezne, primat de Pologne, légat-né du Saint-Siége, et premier sénateur de la république, gouvernait de droit les interrègnes. Le prince Florian Czartoryski, prélat habile et respecté, venait d'être promu au siége primatial. C'était lui qui, du camp de Golembe et de la Convocation de Warsovie, s'était porté comme négociateur avec l'évêque de

Krakowie, André Trzébięki, au-devant des grands assemblés à Lowicz. Mais sa santé était délabrée ; des faiblesses fréquentes semblaient présager sa fin prochaine. La reine, dont il avait toujours soutenu les intérêts, s'empressa de lui envoyer ses litières pour qu'il pût venir prendre les rênes du gouvernement. Elle se promettait de les tenir pour lui, et trouvait un égal avantage à se couvrir de son pouvoir, de son nom et de ses vertus.

L'archevêque interroi annonça aux palatinats et aux districts, par des circulaires appelées universaux, la mort du prince, et son propre avénement à la régence. Il se hâta aussi, suivant l'usage, de fermer tous les accès du territoire polonais aux étrangers, d'ordonner que les lettres arrivant du dehors aux sénateurs fussent décachetées, et que celles qu'ils pourraient écrire à l'armée fussent saisies ; de prohiber la sortie des chevaux et des armes ; de garnir de troupes les frontières ; de faire abattre les arbres des chemins pour rendre sa police plus facile ; précautions bizarres qui attestaient la faiblesse de la constitution et les alarmes des sages, mais qui ne suffisaient ni pour prévenir les invasions, ni pour empêcher les intrigues et l'or des cours étrangères de passer.

L'archevêque fit aussi fermer tous les tribunaux, afin de marquer que la justice était tarie à sa source ; il prépara la formation des tribunaux extraordinaires de Kaptur, cours souveraines, nommées ainsi du capuchon qui les avait apparemment distinguées autrefois : c'étaient des sortes de prevôtés puissantes destinées à maintenir l'ordre public dans ce sommeil de l'autorité suprême. En même temps, Czartoryski ordonna que chaque Polonais tînt ses armes préparées comme dans un grand danger ; singulière nation, qui marquait si bien, durant les interrègnes, son effroi de l'anarchie, et rendait de tels hommages à la royauté absente, pour remettre l'anarchie en vigueur dès que le pouvoir royal viendrait à revivre !

Czartoryski avait publié d'abord la prohibition accoutumée des réunions publiques, des danses, des jeux, de tout ce qui troublerait dans son recueillement le veuvage de la patrie. Mais cette loi ne fut pas observée ; ceux qui l'avaient faite ne pouvaient prévoir un règne comme celui de Michel ni une journée comme celle de Chocim. Dans le temps où la nouvelle de ce magnifique fait d'armes parvint à Warsowie, de vives sollicitudes préoccu-

paient tous les esprits sur le sort de l'armée; Éléonore croyait Sobieski perdu, et l'aga de Mahomet IV exigeait avec hauteur du sénat le tribut qu'il était venu lever sur Michel mourant. Aussi la joie publique fut-elle égale aux terreurs qui l'avaient précédée; cette joie tint de l'ivresse. Les temples, les places, les foyers domestiques retentirent de chants de triomphe. La formalité du deuil national se perdit dans les longues fêtes de la victoire. Il fallut que la reine elle-même le quittât pour prendre part à ces fêtes. En ce moment arriva la dépouille du roi qui n'était plus. Michel revenait occuper sa place dans le palais de Warsowie, et y attendre, suivant l'usage, sur un lit de parade, qu'un autre siégeât au trône, pour pouvoir s'acheminer enfin, sous la conduite de son héritier, parmi les joies d'un couronnement, vers le dernier séjour des monarques polonais. Le char funèbre de Korybuth passa inaperçu sous les arcs de triomphe dressés à son glorieux rival. Tout le monde était occupé à célébrer le héros de la Pologne; personne ne songeait à honorer son roi.

En échange de la nouvelle de ses prodiges, l'armée avait appris cette mort de Korybuth. Maîtresse alors de Jassy et de toute la Moldavie, elle était en pleine marche vers le Danube. Le grand-seigneur s'était enfui de Silistrie jusques à Constantinople, au bruit des désastres d'Husseim, et un corps de vingt-cinq mille Turks, qui couvrait la Walaquie, venait d'être écrasé sous les pas des Polonais victorieux. En apprenant l'interrègne, cette armée triomphante s'émut et s'arrêta. Les officiers, les généraux s'assemblèrent en tumulte. Quand s'accomplirait l'élection? quel chef serait donné à l'armée? quel roi à la république? « Ayons, dit Sobieski, un prince de génie assez éprouvé pour conduire la guerre, d'âge assez mûr pour aimer et vouloir la paix. » En parlant ainsi, il songeait à Condé. Paç lui supposa d'autres pensées. « Ayons, avant tout, s'écria le Litvanien, un prince célibataire, pour qu'il puisse s'unir à l'archiduchesse Éléonore, nous épargner ainsi la charge d'un douaire dispendieux, et conserver à notre patrie l'utile alliance de la cour impériale. » Il dit, et désertant les enseignes du grand-hetman de la couronne, il entraîna ses troupes loin du théâtre de leurs communs services.

Une émulation de désertion et de fuite se prononça aussitôt

dans les rangs polonais. Des palatinats entiers abandonnaient leur poste. On avait à mettre en sûreté les dépouilles de l'Orient, et à se rapprocher de cet autre champ de bataille qu'une élection allait ouvrir devant les passions contraires. Sobieski était resté presque seul. Les ordres souverains du primat l'enlevèrent aux débris de son armée sous un prétexte frivole. Tout plein alors de l'espérance de *remplir sa victoire,* ainsi que s'exprimaient les gazettes françaises, entouré des députés Moldaves et Walaques qui lui demandaient et des chefs et des lois, prêt à rejeter Caplan, pacha fugitif, dans la Bulgarie, prévenu des soumissions hâtives de Doroszenko, heureux enfin d'avoir en un jour changé la face de l'Orient et du Nord, en un jour tout lui échappait. Caplan suspendit sa retraite précipitée. La Walaquie retomba dans ses hésitations. Le hospodar de Moldavie, deux fois transfuge, courut porter à Constantinople sa tête repentante. Les Turks de Kamiénieç reprirent courage. On n'entendit plus parler des transactions méditées par Doroszenko. L'Ottoman ne pouvait comprendre qu'une armée victorieuse eût ainsi disparu. Michel avait fait du mal à sa patrie jusque dans le cercueil.

Pendant ces revers de fortune, l'Europe n'était pleine que de la victoire fabuleuse dont les résultats couraient de tels hasards. Il semblait qu'en couronnant de gloire le front de Sobieski, le lendemain même du jour où la mort avait précipité Wisniowieçki du trône, la Providence eût voulu marquer son successeur du sceau de l'élection divine. Les feuilles officielles de France disaient que le grand-maréchal « s'était » rendu par là digne du trône qu'il avait sauvé. » Clément X, en retour de l'étendard des infidèles, lui envoya l'épée bénite, présent accoutumé du Saint-Siége aux monarques polonais; l'éloquent journal du grand siècle, la correspondance de madame de Sévigné, six mois avant que la diète d'élection se réunît, s'exprimait ainsi :

« A Paris, vendredi 22 décembre 1673.

» Il y a *une nouvelle de l'Europe* qui m'est entrée dans la » tête; je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous » savez que le roi de Pologne est mort. Le grand-maréchal, » mari de mademoiselle d'Arquien, est à la tête d'une armée » contre les Turks. Il a gagné une bataille si pleine et si en-

» tière, qu'il est demeuré quinze mille Turks sur place. Il a
» pris deux basses ; il s'est logé dans la tente du général ; et
» cette victoire est si grande, *qu'on ne doute point* qu'il ne
» soit élu roi, d'autant plus qu'il est à la tête d'une armée, et
» que la fortune est toujours pour les gros bataillons. Voilà
» une nouvelle qui m'a plu. »

La nouvelle de l'Europe était singulièrement hasardée. C'est que l'Europe jugeait des chances de Sobieski par sa gloire ; on oubliait les passions déchaînées au sein de sa patrie. L'hetman de campagne Démétrius Wisniowiecki, la reine, les Paç, appelaient à grands cris le duc de Lorraine ; et les Paç entraînaient à peu près toute la Litvanie. L'ordre équestre semblait devoir continuer d'appartenir à Éléonore. Cette princesse écrivit elle-même aux diétines, afin de leur recommander ses intérêts ; elle envoya son confesseur engager à Vienne ses pierreries en même temps que solliciter des subsides de son frère, pour ajouter à tous ses moyens d'entraînement. Encouragé par ses promesses, Lorraine quitta l'armée du Rhin ; il accourut sur la frontière, présentant au parti d'Éléonore l'appui de son bras, à défaut de plus puissants secours. L'empereur aussitôt leva une nouvelle armée pour garnir les confins de la Silésie et de la république. Le royaume fut inondé de pamphlets, où l'injure était prodiguée à tout ce qui faisait ombrage au candidat de la cour impériale. Sobieski était alors à Zolkiew, consacrant les soins de sa vive tendresse à la grand-maréchale, dont une subite maladie avait mis les jours en danger. On répandit qu'il l'avait empoisonnée pour pouvoir prétendre à la main d'Éléonore. Ses amis, de leur côté, assurèrent que c'était Éléonore qui avait préparé ce crime pour pouvoir offrir sa main au héros de la Pologne. L'une des deux versions aurait probablement été adoptée par l'histoire, et se serait établie dans l'opinion de la postérité, si madame Sobieska avait succombé. Elle guérit.

Quand l'Europe vit la brigue et les chances de Charles de Lorraine [janvier 1674], tout ce qu'il y avait de princes qui s'ennuyaient de vivre sur les marches des trônes, tournèrent à leur tour un regard ambitieux du côté de la Pologne. Ils n'auraient pas songé à se porter pour compétiteurs du vainqueur de Chocim. Mais Charles, avec tout l'éclat de sa jeunesse et

de ses succès, leur imposait moins : des candidatures, des émissaires, des présents, de l'or arrivèrent presqu'à la fois de tous les bouts du monde. On compta jusqu'à dix-sept compétiteurs. C'étaient Émile de Brandebourg, l'un des fils de l'électeur Frédéric-Guillaume; le prince d'Orange, illustre alors par l'admirable défense de sa patrie, et plus tard roi d'Angleterre; Jacques Stuart, duc d'York, frère du roi Charles II, qui briguait aujourd'hui une couronne élective en attendant le droit de perdre, sous le nom de Jacques II, ses trois royaumes héréditaires; Georges de Danemarck, frère de Christiern V, à qui la reine-mère donnait trois millions de florins pour soutenir sa candidature, mais qui, malgré ses offres d'abjuration, trouvait, comme tous ces princes, un obstacle décisif dans leur foi protestante. C'étaient encore l'impétueux Don Juan d'Autriche, le prince de Parme, le duc de Mantoue, le jeune Rakoci, Maximilien de Bavière, le duc de Modène François II, le duc Thomas de Savoie, le bâtard de Soissons, les deux Vendôme, d'autres princes du sang de France. Enfin, il n'était pas de familles souveraines qui, pour tenter la Pologne, ne présentassent à ses suffrages ce qu'elles possédaient de plus brillant en valeur et en renom. La maison d'Este, celle de Gonzague étaient aussi sur les rangs. Michel Abaffi, prince de Transylvanie, s'y plaçait, apportant pour dot, ses richesses, sa bravoure et une nouvelle barrière contre les Ottomans. Le tzar Alexis Mikaëlowitzch proposait toujours son fils Fédor, frère aîné de celui que l'univers a connu sous le nom de Pierre-le-Grand; le vieux duc de Neubourg, Jean-Guillaume, reprenait avec ardeur la brigue qu'il avait soutenue dans la dernière élection sous les auspices des cours de Vienne et de Saint-Germain. Enfin, nombre de Polonais, les gens de guerre surtout, convaincus qu'il fallait à la fois des trésors et des armées pour lutter contre le prince de Lorraine, pensaient, comme Sobieski, au grand Condé.

Le 15 janvier, se réunit à Warsowie la diète qu'on appelait de Convocation, celle où la Pologne fixait par ses représentants le jour et le mode de l'élection d'un roi. A peine assemblés, les comices cherchèrent dans leurs rangs le vainqueur de Chocim. Inquiets de régler les intérêts publics en l'absence de ce grand citoyen, le sénat et les nonces l'appelèrent malgré les efforts de la reine. Mais il ne vint pas. Son

âme était blessée des manœuvres et des calomnies des partisans de Charles et d'Éléonore. Vainement la diète condamna un libelle de cette faction, injurieux pour la mémoire de Jean-Kasimir et de la feue reine, à être brûlé par la main du bourreau : rien ne put le fléchir.

Quoique absent de la diète, son génie parut y présider : elle fut calme et sage. Les Paç, auteurs et soutiens de la grandeur de Michel, voulurent que l'exclusion fût donnée à un Piast dans l'élection prochaine. Ils alléguaient pour prétextes tous les malheurs du règne précédent : c'était se faire arme contre Sobieski de leur propre ouvrage. Les nonces aussi bien que les grands, avaient à cœur de ne pas faire cette injure au nom polonais; ils refusèrent aussi de décréter que le nouveau roi dût être nécessairement célibataire. De toutes les qualités que pût avoir un prince, c'était celle qu'appréciait le plus Éléonore. La diète ne se crut point le droit d'entraver, par des délibérations prématurées, la volonté de la république. On se borna au soin de voter les impôts de guerre, d'envoyer surtout des ambassadeurs dans le monde entier, sans oublier même le Portugal, pour solliciter, ou plutôt, il faut le dire, pour mendier des subsides. L'assemblée décida enfin [février] qu'il n'y aurait que trois semaines au lieu de six, pour les travaux de l'élection. Sur ces entrefaites, Sobieski lui écrivant de Zolkiew, qu'il importait de mettre un terme prochain aux dangers de l'interrègne, parce que les Turks, revenus de leur terreur, et impatients, disaient-ils, de châtier, dans le sang, la rébellion de Chocim, recommençaient à porter en avant leurs lignes profondes : les nonces fixèrent tout d'une voix au 20 avril l'ouverture des comices qui devaient donner un roi à la Pologne.

On avait deux manières de pourvoir à l'élection. Ce grand acte de la puissance nationale s'accomplissait ou par une diète simple, composée des mandataires du pays, le sénat et les nonces territoriaux; ou par une diète à cheval, assemblée terrible de l'ordre équestre, c'est-à-dire de la nation entière, accourant en armes pour élever son nouveau chef sur le pavois. Avant de se séparer, la Convocation décida l'adoption du premier mode, celui qui offrait le moins de chances, sinon aux manœuvres de l'étranger, du moins aux attentats des partis et au développement des discordes civiles.

La fin de l'hiver s'écoula dans les sollicitudes de l'interrègne : les palatinats en mouvement pour tenir les diétines, nommer des députés à la diète électorale et dresser leurs instructions souveraines; les mille discordes de la Pologne et de la Litvanie, de la petite et de la haute noblesse, des divers palatinats, des principaux seigneurs entre eux, éclatant de toutes parts; ces querelles irritées par la grandeur du débat; les factions prenant un corps, un nom, un but, et à peine formées, à peine vendues, déjà terribles et implacables; cette scène d'emportements désastreux et de honteux trafics, étalée devant le cercueil royal; près de cette dépouille glacée, une veuve, une reine qui les suscitait, faisant ou laissant jouer tous les ressorts afin de porter le sceptre en des mains amies, résignée à passer elle-même, avec le sceptre et la couronne, à leur nouveau possesseur; plus loin, l'Europe attentive et avide; les émissaires secrets jetés en avant; les armées précipitées sur toutes les frontières de la Pologne; les ambassades magnifiques s'avançant à grand bruit de tous les coins de la chrétienté pour venir marchander ce trône que cent ans plus tard on ne se donnera plus la peine d'acheter : tel est l'instructif spectacle proposé alors au monde [mars] par cette république sans corps de nation, par cette monarchie sans fixité, dont l'existence ne tenait plus qu'à la faiblesse, aux discordes, aux illusions de ses voisins, ou à la grandeur d'un homme! Pendant que le royal héritage mettait ainsi la Pologne en feu, Sobieski, soit qu'il sût ou qu'il oubliât ce qu'il y a d'action dans le repos des hommes considérables, se reposait des longues agitations de sa vie auprès de Marie d'Arquien ranimée, et de là encore il tenait en respect, par son seul voisinage, le Moskowite, le Turk et le Tatar.

Les affaires et les intrigues venaient le chercher jusque dans sa solitude. Tous les agents de l'étranger, tous les meneurs des factions, tous les grands, couraient de Warsowie à Zolkiew, et tous essayaient d'entraîner dans leurs brigues le vainqueur de Chocim. On circonvenait surtout madame Sobieska; les Impériaux essayaient sur elle toutes leurs séductions dans l'espoir de l'attacher aux intérêts d'Éléonore. La cour de Vienne avait entrepris de profiter de l'état languissant de l'archevêque interroi et de la retraite de Sobieski, pour faire remettre les rênes de la république à la veuve de Ko-

rybuth; des troupes autrichiennes cernaient la Petite-Pologne, prêtes à soutenir cette prétention extraordinaire. Le grand-maréchal sortit alors de son repos; il jeta des troupes dans Krakowie, à Czentozczowa, sur toute la frontière. Et, comme le Turk poussait ses armements avec une vivacité effrayante, que le tzar Alexis portait sur le Borysthène près de cent mille hommes, sous prétexte de défendre ses provinces de l'invasion des Osmanlis, Sobieski s'occupa de fortifier les passages du Dniester, de jeter des partisans jusque dans Jassy, et de recomposer la milice. A la tête d'une commission militaire, successivement réunie à Léopol et à Lublin, il employait l'interrègne à mettre en sûreté la république partout menacée.

Les diétines, cependant, poursuivaient leurs travaux orageux. Tous les partis essayaient là leur pouvoir. Chacun voulait obtenir l'exclusion de ses adversaires. La Litvanie, docile au vœu des Paç, exclut les Piasts. Dans leur inquiétude d'obéir à un fils de la Pologne, plusieurs des palatinats du grand-duché allèrent jusqu'à déclarer que la vieille union des deux états serait rompue si ce *veto* n'était pas respecté. Les diétines polonaises, sans donner l'exclusion à personne, partagèrent leurs affections entre la foule de princes qui briguaient les suffrages. Georges de Danemarck semblait avoir les vœux des provinces occidentales du royaume, celles où la réforme comptait le plus de partisans. Son portrait fut présenté par un palatin à Éléonore; elle agréa ce nouveau prétendant. Soit feinte pour détourner de Lorraine les haines des partis, soit résolution d'écarter, à quelque prix que ce fût, l'influence française, soit encore triomphe passager du prince de Lobkowitz sur la faveur de Charles, Léopold promit d'intercéder pour le prince danois près le Saint-Siége, et d'obtenir les dispenses nécessaires à la reine afin de l'épouser. Le père, alors cardinal Nitard, était à Rome, dans son exil brillant, le négociateur de cette nouvelle intrigue. Apparemment qu'il redoutait la brigue de Don Juan d'Autriche, et voulait venger aux bords de la Vistule ses revers de Madrid.

Cependant [avril], les ambassadeurs arrivaient en grande pompe, interrogeant les factions, donnant beaucoup, promettant davantage, apportant à chaque seigneur considérable

des lettres de leurs maîtres, où la prière se produisait sans dignité et la corruption sans déguisement. A mesure qu'on approchait du terme de la tourmente, les orages s'amassaient ainsi sur un seul point du territoire. Les palatinats étaient devenus tranquilles en devenant déserts. Les paysans, les moines et les bourgeois y restaient seuls; c'est à Warsowie que tout affluait. Les sénateurs et les nonces territoriaux avaient devancé les ministres des couronnes; sur les pas des membres de la diète accourut par habitude, par cupidité, par orgueil, par passion, l'ordre équestre presque tout entier. Une innombrable population de domestiques de rangs divers, nobles la plupart comme leurs maîtres, augmentaient ce concours immense. Presque tous les corps de l'armée y brillaient. Les Juifs, à la fois marchands, médecins, conseillers, intendants, créanciers de la noblesse, les Juifs s'étaient aussi précipités, comme sur une proie long-temps attendue, sur cette province de Masowie dont Warsowie est le chef-lieu, et dont le séjour leur était interdit en tout autre temps que la tenue des diètes d'élection. Ce n'était pas trop de la campagne de Warsowie, transformée à six lieues à la ronde en un vaste camp, pour servir de demeure à tous les hôtes que la capitale voyait se presser vers ses remparts, et de champ de bataille à tous les partis qui venaient y poursuivre la victoire.

La plaine de Vola, à l'occident de Warsowie, sur le chemin de France, avait été consacrée, depuis l'élection d'Étienne Batory, au camp électoral. Henri de Valois y fut élu le premier, un siècle auparavant. Là venait d'être élevé, aux frais de la république, un vaste pavillon de bois, le szopa [1], où l'Interroi et le sénat siégeront. Ce n'était autrefois qu'une sorte de dais d'honneur, soutenu simplement par des colonnes légères et ouvert de tous côtés. Maintenant des fossés l'entourent comme une citadelle; il est fermé aux regards ainsi qu'aux agressions, depuis que les violences de la petite noblesse ont porté le trouble dans le collége des grands et mis en péril jusqu'à leur vie. C'est là qu'ils tiennent leur *rota*, leur cercle délibérant; trois entrées restent toujours ouvertes, celles de l'occident et du midi, pour la Grande et la Petite-Pologne, celle de l'orient pour la Litvanie; les délibérations

[1] De ce mot slave se sont formés l'anglais shop, et le français échoppe.



ont lieu en plein air, afin que l'ordre équestre puisse avoir l'œil sur ses représentants.

Déjà l'impatiente pospolite bat cette enceinte de ses flots bruyants, comme une armée qui attend le signal pour livrer l'assaut. Les innombrables faisceaux d'armes, les tables immenses autour desquelles chaque faction réunit ses clients; mille joutes au javelot ou à la lance; mille escadrons qui croisent leurs manœuvres; mille cortéges de palatines, de castellanes, de sénatrices qui vont distribuant des exhortations et des largesses; mille cavalcades de gentilshommes qui se promènent, suivant l'usage, leur hache à la main, luttent de vitesse, et débattent en courant les plus chers intérêts de la république; nombre de combats nés de l'ivresse et finis dans le sang, toutes ces scènes de tumulte, de plaisir, de discussion, de guerre, vraies images de la Pologne, remplissent au loin la plaine.

L'arène est fermée par un cercle vaste et profond de tentes qui embrassent entre leurs flèches sans nombre, comme dans une ceinture épaisse, et le champ de Vola, et les bords de la Wistule, et les clochers de Warsowie. C'est une autre ville, une autre capitale qui a ses marchés, ses jardins, ses hôtelleries, ses monuments. Là, les grands déploient leur opulence asiatique; là, il y a rivalité de faste entre tous les nobles, entre tous les palatinats : l'étranger qui voit pour la première fois ce luxe digne des derniers peuples dont l'existence ait été errante et nomade, ne se lasse pas d'admirer tantôt ces hôtels immenses, ces portiques, ces colonnades, ces galeries de toiles peintes ou dorées, tantôt ces châteaux-forts d'étoffes de coton et de soie avec leurs ponts-levis, leurs tourelles, leurs créneaux. Grâce aux dernières victoires, les Turks ont fait les frais de la plupart de ces magnificences. Tel est un palais qui surpasse tout le reste en richesse aussi bien qu'en grandeur. A voir le nombre des écuries, des cuisines, des salles de bain ou de conseil, l'élégance de leur architecture orientale, le haut prix des tentures, le goût des dessins, la profusion des baguettes, des pommes, des croissants d'or, on dirait quelque sérail des califes, transporté par enchantement du fond de l'Asie aux rives de la Wistule. La victoire a fait ce prodige : ce sont les tentes du lieutenant de Mahomet IV à Chocim. L'écu de Sobieski absent les décore. Ses clients, ses concitoyens du pa-

latinat de Russie se font gloire de s'y montrer établis. En contemplant les trophées où éclate la splendeur des Osmanlis, la foule étonnée prend une opinion plus haute encore du sauveur de la Pologne et de son dernier triomphe.

Les Litvaniens campaient sur la rive droite de la Wistule, et le grand-hetman du duché, Michel Paç, ayant amené toute son armée comme pour dicter des lois à la Pologne, Sobieski avait envoyé au régiment de Dënhoff l'ordre d'occuper le pont qui unissait les deux rives. Paç alors s'empare de toutes les maisons de Warsowie que l'or lui peut livrer, et on ne tarde pas à savoir qu'il y a entassé, jusque dans les caves même, des gens de guerre. Ces dispositions ennemies n'annonçaient que trop d'affreux déchirements. Il y avait guerre entre la Litvanie et la Pologne. Chaque rencontre était un combat; les hostilités s'étendaient jusqu'au jeu sanglant des *Clopécs*, confédérations d'enfants de la ville, ou de pages et de valets, qui s'amusaient d'ordinaire à se former en troupes, à élire un maréchal, choisir un champ de bataille, et se combattre à outrance. Cette fois ils se sont distribués en troupes litvaniennes et polonaises, ont arboré les couleurs des deux États, pris même des armes à feu pour mieux simuler les procédés de l'ordre équestre, et ils portent au loin le trouble par leurs marches, la désolation par leurs assauts. Leurs chocs ensanglantent la plaine; les villages sont en feu; les huttes sauvages dont se composaient alors les faubourgs de Warsovie, sont envahies sans cesse et saccagées dans ce jeu terrible, inventé apparemment pour dresser l'enfance à la guerre civile, et mettre à la portée du servage même les jouissances de l'anarchie.

On le pressent assez : tandis que, dans l'élection précédente, la république était scindée en partis nombreux, parmi lesquels dominaient ceux des grands et de l'ordre équestre, cette fois les anciennes discordes se perdirent pour un moment dans des combinaisons nouvelles. Il ne se prononçait que deux factions domestiques. Les rivalités de deux hommes, de deux généraux illustres les avaient formées : c'était la Litvanie et la Pologne.

Il ne devait non plus y avoir que deux grandes candidatures. Les diètes polonaises étaient devenues d'autres champs de bataille, où se rencontraient les puissances qui luttaient

pour l'empire du monde. A mesure qu'approchait le moment où les travaux du camp électoral allaient s'ouvrir, il était plus facile de reconnaître que tous les concurrents s'effaçaient, écrasés dans le respect du *peuple électeur*, par les sollicitations des deux cabinets, des deux dynasties qui tenaient la chrétienté partagée sur leurs différends : c'était l'empereur et Louis XIV.

Ainsi la foule des princes sans crédit et sans puissance, qui avaient compté sur leur nom, leur bonne mine ou leur étoile pour charmer Éléonore et la Pologne, étaient à peu près tombés dans l'oubli. La brigue de Georges de Danemarck s'était épuisée avec les trois millions qu'il avait reçus de sa mère; le cabinet impérial ne pensait plus à lui. La diversité du culte suffisait pour écarter aussi le prince de Transylvanie, malgré la riche dot qu'il apportait. Le tzar et son fils ne furent pas plus heureux. Alexis parlait moins cette fois d'appuyer ses prétentions de cent mille hommes : sa puissance lui était un obstacle plutôt qu'un secours. Les Litvaniens, de qui seul il pouvait espérer l'assistance, craignaient de compromettre le succès de leur cause en portant quelques voix sur lui. Vainement les moines grecs voulurent se montrer pour ranimer le zèle de la religion : ils firent que la Pologne cria au schisme; et les ambassadeurs moskovites ne purent qu'exciter par leur air sauvage, leur saleté, leur bas négoce de pelleteries du Nord, la risée de Warsowie. En ce temps-là, si les légations russes se montraient fréquemment à l'Europe, ce n'était pas dans l'unique intérêt de la civilisation et de la politique. Les marchands en crédit obtenaient de la faveur du prince l'envoi et le privilége de la plupart de ces ambassades. Un grand seigneur était mis à la tête de l'expédition pour en couvrir le véritable but par l'éclat de sa naissance. Sous le nom de gentilshommes, une armée de marchands l'environnaient. Le tzar leur donnait de riches habits qu'ils devaient rétablir au retour dans les garde-robes impériales, et le knout faisait justice de quiconque avait gâté outre mesure, dans les orgies accoutumées, ces ornements d'emprunt. D'énormes convois de fourrures formaient les bagages de la légation; campant tous ensemble dans les cours des bâtiments qu'on leur donnait pour demeure, ils se gorgeaient d'eau-de-vie, et vendaient leurs denrées jusqu'à ce que, les chalands venant à manquer, on déclarait la mission finie. *Lors*

même que les missions étaient sérieuses, la diplomatie moskovite ne marchait pas sans que le trafic ne fût de compagnie avec elle ; il faisait toujours, avec l'ivrognerie et la brutalité, le fond de son nombreux cortége. La Pologne avait alors d'autres spectacles. Toutes les magnificences de l'Europe policée se pressaient dans les murs de Warsowie. Honteux de leur prédilection barbare, les Litvaniens, que la ferveur religieuse avait fait hésiter un moment, se rangèrent, avec les autres palatinats du Grand-Duché, au vœu d'Éléonore ; la Litvanie se trouva unanime pour porter Charles de Lorraine.

Léopold, toujours ambitieux de plier la république au double joug de ses intérêts et de ses maximes, brûlait d'y prolonger le règne de sa sœur. Elle obtint sans peine qu'il secondât de toute sa puissance le vœu du Grand-Duché pour l'élévation de son amant. Le crédit de Lobkowitz était ébranlé ; ce ministre, qui avait en haine l'illustre Lorrain, allait tomber du faîte de la puissance dans l'exil et les cachots ; et le Lorrain captait les bonnes grâces de l'empereur, en cachant à ce protecteur ombrageux son caractère aussi bien que son génie. Il plaisait par un certain air médiocre et borné, qui ne l'empêchait pas de gagner des batailles. Pour employer le langage d'un contemporain [1], « il se traduisait selon l'esprit secret et » jaloux de la cour impériale. » Le comte de Shafgotsh, ambassadeur de Léopold, eut ordre d'offrir à tous les grands seigneurs polonais, pour les lier à la faction litvanienne, des titres de prince du Saint-Empire ; on nommait même ceux qui avaient reçu de lui des joyaux de cent mille écus.

Charles était le seul des candidats dont les couleurs fussent hautement arborées. Mais on ne doutait point dans le champ de Vola, qu'il ne trouvât, cette fois encore, un rival redoutable dans le vieux duc de Neubourg. Ce n'était plus pour soi que le duc briguait l'élection : c'était pour Philippe, l'aîné de tous ses fils, âgé de quatorze ans. Nombre de Polonais semblaient disposés à aimer dans le sang bavarois une opposition héréditaire à la maison d'Autriche, d'immenses richesses, des promesses plus grandes encore, et l'appui du roi de France.

Inquiet des chances de Charles de Lorraine, qui était son ennemi personnel, Louis XIV s'était résolu à porter son in-

[1] L'éditeur du *Testament politique de Charles V, duc de Lorraine*, Leipsik, 1699.

fluence sur quiconque pourrait s'ériger en prétendant sérieux. Il avait trop à cœur d'écarter le prince lorrain, pour compromettre son crédit dans la tentative d'élever au trône un prince de son propre sang. Bien que victorieux encore, et même conquérant, dans sa lutte contre l'Europe conjurée, il voyait les dangers s'amasser autour de sa couronne. Les Hollandais balançaient toujours sa fortune. Ils avaient attaché le peuple anglais à leur cause, et le peuple anglais forçait la main à son roi. L'Allemagne était en feu. L'inimitié de l'Espagne entraînait celle de la plupart des puissances de l'Italie; la muette obéissance des Français eux-mêmes ne laissait pas que de cacher des agitations menaçantes. Le chevalier de Rohan, l'un des plus puissants noms de France, la marquise de Villars, d'autres seigneurs, accusés d'avoir voulu vendre aux Hollandais une petite place des bords de la Seine, allaient avoir la tête tranchée pour quelque grand complot que l'histoire, conformément aux déclarations officielles de la chambre ardente, désigne simplement comme une ignoble transaction, mais où le nom des coupables dit assez qu'il y avait de plus hauts mobiles, et dans lequel en effet les gazettes d'Amsterdam célébrèrent un prétendu projet d'ériger en république la Normandie et la Bretagne [1]. Sous le poids des guerres et des victoires, le malaise de la nation allait croissant. Louis sentait le besoin d'alliés; l'adoption de Philippe de Neubourg engageait dans ses liens une des plus opulentes maisons d'Allemagne, héritière de la maison palatine, et unie par le sang aux successeurs des Wasas. C'était attaquer à la fois Léopold dans l'Empire, en Pologne et dans le Nord.

Tels étaient les deux compétiteurs entre lesquels la république et l'Europe semblaient devoir être partagées. Les cours se trouvèrent obligées de se distribuer selon leurs alliances, et les factions selon leurs penchants, sous les deux bannières.

[1] Il est difficile de déterminer aujourd'hui quels furent les desseins de ces nobles conjurés. Mais on ne peut douter que leurs complots ne fussent tout politiques. Pélisson, qui suivait alors la cour, écrivait de Versailles, le 14 septembre : « On lui a trouvé (sur la Truaumont) deux manifestes, l'un français, pour exciter les peuples de Normandie contre le roi; l'autre latin, qui est, à ce que je puis entendre, une manière de projet pour la réformation de l'état; il y avait quelque dessein bizarre de se saisir du Pont-de-l'Arche et de quelques autres postes. » Cette exécution de l'un des plus grands seigneurs du royaume n'est pas même indiquée dans le *Siècle de Louis XIV*, tant le misérable crime que la cour eut soin de lui imputer a trompé les historiens sur la nature de cet événement.

Cependant, quoique peu à peu ces noms de France, de Pologne et de Neubourg d'un côté, de l'autre ceux de Litvanie, de Lorraine et d'Autriche parussent également liés entre eux, il s'en fallait de beaucoup que le parti français fût aussi compact et aussi assuré que celui des Paç. Le parti français n'avait point de lien. C'était surtout en haine du vœu exprimé par les palatinats du Grand-Duché que ceux de la couronne s'y consacraient. Mais la France comptait encore des ennemis invétérés dans les rangs de la petite noblesse. Les grands, délivrés désormais de l'obscur Wisniowieçki, ne laissaient pas que d'être enclins à prendre fait et cause pour sa veuve, par ambition, par jalousie, par plaisir d'obéir à une fille des Césars, par penchant pour ce trône impérial qui les décorait de titres pompeux. Dans le sacerdoce, mêmes fluctuations : il suffisait que le haut clergé eût embrassé, depuis le temps de Louise de Nevers, les intérêts du roi de France, pour que les moines et les curés prissent à cœur la cause du prince de Lorraine. Ils couraient répétant, d'après les jésuites, émissaires de Charles, que les maisons de Bouillon, de Guise, de Lorraine, desquelles il était issu, comptaient trois cents bienheureux dans le paradis; en exaltant à la république ce saint patronage, ils produisaient une sensation d'autant plus profonde que le candidat soutenu par la France avait contre soi son extrême jeunesse, sa famille nombreuse, qui semblait devoir tomber à la charge de la république, par-dessus tout son extraction allemande. L'antipathie des Slaves et des Teutons ne s'était pas perdue dans le cours des siècles. Ce fut l'un des arguments les plus décisifs de la Litvanie : il était curieux d'entendre les partisans de l'Autriche vociférer sous les tentes et dans les orgies ce proverbe populaire :

Poki swiat swiatem
Polak Niemcowi nie bedzie bratem [1].

On leur répondait par ce mot du grand Zamoyski : « Il y a » trois choses dont il faut que la Pologne se défie : la puissance » ottomane, la guerre civile et les intrigues autrichiennes. »

La discorde régnait donc au sein de la Pologne comme entre la Pologne même et le Grand-Duché. Ce n'était dans le champ de Vola qu'affreuses clameurs et chocs meurtriers; l'armée du

[1] Le monde aura pris fin
Avant qu'un Polonais puisse aimer un Germain.

Grand-Duché tout entière osait brandir ses armes contre ses adversaires du bord opposé de la Vistule. Louis XIV était loin pour porter du secours à ses partisans, tandis que, campé dans la Silésie à la tête d'une armée impériale, réunissant là, dans de perpétuelles orgies, les gentilshommes de la petite Pologne, qui venaient s'enivrer à leur aise et partaient après avoir reçu un petit écu par tête, le prince de Lorraine annonçait assez l'intention de faire valoir ses titres les armes à la main. La lice n'était pas encore ouverte devant les concurrents que déjà la malheureuse Pologne voyait de tous côtés la guerre gronder dans ses murs comme à ses portes.

Enfin le jour dont l'attente tenait en suspens la Pologne, et la chrétienté, et la Porte ottomane, le jour où la diète d'élection devait être ouverte se leva [20 mai]. Le matin, le sénat, les délégués de l'ordre équestre, et l'archevêque, qui représentait la royauté, allèrent, dans la vieille cathédrale de Saint-Jean, implorer les lumières divines pour le choix auquel se liaient tant de destinées. Les trois ordres se rendirent ensuite au palais des rois, et entretinrent la reine Éléonore des regrets de la patrie pour le prince qu'on se félicitait d'avoir perdu ; puis les nonces territoriaux, les palatins, les castellans, les évêques, le prélat, chef de l'assemblée, montèrent à cheval pour s'acheminer vers le champ de Vola, entourés de soixante ou quatre-vingt mille gentilshommes dont chacun pouvait, au bout de quelques heures, être roi, et qui tous portaient dans leur contenance, quelquefois jusque sous la livrée d'un maître, l'orgueil de ce vain et funeste privilége. C'était un curieux spectacle que cette dernière représentation des champs-de-mai antiques, que cet immense concours où des armes et des vêtements, traditions des temps sauvages aussi bien que les lois, se mêlaient aux pompes d'un luxe désordonné. L'habit français ne se montre point dans cette solennité nationale. Ces fils des Sarmates semblaient vouloir cacher les peaux de bêtes fauves qui les couvraient sous les pierreries et l'or. Leur bonnet est de pied de panthère ; des aigrettes de plumes d'épervier ou de héron le surmontent ; des agrafes éclatantes le décorent ; la robe de martre ou de zibeline est doublée de satin, de velours, de brocard ; le doliman est tissu d'argent, la ceinture émaillée de pierres précieuses ; partout brillent sur les fourrures les nœuds de diamants. La main nue de chaque

seigneur est ornée d'un riche anneau où ses armoiries sont gravées; c'est, comme dans l'ancienne Rome, le signe de reconnaissance de l'ordre équestre : nouveau témoignage d'antiques rapports de races, de coutumes, de traditions entre les peuples du Nord et quelques-unes des peuplades qui ont fondé la ville éternelle.

Rien n'égale dans ces somptuosités le luxe des armes. Ce ne sont que doubles poignards, doubles cimeterres semés de brillants, boucliers d'un travail précieux, haches d'argent damasquinées d'émeraudes ou de saphirs, arcs et carquois d'or, qu'on ne porte plus guère que dans les fêtes ! en souvenir des vieux usages de la patrie. Les chevaux participent de ces mélanges de barbarie et de raffinement; souvent ferrés d'argent, souvent peints de couleurs bizarres, ils plient sous le poids des étriers arabes, des sabres, des lances, des framées de rechange, par lesquels les sénateurs marquaient leur état. Les évêques se distinguent d'ordinaire par des chapeaux gris ou verts, des pantalons jaunes ou rouges, des soutanes flottantes magnifiquement brodées et de couleurs étranges pour joindre la singularité à la richesse. Souvent même ils dépouillent l'habit pastoral; lestes cavaliers, ils se signalent aussi par la beauté des armes et des équipages. Dans la foule de l'ordre équestre, point de gentilhomme si humble qui n'essaye de rivaliser ces magnificences. Beaucoup portaient en fourrures et surtout en instruments de guerre toute leur fortune. Beaucoup avaient vendu leur vote à un ambassadeur ou leur liberté à un homme puissant pour se faire honneur de quelques ornements de plus aux yeux de leurs concitoyens. Et le peuple, dont les regards éblouis contemplaient toutes ces merveilles, était presque sans vêtements ! Sa longue barbe, sa saleté, ses jambes nues, indiquaient, moins encore que son air triste et pâle, toutes les misères de la servitude.

Chaque palatinat avait des chambellans qui balançaient dans les airs son étendard. C'est autour de cette enseigne révérée que tout ce qu'il y a de nobles libres se rallie, s'agite, s'enivre de patriotisme et de liberté. Le reste fait tumultueusement cortége aux grands leurs patrons, et se perd dans les rangs des troupes régulières que ces riches seigneurs traînent après eux ; ce sont tantôt des régiments étrangers, allemands, walaques, kosakes, tatars qu'ils ont à leur solde,

ou heyduques hongrois qui étalent à pied leurs livrées; tantôt des compagnies de volontaires, soit pancernes bardés de fer, soit hussards chargés de cuirasses éclatantes, soit pacolets ou valets d'armes avec le justaucorps de peaux de loup et l'inutile épouvantail de grandes ailes de plumes d'aigles, dispendieuses milices que l'ennemi n'a jamais vues si nombreuses, et qu'ombrage l'immense cortége d'une forêt de lances aux flammes légères. Une grande pique d'or chargée de panaches éclatants attirait, quoique baissée, tous les regards. C'est le bondçhouk, qui remplace à la guerre le bulawa ou bâton de commandement des grands-hetmans. Le bulawa d'argent et d'or brille aussi aux mains d'un écuyer. Ce sont des towarzisz litvaniens qui portent ces enseignes. Le grand-hetman, qui s'en fait précéder, n'est pas celui de la couronne. Plus âgé, moins beau, et aussi brave, c'était Michel Paç.

Près de lui marchent tous les siens : le grand-chancelier Christophe Paç, son cousin; Kasimir Paç, évêque de Samogitie, frère de Christophe; Nicolas Paç, évêque de Wilna; Étienne Paç, palatin de Troko, frère de Michel; Jérôme Paç, fils d'Étienne, et connu en conséquence sous le nom de Palatinide de Troko; Paul Paç, staroste de Samogitie; un autre Paç encore qui était grand-chambellan, tous puissants par leur accord, leurs charges et leurs richesses. La foule des courtisans s'agitait autour d'eux. Sobieski ne s'était pas décidé jusqu'alors à venir prendre sa part des soins et des perplexités du champ électoral. Lui absent, c'était sur les Paç que semblait reposer la Pologne.

La diète enfin prit possession de ce kolo, de ce szopa, humble et nu, mais riche de souvenirs. Aux bords du fossé, l'œil fixé sur les nonces assis en plein air, se distribuèrent dans la plaine ces cent mille spectateurs à cheval, qui se disputaient le terrain pour rester dans la ligne des bannières de leur palatinat, plantées au milieu du kolo. Leurs armures étincelantes éclairaient le champ de Vola de mille feux, et déjà les sabres brillaient hors du fourreau. Ces citoyens qui venaient assister dans les comices à l'élection du premier magistrat de la république étaient des hommes de guerre impatients de toute trêve, avides de combats. Ils avaient besoin de s'entr'égorger pour s'étourdir sur le chagrin de ne pas disposer eux-mêmes du sort de leur pays.

La diète avait pour président l'Interroi, qui fut souvent remplacé, en l'absence d'autres prélats de la grande Pologne, par le vertueux et sage évêque de Krakowie, André Trzébiçki. Les deux ordres ne délibéraient-ils pas ensemble, c'était aussi le primat ou son suppléant qui présidait, dans le szopa, la chambre des sénateurs. Le cercle des nonces avait à élire son président sous le nom de maréchal de l'ordre équestre. Ce devait être le premier soin du kolo, et, contre l'usage, ce choix fut prompt; il fut paisible. Un litvanien, ami du grand-hetman de la couronne, le grand-trésorier Sapiéha, esprit prudent et ferme, se vit élevé à ce poste important de l'aveu de tous les partis.

Quelques jours se perdirent dans les travaux préliminaires: l'adoption des *pacta conventa*, l'examen des *exorbitances* ou griefs de la république sous le dernier règne, puis un échange infini de serments entre le primat, les sénateurs, les députés et les grandes charges soit de la couronne, soit de la Litvanie, qui prenaient tous le ciel et la terre à témoin de leur sincère abjuration des discordes passées, et de leur horreur profonde pour les brigues, la corruption, les partialités. Pendant ce temps, les factions se comptaient dans la plaine. Le nom des candidats auxquels chacun s'était dévoué ou vendu courait dans les rangs, excitant ici les murmures, là les acclamations, plus loin les menaces et les défis sanglants. Jamais élection ne s'était annoncée sous de plus sombres auspices. C'est que l'or des étrangers coulait à flots. La nation qui, depuis vingt-cinq ans, avait vu la Suède, la Moskovie, le Brandebourg, la Porte ottomane, Bogdan, Doroszenko, les Tatars, échouer invariablement dans leurs efforts conjurés pour l'asservir, avait donné au monde une haute idée de sa puissance. Comment les couronnes n'eussent-elles pas tout fait pour entraîner dans la balance de leurs intérêts d'état ou de famille cet empire si vaste, ce peuple si vaillant et couvert de tant de gloire!

En se présentant avec un train brillant pour solliciter les suffrages de la nation assemblée, les envoyés des compétiteurs eurent soin de mettre au trône de Pologne des prix énormes.

Charles de Lorraine proposait de donner à l'armée neuf mois de solde, de lever cinq mille hommes à ses frais pour soutenir le poids de la première campagne contre les Turks,

de prendre cinq cents gentilshommes pour sa garde, d'élever deux places fortes sur les frontière turques et moskovites, enfin d'ouvrir en Lorraine une école militaire pour la jeune noblesse polonaise, et de consacrer aux intérêts de la république les revenus du duché de Lorraine quand il l'aurait hérité de son oncle et ressaisi sur le roi de France. Philippe était plus magnifique. Outre les deux places de guerre, un gymnase en Allemagne, une garde brillante, il promettait une année de solde à l'armée, et un secours de vingt-six mille hommes levés à ses dépens pendant toute la durée de la guerre contre l'infidèle. C'était beaucoup, mais non pas plus que ne pouvait faire le vieux duc de Neubourg. Charles offrait moins de garanties. Les joyaux du duché, que son oncle était loin de lui abandonner, formaient toute sa richesse et presque toute son espérance. Mais ses partisans criaient que le trésor de l'Autriche lui serait ouvert, et on accueillait avec transport leurs promesses. Les émissaires de la France assuraient en vain que l'armée offerte par Philippe serait prise dans les vieilles bandes de Luxembourg et de Turenne. Les murmures de l'assemblée annonçaient trop que la multitude avait peu de penchant à placer son espoir sur ce prince. Il arrivait que Charles, candidat impérial, mais le plus Français des deux, puisqu'il avait passé sa jeunesse à la cour de Saint-Germain, et qu'il portait un nom illustre dans notre histoire, était plus près de plaire au parti français que le candidat allemand de la France, malgré tous les efforts et tout l'ascendant de Louis XIV.

Les Paç l'emportaient donc. Pour mieux marquer et assurer leur victoire, ils entreprirent de profiter de l'absence de Sobieski pour obtenir que l'exclusion fût donnée à tout Piast, comme, dans l'élection précédente, on l'avait donnée expressément au grand Condé. C'était une faute; car ils mettaient ainsi en doute eux-mêmes la validité de l'exclusion déjà prononcée par les diétines de Litvanie, et perdaient dans la poursuite d'un vain triomphe, d'une vengeance vaine, un temps qu'ils auraient mieux fait d'employer à brusquer l'élection et à la conquérir. Les esprits s'échauffèrent. L'un des Paç déclara que celui-là serait infâme qui porterait un de ses concitoyens, un de ses égaux, au rang suprême. La Pologne se sentit tout entière outragée. Quoique la sagesse de Sapiéha, maréchal de l'ordre équestre, tempérât l'exaspération des débats, ce fut un sujet de discorde

ajouté à tant d'autres discordes; et un troisième parti se forma aux dépens des deux autres, qui parla de repousser les compétiteurs de races étrangères pour placer la couronne de Pologne au front d'un Polonais. La haine aveugle des Paç se trouvait avoir porté Sobieski.

Sur ces entrefaites, Sobieski lui-même fut annoncé. La Pologne ne l'avait pas revu depuis la journée de Chocim. A son approche, les arcs-de-triomphe couvrirent de nouveau les chemins; la chaire répéta ses louanges; Warsovie entier se leva; l'ordre équestre courut au-devant de lui pour le contempler et lui rendre hommage; d'illustres sénateurs furent députés à sa rencontre; les enfants demandaient à leurs pères quel était cet hôte pour lequel on tapissait les routes de tentures et de fleurs, et si c'était le roi si long-temps attendu. Cette marche du grand-hetman de la couronne était en effet toute royale, toute victorieuse. Les respects des populations, arrivées de toutes parts sur la route pour se mettre à genoux devant lui et le voir, les harangues des magistrats, les honneurs que lui rendait le clergé, retardaient son arrivée, et ces retards excitaient l'impatience publique. Enfin il parut [2 mai]. Agé alors de quarante-quatre ans, Sobieski était toujours, malgré l'embonpoint qui commençait à épaissir sa taille, l'un des hommes les mieux faits de son temps. L'ardeur du soldat respirait encore dans ses traits réguliers à côté de la gravité du politique; l'élégance, l'affabilité, la courtoisie du seigneur de haute naissance s'alliaient admirablement dans tout son air à la mâle fierté du héros. Ce génie qui ordonna tant de campagnes et gagna tant de batailles rayonnait sur son large front; cette vive éloquence qui ne connut point de rivale éclatait dans ses regards; on sentait que le feu pénétrant de ses grands yeux jaillissait d'une âme passionnée pour tout ce qu'il y a de noble et de bon sur la terre : les femmes, l'étude, la gloire et la patrie.

Tout, en lui et autour de lui, parlait de ses belles qualités ou de ses belles actions. Il était, pour ainsi dire, vêtu de ses trophées. Les armes qui brillaient à ses côtés rappelaient les victoires qui les lui livrèrent et celles où il les porta. A la croupe de son cheval pendait un bouclier d'or semé de pierres précieuses, et présentant à tous les yeux, dans d'habiles sculptures, quelques pages de sa vie tracées à la façon d'Homère.

L'arc qui flottait sur son épaule charmait le peuple autant que le cimeterre des visirs. On savait qu'un homme des anciens temps n'eût pas mieux que lui tendu cette arme pesante, et qu'aucun de ceux qui étaient là ne l'eût aussi adroitement maniée. Les drapeaux enlevés à Chocim ornaient sa marche. Il les apportait pour les offrir, disait-il, au roi qui serait élu. Son escorte était peu nombreuse : quelques compagnies d'armes seulement et un régiment de dragons marchaient près de lui. Mais entre ces compagnies brillait une troupe, monument superbe de ses victoires. C'étaient des janissaires devenus, de ses captifs, ses soldats et ses défenseurs. Tout se pressait pour les contempler. On entendait de loin leurs grosses caisses, leurs trombones, leurs psaltérions, leurs cymbales aiguës, musique éclatante et sauvage qui retentissait en Europe pour la première fois. Ainsi a fait de nos jours, au retour de l'expédition d'Égypte, le premier consul Bonaparte.

Sobieski s'était rendu au vœu de la diète; il prenait part à ses travaux, et les débats suivaient leur cours bruyant quand des décharges prolongées d'artillerie suspendirent les querelles. Le sénat sortit du szopa pour siéger au kolo, et la noblesse, s'élançant sur la route de Warsovie, courut border la haie de ses escadrons curieux. L'Europe venait prendre séance par ses ambassadeurs au milieu de ce peuple qui s'assemblait encore sous la voûte du ciel pour recevoir lui-même des ambassades et choisir ses rois. Les plus illustres sénateurs introduisirent tour à tour dans le cercle les représentants des couronnes. Le nonce du Saint-Siége, Buonvisi, eut audience le premier. Il se contenta de demander à la Pologne l'adoption d'un roi catholique, d'un roi résolu et capable de pousser avec vigueur la guerre sainte contre les perpétuels ennemis et les fléaux les plus terribles du nom chrétien. Dans sa pensée, c'était désigner Charles de Lorraine.

Le lendemain fut reçu l'ambassadeur du chef du Saint-Empire. Le comte de Shafgosth recommanda la fille des Césars à l'intérêt de la république, et le prince de Lorraine à ses suffrages. Don Pédro de Ronquillos, muni des pouvoirs de l'Espagne, mais perdu dans la foule diplomatique, et caché, suivant l'usage, sous un titre obscur, depuis que les diètes avaient fait l'injonction aux légations espagnoles de céder le pas à celles du roi de France; les envoyés de tous les princes de

l'Italie, ceux de l'Angleterre et de la Hollande, appuyèrent successivement l'ennemi de Louis XIV. Il n'y eut que le Grand-Électeur et le roi de Suède, engagés dans des alliances contraires, qui soutinssent ensemble la candidature de Philippe de Neubourg : il était leur parent. Pour prononcer leurs harangues et, en quelque sorte, déposer leurs votes dans ce sénat de tout un peuple, les ministres de la chrétienté se plaçaient au banc des grands dignitaires, et, la foule se pressant pour les entendre, chacun obtenait la parole à son tour, tous obligés de féliciter d'abord la Pologne, et avec elle le monde chrétien, sur l'immense victoire de Chocim; tous chargés, comme à l'élection précédente, de multiplier les efforts pour porter la couronne ailleurs que sur la tête du héros de cette grande journée. Comment ne pas voir que l'étranger, admis en quelque sorte aux honneurs de la voix consultative dans ces grandes délibérations, voudrait un jour davantage? Maintenant ils conseillaient; ils commanderaient bientôt.

Louis XIV avait accrédité, pour son ambassadeur plénipotentiaire près la Pologne assemblée, l'évêque de Marseille Forbin-Janson, cet habile et spirituel prélat dont les querelles avec M. de Grignan sont illustrées dans la correspondance de madame de Sévigné. Une tempête l'avait jeté sur les côtes d'Angleterre. Il arriva enfin, renoua les relations de la cour de Versailles avec la plupart des grands, se rendit promptement populaire par sa magnificence et ses largesses; puis, entouré de seigneurs brillants, escorté par toute la maison militaire de Sobieski, traînant une suite de quatre-vingts carrosses et de pages, d'écuyers sans nombre, précédé d'une musique guerrière qui charmait le peuple par ses fanfares, il se rendit au kolo, enleva tous les assistants à force de bonne grâce et d'éloquence, recommanda Neubourg, et reçut d'André Trzébiçki cette réponse : que la Pologne demandait au ciel l'adoption d'un prince tel que Louis XIV. Ses succès passèrent l'attente de ses amis et de ses ennemis. Plus que jamais alarmée, Éléonore multiplia les efforts; elle mit en gage ce qui lui restait de joyaux pour racheter les électeurs déjà vendus au duc de Lorraine, et qui chancelaient. Cette princesse allait sollicitant des voix avec le double empire de son sexe et de sa grandeur. Le primat Czartoryski, ne pouvant plus agir, parlait encore pour Lorraine. Le comte de Schafgotsch et le

comte de Taff, envoyé de Charles, redoublèrent d'efforts; mais ils étaient à bout de largesses, et un ascendant plus grand que le leur dominait désormais l'assemblée.

Tout était plein de Sobieski. Sa voix n'avait pas été encore entendue; il n'avait pas laissé percer ses opinions et ses vœux; il ne faisait que promener un regard sérieux autour de soi comme pour étudier ce nouveau champ de bataille : du reste, son unique soin était de faire la charge de grand-maréchal, de ramener l'ordre dans l'assemblée; son bâton d'ébène se rompait souvent en ses mains à force de frapper la terre. Dans l'irritation croissante des partis, on cessa de s'assembler au kolo, après avoir prolongé, au delà du terme de trois semaines qui avait été prescrit, la durée de la diète. Ceux du Grand-Duché se groupaient tumultueusement autour des Paç. Ceux de Pologne avaient pour président l'évêque de Krakowie, qui remplissait presque toujours les fonctions d'interroi. Sobieski fait signe enfin qu'il veut parler; un silence profond s'établit aussitôt : il déclare que la république a besoin d'un chef, homme d'expérience et de courage, qui puisse suppléer par la grandeur de son nom à la faiblesse publique, et couvrir à la fois contre l'Orient et l'Occident, contre le Nord et le Midi, les frontières partout menacées. Le Bavarois est un enfant qui n'a pas encore paru sur les champs de bataille : à part toute autre objection, il ne peut convenir; le Lorrain est un brave soldat, peut-être sera-t-il un jour un habile capitaine : il ne l'est pas encore, et la Pologne n'est pas en position de faire l'éducation de ses rois plus que de leur donner le temps de grandir; un troisième candidat peut seul concilier tous les intérêts et tous les partis.

La foule, en suspens, attendait ce qui allait suivre. Les évêques se rappelaient le cardinal qui s'écria dans le conclave : *Ego sum papa*. Sobieski prononça enfin ce nom que tant de milliers d'hommes cherchaient à lire dans ses regards. La Pologne était lasse du règne de la médiocrité : c'était un puissant génie. La Pologne voulait un roi qui sût la défendre : c'était un guerrier chargé de victoires. La Litvanie, le primat, nombre de sénateurs, voulaient un sang illustre : c'était le grand Condé!

Il serait difficile de dire quel trouble chacun des mots de cette courte harangue fit naître au milieu des assistants. Il

semblait que Louis XIV et tout son cortége de grands hommes apparussent aux côtés de Sobieski pour donner un maître à la Pologne. L'ancienne faction de Lubomirski s'étonna. Les amis particuliers du prince de Neubourg se troublèrent. Quelques esprits circonspects, qui craignaient auparavant l'alliance de Léopold, craignirent la guerre avec l'Empire; d'autres avaient été affermis par les cris hostiles des Paç dans le désir de voir un Polonais régner sur la Pologne : et pourtant c'était le grand Condé!

Cette proposition porta le désordre dans le camp litvanien. Tout ce qui formait, parmi les Polonais, l'ancienne faction de France, tous les grands et leur clientèle, accoururent, adoptant le héros de Chantilly avec transport. L'ordre équestre avait contracté l'habitude de voir dans le grand-hetman le génie tutélaire de la patrie; tous ceux qui avaient foi dans sa sagesse passèrent du côté de ses conseils : le nombre en était grand; son armée salua d'acclamations joyeuses ce nom cher à la victoire. Elle semblait fière d'avoir été jugée digne d'un tel chef.

Nul doute que Condé n'eût été roi, si les Paç, plus habiles, eussent embrassé sa cause. Mais la haine est de mauvais conseil. Elle les poussa encore à contester au grand-maréchal l'honneur de disposer de la couronne. C'était oublier promptement qu'il aurait pu tenter davantage. Ils multiplièrent de toutes parts les complots pour traverser ses vœux; et ils ne trouvaient rien à opposer au héros français, hormis sa gloire! Suivant eux, la fortune l'avait épuisé par ses longues faveurs; il y avait plus de trente ans qu'il s'était mis à gagner des batailles; trente ans de travaux lui avaient pour jamais fermé l'accès des camps; il se survivait à lui-même dans la molle retraite de Chantilly, et une vieillesse hâtive couronnait de ses infirmités une gloire prématurée.... Tandis qu'on parlait ainsi dans le camp de Vola, le vainqueur de Nordlingue courait à Senef.

Éléonore et tous les siens entreprirent de faire de leur soulèvement contre le neveu de Louis XIV une ligue sainte. Des pamphlets sans nombre répétaient les services rendus par les ancêtres de Charles à la cause du ciel : le saint tombeau conquis par l'un d'eux, nos guerres de religion illustrées par ces princes comme les croisades; tandis que les jésuites flattaient l'oreille des gentilshommes en répétant les vers du

grand Kochanowski sur ces luttes sacrées, comme autant de présages de ce que le neveu de Godefroy saurait faire à la tête des Polonais dans des croisades nouvelles, on semait avec dévotion contre Condé les accusations d'hérésie et d'impiété. N'était-il pas notoire qu'il ne croyait pas en Dieu; qu'il faisait gras le vendredi; que le prince Boguslas Radziwill, calviniste, s'était entendu avec lui sur tous les points; qu'il ne s'était point confessé depuis son enfance; qu'il répétait souvent ce blasphème, que le christianisme était une vieillerie nauséabonde? N'avait-il pas manqué de foi à toutes ses maîtresses? N'était-il point Thersite dans les conseils autant que Mars dans les combats? N'imputait-on pas à ses débauches plus qu'à ses campagnes sa vieillesse précoce? Et pourquoi Louis XIV voulait-il imposer cet orgueilleux despote à la Pologne, sinon pour purger la France de tant de souillures? Un pamphlet du vice-chancelier Olszowski propagea ces bruits, et les a fait arriver dans ces termes jusqu'à nous.

Ces discours ne laissaient pas que de faire une vive impression, et tout était confusion, fureurs, alarmes. Le szopa semblait une citadelle assiégée par plusieurs armées, ivres de colère et de vengeance. Le sang coulait; il allait couler à flots, et personne ne savait plus pour qui le répandre. Les maisons étaient fortifiées. Des deux côtés on ne marchait plus que par troupes nombreuses. Les milliers de soldats, cachés par les Paç dans les quartiers qui environnaient celui du grand-hetman de la couronne, s'étaient tout à coup découverts, et cette escorte accompagnait partout le grand-hetman de Litvanie, le grand-chancelier, les évêques de Wilna et de Samogitie, le palatin de Troko. Leurs adversaires s'étaient mis de leur côté en mesure de se défendre. Sobieski, tranquille pendant ces préparatifs de guerre, mais portant dans le calme de sa contenance un dédain menaçant, et les chefs litvaniens, emportés, pleins de fureur, étaient en présence comme des ennemis toujours prêts à en venir aux mains. Leur choc devait entraîner dans la mêlée la république entière; mais on sentait que la partie n'eût pas été long-temps égale entre eux : les sages étaient ceux qui, redoutant une double élection, et, par suite, des guerres civiles sans fin, désiraient une bataille, pour voir se vider en une seule journée ces terribles différends.

Depuis vingt-neuf jours les destinées de la nation polonaise flottaient au milieu d'affreuses perplexités. Celui qui avait été fixé pour la conclusion des débats allait se lever [samedi, 19]. Sobieski déclare que tout lui est facile pour éviter des malheurs à son pays; qu'il renonce à son vœu le plus cher, à l'élection du grand Condé, et il propose un tempérament, qui est aussitôt accepté par la Pologne. Six évêques, à la tête desquels marchait celui de Krakowie, sont députés à Éléonore. Elle les reçoit entourée de tous les Litvaniens qui la dirigent. Trzébiçki lui déclare que les Polonais sont prêts à entrer dans une transaction qui lui conservera le trône; qu'ils renonceront à y porter un prince du sang de France, que de son côté elle doit sacrifier Charles de Lorraine, et consentir à donner sa main au jeune prince de Neubourg. A ces mots, la reine jette sur les prélats un regard courroucé, et se tournant vers les Paç : « Dieu et l'empereur » mon frère, dit-elle, m'ont placée sous la protection de la ré» publique; je me repose avec confiance sur la république » du soin de mes intérêts. Quant à ce qui est de l'élection, je » suis aussi sans alarmes; mes amis ne m'abandonneront pas. » — « Jamais! » s'écrie en même temps toute sa cour, et le grand-chancelier de Litvanie, qui était auprès d'elle, continue avec hauteur : « Tout ceci cache des piéges que je vois trop » bien. Mais qu'on sache une chose : c'est que, les couronnes » n'ayant recommandé que Neubourg et Lorraine, il n'y a que » l'un des deux qui puisse être roi. » — « Je prétends, ajoute » le grand-hetman Michel Paç, que ce soit Lorraine, et je vais » au kolo! »

Les évêques s'inclinèrent et sortirent, étonnés d'apprendre que la recommandation, que le vœu des couronnes, pût être proclamé nécessaire à l'élection d'un roi. La république se trouvait constituée ainsi dans la dépendance de l'étranger, et l'était par un de ses citoyens.

Sobieski se promenait avec Forbin-Janson dans les jardins du palais de Kasimir, sa résidence, quand il apprit ces funestes discours et la menace altière du grand-hetman de Litvanie : « Eh bien! dit-il froidement, moi aussi je » vais au kolo. » Puis prenant les mains de l'évêque de Marseille : « Soyez tranquille, ajouta-t-il; les Impériaux » ne règneront pas sur la Pologne. » A ces mots, il prend

son arc, brandit sa hache, s'élance sur son cheval, et entouré de sa garde, suivi de tous les siens, il court au champ de Vola.

C'était l'heure même où les suffrages devaient être enfin recueillis. Mais déjà la réponse de la reine était connue. Une terreur panique s'était aussitôt propagée. Au lieu des espérances qu'on avait formées pour ce grand jour, on voyait les armes prêtes à trancher le différend. Les habitants de Warsowie avaient fermé leurs maisons. Les juifs, campés dans la plaine, s'étaient enfuis avec leurs trésors. Les soldats couraient sur les rivages de la Vistule pour en interdire l'approche à l'armée du Grand-Duché, et les Litvaniens, embarqués sur mille nacelles, s'élançaient de tous côtés dans le camp électoral. Dans le camp régnait une sorte de calme terrible, celui qui précède le combat. Là s'étendent, sous les enseignes des chefs, deux lignes profondes que le kolo sépare. Les deux armées, les deux factions, les deux peuples, vont en venir aux mains.

Sobieski cependant paraît. La Pologne rompt ce grand silence pour accueillir son héros par de bruyants transports; elle agite avec fureur ses lances, ses javelots, ses cimeterres, ses framées, lui demandant le combat. Les Litvaniens frémissent; déjà ils se précipitaient au-devant du choc, quand l'évêque de Krakowie, à cheval sous la szopa, au milieu du kolo, donne un signal. Aussitôt les cantiques sacrés se font entendre, entonnés par le chœur des évêques. Ce sont les prières solennelles par lesquelles on clôt d'ordinaire les débats. Au milieu de ce tumulte, André Trzébiçki n'a pensé qu'à le dominer par l'autorité du langage de la religion et des formes de la loi. Les hymnes achevés, l'habile prélat ordonne que chaque palatinat s'assemble, suivant les coutumes, autour de son palatin et de sa bannière pour donner sa voix. Tout obéit; les deux lignes se rompent en autant d'escadrons épars, autant de cercles délibérants qu'il y a de palatinats dans la république. La nation entière prend ainsi part à l'élection. C'est avec la Russie-Rouge que vote Sobieski. Ses concitoyens, fiers de lui, l'entourent avec orgueil. Leur président est Stanislas Iablonowski. Illustre par tout ce qui élève les hommes, la naissance, le savoir, l'éloquence, les éminents services, les charges éminentes, ce seigneur, dont on a dit qu'il laissait à

douter s'il était plus utile au conseil ou dans les camps, s'exprime ainsi [1] :

« Parvenus au terme de cette orageuse discussion, nous » sommes tous d'accord sur ce que doit être notre roi dans les » circonstances qui nous pressent. Nous savons que la couronne est un fardeau pesant. Reste à voir qui est le plus de » force à le porter.

» Il n'est plus question du prince de Neubourg. Le prince » de Lorraine possède des titres à l'estime de la Pologne. Il » en pourrait avoir à ses suffrages, s'il était moins dévoué à » un cabinet de qui nos pères n'ont jamais voulu tenir ni des » princes, ni des exemples. Je pense comme nos pères. Je » déclare que j'opposerai au candidat de l'empereur mon *veto*.

» Rempart de la république chrétienne, la Pologne veut à » sa tête un nom glorieux, et Condé est le premier capitaine » de notre âge. Ce matin, je me suis humilié devant Dieu pour » chercher des lumières au pied de la croix sur une décision » qui doit finir le deuil de mon pays. Je sais bien qu'en nommant Condé, je ne me préparerais point de remords. Sa renommée répond pour lui, et cependant ce grand homme » n'aura pas non plus mon suffrage.

» Condé est vieux, son tempérament affaibli ; et nous pouvons avoir un prince dans la maturité de l'âge et du génie. » Condé fut élevé, il a vieilli dans un autre gouvernement, » d'autres mœurs, d'autres préjugés que les nôtres ; et nous » pouvons avoir un roi qui comprenne la liberté et l'égalité, » qui les chérisse, dont le serment soit sincère quand il jurera » d'être, à la vie et à la mort, dévoué de cœur à la sainte » cause de nos lois. Condé ignore notre tactique, nos armes, » notre système militaire ; il ignore notre langue et notre histoire ; il ignore jusqu'aux campagnes, aux grandes actions, » que dis-je ! jusqu'au nom même de chacun d'entre nous ; il lui » faudra un siècle pour connaître nos visages ; et nous pouvons » avoir un chef, compagnon et juge de nos travaux, citoyen » de notre patrie !... Je demande qu'un Polonais règne sur la » Pologne. »

[1] Ce discours est extrait d'André-Chrysostôme Zaluski, *Litteræ historico-familiares*, p. 559 ; du docteur Connor, *Discription of Poland*, p. 146, et de Joseph-André Zaluski, t. 1, *Anecdota quædam singularia celsissimæ de Prussiis ducum ac S. R. I. principum Jablonoviorum domus, ex archivo celsissimæ familiæ privato ac ex sua bibliotheca collecta*, *Warsawiæ*, 1747.

Un long murmure d'approbation interrompit le palatin de Russie. Ces cris : « Un Piast! un Piast! et Dieu bénisse la » Pologne! » retentirent au loin et fixèrent sur la Russie l'attention du kolo. De toutes parts on accourut.

« Si nos ancêtres, continua Iablonowski, eurent quelquefois » recours à des étrangers pour les élever au rang suprême, ce » fut parce qu'ils redoutaient les luttes sans fin de compéti- » teurs égaux. Aujourd'hui ce péril n'est pas à craindre : la » preuve, c'est que tous vos regards viennent, sans hésitation » comme sans calcul, de se fixer sur un seul d'entre nous. »

Des acclamations plus vives encore interrompirent longtemps le palatin; il reprit enfin d'une voix plus haute :

« Parmi nous est un homme que le salut de la république, » assuré dix fois par ses conseils et par ses victoires, a déjà » établi dans les respects du monde et dans les nôtres, comme » le plus grand, le premier des fils de la Pologne. En le pla- » çant à notre tête, nous ne ferons que consacrer l'ouvrage de » sa propre gloire, heureux de pouvoir honorer, par un titre » de plus, les restes d'une vie dont pas un jour ne s'est écoulé » qui n'ait appartenu à la république; plus heureux de pou- » voir, pour notre propre salut, affranchir d'entraves déplo- » rables, investir de force et de puissance le patriotisme et le » génie! Dans cette élection, rien ne sera donné au hasard. » Nous savons qu'un tel roi maintiendra notre nation au rang » qu'elle occupe dans l'univers, puisque lui-même l'a déjà » maintenue à ce haut rang ou l'y a portée. Celui-là ne fera » pas de nous la proie de l'étranger. Il ne fera pas de lui- » même un vassal de l'infidèle. Tout ce que nous pourrions » souhaiter d'un prince ou en attendre, il l'a reçu en partage » de sa vertu et de sa fortune.... Une dernière considération » me touche. Polonais, si nous délibérons ici en paix sur l'é- » lection d'un roi, si les plus illustres dynasties briguent nos » suffrages, si notre puissance a grandi, si notre liberté est » debout, si même nous avons une patrie, à qui le devons- » nous? Rappelez-vous les merveilles de Slobodiszcza, Po- » dhaïce, Kalusz, Chocim surtout, noms immortels, et prenez » pour roi Jean Sobieski! »

Un long applaudissement couvre les paroles du palatin. Une seule voix proteste : celle de Sobieski, repoussant ce funeste honneur au nom de la paix intérieure et de la paix du

dehors, mieux affermies sous un prince issu du sang des rois; au nom de la prospérité publique, intéressée à des alliances puissantes; au nom enfin, dit-il, des titres de Condé et des intérêts de la Pologne. « Magnifiques seigneurs! » s'écrie alors Maximilien Fredro, castellan de Léopol, personnage grave et respecté; « vous savez quels dangers nous environnent.
» Vous entendez le bruit des armements du Turk, la marche
» de ses troupes, ses cris de vengeance, ses ordres de sujétion
» et de repentir. La vie de la république n'est qu'un long et
» noble combat contre les ennemis du monde chrétien. Prenez
» pour roi le héros dont la vie semble avoir été prédestinée
» par le dévouement de tous les siens à n'être qu'un long
» combat contre les infidèles et qu'une longue victoire. Prenez
» celui de tous les candidats dont le nom est le plus grand, le
» plus terrible pour eux; celui qu'ils seraient le plus prompts à
» exclure s'ils avaient voix délibérative parmi nous: celui que
» le Dieu des chrétiens a marqué de son sceau, dans les
» champs de Chocim, au premier jour de l'interrègne. C'était,
» il vous en souvient, un samedi comme le jour où nous som-
» mes; le doigt de Dieu est là. Je vote pour Jean Sobieski [1]. »

Ces derniers mots furent à peine entendus, la Russie avait déjà étouffé la voix du castellan sous un cri unanime de Vive le roi Jean Sobieski! Krakowie, bien qu'ayant pour palatin l'aîné des Lubomirski, le répète aussitôt. Étienne Czarniecki, ancien maréchal de la confédération de Golembe, n'en est pas moins le premier à entraîner la Podlaquie. Treize palatinats confondent leurs vœux. De proche en proche ce cri s'est étendu aux extrémités du camp électoral. Les bannières de la Pologne, agitées par les chambellans, se sont inclinées devant ce grand nom. Des voix même sortirent du milieu de la Litvanie, qui le répétèrent avec transport. Tout ce qui avait des objections contre Neubourg ou contre Condé embrassait avec joie cette nouvelle solution, que beaucoup d'esprits appelaient de leurs vœux depuis le jour où le nom d'infâme avait été donné à quiconque oserait la provoquer. Quatre frères puissants de Litvanie, les Sapiéha, conspiraient pour ce dénoûment. Le vice-chancelier Olszowski, le serviteur le plus fidèle du roi Michel et l'un des promoteurs de sa haute fortune,

[1] Zal., t. I, p. 645.

croyait devoir continuer à tenir pour des Piasts et sentait le besoin d'expier son premier choix. Toute l'ardente noblesse, dont les escadrons pressaient le kolo, et les soldats qui avaient couru à la victoire depuis vingt années sur les pas du grand-hetman, tiraient le sabre en criant : « Nous périrons tous, ou » nous aurons pour roi Jean Sobieski. » Cette multitude, maintenant ivre de joie, semblait avoir remporté une victoire de plus, et compter les nouveaux triomphes qui allaient, sous un tel roi, couronner ses armes.

Les Paç, uniquement occupés, depuis le commencement des comices, à éloigner ce candidat, dont personne encore n'avait prononcé le nom, qui n'était porté que par sa gloire et que tout le monde s'attendait à voir élu; les Paç luttèrent de toute leur puissance contre le vœu de la Pologne. Ils couraient à travers ce même champ où était née, il y a vingt-six ans, leur inimitié contre Jean Sobieski, essayant de rallier les amis qui chancelaient, et d'opposer les noms unis de Lorraine et d'Éléonore au nom que répétait sans dissentiment la Pologne entière. Démétrius et Constantin Wisniowieçki, presque seuls entre les Polonais, faisaient cause commune avec eux. Nonces, sénateurs, évêques, ministres, dignitaires, tous se félicitaient de l'inspiration, disaient-ils, qui avait fini l'interrègne. Déjà les dissidents ne se sentaient plus en sûreté dans la plaine.

Le soir était venu. Neuf heures avaient sonné. Mais un de ces jours si longs sous les cieux du nord promettait encore de vives clartés. La Pologne demandait que l'évêque de Krakowio recueillit les suffrages, conformément à ce qui avait été prescrit, et que le résultat fût sur-le-champ proclamé. « Je m'op- » pose, s'écria Sobieski. Songez à quelle nation il s'agit de » donner un prince, à la plus libre qu'il y ait sur la terre, et tant » de précipitation s'accorderait mal avec la liberté. À Dieu ne » plaise que je voulusse accepter la couronne, s'il fallait em- » piéter sur les droits de la liberté publique, si un seul suffrage » devait être contraint et étouffé! Mille fois plutôt obéir toute » ma vie que de commander à un seul de mes concitoyens » malgré lui! Il ne serait pas digne de moi d'arriver au trône » d'une façon furtive, à la nuit tombante, quand personne » n'aurait eu le temps de se reconnaître dans une résolution » si soudaine. Je demande qu'il ne soit point passé outre, et

» en le demandant je déclare qu'à défaut d'autre opposition, » il y a mon veto [1] ! »

Les récris furent grands. Pendant ce débat, un nuage de poussière s'éleva dans la plaine. Ce nuage était gros de guerre civile. C'étaient tous les Paç et leur cortége qui profitaient de ces démêlés pour fuir, laissant après eux, dans le kolo, la colère et le deuil. La diète crut voir une confédération de Litvaniens se former, le Lorrain se joindre à eux avec son armée, tous les orages qu'on avait pressentis éclater sur la république. Cependant, à Warsowie, Éléonore était en pleurs; ses amis fugitifs et les houras du peuple lui disaient qu'elle n'avait ni royaume, ni époux. Marie d'Arquien allait régner à sa place. Déjà la foule des courtisans, les grands et leurs femmes se précipitaient dans le palais de Sobieski. L'archiduchesse sut que l'ambassadeur de Louis XIV, triomphant, avait donné à cette nouvelle cour l'exemple précipité de saluer du titre de Majesté la grand-maréchale et son époux. En ce moment Michel Korybuth fut vengé.

Néanmoins, il s'en fallait de beaucoup que la cause de l'Autriche fût perdue. Tandis que les hommages se pressaient autour de madame Sobieska, l'habile grand-maréchale reprochait à son mari d'avoir compromis sa fortune et celle de ses enfants par ses généreuses protestations en faveur du droit des Paç; et elle avait raison selon l'ambition, elle avait tort selon la grandeur d'âme, et peut-être selon la vraie politique : c'est le malheur des hommes politiques qui ont le cœur et l'esprit hauts de n'être jamais compris, dans leurs générosités, de ceux qui les entourent et les appuient. Un écrivain, fort impartial et fort bien instruit [2], prétend que Sobieski opposait à tous les reproches dont il était assailli l'intention sérieuse de refuser la couronne; il ajoute que sa femme eut besoin de tout son empire pour le plier à ce joug brillant. La foule des historiens n'a pas manqué de voir uniquement dans toutes ces hésitations des manœuvres, dans ces générosités leur côté politique. Heureux les peuples, quand les hommes d'État mettent ainsi leur habileté dans les procédés magnanimes! Ici cette habileté était hasardeuse; car une chose certaine, c'est que, si l'élection eût été faite avant l'arrivée de Sobieski, ou

[1] Zal., t. I.

[2] *Mémoires du chevalier de Beaujeu.*

bien si ses ennemis avaient consenti à l'élévation du grand Condé, ou bien encore si Éléonore s'était résignée au sacrifice de Charles de Lorraine, Jean n'aurait pas été roi. Le délai dans lequel il venait d'entraîner la diète donna à la faction impériale les moyens de recommencer le combat, et rien n'était plus facile à prévoir. Les Paç se retranchèrent aussitôt dans le faubourg de Prague, sur la rive droite de la Wistule, et l'un d'eux se rendit, dès le soir même, au greffe du sénat pour y déposer la protestation du grand-duché, fondée sur ce que l'élection manquerait de légalité, faute d'être unanime et conforme aux cahiers des diétines de Litvanie. Le bruit de cette protestation, répandu sur-le-champ, étonna les esprits les plus décidés. Les indifférents et les timides flottèrent. Quelques nobles, gens de conscience dans le trafic de leur vote, croyaient leur honneur intéressé à soutenir jusqu'au bout la cause de la maison d'Autriche, à laquelle ils s'étaient vendus. D'autres que touchait l'humiliation d'une femme et d'une reine, ceux qu'offensait l'élévation d'un de leurs égaux, ceux encore dont les femmes voyaient, avec colère la fille d'un gentilhomme français monter à ce haut rang où des filles de roi avaient presque seules brillé jusqu'alors, où deux fois à peine, des dames polonaises de rang quasi-royal étaient montées; tous ces mécontents, à titres divers, se prononçaient pour la protestation, et toute la nuit s'écoula dans ces angoisses : nuit menaçante, qui devait enfanter des guerres civiles et de longs déchirements, ou bien un règne glorieux!

Les ennemis du grand-maréchal épuisèrent, dans Warsowie et sous les tentes, leurs derniers moyens de corruption et d'entraînement. Ils rassemblaient tous les bruits injurieux qu'on avait pu semer sur Sobieski : « Ses richesses, disaient-ils, ne ve-» naient pas toutes de ses pères; les Turks, qu'il avait tant de » fois vaincus, étaient bien pour quelque chose dans toute cette » opulence, et ils n'y avaient pas contribué seulement par leurs » dépouilles. Pourquoi n'était-il point parvenu à faire lever le » siége de Kamiénieç? C'est là qu'il faudrait une fois porter la » lumière, et ne pas toujours parler de batailles qu'apparem-» ment il n'avait pas seul gagnées. La procédure où Lodzinski » succomba était loin d'avoir tout éclairé. Tous les moyens ne » lui étaient-ils pas bons? C'était une chose publique, que, dans

» cette élection même, il s'était mis en même temps à la solde » de Neubourg et de Condé, trompant à la fois tous ceux qui » le payaient, et employant leur or à gagner sur eux des voix » pour lui-même. Sa modération prétendue n'était qu'une hy- » pocrisie ; sa longue absence, qu'un moyen d'éclat ; sa mo- » tion en faveur du prince français, qu'une intrigue pour ac- » croître la discorde et en profiter. Tous les candidats affaiblis » par ces pratiques, un homme lui faisait obstacle, homme de » si haute renommée, que son opposition seule était une con- » damnation. Eh bien ! le vénérable primat, le prince Florian » Czartoryçki, venait tout à coup de tomber roide mort. Cette » catastrophe obligeait de se rappeler que Michel Korybuth » avait succombé à sa mystérieuse maladie, le jour même du » combat de Chocim, comme pour laisser la place vacante à » son ennemi. Jeûnes et vieux avaient ainsi le même destin.... » Sans doute ce pouvait être là des miracles ; mais il était » surprenant que Dieu n'en fît pas plutôt en faveur de mon- » sieur de Lorraine, dont la famille était, au su de tout le » monde, fort bien avec le ciel. »

Si ces discours n'excitaient qu'indignation dans le camp, on réussissait mieux auprès des grands seigneurs en leur montrant la naissance médiocre de la grand-maréchale, l'orgueil de cette femme qui avait osé dès long-temps aspirer à la couronne, son habileté à tout séduire, son ardeur à tout gouverner, cet empire ridicule dans sa maison, qui promettait à la Pologne un règne comme celui de Jean-Kasimir, alors que Louise de Nevers, digne institutrice de Marie d'Arquien, régentait le roi et la république pour leur commun malheur.

Quelquefois, on allait plus loin. En raillant l'amour tout ensemble docile et inconstant de Sobieski, on accusait la tendresse intéressée et infidèle de sa compagne. On jetait de la défaveur sur la motion du palatin de Russie, en demandant auquel des deux époux s'adressait son dévouement et duquel des deux il en attendait le prix, ou plutôt s'il ne l'avait pas déjà reçu. Dans ces intrigues et ces complots nocturnes, les femmes jouaient un grand rôle. La ville, ses faubourgs, les campagnes voisines étaient sillonnés de flots de lumière que projetaient les torches portées autour de leurs carrosses ; leurs escortes de compagnies d'armes, de régiments étrangers, de gentilshommes domestiques, se rencontrant, se heurtant dans

les rues étroites et dans les chemins, marquèrent cette nuit orageuse par des combats sans nombre.

Deux Françaises agitaient les deux camps. Eugénie de Mailly, grand-chancelière de Litvanie, arrivée en Pologne sous Wladislas, au même titre que Marie de La Grange-d'Arquien, avait passé du service de la princesse de Nevers à celui de l'archiduchesse d'Autriche. Elle défendait à la fois la cause des Paç et celle d'Éléonore, animée peut-être par des rivalités de femme à cette fidélité pour sa maîtresse et pour son mari. De son côté, madame Sobieska n'était pas inactive. Il y allait d'une couronne, et son œil pénétrant plongeait dans l'avenir pour voir se perpétuer sur le trône, comme les Piasts et les Jagellons, la race de ses fils. Elle avait quarante ans alors. Depuis près de trente, elle habitait la Pologne; déjà femme charmante au sortir de l'enfance, jeune encore et belle maintenant sur le retour de son âge, elle voyait à ses pieds, depuis trente années, les seigneurs les plus brillants de Warsovie. Une taille et des airs de reine, de grands traits, une beauté altière avec des grâces touchantes, des manières à la fois persuasives et impérieuses, tout semblait annoncer que le ciel l'avait formée pour le rang suprême. Elle employa les heures qui lui restaient à faire valoir tous ses moyens de ramener et de plaire. Les chapeaux de cardinal, les bâtons de dignitaires, les palatinats, les starosties, ne lui coûtèrent point à promettre, sauf à ne tenir ensuite que ce qu'il plairait à la fortune.

Tout atteste que l'évêque de Marseille la seconda de ses démarches et de ses finances. Quelques écrivains le nient cependant; l'abbé Coyer[1] va même jusqu'à prétendre que Janson, apprenant le cri du kolo dans le palais même de Sobieski, avait dit aussitôt à Marie-Kasimire, déjà presque reine, que « Louis XIV serait fort mécontent de tout cela. » Cette anecdote est d'une rare absurdité. Ce prélat était loin d'être assez inhabile pour ravir à son maître, parmi de semblables chances, la vieille affection de Sobieski. Tout porte à croire que Iablonowski, madame Sobieska et l'ambassadeur s'étaient entendus de longue main pour faire avorter les plans conciliateurs du grand-maréchal en réunissant sur lui-même les

[1] *Histoire de Sobieski.*

suffrages du parti français. C'était un bruit public en Europe que le roi de France porterait au trône ce grand homme si un prince français ne devait pas y monter. On le disait tout haut à Paris plusieurs mois auparavant; les mémoires du temps en déposent; les gazettes officielles de France célébrèrent dès le premier moment l'élection de Jean Sobieski comme un effet de l'*éloquence victorieuse* de l'évêque de Marseille; elles rapportèrent qu'il avait donné l'exemple de traiter l'illustre couple du nom de Majestés, *pour assurer la Pologne, par la joie qu'il avait, de celle qu'en aurait le grand monarque et toute la France*. Si ce n'avaient été là qu'une prétention et une jactance tardives, l'Europe n'aurait pas fait honneur de cette élection au cabinet de Saint-Germain. Sobieski n'aurait pas demandé, aussitôt après, le chapeau de cardinal pour l'évêque de Marseille, si ce ministre avait tourné le vaste crédit de sa cour contre Marie d'Arquien et son époux. Au profit de qui l'eût-il fait d'ailleurs? Au profit de Charles de Lorraine et de l'archiduchesse Éléonore! Tout cela est insensé.

Ajoutons qu'il reste des preuves du zèle de Janson à faire parler pour Sobieski l'autorité du grand roi. Un document officiel de la chancellerie polonaise, que la vaste collection de Zaluski nous a conservé, fait voir qu'il promettait l'intervention de son maître près le divan pour la conclusion de la paix, et le secours de ses flottes dans le Bosphore pour le succès de la guerre. Enfin « il veilla avec un si grand soin à ce qu'il ne se » fît point de surprises par ces Litvaniens et à maintenir les » bien intentionnés, que toutes choses demeurèrent jusqu'au » lendemain dans le bon état qu'on les avait laissées[1]. »

Le prince Michel Radziwill, vice-chancelier de Litvanie et beau-frère de Sobieski, avait travaillé, avec plus de crédit et de succès encore, à rompre la ligue de ses compatriotes. Ses richesses étaient immenses; elles étaient royales. Un pèlerinage à Jérusalem l'avait illustré. Il devait à ses charges et à ses lumières une influence étendue. Ses efforts et ceux de sa femme, la princesse Sobieska-Radziwill, ébranlèrent tout ce qu'il y avait d'hommes considérables qui se laissaient entraîner dans l'entreprise d'opérer une scission armée. Les Sapiéha accusaient, comme lui, de crime et de folie cette dispo-

[1] *Gazette de France.*

sition à sacrifier aux passions de quelques hommes le repos de tous, et à entamer la guerre civile pour écarter du gouvernail de la république un concitoyen que tous les peuples du monde seraient heureux d'avoir pour roi. Ces discours firent une vive impression. Les gentilshommes et les soldats du Grand-Duché étaient sensibles aux triomphes de la commune patrie; le nom de Sobieski avait été béni mille fois dans leurs villes et dans leurs camps. Plusieurs palatinats abandonnèrent décidément les Paç pour engager leur foi à Radziwill. Tandis que les irrésolus ou même les ennemis revenaient au candidat de la Pologne, ses partisans s'affermissaient dans leur choix en comptant ses travaux, ses victoires, ses sacrifices, ses périls, et seulement le nombre de fois où le sort de la république n'avait tenu qu'à lui.

Sobieski, et plus que lui la grand-maréchale, s'étaient hâtés de fournir à leurs amis des arguments de plus. Ils promirent de payer, sur leurs propres revenus, la pension qui serait assignée à la veuve du feu roi, de renoncer à quelques créances considérables sur l'État, de racheter les pierreries engagées de la couronne, de fonder une école militaire pour la jeune noblesse, de bâtir deux places fortes au gré de la diète, enfin de fournir la solde des troupes de la république durant six mois. Ces promesses annoncent ce qu'était, en Pologne, la fortune d'un grand seigneur de ce temps; la plupart des princes étrangers n'avaient pas offert davantage et auraient moins tenu. Suivant l'usage, des libéralités royales vinrent aussitôt à l'appui de ces engagements, et, tandis que le silence et le deuil commençaient à régner sur la rive droite de la Wistule, dans le camp du Grand-Duché, le jour [dimanche, 20], en se levant, trouva au contraire la plaine de Vola couverte de banquets, où la noblesse et l'armée polonaises achevaient de se passionner, parmi des flots de vin de Hongrie, pour le héros de la Pologne.

Dans ces festins, dont le pain, le sel, le fenouil et la bière faisaient surtout les frais, les soldats célébraient la bravoure du héros; les chefs, son coup d'œil rapide, son admirable sagacité, cette puissance de génie qui, suppléant en lui à tous les désavantages du terrain et du nombre, lui avait toujours livré, comme une proie dévouée, des ennemis qui semblaient devoir mille fois écraser lui et la Pologne.

Mêlés à ces banquets, et charmant les gens de guerre par leur intrépidité cavalière, les évêques et les chanoines vantaient la piété fervente du candidat en même temps que le vaste savoir qui rehaussait le mérite de sa foi docile. Mais ce que le clergé racontait surtout avec admiration, ce qu'il opposait aux calomnies du parti contraire, c'était l'immense service que le grand-hetman de la couronne avait rendu à tous les propriétaires de la contrée, aux paysans, aux starostes, aux églises, en abolissant un des priviléges les plus importants et les plus funestes de sa charge. Le chef de l'armée pouvait mouvoir les troupes et les cantonner à son gré. Habituées à vivre et à s'enrichir de pillage dans leur pays comme chez l'étranger, leur passage était une calamité, leur séjour un désespoir. On vit souvent les grands-hetmans acquérir des biens immenses en promenant leurs quartiers de district en district, comme une menace de dévastation, et obligeant les malheureux paysans, les communautés, les chapitres à se racheter, par de lourds tributs, du fléau qui pesait sur eux. Sobieski avait tout fait pour tarir à jamais cette source de richesses coupables; il s'était efforcé de détruire un déplorable privilége, en fixant les garnisons sur les frontières : on pouvait attendre de son règne l'affermissement de ces tutélaires innovations. Tel était l'homme dont on accusait la conscience avare; celui qui avait tant de fois fait la guerre aux ennemis de son pays avec les revenus de son patrimoine; celui de qui l'existence, dominée par un soin unique, la patrie, s'était écoulée dans le perpétuel sacrifice de tout ce qui tient de plus près au cœur des hommes, ses affections, ses inimitiés même, son temps, sa vie et sa fortune!

La matinée entière s'écoula dans ces discours. Le retentissement de cent mille voix confondues, le cliquetis de cent mille glaives agités parmi des houras et des serments, ces lances, ces étendards promenés dans les festins et abaissés devant un nom cher à la victoire, tous ces transports, au milieu de tant de magnificences guerrières et de tant de graves discussions, donnaient au champ électoral on ne sait quel air d'un conseil, d'un camp, d'une fête, d'une orgie. Un étranger n'aurait pu dire si cette multitude se préparait à délibérer ou à combattre, si elle avait l'ivresse qui précède le choc ou celle qui suit la victoire; elle-même ne le savait pas.

La diète s'assembla sous ces tumultueux auspices. L'évêque de Krakowie couronna l'ouvrage commencé si habilement par sa sagesse. Il éloigna de la Pologne les guerres civiles qui grondaient sur elle.

La reine avait tout fait pour le dissuader de se rendre au champ électoral. Elle lui avait écrit plusieurs fois en sollicitant ce dernier témoignage du zèle qu'il lui consacrait jadis. Mais il ne put se résoudre à jeter ainsi dans l'anarchie l'assemblée et la république. Après quelques retards, il parut sur les deux heures de l'après-midi au sein du kolo. Les Paç s'y rendirent à son exemple; ils s'y rendirent pour protester contre ce qui s'était fait la veille, et disparurent. Tout se trouvait annulé.

Les Polonais demandèrent cependant qu'il fût passé outre à l'élection, et que l'évêque proclamât le roi de leurs vœux, Jean Sobieski. Secondé encore par celui sur lequel roulaient ces débats, Trzébiçki eut la prudence et le courage de se refuser à cette violation des lois, qui aurait tout rendu illégitime. Il ne déclara pas non plus la diète dissoute, et députa les hommes les plus considérables du sénat auprès des Paç, pour leur demander, au nom de la patrie, de ne pas la livrer aux déchirements, alors que la Suède, le Brandebourg, la Moskowie, l'Empire, et surtout la Porte, pesant de tout leur poids sur ses frontières démembrées, n'avaient plus qu'un pas à faire pour se rencontrer au cœur de la république.

Dans ce dernier essai de leurs forces, les Paç n'avaient senti que leur impuissance. La Pologne s'était tout entière pressée autour de Iablonowski; la Litvanie ne s'était qu'inégalement partagée entre Michel Radziwill et les opposants. Un petit nombre seulement de districts s'étaient jetés avec eux sur l'autre rive de la Wistule. L'évêque de Wilna et le grand-maréchal du duché Polubinski leur parlèrent le langage de la prudence. Ils se sentirent vaincus. Ils plièrent. Nicolas Paç vint avec Polubinski annoncer que, si on voulait honorer le jour du repos en remettant au lendemain la suite des débats, les dissidents reparaîtraient alors dans la diète. Des cris s'élevèrent aussitôt de toutes parts. L'assemblée ne voulait point de délais. Sobieski ou la mort! Longue vie au roi Sobieski! Le roi Jean III pour jamais! Mais Sobieski déclara, une fois encore, qu'il n'accepterait pas la couronne si son élection n'é-

lait pas légale et par conséquent unanime. Il supplia que l grâce demandée par ses ennemis leur fût accordée sur-le-champ. Appuyé à son bras, l'évêque de Krakowie leva la séance, et s'éloigna, au milieu des coups de pistolet, d'arquebuse, de mousquet, par lesquels s'exprimaient en même temps l'allégresse et l'indignation publiques. Les feux de joie, les lanternes innombrables attachées aux fenêtres, éclairèrent cette nuit, la dernière de l'interrègne. Le lendemain [lundi 21], le vainqueur de Slobodiszcza, de Podhaïce, de Kalusz, de Chocim, fut entraîné malgré lui au kolo pour s'entendre proclamer roi.

Il le fut *nemine contradicente*. Les Litvaniens, conduits par leur grand-chancelier, déclarèrent adhérer à l'élection, et saluèrent leur glorieux adversaire d'acclamations loyales. Le docteur Connor raconte, et beaucoup d'historiens ont répété, que pour obtenir cette nécessaire unanimité il fallut que l'interroi et le sénat, punissant le grand-hetman de Litvanie d'avoir laissé un de ses officiers violer la demeure d'un gentilhomme, lui appliquassent les dispositions d'une loi qui infligeait l'exclusion des assemblées pour toute offense aux droits de l'ordre équestre. Ce récit est peu digne de foi. Ce n'est guère pour des hommes comme Michel Paç que de telles lois sont faites. Privé violemment du droit d'élire, il eût certainement levé l'étendard de la guerre civile. Ses parents, ses amis auraient du moins protesté; ils ne se fussent point résignés à l'humiliation d'apporter leur suffrage à un ennemi, de lui faire cortége dans sa marche triomphale. Si le fait était exact, il faudrait croire que Paç lui-même provoqua cette délibération pour se dispenser de donner sa voix au rival qu'il avait en haine depuis plus de vingt-cinq ans.

Ce fut par forme que les sénateurs recueillirent les suffrages de chaque palatinat, les écrivirent, les comptèrent; que l'évêque régent, montant à cheval, demanda par trois fois s'il y avait encore des oppositions ou des griefs : il proclama enfin que Jean Sobieski était roi. Les grands-maréchaux de la couronne et du duché, ou leurs représentants, répétèrent trois fois ce cri déjà répété par la noblesse et l'armée; ce cri que le peuple de Warsowie avait porté aux deux extrémités de l'horizon; devant lequel s'inclinèrent à la fois les enseignes des palatinats, des compagnies d'armes, des régiments étran-

gers, des troupes de la république; que les fanfares guerrières, les cloches de la ville et les salves de l'artillerie saluèrent de leurs bruits confondus. Tout à coup, sur un signe de l'évêque de Krakowie, un profond silence régna; les mille bannières s'inclinèrent ensemble, et les évêques entonnèrent un dernier hymne sacré; les assistants, chœur innombrable formé de tout un peuple, redirent les accents religieux; puis, l'hymne achevé, les acclamations recommencèrent, et le sénat, les nonces, la noblesse, s'acheminant vers la cathédrale de Saint-Jean, allèrent avec Jean Sobieski rendre grâces à Dieu de son élévation, sous l'œil de Marie d'Arquien et de son fils Jacques-Louis, le filleul de Louis XIV, désormais nommé le prince de Pologne. Cette cérémonie sainte s'accomplit parmi les transports de l'émotion la plus profonde et de la plus vive joie que nation ait montrée. La Pologne semblait se sentir sauvée de l'étranger et de l'anarchie. Chacun comptait les jours prospères assurés à la république. Les femmes criaient : L'Allemand ne tiendra plus garnison dans Warsowie! ou bien : Les Kosaks ne ravageront pas nos champs! ou bien encore : Les infidèles peuvent nous envoyer demander des tributs! En exprimant ainsi son allégresse, la foule se disputait le bonheur de baiser les vêtements du héros, faute de pouvoir arriver jusqu'à ses mains ou à ses pieds. Si jamais citoyen n'avait plus fait pour sa patrie, jamais patrie n'avait fait plus pour un de ses fils.

Les Polonais remarquaient, avec une pieuse satisfaction, que l'élection avait duré trois jours, comme le triomphe de Chocim, et les mêmes jours pendant lesquels s'était prolongée cette victoire. Au moment où Sobieski prit possession du rang suprême, où une Française devint avec lui reine de Pologne, où l'évêque de Marseille, en habits pontificaux, reçut le nouveau roi sur le seuil de la cathédrale et le complimenta au nom de son maître, Louis XIV donnait l'assaut à la citadelle de Besançon, et la Franche-Comté était pour toujours associée aux destins de la France.

Du temple Jean monta au palais pour plier une dernière fois le genou devant Éléonore. Il lui promit un riche douaire, et tenta de fléchir ses ressentiments par des hommages et des largesses. Dès le lendemain [22], l'altière archiduchesse s'éloigna de Warsowie; elle alla dans le couvent des Camal-

dules, à une lieue de la capitale, attendre de nouvelles chances. Sa faction prétendit faire à Sobieski une loi de répudier Marie d'Arquien pour épouser la veuve de Michel Koributh. On comptait que ce dessein serait avidement accueilli par la foule, que le peuple s'ébranlerait en haine de l'étrangère pour son illustre reine, que la petite noblesse aimerait à conserver sur le trône la veuve de Wisniowieçki, que Sobieski serait contraint de se soumettre ou d'abdiquer. Cette proposition blessait également ses affections et son orgueil. Il se sentit outragé de la pensée qu'il ne pût pas anoblir assez sa compagne pour la couronner, et que lui-même eût besoin de l'alliance d'une archiduchesse pour paraître tout à fait digne du rang suprême. Marie-Kasimire était d'ailleurs mille fois plus nécessaire à sa tendresse que le bandeau des rois à son ambition. Par une contradiction singulière, Sobieski, autour duquel étaient vivants les nombreux témoignages de ses faiblesses changeantes, aurait renoncé à tous les biens plutôt qu'à Marie d'Arquien. « Je n'ai pas authentiquement promis, » s'écria-t-il, d'accepter les fonctions de roi; il n'y a pas encore de contrat entre nous. Si votre sceptre est à ce prix, » vous pouvez le garder! »

Sur ces entrefaites, parvint à Warsowie la nouvelle des progrès du Turk et du Tatar. Le kan s'avançait à la tête de tout son peuple; Caplan-Pacha se fortifiait dans Yassy; l'empereur Mahomet IV était en marche à travers les champs de la Bulgarie. On apprit ces nouveaux dangers, le jour même de la fête du Saint-Sacrement. Jean, et avec lui Marie-Kasimire, éclatante de beauté, de joie et d'atours, allèrent à la procession dans l'éclat d'une magnificence héroïque. Devant eux étaient portés les soixante-six drapeaux enlevés par Sobieski à Chocim. Quand la procession parut sur le parvis, ces drapeaux, dépouilles de l'infidèle, s'abaissèrent et tapissèrent le pavé sous les pas du prêtre portant le Dieu des chrétiens. Tous les assistants tressaillirent. Quand avait-on vu la croix recevoir de tels hommages? Où aurait-on trouvé ailleurs un roi qui fît ainsi à Dieu litière de trophées?

Éléonore, désolée, était partie du couvent des Camaldules pour le monastère de Czenstochowa, à trente-trois lieues nord-est de Krakowie, avec le comte de Shafgotsch et don Pedro

30

de Ronquillos. A peine éloignée, une réflexion la saisit. Elle ne pouvait plus régner sur la Pologne; mais elle pourrait encore faire du mal à son rival heureux, et elle revint sur ses pas.

L'élection des rois n'est consommée que lorsque le prince a signé les *pacta conventa*. Pendant que la diète discutait cet acte, Sobieski déclara qu'un examen plus attentif de ses revenus lui avait fait voir qu'au nombre des conditions onéreuses souscrites par ses amis en son nom il en était une qui passerait probablement sa puissance, celle de payer, durant six mois, la solde de toutes les troupes de la république. Malgré leur désir d'annuler l'élection, ses ennemis osèrent peu insister sur cette déclaration loyale, qu'avec moins de probité il n'eût pas faite, et malgré laquelle il tint ensuite plus encore qu'il n'avait promis. Iablonowski fit décider qu'on passerait outre. Mais le parti vaincu voulut, pour venger ses revers, poser à l'autorité royale de nouvelles limites. On demandait que le droit de paix et de guerre, celui de lever des troupes, celui de les conduire à l'ennemi et de paraître sur les frontières, lui fussent enlevés. Ç'aurait été charger de chaînes et désarmer le bras qui pouvait seul défendre la Pologne. On prétendait aussi lui imposer l'obligation d'une alliance éternelle avec la cour de Vienne. C'était le règne de Michel qu'il s'agissait de perpétuer. Jean répondit que ses concitoyens pouvaient disposer de la couronne s'ils n'avaient pas assez de confiance en lui pour la lui donner telle que ses prédécesseurs la portèrent, et le cri public intervint : la diète n'insista point. Vainement quelques nonces s'opiniâtrèrent; vainement ils lancèrent leur veto sur l'assemblée; toute chance d'établir la guerre civile était épuisée. Christophe Paç le sentait. Plus habile que le reste de sa maison, sachant se plier de bonne grâce à la nécessité, il ramena les récalcitrants, et le lendemain, dans la cathédrale de Saint-Jean, Jean Sobieski, debout à l'autel, reçut solennellement le diplôme de son élection des mains de l'évêque de Krakovie assis et couvert. Il prêta serment, le 5, aux *pacta conventa*. Christophe Paç, qui remplaçait le grand-chancelier de la couronne mourant, et Polubinski, qui remplaçait le grand-maréchal de Pologne passé roi, proclamèrent l'avénement de Sa Majesté Sacrée le roi Jean III. Les bénédictions du peuple leur répondirent; les

ambassadeurs, le comte de Shafgotsch à leur tête, se hâtèrent de porter au nouveau potentat les assurances de la vive joie que son élévation donnerait à leurs maîtres. Le plus vrai de tous peut-être, à son propre insu, était le comte de Taff, disant que Charles de Lorraine serait consolé de son revers en apprenant qui était son heureux compétiteur. Il ajoutait que ce prince n'aurait pas consenti à se mettre sur les rangs s'il avait cru y trouver un si grand homme.

Sobieski était définitivement élu. Pour prendre les rênes du gouvernement, il lui fallait encore recevoir l'onction sacrée. L'interrègne devait se prolonger; d'après la loi, le primat ou son suppléant devaient tenir en main les pouvoirs jusqu'au jour où l'huile sainte coulerait sur son front : le sacre avait été fixé à la fête de saint Jean. Mais ces apprêts auraient pris du temps; les trésors de la république s'y seraient épuisés; les intérêts de la Pologne pouvaient d'un moment à l'autre appeler son défenseur suprême sur les frontières, et Jean III était toujours le citoyen qui ne voyait que son pays, le grand-hetman qui ne songeait qu'à vaincre. Il déclara que les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accorderaient mal avec les dangers d'une invasion. En de telles conjonctures, le casque, disait-il au sénat, irait à son front mieux qu'un diadème. C'était se priver de la douceur de placer sans retard sur la tête de Marie-Kasimire le bandeau de Louise de Nevers et d'Éléonore. Le sacrifice était grand; car si la mort l'eût surpris dans l'intervalle, sa chère Mariette, ainsi qu'il la nommait, se fût trouvée déchue des droits de la royauté. « Mais je sais bien, » répétait-il souvent dans le cercle de ses amis intimes, quand sa résolution était combattue, « je sais » bien pourquoi la nation m'a mis sur le trône. Ce n'est pas » pour représenter, c'est pour combattre. Ma mission est de » faire la guerre aux Turks. C'est ma consigne de roi. Je la » remplirai d'abord. A plus tard les fêtes ! »

La diète, touchée de sa grandeur d'âme, voulut que dès ce moment il fût roi. Elle décida que son sceau privé, appelé sceau de la chambre, suffirait, jusqu'au temps de l'inauguration, pour consacrer tous les actes de l'autorité royale. Son règne avait commencé du jour où la république lui avait remis ses destins. L'acte de son élévation se trouva ainsi consommé sans retour.

La pensée publique, dans l'Europe entière, avait d'avance désigné Sobieski au trône, alors même que la Pologne, distraite par les brigues et les partialités, portait ailleurs ses suffrages. Mais, quoique prévue, cette nouvelle saisit comme un grand événement l'attention des peuples et des rois. En l'apprenant, l'impératrice-mère s'évanouit, et ce coup ne tarda pas à la conduire au tombeau. Le cabinet de Vienne s'était seul obstiné à ne pas prévoir ce qui venait de se passer. Il fut consterné. La Suède, la Hollande, les Anglais, malgré des alliances contraires, applaudirent à cette élévation d'un grand homme. Rome retentit de solennités, tour à tour saintes et mondaines, à la gloire du défenseur de la chrétienté; Clément X prépara pour lui l'épée bénite et la rose d'or; le fameux cardinal Nitard, représentant de la branche espagnole de la maison d'Autriche près le Saint-Siége, multiplia les fêtes. Le maréchal d'Estrées, ambassadeur de Louis et parent de la nouvelle reine, fut solennellement félicité par le sacré collége. Le général des jésuites, qui se mettait avec raison au rang des puissances, écrivit au roi de Pologne pour le complimenter à l'instar des têtes couronnées, et le fit en ces termes :

« Il ne pouvait advenir rien de plus désirable que de voir monter sur le trône celui qui était la colonne de la république, et que le monde entier célébrait comme le vengeur du monde chrétien. Il n'y a point de mots pour exprimer la joie qui a rempli cette capitale de l'univers chrétien. On ne rencontre personne qui ne prodigue les plus vives louanges à cette élection bienheureuse, et n'y voie un gage assuré des miséricordes particulières de la Providence pour la nation polonaise, et pour la république chrétienne tout entière : l'une et l'autre sont maintenant en sûreté. Au milieu de l'allégresse commune, celle de la Société n'a pas besoin d'être signalée. Puisse Votre Majesté daigner en juger par ses bienfaits! Je consacre et je voue cette humble Société (*minimam societatem*) au service de Votre Majesté, et je la recommande humblement à sa protection.

» Le plus humble de ses serviteurs,

» JEAN-PAUL OLIVA. »

A Paris, s'il se pouvait, la joie fut plus grande que partout ailleurs. La nouvelle arriva par une lettre de Marie-Kasimire, qui portait : « A M. le marquis d'Arquien, père de la reine de Pologne. » Monsieur, duc d'Orléans, alla aussitôt chez son capitaine des gardes pour l'embrasser, et Louis, prenant acte de cette élection comme d'une nouvelle victoire, fit publier une feuille officielle qui se terminait ainsi : « On peut dire que » jamais élection ne s'étoit faite en Pologne avec plus d'éclat. » C'est une espèce de miracle que le ciel, qui comble » sans cesse la France et son auguste monarque de ses » plus particulières grâces, a voulu opérer en faveur de » leur plus ancien et plus constant amy pour le bien de la » Pologne.

» Voilà comment Sa Majesté triomphe partout à la confu- » sion de ses ennemis, soit dans ses armes, par les soins » qu'elle prend en personne de les rendre victorieuses ; soit » dans ses négociations, par la sage conduite des ministres » qu'elle sçait choisir avec toutes les qualités qui leur sont » nécessaires.

» L'évesque de Marseille ne manquoit d'aucune, et d'abord » qu'il parut à Warsowie, il satisfit tellement les Polonois par » sa haute mine, par sa grâce, par son honnesteté et par ses » discours, qu'il s'attira l'amour et le respect d'un chacun » d'eux ; et, ayant ainsi grandement avancé la victoire qu'il » s'estoit préparée sur leurs esprits, il l'acheva sans peine » par cette éloquence avec laquelle il s'expliqua dans le kolo. » S'estant donc rendu maistre de leurs sentiments, il lui fut » aisé d'en disposer selon les occurrences pour le bien de la » république et pour la gloire du roi son maistre. C'est pour- » quoy, comme il eut reconnu qu'on tournoit les yeux sur les » seigneurs de Pologne, et qu'il n'estoit plus question des » étrangers, il ne balança point à porter les intérests de celuy » que chacun jugeoit le plus digne de la couronne, et il n'ou- » blia rien en cette occasion pour faire triompher le bon » parti.

» Afin que vous jugiez aussi à votre tour de l'équité du chois » de l'illustre Sobieski, il faut que nostre histoire ajoute au » récit de son élection le premier de ses portraits, qui, sans » doute, vont paroistre ici de toutes parts.

» Nous avons tracé plusieurs fois l'image de sa valeur et de

» toutes les qualités qu'il a d'un grand capitaine, dans les re-
» lations de ses batailles, dont la dernière, près de Chocim, a
» esté *la plus célèbre et la plus complète* qui se soit rem-
» portée *depuis plusieurs siècles*, et dont l'importance, dans
» la conjoncture de la mort du roy de Pologne, estoit
» telle, pour le salut de cet estat-là, qu'on ne sçauroit assez
» l'exagérer.

» Voici ce qu'il est pour sa personne et pour ses autres
» vertus. C'est l'un des plus beaux hommes et des mieux faits
» qui se puisse voir. Il est d'une taille avantageuse et d'une
» mine grave, néanmoins tempérée par une telle douceur,
» qu'il inspire tout à la fois par là le respect et l'amour. Il
» est éclairé autant qu'on le peut estre, notamment dans les
» mystères d'estat, et sçait parler juste sur toutes sortes de
» matières; il est exemplaire dans la religion par sa piété et
» par sa charité; il est affable pour tout le monde, et, enfin,
» il pardonne si facilement les injures qu'il a receües, qu'on
» a remarqué avec étonnement qu'il n'a jamais voulu se ven-
» ger des calomnies de ses ennemis que par ses belles actions.
» Après cela, quels avantages les Polonnois ne doivent-ils pas
» espérer de son gouvernement, et que pourra-t-on ajouter
» désormais à leur bonne fortune? »

Au dehors, en effet, les Polonais affermissaient leur patrie par ce grand choix dans la considération que les dernières années leur avaient acquise. Le nom de Sobieski les faisait compter dans la balance des États pour le poids de sa gloire, et il n'y avait alors d'éclatant que la fortune de la France et de son roi. Le prince d'Orange ne faisait que commencer sa carrière. L'Angleterre participait de la faiblesse corrompue des Stuarts. La Suède, effacée, semblait se remettre en silence des règnes de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave, et se préparer à enfanter Charles XII. Le grand-électeur, Frédéric-Guillaume, vieillissait. Un voile épais cachait tout le Nord. Les Moskowites continuaient à n'être connus que sous le nom de Scythes barbares : personne ne soupçonnait qu'un de ces barbares, qu'on appelait le czar Alexis, façonnât dans ses déserts glacés un empire immense et formidable. Jean Sobieski et le peuple, qui venait de le placer à sa tête, jetaient au contraire un immense éclat. Dans cette longue querelle de la France et de l'Empire qui partageait le monde, la Pologne,

par ses alliances ou seulement sa neutralité, semblait devoir fixer la Fortune indécise; et, dans cette autre grande lutte de l'islamisme et du monde chrétien, dont le champ de bataille était depuis deux cents ans en Europe, et allait être transféré au cœur de l'Allemagne, seuls encore les Polonais pouvaient, avec le secours d'un puissant génie, combattre utilement pour l'indépendance, le culte, les lois et la civilisation de l'Occident. La Porte n'était pas tellement orgueilleuse et bornée, qu'elle ne mesurât l'obstacle opposé à ses conquêtes. Achmet Kiuperli s'affligea de la grandeur du vainqueur de Chocim, comme faisait l'empereur Léopold, dont ce devait être le salut.

Au dedans, personne ne douta qu'un avenir paisible et prospère ne commençât pour la Pologne. En un moment, les vieilles discordes des factions s'évanouirent : la joie et le calme régnèrent d'un bout de la république à l'autre. Les traces des terribles démêlés, qui, la veille, semblaient devoir tout détruire, se trouvèrent effacées comme par enchantement. Les grands seigneurs qui avaient le plus vivement contesté l'élection se pressèrent autour de Jean et de Kasimire. Michel Paç ramena tranquillement son armée dans le grand-duché. Christophe donna des fêtes à l'illustre couple dans sa maison de Belvédère. Le roi promit au chef de la maison de Lubomirski ce bâton de grand-maréchal de la couronne, qu'il avait dû à l'exil du père lors des soulèvements de l'ordre équestre. Le vice-chancelier Olszowski, ordonnateur du mariage d'Éléonore, fut élevé au siége primatial que la mort de Czartoryçki avait laissé vacant. Supplié par la diète de conserver encore les fonctions de grand-hetman, Jean ne laissa point ignorer qu'il les réservait au prince Démétrius, autrefois si violent, si injuste envers lui. Enfin, presque aucun de ses ennemis ne fut oublié dans la distribution de ses bienfaits : ses amis semblaient l'être dans sa reconnaissance, et ils ne murmuraient pas. Dès le premier jour de son avénement, il avait compté 400,000 florins à l'armée litvanienne, 200,000 à l'armée polonaise, 60,000 au palatin de Russie pour les fortifications de Léopol, 300,000 aux juifs de Vienne et de Warsowie pour le rachat des joyaux de la couronne. Le comte de Shafgotsch était venu aussi déclarer qu'à la considération d'un si grand prince l'Autriche verserait sur-le-champ dans

les trésors de la république 200,000 florins dus depuis long-temps au roi Michel. Ravie de ces générosités et de ces succès, la Pologne n'était plus qu'une famille rangée autour du plus illustre de ses membres et du plus respecté. La fête de saint Jean arriva et fut célébrée par des transports inouïs. Ce jour-là, tous les ambassadeurs remirent au roi de Pologne des présents magnifiques au nom des couronnes. Un envoyé du kan des Tatars était accouru. Il se prosterna la face contre terre aux pieds du trône, et annonça que son maître s'interposerait pour déterminer le divan à la paix, et mériter ainsi les bonnes grâces d'un si grand prince. On vit avec étonnement le roi répondre tour à tour en turk, en français, en italien, en allemand, en anglais, à ces représentants de l'Europe et de l'Asie. Au lieu de souffrir de son obéissance à un concitoyen, la cour s'en enorgueillissait.

Éléonore comprit enfin que son règne était passé : elle s'enfuit à Czenstoczowa. De toutes ses tentatives pour lutter contre la fortune, elle n'avait recueilli que des défaites de plus. Il lui restait à subir les largesses de Jean, qui augmenta de 25,000 florins sa pension royale. Après avoir tenu trop long-temps à Thorn sa cour turbulente, elle quitta pour toujours la Pologne, et alla résider à Inspruck comme gouvernante du Tyrol. Elle ne tarda point à donner sa main, malgré la différence des âges, au rival malheureux de Sobieski, à Charles de Lorraine, prince plus haut que Sobieski de naissance, et tout aussi haut de cœur, sans états, mais non sans gloire, long-temps le bouclier de l'Empire comme Jean l'était de la Pologne. La mort de son oncle lui avait conféré le titre stérile de duc de Lorraine. Charles V ne vit jamais son patrimoine. L'alliance d'Éléonore, âgée alors de quarante ans, était pour lui un établissement considérable. Léopold avait hésité long-temps : il cherchait pour sa sœur une couronne. Quand il céda enfin (1698), le malheureux duc, courant à Vienne pour serrer ces nœuds désirés, se vit encore arrêté en chemin par une blessure dont le bourreau de Nuremberg, le plus habile des chirurgiens allemands, ne put le guérir : il se rétablit pourtant, et de ce mariage sont issus les princes auxquels Marie-Thérèse a donné l'empire d'Autriche en héritage. Charles continua, tout le reste de sa vie, qui fut courte et glorieuse, à s'illustrer dans les guerres con-

tre la France et contre la Porte ottomane. Nous le verrons se rencontrer aux côtés de Sobieski sur les champs de bataille, et prouver, par sa magnanimité comme par son génie, qu'il aurait mérité d'emporter l'élection, s'il n'avait pas eu un tel compétiteur.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

RÈGNE DE JEAN SOBIESKI JUSQU'A LA PAIX DE ZURAWNO ET AUX CONFÉRENCES DE NIMÈGUE.

(Juin 1674. — Octobre 1676.)

SOMMAIRE.

De la royauté dans la constitution polonaise. La royauté en Europe. Situation d'un roi électif au siècle de Louis XIV. — Procédés de Louis XIV envers le roi Jean III. Intrigues de la reine de Pologne — Guerre turque. Politique d'Achmet Kiuperli. Invasion de Mahomet IV en Ukraine. Prise de Choczim. Siége d'Human. — Rencontre des Moskowites et des Turks. — Marche de Jean. Retraite de Mahomet IV. — Quartiers d'hiver du roi et de son armée. Désertion de Michel Paç. Intrigues de l'Autriche. — Nouvelle campagne. Progrès du Turk. Défense de Zbarlas par Desauteuil. — État de l'Europe. Mort de Turenne. — Bataille de Léopol. Siége de Podhaïce. Siége de Trembowla. Héroïsme de Crazanowska. Fuite des Turks. Pont du Dniester brûlé par les Polonais pour arrêter la marche du roi. — Couronnement de Jean et de Marie-Kasimire. Diète. Projets de réforme dans la constitution. Opposition de la reine. Résolutions des trois ordres. — Mort d'Alexis. Le tzar Fœdor. — Rupture de la reine de Pologne avec Louis XIV. Manœuvres de Léopold. — Armement de la Pologne contre Mahomet IV. Nouvelle invasion. Soumission des Wolhynies et de la Pokucie. Dénûment du roi. Rencontre sur le Dniester. Camp de Zurawno. Le roi et l'armée assiégés. La tranchée ouverte. Combats. Sommations. Bataille. Paix. — Exaltation d'Innocent XI (Odescalchi). — Joie de la Pologne. — Services rendus par Jean Sobieski à la république, et par la république à la chrétienté, dans cette guerre de trente ans.

Nous avons montré la Pologne éternellement compromise, et en quelque sorte perdue d'une manière fatale, par ses coutumes primitives et par ses lois. On a vu les vices de ces lois développés et grossis de siècle en siècle ; la discorde perpétuée entre tous les membres de ce grand corps ; l'autorité royale enchaînée ; le trône, tout débile qu'il fût, tombé à l'encan entre tous les potentats, par suite du régime électif, et vendu par les assemblées nationales au plus offrant ; l'ambition des puissances voisines enflammée par tant de sinistres spectacles ; leurs intrigues et leurs armées également destructives ; les frontières sans cesse resserrées par la conquête ; le mot de

partage inscrit à la fin dans les traités ; enfin toute cette vieille et belliqueuse moitié de l'empire des Slawes changée par degrés en une proie que la première paix générale, ou la première coalition, pouvait livrer sans défense au fer et à l'or de l'étranger ! Reste à voir si un grand roi, prince d'études profondes et de vaste génie, porté au trône par la victoire, entouré des respects du monde, aura plus de puissance que les institutions ; s'il lui sera donné de sauver l'État, que leur fatal génie pousse à sa perte !

L'éternel problème des sociétés humaines, en se constituant, est de régler le pouvoir de manière qu'il ait la force nécessaire, et n'en fasse qu'un légitime usage. Dans la monarchie, où le pouvoir est déféré à toujours, la difficulté est de l'accorder avec la liberté des sujets ; dans les républiques, où il est temporaire, de l'accorder avec l'égalité.

Nul doute qu'avec un simple président, pris dans la cité et fait pour y rentrer bientôt, tels que furent les archontes ou les consuls, et tels qu'étaient encore le grand-pensionnaire, le landamman, les doges, la Pologne n'eût compté plus de chances de durée. La puissance souveraine y aurait du moins été constituée d'une façon conforme à ses mœurs et à ses lois.

Mais cette république qui avait un roi pour chef, cette monarchie où la couronne était élective et viagère, réunissait à tous les dangers des gouvernements libres tous les inconvénients de l'ordre monarchique : d'une part, les orages de l'élection, les brigues, les querelles armées, l'élévation soudaine d'un citoyen et de ses proches, leur ambition irritée, leurs efforts pour se perpétuer au pouvoir, leurs intelligences criminelles avec l'étranger ; d'autre part, le faste du trône, les alliances de cour, la secrète jalousie contre les libertés publiques. On n'avait les avantages d'aucun des deux régimes : point les satisfactions, que le premier donne aux droits et à la fierté de chacun ; point les garanties d'ordre, de stabilité, de grandeur, que le second assure en foule aux intérêts de tous.

Et admirez cette fatalité de la nation polonaise, qui marcha toujours en sens inverse des autres nations ! Chez elle la dignité royale tombe à la portée des sujets quand partout ailleurs la fortune élevait de plus en plus les trônes au-dessus d'une ambition privée.

Les Polonais avaient eu dans leur krol un chef de justice

et de guerre, semblable à tous ces capitaines de bandes que les autres peuples se donnèrent dans les commencements, et que nos historiens décorent du nom de roi. A l'instar du reste de l'Europe ils s'étaient accoutumés à faire toujours leur choix au sein d'une même famille, et cette famille fut la dynastie des Piasts. Le malheur voulut qu'elle tombât du trône quand la royauté devenait partout ailleurs héréditaire. Les Jagellons, qui lui succédèrent, s'éteignirent après quelques règnes. L'élection reprit alors tous ses droits. D'abord vinrent des princes de races diverses, mais souveraines ; puis enfin Michel Wisniowieçki, dont l'origine se rattachait encore au sang des rois. Jean Sobieski, le premier, bien que gentilhomme illustre, fut un roi parvenu.

Précisément alors la royauté venait d'atteindre le faîte de sa grandeur chez les modernes. On a dit, au début de cet ouvrage, comment elle avait reçu autrefois, de l'adoption et des victoires de la religion romaine, le double caractère d'une magistrature et d'un sacerdoce. Par la chute de la féodalité, elle était devenue la plus haute, la plus forte des puissances. Les progrès de la civilisation la parèrent de toutes les pompes du faste et des arts. Au fragile et grossier pavois des barbares se trouva partout substitué le trône d'or des monarques de l'Asie antique. Comme jamais révolution n'a manqué de titres, celle-là chercha les siens dans le ciel. Le droit public de l'Europe se lia au droit divin. Vainement Charles Ier s'était perdu par sa foi aveugle à cette mission surnaturelle des rois. La restauration inattendue de son fils sembla une consécration divine de l'ouvrage des Henri VIII, des Jacques Ier, des Philippe II, de Louis XIII, nous voulons dire de Richelieu. Louis XIV, qui se trouva unir le génie de la monarchie à toutes les faveurs de la fortune[1], confirma ces

[1] Lafontaine disait très-bien :

De cette haute science
L'original est en France.
Jamais on n'a vu de roi
Qui sût mieux se rendre maître,
Fort souvent jusques à l'être
Encore ailleurs que chez soi.
L'art est beau, mais toutes têtes
N'ont pas droit de l'exercer.
Louis a su s'y tracer
Un chemin par ses conquêtes.

Épître à Mad. la duchesse de Bouillon.

grands changements, en joignant à ce que ses exemples avaient de séductions pour les têtes couronnées, à ce qu'il y avait d'entraînant pour les hautes classes dans les pompes de sa cour magnifique et polie, tout ce qu'il y avait d'heureux pour le peuple dans une sujétion égale, dans une police uniforme et régulière. Le monde entier était entré dans ces maximes. Il n'y avait plus de prince dont l'origine ne se perdît dans la nuit des temps. Il n'y avait plus de comte de Périgord, pouvant dire de son souverain : Qui l'a fait roi ?

En Pologne, le dernier des citoyens était encore en droit de tenir ce langage. Le prince, surtout s'il était de ceux qui n'appartiennent pas aux races royales, n'avait point de titres à chercher dans les nuages, et cependant il recevait, comme les autres potentats, la consécration d'un autre Samuel ; comme eux, il avait une cour éclatante ; il avait, comme eux, des grands-officiers, des chambellans, une Garde-robe, une Bouche, des tranchants, des échansons. Il portait les mêmes titres qu'eux, avait sous les yeux leurs exemples, pouvait aspirer à leur pouvoir ; et sur ce faîte des grandeurs, où d'ordinaire jouir et conserver semble l'unique soin, son affaire était toujours de conquérir ! Il voyait ses fils salués du titre d'Altesses, l'aîné d'entre eux appelé même prince de Pologne, sans avoir d'héritage à prétendre. Il savait que leur destin était de tomber tout à coup, au jour de sa mort, de la première marche du trône dans la foule, pour se voir alors dépaysés au rang des sujets, comme lui-même l'était au rang des rois. Son ambition devait être de leur léguer sa grandeur en dépit des lois et de ses serments. Le monde entier du moins lui supposait toujours ce dessein, ses courtisans pour se faire une gloire de le prévenir, ses ennemis pour compromettre sa puissance et sa renommée. Ajoutez toute une famille qui se pressait autour de lui, orgueilleuse de son élévation et avide d'honneurs. Il était également mal à l'aise entre ses proches, entre ses sujets, entre les souverains : autant ses concitoyens l'accusaient d'aspirer à la tyrannie, autant l'y poussaient ses proches, autant les rois s'étonnaient qu'il prétendît avec eux à l'égalité.

Nul prince ne semblait plus propre que Jean Sobieski à écarter ces périls. Simple, désintéressé, fort oublieux de soi, fort ennemi du faste, tenant beaucoup aux institutions de sa

patrie et point à sa propre grandeur, élevé déjà par le consentement universel des nations et par la première des consécrations, celle de la gloire, au-dessus du reste des hommes [1], tel était Jean III; et pourtant il trouva dans les passions de ce qui l'environnait, il trouva dans les conjonctures même d'amers chagrins et des chocs funestes; tant il est vrai que les hommes, accidents d'un jour, ont beau être meilleurs que les lois! elles sont, dans l'ordre politique, la fatalité des anciens : rien ne prévaut contre leur génie.

Les titres avaient en ce temps-là une grande importance; car un régime nouveau, celui de l'autorité absolue, s'établissait en Europe. Tous les pouvoirs avaient à se classer. Le titre de Majesté, que les rois s'étaient attribué à l'imitation des empereurs, était encore refusé aux rois de Pologne, comme princes électifs, par l'empire et par la France. Ces deux gouvernements les traitaient simplement de Sérénités, distinction dont la république ne laissait pas que d'être blessée. Jean aurait été heureux de concilier à son pays l'égalité entre les couronnes. Il espéra cette concession de l'estime et de l'affection de Louis XIV. André-Chrysostome Zaluski, neveu du nouveau primat, celui dont les *Lettres historiques et privées* [2] sont le plus précieux monument de cette époque, débutait alors près de la cour de France dans la carrière politique. Il se trouva chargé de cette négociation. Tous ses efforts furent inutiles. Louis, qui se vantait au monde d'avoir donné à la république Jean III pour chef, Louis, qui entendait avoir en lui un auxiliaire docile, ne put se plier à l'avouer pour un de ses pareils. Cette grandeur d'un simple particulier, même dans des contrées lointaines, offusquait la majesté de sa couronne : il était importuné de ces beaux-frères de roi, de ces oncles, de ces neveux de reine qu'il comptait en foule dans sa cour. Où sa noblesse voyait une gloire [3], il était

[1] « Quand je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que je devrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski à cent piques au-dessus de moi. »

(Lettre de Bussy-Rabutin, le 14 juin 1674.)

[2] 4 vol. in-4°.

[3] « C'est tout de bon que le grand-maréchal Sobieski est roi de Pologne. Nous avons une reine Arquien. Voilà une belle fortune. Cela fait honneur à la noblesse française. J'ai peur que la marquise d'Époisse, sa tante, n'en meure de joie. »

(Lettre de mademoiselle de Scudéri, 18 juin 1674.)

près de voir une offense et un péril. Marie-Kasimire fut indignée de ses refus; Jean en eut l'âme chagrine. Ayant à écrire à Versailles, il signa sèchement : Votre frère Jean Sobieski.

Tandis qu'il pouvait donner ce nom de frère à Louis XIV [juin 1674], sa femme unissait à son orgueil de reine des ambitions moins hautes de fille et de sœur. Le jour même que Jean recueillait les acclamations du kolo, elle écrivait à Paris pour obtenir, en faveur de son père, des grâces de cour. A Warsowie elle exigeait pour son frère, le comte de La Grange-Maligny, les fonctions d'ablégat de Pologne près le roi de France. Dans le même temps, Zaluski, revêtu de ce titre pendant l'interrègne, se présentait à Versailles dans l'ignorance de ces intrigues, pour faire sa charge; la marquise de Béthune, sœur de Marie-Kasimire, et le marquis de La Grange d'Arquien, leur père, remuaient ciel et terre dans les deux cours pour perdre l'envoyé polonais et assurer sa succession à Maligny. Tantôt on essayait de faire refuser les audiences que Zaluski réclamait; tantôt on le dénonçait à Jean comme buvant tout haut à la santé d'Éléonore. Jean était aussi révolté de tout ce bruit que Louis XIV s'en montrait étonné. C'est le fléau inévitable des hommes nouveaux que la foule de proches obscurs qui les assiégent pour exploiter leur fortune et la pervertir. Toutes ces misères étaient pour le roi de France des justifications de ses dédains, et pour le roi de Pologne les contrepoids de sa prospérité.

Cependant, la reine créait au roi d'autres sollicitudes par son active intervention dans toutes les affaires. A peine montée sur le trône, elle s'était déjà aliéné le vice-chancelier Olszowski. Il se plaignait d'être dépouillé par elle de toutes les fonctions et de tous les droits de son ministère. C'est ainsi que, pressée de rémunérer l'assistance de l'évêque de Marseille, elle lui avait donné, sans l'intervention de la chancellerie, la recommandation de la couronne de Pologne pour le chapeau de cardinal. Ce fut aux yeux du vice-chancelier un double tort. Il allait répétant, et tous les évêques avec lui, que nul prélat polonais n'avait encore été promu à l'archevêché de Paris. Dès le premier mois, Marie-Kasimire avait troublé le repos du royaume comme étrangère et comme parvenue.

De plus dignes soins occupaient le roi. On ne peut douter que Mahomet IV n'eût dessein d'asservir la république à tout prix. Dans les conseils du divan fermentait avec une ardeur nouvelle, depuis la soumission de toutes les places du Péloponèse et la chute de Candie, l'espoir de régner sur le monde chrétien. L'islamisme voulait recommencer par le nord les conquêtes qu'il avait accomplies quelques siècles auparavant par les rivages de l'Afrique et de l'Espagne, jusques dans les plaines de la Loire et du Rhône. Achmet Kiuperli regardait la Pologne, faible et divisée, comme une position à prendre sur les derrières de l'Europe, entre les Moskovites qu'il méprisait, et l'Empire, qu'il eût ainsi tourné. Les ports de la Baltique tentaient son génie. De cette façon, la mer Caspienne, la mer Noire, la Propontide, l'Archipel, la mer Rouge auraient été des lacs intérieurs du vaste empire de son maître : il aurait eu également des ports, des chantiers, des arsenaux, des flottes sur l'Océan indien et sur les mers du Nord. La domination turke se serait trouvée couper en deux et dominer le monde.

Achmet Kiuperli faisait marcher une nombreuse armée à l'appui de ses desseins [juillet]. Dans l'élévation du vainqueur de Chocim il ne voyait qu'un motif de précipiter son entreprise avant que le nouveau règne se fût affermi, et que les dangers d'Alexis eussent réuni ce prince dans une alliance défensive avec la Pologne. Caplan Pacha, personnage illustre parmi les musulmans comme petit-fils d'Acomat et beau-frère de Kiuperli, avait rallié sur les bords du Danube toutes les troupes échappées du désastre du sérasquier Husseim ; de nouvelles bandes lui arrivaient d'Europe et d'Asie, et il les portait aussitôt en avant. Le grand-vizir vint présider aux apprêts ; les hospodars, Doroszenko et le kan des Tatars étaient convoqués ; Sélim Gieray avait même ordre d'amener deux hommes par cazgan ou chaudron, c'est-à-dire par ménage. Le rendez-vous était sous les murs de Chocim ; là furent les outrages, là devaient être les premières vengeances : Achmet Kiuperli voulait en avoir la gloire. Avant l'arrivée de son maître, il fait attaquer la place par Caplan Pacha. Le gouverneur polonais Ochab s'intimide : il n'avait qu'une garnison faible et délabrée ; l'armée des barbares passait pour être de quatre cent mille combattants. Après un assaut il se rend, et

les Turks assouvissent sur lui, sur la garnison, sur les femmes leur rage meurtrière.

Dans le même temps un convoi turk, qui se rendait à Kaminiéç, fut pris et l'escorte exterminée par Iablonowski. L'émir Célibey, qui la commandait, trouva la mort dans cette rencontre : c'était un Tatar renommé qui, au temps de Kasimir, avait servi la Pologne sous Sobieski et obtenu de lui une étroite amitié ; il jouissait de la faveur la plus intime du grand-vizir ; il comptait aussi parmi les favoris du kan et parmi ceux du grand seigneur. Cet officier, oublié de l'histoire, eut l'étrange fortune que le roi de Pologne, le kan des Tatars, Achmet Kiuperli et Mahomet IV donnèrent des larmes à sa mort.

Mahomet avait rejoint ses armées, environné de douze mille Serden Gietchdi. On nommait ainsi un corps de janissaires ou autres volontaires de l'empire, qui se vouaient à la mort en acceptant ce titre, phalange terrible que les sultans ne formaient qu'à l'approche des grands dangers. Comme il passait en revue ses vastes lignes, un espion fut trouvé dans les rangs. Le sultan le fit venir, lui donna de l'or, et le chassa, en lui recommandant seulement une chose : c'était de bien dire au roi de Pologne tout ce qu'il avait vu.

Jean n'était pas de force à défendre contre le torrent ces provinces lointaines et malveillantes ; il se replia. Son étoile voulut qu'au lieu de courir droit à Léopol et Krakowie, les Turks se détournassent sur l'Ukraine, soit, comme on l'a prétendu, que le kan des Tatars, secrètement favorable au roi et à la république de Pologne, conseillât ces résolutions par ombrage des progrès de la domination ottomane ; soit plutôt que les mouvements des Moskowites, qui portaient une puissante armée sur les frontières, inquiétassent le kan et Kiuperli.

L'agrandissement journalier de cet autre empire déjà si vaste, et les efforts constants d'Alexis pour l'étendre à la fois vers la mer Caspienne et vers la mer Noire, pouvaient échapper à l'Europe et même au divan, mais non point aux Tatars. Alexis pèsait sur eux de tout son poids, depuis que les guerres de Bogdan lui avaient livré Kiiow et un instant assujetti l'Ukraine. En ce moment ce n'était pas moins de cent mille hommes qu'il assemblait aux ordres de Radamanowski, pour descendre le cours du Borysthène, sous prétexte de châtier ce qu'il nom-

mait, comme Jean, la révolte de Doroszenko. L'œil perçant d'Achmet Kiuperli découvrit sans doute de ce côté des dangers et un avenir nouveaux ; dans un plan d'opérations où le monde signala une faute grave, peut-être serait-il bien de reconnaître une haute prévoyance.

Quoi qu'il en soit, Mahomet IV et le grand homme qui guidait ses conseils, s'étaient enfoncés vers la droite. Bientôt Kunicza bombardé capitule [août] ; Mohilow et Jampol, autres places des bords du Dniester, ouvrent leurs portes. Plus au nord, Ladyczin sur le Bog, que les Polonais ont défendu avec vigueur, dont les habitants ont obligé par leurs trahisons la garnison à se rendre, est détruite de fond en comble. Enfin [septembre], Human, place située sur les confins de la Tatarie, et la véritable métropole de l'Ukraine, voit le Grand-Seigneur paraître aux pieds de ses murs. Toute cette immense armée est arrêtée par des fortifications grossières. Le vainqueur de Candie entreprend un siége régulier. « Puisqu'ils » n'en savent pas davantage, » dit alors, avec son admirable sagacité, le roi de Pologne, tranquille maintenant au milieu de l'effroi public, « je promets de rendre bon compte d'eux » avant la fin de la campagne. » Il tint parole.

Le siége d'Human était conduit par Kara Méhémet, homme ambitieux, que son courage dans le désastre de Chocim n'avait pu préserver de la défaveur et de l'exil. Achmet Kiuperli et le sultan cherchaient les occasions de se défaire de cet inquiet génie. L'ordre reçu d'emporter Human tel jour, sous peine d'avoir la tête tranchée, il fit les dispositions pour donner l'assaut, appela les notables à une conférence, leur déclara que si la place n'était pas rendue sur-le-champ, chacun d'eux serait mis à mort quand il faudrait enfin capituler, et, secondé par une insurrection des habitants, il escalada les remparts. Citoyens, soldats, paysans d'alentour, tout fut passé par les armes. Le reste de l'Ukraine se soumit sans coup férir. A l'exception du poste de Bialacerkiew que le colonel Rapp défendait toujours, et de Kiiow occupé par les Moskowites, entre le Dniester et le Borysthène tout fléchit sous la loi des musulmans.

Les Moskowites, de leur côté, après s'être étendus cinquante lieues le long de ces rivages du Borysthène, si récemment placés à la portée de leurs armes, avaient atteint Doros-

zenko, et le tenaient depuis un mois assiégé dans Czéhrin, sa place d'armes. Un secours que le Grand-Seigneur s'était hâté de lui envoyer, fut détruit par Radamanowski. C'était la première fois que les Moskowites et les Turks se rencontraient sur les champs de bataille. L'étoile des Grecs du nord trouva dans ce premier conflit une première victoire. Mahomet irrité se porta avec toutes ses forces de son camp de Ladyczin au-devant de ses nouveaux adversaires pour les châtier. Ils ne l'attendirent pas, et se rejetèrent sur la rive gauche du fleuve.

Jean alors s'ébranla. Il avait voulu n'entrer en campagne qu'avec le secours de l'hiver. Les Litvaniens arrivaient à peine, et Michel Paç ne paraissait au rendez-vous que pour se venger par des outrages et des trahisons de la grandeur de son rival. Il fit, dès le premier moment, mettre à mort, comme coupable d'indiscipline, un tambour qui avait obéi à un ordre direct du roi. Du reste, tous les grands entouraient le souverain; les princes Démétrius et Constantin Wisniowiecki s'étaient rendus des premiers à leur poste, et l'évêque de Marseille suivait Jean à cheval pour combattre auprès de lui.

A son approche [octobre], les Turks, que le froid et la faim commençaient à entamer, que les Tatars abandonnaient d'ailleurs pour se défendre des armées d'Alexis, et mettre en sûreté dans la Krimée plus de cent mille esclaves enlevés aux provinces polonaises, les Turks prirent l'alarme. Leurs lignes se replièrent de toutes parts; le Grand-Seigneur montra l'exemple; il ne s'arrêta qu'à Silistrie. On suppose que les mouvements du Sophi qui menaçait Babylone, et les intrigues toujours actives de la sultane Valideh dans Constantinople précipitèrent cette retraite sans combat. Les Pachas, laissés sur le Dniester, ne songèrent point à se défendre dans la plaine. Leur unique soin fut de disperser leurs troupes dans les villes. Achmet Kiuperli rendit leur tâche plus facile en renouvelant la population presque entière de ces contrées. Des *Croyants*, appelés de Tatarie, avaient remplacé la population chrétienne, qui fut transplantée dans le canton des quarante églises, sur diverses plages de la mer Noire, parmi les champs de Constantinople; et dans tous ces lieux, le nom de Russes distingue aujourd'hui encore leurs descendants.

Jean, dans une marche rapide, qui lui fit donner le nom d'ouragan, enleva tous les postes, et réduisit à merci la plu-

part des garnisons. Tandis que Iablonowski investissait Kaminiéç, il assiégeait Bar en personne, il détruisait le Sultan Adzil Gieray et ses Tatars accourus pour sauver cette seconde forteresse de la Podolie ; il l'emportait d'assaut à la tête de ses dragons, le jour anniversaire de la victoire de Chocim [décembre]; enfin il marchait sur Mohilow, le soumettait ainsi que Braclaw, Nimirow et dix autres places [décembre]. En même temps, le référendaire de Léopol Rzewski prit Raskow de vive force, et Achmet-Pacha s'évada seul de cette ville conquise pour aller apprendre son revers au divan. Radziwill mit le siége devant Pawolocz, où commandait André Doroszenko, frère de l'hetman. Czehrin seul demeura libre : tout le reste de l'Ukraine reconnaissait l'autorité de la république. Les Ottomans étaient captifs ; les Tatars avaient disparu. Les Russes et les Kosakes, vaincus par la clémence autant que par les armes, accouraient de toutes parts, leurs prêtres et leurs bannières en tête, apportant le pain et le sel, signe de la soumission commune. Conduits par le brave Hukol, un de leurs chefs renommés, ils jurèrent fidélité éternelle à la couronne, en jetant de la terre par-dessus leur tête inclinée : de tous les serments, c'était parmi eux le plus solennel.

Pour ne pas perdre en quelques mois ses rapides conquêtes, le roi résolut de demeurer jusqu'à l'été campé dans ces déserts, à la tête de son armée : c'était faire violence à la coutume héréditaire et fatale des Polonais retournant à leurs foyers chaque hiver, chargés du butin de la campagne. Jean comptait les retenir sous les drapeaux par sa présence, régler le gouvernement des provinces assujetties, et ouvrir lui-même des négociations décisives. Il distribua ses quartiers entre Kiiow et les frontières de la Moldavie. Paç eut le poste de Bar, celui qui présentait le plus de ressources à une armée ; le roi s'établit de sa personne à Braclaw, dans des cantonnements affreux, où les chevaux n'avaient d'autres fourrages que la paille des toits, les hommes d'autres aliments que ceux qu'il fallait aller conquérir dans les champs de la Valaquie. En vain les grands, à la voix de la reine, le fatiguaient de leurs prières pour qu'au lieu d'hiverner sur ces frontières désolées, il vînt recevoir la couronne : pressé surtout de la mériter, et peu touché des jouissances d'une cour, il persista.

Déjà il avait pacifié l'Ukraine en préservant les peuples des

vengeances de la noblesse par une discipline sévère, et du pillage de la troupe par d'énormes largesses à ses compagnons d'armes : il avait plié au joug, par ses libéralités, aussi bien que par ses exemples, cette armée également surprise de ne plus piller et d'obéir ; il avait obligé la Porte à traiter de la paix ; Doroszenko, d'une capitulation ; la Moskowie, d'une alliance. Les Moskowites venaient d'ouvrir à Ladzyn des conférences pour unir la politique et les armes des deux couronnes contre l'Ottoman et le Tatar, leurs communs ennemis. Mahomet, après avoir refusé, dans sa fuite même, de lire une lettre du roi victorieux qui proposait la paix, était devenu plus traitable au bruit du congrès de Ladzyn. Kiuperli, découragé, inclinait l'esprit de son maître vers les négociations, et Doroszenko, près de se voir abandonné de ses alliés comme de la fortune, écrivait d'humbles lettres[1] pour demander grâce. Quand le roi lui envoyait porter des paroles de clémence, il mettait son bonnet sur la tête du messager ; il lui ceignait son cimeterre, vives marques de dévouement et de soumission qui promettaient un prochain retour de la Russie aux lois de la Pologne. Au milieu de ces dispositions pacifiques, un coup décisif allait être frappé. Tout était prêt pour entreprendre, à la grande surprise des infidèles, sous les glaces et sous les neiges, le siége de Kamiéniéç : cette conquête ne pouvait manquer de rendre également faciles, également glorieuses la paix et la guerre.

Tout à coup les Litvaniens, soulevés par leur grand-hetman, murmurèrent : il parlaient de retourner dans leur patrie ; le roi marche à eux, passe dans les rangs, et ils promettent en pleurant de vaincre et de mourir avec lui. Paç demande à se retirer seul ; la permission lui est donnée. Il part et entraîne son armée ; beaucoup de Polonais l'imitent : Jean seul songeait à ne pas livrer la Pologne, sans défense comme une place ouverte, aux perpétuels ravages de l'étranger.

Dans sa douleur, à l'aspect de cette armée qui désertait, il se contenta de la poursuivre d'Universaux, déclarant aux Palatinats que c'était lui qui la chassait comme incapable et indigne de servir la république ; il ordonnait que les corps fugitifs missent bas les armes. La plupart obéirent : il avait eu

[1] Les journaux du temps (janvier 1675) relatent des lettres de ce barbare, curieuses par la profusion des expressions d'obéissance et d'humilité.

besoin d'une admirable vertu pour se borner à châtier par le déshonneur des affronts qu'il pouvait laver dans le sang de son ennemi; mais c'eût été provoquer une guerre civile, et il en fallait moins pour épouvanter son âme polonaise; avec un tel régime, la guerre étrangère suffisait de reste à la destruction de son pays.

Au bruit de cette trahison, la république entière s'émut [1675, janvier]. Les grands se montraient indignés comme le peuple, et la Litvanie comme la Pologne. Le primat Olszowski fulmina des anathèmes. Étonné de ce soulèvement, Michel Paç demanda grâce pour son crime. L'évêque de Wilna, le palatin de Troko, le grand-chancelier, tous les Paç enfin, recoururent à la reine, et lui-même écrivit pour solliciter par l'intercession de Marie Kasimire la clémence de son rival couronné. Jean pardonna : il permit à Paç de reparaître sous la tente, après avoir rallié autour de son bonczuck une nouvelle armée. Mais les regrets du Litvanien ne pouvaient réparer le mal qu'avait produit sa faute. Le prestige qui naissait de la concorde de la Pologne sous les auspices de son roi se trouvait détruit sans retour. Ce roi, restant comme une sentinelle dévouée dans les solitudes de l'Ukraine, avait étonné ses alliés et ses ennemis : on savait maintenant qu'il n'avait pas plus que ses prédécesseurs la puissance de tenir une armée polonaise sous les armes après quelques semaines d'engagement; que des opérations suivies, des siéges, un plan de campagne, la conduite d'une longue guerre étaient, malgré son génie, livrés aux mêmes hasards. Il fallut abandonner l'investissement de Kamiéniéc. Le Sultan Adzil Gieray revint braver, quelquefois même détruire les postes polonais. Doroszenko ne négocia plus que pour gagner du temps; aux anciennes stipulations il ajoutait toujours la demande de concessions nouvelles. On remarque que ce barbare voulait au nombre des priviléges de sa nation le droit d'avoir des imprimeries. Mais l'astucieux Kosake pressait sous main le divan d'envoyer, au cœur de l'hiver même, une armée châtier cette station, désormais téméraire, sur les confins de la Turquie.

Le chancelier Christophe Paç, qui conduisait à Ladzyn les conférences ouvertes avec les Moskowites, reconnut avec douleur que, depuis la désertion de son frère, le ton des envoyés du Czar était changé. Ils avaient cessé de beaucoup

redouter la Pologne, ni de beaucoup espérer d'elle. Ils ne voulaient plus que s'approprier l'Ukraine entière parmi ses dépouilles [février], et, loin de consentir à acheter, au prix de la restitution de Kiiow et Smolensk, un traité d'alliance offensive et défensive contre les musulmans, ils demandaient satisfaction pour les pamphlets qui, en discutant dans l'élection précédente les titres des divers compétiteurs, avaient combattu irrévérencieusement, disaient-ils, la candidature du prince Fœdor Alexiowitz. Les conférences furent rompues [1].

Ainsi, toutes les mesures du roi se trouvaient renversées. L'hiver se passa en combats sans profit comme sans gloire sur la ligne du Borysthène, en préparatifs menaçants dans l'empire ottoman, au cœur de la Pologne en discordes. Les troupes qui avaient déserté [mars], erraient d'un bout de la république à l'autre, mettant à feu et à sang les provinces, imposant des rançons, pillant les églises et les châteaux, traitant leur patrie en terre conquise, au lieu de la défendre. Le bruit des armées que la Porte assemblait à Bender pour en finir, comme elle le disait, avec cette nation rebelle qui avait méconnu les bienfaits du traité de Buczacz, faisait trembler la Pologne, déjà saccagée par l'invasion de ses infidèles soldats. Les ennemis du roi reprenaient faveur en l'accusant d'avoir embarqué son pays dans cette guerre qui ne pouvait manquer d'aboutir à un affreux esclavage. Les Palatinats découragés ne donnaient ni trésors, ni armée.

L'Europe imputa tous ces malheurs aux manœuvres de Léopold. Ce prince en effet ne pardonnait pas au roi son élévation; il faisait d'ailleurs l'étrange calcul de s'effrayer moins de l'assujettissement des Polonais que de leurs victoires. Ces victoires auraient amené sur-le-champ la paix, et une paix pouvait appeler sur lui seul tout le poids de l'empire ottoman. La conquête de la Pologne devait être au contraire pour les

[1] Nous remarquons que le Mercure Hollandais de février 1675, en rendant compte de ces conférences, emploie, pour désigner le czar, le titre de *Sa Majesté Russique*. Il y revient ensuite. C'est, ce nous semble, la première fois que le titre de Majesté est donné au knès des Moskovites, et le nom de Russie à ce vaste empire. Ce nom ne pouvait être justifié que par la possession toute récente et contestée de Kiiow, métropole des Russies. Les Russies Blanche, Rouge et Noire appartenaient toujours à la Pologne. Les Hollandais, qui avaient seuls des relations suivies avec le gouvernement de Moskow, parce que leur commerce d'Archangel les avait créées, étaient plus disposés à mettre la puissante monarchie des czars au niveau des États européens; long-temps on ne trouve que dans leurs journaux ces dénominations royales.

Turks un long et difficile travail. Les efforts de la cour impériale tendirent donc, dans tout le cours de ces événements, à entraver les préparatifs militaires du chef de la république. La cour qu'Eléonore continuait de tenir à Thorn tournait contre Jean ses dernières armes. « Quoique l'exemple de ce héros, » dit un historien du temps, « dust porter tous ses sujets à tra- » vailler avecque la mesme application pour le salut de l'estat; » néanmoins les intrigues que les partisans de la maison d'Au- » triche continuoient pour brouiller les affaires de ce royaume, » essayant de soulever la petite Pologne et la Litvanie, eurent » de l'effet; ces projets produisirent une indignation que le » roi, par une sagesse digne de son grand caractère, empê- » cha d'éclater [1]. »

On découvrit dans le camp une conspiration contre sa vie. Son chef du gobelet fut convaincu d'avoir trempé dans le complot. Jean étouffa le procès pour ne pas accroître le trouble de la république. Son unique soin était de changer ses châteaux paternels en places fortes, et ses paysans en soldats : c'était à ses frais qu'il amassait des munitions pour approvisionner les places; il se préparait ainsi à recevoir en quelque sorte tout seul le choc de l'une des plus terribles invasions qui eût menacé sa patrie.

Cette fois son système de guerre était changé; il ne pouvait penser dans sa faiblesse à livrer des batailles. Il avait créé de tous côtés des forteresses, et multiplié les retranchements pour user, s'il se pouvait, dans des siéges son formidable adversaire. Une armée de Kosakes, séduits par les procédés de Jean, se formait, au prix d'une veste de drap de France et d'un écu par homme, sous les ordres de Sierzko, hetman des Zaporogues, que la jalousie du pouvoir de Doroszenko et quelque culture, quelques goûts qui attestaient des mœurs polies pour un barbare, attachaient à la Pologne. Pawolocz, tout défendu qu'était ce poste par dix mille Russes ou Tatars, venait de tomber au pouvoir de Michel Radziwill. Tout-à-coup l'armée ottomane se présenta. Les neiges et les glaces avaient à peine disparu, que le torrent inonda la Podolie, toute l'Ukraine, la Pokutie, et battit à la fois de ses flots Kiiow et les monts Karpathes [avril]. Éclaireurs fidèles de l'invasion, les

[1] Histoire des grands-vizirs Mahomet et Achmet-Coprogli pachas; avec le plan de la bataille de Coçim. (Paris, 1676, t. II, p. 271.)

Tatars portaient de tous côtés le massacre, le pillage, l'incendie. Jean ne put même essayer une résistance; il lui fallut s'éloigner à grands pas de ses quartiers de Braclaw, abandonner sans combats toutes ses conquêtes, dérober des marches, éviter des engagements, choisir enfin pour sa petite armée de fortes positions sur les frontières de la Wolhynie et de la Russie Rouge. Il y forma un vaste demi-cercle qui avait Léopol pour point d'appui. Iablonowski, posté à Zloczow, couvrait tout le Nord. De Brody et de Zalosz, le prince Démétrius protégeait la Russie; campé à Brzezan, le grand-enseigne observait tout le cours du haut du Dniester; quelque cavalerie légère continuait à tenir la campagne; et le roi, prenant la position centrale de Léopol pour ses quartiers, amassait dans tout le royaume les moyens de soutenir le choc qui allait peser sur lui quand la première ligne serait forcée. Il conservait, au milieu de l'abattement public, courage et sécurité. Car, disaient ensuite les Polonais, ne craint rien qui a tout prévu.

Jean plaçait son espoir [mai] sur la politique, autant et plus que sur les armes. Conservant des intelligences dans les conseils de la Krimée, rendant Doroszenko suspect à la Porte par des témoignages opiniâtres d'affection et de confiance, traitant toujours avec son puissant voisin Alexis, il étendait plus loin encore ses relations et ses espérances. Un ambassadeur du Sophi de Perse avait traversé tout le Nord pour arriver jusqu'à lui. Ce ministre de l'Asie l'attendait à Zolkiew, ainsi qu'un envoyé du czar. La reine, à peine relevée de couches, avait ouvert les négociations. Jean se hâta d'aller lui-même les conduire avec éclat. Il comptait effrayer la Porte par cet appareil d'une coalition qui aurait menacé à la fois et envahi les frontières ottomanes depuis les bords du Dniester et du Pruth, jusques aux confins de l'Arabie.

Un séraskier, qui avait une grande réputation de courage et d'habileté, mais qu'embarrassait une obésité monstrueuse[1], Schischman Ibrahim pacha, commandait l'armée musulmane. Quinze pachas, cinq beglierbeys, et les hospodars, combattaient sous ses ordres. Le kan de Tatarie amenait cinq sultans, ses frères ou ses fils. Le grand-vizir n'avait pas voulu risquer sa gloire, ni Mahomet IV sa vie, sur ce périlleux

[1] Le prince Cantimir raconte que *Schischman* (gras) Ibrahim pacha avait un chirurgien français employé à le dégraisser deux fois l'an.

théâtre. Une fille de la Pologne, captive dans le sérail, y enchaînait le sultan à ses pieds. On disait beaucoup qu'elle travaillait à fléchir les ressentiments de la Porte. Divers messages du kan qui se proposait pour médiateur semblaient confirmer ces bruits. Dans sa détresse Jean accepte les offres de Sélim Gieray. Le général Koricki, sous-chambellan de Kulm, et un autre officier, sont envoyés au prince tatar. Il les présente au séraskier [juin], qui leur dit simplement de s'expliquer en deux mots, parce qu'il n'a pas le loisir d'en entendre trois : « C'est trop peu, » répondent-ils, non moins laconiques que lui, et le musulman, les entraînant sur ses traces, court mettre à feu et à sang Woloczyszca, Winiaiowicz, d'autres places de Wolhynie. Il arrive devant Zbarras, ce patrimoine antique des Wisniowiecki. Quarante heyduques et soixante Polonais seulement y sont renfermés. Un capitaine français, Désauteuils, les commande, et derrière ces murailles il arrête cette immense armée, « faite, dit un historien polo- » nais, pour emporter d'assaut, non Zbarras et la Pologne, » mais le monde entier[1]. » Par malheur, cinq ou six mille paysans russes avaient cherché un asile dans la place. L'épouvante, ou peut-être la haine pour la domination polonaise les aveugle. Ils exterminent la faible troupe de Désauteuils, le jettent lui-même par-dessus les remparts; et Ibrahim, maître de la ville, fait monter les plénipotentiaires polonais qu'il tient captifs, sur une colline, pour leur donner le spectacle d'une ville polonaise incendiée, d'une population taillée en pièces tout entière, ou entraînée en esclavage. Les femmes, les nobles, sont réservés pour les sérails de l'Asie. Les vieillards, les enfants périssent par le fer et la flamme. Ibrahim n'épargne que Désauteuils. Il fait panser ses plaies, et, à la demande du roi de Pologne, il lui renvoie ce brave. Peu de jours après, les négociateurs, secondés par le murza des Tatars Noghais, qui avait son fils prisonnier dans le camp royal, parviennent à s'évader.

L'ardeur du pillage commençait à l'emporter sur les intérêts de la victoire. Ibrahim, de qui on ne pouvait attendre de l'activité, s'attacha comme ses devanciers à des siéges dans lesquels se perdaient l'avantage du nombre et celui de la belle

[1] Zaluski.

saison ; les supplices par lesquels il châtia des résistances héroïques, attestèrent ses fautes autant que sa cruauté. La guerre prit ainsi un caractère imprévu de lenteur et d'incertitude. Toujours menacé par les Moskowites, et abandonné des Kosakes, dont l'inconstance s'était laissé séduire à la générosité du roi, Doroszenko resta inactif, ou ne s'occupa qu'à se défendre des complots de sa femme qu'il empoisonnait, de deux filles Israélites qu'il faisait brûler vives, et d'un pope auquel il coupait le nez et les oreilles. Siersko, habile à profiter des disgrâces de son rival, s'était élancé [juillet] des îles Zaporogues sur les corps tatars qui saccageaient l'Ukraine, et avait porté le désordre dans les lignes ottomanes. Le roi, partout présent avec quelques escadrons de troupes légères, faisait sur le front de l'ennemi et quelquefois jusque dans les provinces occupées par ces armées, une guerre de partisans à la fois éblouissante et destructive. Il coupait les communications, reprenait le butin, taillait en pièces les colonnes. Ibrahim déconcerté résolut de forcer à la fois toute la vaste ceinture qui couvrait Léopol. Mais il avait laissé aux Polonais le loisir de hérisser ces positions de retranchements formidables. Les pachas chargés d'enlever Zalosk sur le grand-hetman Wisniowiecki, voulurent d'abord interroger la fortune. Une poule noire lancée vers la place revint tout effarée dans leurs rangs, et, par ce sinistre présage, y porta l'épouvante et la fuite. Vingt mille Tatars se présentèrent en même temps à Zloczow devant Iablonowski. L'habile capitaine les battit, et leur sultan Nuraddin, en faisant demander au vainqueur l'assistance de son médecin, lui envoya un carquois d'or garni de flèches, ce qui signifiait un aveu de sa défaite. Iablonowski se hâta d'envoyer au prince fugitif un chirurgien français, Renaut, et il lui fit remettre parmi d'autres présents une selle magnifique ; la selle est l'unique oreiller de ces tribus guerrières ; c'était lui conseiller le repos. Ainsi, après deux mille ans, les fils des Scythes et des Sarmates employaient encore pour correspondre le langage des emblèmes comme au temps de Darius.

Achmet Kiuperli, courroucé, menaça la tête d'Ibrahim. Une seconde armée franchissait le Dniester ; le Grand-Seigneur allait se mettre en marche avec une troisième, qui se réunissait à Andrinople. Le séraskier, abandonnant tous ses siéges stériles, revint au parti qu'il aurait dû prendre d'abord, celui

de forcer les lignes polonaises sans emporter les places, d'aller droit à Léopol, et d'enlever ce poste formidable, dernier boulevart qui protégeât sérieusement Krakowie, la capitale et toute la Pologne.

Léopol, en polonais Lwow, en allemand Lemberg, en latin et en français Léopol, était la troisième ville du royaume, la seconde des Russies, la première de ce démembrement vaste et riche des Russies qu'on appelait Russie Rouge ou Palatinat de Russie. Elle reçut son nom de Léon, fils de Daniel, chef ou roi des Russiens de Galicie, de qui étaient, dit-on, issus ces Danilowitz, aïeux maternels de Sobieski. C'était une cité populeuse, le principal comptoir de la république du côté du Levant, le centre de son commerce avec les Hongrois, les Turks, les Tatars, le point de rencontre, le lieu d'échange des produits de l'Europe, particulièrement de ses draps, de ses soieries, de ses étoffes diverses, avec les denrées de l'Asie et les vins de la Grèce. Les Juifs y étaient nombreux ; ils avaient dans ses faubourgs deux synagogues. Second archevêché catholique de Pologne, elle avait encore un évêque arménien et un évêque schismatique russe ou grec. Car tous les cultes possédaient le droit de cité dans cet empire, où la réforme avait seule rencontré des cris de réprobation et des lois de sang. Enfin, Léopol était la principale place d'armes de la république. Là se rencontraient tous les magasins de son armée, la principale fonderie de canons, son plus riche arsenal. Des remparts, des tours, deux lignes de fossés profonds défendaient la ville, couverte en outre par une ceinture de collines escarpées dont les flancs étaient hérissés de monastères que Jean fortifia. Deux citadelles, l'une dans la ville même, l'autre sur une de ces montagnes qui dominent toute la contrée, achevaient d'en faire un poste considérable. Si ce dernier boulevard avait le sort de Kamiénieç, c'en était fait de la république, attaquée cette fois au cœur : Jean résolut de s'ensevelir sous ses débris.

Trois grandes guerres tenaient alors en suspens l'Europe entière : les dangers de Léopol, les victoires de Frédéric-Guillaume et de ses alliés sur le jeune Charles XI de Suède, mal défendu par Wrangel qui vieillissait, et la lutte acharnée de l'Espagne et de l'Empire contre la France. Ou plutôt, ces trois guerres n'en étaient qu'une seule, celle de la maison d'Autriche contre Louis XIV; car si Louis XIV était frappé

dans tous les coups qui portaient sur la Suède, il s'affaiblissait aussi de tous les malheurs, de tous les périls de la Pologne. Que la paix eût régné dans ces régions, les Polonais aussi bien que les Ottomans auraient pu tourner leurs armes contre l'Empire. En ce moment, un coup de canon, perdu suivant les uns, pointé à bon escient, disent les autres [1], par le prince Herman de Bade, fixa sur les bords du Rhin les regards de l'univers; ce coup de canon devait avoir un long retentissement dans la postérité. Il tua M. de Turenne.

Des révoltes dans la Bretagne, dans la Guienne, dans le Languedoc, écrasés sous le faix des impôts [2], et le désastre de Créqui à Konsarbruk [août], furent pour Louis XIV, qui n'y était pas accoutumé, d'autres revers. L'illustre ami de Sobieski, Condé, courut soutenir sur le Rhin la fortune de la France. Ce fut sa dernière campagne et sa dernière gloire.

Mais du moins Condé trouvait une armée, celle de Turenne; et le roi de Pologne allant sans cesse de ses avant-postes à Léopol, de Léopol à Warsowie, avait travaillé en vain à rassembler des troupes. Le peuple, dans sa dure condition, s'inquiétait peu des dangers publics; car le serf n'a point de patrie; et la noblesse était occupée à protéger ses manoirs contre une sorte de jacquerie militaire, organisée par les déserteurs de la dernière campagne, qui portaient le ravage d'un bout du royaume à l'autre. C'était presque le seul ennemi dont les Polonais pensassent à se défendre. Quant à l'invasion turque, les uns disaient : Tout est perdu; qu'y ferions-nous? Les autres : Jean Sobieski est là, il saura bien nous sauver. Et tous, attendant des brigands domestiques le meurtre pour leurs enfants, l'incendie pour leurs demeures, ou fatigués de trente ans de guerre, laissaient dans un morne désespoir la fortune disposer seule de leur pays.

[1] Les journaux du temps, les journaux ennemis de la France, font honneur au prince de Bade d'avoir reconnu l'escorte et même la personne de Turenne, et d'avoir aussitôt chargé un canonnier de l'abattre. Quelle gloire ! Rien n'atteste l'exactitude de cette version; mais il est remarquable que l'autre soit seule relatée dans tous les historiens. C'est qu'elle fut seule accréditée par les écrivains français.

[2] Vous savez les misères de cette province. Il y a 10 ou 12,000 hommes de guerre, qui vivent comme s'ils étaient encore au delà du Rhin. Nous sommes tous ruinés ; mais qu'importe ! nous goûtons l'unique bien des cœurs infortunés. Nous ne sommes pas seuls misérables. On dit qu'on est encore pis en Guienne..... Ils mirent l'autre jour un enfant à la broche. (Madame de Sévigné.)

Tout ce qui nous a été conservé de la correspondance du roi, montre une âme en proie à l'indignation et à la douleur. Il n'avait pas plus de huit ou dix mille combattants; le reste se trouvait épars dans les places. Paç était arrivé presque seul pour faire preuve de regret et de dévouement. Sapieha avait mené les premières levées du grand-duché; Radziwill s'avançait à la tête de vingt-neuf autres compagnies; c'était tout ce qu'on pouvait réunir, et le sultan Nuraddin, qui s'était établi sous le canon de Léopol, et en avait déjà incendié les faubourgs, ne commandait qu'une avant-garde qui était de quarante mille hommes. On attendait de jour en jour Ibrahim et son armée.

Jean accourut. L'ordre était de ne célébrer son arrivée par aucune démonstration dispendieuse et bruyante. Mais il apprit qu'Ibrahim et ses lieutenants s'étaient disculpés à Constantinople de leurs retardements, sur ce qu'ils n'avaient su où le trouver : il ordonna que toute l'artillerie de la place, saluant son retour, leur apprît qu'on n'aurait pas loin à courir pour le rencontrer.

Jean n'était occupé qu'à remonter les courages; dans ce but, il voulut que la reine vînt avec ses enfants s'associer à son sort : il semblait l'appeler dans un sépulcre.

Elle était arrivée à peine, qu'un vaste incendie annonça la marche de l'armée musulmane [1]. Bientôt on la vit, du haut des collines, s'avancer en bataille. A quatre heures du soir [24 août], elle asseyait ses tentes en présence des lignes polonaises. Mais Jean n'avait pas entendu lui en laisser le loisir. Il fait aussitôt sonner la charge. Sa petite armée campait dans les vallées à

[1] Cette bataille de Léopol, ou de Lemberg, a été l'occasion d'une foule d'anachronismes Jonzac, historien de Iablonowski, qui apporte un soin extrême dans le tableau des opérations militaires, s'est même trompé pour cette grande journée d'une année entière; on l'a généralement fixée au 24 septembre. Nous adoptons une autre date, parce que la relation de Zaluski (t. I, pag. 576) et l'histoire de Lengnich (pag. 249), qui nous semblent décisives, l'assignent positivement aux derniers jours d'août ; que les opérations qui suivirent n'auraient pu avoir lieu dans l'espace de temps qu'on suppose; qu'il y a donc nécessairement erreur dans quelques dates, et que l'erreur nous paraît venir de ce que les historiens ont suivi la Gazette de France, qui a retardé exactement d'un mois tous les événements de la campagne. Cette singularité se reproduit dans d'autres circonstances. On ne saurait expliquer les motifs du cabinet français. Sans doute il croyait avoir quelque intérêt particulier à prolonger l'ignorance du public sur les événements du Nord, et ces anachronismes dissimulaient le retard ou la suppression des nouvelles. On verra, dans les détails qui vont suivre, une preuve assurée de l'exactitude de la date à laquelle nous nous sommes arrêté.

un quart de lieue de la ville, appuyée aux montagnes que couvrait son artillerie. Tous les abords étaient impraticables pour des troupes nombreuses. Chaque pli de terrain cachait une embûche ; des redoutes liaient de tous côtés le camp aux fortifications de Léopol ; afin de garantir ses ailes, Jean avait imaginé de hérisser au loin les collines et leurs vignobles des lances de ses hussards ; toute cette noblesse devait combattre au pistolet et au sabre, tandis que les lances aux flammes éclatantes formaient comme une seconde armée dont l'aspect combattait pour elle. Le roi avait ainsi fait ses dispositions en homme qui était bien résolu à ne pas survivre à son pays, mais qui ne désespère pas de vaincre. Agenouillée avec ses enfants et tout le peuple, dans l'église des jésuites, aux pieds d'une image miraculeuse du bienheureux Stanislas Kotska, saint de la maison de Iablonowski, la reine demandait au ciél le salut de la Pologne. Le ciel sembla l'entendre. Une tempête de neige et de grêle, chassée des Karpathes par l'ouragan sur le camp des infidèles, les troubla sans importuner les rangs polonais, et le roi, donnant sa bénédiction à son armée, comme père de la patrie, la lança, aux cris trois fois répétés de Vive Jésus! Cet innombrable ennemi qui croyait apporter l'épouvante, recevait inopinément le combat.

L'action préparée en général, Jean la poursuivit en soldat; la cavalerie polonaise avait fléchi; il y court et la ramène : « Vous entendez bien, leur criait-il, qu'il faut que je sois tué » ici, ou que nous soyons vainqueurs. » Et il rappelait que sa femme, ses enfants étaient là, destinés à tomber dans la ruine commune, ou à vivre si la patrie vivait. Le chevalier Lubomirski, Paç, le comte de Maligny, Michel Radziwill, essayaient en vain de le contenir et de le dépasser. Il chargeait à la tête des premières colonnes, et grâce au choix du terrain, à un ordre de bataille savant, à ces flots de neige qui importunaient les Turks, à la terreur qu'inspiraient son nom et sa présence, peut-être à l'enthousiasme d'une action si grande, et au pieux espoir dont le cri de guerre de Vive Jésus! avait rempli ses compagnons, il triompha. Nuraddin sentait de reste, dit Daleyrac, par le désordre des siens, qu'une puissance supérieure les poussait. Il fit en vain des prodiges de courage pour rallier ses troupes surprises d'une attaque soudaine, embarrassées de leur nombre même, foudroyées par des feux su-

périeurs, troublées, peu après, de la nuit qui survint, pressées sur un étroit champ de bataille dans des lieux qu'elles ne connaissaient pas. Tout s'enfuit. Le lever du jour les trouva à huit lieues de Léopol. Les contemporains ont dit que les musulmans étaient plus de trois cent mille combattants [1], que les Polonais n'étaient pas cinq mille [2]. Ces chiffres doivent être fabuleusement exagérés. Mais l'effrayante disproportion du nombre se révèle dans cette exagération même; ce qui l'atteste mieux encore, c'est le récri de l'Europe en apprenant la victoire de Léopol. Malgré les merveilles auxquelles Sobieski avait accoutumé le monde, personne ne pensa que le génie d'un grand homme pût avoir tout fait. La chrétienté crut tout entière, et cria au miracle [3].

Le miracle devait se prolonger jusqu'à la fin des hostilités; la France retentit surtout de ces prodiges, parce que son ambassadeur accompagnait le monarque polonais dans le cours de ses exploits. L'évêque de Marseille, que l'on comparait à l'archevêque Turpin, eut la gloire d'avoir deux chevaux tués sous lui, aux côtés de ce grand capitaine qui n'avait jamais été si grand. Se montrer partout avec toutes ses forces, rompre les grandes masses, écraser tour à tour leurs divisions séparées, tomber comme la foudre sur les endroits qui semblaient le plus hors d'atteinte, exciter par l'exemple d'un héroïque dévouement des dévouements héroïques; tel fut l'art du roi de Pologne dans cette admirable campagne, que rien peut-être n'égale dans les siècles antérieurs, qui a été à peine surpassée de nos jours.

« Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire de Pologne
» les campagnes de cette année, disait la Gazette de France,
» ne pourront s'imaginer qu'un roi, manquant de toutes sortes
» de secours, et tirant toute sa fortune de sa prudence et
» de sa valeur, ait eu le courage de se camper, avec 4 ou
» 5,000 hommes, à onze lieues de plus de 150,000 Turks et
» Tatars; qu'il ait eu le bonheur de les empêcher pendant six
» semaines d'entreprendre l'attaque de ses avant-postes; qu'il

[1] Le docteur Connor, pag. 149.

[2] Daleyrac, Anecdotes de Pologne. — Les gazettes du temps.

[3] On prétendit prouver l'intervention divine par cette neige subite qui était inouïe, disait-on, au commencement de l'été, *novâ estate* (Zaluski). Si c'était à la fin de septembre que se fût livré le combat, on n'auraitpas dit : Nova æstate.

» ait pu enfin vaincre des ennemis si puissants par sa mer-
» veilleuse conduite, réduisant les infidèles à une fuite si pré-
» cipitée, qu'ils firent, en une seule nuit, dans leur retraite,
» plus de chemin qu'en trois jours pour venir attaquer Sa Ma-
» jesté polonaise.... Le ciel a sensiblement fait voir qu'il dé-
» fendait lui-même ce boulevard de la chrétienté. On a aussi
» plus que jamais connu en cette grande journée, qui fait une
» si belle suite des merveilleux exploits de Sa Majesté, que la
» Pologne ne pouvait placer sur son trône aucun prince plus
» digne d'y monter. »

Les débris des troupes musulmanes rencontrèrent de toutes parts de nouveaux revers [septembre]. Tous les chefs polonais rivalisèrent de victoires.

Ibrahim-Pacha voulait tenter de refaire son armée. Il résolut de prendre ses quartiers sur la frontière du Palatinat de Russie. Les Wolhynies haute et basse seraient ainsi restées en son pouvoir; et, à la campagne suivante, il ne lui fallait qu'une marche et un combat pour enlever Léopol. En dix jours, Warsowie pouvait le voir à ses portes.

L'occupation de Podhaïce, place située en avant de Galis, sur le plateau élevé d'où la plupart des fleuves de la Pologne s'écoulent, lui était nécessaire pour servir de point d'appui à ses cantonnements. Mais Podhaïce était puissante par ses remparts, sa garnison, ses souvenirs : c'était là que Sobieski, grand-maréchal, avait tant illustré son nom et ses armes quelques années auparavant. Ibrahim s'y porta avec tout ce qu'il avait rallié de troupes; c'était encore une immense armée. Jean et Paç, d'accourir pour le forcer à lever le siége : le siége était terminé; Podhaïce s'était rendue sur la première sommation; le fort de Zawale, à deux milles plus loin, avait eu le même sort. Ces nouvelles furent pour le roi des coups de foudre. Le désastre aurait été irréparable si la soldatesque victorieuse, en livrant aux flammes dans une aveugle furie ces rapides conquêtes, ne les eût réduites à n'être plus que de vains et tristes trophées. Ibrahim dut chercher ailleurs une base d'opérations ou un point d'arrêt solide, et il jeta les yeux, à quelques lieues en arrière, sur Trembowla, place forte des confins de la Podolie, qui dominait toutes ces provinces. La ville est située au pied d'une haute montagne dont une vieille citadelle occupe les escarpements. Cette citadelle est de tous côtés in-

accessible; et la ville même, appuyée à la montagne d'un côté, entourée partout ailleurs des nombreux replis du Janow, n'était abordable que par une plaine coupée de bois et de marais. Là, commandait le lieutenant-colonel Samuel Chrzanowski, intrépide soldat qui n'avait pour toute garnison qu'une centaine de gens de guerre et la noblesse d'alentour réfugiée auprès de lui. Ibrahim tenta d'abord le pouvoir de la corruption; il recourut aux menaces. Chrzanowski ne répondit à ses sommations comme à ses promesses que par des railleries. Le bombardement commença aussitôt et fut effroyable. Cinq mille bombes portèrent dans la place la désolation et l'incendie; les aqueducs furent détruits : les assiégés manquaient d'eau, de vivres, de munitions; la mine jouait depuis long-temps sous le rocher; une large brèche était ouverte; l'assaut avait déjà été quatre fois tenté. Tout annonçait qu'il allait l'être encore; et, debout sur la brèche avec tout ce qui restait de combattants les plus braves, Chraznowski attendait le choc de moment en moment. Intrépide comme lui, sa femme courait sur les remparts, deux poignards à la main et criant : « S'il pensait à se » rendre, il y en aurait un pour lui... l'autre serait pour moi! »

Mais toutes les âmes étaient loin d'être aussi fortement trempées. Quelques-uns des gentilshommes du voisinage, réfugiés dans Trembowla, quittèrent furtivement [octobre] le poste où Chrzanowski les avait fixés, et se réunirent dans une citerne pour contraindre le commandant à capituler. L'intrépide Chrzanowska les a entendus; elle va au travers de la mitraille tout redire à son mari, qui s'élance, arrive parmi les traîtres, les charge le cimeterre à la main, et s'écriant : « Nobles, » comptez-vous faire vos preuves en délibérant au lieu de » combattre? » il les chasse devant soi jusque sur la brèche.

Malgré tout, Trembowla était perdue, lorsque les bruissements du canon se firent entendre dans le lointain : les cœurs se relevèrent; c'était Jean qui apportait du secours.

Au premier bruit du siége, il avait résolu de tout faire pour épargner à Trembowla le destin de Podhaïce et de Zawale. Sa petite armée s'avançait en bataille, toujours prête à livrer combat et à recevoir le choc des masses ennemies. Chaque division avait des tabors, comme points d'appui et camps retranchés. Parvenu ainsi à quelques lieues de Trembowla en passant sur le ventre des hordes éparses dans la contrée, le

roi porta vingt pièces de canon sur des collines, et ce furent leurs décharges qui, favorisées par le vent, allèrent réveiller l'espérance dans la place assiégée. Ibrahim fit aussitôt ses dispositions pour l'emporter enfin : il invita le kan des Tatars à venir près de lui jouir du spectacle de ce dernier assaut. Jean s'avança au bord du Janow, déterminé à une lutte désespérée jusque dans le camp du séraskier. Ses lieutenants le suppliaient en vain de renoncer à cette entreprise, du moins de les y exposer seuls, de conserver sa tête sacrée à laquelle était attaché le destin de la patrie; rien ne put le fléchir. Tandis qu'il lançait le prince Boguss Radziwill sur la rive droite avec ses troupes légères, les Turks donnaient l'assaut avec furie. Les assiégés firent des miracles; dans leur détresse ils renvoyaient aux assaillants les milliers de boulets dont leur étroite retraite était jonchée. Ibrahim fut repoussé. Un émissaire du roi, qu'il saisit dans ses lignes, lui apprit que le roi était en personne dans l'armée polonaise; au bruit de ce grand nom, dit l'historien [1], l'effroi le saisit. Inquiet d'avoir Jean Sobieski à combattre dans cette contrée pleine de marais et désolée, effrayé de l'hiver qui approchait, il sonna la retraite après s'être donné la joie d'égorger tous les captifs trop vieux pour suivre sa fuite précipitée. Le surlendemain le trouva devant Kamiéniéç; mais son armée était débandée par le désordre de la retraite, et par les coups que les Polonais frappaient sur ses bataillons épars. Il n'osa point s'arrêter sous le canon de cette place, et passa nuit et jour le Dniester : impatient de voir en outre derrière soi le Pruth et le Danube, il ne s'arrêta qu'à l'abri de cette triple barrière.

En ce moment des renforts arrivaient à Jean de tous côtés. Les avant-postes, dans leur inquiétude d'avoir à porter la guerre au delà des frontières de la patrie, s'étaient empressés de mettre le feu aux ponts laissés par Ibrahim pour rendre inutiles par de nouveaux retards la marche de leur roi. Force lui fut de faire halte; il ne put que lancer dans les principautés quelques partis de Kosakes sous le commandement du chevalier Lubomirski. Tel était l'effroi que Jean inspirait, qu'un jeune homme, Odoieski, tombé vers Gradeskoï aux mains du kan des Tatars qui fuyait plus lentement qu'Ibrahim,

[1] Zaluski, t. I, pag. 515.

n'eut qu'à dire avec assurance que ces partisans étaient l'escorte du roi s'avançant à la tête de ses hussards; aussitôt les Tatars se prirent à fuir à leur tour en désordre jusqu'au Danube. Il recouvra sa liberté dans leur déroute. Lubomirski porta au fond de la Walaquie la terreur du nom polonais, et ne se replia que devant un ennemi plus redoutable que le Turk, laissé par le Turk dans ces malheureuses provinces : la peste y exerçait ses ravages, et achevait de les désoler.

La Pologne, délivrée une fois encore, se mit à pousser des cris de joie; le sénat et les provinces députèrent de toutes parts vers le libérateur de la république, suppliant ce héros, au pas de tortue, disait-on [1], pour monter au trône, au vol d'aigle pour courir au danger et à la victoire, de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si souvent méritée. Rien ne le retenait plus sur les frontières [novembre]. Il laissa ses lieutenants pacifier, par l'appareil des armes et quelquefois des châtiments, cette malheureuse Ukraine, toujours indocile au joug polonais, toujours changeante, toujours prête à tendre les bras au Moskowite ou à Doroszenko, et tellement ravagée par tant d'expéditions contraires qu'il n'y avait plus d'âmes vivantes hormis dans les places fortes, et que le czar fut contraint d'abandonner ses stériles conquêtes des bords du Borysthène, de rappeler ses armées autour de la vieille métropole de Kiiow : la vaste contrée sur laquelle s'étaient étendus leurs drapeaux ne les pouvait nourrir.

Jean était retourné cacher ses lauriers à Zolkiew, auprès de Marie Kasimire. Les ministres du prince Apaffi de Transylvanie, de l'empereur, de Charles II d'Angleterre, du roi de Suède, de l'électeur de Brandebourg, l'évêque de Marseille enfin, l'avaient devancé dans ce manoir, où un nouvel ambassadeur du sophi de Perse ne tarda pas à paraître en pompe magnifique [décembre], tous ambitionnant pour leurs maîtres l'alliance d'un si grand roi. La Perse, qu'inquiétait déjà, avec une prévoyance si bien justifiée depuis lors, la fortune des czars, aurait voulu tourner contre cet empire les armes de Sobieski. Léopold le sollicitait contre la France, la Suède contre le Brandebourg; Forbin-Janson s'offrait à incliner les Turks à la paix, s'il voulait entrer dans l'alliance de Louis XIV contre

[1] Testudo ad solium, aquila ad salutem reip. (Votum in senatu Andreæ Olszowki episc. Culmensis, pag. 585.)

Frédéric Guillaume ou Léopold. Et comme l'Europe commençait à s'affaisser sous le poids de ces grandes guerres, toutes les puissances invoquaient pour les conférences de Nimègue qui s'ouvraient alors, plus même que pour la suite des hostilités, l'appui de son amitié et de son intervention.

Mais Jean était tout entier à une seule pensée, la continuation, et, s'il se pouvait, la conclusion de la lutte terrible dans laquelle sa patrie était depuis trop long-temps engagée. Une seule pensée occupait aussi la Pologne, les apprêts de la solennité où son libérateur devait enfin ceindre le bandeau des rois.

Les diétines, assemblées pour élire la diète du couronnement et rédiger les cahiers des nonces territoriaux [janvier 1676], furent partout paisibles. C'était un spectacle nouveau. Cependant de graves questions y furent agitées. L'archiduchesse Éléonore, qui allait enfin abandonner la Pologne et sa cour inquiète de Thorn afin de prendre le gouvernement du Tyrol, Éléonore avait essayé une dernière fois de la puissance de son nom et de son parti, non plus pour ressaisir la couronne qui lui était échappée sans retour, uniquement pour en contester la possession à son heureuse rivale. Elle espéra que la Pologne ne souffrirait pas que l'huile sainte coulât sur le front de la fille des marquis d'Arquien, formalité auguste qui pouvait seule étendre jusqu'aux reines les prérogatives du trône, leur obtenir une maison comme celle du roi, des gardes, un revenu considérable, des droits à un douaire. Les débris du parti de l'Autriche s'agitèrent pour arracher aux diétines un vœu ennemi. Tout fut inutile. Jean avait assez de gloire pour tenir lieu d'aïeux à sa compagne. Marie-Kasimire, grosse de huit mois, s'achemina, au milieu des glaces et des neiges, vers les pompes qui l'attendaient. Jean avait voulu que cette solennité s'accomplît dans le cours de l'hiver, pour être plus tôt libre de reprendre la route des frontières. Dans cette précipitation, nombre d'ambassadeurs des diverses cours de l'Europe étaient encore sur les chemins avec leurs vastes suites, leurs pesants et magnifiques équipages, que déjà la cérémonie pour laqnelle ils se pressaient était terminée. Sobieski avait pris son rang, sans les attendre, parmi les têtes couronnées.

C'est à Krakowie que la république polonaise couronne et ensevelit ses rois. La cérémonie de l'inauguration se lie à

celle des funérailles. Le nouveau souverain mène à pied le deuil de celui qui n'est plus, et n'arrive au trône qu'en passant à travers les tombeaux de tous ces potentats dont il vient recueillir l'héritage. Ce rapprochement avait de quoi faire naître de graves et religieuses pensées : elles ne duraient qu'un jour.

Il y avait cette fois deux princes à conduire au tombeau. Les restes de Jean-Kasimir étaient arrivés de France pour reposer près les Jagellons, dont la race avait fini en lui. Michel était porté sur le même char de mort; ensuite venait à pied Jean III : c'était toute l'histoire de la Pologne depuis trente ans; c'était la vie entière de Sobieski. En prononçant l'oraison funèbre de ses deux devanciers, l'évêque de Krakowie n'eut guère à raconter que les grandes actions de leur successeur; lorsque cinq hérauts d'armes, couverts de pied en cap d'armes noires, entrèrent au galop dans l'église, et vinrent bride abattue rompre sur le caveau funéraire le sceptre des rois, la couronne, le globe, le cimeterre, une lance et un javelot, les cœurs furent peu saisis : on savait bien que les armes de la patrie n'étaient pas brisées.

Le roi alla, selon l'usage [1er février], en procession solennelle au tombeau de saint Stanislas, évêque de Krakowie, faire amende honorable pour l'attentat commis sur cet ardent apôtre des droits du peuple et du clergé par Boleslas-l'Intrépide, il y avait six cents ans! Après cette expiation dans laquelle semblent empreints le génie de Grégoire VII et l'empire dont sa main puissante avait posé les bases, le jour du couronnement se leva enfin. Jamais tant de pompe, tant de concours, tant de noblesse, n'avaient rehaussé l'éclat de ces solennités; la république entière semblait accourue. Les *possédés* seuls, dont la petite Pologne abondait, formaient dans Krakowie comme un autre peuple qui, s'agitant dans la boue profonde des carrefours, remplissait les airs de cris sauvages. La foule était si grande que le primat Olszowski, appelé par sa charge à célébrer l'office saint, ne parvint à se frayer passage qu'en rappelant que sans lui rien ne pouvait s'accomplir, puisqu'à l'archevêque de Gnesne seul appartenait le privilége d'inaugurer les rois. Jean s'avançait vers la cathédrale, Michel Paç portant devant lui le bonczuck de la Litvanie, l'ambassade de Perse relevant de sa magnificence orientale le triomphe du

vainqueur de l'islamisme, et l'évêque de Marseille à cheval proclamant, par son air glorieux, qu'il regardait toute la grandeur de Sobieski comme son ouvrage. Après s'être incliné sous les sept onctions qui consacrent les rois, Jean présenta Marie d'Arquien aux bénédictions du primat. Au moment où revêtue de la pourpre, et sa belle chevelure pendant jusqu'à terre, elle inclina son front orgueilleux sous le royal bandeau, des murmures éclatèrent. On eût dit, selon un contemporain, ce frémissement qu'à l'élévation les possédés ne peuvent contenir. Telle fut la dernière satisfaction d'Éléonore; les murmures se perdirent dans le bruit d'universelles acclamations, et rien ne manqua au bonheur de Jean Sobieski : ce fut au milieu des respects publics qu'il put conduire Marie-Kasimire à ce trône sur les degrés duquel tous deux avaient servi. Le trône s'élevait le lendemain sur la place publique de Krakowie ; tous deux y parurent dans l'éclat de la royauté pour prêter le serment à la république, prendre possession du premier droit de la souveraineté en Pologne, celui de faire des nobles, et recevoir, avec l'hommage de ces nouveaux membres de l'ordre équestre, les soumissions des trois ordres, le serment des cités, les panégyriques pompeux des académies, ceux de la sorbonne de Krakowie, les félicitations de tous les ambassadeurs. Le jeune Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, et désormais appelé le prince de Pologne, était à cheval au pied du trône, entouré de tous les grands de la république, naguère les rivaux de ses parents, aujourd'hui leurs sujets. Des deux époux quel devait être le plus heureux et le plus fier, Jean de tant donner à une femme adorée, ou Marie-Kasimire de tant recevoir de l'amour d'un grand homme?

La diète, dite du couronnement, ouvrit aussitôt sa session, disposée, dans l'émotion de son enthousiasme, à faire un bien immense. Marie-Kasimire entrava tout; malgré l'empire qu'elle exerçait sur le cœur et l'esprit du roi, il avait pris contre ses conseils des résolutions qu'elle était décidée à rendre vaines. C'était peu de chose qu'un grand homme sur le trône; la Pologne ne pouvait retrouver sa puissance d'une façon durable que si ce trône était auguste et fort. Quelques évêques voulaient encore insister pour que la charge de grand-hetman fût réunie à la couronne; le roi persévéra dans son refus. Mais il voyait avec plaisir les grands et le clergé se réunir

dans la résolution de rendre triennales les charges militaires de la république et de les assujettir à un serment d'obéissance au prince. Cette innovation lui aurait donné un empire salutaire sur les chefs de l'armée. L'une des plus grandes plaies de la constitution aurait été guérie, et peut-être des améliorations nouvelles seraient-elles nées de ce premier changement. Peut-être la Pologne eût-elle été sauvée de l'anarchie: c'était l'être de la conquête. Marie-Kasimire empêcha cette résolution, dès lors impossible quand l'ascendant du nom et du génie de Sobieski ne l'avait pas opérée. Marie-Kasimire l'empêcha, en opposant les passions de la petite noblesse au bon sens des grands. Par ses brigues la chambre des nonces resta déserte toutes les fois que la question fut débattue dans le sénat. Quels étaient ses motifs? Elle n'avait pu obtenir au comte Stanislas Iablonowski le bâton de grand-hetman; celui d'hetman de campagne devait payer ses services : elle ne voulait pas qu'en recevant cette dignité il la trouvât diminuée en éclat et en puissance. C'était par l'amitié qu'elle professait pour la mère et pour la femme du comte, c'était surtout par sa reconnaissance des services qu'il avait rendus à sa maison dans le champ électoral que la reine expliquait ce dévouement, auquel se trouvèrent à la fois sacrifiés les intérêts de la royauté, la grandeur de Jean III et l'avenir de la Pologne.

D'autres débats, provoqués par la désertion de Paç dans la campagne de l'Ukraine et élevés pour affaiblir l'autorité du grand-hetman de Litvanie, n'eurent pas de résultats plus heureux. La générosité de Jean repoussa tout concours dans cette agression à son ennemi. Le prince Michel Radziwill, qui déclarait ne plus vouloir obéir à un traître, faisait à ce traître des partisans, en donnant pour motifs de l'indépendance à laquelle il prétendait, son titre de beau-frère du roi autant et plus que les torts mêmes de Paç.

C'est ainsi que se passa, sans produire de biens durables, la première diète du nouveau règne. L'enthousiasme de l'avénement une fois tombé, on ne devait plus espérer des Polonais le sacrifice de leurs éternels ombrages; et, sans une réforme profonde dans les lois, les prospérités de leur pays n'étaient que viagères.

La distribution des vacances était la grande affaire qui fixait l'attention des ordres assemblés. Les rois ne peuvent faire des

promotions qu'après leur couronnement, et cette fois il y avait cent vingt postes éminents à donner. Le roi, du haut du trône [mars], déclara, selon ses promesses, grand-hetman le prince Démétrius Wisniowieçki; hetman de campagne Stanislas Iablonowski; grand-maréchal de la couronne, Stanislas Lubomirski; maréchal de la cour le grand-enseigne Sieniawski; grand-enseigne, le chevalier de Malte Lubomirski, frère du grand-maréchal. L'évêque de Warmie Widzga fut vice-chancelier en place d'Olszowski, que son élévation au siége primatial empêchait de conserver les sceaux. Ces choix, dans lesquels le roi s'attacha à étouffer tout souvenir des anciennes discordes, obtinrent des applaudissements universels : tout le monde lui sut gré d'efforts multipliés pour ramener la paix entre son beau-frère Radziwill et le grand-hetman de Litvanie. On vit aussi volontiers un traité proposé au grand-chancelier Leszszynski, pour qu'il cédât ce haut poste à un seigneur d'un grand savoir, d'un sens profond, d'une haute renommée, le comte Jean Wielopolski, dont on annonçait le mariage avec Marie-Anne d'Arquien, dernière sœur de la reine. Au milieu de ces arrangements, la reine mit au jour une fille, que Louis XIV devait tenir sur les fonts baptismaux avec l'électrice de Bavière, et que la fortune destinait à remplacer un jour sa marraine sur le trône électoral.

Le roi profita du calme que lui laissaient la disposition des vacances et la grossesse de Marie-Kasimire pour fixer sur les intérêts publics l'attention de la diète. Il n'avait qu'une pensée, le dénoûment du grand drame auquel l'Ukraine servait de théâtre. Le duc de Curlande était venu prêter foi et hommage au roi, et promettre à la république deux régiments avec un de ses fils. Le grand-électeur promettait aussi des secours, et annonçait la restitution de Draheim; mais on ne savait plus quelle serait la politique de la Moskowie. Le jeune Fœdor montait sur le trône; le czar Alexis son père venait de terminer, dans la force de l'âge (8 février), sa grande vie : il laissait à ses fils, avec un territoire immense, l'institution d'une armée permanente; une police régulière et uniforme dans l'État; des lois sous lesquelles pliaient la noblesse, le peuple et l'armée; un commerce agrandi; les provinces fécondées par des colonies de populations entières, particulièrement de cinq cent mille Polonais transférés sur le Volga pendant les guerres

de Jean Kasimir; des écoles qui prospéraient; de nombreuses relations avec l'Europe et l'Asie; un vaste plan de civilisation au dedans, de conquêtes au dehors, et, entre autres grands desseins, un traité conclu avec la Hollande pour créer sur la mer Noire comme sur la mer Caspienne, après avoir soumis leurs rivages, des ports, des flottes et des chantiers. Il y avait là matière à méditation pour la Pologne.

Jean proposa deux innovations utiles : une capitation qui pesât également sur tous, et la levée d'une infanterie permanente. La capitation fut votée, le clergé s'y soumit sans résistance, en se bornant à solliciter du saint-siége la permission de fournir à l'État ce subside. Il fut aussi réglé qu'un fantassin pourrait être levé dans les villages par foyers, et tenu constamment sous les drapeaux. Cette milice, qu'on appela l'infanterie agraire, devait se composer, sur le pied de paix, de trente régiments de mille hommes chacun; c'était une organisation puissante qui promettait à l'armée polonaise un ensemble inconnu jusqu'alors. La diète décida encore que le roi serait toujours maître de convoquer la pospolite. On arrêta que soixante-treize mille hommes seraient mis sur pied pour la campagne prochaine, dont vingt mille de hussards, pancernes, dragons ou wallaques, dix-huit mille de troupes litvaniennes de toutes armes, le reste de gens de pied. Une si puissante infanterie ne s'était jamais vue en Pologne. On s'occupa même de créer des magasins pour épargner les provinces et maintenir la discipline, toutes choses auxquelles jusqu'alors on n'avait point songé : des fonds furent faits pour ces dépenses. Jamais roi n'avait tant obtenu de l'ordre équestre. L'assemblée alla jusqu'à vouloir que, malgré son avénement à la couronne, Jean conservât les starosties qui avaient récompensé ses travaux, et que, jusqu'à la troisième génération, ses fils en eussent l'héritage. Ce n'est pas que ces résolutions ne fussent vivement débattues. Pierre Opalinski, palatin de Lenczyça, staroste-général de la Grande-Pologne et l'un des chefs du parti d'Éléonore, s'était signalé, dans cette lutte, contre toutes les propositions du trône. L'Autriche, qui s'alarmait de la face nouvelle que semblaient devoir prendre les affaires de la république sous les auspices de son génie tutélaire, multipliait les dissensions et les difficultés. Trois soleils et une croix de feu qui avaient paru dans le ciel en Silésie, secondèrent ses efforts

par le trouble que ces récits jetèrent dans les esprits. Le roi fit voir une habileté, alors fort admirée, à gouverner les débats, à triompher des obstacles [avril]. Son caractère fut plus que jamais conciliant, sa parole plus que jamais puissante. Pour en finir avec les intrigues ennemies, il refusa de prolonger la session qui touchait à son terme : toutes les lois furent votées, séance tenante. On le vit rester quarante heures sur son trône; deux nuits se passèrent dans ces laborieuses délibérations. Enfin le troisième jour se leva, tout était terminé; c'était le dimanche de Pâques, et le prince, les sénateurs, les nonces passèrent tous ensemble du palais du sénat au pied des autels, rendant grâce à Dieu d'un double bonheur, disent les historiens polonais, la fin des comices et la fin du jeûne.

Les diétines de relation, celles à qui les nonces réfèrent dans les palatinats les actes de la diète et rendent compte de l'exécution de leur mandat, furent paisibles [mai]. La Pologne, depuis l'avènement du vainqueur de Podhaïce et de Chocim, savait tenir des assemblées qui ne fussent pas des champs de bataille; sa liberté n'était plus une guerre civile. Les résolutions de la diète furent unanimement approuvées.

Mahomet s'effraya des déterminations de la république et de sa concorde. Il avait passé l'hiver à se mettre en mesure de frapper des coups décisifs, non pas qu'il aspirât désormais à des conquêtes ni même à des vengeances. Achmet Kiuperli jugeait trop bien que, Sobieski vivant, la Pologne ne serait pas assujettie, et quoique son orgueil jaloux souffrît de voir son étoile pâlir devant le génie de ce formidable adversaire, il reconnaissait la nécessité de traiter enfin [1]. L'apparition

[1] On trouve une preuve de l'intérêt que cette grande lutte et ces grands hommes inspiraient en Occident dans ces lignes que madame de Sévigné écrivait alors même, sur un livre tombé depuis dans le plus juste oubli. Après avoir dit à sa fille précédemment, le 15 mai, que ce livre *était une mode*, elle ajoutait, le 4 juin : « Je veux vous envoyer, par un petit prêtre » qui s'en va à Aix, un livre que tout le monde a lu et qui m'a divertie, c'est » l'*Histoire des Vizirs* (Mahomet et Achmet Kiuperli) : vous y verrez en la » personne du grand-vizir que vous avez entendu louer, et qui règne encore » présentement, un homme si parfait, que je ne vois aucun chrétien qui le » surpasse. Dieu bénisse la chrétienté! Vous y verrez aussi des détails de la » valeur du roi de Pologne, qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admi» ration. » Et plus loin, le 5 août même année, l'illustre correspondante dit encore : « Quand vous lirez l'Histoire des Vizirs, allez jusqu'au fils (Achmet » Kiuperli), et si vous trouvez un plus honnête homme parmi ceux qui sont » baptisés, vous vous en prendrez à moi. » Ce jugement était bien sévère *pour ceux qui étaient baptisés*; car l'*honnête homme*, que madame de Sévigné admirait tant, ne se faisait faute ni de recourir à la ruse ni de verser le sang à flots pour assurer son pouvoir.

d'ambassades persanes à la cour de Krakowie et de Zolkiew inquiétait sa politique. Des révoltes à Memphis, à Babylone, à Damas; la fidélité douteuse du kan des Tatars; l'alliance chancelante de Doroszenko; par-dessus tout l'effroi superstitieux qu'inspirait aux armées musulmanes la seule pensée d'avoir encore le roi Jean à combattre; peut-être aussi les prières de la captive polonaise qui régnait au sérail, et les représentations multipliées de Louis XIV, étaient pour Mahomet autant d'invitations pressantes à la modération. Il ne voulait plus qu'une paix glorieuse.

C'était aussi la paix, mais glorieuse, que Jean voulait conquérir. Heureux des votes de la diète, il comptait marcher cette fois à la rencontre des barbares, et mettre un terme à cette longue guerre en leur dictant au cœur de leurs provinces des conditions tutélaires. Dans cette pensée, il pressait les apprêts avec vigueur : mais en Pologne [juin], combien il y a loin des résolutions aux effets ! Ces têtes indociles ne savaient pas se plier à des charges nouvelles. Vous eussiez vu partout les habitants se refuser au double impôt du recrutement et de la capitation; les paysans et les nobles fuir de province en province, de bourgade en bourgade devant les exacteurs; le trésor rester vide; l'infanterie agraire demeurer une institution à peu près stérile, sous la double influence de l'opposition orgueilleuse des nobles et de la fainéante opposition du peuple. Certes, faire entrer le peuple dans les intérêts publics, fortifier de son secours le corps épuisé de l'État, c'était là une grande pensée. Mais Jean eut le tort de ne pas considérer que ce n'était point par des charges de plus qu'il fallait d'abord associer les serfs à la vie du pays. De cette sorte, on devait assurément échouer. La fortune lui réservait d'autres mécomptes.

Des projets vaniteux préoccupaient la reine; elle voulait promener sa grandeur en France. Sa santé, disait-elle, réclamait l'air natal; ses médecins français lui avaient commandé les eaux de Bourbon-l'Archambaud; elle faisait au milieu des fêtes les préparatifs de son départ [1], et n'attendait plus pour s'acheminer vers sa patrie, que son beau-frère le marquis de

[1] « La reine de Pologne, écrivait madame de Sévigné le 24 juillet, vient à » Bourbon. Je crois qu'elle joindra fort agréablement au plaisir de chercher » la santé celui d'avoir le dessus sur la reine de France. Je suis persuadée » que, pendant qu'elle sera en train, elle viendra à Paris. Vous en aurez la » vue, et vous admirerez ce que c'est que la fortune. »

Béthune, ambassadeur extraordinaire de Louis XIV, qui devait lui apporter l'agrément du roi et tenir, au nom de son maître, l'enfant nouveau-né sur les fonts baptismaux. Béthune, à qui l'Empire était fermé, fut retardé plusieurs semaines [juillet] dans la Baltique, où Tromp faisait triompher sur les flottes suédoises le pavillon de la Hollande. Dans son impatience, la reine ne l'attendit pas jusqu'au bout; elle procéda sans lui au baptême, partit en pompe avec le prince Jacques, rencontra Béthune à quelques journées de marche, et renonça brusquement à son voyage. Louis ne pouvait se résoudre à traiter d'égal à égal avec la fille du capitaine des gardes suisses de Monsieur. Il trouva dans son titre de reine élective le motif de chicanes subtiles et de distinctions altières. Marie Kasimire revint à Zolkiew indignée [1].

Sur ces entrefaites, l'empereur s'avisa de prendre ombrage de cette ambassade du marquis de Béthune et des communications éclatantes de la cour de Javorow avec celle de Versailles. Louis XIV venait de triompher, à Bouchain et Condé, du génie du prince d'Orange; Créquy balançait avec succès sur le Rhin l'habileté du duc de Lorraine; Schomberg et Navailles battaient les Espagnols dans le Lampourdan; Vivonne conquérait la Sicile, et, le génie de la France triomphant aussi sur les mers, Duquesne voyait expirer vaincu le grand Ruyter. Toutes ces faveurs de la fortune qui avaient encouragé l'orgueil de Louis XIV dans ses procédés blessants et impolitiques, furent précisément ce qui rendit plus alarmante au conseil de Vienne l'intimité dont on croyait les liens de plus en plus serrés entre la France et la Pologne. Sauf en Suède, où le jeune roi Charles XI prenait les rênes du gouvernement sous de tristes auspices, battu en Scanie par le roi de Danemark, et dépouillé de la Poméranie par le grand-électeur, les alliés avaient partout des revers. Que serait-il advenu, si, après avoir dicté la paix aux Ottomans avec la nombreuse armée qu'il levait, Jean avait tourné son humeur belliqueuse contre Frédéric-Guillaume ou même contre l'Empire?

La république demeurât-elle neutre, les sujets d'alarmes ne manquaient pas à la cour impériale. L'insurrection à la fois

[1] Le 12 de ce mois, madame de Sévigné écrivait encore : « Il me semble » que cette reine de Pologne ne vient plus tant. Peut-être qu'elle attend le » Grand-Seigneur ou le grand-vizir que nous aimons. »

religieuse et politique de la Hongrie s'était, depuis vingt mois, ranimée avec fureur. Le parti des protestants, des nobles, des amis de l'antique liberté, étroitement lié avec Louis XIV, fortifié de ses deniers et de ses promesses, joignait à l'appui patent des Transylvains, l'appui secret des Turks. Chaque jour les impériaux et les musulmans en venaient aux mains; une guerre semblait imminente : que deviendrait la cour impériale, si elle avait à supporter d'un côté le poids de la puissance ottomane tout entière, de l'autre les victoires de la France? il fallait donc perpétuer cette lutte secourable de l'aigle polonaise et du croissant. Le salut de l'Allemagne était à ce prix.

Le cabinet de Vienne inventa de publier que Jean trompait la république, qu'il ne destinait point ses coups à la Porte, que la paix venait d'être secrètement conclue avec elle avant le sacre, que les armements ne menaçaient que le Brandebourg, ne serviraient que la France, la France à laquelle il était tout simple que l'élu de la faction française sacrifiât la Pologne.

Ce bruit, semé par des émissaires habiles, courut d'une façon magique d'un bout du royaume à l'autre. Les Polonais se virent embarqués, pour une prédilection, pour un caprice de leur roi, dans une guerre ruineuse et stérile. Aussitôt le clergé, et surtout les nobles, de décliner hautement la capitation; les recrues, de déserter en masse; les volontaires, de retourner à leurs manoirs en saccageant tout sur la route. Et déjà, à ce moment même, l'armée musulmane [août] remontait à marches forcées les rives du Dniester, le passait sous Chocim, lançait à la fois ses Tatars sur Halicz, Buczacz, Jesupol! Ne trouvant partout que des populations ou des troupes étonnées d'apprendre que la guerre durât encore, les barbares entraînaient sans effort un peuple tout entier en esclavage. Le fer et le feu désabusèrent la Pologne.

Le roi, qui avait fait de vains efforts pour combattre l'erreur populaire et appeler ou retenir les nouvelles levées sous les drapeaux, rassembla en hâte à Léopol [septembre] tout ce qu'il y avait de troupes qui ne se fussent pas débandées. Les garnisons distribuées dans les nombreuses places qui couvraient ces frontières, il rallia environ dix mille hommes, dont trois mille du Grand-Duché. Les grands-hetmans Paç et Démétrius Wisniowieçki, effrayés du péril, lui déférèrent d'une commune voix le commandement suprême qu'ils auraient été

en droit de lui dénier, d'après les lois, depuis son couronnement. Il confia au premier l'aile gauche, au second le centre, à Iablonowski l'aile droite, et courut à l'ennemi. Une fois encore la Pologne allait voir toute sa fortune tenir à une seule bataille et à un seul homme. Ce jeu terrible, renouvelé d'année en année, ne pouvait manquer de la conduire à sa ruine.

Les Ottomans passaient, selon l'usage, pour être près de trois cent mille. Il y avait cent trente mille Tatars que menait le kan en personne. Le sultan Galga et le vaillant Nuraddin marchaient à ses côtés. L'armée turque était de quatre-vingt mille combattants. Le prince Ducas, hospodar de Moldavie, y avait joint quelques milliers de soldats. Doroszenko ne put se réunir à l'invasion : il était aux prises avec les Moskowites, fatigués de ses changements, et résolus à le soumettre. Du reste, toute cette multitude marchait avec peu de confiance; son nombre ne la rassurait pas. La terreur que les victoires de Sobieski avaient répandue en Orient était si grande, qu'il avait fallu multiplier les supplices pour entraîner les officiers eux-mêmes en avant. Mais le séraskier était loin de partager cet abattement. Ce n'était plus le lourd Schisman Ibrahim-Pacha; il venait de mourir : son successeur, Ibrahim-Shaïtan-Pacha, chef du pachalik de Damas, était un général habile. Ce surnom de Satan, qu'il portait, attestait l'effroi et l'estime qu'avait de lui son armée. Il savait que le roi n'avait pas sous la main une poignée d'hommes, et il se croyait appelé à rétablir la fortune du croissant; ce fut par nécessité d'obéir à la lettre de ses instructions qu'il proposa l'ouverture de conférences pour la paix. Il se réservait de les rendre vaines. Ce qu'il voulait, c'était de laver dans le sang les injures de l'islamisme.

Au lieu de tenter les champs dévastés de la Wolhynie, Shaïtan-Pacha porta sur la Galicie tout le poids de ses armes. Maître de la Podolie et d'une portion de la Russie Rouge, il avait rapidement joint la Pokutie à ses conquêtes, et donné au prince Ducas l'investiture de cette province. Les habitants, Grecs de religion, étaient loin d'être réconciliés avec la république, bien que les querelles religieuses qui avaient enfanté cette terrible guerre se fussent depuis long-temps perdues dans ses vicissitudes; ils accueillaient avec joie tout espoir de scission, et se réjouissaient même, pour éviter le joug de la Po-

logne, de passer, comme leurs coreligionnaires des provinces du Danube, sous le protectorat de Constantinople. Inquiet de cette disposition des esprits, le roi était résolu de tout tenter pour ressaisir cette contrée qui s'appuie aux monts Karpathes, maîtrise le Dniester, confine à la Hongrie, à l'Ukraine, à la Moldavie. Il passe donc le fleuve, attaque Zurawno qui s'y appuie, mais il ne peut, sur son propre territoire, se procurer des espions, et n'a de ressource pour s'instruire de la situation de l'ennemi que de se mettre à la tête de sa cavalerie et de battre la plaine. Il a bientôt rencontré les Tatars, et lancé sur eux le chevalier Lubomirski, dont l'intrépide ardeur les étonne, les bat, les disperse, les poursuit jusqu'à la citadelle de Woinilow, qu'ils tenaient assiégée; le chevalier pénètre dans la place, y porte du secours. Là, les Tatars font volte-face; ils reviennent au combat présentant un front assuré. L'armée musulmane tout entière marchait derrière eux.

C'était précisément le jour où les ambassadeurs de la république, ayant le prince Constantin Wisniowieçki à leur tête, arrivaient dans le camp turk, et y étaient accueillis avec de grands honneurs. Shaïtan-Pacha vit ou feignit de voir dans cette agression une trahison et un outrage. Il emprisonna les envoyés dans leurs tentes, et commit quelques-uns de ses lieutenants au soin de châtier les agresseurs. Le roi n'eut que le temps d'envoyer Athanase Miaczynski dégager l'intrépide grand-enseigne, qui se replia, poursuivi par les spahis et les Tatars. Ceux-ci, à leur tour, s'arrêtèrent étonnés à l'aspect de Jean, qui les attendait dans une forte position, à la tête de ses hussards. Le combat s'engage. Iablonowski fait des prodiges, prend le fils du kan des Tatars, risque lui-même de tomber dans leurs mains, quand le roi arrive avec ses gardes, délivre son ami, et ressaisit la victoire. La nuit était venue. Il retourne à son infanterie, et ne songe plus qu'à se retrancher avec sa petite armée, pour recevoir le choc de ses adversaires innombrables.

Le lendemain, les Tatars, puis les Turks parurent sur les hauteurs. L'armée polonaise sortit de ses lignes, présentant fièrement le combat. Le kan et le séraskier ne voulaient point combattre : ils n'avaient point encore avec eux tout leur monde. Ils se bornèrent à prendre position, à marquer leurs lignes, à livrer à l'incendie toutes les approches du camp polonais

pour l'affamer. Mais Jean n'avait pas perdu la nuit qui venait de s'écouler ; il avait ramassé tout ce que le pays pouvait offrir en provisions de bouche et de guerre, envoyé sur la rive gauche du Dniester l'ordre de lui apporter des vivres sous l'escorte des renforts qu'il attendait, et mis toute son armée, soldats, officiers, valets d'armes, à la tâche de creuser des fossés, d'élever des redoutes, de construire des retranchements. Sa gauche s'appuyait à la petite place de Zurawno; le Dniester couvrait ses derrières; sa droite était défendue par des bois et des marais. La petite rivière de Swiczza, qui courait sur le front de ses lignes, complétait ce système de fortifications naturelles, que le travail et l'art rendirent promptement imposantes. Soixante-six pièces de canon, presque toutes servies par des artilleurs français, en défendaient les approches. Stanislas Koniecpolski vint, à la tête de trois mille hommes, s'enfermer dans cette vaste citadelle. A l'aspect de ce renfort, les Ottomans s'étendirent sur les deux rives du Dniester : toutes leurs forces se trouvaient réunies; on ne peut pas les estimer à moins de cent cinquante mille hommes. L'artillerie était formidable, les ingénieurs nombreux. C'étaient ceux qui avaient emporté Candie. Un siége en règle commença.

Durant vingt jours (1), se prolongea cette situation extraordinaire d'un roi assiégé avec une poignée de soldats par une immense armée, et représentant, dans ses périls, toute la fortune de sa patrie. La Pologne consternée disait dans tous ses temples les prières des mourants. La reine tour-à-tour courait à Warsowie, rassemblait le sénat, appelait la pospolite aux armes, prenait tous les pouvoirs du roi, ou multipliait les *ex voto*. Cependant le temps s'écoula ; les mineurs avancèrent rapidement sous le camp polonais. Tous les matins, après avoir invoqué le Dieu des armées, Jean sortait de ses lignes. Il offrait le combat, châtiait les Tatars qui étaient venus le braver jusque sur les deux rives de la Swiczza, attaquait les ouvrages avancés de l'ennemi, écrasait les janissaires dans leurs tranchées, et rentrait le soir dans son camp pour donner du repos à ses compagnons sans en prendre lui-même.

Quelquefois l'armée musulmane sortait aussi tout entière de son camp, enseignes déployées, sonnait la charge, lançait en

[1] Tous les historiens disent trente-huit jours. Cette erreur une fois commise par l'un d'eux, tous l'ont transcrite sans examen.

avant ses éléphants et ses chameaux, puis rentrait sous ses tentes, soit que les chefs voulussent provoquer les Polonais au combat et rompre leur front de bataille, soit qu'ils voulussent simplement rallier cette poignée de braves, en les flattant de l'espoir d'une mort guerrière, alors qu'on ne leur réservait que l'alternative de périr de faim ou de poser bas les armes.

Un jour, les Polonais se laissèrent entraîner à la poursuite des Tatars qui étaient venus les braver à portée de pistolet : bientôt l'aile droite fut engagée tout entière. Le centre restait découvert et rompu : les Turks alors descendirent dans la plaine. Toute leur artillerie entra en ligne; elle faisait dans les rangs d'affreux ravages. Iablonowski et le prince Démétrius multipliaient de vains efforts pour mettre fin à ce combat, qui pouvait tout perdre. Paç et ses Litvaniens, après d'admirables faits d'armes, pliaient sous le poids des masses ennemies. Le roi vola au secours des siens; il jeta l'épouvante parmi les infidèles, qui poursuivaient en désordre leur victoire, tua par milliers hommes et chevaux, prit ou encloua nombre de pièces, renversa les premières redoutes, puis il ramena ses troupes victorieuses sous la protection de ses batteries. Son secrétaire italien, l'abbé Brunetti, fut tué à ses côtés dans la mêlée : lui-même eut son cheval blessé. Il perdit six cents gentilshommes dans cette échauffourée, et bénit Dieu d'avoir trouvé un succès dans ce qui devait être sa défaite et sa ruine.

Ibrahim-Shaïtan traînait après soi une nombreuse artillerie de siége; quatre batteries, chacune de vingt pièces de quarante-huit, se démasquèrent tout à coup [octobre] et portèrent l'effroi dans le camp polonais, au moment où l'armée assistait à la célébration des saints mystères. Le lendemain une batterie nouvelle, munie de quatre mortiers et d'autant de pièces d'un calibre extraordinaire, joignit son feu aux batteries déjà dressées. Les travaux étaient en même temps poussés avec vigueur; bientôt fut achevé un long boyau profond, avec de vastes places d'armes et des épaulements, où six mille chevaux pouvaient être à couvert. Le roi avait opposé la mine à la mine, et l'on vit deux armées se chercher, se joindre, se combattre sous terre; mais les Polonais n'étaient pas assez nombreux pour un si difficile labeur. Le péril devenait pressant; par bonheur une sortie habilement conduite surprit les

assiégeants, détruisit leurs ouvrages, les repoussa jusque dans leur camp; les sultans tatars et Shaïtan-Pacha, du haut des collines sur lesquelles leurs tentes étaient plantées, contemplaient cette nouvelle déroute avec étonnement; ils résolurent d'en finir avec cette poignée d'assiégés, et presque de captifs, qui osaient leur tenir tête; le jour suivant, cette immense armée descendit dans la plaine, non plus pour braver ses ennemis, mais pour leur livrer l'assaut et les exterminer.

Avec des troupes épuisées et abattues, le roi n'osait attendre l'attaque derrière ses remparts; il détacha Iablonowski pour défendre la Swiczza, seul point par où les barbares pussent arriver jusqu'à lui. Le palatin tint ferme pendant deux heures; il eut deux chevaux tués dans la mêlée; enfin le nombre l'accabla, et il fallut que le grand-hetman se portât promptement à son secours avec les reîtres et les dragons. Une nouvelle bataille fut livrée dans la plaine; appuyés de l'artillerie de Zurawno et du camp, les Polonais tinrent tête long-temps à ces masses embarrassées de leur nombre, pressées dans un espace étroit entre une place forte et des marais, obligées de passer d'abord une rivière au gué dans une saison rigoureuse pour les hommes d'Asie. Cependant, les spahis parvinrent à déborder la petite troupe qui les arrêtait, et se jetèrent entre elle et son camp; à cet aspect, tout est saisi d'épouvante, tout s'enfuit vers les retranchements; Jean alors se présente : on eût dit, selon Żaluski, Jupiter Stator. Les Polonais qui fuyaient s'arrêtent; le Turk surpris hésite : le roi arrivait, escorté de ses hussards terribles, qui n'avaient pas donné encore. Les corps avancés des Turks se virent à leur tour pressés entre le choc de ce nouvel adversaire et les coups de la première ligne ranimée; ils furent écrasés; l'armée se rallia, revint sur les infidèles avec ensemble et avec furie. Le kan, et les sultans ses frères ou ses fils, chancelaient, quand Shaïtan-Pacha accourut amenant l'élite de ses réserves. La fortune resta plusieurs heures indécise; le roi alors feint une retraite précipitée, rompt ainsi les rangs des Turks, qui se croient victorieux, les entraîne au bord des fossés sous la mitraille de ses batteries, et les voit hésiter : plusieurs pachas trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean à son tour fut un moment perdu au milieu des janissaires; Lubomirski aperçut son péril; l'armée s'élança sur ses traces pour reconquérir son chef. Cet effort entraîna les

Polonais jusque dans les retranchements ennemis : deux batteries furent détruites; la confusion, l'épouvante, la fuite étaient partout; deux mille musulmans étaient restés sur le champ de bataille, seulement entre la Swiczza et le camp retranché : parmi eux on comptait une foule de chefs renommés. La nuit vint mettre un terme au carnage avant que le kan et le séraskier pussent rétablir le combat et rendre au nombre ses avantages sur le patriotisme, sur l'enthousiasme, sur le génie.

Tout un jour se passa sans démonstrations; les Kosakes du camp polonais promenaient injurieusement à la pointe de leurs lances, le long des lignes ennemies, les têtes des mursas, des beys, des agas, tombés dans la journée de la veille. La terreur restait grande parmi les barbares; le revers avait, suivant l'usage, engendré des discordes; le kan et le séraskier se renvoyaient les fautes; le kan d'ailleurs, instruit des progrès rapides des Moskowites sur le territoire de Doroszenko, de la prise de Czhérin, de la soumission des Kosakes, était impatient de retourner à ses états, restés ouverts de toutes parts. Il insista pour la paix; le séraskier céda, et un de ses lieutenants vint dire au général Greben, connu du kan des Tatars pour avoir négocié précédemment dans sa cour, que les chefs de l'armée du Grand-Seigneur, touchés du courage des Polonais et de leur roi, consentaient à traiter; qu'ils n'ignoraient pas l'état misérable où les assiégés étaient réduits; qu'ils connaissaient leur dénûment de toutes provisions de guerre et de bouche; qu'ils savaient le petit nombre de jours nécessaires pour les voir livrés par la famine et la misère aux vengeances de la sublime Porte; mais que la Porte aimait mieux trouver dans un roi comme Jean Sobieski un allié qu'un captif, et qu'elle n'exigeait dans une telle extrémité que deux choses : la ratification du traité souscrit par Michel à Buczacz, et une alliance offensive contre la Moskowie.

L'armée polonaise, instruite de l'arrivée du parlementaire, entourait, ivre d'espérance et de joie, le général Greben dans sa marche vers la tente du roi. Jean écouta les propositions. « Que l'aga, dit-il, reporte fidèlement ceci à son maître : Si de » telles propositions sont adressées encore au roi de Pologne, » il fera pendre quiconque se chargera du message. » Une heure après, le bombardement avait recommencé, et le premier boulet porta sur la tente royale.

Cette fois, le bombardement fut terrible : les batteries avaient été rapprochées ; elles s'élevaient sur de hautes redoutes, qui dominaient le camp. Les assiégeants ne prirent de relâche ni le jour, ni la nuit ; les Polonais ne trouvaient d'asile que dans leurs fossés, aux pieds des retranchements : partout ailleurs régnaient la mort et l'incendie ; et depuis près de trois semaines ils n'avaient pas ouï parler de la Pologne, et dans ce long silence, tout espoir de secours s'était évanoui, et la disette augmentait ses ravages ! Un petit bois, qui avait fourni des herbes pour les chevaux, du gland pour les hommes, était épuisé ; les munitions mêmes commençaient à manquer ; les courages manquaient à leur tour. On voyait, à portée de mousquet et jusqu'aux extrémités de l'horizon, s'étendre de tous les côtés, comme un mur épais, le camp de l'infidèle. Le camp chrétien était une prison, dont on ne pouvait tout au plus faire qu'un tombeau. La désertion y régna ; ceux qui restèrent éclataient en murmures. Pourquoi ne pas accepter une paix qu'au bout du compte le roi Michel avait bien acceptée dans de moins grands périls ? la nécessité n'est-elle pas une loi que le monde entier subit sans déshonneur ?

Michel Paç, après avoir combattu dans le conseil de guerre tous les plans proposés par le roi pour assurer le salut de l'armée, se porta près de lui, à la tête d'une troupe de mutins, l'interprète de la désolation des troupes et de leur résolution de déserter en masse. « Déserte qui voudra, répondit le roi ; » moi je reste, et du moins les infidèles n'arriveront au cœur » de la république qu'en passant sur mon cadavre. »

« J'aurais pu vaincre, ajouta-t-il, je mourrai : du reste, je » sais bien qui souffle aux soldats cet esprit de découragement » et de révolte : il est juste que ceux qui arrivent les derniers » sous les drapeaux parlent les premiers de fuir. »

Le roi dit, et monte à cheval. « Amis, criait-il en courant » dans les lignes, je vous ai tirés de pas plus mauvais que » celui-ci. Quelqu'un croit-il par hasard que ma tête se soit » affaiblie parce que vous y avez mis une couronne [1] ? » A sa voix, l'armée se ranime : il rend l'espoir aux plus abattus par sa tranquille assurance. Du bombardement il fait un profit pour ses soldats, en payant cher chaque boulet qu'ils lui

[1] Zaluski.

rapportaient, et plus cher encore les bombes et les obus. Ce fut à qui recueillerait de cette manne terrible. Les Turks, en voyant les batteries polonaises alimentées de nouveau, furent pris de désespoir. Ils ne doutèrent pas que les Tatars, qui occupaient la rive gauche du Dniester, n'eussent laissé arriver à Jean des convois et des secours. Une escarmouche, où son étoile lui reste encore fidèle, achève de relever ses compagnons, de déconcerter ses ennemis. Quarante-huit heures d'inaction suivirent, pendant lesquelles les musulmans demeurèrent nuit et jour en éveil, dans l'attente de quelque savant stratagème, de quelque grand coup inopiné; puis enfin, après la nuit la plus tourmentée, a dit Jean lui-même, qu'il eût passée de sa vie, il sort de son camp avec son armée entière, et fait ses dispositions pour exécuter les desseins qui devaient tout sauver ou tout finir.

A cet aspect, les Ottomans s'étonnent : ils voient les chrétiens plus nombreux qu'ils n'avaient supposé. Tous ces combats, où la victoire était restée fidèle au génie de Sobieski, avaient augmenté dans les âmes l'empire de ce grand nom. Les Tatars ne doutaient point qu'il n'y eût de la magie dans sa puissance. Les Turks s'effrayaient des approches de l'hiver; ils redoutaient surtout les conseils du désespoir : une sorte de terreur panique troublait toute cette multitude. Shaïtan-Pacha savait d'ailleurs que Michel Radziwill s'avançait à la tête de la pospolite. On assure aussi que l'or du roi s'était frayé passage jusqu'à lui. Enfin ses instructions secrètes étaient de conquérir non des provinces, mais la paix. La paix lui assurait les bonnes graces de Kiuperli : un revers perdait sa tête. Au moment où Jean donnait le signal, remettant encore une fois au Dieu des armées le sort de son pays, la paix lui fut offerte; elle fut bientôt après conclue, telle que ses envoyés l'avaient demandée : paix honorable qui abolissait sans retour les humiliations du traité de Buczacz, et remettait à des conférences postérieures la décision du sort de la Podolie, en ne conservant à la Porte, entre ses conquêtes, qu'une part de l'Ukraine et Kamiéniéç. Toutefois, la puissance ottomane allait toujours grandissant, la Pologne s'affaiblissant toujours. Tout ce qu'avaient pu les triomphes et le génie de Sobieski était de borner les revers, de circonscrire les dommages, de retarder la ruine. La clef de la république du côté

du midi passait dans les mains de l'étranger. Mais toutes les autres places restituées, tous les prisonniers, tous les esclaves rendus, la moitié de l'Ukraine et la frontière du Dniester reconquises, la prétention au tribut à jamais abjurée, c'était, dans les conjonctures où se trouvaient le roi, l'armée et la république, c'était obtenir mieux que la victoire.

Héros chrétien, Jean portait ses regards, comme un autre Godefroy de Bouillon, sur la terre consacrée par les miracles de la rédemption. De son camp, il délivra le tabernacle de Bethléem et le saint tombeau, en exigeant que la garde en fût rendue aux religieux qui en avaient précédemment le dépôt. Ces pieuses stipulations, que l'Europe avait sollicitées vainement, couvrirent de gloire la Pologne et son roi.

La paix de Zurawno fut ainsi racontée en France [1] : « La » paix de Pologne est faite, mais romanesquement. *Ce héros,* » à la tête de quinze mille hommes, entouré de deux cent » mille, les a forcés, l'épée à la main, à signer le traité. Il » s'était campé si avantageusement que, depuis La Calpre- » nède [2], on n'avait rien vu de pareil. C'est la plus grande » nouvelle que le roi pût recevoir par les ennemis que le roi » de Pologne et le grand-seigneur vont nous ôter de dessus » les bras. Le M..... [3] a déjà mandé qu'il avait eu bien de la » peine à conclure cette paix. Il souffle, il s'essuie le front » comme ce médecin qui avait eu tant de peine à faire parler » cette femme qui n'était point muette. Dieu sait quelle ba- » varderie! C'est à peu près la même peine qu'il eut quand » on élut ce brave roi. »

Madame de Sévigné avait raison. *Le Marseille* avait peu contribué aux négociations de Zurawno; il n'y était pas [4]. Deux jours avant, il avait voulu, ainsi que le marquis de Béthune et un envoyé d'Angleterre, pénétrer dans le camp polonais, et se porter pour médiateur. Shaïtan-Pacha fit trancher la tête au trompette que les trois ministres lui avaient

[1] Madame de Sévigné, lettre du 18 novembre 1676.

[2] Allusion aux romans héroïques du temps.

[3] L'évêque de Marseille.

[4] On avait répandu que ce prélat était enfin pourvu du chapeau, demandé pour lui par le roi de Pologne. Madame de Sévigné, qui ne l'aimait pas, écrivit à sa fille : « Ce que vous dites de la raison qui vous fait être ravie » que M. de Marseille soit cardinal, est justement la mienne. Il n'aura plus » la joie ni l'espérance de l'être. »

envoyé. Ils ne parvinrent jusqu'au roi de Pologne que pour voir l'armée ottomane replier ses tentes. Cette armée, après avoir porté le ravage dans toute la contrée, manquait de tout à son tour. Elle fit sur-le-champ ses apprêts de départ, demandant à grands cris la satisfaction de contempler de près le *lion invincible* qu'elle avait tant vu sur les champs de bataille. Shaïtan-Pacha se tint seul à l'écart. Ses troupes et ses lieutenants défilèrent devant le roi, en remettant dans ses mains quinze mille Russiens destinés à l'esclavage. C'était pour lui le plus riche des trophées.

Jean comptait s'attacher aux pas des Barbares et aller aux frontières attendre, sur un pied respectable, la ratification du divan. Mais ni la victoire, ni les revers, ni la guerre, ni la paix, ne pouvaient retenir sous les drapeaux, au delà d'une campagne et en quelque sorte d'un coup de main, ce vaillant et malheureux peuple qui avait traversé les siècles sans perdre une seule des pratiques de sa vie barbare. Tout s'écoula; et sur l'autre rive du Dniester se rencontra le prince Michel Radziwill, qui arrivait avec la pospolite ardente à délivrer son roi! Michel apprit au roi que sur le trône pontifical venait de monter, sous le nom d'Innocent XI, ce même Odescalchi, que nous avons vu bénir l'union de Jean et de Marie Kasimire, alors comtesse Zamoyska. Ce pontife avait autrefois porté les armes dans les rangs de l'armée polonaise; il avait depuis lors représenté le saint-siége près la république et contracté des liens étroits avec la plupart des grands: c'était un allié assuré à la Pologne. Son premier soin venait d'être en effet d'envoyer au roi cent cinquante mille florins pour l'assister dans sa guerre contre l'infidèle. Les deux armées polonaises, en se joignant, célébrèrent, au bruit des fanfares et des salves répétées, les mystères saints à la gloire du Dieu qui versait enfin ces bienfaits sur la république. Il y avait trente ans que les malheurs des Kosaques, leur rébellion et les mépris obstinés de leurs maîtres avaient allumé l'incendie. Sobieski avait pu seul l'empêcher d'être mortel pour son pays. Après tant et de si cruelles épreuves, la Pologne respira. Depuis le grand règne de Wladislas, c'était la première fois.

Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation polonaise l'avait été pour le reste du monde. Les peuples, dans

leur reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevard de la chrétienté. Comment dire en effet ce qui serait advenu, si les Ottomans, alors au plus haut point de leur splendeur, ne s'étaient pas usés trente ans, comme le dragon sur la lime, au glaive de la Pologne; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée, de tourner toutes leurs forces sur les Vénitiens ou sur les Impériaux pendant la longue conflagration de l'Occident? Maîtres de Bude et de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour écraser l'Autriche ou Venise. Bientôt ils le voudront. Mais la face du monde sera changée : la paix régnera en Europe; Achmet Kiuperli n'aura pas survécu au traité de Zurawno, et Jean Sobieski sera toujours plein de vie.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN SOBIESKI.

Paix générale.

(Octobre 1676 — Décembre 1682.)

SOMMAIRE.

Négociations de toutes les puissances. Congrès de Nimègue. — Craintes du Brandebourg et de l'Autriche du côté de la Pologne. — Cordon-Bleu de Jean III. Aventure de Brisacier. — Recris du parti autrichien dans la diète. Persistance de Jean dans la politique de la France. Secours aux Hongrois. Projets sur la Prusse. — Troubles de Dantzick. Strauch. Jean Hevel.— Manœuvres de l'Autriche dans le sérail. Kara-Mustapha, grand-vizir. Ses insultes à la Pologne. Georges Chmielnişki. Son histoire. Campagne de Kara-Mustapha contre les Moskowites.— Traité de la Moskowie avec la Pologne. Traité de la France et de la Hollande à Nimègue. — Changement dans la politique du roi de Pologne. — Ultimatum de la Porte. Résolutions du roi. — Diète de Grodno. Ses particularités. Ses orages. Jésuites. Accord des factions à prolonger les débats. — Tentatives de croisade. Plan du roi de Pologne. Adhésion d'Innocent XI. — Refus de Léopold. Paix générale en Europe.—Tableau de la politique de Louis XIV. Suite de la guerre contre la maison d'Autriche. Envahissements en pleine paix. — Résistances d'Innocent XI et de Jean III. — Hostilités du parti français contre le roi. Diète de Warsowie. Comment rompue. Arrangement avec la Porte. Repos de la Pologne. — Agressions de Louis XIV contre l'Empire. Armements des Turks. — Détresse de Léopold. Frédéric-Guillaume. Pierre Ier. Recours de l'Empire à la Pologne. — Hostilités. Victoires de Tékéli. Marche de Mahomet IV et de Louis XIV. Dangers de la maison d'Autriche.

Le monde entier négociait alors : Louis XIV, avec la Hollande, avec le Brandebourg, avec le Danemark, avec l'Angleterre, avec la Turquie, avec Alger, avec Tunis, avec Gênes, avec l'Espagne, avec l'Autriche, avec les Hongrois insurgés ; l'Empereur, avec Louis XIV et Charles XI de Suède ; Charles XI, avec le grand-électeur, le Danemark, la Moskowie ; la Moskowie, avec la Suède et la Perse, la Hollande et la Chine, la Porte et la Pologne ; la Pologne, avec la cour de Rome, la république de Venise, la Transylvanie, les hospodars, dont elle recherchait l'alliance ; avec le Brandebourg, qui retenait ses villes, enlevait ses citoyens, confisquait ses

revenus; avec l'Autriche, qui lui contestait les salines de Wieliçka; avec les Turks, qui pressaient l'envoi de l'ambassade extraordinaire annoncée au divan. Enfin, le congrès de Nimègue travaillait, sous la médiation de l'Angleterre, à replacer cette Europe, agitée par tant d'intérêts divers et tant de luttes acharnées, sur les bases du congrès de Westphalie.

Mais, au milieu de ces pacifiques démonstrations, la guerre continuait à tenir le monde en feu. Il y avait peu d'États qui n'eussent leurs provinces assaillies et désolées par les mouvements des armées contraires. En conservant le vieil usage de ne marcher qu'avec un cortége de noblesse et de gens d'armes, qui avaient l'air d'autant d'armées et qui en avaient les mœurs, ces ambassades sans nombre, dont l'Europe entière était sillonnée en tout sens d'une façon nouvelle, portaient de contrée en contrée le pillage, les insolences, le rapt, en un mot les désordres de la guerre autant que les perspectives de la paix.

La Pologne seule prit possession d'un repos qui n'était troublé que par les dévastations habituelles de sa propre armée. Elle célébrait dans les fêtes l'avénement de cette ère nouvelle. Les palatinats n'avaient pas assez de pompes et assez de louanges pour consacrer les travaux de l'*héroïque*, du *divin* Jean III, de *ce Jupiter*, de *ce Phébus*, de *ce Mercure*, de *cet Apollon*, de *cet Alcide*, de *ce dieu Mars*[1], qui avait à la fois servi glorieusement la cause de Jésus-Christ, sauvé sa patrie, et conquis à cette patrie fortunée un repos dont lui seul ne devait pas jouir.

C'était dans sa retraite chérie de Zolkiew, près de Marie-Kasimire, loin du bruit et du faste d'une capitale, qu'il était allé cacher sa renommée. Les hommages des peuples, les intérêts des cours, les chagrins, vinrent de toutes parts l'y chercher.

L'évêque de Marseille ne s'était pas seulement vanté à la France d'avoir fait la paix de Zurawno. Il le disait à toute la Pologne; et le monde entier le crut, tant cette paix entrait merveilleusement dans les vues de Louis XIV. L'Empereur craignit de voir les Turks fondre sur les provinces hérédi-

[1] Voir les lettres de Zaluski, les harangues de Radziwill, celles du maréchal de la diète, les panégyriques de Martin Winkler et de Joseph Biezanowski, professeur de Krakowie, les poésies de Krasicki, de Morstyn, de Kwiatkiewicz, etc., etc.

taires. Le bruit en était déjà public à Paris depuis long-temps [1]. Frédéric-Guillaume, de son côté, redouta une invasion dans la Prusse ducale ou le Brandebourg. Il était vrai, en effet, que la cour de France épuisait toutes les ressources de la politique pour entraîner Jean dans ses alliances et ses inimitiés. S'il voulait porter la guerre dans l'Empire, la couronne de Hongrie lui était offerte et garantie; s'il préférait s'étendre vers le nord, c'était la Prusse ducale et le cours de l'Oder qui lui étaient assurés. Aussi les deux cabinets menacés mirent-ils tout en œuvre pour troubler la concorde et la sécurité de la Pologne. Sur la foi de leurs émissaires, la république se crut à la veille de guerres nouvelles, hasardées pour le bon plaisir du cabinet de Versailles. Les incidents les plus simples alimentaient ces alarmes. Un jour [novembre] c'était un courrier du grand Condé qui arrivait de Chantilly portant simplement une lettre de félicitations sur la campagne de Zurawno, la plus belle du roi de Pologne au jugement de ce grand maître. Une autre fois c'était Béthune qui recevait Jean, au nom de Louis XIV, chevalier de ses ordres. La faction de l'Autriche fit grand bruit de ce cordon bleu donné depuis près d'un an, et c'était juste : la faction de France s'était soulevée quand Michel avait pris le collier de la Toison-d'Or. A la vérité, on savait de reste que Jean n'était le vassal de personne, qu'il ne prêtait pas de serments indignes de lui. Mais l'esprit à la fois ombrageux et loyal des Polonais voyait, dans les Ordres du reste de l'Europe, des liens étroits et des engagements féodaux. Ils ne doutèrent point que la politique de la cour ne fût enchaînée à celle de la France.

Cependant, d'étranges incidents s'étaient passés. On se souvient que Louis XIV avait autrefois offert à Sobieski une retraite en France avec le bâton de maréchal ou une duché-pairie. Ce titre ducal semblait désormais à tous ses proches une propriété de famille. La reine le demanda pour son père, et Louis objecta qu'il fallait d'abord au marquis d'Arquien une terre assez opulente pour soutenir la dignité la plus haute de la monarchie. Dans le même temps, le marquis de Béthune, zélé pour ses intérêts autant que pour ceux du roi son maître, s'avisa aussi de revendiquer pour soi le duché,

[1] Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turk en Hongrie....? (Madame de Sévigné, 29 avril 1676.)

de le revendiquer au nom, mais à l'insu de son royal beau-frère. L'amitié de M. de Seignelay et du grand Colbert travaillait à faire pencher la balance en faveur de ses prétentions, lorsque survint une troisième candidature, si bizarre qu'elle entraîna les deux autres dans un même revers, et presque dans un même ridicule.

Un carme français parut à Warsowie chargé d'une haute et mystérieuse mission auprès du roi. Tous les partis prirent l'éveil. Il apportait des lettres d'un M. de Brisacier, secrétaire de la reine de France. Ce personnage, fils d'un maître des comptes, et apparenté à une foule d'officiers inférieurs de la maison royale, s'était mis à croire ou à dire que madame de Brisacier, sa mère, encore vivante, avait été honorée des premières amours de Sobieski dans son voyage au temps de la Fronde. Il assurait avoir eu la gloire de naître de cet obscur commerce, et pensait que le brillant mousquetaire dont il se disait issu étant devenu roi, il ne pouvait pas aspirer moins haut qu'au duché en faveur de sa naissance illégitime. Ce misérable avait eu sans doute la tête montée par le scandale des amours et des adoptions de Louis XIV. Jean ne retrouva dans sa mémoire nul souvenir de madame de Brisacier; mais il lui parut tout simple, disait-il, qu'elle se fût effacée dans le nombre de ses bonnes ou mauvaises fortunes; et ses doutes cédèrent quand le carme lui remit, avec un riche portrait de la reine Marie-Thérèse, une lettre de cette vertueuse princesse, qui attestait la notoriété des faits, et sollicitait dans les termes les plus vifs l'intervention de Sa Majesté Polonaise auprès du roi son époux en faveur d'un officier de sa maison revêtu, disait la lettre, de toute sa confiance et de toute son estime[1].

[1] L'abbé de Choisy, qui raconte avec beaucoup de détails toute cette histoire, suppose que Brisacier envoya aussi au roi de Pologne une lettre de change de cent mille écus, payable à Dantzick. Il ajoute que Jean se la fit payer sur-le-champ, mais qu'il restitua ensuite cette somme, quand l'imposture fut découverte, aux créanciers de l'imposteur. Avec un peu d'attention on reconnaît promptement une fable dans tout ce récit. Brisacier n'avait eu qu'à peine le patrimoine nécessaire pour acheter son humble charge de secrétaire de la reine. Comment aurait-il possédé la somme énorme alors de cent mille écus? Quel négociant n'eût fait bruit à Paris d'un officier de la reine prenant de telles valeurs sur une terre étrangère, quand une traite de cinquante mille écus, négociée à Londres quelques années auparavant par le chevalier de Rohan, avait suffi pour découvrir et perdre cet illustre seigneur? Où, d'un autre côté, Brisacier eût-il trouvé jamais des créanciers pour des dettes montant à cette somme? Quelle n'aurait pas été aussi la surprise d'un souverain recevant un tel don d'un de ses clients et de ses bâtards? Rien de tout cela ne peut se supposer; mais ce qui est vrai,

Le roi fut étonné, mais écrivit à Louis XIV par déférence pour cette prière auguste. Louis XIV s'étonna plus encore, mais se contenta de prétendre que la lettre de la reine était l'œuvre d'un faussaire, et il envoya Brisacier avec sa mère à la Bastille. On put croire, comme dit madame de Sévigné, que M. le duc de Brisacierski allait être pendu.

Il ne le fut point; les portes de la prison s'ouvrirent au bout de quelque temps, et il mourut en Moskowie cherchant la route des Indes et celle de la fortune. Mais cette affaire eut un éclat fâcheux. Brisacier avait mené mille intrigues honteuses pour arriver à ses fins, et fait grand bruit pour étaler sa gloire. Il s'était vanté d'asseoir sa pairie[1] sur la

c'est qu'alors, ainsi qu'on le voit dans Dalayrac, le résident de France à Dantzick, Akakia, négocia sur cette place une lettre de change de cent mille écus; que cette lettre de change devait acquitter un engagement de subside contracté par la France envers la Suède; que ce fut de Warsowie qu'elle arriva à Dantzick par l'entremise de Béthune; que cette négociation, qui devait être ignorée du Brandebourg, était menée mystérieusement; que le secret en fût trahi précisément par la grandeur de la traite; et comme l'aventure de Brisacier préoccupait tous les esprits, le public français dut rattacher cette circonstance à une anecdote dont sa malignité était ravie. A quatre cents lieues, et avec des communications rares, incomplètes, fautives, la méprise est facile à concevoir. (*Voyez* Mém. de l'abbé Choisy, pour servir à l'hist. de Louis XIV.)

[1] Madame de Sévigné écrivait le 25 septembre 1676: « J'ai trouvé à Paris » une affaire répandue partout, qui vous paraîtra fort ridicule. Il y avait à » la cour une manière d'agent du roi de Pologne, qui marchanda toutes » les belles terres pour son maître. Enfin, il s'était arrêté à celle de Rieux en » Bretagne, dont il avait signé le contrat à cinq cent mille livres. Cet agent » a demandé qu'on fît de cette terre un duché, le nom en blanc. Il y a fait » mettre les plus beaux droits, mâles et femelles, et tout ce qu'il vous plaira. » Le roi et tout le monde croyaient que c'était ou pour M. d'Arquien, ou » pour le marquis de Béthune. Cet agent a donné au roi une lettre du roi » de Pologne, qui lui nomme, devinez qui? Brisacier, fils du maître des » comptes; il s'élevait par un train excessif et des dépenses inutiles : on » croyait simplement qu'il fût fou; cela n'est pas bien rare. Il s'est trouvé » que le roi de Pologne, par je ne sais quelle intrigue, assure que Brisacier » est originaire de Pologne, en sorte que voilà son nom allongé d'un *ski*, et » lui Polonais. Le roi de Pologne ajoute que Brisacier est son parent, et » qu'étant autrefois en France il avait voulu épouser sa sœur : il a envoyé » une clef d'or à sa mère, comme dame d'honneur de la reine. La médisance, » pour se divertir, disait que le roi de Pologne, pour se divertir aussi, avait » eu quelques légères dispositions à ne pas haïr la mère, et que ce petit garçon était son fils. Le petit agent a divulgué cette affaire, la croyant faite; » et dès que le roi a su le vrai de l'aventure, il a traité cet agent de fou et » d'insolent, et l'a chassé de Paris, disant que, sans la considération du roi » de Pologne, il l'aurait fait mettre en prison. Sa Majesté a écrit au roi de » Pologne, et s'est plainte fraternellement de la profanation qu'il a voulu » faire de la principale dignité du royaume; mais le roi regarde toute la » protection que le roi de Pologne a accordée à un si mince sujet comme une » surprise qu'on lui a faite, et révoque même en doute le pouvoir de son » agent. Il laisse à la plume de M. de Pomponne toute la liberté de s'étendre » sur un si beau sujet. On dit que ce petit agent s'est évadé : ainsi cette affaire va dormir jusqu'au retour du courrier. » (542e lettre de madame de Sévigné, édit. de Blaise, 1818.)

terre de Rieux, qu'il marchanda hautement. Dans le temps donc que Jean soutenait à Zurawno le poids de la puissance ottomane, il était à Paris et à Versailles en butte aux railleries. Au lieu de tout couvrir par une grâce éclatante, Louis se fit un prétexte de ces ennuis pour rompre toute négociation sur le duché. Le cordon bleu était tout ce que pouvait prétendre le marquis d'Arquien.

Marie-Kasimire ne s'occupa plus que d'appeler son père à sa cour. On eût dit que l'orgueil de Louis XIV avait autant d'application à mortifier et aigrir le couple qui régnait sur la Pologne que sa politique en mettait à se l'attacher.

De toutes ces aventures, il ne parvint aux Polonais que des bruits confus sur cette terre de Rieux, destinée, disait-on, à former une duché-pairie pour le fils du roi de Pologne; ce fils du roi était aux yeux du public le prince Jacques. L'indignation fut grande : on voyait toute la maison royale se jeter dans le vasselage de la France.

La diète s'ouvrit sous ces auspices [janvier 1677]. La faction d'Autriche espéra y saisir la victoire. Cette faction avait toujours à sa tête les Opalinski, les princes de la maison de Wisniowieçki, les Paç, qui restaient les rivaux jaloux, les ennemis actifs de leur roi. Autour d'eux se groupaient tous les mécontents qu'avait suscités le nouveau règne, tous les ambitieux qu'il n'avait pas satisfaits. La Litvanie en faisait toujours le fond parce qu'il y avait là plus de penchant vers les doctrines de la cour impériale; la petite Pologne s'y joignait, trop voisine de l'Autriche pour n'être pas déjà envahie et subjuguée par sa politique. Enfin, cette fois la Podolie faisait cause commune avec les ennemis de la cour, épouvantée d'une paix qui maintenait Kamiénieç dans la possession des Turks. Les opposants arrivèrent pleins d'emportement : le roi avait trahi la république en sanctionnant par l'abandon d'un tiers de l'Ukraine la rébellion des Kosakes. Il l'avait trahie en livrant à l'infidèle la clef du royaume, et pourquoi? pour mettre à la place d'une guerre sacrée une guerre impie, une guerre au Brandebourg et à l'Autriche, les alliés constants de la nation! pour combattre des chrétiens au lieu de combattre des musulmans! pour asservir ses concitoyens à la France au lieu de les affranchir des infidèles! pour perdre le sang polonais dans des luttes inutiles à la Pologne, au lieu de

l'employer à conquérir une paix glorieuse! Et comme il fallait de ces griefs qui saisissent l'esprit des masses, peuple ou noblesse, on ajoutait qu'avec l'aide de la France il marchait hardiment au pouvoir absolu, qu'il avait jeté le masque en se portant pour chef de l'armée au lieu et place des grands-hetmans, violation des lois qui ne pouvait être trop tôt réprimée. Car ces lois, héritage de la sagesse des aïeux, avaient trop bien prévu qu'avec un roi maître des soldats, c'en serait fait de la liberté.

Le bon sens de la diète [février] fit justice de ces clameurs, et le parti vaincu n'osa point lutter contre le vœu de la majorité en faisant usage de son droit de *veto*. Le palatin de Kulm, Gninski, fut chargé de porter à Constantinople la ratification de la paix de Zurawno. On désigna des plénipotentiaires pour traiter avec Apaffi et les hospodars. La reine obtint la nomination du comte de Maligny à l'ambassade de France. Le parti de la cour l'emporta enfin de tous points. Qui pouvait oublier quelle nécessité terrible avait pesé sur le roi de Pologne à Zurawno, ou bien qui ne s'estimait heureux qu'il eût commandé l'armée dans cette grande occurrence? Qui ne sentait que la paix pouvait seule donner les moyens de ressaisir quelque jour, avec la capitale de la Podolie, l'ancienne suzeraineté des Polonais sur les Kosakes, les Walaques, les Moldaves? La paix pouvait seule rétablir les armées et les finances; les finances, épuisées à ce point que le trésor était impuissant à fournir les cent mille livres votées pour l'ambassade de Constantinople. Il fallut que quelques évêques s'entendissent avec le commerce de Dantzick pour en faire l'avance sur gages. Alors seulement Gninski put songer aux préparatifs de son départ.

On ne saurait douter que, malgré les mécontentements de Marie Kasimire et les siens propres, le roi ne fût entré en effet très-avant dans les vues de la France. Il ne laissait pas des ressentiments privés dominer ses conseils, et penchait, suivant toute apparence, vers les desseins de Béthune: le Brandebourg et leur faction étaient alarmés. Le marquis de Béthune recrutait publiquement une armée pour le service des mécontents hongrois. Les reitres, les Walaques, tous les aventuriers, tous les mercenaires qui se trouvaient sans emploi dans l'armée polonaise, accoururent sous l'étendard que tenait

levé le ministre de Louis XIV. Nombre de gentilshommes s'y pressèrent. Le grand-enseigne Lubomirski, et un Français, le comte de Boham, se portaient pour chefs de cette troupe, qui monta bientôt à 6,000 combattants. Soit ressentiment des procédés hostiles de Léopold, soit sympathie pour cette vieille nation qui défendait la liberté de ses pères, Jean ferma les yeux.

Au mépris des vives réclamations du parti autrichien, Béthune n'était occupé alors qu'à lancer la Pologne dans d'autres aventures. Le grand-électeur s'apprêtait à mettre de nouveau le siége devant Stettin, dernier rempart de la Poméranie. La France s'était engagée à faire les frais d'une diversion que la Suède voulait tenter, en attaquant par la Livonie la Prusse ducale. Le marquis de Béthune leva dans la Prusse royale une petite armée, qu'il tenait cantonnée sur les bords de la Vistule pour appuyer les Suédois à leur apparition. Mais ces desseins ne pouvaient recevoir d'exécution qu'avec le concours du roi, puisqu'il fallait que le passage fût donné à l'armée de Charles XI au travers de la Curlande et de la Samogitie. Jean, il est vrai, avait à se plaindre des usurpations et des procédés de Frédéric-Guillaume, non moins que de la politique de Léopold. Ces deux cours, avec leurs frontières mal affermies et leurs populations diverses, lui paraissaient un voisinage redoutable. Il regardait toujours le cabinet de Versailles comme l'allié naturel, le défenseur nécessaire de la république contre ces voisins inquiets et ambitieux, prévoyance qui ne devait être que trop déçue cent ans plus tard !

La proposition, souvent renouvelée par Louis XIV, d'assurer à Jean la conquête de Kœnigsberg et de toute la Prusse ducale, pour prix de ses bons offices, l'avait dû séduire. Le retour de cette province à la domination de la Pologne aurait produit pour la république une foule de biens, l'affaiblissement de la maison de Brandebourg et son confinement sur la rive gauche de l'Oder ; la suppression d'une enclave, occasion et moyen d'agression sans terme ; l'acquisition d'un vaste littoral, polonais tout entier depuis la Poméranie jusqu'à la Courlande ; l'accession d'une population industrieuse et commerçante, d'une bourgeoisie éclairée, de ports fréquentés ; enfin un rang parmi les puissances navales de la Baltique et l'avantage d'être assurés de ce côté quand partout ailleurs la

république était une place démantelée que tout le monde pouvait assaillir et morceler.

Frédéric-Guillaume chercha [juillet] dans une guerre civile des moyens de défense. Dantzick était une république dans la république. Cette cité, puissante dans le Nord par le commerce et les richesses, se gouvernait par ses propres maximes sous la protection de la couronne de Pologne. Selon la pratique des États populaires, les haines et les partialités régnaient dans ses murs plus souverainement que les lois. Il y avait guerre entre le sénat et le peuple, entre les magistrats et les citoyens, entre les luthériens et les calvinistes, entre le parti prussien et le parti polonais. Les émissaires du Brandebourg soufflèrent la discorde. Un tribun plein de fougue et d'éloquence mit de son côté la ville en feu. Strauch était son nom, la chaire luthérienne son champ de bataille, l'abolition des impôts et des priviléges son étendard. Destitué par les magistrats, réintégré par le peuple, la peur le saisit; il s'enfuit à Hambourg et fut arrêté sur la route par le grand-électeur, qu'il avait souvent maltraité dans ses discours et dans ses écrits. La querelle entre ces deux puissances était ancienne. Frédéric ayant une fois fait avertir le docteur de prendre garde à lui, attendu que la bastille prussienne de Pilaw n'était pas loin de Dantzick, il avait répondu que l'enfer était encore plus près de Berlin. Cependant l'électeur n'était pas encore damné, et Strauch était pris. A cette nouvelle le peuple de Dantzick [août] entra en délire. Il fallut que le roi accourût pour apaiser ces fureurs. La reine, grosse de huit mois, lui prêta le secours du charme entraînant de sa grâce et de sa beauté. Le couple illustre fut reçu avec enthousiasme par cette population insurgée. On crut à la parole du roi, disant qu'il avait réclamé Strauch. On sut gré à la reine d'avoir choisi Dantzick pour berceau du prince qu'elle mit au jour [6 septembre]. La gloire de Jean donnait tant de prix et d'autorité à ses efforts pour réconcilier les partis et adoucir les sectes, que l'ordre renaquit à sa voix. Le peuple, qui était luthérien, cessa de demander l'expulsion des riches, qui la plupart étaient calvinistes. Le primat Olszowski étant mort subitement à la table du roi, ses obsèques purent être célébrées publiquement avec toutes les pompes de l'église catholique. Il y avait plus de cent ans que Dantzick n'avait

pas vu la croix promenée dans ses rues. Il fallut, disaient les magistrats, la passion qu'on avait de plaire au roi pour obtenir des habitants cette marque de leur obéissance aveugle et de leur affection [1]. Deux époux, célèbres dans la science de Kopernic, Jean Hevelke et sa femme, dont la docte conversation charmait le séjour du roi dans ces contrées, consacrèrent cette réconciliation subite de leurs concitoyens, en donnant à une constellation qu'ils venaient de découvrir le nom de Sobieski. Jean Hevelke était de ces savants sur lesquels s'étendaient les libéralités magnifiques de Louis XIV, de ceux qui ont fait dire à Boileau :

Est-il quelque vertu sous les glaces de l'Ourse
Dont la triste indigence ose encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher?

Autant Frédéric-Guillaume s'obstinait à refuser de rendre Strauch au roi de Pologne, parce que c'eût été rendre le repos à la Prusse royale, autant Léopold, dont les provinces étaient envahies par l'armée du chevalier Lubomirski et du comte de Boham, s'appliquait à chercher des garanties et des représailles. Ce fut à Constantinople qu'il les trouva. Malheureux en Flandre, où Louis avait enlevé au printemps Valenciennes, Cambrai, Saint-Omer; malheureux en Lorraine, où le brave duc Charles venait d'être obligé de replier ses enseignes avec leur devise fameuse : *Aut nunc aut nunquam;* malheureux en Hongrie, où le comte de Boham écrasa les troupes impériales; malheureux en Allemagne, où Créqui s'empara de Fribourg, l'Empereur tourna ses efforts du côté du divan. Achmet Kiuperli ne vivait plus; la paix de Zurawno avait été le dernier acte de son glorieux ministère. Un personnage destiné aussi à tenir une grande place dans les affaires de l'Europe et dans l'histoire, Kara-Mustapha, beau-frère de Kiuperli et favori du grand-seigneur, avait hérité du sceau de l'empire. Au comble de la puissance, il venait d'être élevé jusques à la famille impériale et de recevoir la main d'une fille de Mahomet IV, âgée de cinq ans, au moment où l'ambassadeur polonais parut sur le territoire ottoman. Avec lui régnait une politique nouvelle. Ce n'était plus la paix qu'on voulait au sérail, c'était la guerre. A qui la destinait-on? A

[1] Gazette de France, 1677.

l'Empire? à la république de Pologne? au czar? On ne le savait pas encore. Mais la hauteur des formes et du langage attestait qu'on n'était embarrassé que sur le choix des ennemis.

L'ambassadeur de France, Guilleragues, s'était brouillé avec le grand-vizir pour une question de tabouret. Il était gardé à vue à Péra. Les Impériaux, dont il ne pouvait balancer les intrigues et l'or, en profitaient pour prendre de l'ascendant. Ils animèrent le sérail contre la Pologne. Des difficultés ennemies accueillirent le palatin de Kulm aux portes de Constantinople. On le retint sept mois entiers à Daud-Pacha, faute de pouvoir convenir du cérémonial de son entrée; il se vit obligé de demander des vivres pour sa suite, composée dans le principe de trois à quatre cents gentilshommes, et, selon l'usage, grossie sur la route de nombreuses caravanes de marchands. Maintenant il n'avait pas moins de huit cents chevaux. Le grand-vizir, en apprenant quel cortége entourait l'ambassadeur polonais, répondit que s'il amenait tout ce monde pour prendre Constantinople, ce n'était pas assez; que si c'était pour honorer sa marche, c'était beaucoup trop. On voit que Kara-Mustapha ne laissait pas d'être un homme de sens : « Du » reste, ajouta-t-il, il nous sera très-facile de nourrir sept cents » Polonais à Daud-Pacha. Le sultan en nourrit bien sept mille » sur ses galères. »

Gninski put enfin pénétrer dans Constantinople. Comme on apportait au vizir les fers d'argent [1678 janvier] que les chevaux de l'ambassade avaient perdus : « Ces infidèles, dit-il, » ont des fers d'argent, mais des têtes de plomb, puisque, en» voyés d'une pauvre république, ils ne savent pas faire de » l'argent un meilleur usage. » Après ces débuts, Gninski eut ses audiences, et entama les négociations; mais on pressent qu'il ne trouva plus que des prétentions hostiles et des caprices insultants. L'Autriche avait attaqué la paix de Zurawno à Constantinople comme honteuse pour l'islamisme, à Warsowie comme honteuse pour la Pologne; et le superbe successeur d'Achmet Kiuperli prêtait l'oreille à ces suggestions aussi bien que les Paç.

Une chose est admirable : au moment où la fidélité de Jean à l'alliance de Louis XIV armait contre lui les ressentiments de deux voisins redoutables, le Brandebourg et l'Autriche,

tandis que la paix était si loin d'être affermie du côté des Turks, Louis ne pouvait se résoudre à donner les plus légitimes contentements à l'orgueil de Marie-Kasimire. Le marquis d'Arquien, appelé, faute de mieux, à la cour de sa fille, vendit sa charge de capitaine des gardes suisses du duc d'Orléans. La marquise de Béthune, son autre fille, qui n'avait pas été payée de toute sa dot, saisit dans les mains de Monsieur, duc d'Orléans, le prix de la charge de son père, eut à ce sujet avec sa royale sœur de Pologne une querelle bruyante, y fit intervenir Monsieur, provoqua ainsi entre ce prince et la reine de Pologne une correspondance injurieuse qui laissa dans l'âme de Marie-Kasimire de justes et ineffaçables ressentiments. Louis XIV, qui aurait pu empêcher les torts du duc d'Orléans son frère, aima mieux rappeler de Warsowie son ambassadeur. Le cœur navré de tracasseries sans cesse renaissantes, toujours occupé à en dérober le spectacle à l'Europe, toujours indulgent, et d'ailleurs attaché à l'esprit aimable, à la conversation éclairée du marquis de Béthune, Jean le retint.

Louis XIV, Mahomet IV, ou plutôt Kara-Mustapha, son ministre et son gendre, et le jeune comte Émeric Tékéli, fixaient les regards du monde. Louis, dans une campagne d'hiver [mars], enlevait Gand et Ypres; à l'aspect du roi de France pénétrant dans ces places qui n'avaient jamais vu, disait Pélisson, un de nos rois, Racine, Boileau, qui suivaient l'armée, ne tarissaient pas de louanges, ni la France et l'Eurode d'étonnement. Tékéli venait d'être promu au commandement par les Hongrois, et, dans une campagne éclatante, il fixait la victoire sous ses drapeaux. De son côté, Kara-Mustapha employait l'hiver à persécuter Gninski de ses insolences, et à inquiéter de ses armements la chrétienté entière. Bravant à la fois trois empires, il n'accordait au palatin de Kulm de rares audiences que pour charger le traité de Zurawno de conditions altières; il soutenait hautement la guerre de Hongrie, et marchait à la tête de trois cent mille combattants contre les récentes conquêtes du tzar sur le Borysthène.

C'était le temps d'étranges aventures. Kara-Mustapha voulait présenter aux Kosakes de l'Ukraine et aux Zaporogues un hetman qui pût remplacer Doroszenko, captif à Moskow. On se rappela qu'il y avait aux Sept-Tours un pauvre caloyer

(moine) enseveli depuis longues années dans un cachot. C'était Georges Chmielniçki, le fils de Bodgan, celui que nous avons appelé le Richard de ces Cromwells sauvages. En se réfugiant dans un cloître pour fuir le pouvoir et chercher le repos, il était tombé dans une horde de Tatars, et y avait trouvé l'esclavage. Vendu en Krimée, reconnu et envoyé à Constantinople, jeté aux Sept-Tours, il aperçut en rade quelques vaisseaux français, et pour les joindre à la nage s'évada par une fenêtre de sa prison. La corde se rompit; il tomba rudement, se releva, franchit une haute muraille, tomba encore, demeura évanoui dans le sang et la vase, fut découvert, condamné au bâton, attaché dans son cachot à un carcan de fer, puis douze ans s'écoulèrent. Un jour, sa prison s'ouvre; des esclaves s'agenouillent, non pour lui demander sa tête, mais pour lui présenter les pelisses d'honneur, lui donner un cheval et des armes, le conduire en grande pompe au sultan, qui l'institue duc et hospodar des Russies. Il accompagna le vizir et sa puissante armée, condamné maintenant, par une suite de sa servitude, à reconquérir la souveraineté de son père.

Jean était à Dantzick, où la sédition l'avait rappelé [mai], provoquée par des religieux qui s'autorisaient des condescendances des luthériens envers le roi pour scandaliser la réforme par le spectacle de processions publiques. Les malheureux payèrent de leur sang cette témérité; la révolte fut effroyable. L'intervention habile et ferme du roi l'ayant calmée, Frédéric-Guillaume n'imagina rien de mieux pour raviver les passions que de relâcher Strauch. Le docteur fut reçu [juillet] au milieu des pompes de l'allégresse publique. Mais il y a une vertu dans les prisons de Berlin : il en revint tout changé. « C'était, dit un historien du temps [1], le même homme; ce n'était point le même factieux. » Le roi tranquille aurait pu, dans l'absence même des Suédois, qui s'annonçaient toujours et se faisaient toujours attendre, frapper sur la Prusse ducale le coup qu'il méditait, si la marche des armées ottomanes ne l'eût tenu dans de vives alarmes. Le torrent pouvait tout à coup se détourner sur la Pologne. Le nom de Chmielniçki ne laissait pas que d'être redoutable par la contagion des espérances et des souvenirs de liberté qu'il réveillait chez les paysans de toutes les

[1] Mémoires du chevalier Beaujeu.

Russies Polonaises. Il fallut porter les hetmans avec toutes les troupes aux frontières, et presser les négociations de Moskow. On pouvait empêcher le czar Fœdor de traiter avec la Porte en concluant une étroite alliance avec lui. Cette alliance était bonne, à tout événement, pour affronter soit le Brandebourg, soit les Turks, soit Léopold. Mais le czar, tout en désirant fort la coalition proposée, avait soin d'annoncer des prétentions exorbitantes. Il menaça un jour les ambassadeurs de la république de les jeter en prison, eux et toute leur suite, qui passait quinze cents personnes. Ces ambassadeurs étaient les princes Michel Czartoryçki et Kasimir-Jean Sapieha. Ils rentrent dans leurs logements, livrent des tonneaux de vin et d'eau-de-vie à tout leur monde, établissent leurs trompettes sur les toits, leurs musiciens italiens et allemands aux fenêtres, passent enfin toute la soirée dans une fête bruyante. Le czar et tout Moskow s'étonnèrent. A minuit, Fœdor appelle un de ses chambellans; cet homme dormait, il n'entend pas. Son maître prend une lampe, et lui brûle la barbe. Il s'éveille alors, en criant que le Kremlin est en feu; puis, remis enfin de son émoi, il va, par l'ordre de son maître, savoir d'où vient le vacarme qui importune le czar; il se présente, tout honteux de la mésaventure de sa barbe, aux chambellans de Czartoryçki, et apprend d'eux que l'ambassade polonaise est en joie, parce qu'elle quitte Moskow le lendemain pour regagner la Pologne. Cette nouvelle troubla Fœdor. Trois jours après [17 août], le traité était conclu.

Ce traité se réduisit à renouveler pour treize ans, jusqu'en juin 1693, la trêve d'Andruszow, qui devait expirer au mois d'octobre. De cette sorte le destin de Kiiow et de Smolensk restait encore indécis. Mais Fœdor payait un million trois cent mille florins pour indemnité de l'occupation. Il promettait de restituer la Sévérie à la diète prochaine, et restituait sur-le-champ plusieurs districts de la Russie Blanche. Jean Sobieski n'était occupé qu'à guérir les blessures des règnes précédents.

Cette paix était nécessaire. Tout plia devant les Turks. Radamanowski se fit battre. Czehrin, place d'armes des Kosakes, tomba au pouvoir de Kara-Mustapha et de Georges Chmielnicki. Le vizir poursuivit les Moskowites [septembre] jusque dans le Borysthène, et s'en revint dégoûté de cette guerre dans des contrées sauvages, occupé seulement de construire à

Oczakow une place d'armes qui, dominant à la fois le cours du Dniester et la mer Noire, imposât en même temps aux Kosakes et aux Tatars, aux Moldaves et aux Russiens, aux Moskowites et aux Polonais. Les conquêtes de cette campagne profitèrent peu à Chmielniçki, personnage singulier qui avait dans sa destinée de ne pouvoir être ni moine, ni souverain. La puissance et la retraite lui réussissaient également mal. A peine maître de l'héritage de son père, il disparut, tué, suivant les uns, dans un combat, suivant d'autres, ramené aux Sept-Tours. La Porte réunit le gouvernement de l'Ukraine à celui de la Moldavie dans les mains de l'heureux Ducas, qui, de valet d'un marchand d'Yassi, devenu hospodar, sut long-temps, contre l'usage des parvenus, faire bénir ses lois, et enleva ainsi plus que jamais les Kosakes à la domination de la Pologne.

Des événements plus grands s'étaient passés sur la scène du monde. Louis XIV n'avait pas été enivré par la victoire; il savait la tempérer afin de l'affermir : pour avoir triomphé si long-temps des alliés, il ne croyait pas devoir affronter l'univers. Son application était de tenir la Grande-Bretagne loin des affaires de l'Europe; dans ce but, il avait acheté Charles II, qui lui vendit son peuple. « Le parlement d'An» gleterre, disait un homme d'esprit [1], nous hait fort; mais le » roi rabat les coups. Son savoir-faire nous garantira de leurs » mauvais desseins. » Ce savoir-faire s'usa; Charles, après avoir trahi tour à tour sa gloire pour ses plaisirs, ses amis pour son repos, sa patrie pour Louis XIV, se mit à trahir Louis XIV, on ne sait pourquoi, mais sans doute par lassitude ou impuissance de lutter plus long-temps contre le vœu public; malgré ses promesses, malgré ses marchés, il alla jusqu'à laisser le duc d'York contracter avec le prince d'Orange cette alliance de famille si contraire à son penchant, et si funeste peu après à sa maison. Émancipé dès lors, il fit davantage; il convoqua les chambres. Telle est l'énergie qu'impriment aux cabinets débiles les assemblées nationales, que l'annonce d'une session prochaine du parlement opéra ce que les armes du continent conjuré n'avaient pu obtenir. « *Cette seule nouvelle*, écrivait » Pélisson, produira de très-mauvais effets contre nous tant

[1] Bussy-Rabutin, lettre du 9 avril 1677.

» en Hollande qu'en Allemagne, et leur rendra le courage que » les mauvais succès de cette année commençaient à leur » ôter. »

Louis avait tourné alors à la paix, dans l'espoir de réussir plus sûrement que par la guerre à rompre une coalition formidable; les États-Généraux y inclinaient par déplaisir du mariage du plus grand de leurs citoyens, car le prince d'Orange n'était pour eux rien de plus, avec une fille de cette maison despotique des Stuarts. La paix avait donc été tout à coup signée [10 août]. Vainement le prince d'Orange chercha une vengeance sanglante aux plaines de Mons en attaquant, trois jours après, le duc de Luxembourg; il n'y trouva que la honte et le revers. L'Espagne ne tarda pas à imiter la Hollande; il était facile de comprendre que le grand-électeur, Léopold, le Danemark, abandonnés à eux-mêmes, accepteraient des conditions proposées désormais de concert par la France et les puissances signataires [octobre]. Le monde prenait une face nouvelle.

Sur ces entrefaites, les Suédois s'avisèrent d'accomplir enfin cet envahissement de la Prusse ducale promis depuis si longtemps à la France. Horn se porta sur Kœnigsberg par les champs de Friedland, à la tête de seize mille hommes. C'était plus qu'il n'en fallait pour conquérir tout le duché si ce général n'eût multiplié les fautes. La plus grande de toutes était ce long retard, cette campagne d'hiver, après la dispersion des troupes assemblées par Béthune et tenues en vain deux ans sous les armes. Dans le même temps, un Français qui servait dans l'ambassade de Gninski, Dupérier, arriva de Turquie portant la nouvelle que le palatin de Kulm était retenu prisonnier sur le Danube jusqu'à ce que toute la Podolie fût remise aux musulmans. C'était le *sine qua non* d'un traité dicté en termes superbes par le grand-vizir. Il fallait obéir ou combattre; Jean n'hésita point, il résolut d'en appeler à son épée.

Toute sa politique se trouvait changée comme l'état des affaires : il s'était exposé en pure perte, par ses complaisances pour la politique française, à l'inimitié du Brandebourg et de l'Autriche. Il ne pouvait plus avouer pour ennemis que les Turks. Les Hongrois, près de se voir délaissés par Louis XIV, ne pouvaient plus avoir que les Turks pour alliés. Jean, pour soutenir le poids de la puissance ottomane, était obligé de se réconcilier promptement avec ses formidables voisins, d'aban-

donner les Suédois à Frédéric-Guillaume, les Hongrois à Léopold. Comme il avait cru jusque-là s'appuyer contre l'Empire à Louis XIV, il lui fallait maintenant s'appuyer à l'Empire contre les Ottomans.

Ainsi tous les rapports étaient intervertis, et, dans la joie que ces difficultés donnaient à la faction autrichienne, Jean, au dedans comme au dehors, voyait de toutes parts des périls.

Ses plans furent promptement arrêtés. La garnison de Kaminiéç était réduite à une poignée d'hommes; il savait que les Turks veulent du temps pour se mouvoir, et ne doutait pas qu'en déclarant le premier la guerre il ne pût s'emparer de cette place, qui lui tenait tant à cœur, avant que Kara-Mustapha songeât à y jeter des munitions et des soldats : son intention était de l'investir dans la sécurité de l'hiver; son espoir, de l'enlever par un coup de main; son ambition, de lier ses efforts à ceux du czar et de prévenir par de rapides succès le développement des forces ennemies. Mais les rois de Pologne, pour se disposer à combattre, étaient obligés d'abord d'en discuter en pleine diète l'utilité et les moyens. Il devait arriver la plupart du temps que la politique du prince se trouvât impuissante et découverte; c'était un double malheur.

La loi voulait que les universaux de convocation fussent publiés trois mois à l'avance. Au bout de six semaines se réunissait en diétines, pour l'élection des nonces territoriaux et la discussion de leurs pouvoirs, la noblesse des palatinats. Ces assemblées décidaient de tout. Le roi leur adressa des instructions graves et solennelles sur les dangers de la patrie; il rappelait que si ses volontés eussent été mieux observées, si après Chocim on eût consenti à marcher en avant, si l'année suivante on n'eût pas déserté en Ukraine, si plus tard les lois de la diète du couronnement eussent été exécutées, les levées faites, les subsides acquittés, la Pologne aurait dicté la paix sur le Danube au lieu de la recevoir à Zurawno; et si alors même la noblesse l'eût entendu, si elle fût restée sous les armes plutôt que d'abandonner les frontières, la Porte aurait tenu les conditions du traité; on n'aurait pas maintenant à gémir de voir la Pologne privée tour à tour de toutes ses barrières, du Danube, du Pruth, du Dniester; enfin on n'aurait pas à chercher dans les alliances des appuis incertains, dans la guerre une chance de salut redoutable.

Il demandait que tout ce qui avait été résolu à Moskow fût approuvé, que les nonces fussent choisis parmi des hommes pénétrés de tous les maux par lesquels la Providence avait puni les discordes de la patrie, et résolus à empêcher, après la perte de tant de provinces, la perte même de la république suspendue sur un abîme.

Malgré tout, les diétines furent orageuses [novembre]. L'Autriche et le Brandebourg continuaient à semer les agitations dans la grande et la petite Pologne; les assemblées de Marienbourg, de Lublin, d'autres encore, furent rompues. Tant d'intérêts puissants et divers allaient être en présence! Ce qui était pis que tout, des querelles privées devaient se vider dans la diète prochaine, et les vieilles discordes de la Litvanie et de la Pologne reprenaient toute leur ferveur.

C'était dans le grand-duché que la diète devait cette fois se tenir. Le décret porté sous Michel par les Paç pour fixer en Litvanie le siége d'une diète sur trois n'avait pas été exécuté encore, parce que celles de l'interrègne et du couronnement ne comptaient pas. Ce fut au milieu des cris et des protestations de toute la Pologne que la cour s'achemina pour la Litvanie. La reine était grosse de six mois; sur la route, elle mit au monde à Biala, chez les Radziwill, au milieu de fêtes magnifiques, de combats d'ours et de taureaux, de concerts d'artistes amenés d'Italie, une princesse qui ne vécut pas; quelques jours après [2 décembre], elle faisait son entrée à Grodno, siége de la diète prochaine. Grodno est une petite ville bâtie en bois, mise naguère à feu et à sang par les Moskowites, relevée de ses ruines à la nouvelle de la réunion des comices dans ses murs, et ravagée aussitôt par les klopetces, ces répétitions de guerre civile, dans lesquelles les enfants et les valets du royaume et du duché s'instruisaient à se combattre et à se haïr : la Litvanie, cette fois en force, y cherchait d'éclatantes représailles de toutes les victoires remportées par la Pologne dans ce jeu sanglant, quand les diètes se tenaient à Warsowie.

C'était pour déconcerter Michel Paç que le roi avait placé dans cette ville le siége de l'assemblée. Ce seigneur était palatin de Wilna; il avait spéculé sur les profits que lui assurerait la réunion des trois ordres dans son palatinat. La résidence du gouvernement et de la diète dans le grand-duché ne

donnait déjà que trop d'ascendant à lui et aux siens, parce que toutes les charges du cabinet et de la cour devaient alors être remplies par les grands officiers de la Litvanie. Jean heureusement s'était appliqué à balancer leur influence par celle de quatre frères qu'il avait élevés à tous les postes dont les Paç ne se trouvaient pas revêtus. C'étaient les Sapiéha. Un procès divisait ces deux familles puissantes; les factions se rangèrent sous leurs étendards : les Sapiéha ralliaient la grande Pologne et les amis de la France; les Paç restaient fidèles à l'esprit litvanien et à la faction impériale. Quelque chose d'étrange se passait; le parti français était toujours le parti du roi, mais sans vouloir comme lui l'expédition de Kamiéniéç et la guerre contre les Turks, soit de peur que la guerre n'amenât des chances plus funestes encore que la nouvelle paix dictée par le divan, soit par condescendance pour les efforts de Béthune, qui multipliait dans ce dessein les libéralités et les intrigues. Les Paç, au contraire, qui, à l'instar de l'Autriche, voulaient la guerre de Turquie autant et plus que le roi, étaient avant tout les ennemis personnels de Jean; ils ne travaillaient qu'à lui créer des embarras nouveaux. Ce parti avait maintenant à sa tête la reine, qui, dans ses ressentiments implacables contre Louis XIV, s'était déclarée hautement l'ennemie du parti de la France. Dans ces discussions qui ajoutaient tant de complications à tant d'acharnement, où était le parti de la patrie, le parti de ses intérêts et de sa gloire?

La diète fut ouverte. Un Sapiéha, grand-écuyer de Litvanie, fut nommé maréchal des nonces [1679, janvier]. Mais le sénat n'était pas en nombre. Les sénateurs des palatinats voisins de la Prusse ducale tardaient à venir, inquiets de la marche de Frédéric-Guillaume, qui, passant la Vistule en traîneaux avec son armée, malgré la petite guerre que lui fit Béthune, courait sauver de l'invasion suédoise ce duché, dont son fils fit un royaume. D'autres s'absentaient pour marquer leur ennui de ce voyage sous le ciel glacé de la Litvanie; d'autres tardaient pour donner à leur cortége le temps de grossir et faire dans Grodno de plus illustres entrées. Quinze jours tout entiers se passèrent avant que la salle des nonces pût remplir la vieille formalité de venir en corps dans le sénat assemblé baiser la main du roi.

Une querelle de deux seigneurs occupait tous les esprits.

Le grand-enseigne Lubomirski avait, dans la diète précédente, revendiqué, au nom de l'ordre de Malte dont il était membre, des biens que s'était appropriés le prince Démétrius. Démétrius se vengea en citant le chevalier à la barre comme traître à Dieu, au roi et à la république, pour avoir vendu les troupes polonaises au roi de France et à la Porte-Ottomane en les entraînant, malgré la foi des traités, dans les rangs des mécontents hongrois. Les deux adversaires arrivèrent à Grodno avec toute une armée; les comices se rangèrent sous l'une et l'autre bannière : tous les différends privés et publics se mêlaient à ce débat. Le roi, ses actes, sa politique présente et passée se trouvaient en cause. L'emportement était au comble; des hostilités, des envahissements de domicile, des rapts se succédèrent. Au lieu d'une assemblée délibérante on aurait eu une guerre civile, si, à force de patience et d'autorité, Jean n'était parvenu à étouffer ce funeste procès.

Mais la question de Kamiéniéç, qui pressait, n'en vint pas plus vite. Les deux partis ne se rapprochaient que dans une égale inclination à tout éluder. Gênés par des passions et des intérêts contraires, tous deux suscitèrent mille débats également violents et stériles. C'était d'abord l'illégalité du maintien des sceaux dans les mains du grand-chancelier de la couronne, Widzga, que le roi venait d'élever à l'archevêché de Gnesne. Ce prélat n'avait pas encore reçu l'institution canonique; on ne l'attaquait que parce que les attaques aux chanceliers (ministres et représentants du roi) sont une joie dans les diètes, dit Zaluski, et font partie de la liberté. Il se hâta de déposer les sceaux du royaume. Le vice-chancelier Wiélopolski les reçut à l'applaudissement de toute la Pologne. Vinrent ensuite [février] de grands cris sur ce qu'un gentilhomme avait brisé à coups de pistolet le buste du roi, puis le procès de ce maniaque, et sa condamnation à avoir la tête et le poing coupés. Le roi, qu'attristaient ces longs témoignages d'une fidélité importune, s'empressa d'étendre sa clémence sur le condamné, et d'occuper l'assemblée d'intérêts plus chers.

Mais l'attention publique fut détournée encore par l'histoire d'un revenant, que les jésuites, disait-on, s'occupaient à mouvoir dans l'intérêt des Paç, pour dominer par ses oracles les conseils de la république. Dans l'expression de sa douleur,

Jean un jour n'épargna point la société de Jésus, que pourtant il aimait, à laquelle il avait toujours demandé des confesseurs et des chapelains. Le père Pikarski, évêque de Kiiowie, son prédicateur, était en ce moment à sa table; il fut pris d'une fièvre ardente, et mourut en répétant sans cesse dans son transport : *Læsa est Societas*. Jean fut désolé; il aimait comme toute la Pologne le savoir de ce prélat et sa vertu.

La société de Jésus allait occuper les comices d'une affaire plus sérieuse. Elle avait de grands biens à Jaroslaw, et on l'accusait d'usurpations continuelles sur les propriétés du voisinage. Le procès était porté à la diète. Cette affaire faisait grand bruit, Jean multiplia les efforts pour l'étouffer, dans l'espérance d'obtenir enfin la solution de questions générales. On a conservé une lettre qu'il écrivait au général de la Société. « C'est, disait-il, avec une vive douleur que je vous » vois, par votre acharnement à étendre vos propriétés au » delà de toutes les limites et de tous les droits, faire violence » à l'attachement qu'au su du monde entier les grands services » de la Société envers l'Église de Dieu m'ont inspiré pour elle. » Je ne veux pas faire juger vos frères de Jaroslaw dans la » diète, je craindrais d'envenimer encore la haine assez et » trop forte déjà que vous portent les ordres du royaume. » C'est par intérêt et par affection que je crois devoir engager » Votre Dévotion à essayer de porter remède à des maux » croissants, et d'éloigner des jésuites de Pologne la contagion » trop manifeste de passions ambitieuses et cupides. Défiez-» vous de ce changement trop fréquent des recteurs de vos » colléges : de peur de démériter de l'Ordre et de ne point » laisser des monuments de leur passage, il y a lutte entre » eux pour enrichir les établissements, quels que soient les » moyens. C'est là leur unique souci, leur unique attention, » c'est leur tourment. Ordonnez-leur de produire leurs titres » à deux commissaires que je nommerai, afin que tout se » termine sans scandale. »

La Société s'était déjà vue bannie de Dantzick et de la Prusse ; elle savait la vérité de ce que lui disait le roi sur les sentiments publics à l'égard de son institut : elle se soumit, et la diète allait pouvoir continuer ou plutôt commencer ses travaux. En ce moment se présente au pied du trône André-

Chrysostome Zaluski, alors chancelier de la reine. Il se présente pour demander, au nom de sa maîtresse sérénissime, la fixation de son apanage. Le roi s'emporte; il renvoie le chancelier à Marie-Kasimire, qui assistait dans une tribune aux débats. C'était malgré Zaluski qu'elle avait pris cette résolution; elle avait voulu profiter de l'absence d'un grand nombre de nonces ses ennemis, et entre autres du plus animé de tous, de Sieniawski, récemment promu au poste de maréchal de la cour. Elle persiste et renvoie Zaluski désolé. Au premier mot qu'il prononce, la colère de Jean éclate avec emportement : « Si Votre Majesté, répond Zaluski, ne se souvient » pas que je suis prêtre, qu'elle se rappelle que je suis gen» tilhomme. » Et il se retire déterminé à quitter la cour pour jamais. Le roi lui envoie sa sœur, la princesse Radziwill, qui l'arrête et l'entraîne au palais. Jean, à sa vue, lui tend la main en lui disant : « Convenons que nous sommes tous deux » très-vifs. Que votre domination me promette de ne plus se » fâcher contre moi; je lui promets à mon tour de ne plus lui » en donner lieu. » Zaluski raconte avec émotion que dans tout le reste de sa vie Jean tint parole.

Cependant la question de l'apanage se trouvait inscrite; elle dut être appelée. Aussitôt un nonce demande que le douaire d'Éléonore soit porté plus haut; il menace de rompre l'assemblée si on ne le satisfait pas. A ces mots tout s'émeut; de longues négociations commencent. Les Paç enfin le ramènent; ils ne pouvaient combattre Marie-Kasimire, désormais leur plus haut appui. Le prince Démétrius représenta qu'on fixait la pension d'une cuisinière à son mariage, qu'on ne pouvait faire moins pour la reine. La faction autrichienne vota; une dotation de deux cent mille florins fut assurée à Marie-Kasimire en starosties et en pensions, sur les salines de Vieliczka.

La diète était parvenue ainsi, d'incidents en incidents, au terme de sa session; il fallut la prolonger. C'en était fait de l'expédition de Kamiéniéç; mais un plan plus vaste occupait le roi et pouvait être encore résolu. Il voulait proposer aux couronnes une alliance, et en quelque sorte une croisade contre la Porte-Ottomane. Les conjonctures étaient favorables; l'Empereur et le roi de France venaient de déposer les armes. Le grand-électeur luttait seul encore contre l'ascendant de Louis XIV; Jean espéra.

Les ambassadeurs se pressaient dans l'étroite enceinte de Grodno; mais Béthune et le comte d'Altheim ne faisaient que continuer sur ce nouveau champ de bataille la guerre close à Nimègue entre les maisons d'Autriche et de France. L'Autriche suivait toujours son plan, de diriger contre la Pologne seule les mauvais desseins et les entreprises de la Porte-Ottomane; afin de traîner tout en longueur, elle répondait aux offres d'alliance en demandant avant tout le châtiment, pour crime de haute trahison, de quiconque avait embrassé la cause des Hongrois révoltés. La France voulait toujours entraîner la république sous les enseignes de Tékéli. Cette grande question de la Hongrie était déplorablement compliquée. Nous le verrons dans toute la suite de cette histoire, et c'est par là qu'est arrivé le dénoûment que lui a donné enfin la fortune. Défenseurs des libertés de leurs pères, et alliés nécessaires de la Porte-Ottomane, qui était leur seul point d'appui considérable contre la cour de Vienne, les mécontents ne pouvaient rien attendre de la république de Pologne, car la Pologne aurait couru, en les soutenant, le double danger d'une guerre acharnée avec Léopold, et du perpétuel agrandissement de barbares attachés à l'insulter elle-même et à l'asservir. Quand Louis XIV, qui avait suscité publiquement la révolte, venait de l'abandonner par ses traités au seul protectorat armé de la Porte, quand il la livrait au glaive des milices impériales rappelées tout à coup du Rhin sur le Danube, les Polonais pouvaient-ils se charger du poids de la lutte? Pouvaient-ils, pour défendre sans chance de succès l'indépendance domestique de la Hongrie, adhérer aux démembrements exigés par le divan, se faire les alliés des musulmans contre la chrétienté, risquer enfin de dix manières l'indépendance nationale et l'avenir tout entier de leur patrie? En tenant ce langage, la faction des Paç obéissait à son juste effroi des Turks, à ses vieilles attaches avec la cour de Vienne, et à un autre sentiment encore, une secrète répugnance pour les maximes de liberté qu'invoquaient les Hongrois insurgés.

Le roi, qui pensait comme le parti de France sur les malheurs de la Hongrie, pensait comme les Paç sur les intérêts de la Pologne. Sans renoncer à secourir quelque jour, s'il était besoin, les mécontents, par les traités ou par les armes,

il voulait d'abord affranchir sa couronne de toute honte, sa patrie de tout danger.

Un envoyé tatar vient dans la diète proposer la médiation de son maître [mars], pour essayer de fléchir par des soumissions l'orgueil du divan. Des cris de guerre à l'infidèle lui répondirent; le nonce du saint-siége appuya ces cris. Une ambassade moskowite offrit l'alliance offensive et défensive du czar; mais rien ne put être résolu. Dans ces perplexités, Jean demanda [avril] que des subsides fussent votés pour l'entretien de l'armée, des pouvoirs donnés à des ambassadeurs pour la conclusion d'une ligue puissante, la décision à prendre selon les événements laissée à sa prudence.

Après quatre mois de débats stériles, toutes ces propositions passèrent en une nuit. Les deux factions adoptèrent avec joie un tempérament qui laissait au roi la responsabilité de l'avenir. Le grand-trésorier Morstyn, homme adroit et habile, fut destiné à l'ambassade de Paris; un de ses neveux, sous-écuyer de Litvanie, à celle d'Angleterre et de Hollande. Le prince Michel Radziwill fut renvoyé à Vienne, à Rome, à Venise, dans toute l'Italie: l'Espagne ni la Suède ne furent oubliées. La chrétienté tout entière dut être conviée à une croisade nouvelle. En finissant ses travaux, la diète en décida l'impression et la publicité. L'innovation pouvait être bonne en principe; elle était intempestive.

Kara-Mustapha se hâta de ravitailler Kamiéniéç, et de hérisser la Podolie de soldats; en même temps le roi fut invité au règlement des limites, suivant les stipulations dont la Porte avait chargé le traité de Zurawno, autrement l'empereur Mahomet IV ou son ministre allaient apparaître à la tête de leurs armées. Kara-Mustapha continuait de recruter à grand bruit ses forces de terre et de mer; il faisait surtout des levées dans le Péloponnèse; il transportait le peuple entier des Maïnottes et les autres races esclaves de Laconie sur ses vaisseaux ou dans ses milices. Ces esclaves étaient le pur sang des héros; on pouvait avec de tels soldats essayer la conquête du monde.

Toutefois, Jean ne se borna pas [mai] à solliciter l'assistance des couronnes. Au milieu des dangers de la Pologne, les moyens de la défendre un jour de plus ne suffisaient pas à son patriotisme et à son génie. Les instructions de ses re-

présentants dans les cours leur proposaient une pensée plus haute. « Rendre aux barbares, disait-il, conquête pour con-
» quête, les chasser de victoire en victoire jusque dans les
» limites qui les vomirent sur l'Europe; en un mot, non pas
» vaincre et comprimer le monstre, mais le rejeter dans les
» déserts, l'exterminer, relever sur ses ruines l'empire de
» Byzance, cette entreprise était seule chrétienne, digne,
» sage, décisive [1]. » Pour marcher sur Constantinople, Jean ne demandait que le concours de deux des quatre ou cinq puissances qui étaient exposées aux premiers coups de l'islamisme.

Ardent à lier son nom au vaste dessein du roi de Pologne, Innocent XI n'attendit pas, pour y applaudir, le ministre, le beau-frère du monarque polonais, « de ce prince qui depuis
» trente ans, dit-il dans son conseil, était le boulevard de la
» république chrétienne, le mur d'airain contre lequel s'étaient
» brisés tous les efforts des barbares. Aux voûtes du Vatican
» flottaient les témoignages de ses saintes victoires. Lieutenant
» invincible du Dieu des armées, son bras, destiné à porter
» le sceptre, l'était aussi à briser le joug païen sous lequel
» gémissaient les nations. Comment les entrailles paternelles
» du chef de l'Église ne frémiraient-elles pas de joie à la
» pensée de l'entreprise héroïque qui pouvait être tentée,
» puisque le vainqueur de Chocim s'offrait à l'accomplir? » Innocent promettait au nouveau Godefroy de Bouillon l'arsenal de ses foudres, de ses bénédictions, de ses appels, de ses trésors.

Mais il fallait des secours plus positifs, et le czar n'envoyait à Warsowie légation sur légation qu'afin d'obtenir à Constantinople une paix meilleure. A l'ouverture des conférences, le chancelier Paç disait très-bien au roi : « Voilà, sire, le pre-
» mier acte de la comédie. » De son côté, Léopold, témoin des relations chaque jour plus étroites de Tékéli avec la Porte-Ottomane qui faisait briller à ses yeux la couronne de Hongrie et avait donné l'ordre au prince de Transylvanie de le soutenir et de recevoir ses serments, Léopold espérait encore conjurer pour son compte, par des soumissions, l'orage qui tenait l'Europe en alarmes. Il refusa donc avec éclat son

[1] Oratio principis Radziwill ad Imp.

alliance et ses secours à la Pologne. Venise fit mieux : elle ne permit pas au prince Radziwill de franchir ses frontières. Dans l'effroi commun, une chétive république avait plus de courage; les Ragusains tenaient leur ville minée, pour ne livrer aux barbares que des décombres si Mahomet IV prétendait les assujettir.

La Pologne se trouvait ainsi abandonnée à elle-même; l'unique secours que lui offrit le monde, et il aurait été puissant, fut un essaim de noblesse française qui venait chercher des dangers nouveaux sous les drapeaux du glorieux roi du Nord. Louis les rappela. C'était sa volonté qui avait créé autour de Jean cet abandon et cette solitude. Ici des explications sont nécessaires. La France tient une telle place dans l'univers, Louis XIV en tenait une si haute entre les têtes couronnées, sa politique prit tant de part aux difficultés dans lesquelles la Pologne était engagée, qu'on ne saurait comprendre la suite des événements si d'abord on ne connaissait bien ce qui se passait à Versailles et dans le reste de l'Europe.

Frédéric-Guillaume, poursuivi dans le Brandebourg par Créqui, s'était soumis à la fortune [22 juillet]; menacé de son côté dans le Jutland, le roi de Danemark fit aussi sa paix. Une foule de traités secondaires réconcilièrent les puissances entre elles [octobre]. La mission du congrès de Nimègue se trouva remplie.

C'était une de ces époques courtes et rares dans l'histoire, où les peuples déposent tous à la fois les armes, comme des lutteurs fatigués, pour reprendre haleine. La dernière de ces rapides trêves, lorsque les traités des Pyrénées, d'Oliva, de Rotschild se succédèrent, avait été marquée par la mort de Mazarin. Celle-ci le fut par un autre événement qui tenait, le croirait-on, l'Europe entière attentive : c'était le long ébranlement [1], et enfin la chute de madame de Montespan.

[1] Dès le mois de septembre 1676, madame de Sévigné écrivait : « Tout le » monde croit que l'étoile de Quanto (madame de Montespan) pâlit. Il y a » des chagrins naturels, des gaietés affectées, des bouderies. Enfin, ma » chère, tout finit. On regarde, on observe, on s'imagine, on croit voir des » rayons de lumière sur des visages que l'on trouvait indignes, il y a un » mois, d'être comparés aux autres (madame de Maintenon). On (le roi) » joue fort gaiement, quoique la belle garde la chambre. Les uns tremblent, » les antres rient. Les uns souhaitent l'immutabilité; la plupart, un change- » ment de théâtre. Enfin voici le temps d'une crise digne d'attention, à ce » que disent les plus clairvoyants..... » Trois ans plus tard, en 1679, la crise n'était pas consommée.

Au premier abord nous sommes disposés à condamner comme une légèreté immorale et frivole cet intérêt si vif de tout un peuple pour de royales amours. Nous oublions que ces amours étaient des révolutions. Autant l'histoire tient compte du caractère différent des différents règnes, autant les contemporains peuvent être préoccupés des influences diverses devant lesquelles plient les maîtres de la terre. Jamais la France n'avait été aussi grande en splendeur et en puissance, en génie et en majesté que par Louis XIV. Il avait créé pour elle cet empire, nouveau dans le monde moderne, que la Grèce exerça sur le monde antique par l'influence de ses exemples, de son goût, de ses chefs-d'œuvre; et ici, à la gloire des lettres et des arts se joignaient la gloire et le génie des conquêtes. La France dominait l'esprit des peuples, comme Louis les conseils des rois.

Mais ce que Louis aura été sous la tendre et digne La Vallière, sous la superbe Montespan, sous la noble Fontanges, sous la fière Soubise, le sera-t-il sous madame de Maintenon? Malheur profond des gouvernements absolus, où chaque caprice des passions du maître mérite l'attention des politiques et suscite les espérances ou les craintes des peuples!

C'était ici le faîte des grandeurs de Louis. Peu à peu le grand roi, le Français magnifique ira s'effaçant. Les intrigues remplaceront les combats, les persécutions remplaceront les victoires, et rien ne remplacera les prospérités de l'industrie et des arts. Un temps viendra où le despotisme tout nu restera en tiers avec l'adversité. Alors le cortége des grands hommes sera tombé sous la faux du temps. Survivant à son siècle ainsi qu'à sa maison, Louis demeurera comme le dernier représentant, comme un grand débris de son siècle héroïque. Maintenant, à l'époque où nous sommes parvenus, il est à ce haut point, ce point mystérieux des vies éclatantes, où, avant de déchoir, elles dominent et écrasent tout.

On peut dire que Louis XIV avait régné au congrès de Nimègue. Il fit la part des restitutions et des conquêtes, conserva ce qu'il voulut, fut terrible à ses ennemis, tutélaire pour ses alliés. La Suède avait été battue partout, et il se trouva qu'elle aussi avait vaincu : le roi lui fit rendre tout ce qu'elle avait perdu dans la guerre. En même temps, il acquérait des alliés dans les ennemis même qu'il dépouillait pour

elle. Indignés de l'abandon où la Hollande, l'Espagne et l'Empire les avait tour à tour laissés, Frédéric-Guillaume et le roi de Danemark se vouèrent vivement à la cause de la France.

Nous disons la cause de la France; car avec la paix rien n'était changé. Louis entendait ne pas cesser de battre en brèche la maison d'Autriche. A l'exemple de Richelieu, c'était toujours le point sur lequel roulait sa politique. Mais il avait voulu n'avoir affaire qu'à cette seule puissance, la dépouiller sans combat, l'écraser sans défense. Ce long et sourd duel fut ce qu'on appela la paix de Nimègue.

En effet, le prince d'Orange se trouvait avoir les mains liées. L'Espagne épuisée licenciait de toutes parts ses soldats. Le grand-électeur était désarmé et séduit. La guerre civile, semée dans les cités d'Allemagne, tenait la plupart des princes enchaînés.

La guerre civile répondait aussi des Anglais. Ils payaient chèrement leurs résolutions hostiles. Le cabinet de France avait versé parmi eux l'or, les dissensions, les fureurs contraires. Ce fut d'abord l'abominable intrigue d'Oates, qui conduisit les catholiques, les jésuites, lord Stafford à l'échafaud. Charles II consentait à se distraire un moment de ses débauches en faveur de ses amis condamnés, pour les *gratifier de la hache*, suivant l'expression officielle du temps, en place des supplices et raffinements effroyables qu'inventaient les factions. Plus tard, ce devait être le tour de la réaction anti-protestante. Hideux et incomparable mélange de corruption, de cruauté, de déraison, la restauration anglaise, à laquelle, pour l'honneur des monarchies, rien dans le monde n'a ressemblé depuis lors, la restauration anglaise fut un système de bascule qui avait pour points d'appui permanents les échafauds.

Rassuré ainsi au couchant, au midi et vers le nord, Louis XIV eut soin d'alimenter à l'autre bout de l'Europe cette autre guerre civile qui attaquait au cœur la monarchie de Léopold. La Hongrie refusa la paix brillante que lui offrait l'empereur, sur l'assurance que les émissaires du cabinet de Versailles prodiguaient de la prompte intervention des Turks.

Le roi de France se trouvait donc en Europe seul maître de ses forces et tranquille dans sa gloire. Aussi cette paix, qui se célébrait par d'illustres hyménées, cette paix qui unissait le chef infirme de la monarchie espagnole avec Marie-Louise

d'Orléans, le dauphin de France avec une princesse de Bavière [1680], le roi de Suède avec Ulrique de Danemark, cette paix éclatante ne devait être en réalité qu'un nouvel acte du long drame de la guerre. Les ratifications étaient à peine échangées, que Louis prenait d'assaut [janvier] les dernières forteresses du duc de Lorraine ; la jeune reine d'Espagne n'avait pas encore assisté au nombreux auto-da-fé de son mariage, que le roi de France, à l'étonnement du monde, lançait [février] ses troupes dans les Pays-Bas espagnols, rançonnait ou brûlait les villages, enlevait Charlemont et Alost, sous prétexte qu'il avait oublié de stipuler la restitution de tels districts, d'exiger la suppression de tels titres [1], que Charles II, épouvanté, se hâta d'abandonner à ce terrible allié.

D'où venait tant d'audace ? le voici. L'ordre, la fermeté, la tolérance avaient enfanté les merveilles des arts ; ces merveilles enfantèrent des trésors. Ces trésors permettaient au roi de tenir sous les drapeaux, en pleine paix, les quatre cent mille hommes qui faisaient trembler toutes les cours. L'industrie, car c'est toujours là qu'il en faut venir, l'industrie aurait pu dire à bon droit, en présence de toutes ces prospérités : L'ÉTAT, C'EST MOI.

Chaque jour vit éclore une prétention et des hostilités nouvelles. Louis XIV inventa en même temps de commenter les traités par des invasions, et d'opérer des conquêtes par des arrêts. Deux chambres de justice [mars], instituées à Brisach pour l'Alsace, à Metz pour les Trois-Évêchés, prononcèrent, sous le nom de réunion des domaines aliénés, la confiscation d'une foule de contrées et de places fortes qu'occupaient aussitôt des soldats. Les rois, les princes étaient cités à ce tribunal, jugés, expropriés. Les arrêts frappèrent à tort et à travers amis ou ennemis. Le roi de Suède perdit le duché de Deux-Ponts, et son amitié fidèle se changea en une implacable haine, destinée à se perpétuer, plus de trente ans après, d'une façon si obstinée et si fatale, dans Charles XII. Les électeurs de Trèves, l'électeur palatin, le landgrave de Hesse, une foule de souverains ainsi dépouillés remplirent l'Allemagne de leurs plaintes, et appelèrent à la diète de Ratisbonne des décisions de ce suzerain nouveau de l'empire, qui tenait

[1] Par exemple celui de comte de Bourgogne.

ses droits de la faiblesse, de l'indigence, de la désunion communes.

Quand on considère de près Louis XIV, on reconnaît que ce qui domina chez lui, ce fut l'orgueil. Il le portait jusqu'à la passion : car les intérêts mêmes de sa politique y étaient immolés, ainsi qu'on l'a vu dans ses procédés maladroitement injurieux envers Marie-Kasimire, ainsi qu'on le voit dans son agression imprudente et stérile sur le patrimoine de Charles XI. Il portait aussi l'orgueil jusqu'au génie : car nul n'a su mieux que lui se faire obéir et respecter des hommes ; nul n'a ainsi fait accepter du monde son besoin de s'élever au-dessus de tout niveau et de tout écraser. Le même pour ses enfants, pour ses sujets, pour ses alliés, voulant les plier tous à la même servitude, réduisant le dauphin de France à l'*anéantissement* [1] comme la noblesse, comme les communes, et prétendant y réduire la chrétienté, il s'irritait d'un dissentiment, comme d'une sédition, de quelque part qu'il vînt, de Jean couronné, de Condé à Chantilly, du pasteur Claude, du grand Arnauld. Il voulait régner au dehors et au dedans, sur les mœurs et sur les esprits, sur la vie privée et sur la vie publique, en matière de foi et en matière de gouvernement. C'est ainsi qu'il pesait à la fois sur les jansénistes, obligés de se cacher ou de fuir ; sur le saint-siége, qu'il dépouillait en France dans l'affaire de la régale, et outrageait à Rome dans l'affaire du droit d'asile ; sur les réformés enfin, contre lesquels des édits, chaque jour plus durs, commençaient à tourner, sous le manteau de l'édit de Nantes, toutes les rigueurs et tous les raffinements de son pouvoir. C'est ainsi encore que, tout en humiliant la maison d'Autriche sur le Rhin, la Sambre, les Pyrénées, il exigeait pour ses ambassadeurs des honneurs nouveaux, soit à La Haye, où il craignait le réveil des vieilles inimitiés [septembre], soit à Constantinople, où il avait tant à cœur de resserrer les liens de la vieille alliance. Conduites par Duquesne, Mortemart, Tourville, Jean Bart, ses flottes, reines des mers, brûlèrent dans le port de Chio l'escadre de Tripoli, contraignirent les pavillons de l'Espagne et de la Hollande à s'abaisser devant celui de France, bombardèrent Gênes la superbe, Alger plus tard, tandis que ses troupes de terre met-

[1] Expression des Mémoires du maréchal de Richelieu, pour peindre l'*existence d'automate* à laquelle ce prince avait fini par se condamner.



taient hardiment, en pleine paix, le blocus devant Luxembourg, et que Genève était contrainte de souffrir la messe dans ses murs. On le voit, la guerre n'avait pas cessé ; seulement il n'y avait qu'une partie belligérante : le monde, pour le moment, ne se défendait pas.

Dans le même temps cette main, qui tenait le joug appesanti sur tous les états, terminait le portail du Louvre et le canal du Midi, commençait l'hôtel des Invalides, bâtissait Landau, Sarrelouis, Phalsbourg, Huningue, maintenait sur ses escadres soixante mille matelots, multipliait les écoles militaires, créait des cours d'anatomie, des académies d'architecture, s'honorait du protectorat de l'Académie française, élevait des chaires au droit national, envoyait dans l'univers entier des colonies de savants, de mathématiciens, d'astronomes, chargés d'étudier le ciel et d'étonner la terre. Ce fut alors que, frappées de cette hauteur envers et contre tous, éblouies de ces conquêtes dans la guerre et dans la paix, la France et l'Europe décernèrent à Louis, tout d'une voix, le surnom de Grand.

Malheureuse grandeur que celle qui joignait au faste des exigences de réparations et de soumissions de toute nature déployé contre les faibles, le recours à la ruse et à l'intrigue contre les forts, l'inexorable dureté envers les hommes ! On ne peut nier que la politique de Louis XIV ne prît alors un cours nouveau. La femme qui s'emparait de lui jugeait-elle nécessaire d'abaisser et d'endurcir son âme, naturellement haute et magnanime, pour l'asservir ?

En ce temps-là, tout était sourdes menées et impostures audacieuses dans le monde. Les complots contraires de la cour et des factions d'Angleterre, ceux de Louis contre une partie de ses sujets, ceux de son cabinet pour prendre Léopold entre deux colosses et le perdre quand il devait se croire en sûreté, ceux du sérail pour dérober au conseil aulique le but d'armements à la fois gigantesques et mystérieux, ceux de la Moskovie pour livrer la Pologne aux vindictes ottomanes en se retranchant derrière une paix tutélaire, toutes ces grandes intrigues marchèrent de front pendant des années. Chez les Français surtout, cette paix triomphante de Nimègue fut une époque de renouvellement et de décadence. La France s'était élevée avec son roi, elle déchut comme lui. Dans la cour la plus brillante de l'univers, l'effroi régnait au milieu des fêtes.

« Depuis bien des années on n'a pas ri à Versailles, » écrivait cette femme, admirable et peut-être unique historien de Louis XIV. Aux gémissements de cent mille protestants qui fuyaient déjà devant les préludes terribles de la persécution, emportant ce talisman des arts, véritable force de Louis, se mêlait le bruit de scandales *inouïs*, disait madame de Sévigné, *chez les peuples policés*. Après le procès de la Brinvilliers était venu celui de la Voisin. La mort subite s'était mise dans les familles les plus grandes du royaume; le poison ne s'appelait plus que poudre de succession, et quand on n'osait pas le crime on employait la magie, afin de se défaire d'un héritier, d'un ennemi, d'une rivale. Louis avait dénoncé ses peuples à l'anathème du monde en instituant une chambre ardente [1] pour mettre un terme aux sorcelleries et aux empoisonnements. Cette chambre s'attaqua à tout ce qu'il y avait de considérable en France. L'Arsenal et la Bastille virent comparaître le duc de Vendôme, la princesse de Tingry, l'évêque de Langres, la duchesse de Bouillon, qui allait aux interrogatoires avec une vingtaine de carrosses sous l'escorte de toute la maison d'Elbœuf et de Lorraine. Le duc de Luxembourg, malgré ses victoires, se vit jeté dans un cachot, et, malgré son acquittement, fut condamné deux ans à l'exil par Louis XIV [2]. La comtesse de Sois-

[1] Pour revenir à la France, le roi a établi un tribunal qui est une espèce d'inquisition : on l'appelle la chambre ardente ou cour des poisons. C'est là qu'on fait le procès à tous ceux qui sont suspects de ces diaboliques intrigues. Les meuniers, boulangers, bouchers, fruitiers, marchands de vins et toutes autres personnes qui vendent de quoi manger et boire, prêtent serment à cette cour de judicature; de même que tous médecins, droguistes, apothicaires. On publie tous les jours des arrêts par lesquels il est enjoint à toutes personnes qui se piquent de deviner, de sortir du royaume sous peine de mort. On a ordonné encore que quiconque aura abusé de quelque sentence de la loi écrite, et fait des enchantements, caractères magiques, charmes, ou telles autres choses qui sont au-dessus des forces de la nature, soit sévèrement puni. L'État et l'Église, les magistrats et les personnes privées, se trémoussent beaucoup pour découvrir les auteurs de ces inhumaines tragédies, et pour empêcher que la même chose n'arrive à l'avenir. Chacun a l'œil sur son voisin, et les gens d'une famille se défient les uns des autres. Le père soupçonne le fils et observe tous ses mouvements, et la mère se défie de la fille qui fait toute sa joie. Les enfants prennent des précautions avec leurs parents, et le frère ou la sœur n'osent manger ou boire de ce qui a été apprêté par un autre frère ou par une autre sœur. Les liens sacrés de l'amitié ne suffisent pas pour vaincre la peur qu'on a d'être empoisonné.

(L'Espion turc, t. VI, p. 356.)

M. de Sévigné écrivait : « Me voilà près de maman mignonne, qu'on ne m'accuse pas encore d'avoir voulu empoisonner. Je vous assure que dans le temps qui court ce n'est pas un petit mérite. »

[2] C'est ce que Voltaire, qui a dit plus haut que Lauzun fut seul, sous ce règne, victime d'exil et de détention arbitraires, appelle *aller quelques jours à la campagne*.

sons n'évita un châtiment que par la fuite : l'abbé de Savoye, son fils, la vengea. On assure qu'elle se vengea elle-même en empoisonnant, quelques années après, cette jeune reine d'Espagne, fille de son amie l'infortunée Madame Henriette. Quand on songe à tout ce qu'il y eut de morts soudaines dans le grand siècle, en voyant reines, maîtresses, ministres, princes de tout âge, disparaître tour à tour par des coups de foudre, on frémit. L'œil seulement sur les investigations de la chambre ardente, madame de Sévigné écrivait : C'EST L'ÉTOILE DU CRIME QUI RÈGNE !

Les générations, grandies sous le niveau de ce lourd despotisme, ne pouvaient manquer d'être corrompues par la servitude ; une consolation est de voir que si les mœurs publiques s'y corrompaient, l'esprit français résistait au joug par sa propre vertu. Port-Royal, Fénelon, le comte de Boulainvilliers, que dis-je ! La Fontaine, madame de Sévigné, Racine, Molière même, Molière, qui détruisait tant de choses, tous les grands esprits du temps, forment une opposition, sous ce long règne de la monarchie absolue. Mais cette opposition innée du génie était une protestation pour la postérité plus qu'un obstacle pour le pouvoir souverain. Les générations nouvelles servaient en silence. La génération inquiète, enthousiaste, généreuse de la Fronde n'était plus ; quelques mois enlevèrent en même temps La Rochefoucauld, le cardinal de Retz, madame de Chevreuse, Mézeray, Lamoignon ; Corneille suivit de près. La brillante duchesse de Longueville avait peu auparavant fini à Port-Royal son orageuse carrière, alors protectrice avouée de cette secte d'hommes de bien et de beaux génies : c'était pour elle une dernière manière de faire la guerre au roi. En la perdant, Arnauld et Nicole s'enfuirent, laissant le champ libre à Louis XIV. Jean sur son trône n'apprit pas sans douleur cette mort d'une princesse qui avait été chère à sa jeunesse; il ne devait plus lui venir de France que des chagrins.

C'est qu'il contrecarrait par sa politique celle de Versailles. Tout ce vaste ensemble de plans ambitieux et de conquêtes superbes qui motivaient en quelque sorte et paraient la tyrannie, pouvait avorter par la faute de Sobieski. Deux hommes seuls dans le monde gênaient Louis XIV et faisaient obstacle à ses desseins : le roi de Pologne était le premier; le second, le pape Innocent XI.

Innocent XI, d'un caractère altier, dur, opiniâtre, magnifique comme le roi de France, fut en toute chose son antagoniste. Né sujet de la maison d'Autriche, attaché à sa faction dans le conclave, il eut promptement des démêlés avec la France. Il embrassa la cause de l'empire, y resta fidèle, et, dans ce partage de l'Europe en deux camps, il était destiné à se trouver du parti du prince d'Orange contre les Stuarts, de même que le roi très-chrétien était du parti des infidèles contre l'empire apostolique. Innocent, dans ses efforts pour relever la vieille bannière des croisades, de concert avec Jean III, obéissait à sa haine pour Louis XIV autant qu'à son zèle éclairé pour la cause de la civilisation, ou à son zèle pieux pour celle de l'Évangile. La guerre de Louis aux réformés de son royaume ne put rapprocher les deux puissances. Dans ces querelles, les jansénistes prirent le parti du pape; le pape vit les jésuites se séparer du saint-siége; ils allaient où s'offraient à eux la domination et l'unité. Louis se vengea de la haine du pape contre les musulmans en l'accusant d'inclination pour les huguenots. On vit le fils aîné de l'Église livrer la personne du souverain pontife aux injures dévotes de tous ses gazetiers. Le bon La Fontaine, d'autres fois si naïvement héroïque, eut le malheur de commettre son génie dans ces panégyriques des sévices de Louis, dans ces satires contre Innocent XI [1].

De son côté, le roi de Pologne, alors qu'il refusait de se soumettre aux lois de Constantinople et poursuivait l'entreprise de réunir la chrétienté dans un commun effort contre le croissant, avait pris place dans un système contraire à celui de Louis XIV; il s'était fait son ennemi.

Aussi était-ce un ennemi, et presque un rebelle, que Louis XIV

[1] Pour nouvelles de l'Italie,
Le pape empire tous les jours.
Expliquez, seigneur, ce discours
Du côté de la maladie;
Car aucun saint-père autrement
Ne doit empirer nullement.
Celui-ci véritablement
N'est envers nous ni saint ni père.
Nos soins, de l'erreur triomphants,
Ne font qu'augmenter sa colère
Contre l'aîné de ses enfants.

(Épître au prince de Conti.

voyait en lui. Il n'avait pu s'accoutumer à traiter Marie d'Arquien en reine. Elle était toujours pour lui sa sujette ; il s'indignait de la trouver hostile après l'avoir blessée à plaisir. Sa colère n'allait à rien moins qu'à vouloir détrôner ce couple, jusqu'alors si cher à la France.

Béthune ne représentait plus la France à la cour de Warsowie. Les querelles de la reine et de l'ambassadrice avaient eu un si fâcheux éclat que le marquis fut rappelé et la marquise exilée. A leur place vinrent Forbin-Janson, maintenant évêque de Beauvais, et le marquis de Vitry, fils du maréchal de Vitry, et neveu du maréchal de L'Hospital. Forbin-Janson était appliqué à la tâche difficile de plaire en même temps aux deux couronnes, parce qu'il attendait toujours le chapeau de cardinal du crédit et de l'amitié de leurs majestés polonaises. Vitry alla plus hardiment à ses fins ; son père avait gagné son bâton de maréchal, et son oncle sa fortune, dans la dépouille du maréchal d'Ancre, dont ils furent les meurtriers. Lui non plus ne s'effrayait pas des orages d'une révolution ; la dureté de son caractère était empreinte dans ses formes, dans ses rapports ; il sembla n'avoir d'autre mission que de faire porter fruit aux germes de discorde déposés dans les deux cours ; nulle intrigue ne lui parut trop dangereuse, nul complot trop coupable, afin d'empêcher la Pologne de jeter le gant à la Porte-Ottomane.

Une diète s'assembla [janvier 1681] pour apprendre ce qu'avaient obtenu dans les cours les ambassadeurs de la république, et prononcer enfin sur le parti qu'on devait suivre. Mais à peine était-elle réunie, que Jean put voir les tempêtes amassées autour de lui. La faction de France ne lui appartenait plus : Vitry la dominait, et ses mauvais desseins perçaient au grand jour. Les passions s'animèrent, le sang coula, l'ambassadeur manqua tomber sous les coups d'une troupe de hussards. Un Forbin-Janson fut tué ; Michel Paç et l'un des Sapiéha tirèrent le sabre en plein sénat sur les marches du trône. On imagine si le sang coulait dans les cours du palais de la diète et dans les corridors. La livrée, toujours prompte à imiter ses maîtres, et ivre de vin brûlé, passait le temps des débats de l'assemblée à s'égorger à coups de sabre et de hache. Les vainqueurs charriaient ensuite les morts dans la Vistule ; si l'étranger s'étonnait d'un spectacle qui se reproduisait de toutes parts

dans les rues et les carrefours, on lui répondait en riant que telles étaient les libertés de la Pologne [1].

Jean n'eut d'application qu'à fermer les yeux sur ses injures personnelles, qu'à tempérer les factions, qu'à les dominer par le sentiment de l'intérêt public. Les ambassadeurs près les cours étrangères purent être entendus. Les indulgences du saint-siége et ses subsides, de bonnes paroles de Savoie et de Portugal, partout ailleurs des refus comme ceux de Léopold dictés par la peur, ou même des duretés comme celles de Venise dictées par la peur et par la France, c'était tout ce que la chrétienté offrait à la Pologne dans ses périls, après tant de sacrifices glorieux pour la cause commune.

Néanmoins l'assemblée décida qu'une paix honteuse ne serait pas acceptée, que des efforts immenses seraient faits, que le sort de la Pologne serait remis à son roi. Après cinq mois d'orages, la diète touchait au terme de ses travaux. Il ne restait plus, suivant l'usage des assemblées polonaises, qu'à sanctionner, dans la réunion des trois ordres, toutes les résolutions adoptées jusqu'alors séparément dans la salle du sénat et dans celle des nonces. Un nonce, André Prziemski, se lève et déclare que si tout n'est pas terminé séance tenante, il rompra l'assemblée. A ces mots, on s'étonne; 20,000 ducats lui sont offerts pour qu'il rétracte son vote; car l'usage s'introduisait alors de faire du *liberum veto* un trafic. Mais Prziemski n'était plus à vendre; il persiste et sort : le roi se hâte d'appeler les questions, effrayé de la nuit qui approchait [juin]. Une constitution interdisait toute réunion des nonces aux lumières. Précédemment, on avait voulu conclure ainsi promptement de trop longs débats, et tenir la séance malgré la nuit close, en restant, par respect pour la lettre de la loi, dans une profonde obscurité; le jour vint, et trouva les députés, les sénateurs, le roi, ses ministres, endormis sur leurs bancs,

Cette fois, Jean fait allumer les flambeaux dans les salles voisines, pour que leur clarté, aidée de celle de la lune, permette de terminer les travaux sans désemparer. Aussitôt, un autre membre de l'ordre équestre, Dombrowski, lance son *veto* sur tous les actes de la diète; puis il disparaît, en s'écriant

[1] Legatio in Moschoviam, à teste oculato Benhardo Leopoldo Francisco Tannero Bohemo Pragense, legati principis camerario germanico. (Norimbergæ, 1689.)

que la constitution était criminellement méconnue. Louis XIV l'avait donc emporté ; Jean se voyait désarmé pour long-temps. Lois, impôts, levées, tout lui manquait à la fois, il n'avait plus ni le droit ni les moyens de combattre ; il se leva, et congédiant l'assemblée dont les discordes réduisaient la république à ses extrémités : « Auguste, s'écria-t-il avec douleur, » Auguste vaincu ne savait que répéter : Varus, rends-moi » mes légions ! Que ceux qui ont rompu la diète me rendent » aussi mes légions, à moi ! qu'ils me rendent notre sécurité » troublée, notre honneur compromis, nos frontières assujet- » ties ! qu'ils me rendent toutes ces moissons de gloire que » nous avons conquises, et qui sont perdues, toutes celles » qui nous attendaient encore ! qu'ils me rendent Kamféniec » que nous aurions repris sans doute, et qui ne sera bientôt » peut-être qu'en troisième ligne parmi les places d'armes en- » levées par les barbares sur notre malheureuse patrie[1] ! » Innocent XI, indigné, châtia sur l'évêque de Beauvais les torts de l'ambassade de France. Il lui refusa toute sa vie le chapeau de cardinal.

Par bonheur, le divan, au lieu de songer à faire repentir la république des desseins hostiles de son roi, n'était occupé que d'écarter de l'arène, dans laquelle Mahomet IV méditait de descendre bientôt, un adversaire tel que Sobieski. Les armées turkes avaient horreur d'une guerre de Pologne. Kara-Mustapha craignait une révolte, s'il tentait de les ramener au combat contre ce prince, leur terreur. Un envoyé turk arriva, portant des propositions nouvelles dans une bourse d'or ; cet homme se jeta le visage contre terre, en s'écriant qu'il remerciait le grand Dieu de Mahomet de la grâce qu'il lui avait faite de lui laisser voir la face d'un si grand roi. Les propositions qu'il apportait étaient tolérables ; Jean les accepta.

Deux ans paisibles allaient s'écouler. Le roi les employa à faire des règlements utiles, à compléter l'armée régulière et à la discipliner ; il établit et consolida l'usage de la tenir cantonnée sur les confins du territoire, pour éviter aux provinces en pleine paix les ravages de la guerre. Les arts, suivant son usage, charmaient ses loisirs ; il acheva de parer un palais qu'il avait construit à deux lieues de Warsowie, dans un site sauvage,

[1] Zaluski, t. I, part. 2.

sur les bords de la Vistule, pour concilier ses goûts de solitude et ses devoirs de roi. Il y établit, à côté des merveilles de l'Italie, une de ces colonies hollandaises dont l'usage se répandait alors, et qui défrichaient le sol, faisaient des fromages, donnaient au paysage un air rustique. Willanow ressembla à Versailles, comme le trésor de Sobieski à celui du roi de France, comme sa simplicité au faste et à la magnificence de Louis XIV. « A tout prendre, dit un contemporain français, Willanow » n'approche point des maisons que nos bourgeois, gens de » robe ou fermiers, ont fait bâtir aux environs de Paris [1]. »

Durant ce temps, les partis firent silence ; ils n'avaient plus ni sujet de querelle, ni champ de bataille. Un ordre inconnu régna ; car on ne compte pas quelques troubles épars, quelques-uns de ces brigandages dans lesquels la noblesse cherchait souvent encore les jouissances et les aventures de la vie nomade de ses pères. Il arriva aussi que Krakowie fut un moment en proie à l'incendie et au pillage. Les écoliers de la Sorbonne avaient le privilége de maltraiter à merci et miséricorde, le jour de la Saint-George, tout juif qui ne se rachetait pas à beaux deniers comptants. Les juifs s'avisèrent de protester contre le privilége et de refuser la rançon ; ils furent assaillis, exterminés, livrés aux flammes. « C'était, dit le » chambellan allemand du prince Czartoryçki [2], un spectacle » très-risible que le désespoir forcené de cette race maudite, » et ses cris sauvages, et les coups dont les chrétiens les ac- » cablaient pour les faire taire. » Par malheur, le feu gagna des maisons juives aux maisons chrétiennes. Il advint aussi que, dans l'ivresse du combat, les écoliers comprirent la ville entière dans leurs fureurs ; comme ils étaient nobles, ils ne pouvaient être punis avec sévérité ; ils le furent néanmoins : c'était un grand triomphe des lois. On peut dire que la Pologne était heureuse : toutes les frontières assurées, tous les palatinats unanimes dans leur soumission, c'étaient là des biens que la nation connaissait pour la première fois.

Pendant ce calme de la république, la tempête continuait à s'amasser de toutes parts sur l'Europe [septembre 1681]. Mahomet IV poursuivait ses éternels apprêts, et Louis ses agressions altières. Le même jour, Catinat alla occuper Casal,

[1] Mémoires du chevalier de Beaujeu.
[2] Franciscus Tanner Pragensis, loc. citat.

et Louvois surprendre Strasbourg. L'Allemagne et l'Italie se trouvaient démantelées à la fois par ces deux grands coups frappés en pleine paix. Le roi en personne s'avançait avec toute sa cour, la reine, madame de Montespan et madame de Maintenon dans la même voiture, pour passer en revue ses armées et prendre possession de ses conquêtes, comme ce calife qui, en montrant son cimeterre, disait : « Voilà mes titres ! »

La mesure était comblée. L'empire fut saisi tout entier de colère et d'épouvante. Léopold, la Hollande, l'Espagne conclurent aussitôt [novembre] une ligue défensive, à laquelle accéda la Suède. Malgré tous les troubles de l'Angleterre, le parlement allait entraîner Charles II dans cette nouvelle coalition [1682]. Louis, étonné, rappela brusquement dans leurs quartiers ses armées de Flandre qui étaient sur le point d'envahir sous de vains prétextes les Pays-Bas autrichiens ; il leva le long blocus de Luxembourg. En même temps, il déclara que, son ambassadeur près la Porte-Ottomane l'informant qu'elle dirigeait ses longs armements contre l'empire et que les hostilités allaient être ouvertes, sa magnanimité, dans un péril si grand pour la chrétienté, remettait à l'arbitrage de Sa Majesté britannique le redressement de ses griefs, afin de laisser à la maison d'Autriche ses moyens de défense tout entiers contre l'ennemi commun. Cette magnanimité, dont les gazetiers français exaltèrent l'héroïsme [1], ne devait persuader que Voltaire. L'Europe n'en fut pas touchée, le fut d'autant moins qu'on saisit dans le même temps une correspondance de Vernac, envoyé du roi près Tékéli, qui donnait le tarif des subsides payés par Louis aux mécontents, pour qu'ils se joignissent aux infidèles en dépit de toutes les concessions du conseil de Vienne. On vit dans l'ajournement des entreprises hostiles une marque de ce que pouvait le parlement anglais, ce perpétuel épouvantail du cabinet de Versailles ; et comme de son côté l'Europe se fiait peu à l'impartialité de Charles Stuart, Charles II d'Espagne et Léopold refusèrent de le prendre pour arbitre. Un congrès ouvert à Francfort et la diète de Ra-

[1] La levée du blocus de Luxembourg, action plus digne d'une gloire immortelle que les conquêtes les plus fameuses, apprit à l'Empire ce qu'il avait à redouter. Loin d'en profiter, il chercha à diminuer l'éclat d'une action si héroïque et si désintéressée, que jusque-là elle n'avait pas eu d'exemple.
(Mercure, août 1683.)

tisbonne, alors assemblée, discutèrent ces différends et les éternisèrent.

Cependant, toute incertitude sur les desseins de la Porte ottomane commençait en effet à s'évanouir. L'alliance des Transylvans, des Moldaves, des Walaques, des Russiens de l'Ukraine avec les Hongrois, venait d'être conclue; le comte Emeric Tékéli, qui les commandait, se reconnut tributaire de la sublime Porte, fut déclaré par elle prince de Hongrie, et reçut en grande pompe le caftan de hospodorat et de vasselage. Il se formait là, sous le protectorat du croissant, une fédération d'états chrétiens qui, du Danube, était arrivée aux monts Karpathes et au Borysthène ; de proche en proche, cette fédération pouvait composer à la Porte un puissant empire.

Léopold ne put détourner les yeux plus long-temps de ce nouveau danger qui allait s'agrandissant sous ses pas; il chercha de toute part des secours. Ce fut d'abord à la diète de Ratisbonne [mai] qu'il s'adressa. Mais elle était divisée; les princes les plus exposés aux invasions de la France voulaient que les prétentions de Louis fussent discutées et la paix affermie de ce côté sur des bases nouvelles, avant de donner à l'empereur leur contingent. L'électeur de Brandebourg jouissait trop des dangers et de l'humiliation de la maison d'Autriche pour venir à son aide ; il se jeta même dans une ligue défensive, formée de la France, du Danemark, de Munster. Le saint-siége ne donnait que des vœux aux appels de l'empereur; les quatre déclarations de l'Église gallicane, alors fulminées par l'assemblée du clergé de France, lui étaient une plus grande affaire que l'invasion ottomane. De son côté, Venise ne s'était pas relevée des coups qu'elle avait reçus à Candie, et persistait dans sa déférence pour le cabinet de Versailles. Enfin, pour ce qui était de la Moskowie, le czar Fœdor n'était plus. A sa place, un enfant, ou plutôt l'anarchie, régnait depuis quelques semaines: cet enfant, âgé de neuf ans à peine, était le czar Pierre ; il commença de régner à l'instant même où naissait Charles XII. Le sénat et la noblesse l'avaient porté au trône, quoiqu'il eût un frère plus âgé que lui, le faible Ywan, également infirme d'esprit et de corps. A la voix de Sophie, sœur aînée de ces princes, les Strélitz coururent aux armes pour associer le malheureux Ywan à l'empire. Cette monarchie barbare était en proie aux combats de deux factions, l'une, qui avait secondé

Fœdor dans ce système d'améliorations soutenues auquel s'était vouée cette généreuse dynastie des Romanow ; l'autre, qui avait goût à la barbarie et voulait en perpétuer l'empire. Celle-ci s'appuyait sur les Strélitz ; ils opérèrent une réaction effroyable dans laquelle la vie de Pierre ne fut conservée que par miracle. Mais tous ses soutiens, tous les chefs de son parti tombèrent autour de lui avec la foule des boyards. La vengeance fermenta dans son âme ; cette vengeance a fait les prospérités de la Moskowie. Pierre grandit, lié d'intérêt et de cœur à la cause de la civilisation, qu'il devait venger en barbare et servir en homme de génie. Mais il n'était pas encore d'âge à tenir les rênes, Ywan n'était pas de force à vouloir les prendre : les deux czars tombèrent également sous la tutelle de l'ambitieuse Sophie, et trop de dangers étaient amassés autour d'elle pour qu'elle eût le loisir de songer à secourir Léopold.

Restait la Pologne ; Léopold l'implora.

Il l'avait durement repoussée naguère, et s'était toujours montré l'ennemi personnel de son souverain. N'osant se confier en la grandeur d'âme de Jean, il plaça son espoir sur de moins nobles mobiles. On savait quels ressentiments nourrissait le cœur de Marie-Kasimire. Ce fut à elle que l'empereur s'adressa. Sous le prétexte d'un pèlerinage, elle se rapprocha des frontières pour négocier plus à l'aise, et vint, facilement gagnée, appuyer de tous ses efforts auprès de son mari les démarches officielles du cabinet qui l'avait poursuivie long-temps, dans l'intérêt de la reine Éléonore, de ses outrages et de ses complots.

Jean flottait parmi de grandes perplexités. D'un côté était le maintien de la paix, son plus bel ouvrage ; l'abaissement de l'Autriche, voisine importune et secrète ennemie ; le triomphe de Tékéli et de ses Hongrois ; les sollicitations de la France, qui ne craignait pas de marchander ses résolutions royales à prix d'or, et s'adressait à l'ambition du roi, à l'orgueil du père, en promettant tout son appui pour assurer au prince Jacques-Louis l'héritage paternel. De l'autre côté, c'était la popularité attachée à toute guerre contre le croissant ; c'étaient la reine qui avait ses injures à venger sur le cabinet de Versailles, le pape dont le nonce interpellait sans cesse la fervente piété du roi, Léopold qui recourait à ce grand argument de sa maison, la main

d'une archiduchesse, en offrant cette alliance au jeune prince de Pologne, à qui on garantirait aussi la succession de son père; c'était par-dessus tout la haine héréditaire de Sobieski pour l'Ottoman, dont il avait juré, dès le berceau, de combattre, partout et toujours, la redoutable grandeur. La guerre était dans ses sentiments et ses vœux; il y trouvait la chance de ressaisir les conquêtes des derniers temps; il vengeait sa patrie, réparait ses ruines et sauvait la chrétienté. C'était plus qu'il ne fallait pour l'ébranler.

Toutefois, la France multipliait les séductions pour l'enchaîner à la ligue contre la maison d'Autriche. Les cabinets unis de Paris, Berlin et Copenhague lui offrirent la Silésie; Louis XIV ajouta la Hongrie pour lui et ses fils. La tentation était grande; la Pologne serait devenue ainsi un puissant empire. Pour comble de difficultés, arriva une lettre du Grand-Seigneur, qui déclarait que ses armements n'avaient rien d'hostile pour la république. Mahomet IV sollicitait l'amitié des Polonais et celle de leur roi. Jean pouvait croire dès-lors la sûreté de la république désintéressée dans la querelle.

Cependant, la première ambition du conseil de Vienne était toujours de traiter à tout prix avec le Divan, pour pouvoir se venger de la France; le comte Albert Caprara portait à Constantinople des propositions nouvelles, lorsque tout à coup Tékéli ouvrit les hostilités [juin 1682]. Il venait de prendre envers l'insurrection des engagements de plus, en épousant la veuve du prince Rakocy, fille de ce vaillant comte Zrini, mis à mort avec Nadasti et Tettenbach il y avait dix ans. Aussitôt cette princesse abjura l'Église romaine pour la religion protestante, et le comte Émeric se jeta sur les Impériaux.

Le sang que Léopold s'était plu à répandre retombait maintenant sur lui; il s'avisa de recourir au frère de l'ambitieuse compagne de Tékéli, au comte Zrini, fils de son illustre victime, pour lui confier la tâche d'apaiser ce complot redoutable. Zrini, que Léopold avait élevé dans la cour impériale, ne rejoignit sa sœur que pour entrer dans ses haines et dans ses vengeances. Tékéli malade se faisait porter à la tête de son armée [août]; Cassovie, Epériez, Tokay, Onolz, Zips, Fillelk, tombèrent devant lui. En quelques semaines il ne resta plus à l'empereur, dans ce royaume, que Presbourg, Comorn, Raab, en un mot la lisière de l'Autriche et de la Moravie. Tékéli frappa

les monnaies à son effigie avec la devise : Pour Dieu, la Patrie et la Liberté ! Moyennant la promesse d'interdire à jamais l'entrée de ses états à la Société de Jésus, de punir même de mort quiconque en proposerait le rappel, le Divan lui conféra l'investiture de ce royaume.

Le gouverneur de Bude, Ibrahim-Pacha, assurait à l'insurrection hongroise par son assistance ces rapides victoires. Mais de leur côté, les Impériaux construisaient-ils un fort, rompaient-ils un pont sur les frontières, il exigeait d'eux mille réparations envers la Porte ottomane pour des actes contraires, disait-il, aux traités existants. En effet, les traités n'étaient pas rompus; la trève conclue à Saint-Godard devait durer deux ans encore. C'était là l'éternel espoir de Léopold : aussi s'empressait-il de déférer à ces sommations insultantes, et Ibrahim-Pacha continuait de saccager son territoire, de s'y recruter d'esclaves par milliers, d'emporter ses villes. C'était ainsi que, toujours en pleine paix, Louis XIV au même quart d'heure maintenant assuré, se déterminait à mettre à contribution les Pays-Bas, et ordonnait à ses généraux de brûler cent villages espagnols pour un, si les Espagnols s'avisaient d'user de représailles; c'est ainsi encore qu'il rasait les murailles de la ville d'Orange, souveraineté alliée, attendu que les calvinistes du royaume y envoyaient leurs enfants à l'école.

On ne peut s'empêcher de remarquer que dans sa gazette officielle Louis XIV célébrait le bonheur dont jouissaient les populations soumises à Tékéli, en comptant, parmi les motifs d'envie qu'elles offraient aux sujets de Léopold, *l'entière liberté de religion dont elles jouissaient*. Et la même feuille contenait la déclaration que, lorsque les réformés seraient parvenus à sortir du royaume malgré les galères et les supplices, leurs biens seraient confisqués sur les acquéreurs, et les contrats annulés ! Dans la même feuille aussi brillait le rapport d'un intendant de Poitou, annonçant qu'il venait d'opérer trente-neuf mille huit cent quarante-neuf conversions ; et ce rapport marchait sous l'escorte d'un édit qui condamnait ces convertis aux galères s'ils reparaissaient dans leurs temples ! Les temples dont ils auraient franchi le seuil devaient être rasés jusqu'aux fondements ! Des ducs et pairs travaillaient de leurs mains à l'exécution de ces sentences, qui se multiplièrent durant des années entières d'un bout du royaume à l'autre; tout cela,

disait-on, pour la stricte exécution de l'édit de Nantes! Tout cela, tandis qu'on poussait le flot de l'invasion musulmane sur l'Empire!... C'est ainsi que la politique défie quelquefois la conscience des hommes!

La dernière illusion du conseil de Vienne se dissipa. On apprit que toutes les soumissions étaient perdues; que le grand-vizir ne daignait point recevoir le comte Caprara; que l'étendard de Mahomet venait d'être arboré en pompe au sérail; qu'à ce signal l'armée entière, une armée immense, s'était ébranlée; que le Grand-Seigneur et son vizir s'étaient mis en marche sur Andrinople, traînant l'ambassadeur de Léopold à leur suite comme un utile témoin des merveilles de la puissance ottomane, et le chargeant de faire dire à l'Empereur qu'ils l'extermineraient dans Vienne, malgré son Dieu crucifié. Presque en même temps arriva la nouvelle que les conférences de Francfort étaient rompues, que Louis parlait de s'en remettre à son épée du soin de vider ses différends. L'Empereur éperdu courut avec tout son peuple au pied des autels, pour demander à Dieu le salut de sa monarchie et de sa maison. Sa maison ne tenait en Espagne qu'à une vie, en Autriche qu'à quelques places. Jean Sobieski la sauva.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE NEUVIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN III.

CAMPAGNE DE VIENNE.

1683.

SOMMAIRE.

Dispositions militaires de l'Europe et de l'Asie. Kara-Mustapha. Ses vues. Ses préparatifs. — Résolution de Jean. Ses motifs. Ses négociations avec la Perse, la Suède, la Moskowie, l'Ukraine, Tékéli. Ses desseins sur la Grèce. — Ressentiments de Louis XIV. Complots du marquis de Vitry. Agitations de la diète. Procès de Morzstyn. Bruits en Europe des infirmités du roi de Pologne. — Ses apprêts. Envoi de Lubomirski en Hongrie.— Marche de Mahomet IV sur le Danube, de Louis XIV sur le Rhin. — Ouverture des hostilités. Succès de Tékéli. Retraite de Charles de Lorraine, de Léopold. Investissement de Vienne. — Vienne. Son histoire. Ses fortifications. Tranchée ouverte. — Camp des Turks. Sa magnificence. Sa force. Cour de Kara-Mustapha. Princes tatars. Princes chrétiens. — Garnison de Vienne. Stahremberg. Capeliers. Duc de Croy. — L'évêque Colonitz. — Progrès des Turks. Effroi de l'Europe. Incertitude de Louis XIV. Mort de Marie-Thérèse. — Souscriptions. Volontaires étrangers : Conti. Carignan. Eugène. — Détresse de Vienne. Marche de Jean. Courroux de Louis XIV. Invasion des Pays-Bas. — Réunion des Polonais et des Impériaux. Traversée du Danube. Marche sur le Calemberg. Lettre du roi. Vue du camp turk. Conseils de Kara-Mustapha. Résolution de Jean. — Ordre de bataille des deux armées. Souverains. Princes. Nations. — Messe du Léopolsberg. Bataille de Vienne. Délivrance de la ville. Prise du camp turk. — Perte réciproque. — Entrée du roi dans Vienne. — Sa lettre à la reine. Ses trophées. — Résultats en Europe.

Des bords de la Baltique à ceux de la mer Rouge, tout était en mouvement, les princes, les peuples, les armées. La religion de Jésus-Christ et l'islamisme, l'Asie et l'Europe, la civilisation et la barbarie semblaient s'apprêter à un combat décisif, comme pour vider en une seule fois leur longue querelle. Digne successeur des Kiuperli pour les desseins et le courage, Kara-Mustapha Kuloglou ne rêvait rien moins qu'une de ces marches des kalifes, qui embrassaient dans leurs conquêtes tout un côté de la Méditerranée. Déjà sur le retour de son âge, mais d'un caractère ardent, d'un génie plus ambitieux encore

et plus impatient que les Kiuperli, il se croyait appelé à consommer enfin, sous le règne distrait et paresseux de Mahomet IV, l'ouvrage des Mahomet II et des Soliman. Ses premiers coups étaient destinés à l'Empire ; à l'Italie, les seconds. C'étaient les vieux plans de son glorieux prédécesseur, qui avaient fait dire de ce grand homme au marquis de Saint-André Montbrun, l'un des défenseurs de Candie, que « de l'humeur dont il le » connaissait, le vizir n'aurait pas de repos qu'il n'eût fait, de » la basilique de Saint-Pierre, les écuries du sultan. » Les écrivains français d'alors prétendent que Kara-Mustapha ne comptait descendre sur l'Italie qu'après avoir assuré sa marche en se mesurant sur le Rhin avec le roi de France. Peut-être ce bruit n'était-il qu'une flatterie pour Louis XIV; peut-être en effet la renommée du grand roi était-elle importune à cette âme orgueilleuse que la politique française travaillait depuis si long-temps à enfler, par ses efforts pour la soulever contre l'Europe.

Quoi qu'il en soit, on a vu les préparatifs remplir près de sept années; tout ensemble minutieux et gigantesques, ils annonçaient le projet de tenter la conquête de l'Occident et la résolution de ne pas s'y prendre à deux fois. Les provinces les plus éloignées avaient fourni des soldats. Il en était venu des rives de l'Euphrate et des sources du Nil. Des tribus arabes tout entières, les Curdes, les Mameluks, les Albanais, les Grecs, les Tatars, marchaient pressés sous le même drapeau, et la prévoyance se montrait à côté de la force. Le capitan-pacha parcourait tous les rivages de l'Archipel, soumettant les révoltes çà et là renaissantes du Péloponnèse, de Candie, des îles; il pressurait ces industrieuses populations, fécondes jusque dans l'esclavage, pour en arracher des tributs et des soldats. Dans les ports de la Turquie, les vaisseaux de toutes les nations, hormis ceux de France, avaient été saisis pour transporter des munitions de Smyrne, d'Alep, d'Alexandrie, à Thessalonique et à Byzance. Deux mille chameaux étaient employés, depuis des années, à continuer ce service, des ports de la mer Égée jusqu'aux bouches du Danube ; le fleuve disparaissait sous les saïques qui remontaient son cours; dix mille chariots faisaient arriver ces approvisionnements aux places fortes des provinces de Tékéli. Les troupes s'avançant, pendant tout l'hiver, d'Andrinople sur Belgrade et Bude, la

Hongrie ne tarda pas à se sentir écrasée sous le poids de cette immense armée.

Au bruit de la marche des Barbares, la pensée flottante du roi de Pologne s'était fixée. Il embrassa le parti du saint Empire. Quelles considérations le décidèrent? La postérité n'a vu dans sa résolution qu'un mouvement chevaleresque, une religieuse inspiration, nullement un dessein utile et politique; c'est-à-dire que la postérité l'a généralement condamné. Et toutefois, quel était l'ennemi qui, depuis trente ans, avait sans cesse tenu la Pologne à deux doigts de sa perte? Quel était celui dont le roi Jean devait davantage craindre les ambitieux projets quand il ne serait plus là pour les briser? A cette époque, l'Empereur, tenu toujours en échec par la France, ne paraissait pas destiné à tenter des conquêtes sur sa frontière du nord. Abattre le Turk, l'empêcher de s'étendre le long du territoire de la Pologne, tout faire pour ne pas le retrouver au delà des monts Karpathes comme sur le Dniester, repousser le danger loin de l'Allemagne, afin qu'il ne menaçât point de plus près le cœur de la république, n'était-ce point alors le premier intérêt de la Pologne? C'est ainsi qu'en jugeait Sobieski; car il répondit aux dernières tentatives faites près de lui par la France pour le détourner du projet de sauver l'Empire, qu'il s'en désisterait si Louis XIV voulait contracter l'engagement solennel d'accourir à l'aide de la république avec toutes ses forces lorsque, Vienne tombée, les Turks marcheraient sur Krakowie. Louis refusa cette promesse, et Jean passa outre.

Si donc les politiques des époques suivantes l'ont condamné sur des résultats éloignés, c'est qu'ils n'ont observé les résultats que d'une façon incomplète. Ils n'ont pas remarqué le plus grand de tous et le plus direct. La bataille de Vienne terrassa la puissance ottomane; la Pologne ne se vit plus chaque année en danger de mort; elle rentra en possession de la Podolie, de Kamiéniéç, de la frontière du Dniester. En un mot, la république a vécu cent ans sur cette grande journée.

Sa détermination prise, Jean ne pensa qu'à la rendre utile et glorieuse. Léopold lui proposait de s'engager à serrer avec lui les nœuds d'une alliance de famille dès que le prince de Pologne serait en âge de les former; d'assurer le titre de princes de l'Empire au père et au frère de la reine; enfin, de garantir au roi et à sa famille la souveraineté de la Walaquie et de la

Moldavie, vieux démembrements de l'empire des Slawes. Jean ne voulut de clauses expresses que dans l'intérêt de la république, telles que l'engagement réciproque des deux puissances de s'assister l'une l'autre tant que durerait la guerre, l'abandon des prétentions de l'Autriche sur les salines de Wielizca; un subside de douze cent mille florins pour les premiers frais de l'expédition; l'intervention de Léopold près du roi d'Espagne pour assurer à la Pologne toutes les dîmes de Naples et de Milan que lui offrait le Saint-Siége. L'Empereur en outre ne tarda pas à reconnaître, par des lettres autographes au chef de la république, ce titre de majesté que les prédécesseurs de Sobieski n'avaient pas encore obtenu de l'Empire, et que Sobieski lui-même n'avait pu naguère obtenir de la France.

Mais les vues de Jean portaient plus haut; il proposa un traité pour le rétablissement d'une république du Péloponnèse et d'Athènes, grande pensée qui l'occupa toujours. C'était le complément de ses desseins et de sa carrière. Il voulut que tous les sacrifices fussent tentés pour détacher les Hongrois de la Porte; il conseilla de nouvelles démarches pour entraîner à son exemple Venise, les tzars, la Perse même dans la ligue; il exigea que des voies de conciliation fussent promptement ouvertes auprès de Louis XIV. Ses soins s'étendirent jusque dans le Nord, où il contracta une étroite alliance avec la Suède, et jusque dans l'Ukraine, où il intéressa l'ardeur guerrière des Zaporogues à lui promettre leur concours.

Ainsi tous les intérêts préoccupaient à la fois sa politique. Quand les musulmans étaient le plus redoutables, il songeait à les déposséder de la Grèce, leur première et plus noble proie. Il se séparait de la politique du roi de France, sans se constituer son ennemi, comme faisait Innocent XI. Il prêtait un appui à la maison d'Autriche, sans retirer son assistance à la Hongrie. Tékéli ne laissait pas que de s'effrayer du protectorat auquel les événements avaient lié sa fortune. Jean, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs, alla courir l'ours et l'élan dans les monts Karpathes. Le comte n'osa se refuser à un armistice que le roi de Pologne exigeait. Léopold respira; il put employer paisiblement l'hiver à remplir ses magasins, à fortifier ses places, à grossir et organiser son armée. Ce furent les premiers fruits de l'assistance de la Pologne.

L'Empereur déféra à son nouvel allié la médiation entre les

griefs de la Hongrie et les droits de sa couronne. De son côté, Tékéli, par un accord secret, promit de respecter inviolablement les frontières de la république, d'en écarter les musulmans comme ses soldats. Il s'engagea même à ne point envahir la Moravie, qui était ouverte, et dont la possession eût coupé les communications de Vienne avec la Bohême, la Saxe, la Pologne. Le prince de Transylvanie, Michel Appaffi, qui mettait le même prix aux bonnes grâces du roi, entra dans les mêmes engagements.

Léopold avait envoyé une ambassade solennelle à Sobieski pour lui décerner l'arbitrage de ses différends avec Louis XIV; mais Louis ne voulut point accepter pour médiateur entre la maison d'Autriche et la France le mari d'une de ses sujettes, le mari surtout de Marie d'Arquien. Il se contenta de donner à l'Espagne et à l'Empire jusqu'au printemps, c'est-à-dire, jusqu'à l'ouverture probable des hostilités, pour le satisfaire sur ses griefs et ses droits. Ses griefs étaient les plaintes suscitées par ses envahissements; ses droits, des envahissements nouveaux.

Dans ces grandes conjonctures, le cabinet de Versailles continuait de mettre toute son application à annuler deux puissances, l'Angleterre et la Pologne, à détacher l'une de l'alliance active de la Hollande, qui redevenait menaçante; l'autre, de celle de Léopold et d'Innocent XI. Il réussit pour la première, on sait au prix de quels malheurs! Le marquis de Vitry se vanta de réussir pour la seconde; la chute de Jean Sobieski, habilement préparée, était son moyen de succès.

Le parti de France offrait à ces menées un point d'appui considérable; car ce parti ne se séparait pas seulement du roi par caprice, par passion, par vénalité. La paix était devenue promptement chère à la Pologne. La maison d'Autriche y avait toujours été impopulaire. « Tout le monde, » comme Jean le disait lui-même, « n'était pas en position de comprendre que » le bélier ottoman qui battrait les murailles de Vienne, porte- » rait aussi sur Léopol, sur Krakowie, sur Dantzik. » Suivant l'usage, les passions s'emparaient des sentiments généreux, des préjugés légitimes. L'or de l'étranger leur donnait des armes; tous les mécontents à titres divers, tous ceux qui étaient las du repos de la république, las de la gloire de leur concitoyen couronné, trouvaient dans l'intérêt de la patrie d'admirables motifs pour la mettre en feu.

La diète s'ouvrit [27 janvier]; elle fut calme d'abord. Les nonces élurent tout d'une voix pour leur maréchal un Leszczynski, grand tranchant de la couronne, gendre de Stanislas Iablonowski. Michel Paç et le prince Démétrius ne vivaient plus; Paç était mort d'un accès de colère, sur ce que, durant une émeute, son église était tombée sous les coups de la multitude. Jean conféra son office à Kasimir Sapiéha. Stanislas Iablonowski reçut enfin ce bâton de grand-hetman de la couronne, que la reine, du vivant de Démétrius, avait tant ambitionné pour lui. Sieniawski fut hetman de campagne; le chevalier Lubomirski, maréchal de la cour; un Potocki, castellan de Krakowie. C'étaient la plupart des chefs du parti de France : ces faveurs ne réussirent pas à les calmer.

L'archevêque d'Éphèse, Palaviccini, nonce apostolique, et le comte de Walstein, ambassadeur de Léopold, furent successivement admis [février] devant les trois ordres de la république. Les nonces s'étaient rendus dans la salle du sénat, et ces ministres présentèrent les lettres écrites par leurs maîtres au roi, aux sénateurs et à l'ordre équestre; alors les fureurs éclatèrent. « Jamais, disait-on, nous n'avons voulu des princes » du sang d'Autriche pour chefs, et nous prendrions les armes » afin de conserver leur joug à nos frères de Hongrie, de Moravie, de Bohême, de Croatie! Les Turks vont soumettre à » leur empire le cours entier du Danube! que nous importe? » Quand, il y a deux ans, l'empereur pouvait espérer que » l'orage fondrait sur nous; quand il pouvait croire que la » Vistule passerait sous les lois de l'infidèle, vola-t-il aux » armes? Non, il nous refusa durement ses secours; et aujourd'hui nous lui porterions les nôtres, alors que le Grand-» Seigneur nous propose une paix éternelle! Les Turks après » tout ne sont pas nos ennemis nécessaires; ils ont au midi » des proies meilleures à dévorer : nos éternels ennemis sont » le Brandebourg et l'Autriche, qui ont osé faire des traités » pour partager la république, qui ne peuvent s'agrandir qu'à » nos dépens. Aussi nos pères ont-ils cultivé par-dessus tout » l'amitié de la France, la France qui, placée à trois cents » lieues de nous, peut toujours nous défendre, nous opprimer » jamais; et c'est cette alliance tutélaire que nous foulerions » aux pieds pour nous jeter dans les bras de princes qui sont » doublement nos ennemis : car ils en veulent à nos institu-

» tions autant qu'à notre territoire ! Notre liberté est de mau-
» vais exemple pour tous ces Slawes qu'ils tiennent assujettis.
» Voyez si notre cabinet s'est jamais approché des leurs sans
» se montrer bientôt despotique ; on peut prédire à coup sûr
» qu'en devenant leur ami, tout autre qu'un roi tel que le nôtre
» serait devenu déjà l'ennemi de la liberté. Parmi le commun
» des hommes, on est père plutôt que citoyen ; à peine sur le
» trône, les idées de monarchie héréditaire germent dans le
» cœur ; et rêver l'hérédité, c'est vouloir le pouvoir absolu :
» car l'un ne va pas sans l'autre [1]. »

A la tête du complot tramé pour renverser les desseins du roi ou bien sa couronne, marchait le grand-trésorier Morsztyn. Son refus d'unir sa fille au comte de Maligny, frère de la reine, avait soulevé contre lui tous les ressentiments de Marie-Kasimire ; ces vives querelles, nouveaux fruits de la monarchie élective, le jetèrent dans une opposition violente. Mari de l'une des Françaises qui avaient suivi en Pologne la princesse de Nevers, Morsztyn s'était voué tout entier aux intérêts de la France, il lui vendait tous les mystères du cabinet ; il avait pris l'engagement d'empêcher Jean d'assister Léopold : les grands biens qu'il venait d'acheter en France semblaient indiquer les inquiétudes d'une mauvaise conscience et le dessein de changer de patrie.

Les Sapiéha, tous chargés des bienfaits du roi, entrèrent dans le complot ; Iablonowski lui-même fut loin d'être exempt de soupçons. On a dit que, malgré l'amitié qui l'unissait au roi, il se lassait du second rang de la république. Déplorable régime, où nulle institution, pas même la royauté, n'étant immuable et inaccessible, tout était sans cesse ballotté par mille orages, les affections comme les intérêts, les hommes comme les partis, les existences privées comme la fortune publique.

[1] Cette opinion est le résumé fidèle d'une foule de pamphlets que l'auteur de cette histoire a pris soin de lire. Nulle part on ne saisit sur le fait aussi bien que dans cette sorte d'écrits le génie, les sentiments, les vœux des partis. Quelques-uns des pamphlets que nous avons lus sont empreints d'une rare vigueur de pensée. L'expression est moins entachée de mauvais goût que ne l'était alors l'éloquence parlementaire des Polonais, et on remarque dans la polémique toutes les hardiesses en même temps que tous les artifices qui ont distingué depuis ces productions chez une nation plus raffinée. La presse anglaise n'offre point d'analogies aussi frappantes. Nouvelle preuve des singuliers rapports de caractère que nous avons signalés entre les Polonais et le peuple du continent qui s'est le plus associé à leurs diverses fortunes.

C'était sur Iablonowski que les conjurés devaient porter la couronne[1]. L'affection même de la reine pour ce seigneur ne l'empêcha pas d'entrer dans ces menées. On ne peut dire ce qui fût advenu, si le roi n'eût saisi [mars] une correspondance de l'ambassadeur de Louis XIV se vantant auprès de son maître du nombre de seigneurs qu'il avait achetés, des trames qu'il formait avec eux, des facilités que lui avait offertes, disait-il, le caractère vénal de la nation, enfin des services odieux que lui rendait Morsztyn. Une lettre du grand-trésorier fournit d'irrécusables éléments de conviction; elle était accompagnée de dépêches écrites de sa main en chiffres dont on ne put découvrir la clef. Muni de ces documents, Jean se rend au sénat; là il fait lecture des papiers qui dénoncent les conspirateurs, présents la plupart autour de son trône; habile autant que magnanime, il borne au seul Morsztyn sa colère et ses mépris. Il déclare que Vitry, pour faire montre de zèle, a calomnié les autres; il demande que tout ce qui l'écoute atteste l'imposture en déclarant la guerre à l'infidèle que soutenait Louis XIV, en couvrant contre l'invasion Warsowie et la Pologne, menacées des mêmes coups que Vienne et l'Empire.

Une acclamation unanime lui répond. Les factieux s'empressent les premiers d'applaudir. Chacun n'est occupé que de se défendre de l'accusation de trahison et de vénalité. C'est que Jean et sa gloire étaient chers à la Pologne : la foule des ennemis de l'Autriche, tout en voulant entraver les résolutions du roi, étaient loin de se croire liés à une conjuration subversive. La colère publique se prononça de toutes parts contre les coupables. L'ambassadeur de Louis XIV fut insulté dans les rues. Un noble seigneur de Litvanie, Tyszkiewicz, l'assaillit et maltraita son escorte. Un autre dit grossièrement en pleine diète qu'il fallait le traiter à la turke, et lui donner quatre cents coups de bâton. Une loi retira aux ambassadeurs le droit de résidence en Pologne. Le grand-trésorier fut mis en jugement; il demanda grâce, l'obtint de la magnanimité royale, sous la condition de donner la clef de ses chiffres; il promit tout moyennant un délai de six mois, et, selon l'usage, demeura dans l'intervalle sous la garde du grand-maréchal Lubomirski,

[1] On a nié que le complot s'étendît jusqu'à la vie du roi; la plupart des historiens l'affirment, entre autres David Braun, conseiller de Prusse, dans son *Comitiorum Poloniæ tractatus*. Jean le disait formellement dans ses universeaux donnés le 3 mai pour l'exécution des décisions de la diète.

qui le laissa plus tard s'évader, emportant, dit-on, en France, avec son secret vainement réclamé près le cabinet de Versailles les fruits de longues déprédations.

Cependant, la diète avait adopté tout ce que le roi avait proposé : le traité d'alliance offensive et défensive était conclu. Par ce traité, l'Empereur s'engage à tenir soixante mille hommes sous les armes, et la république à en fournir quarante mille *pendant toute la durée de la guerre qui commence!* Léopold, qui ne pouvait croire à sa fortune, demande que cette promesse d'assistance réciproque soit placée sous la garantie d'un serment, prêté, dans les mains même du chef de l'Église, par l'entremise du cardinal protecteur de chacune des deux couronnes. Dans ce serment [avril], où Jean apporte toute la candeur de son âme, la sollicitude est poussée au point de déclarer nul tout parjure. Ces précautions singulières, ces graves solennités eurent une portée plus grande que l'Empereur lui-même n'avait prévu. On verra la conscience du roi et la politique de la Pologne en rester long-temps enchaînées.

Une tentative de rompre la diète à son dernier jour fut sans succès. Le nonce, soudoyé pour lancer le véto, n'eut pas le courage de tenir bon jusqu'au bout : on le ramena. Vitry quitta la Pologne, n'ayant d'autre ressource que de représenter à son maître toute la faiblesse des Polonais, et de peindre le roi trop chargé d'embonpoint, trop fatigué de goutte pour pouvoir reparaître dans les camps. Le cabinet de France répandit ce bruit dans toutes les gazettes et dans toutes les cours. La France, l'Allemagne, l'Europe restèrent convaincues que Léopold n'avait obtenu que l'assistance des Polonais, point le concours de leur roi.

Le roi cependant ne s'occupait plus [mai] qu'à se mettre en mesure de porter à l'Europe menacée l'appui de sa présence et de ses armes.

Il envoya sur-le-champ le chevalier Lubomirski avec quelques milliers de combattants, pour rendre plus respectables à Tékéli les approches de la Moravie. Il avertit en même temps le comte que si ses gens brûlaient une paille en Pologne, il irait en personne brûler ses trésors, sa femme et lui-même dans son château de Montchaz. Il s'appliqua enfin à démêler les secrètes pensées et les plans militaires de Kara-Mustapha. Son cabinet passait pour être le mieux servi au dehors. L'Orient

surtout était tout ouvert à ses espions. Il avait toujours quelques ministres dans le Divan; en ce moment, une bande de Kosakes faisait pour son compte le brigandage et une sorte de police armée de l'autre côté du Balkan, dans les environs même d'Andrinople. Une lettre, saisie par ces audacieux coureurs, lui apprit que les premiers coups de Kara-Mustapha porteraient sur Vienne. Il se hâta d'en prévenir la cour impériale. Aussitôt Léopold d'ordonner à sa prière la démolition des faubourgs. Puis on réfléchit que d'autres places étaient à prendre auparavant, d'autres siéges à faire. Raab ou Javarin, Comorn, Presbourg, forteresses puissantes, couvraient la capitale. Même en ajoutant foi aux prodiges qu'on racontait de l'armée musulmane, ne lui fallait-il pas deux campagnes pour enlever ces premiers remparts de l'Autriche? On avait tant fait de mal au roi de Pologne que tout ce qui venait de ce côté était suspect. On ne crut pas à sa nouvelle plus qu'on ne croyait à ses secours. L'ordre de démolition fut révoqué.

Mahomet IV et son vizir venaient de se mettre en marche sur la Hongrie Dieu voulut que l'officier chargé de porter cette nouvelle à Léopold, qui en pâlit, fût le jeune Nadasti, fils de l'une de ses grandes victimes. On sut que le kan des Tatras, les hospodars des principautés, le woïéwode de Transylvanie, Tékéli enfin, s'avançaient tous en même temps vers le rendez-vous des armées ottomanes. C'était au pont d'Essek, entre Belgrade et Bude[1] que Mahomet l'avait assigné. Là, le maître de tant de nations éparses sur les trois parties du monde s'arrêta. Il remit en pompe à Kara-Mustapha, avec la double aigrette de héron, et la robe d'or, et le carquois de diamants, gâges de sa souveraine puissance, l'étendard de Mahomet, la cause de l'islamisme et le sort de la chrétienté. Ensuite il retourna poursuivre dans les plaines d'Andrinople et sur les revers du Balkan ses chasses fabuleuses, où quarante

[1] Le prince Kantimir et son traducteur, secrétaire d'ambassade à Constantinople, ne font aller Mahomet IV que jusqu'à une petite ville à huit lieues d'Andrinople. Malgré cette autorité très-imposante, nous avons dû adopter la version contraire, qui a pour elle toutes les gazettes du temps, les Mercures de France et de Hollande, les divers journaux recueillis par Zaluski, celui de Dalayrac, l'*Augustum Vienners* de Dugloss, l'Histoire des Turks de Vanel, et l'Histoire de cette guerre, par Lacroix, secrétaire d'ambassade de France. Celui-ci, témoin oculaire, raconte les faits avec tant de détails, que son exactitude ordinaire ne peut être supposée cette fois en défaut. Ce fait du reste est sans nulle importance.

mille hommes étaient occupés à lui traquer des bêtes fauves; et l'immense armée qu'il laissait à son lieutenant, s'ébranla en lançant à Léopold des sommations insultantes. Louis XIV, de son côté, s'achemina vers le Rhin pour frapper ses coups sur la maison d'Autriche. Rassuré sur les dispositions de l'Angleterre, que la restauration tenait exilée des affaires du monde par la conspiration de Monmouth, par le procès de Russel, par celui de Sidney, Louis se portait à la tête de ses camps de l'Alsace et de la Franche-Comté; déjà ses flottes dominaient la Baltique, attendant l'ordre d'attaquer les alliés de Léopold. La Pologne se voyait ainsi obligée de mettre en défense ses rivages; l'Empereur, de diviser ses troupes, pour pouvoir faire face à un double danger, et l'Empereur n'avait pas sur le Danube trente mille combattants! c'était l'unique barrière qui séparât Kara-Mustapha de l'Allemagne ou de l'Italie.

Quoique abandonné par son beau-frère à Nimègue [juin], le vaillant duc de Lorraine, maintenant l'un des plus grands capitaines de l'Europe, et naguère le vainqueur de Philisbourg, était venu prendre le commandemant des Impériaux. La cour l'obligea de mettre le siége devant Néhausel, petite place de Hongrie à huit lieues de Presbourg; il venait de l'investir quand tout à coup Tékéli lui dénonce la rupture de la trêve. Charles n'a que le temps de courir sur le Danube, et se trouve sous les murs de Raab en présence des barbares. On s'attendait au siége de cette place, qui domine l'Autriche et la Hongrie. Mais point! Charles essaie de défendre le passage de Raabwitz [juillet]. Vains efforts! devant ces masses qui couvraient huit lieues de terrain, tout plie. L'armée hongroise à la solde de l'Empereur, forte de six mille hommes, à l'exemple du comte Budiani, son chef, passe tout entière sous les drapeaux qui ont pour devise: Dieu, la patrie et la liberté. Partout les populations ouvrent les bras à leurs frères affranchis. Le palatin Paul Esterhazy, resté fidèle, arrive seul à Vienne pour raconter à Léopold que dans cette Hongrie, ensanglantée si long-temps par son pouvoir, il n'a plus un pouce de terre. Des lettres interceptées de la comtesse Tékéli lui avaient appris que, jusque dans sa cour, la Hongrie conspire à tirer vengeance de ses longs malheurs. L'Empereur jette dans les fers son jeune chambellan, le comte Zrini, accusé de ne méditer rien moins que de l'enlever lui-même, et de le livrer aux Tatars. C'était, dit-on,

cette âme impatiente qui avait inspiré au grand-vizir sa marche hardie au cœur de l'Empire.

Cependant Lorraine ne sauve ses troupes que par une manœuvre savante qui sauvera l'Empire. Il jette son infanterie dans l'île de Shutt pour la porter sur Vienne à marches forcées, et couvrant avec sa cavalerie la rive droite du fleuve, il se retire en bon ordre, dispute le terrain de poste en poste, combat en ligne à Pétronell sans être écrasé, mais en y laissant l'élite de ses officiers, entre autres le chevalier de Savoie, frère du comte de Soissons, le jeune prince Thomas d'Aremberg, le comte Mellini.

Au bruit de cette sanglante retraite, Vienne, qui se croyait toujours en sûreté, fut saisie d'épouvante. Léopold trouva un remède dans ce péril extrême : ce fut de défendre, sous peine de mort, *de parler des circonstances présentes*. On n'en parla plus, et vingt-quatre heures s'écoulèrent; puis, sur le revers des montagnes, les Tatars parurent, mettant tout à feu et à sang. Trompés par l'opiniâtre sécurité de la cour, les moissonneurs étaient dans les champs faisant en paix leur récolte. Il fallut que, sur les neuf heures du soir, à la lueur des flambeaux, l'Empereur, les deux impératrices, les archiduchesses, la reine Éléonore maintenant duchesse de Lorraine, se précipitassent hors des murs. A leur exemple, soixante mille habitants s'enfuirent éplorés par une porte, tandis qu'à l'autre on attendait les Tatars. La cour remonta la rive gauche du Danube, au milieu de la confusion universelle, à la clarté des incendies allumés au loin dans la plaine par les barbares. Un cabaret fut souvent l'unique asile de toute cette grande maison impériale qui fuyait. Il arriva que l'impératrice, grosse de six mois, se vit réduite à passer la nuit au bivouac, sans autre couche qu'un peu de paille, sans autre abri que quelques branches d'arbre et la voûte du ciel. Le trouble était si grand qu'on ne songea point à couper les ponts. Celui de Crems était envahi quand le marquis de Sepeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilshommes, et, par son courage, sauva les illustres fugitifs. Ces Français commencent toujours par ce que veut l'honneur, sans s'inquiéter de ce qui plairait à la politique. A Lintz, à Neuhaus, point de repos. Les Tatars avaient paru dans Molk et Saint-Polten, à cheval sur la grande route de Bavière. Ce ne fut qu'à Passau, sur les

confins des états héréditaires, que Léopold respira ; et déjà son œil inquiet cherchait à Prague, à Inspruck, à Milan, de plus sûrs asiles.

On ne revenait point de la marche rapide de Kara-Mustapha; c'était une chose nouvelle dans le monde. On n'avait pas inventé encore de laisser de côté les places fortes, de courir aux capitales. Chef d'une immense armée, le vizir s'en avisa malgré le récri de tous ses lieutenants ; il s'avança d'une façon si brusque, que menacer Raab de démonstrations vaines, jeter des ponts sur les rivières et passer, inonder l'Autriche, apparaître sous les remparts de Vienne, avait été pour lui l'affaire de quelques journées. Son avant-garde à peine établie, lui-même arriva ; le soir la tranchée était ouverte. Celui qui préludait ainsi avait droit de prétendre à la conquête de l'Allemagne.

La capitale de l'Autriche occupe la rive droite du Danube, divisé en plusieurs bras dans toute cette région par les îles multipliées qui coupent son cours. De ses bords, une plaine inégale et fertile s'étend, du côté du midi et vers la Hongrie, jusqu'à l'amphithéâtre des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie ; du côté du couchant, jusqu'à la chaîne de Calemberg, rameau escarpé des Alpes du Tyrol, dont le pied s'enfonce dans le lit du fleuve. Plusieurs rivières descendent des hauteurs, entre autres la Wienn, qui vient arroser les murs de la grande cité, qu'elle a dotée de son nom. Vienne paraît avoir été dès les temps reculés un poste considérable. Ce fut Tibère, alors lieutenant d'Auguste, qui y planta les aigles romaines. Le nom de *Vindobona*, qu'elle portait alors, annonce que la race slave des Wendes y avait ses établissements. Elle servit de frontière à l'empire romain, comme plus tard à la monarchie de Charlemagne. Le duché d'Osterich s'appela ainsi de ce qu'il fermait la marche orientale de la vaste domination des Francs. Il devint lui-même peu à peu le centre d'une autre souveraineté formée du démembrement de tous les états voisins, de la réunion de toutes les races contiguës, souveraineté fréquemment battue en brèche par la guerre, toujours relevée par la paix, toujours agrandie par les conquêtes et les mariages. Vienne suivit les destins de la maison d'Habsbourg, devint puissante comme elle, et prit rang parmi les grandes capitales de l'Allemagne, quand ses princes eurent fixé sur

leur tête les couronnes électives de la Bohême, de la Hongrie, du Saint-Empire. En 1529, Soliman l'assiégea. Charles-Quint accourut et sauva sa capitale. Depuis lors, les vieilles murailles firent place à des fortifications modernes. Mais dans une longue sécurité, la contrescarpe, les fossés, les bastions, les chemins couverts avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence et du temps. On disait en Europe que c'était une ville de cour, non pas une ville de guerre.

Le duc de Lorraine sut en peu de jours tout réparer, fortifier la contrescarpe d'épaisses palissades, mettre la place dans un état respectable de défense, en même temps que la protéger contre les coups de main, et relever les courages par les combats brillants de sa petite armée. De vastes faubourgs régnaient sur les glacis. La plupart étaient plus opulents que la ville; les grands y avaient des jardins et des maisons. Celui de Léopoldstadt occupait l'une des îles du Danube qui s'étend, durant l'espace d'une lieue et demie, le long de Vienne. Là résidaient les juifs opulents; là se déployaient une foule de palais; là le Prater, promenade magnifique, servait de rendez-vous à la ville et à la cour. C'étaient ces faubourgs dont le roi de Pologne avait inutilement demandé la destruction. Maintenant on y pensa. Les bourgeois travaillèrent de leurs propres mains à démolir ou incendier leurs demeures. Mais l'incendie n'allait pas aussi vite que les Ottomans; dans les décombres des palais, dans les bois des jardins, entre autres ceux de Rottenoff et de Spina, ils trouvèrent des points d'appui pour dresser leurs batteries et ouvrir la tranchée à deux cents pas de la place.

Depuis quatre jours, les habitants consternés regardaient du haut de leurs murailles se prolonger autour d'eux, comme un vaste croissant, appuyé des deux côtés au Danube, avec un bruit extraordinaire de clochettes, de trombones, de cymbales, toute la multitude des bandes ennemies. Ils voyaient aussitôt les postes fixés, les diverses troupes, les diverses nations établies, les tentes dressées. Ce fut une seconde ville qui s'éleva en amphithéâtre devant eux, s'étendant depuis les cendres de leurs faubourgs et les sépultures de leurs pères jusque sur les montagnes de l'horizon, plus populeuse, plus belle, plus commerçante que leur propre ville, pleine de caravanes de marchands d'Europe et d'Asie, éclatante de tout le luxe de l'Orient, et destinée à les engloutir. Le jour, ils contem-

plaient dans une muette terreur ces dômes, ces banderoles, ces queues de cheval sans nombre, ces troupes de chameaux et d'éléphants qui montraient l'Afrique et l'Asie conjurées, ces armées de bétail qui allaient en troupes immenses se désaltérer au Danube et promettaient une longue subsistance à l'infidèle; puis la tente des exécutions, qui, suivant l'usage, dominait le camp tout entier, parce qu'il faut que le pouvoir absolu et la mort planent sur toute cette vaste scène. Le soir était-il venu : près de chaque drapeau, et aux mains de chaque sentinelle, brillait un fanal; ces feux rougissaient le ciel; aux bruissements de l'artillerie, qui n'avaient point de relâche, se mêlaient les cris aigus des musseims appelant à la prière les soldats du Coran. Tout était menaçant pour les assiégés, la nuit comme le jour, le ciel comme la terre.

Du reste, ce n'étaient pas ces campements méthodiques des grands hommes de guerre de la Turquie; il y avait plus de richesse que d'art et de science. Trop confiant dans ses forces pour prévoir un danger, Kara-Mustapha ne s'inquiète que d'épouvanter les chrétiens par le nombre et de les éblouir par le faste. Assises à l'est de la ville, sur les hauteurs, avec le parc du palais impérial de la Favorite pour jardin, ses tentes, vaste citadelle d'or et de soie, dominent le Danube, Vienne, le camp et la plaine; elles l'emportaient en étendue sur Bude ou Presbourg. Il traînait après soi son sérail tout entier, toute sa maison, cent cinquante valets de chambre, jusqu'à sa ménagerie. Ses meubles étaient de cachemire, de brocart, de velours. Ses armures, ses vêtements, toute sa personne disparaissaient sous les pierreries et l'or. Cet homme surpassait tout ce que l'histoire raconte des Xerxès et des Darius. On ne peut douter qu'en mettant de côté les eunuques, les esclaves, les musiciens, les ouvriers, les marchands, les femmes, il n'eût quelque trois cent mille combattants de toutes les nations. Le terrible Sélim Gieray, le plus renommé des kans tatars depuis long-temps, les sultans ses fils, Michel Apaffi, le prince Ducas de Moldavie, l'hospodar de Walaquie Sirvan Cantacuzène, Émeric Tékéli, formaient à ce lieutenant du lieutenant du prophète un cortége de souverains tributaires. Et, ce qui ne s'était pas vu encore, plus de trois cents bouches à feu étaient charriées dans l'attirail immense de tous ces instruments de destruction, de victoire ou de plaisir.

Vienne n'avait que peu de troupes pour sa défense; le duc de Lorraine, dont l'infanterie arrivait par la rive gauche en même temps que les Turks par la rive droite, l'y jeta tout entière. La garnison se trouva ainsi composée de quatorze mille combattants, auxquels se joignirent en compagnies régulières quatre ou cinq mille hommes de la bourgeoisie, des corps de métiers, et l'université. Le comte de Stahremberg, qui avait été gouverneur de l'empereur Léopold, commandait alors dans Vienne. Général d'artillerie habile et intrépide, il avait mérité à Senef l'estime de Condé. Sous lui présidait au conseil le comte de Caplier, commissaire-général des vivres, que l'histoire, à l'exemple de Léopold, a trop oublié dans ses récompenses, et qui, à plusieurs reprises, suppléant de Stahremberg blessé ou malade, et toujours son auxiliaire dévoué, contribua, autant que Stahremberg lui-même, à la défense de la capitale. Autour d'eux se pressait une foule de noblesse de toutes les nations : un Zrini, resté fidèle à l'Empereur; un prince de Wirtemberg; le comte de Souches, fils du célèbre général Radwight; le marquis Obizzi; les comtes de Traufmansdorf, de Salbourg, de Kilmanseg; Sigismond de Zetern, d'une maison illustre de Silésie; le baron Walter, du Wurtemberg; le Vénitien Colalte, comte de Saint-Michel; un comte de Cinq-Églises; un Forbin-Janson; le vieux Vignancour, ambassadeur de France sous Mazarin près l'empereur Ferdinand III, dont maintenant il défendait le fils. Le prince Ferdinand de Schwartzemberg donna cinq cent mille florins et trois mille muids de vin pour le siége. On vit le comte de Colonitz, évêque de Neustadt et de Vienne, s'enfermer dans la ville, et trouver trois cent mille thalers, dont Stahremberg avait besoin, en vendant son argenterie pour compléter ce secours. Oublierons-nous un prince de la vaillante maison française de Croy, le duc Charles-Eugène, qui, se jetant presque seul dans une barque, descendit pendant vingt-cinq lieues le cours du Danube sous les feux croisés des barbares pour aller se faire ouvrir les portes de Raab, qu'il avait promis de défendre? C'est la gloire de l'humanité que le dévouement et le courage sachent toujours s'égaler aux périls.

Charles de Lorraine, dont jamais le génie n'avait été plus ferme et plus sage que dans ces extrémités, se retira derrière le fleuve pour en fermer tous les passages avec quelques milliers de chevaux qui lui restaient, et circonscrire la guerre sur la

rive droite. Il espérait même se maintenir dans le Léopoldstadt et les îles. Les assiégés auraient conservé ainsi l'usage du Danube et la liberté des communications avec les Impériaux. Mais Kara-Mustapha ne semblait connaître ni les difficultés ni les retards. Le jour de son arrivée, il avait choisi le point d'attaque, désigné à ses mineurs et à son artillerie le côté le plus faible de la place, celui auquel le palais impérial s'appuie, et conduit à portée de mousquet un double boyau. Le lendemain, il enleva Léopoldstadt au galop de ses escadrons, lancés à travers le bras du Danube qui en baigne les bords; Charles assailli ne parvint qu'avec peine à couper le pont du grand bras du fleuve et à sauver ses troupes. Vienne se trouva investie de toutes parts. Une nouvelle attaque fut aussitôt pratiquée de ce côté sous les eaux, une batterie aussitôt dressée. En même temps, le bombardement commença sur toute la ligne. Le lendemain vit un monastère, le théâtre, la riche église des Écossais, l'arsenal, mis en cendres; le palais de l'Empereur, ruiné; les tranchées, poussées jusqu'à trente pas de la contrescarpe; des batteries nouvelles, établies; le comte de Stahremberg, blessé. Le vizir somma Vienne de capituler.

A la nouvelle du siége et de ses débuts, il y eut terreur panique en Europe. La cour impériale avait rempli l'Allemagne de son épouvante. La diète de Ratisbonne, que Léopold invoquait, parlait de subir la loi de la France pour avoir ses secours. L'Italie se sentait, comme l'Empire, près de passer par le fer et le feu. L'effroi régnait au Vatican. Le Capitole chrétien attendait ses barbares.

Prêt à envahir l'Empire de concert avec Frédéric-Guillaume, Louis XIV s'arreta. L'armée ottomane passait, dans toutes les feuilles du temps, pour monter à vingt mille chameaux, sept cent mille hommes, et cent mille chevaux. On parlait d'un corps de réserve de trois mille officiers d'artillerie, de deux mille chameaux occupés à charrier encore six cents bouches à feu, d'une levée en masse de tous les habitants valides de la Grèce. Que Vienne tombât comme autrefois Byzance, c'en était assez pour que Louis eût à supporter sur le Rhin tout le poids de la puissance musulmane; il entendait l'Europe lui reprochant ses dangers, et la religion peut-être lui reprochant ses malheurs. Le souvenir de sa gloire de Candie et de Saint-Godard, alors que les Français secouraient Venise ou sauvaient

l'Empire, gênait son penchant. Innocent XI augmenta les embarras de sa conscience et de sa politique en appelant solennellement à la défense de l'Église son fils aîné. D'ailleurs, sa grande ambition était de procurer l'élévation du dauphin de France au titre de roi des Romains. Peut-être espéra-t-il l'obtenir d'une démarche magnanime; Verjus, son plénipotentiaire à Ratisbonne, déclara qu'il s'abstiendrait d'hostilités contre la maison d'Autriche durant toute cette guerre, moyennant la reconnaissance de ses prétentions dans le délai d'un mois. On a même répété qu'il offrit quatre-vingt mille hommes à Léopold; mais on ne trouve dans les documents sérieux du temps nulle trace de cette proposition peu vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que Léopold, bien que ses terreurs aient quelque peu égayé l'histoire sous la plume de Voltaire, fit voir dans ces extrémités la persistance courageuse qui a caractérisé toujours sa maison dans les revers. Nullement guerrier, il avait fui devant les Turks; il ne plia point devant Louis XIV. Toutes les sollicitations du collége des princes et de celui des électeurs y échouèrent. Soit qu'il haït la France encore plus qu'il n'aimait sa monarchie, soit qu'il crût suffisant de gagner du temps de ce côté pour voir ce que de l'autre déciderait la fortune, il se contenta de discuter les propositions de Verjus sans les accepter. Tandis qu'il se disait appliqué à balancer les avantages du traité qui lui était offert, Louis revint à Paris, balançant de son côté les conseils contraires de son ambition, tourmenté des scrupules de sa grandeur d'âme et des remords de sa foi, partagé entre la tentation d'exterminer la maison d'Autriche, et la gloire de la sauver.

La reine, qui l'avait accompagné dans son voyage, ne rentra dans Versailles que pour mourir, frappée d'une de ces morts soudaines si communes en ce temps dans la maison royale. L'infortunée Marie-Thérèse, après avoir passé sa vie sur le trône le plus brillant de l'univers, s'écria qu'elle n'y avait compté d'heureux qu'un seul jour. Louis versa des pleurs sincères sur cette mort, premier chagrin, dit-il, que la reine lui eût donné. Madame raconte que, le jour des compliments de condoléance, l'évêque de Gap entra en pas de bourrée, faisant semblant de pleurer des yeux et riant de la bouche; ce qui lui donna une figure « si grotesque, dit-elle, que les princes, les » princesses, le roi lui-même et toute la cour rirent jusqu'aux

» larmes [1]. » On comprend qu'une telle douleur n'endormit pas les ressentiments de Louis XIV. Il ne notifia point son veuvage au roi de Pologne. La politique adoptée par les conseils de Warsowie l'exaspérait au point de lui faire transgresser les lois mêmes de l'étiquette.

Ce deuil, qui jeta sur les magnificences de la cour de France ses crêpes funèbres, acheva de voiler Louis inactif aux yeux du monde. Accoutumées à révérer autrefois en lui le défenseur des faibles, le champion de la chrétienté, par-dessus tout le chef et le créateur de cet empire des arts qui avait pour siége Versailles et pour tributaire l'univers entier, les nations s'étonnaient, dans cette lutte de l'Europe policée contre les barbares, de ne pas espérer en lui.

C'était vers le Nord que se tournaient tous les regards. Innocent XI adressait au roi de Pologne messages sur messages. L'Empereur, le duc de Lorraine, tous les princes allemands lui envoyaient de jour en jour des courriers lui demandant de faire une fois pour l'Europe ce qu'il faisait depuis trente ans pour sa patrie, de la sauver du joug de l'infidèle. Au premier bruit des dangers de Vienne, il était accouru de Villanow, où les couches de sa femme l'avaient retenu, à Czentoczowa, où l'appelait un pieux pèlerinage, et de là à Krakowie, rendez-vous de son armée. La noblesse s'était précipitée sous les drapeaux, fière malgré tout de signaler son courage dans cette grande et sainte entreprise. Il avait fallu créer quatre mille hussards de plus, organiser des corps nouveaux, les discipliner, les armer. Jean fut à peu près réduit, pour ces dépenses, aux subsides du Saint-Siége. Ses propres revenus fournirent le reste. La Litvanie, par sa lenteur à s'armer, lui allégea le fardeau. Il advenait que la mort de Paç avait été pernicieuse à Jean comme sa vie. Sapiéha était étroitement lié aux intérêts de la France; et sans doute Michel Paç, par dévouement pour l'Autriche, aurait dans cette occurrence secondé le roi.

A mesure que de faibles détachements se formaient, Jean les mettait en marche en leur donnant pour rendez-vous ces simples mots : *Sous les contrescarpes de Vienne!* Mais l'Empereur, le pape, le grand-vizir, Lonis XIV, restaient toujours

[1] Fragments de lettres originales de Madame (Charlotte-Élisabeth de Bavière), seconde femme de Monsieur, duc d'Orléans, frère de Louis XIV.

convaincus qu'il flattait l'Allemagne d'un faux espoir en promettant sa présence. Il était à lui seul un secours si grand qu'on n'y croyait pas.

Cette opinion, que le marquis de Vitry et la cour de France avaient si bien accréditée; servit étrangement les intérêts de l'Empire. Louis, s'y confiant, demeura immobile. L'événement a montré qu'il n'aurait pas suspendu ses foudres s'il avait cru à cette rivalité de gloire, à ce salut de la maison d'Autriche et de la chrétienté par un autre que lui. De son côté, Kara-Mustapha laissa endormir cette fougue terrible qui avait tant surpris et effrayé l'Europe. Il ne voyait pas d'apparence que Vienne fût sérieusement secourue; et comme l'attaque avait été trop brusque pour que les richesses de la cour, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie opulente, eussent pu être emportées, il craignit que la furie d'un assaut ne livrât au pillage et ne dérobât à sa cupidité une si belle proie. Il se mit à la soigner avec amour, à s'inquiéter sans relâche du salut de Vienne; et tandis que la mine jouait déjà sous les remparts, qu'il aurait pu s'en saisir à un prix qui ne le touchait pas, celui d'un peu de sang, il ne s'occupa que de la réduire par degrés, voulant qu'une capitulation lui livrât intact le butin qu'il dévorait en espoir.

D'ailleurs, Kara-Mustapha avait trouvé une autre Capoue dans les jouissances de cette domination sans affaire et de ce repos sans contrôle. Il passait sa vie, captif dans les orgies de son sérail. De temps à autre seulement, il sortait, dans une litière armée d'un grillage de fer à l'épreuve du mousquet, pour visiter les travaux. Le siége traîna de la sorte en longueur, mais sans donner de relâche aux assiégés. L'artillerie continuait de battre leurs murailles, et la sape de les menacer. Les janissaires, établis dans leurs tranchées, s'y défendaient contre toutes les sorties, derrière les parapets, les gabions, les redoutes; dans ces ouvrages se déployait tout le luxe de lignes parallèles, de boyaux de communication, de places d'armes où les Turks excellaient alors. Il fallait que Vienne eût dans chaque maison un homme en sentinelle nuit et jour, pour se préserver de surprises souterraines. La mine avait déjà joué sous un angle saillant de la contrescarpe. Deux bastions étaient entamés. Une fois, le bombardement avait mis tout un quartier en feu. Les deux armées se touchaient

dans leurs travaux contraires, si bien que parfois on combattait avec la pioche, et que le général Stahremberg, à peine remis de sa première blessure, fut abattu d'un coup de pierre lancée à la main. En jetant sur les tentes musulmanes des crocs destinés à les renverser, les chrétiens ramenaient souvent les têtes des janissaires endormis.

De son côté, Émeric Tékéli remontait la rive droite du Danube, n'ayant qu'à recueillir les hommages et les serments de ces comtés jusque-là soumis à Léopold. Presbourg même avait ouvert ses portes. Une marche habile et hardie du duc de Lorraine, que le chevalier Lubomirski seconda avec son audace accoutumée, ressaisit cette ville, devenue la capitale de la Hongrie depuis que Bude avait passé sous la loi des Turks. Mais le duc Charles et Lubomirski victorieux furent contraints de se replier sur la Moravie, heureux que le respect de Tékéli pour le roi de Pologne en défendît l'accès contre ses armes.

Cependant, le temps s'écoulait : les jours, les semaines avaient passé. On sut que la brèche était praticable. Les alarmes de l'Europe redoublèrent. Léopold multiplia ses appels aux princes de l'Empire. Waldeck assemblait les troupes des cercles; l'électeur de Bavière se mettait en marche; l'électeur de Saxe s'apprêtait à le suivre; Frédéric-Guillaume promettait son contingent dès que seraient terminées les négociations de la diète avec Louis XIV. La Savoie annonçait des soldats et donnait des subsides. Le roi d'Espagne vendait un de ses domaines pour en offrir le prix au chef de sa maison. A son exemple, l'inquisition, les communautés, les conseils, toutes les corporations s'engageaient pour des sommes énormes. En Portugal, le zèle pieux de don Pedro, régent pour son malheureux frère don Alphonse VI, auquel il avait enlevé sa femme, sa couronne et la liberté, ne se contenta point de dons et de levées considérables : il y joignit un auto-da-fé d'une quarantaine de judaïsants. En Italie, les listes de contributions volontaires couraient de ville en ville, aussi bien que les pèlerinages et les processions. Rome brilla entre toutes les autres villes par ses largesses. Les membres du sacré collége vendirent leur vaisselle. Le cardinal Barberini donna seul vingt mille florins de ses deniers. C'était la première fois qu'on faisait la guerre par souscription. Innocent XI ne se lassait

pas d'offrir à Dieu des prières, aux guerriers des indulgences, aux souverains de l'argent. Il alla jusqu'à permettre l'aliénation des biens ecclésiastiqnes dans l'Italie et dans l'Empire. Rien ne lui paraissait trop onéreux pour se racheter des barbares; Rome moderne pouvait mettre de l'or dans la balance plus facilement que du fer.

La cause de la Croix éveilla l'ardeur guerrière de la noblesse dans toute l'Europe. Les volontaires se pressèrent sous les drapeaux du duc de Lorraine. Enchaînée par son roi, la noblesse française rongeait son frein à l'aspect de cette grande lutte. Les princes partageaient son impatience guerrière. Conti s'évada pour voler sur le Danube. Le roi fit courir après lui : ses ordres, ses menaces l'arrêtèrent. Le prince de Carignan-Soissons, qui l'accompagnait, poursuivit seul sa route, précédé de son frère, *le petit Abbé de Savoie*, qu'une vocation indomptable appelait à ceindre enfin cette épée qui a fait si grand le nom du prince Eugène [1]. En apprenant son départ : « Tant « mieux, dit Louvois; il ne retournera plus dans ce pays-ci. » Il ne retourna point en France, en effet, si ce n'est les armes à la main, et conduit par la victoire. Par une étrange fatalité, deux princes nés sous le ciel de France, Charles et Eugène, furent donnés par Louis XIV à l'Empire, pour en commander l'un après l'autre les armées et en sauver la fortune.

En ce moment, Charles comptait autour de soi beaucoup de noms illustres et de brillants courages, mais peu de soldats. Il voyait trop bien que, les contingents de l'Empire fussent-ils tous réunis à son armée, il se serait toujours trouvé dans l'impuissance de reprendre l'offensive, ni de tenter la délivrance de Vienne, en supposant qu'il fût encore temps. Ce brave prince, l'amant, le mari d'Eléonore, et le rival malheureux de Jean Sobieski, écrivait sans cesse à Jean d'arriver, d'arriver sans son armée, disant qu'à lui seul il en valait une; qu'il n'y avait que lui au monde qui pût balancer l'avantage du nombre, indiquer la route de la victoire, et sauver l'Empire.

Des députés de la Silésie, de la Moravie, de l'Autriche, se pressèrent aussi à Krakowie pour implorer le roi de Pologne

[1] Le prince Eugène, dans ses Mémoires, s'exprime ainsi : « Le roi très-» chrétien, avant d'être dévot, secourait les chrétiens contre les infidèles; » devenu pourtant un grand homme de bien, il les agaçait contre l'Empe-» reur, et soutenait les rebelles de Hongrie. Sans lui ils ne seraient jamais » venus les uns et les autres aux portes de Vienne. »



qui souffrait plus que ses alliés de la longueur de ces apprêts. Il vit une fois le ministre de l'Empereur et le nonce du Saint-Siége tomber à ses pieds et embrasser ses genoux. Léopold finit par lui offrir la cession à toujours du royaume de Hongrie, pourvu qu'il se chargeât de reconquérir ce royaume sur l'Ottoman, et de conserver, s'il se pouvait encore, à sa maison la vieille capitale de ses ancêtres. Jean répondit qu'il ne voulait d'autre prix personnel que la gloire de bien mériter de Dieu et des hommes. Puis, le gros de son armée étant réuni enfin, sans attendre plus long-temps les troupes de Litvanie, le dimanche de l'Assomption, jour qu'il choisit en l'honneur de la Vierge, sous l'invocation de qui il avait placé ses armes, après avoir fait à pied ses stations dans toutes les églises de Krakowie, il déploya la lance royale, dit adieu à sa capitale émue et prit la route de l'Allemagne. C'en était fait. A peine était-il en marche, qu'il rencontra le général Caraffa qui venait s'assurer s'il était vrai que le roi de Pologne s'avançât de sa personne à la tête des Polonais. Le marquis d'Arquien, qui le vit le premier, lui annonça que Jean était proche. « On le dit! » répondit tristement l'Autrichien, qui n'osait encore croire à cette fortune. Enfin Jean parut : il sut par ce général, homme de guerre expérimenté, les dispositions des troupes ottomanes sous Vienne, l'étendue de leurs lignes, les ressources de la capitale assiégée. Il fixa aussitôt son point d'attaque, et, plein d'une de ces inspirations de génie qui ne le trompèrent jamais, il déclara que Vienne était sauvée.

Le prince Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, marchait aux côtés de son père. A peine âgé de seize ans, il allait mériter l'illustre alliance dont Léopold avait flatté son orgueil. Les deux hetmans de la couronne, Iablonowski et Sieniawski, commandaient sous le roi. La reine et sa cour accompagnaient cette armée, dépositaire de tant d'espérances et de gloire, jusqu'à la frontière des deux empires. Là, les deux époux se séparèrent : c'était à Tarnowitz, première ville de Silésie. On a raconté que, comme le roi demandait à Marie-Kasimire éplorée la cause de ses larmes, elle répondit qu'elle pleurait sur le second de ses fils qui ne pouvait pas suivre son frère aîné. Ou ce propos n'a point été tenu, ou il renfermait, comme nous le verrons plus tard, un sens que le public ne sut pas démêler. Le roi et la reine n'avaient point la conversation

héroïque. Une correspondance récemment publiée [1], celle où Jean raconta à Marie-Kasimire toute la suite de la campagne qui s'ouvrait, fait voir qu'ils s'exprimaient en simple langage. Le roi écrivait le lendemain de cette séparation :

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette !

» J'ai passé ici une très-mauvaise nuit. Un de mes bras » s'est engourdi ; j'en ai ressenti dans l'épine du dos une vive » souffrance, il s'ensuivra une crise de rhumatisme.

» Dupont m'a fait plus de mal encore ; il est revenu de chez » vous à neuf heures du soir, et m'a dit que l'extrême agitation » que vous éprouviez pourrait vous rendre malade. Je vous » demande en grâce, ma chère âme, de vous calmer, et de » vous soumettre à la volonté de Dieu. Il daignera m'accorder » ses anges conducteurs, et me permettre de revenir sain et » sauf parmi les miens. »

La princesse à qui s'adressait ce tendre langage avait cinquante ans ; le roi en comptait cinquante-quatre. Avec une âme qui restait comme son génie, toujours pleine de feu, son corps était déjà appesanti par les travaux. Il lui fallait un aide pour monter à cheval ; c'étaient ces infirmités prématurées qui avaient servi à propager en Europe le bruit universel qu'il ne commanderait pas en personne son armée. Quand on sut qu'il approchait, tout s'ébranla. Les populations se précipitèrent de toutes parts sur son passage. Les Jésuites d'Olmutz avaient écrit sur l'arc de triomphe de cette capitale : *Salvatorem expectamus*. Ce furent dans l'Allemagne entière des joies inouïes ; jamais encore les pas d'un homme n'avaient si profondément retenti dans le cœur des peuples.

Au bruit de sa marche, la chrétienté reprit espoir. Les électeurs, les troupes auxiliaires se hâtèrent d'accourir. Louis XIV, au contraire, s'indigna. Dans sa colère, il se résolut à lancer ses armées sur les Pays-Bas autrichiens, sans déclaration de guerre, ayant encore à Madrid son ambassadeur, à Paris l'ambassadeur du roi d'Espagne. Bruxelles consterné allait voir tout à coup d'Humières paraître à ses portes. C'est le cinquantième jour du siége de Vienne que ces hostilités devaient s'ouvrir. Un cri d'improbation s'éleva d'un bout de l'Europe à l'autre.

[1] *Lettres du roi de Pologne, Jean Sobieski, à la reine Marie-Kasimire, pendant la campagne de Vienne, traduites par M. le comte Plater, et publiées par M. de Salvandy*, 1 vol. in-8°.

Seul, Kara-Mustapha ne s'émut point. Il continuait de ne pas croire à l'arrivée de Sobieski, de la même manière que, quelques semaines auparavant, Léopold ne croyait point à la sienne. Il avait consumé le mois d'août tout entier à poursuivre mollement le blocus et le bombardement de Vienne, élargissant la brèche, donnant çà et là des assauts partiels à peu près stériles, lançant sur la rive gauche du Danube contre le duc de Lorraine de trop faibles partis, que la colonne du chevalier Lubomirski suffisait à écraser, sans qu'il s'aperçût que Tékéli, fidèle à son traité avec le roi de Pologne, ne les appuyait pas. Dans l'ivresse de sa puissance et de ses débauches, il dormait sur un abîme, entre la gloire de la plus éclatante des conquêtes, de la plus haute des fortunes, et le cordon des esclaves.

Un jour de réveil, un assaut pouvait encore tout réparer. Bientôt, cet effort ne sembla plus nécessaire. Vienne fut aux abois : la garnison était épuisée, les habitants abattus; une épidémie, le bombardement, les combats souterrains, les assauts, avaient porté partout la désolation et la mort. En vain l'évêque de Neustadt, Colonitz, le Belzunce de ces affreuses scènes, court-il de maison en maison pour ranimer les courages. Il avait combattu en soldat dans Candie; maintenant, il défend Vienne par ses exemples, par sa charité, par sa parole : sera-t-il plus heureux? Sa voix n'est plus entendue. Un heureux présage, huit cigognes qui, des hauteurs du Calemberg, étaient venues s'abattre sur la ville [septembre], n'avaient relevé que pour quelques jours les courages abattus. Près de deux mois de cette captivité effroyable s'étaient succédé, mois d'horreur et de désolation! l'épuisement des munitions, les progrès des mines ennemies, des attentes de secours toujours trompées, livraient les âmes à un morne désespoir. A ce moment, un émissaire du comte de Stahremberg, qui pénètre jusqu'au camp du duc de Lorraine, lui apprend que les assiégés ne peuvent plus tenir [1]. Ils étaient aux extrémités.

[1] « Monseigneur, il est temps de nous secourir, parce que nous perdons beaucoup de monde, plus encore par la dyssenterie que par le feu de l'ennemi. Nous n'avons plus de grenades, qui étaient notre meilleur appui. Notre canon a été ruiné en partie par l'ennemi et s'est crevé en partie. Nos mineurs viennent de m'avertir que sur le bastion du château ils voient travailler l'ennemi sous eux, de sorte qu'ils doivent avoir passé le fossé. Il n'y a plus de temps à perdre. »

(Lettre du comte Stahremberg. Den hollandschen Mercurien by Casteylen 1683.)

L'Empereur et l'Europe ne doutèrent pas que désormais les secours n'arrivassent trop tard. Innocent XI ordonna l'exposition du saint-sacrement dans toutes les églises de l'univers.

En avançant dans le cours de septembre, le péril s'accrut; le bombardement prit une activité nouvelle; les assiégés virent les Turks presser les travaux, leurs mineurs s'approcher du corps de la place, une demi-lune tomber en leur pouvoir, puis enfin le rempart même s'écrouler. Stahremberg éleva à la hâte des retranchements à l'entrée des rues. C'était la dernière tentative de son courage, la dernière ressource de son désespoir.

A ce terme de ses efforts, il bornait à trois jours ses chances extrêmes de résistance. Chaque nuit, des fusées de détresse, tirées du haut des clochers de la ville, portaient aux Impériaux l'avertissement de sa chute inévitable. Aucun avis secourable ne lui répondait.

Le deuxième des trois jours désignés avait passé; le soir était venu. Tout à coup la sentinelle qui veillait au haut de la tour de Saint-Etienne poussa un cri de joie. Des sommets du Calemberg avait jailli une flamme éclatante. Le lendemain, à l'aube du jour, une armée s'y fait voir, s'apprêtant pour descendre les montagnes. A l'éclat des lances et de leurs banderoles brillantes, on distinguait, avec des lunettes d'approche, les hussards de Pologne, si redoutables aux infidèles. En même temps, on vit les Turks se diviser en deux et même trois armées : l'une qui courait à ces nouveaux venus; l'autre qui se préparait à livrer l'assaut si long-temps ajourné, à en finir avec ce siége éternel; la troisième était une multitude en désordre, pleine d'épouvante, des fuyards occupés déjà à se sauver en Hongrie avec leur butin. A ce spectacle, Colonitz entraîna les femmes et les enfants dans les temples; Stahremberg, les hommes sur la brèche et sur les remparts.

C'était depuis bien des jours déjà que Jean s'était séparé de son armée avec quelques milliers de chevaux, pour pouvoir plus tôt, écrivait-il à la reine, entendre le canon de Vienne et boire l'eau du Danube. Le duc de Lorraine avait couru au-devant de lui jusqu'à Heilbrunn, impatient, comme il le disait, d'apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître, et de complimenter les Polonais sur le discernement qu'ils avaient fait voir dans l'élection d'un roi. Là, les deux illustres

capitaines avaient arrêté le plan d'opérations qui devait sauver l'Allemagne, et Jean s'était hâté de camper sur le Danube avec toutes ses troupes qui venaient de le rejoindre, et toutes celles de l'Empire. C'est en pleurant de joie que les Impériaux, soldats, souverains, gentilshommes, avaient accueilli ce chef victorieux que leur envoyait la fortune. Avant sa présence, la discorde régnait entre tous les princes : depuis son arrivée, elle était tombée devant lui. Tous avaient voué au héros une obéissance qu'il n'avait jamais rencontrée parmi ses sujets, et les opérations qu'il avait résolues s'exécutaient sans obstacle.

Lorraine avait jeté dans la ville de Tuln, sur la rive droite du Danube, à six lieues en deçà de Vienne, en s'appuyant sur deux îles, un triple pont, que Kara-Mustapha laissa construire sans donner signe de vie. Les électeurs hésitaient à s'aventurer au delà du fleuve. Un temps effroyable, de longues pluies, des chemins impraticables, augmentaient leurs alarmes. Mais Jean ne connaissait ni hésitations ni retards; la situation de Vienne n'en permettait pas. En ce moment, un message de Stahremberg était arrivé qui ne portait que ces mots : « Point de temps » à perdre. »—« Point de revers à redouter ! s'était écrié Jean; » vous voyez bien que le général qui, à la tête de trois cent » mille hommes, a laissé construire ce pont à sa barbe, ne peut » manquer d'être battu. » Ce fut le lendemain que les libérateurs de la chrétienté passèrent. Les Polonais marchaient les premiers, étonnant leurs simples alliés par la magnificence des armes, le luxe des costumes, la beauté des chevaux. L'infanterie était moins brillante : un régiment surtout affligeait, par son délabrement, l'amour-propre du roi. « Regardez bien ces » braves, dit-il aux Impériaux; c'est une troupe invincible qui » a fait serment de n'être jamais vêtue que des dépouilles de » l'ennemi. » « Si ces paroles ne les habillaient pas, dit l'abbé Coyer, elles les cuirassaient [1]. »

Le même soir, il planta sa lance sur la terre d'Autriche qu'il venait sauver. Un soleil magnifique avait éclairé cette mémorable journée, et les chemins séchèrent. Ce jour ne devait pas être propice à Louis XIV; ce fut le dernier de la vie de Colbert. Avec ce grand ministre descendait dans la tombe une part du génie et de la fortune de son roi.

[1] Histoire de Sobieski.

Le jour suivant, l'électeur de Saxe, George III, homme de guerre renommé; le prince de Waldeck, qui commandait les troupes des Cercles, puis enfin Charles, franchirent le fleuve. En même temps arriva par la rive gauche l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, si célèbre plus tard par son courage et ses malheurs, âgé alors de vingt-quatre ans, hardi cavalier, nageur intrépide, habile à tout, et impatient de faire ses premières armes. Il marchait à la tête de son contingent, que le grand-vizir n'avait pas eu seulement la pensée d'arrêter dans sa course et de détruire quand il était encore temps. L'armée chrétienne se trouva ainsi tout entière sur la même rive que ces bandes innombrables, objet de tant d'effroi. Sa force montait à soixante-dix mille combattants, dont un peu plus de vingt mille Impériaux, dix mille Saxons, douze mille Bavarois, le contingent des Cercles, qui était de neuf mille hommes, la foule des volontaires, qui risquait de devenir un embarras et un danger plutôt qu'un secours, et environ dix-huit mille Polonais. On comptait en tout trente-deux mille fantassins; la cavalerie était généralement très-belle. Jean ne s'était jamais vu à la tête d'une si puissante armée; oubliant le nombre des ennemis, ne songeant qu'à leurs fautes, plein de foi en Dieu, confiant en son étoile, il ne doutait pas de vaincre.

Sa plus grande inquiétude était l'absence des Kosakes que Mynzinski lui avait promis d'amener. C'étaient des éclaireurs excellents. Les Tatars trouvaient en eux de redoutables adversaires. Ils avaient une vieille habitude de faire la guerre au Turk. Nulle troupe n'était aussi habile à enlever des prisonniers pour s'instruire des mouvements de l'ennemi et avoir des guides. C'était ce qu'on appelait prendre langue. On leur donnait jusqu'à dix écus par homme qu'ils ramenaient ainsi. Ils jetaient leurs captifs dans la tente du roi, allaient toucher leur salaire, et revenaient disant : « Jean, j'ai touché mon argent; » Dieu te le rende! » Privé de ce secours, le roi se voyait contraint de moins ménager ses hussards au milieu des défilés dangereux où on allait s'engager. Son chagrin était grand : les étrangers, qui ne comprenaient pas son estime pour cette milice indisciplinée, l'entendaient avec surprise s'écrier sans cesse : « O Mynzinski, Mynzinski! »

L'armée polonaise avait franchi le Danube, et s'était réunie

aux alliés, à l'ombre d'une chaîne escarpée, celle de Calemberg, le mont Ætius des anciens. Cette chaîne, dont les sommets étaient sillonnés de gorges étroites, de profonds précipices, de bois, de rochers, séparait comme un vaste rideau les deux armées, les deux causes, l'Europe et l'Asie. Sur ses flancs, se déployait l'épaisse et profonde forêt de Vienne. Il fallait escalader ces difficiles barrières avant de voir l'ennemi, les redescendre avant d'arriver au camp; car la montagne s'avance à pic au milieu du Danube. Kara-Mustapha, qui, avec quelques bataillons, l'aurait rendue inaccessible, n'y avait pas même songé. A peine quelques Tatars erraient dans ces montagnes pour faire du butin. Un Murza, qui rencontra les avant-postes polonais, vint librement demander ce que voulait dire tout cet appareil, et comme on lui répondit que c'était le roi de Pologne, il se prit à sourire en disant : « Le roi de Pologne!
» Nous savons bien qu'en effet il a envoyé Lubomirski avec
» quelques escadrons! »

Rien ne pouvait s'égaler à la confiance des Ottomans, si ce n'est l'inquiétude profonde des Impériaux. Telle était la terreur imprimée aux esprits par l'immense armement de la Porte, qu'au premier cri d'Allah! qu'on entendait, le désordre et la fuite se mettaient dans les rangs des alliés. Il fallut que les Polonais tinssent toujours la droite dans cette marche laborieuse à travers la montagne, qui devait durer trois jours. Plusieurs milliers de paysans furent occupés à pratiquer des chemins au milieu de la forêt, sur ces croupes sauvages. Les troupes de pied portaient à bras l'artillerie; force fut d'abandonner toutes les pièces de gros calibre. Chefs et soldats n'avaient de vivres que ce que chacun portait avec soi; des feuilles de chêne étaient toute la nourriture des chevaux. Tel nous avons vu le passage du Saint-Bernard. Quelques éclaireurs atteignirent les sommets long-temps avant l'armée; ils découvrirent le camp turk, furent saisis d'épouvante, et vinrent, par leurs récits, répandre dans les rangs une terreur panique. Le roi eut besoin, pour rassurer ses troupes, de la sécurité de sa contenance, de la gaieté de ses discours, du souvenir de toutes les multitudes d'infidèles qu'il avait dispersées dans sa vie. Les janissaires de sa garde, dont il marchait environné, étaient des témoignages vivants de ses victoires, et vainement s'étonnait-on qu'il osât s'avancer contre le croissant sous leur es-

corte : il allait à eux, leur proposait de retourner aux bagages, ou même de rejoindre le camp turk. Tous répondaient en pleurant que désormais ils ne pouvaient plus que vivre et mourir près de lui. Son ascendant entraînait ainsi infidèles et chrétiens, princes et soldats.

Infatigable, il pensait à tout; lui-même a tracé ce tableau de ses soins sans terme. « De continuelles harangues, mes conférences avec le duc de Lorraine et les autres chefs, des ordres » sans nombre à donner, m'empêchent non-seulement d'écrire, » mais même de prendre de la nourriture et du repos. C'est bien » pis encore maintenant que Vienne est à toute extrémité, et » que quatre milles seulement nous séparent de l'ennemi. » Ajoutez le cérémonial des entrevues, les difficultés que fait » naître l'étiquette, tantôt une chose, tantôt une autre : qui » passera le premier ou le dernier, qui aura la droite ou la » gauche; viennent ensuite les conseils sans fin, les lenteurs, » l'indécision; et tout cela, en faisant perdre beaucoup de » temps, fait faire en outre beaucoup de mauvais sang. Une » foule de princes nous arrivent jour et nuit de toutes les parties de l'Europe; viennent ensuite les comtes et les chevaliers » des différentes nations qui veulent me voir, ils me prennent » mon temps. »

Et quand il avait passé la journée à ordonner les marches, à régler les campements, à fixer des mouvements auxquels étaient attachées les destinées de l'Empire; tranquille sous le poids de tant d'intérêts augustes et de tant de chances terribles, il passait la nuit à rassurer la jalousie prétendue de Marie-Kasimire absente, par des lettres infinies. Loin de s'indigner des reproches, toujours renaissants, par lesquels la tyrannie de cette femme persécutait sa vie, il lui écrivait simplement :

« Il faut que je me plaigne de vous à vous-même, ma chère » et incomparable Mariette. Comment est-il possible que vous » n'ayez pas meilleure opinion de moi, après toutes les preuves de tendresse que je vous ai données? Pouvez-vous dire » sérieusement que je ne lis pas vos lettres? Pouvez-vous le » croire, tandis qu'il est de fait qu'au milieu de tous mes embarras et de toutes mes sollicitudes je lis chacune d'elles » pour le moins trois fois : la première lorsqu'elles arrivent; » la seconde en me couchant, lorsque je suis libre enfin, et la

» troisième, quand je me mets à y répondre. Tout ce compte
» des années de notre union, du nombre de nos enfants,
» n'avait rien à faire dans votre lettre pas plus que dans votre
» pensée; si parfois je manque à vous écrire longuement, ah!
» ma chère amie, n'est-il donc pas facile de s'expliquer ma
» précipitation sans le secours de suppositions injurieuses? Les
» combattants des deux parties du monde ne sont plus qu'à
» quelques milles les uns des autres : il faut penser à tout; il
» faut pourvoir au moindre détail.

» Je vous conjure, mon cœur, pour l'amour de moi, de ne
» pas vous lever aussi matin; quelle est la santé qui pourrait
» y tenir, surtout en se couchant aussi tard que vous en avez
» l'habitude? Vous m'affligerez sensiblement si vous n'avez
» pas égard à ma prière; vous m'ôterez le repos, vous m'ôte-
» rez la santé, et, ce qui est bien pis, vous nuirez à la vôtre,
» qui est ma seule consolation dans ce monde. Quant à notre
» affection mutuelle, voyons lequel des deux se refroidit da-
» vantage. Si mon âge n'est pas celui de l'ardeur, mon cœur
» et mon âme sont toujours aussi jeunes qu'autrefois. N'étions-
» nous pas convenus, mon amour, que ce devait être votre
» tour maintenant, et que c'était à vous à faire les avances?
» M'avez-vous tenu parole, mon cœur? Ainsi donc n'allez pas
» rejeter votre propre tort sur un autre; mais prouvez-moi
» au contraire, en paroles, par écrit, et surtout en réalité,
» que vous garderez un constant attachement pour votre
» fidèle et dévoué Céladon, qui est obligé de finir sa lettre
» en embrassant avec délices son aimable et bien-aimée
» Mariette. »

Qu'on nous pardonne ces citations. Pour bien connaître Jean Sobieski, il faut suivre, dans ses préoccupations diverses, cet esprit à la fois si libre et si tendre; il faut le voir en même temps plier sous une femme aimée, et soumettre, sans effort, à une même obéissance, à de mêmes respects, tant de gens de guerre de toutes les nations, tant de volontaires de tous les rangs, près de trente princes qui marchaient enchaînés à sa parole et à sa fortune.

Enfin, la tête de l'armée campa le samedi 11, vers les onze heures du matin, sur la cime roide et nue du Calemberg; c'est à ce moment que Vienne avait aperçu ses libérateurs et senti à la fois renaître ses espérances et redoubler ses périls. L'ar-

mée occupa, à peu près sans coup férir, le vieux château qui couronne la montagne, le couvent des Camaldules, l'église du Léopoldsberg, suspendue sur ces hauteurs. On voyait au-dessous de soi la plaine inégale de l'Autriche, sa capitale fumante, le camp des assiégeants et les tentes dorées de ce camp terrible, ses lignes profondes, son demi-cercle immense; plus près, au pied des cimes qu'on occupait, dans la forêt et les ravins d'alentour, se montraient, à portée de mousquet, les bandes ottomanes accourues au bruit de cette marche hardie. A mesure que les alliés arrivaient, ils prenaient position le long des sommets, vers les chemins et les sentiers par lesquels on pouvait tenter de descendre, et des batteries étaient dressées sur toutes les saillies pour seconder l'entreprise, en battant les flancs de la montagne. En même temps on allumait ces feux qui avaient porté dans Vienne la promesse et le courage.

A cette vue, Kara-Mustapha conçut un plan hardi comme tous ses plans. Suivant son usage, l'exécution fut molle et stérile. Son armée ne le secondait plus. Ce long siége y avait porté le découragement. Les maladies avaient fait des ravages. Ses débauches, sa cupidité, dans laquelle on voyait la cause de ce siége éternel et destructeur, en avaient fait de plus grands. Les anathèmes dont le muphti s'était enhardi à frapper ses désordres donnaient quelque chose de superstitieux et de sacré aux alarmes de la soldatesque. On se rappela mille funestes présages, et surtout l'opposition sainte de l'uléma à la rupture de la trêve qui régnait entre les deux empires. Les janissaires d'ailleurs commençaient à accuser leur chef d'autant de lâcheté que de mollesse et de cupidité : « Venez, in» fidèles, disaient-ils; la vue d'un chapeau nous fera fuir. » Quand une armée en est là, elle tient parole.

En même temps, les Grecs de Ducas, d'Abaffi, de Cantacuzène chancelaient dans cette querelle prolongée de l'Évangile et du Coran. Les hospodars souffraient impatiemment l'orgueil du vizir depuis qu'ils commençaient à douter de sa fortune. Ainsi princes, lieutenants, soldats, tous conspiraient dès long-temps sa ruine, quand des prisonniers, que Jean avait relâchés à dessein, arrivèrent, criant que le roi de Pologne était derrière eux. D'abord, on ne les crut pas; mais ils l'avaient vu; ils avaient parlé turk avec lui; ils avaient eu, ajoutaient-ils, mille peines à s'échapper de ses terribles mains.

L'épouvante gagna les cœurs; la fuite se mit dans les rangs. C'est alors que se déployèrent sur les sommets du Calemberg les armes étincelantes des alliés. Kara-Mustapha n'en revenait point de voir ces insurmontables remparts ouverts à une armée. Un conseil de guerre qu'il assembla lui apprit trop que l'abattement avait gagné jusqu'aux chefs. Le pacha d'Andrinople, que la plupart des autres appuyèrent, conseilla la retraite, se fondant sur l'exemple du grand Soliman. Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, qui s'était opposé à l'aventureuse entreprise du siége de Vienne, et tous ceux qui avaient pensé comme lui, triomphaient de cette démonstration de leur sagesse. Le vizir indigné protesta contre la pensée de fuir. Il annonça qu'autres étaient ses desseins : il allait livrer l'assaut, en même temps que le gros de l'armée fermerait les passages du Calemberg. En dépit des maladies, des pertes, des désertions, des corps nombreux détachés sous Raab, sous Presbourg, devant Comorn, près de Tékéli, il comptait encore près de cent soixante-dix mille combattants. C'était plus qu'il ne fallait pour exécuter cette entreprise qui n'était que grande, qui devint téméraire parce qu'au lieu de se porter en personne au-devant de l'armée libératrice et de couvrir à la hâte de retranchements, partout préparés par la nature, les avenues de son camp, le vizir, toujours confiant quand il fallait douter, toujours indolent quand il fallait agir, se contenta d'envoyer ses généraux recevoir sans précaution le choc du héros de Podhaïce, de Chocim et de Zurawno.

Le même soir, Jean assemblait un conseil auquel assistèrent les généraux et les princes afin d'arrêter les dispositions dernières. Il était moins tranquille que Kara-Mustapha. Depuis la chute du jour, les signaux de Stahremberg multipliaient les avertissements de sa détresse; et des difficultés apparaissaient de toutes parts. « Nous avons trouvé les choses, » écrivait Jean à la reine, tout autrement qu'on ne nous les » avait représentées, surtout pour les localités et le terrain. Il » s'est élevé, depuis dix heures, un vent violent qui nous » donne tout droit dans les yeux. Les cavaliers ont peine à se » tenir en selle; on dirait *les puissances aériennes* [1] déchaînées

[1] Les mots imprimés en italiques dans cette correspondance sont les expressions textuelles de Jean, qui mêlait ainsi dans toutes ses lettres des expressions et des phrases françaises. Le lecteur est prié de s'en souvenir.

» contre nous; car le vizir a la réputation d'être un grand
» magicien....

» Nous avons laissé nos bagages à un mille d'ici, près du
» Danube, dans une position forte et munie de retranchements.
» Je n'ai avec moi que deux de mes chariots, et les plus lé-
» gers; le reste de mes effets est sur des mulets; mais ceux-là
» même, nous ne les avons pas vus depuis quarante-huit
» heures. Au reste, tout cela n'est pas important; ce qui l'est
» davantage, c'est qu'on nous a induits en erreur. Les géné-
» raux nous avaient assuré qu'aussitôt que nous aurions fran-
» chi le mont Calemberg, les difficultés seraient aplanies, et que
» de là le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce
» le long des vignobles. Arrivés ici, nous apercevons d'abord
» l'immense camp des Turks, et la ville de Vienne dans le loin-
» tain; mais, loin d'en être séparés par des champs, ce sont
» des forêts, des précipices, et une grandissime montagne
» que nous avons devant nous, et dont personne ne nous avait
» parlé. Il nous faut changer à présent notre ordre de bataille,
» et faire la guerre à la manière des Maurice Spinola et au-
» tres, qui s'avançaient *à la secura, gagnant peu à peu le ter-
» rain*. Toutefois, *humainement parlant*, et en mettant d'ail-
» leurs tout notre espoir en Dieu, il est à croire qu'un chef
» d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se concentrer,
« mais qui s'est campé là comme si nous étions à cent milles
» de lui, est prédestiné à être battu.

» Le commandant de Vienne nous a déjà aperçus, puisqu'il
» lâche des fusées et tire du canon sans cesse. Quant aux
» Turks, ils n'ont rien fait jusqu'ici, si ce n'est qu'ils ont dé-
» taché une cinquantaine d'escadrons avec quelques milliers
» de janissaires vers notre aile gauche, où sont le prince de
» Lorraine et l'électeur de Saxe établis dans le couvent des
» Camaldules. Les Turks ont l'air de vouloir défendre ce dé-
» filé; je veux m'y rendre de suite, et c'est pour cela que je
» finis cette lettre; car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait
» quelque retranchement; ce qui serait très-fâcheux pour
» nous, puisque c'est de ce côté que je veux les attaquer.
» Notre armée occupe l'espace d'un bon demi-mille à travers
» des montagnes et des bois, dans un terrain si coupé que
» ce n'est que par de petits sentiers que l'on arrive d'une aile
» à l'autre.

» J'ai passé la nuit à l'extrême droite, auprès de l'infante- » rie. On y voyait tout le camp turk, et le canon ne laissait pas » fermer l'œil. Nous avons si bien fait maigre ces deux derniers » jours de vendredi et de samedi, que chacun de nous pour- » rait chasser le cerf sur ces montagnes. Les vivres et four- » rages qu'on avait promis n'ont pas été fournis; cependant » les gens sont de très-bonne volonté; les régiments d'infan- » terie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent avec » une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens; les nôtres » sont à regarder d'un œil de convoitise le camp turk, et ont » une grande impatience de s'y établir. Les Tatars ne se » montrent pas encore; je ne sais où ils sont restés.

» J'ai reçu, mon cœur, votre lettre du 6 septembre; c'était » justement au moment où nous nous préparions à gravir les » montagnes. Ne vous vantez pas tant d'être à votre n° 6, » puisque celle-ci est mon n° 8; elle m'a entraîné jusqu'au » lever du jour. Mais il faut finir enfin, en embrassant un » million de fois mon aimable et incomparable Mariette.

» *Mes baisemains à ma sœur et à M. le marquis*[1]. J'embrasse » tendrement les enfants. »

Le jour qui se levait quand cette lettre fut close [dimanche 12 septembre] devait être grand dans l'histoire : c'était celui qui fixa les destinées de Vienne et de l'Empire; à pareil jour, la victoire de Chocim avait été gagnée; à pareil jour aussi, la Pologne avait élevé sur le pavois Jean Sobieski. On voit que Jean n'avait pas dormi comme Alexandre et le grand Condé; il s'était plu à consacrer à Marie-Kasimire les heures que réclamait son repos, et maintenant il sortait de sa tente à cinq heures du matin, au bruit d'une vive canonnade, que les Saxons s'étonnèrent d'avoir à engager sur ce plateau escarpé, au-dessous du château du Calemberg. En même temps, le bruissement des canons, des mortiers autour de Vienne, que l'armée chrétienne entendait dans le lointain à ses pieds, annonça le réveil du grand-vizir et sa résolution d'emporter en quelque sorte Vienne d'une main, tandis que de l'autre il arrêterait parmi les gorges et jusque sur le sommet de ces montagnes les défenseurs de l'Empire.

Kara-Mustapha avait gardé près de soi les janissaires,

[1] La princesse Radziwill et le marquis d'Arquien.

toute son infanterie, son artillerie presque entière. Ce furent la cavalerie, les Spahis, les Walaques, les Tatars, qu'il porta précipitamment à la rencontre de Jean. Ses escadrons se déployaient sur le haut du Calemberg, le long des croupes boisées qui commandent toute la plaine, le cours du Danube, Vienne et le camp ottoman. A leur tête marchait un vieillard de quatre-vingts ans, cet Ibrahim-Pacha, beglier-bey de Bude, le plus grand homme de guerre de ce temps au jugement des Turks, mais sans doute appesanti par l'âge, et peut-être intéressé, à son propre insu, au désastre du vizir par le ressouvenir de ses conseils méconnus : le siége de Vienne avait été tenté, il se poursuivait malgré lui.

L'armée chrétienne s'était formée en bataille pour forcer les passages, sortir des gorges et descendre dans la plaine. Les Polonais, conduits par le grand-hetman Iablonowski, tenaient l'aile droite, s'apprêtant à déborder la gauche des barbares, et à se précipiter le plus tôt possible dans des vallées plus propices aux mouvements des hussards; vers le centre même du camp turk. L'aile gauche, qui avait à ses pieds le Danube et semblait s'y appuyer, était composée de l'infanterie impériale et saxonne en trois divisions. Le comte Caprara, qui avait le prince Louis de Bade et le prince de Salm pour lieutenants, conduisait la première. La seconde avait à sa tête le prince Herman de Bade, celui à qui on attribuait la gloire d'avoir pointé le canon fatal sur Turenne; sous lui servaient le duc de Croy et Louis de Neubourg. L'électeur de Saxe guidait la troisième division, formée de troupes auxiliaires. C'étaient tous hommes de guerre éprouvés depuis long-temps et capitaines illustres. Cette aile formidable devait marcher droit à Vienne. Elle avait pour cavalerie le corps de l'impétueux chevalier Lubomirski. Le duc de Lorraine en personne commandait l'aile entière.

Le centre était composé de deux divisions : toute la cavalerie des Impériaux et des Bavarois, sous les ordre du savant duc de Saxe-Lawemberg, qui avait le comte Caraffa, le baron de Bareith, le comte Gondola, le baron de Munster, le marquis de Beauvau pour sergents de bataille; et toute l'infanterie de Bavière, de Franconie, des Cercles, sous les ordres du prince de Waldeck. Près de ce maître célèbre voulait combattre, comme simple volontaire, l'électeur de Bavière. Trois princes d'Anhalt,

trois de Wirtemberg, deux de Hanovre, deux de Holstein, un d'Eisenach, un de Hohenzollern, un de Hesse-Cassel, brillaient épars dans les lignes. L'Empire était là tout entier; il n'y manquait, dit Voltaire [1], que l'Empereur. A sa place, le roi de Pologne était l'Agamemnon en même temps que l'Ajax de cette épopée. Kara-Mustapha de son côté comptait autour de soi quatre princes chrétiens et autant de princes tatars. On ne sait si tant de chefs superbes s'étaient rencontrés depuis l'Iliade sur un même champ de bataille.

Admis au nombre les aides-de-camp du duc de Lorraine, le jeune Eugène de Savoie fit son apprentissage du métier de la guerre en portant à Jean Sobieski la nouvelle d'un engagement par lequel s'ouvraient à la fois cette grande vie militaire et cette grande journée. La veille, le comte de Leslé, de la division du prince Herman, avait reçu l'ordre de s'avancer, de crête en crête, au pied des Camaldules, jusqu'à la sortie de la forêt, de s'y retrancher, et d'asseoir des batteries pour tenir coupé le centre des troupes musulmanes qui s'avançaient, et les dominer de toutes parts. A la pointe du jour, les spahis, dans leur marche, aperçurent les ouvrages des Impériaux et des Saxons; ils se présentèrent en force pour les détruire, en poussant de grands cris. Le comte de Fontaine, et bientôt le duc de Croy, de la même division, en vinrent aux mains; le duc de Croy fut blessé sérieusement; un seigneur de cette illustre maison, le prince Maximilien, tomba frappé à mort; Waldeck se vit obligé d'accourir : l'aile gauche s'était engagée tout entière. Le différend de l'Europe et de l'Asie était commis au Dieu des batailles.

Il était huit heures du matin; l'action, étendue d'une extrémité de la montagne à l'autre, devenait vive et sanglante; elle embrassait tout le territoire escarpé de Closter-Neubourg, et déjà les dragons de Savoie, ceux de Croy, un régiment de Saxe et le corps de Lubomirski s'étaient couverts de gloire. Le prince Charles de Lorraine courut auprès du roi pour prendre ses derniers ordres, et tous deux, les instructions données, coururent, aux bras l'un de l'autre, dans la vieille église de Léopoldsberg, qui dominait au loin la scène immense, afin d'invoquer ensemble les bénédictions de celui dont ils allaient dé-

[1] Annales de l'Empire.

fendre la querelle. Un capucin qui arrivait de Rome, pieux, enthousiaste et éloquent, réputé, dit Daleyrac, grand homme de bien jusqu'à faire des miracles. et chargé de porter aux défenseurs de la croix les bénédictions d'Innocent XI, le père Marco d'Aviano célébra la messe. Les électeurs, ceux des princes qui n'étaient pas encore engagés, toute cette noblesse, l'élite du monde policé, se pressèrent pour l'entendre : elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils. Alors Marco d'Aviano s'avança sur le seuil de la chapelle, et, le crucifix à la main, répandit sa bénédiction sur l'armée : « Je vous annonce, dit-il, » de par le Saint-Siége, que si vous avez confiance en Dieu » la victoire est à vous. » Déjà le roi était à cheval ; il laissa le religieux, qui voulait le suivre, en prières au haut de ces crêtes escarpées, et il lança l'armée sur ces précipices, ces défilés, ces champs lointains, ce camp magnifique de l'infidèle, en s'écriant : « Marchons présentement avec assurance; Dieu » nous assistera! »

Les chrétiens marchaient d'ensemble, descendant de ces monts sauvages en cinq colonnes comme autant de formidables torrents, mais gardant un ordre admirable ; les premiers corps s'arrêtant de cent pas en cent pas pour attendre ceux dont la course était suspendue par les difficultés du sol, et dresser des batteries qui avec l'avantage du terrain foudroyaient au loin les escadrons ennemis. Un premier parapet de terre, élevé à la hâte pour fermer les cinq ou six chemins tracés dans la montagne, fut forcé après un combat rude et court. A chaque ravine une nouvelle action exerçait le courage des chrétiens et couronnait leur ardeur. Les spahis mettaient pied à terre pour combattre, et, remontant à cheval, ils cherchaient à quelques pas plus loin des positions propres à rendre de nouveaux combats. Sans retranchements dans ces lieux, où la nature en avait disposé de toutes parts, ils s'embarrassaient dans les défilés étroits, les difficiles passages, les bois, les vignobles, et, n'ayant point de gens de pied à opposer aux masses de l'infanterie allemande, ils pliaient de toutes parts. Exaltée par le spectacle de cette marche tutélaire, la garnison de Vienne faisait des miracles sur la brèche. Kara-Mustapha, toujours

tranquille entre ces deux batailles, pensa enfin à marcher avec toutes ses forces au-devant du foudre vengeur.

A dix heures du matin, les Impériaux étaient sortis des défilés. A mesure que le terrain s'agrandissait devant eux, les colonnes se formaient en bataille et l'armée s'avançait sur trois lignes profondes. Leslé d'abord, puis le duc de Croy, revenu au combat malgré sa blessure, Caprara, Saxe-Lawembourg, avaient planté leurs enseignes dans la plaine. Leur gauche s'appuyait au Danube; leur droite se liait au prince de Waldeck, qui déboucha bientôt. Jean ordonna à Charles de Lorraine de faire halte pour attendre les Polonais qui avaient un trajet plus long de quelques milles à parcourir dans les gorges du Wenersberg. A onze heures, ils parurent à leur rang de bataille. Les aigles impériales saluèrent l'apparition de leurs escadrons aux cuirasses dorées, et un cri de *vive le roi Jean Sobieski!* courut d'un bout à l'autre des lignes chrétiennes.

Jean et les chefs mirent pied à terre pour dîner sous un arbre; les soldats mangèrent ce que chacun portait, sans quitter le mousquet ou la lance. A midi on s'ébranla malgré le poids d'une chaleur accablante; on forma un demi-cercle sur ce vaste amphithéâtre, qui montrait maintenant les alliés à découvert dans tout leur ordre et tout leur éclat à l'œil surpris des barbares; puis on continua cette marche savante et terrible. Jean allait de colonne en colonne, encourageant toutes les troupes, parlant à chacun la langue de sa patrie, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français surtout aux Français nombreux qui, en dépit des mauvais vouloirs de Louis XIV, garnissaient les rangs.

Les Turks avaient profité de cette halte pour prendre des positions, se rallier, se grossir de puissants renforts. C'était une nouvelle bataille, et plus vive, à livrer. A la faveur des ravins, des coteaux pierreux, des épais vignobles, le village de Neudorf, puis un autre poste, furent disputés avec vigueur. La croix l'emporta. Helgstadt à son tour résista : les hussards polonais entrés en ligne se jetèrent, la lance baissée, sur les escadrons turks et les dispersèrent. Mais, emportés par la victoire jusque dans le gros de l'armée musulmane, ils furent un moment compromis. Le jeune Potoçki, fils du castellan de Krakowie, le trésorier de la cour Modrjewski, le colonel Assuérus, trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean porta le prince de

Waldeck et les Bavarois au secours des siens. Bientôt lui-même parut à la tête de sa seconde ligne et des dragons de l'Empereur : le choc fut terrible. Les musulmans fléchirent ; ils essayèrent de se défendre sur les hauteurs, furent écrasés, et l'armée chrétienne arriva sur les glacis du camp. C'était le lieu où devait se décider la querelle.

Ce camp, dont la magnificence enflammait l'ardeur guerrière des soldats, avait ses approches défendues par un ravin profond ; et, en avant du ravin, se présentait en bon ordre l'armée musulmane, tout entière assemblée autour de l'étendard du grand-vizir. Kara-Mustapha commandait en personne le corps de bataille. Celle de ses ailes qui faisait face aux Impériaux et touchait au Danube avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-Pacha, signalé dans les guerres de l'Ukraine ; l'autre était conduite par le vieil Ibrahim, elle couvrait l'armée du côté des montagnes de Styrie. Les Transylvains, les Walaques, les Arabes, les Tatars, une portion des janissaires, étaient en ligne sur des mamelons que l'art avait rapidement fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front ; et comme les Polonais menaçaient, vers le centre, les abords les plus ouverts de cette vaste citadelle, de leur côté se laissaient voir les masses les plus épaisses : c'était là que devait combattre Kara-Mustapha. Là se porta le roi en personne, tandis que Iablonowski, avec quelques milliers de chevaux, couvrant la droite, un moment menacée par Sélim-Guiéray, balayait dans la plaine, jusque vers les montagnes de Styrie, ses nuées de Tatars, et qu'à la tête des quarante mille Allemands, le prince Charles de Lorraine, appuyé au Danube, se disposait à profiter du succès ou à réparer le revers.

Il était alors près de cinq heures du soir. Jean comptait coucher sur le champ de bataille, et remettre au lendemain le dénoûment de ce drame solennel. Ce qui restait à faire ne paraissait pas pouvoir être l'œuvre de quelques heures, l'œuvre de troupes fatiguées. Cependant les alliés, malgré le poids du jour, étaient plus animés qu'abattus par leur marche victorieuse. On voyait au contraire la consternation régner dans les troupes ottomanes. De loin se découvraient les longues files de chameaux pressées sur les chemins de Hongrie. Leur route était indiquée par un sillon de poussière prolongé dans les

airs jusqu'à l'horizon. Le grand-vizir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance, augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même, qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, au pied de ses retranchements. Son cheval de bataille, tout bardé d'or, et pliant sous le fardeau, n'était bon ni pour vaincre ni pour fuir. On le voyait lui-même, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, y prendre paisiblement le café avec ses deux fils, tandis que l'œil du roi de Pologne mesurait ses lignes.

A l'aspect de cette tente superbe, la colère prit au roi. Son infanterie n'était pas arrivée encore : il pointa contre le vizir deux ou trois pièces que Konski avait roulées jusque-là sur des leviers ; c'étaient les seules qu'il eût sous sa main. Il donnait cinquante écus par volée. Mais il n'y avait point de caissons, et quelques munitions portées à bras furent promptement épuisées. Un officier français, faute de mieux, bourra une fois, avec ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France qu'il avait sur lui. Enfin les gens de pied parurent. Le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Kara-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, l'incertitude se manifeste dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha appelle à soi tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, et laisse ses flancs découverts ; ce mouvement trouble la ligne entière. Le roi s'écrie que ce sont des gens perdus. Il envoie au duc de Lorraine l'ordre d'attaquer brusquement par le centre, maintenant affaibli et ouvert, tandis que lui-même va renverser ces masses encore désordonnées. A peine il a dit, et déjà il a poussé droit à cette tente rouge qui l'enflamme comme le taureau dans l'arène. Entouré de ses escadrons, reconnaissable à son aigrette brillante, à son arc et son carquois d'or, à sa lance royale, au bouclier homérique que le fidèle Matzinski porte devant lui, plus que tout à l'enthousiasme qu'excite chez cette vaillante milice la présence de son glorieux chef, il brandit au premier rang sa framée, en répétant à grands cris ce verset du roi prophète : « *Non nobis*,

» *non nobis, Domine exercituum, sed nomini tuo des gloriam*[1]. » Les Tatars et les Spahis le reconnurent et reculèrent : on entendait le nom du roi de Pologne courir d'un bout à l'autre des lignes ottomanes. Pour la première fois on crut tout à fait à sa présence. « Par Allah ! répétait sans cesse Sélim-» Giéray, le roi est avec eux ! » Survint alors une éclipse de lune ; les deux armées virent le croissant pâlir dans le ciel. Le ciel semblait prendre fait et cause dans ce grand débat.

En ce moment les hussards du prince Alexandre, qui tenaient la tête des colonnes, s'élancèrent au cri national de : « Dieu bénisse la Pologne ! » Le reste des escadrons, conduit par tout ce qu'il y avait de palatins et de sénateurs brillants de noblesse, de luxe, de courage, suivirent. Ils franchirent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité, le remontèrent au galop, entrèrent tête baissée dans les rangs ennemis, coupant en deux le corps de bataille, et justifiant le mot fameux de cette fière noblesse à un de ses rois, qu'avec elle il n'y avait point de revers possible ; que si le ciel venait à cheoir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances !

Le choc fut si rude, que presque toutes ces terribles lances s'y brisèrent. Le pacha d'Alep, celui de Silistrie périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups de Iablonowski. En même temps Charles de Lorraine et le prince de Waldeck, passant sur le corps de toutes ces troupes chrétiennes des principautés, où la politique des hospodars était troublée et flottante comme la foi des soldats, tournèrent les infidèles, et menacèrent de près leur camp. Le grand-interprète, Mauro-Cordato, prit la fuite dans la tente même de Kara-Mustapha. Tombé tout à coup du haut de sa confiance altière, le vizir ne sut que fondre en larmes. « Et toi ! » dit-il au kan de Crimée qui arrivait entraîné par les fuyards, » ne peux-tu me secourir ? — Je connais le roi de Pologne, ré-» pondit Sélim-Giéray ; je vous disais bien qu'avec lui il n'y » aurait rien à faire que de nous en aller. Regardez le firma-» ment, ajouta-t-il, voyez si Dieu n'est pas contre nous ! » Kara-Mustapha, cependant, essaya de rallier ses troupes dans le camp et de les ranimer. Mais point. Tout fuyait. Il s'enfuit à son tour, après avoir embrassé ses fils en pleurant. Vain-

[1] « Ce n'est pas pour nous, ce n'est pas pour nous, Seigneur Dieu des ar-» mées, c'est pour ton nom que nous te demandons la victoire. »

cue, pleine d'épouvante, n'osant lever les yeux en haut, l'armée musulmane n'était plus. La cause de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation avait triomphé. Le flot de la puissance ottomane reculait épouvanté ; il reculait pour toujours.

La fuite du prince des Tatars parut aux ennemis de Jean une trahison achetée d'avance à prix d'or. Cette terreur panique des Turks parut à l'Europe entière un miracle. A six heures du soir, Jean franchit le ravin sous le feu de quelques janissaires facilement dispersés, et prit possession du camp. Il arriva le premier aux quartiers du vizir. A l'entrée de cette vaste enceinte un esclave accourut, lui présentant le cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier, et donna à l'un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que celui à qui appartenait cet étrier était vaincu; puis, plantant ses enseignes dans ce caravansérail guerrier de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turks, que Kara-Mustapha aurait pu amener à la charge durant une nuit qui s'avançait orageuse et sombre. Il ordonna seulement à Charles de Lorraine de se porter sur les contrescarpes de Vienne, et au prince Louis de Bade de chasser les assiégeants des tranchées. A la faveur des ombres, tous les janissaires avaient disparu. Après soixante jours de tranchée ouverte, la cité impériale était délivrée des barbares.

Cette grande journée avait été plus brillante que meurtrière. Ce fut la victoire de l'ordre, de la confiance, de l'enthousiasme, du génie. Elle coûta peu de sang. Voltaire n'a fait monter[1] qu'à deux cents le nombre des chrétiens tombés dans le combat. Quelques relations ne portaient celui des Turks laissés sur le champ de bataille qu'à six cents; d'autres l'élevèrent à quarante mille. Mais la manière dont les choses se passèrent, la précision et la rapidité des mouvements de l'armée chrétienne, la multiplicité des charges de cavalerie et leur rapide succès, enfin la fuite précipitée des Turks font assez voir l'exagération du dernier de ces chiffres. On ne peut admettre davantage le premier; car les relations même qui le donnent rapportent que le lendemain le grand nombre des

[1] Annales de l'Empire.

restes sanglants dont la plaine et le camp étaient jonchés infectaient au loin les airs. Jean, dans ses lettres, dit que le sol était couvert des morts de l'infidèle. La Gazette de France, dans ses premiers récits, peu bienveillants, mais remarquables par l'exactitude des détails, compta constamment huit ou dix mille Turks tués depuis le Calemberg jusque dans les tranchées de Vienne. Cette version doit être près de la vérité. Les Polonais seuls portaient leur perte à mille combattants; ils ne formaient que le tiers de l'armée. Les Impériaux, les alliés, les Saxons surtout, s'étaient aussi battus avec furie. Leur force d'ailleurs consistait principalement en fantassins; toutes considérations qui prouvent que leur perte dut au moins approcher de celle des Polonais; Jean se plaint à maintes reprises dans sa correspondance *du sang versé à flots par sa noblesse* pour la cause de l'Empire.

Au reste, cette armée, formée de tant de nations, marcha sous les drapeaux de Jean sans autre rivalité qu'une émulation admirable d'obéissance et de gloire. Tous ces princes, tous ces volontaires de sang illustre, n'apportèrent dans les rangs d'autre orgueil que celui de se signaler par de plus grands exploits. On comprend l'enthousiasme qu'entretinrent tant de vaillants exemples. Le roi de Pologne eut la joie de voir son jeune fils se montrer, par son sang-froid, déjà digne de lui. Mais, chose singulière! le nom de ce prince n'a été prononcé dans aucune des relations contemporaines. Ce fut à son frère Alexandre, qui n'avait pas huit ans, que l'Europe attribua, que l'histoire attribue encore ses jeunes exploits. Faut-il le dire? cet étrange larcin fut l'œuvre de sa mère. Le roi avait laissé à Marie-Kasimire le soin de rédiger les récits officiels qui, de Warsowie, se communiquaient à toutes les cours. Dès le départ de l'armée, elle substitua toujours le nom du second de ses fils à celui de l'aîné. Elle le fit, parce qu'au fond de son cœur fermentait une prédilection effrénée. Par un trait d'habileté infernale, elle inventa d'environner ainsi de prestiges, de grandir long-temps à l'avance dans l'opinion du monde celui des deux auquel son cœur partial voulait assurer l'héritage de leur père. On comprend maintenant les pleurs qu'elle donnait aux débuts de la campagne sur l'absence du prince Alexandre. Ils n'étaient pas d'une Spartiate, comme on l'a pensé. Ils n'étaient pas d'une mère.

Cependant les alliés conservèrent, dans la victoire, l'ordre qui la leur avait donnée. Ils passèrent la nuit sans se débander au milieu de cette espèce de bazar asiatique qui les conviait au pillage. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre, où Stahremberg, les portes de Vienne une fois ouvertes, lui envoya des vivres. Au lever du jour [lundi 13] s'offrit un spectacle effroyable : il n'y avait plus de Turks nulle part ; mais on voyait leurs œuvres. Ils avaient essayé de détruire le camp, ne pouvant plus le défendre ; et quoique cent vingt mille tentes fussent debout encore, partout se montrait l'image de la destruction et de la cruauté. Kara-Mustapha n'avait pas eu le temps d'emporter les queues d'honneur des pachas, ni même, assurait-on, l'étendard de l'Empire : il sut faire massacrer toutes les femmes de son sérail, pour qu'elles ne tombassent pas vivantes aux mains du vainqueur. Il avait pris le même soin de sa ménagerie, des chameaux qui restaient, des chevaux, enfin des captifs. Les alliés ne marchaient que sur les cadavres des chrétiens de tout âge, d'enfants surtout dont les Orientaux aimaient à avoir grand nombre, et qu'en fuyant ils égorgèrent. Le prince Cantemir, dans son histoire, porte ces victimes à trente mille. Plus loin, l'incendie allumé jusqu'au pied des montagnes annonçait assez que, renonçant à conquérir l'Autriche, ils voulaient n'y pas laisser pierre sur pierre. Alors commença le pillage, et ce fut avec furie. Tandis qu'officiers et soldats se disputaient les riches débris que leur livrait la victoire, le roi s'occupait de venger tant de barbarie et de couronner son triomphe en poursuivant les vaincus. La cavalerie légère eut cette tâche. Elle ne put les joindre. Kara-Mustapha ne méritait point les précautions de Jean. Loin de penser à revenir sur Vienne, il courait, fuyant toujours. Sa fuite, en cette seule journée, l'entraîna avec tous les siens jusque derrière le Raab.

Le roi entra cependant dans Vienne. Il entra par cette même brèche où, sans lui, le même jour, auraient passé les barbares. A son approche, les rues, parées de leurs décombres, retentissaient, à la place du bruit terrible d'un siége, des acclamations de tout un peuple qui sortait de dessous les ruines pour saluer le héros auquel il devait la vie. Ce peuple, comparant ce chef lointain qui était venu le sauver avec son souverain absent des périls, s'écriait, en lui pressant les mains

et lui baisant les habits : « Ah ! pourquoi celui-là n'est-il pas » notre maître ! » Le regard sévère des officiers de l'Empereur n'arrêtait point ces transports. Ils suivirent le roi jusque dans l'église des Augustins réformés, où, à défaut d'apprêts, ne voyant pas le clergé s'offrir à ses prières, lui-même entonna le *Te Deum*. Peu après cependant, cette solennité s'accomplit avec plus de pompe dans la cathédrale de Saint-Étienne. Le roi y assista le front prosterné contre terre. Là était le prêtre qui s'écria : *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Johannes*.

Au fronton de cette cathédrale, brillait un croissant qui y avait été attaché lors du siége de l'empereur Soliman, en retour de la promesse que ce prince avait faite et tenue de ne pas en bombarder le magnifique clocher. Cette fois, c'était sur ce clocher que les artilleurs de l'infidèle avaient dirigé toutes les batteries. Jean pensa que le croissant devait être abattu. Son vœu, accueilli avec enthousiasme par la population entière, ne reçut d'exécution que trois ans après : ce retard fut la première hostilité de Léopold.

Le roi dîna avec tous les généraux et les princes chez Stahremberg ; et le soir il retourna dans le camp, sa conquête. Il avait choisi pour ses quartiers les tentes, ou plutôt le palais enchanté du vizir. Là, il ne prit point de repos ; il écrivit à Louis XIV pour l'instruire de sa victoire, comme fils aîné de l'Église et roi très-chrétien ; c'était un malicieux hommage, une courtoise et spirituelle vengeance. Louis laissa cette lettre sans réponse. Le libérateur de Vienne n'était toujours à ses yeux qu'un roi électif.

Jean donna une partie de ses trophées à l'électeur de Bavière, dans l'intention que ce prince les partageât avec la dauphine, et que la cour de Versailles en fût ornée en dépit d'elle. Il dépêcha son secrétaire italien Talenti à Innocent XI, pour lui porter l'étendard que les vainqueurs appelaient celui du prophète, auquel les Turks contestaient cette gloire. Enfin il tourna ses pensées du côté de Marie-Kasimire, et lui adressa une relation détaillée de ces deux grands jours. Cette relation fut alors célèbre ; des copies plus ou moins complètes en coururent : la correspondance de madame de Sévigné en contient des extraits remarquablement fidèles. La voici tout entière, telle que la donne l'original, qui a été retrouvé ; c'est un mo-

nument qui fait également bien connaître le héros et sa victoire [1].

« Dans les tentes du vizir, le lundi 13 septembre, la nuit.

» Seule joie de mon ame, charmante et bien-aimée
» Mariette,

» Dieu soit béni à jamais! Il a donné la victoire à notre » nation; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés » n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le » camp des musulmans, des richesses infinies, nous sont tom- » bés dans les mains..Les approches de la ville, les champs » d'alentour, sont couverts des morts de l'armée infidèle, et » le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent » à tous moments des chameaux, des mulets, des bœufs, des » brebis que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multi- » tude innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un » grand nombre de transfuges, la plupart renégats, bien ha- » billés et bien montés. La victoire a été si subite et si ex- » traordinaire, que, dans la ville comme dans notre camp, » on était toujours en alarmes; on croyait voir l'ennemi reve- » nir à tout moment. Il a laissé, en poudres et munitions, » pour la valeur d'un million de florins.

» J'ai été témoin, cette nuit, d'un spectacle que j'avais dé- » siré depuis long-temps. Nos gens du train ont mis le feu » aux poudres en plusieurs endroits; l'explosion a été comme » celle du jugement dernier, cependant sans blesser personne. » J'ai pu voir en cette occasion de quelle manière les nuages » se forment dans l'atmosphère; mais c'est une mésaven- » ture : il y a là certainement pour plus d'un demi-million » de perte.

» Le vizir a tout abandonné dans sa fuite; il n'a gardé que » son habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son » héritier; car la plus grande partie de ses richesses me sont » tombées dans les mains.

» Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir de- » vant moi, j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a » conduit dans les tentes de sa cour privée; ces tentes occu- » pent à elles seules un espace grand comme la ville de War-

[1] Lettre neuvième.

» sowie ou de Léopol[1]. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le » vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au » saint-père par Talenti. De plus, nous avons de riches » tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort » beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu; mais il n'y » a pas de comparaison avec ce que nous avons vu à Chocim. » Rien que quatre ou cinq carquois montés de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous » ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes tatares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu » n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté; car » il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper » quelque chose.*

» J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-» même a été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son » kihag, ou premier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre » d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés » de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la » poursuite; et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turcs se défendent avec acharnement. A cet égard, *ils ont fait la plus » belle retirade du monde*. Cependant, les janissaires ont été » oubliés dans les tranchées, et, la nuit, on les a tous taillés » en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turks, » que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-» ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tatars, à trois cent mille combattants; d'autres ont compté » trois cent mille tentes, ce qui composerait un nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, je » compte à peu près cent mille tentes; car ils occupaient trois » camps immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en empare » qui veut; ceux même de la ville sont venus prendre part au » butin; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turks » ont laissé en fuyant beaucoup de captifs du pays, surtout » des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils » ont pu. Il y a donc par conséquent beaucoup de femmes

[1] Dans la correspondance de madame de Sévigné, post-scriptum de Corbinelli (septembre 1683), cette phrase se trouve presque textuellement citée.

» tuées; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles » peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de » trois ans, un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches » a hideusement fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était » emparé, dans un des châteaux de l'Empereur, d'une très-» belle autruche vivante; mais il lui a aussi fait couper la » tête, pour qu'elle ne retombât point au pouvoir des chré-» tiens. Il est impossible de détailler tous les raffinements de » luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là » des bains, des petits jardins avec des jets d'eau, des ga-» rennes à lapins, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats » ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

» Aujourd'hui, je suis allé voir la ville; elle n'aurait pu » tenir au delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de » boulets; ces immenses bastions, crevassés et à moitié crou-» lés, ont un aspect épouvantable; on dirait de grands quar-» tiers de roc.

» Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; elles attri-» buent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi » a commencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où » je me trouvais, vis-à-vis le vizir), toute la cavalerie du » reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le » centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire; j'ai vu » alors accourir Monsieur de Bavière, le prince de Waldeck » et autres; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; » les généraux me baisaient les mains et les pieds; les sol-» dats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient: *Ah! unser » brave könig* [1]! Tous m'obéissaient encore mieux que les » miens.

» Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine » et Monsieur de Saxe; nous n'avons pas pu nous rencontrer » hier, parce qu'ils étaient à l'extrême gauche; je leur avais » donné quelques escadrons de nos hussards, commandés par » le maréchal de la cour [2]. Le commandant de la ville, Stah-» remberg, est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a » embrassé en me donnant le nom de sauveur. J'ai été dans » deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les » habits; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin,

[1] Ah! notre vaillant roi!

[2] Le chevalier Jérôme Lubomirski.

» s'écriaient : « Ah ! donnez-nous à baiser vos mains victo-
» rieuses ! » Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat*; mais ils
» étaient retenus par la crainte des officiers et autres supé-
» rieurs. Cependant un gros du peuple fit entendre une espèce
» de *vivat*. Je remarquai que les supérieurs le voyaient de
» mauvais œil ; aussi, après avoir dîné chez le commandant,
» me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp. La
» foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahrem-
» berg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la
» ville. En me recevant, il ne m'a présenté aucun des em-
» ployés civils. L'Empereur m'a fait savoir qu'il était à un
» mille d'ici. ... Mais voilà le jour qui commence à poindre ;
» il faut que je finisse cette lettre. On ne me laisse plus la fa-
» culté d'écrire et de jouir plus long-temps de votre aimable
» tête-à-tête.

» Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille ;
» nous regrettons surtout deux personnes dont Dupont vous
» parlera. Parmi les étrangers, le prince de Croy a été tué ;
» son frère est blessé, et ils ont encore perdu quelques autres
» personnages de marque.

» *Il padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans
» l'effusion de sa joie ; il prétend avoir vu pendant la bataille
» une colombe blanche planer sur nos armées.

» Nous nous mettons en marche, dès aujourd'hui, pour
» poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit
» qu'ils m'accompagneraient.

» C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur
» et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais !

» Dès que le vizir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir,
» il fit appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme
» un enfant. Il dit ensuite au kan des Tartares : *Sauve-moi,*
» *si tu peux.* Le kan lui répondit : *Nous le connaissons bien,*
» *le roi de Pologne ; il est impossible de lui résister ; songeons*
» *plutôt à nous tirer de là.*

» Nous avons des chaleurs si accablantes que nous n'exis-
» tons plus qu'à force de boire. On vient de découvrir encore
» une grande quantité de munitions de guerre. Je ne sais
» vraiment pas ce qui leur sera resté, et avec quoi ils feront la
» campagne. Je reçois dans ce moment le rapport que l'ennemi
» a abandonné une quinzaine de petits canons dans sa fuite.

» Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en » Hongrie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quit- » tant, vous revoir à Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer » les cheminées et préparer les appartements.

» Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous » en servir à cette fin, en prévenant que c'est la lettre du roi » à la reine.

» Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me » suivre jusqu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le » pas pendant les deux premiers milles, à cause de l'insup- » portable infection des cadavres, tant d'hommes que de che- » vaux et de chameaux.

» J'ai écrit au roi de France; je lui ai dit que c'était à lui » particulièrement, comme au roi très-chrétien, qu'il me con- » venait de faire mon rapport *de la bataille gagnée et du salut* » *de la chrétienté*.

» L'Empereur est à un mille et demi. Il descend le Danube » en chaloupe; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie » de me voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse » d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te Deum*. Voilà » pourquoi je lui cède la place. Je suis fort aise d'éviter » toutes ces cérémonies; on ne nous a régalés que de cela » jusqu'à ce jour. *Notre Fanfan est brave au dernier point*[1]. »

Plus tard, le roi disait encore :

« ..... Les Turks ont défendu quelque temps leur camp et » leurs tentes. Au moment où ils les eurent évacuées, je fis » publier la peine de mort contre tout cavalier qui descendrait » de cheval et tout fantassin qui s'écarterait des rangs; nous » nous attendions à tout moment à voir revenir l'ennemi sur » nous dès que nous serions disséminés pour le pillage. Bien- » tôt la nuit est survenue; on ne se voyait plus; alors les

[1] Dans ce jour si glorieux pour la Pologne et son roi, le moindre détail paraît devoir intéresser mes compatriotes. L'historien Kochowski rapporte qu'à la bataille de Vienne, le roi était vêtu d'un habit bleu de ciel, à la polonaise, et qu'il montait un cheval alezan. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître au loin la place où était le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance. Le prince Jacques (Fanfan) avait un casque sur la tête, une cuirasse sur le devant du corps, et, outre l'épée qu'il tenait à la main, une espèce de sabre court et très-large en usage chez les Polonais d'autrefois. Il ne quitta pas son père un moment pendant tout le temps de la bataille.

(Note de M. le comte de Plater, traducteur des Lettres de Jean Sobieski.)

» soldats ont allumé les flambeaux turks, et c'est avec leur » secours qu'ils ont commencé à chercher et piller, surtout » les officiers et towarzysz, qui avaient des valets à leur suite » ou des gens assez déterminés pour ne pas se laisser arra- » cher les tentes une fois qu'ils les avaient occupées..... Ces » valets se sont emparés, la nuit, d'une quantité de belles » choses qui se trouvaient dans les tentes du vizir. On avait » beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ouverture du » côté opposé, et emportaient ce qu'ils voulaient. Un petit » Kosake, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître » pour plus de quatre mille ducats de bijoux. Les Allemands » n'ont presque rien eu; car, excepté ceux qui se trouvaient » avec moi, aucun d'eux n'est entré ce jour-là dans le camp » turc : aussi n'ont-ils ni prisonniers, ni étendards, ni aucun » gage de victoire. »

Les Turks n'avaient pas tant détruit et tant emporté, que d'incroyables richesses ne s'offrissent à l'avidité des chefs et des soldats. Trois cents pièces d'artillerie de tout calibre étaient tombées, ainsi que des munitions immenses, au pouvoir des alliés. Parmi les canons, beaucoup étaient marqués aux armes des Empereurs; quelques-uns aussi portaient le chiffre du roi Sigismond. C'étaient celles peut-être que Zolkiewski avait laissées sur le champ de carnage du Kobilta.

« Je vous envoie, mon amie, écrivait le roi, la liste des » munitions qu'on a prises dans le camp turc et dont nous » devons faire le partage [1]. C'est une chose inconcevable que » l'immensité de leurs préparatifs, et des trésors qu'ils y ont » prodigués. Notez que la moitié avait déjà été gaspillée par » notre armée, car on n'a commencé à faire la liste qu'après » trois jours de pillage. Jusque-là chacun prenait ce qu'il » voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est » resté. Il faut traduire cette liste dans plusieurs langues, et » la publier dans les gazettes. *Quant à mon butin, il n'y a » pas moyen de tout écrire; mais les choses principales sont :*

[1] Rubinkoski nous a laissé le tableau du parc d'artillerie, des bagages et des munitions que les Turks abandonnèrent aux vainqueurs dans la journée de Vienne. En voici un extrait :

60 canons de 48 livres.	9,000 chariots de munitions.
60 canons de 24.	125,000 tentes.
150 canons de moindre calib.	5,000,000 livres de poudres.
40 mortiers.	

» *une ceinture de diamants, deux montres de diamants, quatre* » *ou cinq couteaux fort riches; cinq carquois de rubis, de sa-* » *phirs et de perles fort riches; des couvertures, des tapis, et* » *mille autres bagatelles; des fourrures de martres-zibelines,* » *les plus belles du monde* [1]. Il y a beaucoup de ceintures en » diamants parmi les soldats. Je ne conçois pas ce que les » Turcs en voulaient faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en » porter; peut-être voulaient-ils en parer les dames de Vienne » qui seraient tombées en leur pouvoir; ce qui est certain, » c'est que les diamants sont beaux, et la monture très-riche. » On dit que Minczynski cadet en a une fort belle; mais il ne » veut pas la montrer, et prétend l'avoir déjà envoyée en Po- » logne. Nos gens en ont vendu dans Vienne grand nombre et » à bas prix, de peur que leurs maîtres ne les leur reprissent. » Au moment où la déroute a commencé, le vizir est entré » dans sa tente, et a ordonné à sa suite de se saisir de tous » les sacs d'argent. Aussi y avait-il des transfuges qui ap- » portaient avec eux jusqu'à deux et trois mille ducats. J'ai » une cassette d'or massif dans laquelle sont enfermées trois » feuilles d'or de l'épaisseur d'un parchemin. Ces feuilles sont » couvertes de figures qui ont l'air d'être cabalistiques. C'est » dans cette cassette que je garde l'image de la Sainte Vierge » dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor, il est » impossible d'apprendre ce qu'il est devenu; je suis arrivé » le premier dans les tentes du vizir, et je n'ai vu personne » s'en emparer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, » ou qu'on ne nous l'ait pas encore amené, ou qu'il ait été » envoyé sur les derrières avant la bataille. »

Vienne passa tout à coup de l'extrême disette à l'extrême abondance. Malgré la désolation et l'incendie de toute la contrée, les vivres étaient en profusion dans le camp turk. Les soldats vendaient un bœuf pour quelques thalers. Un chameau valait quatre florins. Les assiégés se précipitèrent hors des murs pour prendre leur part du butin. Ils jouirent à la fois des plaisirs de la délivrance et des profits de la victoire.

Colonitz sortit aussi des murailles pour venir revendiquer son lot. Les Turks avaient laissé derrière eux, à côté des ca-

[1] On se rappelle que tout ce qui est imprimé en italique a été écrit par Sobieski en français dans les même termes.

avres des femmes, beaucoup de leurs enfants qu'ils n'avaient pu entraîner dans leur fuite, et qu'ils n'avaient pas eu le courage d'égorger. Le prélat accourut pour recueillir ces orphelins de l'infidèle. Il s'en trouva plus de six cents, et cet autre Vincent de Paul leur servit de père à tous. Il leur donna du pain et de l'instruction, se trouvant assez payé de ses sacrifices puisqu'il les gagnait à la foi.

Le roi aussi recueillit un trophée qui le toucha entre tous les autres. C'était un vieux tableau qui fut découvert dans les ruines du village de Wishau. On y voyait une Notre-Dame de Lorette dont la couronne était soutenue par deux anges portant dans leurs mains des rouleaux avec ces deux inscriptions : *In hac imagine Mariæ vinces*, *Johannes. In hac imagine Mariæ, victor ero Johannes.* Cette image, d'une grande vétusté, fut réputée miraculeuse. Jean la destina à la chapelle de Zolkiew, et depuis lors il s'en fit suivre dans tous ses voyages. Il ne reparut pas sous la tente sans y apporter ce talisman.

Le monde sembla tout entier avoir sa part de ces dépouilles et de cette victoire. La nouvelle des grands événements qui venaient de fixer les destinées de l'Occident volait de contrée en contrée, et partout l'accueillait l'enthousiasme des peuples. États protestants, états catholiques, tous célébrèrent sur les places publiques, dans les palais, dans les temples, la victoire de Jean Sobieski. A Mayence comme à Venise, en Angleterre comme en Espagne, toutes les chaires retentissaient de ce grand nom. C'était à qui porterait le plus haut l'homme envoyé de Dieu, et les miracles descendus d'en haut. A Rome, les fêtes durèrent un mois entier. Au premier bruit de la victoire, Innocent XI tomba à genoux aux pieds d'un crucifix en fondant en larmes. Des illuminations magnifiques firent du dôme que Michel-Ange a bâti un temple de feu suspendu dans les airs. Quand Talenti arriva, portant l'étendard qui devait être placé à cette voûte près de celui de Chocim, ce fut, comme en Carniole, comme à Venise, comme dans toute l'Italie, un triomphe, une ivresse populaires. On eût dit le Tibre revenu aux jours des triomphes opimes. Mais les enfants du peuple-roi n'ont point de Capitole; ils se bornèrent à promener le signe révéré de l'islamisme, pendant des mois entiers, de couvents en couvents. Dans toute l'Europe il en courut des

images avec de grossières traductions de ses devises arabes. Long-temps les gazettes ne furent pleines que de son histoire. La reine Christine alla complimenter Innocent XI sur la possession de ce trophée. Elle écrivit à Jean ses félicitations et ses louanges. Tous les princes, tous les rois l'imitèrent. Jean avait vaincu pour toutes les nations civilisées. Le monde lui décerna d'une commune voix le titre de libérateur de la chrétienté.

La lettre de la reine de Suède mérite à plus d'un titre d'être conservée. La voici : en la lisant avec attention, on y reconnaîtra partout une égale application à flatter le roi de Pologne et à blesser Louis XIV :

« C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été » donné au monde par Votre Majesté dans cette mémorable » et glorieuse journée, pour laquelle le Saint-Siége et l'univers » tout entier vous doivent tant, que c'est une obligation per- » sonnelle pour tout chrétien d'applaudir à votre gloire et de » témoigner sa joie. Dans cet heureux jour Votre Majesté s'est » montrée digne non-seulement de la couronne de Pologne, » mais de celle de l'univers. *L'Empire du monde vous serait* » *dû si le ciel l'eût réservé à un seul potentat*. J'ose dire que » personne ne met à plus haut prix que moi votre gloire, vos » travaux, votre dévouement, votre victoire sur les maîtres » de l'Asie, et je m'en fais gloire; c'est que personne n'a » mieux connu les dangers que nous avons courus, mieux » jugé la ruine et l'extermination dont cette formidable puis- » sance nous menaçait. *C'est à Votre Majesté, après Dieu, que* » *désormais tous les autres rois doivent la conservation de* » *leurs royaumes*. Moi, qui ne possède plus de royaume, je » me reconnais redevable à vos exploits de ma vie, de ma » liberté, de mon repos, ce bien que j'estime au-dessus de » tous les empires de la terre. Je dois pourtant avouer mes » torts envers un si grand roi que l'est Votre Majesté. Je suis » tourmentée de la passion de l'envie, mal d'autant moins to- » lérable qu'il m'est plus nouveau. *Je n'ai envié jusqu'à ce* » *jour aucun de mes contemporains* [1]. Votre Majesté *seule* » m'est un objet d'envie, m'apprend que je suis sujette à ce » sentiment, dont je me croyais entièrement incapable. Au

[1] Nemini viventi invidebam unquam.

» reste, ce que j'envie à Votre Majesté, ce n'est ni sa cou-
» ronne ni ses trophées : ce sont ses privations et ses dangers ;
» c'est le titre de libérateur de la chrétienté; c'est la satis-
» faction et la gloire d'avoir, on peut le dire, *donné la vie et*
» *la liberté à vos amis et à vos ennemis*[1], car c'est là ce que
» vous avez fait. Puisse Dieu, seul digne prix des actions hé-
» roïques, vous tenir compte de vos travaux dans ce monde
» et dans l'éternité! il n'y a que lui qui puisse dignement
» vous récompenser.

» Je suis, etc. »

Dans les passages soulignés, notamment ceux où tous les monarques, même ennemis du roi de Pologne, sont déclarés, avec affectation et insistance, redevables à ce prince de la conservation de leurs couronnes, éclate le dessein d'irriter dans l'âme de Louis les sentiments jaloux que l'Europe lui supposait, que lui supposait Jean lui-même. « Ils crèveront » tous de dépit, malgré toutes leurs manigances, » écrivait-il à Marie-Kasimire en parlant de la cour de Versailles. L'humeur y était grande en effet. Comme dit Bayle, Sobieski avait taillé en pièces non-seulement les Turks, mais aussi les prédictions dont Paris était rempli alors sur la chute prochaine de la maison d'Autriche. Cette maison relevait sa tête humiliée. Au premier bruit de la délivrance de Vienne, le cabinet de Madrid parla d'opposer une déclaration de guerre à l'invasion de la Flandre, espérant entraîner ainsi les États-généraux, la Suède, l'Angleterre, l'Empire; le marquis de Grana, gouverneur de ces provinces, reçut l'ordre de tenter des représailles. Les États-généraux lui donnèrent des troupes, firent des levées, se prononcèrent enfin pour la politique belliqueuse du prince d'Orange. Léopold déclara qu'après les succès qu'il venait d'obtenir, par la grâce de Dieu et la présence du roi de Pologne, contre l'ennemi des chrétiens, son premier soin serait de défendre ses alliés de tout attentat. Innocent XI soutint ce langage; il triomphait dans sa double passion contre l'infidèle et contre Louis XIV. Louis se sentit à la veille d'être engagé par ses agressions dans une guerre extérieure qui pouvait devenir universelle, et le feu de la

[1] Possit dici V. M. dator vitæ libertatisque amicis æque ac *inimicis*; utrisque enim vitam et libertatem in tuto locavit. — Cette expression *inimici*, qui n'est pas *hostes*, ne peut s'appliquer qu'au roi de France.

guerre civile, allumé déjà dans le Vivarais et le Dauphiné par la politique exclusive à laquelle la mort de Colbert avait laissé le champ libre, lui rendait redoutable ce vaste incendie. Toutes les espérances, toutes les combinaisons de Louis XIV se trouvaient renversées.

Aussi la France ne put-elle unir sa voix au concert de bénédictions dont retentissait l'Europe. Les gazettes n'annoncèrent la levée du siége que sous la rubrique de Cologne, fort tard, le jour même où dans Madrid des fêtes consacraient déjà cette victoire. Encore dans ces récits Jean n'était pas nommé. *Un coup du ciel* avait sauvé Vienne; quand il fallut en venir enfin à prononcer son nom, le *Mercure galant*, seul journal raisonné que la France possédât alors, employa plusieurs volumes à démontrer que le roi de Pologne n'avait rien fait que tout autre prince n'eût fait à sa place; que Louis avait comme lui offert des secours; que ce n'était point sa faute si la haine aveugle de Léopold les avait refusés; que nonobstant il avait bombardé opiniâtrément Alger pour faire une diversion utile; qu'il l'avait faite à ses dépens, tandis que d'autres dans leur conduite n'avaient obéi qu'à leur intérêt; qu'au reste on n'entendait pas nier que la journée de Vienne n'eût sauvé l'Allemagne et l'Italie, puisque c'était chose d'une incontestable évidence; mais qu'il n'y avait pas eu de bataille livrée, que toutes les relations qui en avaient couru étaient mensongères. « Au moment où on se préparait à combattre, » ajoutait l'écrivain officiel, le bruit se répandit que le roi de » Pologne estoit à la tête de l'armée chrestienne. A ce nom la » frayeur saisit aussitôt le cœur de tous les Turks, et le grand- » visir ayant pénétré au fond de leurs âmes prit le parti de » la retraite, s'imaginant de le voir encore vainqueur. Ainsi » c'est sans combat que l'armée chrétienne a mis l'Italie hors » de crainte; qu'elle a sauvé l'Allemagne; qu'elle a fait fuir » un ennemi qui avoit couvert la campagne de ses armées » formidables; qu'elle a vu avorter ses vastes entreprises, » malgré ses dépenses aussi grandes que ses desseins, et » qu'elle a profité de tout son butin. On peut dire que trois » personnes y ont contribué : le comte de Stahremberg d'a- » bord par sa prudente conduite ; le secours de Vienne n'est » pas moins dû aux prières du pape et de toute l'Église, et » aux sommes que Sa Sainteté a données, sans lesquelles il

» eût été impossible de mettre tant de troupes sur pied. Le » roi de Pologne doit être nommé le troisième : on le met le » dernier parce que sa réputation est si forte que les Turks » ont levé le siége avant que d'estre attaqués, seulement » parce que l'on disoit qu'il devoit combattre en personne... » Telle était la petite guerre de la politique française contre Jean Sobieski. C'était là une étrange manière de déprimer sa gloire. La flatterie a beau être inventive ; elle n'eût pas trouvé si bien.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN III.

CAMPAGNE DE HONGRIE.

1683.

SOMMAIRE.

Entrevue de l'empereur Léopold avec le roi de Pologne. — Fuite de Kara-Mustapha ; ses précautions contre la colère du sultan.— Marche de Jean ; ses desseins. — Obstacles. Politique impériale. Opposition de l'armée. Menées de la reine de Pologne. — Lettres du roi. — Passage du Danube. Défaite de Parkan. Victoire de Parkan. — Siége et prise de Strigonie. — Fautes de Tékéli. Médiation de Jean. — Retour des Polonais et de leur roi en Pologne.

[septembre, 14]. Il y eut dans le monde un autre souverain qui eut le malheur de penser sur le libérateur de Vienne comme Louis XIV. Ce fut l'empereur Léopold. Il avait erré loin de l'armée pour éviter, dit-on, de se rencontrer aux côtés de Sobieski, et de mettre en présence le rang et la gloire. Au premier bruit de la victoire qui venait de sauver sa couronne, il se hâta de redescendre le cours du Danube pour rentrer dans sa capitale. Mais quand il sut que le roi de Pologne y recevait les hommages de la population reconnaissante, il suspendit sa marche, afin de n'être pas témoin du triomphe plus qu'il ne l'avait été du combat. Enfin, il apprit que le roi de Pologne, pénétrant les calculs de son orgueil, avait fui à son tour devant lui; que déjà même il se mettait en marche vers la Hongrie, pressé en apparence de poursuivre les barbares, plus pressé en effet de laisser le champ libre à son allié. Léopold alors reprit la route du palais paternel; il reparut parmi ses peuples, « au courage desquels on aurait pu dire, » selon les curieuses expressions du journal de Louis XIV, « qu'il devait la conservation de sa capitale, si les rois pou- » vaient devoir quelque chose à leurs sujets! »

Maintenant, ses conseillers, les électeurs, les princes, l'entouraient, criant qu'il ne pouvait laisser le libérateur de Vienne s'éloigner sans le voir : c'était s'exposer à ce qu'il reprît le

chemin de la Pologne, au lieu d'achever la destruction de l'ennemi. Léopold agité tenait conseil. La question des préséances était grandement débattue. A qui appartenait la main, de lui ou de son hôte illustre? Comment devait-il aborder un roi électif? — « A bras ouverts, s'il a sauvé l'Empire, » répondit Charles de Lorraine, toujours magnanime [septembre, 15].

Cependant, le roi de Pologne avait levé ses tentes, s'acheminant du côté de la division qu'il avait lancée à la poursuite des Turks. Il fallait maintenant que Léopold allât à lui, qu'il le visitât au milieu de son armée : vives perplexités, longues négociations. L'esprit du roi fournit un expédient qui les termina au grand divertissement de l'Europe. Laissons-le parler lui-même [1].

« J'ai eu mon entrevue avec l'Empereur, avant-hier, c'est-» à-dire le 15. Il était arrivé à Vienne quelques heures après » mon départ. Je l'ai envoyé complimenter par le vice-chance-» lier, chargé en même temps de lui remettre un des étendards » du vizir, en souvenir de notre victoire.... A minuit, on m'an-» nonce Schafgotsch, arrivant avec grand empressement de la » part de l'Empereur; il m'assure que Sa Majesté serait très-» peinée de ne pouvoir communiquer avec moi que par l'en-» tremise du vice-chancelier; qu'elle ne veut pas voir mon » envoyé; que c'est moi en personne qu'elle désire entretenir; » qu'ainsi je devrais écrire au vice-chancelier de ne point » solliciter d'audience. Je me mets à écrire en conséquence, » et voilà que deux heures après arrive encore le comte de » Schafgotsch : « Il y a eu un malentendu, dit-il; la faute en » est à Galeçki. » « Voyant bien que tout cela n'était que pure » chicane, j'ai déclaré que lorsqu'il s'agissait de parler aux » souverains je le faisais en personne, et que mon chancelier » ne s'adressait qu'aux envoyés des cours ou autres autorités. » — Ainsi, disais-je, vous vous inquiétez pour rien; annon-» cez plutôt franchement ce que vous voulez; toute la difficulté » porte sans doute sur la grande question de savoir qui aura la » droite. Mais tout cela peut s'arranger et il ne s'agit que de » s'entendre. » Schafgotsch a répondu qu'en effet c'était là ce » qui embarrassait l'Empereur; qu'il ne pouvait point céder

[1] Lettres à la reine Marie-Kasimire; lettre dixième.

» le pas, qu'il se trouvait dans le moment au milieu des élec-
» teurs, représentant, pour ainsi dire, la tête de l'Empire. J'ai
» proposé le moyen suivant : « Du moment que l'Empereur
» approchera de mon camp, j'irai à sa rencontre, nous nous
» saluerons à cheval et nous resterons ainsi vis-à-vis l'un de
» l'autre, moi du côté de mon armée, lui du côté de la sienne
» et de la capitale; lui accompagné des électeurs, moi de mon
» fils, des hetmans et des sénateurs. »

» Schafgotsch a accueilli cette proposition, et tout s'est passé
» en conséquence. Cependant l'Empereur n'a été accompagné
» que de l'électeur de Bavière; celui de Saxe l'avait déjà
» quitté. Il avait à sa suite une cinquantaine de cavaliers de sa
» cour, d'employés et de ministres. Des trompettes le devan-
» çaient; des gardes du corps et une dizaine de valets de pied
» le suivaient. Je ne vous ferai pas le portrait de l'Empereur,
» car il est connu. Il était monté sur un cheval bai de race
» espagnole; il avait un justaucorps richement brodé, un cha-
» peau à la française, avec une agrafe et des plumes blanches
» et rouges, une ceinture montée en saphirs et en diamants,
» l'épée de même. Nous nous sommes salués assez poliment;
» je lui ai fait mon compliment en latin et en peu de mots, il a
» répondu dans la même langue en termes choisis. Etant ainsi
» vis-à-vis l'un de l'autre, je lui ai présenté mon fils qui s'est
» approché et l'a salué. L'Empereur n'a pas seulement mis la
» main au chapeau; j'en ai été comme terrifié. Il en a usé de
» même avec les sénateurs et les hetmans, et même avec son
» allié le prince palatin de Belz [1]. Pour éviter le scandale
» et les gloses du public, j'ai encore adressé quelques mots
» à l'Empereur, après quoi j'ai tourné mon cheval: nous
» nous sommes salués mutuellement et j'ai repris la route
» de mon camp. Le palatin de Russie a fait voir notre armée
» à l'Empereur, ainsi qu'il l'avait désiré; mais nos gens
» ont été très-piqués et se plaignaient hautement de ce que
» l'Empereur n'avait pas daigné les remercier, ne serait-ce
» que du chapeau, pour tant de peines et de privations. Après
» cette séparation, tout a changé subitement; c'est comme si
» on ne nous connaissait plus. Schafgotsch et le légat nous ont
» quittés..... On ne nous donne plus ni fourrages ni vivres.

[1] Constantin Wisniowiecki, allié de la famille impériale par le mariage du roi Michel avec l'archiduchesse Éléonore.

» Le saint-père avait envoyé de l'argent à cet effet à l'abbé
» Buonvisi; mais l'abbé est resté à Lintz. »

Le roi, dans ce récit, ne rapporte pas sa réponse au remercîment gauche et froid de l'Empereur, telle que la racontent toutes les relations. « Je suis bien aise, sire, aurait-il dit, dè » vous avoir rendu ce petit service. » Ce fut dans la plaine d'Ébersdorff qu'eut lieu cette singulière entrevue. Le roi se tint à l'aile droite de son armée, de sorte que l'Empereur fut obligé, pour le joindre, de se porter d'une extrémité à l'autre du front des Polonais. A quelque distance, il s'approcha au petit galop; tous deux portèrent la main en même temps, lui au bonnet, Léopold au chapeau. Dans la présentation de son fils, le roi remplit la lacune que laissait le silence extraordinaire de l'Empereur, en disant qu'il l'avait amené, malgré sa jeunesse, pour lui apprendre comment on se comportait avec des alliés; et, comme Léopold continuait de ne pas trouver des paroles, le roi reprit ; « Vous voulez probablement, » mon frère, voir mon armée ! Voilà mes généraux ; je leur ai » donné l'ordre de vous la montrer. » Puis, il tourna bride, et l'Empereur, jusqu'alors immobile, s'ébranla pour parcourir les lignes polonaises. Cette muette entrevue avait duré moins d'un quart d'heure. La surprise était grande dans les deux armées; grande l'indignation dans les rangs polonais. L'Empereur se décida, deux jours après [17], à donner des excuses de son étrange procédé envers ce jeune prince Jacques, auquel la main d'une archiduchesse était promise. Il lui envoya une épée, et écrivit qu'il n'avait pu la veille exprimer toute sa reconnaissance et toute sa joie, dans le trouble où l'avaient jeté le souvenir de ses dangers et la vue de son libérateur.

La conduite de Léopold n'avait rien de nouveau. Vingt ans auparavant, le lendemain de la victoire de Saint-Godard, les Français, qui la lui avaient gagnée, ne pouvaient, à prix d'or, obtenir des fourrages et du pain : ses ministres avaient l'air de tenir à affamer les libérateurs plus que les ennemis. Cette fois, c'était pis encore; les Polonais ne pouvaient obtenir ni des vivres ni des tombeaux.

Jean écrivait à la reine [1] :

« L'envoyé d'Espagne, qui avait tant insisté pour avoir une

[1] Lettre dixième

» audience, et auquel j'avais déjà accordé les honneurs d'un » siége, ne paraît plus. Nos malades sont couchés sur du fu- » mier; nos blessés, dont le nombre est assez considérable, » ne peuvent pas obtenir de bateau pour descendre la rivière » jusqu'à Presbourg, où je serais plus à même de les entrete- » nir à mes frais. On refuse d'enterrer nos morts dans les ci- » metières de la ville, même ceux de grades supérieurs. On » leur indique les champs ou les cimetières des faubourgs rui- » nés et pleins de cadavres païens. Un dragon allemand a » frappé, à quatre pas de moi, un de mes pages, et lui a mis » le visage en sang. Je m'en suis plaint au duc de Lorraine, » et n'ai obtenu aucune satisfaction. On a arraché à un autre » de mes gens mon manteau qu'il portait. On pille nos baga- » ges; on nous enlève de force nos chevaux qui étaient restés » au-delà des montagnes et avaient de la peine à nous rejoin- » dre. Quelques-uns de mes gardes du corps, que j'avais » laissés près des canons turks jusqu'à ce qu'on les eût dis- » tribués également (bien que ce soient les nôtres qui en ont » pris le plus grand nombre le jour de la bataille), ont perdu » leurs manteaux, leurs habits et leurs montures..... Il est » très-vrai de dire que nous n'avons jamais été en si mauvais » état. Si ce n'était l'avoine que nous avons trouvée dans le » camp turk, nous aurions déjà perdu tous les chevaux. C'est » un tel état de misère partout, qu'il est difficile de trouver » une botte de foin ni d'herbe fraîche; des champs tout nus, » voilà ce qui reste après le passage de ces nuées de païens; » et cependant nous aurons encore quinze milles d'un pareil » pays à traverser, à moins qu'on n'ait la charité de nous » construire un pont sur le Danube, pour nous faire entrer au » plus vite dans le pays ennemi. Là nous pourrions encore » trouver des vivres. Mais ces messieurs de Vienne remettent » tout d'un jour à l'autre; ils se sont établis en ville, et s'y » adonnent à ces plaisirs et à ces débauches pour lesquels Dieu » les a si justement punis.

» Le capitaine Obar a trouvé le duc de Lorraine chez le » commandant de Vienne. Ils étaient à manger et à boire; » tous deux l'ont reçu assez froidement, n'ont rien accordé, » et nous ont seulement fait reproche des prétendus fourrages » que nous avons prélevés, et que pourtant aucun de nous n'a » vus ni touchés un moment. Obar y a été à même d'enten-

» dre toute sorte de discours pleins d'ingratitude. Comme » beaucoup des nôtres se pressent vers la ville pour y trouver » quelque nourriture, parce que l'on meurt de faim dans la » campagne, le commandant de Vienne a donné l'ordre de ne » pas les laisser entrer, et de faire feu sur eux : on prétend » que c'est parce qu'un Polonais a tiré sur des Allemands qui » voulaient lui enlever son cheval. Je viens d'envoyer à Vienne » le père Haçko, jésuite, pour recueillir les malades, payer » leurs dettes, et enfin louer des bateaux dans lesquels ils » pourraient descendre le Danube jusqu'à Presbourg. Moi, » pour ma part, j'ai eu toutes les peines du monde d'obtenir » chez les Pères de la Société un réduit pour y déposer mes » effets; encore n'ont-ils pas voulu en faire la liste, si bien » que tout y est resté à la garde de Dieu. Veuillez bien, ma » chère âme, raconter tout cela à monseigneur le nonce du » pape.

» Après une si grande bataille où nous avons perdu tant de » monde et des familles les plus illustres, nous perdrons en- » core nos chevaux et nos bagages, et nous nous serons expo- » sés à la risée publique..... Les officiers de l'Empereur vou- » draient nous enlever même le peu que nous avons. Que » nous reviendra-t-il de notre victoire, si nous n'en profitons » pas pour entrer dans le pays ennemi, et si on nous laisse » périr de misère? Aujourd'hui nous avons l'air de pestiférés » que tout le monde évite; tandis qu'avant la bataille, mes » tentes, qui, Dieu merci, sont assez spacieuses, pouvaient à » peine contenir la foule des arrivants.

» Nous savons de science certaine que le saint-père a avancé » des sommes considérables, qu'il n'a pas même épargné » l'argenterie des églises; que nombre de particuliers ont con- » tribué à des quêtes. A quoi donc tout cela a-t-il servi? » Maintenant, dussent même tous ces secours arriver, il serait » trop tard. Les chevaux crevés et ceux qui périssent encore » tous les jours ne revivront plus.

» Sur mon Dieu, il y a de quoi mourir mille fois par jour, » en voyant échapper tant d'heureuses occasions, tant de belles » journées; car les chaleurs sont plus grandes ici à présent » qu'elles ne le sont chez nous dans la canicule.

» Tout ce que nous avons fait et entrepris était fondé sur les » promesses du pape; et maintenant il ne nous reste plus qu'à

» gémir en voyant périr notre armée, non pas sous les coups
» de l'ennemi, mais par la faute de ceux qui nous doivent
» tout.

» Giza et Absalon sont arrivés ici de la part de Tékéli; ce
» dernier veut s'en remettre entièrement à ma décision. J'en
» ai fait part à l'Empereur; mais je vois qu'il ne se soucie
» plus de moi. Ils en sont revenus à leur ancienne fierté; ils
» ont l'air même d'oublier qu'il y a un Dieu au-dessus d'eux.

» Je me mets en marche aujourd'hui pour aller peut-être
» au-devant d'une plus grande famine encore; mais je veux
» m'éloigner de cette ville de Vienne, où l'on fait feu sur les
» nôtres...

» Nous sommes ici sur les bords du Danube, comme autre-
» fois les Israélites sur le bord de l'Euphrate. Nous pleurons
» la perte de nos chevaux, l'ingratitude de ceux que nous
» avons sauvés, et tant d'occasions de succès échappées. »

On regrette d'avoir à dire que l'évêque de Neustadt et de Vienne s'associa aux procédés de son gouvernement. Jean ne vit Colonitz ni à l'autel, ni chez Stahremberg, ni dans sa tente. Lui-même raconte doucement la spirituelle vengeance qu'il tira de cet oubli de toutes les convenances et de tous les services. Il écrivit au prélat que n'ayant pas eu le plaisir de le voir, et prêt à quitter son diocèse, il prenait le parti de lui adresser par lettres ses félicitations du succès des armes chrétiennes et du rétablissement de monseigneur dans son évêché. Colonitz fit comme Louis XIV, il laissa la lettre royale sans réponse.

Du reste, l'ingratitude fut l'âme de la cour impériale. Généraux, feudataires, alliés, tous virent leurs services condamnés à un même oubli. Stahremberg seul fut comblé par l'Empereur, son élève, des grâces qu'il avait méritées. Nommé feld-maréchal contre son tour et conseiller privé, il eut encore cent mille florins et la Toison-d'Or. Le comte de Capliers, Caprara, Leslé, blessés par mille endroits, s'éloignèrent. Déjà l'électeur de Saxe, qui avait aussi ses griefs, venait de reprendre avec son armée la route de ses états. Les troupes des Cercles de l'Empire, Waldeck à leur tête, s'apprêtaient à replier leurs enseignes. L'électeur de Bavière menaçait aussi d'abandonner les drapeaux de l'Empereur; il défendait à ses troupes de dépasser Vienne, et une laborieuse négociation

était employée à le ramener de la Moravie, où il s'était retiré de sa personne, comme Achille dans ses tentes.

Le duc de Lorraine lui-même, malgré ses liens de parenté, vit ses immenses services méconnus. « Le pauvre diable, » écrivait Jean [1], n'a ni dépouille de l'ennemi ni gratification » de l'Empereur..... J'ai eu la visite du prince de Saxe-Lawem- » bourg, très-honnête homme, et le plus ancien de son illustre » famille. Le jour de la bataille, nous avons toujours été en- » semble. Il gémit et se plaint au delà de toute expression; il » quitte l'armée; ses gens et ses amis murmurent et menacent; » mais bien d'autres murmurent aussi, et voilà pourquoi il y » a tant de retards dans nos affaires. Tout le monde est dé- » couragé et de mauvaise volonté; c'est un martyre d'entendre » tout ce que disent les subalternes, ils vont jusqu'à regretter » que nous ayons secouru l'Empereur. Ils auraient voulu » que cette orgueilleuse race eût péri pour ne plus se relever. »

La postérité le croira-t-elle? Jean fut le seul auquel ne se présenta même point la pensée de déserter ce champ d'insultes : ses serments le tenaient lié à la fortune de l'empire. En vain Sieniawski mourant, Iablonowski indigné, tous les palatins, tous les sénateurs lui demandaient de reprendre le chemin de la Pologne ; en vain nombre d'entre eux désertèrent avec leurs compagnies ; en vain l'armée appuya tout entière de ses cris le vœu des grands, tantôt au nom de l'honneur de son roi outragé par les mépris de l'Empereur, tantôt au nom des dangers de la patrie, sur laquelle, disait-on, se portaient les Tatars pour avoir raison de leur désastre. Les Polonais, dans tout le cours de leur histoire militaire, avaient si rarement combattu hors leur pays, qu'en dépassant Vienne ils s'effrayèrent de se sentir ainsi entraînés sans voir de terme à leur course. Mais ne connaissant que sa parole, et pensant que si lui aussi abandonnait l'Empire, l'armée de Kara-Mustapha, bientôt ralliée, présenterait encore un front terrible, Jean, malgré cette ingratitude, malgré son abandon, se porta en avant. Les Turks se replièrent de toutes parts devant lui en mettant bas les armes.

Kara-Mustapha ne s'était arrêté au camp de Raab que le temps de pourvoir à sa sûreté du côté du sérail. Que fit-il

[1] Lettre douzième.

pour détourner de soi les justices de son maître irrité? Il manda dans sa tente l'illustre Beglier-bey de Bude, Ibrahim-Pacha, et fit à la face de l'armée tomber sa tête octogénaire. Les pachas d'Essek et de Posséga eurent le même sort. Le sang des chefs, des beys, des émirs, de quiconque avait encouru ses disgrâces, coula par torrents. Le kan des Tatars, prince célèbre dans les arts de la paix comme de la guerre, fut déposé. C'était désigner d'autres coupables que soi au courroux du sultan, et lui montrer dans tous ses chefs autant de traîtres qui avaient tout perdu ; c'était satisfaire son premier besoin de vengeance, en lui faisant voir la grandeur du revers promptement égalée par la grandeur de l'holocauste : gouvernements détestables, où un ministre ose également se jouer de la crédulité du maître et de la vie des sujets ; où des torts et des crimes nouveaux peuvent être un moyen assuré de conserver la confiance du prince ; où les hommes ne sont que des pièces d'échiquier que les grands jouent selon l'intérêt de leur partie, et qu'ils sacrifient, qu'ils perdent sans remords !

Au reste, l'armée turque, le divan et l'Europe étaient injustes pour le grand-vizir. Ce n'étaient pas ses fautes véritables et ses véritables crimes qu'on lui reprochait ; on lui reprochait ce qui était sa gloire. Sa marche hardie sur Vienne fut universellement blâmée. Il resta convenu, chez les musulmans et dans la chrétienté, que là était la cause de tous les revers, là le délire qui avait tout perdu. On oublia l'épouvante que cette entreprise avait jetée, les dangers que l'Empire avait courus, l'Allemagne tout entière compromise, la Hongrie subjuguée tout entière. Le malheur était de n'avoir pas su exécuter après avoir su concevoir. C'est dans la conduite du siége que l'histoire doit chercher les torts du généralissime ottoman, et ils y surabondent.

Ses précautions sanglantes une fois prises, Kara se réfugia dans Bude, pour réorganiser les troupes et recommencer, s'il était destiné à vivre, une expédition nouvelle. A ses yeux, c'était à lui de reprendre l'offensive ; la campagne lui semblait terminée en ce qui touchait les alliés. Cette terre qu'il foulait, réunie à l'empire turk depuis près de deux cents ans, faisait pour les musulmans partie de l'empire même. C'était, dans leur façon de voir, une terre sacrée. Ils n'imaginaient pas que personne pût avoir l'idée de la leur disputer.

Tel était pourtant le dessein du roi de Pologne. Il entendait remettre sur-le-champ sous la loi chrétienne le vieux royaume de saint Étienne, de Corvin, de Jean Huniade. Toute son ambition était de *porter un second coup décisif*[1] qui arrachât cette riche proie à l'hydre ottomane, et il marchait aux barbares dans cet espoir. Ce qui est admirable, c'est que tous les historiens[2] lui fassent reproche d'avoir par ses lenteurs suspendu les progrès des Impériaux, entravé le génie de Lorraine, facilité la fuite des vaincus. Un fait bien simple réfute ces assertions. Les Polonais étaient en avant, et y furent pendant toute la campagne.

Charles de Lorraine se trouvait dans Vienne encore, les Impériaux encore sous les murs de cette capitale, que Jean campait déjà dans les plaines de la Hongrie. Il est vrai que cette marche même ne fut point rapide, moins parce que le roi croyait devoir du repos à son armée après cette course précipitée et ces opiniâtres combats, que faute de pouvoir affronter seul la fuite de ces masses qu'un élan de courage et de génie suffisait pour ramener d'un moment à l'autre sur lui. S'il y eut dans ses résolutions mollesse et indifférence sur les instants perdus ; s'il y eut lieu à ce parallèle avec Annibal dans Capoue, auquel l'a condamné Voltaire, on en peut juger par ce qu'on a lu déjà, par ce qu'on va lire encore[3] :

Au camp de Schonaü, sur le chemin de Presbourg, près du Danube (17 septembre 1683).

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée » Mariette !

» Du temps des Romains, on accusait Annibal de n'avoir » pas su user de la victoire. Aujourd'hui nous saurions bien » profiter de la nôtre ; mais, soit que Dieu y mette obstacle en » punition de notre ingratitude après les grâces dont il nous a » comblés, soit toute autre raison, l'affaire ne marche pas, sans » qu'on sache à quoi cela tient. Je suis en avant, et le staroste » de Luck avec Strzalkowski sont à quelques lieues devant » moi, couvrant de morts les grands chemins et faisant des

[1] Lettre quinzième.

[2] Hormis l'auteur de l'Histoire des troubles de Hongrie, ouvrage généralement fort exact (3 vol., Amsterdam, 1717), où il est dit que ce furent les Impériaux qui suspendirent la marche de Jean et entravèrent ses desseins.

[3] Lettre dixième.

» prisonniers par troupeaux. L'armée impériale et les autres
» alliés sont derrière nous, à un mille de Vienne. Aujourd'hui
» encore nous poussons en avant. Les Allemands ne bougeront
» pas, j'en suis sûr. L'électeur de Saxe a rétrogradé avec son
» corps d'armée, après avoir vivement exprimé son ressenti-
» ment envers l'Empereur. Je lui ai envoyé hier, en souvenir,
» deux chevaux richement enharnachés, deux étendards turks,
» quatre prisonniers, deux beaux vases et un riche voile pour
» l'électrice. J'ai fait remettre au général saxon Gultschoff un
» sabre monté en or, qui faisait partie du butin; enfin un beau
» cheval a payé l'officier qui est venu me complimenter de la
» part de l'électeur. Tout cela a été reçu avec beaucoup de
» reconnaissance et peut-être avec plus d'étonnement encore.
» Ils se trouvent recevoir les présents de celui auquel il leur
» convenait plutôt d'en offrir.

» L'honnête Marco d'Aviano, qui est vraiment un saint
» homme, pleure en voyant ce qui se passe autour de nous, et
» il fait son possible pour amener ceux de Vienne à une réso-
» lution quelconque.

» Vous ferez extraire un article de gazette de la présente,
» mais bien entendu en mettant de côté tous mes sujets de
» plainte. Il ne faut pas oublier le vieil adage de Kochanowski[1]:
» *Qui ne sait cacher son ennui apprête à rire à l'ennemi*. Dites
» seulement que les commissaires de l'Empereur ont trompé
» notre armée relativement aux vivres et aux fourrages qu'ils
» s'étaient engagés de fournir; que le pont n'est pas fait; que
» l'armée souffre beaucoup; que les Impériaux sont encore
» sous Vienne; que les Saxons se sont retirés; que le roi est
» en avant; que sa cavalerie légère presse l'ennemi; que si ce
» n'était cette horrible dévastation du pays, pas un Turk n'au-
» rait échappé; que le roi envoie à tout moment vers l'Empe-
» reur pour le presser d'entrer sur le territoire ennemi, et
» investir au moins deux forteresses tant que la saison le
» permet; que Tékéli m'a envoyé des émissaires, s'en remet-
» tant tout à fait à ma décision, et ainsi de suite.

» Grand nombre des nôtres demandent à revenir dans le
» pays, et il sera difficile de les retenir; d'autres s'échappent
» avec un immense butin; d'autres décampent pour éviter la

[1] Poète polonais du seizième siècle.

» famine; d'autres encore sont las de la guerre; d'autres ont
» leurs affaires particulières : ainsi du reste.

» Je vous embrasse un million de fois, mon cher cœur;
» *à M. le marquis et à ma sœur mes baise-mains.*

» Dites à la princesse[1] que toutes les campagnes autour de
» Vienne sont dévastées, Luxembourg, Favorite, en un mot
» tout. Un seul bâtiment a été épargné, celui où l'on entrete-
» nait les lions. C'est l'endroit où, il y a cent cinquante ans,
» Soliman avait fait dresser ses tentes. J'avais oublié de vous
» en parler, ma chère âme.

» J'avais quitté Vienne, et je marchais avec l'avant-garde :
» j'aperçois dans une vallée un grand château non ruiné. Je
» demande ce que ce peut être; sur la réponse que c'est l'en-
» droit où l'on entretient les lions, je m'en approche, et j'en-
» tends des coups de feu (c'est ce qu'il faut aussi mentionner
» dans la gazette). Je fais prendre des informations sur ce
» que cela veut dire, et j'apprends que c'est une cinquantaine
» de janissaires échappés pendant la nuit des tranchées de
» Vienne, et qui étaient venus s'enfermer dans une tour, espé-
» rant que le vizir se raviserait et reviendrait à la charge. Ils
» se refusaient à toute capitulation avec les Allemands. En ef-
» fet, ils avaient déjà tué beaucoup de monde, et on ne pou-
» vait guère les déloger que par une explosion de mine. Je
» leur ai fait dire que j'y étais en personne; alors ils se sont
» rendus, et on les a conduits sains et saufs dans mon camp.
» J'ai trouvé dans le château une lionne très-affamée, à qui
» j'ai fait donner à manger; mais, ce qui valait bien mieux,
» nous y avons trouvé du biscuit pour en charger cinquante
» mille chariots; car c'est d'ici qu'on approvisionnait chaque
» jour l'armée des assiégeants.

POST-SCRIPTUM.

« 18 septembre.

» J'ai oublié, mon cœur, de vous parler du pauvre docteur
» Pécovini, qui est un fort honnête homme et paraît fort ha-
» bile. Pour exciter un peu son zèle au service de l'armée, je
» lui ai fixé des appointements sur ma cassette, comme vous

[1] La princesse veuve Sobieska-Radziwill, propre sœur du roi. La sœur dont il parle plus haut est la grand-chancelière Wielopolska, sœur de la reine.

» le savez; mais ne voilà-t-il pas que le père Haçko, de la » compagnie de Jésus, que le nonce apostolique a établi à la » tête des hôpitaux, ne veut pas entendre parler de Pécovini, » attendu que monseigneur le nonce ne l'a pas marqué sur la » liste. Il faut donc que vous en parliez au nonce apostolique. » Non-seulement nous avons ici quantité de malades et de » blessés, mais encore presque tous les officiers supérieurs ont » été atteints de fièvre et de dyssenterie ; c'est le résultat des » fatigues, du dénûment et de ces excessives chaleurs où l'on » ne vit que de boisson. Il y en a qui ont passé jusqu'à cinq » jours sans nourriture, avec cela toujours à la belle étoile et » empêchés de dormir. Aussi un grand nombre s'en retournent » dans leurs foyers, et il est presque impossible de les retenir.

» Les chemins sont jonchés de cadavres. A un des passages » de rivière, les Turks ont perdu jusqu'à deux mille hommes, » massacrés tant par les nôtres que par les paysans de Neu-» hausel, de manière que nous ne sortons d'une infection que » pour rentrer dans une autre. Les Impériaux et autres Alle-» mands n'ont pas encore bougé de Vienne. Nous ne savons » donc pas comment nous continuerons la guerre, car ils y » tiennent conseil sans nous.

» D'Arak, écuyer impérial, a insinué au nôtre que je ferais » bien d'offrir quelques beaux chevaux de selle à l'Empereur, » et que Sa Majesté impériale ne manquerait pas de me ren-» dre la pareille. Voilà un fort joli compliment et qui vient fort » à propos, à présent que je n'ai presque plus de montures. » Cependant je ferai chercher si on pourra en trouver dans » l'armée, puisque telle est ma destinée, que je dois obliger » tout le monde, et n'avoir pour moi rien à attendre que de » Dieu....

» Ce n'est pas la moindre des singularités que nous avons » éprouvées de ne pas savoir ce que nous deviendrons. Il eût » été convenable, je crois, de me faire demander de quelle » manière je me propose de continuer la guerre, mais on ne » s'adresse plus à moi. Si, du moins, ils déclaraient franche-» ment qu'ils n'ont plus besoin de nous et qu'ils agiront sépa-» rément, j'irais de mon côté, et je serais libre dans mes mou-» vements. *Addio, addio, cor mio.* »

Dans toute cette conduite extraordinaire et ces éternels retards de la cour impériale, quels étaient donc les ressorts de

sa politique? le voici. Beaucoup de désordre y régnait depuis que Jean ne gouvernait plus les volontés rivales ; et si quelque chose dominait dans cette anarchie, c'était la peur au génie indécis et changeant. Les gazettes du temps font voir qu'on s'effrayait de tout, et particulièrement de la disposition du roi à tenter de nouveau les aventures, à commettre aux hasards d'une seconde bataille les résultats immenses de la première. Le conseil aulique était bien plus occupé de fortifier Vienne, et de le ravitailler sans relâche, que de troubler la fuite de l'infidèle au travers de la Hongrie. La Hongrie! Léopold pouvait-il oublier qu'il avait naguère fait briller cette couronne aux yeux du monarque polonais? Qu'allait-il advenir de l'apparition de ce héros populaire au milieu d'une nation mécontente et placée par des traités anciens sous le protectorat de la Pologne? Quels desseins, d'ailleurs, l'y guidaient? Le conseil aulique flottait entre mille perplexités contraires. Arrêterait-on la marche du roi Jean? c'était l'irriter, perdre son assistance, livrer aux musulmans raffermis les États héréditaires. Lui laisserait-on le champ libre? on risquait la Hongrie.

Mais déjà il n'était plus temps de délibérer. L'espèce de long défilé, et, pour ainsi dire, de porte étroite, que forment, au village de Hambourg, les montagnes qui séparent l'Autriche de la Hongrie, s'était ouvert [19] devant les escadrons polonais, leur laissant voir tout à coup ce beau royaume, ses riants aspects, ses villes opulentes, ses îles fécondes. Le Danube coupe ce pays en deux parties inégales : à droite, s'étend la Pannonie des Romains, ou basse Hongrie, province montagneuse, dans laquelle sont Raab, Strigonie, Bude, Wissembourg, Canitza, les plus importantes cités ; à gauche, la haute Hongrie, dont les plaines fertiles vont s'élevant des bords du fleuve et des murs de Presbourg jusqu'à la Transylvanie et à la Pologne. Un peuple valeureux, une riche et fière noblesse, couvrent cette contrée, ensanglantée, depuis l'origine des temps modernes, par des guerres sans termes, illustrée souvent par des héros chers à l'histoire, et presque épuisée à la fin dans des efforts aussi opiniâtres que ceux de la Pologne, et aussi impuissants, pour prendre au sein de l'Europe nouvelle la place d'une nation indépendante, pour sauver de tous les jougs ses autels et ses lois.

Nous verrons le roi de Pologne dire trop bien que la Hon-

grie n'a pas une motte de terre qui, si on la pressait, ne rendît du sang. Toute sa correspondance est pleine de la sympathie que lui inspirait cette nation infortunée. Aussi avait-il à cœur deux sollicitudes égales : le soin d'y briser sans retour la domination ottomane, et celui de défendre contre le conseil aulique, à la faveur de stipulations tutélaires, les vieilles libertés du pays. A son aspect, l'armée du comte Budiani, qui, lors de l'ouverture des hostilités, avait couru à l'infidèle, passa sous les drapeaux des alliés, et, afin d'obtenir grâce, se jeta en Styrie sur les corps épars de Kara-Mustapha. Tékéli, de son côté, s'éloigna des confins de la Moravie à marches forcées, pour se rapprocher du grand-vizir, non sans implorer la médiation du roi de Pologne près la cour impériale. Le prince de Transylvanie se rangea aussitôt dans la même clientelle. Jean accueillit les envoyés de ces princes ; il les protégea contre les insultes des Impériaux, et se hâta d'ouvrir des négociations à Vienne en faveur des mécontents. Léopold prit l'alarme de plus belle ; il ne songea plus qu'à retarder la marche du roi dans les provinces que ce trop fidèle allié venait lui reconquérir.

Mais les obstacles devaient se multiplier devant les pas de Sobieski, sans réussir à le détourner de son but. Courir en droite ligne sur l'ancienne capitale était son premier dessein. Le conseil de Vienne objecta le danger de s'attacher aux traces des barbares dans une contrée montagneuse, âpre, désolée. Il fut résolu que ce serait par la rive gauche du Danube que la guerre serait continuée. L'Empereur se flattait d'enchaîner ainsi le roi Jean à l'investissement de quelque place obscure, à la défense inactive de ses domaines ; et le roi Jean céda à l'espérance de trouver dans la Haute-Hongrie des fourrages et des vivres. Mais il fallait passer le fleuve. Charles de Lorraine faisait enlever et descendre en Hongrie le pont de Tuln, celui qui avait servi au premier passage des alliés, alors qu'on marchait à la délivrance de Vienne ; ce furent de nouveaux retards. Jean écrivait à la reine [1] (19 septembre) :

« Nous avons l'espoir de franchir bientôt le Danube sur ce » pont qui est encore à faire ; et cela afin d'entrer le plus tôt » possible en pays ennemi... Les Turks ne se sont arrêtés nulle

[1] Lettre onzième.

» part... Si nous avons occasion de les rencontrer en pleine » campagne, nous tenterons encore une fois la fortune.

» Mais ces détails militaires n'auront peut-être pas d'in- » térêt pour vous, mon cœur; car j'ai souvent eu lieu d'ob- » server, lorsqu'il nous en venait de quelque part, que vous » ne les écoutiez pas avec beaucoup d'attention...

» L'Empereur est reparti de Vienne pour se rendre à Lintz; » je lui ai envoyé quelques bons chevaux de selle, conformé- » ment à l'insinuation qu'il m'en avait fait passer. Je leur ai » mis des harnais montés de diamants, de rubis et d'émerau- » des..... J'ai envoyé aujourd'hui au prince d'Anhalt, mon » ancien ami, et que je n'ai pu voir qu'un moment à Vienne, » un cheval tout caparaçonné. Comme nous ne sommes pas » encore à la fin de tout cela, je serai peut-être réduit à re- » venir dans mes foyers avec des buffles et des chameaux.

» Le père Louis et son frère auront cependant de quoi » se réjouir; car j'ai fait l'acquisition, entre autres, de toute » la pharmacie du vizir. Il y avait là des huiles, des gommes, » des baumes, et autres choses rares, que Pecovini ne peut se » lasser d'admirer. *Il faut bien avouer, à la gloire du vizir,* » *que c'était un galant homme, et qu'il nous a donné de bien* » *belles choses, particulièrement tout ce qui touchait son corps* » *étaient les choses les plus mignonnes et les plus délicates du* » *monde*. Nous y avons trouvé, entre autres, certains pois- » sons rares, qu'on nomme éperlans de mer. Informez-vous- » en, mon cœur, chez le père Louis; ce doit être une chose » précieuse pour réchauffer l'estomac.

» Le duc de Lorraine est attendu, et jusque-là je n'ai pas » un moment de repos ni jour ni nuit. On vient chez moi à tout » moment, tantôt pour le mot d'ordre, tantôt pour la disposi- » tion des avant-postes, un tel de la part de l'Empereur, tel » autre de la part du duc. Vous savez, *chère dame,* combien » j'aime la lecture. Eh bien! je vous jure sur mon honneur » que, depuis Ratibor, je n'ai pas eu un livre à la main...

» J'embrasse tendrement mon incomparable; *à M. le mar-* » *quis et à ma sœur mes baise-mains.*

» Nous mangeons ici, à leur intention, des grappes de raisin » dont les grains sont de la longueur d'un demi-doigt. Quel » beau pays! mais comme ces païens l'ont abîmé! »

Enfin le pont de Tuln arriva sous Presbourg [25]. Les Polo-

nais passèrent dans l'île de Schutt, vaste et fertile teritoire, qui s'étend l'espace de plusieurs lieues entre les deux bras du Danube, de Presbourg, où cette île commence, à Comorn, qui défend son extrémité méridionale. Les Turks n'y avaient point porté leurs ravages. L'armée espéra se refaire de ses souffrances; un fléau destructeur fondit sur elle. Laissons parler le roi[1] :

Sur la rive gauche du Danube, vis-à-vis de Presbourg (28 septembre).

« Seule joie de mon cœur, charmante et bien-aimée » Mariette !

» Hier, de grand matin, nous avons vu arriver Dupont[2]... » Combien il m'a donné de joie en m'apportant l'heureuse » nouvelle que vous vous portez bien, mon cœur! Jusqu'à ce » moment je suis encore à le questionner sur tout ce qu'il » m'importe d'apprendre : comme il a trouvé mon incomparable, quelle a été votre surprise, ce que vous avez dit, ce » que vous avez fait; en un mot, s'il a été bien interrogé » chez vous, il ne l'a pas moins été dans notre camp. Je vous » rends mille grâces, mon cher cœur, pour l'écharpe, et je » baise un million de fois les jolies mains qui y ont travaillé. » *Il n'y a rien de plus élégant et de plus mignon*, mais il n'y a » pas devant qui en faire parade. Ici personne ne se soucie » de toilette. Les princes et les généraux s'habillent moitié à » la française, moitié à la hongroise, et ne tiennent qu'à avoir » leur habit doublé.....

» Nous voici entrés dans un pays où il y a des fourrages; » mais nous n'en sommes pas plus avancés : la moitié de notre » armée est malade, et d'un mal contagieux comme la peste. » On appelle cette maladie la fièvre hongroise. Elle est accompagnée de dyssenterie et de flux de sang; puis viennent » les vomissements, les défaillances, le délire. Presque tous » nos seigneurs et officiers sont alités à Presbourg; beaucoup » sont déjà morts, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est » que la maladie ressaisit quelquefois ceux qui l'ont déjà eue.

» . . . . . Dieu, dans sa bonté, daignera peut-être adoucir » un peu nos maux; s'ils devaient durer, il n'y aurait plus

[1] Lettres douzième et treizième.
[2] Ingénieur français au service du roi.

» besoin d'autre ennemi pour nous détruire ; il meurt encore » beaucoup de monde des suites de blessures... Le palatin de » Wolhynie est très-mal. Le grand-trésorier [1], le staroste » d'Opaczyn [2] et le staroste de Wisznie sont à la mort, ainsi » que les palatins de Krakowie, de Lublin et de Sandomir ; » c'est au point qu'en partant aujourd'hui avec le palatin de » Russie pour pousser une reconnaissance sur Javaryn, et » prendre une vue de cette célèbre forteresse, je n'ai pas eu » à qui laisser le commandement. Le palatin de Pomérélie » est malade aussi ; il est resté à Presbourg. Enfin, il n'y a » presque plus de chefs de corps ; les deux Szezuko sont alités. » C'est un si étrange fléau, que vous venez de voir un homme » debout et plein de vie, on vous l'annonce sans connaissance » et sans espoir. Nous avons remarqué que l'ivrognerie était » un moyen de salut. Pecovini, qui a passé quelques années » en Hongrie, prétend que l'inquiétude et la crainte contri- » buent beaucoup à la contagion. Hier, le palatin de Kra- » kowie m'a fait dire qu'il se portait un peu mieux, mais » qu'il était couché parmi les cadavres ; car les towarzysz et » les simples soldats sont déposés dans la même salle et tom- » bent comme des mouches. Vous concevez combien ce spec- » tacle doit m'attrister. Cependant que Dieu soit loué, et que » sa volonté soit faite ! »

Le pieux héros était de toutes parts battu par les chagrins. La reine avait entendu qu'il envahirait le trône de Hongrie, et c'est à ces préoccupations ambitieuses qu'il faisait allusion dans ce passage de sa correspondance [3] :

« *Ce que vous faites, mon amour, entre les deux élévations* » *à la messe me fâche et me chagrine extrêmement ;* il faut vous » soumettre à la volonté de Dieu et ne lui demander que ce » qui peut lui plaire. Ainsi, c'est au nom de ce Dieu à qui » vous adressez votre prière que je vous demande de vous en » désister, et de vous conformer en tout à sa volonté sainte. » Je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai encore plus » docile à la volonté de Dieu qu'à la mienne. »

A peine le vit-elle attaché, sans ambition personnelle, à cette laborieuse guerre, en butte cependant à l'ingratitude de

[1] Dominique Potoçki.
[2] Stanislas Malachowski.
[3] Lettre douzième.

l'Empereur, et exposé peut-être, dans une longue absence, à secouer le joug qu'elle tenait appesanti sur lui : elle ne garda plus de mesures. Sa colère éclata en reproches, en persécutions sans nombre. Chaque courrier apportait au roi des tourments nouveaux. A entendre l'impérieuse Marie-Kasimire, il méconnaissait le cri de sa tendresse ; il prolongeait follement la guerre par passion pour le comte Émeric ; il prodiguait, par ses largesses, le butin auquel elle avait droit sans partage ; elle menaça enfin de venir en personne l'enlever à son armée et de le ramener en Pologne ; il répondait [1] :

« . . . . . Je n'ai aucun faible, malgré ce que vous en dites, » pour Tékéli. C'est la nation hongroise qui m'inspire une » grande compassion. Ils sont bien malheureux !

» Je n'ai pas pu comprendre la fin de votre lettre, ma chère » amie. Vous avez dit à Starowolski que vous marcheriez » vous-même à la tête de votre compagnie. Quels sont donc » ces heureux soldats, et quelle est la compagnie que vous » voulez bien nommer la vôtre ? Il me faut finir, car il faut » me mettre en route pour Javaryn... J'embrasse, non pas en » vaines paroles, mais bien de vive intention, toute la per- » sonne de mon incomparable, depuis ses beaux cheveux jus- » qu'à ses jolis petits pieds. »

A un courrier suivant il disait [2] (octobre) :

« Vous êtes en peine pour le bunczuk que j'ai donné à » l'Empereur ; mais j'en ai encore plusieurs, et, outre cela, » quelques étendards très-riches, de couleur écarlate, brodés » en or. J'ai été fort contrarié d'apprendre que ce que j'ai » voulu tenir secret a été imprimé en polonais, et donné » comme un extrait de lettre que je vous écrivais ; on y a » même ajouté toutes sortes de choses. Je vous conjure de » faire racheter les feuilles et de les brûler. Cette mésaven- » ture me tourmente véritablement.

» J'ai été très-étonné aussi, mon cher cœur, de ce que » vous dites avoir vu des lettres du grand-écuyer, et d'autres » encore des 14, 15, 16 et 18. Je leur ai demandé quelles » étaient ces occasions dont je ne savais rien. Ils jurent tous » leurs grands dieux qu'ils n'ont pas été à même d'écrire si » souvent, et qu'ils n'ont pas rêvé à toutes ces expéditions.

[1] Lettre treizième.
[2] Lettre quinzième.

» Quant aux cartes, je n'y ai pas joué plus de dix fois depuis » mon départ, et à peine deux ou trois fois avec celui que » vous sous-entendez, c'est-à-dire seulement lorsqu'il n'y » avait personne pour le remplacer. Toutes ces nouvelles, et » autres semblables, sont forgées par des gens qui n'ont rien » à faire qu'à boire et à médire. Ils devraient bien laisser en » paix ceux qui, comme nous, ont déjà bien assez de soucis » et de peines sans qu'on vienne leur attribuer encore des » torts imaginaires.

» Nous avons perdu beaucoup de monde ces derniers jours, » les uns par suite de leurs blessures; d'autres emportés par » la dyssenterie. J'ai fait venir de Vienne à Presbourg quel- » ques bateaux chargés de malades; les habitants sont ici » honnêtes et hospitaliers comme ceux de notre Pologne.

» Vous me dites que je devrais mettre l'armée en quartiers » d'hiver et revenir de ma personne. Sachez, mon cœur, qu'il » faut d'abord conquérir ces quartiers d'hiver; autrement les » Turks reviendraient à la charge, et ne nous laisseraient pas » en repos. *Mais vous faites la guerre, mon amour, selon que » vous le souhaitez.* Je vous suis bien reconnaissant de cette » preuve d'attachement, et je ne demande pour toute grâce » que d'être aimé présent comme je le suis maintenant dans » l'absence; bien que l'amour soit charmant en souvenir, il » ne vaut cependant pas autant qu'en réalité. Puisque je ne » puis en jouir, je laisse au moins un libre cours à mon ima- » gination, et j'embrasse un million de fois mon adorable » Mariette. »

Plus tard encore, il repoussait de nouvelles instances en termes dignes, comme ses actions, des regards de la postérité[1].

« Je ne puis me résoudre à partir avant d'avoir terminé » convenablement la campagne. Nous avons ici, grâce au » ciel, de très-bonnes troupes, et de jour en jour il nous en » arrive de nouvelles. L'ennemi recule partout et nous livre » le pays. La contagion cesse peu à peu; pourquoi donc aban- » donner ce qui est en si bon train? d'ailleurs, la saison elle- » même va bientôt mettre fin à la campagne. Puissions-nous » du moins la finir avec avantage et avec gloire! Je crois bien » qu'il y a beaucoup de gens qui désirent mon retour en Po-

[1] Lettre vingtième.

» logne; mais ils le désirent pour leur compte et non pour le » mien. Pour moi, j'ai dévoué ma vie à la gloire de Dieu et à » sa sainte cause, et j'y persiste.

» Toutefois, je n'expose ma personne qu'autant qu'il est » convenable à un roi dont l'Europe entière surveille les ac- » tions. Et moi aussi je tiens à l'existence, j'y tiens pour le » service de la chrétienté et de ma patrie, pour vous, mon » cœur, pour mes enfants, ma famille et mes amis. Mais » l'honneur, pour lequel j'ai travaillé pendant tout le cours » de ma carrière, l'honneur doit aussi m'être cher! Au reste, » je puis concilier tous ces intérêts, et j'espère y parvenir » avec l'aide de Dieu.

» Pour l'amour de Dieu! ma chère Mariette, soyez donc en » garde contre ces gens qui vous tourmentent inutilement, qui » vous font voir mille chimères, et qui raisonnent à perte de » vue sur ce qu'ils n'entendent pas. Oh! le beau conseil en » vérité! Après avoir délivré la Hongrie, nous devrions l'é- » vacuer pour l'hiver, laisser toutes nos provisions à la merci » des autres, et ramener l'armée en Pologne, où il n'y a rien » de préparé. Quel mal y a-t-il donc et quelle inconvenance » à ce que notre armée passe l'hiver dans ce pays, et con- » somme les provisions qu'elle a conquises à coups de sabre? » On dirait ces messieurs bien impatients de voir revenir les » troupes dans le pays; et cependant, si on les prenait au mot, » si les troupes leur tombaient sur les bras, ils en seraient » bien vite dégoûtés. Non certainement, nos quartiers d'hiver » en Hongrie n'ont aucun inconvénient, et couvrent un peu » mieux la Pologne que si nous nous établissions aux environs » de Siradz ou de Posen. Libre de l'entretien d'une armée, » la république pourra plus tôt réunir l'argent nécessaire pour » mettre, le printemps prochain, les régiments au complet, et » le recrutement se fera mieux que la dernière fois, où, pres- » sés comme nous l'étions, nous n'avons pu faire aucun choix » dans les nouvelles levées. Enfin, le seul passage de l'armée » de Litvanie écraserait le pays, et ôterait toute possibilité » d'y percevoir nul impôt.

» J'espère que tout ira bien, avec l'aide de Dieu; j'établirai » l'armée dans de bons quartiers d'hiver, où elle sera parfai- » tement bien, pourvu que les commandants ne quittent pas » leur poste. Malheureusement j'ai lieu de le craindre, car, le

» mauvais exemple une fois donné, on n'est que trop porté à » le suivre. J'ai toujours été d'avis, et je le suis encore, qu'il » vaut mieux ne pas entreprendre une guerre que de s'en dé- » sister trop tôt. Ce n'est point là une partie de chasse qu'on » puisse remettre d'un jour à l'autre. Pour un mille de ter- » rain que nous céderions aujourd'hui à l'ennemi, il gagnerait » des provinces entières au printemps. Conformons-nous au » proverbe, et battons le fer tandis qu'il est chaud. Autrefois » on établissait l'armée en Ukraine pour l'hiver, et on y per- » dait beaucoup d'hommes et de chevaux, plus encore que » nous n'en avons perdu ici, et cela uniquement pour ne pas » en faire supporter le poids à la Pologne. D'où vient donc » qu'à présent on s'obstine à en juger autrement? N'est-ce » pas un résultat assez important d'avoir chassé l'ennemi » d'un royaume limitrophe, de lui avoir donné beaucoup à » faire avant qu'il puisse penser à de nouvelles conquêtes? » J'invite messieurs les discoureurs à y repenser mûrement » et à ne plus déraisonner. Si la guerre n'enlevait pas les » hommes, si elle ne leur imposait pas des fatigues et des » privations de tout genre, il en serait de la vie des camps » comme du séjour des capitales; on ne songerait qu'à se » divertir, à donner des spectacles et des fêtes; mais Dieu a » voulu distinguer les deux carrières aussi bien que les per- » sonnes qu'il y destine. Aux uns il a départi le plaisir, aux » autres une gloire immortelle. »

C'est au milieu de tels tourments, entre les suspicions de Léopold, les persécutions de Marie-Kasimire, les recris de son armée, la désertion de ses lieutenants, que Jean poursuivit sa destinée. Les Impériaux l'avaient rejoint enfin. Il y avait trois semaines de la victoire de Vienne, trois semaines à peu près perdues. Un conseil, tenu à Wiswar, sous Comorn, avec le duc de Lorraine, fixa la suite des opérations, et les Polonais passèrent le second bras du Danube. Deux jours après, les Allemands suivirent. L'armée chrétienne descendit le cours du fleuve par la rive gauche pour marcher aux musulmans. En prenant la route du midi, les troupes de la république poussèrent des cris de désespoir; elles se croyaient à mille lieues de leur patrie, et le roi était près de le croire lui-même. Une de ses lettres commence ainsi[1]:

[1] Lettre quinzième.

« Figurez-vous que M. Daleyrac est venu ici de Krakowie » en quatre jours. Nous en étions tous ébahis. Nous nous fi- » gurions être réellement au bout du monde, et dans ces » chaudes régions vers lesquelles nos oiseaux prennent leur » vol en hiver. Je regarde l'arrivée de Daleyrac comme une » preuve de votre affection, mon cher cœur; de votre côté, » vous devriez être bien assurée que si mes lettres ne par- » viennent pas, ce n'est point ma faute. Malgré les constantes » occupations qui pèsent à tout moment sur moi, je n'ai pas » laissé passer la moindre occasion. »

Ce Daleyrac, de qui la présence touchait Jean comme une preuve de l'affection de la reine, arrivait avec la mission d'enflammer les mécontentements des sénateurs, et de contraindre ainsi le roi à reprendre le chemin de la Pologne.

Il ne le pouvait plus alors sans tout perdre. Des lettres clémentes de Mahomet IV venaient d'arriver dans Bude au vizir avec de nouveaux étendards. Le sultan, après avoir passé le temps de la guerre à chasser en Thrace et dans la Grèce, s'était rapproché de Constantinople pour y faire son entrée triomphale quand il apprendrait la soumission de Vienne : il apprit les revers de ses armes. Mais les sanglants artifices de Kara-Mustapha furent couronnés d'un plein succès. Mahomet ne vit que les trahisons dont se plaignait son lieutenant, son gendre, et leur châtiment rapide. Il pardonna à condition qu'aucune conquête ne serait faite sur la Sublime-Porte, qu'aucune place ne tomberait au pouvoir des chrétiens. Kara-Mustapha répondait de l'intégrité de l'Empire sur sa tête. Ces nouvelles ranimèrent son génie. Il versa ses trésors parmi les troupes, intimida les chefs par cette restauration de son pouvoir, remplit les soldats de religieuses alarmes, leur montra l'islamisme menacé dans ses vieilles conquêtes, poursuivi jusque dans ses foyers. A la voix des musseims, une nouvelle ardeur guerrière pénétra dans les rangs. Tous avaient à redouter les foudres de leur chef et à bien mériter de leur Dieu.

Le vizir porta donc son armée en avant, sur Parkan et Strigonie. Strigonie, que les Hongrois appellent Gran, est située, comme Bude, sur la rive droite, la rive européenne, alors toute musulmane. Comme Bude, elle a un pont sur le fleuve avec un faubourg fortifié, semblable à Pest, sur la rive gauche, la rive purement hongroise; ce faubourg lui sert de

tête de pont. Il s'appelle Parkan. C'était par là que venait de passer une partie des Turks. Le nouveau kan des Tatars les avait devancés en traversant le Danube à Pest. Ses colonnes s'étendaient à l'est et au nord vers les montagnes par lesquelles devait arriver Tékéli. Tékéli comptait sous ses enseignes près de quarante mille combattants. Parmi les corps qui composaient l'armée musulmane, beaucoup étaient étrangers au désastre de Vienne, et n'avaient pas combattu. C'étaient des détachements laissés à l'arrière-garde pendant le siége, des garnisons tirées de toutes les places, des renforts venus de Grèce ou d'Asie. Tous étaient jaloux de faire mieux que les combattants du camp de Vienne, et ceux-ci à leur tour brûlaient de laver leur grande injure.

Les Polonais, toujours sur la rive gauche, continuaient d'avoir une marche sur les Impériaux. Un jour [7 octobre], leur avant-garde descendait un rideau de hauteurs boisées qui finissent au Danube : en avant était le fort de Parkan; plus loin sur la droite, et de l'autre côté du fleuve, se montrait Strigonie, avec sa citadelle dominant le cours du fleuve et sa double rive. Tout à coup les Turks parurent. Les dragons voulurent mettre pied à terre : ils furent culbutés. Les Kosakes, les Pancernes, accoururent conduits par le vaillant Lydzinski, castellan de Sandomir. Leurs charges expirèrent devant la furie des infidèles. Tout fut renversé, sabré, détruit; à l'aspect de leurs débris fugitifs, le roi laisse fantassins, bouches à feu, et formant en bataille le reste de son escorte au nombre de quatre mille chevaux, il s'avance à la tête des hussards pour soutenir le choc. Trois fois en effet l'ennemi a plié sous ses coups terribles. Le grand-enseigne de la couronne, Leszczynski, se signale par des prodiges d'audace. Mais l'infanterie était loin encore, l'artillerie n'arrivait pas; on n'avait point de nouvelles des Impériaux; le feu des Ottomans qui occupaient la citadelle de Strigonie portait le ravage dans les escadrons polonais à travers le Danube; on voyait les colonnes musulmanes se déployer et s'étendre vers leur droite pour tout envelopper : les hussards qui formaient l'aile gauche furent pris d'épouvante, ils se débandèrent. En même temps l'aile droite succombait sous les charges multipliées des spahis; tout s'enfuit à la fois. Le comte de Maligny, une foule de volontaires français, Iablonowski, le roi lui-même faillirent être

massacrés par ces bandes éperdues qu'ils voulaient arrêter. Il fallut que tout cédât au torrent. Le roi, furieux, s'obstinait à combattre encore. Une foule de sénateurs, l'évêque vice-chancelier, le général des Impériaux Dunewald, qui ne l'avait pas quitté, le suppliaient de penser à son salut. Il ne pensait qu'à son désespoir et à la vengeance. Enfin le flot l'entraîna. Il fuyait entouré du palatin de Pomérélie comte de Donhoff, de Joseph Szluska, maréchal de la cour du Grand-Duché, du référendaire de la couronne Kraszinski, du vice-chancelier Gninski, prélat intrépide, d'une foule de gentilshommes qui se serraient autour de lui pour sauver sa vie sacrée, et sur lesquels s'acharnait la rage triomphante des vainqueurs. Un Turk touchait son épaule du cimeterre, quand cet homme fut abattu par un towarzysz, qui tomba lui-même au même instant. La plaine, théâtre de cette déroute horrible, était hérissée de monticules, sillonnée de ravins, couverte de vignobles, jonchée de cadavres, embarrassée de monceaux de lances, d'étendards, de timbales, de tambours que jetaient les fuyards. En courant au travers de tant d'obstacles, les chevaux tombaient de toutes parts les uns sur les autres, et pour le cavalier toute chute était la mort. Le cheval du roi, sous le lourd fardeau qu'il portait, ne bronchait pas. Il volait au milieu des rochers, des sillons, des débris; mais sa course rapide passait les forces de son maître. Jean n'était plus jeune. Il n'était pas accoutumé à fuir. Son émotion, sa douleur ajoutaient à sa lassitude. Sa main fatiguée ne put bientôt plus tenir les rênes. Sa tête flottait sur sa poitrine. Le fidèle Matczinski, maintenant grand-écuyer, et Czerkas, gentilhomme litvanien, le soutenaient de chaque côté en présentant le pistolet aux spahis qui voulaient sa vie. Les seuls mots qu'il put proférer étaient de demander si on avait des nouvelles de son fils, et on n'en avait pas. Il était arrivé à son âge, après trente-cinq ans de combats, sans savoir ce que c'était que d'être vaincu. Il l'éprouvait cruellement pour la première fois.

Enfin Konski parut à la tête de l'artillerie et des fantassins en bon ordre. Les Impériaux approchaient. La contenance de ces troupes imposa aux vainqueurs. Ils s'arrêtèrent. Les deux armées couchèrent sur le champ de bataille. Le roi, étouffé, meurtri, haletant, était étendu sans respiration sur un peu de foin, au milieu de ses lieutenants en deuil. Il avait l'âme et

le corps également brisés. L'unique signe de vie qu'il put donner fut de redemander son fils, dont le sort était toujours un mystère. On sut qu'un officier français lui avait sauvé la vie en le conduisant dans une chapelle éloignée, où il attendait du secours. Le grand-écuyer courut le dégager ; il le ramena. A sa vue, son père souleva la paupière et fixa sur lui un morne regard. Vinrent bientôt en hâte les généraux allemands qui se mêlaient aux Polonais consternés, et entouraient le roi la douleur à la bouche et la joie dans le cœur. Quand le duc de Lorraine arriva, le roi ne pouvait encore parler. Il fit un effort, et s'adressant à la foule des généraux et des princes allemands : « Messieurs, leur dit-il, j'ai été bien battu, mais » je prendrai ma revanche avec vous et pour vous. C'est de » quoi il faut s'occuper. »

L'aspect du roi Jean dans sa triste fortune n'inspira à Charles de Lorraine que des sentiments généreux. Le brave duc vit la victoire de Vienne perdue et l'Empire compromis, tandis qu'on essayait de lui faire voir dans ce revers des injures vengées. Tout ce qui l'entourait accusait le roi de Pologne d'avoir commencé l'action en son absence, pour s'assurer sans partage la gloire de la journée. L'histoire a reproduit et consacré ces reproches. La relation qu'on va lire prouve que cette affaire, si mal engagée, le fut contre la volonté du roi. Ce n'était pas ainsi en effet qu'il s'y prenait d'ordinaire pour livrer bataille. Ce qui est possible, c'est qu'il eût trop légèrement lancé son avant-garde. Il paraît en effet que Charles de Lorraine n'avait pas entendu qu'on dût paraître sitôt sous les murs de Parkan. Quoi qu'il en soit, est-on curieux de savoir comment ce héros, qui avait triomphé en tant d'illustres journées, parlait de sa défaite? Voici ses termes[1] :

Vendredi 8 octobre, à un mille de Gran (Strigonie).

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée » Mariette !

» La journée d'hier n'a pas été heureuse. Selon ma cou- » tume, je m'étais mis en marche dès le point du jour, et j'a- » vais dépêché l'abbé Zebrzydowski vers le duc de Lorraine,

[1] Lettre seizième.

» afin qu'il me suivît avec sa cavalerie; en même temps, je » donnai ordre à l'avant-garde de pousser en avant, de s'em» parer des bateaux sur le Danube, de faire halte à un mille » du pont, de m'y attendre et de reconnaître l'ennemi.

» En cas que l'ennemi vînt à évacuer Parkan, qui est de ce » côté-ci du fleuve, et qu'il se retirât de l'autre côté dans la » ville de Gran en détruisant le pont, nous devions occuper » Parkan et nous y retrancher. Si au contraire il y avait un » corps qui voulût défendre ce lieu, je voulais m'arrêter à la » distance d'un mille, et attendre l'infanterie et les canons qui » étaient encore loin derrière nous; mais l'avant-garde, sans » avoir pris de renseignements sur la position de l'ennemi et » sans me prévenir, s'est avancée jusqu'au Danube et y a » trouvé toute l'armée turke, qui venait de passer le pont » la nuit même. L'escarmouche commença; le palatin de » Russie accourut aussitôt à l'avant-garde et fit mettre à pied » ses dragons; mais on vit bientôt les Turks sortir de toutes » parts des bruyères et s'avancer en force. Dès lors il n'était » plus temps de reculer, car on aurait perdu et les dragons et » toute la cavalerie. Dans cet embarras, le palatin m'envoie » demander des secours; je m'avance avec les régiments que » j'avais près de moi, mais sans infanterie et sans canons, » puisque tout était resté en arrière, et que d'ailleurs on ne » m'avait pas averti que j'avais affaire à toute l'armée enne» mie. Tout à coup notre avant-garde est attaquée, enfoncée, » et la cavalerie fuit en abandonnant les dragons à leur mal» heureux sort.

» Cependant je rangeais en bataille le peu de régiments » dont je pouvais disposer; bientôt je vois paraître l'ennemi, » qui prend position à la distance d'environ cent pas. Nous » n'avions pas tout à fait cinq mille hommes; car nous avions » déjà beaucoup perdu en tués, morts de maladies, malades à » Presbourg; un plus grand nombre encore était déjà près » des bagages. Je fis faire halte, et, en attendant, j'envoyais » courrier sur courrier au duc de Lorraine et aux régiments » d'infanterie. Je mis le palatin de Russie [1] à l'aile droite, ce» lui de Krakowie [2] à l'aile gauche, celui de Lublin [3] au cen-

[1] Iablonowski.
[2] Félix Potocki.
[3] Martin Zamoyski.

» tre. Enfin, je disposai de mon mieux ce petit corps d'armée
» faible de nombre et déjà ébranlé.

» Cette situation des esprits frappa le palatin de Russie, qui
» vint en toute hâte me conjurer, pour l'amour de Dieu et de
» la patrie, de me retirer à temps. Effectivement, les dragons,
» qui étaient près de moi, refusaient à toute force de descendre
» de cheval, et la cavalerie légère ne voulait pas davantage
» aller au poste qu'on lui indiquait. Mais après avoir conduit
» les miens dans un mauvais pas, pouvais-je les y abandon-
» ner? Je restai donc là à observer *la contenance de l'ennemi*.
» J'avais à mes côtés le général Dunewald de l'armée impé-
» riale; c'était le seul de ces gens-là qui fût venu, et il en-
» voyait aussi de son côté pour demander au duc de Lorraine,
» ne fût-ce que quelques régiments de cavalerie. Ces secours
» n'arrivaient pas.

» Sur ces entrefaites, l'ennemi fit une forte charge contre le
» palatin de Russie, fut repoussé, réitéra l'attaque et dut se
» retirer encore. Enfin, les Turks chargent une troisième fois
» Iablonowski, et avec la plus grande furie. Ses régiments
» sont attaqués de front, de flanc et à dos. Ils tourbillonnent
» et commencent à fuir. Persuadé que le plus grand danger
» qu'on puisse courir, c'est de s'éparpiller devant les Turks,
» je me mets à la tête de ce que j'avais de mieux, c'est-à-dire
» de l'escadron de hussards du staroste Szczurowiecki et de
» quelques autres encore, et je me porte sur ceux des enne-
» mis qui avaient tourné le palatin de Russie. Avec l'aide de
» Dieu je les ai bientôt mis en fuite; mais à peine avais-je fait
» un changement de front que notre centre et notre aile gau-
» che, qui n'avaient même pas d'ennemis vis-à-vis d'eux, se
» mirent à fuir. Les Turks les poursuivirent avec acharnement
» l'espace d'un demi-mille, et sans arrêter un moment. J'avais
» beau crier et retenir, tous m'abandonnèrent. J'ordonnai
» alors à Fanfan de prendre les devants avec les fuyards,
» mais j'en ai été bien inquiet ensuite, ne pouvant apprendre
» de personne ce qu'il était devenu; j'ai cru en mourir de
» douleur. Enfin je me mis à fuir après tout le monde, n'ayant
» plus que six ou sept cavaliers autour de moi. Dans toute
» cette confusion, l'on se poussait de cheval l'un l'autre,
» comme il est arrivé à notre pauvre palatin de Pomérélie,
» qui est resté sur le carreau avec tant d'autres. J'avais au-

» près de moi le grand-écuyer, le staroste de Luck, Piekarski,
» Czerkass, Ustryzçki, towarzysz de mon escadron de hus-
» sards, et un soldat de grosse cavalerie.

» On avait répandu dans notre armée, comme chez les Im-
» périaux, le bruit que j'avais succombé. Il est en effet mira-
» culeux que cela ne soit pas arrivé. A Dieu seul en appartient
» la gloire; car aucune créature humaine n'avait ni le pouvoir
» ni la pensée de me sauver. Les palatins de Russie, de Lu-
» blin et autres, abusés par les bruits qui couraient, m'avaient
» déjà cherché parmi les morts. Ainsi, pour que ces bruits
» n'arrivent pas jusqu'à vous, je me hâte de vous écrire et de
» vous annoncer que je suis sain et sauf, grâce au ciel !

» Je ne doute pas que l'ennemi n'ait repris courage; peut-
» être même le vizir voudra-t-il repasser le Danube. Pourvu
» que nous puissions réunir toute l'infanterie impériale, nous
» attaquerons dès demain Parkan et le pont. Il nous faut rece-
» voir notre échec comme une juste punition de Dieu pour le
» pillage de tant d'églises, pour tant de rapines, de libertinage
» et de désordres. J'ai vu venir tout cela, et j'ai souvent me-
» nacé de tout quitter, ne voulant plus rester avec une armée
» qui s'attirait le courroux de Dieu par toutes ses actions.
» Ajoutez à cela que tous nos gens se sont amollis, qu'ils ont
» oublié les manœuvres; les officiers sont ignares, indolents;
» les soldats se plaignent hautement d'eux, surtout les dra-
» gons, qu'on a misérablement sacrifiés. Imaginez qu'ils n'a-
» vaient pas même leurs mèches allumées [1]. Hier encore j'ai
» proposé au duc de Lorraine de venir de suite attaquer les
» Turks, quoique je pusse à peine me tenir à cheval de dou-
» leur et de fatigue. J'avais les mains, les cuisses et tout le
» corps meurtris par les armures et les sabretaches des
» fuyards. En outre, il fallait franchir des fossés, des tas de
» morts, des tambours, des monceaux d'effets qu'on avait
» jetés dans la fuite. Le duc de Lorraine n'a pas été très-
» pressé de venir à notre secours. Il a donné pour excuse qu'il
» n'avait pu réunir assez vite tous ses détachements, bien que,
» le pays étant très-ouvert, il n'y eût pas lieu de marcher en
» colonnes séparées, et qu'on pût s'avancer en masses. Le sta-
» roste de Sandomir s'est abattu deux fois avec son cheval;

[1] On se servait encore de mèches dans ce temps pour faire partir le coup de fusil.

» on l'a relevé heureusement, et il est sain et sauf. Il a seulement perdu son secrétaire italien. Le maréchal de la cour [1] » n'était pas avec nous, il était resté avec l'armée impériale. » Il nous a encore manqué deux régiments qui étaient en ré- » serve. J'embrasse mille fois votre chère personne: *à M. le » marquis et à ma sœur mes baise-mains.* J'embrasse les » enfants. »

Apostille du prince Jacques, fils du roi.

« J'embrasse les genoux de Votre Majesté, en lui annonçant » que je suis sain et sauf, grâce à Dieu!

« De Votre Majesté,

« Madame,

« *Le très-humble et très-obéissant serviteur.*

» JACQUES. »

Le roi était résolu à avoir réparation de son injure. Pouvant à peine remonter à cheval, il voulait marcher à l'ennemi. Les Polonais hésitaient. « Chose singulière! a raconté le roi [2], » le lendemain de notre désastre, je consultais les miens sur » ce qui nous restait à faire, et le plus grand nombre était » d'avis de nous retirer en Pologne avec toute cette honte sur » le corps. Je leur ai répondu que c'était la consternation qui » les faisait parler; que l'armée, pour s'être mal conduite la » veille, n'en pouvait pas moins tout réparer le lendemain, » comme on l'a vu souvent. « Écoutez les Allemands, leur » disais-je, ils ne sont point intimidés : aussi leur avis ne sera- » t-il pas non plus timide! » Je leur ai déclaré en finissant » qu'il fallait faire un acte de contrition pour nos péchés, et » que dès le lendemain tout irait pour le mieux; alors l'abbé » Skopowski a récité une exhortation où il a développé la série » de crimes qui avaient attiré sur nous les châtiments de Dieu. » Il a touché tout l'auditoire, et on s'est mis en marche avec » confiance et courage; les escadrons se trouvaient même plus » complets que la veille, où une grande partie de nos gens » s'étaient tenus près des bagages. »

[1] Le chevalier Lubomirski.

[2] Lettre dix-septième.

Déjà il n'y avait plus moyen de différer le combat. Les Turks venaient le présenter. Il fallait le recevoir ou fuir.

A la nouvelle de sa victoire, Kara-Mustapha, qui était à Bude, à dix lieues du champ de bataille, porta toutes ses troupes en avant par les deux rives du Danube avec l'instruction de charger l'ennemi vaincu tête baissée, de le poursuivre dans toutes les directions et de l'exterminer. Il manda Tékéli en toute hâte avec ses quarante mille Hongrois. Le kan des Tatars eut ordre de déborder l'armée chrétienne, de répandre ses hordes dans les champs de Néhausel pour en détruire les derniers débris.

Les Turks se formaient dans la plaine de Parkan, débouchant à la fois par les montagnes qui s'étendent vers Pest et par le pont de Strigonie. Toute la nuit on entendit le bruit des bataillons traversant le Danube. L'armée ottomane n'avait jamais été plus belle, et maintenant elle joignait à l'ardeur de sa foi ranimée la confiance de la victoire. On croyait que Jean Sobieski n'était plus. Le bruit en courut dans toute l'Europe. Les Turks pensaient n'avoir plus d'ennemi devant eux.

Le samedi matin [9 octobre], ils s'avancèrent en poussant des cris de triomphe et d'extermination. C'était un jour heureux à Sobieski, le jour de Choczim, le jour de l'élection, le jour de la prise de possession du Calemberg. Jean courut à leur rencontre.

Ils s'étendaient du fort de Parkan aux montagnes qui couronnent la plaine, ayant leur droite appuyée aux gorges par où devait d'un moment à l'autre déboucher l'armée hongroise. Cette aile était commandée par Kara-Méhémet, qui avait succédé au vieil Ibrahim dans le pachalik de Bude. Le vizir de Silistrie commandait le centre; l'aile gauche avait pour chef Ali, pacha de Karamanie, illustre parmi les musulmans. Leur ordre de bataille se composait d'une seule ligne, mais profonde; et derrière un rideau de collines s'avançaient trois formidables colonnes, prêtes à se précipiter au premier signal et à se déployer en tous sens.

L'armée chrétienne, malgré les combats, les maladies, les désertions, comptait encore près de quarante mille combattants. Frédéric-Guillaume, en voyant la victoire de Vienne, s'était séparé de Louis XIV. Son contingent venait d'arriver.

Jean avait reçu ses Kosakes. Les troupes de Litvanie lui étaient annoncées enfin, et le bruit de leur marche ne laissait pas que d'inquiéter les Turks. Une heure avant le lever du jour, Jean avait rangé l'armée en bataille sur trois lignes, en mêlant les troupes de toutes les nations, dans la vue d'exciter davantage l'émulation et les courages. Ce fut à neuf heures du matin que tout s'ébranla pour se porter, au petit pas, à la rencontre de l'ennemi. Le roi était à l'aile droite qu'il se proposait de lancer hardiment sur Parkan. Lorraine marchait au centre, ayant Louis de Bade, le duc de Croy et Stahremberg sous ses ordres. La gauche était confiée à Iablonowski. Là furent les premiers et les plus terribles coups. Les Turks voulaient tourner le grand-hetman pour envelopper les chrétiens. Leur choc fut effroyable. Jamais une armée entière n'avait montré tant de furie. Iablonowski leur opposa un front de fer. Étonnés, ils revinrent à la charge avec leur ligne entière; mais le duc de Lorraine porta en avant son infanterie d'une façon si habile que cette ligne terrible en fut rompue. Les escadrons qui arrivèrent sur les chrétiens ne s'y enfoncèrent que pour être accablés. Kara-Méhémet fut atteint de trois coups de sabre au milieu des rangs polonais; le pacha de Karamanie tomba blessé aux mains des hussards qu'il avait entamés. Le pacha de Silistrie perça assez avant pour rester seul avec une quarantaine des siens au milieu de la cavalerie allemande. Sa petite troupe mit pied à terre pour lui faire un rempart. Tous tombèrent, et le pacha sanglant, cherchant des yeux Iablonowski, ne voulut remettre qu'à lui son épée.

Cependant le roi s'avançait vers Parkan, sous le feu du château de Strigonie, masquant sa marche à la faveur des plis du terrain, les lances de ses hussards baissées sur le poitrail de leurs chevaux. Enfin il parut au pied du fort. A cet aspect, l'épouvante saisit tous ces escadrons déjà rompus par leurs charges inutiles; tous se précipitèrent du côté de Parkan, de ses murailles, de son pont qui fléchissait sous le poids des fuyards. Les deux ailes de l'armée chrétienne, formant un vaste croissant, s'appuyèrent bientôt au Danube. Dans le même moment, Jean chargea avec furie toutes ces troupes débandées, et le duc de Lorraine pointa son artillerie sur le pont encombré : alors ce ne fut plus une déroute, mais une fuite, une terreur, un désespoir. Toute cette multitude consternée

se culbutait dans la plaine, s'écrasait dans le fort, se noyait dans le fleuve tout noirci d'hommes et de chevaux. « C'était, » dit Daleyrac, un spectacle divertissant; les moins hardis à » tenter ce chemin dangereux furent taillés en pièces sur la » rive, et il y en resta des monceaux entassés d'une toise de » hauteur qui formaient une espèce de parapet sur les bords » du fleuve. »

Au milieu de cette épouvante, le roi était parvenu au pied des murailles de Parkan; les palissades étaient hérissées des têtes de ses soldats tombés dans leur défaite de l'avant-veille. Il ordonna à son infanterie d'emporter sur-le-champ le fort chargé de ces funestes trophées. Le comte de Morstyn, parent du grand-trésorier, et Sessevin se mettent en devoir d'obéir : ils vont droit à l'une des deux portes; le prince Louis de Bade court à l'autre avec trois régiments de dragons qui ont mis pied à terre. On force l'entrée : les Turks éperdus posent bas les armes; ils arborent un drapeau blanc; ils crient merci. Mais le Polonais, dans l'ivresse de la victoire, ne sait pas faire quartier : on fond sur ces masses suppliantes, on les poursuit, on les extermine jusqu'à ce que, ranimés par le désespoir, les malheureux ramassent leurs armes, font volte-face et chargent avec furie les vainqueurs débandés. Ces vainqueurs, tout à l'heure impitoyables, s'enfuyaient à leur tour quand un jeune page de France, La Mouilly, gentilhomme du marquis d'Arquien, s'établit à l'une des portes, et repousse à coups de sabre les fuyards. Ces lieux étaient propices à la valeur française : il y avait vingt ans que l'armée de Coligny et de La Feuillade s'y était illustrée par une nouvelle victoire après la victoire de Saint-Godard.

Cette fois, arrêtés par le courageux enfant, les Polonais retournèrent contre l'ennemi et ramenèrent la fortune. Le pont s'était écroulé : ils tuent tout ce que le Danube ne dévore pas. Une foule de généraux, entre autres cinq pachas, y périssent. Kara-Méhémet, seul des chefs, arrive tout sanglant sur l'autre bord. La multitude des malheureux, perdus dans le fleuve et retenus par les restes du pont détruit, avait fini par former un autre pont, un pont de cadavres, sur lequel quelques centaines de fugitifs passèrent. On compta en tout trois ou quatre mille hommes échappés à cet effroyable désastre.

Les Polonais et les Impériaux, battant des mains sur le ri-

vage, jouissaient de tout ce qu'il y avait d'hommes noyés, ou se disputaient les chevaux et les armes qui surnageaient. Dans ce moment parut sur les montagnes, du côté de la Hongrie, une nombreuse et florissante armée : c'était Tékéli. La comtesse était, suivant son usage, à cheval à ses côtés. Ils arrivaient trop tard. On a dit que le comte s'était à dessein égaré dans sa marche. La déroute du roi de Pologne l'avait affligé, elle le laissait à la merci des Turks; la destruction des Turks l'affligea, elle le laissait à la merci des Impériaux. Dans cette situation cruelle, il ne prit même point le seul parti qui s'offrît à lui désormais, celui d'entrer dans les vues du roi de Pologne, en se prêtant franchement à des négociations. Le roi attendit long-temps en vain ses commissaires; soit qu'il y eût indécision chez le malheureux comte, soit que son orgueil ne pût se plier à des concessions, soit que Jean voulût l'impossible en se flattant de conclure des arrangements où il fallait concilier la sujétion avec la liberté.

L'armée chrétienne campa sur la rive qu'elle venait de conquérir. Le roi, dans la nuit, écrivit à Marie-Kasimire une relation de la journée, où il oublie sa victoire pour ne parler encore que de sa défaite. Il est tout simple qu'une défaite lui tînt plus à cœur que ses triomphes. Cette lettre est la seule où, dans l'effusion de sa pieuse allégresse, il se soit départi de sa formule favorite : Seule joie de mon âme, incomparable et bien-aimée Mariette [1].

« Parkan, vis-à-vis Strigonie, le dimanche 10 octobre.

» Ah ! que Dieu est bon, ma chère Mariette, de nous avoir
» donné, en dédommagement d'un peu de confusion, une vic-
» toire encore plus grande que celle de Vienne ! Au nom de
» votre amour pour moi, ne cessez de lui rendre grâces; de-
» mandez-lui toujours de continuer ses miséricordes à son
» peuple fidèle; faites encore une fois célébrer les obsèques de
» ceux qui ont succombé.

» J'ai écrit de ma propre main, et en français, le bulletin
» de la journée; je l'ai fait transcrire par Dupont. Il faut l'en-
» voyer à toutes les cours; c'est un récit fidèle.

» Je suis, grâce au ciel ! tout à fait bien portant; je puis

[1] Lettre dix-septième.

» même dire que je me sens plus jeune de vingt années depuis » notre victoire; mais je me souviendrai long-temps des deux » nuits précédentes : je m'en souviendrai surtout pour l'hon- » neur de ma nation.

» Enfin, Dieu soit loué! tout est réparé maintenant, et les » Allemands entonnent de nouveau nos louanges. Ils en étaient » déjà à dire aux Polonais : « Vous n'êtes pas dignes de votre » roi, vous l'avez abandonné! » Et pourtant on assure que » nos soldats d'infanterie, au moment où on leur annonçait » que je ne vivais plus, s'étaient écriés : Que nous importe » de vivre, à présent que nous avons perdu notre père! Menez- » nous au feu, et périssons tous!

» Je vous ai mandé, ma chère amie, qu'Ustrzyki était près » de moi dans ce pressant péril; je me suis trompé, c'était un » towarzysz de la compagnie de mon fils. Quant au soldat de » cavalerie dont je vous ai parlé, c'est bien lui à qui je dois la » vie; deux Turks me cernaient de près, et dans le même mo- » ment il tua l'un et blessa l'autre. Je lui avais destiné une » grande récompense; mais, hélas! il n'est pas sorti vivant de » ce combat. Du moins, qu'il soit fait mention particulière de » lui dans le service divin!

» A présent que me voici entièrement rétabli, je peux vous » avouer, mon cher cœur, que j'ai été tellement foulé et meur- » tri par les fuyards, que dans beaucoup d'endroits mon corps » était noir comme du charbon.

» Le pauvre palatin de Pomérélie [1] a été trouvé sans tête; » ces barbares ne font pas de prisonniers. Voilà pourquoi » les nôtres aussi ne font point de quartier. Les massacres » nous sont déjà si familiers que nous regardons avec indiffé- » rence la mort de nos gens, comme celle de nos ennemis.

» Presque tous mes pages ont péri dans l'action. Gdonski » est mort de maladie avant-hier. Notre petit nègre Joseph est » tombé dans les mains des Turks, qui lui ont coupé la tête. » J'avais aussi un jeune Hongrois qui parlait plusieurs lan- » gues; il a péri. Mais apprenez, mon amie, ce qui est arrivé » à mon petit Kalmouck; vous savez son habileté à la chasse » forcée du lièvre; eh bien! toute son adresse à cheval n'a pu » le sauver; mais, par je ne sais quel heureux hasard, les

[1] Denhoff.

» Turks, qui l'avaient pris, l'ont épargné. Hier, après la dé-» faite des infidèles, on l'a trouvé dans une de leurs tentes. » Les nôtres l'avaient aussitôt reconnu, ainsi que son cheval » attaché à la même tente, lorsqu'un Allemand accourut, et » lui lança un coup d'espadon dans la figure; malgré les pro-» messes des chirurgiens, qui donnent de l'espérance, je ne » sais s'il en échappera.

» Nous allons tenir conseil sur ce qu'il s'agit de faire ulté-» rieurement, et nous commencerons, avant toute chose, par » rendre nos actions de grâces à la divine Providence.....

» Il faut que je vous raconte un trait curieux d'un valet de » la compagnie des hussards. M'étant mis à la tête de mes » escadrons, j'avais ordonné que quiconque avait encore une » lance se rangeât en première ligne; voilà qu'un valet se pré-» sente la lance au poing, et son maître le suit pour la lui re-» prendre; mais le valet de lui répondre : « Non, monsieur, » j'ai rapporté cette arme de la bataille; je ne l'ai pas jetée » comme tant d'autres; elle est à moi. » J'ai beaucoup loué ce » brave homme, et je lui ai donné cinq ducats.

» Deux envoyés de Tékéli ont assisté à la journée d'hier. » Ils tremblaient d'abord et s'attendaient à nous voir écrasés » par les Turks. A présent je ne sais si c'est de bonne foi qu'ils » se réjouissent; mais enfin cela pourrait bien être, puisqu'ils » sont catholiques. Je ne les renvoie qu'aujourd'hui; car après » le désastre qui les avait eus pour témoins, il m'importait de » les retenir jusqu'après la victoire dont je n'ai pas douté un » moment; j'avais confiance en Dieu.

» Je n'ai pas le temps d'écrire à ma tante l'abbesse [1]; » veuillez bien, mon cher cœur, le faire pour moi en lui don-» nant le récit de tout ce qui s'est passé, et nous recomman-» dant à ses prières.

» C'est une chose bizarre : jeudi dernier, lorsque nous mar-» chions à l'ennemi, un chien noir, sans oreilles, était constam-» ment devant nous sans qu'il fût possible de le chasser; » ajoutez qu'un aigle noir a plané, pendant quelque temps, » presque au niveau de nos têtes, et puis s'est envolé derrière » nous. Hier, au contraire, un pigeon blanc s'est placé plu-» sieurs fois devant nos escadrons; un très-bel aigle, tout

[1] Dorothée Danilowiez, tante du roi, était abbesse d'un couvent de bénédictines, à Léopol.

» blanc aussi, s'est abattu devant nos lignes, et, rasant presque » la terre, il a semblé nous conduire sur l'ennemi.

» Il me faut finir ; j'embrasse un million de fois votre chère » personne ; *à M. le marquis et à ma sœur mes baise-mains;* » j'embrasse les enfants.

» Fanfan s'est bien habitué au feu dans la journée d'hier ; » car l'artillerie du château, de l'autre côté du Danube, nous » a canonnés sans cesse. On ne peut nier que le sang de la no- » blesse polonaise n'ait coulé à flots pour la cause de l'Empe- » reur et pour celle de la chrétienté. Les Impériaux ont perdu » bien moins d'hommes que nous.

» On dit que l'électeur de Bavière est revenu au projet de » nous rejoindre, et qu'il nous arrive quelques secours du » cercle de Souabe. Galecçki m'annonce en même temps que » l'Empereur a reçu avec plaisir les chevaux que je lui ai en- » voyés, et rien de plus. »

A la nouvelle de ce désastre, Kara-Mustapha s'enfuit de Bude à Belgrade, pour fléchir par des artifices nouveaux les justices de son maître. Comme il proposait une escorte au juif chargé de ses diamants, de peur qu'il ne fût pillé par ses propres soldats : « Non, dit cet homme ; je mettrai sur la tête » mon bonnet à l'allemande : toute votre armée fuira. » « Tant » il est vrai, répondit le vizir en levant les yeux au ciel, que » le proverbe a bien raison de le dire : Ceux que Dieu a mis » en fuite auraient peur même d'un juif. »

En apprenant cette retraite de Kara-Mustapha, la joie de Jean fut grande. « Voilà donc, s'écriait-il [1], la Hongrie délivrée » de l'infidèle après deux cents ans. Belgrade n'est plus en » Hongrie, mais en Servie... Les Turcs n'ont de garnison que » dans cinq ou six principales forteresses. Ainsi il ne nous faut » plus que quatorze jours de temps pour qu'à l'aide de Dieu » nous délivrions entièrement ce grand et beau royaume. » Voilà qui a passé notre espoir, et, je crois, celui de tous nos » contemporains. »

C'était toujours par Bude qu'il se proposait de commencer le cours de ses conquêtes si rapides et si faciles au gré de son génie. Le duc de Lorraine préféra tenter d'abord le siége de Strigonie. Cette disposition était plus prudente. Jean y consentit.

[1] Lettre dix-neuvième.

Gran ou Strigonie est l'une des plus importantes cités et des plus fortes de la Hongrie. Les Hongrois la révéraient comme la ville sainte, l'antique siége primatial de leur nation. Les Turks y régnaient depuis plus de cent quarante ans. Soliman II n'avait pas marqué son règne par de plus glorieuses conquêtes. Il fallut un siége (1543) de quatre mois pour la faire tomber en ses mains. Depuis lors, le comte de Mansfeld, qui mourut sous ses murailles, et l'archiduc Mathias, la rendirent un moment à l'Empire; mais elle rentra aussitôt sous la domination musulmane, et son siége archiépiscopal, plus ancien que la couronne de Hongrie, fut transféré à Presbourg, qui hérita en même temps des honneurs de Bude et de ceux de Strigonie. Cette possession donnait aux Turks la souveraineté du cours du Danube, un libre passage de la haute à la basse Hongrie, un lien entre Wissembourg et Neuhausel, un point d'appui pour attaquer Javarin et Comorn, pour menacer Vienne et Presbourg. Les alliés en étaient séparés par le fleuve, qu'il fallait franchir sous le feu de l'ennemi. La place se composait d'une ville basse entourée de fossés, de murs et de tours; d'une ville haute, ou citadelle, assise sur des roches escarpées, et d'un fort extérieur planté aussi sur un mont inaccessible, le Thomasberg. Une garnison de cinq mille janissaires défendait ces postes si bien défendus par la nature, et on ne pouvait douter qu'il n'y eût des munitions en abondance. Tandis que l'armée chrétienne entonnait à genoux sur le rivage le *Te Deum* en l'honneur du Dieu qui lui avait donné la victoire, on voyait des convois de chameaux se succéder par centaines dans les murs de Strigonie pour la ravitailler.

Les alliés jetèrent des troupes dans les îles situées à une lieue au-dessus de la ville, et envoyèrent chercher dans l'île de Schutt ce pont officieux de Tuln et de Comorn, qui avait été deux fois déjà si funeste aux Ottomans. Il arriva, fut placé, et deux mille chevaux passèrent. Le roi et le duc de Lorraine allèrent reconnaître les abords de la place. A leur aspect, les Turks brûlèrent les hameaux de la plaine, la ville basse, les faubourgs; et Jean résolut d'ouvrir la tranchée sans retard.

Mais les Polonais n'étaient pas disposés à mettre le Danube, comme une barrière de plus, entre eux et la patrie. La désertion, le brigandage, la maladie, multipliaient à l'envi les ravages dans leurs rangs.

« Nous ne voyons, écrivait le roi [1], que maladies, pillages, » villes en feu, églises dévastées. Avant-hier encore, trois » brigands ont été brûlés vifs. Hier, on en a pendu quel- » ques-uns.

» Tous les nôtres sont bien dégoûtés, et soupirent après » leurs foyers, leurs fours et leur bière. L'autre jour, P... a dit » devant beaucoup de monde : « Je m'en retourne, et je ramène- » rai mon escadron en Pologne ; car ce pont que l'on construit » sur le Danube, c'est pour nous conduire à Bude, où nous » périrons jusqu'au dernier. » Je ne lui ai pas encore parlé; » j'attends la première occasion. Le maréchal de Litvanie [2] a » voulu avoir le régiment que j'ai préféré donner au castellan » de Livonie [3]. Comment voulait-il servir à la fois dans les » armées de la couronne et de la Litvanie? Dès ce moment, » il s'est mis aussi à bouder.... J'aurais encore mille choses à » vous dire, mais je n'en ai pas le temps; c'est à présent plus » que jamais qu'il faut songer à tout, si nous voulons glorieu- » sement finir la campagne. Je ne me dissimule pas que, si » on voulait satisfaire nos gens, il faudrait les conduire tout » droit en Pologne, du côté de la mauvaise bière et des fours » enfumés qu'ils préfèrent aux beaux palais et au vin de Tokay. » Après tout cela, votre lettre, mon âme, au lieu de m'ap- » porter quelque consolation, m'annonce au contraire qu'on » glose sur ce que je n'ai pas tout quitté après la bataille de » Vienne. Ç'aurait donc été pour qu'on dît de moi que je sais » vaincre et non pas profiter de la victoire.

» Vous finissez par me déclarer, mon cher cœur, que vous » êtes grandement mécontente de moi, et cependant je vous » ai fait part de tout dans mes lettres. Voilà quel est mon » sort, quelle est ma consolation dans mes peines !

» Ce que vous me dites ensuite des affaires du temps est » tout à fait inintelligible pour moi. Qui me recherche? et qui » faut-il écouter? car je ne vois que le seul Tékéli qui se soit » adressé à moi, et encore avez-vous dit, mon cœur, mille » fois que c'était un traître, et qu'il ne fallait pas s'intéresser » à lui. »

A-t-on besoin de le dire? la reine conspirait contre les ré-

[1] Lettre dix-huitième.
[2] Stanislas Radziwill.
[3] Othon Telkieramb.

solutions de Jean avec tous les mécontents de l'armée. Ces mécontents étaient ceux du parti de France; ils reconnaissaient pour chef le grand-hetman Iablonowski, depuis que ce n'était plus le roi; et la reine revenait au parti français depuis que l'ingratitude de Léopold avait mis dans son âme une exaspération plus vive à la place de son exaspération contre Louis XIV. Habile à faire jouer tous les ressorts, elle toucha la corde qu'elle savait la plus sensible dans le cœur de son époux, se dit alarmée pour sa propre sûreté des incursions que Tékéli pouvait tenter sur Krakowie, appela le roi à son secours. Il répondit[1] :

« .... Je suis fort étonné de ce que vous êtes toujours dans » la crainte de Tékéli. Vous n'avez donc pas lu mes lettres avec » attention? Tékéli est à six milles de nous et à cinquante des » frontières de Pologne : pour peu que nous fussions un pas » vers lui, il marche jour et nuit pour s'éloigner davantage....

» Je vous conseillerai de vous établir plutôt en ville qu'au » château; pour ce qui regarde le danger, je vous garantis » qu'il n'y a rien à craindre; mais, en cela comme en toute » chose, que la volonté de Dieu soit faite, et ensuite la vôtre, » mon cher cœur.

» Votre mauvaise santé me chagrine sensiblement et influe » sur la mienne. Remettons-nous à la miséricorde de Dieu; il » sait mieux ce qui nous convient : il faut donc avoir confiance » en lui, et tout ira bien, j'espère. Bude est plus près de Kra- » kowie que de Stryi, comme je vous l'ai déjà mandé plusieurs » fois. Si, avec l'aide de Dieu, nous faisons la conquête de » Strigonie, nous repasserons le Danube, et nous le côtoierons » sur l'autre rive, dans la direction de Pest, ville située vis-à-vis » de Bude, et ensuite nous nous dirigerons vers les frontières » de Pologne pour mettre l'armée en quartiers. »

« Peu après le départ de M. Daleyrac[2], je me suis mis à » débrouiller les chiffres, et je n'ai gagné à ce travail que du » chagrin. Au nom de Dieu, dites-moi donc quel est le brouil- » lon qui vous souffle et vous fait prendre toutes ces idées? Je » dois donc m'attirer la haine des Polonais! pourquoi? parce » que j'expose pour eux tous les jours ma fortune, ma santé, » ma vie. On a voulu l'alliance avec l'Empereur, j'y ai con-

[1] Lettre dix-neuvième.
[2] Lettre vingt-unième.

» senti; j'ai fait marcher l'armée sans qu'il en ait coûté un » sou à la république. Je lui épargne l'entretien des troupes » pendant l'hiver. J'ai procuré de la gloire et des richesses à » mes soldats. S'il a péri du monde, eh bien, c'est notre lot à » tous : nous naissons pour mourir.

» Il faut, dit-on, ménager l'armée; oui, sans doute, au » commencement d'une campagne, mais point vers la fin; car » l'année prochaine il peut n'y avoir pas de guerre, et il faut » cent ans pour retrouver une pareille fortune.

» Vous me dites dans vos chiffres que d'autres se sont dès » long-temps retirés : pourquoi ne pourrais-je pas aussi m'en » aller en ma qualité d'auxiliaire? Mais, ma chère âme, il y » a une grande différence entre moi et les autres. D'abord, il » il est de notre intérêt de combattre un ennemi qui nous atta- » querait en Pologne s'il n'était pas occupé ici. Secondement, » aucun autre n'a fait un serment aussi solennel que celui que » j'ai prêté dans les mains du cardinal-légat de ne point aban- » donner mon allié. Troisièmement, si je m'éloignais, l'Em- » pereur s'arrangerait avec les Turks à mes dépens. Qua- » trièmement, les armées chrétiennes m'ont élu pour leur » généralissime; et si même l'armée polonaise m'avait quitté, » je serais resté seul; j'aurais fini la campagne avec les troupes » impériales, bavaroises, allemandes. A présent même, au » siége de Strigonie, tous les généraux étrangers m'ont prié » de les commander, sans faire concourir à cette opération » mes Polonais. Ils sont bien mal intentionnés ceux qui veulent » nous faire rentrer dans notre pays; c'est vouloir le dévaster » et le mettre hors d'état de payer des impôts. Il n'y a qu'un » ennemi de la patrie et de la religion qui ait pu vouloir vous » mettre ces idées dans la tête. Une fois pour toutes, je ne ra- » mènerai pas l'armée en Pologne; quelque autre pourra s'y » résoudre; qu'il fasse ce beau présent à son pays.... Pour » moi, il est temps que je me repose, car aucun ennemi ne m'a » tant accablé que ces raisonnements et ces injustices.

» Comme ils savent parler ces hommes d'État du coin de la » cheminée! et quand ils se tromperaient dans leurs calculs, » que leur importe? ils se dédiront, et voilà tout! Oh! je re- » nonce bien, pour l'avenir, à toutes ces alliances et à tous ces » commandements, fût-ce de l'Europe entière!

» C'est donc moi qu'il faut accuser! moi qui m'expose aux

» fatigues, aux privations de tout genre, qui me tourmente » jour et nuit pour le bonheur de mon pays! Eh bien, qu'ils » montrent leur savoir-faire, ces habiles discoureurs, et qu'ils » me remplacent dans mon autorité, puisque tout ce que je fais » est mal, quoi qu'en dise le monde entier. Oui, que l'avis de » vos conseillers prévale! que tout se fasse selon leurs ca» prices! aussi bien ma tâche ici est bientôt remplie. Elle le » sera avec honneur et gloire, du moins d'après l'avis des » étrangers, si ce n'est d'après celui de mes concitoyens.

» Je suis trop à plaindre, en vérité : je me tourmente de » ces chiffres; je m'attends à y débrouiller quelque chose » d'agréable, quelque consolation pour mon cœur, et je ne » trouve que les anciennes et éternelles clabauderies. »

Au milieu de toute la colère à laquelle ce mari et ce roi si docile se laissait entraîner contre sa coutume, il racontait gaiement à son impérieuse compagne que si elle était indignée de sa fidélité aux intérêts de la république chrétienne, les Turks n'en étaient pas moins surpris.

« Les pachas que nous avons faits prisonniers, racontait-il, » tout en discourant avec le staroste de Kulm [1], lui ont de» mandé : « Eh bien! que ferez-vous à présent? Nous avions » cru que vous vous en retourneriez après la victoire de » Vienne. » Le staroste leur a répondu : « Nous continuerons » la guerre pour reconquérir les pays que vous avez enlevés » aux chrétiens. » — « Nous voyons bien, reprirent-ils, que c'est » Dieu même qui a suscité votre roi pour nous punir; mais » tout cela ne répond pas à ce qui est écrit dans nos livres » saints; c'est nous qui devions d'abord subjuguer toute la chré» tienté, et votre tour devait venir plus tard; mais pourquoi » vous hâtez-vous tant? êtes-vous si impatients de voir arriver » le jugement dernier? car il est dit dans nos livres que du » moment que les chrétiens l'emporteront et que les Turks se» ront subjugués, ce sera la fin du monde. Eh bien! voulez» vous la voir venir sitôt? » Le staroste se mit à rire, et leur » dit que nous n'avions pas peur du jour du jugement, et que » nous ne cesserions pas de les poursuivre. »

Cependant, ce ne furent pas les Polonais qui eurent à poursuivre l'attaque de Strigonie. Le roi les laissa sur la rive

[1] Michel Rzewuski.

gauche du Danube, battant, avec leur artillerie postée à Parkan, les tours dont les murailles de la ville étaient flanquées; il n'établit que des Impériaux et des Bavarois au pied de la place, et le siége à peine entrepris fut poussé avec vigueur. Charles de Lorraine, Stahremberg et le baron de Mercy ne quittaient pas les ouvrages. Ils guidaient les sapeurs, pointaient les mortiers, présidaient aux assauts. Ce bombardement, ces travaux, ces attaques rapides étonnaient les Turks, déjà consternés de tant de revers. C'était la première fois depuis la fondation de leur Empire qu'ils avaient à soutenir des siéges, à défendre des places. Jusque-là ils n'avaient fait qu'attaquer. Ils étaient, après trois cents ans, vaincus et envahis à leur tour. C'était pour eux un art inconnu à apprendre; c'était une ère nouvelle qui commençait pour le monde. Au bout de quatre jours, le roi put écrire à la reine [1] :

« Dans la ville même de Strigonie, 28 octobre.

» Seule joie de mon âme, charmante et bien-
» aimée Mariette !

» Que Dieu soit loué pour les bienfaits dont il nous comble » tous les jours dans son inépuisable bonté! Pressé par la mau- » vaise saison et le manque de fourrages, j'ai résolu, contre » l'avis de tout le monde, d'attaquer la forteresse. Et quoiqu'il » y eût là trois mosquées que les Turks étaient intéressés à dé- » fendre, dès le quatrième jour de siége, c'est-à-dire cette » nuit, la garnison a capitulé sous mes auspices, bien que je » n'aie pas employé mes Polonais à cette opération, à cause de » l'épuisement où ils se trouvent.

» Il y avait à Strigonie cinq mille Turks et deux pachas. Ils » étaient commandés par le pacha d'Alep, un des plus distin- » gués parmi les leurs, à qui le vizir avait ordonné de dé- » fendre la forteresse jusqu'à la dernière goutte de sang. Tout » en donnant ces ordres, le vizir s'était enfui lui-même de Bude, » où il ne se croyait pas en sûreté.... Les Turks vomissent des » imprécations contre leur chef, qui prétend punir la lâcheté de » mort, et qui en donne le premier l'exemple.

» La garnison a obtenu libre sortie avec armes, mais sans » bagages ni artillerie. Tous les nôtres sont dans la joie. Il y a

[1] Lettre vingt-unième.

» trois jours, personne ne rêvait un pareil résultat. C'est la plus » forte place de tout le royaume de Hongrie. Strigonie a été » pendant cent quarante ans dans les mains des Turks, et a » servi de tout temps de théâtre à d'affreux combats; malheu» reuse contrée où chaque motte de terre qu'on presserait » dans la main devrait rendre du sang! Voilà encore un nou» veau grief ajouté à tant d'autres que les Turks auront contre » moi. Ils m'ont déjà appelé leur bourreau à cause du grand » nombre d'hommes que leur ont coûté mes victoires. Eh bien, » cependant ils aiment encore mieux s'en rapporter à ma foi » qu'à celle de tout autre.... Si la saison n'était pas si avancée, » ils auraient été forcés, suivant toute vraisemblance, d'éva» cuer toutes les forteresses de la Hongrie.

» A quel changement de fortune le monde est sujet! Dans » quel état étaient les affaires de l'Empire en juillet et en août? » et vous voyez ce qu'elles sont devenues! Cependant personne » ne veut nous parler ni du passé ni du présent. Dieu et la » gloire, voilà notre récompense! »

La fortune de l'Empire était grande en effet; de toutes parts des troupes d'insurgés mettaient bas les armes. Les comtés de Transchin, de Tirnau, de Nitria se soumirent. Une foule de châteaux arborèrent les enseignes impériales. La place de Leventz ouvrit ses portes au général Dunewald; et Neuhausel, coupé ainsi de Bude, se trouva perdu pour les Turks. Ajoutez que Strigonie était une conquête qui assurait la possession de tout le reste. Cette place n'était plus destinée à revoir des drapeaux étrangers dans ses murs, grâce à quelques princes français, Conti, La Roche-Guyon, Commercy, qui, l'année suivante, la sauvèrent.

Avant de la remettre aux Impériaux, Jean voulut restituer en personne au Dieu des chrétiens la cathédrale où saint Étienne, premier roi de Hongrie, avait reçu l'onction sacrée des mains de saint Adalbert, et où sa cendre repose. Ce triomphe était celui qui flattait le plus son orgueil. « Il y a, écrivait-il [1], » beaucoup de choses curieuses à Strigonie; la montagne sur » laquelle le château est assis est une espèce de rocher con» tenant du marbre de toutes couleurs, mais surtout de cette » couleur rougeâtre comme sont ces monuments dans la ca-

[1] Lettre vingt-deuxième.

» thédrale de Krakowie ;... la chapelle du château est toute en » marbre. Les païens l'avaient convertie en mosquée ; mais » pour la réhabiliter nous y avons fait chanter la messe et le » *Te Deum* le jour des saints Apôtres ; c'était la première fois » depuis cent quarante ans. Le grand autel est en marbre, et » d'un ouvrage merveilleux; seulement les figures sont un peu » endommagées ; l'ensemble de l'architecture est fort bien, et » les mosaïques très-curieuses. »

Pendant ce siége de quelques jours, les pluies avaient rendu tous les chemins impraticables ; les neiges qui suivirent, et des froids précoces achevèrent de fournir à Iablonowski des motifs suffisants pour porter dans la tente royale les cris de l'armée. Il parlait de revendiquer ses droits de grand-hetman, et d'ordonner le départ. Les menaces de *confédération* retentissaient dans le camp comme sous un roi Michel Korybuth. Suivant toute apparence, Iablonowski eût emmené les troupes si Jean avait persisté dans son dessein de profiter de la surprise et de la consternation des Turks pour leur enlever Bude sur-le-champ. La saison ne le permettait plus. De son côté, Charles de Lorraine ne pouvait retenir plus long-temps les troupes auxiliaires sous les drapeaux. La campagne était terminée, et Jean s'en consolait en s'écriant : « Du moins elle l'est avec » gloire ! »

On se mit en marche sur-le-champ pour gagner les quartiers d'hiver. Ceux des Impériaux furent fixés sur le Danube. Jean choisit pour les siens le cours de la Teysse ou Tibisque, et particulièrement les comtés d'Épeyriès et de Tokay, dans la Hongrie supérieure. Arrivé là, il pouvait cantonner l'armée dans de riches provinces, se trouver au printemps également en mesure de porter le poids de ses armes sur Bude ou sur Kamiéniéç, et suivre pendant tout l'hiver ses négociations avec le khan des Tatars, les hospodars et Tékéli. Les Polonais reprirent avec joie, quoique par un temps affreux, la route du nord. Sénateurs et soldats ne s'inquiétaient guère de la pensée d'hiverner en deçà des monts Karpathes. Ils comptaient bien forcer leur roi à franchir les frontières.

Le roi, content de ce qu'il avait fait pour la chrétienté, ne pouvait se résoudre à s'éloigner sans avoir fait quelque chose pour la Hongrie. Les commissaires de Tékéli, conduits par le jeune comte d'Humanay, étaient arrivés enfin à ses quartiers.

« Mais, dit le roi dans sa correspondance [1], les commissaires » impériaux ne veulent plus traiter avec eux.... Je leur ai dit » de se rappeler quelle était leur situation en juillet et en août ; » ce que Dieu leur avait fait éprouver, et combien il importait » de garder des mesures dans la bonne comme dans la mau- » vaise fortune. Il est vrai aussi que Tékéli peut, en grande » partie, attribuer ses malheurs à lui-même. Il n'a pas voulu » suivre mes avis ; il a biaisé, et n'a pas pris de fortes réso- » lutions en temps opportun. Je ne sais pas à présent ce que » le désespoir va lui dicter. »

« L'écervelé, disait ailleurs le roi, s'est perdu avec ses re- » tards. » En effet, plus tôt, le roi pouvait encore commander en quelque sorte au conseil aulique, car alors il commandait à la fortune. Aujourd'hui, il avait tant relevé l'Empire, qu'on pouvait ne plus le redouter : il s'était désarmé par ses propres bienfaits.

Cependant, il exigea que Charles de Lorraine et les commissaires de l'Empereur entrassent en conférence avec Humanay. C'était le dernier jour de marche commune. Impériaux et Polonais campaient cette fois ensemble sur les bords de l'Yspel. Jean tint ce colloque de Poissy dans sa tente, auprès du village de Chago. Le vice-chancelier posa en son nom les bases d'une transaction. Mais l'Empereur était enflé des victoires qu'on lui avait gagnées. Le prince Charles répondit pour Sa Majesté Apostolique d'une façon haute et dure : des promesses d'amnistie furent tout ce qu'on obtint de lui. Ensuite, ces deux rivaux d'ambition et de gloire se dirent adieu pour toujours. Ils se séparèrent emportant des sentiments amers. De leur côté, les envoyés de Tékéli s'éloignèrent irrités. Jean comptait encore et sur ses services pour désarmer Léopold, et sur son ascendant pour convaincre Tékéli. Un incident vint tout entraver.

Nous avons dit que l'armée litvanienne se trouvait prête enfin à entrer en campagne. C'était un peu tard. Elle ne s'achemina pas moins vers la Moravie, sous les ordres de son grand-hetman Sapiéha, comme s'il y avait eu encore un siége de Vienne à lever, charmée qu'elle était de traverser la Pologne entière, les États autrichiens, la Hongrie : on ne pouvait manquer une

[1] Lettre vingt-deuxième.

occasion si belle de piller trois royaumes. A l'approche de ces tardifs défenseurs, la Moravie avait poussé des cris d'effroi. Des ordres du roi arrivèrent. Ses lieutenants se résolurent à le rejoindre au travers de la haute Hongrie, et des dévastations inouïes marquèrent leur passage. Les commissaires de Tékéli trouvèrent dans tout cet ensemble d'hostilités et de mécomptes la preuve d'une trahison des Polonais. La douleur de Jean fut profonde. Il l'exprimait ainsi :

« Toute la négociation a été arrêtée par la nouvelle des dé- » sordres de l'armée de Litvanie....

» Ah! pour Dieu, comment peut-on faire souffrir ces pauvres » paysans? Quant à moi, je donne même la liberté aux soldats » hongrois que je fais prisonniers, en leur expliquant que je » ne suis pas venu faire la guerre aux chrétiens, fussent-ils » même calvinistes, mais que je n'en veux qu'aux païens. Aussi, » tout le peuple ici prie Dieu pour notre cause; il se met sous » notre protection, il n'a d'espoir qu'en nous; et nous vou- » drions les massacrer! Ce sont eux qui nous ont nourris jus- » qu'à présent, et qui nous nourriront encore. D'ailleurs, ce » n'était pas là le chemin de l'armée de Litvanie; qu'est-elle » allée faire du côté de la Moravie, où l'on est en paix? C'est » ici que sont les Turks et Tékéli; c'est ici qu'il leur convien- » drait de venir escarmoucher avec l'ennemi, et non pas d'aller » exterminer de malheureux laboureurs! »

Comment les ordres du souverain furent-ils exécutés par les généraux du grand-duché? On le voit dans la suite de sa correspondance; après bien des jours, il disait avec amertume [1] :

« Nous n'avons aucune nouvelle de l'armée litvanienne. Le » towarzysz, que les deux hetmans ont envoyé, annonçait leur » arrivée pour le surlendemain, et voici déjà treize jours de » passés. Il est à craindre que pour éviter la frontière turke » ils ne soient entrés dans l'enceinte des quartiers de l'armée » impériale. Ils y mettront le désordre, et nous donneront du » fil à retordre. Leur campagne se sera bornée à marcher, » manger et boire, tout le long de la Litvanie, de la Pologne » et de la Hongrie. »

C'est ainsi qu'un roi de Pologne était obéi de son armée,

[1] Lettre vingt-troisième.

alors que ce roi était Jean Sobieski, Jean chargé de triomphes et couronné de gloire. Aussi disait-il que la détestable conduite des Litvaniens avait tout compromis. Tékéli, ballotté entre ses défiances, ses terreurs, ses emportements contraires, se jeta plus que jamais dans les bras des Turks. Il rompit en visière au chef de la république polonaise, son unique appui. Jean, assailli de tous côtés par les troupes hongroises, s'écriait dans la tristesse de son cœur [1] :

« Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point j'ai été trompé » et par l'Empereur et par Tékéli. .. Tékéli a été perfide envers » nous; ne voulant pas attendre mon arrivée malgré toutes les » garanties que je lui avais données, il s'est dirigé du côté de » Debretschyn avec sa femme ; dans le même moment, il a fait » marcher toutes ses troupes sur le pays que nous devions oc- » cuper, avec ordre de nous traiter partout en ennemis, et » cela sans nous en prévenir, ni moi ni mes envoyés. Aussi, » dès l'instant où nous sommes entrés dans la Hongrie supé- » rieure, quand nous croyions être parfaitement en sûreté, » nous avons rencontré des hostilités de toutes parts, à com- » mencer par le château de Stawar, à dix milles d'ici. On fait » feu sur nous de chaque village et de chaque buisson. Nobles, » paysans et soldats, tous nous donnent la chasse comme à des » loups. Les malades qui ne peuvent suivre l'armée sont égor- » gés avec la plus grande cruauté. Les Hongrois sont pires que » les Turks. Voilà pourquoi nous devons avancer lentement et » être sur nos gardes le jour et la nuit, pour ne pas perdre » plus de monde encore. »

La longue, la laborieuse marche du roi de Pologne fut une suite de négociations et de conquêtes. Il avançait vers ses quartiers, plaidant près de l'Empereur la cause des mécontents, et soumettant à l'Empire toutes ces places dont les populations venaient l'assaillir, où le drapeau de la Hongrie était placé sous la garde de troupes musulmanes. L'anniversaire de la journée de Chocim devait être relevé par un triomphe. Jean l'a raconté dans une narration rapide comme ses conquêtes.

[1] Lettre vingt-huitième.

« Schetzin, le jour de la St-Martin.

» Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée
» Mariette !

» Gloire et louange à Dieu pour la grâce qu'il nous a accordée » hier, contre toute attente humaine ! Comme il nous fallait » passer sous le canon de Schetzin, j'ai envoyé l'ordre à mes- » sieurs les hetmans de tenir conseil de guerre avec les géné- » raux et colonels, pour décider s'il fallait attaquer ou passer » outre. Deux exceptés, tous se sont accordés à résoudre la » question dans ce dernier sens. En attendant, j'ai envoyé » Fanfan, avec le castellan de Léopol [1], le palatin de Lublin [2], » Dunewald, général autrichien, et Truels, général brande- » bourgeois, pour reconnaître les lieux.... Nous nous sommes » campés hier sous les murs de la ville, au milieu des neiges » et des giboulées... Nous avons trouvé les fortifications en » bon état, les palissades doubles; avec cela fossé, murailles, » et grosses tours; le tout sur une éminence. A la vue de ces » remparts si bien garnis, les nôtres ont désespéré de la réus- » site. J'ai relevé leur courage en leur disant que j'avais du » bonheur avec les places fortes, et qu'elles avaient coutume » de se rendre à la seule nouvelle de mon approche. Tandis » que notre infanterie et nos dragons se portaient en avant, » l'ennemi a mis le feu aux faubourgs, où nous aurions pu nous » établir. J'ai commandé aux Kosakes d'aller de suite éteindre » l'incendie. Ils ont exécuté mes ordres avec tant de courage » et de célérité que dans peu de temps ils ont été les maîtres, » non-seulement des faubourgs, mais encore des palissades » avancées, où ils ont arboré leurs étendards avec le signe de » la croix. Rapportez ce fait, mon cher cœur, au nonce apos- » tolique; il lui fera grand plaisir.

» L'infanterie et les dragons vinrent bientôt les soutenir, et » s'emparèrent du reste des palissades. Le feu devenant plus » pressant de la part des assiégés et nous enlevant du monde, » nos seigneurs recommençaient déjà à murmurer de l'entre- » prise, lorsque enfin Dieu daigna exaucer mes prières, et, » après trois heures de combat, les assiégés élevèrent le pa-

[1] Martin Konski.
[2] Martin Zamoyski.

» villon blanc et demandèrent grâce du haut des remparts. Je » fis cesser le feu, et nous vîmes descendre le long du mur le » bey commandant de la place et deux religieux, l'un repré- » sentant l'état ecclésiastique, l'autre les habitants de la ville. » Ils annoncèrent qu'ils se rendaient à discrétion, et ouvrirent » les portes à notre infanterie. Ils demandèrent à me voir, et, » dès qu'ils me furent amenés, les voilà de trembler comme » s'ils avaient eu la fièvre; de tomber la face contre terre, de » baiser le pan de mes habits, et de demander grâce pour » la vie.

« Vous avez ma parole, leur dis-je, cela suffit, quoique vous » m'ayez offensé hier en refusant de vous rendre. »

» Ils tombèrent encore une fois à mes pieds, et répondirent : « Nous ne pouvions pas faire autrement; le vizir nous eût punis » de mort. »

« Ne craignez rien, repris-je, il ne vous tombera pas un che- » veu de la tête. Je ne suis pas orgueilleux dans la prospérité, » car c'est à Dieu seul que je l'attribue. »

« Ah! répondirent-ils tous ensemble, assurément c'est nous » qui avons été orgueilleux, et Dieu nous punit. »

» Après cela, ils demandèrent à voir les pachas prisonniers. » Ceux-ci leur adressèrent des reproches pour s'être rendus. « Nous ne pouvions plus résister, répliquèrent-ils; nous avions » déjà trop perdu de monde. »

» Les envoyés retournèrent en ville, mais ils étaient transis » de crainte. Je m'approchai alors des remparts, et je m'assurai » que cette reddition était vraiment une grâce de Dieu, car la » place aurait pu se défendre quelques semaines, étant d'ail- » leurs abondamment pourvue de munitions et de vivres. Faites » donc encore chanter le *Te Deum* en actions de grâces pour la » terreur que Dieu a répandue parmi les païens, et en même » temps pour la confiance qu'ils ont en ma parole.

» Aujourd'hui encore, j'ai envoyé des détachements sur » quelques forts occupés par les Turks et qu'ils sont à la veille » d'évacuer. Schetzin une fois pris, Neuhausel est perdu pour » les Turks, et l'Empereur n'a pas besoin d'y sacrifier un seul » homme, une seule livre de poudre; car Parkan et Strigonie » ont coupé la communication avec Bude, et Schetzin avec » Agria.

» Demain, je vais faire célébrer l'office divin dans les deux

» mosquées. En voilà cinq enlevées aux païens cette année.
» Grâces en soient rendues au Tout-Puissant!

» Faites extraire une gazette de cette lettre. Il faut augmen» ter la pension du gazetier pour le porter ainsi à être plus véri» dique. L'armée litvanienne se traîne lentement à notre suite, » évitant non seulement les forteresses, mais même les fron» tières turques. Elle n'était déjà plus qu'à quelques milles de » distance; mais les chefs n'ont voulu ni se présenter chez moi, » ni faire leur rapport. Ils se sont arrêtés aux environs de » l'armée impériale, près de Leventz, dévastant le pays et » attendant je ne sais quelle artillerie. D'ailleurs il leur serait » fort difficile de dire contre qui ils voudraient l'employer. En» fin ils ont si bien fait que depuis la Wilia [1] jusqu'à la Cisa [2] » ils n'ont pas vu d'ennemis. Je suis dans l'intention d'écrire » d'Épéryès à l'Empereur, en lui faisant mes adieux, et en lui » rappelant que ce n'est qu'à mon alliance qu'il doit sa capitale, » son duché d'Autriche et son royaume de Hongrie. Qu'on me » cite l'exemple de prince qui ait jamais fait autant pour un » autre et en aussi peu de temps! Nous n'avons pas marchandé » pour des assauts et pour des batailles comme cela s'est pra» tiqué de leur part dans les combats près de Krakowie contre » les Suédois [3]. Nous n'avons pas demandé non plus des villes » de Hongrie en hypothèque comme on nous a demandé à nous » nos salines de Wieliczka. »

Jean parvint, à travers les combats, les succès, les fatigues, dans la contrée où son armée devait se reposer de ses travaux et de sa gloire : « Nous tiendrons conseil aujourd'hui, écrivait» il, sur ce qu'il faut faire et sur la manière d'établir notre » armée. En attendant, il circule ici mille bruits. On raconte » comment c'est moi qui ai voulu perdre l'armée. »

En effet tout manquait, La famine et la maladie faisaient un égal ravage. « Nous bivouaquons en plein air, ajoutait le roi; » car nous ne pouvons pas même nous servir de nos tentes, la » terre étant si gelée qu'il est impossible d'y enfoncer un pieu.

« Je ne saurais vous exprimer tout ce que j'éprouve de » peine depuis trois jours. Nous voici entrés dans un pays » tout à fait ennemi. Les villes et châteaux ferment devant

[1] Rivière du nord de la Litvanie

[2] Rivière en Hongrie.

[3] Lors de l'invasion de Charles-Gustave en Pologne.

» nous leurs portes. Ils sont occupés par des soldats de Té-
» kéli. Quant à lui, il a passé la Lisa et est entré sur le terri-
» toire turk sans donner réponse à aucune de mes propo-
» sitions. Koschytze a une garnison de quelques milliers
» d'hommes. Nous y avons envoyé des parlementaires ; mais
» je doute qu'ils obtiennent quelque chose. Je vous écrirai la
» prochaine fois ce qui en sera résulté. »

Il en résulta qu'on tira sur le parlementaire, que de toutes parts se multiplièrent les agressions et les assassinats. Jean prit en considération, dit-il, qu'il y avait dans cette ville beaucoup de catholiques, qui auraient péri tous s'il eût donné l'assaut. Il se contenta d'enlever la place de Sibin. Ce poste était assez important pour offrir des quartiers à une partie de l'armée ; mais l'armée sut y mettre bon ordre. Il s'agissait pour elle par-dessus tout de faire faire ses volontés à son roi.
« Cette prise, continuait-il [1], n'est pas du goût de beaucoup
» de monde ; ils n'ont plus rien en vue que de rentrer au plus
» vite dans notre malheureuse Pologne. Nous voici dans un
» pays riche et abondant. Mais les mécontents parmi les nôtres
» mettent le feu aux greniers, aux villages, même aux églises
» catholiques, afin qu'il nous soit impossible de nous y établir.
» Ils ne songent pas que l'ennemi peut reprendre courage et
» nous poursuivre jusqu'en Pologne. »

La reine de son côté voulait obliger le roi à changer de dessein. Elle avait en quelque sorte pris le parti de l'affamer. Il ne recevait plus d'elle signe de vie, et ignorait ce qui se passait dans le monde entier. « Si la Pologne, disait-il une au-
» tre fois, était une île au milieu de l'Océan, elle serait pour
» nous à présent comme celles dont nous parlent les historiens,
» qu'on voyait flottantes au-dessus des mers, tantôt visibles
» et tantôt submergées. Depuis cinq semaines je ne sais vrai-
» ment plus s'il est une Pologne au monde. Après tout, ce
» n'est pas tant de nouvelles politiques que je suis avide ; car
» celles-ci pourraient encore me parvenir en faisant un circuit
» par Vienne, et puis par les communications militaires. Ce
» sont surtout des nouvelles de votre santé qu'il m'importe
» d'avoir, de cette santé dont dépend la mienne, dont dépen-
» dent mon bonheur et ma vie. »

[1] Lettre vingt-neuvième.

Jean cessa de lutter contre la reine, contre les frimas, contre la disette, contre l'armée. Il laissa dans ces cantonnements les troupes étrangères, les reitres, toute son infanterie, les corps enfin dont le passage eût été le plus onéreux à la Pologne; et, ouvrant les monts Karpathes à sa noblesse, il prit avec elle le chemin de la patrie. Il ne put jeter un dernier regard sur le beau royaume qu'il venait d'arracher à la domination des barbares, sans tenter un nouvel effort pour écarter des Hongrois cet autre joug prêt à les ressaisir. Ce fut au pape Innocent XI qu'il recourut. Il adressa à son ministre près le Saint-Siége des instructions qui doivent être connues. Nous les traduisons, en les abrégeant.

« L'abbé de Donhoff se rendra auprès du saint-père, et seul avec Sa Sainteté il lui exposera respectueusement que Sa Majesté Sacrée, par son alliance, sa marche rapide, ses travaux, a fait des prodiges en faveur de l'Empire, aux yeux de quiconque connaît l'état des affaires en Pologne; que de magnifiques appâts lui ayant été offerts par S. M. I. A., il les a repoussés, ne voulant que la gloire de servir Dieu et l'univers.

» S. M. S. avait prévu dès long-temps que les indignes traitements faits à Tékéli et aux Hongrois les jetteraient dans les bras des Turks; l'Empereur reçut ses conseils amis, et lui déféra la médiation dans ces grands démêlés.

» Le roi l'accepta pour le bien de l'Empereur et pour celui de la chrétienté. Car Tékéli satisfait, son concours contre le Turk est acquis; la Transylvanie, que le poids de la tyrannie allemande a livrée au protectorat de l'infidèle, reprend confiance et se lie aux puissances chrétiennes; la Walaquie imite cet exemple, les Kosakes, les Serviens, les Bulgares, tous ces disciples de l'Évangile l'auront bientôt suivi.

» S. M. S. a déposé avec une confiance filiale dans le sein de Sa Sainteté, ses griefs, ses déboires, ses mécomptes; mais de tous ses chagrins le plus grand est qu'on attribue ce qu'il a fait pour le sérénissime Empereur, ce qui est tenté pour la Hongrie, à des intérêts personnels, au projet de prendre ou de donner au prince Jacques la couronne de saint Étienne. Le roi l'a refusée, on le sait. Et, s'il la voulait, quoi de meilleur pour lui qu'un système qui de chaque Hongrois ferait un Tékéli?

» L'unique intérêt de S. M. S. est de rallier les peuples contre les païens. Pour cela il demande qu'on traite chrétiennement la nation qu'il a reconquise à la loi chrétienne.

» Chef d'un peuple libre, le roi ne pourrait donner les mains à l'asservissement des Hongrois, armés pour conserver les libertés de leurs pères. L'alliance sainte se trouverait donc compromise, et, comme le traité de Warsowie a pour garant le chef de l'église, S. M. S. supplie Sa Sainteté de faire en sorte que la médiation qui lui a été déférée, cesse d'être un titre vain et trompeur. C'est l'unique récompense que le roi ambitionne pour les services qu'il a rendus à la cause de la croix et à celle de l'Empire. »

« S. M. S. en a besoin comme d'une consolation pour toutes les pertes de sa patrie dans cette expédition ruineuse, pour la mort de tant de sénateurs et de guerriers illustres, pour le deuil de tant de familles qui pleurent des fils, des frères, des neveux. Le roi leur offrira-t-il en dédommagement le spectacle des villes de Hongrie reconquises sur Tékéli au profit de la tyrannie impériale? C'est là une considération qui doit toucher le conseil de Vienne si on veut la coopération de la Pologne dans la suite de la guerre. Car il faut que la république, il faut que l'armée même y consente, puisque ceux-là qui marchent sous les drapeaux dans la guerre sont les citoyens qui siégent aux comices dans la paix [1]. »

Ce fut à Lubowla, au milieu des défilés glacés des montagnes, que Jean toucha le sol de sa patrie. Il y rapportait la reconnaissance, l'admiration de l'Europe, un butin magnifique, les dépouilles de l'Orient; et, triste présage! il y trouva, à peine entré, des chagrins. Le premier fut la mort de l'hetman de campagne, le vaillant Sieniawski, et celle de Dominique Poto çki, grand-trésorier de la couronne, qui expirèrent dans la ville même de Lubowla, en quelque sorte sur le seuil de leur pays. Il éprouva une affliction non moins vive de la scission de Iablonowski, qui s'éloigna sans prendre congé de lui, comme s'il regrettait de n'avoir pas eu à exécuter les menaces des factieux et à se porter pour chef d'une confédération des troupes insurgées. Ce lui fut une autre peine de ne pas

[1] Zaluski, t. II, p. 777.

rencontrer sur ses pas Marie-Kasimire. Elle était bien accourue, mais non par la route qu'il avait tracée, celle de Nowitarg ; « car, écrivait-il amèrement [1], je suis si malheureux que » je ne puis rien persuader à personne. On fait toujours à » rebours de mes volontés. » Marie-Kasimire était passée par Sandecz et Wielizca. C'était le chemin que suivait le gros de l'armée, sous la conduite de Iablonowski. Enfin, les deux époux se rejoignirent, et Jean reprit ses chaînes, laissant à décider à l'histoire ce qu'il y a de plus extraordinaire : ou qu'un homme de cette hauteur d'âme et de génie pliât sous une telle femme; ou que le chef de ces troupes volontaires, indisciplinées, séditieuses, fût parvenu à moissonner une telle gloire. Qu'eût fait Jean Sobieski sur un trône plus fort? qu'eût-il été sous un plus digne joug?

[1] Lettre trentième.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE ONZIÈME.

SUITE DU RÈGNE DE JEAN III,

ET DE LA GUERRE D'ORIENT

JUSQU'APRÈS LA RUPTURE DE LA PAIX DE NIMÈGUE.

(1683-1689.)

SOMMAIRE.

Retour du roi à Krakowie. Retour du grand-vizir en Turquie. Sa mort. — Caractère des victoires de Jean Sobieski. Impression en Europe. Résultats généraux. — Résultats particuliers pour la Pologne. Recouvrement de l'Ukraine. Destruction des Tatars. Respect des puissances. — Alliance avec les Vénitiens. Négociation avec la princesse Sophie et les czars. Harangue d'un ambassadeur de Léopold. — Trève de Ratisbonne entre Louis XIV et la maison d'Autriche. Abandon de la Hongrie. Faute de Louis. Faute de Jean. — Amnistie de Léopold. Mécontentement du roi. — Campagne stérile des Impériaux en son absence. Prise de Sainte-Maure et de Prévésa par les Vénitiens. Course du roi sur le Dniester. — Mécontentement des Hetmans. Opposition du parti de France. Diète de Grodno tenue à Warsowie. — Nouvelle campagne. Absence de Jean. Point de résultats. — Fondements de la ligue d'Augsbourg. Importance de l'Angleterre et de la Pologne. Projets de Guillaume sur l'Angleterre. Tentatives de l'Empereur sur la Pologne. — Portrait du père Vota. Ses efforts près de Jean. Nouvel accord de l'Empereur et de Sobieski. Plan pour la destruction de l'Empire Ottoman. Alliance avec les czars. — Marche des alliés sur la Turquie. Captivité de Tékéli. Siége de Bude. Invasion de l'Albanie. Combat et prise de Navarin, de Modon, de Napoli de Romanie. Volontaires et princes de France. Campagne de Jean en Moldavie et en Bessarabie. Prise de Bude. Soumission de la Transylvanie. — Vengeances de Léopold en Hongrie. — Nouvelle campagne. Siége de Kaminiéc. Bataille de Mohats. Prise du château de Morée, de celui de Romélie, de Patras, de Lépante, de Corinthe, de Misitra, d'Athènes. Rançon exigée d'Athènes par Morosini. — Révolution à Constantinople. Soliman III. — Politique de Léopold. Ses intrigues contre le roi de Pologne pour l'empêcher de faire des conquêtes. Intrigues de la France pour détacher Jean de la ligue. Diète de Grodno. Esprit des partis. Succès de l'Empereur. — Projet de mariage du prince Jacques. Trahison conduite par Léopold. — Embarras de la France. Fidélité de Jean à ses engagements. Armements du prince d'Orange. Négociations de la Porte avec l'Empire. — Alliance de Louis XIV avec les Turks. Guerre contre l'Empire, contre toute l'Europe. Siége de Philisbourg. Révolution d'Angleterre. — Torts et fautes de Louis depuis la paix de Nimègue. Sa grandeur et sa gloire jusqu'à la paix de Riswick.

Ce fut la veille des fêtes de Noël [1683], que le roi rentra dans Krakowie sous des arcs de triomphe. Les Polonais le re-

virent avec tous les transports d'un peuple ivre d'orgueil et de joie. Il n'y avait que quatre mois qu'il s'était éloigné de leurs frontières, et il revenait chargé d'une immense moisson de gloire.

Précisément le lendemain, un aga des janissaires se présentait dans Belgrade au grand-vizir fugitif. Cet officier venait, au nom du sultan, lui demander sa tête. Mahomet IV avait pardonné le désastre de Vienne; mais la défaite de Parkan mit à bout sa clémence : entre deux parties de chasse ou de débauche, il lança sur son ministre, son favori, son gendre, le fatal cordon. Cet homme qui, peu auparavant, entouré de toutes les forces de l'Asie, tenait des empires en suspens sur leurs destinées, eut pour toute grâce la permission de recourir, pour se faire étrangler, à ses propres bourreaux. Mahomet IV l'aimait pourtant; on a même dit qu'il avait voulu le sauver; mais telle était l'exaspération du peuple et de l'armée qu'il eut peur pour sa propre vie et sacrifia son lieutenant à ses terreurs, comme celui-ci avait fait du béglerbey de Bude. Ce sont là les justices et le libre arbitre du pouvoir absolu! Mandé d'abord à Constantinople, Kara-Mustapha avait caché ses trésors en faisant égorger les ouvriers albanais qu'il y employait, il avait feint une maladie dans l'espoir de détourner son destin en l'ajournant. La mort vint le chercher. Il aperçut d'une des fenêtres de son palais l'aga et le kehaïassi du grand-seigneur qui s'avançaient au milieu d'une escorte nombreuse; il changea d'abord de couleur, envoya ses ichoglans au-devant des messagers de son maître, les reçut avec calme, tira de sa poitrine le sceau de l'empire qu'ils redemandaient, le baisa, ainsi que le hattischérif de mort, fit une prière, lava ses mains, son visage, sa tête, pour recevoir, pur de corps et d'âme, le martyre; puis, s'étant agenouillé, il ajusta lui-même le lacet que lui présentaient ses esclaves, et sa tête, quelques jours après, décorait les portes du sérail. C'était un trophée qui rendait témoignage, jusque dans les murs de Constantinople, des triomphes de Jean Sobieski.

On ne saurait aujourd'hui se faire une idée du retentissement que ces triomphes eurent dans tout l'univers. Les Turks ne sont plus, pour la chrétienté, des objets d'épouvante. C'est précisément depuis lors qu'ils ont cessé de l'être. Mais le dix-septième siècle nourrissait des sentiments presque aussi vifs

que ceux qui avaient fait les croisades. Si l'horreur sainte s'était affaiblie, la terreur politique s'était accrue par cette longue suite de conquêtes qui avait porté l'étendard de l'infidèle, des murs de La Mecke, de Jérusalem, de Damas, jusques en vue du Vatican. La chute de Candie, dont le monde tremblait encore, et celle des places de la Hongrie supérieure, venaient de menacer à la fois l'Italie par le nord et par le midi. L'islamisme semblait s'avancer sur l'Europe dans un progrès éternel, d'une façon fatale. L'invasion de Kara-Mustapha s'était offerte aux imaginations comme une suite de ce débordement destructeur et inévitable. Jean survient. Le torrent se brise à ses pieds. Ses victoires ont quelque chose d'héroïque et de miraculeux, de désintéressé et d'utile au genre humain. Elles tranchent un débat qui tenait également fixés les regards d'Aureng-Zeb poursuivant ses conquêtes à travers l'Asie, et ceux de Penn dictant ses vertueuses lois au Nouveau-Monde. Toutes les églises de l'univers chrétien célébrèrent les louanges de cet autre Machabée; les académies les consacrèrent par leurs dissertations savantes. Les poëtes s'inspiraient, de toutes parts, à ce double triomphe de Jean et de Jésus-Christ. Il n'arriva de France qu'un distique. Un évêque eut ce courage [1]. Du reste, toute notre littérature fit silence. Il est digne de remarque qu'on n'y trouve tracé nulle part ce nom de Sobieski, partout écrit chez les poëtes italiens, allemands et anglais de cette époque. C'est que l'adulation, toujours prête à charger les rois de ses bassesses, avait inventé parmi nous de se montrer jalouse du héros de la Pologne pour faire honneur à Louis XIV; et, il faut le dire, Louis XIV avait eu le tort de provoquer ce triste hommage.

Qu'on nous pardonne les détails où nous entrons : l'histoire est le registre des faiblesses humaines. Ne sera-t-il pas curieux de voir le gouvernement français et la cour impériale se rencontrer dans un même travail, pour fixer sur la tête d'Innocent XI toute la gloire de la délivrance de Vienne? Léopold ayant à choisir entre des alliés et des bienfaiteurs, Louis XIV entre des ennemis ou des rivaux, ce fut le souverain-pontife qu'ils se mirent ensemble à exalter. De tous les princes qui

[1] Dignior imperio numne Austrius, anne Polonus?
Odrysias acies, hic fugat; ille fugit.

avaient secouru l'un et contrecarré l'autre, le pape était celui dont la puissance et la renommée faisaient à tous deux le moins d'ombrage.

Le vertueux Innocent XI eut la faiblesse de prendre les louanges des deux cours au sérieux et de tremper dans leurs dédicaces jalouses. Il institua, en l'honneur du triomphe de la chrétienté, une fête où étaient portées en procession des bannières décorées de son portrait et de celui de l'empereur. C'était le cas d'appliquer le mot de Tacite : Le public ne vit sur les bannières que l'image qui n'y était pas.

Léopold, de son côté, après avoir frappé des médailles, où il ne faisait mention que de lui-même, et où il se montrait sauvant l'empire, les armes à la main, Léopold décréta qu'une statue serait élevée dans Vienne *au Libérateur de la Chrétienté*. Qui nommait-il ainsi? C'était Innocent XI! Dans le même temps un prédicateur parlant à Paris, le jour de Noël, devant la cour, s'exprimait en ces termes :

« Que César (l'empereur) ne se vante pas que ce soit la » force de son bras et la valeur de ses alliés qui a fait lever » le siége si fameux de Vienne, et qui a mis en déroute le » tyran de l'Asie! C'est l'*ange de Dieu* qui a dissipé l'armée » de Sennacherib, et qui a frappé ses soldats d'une *terreur* » *panique*. A la vérité Josué (le roi de Pologne) est venu au » secours et a combattu. Mais c'est Moïse (le pape) qui a » vaincu Amalec. » Ainsi, pour flatter Louis XIV, il fallait attribuer à une terreur panique, à une intervention de l'ange de Dieu les victoires du roi de Pologne, et par là que faisait-on? On déclarait à Louis en face que la cause qu'il avait désertée n'était rien moins que la cause du ciel.

Cependant, la France est enthousiaste pour la vraie gloire. Le gouvernement sentit le besoin de justifier la mauvaise humeur que le salut de la chrétienté lui avait donnée; ses apologistes officiels s'en prirent, par une assertion mensongère, à un défaut de forme. « Il a fallu tout ignorer, dit le *Mercure*, » comme on ignore une mort jusqu'à notification. Que de ré- » jouissances nous aurions vues si tout se fust faict dans les » règles! Mais nous n'avons pu nous réjouir que dans le cœur » d'un avantage qu'on a voulu que nous ignorassions. »

La société française et la cour elle-même s'associaient aux sentiments de l'Europe à ce point que le duc de Saint-Aignan,

l'un des grands seigneurs placés le plus près de l'oreille de Louis XIV, ayant reçu de Marie-Kasimire, sa parente, un des sabres du roi de Pologne, les journaux, les entretiens, les livres, tout fut rempli de ce présent. Croirait-on que, durant des mois entiers, ce n'est, dans tous les écrits du temps, qu'admirations de cette arme glorieuse, récits de sa magnificence, gravures qui la représentaient! Le duc en reçut les compliments de la cour et de la ville comme d'une promotion. Pressé entre le besoin de caresser un favori et la crainte d'irriter le maître, Bussy, courtisan plus lâche à mesure qu'il était plus durement traité, adressa au duc de Saint-Aignan ses vives félicitations d'un événement qui était, à l'entendre, « la plus » grande joie qu'il eût eue depuis plus d'un an. Il n'y a, ajou- » tait-il, qu'un tel don du roi notre maître, qui me parût plus » doux et plus honorable. »

Jusqu'alors Jean Sobieski n'avait vaincu en quelque sorte que dans l'ombre, loin des regards du monde, sur les confins de l'Asie, au milieu de régions et de peuples barbares; cette fois, il venait de combattre au grand jour de l'Occident et du Midi, et sous les yeux de l'univers. Il avait combattu à la tête d'une moitié de l'Europe policée, au milieu de capitaines illustres, de dignes juges de son génie, et quand sortait-il ainsi des nuages qui tenaient sa patrie cachée au reste du monde? Dans un moment où la scène était silencieuse, pour ainsi dire, et vacante. Après avoir voulu profiter des dangers de la maison d'Autriche pour envahir ses domaines, Louis, dès qu'il avait vu Vienne sauvé, s'était mis à tempérer ses foudres de peur d'allumer un incendie qui désormais risquait de lui devenir funeste. La prise de Courtray et de Dixmude avait été un triomphe aussi compromettant que facile; si on n'a lu que les écrivains nationaux, on ne peut soupçonner à quel point ce triomphe était impopulaire en Europe. Le contraste de la politique des deux monarques donna un lustre de plus à celle du libérateur de l'Empire. Ses victoires s'agrandissaient, dans l'estime des peuples, du chagrin qu'on supposait au Roi de France. C'étaient les premières qui eussent affligé l'ambition et l'orgueil de Louis-le-Grand.

C'étaient d'ailleurs, il faut le reconnaître, les plus éclatantes et les plus décisives qui eussent été remportées depuis plusieurs siècles. Non pas certes que nous pensions avec les

contemporains que la prise de Vienne eût entraîné sans retour la sujétion de l'Allemagne et de l'Italie; mais assurément l'émoi, le danger eussent été grands; et là n'est point le caractère principal de cet événement. Ce qui le distingue, c'est qu'on ne sait si on trouverait dans l'histoire une autre bataille qui eût ainsi marqué nettement, pour un empire conquérant, le passage de la grandeur à la décadence. Ce fut le caractère du désastre des Turks sous les murs de Vienne, d'être la borne fatale posée à leur puissance. Le désastre de Lépante n'avait fait que suspendre leur essor; celui de Vienne le brisa. Après la victoire de don Juan, l'islamisme s'était remis à soumettre, comme si de rien n'était, des provinces, des îles, des royaumes. Depuis la victoire de Jean III, le divan n'a pas fait une guerre, pas un traité où il ait gagné un pouce de terre : la trêve de Zurawno est sa dernière paix conquérante. Dans la campagne de Vienne, Jean lui arracha en trois mois plus qu'il n'avait conquis en cent ans. La suite ne devait pas démentir ces brillants débuts. La guerre de quinze années qui commençait ainsi allait être pour la chrétienté féconde en réparations et en victoires. Aussi, est-ce des journées de Chocim, de Vienne, de Parkan, de Strigonie, qu'à l'exemple du prince Cantémir, tous les historiens font dater la décadence de l'empire des Mahomet et des Soliman.

Cette révolution était particulièrement profitable à la Pologne. Le plus opiniâtre de ses ennemis et le plus terrible se trouvait abattu sans retour. Les Turks avaient perdu l'offensive. Déjà c'était à eux de trembler pour leurs frontières. De toutes leurs conquêtes sur la république, rien ne leur restait que cet inexpugnable rocher de Kamiénieç, que la Pologne n'était pas en mesure de ressaisir par un siége long et dispendieux, mais que la paix ne pouvait manquer désormais de lui restituer.

En effet, la partie de l'Ukraine que le traité de Zurawno avait aliénée, était rentrée sous les lois de la couronne. Les Kosakes de ces cantons, reconnaissant l'autorité royale, avaient reçu de Jean victorieux un hetman. Ce chef, appelé Kuniçki, se réunit à Félix Potoçki, castellan de Krakowie, qui recueillit bientôt le bulawa d'hetman de campagne, laissé vacant par Sieniawski, et tous deux de concert massacrèrent par milliers les hordes qui, de Hongrie, cherchaient à rega-

gner la Crimée ou à redescendre le Danube. Ces victoires redoublées méritèrent que Léopold allât solennellement en rendre grâces à Dieu. La nation tatare, débris de la domination de Tchengis-khan et poste avancé de l'islamisme dans le nord, après avoir été ainsi battue en ruine par les Polonais, se trouva pour jamais hors d'état de menacer sérieusement leur repos, et ce fut un des effets heureux des triomphes du roi Jean.

Les troupes de la république s'avancèrent dès-lors [janvier 1684], sur les restes des hordes mutilées le long des bords du Pruth et du Borysthène, au cœur des provinces ottomanes. Potoçki rétablit dans le principat de Moldavie Petryczaïko, cet hospodar qui, sur le champ de bataille de Chocim, était passé sous les drapeaux de Sobieski. Son compétiteur, appelé jusqu'alors l'heureux Ducas, tomba dans les mains des Polonais, et vint orner, à Javorow, de ses malheurs les prospérités de Jean. Les boyards de Walaquie y arrivèrent à leur tour, apportant la foi et l'hommage de cette principauté. La république remontait ainsi à son rang entre les couronnes. Elle se relevait à la fois par le recouvrement de ses dépendances et par l'abaissement de ses voisins. Personne alors n'avait deviné que l'abaissement des Tatars ne tournerait qu'au profit de ces czars ignorés, et celui des Turks qu'au profit de la maison d'Autriche.

Jamais, depuis les temps modernes, la Pologne n'avait été placée si haut dans l'opinion des hommes. Ce n'était plus cette république dédaignée naguère, et vouée par ses voisins au partage. Une auréole éclatante cachait, pour toute la vie du roi, aux regards de l'étranger les blessures incurables du dedans. Cette plaie profonde du servage, qui paralysait le corps entier du peuple, cette autre plaie, mortelle aussi, de la licence indomptable de l'ordre équestre, le défaut absolu de commerce, d'administration, de concorde, de force enfin, suites de ces maladies profondes de la Pologne, tout cela disparut derrière les trophées de Vienne. On crut qu'il y avait là un puissant empire, parce qu'on avait vu un capitaine, des escadrons et des victoires.

Cette impression universelle était encore un résultat réel des travaux de Jean Sobieski. Pour les nations comme pour les simples hommes, l'estime est de la puissance : la Pologne

s'agrandissait en quelque sorte et se fortifiait des respects du monde.

Dans la cour tranquille de la starostie de Javorow que Jean aimait en mémoire de ses aïeux, se pressaient les ambassadeurs chargés de lui porter les félicitations et les remerciments de l'Europe. C'étaient [avril] les princes de Courlande, Ferdinand et Alexandre-Bras-de-Fer pour le Brandebourg, pour l'Autriche un Wallenstein, un Morosini pour Venise, pour l'Espagne un Montecuculli, les noms les plus militaires et les plus grands de ce siècle. Le pape envoya au roi dans sa retraite l'épée bénite, et à Marie-Kasimire la rose d'or. Le marquis de Béthune vint sans mission avouée représenter la France dans ce rendez-vous d'illustrations et d'hommages. Les nations et les rois briguaient à l'envi l'amitié de la Pologne.

Venise, qui songeait à tirer vengeance de vieilles injures depuis qu'elle avait vu la Porte écrasée, sollicita l'alliance des Polonais, après l'avoir naguère repoussée durement. Le traité fut conclu. Cette autre république, qui tenait des princes à sa solde, arma à grand bruit, et fit commander son infanterie par Alexandre de Parme, sa cavalerie par Ferdinand d'Este, son artillerie par le duc de la Mirandole; elle ne confiait les flottes, sa force et sa gloire, qu'à un de ses citoyens : ce fut le grand Morosini, le défenseur de Candie, qu'elle plaça comme généralissime, malgré sa vieillesse, à la tête d'une puissante expédition dirigée sur la Grèce.

La princesse Sophie, gouvernante des deux jeunes tzars et de l'Empire, voulut associer la Moskowie à cette ligue qui semblait devoir renverser la puissance ottomane; elle espérait achever la destruction des Tatars, que les Polonais continuaient à exterminer en Ukraine. Jean exigea, au préalable, la restitution de Kiiow et de Smolensk avant de traiter. Mais la politique tracée par Alexis à ses successeurs, qui ne l'ont pas oubliée, était d'avancer le plus possible sur l'Europe, de ne rétrograder jamais. Sophie refusa donc. Innocent XI, infatigable chef de l'alliance, intervint vainement. Ses tentatives échouèrent devant la résolution de Sophie, ou plutôt de son ministre, de son favori, l'habile Galitzin.

L'Empereur espéra être plus heureux. Une ambassade solennelle [mai] alla gourmander durement les jeunes tzars dans

une harangue qui forme un monument littéraire et un monument diplomatique également curieux. Nous la transcrivons [1].

[1] *Oraison que le 28 May la grande Deputation Imperiale fit en Langue Latine aux Grands-Ducs de Moskowie par la bouche du Baron de Blomberg.*

Sa Majesté Imperiale de Rome, nostre Seigneur tres clement, se diligente à vous donner des marques copieuses de la sincerité de son affection fraternelle, ne doutant pas qu'à l'imitation de leurs Ancestres de glorieuse et loüable Mémoire, Vos Majestez ne soient enclines à une Amitié et affection reciproques. L'on a pour cet effet des temps propres devant soy, de sorte que les temps se peuvent conformer au temps. La Suede a fait une Paix Eternelle, et la Pologne une Treve asseurée. Le pauvre estat de la Porte Ottomane, et de ses forces épuisées, donne à connoistre que ce sera bien-tost fait de lui. Après la défaite qu'ils ont eüe de Vienne, l'on ne doit pas faire plus de compte de leur vigueur que de mouches, puis qu'une terreur panique a estouffé leurs Esprits vitaux, et que la honteuse fuite a enflammé leur sang, par où il leur est né une maladie dont ils ne releveront pas. Le Nerf de leurs meilleures Troupes a esté battu pres de Barcan, et ce qui a voulu prendre la fuite a esté englouty du Danube. Que leur reste-t'il maintenant qu'une chair sans os, un corps sans corps, et une teste sans teste? L'un de leurs bras qui estoit composé de Morlaques, Croates et Albanais, et l'autre que composoient les Moldaves et Valaques, leur ont esté coupez par les Venitiens et ceux de Sarmatie. Il semble que la charge de l'Empire Ottoman, comme trop pesante à soy mesme, doive estouffer et perir là dessous, que son estomac surchargé et assouvy se soit enfin lassé, et qu'il veuille revomir ce qu'il a pris de trop, avec troublement de tout le Corps.

C'est maintenant l'occasion la plus propre que l'on puisse jamais souhaiter, laquelle monstre au doigt par où se peut ouvrir le Chemin au Pont Euxin, puisqu'il n'y a aucun empeschement pour la Mer Scyte, et qu'il n'y en a presque aucun pour la Mer Noire. *La Mer Rouge souhaite de vous recevoir à bras ouverts; toute la Grèce et l'Asie vous attendent;* et au lieu que dernierement il vous fut difficile de mettre le pied dans le Crim (la Crimée), vous pouvez maintenant le faire à vostre aise. Le temps de réduire sous vostre Domination cet Oiseau de proye, et ces meurtriers, est enfin venu, et les contraindre à adorer vostre diademe. Combien de temps souffrirez-vous encore que les Tartares du Krim abusent de vostre patience? Mettez au Loup un frein dans la Gueule craignant que vous n'en soyez dévorez. Votre ville de Czechrin est desja engloutie, Arosp ruiné, et ils taschent maintenant, à penetrer jusque dans vos entrailles. Prenez donc, craignant que vous ne soyez pris; le Turk est troublé dans l'Orient aussi bien que dans l'Occident et ne sçait d'où procede l'Esclat d'un si grand Dieu. Si le Ciel avoit voulu que son Corps fust égal à la convoitise de son Cœur, tout le monde ne pourroit l'assouvir ny le comprendre. Il se joüe des Serments comme de Dez, et ne garde ny Paix ny Treve, puis qu'incontinent apres la Guerre de Hongrie il alla attaquer la Candie, mais non pas comme un Potentat de bien et d'honneur. Aprés qu'il eut pris Candie, il donna dans la Podolie, et avant que cette querelle fust entierement appaisée, il vous prit une bonne partie de vos Terres; enfin la Treve n'estoit pas encore expirée lors qu'il a mis à feu et à sang l'Austriche avec le beau et gras pays de Hongrie. Le moment precieux est maintenant venu, pour fouler aux pieds ce faux Dieu, et ruiner l'esclat de sa Gloire. Ce clair du Croissant est desja obscurcy par Leopold: et par Anagramme, *Luna* (lune) vaut autant à dire que *Ulna* (aune) laquelle estant demie, comme le Croissant l'est aussi, peut-estre mesurée sans beaucoup de peine. La demie Lune ne connoist point d'Eclipse, mais aime mieux di paroistre tout à fait. Il faut que sa Medieté se diminue, et que vostre Clarté s'augmente de rechef. Si vous estendez une autre fois vostre aune valeureuse, vous ferez en sorte que le Dragon Ottoman soit réduit à la moitié de l'aune. La Glace est maintenant rompue et le Lion est donné en proye à l'Aigle. Le cimeterre du Sultan commence à s'émousser; croyez et tenez pour certain que le Sultan d'aujourd'hui ressemble à une vieille Femme qui ne

Il faut voir dans quel style la cour de Vienne déclarait *peu beau* le retardement des Russes à s'ouvrir la mer Noire, et les suppliait de marcher sur Byzance, de réduire sous leur domination la Grèce et l'Asie, *jusqu'à la mer Rouge, qui les attendait à bras ouverts!* Pierre, qui écoutait ce langage, avait alors onze ans. La leçon ne fut pas perdue. Ses successeurs après lui n'ont pas demandé mieux que d'exaucer le vœu de l'Autriche.

sauroit suer, mais si fait bien pleurer. Que la Porte soit brisée par la force de vostre Armée. Que vos Armes ouvrent la Porte à de grands Pays. Ce n'est pas sans une providence particuliere de la Tres-Sainte Trinité, que les deux Frères Pierre et Jean ont esté establis Regents, puis que comme nostre Sauveur choisit deux Disciples de ces noms pour la felicité eternelle, et pour executer de grandes choses dans le Monde, l'on peut esperer de mesme que les deux Czars feront quelque chose d'extraordinaire et qu'ils se rendront fort Grands. Il a sans doute destiné l'un à la priere et à l'administration de la Justice et l'autre à la Conduite des Armées; l'un aux Armes et l'autre à la Robe; l'un à la Sagesse et l'autre à la Guerre : il a esté donné une Ame unanime mais non pas discordante aux deux Corps. Et qui oseroit maintenant s'opposer à deux tels Princes, le Grand et Puissant Empereur Romain leur souhaite bien de la Grandeur; il souhaite que ce qui a esté possédé par vos Ancestres soit pareillement possédé par vous autres. Il vous souhaite le Ciel tousjours beau et serein, et non pas jamais nubileux ny humide. Il vous souhaite un Siége affermy, et un Throne sans troubles et sans espines, mais enrichy de conquestes de ses Ennemis. Il vous souhaite à tous deux un Diademe esclatant, et un Sceptre glorieux par ses Triomphes; en un mot il vous souhaite heureux de toute part. Mais nous, suivant la coustume du Grand Basile qui avoit accoustumé anciennement de conseiller les Rois de la Grece, nous souhaitons que vostre Cœur soit remply de Sagesse, comme le Jordain inonde la Terre du temps de la moisson et le Nil dans l'Automne. Faites voir devant l'Arriere saison vostre volonté, qui soit conforme à vostre pouvoir. Faites ouyr vos Hautbois et vos Tambours. Malheur à ce Roy ou Prince qui laisse refroidir le sang de sa première Jeunesse, flestrir la Fleur de son adolescence, et secher les Fruits de son Age viril. Afin que le Regne de Christ soit accreu, il faut sacrifier le Sang, la Fleur, et les Fruits. Vostre Puissance est plus grande que vostre volonté. Si vostre vouloir alloit de pair avec vostre Puissance, vous deviendriez semblables à la Divinité, puisque la Puissance et la volonté de Dieu sont Dieu mesme. Si vous ne le faites pas vous ne serez pas Dieux, mais vous serez encore plus petit que vous n'estes maintenant. Cela n'est pas beau : la volonté qui est plus grande que le pouvoir est plus louable, que le pouvoir qui est plus grand que la volonté. Tous les Princes de la Chrestienté s'efforceront maintenant de rompre les Cornes du Croissant Ottoman. Vous qui mesme vous vantez, voulez-vous estre les seuls qui soyez exclus honteusement de la Communion des Fidelles? Quel Tiltre meriterez-vous, si vous n'estes pas du Nombre des Chrestiens militants? Vous ne serez pas traitez de Sultans, comme un autre, mais plustost de Satans, et à bon droit, quoy que vous protestiez injustement à l'encontre. Lors qu'un Chrestien n'aide pas l'autre contre l'Ennemy hereditaire des Chrestiens, il est luy mesme Ennemy. Personne ne doit estre plus grand Amy que les Chrestiens entre eux, parceque qui ne se souvient pas de ses membres est un Corps mort et insensible. Permettez-vous que vos Membres qui se sont revestus de Christ soient oppressez sous le Joug de la Tyrannie? Combatez pour la Croix de Jesus Christ, marchez devant afin que ces Impies soyent exterminez. Vengez la Croix de Christ et allumez sa lumière. *Prenez Constantinople où vos Patriarches doivent avoir le siege.* Il est honteux de recevoir la Regle de la Foy d'un infidelle qui a ruiné vos Eglises, en établissant sur leurs Mazures le Siege de l'Idolatrie. Qui peut et ne veut pas, negligeant ce à quoy il est obligé, commet un double peché. Si vous souhaitez

L'appui que Léopold cherchait en Moskowie, Louis XIV le chercha en Pologne. Il essaya de profiter des mécontentements de la cour de Zolkiew et des nouvelles liaisons de la reine avec le parti de France pour se réconcilier avec le cabinet de Warsowie, détacher Jean des Impériaux, et l'entraîner dans ses inimitiés contre la maison d'Autriche. Il venait de mettre le siége devant Luxembourg, et il jetait treize mille

d'estre aimez des Chrestiens au Culte et à la Lumiere de qui vous participez, il faut que vous vous aimiez réciproquement. Il ne faut pas seulement porter le nom mais aussi les effets d'un Chrestien. Vous donnerez une marque de charité, si vous ne doutez pas de demander, par où vous obteniez, ny de chercher, par où vous trouviez. Que si vous voulez chercher en fuyant vous ne trouverez jamais. Qu'un desir interne vous eguillone à vouloir recouvrer cela mesme que vous avez. Combatez et vous serez appelez Grands Czars, Fares de toute la Chrestienté, où on allume les Feux de la nuit pour addresser les voyageurs. Combatez sur Terre, afin que vous triomphiez au Ciel. Agissez justement, afin qu'il ne vous soit pas fait de tort. Il faut que vous en usiez fraternellement avec votre Frere Leopold ; car si vous l'abandonnez vous serez aussi abandonnez, et si vous ne l'aidez pas vous ne serez pas aidez non plus. Catilina, Verres, et Sylla ont pris place dans le sein de vostre Empire, dont la Poison ennemie doit estre jettée non pas sur vous mais sur le faux Mahomet. La mauvaise et impertinente douleur se répand encore dans le Navire de vostre Royaume, mais elle peut estre evacuée par une Guerre contre les Turcs. Il faut se faire des Amis afin de n'avoir pas à craindre les Ennemis. Si vostre Navire commence une fois à se rendre inhabile et à faire eau, où trouvera-t-on de la Place à mettre à sec vos Gens de Guerre ? Où sont les Archers attachez ensemble, ou les Nautoniers qui parlent la Langue de Barbarie ! Lorsque la Mer est calme, il faut songer à l'Ancre et à la Voile, qui est tendue par dessus et par dessous la Poupe du navire, et à la Proüe pensez à un Baston au dedans duquel il y ait un Poignard. Qui se reveillera à vos cris si durant la Tempeste que souffrent vos Amis vous ne leur tendez pas la main ! Pendez à la droite de vostre ceinture le poids de vos entreprises, afin que vous ne soyez pas surpris à la gauche. Prenez garde que la pointe de vostre Esprit ne s'émousse par des discussions trop subtiles. Vous voyez bien, mais vous ne discernez point qui l'affaire touche. Vous estes bien douez d'entendement, mais vous vous laissez séduire par la fausseté. Vous souhaitez ce qui est aimable et cher ; mais vous rendez le bien pour le mal. Vous considerez merveilleusement le bien, mais vous ne sçavez pas eviter le mal. Si vous ne voulez pas vous mettre en Campagne, vous ne gaignerez rien. Vous craignez la cheute, et si, vous suivez un Abisme. Entrez dans l'Alliance, prenez les Armes, armez vous du Bouclier et vous aurez la Domination de la Terre et de la Mer ; le Triomphe est asseurement entre vos mains, veu que vous n'avez pas à faire avec des Lions mais avec des Gens epouvantez ; vous verrez bien des Sabres et Epées, mais ils ne vous donneront pas d'empeschement. Vous aurez devant vous de grandes Troupes, mais des Hommes dont le Cœur est au jeu et non pas au Casque. Il y aura beaucoup de Gens, mais ils consisteront en Soldats nouveaux. Il y aura un gros Peloton, mais la conduite luy manquera. Prenez maintenant l'occasion aux cheveux, qui vous eschapera si vous la négligez. Les Venitiens et Polonois sont prests à donner du Secours, et sont egalement puissants, belliqueux, et vaillants. Embarquez vous sur le Vaisseau de l'Empereur, dont les Anges sont les Pilotes, et Christ le Patron et le Port. Si vous négligez cette occasion et que vous nous laissiez partir sans rien effectuer, lors que nous vous prions d'observer vostre interest, vous perdrez vostre grand Renom et vostre Fortune. Nous vous prions très humblement de nous expedier au plustost et comme nous le souhaitons, afin que nous puissions nous resjouir et dire avec allegresse : vivez longtemps et portez vous bien.

bombes sur Gènes la superbe, en punition de ce qu'on parlait mal de lui tout haut dans cette république, et de ce qu'on y montrait de l'inclination pour l'Espagne. Le prince d'Orange, de son côté, redoubla d'efforts pour [juin] armer les états-généraux contre la France. Les états-généraux voulurent d'abord entraîner Charles II, le médiateur et le garant de la paix de Nimègue. Ce prince était important par ses royaumes, comme la Pologne l'était par son roi. Mais ébranler Charles Stuart fut heureusement impossible; il avait autre chose à faire que de maintenir en Europe les traités placés sous sa garde. Sydney venait de mourir. C'étaient maintenant lord Grey, le comte d'Essex, l'infâme Titus Oates, le duc de Monmouth, une légion de gentilshommes qui étaient accusés de haute trahison. Charles justifia son inaction aux yeux de la Hollande, comme à ceux de l'Angleterre, en montrant les complots, la guerre civile, les échafauds. Il expliquait ses fautes par ses fautes.

Louis XIV, à son tour, n'eut pas plus de succès auprès du roi de Pologne, que Guillaume auprès du roi d'Angleterre; mais ce fut par d'autres raisons. Jean était engagé par sa parole dans la guerre d'Orient. C'en fut assez pour qu'il restât sourd à toutes les propositions du cabinet de Versailles. Dès-lors on se résigna des deux parts à déposer tout espoir de guerre. Luxembourg pris, Louis offrit de traiter; il craignait que l'Empereur ne fît sa paix avec la Porte, que la nation anglaise ne réussît à maîtriser son roi, que la Pologne ne pût à aucun prix être détachée de l'alliance impériale. Il restitua Courtray et Dixmude [juillet], et conclut avec les deux branches de la maison d'Autriche, à défaut d'arrangements définitifs, la trève de Ratisbonne qui devait durer vingt ans, qui eut peine à durer vingt mois. C'était la seconde fois qu'après avoir alimenté l'insurrection de Tékéli, Louis XIV, puissant et libre, abandonnait les Hongrois à leur sort.

La faute était grande. Jean eut le tort de l'imiter en n'intervenant pas d'une façon plus directe et plus haute dans les affaires de ce royaume. Telle est à nos yeux l'unique erreur qui puisse être imputée à ce prince au milieu de conjonctures si difficiles; et celle-là, l'histoire, écho fidèle des plus folles accusations de ses concitoyens, n'a pas plus qu'eux pensé à la lui reprocher. S'il avait mis la continuation de ses hostilités

contre la Porte ottomane au prix de concessions décisives en faveur de la Hongrie; s'il avait déclaré, en désespoir de cause, que ce vieux royaume était placé sous la protection de la même épée qui venait de le reconquérir à la chrétienté, nul doute que l'Europe n'eût compté une nation, et la Pologne une alliée, un rempart de plus. Jean aurait ainsi satisfait un double intérêt, celui d'affaiblir la Porte de tout un royaume, et de ne pas en fortifier cette maison impériale déjà chargée de couronnes. Mais, d'un côté, la conscience timorée de Jean lui exagéra ses devoirs d'allié de l'Empire; de l'autre, son génie ne discerna point assez nettement ses intérêts de citoyen et de roi de Pologne. Il ne vit pas que la maison d'Autriche, en rendant tous ses trônes héréditaires à la fois et absolus, allait être une voisine aussi dangereuse que la Porte l'avait été jusqu'alors.

C'est là notre destin à tous, que nous n'ayons de sollicitudes que pour les dangers déjà ressentis. Bien courte a été de tout temps la prévoyance des plus grands hommes. Personne n'aurait dit alors que les héritiers de Léopold dépouilleraient dans un avenir prochain les successeurs de Jean Sobieski. Sobieski avait été nourri dans une seule haine, dans un seul effroi : c'étaient les Turks. Par religion autant que par loyauté, il était esclave des traités qui l'enchaînaient au Saint-Empire. Nous verrons toutes les infidélités du cabinet de Vienne impuissantes à l'ébranler; jamais il ne se serait enhardi jusqu'à introduire des conditions nouvelles dans les engagements qu'il avait souscrits au pied de la croix. Quelle plus grande excuse pour l'erreur reprochée ici à sa politique, que de voir le roi de France tomber dans le même aveuglement sans avoir les mêmes liens! Louis, qui passa sa vie à tout faire pour abaisser la grandeur de la maison d'Autriche, Louis, qui prodigua tant de fois la guerre par ambition, par faste ou par passion, Louis, qui provoqua les Hongrois pendant vingt ans à l'insurrection et à la guerre, Louis épargne le coup de canon qui les aurait sauvés. A quoi sert d'être un grand politique et un puissant monarque pour commettre de telles fautes [juillet]?

Jean fut loin de pousser l'insouciance des intérêts de la Hongrie aussi loin que le cabinet de Versailles. Pour lui complaire, le conseil de Vienne avait publié, au commencement

de l'année, une grande et complète amnistie. La restitution des biens et des temples confisqués y était comprise, mais non la restauration des anciennes libertés. Tékéli n'était point reconnu pour prince indépendant et tributaire. L'intraitable comte, irrité, attaqua Polonais et Allemands avec furie, et comme une foule de seigneurs avaient accepté l'amnistie impériale, entre autres le comte d'Humanaï, les Baragotzi, François Clébai, Étienne Maskaï, les noms les plus illustres de Hongrie, il les poursuivit, en saisit plusieurs et, imitant les procédés de Léopold, fit tomber leurs têtes sur les échafauds.

Jean restait mécontent des concessions incomplètes du conseil aulique; sans se croire le droit de rompre ses liens, il résolut de retirer à l'Empire l'appui de sa présence. Il refusa pour le prince Jacques la Toison-d'Or, rappela ses troupes de Hongrie, les porta sur le Dniester [août], et laissant les Impériaux mettre le siége devant Bude sous la conduite de Charles de Lorraine, tandis que Morosini enlevait, à l'entrée du golfe d'Ambracie, l'île de Leucade et sa forteresse de Sainte-Maure, il partit de Javorow pour menacer d'un troisième côté la puissance ottomane.

Les Turks avaient porté cent mille hommes sur les frontières de la république; le plus expérimenté de leurs capitaines, Aineji-Soliman-Pacha, qui devint peu après grand-vizir, fut préposé à la tâche d'arrêter le roi de Pologne. La nation tatare se trouva en même temps tenue en échec tout entière. Jean secourut ainsi les Impériaux par la terreur de son nom. Ce fut une diversion puissante dont les alliés ne surent pas profiter. Dieu voulait qu'ils sentissent son absence.

En effet, le vide qu'il avait laissé à leur tête fut rempli par des revers [septembre]. Les Vénitiens se bornèrent en quelque sorte à jeter l'ancre sur le continent de la Grèce aux rivages d'Actium : les chevaliers de Malte des langues de Provence, d'Auvergne et de France, qui faisaient partie de l'expédition de Morosini, conquirent Prévésa; un cri d'indépendance, parti des monts de l'Acarnanie à l'aspect des enseignes chrétiennes, courut d'écho en écho réveiller l'ardeur guerrières des Maïnotes sur les ruines de Lacédémone. Mais, malgré l'épuisement des Turks obligés à faire face aux Vénitiens comme à la Pologne, malgré l'entrée en ligne des trou-

pes campées sur le Rhin avant la trêve de Ratisbonne, l'armée impériale ne sut pas reprendre un pouce de terre sur le divan. Après quatre mois de tranchée ouverte, et la perte de plus de vingt-cinq mille hommes, elle allait être contrainte de lever le siége de Bude et de se retirer sous le canon de Strigonie. L'Europe s'aperçut que les troupes de l'empire étaient veuves de leur glorieux chef. Le renom du roi de Pologne et de sa vaillante armée s'agrandit des échecs de cette seconde campagne autant que des succès de la première.

Jean cependant venait d'emporter Iaslowicz, la seconde capitale de la Podolie, le dernier poste des Turks dans ces contrées, si on en excepte Kamiéniéç; tel était le prestige dont il marchait maintenant environné, que la chute de cette place subalterne fit grand bruit en Europe. Il éleva, en vue de Kamiéniéç, une forteresse menaçante pour en contenir la garnison. Un jour, il s'avança, à travers une pluie de boulets, jusque sur les glacis de cette place imprenable, de manière à voir ce qui se passait dans les rues, consolé par cette prouesse de jeune homme de ne pouvoir tenter davantage; ensuite il promena ses drapeaux le long du Dniester.

Soliman-Pacha, résolu à éviter le destin de ses prédécesseurs, avait pris le parti de renoncer à la prétention de vaincre; c'était à ses yeux l'unique manière de ravir au roi la victoire : il refusait partout le combat. Une fois Jean vit jour à livrer bataille. Iablonowski blâmait son dessein : il demanda la réunion d'un conseil de guerre, et opposa enfin son autorité de grand-hetman au vœu du roi. Le roi, désolé, ne songea plus qu'à reprendre le chemin de son vieux manoir de Zolkiew [novembre], impatient d'y cacher sa vie et sa gloire. L'étranger avait plus de respect que les nationaux pour ce prince magnanime. Ainsi, un chef tatar qui l'avait connu, se trouvant en face de lui le long du Dniester, demande la permission de le visiter. Jean le permet et lui fait même offrir des otages. « Je » n'en ai pas besoin, répond le musulman; sa parole est un » sauf-conduit. » Ce barbare trouva le chef de la Pologne au milieu de la cour la plus illustre et la plus magnifique qui eût encore brillé sous les cieux du Nord. Tous les représentants de l'Europe, les princes de Courlande, le jeune Montecuculli, Wallenstein, Angelo Morosini, Béthune, s'étaient pressés autour de son char de victoire. La reine, fière de cette auréole

éclatante, avait voulu être de la partie avec les princes ses fils; des essaims de gentilshommes français, oisifs depuis la diète de Ratisbonne, étaient venus grossir, par cet attrait de gloire qui est le propre de la nation, la foule de noblesse française que le roi de Pologne comptait toujours sous ses drapeaux. D'illustres seigneurs ne craignaient pas de s'éloigner de Versailles, pour aller, disaient-ils, apprendre l'art de la guerre à cette grande école, quoiqu'ils eussent Louis XIV pour maître. On vit successivement briller parmi ces volontaires un Grammont, le marquis de Colbert, le marquis de Souvré, fils de Louvois. Des Bourbons même, l'année suivante [1685], les jeunes Conti s'évadèrent encore une fois de Versailles avec le prince de Turenne, le comte de Soissons, le chevalier d'Angoulême, le prince de Commercy et une foule d'officiers que Louis cassa. Ils se proposaient d'employer près du roi de Pologne leur vaillance désœuvrée. Chemin faisant, l'électeur de Bavière leur apprit que le roi Jean ne commanderait pas ses armées en personne, dans la campagne prochaine, et il les entraîna sur le Danube.

Jean ne trouvait pas le bonheur dans toute cette gloire; sa patrie n'y trouva point la puissance. Il voulait qu'elle profitât du répit que lui donnait le ciel pour assurer ses destinées; les coutumes antiques, les préjugés, les institutions ne le permirent pas.

Les Polonais avaient déjà oublié leurs premiers transports. Les factions, un moment calmées, ne tardèrent pas à reprendre les complots déconcertés l'année précédente par la fermeté du roi, suspendus par la guerre et par la victoire; ces complots n'étaient point la faute des hommes, ils tenaient au fond même des lois. Une royauté viagère tentait toutes les ambitions; des charges, des commandements, des ministères inamovibles assuraient l'impunité à toutes les entreprises. Déplorable régime où les grands dignitaires n'ayant rien à redouter de la disgrâce, rien à attendre de la faveur, pouvaient cependant tout espérer de la fortune; où les serviteurs les plus éminents du trône ne considéraient dans le trône qu'un but ou un obstacle; où le dépositaire universel et viager de l'autorité royale était pour eux en quelque sorte un ennemi commun; où les rois sans valeur étaient jaloux de leurs sujets renommés; où les sujets, sous un grand prince, osaient être jaloux de leur roi!

Jean vit avec une douleur profonde ses amis, ses parents même, céder à l'entraînement de leur position, et se tourner par degrés contre lui. La faction de France se grossit de tous les mécontents à titres divers; ceux qui d'abord avaient gardé des mesures, furent emportés par cette inévitable pente des partis aux dernières violences. Les Sapiéha ne se souvenaient plus de ce que le roi avait fait pour leur grandeur. Son règne pesait surtout à celui d'entre ceux qui, successeur de Michel Paç, n'apercevait plus devant soi qu'un échelon à franchir. Grand-hetman de la Litvanie, l'ambitieux Kasimir rêvait une couronne; si le royaume devait lui échapper, il ne méditait rien moins que de rendre au duché sa vieille indépendance pour mettre le patrimoine des Jagellons dans sa famille. Au temps des monarques débiles, les chefs des deux armées de la république tourmentaient l'État de leurs implacables rivalités; à présent que les hetmans voyaient un citoyen plus grand qu'eux sur le trône, ils compromettaient la république par leur concorde factieuse.

Également effacés aux yeux du monde par la gloire de leur roi, également impatients de se créer des droits à une promotion de plus, Iablonowski et Sapiéha se laissèrent entraîner à mettre en commun leurs ressentiments: le premier de tous était de ne paraître dans les armées que pour voir ce roi toujours à cheval recueillir seul l'honneur de succès, achetés, disaient-ils, au prix de leurs veilles et de leur sang. Peut-être le palatin de Russie avait-il commencé par regarder d'un œil mécontent, à son propre insu, l'obstination que mettait Sobieski à gagner, trente ou quarante ans de suite, des batailles. Maintenant, il était le chef avoué de tous ceux que l'aversion de l'Autriche, un engagement avec la France, l'inquiétude d'esprit, la conscience, la passion, soulevaient contre la politique de leur roi. Le mot d'ordre de cette faction était Kamiéniéç... Pourquoi, disaient-ils, n'avoir pas repris sur l'infidèle la capitale de la Podolie, l'unique boulevard de la république, plutôt que de voler au secours de capitales étrangères? A quoi bon dépenser le sang, l'or, le temps des Polonais dans des expéditions inutiles pour la patrie? Quel profit l'État retirerait-il de ces triomphes? Un seul intérêt avait été servi, celui de la renommée de Jean III. N'était-il pas manifeste qu'il avait tout immolé, qu'il immolait tout encore à des espérances où

son pays n'avait point de part, à des projets d'établissement de famille, qui ne serviraient qu'à mettre en péril, par une alliance plus étroite avec la maison d'Autriche, les libertés de la patrie? Les amis des grands-hetmans avaient soin d'ajouter que si Leurs Dominations Illustrissimes rentraient en possession d'un droit de leur charge, fort témérairement usurpé par la couronne, celui de commander les armées, on aurait des campagnes conduites dans l'intérêt de tous: dès lors, Kamiéniéç pourrait être reconquis. A ce nom, la foule docile criait: Kamiéniéç! Kamiéniéç!

La diète devait cette fois siéger en Litvanie, d'après la constitution décrétée sous le roi Michel. Ce fut à Warsowie que le roi la convoqua. La proximité du théâtre de la guerre, l'approche des hostilités, la nécessité de promptes solutions, la convenance de ménager le temps et la fortune de la noblesse dans de telles conjonctures, motivèrent ce changement. A tort ou à raison [février], la Litvanie supposa au roi des arrière-pensées, et ce furent entre le royaume et le Grand-Duché de nouveaux, d'effroyables discords.

La diète devait s'ouvrir le 16 février, le jour où Charles Stuart terminait son règne frivole et cruel, où ce funeste héritage échut à Jacques II, prince digne, par son noble cœur, d'une moins triste scène et d'une meilleure destinée. La Litvanie manqua tout entière au rendez-vous. Elle s'était assemblée à Grodno, opposant ses comices à ceux de la couronne. Il fallut d'interminables négociations pour pacifier ces débuts. La reine s'y employa de toute sa puissance [mars], et son esprit fertile en ressources, son charme inexprimable, son empire sur Iablonowski, et celui de Iablonowski sur les Sapiéha empêchèrent de se prolonger la scission qui menaçait de séparer sans retour le Grand-Duché de la Pologne. En consentant à se rendre sur la Vistule, les Litvaniens, pour conserver le droit de leur pays, stipulèrent que l'assemblée prendrait le titre de diète de Grodno, et que le maréchal serait choisi parmi eux. Ces résistances vaincues [avril], la succession du grand-chancelier Christophe Paç, mort récemment, suscita de nouveaux orages: il devait être funeste à Jean jusque dans le tombeau. Le roi avait donné les sceaux à Michel Oginski, personnage de haute naissance, et peu après gendre du grand-chancelier de la couronne, Vielopolski, le beau-

frère de la reine. On contestait la légalité de cette nomination parce qu'elle n'avait pas été faite en présence de la diète. Un autre Paç, irrité de n'avoir recueilli la succession d'aucun des membres de sa famille, remplit l'assemblée de ses fureurs. C'était lui qui, trente-cinq ans auparavant, avait fait à Sobieski, jeune alors, dans un combat singulier, la blessure qui le retint loin du champ de bataille où son frère Marc alla seul mourir pour la patrie. Cet homme osa en pleine diète envoyer jusqu'au trône de telles injures, que le roi porta la main à son cimeterre, et le Litvanien répondit au défi royal, en se promettant de lui faire voir de nouveau la pesanteur de son bras. Les choses ne se passaient pas autrement chez les Slawes, dans l'état sauvage. La Pologne était la seule république au monde où le premier magistrat pût rencontrer de tels outrages, la seule monarchie où le roi pût entendre de telles menaces; et ce roi était celui que tant de princes souverains suivaient naguère au combat avec obéissance, celui qui, sujet et roi, avait sauvé dix fois sa patrie du joug de l'étranger!

On ne peut dire si de telles scènes sont plus remarquables comme restes des temps barbares, ou comme présages d'une fin prochaine. Ces déchirements ne permettaient de rien accomplir d'utile à la république, et ne laissaient même pas de place à l'espérance.

Jean crut désarmer le chef des opposants en annonçant que sa santé délabrée lui défendait de commander l'armée en personne. Mais ses efforts pour hâter le vote des impôts et celui des contingents ne furent pas plus heureux. On accusa toujours son égoïste fidélité à l'alliance de Léopold, alors même que Léopold [avril] donnait au jeune électeur de Bavière la main de l'archiduchesse Marie-Antoinette, promise depuis deux ans au prince Jacques; dans le même temps, ces hommes qui voulaient que la Pologne, pour la première fois peut-être depuis son origine, se hasardât à tenter le siége d'une place puissante, mirent en délibération, par jalousie, par dédain nobiliaire, la suppression de l'infanterie dans leurs armées! Un seul point put être résolu. Il s'agissait de Tékéli, qui sollicitait par l'entremise du saint-siége, la médiation des Polonais, n'attendant, disait-il, que la restauration des droits héréditaires de ses concitoyens pour se

séparer des infidèles. Les comices repoussèrent l'illustre suppliant : c'était oublier qu'il est des rapports de situation et de destinée, des sympathies nécessaires, au-dessus desquelles les peuples ne s'élèvent jamais sans danger. Une assemblée où domine l'esprit de la France n'aperçoit pas que la maison d'Autriche va être également redoutable à toutes les nations libres d'alentour, et par ses armes et par ses maximes ! C'est le seul point où les Polonais, irrités des agressions de Tékéli, s'entendent avec le roi. C'était jouer de malheur.

La diète se sépare enfin ; Iablonowski court se mettre à la tête des troupes de la république. Tandis que les peuples d'Occident emploient leur repos suivant leur génie [juin], la cour de Portugal en célébrant des auto-da-fé, celle de Madrid des courses de taureaux, celle de France des carrousels où assiste une magnifique ambassade des deux czars [1], celle d'Angleterre d'autres spectacles que défraient la rébellion du comte d'Argyle et le procès de lord Danby, celle de Rome des *chapelles* tenues pour appeler par des prières et des fêtes les bénédictions du ciel sur les armes chrétiennes, les Vénitiens, les Impériaux, les Polonais, vont assaillir en même temps la Turquie sur tous ses confins, depuis les eaux du Péloponnèse jusques au cours du Dniester... Comme dans l'Iliade, toute la gloire sera pour le héros resté dans sa tente.

Cette fois encore, les Vénitiens furent les plus heureux d'entre les alliés. L'armée de Morosini, où se rencontrèrent le prince Maximilien de Brunswick, Philippe de Savoie, le brave commandeur de La Tour-Maubourg, de l'*auberge* d'Auvergne, et quatre cents chevaliers de la *religion* qui avaient défendu Candie sous ses ordres ; cette armée, rendez-vous de ce que l'Italie, l'Allemagne et la France avaient de plus brave, apparut sur les rivages de la Grèce. Morosini venait disputer cette noble terre aux barbares ; il débarqua dans ces mêmes eaux de Sapienza, où, un siècle et demi après, les enseignes françaises devaient revenir prendre terre pour ressusciter enfin la nation grecque.

[1] Cette ambassade, que Voltaire place en 1687, est celle dont il dit que c'était la première qui fût venue de Moskowie en France, « où, ajoute-t-il, on n'avait eu encore aucune correspondance avec ce pays, et où on ne le connaissait pas. » Nous avons vu, pendant toute la durée du règne, beaucoup trop oublié, d'Alexis, des ambassades fréquentes de ce prince près la cour de Saint-Germain et de Versailles.

La croix fut arborée sur les murs de Calamata [juillet]; un assaut sanglant livra ceux de Coron au lion de saint Marc. La conquête d'Épeyriès, d'Esseck, de Neuhausel, fut tout ce que les impériaux tentèrent. Ils s'estimèrent heureux d'empêcher Strigonie de retomber au pouvoir des Ottomans. Charles de Lorraine, cette année encore, s'arrêta aux pieds de Bude [août]. La campagne n'avait servi qu'à faire briller, au milieu de la paix dont jouissait la France, l'ardent courage de ses plus nobles fils. Conti, La Roche-sur-Yon, un jeune Turenne, Commercy, Vaudemont, prodiguèrent leur bravoure et leur sang dans toutes les rencontres. Les Impériaux les virent toujours devant eux. La chrétienté comptait partout à son avant-garde des gentilshommes ou des princes de France.

Iablonowski n'ouvrit la campagne [septembre] que lorsque Charles de Lorraine venait de la fermer. Ses universaux avaient en vain appelé l'ordre équestre aux armes. Malgré les efforts des factions, la voix du roi était la seule qui pût être entendue. Les grands-hetmans n'eurent pas quinze mille hommes à conduire aux ennemis.

Loin de reprendre Kamiéniéç, dont ils avaient fait tant de bruit, ils ne pensèrent pas à tenter le siége; ils ne purent même point empêcher les Turks de ravitailler la place par une marche hardie; comme ils voulaient marquer du moins leur commandement par quelques coups éclatants [octobre], ils allèrent en Moldavie se faire envelopper et battre par les Turks, les Walaques et les Tatars.

C'était à Boyani. Les cruautés effroyables de Petryczaïko et de ses Moldaves en Bessarabie avaient soulevé la population entière contre lui. Aineji-Soliman-Pacha n'eut pas de peine à resserrer les liens des principautés avec le divan. Il institua hospodar de Moldavie Constantin Cantimir, prince chrétien du sang de Tamerlan. La Walaquie obéissait à Siryan Cantacuzène, génie plus ambitieux que hardi, qui se souvenait d'être issu des Empereurs de Byzance, s'indignait de sa sujétion, et rêvait des destins meilleurs. Cantimir, qui avait autrefois servi en Pologne, était près de penser comme Cantacuzène. Mais tous deux suivaient Soliman-Pacha par souci des nombreux otages qu'eux ou leur noblesse avaient à Constantinople, et par effroi de la faiblesse de l'armée polonaise. Un malentendu apparemment fit qu'après des négociations secrètes et des

relations amies avec Cantimir, ce furent ses troupes sans défiance que Jablonowski attaqua. Les Moldaves et les Walaques, indignés, se défendirent avec furie. Selim Ghieray, rétabli à la tête des Tatars, et Soliman-Pacha, survinrent. L'habileté du grand-hetman, les efforts de Konski, la bravoure des princes de Courlande, celle du comte de Maligny et des autres volontaires français, les coups d'éclat de Souvré, ne purent rien contre les difficultés de la position et du nombre. Les Polonais furent écrasés. Derrière eux s'étendait, les séparant de la patrie, l'immense et inculte forêt de la Bukowine. Les Turks ne voyaient dans leurs débris qu'une proie dont s'amusait l'orgueil musulman. Iablonowski sut se frayer un passage sur le corps d'ennemis renversés, au travers des bois abattus. Cette retraite fut une réparation de ses fautes, sinon pour le profit, au moins pour la gloire.

Au premier bruit de ses dangers, le roi souffrant avait soulevé le poids de la maladie pour rassembler la noblesse de son voisinage, et courir ainsi au-devant de son lieutenant. Il apprit en chemin que l'armée était vivante et libre. Mais elle avait perdu l'artillerie, les bagages, les chevaux, un tiers des hommes, et, ce qui est plus que tout, l'offensive.

La faction de Iablonowski était déconcertée. Ses partisans s'avisèrent de rejeter sur le roi ses revers; le roi, disaient-ils, avait annoncé des renforts toujours attendus en vain, et ne s'était ébranlé dans sa retraite paisible, pour aller au secours du grand-hetman, qu'aux dernières extrémités; en un mot, il nourrissait une secrète jalousie des talents de cet illustre officier et de sa renommée croissante. Soit pour autoriser ces bruits, soit par honte du mauvais résultat des menées auxquelles il avait donné les mains, Iablonowski ne se présenta point à Zolkiew. Le roi se rappelait que c'était lui dont le suffrage lui avait ouvert les chemins du trône; il lui écrivit la lettre suivante :

« Les nombreuses obligations que je vous ai, monsieur le
» grand-hetman, et l'affection qui me lie à vous, me font
» apercevoir votre longue absence, et remarquer avec dou-
» leur l'indifférence que vous me témoignez. Que je l'aie mé-
» ritée, ou non, venez promptement dissiper le nuage qui a
» couvert notre intime amitié, et croyez que votre présence

» sera plus efficace pour mon prompt rétablissement, que tout
» l'art des médecins dont je suis entouré. »

Cette lettre peint Sobieski. La bonne grâce et la grandeur indulgente qui y respirent, font voir s'il savait oublier les injures. Toutefois, il n'étendait plus jusqu'à la cour de Vienne cette disposition magnanime : elle l'avait blessé dans tous ses sentiments de roi et de père. Envers ce prince d'extraction commune, on ne se croyait point tenu à des égards ; l'ingratitude alla si loin que, pendant deux ans, on lui disputa les canons d'origine polonaise qu'il avait repris dans le camp du grand-vizir [1]. La reine était si exaspérée, qu'elle se rapprochait de Louis XIV. En même temps qu'elle travaillait à rompre les nœuds qui attachaient la politique de Jean à la guerre d'Orient, elle s'occupait de le réconcilier avec la France. Il n'y répugnait pas. C'était même à ses yeux un moyen de désarmer l'opposition qui se tenait à la solde de Louis XIV. Son beau-frère, le chancelier Wielopolski, alla en ambassade solennelle proposer à Louis l'oubli du passé. Ce seigneur, dans son discours d'apparat, étonna l'orgueil du grand roi par un long parallèle entre les *deux soleils égaux* qui éclairaient alors le monde, l'un levé sur l'Occident, l'autre qui brillait dans le Nord. Cependant, le renouvellement officiel des anciens rapports entre les deux cours fit une sensation profonde en Europe. On savait que les conseils de la vindicative Marie-Kasimire luttaient près de Jean contre les scrupules de sa conscience et la lettre de ses engagements. L'Empereur et les Vénitiens, tous les ennemis du Turk et de la France, prirent l'alarme.

Une grande trame s'ourdissait alors [1685] ; la Pologne y devait tenir une place considérable. Les bases de la ligue d'Augsbourg venaient d'être posées.

Louis XIV et le roi Jacques appartenaient tout entiers aux préoccupations de leur conscience. Celui-ci, au milieu des rébellions et des échafauds, marchait avec assurance à son but, l'affranchissement, et peut-être même le triomphe de la foi de ses pères : il voulait demander au parlement, en faveur de l'église catholique, la liberté. Celui-là détournait ses regards des affaires du monde pour s'occuper de deux intérêts,

[1] L'Empereur lui écrivit : *Vestris spoliis non invidemus.* — *Non spoliator veni*, répondit-il, *sed liberator.*



alors plus hauts dans sa pensée : la révocation définitive de l'Édit de Nantes, et son mariage avec madame de Maintenon. Le mariage fut ajourné de quelques mois ; mais le chancelier Le Tellier eut la joie de sceller l'édit destructeur, et huit jours après il expira. Les cultes protestants étaient décidément abolis sous peine de mort ; les temples devaient être démolis, les ministres bannis, les pères et mères dépossédés de leurs enfants ; l'émigration était punie de la confiscation ; il fallait que les réformés n'eussent que des domestiques catholiques, sous peine des galères pour les hommes, du fouet et de la marque pour les femmes ; en un mot, douze cent mille Français se virent condamnés à l'alternative de l'abjuration ou de l'exil. Ce fut l'exil qu'ils choisirent, et la France perdit douze cent mille des plus industrieux de ses citoyens, sans reconquérir l'unité qui, dans les desseins de Dieu, ne devait plus être son partage.

Le prince d'Orange avait l'œil sur Louis XIV et sur Jacques II. Comme tous les princes protestants et plus qu'aucun d'eux, il tendait les bras aux Français expatriés ; et tout en s'enrichissant des pertes de la France, il comptait ravir encore davantage au roi d'Angleterre.

La haine qu'il nourrissait contre Louis XIV et que le coup de main tenté par M. de Grignan sur la principauté d'Orange à l'ombre de la paix de Nimègue avait exaspérée, ne trouvait que trop de sympathie en Europe. Louis avait pour ennemis tous ceux qui étaient jaloux de sa grandeur, comme le roi d'Espagne et l'Empereur ; tous ceux que les conquêtes judiciaires des chambres de Metz ou de Brisach, l'enlèvement de Strasbourg, l'occupation de Casal avaient soulevés, tels que le roi de Suède, les états-généraux de Hollande, l'électeur Palatin, le duc de Neubourg, la maison de Savoie ; tous ceux enfin qui ne lui pardonnaient pas ses conspirations avec l'infidèle contre la paix, l'indépendance, la foi de l'Allemagne et de l'Italie, c'est-à-dire l'électeur de Saxe, celui de Bavière, plus que tout Innocent XI. Cette coalition, fondée sur les exigences du protestantisme en Angleterre et sur ses misères parmi nous, se trouvait ainsi avoir pour principaux appuis la maison d'Autriche et le Saint-Siége. C'était afin d'entraîner l'électeur de Bavière, qui hésitait encore, que Léopold lui avait donné l'archiduchesse promise au roi de

Pologne pour son fils. A la foule des princes entrés dans le complot, il faut joindre l'inquiet et changeant Frédéric-Guillaume. Cette alliance était l'Europe même. On l'appela la ligue d'Augsbourg.

Ainsi, toute cette politique, si ambitieuse et si superbe, qui a étourdi les historiens par sa hauteur, allait aboutir à un soulèvement de la chrétienté entière, à une guerre acharnée sous le poids de laquelle la France à la longue ne pouvait manquer de fléchir!

Chose admirable! le traité de coalition contre la France alla jusques à comprendre dans sa prévoyance minutieuse le détail même des forces que chaque puissance devait fournir; et avec toutes les ressources de son gouvernement sans contre-poids, avec toutes les pratiques de sa police sans frein, Louis XIV ignora tout!

Cependant la ligue reconnut qu'avant d'agir, il lui fallait deux points d'appui, l'Angleterre et la Pologne :

L'Angleterre, pour qu'avec son secours les flottes de l'Espagne et de la Hollande pussent affronter le pavillon blanc sur les mers, et que, la guerre menaçant à la fois partout nos établissements et nos rivages, la monarchie française se vît assiégée par tous ses confins;

La Pologne, pour que la Hongrie pût être domptée, la Porte ottomane réduite à recevoir la paix, et les derrières de l'Allemagne assurés contre toute diversion.

Le prince d'Orange se chargea de l'Angleterre. Depuis l'avènement d'un prince constant et résolu comme Jacques II, il ne voyait plus jour à entraîner l'empire britannique autrement que par une révolution; dans l'espoir d'affaiblir Louis XIV, l'Europe se mit à conspirer la chute des Stuarts. Déjà Guillaume avait aidé le duc de Monmouth à tenter ces grandes chances. Le malheureux fils de Charles II avait rencontré sur le sol britannique, au lieu de la victoire et de la royauté, la mort des traîtres. Dès lors le prince d'Orange ne s'appliqua plus qu'à fixer sur soi les vœux de l'Angleterre protestante et la couronne de son beau-père. Les alliés ne voulaient commencer la lutte que quand la Grande-Bretagne serait passée dans leur camp : ils attendirent en silence. C'était un secret qui embrassait l'Europe, et il fut gardé!

De son côté, Léopold n'entendait pas avoir en même temps

à soutenir le poids d'une double guerre. Il lui fallait avant tout en finir avec les mécontents de Hongrie. Mais la Porte se refusait à les abandonner; elle ne pouvait se résoudre à souscrire pour la première fois une paix inglorieuse; elle demandait la restitution de son territoire perdu, ou du moins l'indépendance de la nation hongroise et de son chef. Léopold sentit qu'il ne pouvait arriver à pacifier ses frontières de ce côté qu'en frappant sur la Turquie des coups éclatants et décisifs. Pour cela, il fallait que le roi Jean descendît de nouveau dans la lice. Le voudrait-il?

Pour l'entraîner, il ne s'agissait de rien moins que de réparer les ravages de deux ans d'ingratitude, de détruire le crédit renaissant du marquis de Béthune, de combattre l'ascendant de la reine, de renverser ses conseils impérieux et passionnés. Peu de chances de succès paraissaient s'offrir à la coalition. Nous empruntons à Daleyrac un spirituel portrait du négociateur qu'elle y employa.

« Un ministre caché et secret de la cour de Vienne, dit le » prétendu chevalier de Beaujeu[1], était arrivé, sous l'habit » de jésuite et sous le titre spécieux de missionnaire député » en Moskowie pour la réunion des Russiens schismatiques. » C'est le fameux père Vota, Savoyard de naissance, Autri- » chien par inclination, et de profession grand parleur, mais » parlant bien, homme de cour nourri dans la fine politique » d'Italie, élevé dans les intrigues du cabinet tant pour les » manéges des princes que des républiques. Il a, avec cette » grande pratique, un esprit vif, pénétrant, éclairé, la mé- » moire fournie de tout ce que l'histoire a de plus rare, grand » théologien, géographe élégant, enfin l'homme universel; » adroit à détourner les questions délicates, à prévenir celui » qui les fait par des insinuations adulatoires, à dépayser » le discoureur en sorte qu'il étourdit, qu'il prime sur tout, » qu'il paraît en tout le maître d'escrime, voulant aussi par- » ler toujours sans qu'on puisse attraper le moment de répli- » quer; car il ne mouche, ni ne crache, ni ne tousse. Sem- » blable à une machine qui va de la longueur de son ressort, » dès que son esprit est monté sur une matière, il ne s'arrête » plus que faute d'auditeurs. Il avait le défaut, attaché à la

[1] Anecdotes de Pologne, t. I, p. 367, par Daleyrac.

» soutane de la Société, d'aimer surtout le commerce des » grands, les honneurs, les distinctions, la préséance dans » les compagnies illustres, les civilités des têtes couronnées. » Du reste, homme de bonnes mœurs, sobre, n'estimant la » bonne chère que celle qu'on lui faisait en l'écoutant, très- » bon religieux, dévot sans forfanterie, simple sans affecta- » tion, dépouillé des vanités mondaines, et véritable homme » de bien.

» L'Empereur ne pouvait mieux choisir. Il savait que le » monarque aimait les doux amusements d'esprit, les affaires » de savoir, les intrigues de la république des lettres, qu'il » lui fallait un *plastron de conversation*, un *savantas* à toute » outrance; mais un esprit souple, rampant, sujet, essuyant » reproches, injures, contre-temps, travail, incommodités. » Le jésuite était né dans tout cela. Je l'ai vu coucher cent » fois sur le plancher pour ne pas s'éloigner des occasions » d'entretenir le roi. Par ce moyen, il s'est rendu nécessaire; » il est entré dans toutes les négociations délicates. Il s'est » rendu maître du secret des affaires. »

Tel était le compétiteur que la ligue sainte avait suscité à Marie-Kasimire. La tâche difficile n'était point de combattre les efforts tentés par Béthune pour séparer le roi de ses alliés. Le roi avait juré au pied de la croix de ne jamais traiter seul; et il n'était pas de griefs qui pussent balancer dans son esprit le poids de ses serments. La grande affaire était de le ramener de sa personne dans les camps, de lever les entraves qu'opposaient à sa naturelle passion de la guerre ses ressentiments légitimes et ceux de la reine. Innocent XI se servit du père Vota pour remplir Zolkiew des alarmes, des plaintes, des prières de la religion éplorée, pour rappeler au roi la mission sainte qu'il avait reçue de ses ancêtres, qu'il avait acceptée au milieu des tombeaux de tous les siens et des pleurs de sa mère, celle de terrasser à tout prix l'infidèle et de donner à sa patrie, comme à sa famille, un vengeur. L'Empereur employa son habile agent à intéresser l'ambition de Marie-Kasimire au succès de ses vœux, en faisant briller aux yeux de cette princesse l'éclat de souverainetés indépendantes pour ses fils. Le cabinet de Vienne s'offrit à garantir par un traité aux princes de la maison de Sobieski la possession de ces vastes principautés des bords du Danube que la

Porte gouvernait par des fanariotes sous le nom de hospodars, et dont la Pologne revendiquait depuis des siècles la suzeraineté.

Il n'était pas besoin de tant de promesses et d'artifices pour éveiller dans le cœur de Jean des besoins de gloire. Il suffisait d'entrer dans un rêve qui avait rempli sa vie, de revenir à des plans dont il avait sans cesse entretenu l'Europe ; par-là on le détermina sur-le-champ, et il se trouva participer aux fins de la ligue d'Augsbourg, sans soupçonner, plus que Louis XIV, l'existence de ce grand complot.

Le rêve que le petit-fils de Zolkiewski roulait toujours dans sa pensée aurait changé la face du monde et marqué d'une gloire éternelle le terme de sa carrière. Deux nations de races et de mœurs étrangères, barbares égarés vers les confins de l'Europe policée, pesaient depuis trop long-temps de tout leur poids sur la Pologne et la chrétienté. Ce sont les Turks et les Tatars. Jean avait proposé cent fois de rendre à l'Asie ces hôtes funestes. On s'engage à l'y aider. En deux campagnes il poussera ses armes aussi loin que les Sarmates soient jamais parvenus le long de la mer Noire. La Krimée le verra d'abord chasser ces pâtres armés, ces soldats nomades qui, tous les ans, infestaient la république de leurs incursions et de leurs brigandages. Il ira ensuite apparaître sous les murs de Byzance. Morosini, Courbon, Latour-Maubourg, Brunswick, qui conduisent les armées de Venise, et le prince de Lorraine, l'électeur de Bavière, qui marchent à la tête des troupes de l'Empire, arriveront les uns de la Hongrie, les autres du Péloponèse, à ce rendez-vous de la dernière des croisades. Sous Mahomet IV s'écroulera l'empire que Mahomet II a fondé. Tels sont les vastes desseins de Jean ; telles, les dernières clartés de ce génie qui depuis un demi-siècle éclaire le Nord tout entier.

Et ce n'était pas seulement la destruction des barbares qui préoccupait le roi de Pologne. Il voulait fonder sur leurs ruines la grandeur de sa patrie par des créations plus utiles que les conquêtes. Son plan était d'appuyer la Pologne au cours du Danube et au Pont-Euxin. Elle aurait été bornée alors par deux mers, et il négociait avec la Hollande un traité qui, assurant l'exploitation de cette double source de prospérités, devait introduire parmi les Polonais des arts nouveaux et de

nouvelles richesses. Il voyait déjà le commerce unissant pour la première fois la Propontide et la Baltique par des canaux, des routes, des échanges. C'était une pensée vaste et sage. Plus loin dans le Nord grandissait un enfant qui se chargea de l'accomplir.

Déjà le roi Jean sent la nécessité d'associer la Moskowie à ses projets. Il cherche à la Porte des adversaires jusque dans la Perse. Il veut traiter l'empire turk comme une place forte, l'investir, l'assiéger de toutes parts, ouvrir à la fois de tous côtés la tranchée. Il mesure l'attaque au colosse. Des sacrifices ne lui coûteront pas pour attirer sur l'infidèle le débordement des immenses armées moskowites. Après tout, fallût-il abandonner à prix d'argent les droits de la couronne sur Kiiow et Smolensk, ce ne serait souscrire qu'à un arrêt irrévocable de la fortune. La Pologne n'est pas en mesure de ressaisir les capitales de la Russie Blanche et de la Russie Rouge. D'ailleurs l'une de ces places est en dehors de la frontière naturelle de la république. L'autre ne fait qu'y toucher. Ce qui l'intéresse, c'est de conserver cette frontière même, de la conserver en l'étendant jusqu'au Pont-Euxin. Peu importe aux Polonais ce qui se passera sur l'autre rive du Borysthène, si le Borysthène et le Danube bornent seuls leur empire du côté du midi, jusqu'aux rivages de la mer Noire [1686].

En conséquence, le palatin de Posnanie, avec une suite de trois cents gentilshommes, va [20 février], aux applaudissements de la Pologne, traiter sur ces bases avec les tzars. Sophie et Galitzin luttent deux mois contre les conditions auxquelles Jean met l'abandon de prétentions vaines. Les négociations sont plusieurs fois rompues. Enfin [14 avril], Sophie consent une soulte de quinze cent mille florins, une alliance offensive et défensive contre les Turks, la promesse de les attaquer depuis le Caucase jusqu'au Borysthène, et de se refuser à toute transaction séparée, la liberté du commerce entre les deux états, sauf l'introduction en Russie de l'eau-de-vie et du tabac, les denrées, il est vrai, qu'on y consomme le plus, enfin, l'établissement d'une ligne de poste aux lettres, depuis Moskow jusqu'à Warsowie. Les Russes prenaient tous les moyens d'entrer en Europe; ils se liaient à la chrétienté par la politique pour la première fois.

C'était au mois de mai que les alliés avaient fixé la reprise

des hostilités. Sûrs de la coopération active du roi de Pologne, ils ne mirent de bornes ni à leurs espérances ni à leurs apprêts.

L'Empire porta toutes ses forces en avant [avril]. Venise soudoya des troupes dans tout l'univers. De son côté, Jean épuisa son propre trésor pour mettre au complet l'armée de la république; il versa en Ukraine trois cent mille florins de ses deniers, afin d'animer les Kosakes à cette grande lutte, et la parole de Cantimir, celle de Cantacuzène, lui promirent le concours des hospodars.

L'empire ottoman fut menacé à la fois sur toutes ses frontières, et il l'était aussi au cœur. A la même heure [avril], Morosini faisait voile de Corfou pour continuer la conquête du Péloponèse et de l'Achaïe, le provéditeur Cornaro enlevait la Dalmatie pied à pied, la Croatie rentrait sous les lois de Léopold, le Danube fléchissait sous le poids des troupes impériales, le foudre de Pologne grondait sur les principautés, Galitzin parlait de lancer trois cent mille hommes au centre de la Tatarie, les saïques du Kosake sillonnaient le Pont-Euxin, et les galères de Venise, celles de Malte, celles du pape, celles de Florence, agitaient tous les rivages de la mer Égée [mai]; ces flottes se rencontrèrent devant Constantinople, elles y portèrent l'épouvante; liant ainsi en quelque sorte les opérations du nord à celles du midi, elles complétèrent pour l'empire ottoman cette ceinture de combats et de dangers.

Au dedans, il avait d'autres dangers, d'autres combats. La croix n'avait pas reparu en vain sur cette vieille terre de la Grèce; du Taygète au Balkan, toute une race d'hommes s'était réveillée de son esclavage. Les Klephtes, les Armatoles, étaient descendus de leurs montagnes sacrées dans la plaine. Les Maïnotes combattaient en batailles rangées le Pacha du Péloponèse. Ceux d'Athènes appelaient des libérateurs; une armée nationale se formait sur les rivages et dans les gorges de Thessalonique; les Morlaques tenaient plus loin en échec toutes les forces du pacha de Bosnie; les Monténégrins, les Albanais, ceux des îles, plus policés et aussi braves, les Candiotes surtout, entrèrent dans cette ligue qui se formait, sans s'être entendue, au cri de religion, patrie et liberté! L'Europe s'émut de cette renaissance de tout un peuple. Les princes de l'Allemagne et de l'Italie coururent en soldats sous les drapeaux des alliés. Les seigneurs de France s'y précipitèrent de

toutes parts. Les noms de Philopœmen et de Léonidas remplissent les journaux du temps, comme nous les avons vus, avec plus de fruit, remplir ceux du nôtre.

Les mécontents de Hongrie échappaient aussi à la Porte ottomane. Tékéli par ses négociations avait irrité le divan. A la fin de la dernière campagne, les pachas de Waradin et de Bude, faisant pour la cause de Léopold plus que n'avaient fait ses armées, avaient jeté le comte dans les fers. C'était porter l'effroi et le désordre dans son parti ; c'était envoyer ses amis et ses soldats aux pieds de l'empereur. Les populations, les villes, les troupes, la noblesse tombèrent devant les Impériaux, en criant : Merci. La Hongrie supérieure se trouva réduite tout entière sans coup férir. Seule inébranlable au milieu du désespoir public, la digne compagne du comte se réfugia sur le rocher de Montchaz, résolue à s'ensevelir sous les ruines de son château avec ses fils. Un bombardement effroyable ne l'étonna point. Durant trente mois, elle vit plus d'une fois sans s'émouvoir les bombes se briser à ses pieds, contente de venger par du sang le sang de Zrini, son père, et de tenir levé quelque temps encore l'étendard où était écrit : Pour Dieu et la liberté !

Étonnés de leur ouvrage, les Turks se hâtèrent de rendre au comte ses titres et ses armes. Ils ne lui rendirent pas ses soldats, ses villes, son pouvoir. Le mal était irréparable : la Hongrie se trouvait sans retour assujettie à la maison d'Autriche.

Malheureuse nation ! elle avait compté trois alliés, le roi de France, le roi de Pologne, le Grand-Seigneur ; tous trois la perdirent !

La campagne fut ouverte ; jamais plus terrible orage n'avait grondé sur les Turks depuis le temps de leur établissement en deçà du Bosphore ! jamais ils n'avaient été plus prompts et plus habiles à ordonner leurs apprêts. Aineji-Soliman-Pacha, jugé digne, dans les deux dernières campagnes, de tenir tête au roi de Pologne, venait d'être préposé au gouvernement de l'Empire [juin]. Il mit promptement sur pied cinq armées pour couvrir le Péloponèse, la Dalmatie, la Croatie, la Hongrie, les principautés ; il laissa Selim-Ghieray chargé du soin de défendre la Krimée, et lui-même se disposa à courir où seraient les plus grands périls.

Jean était allé dans les monts Karpathes, concerter avec les généraux autrichiens les opérations des alliés; les plans convenus, l'Europe entière sembla s'ébranler. Partout les Ottomans plièrent. Tandis que le comte Caprara s'avançait sur la Transylvanie, le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière, à la tête de deux armées qui formaient ensemble quatre-vingt-dix mille hommes, descendirent la double rive du Danube; ils vinrent placer hardiment le siége devant la capitale de la Hongrie. En même temps, le *ban* de Croatie, baron de Mercy, se précipita entre le cours de la Drave et de la Save jusques aux limites de l'Esclavonie, et tourna les corps ottomans qui défendaient Bude. Les Vénitiens de terre-ferme étendirent leurs lignes des bouches de Cattaro au fond de l'Albanie; Morosini jeta l'ancre, à la tête des flottes alliées, dans le port de Navarin, sous le feu des batteries musulmanes; il envoya ses lieutenants, le comte de Kœnigsmark et le marquis de Courbon, battre le séraskier de la Morée; à leur retour, il enleva cette place, que Bajazet II avait conquise, que don Juan, vainqueur à Lépante, ne put reprendre; ensuite, il courut à Modon, y planta les enseignes chrétiennes [juillet], triompha aux champs, ou plutôt aux sépulcres d'Argos [6 août], emporta enfin, sur ce rivage illustre, Napoli de Romanie, où une foule de chevaliers de Malte des langues de France payèrent de leur sang la victoire; et Venise, au milieu des fêtes, tira de la poussière, pour l'arborer sur le palais Saint-Marc, l'étendard de la Morée, qui n'avait pas vu depuis cent ans la clarté du jour.

Cependant, Jean campait depuis un mois sur le Dniester, et y campait presque seul. Au milieu de sa Pologne débile et divisée, il semblait un esprit, une âme de feu dans un corps impuissant. Vieux, infirme, embarrassé d'un embonpoint qui l'accablait, lui seul savait vouloir et agir. Les hetmans avaient jugé ses grands desseins impraticables. C'était aux pieds de Kamiéniéç que Iablonowski voulait toujours borner l'essor de la Pologne; et on seconde mal les plans qu'on improuve. Les hetmans d'ailleurs pouvaient seuls lever, réunir, ordonner l'armée; suivant le vieil usage de cette malheureuse nation, rien ne se trouva préparé à temps.

Jean n'avait autour de soi que les ambassadeurs, Béthune et une troupe de volontaires de France conduits par le marquis de Courtenvaux, fils de Louvois; il était venu pour as-

sister à des batailles; il trouvait Jean, sa solitude et son désespoir.

Toutefois, Jean était une armée. Apaffi s'excusa auprès de la Porte de ne point marcher au secours de Bude sur la présence du roi de Pologne aux frontières; les Tatars refusèrent par le même motif d'obéir à l'appel du divan; de sorte que, lorsque les Impériaux sous les ordres de Caprara se portèrent au milieu de la Transylvanie, le grand-vizir ne put détacher, pour sauver cette province, le corps d'armée chargé de maintenir la foi suspecte des hospodars : il fallait avant tout empêcher que le roi Jean ne vînt, au travers de ces contrées indécises, menacer les derrières des lignes musulmanes.

Enfin, vingt-quatre mille hommes furent rassemblés autour de la lance royale, et Jean s'avança contre le colosse ébranlé de l'empire ottoman. L'été versait depuis long-temps tous ses feux sur ces steppes sans bornes qu'on allait conquérir. L'enthousiasme, dont le roi remplit les troupes au départ, ne les empêchait pas de mesurer les fatigues et les privations qui les attendaient sous un ciel brûlant, sur une terre dévorée. Ces soldats, accoutumés à ne pas quitter la patrie, même pour la mieux défendre, ne laissèrent pas derrière soi sans terreur cette forêt profonde de la Bukowine, où ils avaient manqué périr, et qui était encore jonchée de leurs débris. On atteignit le Pruth, on côtoya ses bords. La marche était difficile et lente. On arriva dans un désert jonché de restes d'armures, triste scène où le temps avait respecté tous les témoignages d'un grand désastre. Jean fit incliner les armes et célébrer les mystères saints en l'honneur des guerriers morts pour la patrie. Ce lieu était illustre par le souvenir de Zolkiewski.

Bientôt [15 août] les Polonais entrent dans la capitale de la Moldavie. Les habitants, les boyards surtout engagent au roi et à la république leurs serments. D'immenses provisions sont amassées par une sollicitude prévoyante pour refaire l'armée. Mais celui qui a eu ce soin ne se montre pas : il a pris la fuite; c'est Cantimir, et on n'entend pas parler de Cantacuzène. Surpris du retard du roi de Pologne et de la faiblesse de son armée, ces princes ont craint de compromettre leurs fils, leur couronne, leur tête. Au lieu d'une résolution hardie qui entraînerait la fortune, ils attendent ce qu'elle aura décidé; faisant entre les deux camps, qui leur semblent avoir des chances

égales, un égal partage, ils portent au séraskier musulman leur personne et leur armée, en laissant au roi de Pologne des vivres et leurs sujets.

Après deux jours de repos [1] [17 août], Jean et ses troupes se remettent en marche. Devant eux s'étendent arides et brûlantes ces plaines éternelles que la nature fit fécondes, que la guerre a rendues désertes et sauvages, lieux d'étrange destin qui, depuis deux mille ans, servent de frontières à la civilisation et à la barbarie, sans pouvoir appartenir à l'une ou à l'autre; provinces malheureuses que Darius, que la Grèce, que les Césars convoitèrent comme le Bas-Empire, et la monarchie de Rurik comme les fils de Tchingis-Kan, comme les héritiers de Charles-Quint. Là nul grand empire ne s'est assis; là des races ennemies se sont sans cesse combattues; sous les hospodars ainsi que sous les Daces, cette terre reste en proie à de perpétuels ravages, également désolée par qui la possède et par qui la désire. Affaiblie à chaque pas par la lassitude et la faim, l'armée allait conquérant des déserts, recueillant les serments des rares bourgades, surprise de s'approcher par de tels chemins du Danube qu'elle avait vu à Vienne et à Parkan, moins éloignée alors de Constantinople que de Vienne ou de Warsowie, et plus abattue, plus découragée à mesure qu'elle apercevait de plus près le Pont-Euxin, et de plus loin la patrie.

Depuis deux jours, on n'avait pas trouvé âme vivante : cette solitude étonnait les plus fiers courages. Tout à coup des mugissements lointains retentissent dans le désert : c'étaient ceux du canon; on s'arrête avec surprise. Rzewski, à la tête de l'avant-garde, venait de rencontrer la nation entière des Tatars [21 août].

Galitzin et ses Moskowites n'avaient point paru : le Kan de Krimée, rassuré sur son territoire, s'était acheminé vers Jean Sobieski. Il le trouve, et ses hordes reculent. Mais les Polonais ne vont plus faire un pas dans cette Bessarabie sauvage sans avoir à lutter contre le monde d'ennemis qui les entoure : le

[1] Tous les historiens, à l'exemple du prince Démétrius Cantimir, fils du hospodar, disent que le roi de Pologne demeura quinze jours dans Jassy, et la plupart lui en font reproche. Le Journal de Jablonowski, qui donne étape par étape la marche des Polonais, celui de Daleyrac, une lettre du roi au pape conservée par Zaluski, et plus que tout la suite des événements, font voir que cette accusation est sans fondement. Le roi, de sa personne, ne coucha même point dans Jassy. Cantimir a confondu un second séjour du roi avec le premier, et tous les écrivains l'ont copié sans réflexion.

ciel était un ennemi plus menaçant encore. L'armée resta une fois trois jours sans une goutte d'eau ; on rencontrait des rivières : elles étaient à sec ; un lac : il était empoisonné. Les Tatars avaient des plantes vénéneuses avec lesquelles ils savaient tout infester. En approchant de la mer Noire, le sol changea d'aspect. C'étaient des monts arides, des abîmes, des gorges redoutables ; et, partout en embuscade, hérissant les hauteurs, coupant les communications, taillant en pièces les traînards, détruisant le bagage, du reste inaccessibles et refusant toujours le combat, les Tatars semaient la terreur et les désastres sur les pas des Polonais affamés. Il fallut changer de route, se rapprocher du Pruth, le franchir à Serecz, pour se mettre à couvert de ces hordes terribles, chercher ainsi le Danube, et gagner par ses rivages la route du Pont-Euxin [31 août].

Mais l'armée s'épuisait [septembre] par les marches, les combats, le désespoir, la faim. On sut que le séraskier Buickly-Mustapha, pacha de Romélie, qui courait vers Bude avec trente-quatre mille soldats d'élite, s'était détourné pour défendre l'empire ottoman contre ce danger plus pressant que les événements de la Hongrie. L'effroi régnait au sérail ; Constantinople croyait voir le roi de Pologne à ses portes. Les Turks s'avancèrent donc à marches forcées ; déjà ils étaient proche. Le jeune Poniatowski les a vus : sa compagnie de hussards vient de faire des prodiges contre un corps de spahis. Aussi les hospodars ont-ils repris courage ; ils rallient leurs troupes et marchent à la rencontre de l'armée polonaise : fixés maintenant dans leur incertitude, ils sont résolus à l'écraser. Que sont devenus les impériaux de Transylvanie et leur coopération promise ? Ce que deviennent les Moskowites. Jean était abandonné seul à la merci des Turks, des Kosakes, des Tatars.

C'étaient les mêmes déserts où Pierre-le-Grand, quelques années plus tard, se sentit au moment de voir se briser sa fortune. Dans cette situation extraordinaire, Jean a du loisir pour la lecture et l'érudition. L'armée passait non loin d'un mohila célèbre dans toute la contrée, tombeau barbare, qu'on appelait le rempart de Trajan. Il y va muni de ses livres, croit reconnaître un monument élevé à Décebale, gravit au sommet pour mieux l'observer, et il découvre dans le lointain les flots de l'armée musulmane. Il tressaille ; il espère qu'une bataille

va le rendre maître du cours du Danube et des principautés. Mustapha-Pacha refuse aux Polonais l'occasion de la victoire : il se retranche, il veut les voir périr sans combat, pressés entre le fleuve, lui, les Tatars. Un tiers de l'armée chrétienne n'était déjà plus. Les forces et les espérances de ce qui restait, épuisées par les fatigues, les privations, les combats, étaient tombées depuis long-temps devant les inquiétudes défiantes des hetmans et leur contagieuse incrédulité. On ne doutait plus que le destin de Zolkiewski ne fût réservé à son petit-fils. Il fallait à Jean lui-même le souvenir des prodiges de Podhaïce et de Zurawno pour ne pas s'épouvanter. Iablonowski et Sapiéha s'épouvantèrent pour lui ; ils appuyèrent de leur autorité le cri de l'armée qui demandait la retraite. La retraite était plus difficile, plus dangereuse à opérer qu'une position à prendre sur le Danube ; mais le roi ignorait le sort des alliés ; les populations, prévenues de la haine des Polonais pour l'église grecque, s'étaient montrées à lui trop mal disposées en faveur d'un suzerain catholique, pour qu'il pût en attendre assistance. D'ailleurs la volonté des grands-hetmans était précise ; il ne pouvait lutter contre leur prérogative en même temps que contre le désespoir des troupes. Il se résigna donc, et, l'œil sur l'horizon lointain qui lui dérobait Andrinople, il donna le signal du retour.

Ce même jour [3 septembre], les Impériaux, après cent quarante ans, rentraient enfin dans Bude. Le grand-vizir Soliman avait fait pour sauver la capitale de la Hongrie une démonstration vaine. Privé des secours du séraskier de Romélie, de ceux des Walaques et des Moldaves, de ceux des Tatars, il n'avait remonté le Danube que pour assister au triomphe de la croix. Apaffi, dès l'apparition du roi de Pologne sur ses frontières, avait livré sans défense la Transylvanie aux armes du comte Caraffa ; et Jean, l'auteur de tant de biens, restait perdu au milieu d'affreux déserts. Cerné par près de deux cent mille hommes, destitué des appuis que lui assuraient les traités, il se devait beaucoup louer de sa fortune s'il sauvait sa vie et celle de son armée.

Jamais marche ne fut plus effroyable. Il fallait affronter un ennemi innombrable, féroce, insaisissable, vivre d'herbes desséchées, chercher de l'eau en creusant sous les sables, soutenir la chaleur des jours, perdre en combats sans espoir

le repos des nuits. Les feux du soleil et ceux de la guerre n'étaient pas les seuls qu'on eût à braver; la torche du Tatar allumait les roseaux de ces rivières taries et les bruyères de ces plaines désolées. L'incendie aussitôt courait d'un bout de l'horizon à l'autre, et on avait à fouler cet embrasement destructeur, à percer ces flammes étouffantes en les abaissant sous les pieds des chevaux avec des lances armées des cuirasses des hussards. Quand les ardeurs de l'été s'apaisèrent, ce furent d'autres tourments : le vent soulevait, de ces herbes mortes et de ces cendres, une poussière dévorante comme les sables de la Libye. A Jassy enfin, on trouve des vivres [12 septembre]; quelques combats heureux répriment la furie des Tatars. Après quarante jours, cette petite armée que les Turks n'avaient osé combattre, que les Tatars n'avaient pu entamer, que son chef glorieux avait sauvée de tous les assauts, hormis ceux du découragement, de la fatigue, de la faim, rentra par la route de Soczowa et d'Uszcye dans ces frontières fatales que la Pologne semblait ne pouvoir dépasser [13 octobre].

En ce moment Seghédin ouvrait ses portes aux Impériaux; Cinq-Eglises était assiégé et allait capituler ainsi que Darda et d'autres places. La Drave et la Save ne coulaient plus que sous les lois de l'Empire : une femme, la comtesse Tékéli, continua seule à protester, les armes à la main, en faveur de la vieille cause de la Hongrie. Le comte errait exilé dans les camps ottomans; Léopold régnait sur des provinces que ses aïeux n'auraient pas osé ambitionner. La Turquie était tout ouverte aux assauts de la chrétienté. Les hospodars, qui pensaient trouver dans le conseil aulique un appui plus sûr que dans la république polonaise, tournaient déjà du côté de Vienne des regards suppliants. L'attente de la coalition était surpassée. Par sa diversion puissante, l'armée polonaise avait déterminé ces grands résultats; et, dans ses travaux héroïques, il n'y eut de profit que pour Léopold.

Jean trouva établie à Zolkiew [novembre] une ambassade ou plutôt une armée moskowite, qui vivait aux frais de ses hôtes suivant l'usage d'alors. Prolongeant à dessein cet utile séjour, elle attendait le roi pour justifier près de lui le manque de parole des tzars; les tzars s'excusaient moins sur la longueur des apprêts que sur la nécessité d'attendre, pour l'exécution des conditions promises, la formalité du serment qu'il

devait prêter à leur exemple; de l'avis d'un sénatus-consulte, Jean le prêta.

L'Empereur ne se donna point la peine de pallier les torts de ses généraux, ou plutôt ceux de son cabinet. Comme la faction des hetmans se récriait plus haut que jamais contre le système des grandes entreprises, le roi détourna les yeux de Constantinople, et, les ramenant sur sa patrie, loin de laquelle il avait rejeté pour jamais le joug ottoman, il annonça la résolution de borner l'effort de la campagne prochaine au siége de Kamiéniéç.

Il employa l'hiver [1687] à organiser une artillerie de siége, à faire venir des artilleurs, des officiers du génie, de Saxe et de France, à fortifier son infanterie. Cependant Léopold s'occupait d'affermir ses conquêtes; la victoire ne le contentait pas sans la vengeance; ce n'était pas assez d'avoir dompté la Hongrie, il fallait la punir. Les échafauds furent dressés; celui d'Epeyriès resta neuf mois en permanence : comme le bourreau n'est pas infatigable, trente aides lui furent donnés, qui se relayaient dans leur effroyable travail. La noblesse hongroise ne compta point une famille qui ne fournît à ces expiations sanglantes son contingent de mort.

L'été venu [juin], le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière ouvrirent la campagne. Les princes de France ne se montraient plus auprès d'eux. L'aîné des Conti était mort, peut-être du chagrin que l'amour de son frère La Roche-sur-Yon pour la princesse de Conti lui avait donné; celui-ci, héritier de son titre, était allé se réconcilier avec Louis XIV et recueillir le dernier soupir du grand Condé. On sentit leur absence dans les batailles; on sentit dans les opérations celle de Sobieski. Rassuré du côté de la Pologne, Soliman-Pacha fut en mesure de tenir tête aux Impériaux. Apaffi se replaça sous la protection et dans l'alliance de la Porte ottomane. Battus devant Essek, le prince Charles et l'électeur se retirèrent sous le canon de Bude. Galitzin ne fut pas plus heureux du côté des Tatars; il trouva cette nation tout entière en armes, fit sur Pérécop une tentative vaine, bâtit quelques forts, perdit dans ces solitudes, renommées peu après par le désastre de Charles XII, ses bandes sans nombre; enfin, avec ses deux cent mille hommes, il ne sut faire rien de mémorable, si ce n'est de donner pour hetman aux Kosakes cet ancien page

de Jean Kasimir, que nous avons connu presque aux débuts de ce récit : l'intrépide et vieux Mazeppa.

Iablonowski, Sapiéha et le prince Jacques [juillet] étaient allés mettre le siége devant Kamiéniéç. Le roi savait de reste que la valeur polonaise n'était pas assez patiente pour en venir à son honneur, ni le trésor de la république assez riche pour créer tout ce qui manquait à ses armées; il regarda de loin cette tentative, afin de laisser aux hetmans toute liberté d'action. Cependant Soliman-Pacha, inquiet pour la clef du nord, envoyait Buickly-Mustapha-Pacha avec une division puissante au secours des assiégés. Jean aussitôt [août], de s'élancer de Zolkiew, de jeter des ponts sur le Dniester, de courir aux Turks pour les détruire. Dans le même temps, Lorraine et Bavière marchent au grand-vizir, et combattent dans les champs de Mohat, où Ligniville, Commercy, Villars illustrent leur bravoure. Morosini est rentré en campagne, et en trois jours il a enlevé le château de Morée et celui de Romélie, Patras, Lépante. Kœnigsmark et Courbon, Philippe de Savoie, le landgrave de Hesse, Brunswick, deux princes de Wirtemberg, un d'Harcourt, un Conflans chassent tour à tour les derniers restes de l'armée ottomane des grandes ruines de Corinthe, de Misitra, d'Athènes, noms immortels! Athènes a vu tous ses enfants se lever pour accueillir les défenseurs de la croix. Les barbares soutiennent un siége dans ses murs, et le canon des soldats de l'Europe policée foudroie le Parthénon. Mais ce n'est pas tout : il faudra que les habitants chrétiens négocient avec l'armée chrétienne victorieuse pour se racheter du pillage : le marché sera plusieurs fois rompu et repris; cent mille florins sont dédaignés. Enfin, on va jusqu'à deux cent mille; à ce prix les Vénitiens renoncent au sac d'Athènes, et, comme l'Achaïe, comme le Péloponèse, l'Attique est réunie à leur Empire.

Les Turks étaient épouvantés [octobre] de cette longue suite de revers; le Grand-Seigneur faisait tomber la tête de ses généraux vaincus : le peuple, las d'adversités, s'en prit à son maître de tous ces coups du sort. L'armée, abandonnant les provinces, s'avança sur Constantinople pour exercer aussi ses justices. Mahomet IV crut apaiser la sédition en sacrifiant le grand-vizir Soliman, le seul homme de tête et de cœur qui eût tenu les sceaux de l'empire depuis les Kiuperli. Mais il fallait

une plus grande victime. En vain le sultan annonce-t-il une réforme dans ses mœurs et dans ses dépenses. En vain ouvre-t-il les portes du harem à mille esclaves superflues qu'il y tenait renfermées pour le luxe de ses passions. En vain fait-il étrangler ministres, beys, émirs, pachas. La rébellion grossit et approche. Pour la conjurer, il imagine de rester seul de la race d'Othman. Il va lui-même présider à l'égorgement de ses frères et de ses fils. Mais à la porte de leur prison le bostangibachi lui barre le passage; le sultan étonné ordonne qu'on tue cet homme : les eunuques se regardent au lieu d'obéir..... Le pouvoir absolu était brisé dans sa main.

Cependant, à la voix d'un fils d'Achmet Kiuperli, on procède d'une façon régulière à sa déposition. Les chefs vont à Sainte-Sophie consulter le muphti, qui déclare, au nom de l'uléma, du peuple et de la milice, Mahomet IV déchu du trône sur lequel il pesait depuis quarante ans. On le jette dans la prison d'où l'on tire pour régner son frère Soliman, qui se consolait de la captivité par l'ascétisme, que rien ne console de son élévation, tant elle l'épouvante. Il croit long-temps qu'on le raille, qu'on le perd, qu'on veut sa tête; il s'évanouit, revient à soi, règne, et voilà des millions d'hommes esclaves de cet esclave qu'on couronne.

Ce sera miracle si l'empire se relève sous un tel maître. Digne frère de l'incapable Mahomet IV, le temps que celui-ci usait dans des chasses ruineuses, Soliman III l'emploie dans de mystiques rêveries : la différence fut que le premier avait reçu du hasard, pour gouverner son enfance et sa jeunesse, une suite de grands hommes; l'inexpérience sénile du second, au lieu de s'appuyer sur cet autre Kiuperli qui s'annonçait pour l'héritier de leur génie, commence par l'exiler à la voix des Janissaires, et par livrer les rênes à l'anarchie. Nul doute que l'empire ottoman se serait écroulé si Léopold avait su loyalement s'entendre avec le roi de Pologne et avec les deux tzars, pour rejoindre les Vénitiens sous les murs de Constantinople. Mais ce prince, qui ne pardonnait pas aux services et à la gloire de Jean, était près déjà d'en vouloir à sa puissance. Il n'entendait pas que les principautés du Danube fussent reconquises au profit de la république; c'était pour lui-même qu'il les aurait maintenant ambitionnées. S'emparer du grand fleuve allemand jusques à son embouchure dans le Pont-Euxin les-

tait son orgueil; mais laisser les Vénitiens s'agrandir alarmait sa politique; tourner ses armes contre Louis XIV, abaisser la France, satisfaisait sa passion. Ce fut à ce parti qu'il s'arrêta.

Rien ne l'empêchait plus de porter la guerre à l'occident. Les derniers vivants de la noblesse hongroise venaient de déclarer en face des bourreaux la couronne héréditaire dans sa maison [décembre]; il fit sacrer son fils dans Presbourg. Après trente mois de siége, Montchaz tomba enfin. La comtesse Tékéli alla [janvier 1688], dans Vienne, décorer de sa captivité le triomphe de la cour impériale. Victorieux et des armes et des lois de la Hongrie, il ne lui restait plus qu'à maintenir la Pologne dépendante. C'était l'affaire de menées faciles. A la faveur du long sommeil de Louis XIV, qui semblait ne plus avoir de sollicitude que pour l'extirpation de l'hérésie ou les controverses de sectes subalternes, le prince d'Orange armait dans les ports de la Hollande la flotte destinée à couper court aux résistances des Stuarts, et à conquérir aux confédérés d'Augsbourg, impatients d'éclater, l'accession de l'Angleterre.

A la fin, Louis commence à ouvrir les yeux. La rencontre de l'électeur de Bavière avec le duc Victor-Amédée dans les bals de Venise l'étonnait. Sans deviner encore par quel endroit Guillaume comptait l'atteindre, il ne se dissimulait pas que les armements d'Amsterdam étaient dirigés contre la France. Il comprenait, mais trop tard, qu'abandonner la Hongrie avait été une faute immense. On apprit que Soliman III, épouvanté, avait résolu d'envoyer Alexandre Maurocordato proposer, ou, en d'autres termes, demander la paix à l'Empereur; c'était la première fois que les Turks en venaient à cette extrémité. L'alarme fut grande à Versailles. Girardin à Constantinople eut ordre de tout tenter pour changer les vues du divan; Béthune à Warsowie eut ordre de tout faire pour détourner de la Turquie les hostilités de la Pologne.

Le moment était propice; la diète siégeait à Grodno. C'était un champ de bataille ouvert à toutes les passions du dedans et à toutes les intrigues du dehors.

Les partis avaient pris dans les derniers temps une face nouvelle. A la lutte des grands et de l'ordre équestre avait succédé d'abord la lutte du parti de France et du parti de l'Empire, représentés, celui-ci par la Litvanie, celui-là par la Pologne. Depuis quelques années, tous deux s'étaient réunis

dans une opposition commune contre les amis du roi et de sa gloire, qui formaient une sorte de parti nouveau : celui de la cour. La faction de France combattait la politique du roi ; la faction impériale, Litvaniens entêtés des haines des Paç, combattaient sa personne. Tous suivaient des chefs que des ambitions personnelles animaient à cette guerre intestine, qui étaient las de la paix intérieure de la république, las du long règne de Jean Sobieski et de leur longue obéissance. Ils voyaient dans l'élection future une sorte de loterie brillante, où des chances sans nombre étaient ouvertes à leur orgueil ; aussi comptait-on de ce côté la plupart des grands.

Cette fois trois camps distincts se montrèrent à peu près également ennemis entre eux. Il y avait deux oppositions, hostiles l'une à l'autre autant qu'au trône et à ses partisans. L'opposition polonaise, conduite par Iablonowski, liée d'intérêts avec Louis XIV, demandait à grands cris la paix avec le divan. Elle voulait soulever les comices contre toute demande de troupes et de subsides, et obliger le roi à rester impuissant si on ne pouvait le détacher de l'alliance impériale. L'opposition litvanienne ne s'entendait plus avec celle-là que pour semer les obstacles autour du roi. Les Sapiéha, comme on le pense, marchaient à sa tête, ils se trouvaient ainsi tenir, au milieu de ces discordes, la place des Paç qu'ils avaient tant combattus : peut-être était-il impossible que les premiers dignitaires du grand-duché ne fussent pas les ennemis de la Pologne. Ce parti demandait la continuation de la guerre, mais en traçant au roi des plans étroits et stériles. Il n'était pas, du reste, le moins violent, le moins subversif. Une main invisible tenait tous les fils de sa conduite : c'était l'Empereur.

L'Empereur attachait désormais plus de prix à l'alliance qu'à la coopération de la Pologne. Il voulait qu'elle lui restât unie, sans entreprendre des conquêtes du côté de la mer Noire, et la solution de ce problème s'offrait dans le cri de Kamiéniéç. Ses émissaires aigrissaient donc la multitude, en accusant le roi de sacrifier l'or et le sang des peuples à l'espérance de doter ses fils de puissantes principautés sur le Danube; comme s'il avait pu ignorer que ces provinces une fois conquises avec les soldats et les deniers de la république, elle seule prétendrait y régner ! C'était toujours le système de fermer les yeux sur l'impossibilité de reconquérir dans des courses de quelques

semaines une place formidable, sur l'utilité au contraire de rejeter les Turks derrière le Danube, de bloquer ainsi et de reprendre, sans coup férir, Kamiéniéç, de conquérir l'accès de la mer Noire pour unir les deux mers, et prendre rang par là entre les grands empires.

La diète passa en emportements tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Les animosités étaient fomentées par cette grande haine toujours croissante des Litvaniens et des Polonais; la noblesse, les valets, les paysans mêmes avaient partout le sabre et le pistolet à la main [mars]; on se battait dans les rues et dans les couvents, dans les faubourgs et sur les marches du trône. Six semaines s'écoulèrent sans que la première des formalités, celle de l'élection du maréchal, pût être remplie; comme les Polonais voyaient cette anarchie prolonger leur séjour dans le grand-duché, le terme légal fut à peine atteint, qu'ils se levèrent en déclarant la diète rompue : c'était une nouvelle forme du *liberum veto*. Les fureurs s'accrurent; tous les partis s'accusaient de cette trahison, tous demandaient une révolution à grands cris, comme l'unique rèmède aux maux de la République.

Le roi ne pouvait se passer d'impôts et d'armées. Il recourt à une *convocation* ou réunion extraordinaire du sénat, et assemble sur-le-champ ce grand corps. Mais il y retrouve tous les chefs de l'ordre équestre. C'étaient eux surtout dont l'ambition éveillée soupirait après un nouveau règne. Le collége des pères de la patrie fut agité d'autant de tourmentes que l'avaient été les comices. Ceux des grands qui se croyaient le plus près du trône ourdissaient une conspiration [avril] pour attenter aux jours du héros de la Pologne ou le déposer.

Au milieu des calamités et des injures grossières que les factieux élevaient jusqu'au trône, Jean n'était attentif qu'à presser l'affaire des subsides. Les opposants demandèrent qu'on s'assurât des intentions du Saint-Siége sur la continuation des secours qu'il avait fournis à la Pologne depuis les commencements de la ligue sainte. L'archevêque de Césarée, Cantelmi, nonce apostolique, répondit par un mémoire, ou plutôt un manifeste, qui plaçait sous la protection révérée du souverain pontife les desseins de l'Autriche et les accusations des conjurés. Il déclara qu'Innocent XI ne fournirait des subsides que si la guerre était poursuivie dans l'intérêt de la Po-

logne et de la chrétienté, non plus pour des ambitions personnelles, des conquêtes téméraires, de dispendieuses folies... Léopold, qui avait garanti le retour des principautés à la couronne de Pologne, dut trouver piquant d'empêcher ainsi, au nom de Dieu et de la république, l'exécution des promesses qu'il avait faites à la république, et qu'il avait mises sous la sauve garde du Dieu vengeur des serments.

Jean se soumit à demeurer un an désarmé; il congédia les sénateurs; mais il eut la consolation d'apprendre que ces complots n'avaient pu réussir à compromettre son nom dans l'affection publique. Wilna s'était plaint de n'avoir jamais contemplé son roi; il visita la capitale de la Litvanie, et sa présence réveilla ces vieux transports qu'il voyait éclater autrefois le lendemain des campagnes où il avait sauvé son pays. La patrie des Paç et des Sapiéha se chargeait d'acquitter envers ce grand homme la dette immense de la Pologne.

Léopold lui réservait d'autres chagrins. Le prince Radziwill avait laissé en mourant une fille héritière de ses vastes domaines. Sa naissance la rendait digne d'alliances royales, et ses propriétés, ses forteresses, sa puissance en Litvanie la faisaient rechercher de tous les voisins de la république. Oncle et tuteur de la jeune orpheline, Jean s'était promis de l'unir au prince Jacques. Elle avait préféré le margrave Louis de Brandebourg; elle le perdit au bout de deux ans, et le roi reprit ses premiers projets [mai]. La princesse habitait Berlin, où le grand-électeur venait d'expirer au milieu de son conseil, en donnant sa bénédiction à son fils Frédéric III, celui qui revêtit, le premier, la dignité royale. Comme Louis XIV cherchait avidement les occasions de complaire au roi de Pologne, le marquis de Gravel, ministre de France en Brandebourg, intervint, au nom de son maître, en faveur du prince polonais. Il réussit dans sa négociation; la princesse promit sa main : elle voulut même que Jacques vînt dans Berlin recevoir, au vu de toute l'Europe, ses engagements [juin]. Elle lui donna son portrait, souscrivit la promesse de se marier à la fin de son deuil, et ajouta un dédit en forme qui comprenait toute sa fortune. Jacques, heureux de sa conquête, repartit pour Warsowie, et le surlendemain Charles de Neubourg, frère du prince que Jean avait autrefois écarté du trône de Pologne,

épousa, dans l'hôtel où il se tenait caché, la fille des Radziwill. On ne saurait imaginer plus odieuse et plus lâche déception. Par qui cette intrigue avait-elle été conduite? par Léopold, a-t-on dit. On serait d'abord tenté de croire qu'il prodiguait les affronts à son allié par le besoin de se venger de ses services. En y regardant de plus près, on reconnaît à la politique impériale d'autres mobiles : le compétiteur du prince Jacques était frère de l'impératrice. Ne l'eût-il pas été, les choses se seraient encore passées ainsi. Les Sapiéha s'épouvantaient d'un mariage qui donnait au sang des Sobieski de nouvelles chances d'élévation, et formait un nouveau lien entre la Litvanie et la Pologne. L'Empereur mit un double intérêt à complaire aux Sapiéha et à entrer dans leur projet de séparer quelque jour, s'ils ne pouvaient aspirer plus haut, le royaume du grand-duché. En effet, la scission s'est accomplie plus tard. On sait ce que les Sapiéha et la maison d'Autriche elle-même y ont gagné.

Louis XIV triomphait. Il ne douta point que l'alliance de Sobieski et de Léopold ne fût rompue ; il fit arriver à Warsowie une ambassade ottomane qui offrait la paix et Kaminiéç démantelé [juillet]. Jean refusa. Il avait banni de sa présence le résident de l'Empereur : sa conscience ne lui permettait rien de plus. Il n'imaginait pas qu'il y eût quelque chose dans le monde qui pût relever d'un serment.

Grande fut l'effervescence du parti français. L'altière Marie-Kasimire, qui ne respirait que vengeance, joignit ses emportements à ceux de Iablonowski et de sa faction. Elle accusait le père Vota de l'avoir dépossédée de son empire et de dominer les conseils de son époux. Des cris du peuple soudoyé, des pasquinades abominables que les tribunaux firent brûler par la main du bourreau propagèrent les imputations de la reine, de Béthune et de leurs amis. Un grand seigneur avait semé des caricatures obscènes qui représentaient le roi traîné à une procession par des jésuites, et se nourrissant, avec un air dévot, d'un livre que lui présentait Vota. Dans ce moment la Société jouait un grand rôle en Europe. Léopold faisait élever les fils de Tékéli par les jésuites de Prague; Sophie employait les pères Gerbillon et Pereira à conquérir aux jeunes tzars, par un traité avec la Chine, la possession de la Haute-Asie. Le père La Chaise continuait à exercer son influence sur les

affaires de la France; Jacques II descendait du trône au bras du père Péters.

Ce prince luttait depuis plus d'un an contre le clergé anglican afin de maintenir ses déclarations pour la liberté de conscience, c'est-à-dire pour la liberté de l'Église catholique et l'abolition d'une religion d'État [1] : il fallait cent ans et

[1] Une déclaration du 14 avril 1667 contenait en substance que le roi, après avoir été conservé par une providence extraordinaire de Dieu, et établi sur le trône de ses ancêtres, n'avait eu rien de plus à cœur que de rendre son règne heureux, et d'attacher ses sujets par affection à sa personne autant que leur devoir les engageait à lui être fidèles. Qu'il avait cru ne pouvoir employer pour cet effet des moyens plus efficaces, que de leur accorder le libre exercice de leur religion..... et que le peu de succès de tout ce qui avait été fait dans les quatre derniers règnes pour établir l'uniformité de religion, faisait assez connaître les difficultés insurmontables de cette entreprise; qu'ainsi Sa Majesté avait jugé à propos pour donner à ses sujets une marque de sa bonté, de leur procurer le repos en accordant par cette déclaration une liberté entière de conscience, en vertu de son autorité et prérogative royale, ne doutant pas que les deux chambres du parlement ne donnent leur consentement à cette même déclaration lorsqu'il lui plaira de les assembler..... L'exécution de toutes les lois pénales contre les non-conformistes, contre ceux qui ne fréquentent pas leurs paroisses et qui ne communient pas, sera suspendue..... Afin que le roi tire de ses sujets tout le service qu'ils lui doivent en cette qualité, et qu'aucun désormais ne puisse être exclu des charges et emplois à cause des serments qui ont ordinairement été exigés en semblables occasions, Sa Majesté ordonne que les serments d'allégeance et de suprématie, et quelques autres semblables mentionnés dans les actes des parlements de la vingt-cinquième et de la troisième année du règne de Charles II, ne seront plus exigés. Que personne ne sera obligé de les prêter, ni de les signer pour entrer dans aucune charge de robe ou d'épée. Déclarant aussi qu'elle est résolue d'accorder des lettres sous le grand sceau à tous ceux qui se seront ainsi employés, pour les dispenser de prêter les mêmes serments.

Une déclaration du 2 mai 1688 contenait que depuis la proclamation du 14 avril 1687, touchant la liberté de conscience, le roi avait eu un soin particulier de la faire exécuter sans aucune distinction, y étant encouragé par le grand nombre d'adresses que ses sujets de toutes sortes de religions lui ont présentées pour l'assurer de la satisfaction et de la soumission avec laquelle ils l'avaient reçue. Que Sa Majesté espérait en voir des effets au prochain parlement, et reconnaître que ses soins et ses efforts pour établir à perpétuité la liberté de conscience n'ont pas été inutiles : et qu'ainsi la postérité reçoive le fruit d'un dessein si avantageux pour le bien du royaume. Que par ce moyen elle souhaite établir la sûreté publique sans la contrainte des serments qui ont été établis malheureusement sous quelques règnes : mais qui n'en ont jamais pu soutenir aucun, puisque les charges, les emplois doivent être la récompense du mérite, de la fidélité et des services, et non pas de ces sortes de serments : que le roi espère que tous les bons chrétiens et toutes les personnes affectionnées au bien public du royaume, se joindront à lui pour accomplir cet ouvrage; que dans cette vue il avait été obligé de changer plusieurs officiers, ne croyant pas capables de grands emplois ceux qui refusent de concourir à l'établissement de la paix et de la grandeur de leur patrie : que Sa Majesté ne désirait rien davantage, et que le bon état de ses armées et de ses flottes, qui serait encore meilleur lorsque la sûreté ou l'honneur de la nation le requerrait, était une preuve convaincante de ses bonnes intentions. Le roi exhorte ses sujets à faire réflexion sur le bonheur dont ils jouissent, et à considérer que depuis trois ans que Dieu l'a élevé sur le trône, il n'a point paru tel que ses ennemis le représentaient; qu'au contraire sa principale intention a toujours été de faire voir qu'il était

plus, avant que le nom de la liberté de conscience pût retentir en Angleterre sans ébranler le trône jusques aux fondements, parce qu'il fallait tout ce temps-là pour que l'émancipation de la foi catholique ne semblât point aux Anglais sa restauration et sa victoire. Louis XIV venait de découvrir enfin à quel ennemi le prince d'Orange destinait ses coups; il en prévint le roi Jacques; mais tous les avertissements échouèrent devant la pieuse et opiniâtre sécurité de ce prince, et, quoique le cabinet de Versailles fût loin d'imaginer [1] par quelle rapide catastrophe l'alliance ou plutôt le vasselage de cette couronne puissante allait lui échapper, tout le monde sentait que là des dangers inattendus menaçaient la France.

D'un autre côté [août], tous les efforts avaient été impuissants à Constantinople pour empêcher une démarche pacifique auprès de la cour de Vienne. Des conférences s'étaient ouvertes à Bude; Lorraine, qui les conduisait, brûlait de les mener promptement à bon terme, afin de venir sur le Rhin, à la tête des confédérés d'Augsbourg, tirer raison des longues injures de Louis XIV. Louis XIV se vit de toutes parts pressé par les tempêtes. Une seule ressource lui restait : ce fut d'offrir à Soliman son alliance contre l'Empire, en profitant de ce que le divan avait repris courage à la nouvelle de l'inaction du roi de Pologne. Cette inaction obligée, puisqu'il était dépourvu d'argent et de soldats, était venue changer la face des affaires. De là la facile résistance des Tatars à une nouvelle tentative de Galitzin [septembre]; de là les vains efforts de Morosini contre la capitale de l'Eubée, Négrepont, que toute une armée ottomane put venir défendre, et où ce grand homme, alors doge de la république, vit succomber Courbon, Kœnigsmark et sa propre gloire; de là enfin les mouvements, long-temps indécis, des troupes impériales. A la fin, Louis de Bade, à leur tête, emporta Belgrade d'assaut; ce fut pour la

le père et non l'oppresseur de son peuple; qu'il n'en peut donner de plus grande marque qu'en conjurant ses sujets de renoncer à toutes animosités particulières et à des soupçons mal fondés pour députer au prochain parlement des personnes capables de contribuer à achever ce grand ouvrage que Sa Majesté a entrepris pour le bien et pour l'avantage du royaume; et qu'elle a résolu pour cet effet de convoquer le parlement au mois de novembre prochain pour le plus tard.

[1] Pellisson écrivait de la cour, au moment même de la traversée de Guillaume : « Je ne comprends pas qu'avec 15,000 hommes on puisse aller envahir un royaume comme celui d'Angleterre, à moins qu'il soit divisé en de grandes factions contraires, ce qui ne nous paraît pas jusqu'ici. » (1er novembre 1688.)

Porte l'unique revers de cette campagne. Les Turks encouragés acceptèrent les propositions de Louis XIV, à condition qu'ils en verraient les effets sur-le-champ. Cette condition était absolue. Louis prit prétexte [octobre] de difficultés survenues dans l'élection de l'évêque de Cologne, pour rompre la trêve de vingt ans; il envoya tout-à-coup le dauphin forcer Stahremberg dans Philipsbourg : l'incendie du Palatinat, qui fit horreur à l'Europe, et qu'on a eu tant de peine à expliquer, acheva de tranquilliser le divan [novembre]. C'était donner aux barbares des gages dignes d'eux.

Déjà Guillaume avait fait voile vers les îles Britanniques, en réalité pour les arracher à la France. Il descendit sur les mêmes rivages que le premier Guillaume, parti de nos provinces. Les grands, les évêques, qui endormaient Jacques au bruit de leurs serments, son gendre le prince de Danemark, sa fille, tous coururent aux pieds de cet autre gendre qui venait détrôner un père [décembre]. Il entra dans Londres sans coup férir; les premiers jours de cette année 1689, si grande dans l'histoire, virent la *convention* réunie à Londres consommer [février], par le couronnement de Guillaume et Marie, ce que les Anglais appellent leur *glorieuse révolution*.... glorieuse! et elle se composa de perfidies, de parjures, on osera dire de parricides; glorieuse! et elle a tenu les échafauds dressés au sein de l'Angleterre pendant quatre-vingts années, jusqu'à ce qu'enfin le sort ait épuisé le sang des Stuarts, les bourreaux ne pouvant tarir celui de leurs partisans; glorieuse! et elle plaça en dehors des institutions, qui font la vraie gloire de la Grande-Bretagne, un tiers de ses peuples, l'Irlande entière, et tous les catholiques avec elle, condamnés sans retour à la guerre civile ou à la servitude. Elle n'eut pas la liberté pour principe, mais bien l'oppression : les perpétuelles suspensions de l'*habeas corpus*, les longs asservissements de la presse l'attestent suffisamment. Aujourd'hui encore, après un siècle et demi, le sol britannique s'émeut quand l'héritier de Guillaume III proclame ces mêmes doctrines de liberté des croyances et d'égalité des droits entre les protestants et les catholiques qui perdirent les Stuarts! Où donc est l'explication et l'excuse de cette révolution protestante et tyrannique? Uniquement dans le sentiment national blessé. L'Angleterre se sentait trahie et abaissée. C'est par là que les Stuarts périrent.

Et, voyez la suite des décrets de la Providence! Louis a prétendu mettre la nation anglaise en dehors des affaires du monde en corrompant ses princes, et il n'a réussi qu'à déposséder de leur royaume des princes amis! Il semble ne traiter à Nimègue que pour pousser plus sûrement les hostilités en pleine paix : il a voulu que cette paix fût conquérante pour lui comme la guerre, qu'au dehors elle livrât à son ambition et à son orgueil des ennemis sans défense, qu'au dedans elle abandonnât aux fantaisies de sa conscience, armée du glaive, ses sujets dissidents; par passion pour cette coupable paix, il a délaissé la Hongrie dans les dangers où il l'avait mise.... Et le voilà, roi très-chrétien, obligé de courir aux armes pour la défense du croissant! En pensant étouffer l'hérésie parce que chez lui il la proscrivait, il a donné à l'Allemagne des artisans, à la Hollande des soldats, au prince d'Orange Schomberg, à la France une guerre civile, au protestantisme une couronne! Pour quelques places envahies, pour quelques états humiliés, il a soulevé contre soi la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne tout entière : la diète de Ratisbonne le déclare ennemi public [mars]; on va jusqu'à mettre au ban de l'Empire quiconque ne prendra point les armes pour l'abattre, et à traiter comme ennemi de la confédération germanique tout état étranger qui resterait neutre entre la confédération et cet *allié des barbares*, cet *ennemi de la chrétienté;* la Suède, la Savoie entrent en lice; en un mot, il a l'Europe entière, moins la Pologne, à combattre! Il a tout fait dans la vue d'abaisser Jean Sobieski; il l'a frappé de ses dédains; il a voulu lui ravir sa couronne, en punition d'un dissentiment; et maintenant il courtise ses dissentiments, il sollicite son amitié pour le tenir neutre et désarmé! Il a paru offusqué de la gloire de Jean, et, grâce à l'invasion musulmane que la politique de Versailles a provoquée, Jean brille d'un immense éclat; tous les rois, y compris Louis XIV, briguent son alliance; l'affection de tous les peuples l'environne; il n'a au dehors qu'un ennemi avéré, et sa gloire s'en agrandit : car cet ennemi est Léopold!

Hâtons-nous d'ajouter qu'autant Louis a été violent, inique, hautain, et, suivant nous, mal habile dans la paix et la prospérité, autant il sera grand dans la guerre. Il a provoqué l'orage, mais il saura l'affronter. Sur toutes ses frontières

s'avancent pour l'accabler de grands princes et de grandes armées. Guillaume III, Waldeck, Vaudemont, le duc de Lorraine, l'électeur de Brandebourg, l'électeur de Bavière, Victor-Amédée, à la tête de toutes les forces de l'Angleterre, de la Hollande, des Pays-Bas, de l'Empire, de la Savoie, de l'Italie, vont se donner la main depuis la Manche jusqu'à la Méditerranée. L'Espagne se lève en armes. Toutes les flottes de l'univers assiégent et incendient nos rivages. Mais Louis fait les grands hommes : car il les discerne. Tourville, Mortemart, Duguay-Trouin, Château-Renaud, Jean Bart maintiendront le pavillon de France grand sur les mers ; Noailles et Vendôme couvriront les Pyrénées ; Catinat et Villars, les Alpes ; Villeroi, Boufflers, Luxembourg, le Rhin ; Vauban, tout. Dans une lutte effroyable de six années, la France, battue en brèche par l'Europe comme un camp retranché, sera inexpugnable. Elle prodiguera les sacrifices, les efforts, les armées. Elle comptera presque autant de grands capitaines que de généraux, presque autant de victoires que de batailles ; à la longue, elle sera épuisée plutôt que vaincue, et, si Louis a besoin de toute cette gloire pour expier ses torts, celle de la France du moins est entière : la France était innocente de ses malheurs.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE DOUZIÈME.

FIN DU RÈGNE DE JEAN III,

ET SUITE DE LA GUERRE D'ORIENT ET D'OCCIDENT,

JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DE LA PAIX GÉNÉRALE PAR LES TRAITÉS DE RISWICK ET DE CARLOWITZ.

1689—1699.

SOMMAIRE.

Gloire et chagrins de Jean Sobieski. — Menées de la reine. Discordes de la maison royale. Haine des princes Jacques et Alexandre. — Tentative pour assurer aux Sobieski la succession à la couronne. Oppositions. Discours prophétique du roi. — Diète de Warsowie. Traité de commerce avec la Hollande. Complots de Léopold. Manœuvres des Sapiéha. Interdit. Rupture violente de la diète. — Supplice de Lyszczynski pour athéisme. Projet d'abdication. Amélioration de l'esprit public. — Révolution à Moskow. Avénement du tzar Pierre. Révolution à Constantinople. Mustapha-Kiuperli. Campagne brillante des Turks. — Rapprochement de l'Empereur et du roi de Pologne. Mariage du prince Jacques. — Dernière campagne de Jean. Conquêtes en Moldavie. Bataille de Salankemen. Mort de Kiuperli. Retour de Jean. Suite de la guerre de Pologne jusqu'à la fin du règne. Suite des diètes. Démêlé de l'évêque de Wilna et du grand-hetman Sapiéha. — Vie privée du roi. Courses sous les tentes. Doctes entretiens. Soins littéraires. Crédit de l'abbé de Polignac. Les juifs Bethsal et Jonas. Leur procès. — Audace des Sapiéha. Scènes sanglantes à Warsowie. — Invasion des Tatars. Avénement de Mustapha II. Ses victoires. — Le prince Eugène. L'ingénieur Lefort. Le tzar Pierre. Marche des Moskowites sur la mer Noire. — Dispositions pacifiques en Orient et en Occident. Médiation déférée par Innocent II au roi de Pologne. — Mort du roi. — Entrée du cortége funèbre à Warsowie. Attentat du prince Jacques. Autre scandale. Guerre de ce prince, de la reine et d'Alexandre, pour le partage des biens du feu roi. — Diétines. Confédération de l'armée de Pologne et de l'armée de Litvanie. — Diète de convocation. Sa rupture. Confédération de la noblesse. État des partis. — Abandon de la candidature d'Alexandre. Vues de la reine sur Iablonowski, sur Vendôme. — Candidature de Conti. — Réconciliation de Jacques et de la reine. — Candidature d'Auguste de Saxe. Diète d'élection. Élection double. — Marche rapide d'Auguste. Lenteurs et chute de Conti. — Paix de Riswick. Paix de Carlowitz. Fin du dix-septième siècle. — Résumé de la vie de Jean Sobieski. Ses qualités. Ses fautes. Expiation.

Au milieu de la guerre universelle qui, pendant longues années, tint le monde en feu, tandis que les mouvements

contraires des armées ensanglantaient à la fois les rives du Rhin et de la Meuse, de l'Ebre et du Pô, de la Save et du Danube, de l'Océan et de la mer Égée, la Pologne, presque seule, n'entendit point de foudres destructeurs gronder sur ses frontières. Une paix inconnue régna même dans ses provinces, à travers les débats des factions bornés à quelques grandes familles et à leurs clients. Le prince qni avait rappelé la république de la ruine profonde où nous l'avons vue au temps de Jean-Kasimir, ce prince, porté de la foule des citoyens au rang des rois, était au faîte de la gloire, au faîte des prospérités humaines. Mais qu'il y a loin, des prospérités et de la gloire même, au bonheur! Triste témoignage de la vanité des dons de la fortune, Jean-le-Victorieux avait le cœur dévoré d'ennuis. Il ne nous reste plus à dire que les sollicitudes privées et les chagrins publics qui allaient flétrir, qui allaient abréger les restes de cette grande vie.

Marie-Kasimire fut le fléau du héros qui l'avait couronnée. La montrerons-nous remplissant le palais, comme la république, de ses complots et de ses intrigues; mettant la main à toutes les affaires d'état ou de famille, et l'y mettant pour porter partout la discorde et la corruption; troublant par son inconsistance, par sa mobilité, par son inquiétude d'imagination et d'esprit, l'intérieur du roi, quand ce n'était pas par son ambition et son avarice; plus emportée dans ses caprices sans nombre à mesure que les ans, qui semblaient la respecter, lui faisaient craindre de plus près son déclin; jalouse de la confiance de son époux, comme une autre l'eût été de sa tendresse; disputant à ses vieux jours d'honorables et douces affections, après ne lui avoir pas contesté dans sa jeunesse les fantaisies de ses obscures amours; exilant du palais sa propre sœur la grande chancelière Wielopolska, sa belle-sœur la princesse Sobieska Radziwill, le savant Zaluski, tous les esprits capables de charmer la vie du roi, et livrant le pouvoir, qu'elle conservait ainsi, à deux femmes-de-chambre, la Letreu et la Féderba, ennemies acharnées, qui régnaient sur elle comme elle sur le roi, et remplissaient, à son exemple, la ville et la cour de menées, de discordes, de fureurs, de vénalité? Un trait fera juger de l'esclavage où l'amour de la paix domestique, le premier des biens aux yeux de Jean, fit tomber l'infortuné monarque. Il avait promis les sceaux à Za-

luski. Wielopolski mort, il les lui présente; car il était plus esclave encore de sa parole que de la volonté de Marie Kasimire. Mais : « Mon ami, lui dit-il, si vous les acceptez, c'en » est fait de moi. Je serai obligé de fuir ma maison Je n'ima» gine pas où je pourrai aller mourir en paix! »

La famille royale était, à l'image du palais, en proie aux haines et à l'anarchie. Là, comme dans l'État, Jean travaillait vainement à rétablir la concorde, partout troublée par les passions emportées et changeantes de la reine. Contenus comme les partis sous sa main royale, ses trois fils, ne pouvant se combattre hautement, se haïrent : ce fut une de ces haines fraternelles dont parle Tacite. Au sortir du berceau, ils n'étaient déjà plus des frères; c'étaient des compétiteurs.

Le roi vivant, sa famille, la Pologne et l'Europe disputaient son héritage. Lui-même, l'œil fixé sur le vide qu'il laisserait au sein de sa malheureuse patrie, n'était occupé qu'à le remplir.

Du milieu de ses chagrins domestiques, sa pensée planait sur l'avenir de la Pologne; et de toutes les sollicitudes qui assiégeaient son âme, il l'a dit mille fois, celles-là étaient encore les plus amères.

Sujet et grand-dignitaire, on l'a vu ambitionner pour son pays le régime de l'hérédité. C'était dans l'espoir d'accomplir cette révolution qu'il s'était lié aux vœux de Jean Kasimir et de Louise de Nevers, en faveur du sang des Condé; occupé seulement du salut de la république, il voulait alors affermir, au profit de la maison de France, ce trône auquel il touchait. Roi et père, faudra-t-il s'étonner s'il nourrit le désir d'assurer la couronne à ses fils?

Bien que le principe de l'élection eût toujours régi la monarchie polonaise, trois dynasties avaient obtenu le bénéfice de l'ordre héréditaire. Ces dynasties ne finirent même que lorsque le trône échut à des rois qui n'avaient point d'héritiers directs; et comme les princes intermédiaires, tels que Louis de Hongrie, Étienne Batori, Michel Korybuth, ne laissèrent point de fils, il n'y avait pas d'exemple que le fils aîné du roi n'eût point régné sur la Pologne. Le titre auguste dont il était revêtu du vivant de son père semblait le destiner à la couronne. L'espoir de Jean III reposait donc sur des précédents tellement consacrés, qu'on pouvait y voir un

des éléments de la constitution nationale. En voulant que la désignation de l'héritier du trône eût lieu de son vivant, il sauvait la république des brigues de l'élection et des malheurs de l'interrègne; et ce n'était pas innover : car les choses s'étaient ainsi passées sous les Jagellons. Si pourtant Jean Kasimir, en formant le même vœu, avait excité tant d'orages, on pouvait attribuer le soulèvement de l'ordre équestre à la haine de ce parti pour Louise de Nevers, à l'extraction française du prince qu'elle présentait, aux maximes despotiques dont on supposait imbu tout ce qui avait respiré l'air des Richelieu et des Mazarin; plus que tout, aux étroites liaisons du duc d'Enghien avec les grands. Cette fois, ce n'était point pour un étranger que Jean formait des vœux : c'était pour son fils; c'était pour le prince de Pologne.

Cependant il savait trop bien que les difficultés étaient immenses; car les maux comme les biens s'enchaînent. Les mœurs antiques des Slawes avaient enfanté les institutions de la Pologne, et ces institutions avaient produit les mœurs publiques des derniers temps. La liberté devenait plus chatouilleuse et plus exigeante de règne en règne; l'élection n'était plus un principe abstrait ou une orgueilleuse formalité, mais un droit actif, une constante pratique; et maintenant que les guerres du dehors, la paix intérieure, l'empire de Jean avaient suspendu les querelles de la petite et de la haute noblesse, en affermissant le pouvoir des grands, leur ambition excitée s'opposait, autant que les ombrages jaloux de l'ordre équestre, à la tentative qu'ils avaient appuyée sous Louise de Nevers. Jean avait une chance de succès; c'était sa gloire : mais il sentait sa gloire compromise dans le respect et l'amour des peuples par son inquiète compagne. A travers tous les prestiges de sa tendresse confiante, il voyait cette princesse défier la haine publique par ses caprices et ses intrigues, blesser l'orgueil national par l'usurpation altière de toutes les prérogatives souveraines de son époux, se porter pour l'arbitre de tous les choix, au péril de leur commune renommée, braver trop souvent les bienséances et les lois; et, comme si ce n'était pas assez de tous ces torts pour mettre en péril l'avenir de la maison royale, Marie-Kasimire était en dissidence avec lui, et le contrecarrait hautement dans la question où il devait le plus naturellement compter sur le concours d'une mère.

De ces trois fils, les deux plus jeunes étaient les plus beaux et les mieux faits. La Pologne aimait en eux des princes nés sur les marches du trône. Jacques-Louis, petit, brun, maigre, inconstant dans ses goûts, avec un esprit élevé, déplaisait par son air seul. Le marquis de Béthune, son oncle, avait dit de lui qu'il portait l'exclusion sur son visage, et les Polonais ne l'appelaient que le fils du grand-maréchal : Alexandre et Constantin étaient les fils *du roi*. Malheureusement la reine pensait sur ses fils comme la Pologne. Sa prédilection conspirait pour faire arriver au prince Alexandre cette couronne si peu assurée à sa famille. Le roi essaya vainement, par sa tendresse égale, de consoler le prince Jacques de l'inimitié de sa mère. Alexandre, fier des dons de la nature et des préférences qui s'attachaient à lui, n'était occupé qu'à en faire sentir le poids à son frère aîné. Il le traitait d'avance en rival malheureux. Tous ces complots tenaient à la constitution de la république. Dans le libre déchaînement de toutes les ambitions, des frères, placés le plus près du but, devaient être les plus ardents à se le disputer; la première des familles polonaises se trouvait, comme la Pologne elle-même, condamnée à l'anarchie.

La perspective de l'établissement d'une quatrième dynastie ne blessait pas seulement tous les seigneurs qui se croyaient des chances d'arriver au trône; il n'y avait pas maintenant de gentilhomme qui ne tînt à l'ordre électif comme à une portion de son patrimoine et de ses espérances; car on avait deux moyens de fonder sur l'élection sa fortune : c'était d'obtenir les suffrages ou de vendre sa voix. La fierté naturelle de l'ordre équestre, la vaine et fatale gloire d'avoir seuls dans le monde conservé le droit de se donner des rois, rendaient nationale cette coutume que tant de passions avaient intérêt à maintenir. Il arriva donc que le public tout entier fut en quelque sorte pour les jeunes Sobieski ce qu'ils étaient l'un à l'autre, un compétiteur haineux. Il n'y eut pas d'ailleurs d'entreprise ni de calomnie qui coûtât à leurs adversaires pour saper dans l'affection publique la nouvelle maison royale. Toutes ces trames achevèrent d'attrister la vieillesse de son fondateur.

Tel était pourtant l'ascendant de sa renommée, que ses fils purent sans obstacle prendre le rang et exercer les priviléges

d'héritiers de la couronne. Le prince Jacques avait élevé son bonczuck au-dessus de la lance de commandement des grands-hetmans, sans qu'ils eussent protesté contre cette nouveauté. Déjà même ce prince n'avait pas craint d'aller un jour s'asseoir dans le sénat aux côtés de son père, qu'il n'avait pas consulté sur cette hardiesse ; et les sénateurs se turent. Le roi, auquel ces compétitions domestiques et ces tortueuses tentatives étaient également importunes, résolut de faire à la république, en faveur de sa maison, ou plutôt en faveur de la patrie même, une demande haute et franche, déterminé, s'il n'obtenait pas gain de cause à ses vœux, d'abandonner ce dessein sans retour, et d'en imposer le sacrifice à ses enfants jusqu'au jour où sa succession serait ouverte au profit du plus digne...... du plus heureux.

Il avait compté proposer cette résolution dans la diète que nous avons vue siéger à Grodno. On le sut. Mais ce n'était plus le faible représentant des Jagellons et des Wasas qui occupait le trône : cette fois, les factions se contentèrent de crier à la tyrannie, ou de conspirer obscurément la chute du monarque. Une main cachée tint les fils de tous les complots, soudoya toutes les intrigues : ce fut encore Léopold.

Léopold ne voulait pas de la monarchie héréditaire en Pologne, parce que la Pologne en eût été fortifiée. D'ailleurs il y avait des archiducs; on pouvait toujours espérer que l'un d'eux serait élu quelque jour, et alors seulement il serait temps de faire participer la Pologne, comme la Bohême et la Hongrie, aux bienfaits de l'ordre héréditaire. Pour le moment, le cabinet de Vienne prodiguait l'or à ces seigneurs, qui s'effarouchaient de toute désignation d'un héritier du trône comme d'une atteinte aux principes de la liberté et de l'égalité. L'Empereur se donnait ainsi deux satisfactions; celle d'embarrasser son bienfaiteur, de le compromettre et de jeter ses voisins dans d'interminables déchirements.

Les opposants trahirent sans ménagement leur concert avec la cour impériale. Ils se montraient aussi irrités qu'elle des luttes de Louis XIV contre la ligue sainte, des tentatives du roi pour conquérir la Moldavie, et des projets du prince Jacques; ils demandaient l'expulsion de Béthune et le siége de Kamiéniéç : Léopold en personne n'eût pas fait mieux.

Le roi n'avait pas parlé encore. Et déjà les grands seigneurs du parti de France; la foule des évêques qui, tous issus des premières maisons du royaume, aspiraient à couronner un frère ou un neveu; Iablonowski, que la reine aurait préféré, dit-on, sinon à son fils Alexandre, du moins au prince Jacques, tous enfin égalèrent en violence la foule des stipendiés de l'Autriche. Les grands cherchèrent de l'appui dans l'ordre équestre et dans l'armée pour arracher sur-le-champ au roi la couronne dont il voulait déshériter leur ambition. Ils appelaient au secours de la liberté menacée les foudres de la religion et ses maximes. Le nonce apostolique intervint; fidèle truchement de Léopold, il déclara que la diète serait rompue, les troupes laissées sans subsides, et la chrétienté privée de l'appui de la Pologne, si S. M. S. ne renonçait aux entreprises subversives qu'elle méditait. Par cette démarche le saint-siége ne croyait pas donner les mains à la ruine du seul royaume catholique du Nord.

L'âme navrée, et résolu d'abandonner l'avenir de sa maison au souvenir de ses victoires, aux travaux de ses fils, à la nécessité, au temps, Jean éloigna de Grodno le prince Jacques. Il croyait avoir désarmé par sa condescendance la furie des factions : la diète fut rompue.

Il fallut recourir à un sénatus-consulte pour le vote des impôts. Mais là siégeaient les chefs de la noblesse polonaise, les véritables rivaux de la maison royale, et un feu nouveau embrasa les esprits. Ces créatures et ces serviteurs de la couronne surpassèrent en colère tout ce qu'on avait vu aux comices. Ce n'était pas assez pour eux d'avoir contraint le roi à déposer son espoir; il fallait le châtier de l'avoir conçu.

Le grand-trésorier Leszszynski, jeune seigneur qui eut pour fils un roi battu aussi des orages, fixa d'abord sur la reine ses dénonciations insultantes. Ce sénateur était gendre de Iablonowski. Une attaque si vive, et venue de ce côté, dut cruellement frapper Marie-Kasimire au cœur. Vint le tour du roi : le roi avait tout sacrifié, tout compromis, tout perdu. Les titres de despote, de tyran, de destructeur de la liberté lui furent prodigués. Le palatin de Siradie, son pensionnaire, poussa plus loin l'insolence, et traita le vainqueur de Slobodyszsza et de Podhaïce d'ennemi de la patrie. Le vieux mo-

narque, indigné, se lève avec effort, et, congédiant les sénateurs, il s'exprime dans ces termes prophétiques :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme, qui a dit » que les petites douleurs aiment à parler, que les grandes » sont muettes. L'univers même restera muet en contemplant » nous et nos conseils ! Il semble que la nature doive être saisie d'étonnement ; cette mère bienfaisante a doté tout ce qui » a vie de l'instinct de la conservation, et donné aux plus » chétives créatures des armes pour leur défense, nous seuls » dans le monde tournons les nôtres contre nous. Cet instinct » nous est ravi, non par quelque force supérieure, par un » inévitable destin, mais par un délire volontaire, par nos » passions, par le besoin de nous nuire à nous-mêmes. Oh ! » quelle sera un jour la morne surprise de la postérité de » voir que, du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais » remplissait l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber » en ruine, y tomber, hélas ! pour jamais ! Car, quant à moi, » j'ai su vous gagner çà et là des batailles; mais je me re- » reconnais destitué de tout moyen de salut. Il ne me reste » plus qu'à m'en remettre, non pas à la destinée, car je suis » chrétien, mais au Dieu grand et fort, de l'avenir de ma pa- » trie bien-aimée.

» Il est vrai que, s'adressant à moi, on a dit qu'il y avait » un remède aux maux de la république ; ce serait que le roi » ne fît point divorce avec la liberté, et la restituât.... L'a-t-il » donc ravie? Sénateurs, cette liberté sainte dans laquelle » je suis né, dans laquelle j'ai grandi, repose sur la foi de mes » serments, et je ne suis pas un parjure. Je lui ai dévoué ma » vie ; dès mon jeune âge, le sang de tous les miens m'apprit » à fonder ma gloire sur ce dévouement. Qu'il aille, celui qui » en doute, visiter les tombeaux de mes ancêtres ; qu'il suive la » route qui m'a été frayée par eux vers l'immortalité. Il reconnaîtra, à la trace de leur sang, le chemin du pays des Tatars » et des déserts de la Walaquie. Il entendra sortir du sein des » entrailles de la terre et de dessous le marbre glacé, des » voix criant : *Qu'on apprenne de moi qu'il est beau et doux* » *de mourir pour la patrie!* Je pourrais invoquer les souvenirs » de mon père, la gloire qu'il eut d'être appelé quatre fois à » présider les comices dans ce sanctuaire de nos lois, et le » nom de bouclier de la liberté qu'il mérita...... Croyez-moi,

» toute cette éloquence tribunitienne serait mieux employée » contre ceux-là qui, par leurs désordres, appellent sur notre » patrie le cri du prophète, que je crois, hélas! entendre déjà » retentir au-dessus de nos têtes : Encore quarante jours, et » Ninive sera détruite!

» Vos Dominations Illustrissimes savent que je ne crois point » aux augures; je ne cherche point les oracles; je n'ajoute » point foi aux songes. Ce ne sont pas des oracles, c'est la foi » qui m'enseigne que les décrets de la Providence ne peuvent » manquer de s'accomplir. La puissance et la justice de celui » qui régit l'univers règlent le destin des États; et, là où l'on » peut impunément oser tout du vivant du prince, élever autel » contre autel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du vé- » ritable, là grondent déjà les vengeances du Très-haut.

» Sénateurs, en présence de Dieu, du monde, de la répu- » blique entière, je proteste de mon respect pour la liberté; » je promets de la conserver telle que nous l'avons reçue. Rien » ne pourra me détacher de ce saint dépôt, pas même l'ingrati- » tude, ce monstre de la nature... Je continuerai d'immoler » ma vie aux intérêts de la religion et de la république, espé- » rant que Dieu ne refusera point ses miséricordes à qui ne » refusa jamais de donner ses jours pour son peuple... »

L'auguste vieillard voulait poursuivre; il ne le put. Les larmes dont sa voix était remplie s'échappèrent en sanglots. L'assemblée s'émut. Le primat du royaume, Radziejowski, récemment revêtu de la pourpre romaine, tomba aux pieds de son trône, et protesta de la reconnaissance et de l'amour de la Pologne. Jean ne répondit qu'en demandant aux sénateurs de penser aux intérêts de la patrie. Des cris de respect s'élevèrent : son attendrissement avait passé dans tous les cœurs. Les subsides furent votés par acclamation. Impression passagère, qui prouvait seulement que les Polonais valaient mieux que leurs lois. Ces lois meurtrières, Jean Sobieski les avait bien jugées; son discours révèle et toute son âme, et tout son génie; la prévoyance s'y montre comme la douleur. Il savait trop bien qu'après lui l'heure de Ninive sonnerait bientôt.

Dès lors le roi, renonçant à réformer son pays par le faîte, ne songea plus qu'à chercher des améliorations ailleurs. Il voulut essayer du commerce et de la paix. C'était une haute

pensée; il ne s'agissait de rien moins que de reprendre l'ouvrage du grand Kasimir. Mais quatre cents ans avaient passé sur les créations de ce monarque depuis long-temps ruinées. Cette lèpre de la population israélite, qui s'était propagée, dans sa condition à la fois privilégiée et servile, avait desséché le commerce à ses sources en le déclassant, et pris la place de la bourgeoisie nationale, qui aurait donné à la société polonaise une nouvelle vie.

Le négoce s'était introduit dans les villes et sur le littoral de la Moskowie, sous les auspices des Hollandais. Un traité avec cette industrieuse nation fut conclu. Il promettait les mêmes biens à la Pologne. Jean voulait que la république se résolût à des sacrifices décisifs pour écraser l'empire ottoman ou qu'elle l'obligeât lui-même d'accepter les propositions avantageuses de la Porte. Une résolution des comices aurait mis à l'aise sa conscience froissée entre les conseils de la religion et ceux de la politique, entre les intérêts du monde chrétien et ceux de son pays.

Il convoqua donc sans délai une diète nouvelle. Les diétines se réunirent sous l'empire de sentiments loyaux et sages. L'impression des paroles royales avait été grande dans la république et n'était pas effacée. Un esprit de modération animait les palatinats, et l'assemblée s'en montrait pénétrée..... Elle ne fit que remplir de ses orages l'année qui allait s'ouvrir [1689]. Le marquis de Béthune voulut emporter de vive force la paix avec la Porte ottomane. Il s'occupa de grossir le parti de Louis XIV à force d'or, et compromit par cet air d'intrigue et de faction l'utile politique qu'il proposait à la Pologne. On put dès lors présager que la faction de l'Autriche serait assez puissante, sinon pour dominer les comices, du moins pour les enchaîner. Malheureuse nation qui était déjà partagée entre les grands États, qui était déjà conquise, dont les assemblées nationales appartenaient déjà à l'étranger! Léopold régnait à Warsowie bien autrement que Sobieski.

Le bruit public était qu'il y avait un complot ourdi par quelques ambitieux pour en finir avec ce long règne, et à la tête des conjurés on nommait Iablonowski, les Sapiéha, les Opalinski, les Lubomirski, Raphaël Leszczynski, enfin la reine: la reine, qui se montrait également mécontente des démar-

ches faites par le roi en faveur du prince Jacques et de sa résolution d'empêcher désormais toute tentative en faveur d'aucun de ses fils. Elle aurait voulu, s'il fallait en croire ces rumeurs, couronner Iablonowski, veuf alors, pour prendre place sur le trône à ses côtés! Quoi qu'il en soit, les conjurés formaient une minorité dissidente; en Pologne, c'en était assez pour maîtriser la diète et la république. A force de haine pour la tyrannie, on avait établi la tyrannie des minorités.

Là comme à Grodno, éclatèrent donc les accusations et les outrages. La presse et le dessin les répétèrent à l'envi. Le traité de commerce avec les Hollandais [février] excitait surtout les dédains des conjurés. On fit des caricatures représentant le roi sous le costume d'un marchand ou d'un banquier que des juifs aidaient à remplir ses poches. L'année précédente, il avait paru le destructeur de la liberté; maintenant on le représentait, à cause de ses idées de négoce et d'industrie, comme l'ennemi de l'honneur polonais. Des querelles particulières envenimèrent ces débats. L'évêque de Culm, Opalinski, dans un jugement, s'emporta jusqu'à dire au roi : « Sois équitable ou cesse de régner. » Ce mot du prélat souleva une indignation universelle. Le castellan de Sandomir s'écria que la Pologne était dévorée d'une fièvre maligne, qu'il fallait lui tirer du sang : l'évêque épouvanté s'évada. On le ramena pour demander pardon au roi outragé. Il s'agenouilla aux pieds du trône, fit des excuses, et déclara qu'en expiation de sa faute il abdiquerait ses droits de sénateur; il sortit en effet au milieu des sifflets de l'assemblée, et le palatin de Belcz Matzinski, comprenant le collége des évêques dans les torts d'un seul, dit tout haut qu'il fallait les renvoyer à Rome tous ensemble. « Vous oubliez, répondit Zaluski, alors évêque de » Kiiow, qu'avant d'être évêques nous étions gentilshommes, » et que nous siégeons au même titre que vous. — Sans doute, » dit le roi en prenant les mains du pontife irrité, vous aussi, » vous êtes des nôtres! » et il essaya de ramener, sur les grandes questions jusqu'alors vainement appelées, l'attention des deux ordres qui venaient de lui donner ces témoignages de gratitude et de respect. Un autre incident entrava tout.

La couronne avait demandé l'application à la princesse Radziwill des lois qui ne permettaient pas les mariages avec les princes étrangers sans le consentement de la république,

sous peine de confiscation ; la confiscation aurait dû être prononcée au profit de Jacques pourvu d'un dédit authentique et irréfragable. Il était de l'intérêt de la Pologne de ne pas laisser sortir du royaume une fortune immense, ou de ne pas y laisser introduire une maison souveraine du dehors. La politique était donc d'acccord avec les actes et les lois. Mais les Sapiéha ne voulaient pas que la postérité de Sobieski devînt puissante en Litvanie. Le Brandebourg et l'Autriche avaient les mêmes intérêts. L'Autriche, le Brandebourg, les Sapiéha, après plusieurs semaines de discussions emportées, placèrent leur querelle sous la protection du *liberum veto*. La première diète qui se fût depuis long-temps annoncée paisible et sage avait le sort de toutes les autres. Elle était rompue.

On ramena le nonce dissident, et, ne gardant plus de ménagements envers les factieux, le roi livra aux comices des lettres d'un secrétaire italien des Sapiéha, qui donnait la clef du complot de ses maîtres. L'indignation fut grande contre eux. On voulait que justice fût faite de leur crime. Mais le roi craignit que, par la rupture de l'assemblée, leurs partisans ne missent obstacle à la conclusion des affaires, et il étendit sur eux son pardon en retour de la promesse, faite à genoux, d'expier leur faute par un long repentir, de ne plus rentrer dans Warsowie et de respecter l'activité de la diète. Le lendemain [31 mars], un nonce de leur parti lance son *veto* et s'enfuit à leur palais. Une députation court le ressaisir. Le grand-hetman de Litvanie, qui fumait à sa fenêtre, répond gaiement aux députés qui l'interrogent sur cet homme, que Dieu ne l'a pas chargé de garder son frère. Une négociation s'établit entre les fiers Litvaniens et les représentants de la république ; dans l'intervalle, la nuit survient, et on reste en séance sans lumière, les sénateurs sur leurs fauteuils, les nonces à leur banc, le roi sur son trône, pour ne pas donner des armes aux ennemis de la paix publique, par une infraction des lois. Toute la nuit s'écoule ainsi. Ces dignitaires, ces ministres, ce monarque, ces spectateurs dans les ténèbres qu'aucune affaire n'occupe, s'échauffent, tirent le sabre. Un Litvanien donne un soufflet à un évêque polonais. La fureur est à son comble, le sang coule, les bancs volent, tout s'enfuit ; la diète est rompue ; le cardinal primat [1er avril] lance l'interdit sur la Pologne

pour trois jours, en réparation de l'outrage fait à l'épiscopat. Le ministre de Brandebourg perd dans le tumulte une lettre, qui apprend que les Sapiéha ont reçu de lui soixante mille florins pour la journée qui vient de finir; et ces seigneurs triomphants s'en retournent paisiblement dans le grand-duché avec tout leur monde, en riant de la confusion et de l'impuissance où ils ont jeté la république.

La diète se trouvait définitivement dissoute après quatre mois de travaux, sans avoir attaché son souvenir à autre chose qu'à de funestes discordes et à une décision plus funeste encore que voici : Savant modeste, Lysczinski avait passé sa vie dans de profondes études. Il lui tomba sous la main un livre de théologie où l'existence de Dieu était démontrée par des arguments tellement absurdes qu'en bonne logique ils auraient prouvé le contraire, si le contraire pouvait être prouvé. Lysczinski mit en marge cette note satirique : *Ergo non est Deus!* Un malheureux, Brzoska, son obligé et son débiteur, se hâta de produire le livre aux yeux de l'évêque de Posnanie. Dénonciation à la diète, cris unanimes, procès, jugement. L'athéisme n'était pas un crime assez grand ; l'évêque y joignit le grief du blasphème contre le dogme de la divinité de Marie. La diète l'accueillit, fit arrêter le gentilhomme, le jugea, porta contre lui une sentence abominable. Car les hommes, quand ils s'avisent de venger la querelle de Dieu, entendent toujours proportionner la réparation, non au coupable, mais à l'offensé, et ils n'imaginent qu'un moyen d'égaler la grandeur du client tout-puissant qu'ils se donnent : c'est la grandeur des atrocités.

Zaluski, à la fois homme de lettres et homme d'état, raconte et justifie ainsi cette horrible scène. « Après l'amende » honorable, le condamné fut mené sur l'échafaud où le bour- » reau lui arracha d'abord avec un fer rouge la langue et la » bouche *avec lesquelles il avait été cruel envers Dieu ;* ensuite, » ils brûlèrent à petit feu ses mains, instruments de la pro- » duction abominable. Le papier sacrilége fut jeté aux flam- » mes ; lui-même enfin, ce monstre de son siècle, ce déicide, » fut précipité dans les flammes expiatoires, expiatoires si un » tel forfait pouvait être lavé. »

La piété de Jean était révoltée de ces horreurs. Il s'écriait que l'inquisition n'aurait pas fait pis. Le saint-office de Rome

blâma en effet la sentence. Innocent XI écrivit [mai] une lettre où sa sainte indignation des procédés du prélat qui avait cru, dit-on, marquer ainsi sa dévotion au saint-siége et se donner des droits à la pourpre romaine, éclatait en amers reproches. Odescalchi touchait au terme de son long et glorieux pontificat [juin]. Cette lettre en fut le dernier monument.

C'était dans le moment même où le parlement britannique, réuni autour de Guillaume III et de Marie, proclamait la longue servitude de la religion catholique, et l'éternelle exclusion de tout prince attaché à l'Église romaine, que les évêques et la diète de la république de Pologne donnèrent au monde étonné un tel spectacle. Depuis cinq ans, c'était la seule affaire que les assemblées nationales eussent terminée.

Au reste, les annales polonaises offrent la meilleure réponse à ceux qui supposent le culte catholique difficilement compatible avec certaines formes de gouvernement. Quel pays au monde ou quels pontifes poussèrent plus loin la foi et la liberté ?

Cependant le roi restait indigent et désarmé sur ce trône sans lois, sans subsides, sans soldats. Le cœur blessé, le corps souffrant, l'esprit frappé de pressentiments sinistres, ce malheureux prince, qui se sentait désormais inutile à sa patrie, et la voyait tomber en ruine sous lui et malgré lui, n'aspira plus qu'à déposer le triste honneur de décorer de son nom cette sanglante agonie de la Pologne. Il voulut abdiquer. Le chancelier reçut l'ordre de dresser les actes. Mais le cri public le fixa sur ce trône encore brillant de sa gloire ; il trouva des consolations dans l'épouvante que le bruit de sa retraite avait semée. Il vit que les masses, étrangères aux calculs des factions, aimaient son pouvoir, que les partis eux-mêmes s'étonnaient de perdre ce rempart de la patrie ; et il se résigna à régner jusqu'au bout, comme un soldat à combattre, sans illusion et sans espoir.

La crainte de lasser et de perdre ce grand homme produisit des effets heureux. Les conjurés, abandonnés de leur clientèle, restent soumis. Le pays est paisible. La diète, assemblée l'année suivante, pourra adopter des règlements utiles pour l'administration des finances, et échapper aux menaces du *liberum veto*. Mais jusque-là les subsides manqueront. Après avoir donné le spectacle [juillet] d'un grand roi réduit

à essayer de remplir ce vide par des souscriptions, Jean renonça à tenir la campagne; Iablonowski ne put que jeter quelques bombes [août] sur Kaméniéç. Le généralissime de la princesse Sophie, Galitzin, dans une expédition qu'il tenta sur Pérécop, eut affaire à la nation tout entière des Tatars [septembre]. Il perdit son armée dans ces steppes terribles, revint à Moskou fugitif, rencontra les mépris du czar Pierre, voulut des vengeances, et ne fit que provoquer la révolution [6 octobre] qui déposséda Sophie au profit de ce jeune barbare de dix-sept ans, l'espoir du parti des idées nouvelles, et bientôt l'étonnement, la lumière, l'épouvante du Nord.

En même temps [30] s'accomplissait à Constantinople une révolution plus simple, car il ne s'agissait que du supplice d'un grand-vizir, mais presque aussi décisive, car elle portait également au timon de l'empire un puissant génie. Le sultan choisit pour ministre cet autre Kiuperli, frère d'Achmet, race d'une sève généreuse qui n'était pas au bout de ses prospérités, et qui avait fourni déjà en deux générations trois grands hommes. Réformant à la fois d'une manière hardie les finances, l'administration, l'armée, Mustapha-Kiuperli rendit d'abord à la monarchie ottomane la vie qui avait semblé défaillir dans ce grand corps depuis que les Kiuperli n'étaient plus. La fortune seconda son génie. La ligue sainte avait Louis XIV pour adversaire, et n'avait plus pour chef l'ardent Innocent XI: le bienveillant Ottoboni venait d'être intronisé sous le nom d'Alexandre VIII; elle allait n'avoir plus pour généralissime le simple, le magnanime, l'habile duc de Lorraine, alors mourant, autre ennemi acharné dont la Providence délivrait Louis XIV. Morosini, infirme, doge, et malheureux sous Négrepont, ne commandait plus les armées; le surnom de Péloponésiaque, qu'il portait maintenant à la tête de l'État, parlait aux Vénitiens des périls de leur domination autant que de sa gloire. Les Grecs avaient retrouvé, dans ces maîtres nouveaux, des croyances ennemies et de violentes exactions. De Venise comme de Constantinople, la tyrannie répondant à leurs cris de liberté, ils balançaient entre les oppresseurs. La Porte prit l'habile parti de créer un prince des Maïnotes, de race et de religion grecque, qui opposa la croix à la croix, en ralliant les Klephtes de la Laconie contre le lion de Saint-Marc. Favorisé par les événements, Mustapha-Kiuperli [1690]

reporta en avant sur toutes les frontières les étendards fugitifs de la Porte ottomane ; il reconquit la Servie, emporta Nissa, reprit Belgrade, la clef des deux empires; il arbora le croissant sur l'autre rive du Danube, se saisit des places et des bords de la Save, poussa jusqu'à Essek, menaça de nouveau toute la Hongrie, et installa Tékéli [juin] dans la Transylvanie comme successeur de Michel Abaffi, qui n'était plus. Enfin, il fit trembler l'Empire, que Louis XIV, de l'autre côté, battait en brèche à Fleurus, à Staffarde [août]. En ne secondant pas dans ses grands desseins le génie du roi de Pologne, Léopold avait retenu, pour un siècle ou deux, la monarchie ottomane sur le penchant de sa ruine, et c'était lui qui portait tout le poids de sa grandeur relevée. Digne suite des passions égoïstes et des étroits calculs ! Maintenant Louis voulait abattre la maison d'Autriche : les Hongrois écrasés, il était trop tard. L'Empereur, de son côté, aurait volontiers donné beaucoup pour jeter les barbares dans le Pont-Euxin : le moment en était passé. Dieu sait ce que ces fautes de tant d'habiles politiques ont coûté aux nations européennes de sang et de pleurs.

Léopold éprouva la nécessité de reconquérir l'amitié du roi de Pologne, et de rappeler à la tête des armées ce génie dont l'éloignement ou le concours semblait décider la fortune. Pour ramener le cœur paternel qu'il avait si profondément blessé, il flatta le prince Jacques d'une alliance royale, et, comme maintenant les promesses ne pouvaient plus suffire, il assura au jeune Sobieski le consentement d'une princesse de Neubourg, sœur du rival heureux qui lui avait enlevé l'héritière des Radziwill [1691]. Cette union faisait du prince de Pologne le beau-frère à la fois du roi Pierre de Portugal, de Charles II d'Espagne et de l'empereur Léopold ; elle l'alliait à tout ce qu'il y avait en Europe de têtes couronnées, mais l'attachait par des nœuds étroits aux nombreux ennemis de la France. Le marquis de Béthune mit tout en usage dans l'espoir de traverser ce dessein. Il noua mille intrigues contre une transaction qui resserrait les liens de l'Empire et de la Pologne. On l'accusa même d'avoir soudoyé une invasion de quatre-vingt mille Tatars et de vingt mille Turks, qui vinrent, au milieu des glaces et des neiges [février], mettre à feu et à sang le patrimoine entier du roi, sans qu'à cette

époque de l'année le grand-hetman eût des troupes sous les armes pour réprimer ces insolentes agressions. La colère publique, peut-être fort injuste, et les mécontentements personnels de Jean furent poussés au point que Louis se vit contraint de rappeler son ministre [mars]; laissant ses deux filles à la Pologne, où elles venaient d'épouser un prince Radziwill et le fils aîné de Iablonowski, Béthune alla mourir à Stockholm ambassadeur de France : le mariage de Jacques avec la princesse palatine fut célébré à Varsovie. Incomplétement consacrée jusqu'alors par la gloire et par la royauté, la maison de Sobieski, par une alliance royale, sembla prendre place entre les familles souveraines pour la première fois.

La joie de Jean fut de courte durée. La reine et sa fille, à peine en présence l'une de l'autre, se haïrent. On ne manqua point de supposer que Marie-Kasimire ne pardonnait pas à la princesse d'être jeune et belle. Elles remplirent le palais de nouvelles discordes, et affligèrent le cœur du roi de leurs efforts ennemis pour s'y disputer l'empire. D'un autre côté, le jeune Alexandre, âgé à peine de quatorze ans, avait vu avec chagrin le royal hymen de son frère, comme lui étant un échelon pour arriver au rang suprême. Il se ligua avec sa mère contre les deux époux. Les regards affaiblis de Jean ne se reposaient plus, de près et de loin, que sur des rivalités, des dissensions, des misères.

Réconcilié avec l'Empereur, et pressé de châtier l'invasion qui avait désolé ses provinces, il partit bientôt [juillet], moins peut-être pour cueillir des palmes nouvelles que pour chercher des consolations sur les champs de bataille. Une vieillesse hâtive précipitait la fin d'une existence usée dans les veilles de l'étude, de la guerre, et du chagrin. Il y avait quarante ans qu'il combattait et tremblait pour sa patrie. Une de ses blessures était rouverte. Son corps épaissi ne se soutenait à cheval qu'avec peine; il ne put méconnaître que ses infirmités allaient rendre son génie inutile pour la guerre : les infirmités de la Pologne le rendaient inutile pour la paix. Il sentait tout cela : ce ne fut pas un des moindres désespoirs de cette âme restée jeune et puissante sous le faix des ans.

Jean emmenait avec lui, pour faire l'apprentissage du métier des armes, son fils Alexandre, qui se trouvait investi déjà, depuis la campagne de Vienne, grâce à sa mère, d'une re-

renommée militaire en Europe. Jacques s'indigna de voir cet enfant paraître sur les champs de bataille aux côtés de son père. Il osa dans son désespoir annoncer la résolution d'abandonner la Pologne, et d'instruire le monde de ce qu'il appelait un complot contre son droit d'aînesse. Le roi lui répondit qu'il pouvait fuir, s'il voulait emporter la malédiction paternelle. Jacques rédigeait son manifeste, quand tous ses amis, tous ses serviteurs le délaissèrent à la fois. Effrayé de sa solitude, ramené au repentir par les officieuses exhortations du père Vota, il vint se jeter aux pieds de son père outragé. Les deux jeunes princes firent ensemble la campagne, mais ils la firent se combattant plus qu'ils ne combattaient les Tatars, l'aîné chagrin et irrité, le plus jeune employant la séduction de ses grâces et de son esprit pour charmer l'armée, tous deux désolant le vieux roi et lui arrachant ce cri, qu'il y avait là une guerre qui lui donnerait plus de peine que celle des musulmans.

L'armée était, suivant l'usage, faible et à peine vêtue. Il jeta sur la nudité des troupes des vêtements et des armes, suivit son vieux système d'aller chercher les barbares aussi loin que la saison avancée et les pluies qui survinrent lui permettraient d'entraîner ses soldats. Le kan et ses hordes s'enfuirent de toutes parts; les Turks se replièrent. Une victoire sanglante dans les champs de Pérérita [août] livra la Moldavie à ses armes; il s'empara de toutes les places fortes: Soroka, Sereth, Soczowa, d'autres villes munies de châteaux et de murailles reçurent garnison polonaise, et formèrent à la république une frontière nouvelle qui s'appuya, non plus au Dniester, mais au Pruth, le Hierasus des anciens. Kamiéniéç se trouva perdu dans les domaines de la Pologne. La Pologne reprenait par sa position territoriale l'offensive sur les Turks et sur les Tatars; jusque-là Jean ne l'avait reprise que par ses armées.

Sur ces entrefaites, un coup du ciel releva l'empire. Mustapha Kiuperli, après avoir donné pour successeur au faible Soliman III, qui venait de mourir, Achmet II son frère, s'était avancé au-devant des armées impériales, commandées par Louis de Bade. L'expédition de Jean dans les principautés l'obligea d'y maintenir Buickly-Mustapha-Pacha, ainsi que les hospodars; la prudence voulut de plus qu'il détachât vingt

mille hommes du côté de la Transylvanie, pour que Tékéli pût la couvrir contre une attaque de l'armée polonaise. Affaibli de cette sorte, il livra bataille dans les champs de Salankemen. Il eut à combattre en soldat comme en capitaine. La victoire fut long-temps indécise. Enfin, il la fixait dans ses rangs par un coup d'audace et de génie, quand tout à coup le tabulchana, musique guerrière qui entourait les vizirs, fait silence : l'armée musulmane s'arrêtait épouvantée ; les Impériaux, qui fuyaient, reprennent courage ; ils s'avancent sur le Turk en désordre et l'écrasent. Une balle avait abattu Kiuperli.

Cette campagne et cette mort se firent sentir long-temps à l'Europe. Les Impériaux reconquirent les villes perdues ; ils revinrent jusqu'au pied de Belgrade, et, pendant les trois années que son règne dura encore, Achmet II s'épuisa en efforts inutiles pour reprendre terre en Hongrie. Ce fut sur cette frontière des deux empires que la guerre se fixa. Les Impériaux purent porter vers le Rhin tout le poids de leurs armes. Sauf quelques siéges illustres, tels que la prise de Mons et de Montmélian, de Namur, de Heidelberg, de Girone, dans les années suivantes, Louis XIV ne parviendra par les heureuses journées de Leuse, de Steinkerke, de La Hogue, de Nervinde, de la Marsaille, qu'à garder contre la ligue d'Augsbourg la défensive ; il sera obligé de renoncer à réparer le mal qu'il a fait à la restauration anglaise. Déjà, avec la chute de Limerik [décembre], étaient tombées, sous les coups de l'heureux Guillaume III, la cause de l'Église catholique et de la liberté de conscience pour un siècle et demi, la cause des Stuarts pour toujours.

Jean cependant rentra en Pologne pour n'en plus sortir. Les armées ne revirent plus à leur tête ce capitaine illustre qui, venu au monde dans le siècle où le génie militaire a enfanté le plus de grands hommes, eut la gloire de remporter le plus de victoires difficiles et décisives. Iablonowski, que la reconnaissance persévérante du roi porta au poste de castellan de Krakowie, pour le faire après lui-même le plus grand citoyen de la république, conduisit la guerre dans les années suivantes, de concert avec Kasimir Sapiéha. Obligés de se renfermer dans les plans qu'ils avaient opposés à ceux du roi [1692], ils ne réussirent ni à reprendre Kamiéniéç, ni même à empêcher les Tatars de ravitailler cette place, et de porter parfois leurs ravages au

sein de la Pologne. Les Turks, de leur côté, échouèrent dans leur entreprise, renouvelée chaque année, de se ressaisir de la frontière que le roi Jean venait de donner à la république. L'intrépide Rapp, qui avait si long-temps défendu Bialacerkiew contre les Kosakes et les Tatars, défendit Soroka contre les assauts du Turk et du Moldave. Un siége long et régulier fut stérile. La Pologne conserva ces dernières conquêtes, ces derniers trophées de son roi.

Les diètes furent jusqu'au bout ce que nous les avons vues. Le *liberum veto* poursuivit ses funestes triomphes; il n'y eut plus de comices qui arrivassent à leur terme. Ainsi, le gouvernement se trouva en quelque sorte suspendu, ou pour mieux dire dissous; un sénateur s'écriait très-bien que ce n'était pas une conspiration contre le trône, mais contre la liberté; que le pouvoir absolu sortirait inévitablement de cette anarchie [1693]. Il en serait en effet sorti, suivant toute apparence, sans le partage. Car, les nations peuvent se passer à la rigueur de liberté : la liberté n'est que le bien-être. Le gouvernement est l'action et la pensée. C'est la vie.

Une querelle du grand-hetman de Litvanie et de l'évêque de Wilna accrut toutes ces misères. Kasimir Sapiéha, bravant l'un des plus anciens priviléges du clergé, avait mis ses troupes en quartiers d'hiver sur les terres ecclésiastiques. Cette affaire tint quatre ans la république en émoi. L'excommunication fut lancée par l'évêque contre le grand-hetman [1694] : le grand-hetman fit mettre au feu ses mandements; de là les interdits, les appels aux armes, la coalition de la Pologne et du clergé en haine des Litvaniens, des Grecs, des dissidents. Par suite, il arriva que l'ordre équestre prit fait et cause pour Sapiéha, que les grands se prononcèrent pour les immunités ecclésiastiques, regardées par eux comme une portion de leur patrimoine, comme un élément de la fortune de leurs fils ; tainsi s'annonça le réveil de cette guerre intestine de la noblesse polonaise, si funeste sous Jean-Kasimir et sous Korybuth. Le Saint-Siége tenta vainement de rétablir la paix. Jean s'y appliquait tout entier sans mieux réussir. Recourait-il aux diètes pour accomplir une transaction, ces diètes, grosses de tempêtes, n'enfantaient que le *liberum veto*. Les Sapiéhas, auxquels les Litvaniens obéissaient comme un docile troupeau, sortaient de l'assemblée avec tous leurs con-

citoyens; et ce nouveau mode de rupture avait un résultat particulier, celui d'animer l'un contre l'autre les deux peuples unis depuis Jagellon. Jean en appelait-il au sénat, les sessions n'étaient pas moins orageuses, pas moins funestes; c'était chercher le calme dans la région où se formait la tourmente. La France et l'Autriche parurent dans ces démêlés. L'intervention étrangère les envenimait; sans cesse dans les diètes, dans les carrefours, sous la tente, quelquefois même dans l'habitation royale, le sang coula.

Au milieu de ces agitations, le roi s'accoutuma plus que jamais à vivre comme il avait fait depuis qu'il était sur le trône, loin du tumulte d'une capitale. C'était un des griefs des grands. Qu'il eût passé ses jours dans le palais de Warsowie, suivant le goût de Marie-Kasimire, parmi les pompes royales, on aurait accusé le mauvais emploi de son temps et de ses trésors. Au contraire, il fuyait le monde et les fêtes; il cultivait les jardins, les domaines, et, si l'on peut parler ainsi, les habitudes de ses pères: on l'accusa d'économiser ses revenus, et d'amasser des sommes immenses pour laisser à ses fils de quoi corrompre les comices et acheter la couronne.

Il habitait Willanow durant les diètes. C'était dans le palatinat de Russie, au sein de ses manoirs paternels, qu'il passait tout le temps où les affaires ne réclamaient pas sa présence dans la capitale. Quelquefois il allait de château en château; quelquefois il errait d'un site à l'autre, suivant l'usage polonais, plantant ses tentes partout où une belle vallée, des montagnes pittoresques, des torrents, des scènes sauvages charmaient ses regards. Il tenait là sa cour nomade. La reine trouvait moyen d'avoir des fêtes dans ces palais mobiles, de donner des festins splendides auxquels présidait le marquis d'Arquien, d'y convier les spectacles et les danses, de jouer, au travers de cette vie imitée des Sarmates antiques, des opéras composés la plupart du temps par l'un des abbés que le nonce apostolique avait pour secrétaires. Jean ne prenait pas d'intérêt à ces plaisirs. Son âme était souffrante comme son corps. Il tenait les rênes de l'État d'une main découragée, tel qu'un journalier qui creuse, sur un sol condamné du ciel, son vain sillon. Sa constante occupation était d'appeler les grands près de soi, de leur demander le sacrifice des haines passées, l'oubli de tout autre intérêt que celui de la patrie. Les sectes dans leurs

différends étaient aussi mandées à ce tribunal, et le capitaine blanchi sous le harnais discutait avec les théologiens contraires; il essayait de les convaincre pour les ramener plus sûrement à la modération et à la concorde, heureux de travailler ainsi à la fois au repos de sa patrie et à la satisfaction de sa conscience.

Les historiens du dernier siècle, et à leur exemple ceux du nôtre, lui ont fait reproche de s'être appliqué aveuglément à faire rentrer les Grecs dans le sein de l'Église latine. Telle avait été en effet la constante préoccupation de Jean-Kasimir. Dans la vie de Jean III, nous n'avons pas trouvé trace d'une semblable tentative; avec sa foi ardente, avec son amour réfléchi de l'unité catholique, on peut s'en étonner. Ses discussions, ou, pour mieux dire, ses causeries philosophiques et religieuses, ne tenaient de place que dans sa vie privée. C'était un pieux et savant emploi de ses loisirs. On s'est sûrement mépris à ses efforts pour terminer les différends de l'évêque de Wilna et du grand-hetman dans lesquels les intérêts de l'Église d'Orient se trouvaient mêlés. Cette louange du reste lui est due, que sous son empire protestants ou schismatiques vécurent en paix; loin qu'il effrayât de son pouvoir les dissidents, sous lui rentrèrent en grande partie dans le sein de la république ces peuples de l'Ukraine, que les intérêts de leur religion avaient jetés dans les bras du Moskowite et de l'Ottoman. Au milieu de tant de déchirements, il cicatrisa ainsi une des plus grandes plaies de la patrie. Une sage tolérance faisait partie de sa piété.

Un autre service que rendirent ses efforts et ses exemples, fut de propager, comme avait fait Louise de Nevers, le goût des lettres, l'étude des sciences, l'intelligence des arts. Les grands mirent leur gloire de plus en plus à prendre rang, non seulement parmi les protecteurs, mais aussi parmi les adeptes de l'érudition et de la littérature. La presse polonaise publia sous son règne plus d'ouvrages que pendant les deux siècles précédents. L'astronomie jeta un grand éclat. La médecine fleurit. L'histoire fut explorée avec ardeur; la poésie compta des disciples en foule sous les auspices de ce héros, qui savait l'inspirer à la fois et la cultiver. A ses derniers jours encore, sa main défaillante traçait des vers qui égalaient les meilleures compositions des poètes polonais de son temps. La

muse latine n'eut pas seule ses hommages; la Pologne redit encore les chansons en langue nationale, où il célébrait ses nombreuses amours. Cette langue, jusqu'alors trop négligée, fut sous son règne en honneur. Depuis, le génie polonais en a multiplié les monuments.

Une seule distraction parvenait à écarter les nuages amassés sur son front. Nous l'avons vu, entre la bataille de Vienne et celle de Parkan, écrire à la reine avec douleur que durant ces quinze jours il n'avait pas ouvert un livre. Maintenant il goûtait le charme des lectures profondes et des doctes entretiens. Il y avait long-temps que ses infirmités ne lui permettaient plus ni l'exercice de l'arc, ni les travaux du dessin, ni les délassements de la musique, toutes choses auxquelles il avait excellé. Mais il ne lui restait que plus d'heures à donner aux sciences, surtout à l'histoire naturelle, et à la philosophie, qui faisait ses délices. Là, sous ce ciel rigoureux, au milieu d'une cour magnifique campée à la manière des barbares, ce roi chargé des trophées de la guerre dissertait sur la nature de l'âme, sur les justices de la Providence, sur les merveilles de la création, sur cette autre vie, « pleine de mys- » tères encore plus que le monde où nous sommes, redoutable » et pourtant riche d'espérances, jamais trop chèrement payée » par les travaux et les misères de notre existence d'un jour [1]. » Tandis qu'il parlait ainsi, les tempêtes se soulevaient de toutes parts contre sa vieillesse, et, de peur que sa mémoire ne fût en faveur de ses fils une trop puissante autorité, la jalousie, l'ambition, plus que tout, ne trouvaient pas dans les trésors de la calomnie assez d'armes pour tendre contre lui tous les ressorts de la haine publique.

Ses doctes habitudes déplaisaient à l'ordre équestre. Le clergé, dépositaire du savoir et de la littérature, trouvait, à ce titre, dans son intérieur un constant accès. Aussi, ses entretiens à la manière des sages de la Grèce antique étaient-ils tournés en ridicule par la tourbe nobiliaire, jalouse de toutes les supériorités comme les classes inférieures, et dédaigneuse des arts de la pensée comme une aristocratie féodale. C'était là d'ailleurs que le père Vota, savant et disert, confirmait son empire, là que les ministres étrangers, la plupart instruits et

[1] Voyez dans Connor une de ces conversations textuellement reproduite.

ayant bien vu le monde, se frayaient passage jusqu'à sa confiance. Le célèbre abbé de Polignac, ministre de France, vint commencer sa longue carrière dans ce royal athénée; les grâces de son esprit, son instruction étendue mais simple, sa conversation tour à tour forte ou enjouée, et toujours vive, élégante, persuasive, charmaient également le roi et la reine. Son ascendant sur l'auguste couple inquiéta Léopold et sa faction. Marie-Kasimire ne trouva pas dans ses soixante ans une protection contre les cris de la malignité publique. L'affection du roi ne fut pas en butte à moins de calomnies. Tout ce qui était vendu à l'Autriche, l'accusa de se vendre à la France.

Son médecin anglais, Connor, son médecin juif, Jonas, un autre juif qu'il avait pour intendant, suivant l'usage de toutes les grandes maisons polonaises, devaient à leur savoir l'honneur d'entrer dans ce cercle littéraire. On lui fit un crime de ces simples relations. On accusa les deux Israélites de trafiquer de sa confiance; on accusait aussi depuis long-temps la reine de trafiquer des charges et des honneurs. Ce sont là des choses toujours faciles à dire, impossibles à démentir comme à prouver. Mais on rougit d'ajouter que le roi a été enveloppé dans la même accusation par les ambitieux qui enviaient son trône et sa gloire. L'histoire a répété ces clameurs! La vie entière de Sobieski proteste contre de tels soupçons. Nous avons vu dans sa correspondance, quelles considérations déterminaient ses choix quand il y avait des offices à conférer. On sait que, dans tout le cours de sa carrière, il fut prodigue pour la Pologne de sa fortune comme de sa vie. En mettant de côté cette noblesse de cœur qui éclate dans toutes ses actions, il y a une noblesse de rang, de dignité, de pouvoir, si haute qu'il est des infamies auxquelles elle ne permet pas de descendre.

On peut douter que l'imputation adressée aux deux Israélites eût elle-même quelque fondement; une diète réunie à Grodno se donna le plaisir de poursuivre l'un d'eux, Bethsal, qui fut condamné à mort. Le fait sur lequel s'appuya la sentence, était de ces crimes qu'on frappe quand on n'en peut pas prouver de véritables. Il fut condamné pour sacrilége. On accusait ce malheureux, qui était fermier des douanes, d'avoir un christ sur lequel il faisait jurer aux marchands l'observa-

tion des lois fiscales, et qu'il laissait ensuite traîner sans respect dans la poussière de ses papiers. Jean parvint à lui sauver la vie : deux ans après, il mourut insolvable.

Le médecin Jonas aurait essuyé les mêmes persécutions, si le cri public n'eût arrêté la diète. Les souffrances croissantes du roi obtinrent grâce pour celui qui, sans pouvoir prolonger sa vie, en adoucissait les derniers jours. Les Polonais songèrent cette fois à avoir pitié de Sobieski.

Il n'en était pas ainsi des Litvaniens. Le roi malade n'avait pu quitter Zolkiew pour venir à Warsowie présider les comices. Les Sapiéha exigèrent qu'on le sommât d'accourir, et, n'obtenant pas satisfaction, ils rompirent l'assemblée en prodiguant les outrages et les sévices à leurs adversaires. On a peine à comprendre le degré d'audace auquel ces seigneurs étaient parvenus. Ils faisaient trembler la Litvanie sous leurs lois, et par la Litvanie ils affrontaient la Pologne. C'était en abusant de leurs charges irrévocables et toutes-puissantes qu'ils étaient arrivés à ce pouvoir. Le grand-trésorier ne laissait pas payer un écu à qui n'était pas de leurs partisans éprouvés. Le grand-hetman ne donnait les grades et les offices qu'à la charge de le servir; y avait-il un chef douteux, il le destituait; se connaissait-il un ennemi, il envoyait une compagnie, un régiment, une armée en quartier sur ses terres : c'était une famille perdue et ruinée. Ses amis n'avaient jamais à loger les troupes, à supporter les charges, à fournir les contingents; tout pesait sur ses adversaires. Si, dans les diétines, quelques gentilshommes exaspérés voulaient nommer un nonce qui leur fût ennemi, ils envoyaient hardiment des soldats les saisir, les sabrer; c'est ainsi que la députation du grand-duché leur appartenait tout entière comme un seul homme. Jamais le sceptre, disait-on, n'avait été si lourd que le bulawa d'un tel grand-hetman.

Les Sapiéha poussèrent enfin l'insolence au point de vouloir régner dans Warsowie même, d'une façon aussi superbe et aussi brutale que dans le grand-duché. Une diète nouvelle siégeait [janvier 1695]; jusqu'à l'élection du maréchal, ses fonctions devaient être remplies, selon l'usage immémorial, par le maréchal de la précédente assemblée. Mais ce seigneur, nommé Kriszpin, était neveu de l'évêque de Wilna Brzotowski. Les Sapiéha contestaient sa noblesse. Deux d'entre eux, le

notaire et le maître-d'hôtel de Litvanie, entrent dans la salle des nonces à la tête de leur garde litvanienne, arrachent Kriszpin du fauteuil, et lui brisent sur le corps le bâton de sa charge.

Le roi tenait sa cour à Warsowie; il y était venu pour le mariage et le départ de sa fille, la princesse Thérèse, qui allait s'asseoir sur le trône électoral de Bavière, près de ce brave Maximilien-Emmanuel, volontaire à Vienne sous Jean Sobieski, aujourd'hui l'un des grands généraux de l'Empire, et veuf de l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Léopold. Les seigneurs de la maison du roi s'indignent comme toute la diète, comme toute la Pologne, de l'attentat des Sapiéha. Niézuchowski s'est exprimé plus vivement encore que le reste de la cour. Un Litvanien envahit le palais, pénètre dans la chambre à coucher de la reine, y cherche, y frappe le Polonais, et s'enfuit en souffletant les huissiers qui veulent lui barrer le passage.

L'institution des chlopcëz ne pouvait manquer d'être en vigueur au milieu de telles scènes. Pourtant les enfants des deux nations convinrent de n'avoir ni armes blanches, ni pistolets. C'était le bâton seul qui vidait, dans ces petites guerres, la querelle de la Pologne et de la Litvanie. Un des Sapiéha court vers la plaine suivi de ses hussards, va aux enfants de la troupe polonaise, les charge, les disperse, les écrase sous les pieds des chevaux. A ce dernier trait, l'indignation est au comble. La guerre civile éclate. Le peuple assaillit, dans les rues, dans les églises, dans la diète même, tout ce qui est originaire de la Litvanie, et tout ce qui tient pour elle. L'autorité royale, impuissante contre les attentats des agresseurs, l'est aussi contre les vengeances de la Pologne. La couronne avait proposé de punir de mort toutes les voies de fait sanglantes, tous les attentats contre la diète et contre la majesté royale. Les Sapiéha s'enfuirent [19 février], et cette fois encore la diète fut rompue.

Dans le même moment, les Turks et les Tatars, sur le bruit qui avait couru de la mort de Jean, comme il arrive fréquemment dans la vieillesse des rois, débordèrent à travers la Wolhynie sans défense; ils pénétrèrent comme la foudre vengeur jusqu'au sein de la petite Pologne, et mirent le siége sous Léopol, où Iablonowski se renferma avec ce qu'il avait

d'armée. Le roi fit partir sa garde, convoqua la pospolite, et, suivi de la reine, il s'embarqua sur la Vistule..... La même Marie-Kasimire et le même Jean Sobieski s'embarquaient aux mêmes lieux, il y avait quarante ans passés, avec Louise de Nevers et son heureux époux, pour aller à ces mêmes ennemis, que, depuis lors, Jean avait tant vaincus. Cette fois, ils venaient le défier dans le repos de sa longue agonie ; ils ne l'attendirent pas. Quand ils le surent vivant et en marche, ils s'enfuirent satisfaits d'avoir bravé les places qu'ils ne pouvaient reprendre, et mis à feu et à sang trois provinces.

Depuis quelques jours, Achmet II ne vivait plus. Un seul événement marqua la fin de son règne. Ce fut une course victorieuse des Vénitiens sur la mer Égée, la conquête par eux de Chio et des Cyclades, vieux berceaux de la fable et de l'histoire, qui n'échappaient un moment aux barbares que pour être reperdus bientôt par les soulèvements de l'église d'Orient contre l'église latine. Achmet eut pour successeur son neveu, Mustapha II, fils de Mahomet IV. C'était un homme d'esprit et de cœur. Il se mit à la tête de ses armées, défit les Impériaux à Lugos en Hongrie, battit les Vénitiens sous Mitylène et dans les eaux de Chio qu'il reconquit [septembre] ; envenima par sa politique la haine des Grecs contre les Vénitiens leurs maîtres, leurs tyrans nouveaux, en même temps qu'il leur donna courage par ses victoires ; enfin, après avoir ouvert la campagne en bravant, au cœur de la Pologne, la vieillesse de Jean Sobieski, il la termina en triomphant, sous les murs d'Azoff, de la jeunesse de Pierre-le-Grand vaincu et fugitif à ses premières armes. Mustapha semblait devoir rétablir la grandeur ottomane. Mais Léopold met à la tête de ses armées le jeune volontaire que lui avait donné Louis XIV, et le croissant pâlit de nouveau devant l'étoile du prince Eugène [1696].

La ligue sainte d'un côté, la ligue d'Augsbourg de l'autre, qui s'étaient proposé en réalité le même but, abattre d'un côté Louis XIV, de l'autre le Turk, son allié, ne poursuivaient plus la guerre qu'avec mollesse. C'étaient toujours des marches et contre-marches sur les mêmes frontières, ou des rencontres au pied des mêmes forteresses. En Orient surtout, depuis que le bras de Jean Sobieski s'était retiré, l'Europe semblait ne plus savoir frapper de grands coups.

L'Europe était à une de ces époques de renouvellement où

des générations de grands hommes tombent et disparaissent, laissant la scène déserte, jusqu'à ce que d'autres privilégiés de la Providence s'élèvent pour disposer du monde. La foule de capitaines puissants que les guerres de l'Empire avaient suscitée n'était plus. Sobieski avait vu finir le jet d'hommes de génie qui servirent de cortége à Richelieu, à Cromwell et à Gustave-Adolphe ; il avait vu passer Turenne, Condé, Charles de Lorraine, Morosini, le grand-électeur, les trois Kiuperli, Duquesne, Luxembourg. Au bord de la tombe, il voyait croître l'espérance du siècle suivant.

Sur le premier plan, paraissait le czar Pierre ; maintenant seul maître de l'héritage du grand Alexis, et lieutenant-colonel sous cet ingénieur Le Fort, qui savait faire sortir de terre des flottes, des règlements, des armées ; qui créait la discipline, l'instruction, et créa peut-être Pierre-le-Grand lui-même. Pierre entrait en scène avec éclat. Il s'avançait [avril] vers la mer Noire, résolu, cette fois, à y arborer ses enseignes ; Constantinople s'étonna de l'aspect de son pavillon, de la proximité de ses frontières, du nombre de ses soldats, de la grandeur de sa puissance. Maître bientôt d'Azoff et d'Akermann, plantant en quelque sorte l'aigle moskowite au milieu des mers du midi, montrant à Trébisonde et à Byzance ces navires de sa création, jusque-là captifs dans les eaux du Volga, n'appuyant son empire à l'Euxin que pour l'étendre plus facilement à la Baltique, prenant ainsi position afin de braver l'Europe, d'avoir des ports et des comptoirs, des arsenaux et des chantiers ; Pierre donnait des ouvertures à son empire, qui n'en avait pas eu jusqu'à lui. Il accomplissait la pensée d'Alexis, et commençait un ordre de choses nouveau pour la chrétienté. Les derniers regards de Sobieski voyaient le petit-fils de ces tzars, que son grand-père couronnait au Kremlin, accomplir, dans les facilités du pouvoir absolu, les plans que lui-même, esclave dans les mille liens de la malheureuse liberté polonaise, n'avait pu que rêver.

Depuis plusieurs mois, l'Europe était remplie de la mort de Jean, qui descendait au tombeau à soixante-sept ans, usé par la goutte, la gravelle et des blessures, mais malade surtout de fatigue, de chagrin, de travaux, et en quelque sorte, de gloire.

Des consolations furent données à ses derniers jours.

Alexandre VIII n'avait fait que passer sur la chaire de saint Pierre. Innocent XII, qui lui succéda, mettait sa politique à rendre le repos au monde, comme Innocent XI à illustrer son pontificat par la guerre et par des victoires. Il fit déférer au roi de Pologne, la médiation entre les couronnes, et, pour lui complaire, il éleva aux honneurs de la pourpre romaine le marquis d'Arquien, à qui Louis XIV, voulant réparer ses premiers torts, venait d'envoyer le cordon bleu. C'était avec l'abbé Denhoff, le prince Radzjiéowski, Forbin-Janson qu'Alexandre VIII avait enfin nommé, le quatrième chapeau donné au roi de Pologne. Dans le cours des siècles précédents, la république n'avait compté, dit-on, qu'un seul membre dans le sacré collége.

Autant la ligue d'Augsbourg et Louis XIV étaient disposés à quitter les armes, autant Mustapha montrait des intentions guerrières. Mais on savait que le divan était animé de sentiments moins belliqueux ; le sultan lui-même, pressé de reconquérir la Hongrie et de diminuer le nombre de ses ennemis, offrait à la Pologne Kamiéniéç et la paix. Jean avait atteint le but de tous ses travaux. Il ne lui fallait plus que quelques mois de vie pour restituer à la république son précieux boulevard et pacifier le monde.

Mais il s'affaiblissait de jour en jour. On pouvait prévoir qu'il ne jouirait pas de son ouvrage.

Des accidents extraordinaires se prononcèrent dans le cours de juin [1696]. On n'ose redire quels soupçons coururent, quels soupçons le malheureux monarque lui-même emporta au tombeau.

La reine, inquiète de voir le roi expirer sans régler le partage de sa fortune entre elle et ses fils, donna commission à Zaluski d'avertir Jean de l'approche de son dernier jour. Dans le récit de cet incident, le prélat s'exprime en ces termes : « Peu d'espoir restait. La reine, qui avait plus que la pré- » voyance de l'avenir, qui en avait la *prescience* (*futurorum* » *provida et plus quam prescia*), la reine me demanda de cher- » cher, d'une façon quelconque, l'occasion de persuader au roi » de songer enfin à déposer dans un testament ses dispositions » dernières. L'occasion ne se fit pas attendre ; le lendemain » même, le roi me parlait des ravages qu'avait faits en lui une » dose de mercure qu'il n'avait prise qu'avec effroi, et ce fut

» avec des sanglots qu'il me peignit ses souffrances du corps » et de l'âme ; puis, comme un homme emporté par la dou- » leur : N'y aura-t-il personne, s'écria-t-il, qui veuille venger » ma mort ?...

» Avec quelle affection je compatis à ses peines, ajoute » Zaluski, Dieu le sait. En l'écoutant, qui aurait retenu ses » larmes ? Ce grand prince, l'amour et l'espoir public, chez » qui la bonté est moins une qualité qu'un instinct, force l'af- » fection des plus prévenus. Je répondis, non comme j'aurais » voulu, mais comme je pus ; car on ne pouvait avoir un tel » entretien sans terreur. »

Cependant, Zaluski s'occupa de remplir son message. Comme le roi lui demandait ce qu'il faisait sans cesse dans sa solitude de Pultawa, il répondit qu'il y faisait son testament. Le roi le comprit, et riant beaucoup : « *O medici*, s'écria-t-il, *me- » diam pertundite venam !* » Puis, changeant de ton, il pour- suivit avec humeur : « Je ne comprends pas, monsieur l'évêque, » qu'un homme d'autant de sens et de valeur que vous, perde » ainsi son temps. » Zaluski, voulant insister : « Pour l'amour » de Dieu, reprit-il, brisons-là. Pouvez-vous attendre quelque » bien du temps où nous sommes ? Voyez le débordement des » vices, la contagion des folies ; et nous croirions à l'exécution » de notre volonté dernière ! Nous ordonnons vivants, et ne » sommes pas écoutés ; morts, le serions-nous ? » Jean voyait juste : le testament d'un roi plus puissant que lui, celui de Louis XIV, l'a prouvé.

L'entretien se prolongea ; après avoir opposé aux argu- ments de l'évêque de Kiiow, tous les motifs de sa résolution : « Qu'avez-vous à répondre, dit-il gaiement, monsieur le tes- » tamentaire ? » Zaluski ne se tenait point pour battu sans retour, mais la reine entra ; et elle lut aisément dans les traits des deux interlocuteurs, l'échec qu'elle avait reçu.

Le jour de la Fête-Dieu [17 juin], qui, par une étrange ren- contre, avait été le jour de la naissance du roi et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. « Il accepta, dit Zaluski, » le sacrifice de mourir plus volontiers qu'il n'avait accepté, il y » avait vingt-trois ans, celui de régner ; car alors il lui fallut » plus de quarante-huit heures de combats avant de se rendre » aux vœux de son pays : ici, il ne combattit point, et déposa, » sans se plaindre, dans cette journée solennelle, la couronne

» et la vie, pour l'échanger contre une autre vie, et, je le » crois bien fermement, contre une autre couronne. »

La foule se pressait, pour célébrer le double anniversaire, à Willanow, où était le roi. Il demanda ce qu'on disait à Warsowie. On lui répondit que Warsowie était tout entier dans les temples, remerciant Dieu d'avoir donné aux Polonais sa glorieuse vie, et priant le ciel de leur conserver ce bienfait. Il fut ému, entendit avec recueillement la messe du père Vota, se plaignit de ne pouvoir communier parce qu'il n'était plus à jeun, et s'entretint doucement tout le jour. Le soir, la reine, l'abbé de Polignac et Zaluski étaient assis près de son lit de souffrance. Une attaque d'apoplexie le surprit. Aux cris de Marie-Kasimire, la foule de palatins et d'évêques, qui soupaient à la table du cardinal d'Arquien, accoururent la plupart chancelant d'ivresse. Quand il reprit ses sens, il vit ce concours, et dit en italien : *Stava bene*, comme s'il regrettait de reprendre à la vie. C'était pour peu de temps. Il appela son confesseur, resta vingt minutes avec lui, et reçut les sacrements; puis, frappé d'une attaque nouvelle, il expira. Le soleil venait de disparaître sous l'horizon; une tempête qui s'éleva, si extraordinaire et si effroyable, au dire d'un témoin oculaire, qu'il n'y avait point de termes pour rendre ces rapides révolutions du ciel, sembla présager aux Polonais l'avenir prêt à se lever sur leur malheureuse patrie.

« Avec cet Atlas, continue Zaluski, est tombée à mes yeux » (et puissé-je être un faux prophète!) la république même. » Aussi semblons-nous l'avoir perdu moins qu'être tous des- » cendus avec lui au tombeau. Il a porté la couronne de ma- » nière à donner à l'autorité royale plus de lustre qu'il n'en a » reçu. On dirait que la patrie et sa gloire sont mortes avec » lui. Je crains trop, du moins, que c'en soit fait de notre » puissance.

» Aussi à cette nouvelle, le deuil est public; on s'aborde en » pleurant, et ceux même qui ne pleurent pas s'épouvantent » du sort qui nous attend. A part l'effroi, quelle douleur fut » jamais plus légitime? Il est peut-être le premier des rois » sous lequel pas une goutte de sang n'ait été versée, en ré- » paration de ses injures. Il n'a eu qu'un seul tort, c'est de » n'être pas immortel. Né pour l'univers, il n'a vécu que pour » sa patrie. Bien des siècles s'écouleront avant de faire un tel

» présent à la terre : excellent et grand homme, merveilleux
» assemblage que la nature même ne croirait pas pouvoir
» produire, si elle n'en avait une fois étonné le monde! »

Dans la nuit, le prince Jacques apprit qu'il n'avait plus de père ; à la pointe du jour, il pénétra dans le château de Warsowie, y établit des troupes, recueillit le serment de la garde royale, et fit prévenir sa mère que si elle se présentait, elle ne serait point reçue. Une négociation ouverte par les grands, qui entouraient et le prince et la reine, ne réussit pas à le fléchir. Surprise et indignée, Marie-Kasimire s'achemine de Willanow vers Warsowie avec l'escorte de la dépouille glacée de Jean Sobieski. Tous les grands, tous les gentilshommes, tout le peuple se pressent à sa rencontre. Le cortége entre dans la capitale ; il avance vers le palais, dans lequel le roi, qui n'est plus, doit reprendre sa place, jusqu'au jour où son successeur le mènera à la dernière demeure qui les attend tous deux. Le château fermé, Jacques en refuse l'accès à son père mort, de peur que Marie-Kasimire vivante n'y pénètre sous la protection du cercueil auguste. Le peuple s'indigne ; la noblesse tonne : vain bruit ! Jean Sobieski frappe sans succès à la porte de ce palais dont il a conquis le séjour à ses fils. Le scandale se prolonge jusqu'à ce qu'enfin quelques évêques fassent entendre au coupable prince qu'en outrageant ces restes sacrés, il met ses titres en lambeaux. Il se résigne, et Marie-Kasimire entre, comme dans une place conquise, dans la royale habitation dont Jean lui ouvre l'entrée une seconde fois.

Aussitôt on dresse le lit d'honneur, où sera exposée la dépouille du monarque. Ses traits annonçaient les ravages de la potion fatale qui lui avait donné la mort. On cherche, pour parer ce front livide, le bandeau des rois ; mais Marie s'est saisie de tous les joyaux. On lui demande la couronne ; elle la réserve, de crainte, dit-elle, que Jacques s'en empare ; et, comme Jean Sobieski reste la tête dépouillée, le fidèle Matzinski, que la douleur laissera survivre à peine quelques semaines à son maître, plante sur son front le casque d'un soldat, digne couronne pour un tel roi.

Le cardinal Radziejowski, primat du royaume, et comme tel interroi, fit son entrée dans Warsowie [20 juin]. Dévoué à la maison royale, et résolu à la perpétuer sur le trône, par res-

pect pour la mémoire du héros de la Pologne, il travailla sur-le-champ de toute sa puissance à réconcilier le fils avec la mère, à les réconcilier tous deux avec la pudeur publique. Zaluski, le palatin de Kiiowie, le jeune Stanislas Leszszynski, qui faisait ses débuts sur la scène du monde par un magnifique discours à la gloire du feu roi, sans soupçonner qu'il eût des chances dans l'héritage, la foule de ceux qui avaient les mêmes sentiments, réunirent leurs efforts : ce fut en vain. La reine, Jacques, Alexandre se disputaient la succession de ce mari, de ce père dont les cendres n'étaient pas froides encore ; et la part qui suscitait leurs passions acharnées n'était point le trône de Pologne, c'était la fortune de Sobieski, les bijoux, les terres, le trésor. Le trésor est à Zolkiew. Iablonowski [juillet] y a couru pour s'en saisir, dans l'intérêt de la reine, sous prétexte d'y mettre les scellés au nom de la république. Ce trésor, dont on faisait un grand bruit depuis tant d'années, se trouve de six millions, somme considérable à cette époque, mais qui n'était que l'épargne de quelques années du revenu de ses domaines. Jacques s'élance à Zolkiew. Ses frères le suivent : il les reçoit à coups de canon. Marie-Kasimire se présente à son tour, et les gens du cardinal d'Arquien, qui forment son avant-garde, sont sabrés. Le cardinal interroi accourt pour conserver à ces malheureux princes la véritable succession de leur père, si déplorablement compromise, ou plutôt déjà perdue, par ces abominations. Mais aux attentats de la force ouverte succède la guerre des écrits. La veuve, le fils aîné, les jeunes frères font pleuvoir les pamphlets sur la Pologne, la remplissant du bruit de leurs réclamations et de leurs griefs, la révoltant du spectacle de leur haine et de leur avidité. On ne peut dire l'impression que produisirent ces scènes extraordinaires. Le calme et le deuil régnaient. Plus les ambitieux prenaient courage, plus la république reconnaissait avec effroi qu'il y avait dans son sein un vide immense : tout le monde semblait averti que ce vide ne serait rempli que par des malheurs... La Pologne en réalité avait vu le dernier de ses rois.

Au dehors, les espérances et les rivalités s'éveillèrent à tous ces spectacles. Les princes étrangers conçurent la pensée de se porter pour les rivaux de la maison de Sobieski, ainsi dégradée par elle-même. Les partisans de l'un des candidats

qui s'annoncèrent, allaient répétant : « Vous voyez que pour » ce qui est des princes du sang de Sobieski, il ne saurait » être question d'eux. Puisqu'ils sont si occupés d'arranger » leur fortune privée, c'est qu'ils ont abdiqué. »

Un autre imprimait : « Des trois aura les biens de Jean qui » voudra. Aucun n'aura sa couronne plus que ses vertus. »

Les diétines siégeaient alors [août]. Elles avaient à élire la diète de convocation. Plusieurs donnèrent l'exclusion aux fils indignes du feu roi, à Jacques, parce qu'il avait violé les lois de la patrie, exercé à main armée une puissance illégitime, outragé son père, révolté tous les cœurs ; à son frère Alexandre, parce qu'il était un enfant sans courage, que ce ne serait pas lui qui règnerait, mais son odieuse mère, et qu'il n'apporterait en dot à la république que la guerre civile.

Sur ces entrefaites, l'armée prend les armes et se confédère autour d'un nommé Buranowski, personnage obscur, le prête-nom des factieux véritables qui soudoyaient l'insurrection. Quels étaient-ils ?

Les sentiments connus de l'armée ne permettaient pas de douter que cette confédération ne cachât des desseins favorables au sang du feu roi ; mais en peu de temps ces desseins se perdent sous des questions de solde : la reine, Jacques, Alexandre, Iablonowski, les Sapiéha, les Lubomirski, chefs d'une faction nouvelle, ou plutôt de la vieille faction purement dévouée à l'Autriche, s'imputent réciproquement ce complot, et chacun compte en tirer parti.

De sages conseils et, plus que tout, le cri des diétines, avaient fait comprendre à Jacques le mal que lui faisaient ses torts. Il voulut se réconcilier avec sa mère, sollicita un entretien, ne put la fléchir, et la poursuivit sur les chemins pour embrasser ses genoux. Un jour, il la joignit. Une foule de sénateurs et de prélats étaient à cheval autour de lui. A sa vue, Marie-Kasimire ordonne à son cocher et à ses Tatars de rebrousser chemin précipitamment. Mais le cocher n'ose manquer à cet illustre cortége. Il s'arrête. Jacques se précipite sous les roues de la voiture de sa mère. Elle refuse de l'entendre, d'entendre même les grands qui l'accompagnent ; elle ne lève pas, en leur parlant, le masque dont elle faisait usage pour protéger ses traits contre les ravages d'un soleil brûlant. Ce procédé envers tant d'éminents personnages parut une insulte

à la république même : on ne sait en vérité ce qui indigna le plus la noblesse, l'incivilité de la reine ou la dureté de la mère.

La diète de convocation s'assembla au milieu de l'effervescence publique. Elle déclara qu'un Piast (un Polonais) ne pourrait être élevé au trône [septembre]. C'était proscrire la race dégénérée de Jean III. Un nonce, Horodenski, lui lance son *veto*; et en se réfugiant auprès de Baranowski, il désigne à tous les yeux les instigateurs de la confédération militaire.

Bientôt [octobre] l'armée de Litvanie suit l'exemple de l'armée de la couronne. Toute la noblesse, cruellement opprimée sous le joug des Sapiéha, saisit le moment de se révolter contre leur pouvoir. Kasimir Oginski est le chef des troupes qui s'arment pour l'abattre, et auxquelles une foule de gentilshommes, conduits par les Kriszpins, se rallient. Une lettre interceptée de Marie-Kasimire apprend au public qu'elle soudoie la révolte.

Cependant, la diète de convocation rompue, la noblesse à son tour se confédère en corps pour la religion et la liberté. Il fallait régler le temps, les conditions, les formes d'élection. On décide que, cette fois, la pospolite entière composera le corps électoral, et on renvoie l'élection à l'année suivante : autant de mesures hostiles pour les Sobieski; car le temps ne pouvait manquer de tourner contre des princes qui en faisaient un tel usage. Les souvenirs de leur père, qui plaidaient encore leur cause, bien qu'ils eussent outragé sa mémoire, iraient s'effaçant; la petite noblesse, que son règne avait pliée au joug des lois, semblait devoir être défavorable à ses fils.

Il y avait alors une réaction générale de l'ordre équestre contre les grands et le clergé; ajoutez la lutte de la Litvanie et de la Pologne, la lutte de l'Autriche et de la France.

Mais ces trois grandes divisions pouvaient se réduire à une seule. C'était entre Louis XIV et Léopold que cette fois encore roulait le débat; car généralement, depuis cinquante ans, la petite noblesse, le grand-duché, l'Empire, faisaient cause commune; la Pologne, sauf la Gallicie, continuait, ainsi que les grands, d'appartenir à la France.

Toutefois, les haines que les Sapiéha avaient soulevées au sein du Grand-Duché, les rejetèrent dans la faction du clergé, de la Pologne, de Louis XIV. Les Lubomirski restaient fidèles aux traditions de leur famille et à l'alliance de Léopold. Jablonowski nourrissait depuis trop long-temps des ambitions

et des espérances personnelles qui devaient bientôt s'évanouir. Alors il démentit ses antécédents, et se laissa gagner au parti de l Empire. Le cardinal, les Prziemski, les Zaluski, les Sluszha, les Leszczynski, les Potoçki tenaient bon pour la maison royale; ils croyaient à l'appui de la cour de Vienne, et mettaient cependant leur espoir dans la haute noblesse: c'est-à-dire dans le parti français. Cette combinaison fausse acheva de tout perdre.

Le prince Jacques haïssait la France en haine de sa mère. Louis XIV, son parrain, le savait, et l'abbé de Polignac eut ordre de l'exclure à tout prix. Léopold, son beau-frère, s'annonçait pour son protecteur, mais sans vouloir son succès, parce qu'avant tout il ne fallait pas fonder une quatrième dynastie au sein de la Pologne.

La France se donnait pour amie de la reine; mais afin de savoir ses brigues, et de les rompre toutes : la France gardait dans le secret de ses conseils une candidature personnelle.

Au milieu de ces incertitudes, Marie-Kasimire reconnut qu'il fallait renoncer à sa chimère de couronner Alexandre. Elle tenait à ce prince, parce qu'elle seule aurait régné. C'était précisément pour cela que la Pologne ne voulait pas de lui.

L'abbé de Polignac la poursuivit alors du conseil perfide d'éloigner ses deux plus jeunes fils, dont les prétentions étaient une complication inutile, et de leur donner ses capitaux à porter en France pour les mettre en lieu de sûreté contre les entreprises de Jacques. Ils partirent, allèrent à Paris briller dans les fêtes, recueillirent d'universels respects, furent comblés d'honneurs par Louis XIV comme par la France, placèrent enfin une partie de leurs trois millions sur la ville de Paris, et la reine se trouva dépossédée.

Un autre dessein l'occupait. Les chances de son fils Alexandre détruites, elle voulait arriver par une autre voie à régner. Elle travaillait à conserver, par un nouveau mariage, son rang et sa puissance. C'était ce qu'avait fait Louise de Nevers, ce qu'avait rêvé l'archiduchesse Éléonore, conséquence inévitable d'un ordre de choses où les reines, en perdant un époux, perdaient trône et patrie.

Un soir, les amis et la foule obséquieuse étaient assemblés autour d'elle. On parlait des destinées de la Pologne. « Sachez, s'écria-t-elle, que si je ne suis pas Polonaise de

» naissance, je le suis de cœur. Je préfère la Pologne à ma » famille, et c'est pourquoi je vous le dis : gardez-vous de » prendre un roi parmi les miens. Je connais mon sang mieux » que vous. Si vous élisez un de mes fils, et surtout le prince » Jacques, c'en est fait de la république ! » On ne croirait pas à ces horreurs, si notre siècle n'avait vu, aux scènes d'Aranjuez et de Bayonne en 1808, qu'il peut exister une telle mère.

Zaluski la suppliait de prendre garde à ses paroles. « Non, » monsieur l'évêque, continua-t-elle, je ne les regretterai » pas. Jamais je ne me repentirai de ma sollicitude pour les » intérêts et l'avenir de la Pologne. Prenez un simple gentil- » homme plutôt que le prince Jacques. N'avez-vous pas ce » brave palatin de Kiiowie, illustré par tant de combats?...— » Madame, interrompit Konski, Votre Majesté sacrée s'est » opposée, il y a peu de mois, à ce que le bulawa des het- » mans fût remis en mes mains : comment vous paraîtrais-je » digne du sceptre aujourd'hui ? »

Le brave palatin ne s'y était pas trompé. On savait de reste que c'était sur le front de Iablonowski qu'elle voulait porter la couronne. Mais Iablonowski connaissait aussi l'odieux que ces combinaisons appelaient sur lui. Il vit que la reine lui faisait plus de mal par son affection, que de bien par ses trésors et son génie; il désavoua hautement ces vues, et les désavoua en pure perte. La Pologne était résolue à ne pas lui livrer l'héritage de son malheureux ami.

Marie-Kasimire, qui avait compté sur l'appui de l'abbé de Polignac pour l'exécution de ce plan, lui proposa, dans sa colère, un autre parti. C'était de donner la couronne à Vendôme, qui en partagerait avec elle le fardeau. Polignac la flatta d'un vague espoir. Il voulait bien en effet appeler au trône le sang de France; mais son candidat ignoré était jeune, charmant et marié. C'était Conti. Ignoré? Il ne l'était plus. Polignac avait donné aux Sapiéha l'argent nécessaire pour pacifier la Litvanie et dissoudre la confédération d'Oginski, en leur faisant la loi de réunir leurs suffrages sur le vaillant neveu de Louis XIV. A cette nouvelle, la reine éclate en fureurs; elle va au palais de l'ambassadeur de France arracher elle-même de ses lambris son portrait qu'elle venait de lui donner !

Dans son désespoir [novembre], elle se réconcilia avec le

prince Jacques, pour rester mère, sinon femme, de roi; ils mirent en commun leurs haines, leurs brigues, leurs moyens de corruption. Mais le temps où cette coalition aurait été puissante, était déjà loin. Maintenant, elle ne servit qu'à déposséder le prince Jacques du seul titre qu'il eût conservé à la bienveillance de la Pologne : l'inimitié de sa mère.

Les intrigues de Marie-Kasimire soulevaient une telle indignation, qu'après mille supplications officieuses ou publiques, le cardinal interroi, qui restait fidèle à la mémoire de Jean et à sa famille, fut obligé d'obéir au vœu unanime des diétines. Il lui ordonna de s'éloigner de Warsowie [janvier 1697]. On lui appliquait la loi qui bannit de la ville électorale tous les compétiteurs. Elle mit trois mois à exécuter le commandement de la république, et partit enfin [mars] chargée des malédictions de tout un peuple.

Dans son exil près Dantzick, elle plaçait encore un dernier espoir sur l'armée. Mais l'armée s'était détachée comme la Pologne de toute cette maison déchue. Marie-Kasimire voulut se donner, aux yeux de l'ordre équestre, le mérite de contribuer à la pacification générale en avançant avec son fils une partie des sommes qu'exigeraient les confédérés. Tous les ambitieux en firent autant. Iablonowski, chargé de la négociation ouverte à Léopol, s'y employa aussi avec ardeur, dans l'espoir de se créer des chances d'élévation. Tous ces soins n'eurent d'autre résultat que de mettre un terme au déchirement du royaume; le public se contenta de dire : Il est trop juste que ceux qui ont fait le mal le réparent.

La mort de Charles XI, roi de Suède [avril], ravit à Jacques le seul protecteur sincère qu'il eût parmi les couronnes. Charles XII, âgé de quinze ans, professait dès l'enfance une passion pour Jean Sobieski. Il ne s'était décidé à l'étude du latin, que lorsqu'il avait su que c'était la langue habituelle de son héros; en apprenant sa mort, il s'écria : De tels hommes ne devraient pas mourir! Mais il n'avait pas eu le temps de recueillir les rênes de son gouvernement, que déjà s'assemblait [mai] la diète de Pologne; il ne put y exercer nul empire. Cet enfant du reste ne devait que trop intervenir dans les affaires de la république, et il devait y intervenir avec son épée.

Quatre-vingt mille gentilshommes se pressèrent dans le

champ de Wola [juin]. Un candidat nouveau se mit sur les rangs, le candidat véritable de l'Autriche, qui ne proposait le prince Jacques qu'afin de mieux couvrir ses desseins. Le prince qu'elle voulait, c'était le jeune électeur de Saxe, Frédéric-Auguste, qui lui promettait une alliance puissante en Allemagne et la Lusace. Le pape l'appuya pour gagner à l'Église catholique une maison souveraine tout entière. C'était ce qu'annonçait Frédéric-Auguste : déjà il venait d'abjurer.

Tel était l'ascendant de la mémoire de Jean Sobieski, que malgré l'exclusion donnée aux Piasts, malgré toutes les fautes, tous les attentats que nous avons racontés ; son coupable fils fut sur le point d'être élu. Le cardinal Radziejowski continua de le porter. Les premiers escadrons qui donnaient leurs voix, ceux de Krakowie et de Posnanie, d'autres encore le soutinrent ; le reste de la Pologne cria Conti. Le cri de : Vive le prince Jacques ! se fit entendre encore dans le palatinat de Plozko, au milieu d'acclamations favorables à l'électeur de Saxe ; puis le sabre coupa court aux prétentions des partisans des Sobieski. Ainsi rien n'était résolu ; mais ces votes ne furent qu'un inutile hommage aux cendres du vainqueur de Podhaïce et de Chocim. Sa race s'était dépossédée ; dans la nuit qui suivit ce grand jour, elle prit soin de se combattre elle-même. L'emportement des haines de la reine contre la France allait si loin, qu'au dernier moment elle prodigua l'or et les manœuvres pour assurer le succès d'Auguste, plus attachée à exclure Conti qu'à élever son fils. Jacques entra dans ces combinaisons, afin de capter du moins et de conserver la protection de Léopold. Ses émissaires, d'après ses instructions, employèrent le temps qui restait à obtenir de ses partisans l'abandon de sa candidature en faveur de l'Électeur ; ce qu'on ne pourrait croire si des actes de lui, dans lesquels il réclama hautement le salaire promis, n'étaient d'irrécusables preuves, il avait passé d'avance un marché avec Auguste pour lui vendre ses voix ! On comprend que la succession de son père ne pouvait pas lui appartenir. Elle devait être dévolue au Saxon ou au Français.

Elle fut dévolue à tous deux. La majorité nomma le neveu de Louis XIV, la minorité proclama Auguste II [juillet]. Les deux partis chantèrent le *Te Deum* en la gloire de leur roi. Cette fois, chacun consentait à se passer de l'unanimité.

Des deux compétiteurs, Auguste était le plus proche. Il arriva le premier [août], le mieux accompagné, et régna. C'est de cette révolution qu'on peut dire, à juste titre, que le trône fut le prix de la course.

En effet, on ne fut jamais plus expéditif à changer de foi ou à conquérir un royaume. Ces deux choses furent pour Auguste l'affaire de quelques jours. Mais une circonstance nouvelle marqua son avénement. Il se présenta sur les frontières avec une armée de Saxons. Jusqu'alors le système électif n'avait livré la Pologne qu'aux manœuvres et à l'ascendant des étrangers : maintenant c'était à leurs armes.

Il courut droit à Krakowie pour s'y faire couronner [septembre]. Le parti de France se pressa autour de la dépouille du feu roi, de peur que ses partisans ne s'en saisissent, et que la présence de Sobieski mort ne consacrât cette audacieuse inauguration. Auguste II ne se laissa pas arrêter par cet incident. Il donna le nom de diète à un gros de ses amis, éleva un cénotaphe à Jean III, et se joua des protestations des Radziejowski, des Sapiéha, des Potoçki. C'est ce qu'on appela la comédie en cinq actes, savoir : un roi sans diplôme ; un enterrement sans cercueil ; une diète sans nonces ; un sacre sans primat ; des protestations sans effet. Il advint de là que les funérailles de Jean Sobieski se trouvèrent remises à un nouveau règne ; il attendit trente-six ans un tombeau. Il sembla rester debout au milieu de son peuple pour assister à l'accomplissement de ses présages, et voir après lui les nations voisines fouler la république aux pieds.

Louis XIV résolut d'attaquer les armes à la main l'usurpation d'Auguste ; mais il n'était pas heureux avec les usurpateurs. Affaissé moins sous le poids de l'Europe que sous celui de ses victoires, il avait été réduit, dans sa pénurie d'argent et d'hommes, à désirer la paix. Elle fut conclue à Riswick, et par la première disposition il reconnaissait pour roi légitime d'Angleterre et pour allié le spoliateur des Stuarts : c'était chose à laquelle Jean Sobieski, moins engagé que lui envers les Stuarts, et uni seulement à leur cause par affection et par loyauté, n'avait jamais voulu consentir.

La paix de Nimègue, si imprudemment violée, était remise en vigueur de nom ; mais, de fait, abolie au préjudice de la France. Ce ne fut pas assez que les arrêts des chambres de

Metz, Brisach et Besançon fussent cassés; que le roi restituât la principauté d'Orange, Courtray, Luxembourg, Ath, Mons, le comté de Chiny, Dinant, Philipsbourg, Brisach, Kehl, Fribourg, le Brisgaw; il rasa en outre le fort Louis, le fort Royal, Trarsac, Strasbourg, gloire de Vauban; précédemment il avait cédé la Savoie, Pérouse, Sainte-Brigitte, Pignerol; il rendit encore à l'Espagne la Catalogne, et la vaste province de Lorraine au jeune Léopold, fils bienfaisant du vaillant duc Charles et de la reine Éléonore..... Ainsi, Louis dépouillait ses plus belles conquêtes; il avait compromis sa monarchie comme sa renommée dans des agressions perfides et altières, pour abandonner, au bout de neuf années de combat, les plus beaux fleurons de sa couronne; c'était lui maintenant qui consacrait en Angleterre la maison de Nassau, et rétablissait la maison de Lorraine. Les historiens ont eu soin de remarquer que Léopold vint lui rendre hommage à genoux; mais il n'y avait d'humilié que Louis, *assis et couvert*, pour qui cet hommage était un monument de ses fautes. D'un autre côté, ce ci-devant roi d'Angleterre, réduit à protester, du fond du palais de Saint-Germain, contre son délaissement par le souverain qui nourrissait son exil et qui y avait tant contribué, cette reine détrônée, les princes leurs fils, les seigneurs qui leur étaient fidèles semblèrent rester à la cour de Louis moins en témoignage de sa générosité qu'en reproche et en châtiment de ses torts.

L'Europe elle-même s'étonna de ce déclin du grand roi. On essaya de voir dans sa résignation de vastes pensées; on s'attendit que du moins il allait chercher des compensations dans le Nord, qu'il ferait tout pour mettre dans sa maison, comme disaient les *Annales de la cour*, dans leur érudition officielle, le sceptre de ces trois dynasties illustres: les *Mamellins*, les *Jagellons* et les *Palatins*. Il confia en effet Conti à Jean-Bart [octobre], pour le jeter sur la plage de Dantzick. Mais bien du temps avait été perdu; Louis épuisé ne s'était pas pressé de faire des sacrifices, et Conti lui-même s'était pressé moins encore de chercher ce trône qui lui semblait ouvert. Il aimait; car c'était à aimer ou combattre qu'il passait sa vie. Les ordres du roi, ainsi que les prières d'Adélaïde de Bourbon sa femme, qui était encore plus avide de l'éloigner de France que de régner, l'avaient forcé d'accepter son élection et de la sou-

tenir; mais il n'aspirait qu'à perdre un royaume par fidélité pour ses amours. Il le perdit. On doit reconnaître que dix mille louis et quelques lettres de change n'étaient ni un trésor, ni une armée qui pussent aisément balancer et l'ascendant des troupes saxonnes, et le vœu de la petite noblesse, et le dévouement de Dantzick aussi bien que des autres places protestantes, et le crédit de Léopold, et, par-dessus tout, la possession. Cependant telles étaient l'ardeur des grands pour le sang de France, la puissance du nom de Louis XIV, et la gloire qui couvrait Conti, qu'au bruit de son arrivée en vue de la plage polonaise, tout s'émut... Le parti français, ranimé, prit les armes [novembre]. Le cardinal, Zaluski, les Sapiéha, Konski accoururent. Ils allèrent le complimenter sur ses vaisseaux, lui dire qu'ils l'avaient élu : « parce qu'une tâche immense » était à remplir, celle de consoler la Pologne de la perte de » Jean Sobieski ; » ils l'engagèrent à descendre à terre, à se rendre aux vœux de la noblesse qui accourait, à paraître au milieu des troupes qui venaient à lui de toutes parts. Il voulut attendre des forces plus considérables, resta en rade, déconcerta ses amis par ces hésitations si contraires à ce qu'on disait de sa vaillance téméraire. Plus dégoûté de la Pologne à mesure qu'il voyait le trône de plus près, et de plus loin ses amours, il déclara son parti trop faible pour tenter la fortune, et fit voile vers la France, préférant une femme aimée au bandeau des rois, lui sacrifiant jusqu'à sa gloire, faisant douter la Pologne de son courage, et blessant, par son abandon inattendu, tous ces grands, tout ce peuple qui venaient à lui. Du moins, Henri de Valois avait consenti à régner quelques ans sur leurs ancêtres.

Auguste, après avoir eu la satisfaction de voir se montrer et disparaître cet illustre compétiteur, s'avança hardiment [janvier 1698] sur Warsowie. Les dissidents se rallièrent à lui en foule. Le cardinal consentit, à prix d'argent, dit-on, à paraître dans sa cour ; les Sobieski mêmes s'y pressèrent. Marie-Kasimire espéra y reprendre son ascendant sur les destinées de la Pologne. L'illusion, il est vrai, dura peu; après s'être mêlée aux solennités de l'avénement, après avoir pris part aux longs banquets où Auguste fêta le czar Pierre, qui revenait d'Europe [août], elle sentit enfin la nécessité de s'éloigner, et alla, en pèlerinage, disait-elle, chercher un

asile pour sa grandeur déchue dans cette antique capitale de l'univers, ruine immortelle qui semble prédestinée à servir de rendez-vous à toutes les puissances tombées.

Le prince Jacques se retira sur les terres de l'Empereur. Alexandre consentit à prendre du service dans la garde d'Auguste, dans sa garde saxonne. C'était blesser la Pologne au cœur ; car la république entière demandait le renvoi de cette milice insultante, et Auguste fut contraint de le promettre. Il différa de tenir sa promesse, sous prétexte de s'en servir comme d'un renfort dans la suite de la guerre contre les Turks ; mais il n'y eut de guerre qu'entre Iablonowski et les généraux saxons, qu'entre les soldats allemands et les troupes polonaises. On n'entendit pas parler des Ottomans.

Mustapha, battu à Zenta et mis en fuite par Eugène, inclinait à la conclusion de cette guerre de quinze années, si fatale à la grandeur musulmane. Un congrès de cinq puissances belligérantes se rendit à Carlowitz, sur le Danube [octobre], sous la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Des difficultés d'étiquette faillirent tout entraver : Maurocordato, ministre de Mustapha, imagina un grand pavillon circulaire, à sept portes ; les sept légations avaient leur tente dressée du côté de leur pays, tous les ministres entraient à la fois et s'asseyaient au siége placé devant eux. Le traité prit pour base [janvier 1699] le *uti possidetis*. L'Autriche garda la Hongrie et la Transylvanie, avec la Save pour frontière du côté de l'Esclavonie. Tékéli, réfugié avec son intrépide compagne à Constantinople, où il vivait dans l'intimité du sultan, dut avoir son séjour marqué sur les rivages de l'Asie : la vengeance impériale lui interdisait la terre d'Europe. Ce fut pour peu de temps ; il ne tarda pas à revenir de ce côté de l'Hellespont, conformément à sa demande dernière, pour y être enseveli. Pierre retint Azoff et ses possessions nouvelles. La république de Venise et celle de Pologne, maltraitées par leurs alliés, furent contraintes de céder, l'une les places situées au nord du golfe de Lépante, l'autre les dernières conquêtes de Jean sur le Dniester. Mais Venise conservait encore la Dalmatie, les îles, le Péloponèse, où le divan comptait, il est vrai, ne souffrir le lion de Saint-Marc et la croix que jusqu'au jour où la ligue sainte serait rompue. La Pologne recouvrait Kamiéniéç, qui ne vit plus

l'infidèle ni dans ses murs, ni sur ses glacis. La tranquillité partout établie, Auguste put s'occuper d'affermir sa puissance ; Pierre-le-Grand, d'exterminer le parti des anciennes mœurs ; l'Empire, de cicatriser ses blessures ; Louis XIV s'occupa de proscrire les erreurs de madame Guyon. Les massacres de boyards en Moskowie, les exécutions de réformés en France, de catholiques jacobites en Angleterre, n'étaient pas choses qu'on remarquât alors ; la querelle de Bossuet et de Fénelon fit seule du bruit en Europe : à ce moment solennel où le dix-septième siècle terminait son éclatante carrière, l'univers était en paix.

Cette paix fut un hommage rendu par la fortune à la mémoire de Jean Sobieski. Ce qu'il y avait de sacrifices imposés aux Polonais, leur faisait sentir la grandeur de leur perte; les alliés n'auraient ni exigé, ni obtenu du libérateur de Vienne l'abandon de ses conquêtes en Moldavie. Ce qu'il y avait d'avantages assurés à la république attestait et la sagesse de ses plans, et la puissance de ses œuvres. Il partageait avec Duguesclin l'honneur d'emporter, mort, des villes. C'était à lui que les clefs de Kamiéniéç étaient remises. Du fond de son cercueil, il abaissait le croissant et agrandissait la Pologne.

En effet, le traité de Carlowitz était tout entier son ouvrage. On peut dire que son épée en avait laissé les clauses écrites sur des champs de victoire : c'était sa main puissante qui avait poussé jusqu'à Belgrade, jusqu'à Lépante, jusqu'à Lacédémone, cette guerre commencée sous les murs de Vienne. Tels qu'un torrent épuisé qui retire ses eaux, les barbares, sur toutes les frontières, avaient fui devant son ascendant. On a même remarqué que toute la fortune de la guerre semblait tenir à sa présence : s'ébranlait-il, il entraînait la victoire, comme par miracle, depuis Salankemen jusqu'aux ruines d'Argos ; restait-il témoin inactif de cette grande lutte, sur-le-champ, de Chio à Belgrade et Azoff, l'islamisme recommençait à étendre ses ravages. A la fin, le divan s'avoue vaincu. Le vœu de Jean et sa mission sont accomplis. De lui, de ses travaux, datera l'irréparable et éternel abaissement de la grandeur ottomane.

Les événements qui se sont succédé depuis lors n'ont fait que rehausser sa gloire. Sa conquête posthume de Kamiéniéç

a été la dernière qu'ait faite la Pologne. Il a été aussi son dernier roi national ; il a été en outre le dernier que le monde ait respecté. Avec lui s'évanouit la puissance de la république et son prestige. Des armées étrangères s'établirent dans ses provinces pour n'en plus sortir. Ce furent tour à tour des troupes saxonnes, suédoises, moskowites, impériales, prussiennes, qui régnèrent. La Pologne n'était déjà plus ; suivant les présages de Zaluski, elle était desscendue au tombeau avec le plus grand de ses fils.

Sans doute, Jean Sobieski ne parcourut pas sa longue carrière exempt de fautes. Nous avons signalé celles qui peuvent être justement imputées à sa politique extérieure. Sa politique intérieure semble avoir été trop faible, trop dépourvue d'avenir, et en quelque sorte trop résignée ; soit que, Polonais du vieux sang comme il l'était, il ne sentît pas tous les vices de l'état social et politique dans lequel il était né, soit plutôt qu'il trouvât, dans cet ordre de choses même, un obstacle fatal et insurmontable à toutes les améliorations. Entre ce peuple condamné à l'éternelle léthargie de la servitude, cet ordre équestre, sorte de bourgeoisie nobiliaire, qui proscrivait l'industrie comme les autres bourgeoisies la cultivent, qui dégradait le commerce comme les autres l'honorent, qui ne comprenait de métier que celui des armes ; enfin ces grands, usufruitiers de tous les abus d'un tel régime, dès lors intéressés à le maintenir, il n'y avait prise nulle part pour les tentatives d'un réformateur. Les faibles essais de Jean l'ont fait voir. Il ne put plier les grands à une ombre de monarchie héréditaire, l'ordre équestre à des dispositions protectrices du commerce, le peuple à la formation de l'infanterie agraire : il ne put pas obtenir que ce peuple, qui était toute la Pologne, moins cent mille gentilshommes, donnât à la république des soldats. Quand on parle des vices de la constitution polonaise, il faut entendre surtout la constitution sociale. C'est la société qui était assise sur des bases caduques. C'est par là que cette noble et valeureuse nation a succombé.

Si du prince nous passons à l'homme, nous reconnaîtrons dans le caractère de Jean Sobieski ses côtés faibles. Hélas ! comment contester sa faiblesse pour sa femme, pour ses enfants, pour tout ce qui l'entoure ! L'histoire est même près

de passer condamnation sur ce reproche d'avarice, universellement attaché à sa mémoire ; et toutefois son empressement à payer l'armée de ses deniers, à la vêtir, à prendre les subsistances sur ses terres, à déposer les priviléges lucratifs des grands-hetmans, à distribuer de toutes mains les riches dépouilles du Turk dans la campagne de Vienne, semblent justifier sa mémoire. Zaluski s'indignait, plusieurs années après, de cette imputation, et demandait qu'on interrogeât son trésorier, prêt à dire que ses immenses revenus privés s'épuisaient en sacrifices pour soutenir l'éclat du trône, en largesses pour subvenir à toutes les infortunes. Aux gentilshommes pauvres, était destiné, sur sa cassette personnelle, un fonds de vingt mille florins par mois. Nous avons vu ouvrir son trésor, qu'on disait immense, et qui avait excité tous les cris des factions contraires : qu'y trouva-t-on? Une si faible épargne, qu'elle ne prouve qu'une chose : c'est que, dans les dernières années de sa vie, il prévit le destin qui attendait ses fils, et voulut leur laisser les moyens de promener leur exil loin de leur patrie.

Du reste, brave et tendre ; pieux et philosophe ; joignant la grâce à la majesté, la douceur à la force, l'esprit au génie; supérieur dans un tournoi comme à la guerre, et à la tribune comme sur le champ de bataille ; amoureux des sciences, des arts, de la gloire ; passionné pour la patrie : tel il se montre à la postérité, qui verra en lui l'un des hommes les plus accomplis dont parle l'histoire, et l'un des plus grands, le capitaine dont la carrière fut marquée par le plus d'utiles prodiges, le roi qui a le moins emprunté son éclat au rang suprême. Elle dira qu'il fut illustre, entre les hommes éclairés de son temps, dans le siècle du génie ; entre les hommes de guerre, quand le grand Condé vivait ; entre les têtes couronnées pendant le règne de Louis XIV. Louis XIV est le seul prince qui ait, à cette époque, jeté plus d'éclat. Voltaire dit avec raison de Louis que, « quoiqu'il y eût alors des héros » comme les Jean Sobieski, qui effacèrent en lui le guerrier, » personne n'effaça le monarque. » Mais, si Louis régna au dedans avec autant d'autorité que de splendeur au dehors, peut-être dut-il beaucoup aux Richelieu et aux Mazarin, qui avaient façonné la société au joug. Quand Louis vint, la puissance féodale n'existait plus, et l'esprit réformateur

n'existait pas encore. En Pologne, Jean eut affaire à une société vieillie dans l'exercice du pouvoir, enivrée du sentiment de l'indépendance personnelle, incapable de commander avec modération, plus incapable encore d'obéir. Louis XIV posséda éminemment cet art des trônes, de bien placer sa faveur. Jean, au contraire, fit trop souvent des ingrats ; et c'était encore une suite inévitable des institutions de son pays. On ne peut nier d'ailleurs que le roi de Pologne n'eût plus de qualités aimables, un plus vaste savoir, un plus brillant génie, ni que le roi de France sût mieux imposer aux hommes et forcer l'obéissance. Le premier compta dans sa carrière de plus éclatantes journées ; il avait des éclairs de gloire qui éblouirent le monde. La splendeur du second fut plus soutenue ; elle se composa de soixante années de faste et de puissance ; il y entrait tout un cortége de hautes renommées. Car Louis remplit son siècle : il le représentait tout entier aux yeux de la postérité ; en lui éclatait on ne sait quelle grandeur souveraine qui illustrait toutes les gloires contemporaines et que tout le monde respecte, que reconnaît l'histoire ; son nom régna. Le héros de la Pologne n'eut pas de grands hommes pour appuis. Il était seul sur la scène, et y brillait de son pur éclat : mais il n'était qu'admiré ; Louis imposait et régnait. Jean arriva au faîte de la grandeur à force de travaux. Le roi de France y fut porté par sa naissance ; mais il était digne de sa fortune. Jean créa la sienne, et fut de tout point un grand homme : Louis XIV était le grand roi.

Les deux monarques s'étaient formés au milieu des orages ; tous deux passèrent la vie à combattre ; tous deux asservirent aux lois d'une femme leur vie et leur gloire ; tous deux portèrent plus loin que jamais le nom de leur patrie, et l'établirent plus haut dans l'estime du monde ; tous deux soutenaient, par leur gloire ou par leur puissance, le poids d'un régime épuisé qui n'avait plus cent ans de vie.

La mort établit entre ces princes un dernier rapport. Leurs cendres furent insultées, celles de Louis par son peuple, celles de Jean par son fils. Louis vivant eut la douleur de voir tomber autour de soi tous les rameaux de son tronc illustre : soixante-quinze ans après, ce fut sa monarchie même, fastueuse, absolue et sans étais, qui s'écroula. De son laborieux

empire, rien n'aurait survécu que le souvenir de ses magnificences, de ses prodigalités, de ses déréglements, de la longue et sombre expiation qui marqua la seconde moitié de sa carrière, si son lourd et superbe despotisme n'avait laissé en héritage à sa maison et à son peuple, avec une gloire militaire immense, une gloire littéraire qui domine le cours entier des temps modernes. La famille de Sobieski tomba du rang suprême où il l'avait portée, et ce fut au milieu des mépris publics; mais Jean ne le vit pas; il pressentit seulement la chute de ses fils; il pressentit aussi celle de la Pologne : soixante-quinze ans après lui, elle succomba. Mais alors que sa maison et sa patrie ne sont plus, de lui reste ce grand monument, la décadence profonde, le perpétuel refoulement des barbares. Le premier cri de liberté qui a retenti de nos jours parmi les ruines de la Grèce a été un hommage à sa gloire. Cette reconnaissance de tout un peuple se lie si bien au souvenir de ses travaux, qu'il n'est pas une tribune dans l'univers où n'ait retenti, au sujet des martyres de Missolonghi, de Chio, de Psara, le nom de Jean Sobieski.

D'où vient que cet homme, si bon et si grand, a eu l'âme rongée de chagrins; que les affections et la puissance, que la vie publique et la vie privée lui ont été également amères; que ses fils grandirent sous ses yeux dans ces lâches désordres qui les ont perdus; qu'envié du monde, il a vécu, il est mort dans le désespoir? Est-ce un de ces caprices de la fortune qui étonnent la conscience? Non; Jean Sobieski avait eu un grand tort dans sa vie, et sa vie l'a expié. Quand il poursuivit, quand il obtint la main de l'éblouissante madame Zamoyska, il n'y avait pas trois semaines que le généreux Zamoyski, dont la tendresse avait élevé Marie d'Arquien au comble des honneurs et de la fortune, venait de descendre au tombeau; sa cendre n'était pas froide encore. Jean devait se dire qu'une femme si prompte à mettre en oubli et à outrager l'homme qui lui dévoua sa vie, n'était pas digne d'un autre amour; qu'elle flétrirait toute son existence au lieu de l'honorer et de l'embellir; qu'elle mettrait au sein de ses enfants les poisons dont le sien était rempli; qu'elle saurait méconnaître quelque jour son nouvel époux comme elle insultait au premier... La passion aveugla Sobieski; et de tous les entraînements, celui-là est assurément le plus digne d'excuse

aux yeux du monde ! Mais il est des hommes qui ont le devoir de se montrer élevés au-dessus de la foule par le caractère autant que par la fortune. Quand l'empire désordonné d'une femme peut influer sur le sort des nations, faut-il s'étonner que Dieu le châtie ?... L'histoire bien faite serait le tableau des justices du ciel.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

CONCLUSION.

SUITE DE L'HISTOIRE DE POLOGNE JUSQU'A NOS JOURS.

1700—1814.

SOMMAIRE.

Avènement du dix-huitième siècle. Rupture de la paix générale. Guerre de la succession au midi. Au nord, coalition contre Charles XII. — Agression du roi Auguste II. Ses motifs : Haine des Polonais et des Saxons. Accroissement du parti français. Maintien des troupes étrangères. — Succès de Charles XII sur les Danois à Copenhague, sur Pierre à Narva. — Séjour de Charles sur la frontière de la Pologne. Intelligences de ce prince et des grands. Déclaration commune contre le roi Auguste. Longues négociations. Politique patiente du roi de Suède. — Marche de ce prince au secours du parti français. Victoire de Kliszow. Confédérations contraires. — Résolution d'élire Jacques Sobieski en place d'Auguste. Captivité de Jacques. — Refus d'Alexandre Sobieski d'accepter le trône. Ses motifs : avarice, lâcheté. — Élection de Stanislas Leszszynski. Ravages que ce choix produit dans le parti français. — Marche de Charles sur la Saxe, à la faveur des guerres de l'Empire. Délivrance des Sobieski. Leur destinée. Destinée de leur mère. — Marche de Charles sur la Moskowie. Calculs insensés et ruine de ce prince. — Rétablissement d'Auguste. — Paix d'Utrecht. Mort de Louis XIV. — Politique nouvelle des puissances. — Rapports entre la révolution de Russie et celle de France aux deux extrémités du dix-huitième siècle. — Caractère particulier de l'esprit novateur en Pologne. Tentative de réformation dans le sens du pouvoir. Vœu des grands. Obstacles. — Auguste III. Anarchie. Intervention de la Russie, de la Prusse, de l'Autriche. — Election violente de Stanislas Poniatowski. Confédération de Bar. Premier démembrement. — Constitution nouvelle. Recours de la petite noblesse à l'étranger : confédération de Targowice. Second démembrement. — Guerres de Kosciuszko. — Partage. — Les Français en Pologne. — Révolution de 1814. — Résumé de la marche contraire de la société polonaise et des autres sociétés européennes dans tout le cours de sa durée. Causes. Résultats. — Moralité.

La paix de la Pologne, la paix de l'univers ne fut pas de longue durée. Le dix-huitième siècle à son lever trouva le monde en feu.

L'héritage de Gustave-Adolphe, tombé aux mains d'un jeune prince de dix-huit ans, parut au roi de Pologne, au roi de Danemark et au tzar Pierre une proie facile. Dans le

même temps, une proie plus grande encore faisait courir le midi tout entier aux armes. Le roi d'Espagne, Charles II, dont la mort avait occupé les cabinets depuis sa naissance, descendait enfin au tombeau, laissant en litige entre les maisons de France et d'Autriche une succession qui comprenait la moitié du monde.

Ainsi, une double guerre allait embraser l'Europe [1700]. L'incendie commença par le Nord. Frédéric-Auguste II eut la gloire de l'allumer.

Auguste II, loin d'apaiser les dissensions civiles depuis la paix de Carlowitz, n'avait fait que les irriter. Le parti du clergé, des grands, de la France, rallié à ce prince par la nécessité, s'éloignait de lui chaque jour, repoussé par ses fautes. L'ascendant de l'Autriche sur ses conseils, son faible pour la petite noblesse qui l'avait élu, son intention manifeste d'abaisser les maisons puissantes, la difficulté que cet électeur absolu éprouvait à se conduire en roi dépendant et limité, sa cour luthérienne et plus que tout ses troupes étrangères, justifiaient ceux qui avaient combattu sa candidature, et grossissaient le nombre des opposants. Peu à peu son gouvernement et sa cour furent entièrement saxons. On comprend qu'il préférât à Iablonowski ou Sapiéha, qui le contrecarraient souvent, Flemming et Steynau, qui obéissaient toujours; toute son application fut de disperser les troupes polonaises et de les dissoudre. Il ne voulait plus avoir à son service que l'armée allemande; et comme l'insolence de cette armée s'accroissait avec le besoin qu'il avait d'elle, Frédéric-Auguste fut bientôt pour ce peuple libre, qui l'avait couronné, un monarque étranger et en quelque sorte victorieux. La Pologne, humiliée et mise au pillage, se sentait un pays conquis.

Aussi les discordes étaient-elles plus que jamais ardentes. Sans que la légitimité du roi fût nulle part mise en question, des combats acharnés ensanglantaient la querelle persévérante du parti qui l'avait élu et de celui qui l'avait repoussé. En Litvanie, cette querelle prit décidément la forme d'une guerre civile sous le drapeau des Sapiéha ou sous celui de la faction allemande, de la faction d'Auguste, qui eut pour chef d'abord un Oginski, ensuite un prince de Wiçniowicz : les Wiçnioweçki faisaient toujours cause commune avec la petite noblesse. En Pologne, ce fut une guerre nationale entre les troupes de la

république et les Saxons, qui ne pouvaient se voir sans s'égorger.

Vainement le roi avait promis le renvoi de sa milice étrangère. Résolu de la conserver, il chercha quelque part une guerre à déclarer, et ce fut Charles XII qu'il choisit pour adversaire. Contre le vœu des lois, il n'informa point la diète de sa résolution, pour marquer que c'était une guerre qui le regardait seul, et avoir le prétexte de n'employer, dans l'expédition qu'il méditait contre la Livonie, que les troupes électorales. En même temps il se vanta de cette guerre, comme d'une preuve de sa fidélité à remplir les *pacta conventa* de son couronnement. Il y avait contracté l'obligation de restituer à la république toutes ses anciennes dépendances. Cette clause alors fut faite pour Kamiéniéç : il l'appliquait à Riga.

Un obscur démêlé divisait depuis long-temps le Danemark et la Suède. Frédéric IV jugea le moment opportun pour se montrer exigeant; il se trompait. Les conseillers de Charles XII, qui avaient aidé leur jeune maître à déposséder sa grand'mère de la régence, ne craignaient rien tant que le repos. La guerre de Livonie était peu considérable à leurs yeux. Ils se jetèrent avec empressement dans une autre guerre toujours nationale chez les Suédois. La Hollande, l'Angleterre, le Hanovre, qui ne pardonnaient pas au cabinet de Copenhague son penchant pour la France, unirent leurs forces de terre et de mer à celles que Charles XII conduisait contre la couronne de Danemark. Il l'écrasa [août].

Cependant Frédéric-Auguste, après quelques succès contre les généraux du roi de Suède, échoua devant les fortifications de la capitale de la Livonie et sa nombreuse garnison. Il avait regagné la Pologne quand la Suède apprit qu'un autre ennemi la menaçait vers ces frontières lointaines. Pressé de voir la Baltique, le tzar Pierre s'avançait sur le golfe de Finlande avec quatre-vingt mille hommes commandés par le duc de Croy. Charles XII accourut. Les quatre-vingt mille Moskowites, avec Pierre-le-Grand et Croy à leur tête, furent écrasés aux champs de Narva comme les Danois [3 novembre]. Les Saxons le furent à leur tour. Charles les chassa de la Livonie, de la Curlande, et parut sur la frontière de la Litvanie.

Le prestige de tous ces succès tombe, si on réfléchit que l'extermination des Strélitz venait d'énerver l'empire mosko-

vite, que les armées russes, malgré le long travail d'Alexis et de Pierre Ier, montraient encore peu d'ordre et d'instruction; qu'on voit dans Puffendorf le roi de Suède mettre en ligne, à Narva, plus de trente mille hommes, et que c'étaient à peu près les meilleures troupes de l'Europe : c'étaient les plus vieilles, les plus instruites, les mieux payées.

Il faut considérer qu'au milieu d'une conflagration universelle, la Suède était, depuis vingt ans, en paix. Le sage roi Charles XI s'était appliqué à cicatriser la plaie profonde des guerres de Gustave-Adolphe et de Charles-Gustave. Absolu mais sage, et habile quoique dur, il laissa à son successeur un pouvoir illimité, une population puissante et robuste, un commerce et un crédit florissants, des flottes qui faisaient l'admiration comme l'effroi du Nord, une armée nombreuse et instruite, des coffres remplis. Cette longue épargne d'argent et d'hommes égalait Charles XII, tant qu'elle durerait, aux plus grands rois. Fils prodigue, il la dissipa.

Au lieu de profiter de ses triomphes pour dicter la paix à Pierre Ier, à Auguste II, à Frédéric IV, Charles déclara sa résolution de ne pas reconnaître pour légitime l'élection qui avait couronné Auguste. Cette déclaration ébranla jusqu'aux fondements la Pologne. Ce fut contre le roi Auguste une guerre de quatre années, la plus étrange qui se fût vue encore dans le monde et dont l'histoire de Voltaire ne donne nullement l'idée.

Après tout ce qui s'était passé, le parti français en Pologne ne plaçait plus d'espoir sur la France. Les grands cherchaient ailleurs un appui. Deux monarques s'offrirent à eux : l'un était le margrave de Brandebourg, Frédéric II, premier roi de Prusse, qui mettait en ce moment lui-même sur son front la couronne royale [janvier 1701], mais qui, par cette hardiesse autant que par son voisinage, inspirait des alarmes aux grands sur l'indépendance de la Pologne; l'autre fut le jeune victorieux qui venait du fond du Nord pour donner, disait-il, main-forte aux Polonais opprimés, sans autre ambition que d'assurer la liberté de leur patrie. Les Sapiéha se jetèrent les premiers dans ses bras, et le cardinal Radziejowski promit d'en faire autant.

Pendant dix-huit mois, ce roi de vingt ans, qui se voyait à la tête d'une puissante armée, resta campé sur les frontières de la république, encourageant à une révolution, par des né-

gociations secrètes ou patentes, le sénat, les hetmans, l'archevêque de Gnesne, tous les chefs du parti qui l'appelait, refusant de négocier avec le roi, comme illégitimement élu; battant çà et là ses Saxons, et se déclarant en paix avec la république. Dans cette politique circonspecte et obstinée on reconnaît le génie de Piper et sa prudence imperturbable, qui trouva un admirable appui dans la volonté entêtée de son jeune maître. C'était beaucoup que, brave et ambitieux de renommée, Charles sût comprendre à son âge et adopter les vues de Piper. Quel prince de vingt ans aurait eu cette connaissance des hommes et des factions, ce tact à en manier les ressorts, cette confiance qui sait attendre, cette modération calculée qui rassurait la Pologne et ôtait à l'Empereur la pensée d'intervenir dans ces différends?

Dans ces conjonctures extraordinaires, Auguste sentit la nécessité de lier les Polonais à sa querelle et de les engager. Il prit le parti de rappeler son armée saxonne en ordonnant aux hetmans de se porter sur les frontières à la tête des troupes nationales. Les hetmans refusèrent, parce que la république n'avait pas déclaré la guerre à la Suède. De cette sorte, la Pologne resta ouverte, et Charles continua de négocier l'expulsion du roi sans envahir le royaume.

Le pape intervint; il menaça le primat de ses foudres s'il trempait dans une conjuration ourdie pour livrer aux armes d'hérétiques obstinés la Pologne catholique. Clément XII oubliait que les Saxons étaient hérétiques comme les Suédois, et que le parti à la tête duquel marchait le cardinal était celui des grands et de l'épiscopat. Mais ce parti était ennemi de l'Autriche; ce parti aimait la France; ce parti tendait la main au successeur de monarques sous lesquels avait tremblé l'Empire; et Léopold continuait de dominer la politique du Vatican.

Radziejowski répondit au pape qu'il affronterait mille fois le martyre pour soustraire la Pologne à l'ascendant des hérétiques. Il conseilla au roi Auguste d'accréditer sa maîtresse, la comtesse de Kœnigsmark, près le jeune roi de Suède, pour lui arracher la paix; il écrivit à Piper d'empêcher son maître de recevoir cette dangereuse ambassadrice, et conspira plus passionnément que jamais la chute du prince devant lequel il pliait le genou.

Une diète, à laquelle le roi s'avisa de recourir, fut élue sous

l'influence des grands : la haine que la nation portait à la domination saxonne avait fortifié leur ascendant. Le souvenir de Jean Sobieski et sa gloire, le nom de ses fils et leurs griefs remplirent les débats. Auguste comprit qu'il marchait à un abîme.

Cependant [1702] Radziejowski s'étonna de ne pas trouver dans ses amis l'audace qu'il aurait voulue. Par une suite étrange de l'état de la Pologne, le roi voyait clairement tous ces complots, il en était entouré sans avoir la puissance de les déjouer, non plus que de les punir, et de leur côté ceux qui les ourdissaient hésitaient à les consommer. Une foule de motifs les empêchaient encore de prononcer la déchéance : les longues animosités de l'ordre équestre interdisaient l'espoir d'un concours unanime; la religion du serment était puissante chez ce pieux et vaillant peuple; enfin, on ne parvenait pas dans les conciliabules à s'accorder sur le futur roi. Le chagrin de n'être pas compté au nombre des candidats avança, dit-on, la mort de Iablonowski, effacé au milieu de ces orages, et moins grand que jamais depuis que le grand homme dont il avait envié la couronne avait cessé de la porter [avril]. Le cardinal et les Sapiéha prirent le parti d'engager Charles XII à venir fixer, par sa présence, ces longues incertitudes : la guerre de la succession ébranlait alors l'Empire; la France triomphait; Philippe V, maître de Madrid, maître de Naples, marchait victorieusement sur le nord de l'Italie; Charles ne craignit plus de descendre, à la tête de son armée, dans les provinces de la Pologne. Il entra dans Warsowie sans coup férir [24 mai]; et, ne voyant d'obstacle à un entier triomphe que l'armée d'Auguste, dont les lignes couvraient Krakowie, il alla renverser l'obstacle dans les plaines de Kliszow [août]. De Kliszow, il poursuivit Auguste sur le champ de bataille de Pultusk; Thorn tomba devant lui comme Krakowie; il avait Warsowie, Léopol, toutes les capitales. Le trône fut déclaré vacant.

En traversant Warsowie, Charles avait adressé au primat, chef de la république selon lui comme dans un interrègne, l'invitation de profiter de la délivrance de la Pologne pour mettre au plus tôt, par une élection régulière, un terme à ses malheurs. Radziejowski n'avait pas de vœu plus cher; le parti qui avait succombé aux élections dernières se trouvait relevé par la fortune de Charles XII, et pourtant deux années

encore se passèrent dans ces négociations patientes du roi de Suède, dans ces menées indécises du parti français.

Jamais peuple n'eut une situation plus extraordinaire. Deux factions étaient en présence : toutes deux avaient, pour les représenter et les défendre, une armée; mais une armée étrangère, une armée conquérante, conquérante sans combat. L'élu de la petite noblesse avait introduit les Saxons; les grands appelaient les Suédois. A dater du jour où Jean Sobieski ferma les yeux, l'étranger règne sur la Pologne. C'est qu'une nation sans peuple est promptement épuisée : la république semblait n'avoir plus de sang à donner pour la guerre civile même. On ne voyait de rencontres armées qu'entre les troupes suédoises et allemandes; c'étaient en quelque sorte les champions des combats judiciaires d'autrefois : du reste les factions conduisaient leur querelle comme un procès. Réunies autour de l'électeur de Saxe ou du roi de Suède, en diètes, en confédérations, en sénat, partout où la victoire conduisait ces princes, elles échangeaient les notes et les sommations [1703]. La corruption se montrait dans ces démêlés plus que la violence; on cherchait de part et d'autre à gagner ses adversaires plus qu'à les abattre. C'est ainsi que l'or, dit-on, enleva le chevalier Lubomirski à la faction allemande, et que l'office de grand-chancelier lui donna Zaluski. Réciproquement déclarés traîtres à la patrie, les chefs passaient sans cesse d'un camp à l'autre. Le cardinal partagea sa vie entre les devoirs qu'il rendait à Auguste dans sa cour, et la trame qu'il conduisait contre lui dans le camp de Charles XII.

Cette prolongation d'anarchie tenait à la difficulté de faire un roi. Charles XII prenait sa force dans le concours intéressé d'un parti où se rencontraient tous les évêques, d'un parti qui s'appuyait sur l'aversion de la Pologne pour le cortége hérétique de Frédéric-Auguste, d'un parti contre lequel s'étaient brisés les efforts et les victoires de Charles-Gustave. Piper reconnut donc que son maître n'avait pas une chance de conquérir plus que de recevoir la couronne. Charles déclara dès lors que le choix de la république était libre. L'unique condition fut d'élire un Piast. La politique des Suédois craignait qu'un prince étranger ne fût pas assez soumis à leur tutelle, et leur orgueil souhaitait que ce roi, leur vassal, fût du sang de Jean Sobieski.

Dès les premiers jours, les grands avaient tourné leurs regards vers le prince Jacques, et lui-même avait tendu les mains à la couronne, qui brillait de nouveau à ses regards. Des réclamations dans les diètes contre le gouvernement d'Auguste annoncèrent sa candidature; mais Léopold, sur les terres duquel il habitait, qui était devenu, par son mariage, son patron en Europe, et qui lui avait promis un gouvernement dans les États héréditaires, Léopold voyait avec épouvante la marche d'un roi de Suède sur les frontières de l'Empire. Menacé de l'inimitié impériale, et combattu entre les conseils contraires de son ambition, Jacques hésita long-temps. Enfin il se décida pour la royauté. Un acte de Charles XII déclara que, s'il était librement élu, son amitié comme son assistance lui étaient à jamais acquises. Cette transaction semblait devoir mettre un terme à l'interrègne, ce grand nom rétablir l'indépendance de la Pologne. Un jour [mars 1704] que le prince et un de ses frères chassaient dans leurs terres de Silésie, trente cavaliers sortent d'un bois, les enlèvent, les traînent en Saxe, et une forteresse répond d'eux à leur audacieux rival.

Voltaire raconte que Charles offrit le trône à celui des trois frères qui était libre encore, puis il ajoute : « Le prince déclara que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte Piper, tous ses amis, et surtout le jeune palatin de Posnanie, Stanislas Leszszynski, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, et ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède, qui, à l'âge de vingt-deux ans, donnait la couronne de Pologne, ou le prince qui la refusait. »

On comprend du reste que Charles XII ne mettait pas de générosité à disposer de la couronne. Il n'était pas en sa puissance de la saisir. Mais hélas ! si les fils de Sobieski ont perdu leur illustre héritage, la faute n'en est point à leurs vertus; pour dissuader les lecteurs, il suffirait de dire que des trois frères, celui qui demeurait libre, était Alexandre. Des prodiges de tendresse fraternelle ne s'attendent pas de lui.

D'ailleurs, le sacrifice qu'on suppose n'eût pas été héroïque; car il eût été insensé. La sagesse et le dévouement étaient d'accepter la couronne pour la garder au prisonnier d'Auguste.

En effet, à peine a-t-on parcouru les documents sans nombre, officiels et privés, que nous possédons sur cette époque, qu'on découvre d'abord comment les choses se passèrent.

Ce qui est vrai, car le roi Auguste l'avoue [avril] dans une note adressée à la diète de Ratisbonne en justification du guet-apens qu'il venait de commettre sur les terres de l'Empire, c'est que le jeune Constantin n'avait pas été destiné à être captif; il voulut partager le sort de son frère. Ce qui est vrai encore, c'est que cet attentat réveilla dans tous les cœurs un intérêt si animé en faveur de cette race illustre, qu'Alexandre, resté libre, aurait pu se saisir du trône : Dantzick lui-même se prononça contre Auguste. Une confédération formée à Warsowie déclara qu'elle était armée pour défendre et sauver les fils de celui qui avait tant de fois défendu, tant de fois sauvé la patrie. Dès lors la déchéance d'Auguste fut résolue. Chacun se crut affranchi de ses serments; mais ce ne fut point par un désintéressement inouï qu'Alexandre laissa échapper cette couronne tant enviée de son enfance; ce fut, et par avarice, et par lâcheté.

A la première nouvelle de l'arrestation de son frère [mai], il résolut d'en tirer parti, en fit grand bruit en Europe, déféra ses plaintes au tribunal de la république et à celui de l'Empire, se porta enfin pour le chef des confédérés. Ses volumineux manifestes contre Auguste étaient remplis de répétitions pécuniaires, qui contrastaient avec la grandeur du débat. Il redemandait entre autres deux cent mille florins promis à sa mère, lors de la dernière élection, pour appuyer l'électeur de Saxe au préjudice de la France, au préjudice de son fils peut-être. Auguste répondit très-bien qu'il se garderait de nier la dette; qu'il s'estimait trop heureux de voir ces princes convenir d'une telle lâcheté, et en réclamer le salaire.

Les Polonais avaient contre Alexandre d'autres griefs. En prenant des années, ce *fils de la grâce et non de la nature*, comme Zaluski l'appelle, s'était de jour en jour efféminé. Les grands, qui reprochaient à son frère de n'être pas assez guerrier pour marcher à leur tête, étaient loin toutefois de confondre avec l'indécision et la mollesse d'Alexandre l'esprit peu militaire mais prompt et hardi de Jacques : malgré tout, telle était la puissance du nom qu'il portait, telle fut la révolte de la Pologne à la nouvelle du coup qui avait frappé les *pupilles*, les *décorations* de la république que, dans l'extrémité où l'on

se trouvait, les confédérés s'accordèrent à porter sur lui leurs suffrages. On lui demanda des sacrifices pour lever des troupes et gagner des voix. Il répondit qu'il ne placerait pas un sou sur quelque chose d'aussi fragile que la faveur qu'on lui montrait. La colère des confédérés peut s'imaginer ; ses amis essayèrent de lui faire voir l'abîme où il précipitait sa maison et sa patrie. Tout fut inutile : *expensarum pericula detrectavit;* et, de tous les dangers, celui de dépenses vaines n'était pas encore à ses yeux le plus redoutable. Que deviendrait-on, disait-il, si l'Empereur, faisant sa paix avec le roi de France, tournait ses armes contre l'élu du parti suédois ? Les confédérés de Warsowie n'avaient point d'armée. L'ordre équestre n'était pas pour eux. Qui pouvait lui répondre qu'en *mettant la main dans ce tronc brisé, il l'en retirerait tout entière* [juin] ?

Ces objections, opposées à Charles comme aux confédérés, portèrent l'indignation dans les cœurs. En vain le roi de Suède fit de nombreux efforts pour donner à ce jeune homme le courage d'être roi. En vain Marie-Kasimire, présente du milieu de l'Italie à toutes ces intrigues, et attentive à lui écrire, par les courriers de l'Autriche, de repousser les propositions funestes de la Suède, lui écrivait-elle par ceux de France de les accepter. Plus il approchait du but, plus en quelque sorte sa tête tournait. Il aurait voulu être élu sans risques comme sans frais, pour ainsi dire à son insu, et malgré lui. Alors il n'aurait armé contre soi ni l'Empereur, ni Charles XII, ni Auguste même, ni la fortune.

Cependant il fallait un roi à Charles XII. L'interrègne usait sans fruit son armée. Il se rencontra un seigneur, jeune, éloquent et brave, qui lui avait plu ; c'était Stanislas Leszszynski. Les confédérés l'élurent [14 juillet].

Mais ce choix était loin d'avoir l'autorité qu'aurait eue le nom des Sobieski. Jérôme Lubomirski, le Primat, les Potoçki, d'autres grands, s'éloignèrent indignés. Stanislas, au lieu de prêter de la force aux Suédois, ne pouvait en recevoir que d'eux. Vainement Louis XIV et Philippe V se hâtèrent de reconnaître le candidat substitué au prince de Conti. On put pressentir qu'il serait aussi l'héritier de sa fortune, que cette élection violente ne le ferait point roi de Pologne. Par d'étranges vicissitudes, elle fit sa fille, alors au berceau, reine de France.

On ne peut douter que le prince Jacques, malgré ses fautes, n'eût régné s'il eût été libre; probablement son pouvoir, consacré par des souvenirs dont la Pologne se montrait chaque jour plus reconnaissante et plus fière, aurait survécu aux désastres même des Suédois. Aussi Auguste le resserra-t-il [1705] plus étroitement que jamais. L'Empereur, qui croyait le danger passé, réclama son beau-frère pour complaire à la diète de Ratisbonne et ne point paraître complice de cet attentat. Tandis qu'Auguste luttait avec embarras contre une volonté qu'il n'osait ni satisfaire, ni repousser, il apprit que l'empereur était au lit de mort. Les derniers regards de ce prince avaient vu le génie de la France humilié aux plaines d'Hochstett, la maison de Bourbon, son éternelle rivale, accablée depuis Gibraltar jusque dans les Pays-Bas et en Italie, Churchill et Eugène couronnés de gloire. Ce fut au milieu de ces triomphes, qu'après un règne perfide, cruel et fortuné de quarante-sept années, Léopold tomba entre les mains de *Dieu* [16 août].

L'empereur Joseph I[er], son fils, donna peu de soins à la délivrance des Sobieski. Lui-même mit au ban de l'Empire [1706] leur beau-frère, l'électeur de Bavière, coupable d'attachement à la France, et tint en prison ses jeunes fils. Pendant que tous les enfants de Jean Sobieski étaient ainsi battus des orages, les factions et l'étranger se disputaient avec acharnement la couronne qu'aucun d'eux n'avait su ni reprendre ni mériter. L'avénement de Stanislas Leszszynski fortifia le roi Auguste, et lui fit trouver des soldats. Plusieurs palatinats, dans la petite Pologne surtout, plus voisine de la Saxe, prirent les armes pour sa querelle. Il reparut avec ses Saxons sur le territoire de la République. En même temps, les Litvaniens se levèrent; un nouveau champion était entré dans cette ligue sanglante : c'était le Moskowite qui prenait terre en Pologne, à peu près pour n'en plus sortir.

Charles XII alors fait voir et sentir ses armes. Il ramène Stanislas à Warsowie, où Auguste II était rentré; il le fait couronner; il nettoie successivement la Litvanie de Moskowites, et la Pologne de Saxons. Il fixe sous les drapeaux de Stanislas la foule des grands; et, comme les efforts victorieux de Villars, de Vendôme, de Berwick, pour réparer, après e désastre d'Hochstett, le désastre de Ramillies, ont épuisé

les Impériaux, il va, à travers la Silésie et au cœur de l'Empire, tarir, dans la Saxe même, la source de cette grande guerre Ce fut l'affaire de quelques journées [septembre]. Une armée moskowite était venue à travers tout le royaume de Pologne combattre dans les rangs de l'armée saxonne. C'était la première fois que l'Allemagne et l'Occident voyaient mêlés à leurs affaires ces hôtes redoutables qui allaient, à dater de ce jour, y tenir une si grande place. Moskowites et Saxons furent écrasés à Alt-Ranstadt. On ne sait pourquoi Charles resta ensuite une année entière [1707] campé dans ces contrées, où dort Gustave-Adolphe; peut-être s'amuse-t-il d'intimider l'Empereur, dont la fortune faiblissait devant les grands hommes suscités pour sauver la France. Quoiqu'il en soit, dictant des lois brutales à Auguste épouvanté, il l'oblige de renoncer solennellement à la couronne de Pologne, d'écrire à Stanislas Leszszynski des félicitations sur son triomphe, de rendre la liberté aux princes sérénissimes qu'il tient captifs. Auguste s'abandonne jusqu'à livrer aux barbaries de Charles l'infortuné Patkul, Livonien émigré, que son titre d'ambassadeur du tzar, allié et protecteur d'Auguste, ne protége ni contre les faiblesses du vaincu, ni contre les vengeances du vainqueur. Enfin Charles part, après avoir fait à l'électeur, dans Dresde, une visite dès long-temps convenue entre les deux souverains, et le roi Stanislas, maître du trône de Jean Sobieski, écrit à la reine Marie-Kasimire que, de toutes les grâces qu'il a reçues du ciel, la plus grande est d'avoir vu affranchis de leurs fers les rejetons illustres d'un héros, l'éternel honneur de la Pologne.

La vie de tous ces princes était désormais terminée. Marie-Kasimire traîna son inquiète vieillesse, neuf années encore, en Italie et en France, où elle revint mourir : le château de Blois fut son dernier séjour. Le prince Alexandre mourut jeune, à Rome, sous l'habit de capucin. Le prince Constantin vécut obscurément en Pologne. Jacques fut gouverneur de la Styrie ; du reste, citoyen de la Pologne, il termina ses jours en 1737, dans le manoir de Zolkiew. Il avait deux filles. L'aînée épousa successivement, dans l'espace de quelques mois, deux frères, de la maison de La Tour-d'Auvergne, tous deux ducs de Bouillon et grands-chambellans de France : plusieurs de nos plus illustres maisons se glorifient de se rattacher au roi So-

bieski par ce rameau. La seconde fut unie au chevalier de Saint-Georges. Le sang des Stuarts et celui des Sobieski se confondirent sur la terre d'exil. Mais pour ces deux races, le jour des prospérités était passé sans retour. Leur union donna naissance au brave et malheureux prince Édouard.

Cependant Charles était rentré dans cette Pologne qu'il avait affranchie tout entière de la domination saxonne. Il résolut d'y briser le joug du protectorat moskowite, en frappant aussi le tzar au cœur [1708].

Mais Charles n'était plus ce prince qui croyait aux conseils. Il n'était plus ce roi qui avait des trésors et des soldats légués à sa jeunesse par les longs travaux d'un père. Dans les neuf ans qui venaient de s'écouler, il avait épuisé la Suède d'argent et d'hommes. Des recrues remplaçaient maintenant ses vieilles bandes, et rien dans son génie ne remplaçait les lumières, la sagacité, la prudence de ministres maintenant dédaignés. Pour avoir terrassé Auguste et ses vingt mille Saxons avec l'appui de la Pologne, il crut pouvoir renverser le colosse moskowite. Pour avoir parcouru en tout sens la Pologne, sous les auspices d'un des partis qui la divisaient, il crut l'avoir conquise, et pensa pouvoir aussi conquérir la Russie. C'était du délire. Au lieu d'accorder la paix au tzar qui l'implorait; au lieu de s'établir ainsi l'arbitre du Nord, il employa une année [1709] à franchir le Niemen, la Bérézina, le Borysthène, puis il disparut, comme le Rhin dans les sables [juillet], au milieu des steppes de l'Ukraine, à Pultawa, sous un pas de Pierre-le-Grand.

Aussitôt Auguste, secouant le traité d'Alt-Ranstad, se présenta aux Polonais à la tête de son armée saxonne. Le tzar Pierre vint au-devant de lui jusqu'à Thorn pour lui donner en quelque sorte l'investiture, comme Charles avait fait à Stanislas. Les tzars prenaient possession de la Pologne! destitué de tout appui étranger, Stanislas était une ombre qui ne pouvait se soutenir. Le vœu national ne devait plus suffire à disposer des destinées de la République. Pour affranchir son pays, le vertueux Leszczynski manquait des deux premières conditions de la royauté : la naissance et le génie, qui sont la force personnelle du prince. Le parti des grands l'abandonna pour tomber aux pieds de l'élu de l'ordre équestre ; le parti français, abandonné de la France, s'inclina devant ce roi étranger, Autrichien auparavant, désormais Moskowite. Stanislas erra quelque temps

en Europe; il courut jusqu'en Turquie s'aboucher avec Charles XII, prisonnier à Bender, avant de chercher en France un asile. Enfin, tout en murmurant contre le joug de la domination saxonne et moskowite, la république s'y assujettit.

[1713.] La paix d'Utrecht vint alors fixer les lots entre les cohéritiers de la monarchie espagnole; Philippe V régna. L'accession de l'Espagne consola Louis XIV de la Pologne perdue. Toutes les couronnes désarmèrent. Le monde respira.

Peu après, Louis XIV frappé à coups redoublés par la fortune dans sa puissance, par la mort dans sa famille et dans ses affections, Louis XIV descendit du théâtre du monde qu'il avait rempli soixante ans [1715]. Comme ces rois d'Asie avec qui étaient ensevelis leurs trophées, leurs trésors, leurs esclaves, il sembla emporter toute sa monarchie au tombeau. L'ordre ancien disparaissait avec lui. On dirait que l'esprit humain, captif à ses pieds, sortit après lui de tutelle. Sous la régence du duc d'Orléans toutes les libertés se déchaînèrent. Le joug avait porté sur les mœurs, sur la foi, sur les lettres, sur la société tout entiere. Les mœurs, les croyances, les lettres, la société enfin se vengèrent par la licence. La licence remplit le dix-huitième siècle tout entier: magistrale et sublime dans les *Lettres persanes*, impie et charmante dans Voltaire, antisociale et retenue dans Rousseau, subversive dans Raynal, dans Diderot, dans Beaumarchais; plus subversive encore, parce que là elle est dépravée et royale, dans le Régent et dans Louis XV, elle tourne contre la monarchie toutes les forces du trône, de l'État, de l'esprit français, et ne laisse à la France d'autre refuge que l'effroyable rénovation qui, sous le nom de Révolution de 1789, sera le plus grand événement de l'histoire des hommes.

Chose singulière! cette rénovation, que le dix-huitième siècle venait accomplir en France et dans l'univers, eut en réalité pour précurseur ce Scythe du vieux sang, ivrogne, emporté, cruel, grossier, qui dominait le Nord; elle commença parmi les barbares de Moskowie, comme elle devait finir dans la France de Louis XIV, en procédant par le glaive et la hache aux améliorations qu'elle promettait, en courbant, sous le niveau effroyable des bourreaux, les grands, les riches, le parti entier des anciennes institutions et des anciennes mœurs. Impitoyable novateur, Pierre entendit tout réformer dans son empire, hormis lui-

même. Comme a fait depuis la Convention, il voulut tout réformer à la même heure, les mœurs et les lois, les modes et les arts, la robe orientale et les préjugés sauvages. Il inventa cette politique de prendre la terreur pour institutrice de tout un peuple ; car le despotisme et la démagogie se ressemblent. Les deux monstres ont la même passion de nivellement, la même tyrannie intraitable, précipitée, cruelle. Pierre se plaisait comme la révolution française à gouverner par ce qu'il y avait de plus obscur et de plus féroce, au nom des lumières et de l'égalité. Mais ce n'est pas en violentant la nature humaine qu'on l'améliore. Vainement, multiplier les écoles et propager les sciences sera l'application de ce héros extraordinaire, féroce par tempérament, législateur par instinct, tambour ou charpentier par passion de gloire. En plantant dans le sang l'arbre de la civilisation qu'il veut faire fleurir sous le ciel du Nord, il retardera pour un siècle les progrès réels de ses peuples autant qu'Alexis les avait hâtés. Mais il assure, il *établit* incontestablement leur grandeur, parce que son bras de géant a renversé ce qui restait des anciennes barrières ; il a mis les Russes en communication, depuis le golfe de Finlande jusques à la mer Noire, avec les États et les affaires de l'Europe. Il les fait peser par là dans la balance pour le poids de leur nombre et de leur discipline. Désormais cet empire ignoré peut aspirer hautement à devenir le pôle matériel du monde comme la France est le pôle intellectuel et moral. La plupart des guerres, des coalitions, des révolutions territoriales qui vont se succéder rouleront sur lui.

Ce qui manifeste tout à coup l'ascendant de la Russie et la rend dès lors présente et formidable dans toutes les affaires européennes, c'est sa domination absolue, à dater de la chute de Jean Sobieski, sur le vaste et vaillant royaume qui s'étendait de la Dzwina et du Borysthène aux Karpathes et à l'Oder. Ce fut seulement par une médiation officieuse et permanente dans toutes les affaires intérieures de la république que cette domination se manifesta pendant le long règne d'Auguste II, qui comprend, avec la fin de Pierre-le-Grand [1725], le court règne de la première Catherine, sa veuve [1727], celui de Pierre II, son petit-fils [1730], et les commencements de l'impératrice Anne, sa nièce. Mais la médiation allait jusqu'à faire réduire, par exemple, au pied de 24,000 hommes l'état mili-

taire de la Pologne. Telle était la situation des choses que cette loi parut un gage de repos et de prospérité ! Au fait, avec une puissante alliance comme Pierre-le-Grand, comme Catherine, comme Pierre II, comme l'impératrice Anne, à quoi servait une armée?

La mort de Frédéric-Auguste [1733] ne réveilla qu'un moment de leur sommeil les deux partis, les deux systèmes, les deux camps que nous avons tant vus aux prises. Les grands et la France firent que Stanislas Leszszynski fût élu de nouveau ; vingt sénateurs et l'ordre équestre en appelèrent à l'armée russe. Elle parut, et le fils de Frédéric-Auguste II, Auguste III, régna. Quelques troupes françaises n'aidèrent Stanislas qu'à soutenir un siége de cinq mois à Dantzick contre les lieutenants de l'impératrice Anne. A la fin, il s'évada. La France [1735], par une guerre de cinq années contre l'Empire, lui obtint le dédommagement de la Lorraine : il la gouverna trente années avec gloire. Auguste, de son côté, régna trente ans sur la Pologne, ou plutôt l'armée saxonne, le *liberum veto*, l'influence russe régnèrent. Auguste assurait son ombre de royauté en s'entourant de ses troupes allemandes. La Pologne maintenait une ombre de liberté en rompant les diètes, et brisant ainsi la puissance publique aux mains de ses maîtres. La Russie, tantôt avec ses conseils, tantôt avec ses armées, pesait, et sur ces maîtres impuissants, et sur ces impuissants citoyens : entre tant de fantômes, la seule chose réelle était son pouvoir. Aussi n'y eut-il, pendant ce long période, ni guerre civile, ni troubles extraordinaires. La Pologne, contre son usage, était calme et semblait prospère. Dans la vieillesse des États condamnés du sort, il se rencontre de ces jours où, tous les dangers étant à la fois visibles et suspendus, toutes les agitations s'ajournent ; l'œil peut se tromper à cet air de repos et de sécurité. On dirait de la force et de la vie ; c'est de l'impuissance, de l'étourdissement, une attente servile et fatale, une publique et calme léthargie. Telle était la Pologne ; plus de convocations, de Rockosz, de guerre civile ; seulement, il n'y avait non plus ni diète, ni gouvernement, ni nation [1756].

Il n'y eut point davantage guerre étrangère, quoique les règnes d'Ivan VI, d'Élisabeth, de Pierre III, fussent remplis de guerres avec la Porte, la Suède, la Prusse ; que la succession

de Charles VI [1740] et la fortune du grand Frédéric missent l'Europe en feu; qu'après la guerre de succession, la guerre de sept ans fut venue [1756]. L'Allemagne et l'Europe sentirent alors pour la première fois le poids des armées russes. Elles traversaient le territoire de la Pologne comme une province conquise, sans que cette Pologne assoupie dans sa paix immuable se réveillât. C'était une ruine qui restait debout; c'était un champ ouvert qui attendait les bataillons de l'étranger.

Quand il fallut [1763] donner un successeur à Auguste III, les bataillons de l'étranger arrivèrent. Catherine-la-Grande régnait. Élisabeth avait donné Ernest de Biron pour prince à la Courlande. Catherine voulait donner à la Pologne pour roi Stanislas Poniatowski. Cette fois, il n'était plus question de marchander la couronne dans les comices et de l'acheter. Quarante mille Russes vinrent fixer les votes flottants. La diète se tint, suivant un vieil usage, *sous le bouclier* [1764], mais sous le bouclier du Moskowite, du Kosake, du Tatar, qui brandissaient leurs armes autour du kolo. En rompant la diète par l'organe du courageux Mokranowski, le *liberum veto*, comme pour se réhabiliter à la dernière heure de la patrie, protesta contre cette nouveauté, conséquence et châtiment de toutes les fautes des siècles précédents. Vain effort! Stanislas Poniatowski fut roi, il en porta du moins le titre; et quand, peu après, la Pologne, avertie enfin des périls de sa liberté insensée, voulut abolir ce droit funeste, dont elle venait de faire un héroïque usage, elle apprit avec étonnement [1766] que la Russie et la Prusse, par un traité particulier, avaient pris le *liberum veto* sous leur garantie! La république était condamnée à rester libre, en dépit d'elle-même, libre de ses libertés fatales. Ses alliés entendaient qu'elle restât démantelée.

Pourtant, dans le mouvement de réformation qui commençait à travailler le monde, c'était l'unique changement que rêvât la Pologne. A l'exemple de toutes les nations, elle réfléchissait sur elle-même : et, comme il fallait qu'entre elle et le reste du monde tout différât jusqu'au bout, tandis qu'ailleurs on s'agitait pour arriver à la liberté, c'était contre sa mortelle liberté que se tournaient avec raison les efforts de ses réformateurs. Ils voudraient maintenant un pouvoir tutélaire; ils sentent

que le salut de la Pologne est à ce prix. Elle ne le trouvera point. Les autres monarchies prospèrent et s'agrandissent; elle périra.

C'était la haute noblesse qui, plus éclairée, comprenait la nécessité de se créer des remparts par des lois; mais il était trop tard : les partis ne marchaient plus que sous la tutelle des puissances étrangères. Quand on en est là, il n'y a plus de patrie.

Les grands, qui voulaient la réforme monarchique, n'avaient que des alliés lointains, maintenant indifférents : la Suède ou la France. La plèbe nobiliaire, qui persistait à maintenir ce qu'elle appelait la liberté et l'égalité antiques, c'est-à-dire l'oppression des serfs et sa propre anarchie, était destinée à avoir toujours des appuis présents : c'était autrefois la maison d'Autriche; ce fut ensuite l'Autriche, la Russie, la Prusse; maintenant c'était presque uniquement la Russie. Par le penchant des Litvaniens pour elle, par sa puissance, par la gloire des quatre femmes qui marchèrent successivement à sa tête, par le vasselage intéressé de la maison de Saxe envers elle, la Russie gouvernait souverainement la Pologne.

Dans sa passion pour les libertés subversives, la petite noblesse fit la faute immense de conspirer avec Catherine pour mettre ses vieilles institutions à l'abri des plans de réforme que les grands nourrissaient et vers lesquels, malgré son servage, inclinait Stanislas. La Czarine embrassa la cause de ces républicains aveugles contre le roi qu'elle leur avait imposé. En même temps, elle dictait à la république, en faveur de la réforme et du schisme, des lois de tolérance tracées avec le glaive. Les grands, le clergé, tous ceux qui tenaient encore au régime exclusif par passion, et pensaient, dans de telles conjonctures, à maintenir leur empire plus qu'à établir la concorde; tous ceux aussi qui comprenaient l'étendue des périls où cette intervention altière jetait la patrie, coururent aux armes. Cette révolte du patriotisme polonais constitua la célèbre confédération de Bar. Aidée seulement des vœux du cabinet de Versailles, que Choiseul présidait alors, du génie de Dumouriez, du courage de Viomesnil, la confédération rendit de généreux combats contre les oppresseurs de la patrie. Mais à la longue, elle fut vaincue; Joseph II et Marie-Thérèse se réunirent à la czarine et au grand Frédéric

[1774] pour le partage des dépouilles: tandis que la haute noblesse, résolue de constituer enfin la royauté sur de solides bases, imaginait de demander dans ce but les conseils de Jean-Jacques Rousseau, le premier démembrement réalisait les longues prédictions de Jean-Kasimir et de Jean Sobieski. Cinq millions de Polonais étaient enlevés à la Pologne; de cette Pologne infortunée il ne restait qu'un débris. La France sénile et infirme comme son roi, garda le silence; nous nous trompons; elle ne garda point le silence: de son sein partirent, pour s'élever vers la Sémiramis du Nord, les apothéoses de Voltaire.

A quoi servira-t-il de dire que cette grande et terrible leçon ne fut pas perdue pour ce qui restait de la Pologne! La république, à ce moment suprême, extermina le *liberum veto* qui l'avait perdue. Les partis se pressèrent autour du faible Stanislas. Les grands ne furent plus les seuls à comprendre que des institutions nées dans les forêts de la Sarmatie, ne suffisaient plus, en présence de la force d'action développée par les lumières nouvelles dans tous les gouvernements, et du mouvement ascendant constitué chez tous les peuples par le génie croissant de l'égalité. On comprit que ce n'était pas assez de chercher des remparts dans une réforme politique; qu'il fallait demander à une réforme sociale des richesses et des armées. Aussi, le 3 mai 1791, jour mémorable, qui est celui des remords d'un grand peuple, une constitution basée sur l'hérédité du trône, sur l'abolition du *liberum veto*, sur la tolérance des divers cultes, sur l'émancipation de la bourgeoisie, sur l'affranchissement progressif des serfs, fut proclamée par le roi Stanislas-Auguste. Elle fut proclamée au milieu des pleurs de joie de cette malheureuse nation qui se croyait sauvée.

A ce moment, partout l'ordre antique tombait devant l'esprit nouveau: en France, sous les coups de la faction populaire et de l'anarchie; en Pologne, sous l'influence bienfaisante de la noblesse, dans l'intérêt de l'ordre, dans le sens du pouvoir. Et, mystérieuse dispensation de la Providence! la réforme populaire et sanglante de la France a enfanté des prospérités, de la puissance, des lois, à la longue la liberté: la réforme monarchique de la Pologne ne produisit que les invasions et le partage.

C'est que le temps même de la sagesse était passé pour les Polonais; ils avaient porté le joug des passions de leur premier âge, jusqu'à cette heure qui ne laisse plus de place à la réforme, où tout est impuissant et stérile, même le repentir. Maintenant toute tentative d'amélioration venait trop tard. La Pologne était condamnée à ne plus compter en Europe que par ses malheurs.

Dans ses malheurs, elle a trouvé de la gloire ; elle n'a pu retrouver de la puissance et de la vie. Quoique vaincu au 3 mai par le cri national, le parti des vieilles mœurs, des vieilles libertés vivait encore ; l'ordre équestre s'arma dans Targowice ; il s'y confédéra ; il implora Catherine à son aide ! confédération criminelle à laquelle la Pologne a imputé toutes ses infortunes. La Pologne a eu tort : ce prétexte aurait manqué à la czarine, qu'il y avait toujours l'inévitable pente du Nord sur le Midi, l'éternelle inclination de la Russie vers l'Europe, son secret dessein de rassembler sous ses lois les rameaux épars de la race slavone, la terrible sentence que faisait peser sur les Polonais le cours entier de leur histoire. En effet, un second démembrement [1793] instruisit la république du sort que lui réservaient les alliés. Le meurtre de la nation polonaise par les rois, et le meurtre de Louis XVI par la révolution se répondaient. Ces deux attentats se seront balancés dans les bassins de la justice divine. De l'un naquit pour la France la nécessité de vaincre l'Europe et le monde ; de l'autre pour l'Europe l'entraînement à démembrer la France. Le dénouement final est encore un secret de Dieu.

La diète de Grodno, sommée d'adhérer au démembrement, cria qu'on la déportât en Sibérie. Une lutte terrible s'engagea. Les Polonais recoururent à leur courage. Ils appelèrent les serfs [1794], le peuple entier aux armes. Tardifs efforts! l'ordre équestre se trouva seul préparé à descendre au champ d'honneur. Une loi n'avait pu réveiller les paysans de dix siècles d'esclavage ; un retour de sagesse n'avait pu donner une bourgeoisie à la Pologne.

Nous ne redirons point les travaux du chef de cette grande guerre. Qui ne connaît Kosciuszko? Brave et tendre comme Jean Sobieski, un amour malheureux l'avait conduit dans les solitudes américaines, et il y avait rencontré, longues années auparavant, les drapeaux de Washington. Une autre

passion malheureuse, la patrie, le ramena. Après avoir vu naître et grandir la jeune liberté du nouveau monde, il vint pour voir tomber, au milieu de toutes les républiques, française, cisalpine, transalpine, batave, dont se hérissait l'Europe, la plus vieille république de l'univers. Ses combats contre Suwarow furent héroïques, terribles, impuissants. On prétend que, resté sur le champ de bataille de Macéjowice [octobre], il laissa tomber de sa bouche ce mot, ce soupir: « *Finis Poloniæ.* » En effet, la dernière vivante des tribus guerrières de qui est issu le monde moderne, la Pologne n'était plus; mais il ne mourut pas avec elle. Le Tékéli de la constitution polonaise devait survivre à sa patrie, et la France recueillit son exil.

Stanislas-Auguste [1795] abdiqua sa funeste royauté. Il alla vivre à Saint-Pétersbourg en captif, et le dernier traité de partage fut conclu. Les successeurs de ces margraves de Brandebourg, qui prêtaient serment de fidélité à la république dans les diètes, de ces tzars que Zolkiewzki détrônait au Kremlin ou y couronnait, de ce Léopold que Jean III sauvait à Vienne et à Parkan, ces princes décidèrent que la Pologne serait rayée du rang des nations.

La guerre alors ébranlait le monde. Les enfants désespérés de la Pologne cherchèrent les champs de bataille. La France, arrachée de sa base monarchique par les corruptions de la monarchie et l'empire du temps, la France, échappée à la politique invalide de la Régence et de Louis XV par des convulsions, la France, décimée et sanglante, tenait levé, d'une main altière, un drapeau qui s'appelait le drapeau de la liberté; ils y coururent.

Semblable à ces guerriers scandinaves dont les ombres valeureuses continuent à chercher dans le bruit des armes les périls et la gloire, la Pologne ne vivait plus qu'elle combattait encore. Ses fils illustrèrent quinze ans par d'héroïques exploits ce nom qu'ils n'avaient plus le droit de porter. Nous tous qui les avons vus alors, témoins de leur vaillance dans la victoire, de leur fidélité dans le revers, cette fraternité d'armes vivra éternellement dans nos cœurs.

Hélas! dans le drame des guerres impériales, il y eut un jour où la Pologne pensa renaître; un homme eut dans la main son sort tout entier. Il avait la puissance du destin. Il pouvait donner à la société polonaise une nouvelle vie, en

lui donnant des lois et des frontières nouvelles. Il aima mieux essayer périlleusement de briser un trône de plus, que refaire à coup sûr un peuple. Il courut au Kremlin, y trouva la borne fatale marquée à sa grandeur, et revint refoulé de bataille en bataille, de victoire en victoire jusqu'au Niemen, jusqu'à l'Oder, jusqu'au Rhin, jusqu'à la Seine, jusqu'à l'Océan, jusqu'au rocher de Sainte-Hélène. Les légions polonaises combattirent fidèlement jusqu'au bout pour son adversité; et quand le monde l'eut enfermé vivant dans le sépulcre de son rocher, il se trouva qu'il avait emporté dans son exil, parmi les joyaux et les débris de sa gloire, le sabre de Jean Sobieski. Pourquoi? Était-ce comme monument de ses triomphes ou de ses fautes?

Cependant, ces armées moskowites que nous avons vues, dans cette histoire, s'initier depuis Sobieski à toutes les affaires de la Pologne, et de l'Allemagne, et de l'Europe, avaient poussé leur reconnaissance inattendue jusques à la capitale de la France. L'Emperuer Alexandre ne voulut rapporter dans son empire qu'un seul trophée, les cendres de Kosciuszko. La Pologne, dans le même temps, retrouva pour un de ses débris, son nom, le titre de royaume, le droit de dresser un tombeau au dernier de ses grands hommes. On put croire que Dieu prenait pitié de ses malheurs. Le rêve a été court; le réveil terrible. Une lutte désespérée a tenu deux années en suspens l'attente du monde, l'émotion de la France, les forces de la Russie; puis un ukase a de nouveau rayé le nom polonais de la carte du monde.

Au terme de notre trop longue carrière, jetterons-nous un dernier regard sur les longues annales que nous venons de raconter? Qui ne voit que cette vaillante république ne pouvait manquer de succomber aux coups de ses voisins? Tandis que le mélange des races, des classes, des pouvoirs, avait créé partout ailleurs des nations, là, il n'y avait, depuis mille ans et plus, qu'un camp indocile et divisé. La noblesse éclairée du Midi y avait manqué long-temps, le tiers-état des sociétés modernes y manqua toujours; c'était un édifice qui s'écroulait faute de base.

La civilisation, qui, dans le reste du monde, enfantait des prodiges par l'admirable puissance du travail commun de tout un peuple, ne pénétra dans cette organisation, tradition et débris des temps primitifs, que pour l'affaiblir : l'altière no-

blesse, unique défense du pays, s'amollissait en se poliçant. Quand la paix fut devenue forcément, sous le poids de voisins prépondérants, la condition d'existence de ce vaillant peuple, avec l'esprit militaire la vie même s'évanouit.

La constitution politique résumait tous ces contre-sens funestes. Nous y avons en vain cherché la royauté féconde de l'Europe moderne, qui concilie le progrès avec la stabilité, l'égalité avec l'aristocratie, la force avec la liberté. A sa place, croît et s'étend de siècle en siècle, avec l'esprit de nivellement qui abaisse et corrompt, l'anarchie active et bruyante qui épuise, ou bien l'anarchie lente qui dissout et qui tue.

Aussi l'histoire de la Pologne est-elle, plus qu'aucune autre, instructive et morale. C'est qu'elle est plus complète. Le drame a un dénoûment : ce dénoûment fait sentir la nécessité de la justice dans la domination, la nécessité de l'ordre et du pouvoir auprès de la liberté.

Ce sont les deux grandes lois sous lesquelles Dieu a placé les sociétés humaines. Le malheur de la Pologne fut de méconnaître à la fois l'une et l'autre. Ce malheur tint à ce que le principe de la constitution barbare domina le cours entier de ses destinées; son principe, en effet, était la force et non le droit, la passion et non la sagesse : c'est par là qu'elle a péri.

. . . . *Ferrea jura*
Insanumque forum.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages	115.	Czernichew,	*lisez :*	Czerniechow.
—	217.	Lengoniwcz,	—	Lengonicé.
—	Id.	Javossyn,	—	Iaroszyn.
—	219.	Andruskow,	—	Androssovo.
—	Id.	Boryskène,	—	Borysthène.
—	220.	Morstyn,	—	Morsztyn.
—	241.	Praznowski,	—	Prazmowski.
—	Id.	Wiasdow,	—	Uïazdow.
—	248.	Wisçniowiecki,	—	Wisniowieçki.
—	252.	Olzowski,	—	Olszowski.
—	269.	Barmouski,	—	Prazmowski.
—	284.	Wiasdowa,	—	Uïazdow.
—	294.	Vassy,	—	Yassy.
—	324.	Troko,	—	Troki.
—	372.	Coçim,	—	Chocim.
—	379.	Kotska,	—	Kostka.
—	396.	Miaczynski,	—	Matczynski.
—	397.	Swiczza,	—	Swiéça.
—	419.	Andruszon,	—	Androssovo.
—	480.	Calemberg,	—	Kahlenberg.
—	488.	Modrjewski,	—	Modrzewski.
—	490.	Konski,	—	Kontski.
—	Id.	Matzinski,	—	Matczynski.
—	532.	Szluska,	—	Sluszka.
—	Id.	Konski,	—	Kontski.
—	546.	Telkieramb,	—	Felkersamb.
—	558.	Cisa,	—	Theisse.
—	569.	Javoron,	—	Iaworow.
—	621.	Lysczinski,	—	Lyszczynski.
—	637.	Brzstowki,	—	Brzostowski.
—	648.	Sluszha,	—	Sluszka.
—	651.	Plozko,	—	Ploçk.
—	678.	Mokranowski,	—	Mokronoski.
—	680.	1774,	—	1772.

Théologie et Morale.

Abailard et Héloïse. Lettres, trad. nouv. par le bibl. Jacob . . . . . 1 vol.
Calvin. Œuvres françaises recueill., par le même. 1 vol.
* *Luther.* Œuvres choisies, traduites pour la première fois. . . . . 1 vol.
Madame de Lambert. Œuvres sur l'Éducation, avec notice par mad. L. Collet. . . . . 1 vol.
Francklin. Mémoires et Œuvres, trad. par Séb. Albin. . . . . 1 vol.
Keratry. Introductions morales et physiologiques. 1 vol.
* *Jacques Voragine.* La Légende dorée ou la Vie des Saints, trad. nouv. . . . . 2 vol.
* *Sainte Thérèse.* Le Chemin de la perfection. . 1 vol.
* *Madame de La Vallière.* Réflexions sur la Miséricorde de Dieu. . . . . 1 vol.

Philosophie et Politique.

Montaigne. Œuvres, avec notice par Christian. . 1 vol.
Vanini. — Traduites par Rousselot. . . 1 vol.
Leroux (Pierre.) Réfutation de l'Éclectisme. . . 1 vol.
Érasme. Éloge de la Folie, précédé du Travail littéraire de M. Nisard . . . . . 1 vol.
Machiavel. Œuvres politiques. . . . . 1 vol.
André Chénier. Œuvres en prose, avec notice par le bibl. Jacob. . . . . 1 vol.
* *Thomas Morus.* Utopie, ou idée d'une République. . . . . 1 vol.

Sciences et Arts. — Livres de genre.

Michel Chevalier. Des Intérêts matériels en France. . . . . 1 vol.
C. Pecqueur. Des Améliorations matérielles. . . . 1 vol.
I. Bourdon. La Physiognomonie et la Phrénologie. 1 vol.
Du même. Lettres à Camille, sur la Physiologie 1 vol.
Éméric David. Hist. de la Peinture au moyen âge 1 vol.
Chaudes-Aigues. Les Écrivains modernes. . . . 1 vol.
* *Pierre Arétin.* Œuvres choisies. . . . . 1 vol.
* *Saint-Hyacinthe.* Le chef-d'œuvre d'un Inconnu. 1 vol.
* *Mirabeau.* Lettres à Sophie. . . . . 1 vol.

Épopées. — Poésie française et étrang.

Homère. L'Iliade et l'Odyssée, tr. prince Le Brun. 1 vol.
Dante. La Divine Comédie, trad. par Fiorentino, avec une notice . . . . . 1 vol.
Tasse. Jérusalem délivrée, trad. prince Le Brun. 1 vol.
Camoëns. Lusiades, tr. par Ort. Fournier et notice par Ferd. Denis . . . . . 1 vol.
Ossian. Poésies gaéliques, notice par Christian. . 1 vol.
Sébastien Albin. Trad. de Chants populaires de l'Allemagne . . . . . 1 vol.
Milton. Paradis perdu, trad. par Châteaubriand. 1 vol.
Young. Les Nuits, traduction par Letourneur. . . 1 vol.
Th. Moore. trad. par mad. Louise Belloc. . . . . 1 vol.
Leroux de Lincy (Rec. et p. p.) Recueil de Chants français du treizième au dix-huitième siècle. . . 3 vol.
Charles d'Orléans. Poésies, publiées par Marie Guichard . . . . . 1 vol.
* *François Iᵉʳ.* Poésies . . . . . 1 vol.
La Monnoye. Noëls bourguignons. . . . . 1 vol.
La Fontaine. Contes et Nouvelles, avec notes du bibl. Jacob. . . . . 1 vol.
Alph. de Lamartine. La Chute d'un Ange. . . . . 1 vol.
Id. Recueillements poétiques. . 1 vol.

Romans français et étrangers.

Ant. de La Salle. Chroniq. du Petit Jehan de Saintré et de la Dame des belles Cousines. . . . 1 vol.
* *Cervantès.* Don Quichotte, trad. de Filleau de Saint-Martin, avec notice de Prosper Mérimée. 2 vol.
Scarron. Roman comique, avec notice . . . . 1 vol.
Goldsmith. Le Vicaire de Wakefield, traduction par Charles Nodier. . . . . } 1 vol.
Sterne. Voyage sentimental, trad. nouvelle. }
Frédéric Soulié. Mémoires du Diable. . . . . . 3 vol.
— Les Deux Cadavres. . . . . . 1 vol.
Louise Colet. Poésies complètes . . . . . 1 vol.
Achille Comte. Histoire Naturelle à l'usage des femmes . . . . . 1 vol.

Frédéric Soulié. Le Conseiller d'État. . . . . 1 vol.
— Le comte de Toulouse. . . . . 1 vol.
— Le vicomte de Béziers. . . . . 1 vol.
— Sathaniel. . . . . 1 vol.
— Le Magnétiseur . . . . . 1 vol.
Eugène Sue. Plick et Plock. . . . . 1 vol.
— Atar-Gull . . . . . 1 vol.
— La Salamandre. . . . . 1 vol.
— Arthur. . . . . . 1 vol.
— La Vigie de Koat-Ven. . . . . 1 vol.
— La Coucaratcha . . . . . 1 vol.
Madame Ancelot. Gabrielle . . . . . 1 vol.
G. de Beaumont. Marie ou l'Escl. aux États-Unis 1 vol.
Saintine. Picciola, avec introd. par le bibl. Jacob. 1 vol.
Charles Didier. Rome Souterraine. . . . . 1 vol.
Bulwer. Eugène Aram, trad. par Defauconpret. . 1 vol.
Arnould et Fournier. Struensée. . . . . 1 vol.
J. Fiévée. Dot de Suzette, Frédéric, et Nouvelles, notice par M. J. Janin. . . . . 1 vol.
Alexandre Dumas. Jacques Ortis. . . . . 1 vol.
* *De Salvandy.* Don Alonzo, ou l'Espagne. . . . 1 vol.

Conteurs anciens et modernes.

Marguerite de Valois. L'Heptaméron ou Histoire des Amants fortunés, avec notes et notice par le bibl. Jacob. . . . . 1 vol.
Bonav. des Périers. Les Contes et Nouvelles Récréations, avec notice par Ch. Nodier. . . . . 1 vol.
Idem. Le Cymbalum mundi et autres Œuvres, notes de M. Éloy Johanneau et du bibl. Jacob. 1 vol.
Noël du Fail. Propos rustiques, Baliverneries et Contes d'Eutrapel, avec notes de M. Guichard . 1 vol.
Boccace. Décaméron ou les dix Journées galantes . 1 vol.
Hoffmann. Contes fantastiques. . . . . 1 vol.
Béroalde de Verville. Le moyen de parvenir, comm. pour la prem. fois par le bibl. Jacob . . 1 vol.
Galland. Les Mille et Une Nuits, Contes Arabes. . 3 vol.
Adr. de Sarrazin. Le Caravansérail, et autres Contes orientaux . . . . . 1 vol.
Michel Masson. Contes de l'Atelier . . . . . 1 vol.
Scribe. Proverbes et Nouvelles . . . . . 1 vol.
Perrault. Contes et autres Œuvres, avec notice de M. Walckenaer et P. Lacroix (bibl. Jacob). 1 vol.

Théâtre.

Calderon. Chefs-d'œuvre, trad. par Damas-Hinard. 1 vol.
Lope de Vega. Chefs-d'œuvre, trad. par le même. 1 vol.
La Célestine. Traduction de G. Delavigne. . . . 1 vol.
Shakspeare. Œuvres complètes, trad. par Benjamin Laroche. . . . . 1 vol.
Gœthe. Les Deux Faust, trad. par Gérard. . . . 1 vol.
Shéridan. Œuvres, trad. par Benjamin Laroche. 1 vol.
Alexandre Dumas. Théâtre complet. . . . . 1 vol.
Madame Ancelot. Théâtre complet. . . . . 1 vol.

Mémoires. — Voyages. — Histoire.

Thomas Hope. Anastase, ou Mémoires d'un Grec à la fin du dix-huitième siècle. . . . . 1 vol.
Mistress Trollope. Mœurs domestiques des Américains . . . . . 1 vol.
Alex. Dumas. Impressions de Voyage. . . . . 1 vol.
Idem. Quinze Jours au Sinaï. . . . . 1 vol.
A. de Lamartine. Voyage en Orient . . . . . 1 vol.
G. de Beaumont. L'Irlande sociale, polit. et relig. 1 vol.
Alex. Dumas. Gaule et France. . . . . 1 vol.
Ph. de Ségur. Histoire de Napoléon et de la Grande Armée en 1812. . . . . 1 vol.
Guizot. Washington. . . . . 1 vol.
Théod. Burette. Hist. de la Révolution française, du Consulat, de l'Empire et de la Restauration, précédée d'une introduction, publiée en 2 séries. 1 vol.
Salvandy. La Pologne sous Jean Sobieski . 1 vol.
— Histoire de Russie. . . . . 1 vol.
— Histoire de Napoléon . . . . . 1 vol.
Alex. Dumas. Histoire de Jeanne d'Arc . . . . 1 vol.
Crétineau-Joly. Histoire de la Vendée militaire. 1 vol.
Lucas. Hist. philosop. et litt. du théâtre français 1 vol.
Buchon. La Grèce et la Morée. . . . . 1 vol.
Mémoires de Fleury, de la Comédie française. . . 2 vol.
Delille. Œuvres complètes. . . . . 1 vol.

Les ouvrages précédés d'une astérisque sont sous presse, pour paraître successivement.



